UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Sent July 23/6
Circulation Department
University of Toronto Library
Due August 7/6
Sent I.V.A
July 23/68
due
8 WEEKS AFTER RECEIPT
Received July 24/6
Returned July 29

U OF T LIB TOR
UWO LIB LDN
JULY 22 1968
ILL REQUEST
FOR ENHORN J GRAD FRENCH
LA REVUE DE PARIS
1911
10 LETTRES DE RIVE D U DEFFAND PUBLIEES PAR LE FR G HERVE
LES CORRESPONDANTS DE MAUPERTIUS, 10 LETTRES DE 17RUE DU
DEFFAUD
IF NON-CIRCULATING PLEASE SEND XEROX COPY IF UNDER 4.00 DOLLARS
VER ULS 3RD ED VOL 4 P 3641

AP
20
R47
1911
~~nov. déc.~~
sept.-oct.

FOR USE IN LIBRARY ONLY

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/larevuedeparis0105pariuoft

LA REVUE DE PARIS

P
Fr lit.

LA

REVUE DE PARIS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1911

12263
12/9/12

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1911

AP
20
R147
1911
sept.-oct.

LE 4 SEPTEMBRE[1]

Je vais raconter simplement ce que j'ai observé, vu et entendu dans cette journée mémorable. J'habitais alors à Montmartre, assez haut sur la butte. Vers cinq heures du matin, au petit jour, je regagnai mon logis. Des groupes stationnaient dans les rues essayant de déchiffrer cette affiche de malheur[2]. Çà et là on la lisait à la lueur d'une allumette. Les gens causaient tout bas, consternés, atterrés. « Ça va bien! » je ne pus recueillir sur mon chemin que cette réflexion qui n'était pas le cri de joie d'un révolutionnaire, mais l'ironie désespérée d'un patriote.

Après quelques heures de repos, je me sentis assez frais de tête et assez libre d'esprit pour m'arracher à mes préoccupations personnelles et sortir de mon moi pour concentrer toute mon attention sur les réalités objectives. J'éprouvais un véritable besoin de bien regarder et de bien retenir et j'étais parvenu, comme on dirait aujourd'hui, à m'extérioriser complètement. La grande douleur reviendrait ensuite; mais, pour le moment, persuadé que tout était perdu et qu'il n'y avait plus rien à faire, je prenais intérêt au spectacle de l'écroulement et je voulais fixer dans ma mémoire la vue de cette ruine.

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

2. L'affiche qui annonçait le désastre de Sedan.

C'est ainsi qu'après avoir calmé les appréhensions de ma famille qui voyait déjà le Palais Bourbon saccagé et Paris en feu, je me dirigeai vers la place de la Concorde par la rue Blanche, la gare Saint-Lazare et la rue Tronchet.

C'était un dimanche et quelques Parisiens s'en allaient prendre l'air à la campagne, assez tranquilles, d'aspect et d'allure, sur ce qui arriverait pendant leur absence. Si animé qu'il soit en temps ordinaire, ce quartier de Paris n'a pas la physionomie révolutionnaire, et jusqu'à la Madeleine, il ne semblait guère participer à l'émotion générale. C'est à peine si quelques ouvriers descendus des Batignolles et de la Butte affectaient quelque turbulence de geste et de parole.

Mais quand j'arrivai à la rue Royale, la scène changea. La foule y était encore plus compacte que la veille, et j'eus déjà quelque peine à m'y faire jour, à travers une cohue de gardes nationaux dont beaucoup n'avaient pour uniforme qu'un képi. Tout le flot qui arrivait par le boulevard dégorgeait là, tandis que la masse qui venait par la rue de Rivoli trouvait un plus large débouché sur la place de la Concorde. Je crus un moment que je ne passerais jamais. Cependant je parvins à me glisser jusqu'à la rue du Faubourg-Saint-Honoré et à en doubler l'angle de droite : après quoi je la remontai et gagnai la Seine par des rues presques désertes qui m'amenèrent au pont d'Iéna. Encore me fallut-il exhiber plusieurs fois ma médaille de fonctionnaire pour franchir le cordon des sergents de ville et des gendarmes. A l'extérieur, le Palais Bourbon semblait bien et fidèlement gardé.

A l'intérieur on ne pouvait déjà presque plus bouger et je dus jouer fortement des coudes pour arriver jusqu'à mon banc.

J'y trouvai installé un intrus de première marque, mon maître et ami J.-J. Weiss, qui, un mois auparavant, était presque ministre des Beaux-Arts et qui, comme tel, avait une ou deux fois abordé la tribune. Cette fois, il nous demanda la permission de s'asseoir dessous, derrière les secrétaires rédacteurs, et aucun huissier revêche ne songea à l'en empêcher. Nous nous retournions pour causer avec lui, et rien ne me parut plus piquant que ses réflexions philosophiques sur les divers incidents de la journée. Au moment même où ce que l'on appelle le courage civique abandonnait des gens qu'on en

aurait crus mieux pourvus, il nous fit sur cette rare vertu la plus savoureuse des conférences.

Il était midi, et la séance n'était pas encore ouverte, que l'on s'écrasait dans les galeries et dans les tribunes. Les dames n'y manquaient pas en toilettes claires. Du bord de la loge réservée par la galanterie présidentielle aux élégantes habituées du lieu, madame Stephen Liégeard, une des plus assidues, lorgnait les députés qui montaient leurs gradins ou se pressaient dans l'hémicycle. A l'extrême cintre, tout près du couloir supérieur qui entoure la salle et sur lequel s'ouvrent des dégagements et des portes, propices à l'invasion comme à l'évasion, des figures inconnues se noyaient dans l'ombre. On n'y distinguait qu'un fourmillement de têtes. J'y reconnus seulement Pipe-en-Bois, déjà célèbre. Un bruit confus partait de là qui ressemblait à celui de la marée montante. Ce mugissement sourd vous frappe, bien qu'atténué, dès qu'on entre dans un endroit où, assez calme, une assemblée nombreuse délibère; c'en est, pour ainsi dire, la respiration; ce jour-là, c'était le souffle d'une foule et l'haleine d'une fièvre.

Avec mes camarades Boysse et Dhormoys nous profitâmes du répit que nous laissait l'absence du président pour nous échapper quelques minutes vers la salle des Pas-Perdus ou Salon de la Paix, et vers la petite cour extérieure qui s'ouvre sur le quai d'Orsay, presque sur le pont de la Concorde. Elle est fermée d'une simple grille où s'adossent un urinoir pris sur le socle creux de la statue de d'Aguesseau, et, en face, une logette de concierge. C'est par là qu'on pénètre aujourd'hui, c'est par là qu'on pénétrait alors dans l'enceinte sacrée. Rue de Bourgogne une porte verte, de chêne massif, y donnait également accès. C'était l'entrée des artistes, c'est-à-dire des députés, gardée par un seul fonctionnaire. Quelques pas à faire et l'on était à la caisse; quelques marches à monter, on était à la salle du *Mazeppa* et à la Bibliothèque; là avec Horace Vernet; ici avec Eugène Delacroix.

Enfin, sur la place de Bourgogne se présentait, colonnade et portique, l'entrée principale du Palais, précédée de la grande Cour d'honneur. Elle semblait condamnée, comme une porte de derrière. Personne n'y passait.

Notre petite inspection, où la curiosité seule jouait son rôle,

car nous étions tous les trois assez jeunes pour désirer voir ce que nous n'avions pas encore vu, — une *défenestration* d'assemblée, — nous révéla que ces deux dernières issues étaient plus surveillées qu'assiégées. Rien à craindre ni sur la gauche ni à revers, au moins pour le moment. Mais il n'en était pas de même sur la façade. Le quai et le débouché du pont restaient sévèrement gardés par la police et la gendarmerie: mais, nonobstant le caracolement perpétuel des cavaliers, quelques gavroches se glissaient déjà entre les jambes de leurs chevaux, et surtout, ces hommes toujours dévoués et fidèles, mais manifestement embarrassés, étaient à chaque instant forcés d'ouvrir leur vivante barrière devant quelque député ou soi-disant tel, les invités munis de cartes, les fonctionnaires qui déclaraient se rendre à leur travail, et n'importe quel gros bonnet à l'air imposant et au ton impérieux. Il s'en présentait en quantité à qui on ne demandait même plus patte-blanche.

Dans ces heures de crise on a, toujours sous l'influence de la fièvre, une pensée qui vous bat le cerveau et qui y prend quelquefois les formes les plus bizarres. Savez-vous à quoi je songeais en ce moment? Je vous le donne en mille : à la bataille de Wagram ! telle que je l'avais lue autrefois dans M. Thiers. Oui, à Wagram et à l'inquiétude de l'empereur François-Joseph disant à son neveu, l'archiduc Charles, dont le plan consistait à n'écraser les Français qu'après le passage du Danube : « Il me semble que vous en laissez passer beaucoup ».

Il en passait beaucoup, en effet, surtout des gardes nationaux qu'on ne chicanait pas trop, à l'entrée, sur leur droit de pénétration, et qui, pour la plupart, semblaient gagnés au mouvement. Fort peu avaient des armes. Deux ou trois pourtant arrivaient avec leurs fusils, et j'en suis encore à me demander comment la grille leur fut ouverte.

Mais la grande inquiétude était la place de la Concorde. Telle que je l'avais aperçue une heure auparavant, lorsque j'avais dû prendre l'oblique du faubourg Saint-Honoré, elle était déjà tellement noire de monde qu'une épingle jetée d'une cravate ou d'un chapeau ne serait jamais tombée à terre. Et cependant, tous les nouveaux arrrivés nous annonçaient que cette foule en apparence incompressible grossissait encore de

minute en minute et que, par sa seule pesée, le cordon des troupes serait infailliblement rompu.

Il tenait bon, cependant, et l'espace entre l'entrée du pont et les premières statues de la place restait encore à peu près libre, quoique sillonné de petits groupes qui commençaient à se sonder et à s'agglutiner en boule. C'est du moins ce que nous apprîmes, car d'y aller voir nous-mêmes, c'eût été d'une entreprise impossible. En vain, nous tentions de nous rendre compte: le dos d'âne du pont nous empêchait de voir, et la questure vigilante nous avait interdit l'estrade du palais, qui aurait pu servir d'observatoire. Nous n'apercevions par-ci par-là qu'un cavalier en culotte blanche qui, pour occuper son cheval, tirait des bordées sur le pont. Cependant la salle se remplissait, et le président Schneider ouvrait la séance une heure plus tard qu'il n'était convenu. Manifestement, on avait négocié dans l'intervalle, on avait même négocié un peu partout, et particulièrement aux Tuileries avec l'impératrice: mais je ne dis rien de ces suprêmes conciliabules, n'ayant jamais pu là-dessus arracher à Duvernois mécontent aucun jugement positif, sinon que le gouvernement y avait été absurde et la régente admirable : « C'est une femme! » disait-il comme on dit d'un homme résolu : « C'est un homme! ». L'heure approchait où cette femme, un moment pilotée contre l'émeute victorieuse par ses deux amis d'Italie et d'Autriche, le comte Nigra et le prince de Metternich, allait être abandonnée par eux, place Saint-Germain-l'Auxerrois, à la grâce de Dieu et d'un fiacre.

On entrait à peine en séance que M. de Kératry, toujours en mouvement et piqué chaque jour d'une nouvelle tarentule, fit une proposition si naïvement insidieuse que plusieurs députés parmi ses propres amis murmuraient entre haut et bas : « Trop tôt! » Il demandait qu'on éloignât de la Chambre les sergents de ville et les soldats; la dignité parlementaire l'exigeait, disait-il; en donnant sur ce point des ordres contraires à ceux du général Trochu, Palikao avait forfait à son devoir.

Les grands mots ne coûtaient pas à M. de Kératry. Il se mettait volontiers en avant pour les dire, et il les disait avec un calme apparent dont il eût été difficile de décider si c'était du courage ou de l'étourderie. L'opposition l'envoyait souvent en

éclaireur et il faisait bravement toutes les commissions qu'elle lui donnait. Sa parole le servait assez mal, mais il suppléait par sa gravité. Assis au premier banc de gauche, il n'avait qu'un pas à faire pour monter à la tribune et il parlait même souvent sans y monter. Son pâle visage, d'un jaune mat, était indéchiffrable; on remarquait immédiatement deux particularités sur sa personne, sa rosette d'officier de la Légion d'honneur et une espèce de nombril qu'il avait au milieu du front, peut-être la trace d'une balle reçue au Mexique. Il allait être préfet de police; mais, sous l'Empire comme sous les diverses républiques qui lui succédèrent, il ne put ou ne voulut jamais rester nulle part. Je crois bien que la nature l'avait condamné au mécontentement perpétuel.

Cette façon d'inviter la Chambre à se rogner elle-même les dents et les griffes produisit l'objet d'une facétie un peu grosse. Palikao la releva vertement et expliqua que le général Trochu n'avait rien à voir en cette affaire. C'était lui, Palikao, et lui seul qui avait le commandement, et, après tout, de quoi se plaignait-on? « Que la mariée fût trop belle », c'est-à-dire trop bien gardée.

La vérité est qu'ils auraient voulu l'être assez mal pour que l'enlèvement fût plus facile; car, de tous les bancs de la gauche partit le même vœu, le même cri : « La garde nationale! » L'amour des oppositions pour une troupe qui, d'un bout à l'autre de son histoire, a toujours fini par se mettre de leur côté, explique assez cette préférence; mais l'heure de la milice citoyenne n'avait pas encore sonné. Il fallait prendre des résolutions et les prendre vite. On se sentait à peu près d'accord pour déposséder plus ou moins poliment l'empire et lui substituer la Chambre. Sur cette nécessité il n'y avait guère qu'une voix, et l'opinion de M. Buffet, de M. Schneider lui-même, ne différait pas sensiblement de celle de Jules Favre. L'histoire dira si, en perdant toute la nuit précédente, Palikao n'avait pas précipité ce dénoûment. Elle a déjà dit qu'un homme moins désemparé se fût mieux rendu compte des circonstances et qu'à minuit, maître de l'heure, il pouvait encore commander au destin en plaçant la Chambre et la révolution elle-même devant un fait accompli, une dictature militaire ou parlementaire. J'ai vu de fort près l'état des esprits; c'est pourquoi je

n'en crois rien. Le 4 septembre reste dans ma pensée une vilaine chose, inévitable.

En tout cas, Palikao ne crut pouvoir mieux faire que de proposer au Corps législatif de se transformer en exécutif. Son moyen lui avait paru simple. Il consistait à créer un Conseil de gouvernement composé de cinq membres, choisis dans la Chambre des députés et nommés par elle. Ce conseil contresignerait la nomination des ministres qu'il semblait laisser à la régente : mais cela n'était pas dit explicitement. En revanche l'article 3 et dernier était très net : Palikao restait « lieutenant général du Conseil ».

La Chambre accueillit froidement la proposition : le lieutenant général ne lui inspirait plus confiance. Il y eut même quelques murmures dans les galeries, mais vite apaisés. Jules Favre prit la parole à son tour et rappela qu'il avait présenté, dans la séance de nuit, une motion de déchéance pure et simple. Sans insister, il réclama pour sa proposition, comme Palikao l'avait fait pour la sienne, le bénéfice de la déclaration d'urgence. Personne ne songeait à la leur refuser, car tout devenait urgent et pressant pour une Chambre qui commençait à comprendre que l'ennemi intérieur approchait encore plus vite que l'ennemi étranger.

Jusque-là pourtant tout allait assez bien. On savait qu'entre la motion de Palikao et celle de Jules Favre, M. Thiers se proposait d'intercaler une transaction qui, sans qu'on la connût exactement, jouissait déjà de toute la faveur du Corps législatif. Il monta en effet à la tribune et lut un papier, très court, qui parut mettre tout le monde à l'aise :

« Vu les circonstances,

» La Chambre nomme une commission de gouvernement et de défense nationale.

» Une Constituante sera convoquée dès que les circonstances le permettront. »

Cette rédaction d'une extrême habileté me parut d'autant plus menaçante qu'elle était plus vague : mais elle laissait tant de choses en suspens qu'elle ne froissait aucune conviction et que Palikao lui-même se rallia à l'idée d'une grande consultation nationale après la crise.

L'urgence et le renvoi aux bureaux furent votés sans diffi-

culté en faveur des trois propositions. Le président invita les députés à se rendre immédiatement dans leurs locaux respectifs pour nommer la commission qui serait chargée d'examiner ces diverses motions. Un assentiment presque général lui répondit. La séance fut suspendue et la Chambre resta vide de députés, mais non point de spectateurs. Une grande faute était commise: l'émeute en profita. Elle arrivait. La grande horloge de face marquait deux heures moins vingt minutes.

J'ignore si la présence des députés sur leurs sièges eût suffi pour arrêter les envahisseurs, mais il est bien certain que cette grande enceinte évacuée se présentait comme une tentation. Pendant que les députés délibèrent, un mouvement se produit, et il me semble bien qu'un mot d'ordre est donné. Certaines gens qui déjà étaient dans la salle en vont chercher d'autres dehors. Ceux-ci se pressent aux grilles, et, à chaque instant, il en passe par la petite porte entr'ouverte où, de l'intérieur, des amis leur font signe d'approcher.

C'est là que j'avais établi mon poste d'observation. J'y étais à peine installé, le nez entre les barreaux de la grille, que celle-ci s'ouvrit devant une poussée des gardes nationaux. Ils étaient bien une cinquantaine. Dhormoys m'en montra un et me dit à l'oreille : « C'est le duc Decazes ». L'avait-il réellement reconnu? Depuis, je le trouvai moins affirmatif; mais la légende qui fait cet honneur au duc n'a jamais été sérieusement démentie et le duc, lui-même, n'a jamais mis d'empressement à la démentir. Devenu ministre des Affaires étrangères, il la prenait sur un ton de badinage qui ôtait beaucoup de valeur à son demi-désaveu. Je crois, tout pesé, qu'il ne fut pas parmi les envahisseurs, mais qu'il n'était pas autrement fâché qu'on se figurât l'y avoir vu. L'homme que m'indiquait Dhormoys n'avait d'ailleurs du costume des gardes nationaux que le képi.

Comme nous nous étonnions qu'on eût livré passage à ce groupe, nous apprîmes d'eux-mêmes qu'ils avaient négocié pour l'obtenir et que la consigne avait fléchi en leur faveur sur la condition, acceptée par eux, qu'ils laisseraient leurs fusils à la porte, ce qu'ils firent très loyalement. Peut-être avaient-ils compris dès ce moment que la révolution se ferait sans armes. Elle était à moitié faite: tout cédait, tout pliait. Nous vîmes

soudain d'autres gardes nationaux, en assez grand nombre, sur le pont. Ils semblaient l'occuper. La gendarmerie chargée d'en défendre l'accès les avait d'abord tenus à distance; mais bientôt de nouvelles instructions obscures ou mal interprétées, comme il arrive lorsque les chefs commencent à perdre la tête, changeaient en un instant la face des choses. Les rangs de la gendarmerie s'ouvraient devant ces gardes nationaux qui se présentaient comme des défenseurs de l'ordre, bien que l'opposition comptât manifestement sur eux pour le troubler. Installés sur ce point, ils séparaient les gendarmes, qui étaient sur un quai, des gardes de Paris, qui étaient sur l'autre et ils empêchaient la communication entre les deux rives de la Seine. C'eût été pour eux une situation fort périlleuse dans le cas où le peu qui restait du gouvernement eût été encore capable d'énergie, car ils eussent été pris infailliblement entre deux feux et balayés comme une poussière ou précipités des parapets; mais ils savaient probablement à quoi s'en tenir, ou du moins ils sentaient que la force morale était de leur côté, car ils ne paraissaient pas redouter la moindre attaque, ni devant ni derrière. Avec Boysse et Dhormoys, avec Hervé et Weiss, qui venaient de nous rejoindre, devant cette grille mal gardée et entr'ouverte, nous y pensions pour eux, et Weiss, toujours un peu militaire, parce qu'il avait été enfant de troupe, se demandait ce que deviendraient les soldats citoyens s'ils avaient affaire à de vrais soldats comme les gendarmes et les gardes républicains ou seulement à des hommes résolus comme les sergents de ville. Il s'étonnait que les chefs chargés de la défense du Palais n'eussent pas encore donné l'ordre d'en dégager les abords; une seule charge, disait-il, y suffirait. Que faisait donc Trochu, gouverneur de Paris? Que faisait le général Soumain, commandant de place? Que faisait le général chargé du commandement spécial des troupes massées dans le Palais ou autour du Palais? Que faisait Palikao lui-même, toujours chef du gouvernement et ministre de la Guerre, qui n'avait qu'à lever le doigt pour en finir avec ce commencement de révolution?

Ainsi parlait Weiss, très haut, à côté de gens, députés et autres, qui le regardaient de travers. Son besoin d'observation psychologique, stimulé par les circonstances, lui suggérait des

observations originales, et il revenait constamment sur cette différence entre le courage militaire et le courage civique. Justement Palikao lui fournissait à ce sujet un argument péremptoire. Au moment où les députés quittaient leurs gradins pour se rendre dans les bureaux et y nommer la commission de déchéance, il s'était produit un peu de tumulte dans l'hémicycle. Un certain nombre de députés, qui n'étaient pas tous de la gauche, s'étaient précipités vers Palikao et l'avaient violemment apostrophé, même un peu houspillé, le traitant de fourbe, de menteur, et ne lui ménageant pas les bourrades. Impassible au milieu d'eux, il ne daignait même pas répondre à leurs injures, et aucun tressaillement de son visage n'indiquait que cette cohue lui fît peur. Son calme les irritait et je crus un instant que, de l'insulte, ils allaient passer aux sévices. Nous l'admirions, ainsi pressé et poussé de toutes parts, muet, dédaigneux, aussi indifférent aux gestes qu'aux paroles. Enfin, ils le lâchèrent et Weiss, suivant son idée, me dit : « Voilà le courage militaire! — Comment? m'écriai-je; il me paraît bien que c'est du courage tout court, militaire, civique, personnel, tout ce que vous voudrez! — Non, le vrai courage, c'est celui qui ne craint pas les responsabilités; et tenez, cet homme, que vous venez de voir ou de croire si vraiment brave devant cette bande de hurleurs, n'osera pas prendre sur lui de donner un ordre à un chef de bataillon pour nettoyer le Palais et liquider l'émeute. Il en est encore temps! Dans une demi-heure, il sera trop tard! »

Il y avait bien en effet une demi-heure, trois quarts d'heure tout au plus, que Weiss avait ainsi philosophé avec nous, lorsque les premiers gardes nationaux pénétrèrent dans le vestibule de la salle des Pas-Perdus où est aujourd'hui le bureau de tabac. Nous sentîmes très bien alors en les voyant se faufiler par petits groupes de deux ou trois que l'envahissement allait se faire par infiltration. De l'autre côté du Palais, sur la place de Bourgogne, la foule commençait aussi à peser sur le cordon de troupes qui protégeaient le Corps législatif expirant, et à forcer toutes les consignes. Pour mieux dire, de consignes il n'y en avait plus, ou elles changeaient à chaque instant. Çà et là, des individus de mauvaise mine semblaient sortir des caves. Nous n'arrivions pas à nous expliquer l'inertie des chefs

militaires. Dans toutes les conversations, la conduite de Trochu paraissait inexplicable. Les impérialistes l'accusaient déjà de trahison. Ils ne voulaient pas se souvenir que, deux jours auparavant, Palikao, soulevant contre lui une chicane d'attributions, l'avait durement renvoyé à la défense extérieure de l'enceinte et des forts. Ils ne comprenaient pas que le gouverneur de Paris, ainsi réduit, sur leur propre invitation, à la portion congrue, se désintéressât d'une émeute dans Paris. Enfin, ils ne savaient pas que l'impératrice elle-même avait témoigné au général une défiance qui, à la rigueur, permettait à l'homme d'honneur soupçonné de s'abstenir sans trahir. De son cabinet, Trochu pouvait voir s'écrouler l'empire sans contribuer à sa défense et sans participer à sa chute. Mais à mesure que la marée montait, tout le monde se posait la même question : « Où donc est passé Palikao? Il n'y a donc personne qui commande ici? »

Or, celui qui commandait était un vieux général, nommé de Caussade, qui avait de magnifiques états de service, mais qui n'était fait que pour obéir. Incapable de prendre une résolution dans une guerre civile, ce brave homme ne reçut pas d'ordre et n'en donna pas. Il s'était retiré ou plutôt retranché dans la salle des Conférences, très entouré, très conseillé et ne sachant auquel entendre. Les députés de la gauche, tantôt le priaient, tantôt le sommaient d'éloigner les sergents de ville et de confier la défense du Palais à la garde nationale. C'était introduire bénévolement les loups dans une bergerie assiégée par eux de toutes parts. On finit par arracher au malheureux Caussade une espèce de consentement. Après la retraite des députés dans leurs bureaux, ce fut la seconde faute capitale de la journée. La police partie, l'émeute entra.

Nous étions sous le péristyle, devisant tous les cinq, Hervé, Weiss, Dhormoys, Boysse et moi. Tout à coup un mouvement se produit. Un bruit se répand : « La proposition de M. Thiers est adoptée », et, presque au même instant, une seconde rumeur : « Nous sommes envahis ; nous sommes débordés! »

La proposition de M. Thiers n'était pas encore adoptée ; mais c'était une manière d'annoncer que tous les commissaires nommés y étaient favorables. Quant à l'invasion, elle débordait en effet par en haut, par en bas, dans les galeries, dans

l'hémicycle. Elle s'avançait des vestibules, elle montait des escaliers, elle escaladait même les fenêtres et elle emplissait les couloirs avant même que les députés eussent repris leurs places dans la salle. Les gardes nationaux à qui on avait permis d'entrer n'avaient pas tous laissé leurs fusils au long de la grille. J'en vis briller deux ou trois, munis de leurs baïonnettes, au fond de la tribune où était restée madame Stephen Liégeard, maintenant écrasée dans cette retraite peu sûre et comme précipitée dans le vide par le flot des envahisseurs.

L'horloge marquait exactement deux heures trente-cinq.

Pour rentrer dans la salle, les députés qui sortaient des bureaux étaient obligés de fendre par brassées comme des nageurs, une foule hurlante, qui se refermait sans cesse devant eux. Peu y parvinrent, et il leur fut encore plus difficile de regagner leurs places déjà occupées par des gardes nationaux, mais surtout par des individus de mine spéciale qui péroraient et gesticulaient. Ils ne firent que grossir encore cette meute qui aboyait assez distinctement ces deux mots : Déchéance! République! Cependant quelques-uns réussirent à passer. Nous avions eu nous-mêmes, mes deux compagnons et moi, toujours accompagnés de Weiss, une peine extrême à regagner notre banc et, une fois réinstallés, nous fûmes emprisonnés de toutes parts. Il y eut là pour les dilettantes de révolution quelques minutes vraiment supérieures. Apercevant les baïonnettes qui pointaient dans les tribunes : « Ah! les fusils! dit Weiss: l'affaire se gâte! »

Le président Schneider était resté sur son fauteuil comme une sentinelle dans sa guérite et même, pendant quelques minutes, sa présence avait paru en imposer aux plus turbulents. Mais déjà on ne l'écoute plus; on l'entoure, on le menace; les secrétaires et les huissiers sont obligés de lui faire un rempart de leurs corps.

A ce moment, Crémieux, qui a réussi à se glisser dans la salle, se dresse, malgré sa petite taille, devant les plus animés, et leur dit quelque chose que nous sommes chargés de reproduire, mais que nous entendons fort mal. On y devine une prière soutenue d'un encouragement, et qu'il les exhorte à la patience, à une patience qu'on ne ferait pas trop attendre. Dans le bruit, je distingue très nettement cette promesse :

« Tout à l'heure! » Et le geste est celui d'une connivence inquiète qui redoute les coups de tête.

Quelques vieux de 1848 disent respectueusement à leurs voisins : « C'est Crémieux! » Mais ce nom ne les empêche pas de crier. A son tour Glais-Bizoin essaye d'intervenir; mais sa voix de ventriloque paraît sortir de dessous terre et fait rire ceux qui l'entourent. Il est clair que, lui aussi, il convie ces dévorants à modérer l'ardeur qui les emporte et que, comme récompense de leur sagesse, il leur garantit le succès prochain et total. En présence d'un mouvement devenu irrésistible, ces deux pauvres parlementaires ont l'air de mendiants qui sollicitent une aumône.

Déjà, avant de rentrer dans la salle des séances, nous avions été témoins, dans le salon qui la précède, d'une scène à peu près pareille. Là, c'était Emmanuel Arago qui opérait; il chapitrait les envahisseurs qui arrivaient par un escalier de service ouvert sur la cour de Bourgogne et qui semblaient monter d'un trou noir, dans un fourmillement où l'on ne voyait que leurs têtes. Arago étendait vers eux ses deux bras et les exorcisait d'un *Vade retro* sympathique dont ils ne tenaient d'ailleurs aucun compte. Seul, le tonnerre de Gambetta domina un instant le tumulte. La platitude n'ayant pas réussi à ses trois collègues, il essaya de l'autorité : « Citoyens, s'écria-t-il, vous pouvez donner un grand spectacle, celui d'un peuple unissant l'ordre et la liberté! »

Là-dessus, du haut des tribunes, on lui répond : « Oui! Oui! » Et les députés assiégés mêlent leurs bravos à ceux des assiégeants déjà maîtres de la place. Gambetta continue : « Eh bien! si vous le voulez, je vous demande, je vous adjure de former dans chaque tribune un groupe qui se chargera d'assurer l'ordre et le silence. Il faut que la Chambre délibère librement. »

On applaudit de nouveau, on fait mine d'obéir; il y a deux ou trois minutes de rémission. Un certain nombre de députés rentrent dans la salle. Le président Schneider croit bien faire en utilisant ce court répit pour joindre ses adjurations à celles de Gambetta. Il s'autorise du patriotisme et de la popularité de l'orateur qui vient de dompter la foule pour donner aux émeutiers le même conseil.

— Ah! me dit Weiss, toujours calme et classique, voilà le consul qui se met sous la protection du tribun.

Les quelques applaudissements que recueille M. Schneider sont bientôt couverts par des huées.

On l'apostrophe, on l'invective et non plus seulement des tribunes. Dans la salle même, pendant qu'il prêche le calme nécessaire aux délibérations — comme si l'on pouvait encore délibérer! — une demi-douzaine d'émeutiers, que la Commune attend, épuisent contre lui tout le vocabulaire des railleries et des injures : « Vieux sapajou! gredin! canaille! » Debout sur les premiers bancs de l'hémicycle où siégeaient, hier encore, les ministres, ils désignent du poing aux vengeances populaires « l'assassin du Creusot ». Celui-ci ne paraît pas autrement s'en émouvoir. Son visage a un peu pâli; mais il oppose à des outrages qui peuvent à chaque instant dégénérer en sévices, un front serein et se contente d'agiter sa sonnette à tour de bras, comme s'il espérait encore que le prestige de cet instrument suffirait pour rétablir le silence.

En vain Glais-Bizoin essaye une seconde fois après Crémieux et Gambetta d'arrêter les envahisseurs. En vain il leur annonce que la déchéance va être prononcée, et la France à jamais débarrassée de l'Empire; sa voix caverneuse fait rire ceux qui l'entourent. Ils se demandent ce que vient faire là ce petit homme à nez crochu, maigre et noir, qui se démène comme un diable dans un bénitier. Il n'est pas jusqu'au meunier Girault qui ne tâche de faire appel aux bons sentiments de ses bons amis de l'émeute. Tout est fini, ou à peu près; et désormais rien n'y fera, pas même une suprême adjuration de Gambetta à ceux qui furent ses électeurs. Il reparaît une seconde fois à la tribune comme pour s'assurer de ce qui lui reste de pouvoir et il en a vite la mesure. « Il importe, dit-il, que tous les députés présents dans les couloirs et dans les bureaux où ils délibèrent sur notre proposition de déchéance, soient à leur poste pour que la Chambre puisse voter sur cette mesure de salut. Il faut que vous les attendiez dans l'attitude de la modération et de la dignité; ils vont venir! »

On applaudit encore, mais plus mollement, le modérateur et, entre les deux courants, c'est encore celui de la violence qui l'emporte. Les bravos s'éteignent dans un vacarme

infernal et Gambetta a beau promettre aux hurleurs que le résultat de la délibération sera celui qu'ils désirent, le bruit qu'ils font l'oblige à quitter la tribune.

Il n'en était pas descendu que la porte du fond s'ouvre avec fracas et les premiers envahisseurs sont eux-mêmes envahis, submergés. Quelques députés résistent, et je retrouve là cet intrépide marquis de Piré qui joue de la canne et jure de mourir à son poste. L'estrade même du président est forcée. Un des secrétaires, je n'ai pu voir lequel, se penche vers lui et lui conseille de lever la séance. M. Schneider bousculé jette un dernier regard sur le temple des lois, déclare la séance levée, se couvre et quitte le fauteuil : mais c'est à peine s'il peut sortir de la salle. On lui crie dans les oreilles : « Misérable! Canaille! » et toujours le même grief : « A bas l'assassin du Creusot! » Bientôt, parmi ces furieux qui l'assaillent et le frappent, nous le perdons de vue, et je n'aperçois plus que son chapeau horriblement cabossé. Enfin, nous apprenons qu'il a pu rentrer à l'hôtel de la présidence; mais c'est miracle qu'il n'ait pas été écharpé. Il m'est bien resté dans l'esprit que cela n'a tenu qu'à un fil.

Son départ est le signal d'une échauffourée. Quelques émeutiers sont prêts à se battre pour s'emparer du fauteuil présidentiel. Il ne reste pas vingt députés dans la salle. Seul, le marquis de Piré tient toujours bon et lance à cette foule en délire les plus injurieuses provocations. A chaque instant nous croyons qu'elle va lui passer sur le corps, mais elle se sent assez forte pour négliger ce Bayard parlementaire. On crie : Vive la République! et, dans une des tribunes de droite, on agite un drapeau tricolore. La sonnette fait rage sous la main des individus haletants et suants qui se la disputent. Il est trois heures, nous sommes toujours là à notre banc, retenus par la curiosité, et d'ailleurs assez empêchés de sortir. L'un d'entre nous, Paul Dhormoys, se prévalut ensuite de cette attitude qui n'avait pourtant rien d'héroïque et qu'une force majeure nous imposait.

Gambetta entraîné rédige un décret de déchéance. On l'acclame, on le hue. Il se collette sur les degrés de la tribune avec un inconnu qu'on m'a dit plus tard s'appeler Peyrouton ; d'autres m'ont assuré que c'était Regère. A ce moment précis,

la salle des séances appartenait à ce qui devait être la Commune. Il n'y avait pas trois députés sur les bancs de la gauche.

Enfin on se montre Jules Favre, presque invisible jusque-là, et qui, je ne sais trop comment, a pu percer la foule et dominer le tumulte. « Suivez-moi, s'écrie-t-il, c'est à l'Hôtel de Ville qu'on fait les républiques ; j'y marche à votre tête ! » Instantanément un remous se dessine : « Oui ! Oui, à l'Hôtel de Ville ! » On prend du papier dans les pupitres, on pique aux baïonnettes des écriteaux avec cette inscription : *A l'Hôtel de Ville !* et on les promène devant les tribunes qui se vident peu à peu pour suivre le mouvement indiqué par Jules Favre. Un citoyen nous demande de lui confectionner un de ces écriteaux ; mais nous nous contentons de lui offrir le papier et la plume dont il use en nous remerciant. Un autre monte à la sellette de notre chef Maurel Dupeyré, et lui demande à brûle-pourpoint : « Que gribouillez-vous là ? » Mais Dupeyré, très calme à son ordinaire : « Vous le voyez ! répond-il, vous faites l'histoire, moi je l'écris ! »

Le torrent s'écoulait et la circulation devenait moins difficile. Je sortis, étouffé de poussière et de chaleur. Dans les couloirs, je vis Ernest Picard, la figure bouleversée et les joues tombantes. On l'entourait, on lui disait : « Conduisez-nous à l'Hôtel de Ville ! » mais cet aimable épicurien, très bourgeois, semblait trouver la caresse du peuple un peu rude ; il se dérobait de son mieux et voulait absolument rentrer dans la salle, « pour délibérer » !

Lorsque je me retirai à quatre heures, elle était encore occupée par des gens qui ne délibéraient pas. Quelques tribunes avaient été transformées en réfectoires et en buvettes. On y mangeait de la charcuterie et des tartes aux prunes. Les pipes et les cigarettes étaient allumées. On chantait çà et là, à tue-tête. Des gens avinés braillaient *la Marseillaise*.

Cependant un certain nombre de députés avaient reparu, et les émeutiers causaient avec eux sans colère. Une espèce de détente avait succédé aux précédentes fureurs. Dans la rue, c'était presque fête. Il faisait un temps magnifique. Des passants se congratulaient et inauguraient par des poignées de mains l'ère de la délivrance. Personne ne songeait aux Prussiens ; on les aurait crus rentrés sous terre.

Le reste appartient à ce qu'on appelle la grande histoire. La scène classique de l'Hôtel de Ville; les velléités de résistance dans la salle à manger du président Schneider et chez M. Johnston, député de Bordeaux; la noble attitude des sénateurs attendant sur leurs chaises curules une émeute qui ne daigna pas venir; les défections, les abandons, les reniements, les usurpations, les intrigues, la foire aux places, la main basse sur les petits emplois comme sur les grandes charges, en un mot tous les épisodes de cette révolution du 4 septembre ont sollicité d'autres plumes que la mienne; je n'y étais pas, je n'en parle pas. Les enquêtes, d'ailleurs confuses et parfois contradictoires qu'on en fit plus tard, ne sont d'accord que sur un point : la joyeuse humeur de Paris. Les Prussiens approchaient; le Second Empire avait vécu.

A. CLAVEAU

LE FIANCÉ

DE

MADEMOISELLE COLOMBE

Aussi loin que je remonte dans le passé, je revois les antiques figures, depuis longtemps disparues, de ma cousine Stéphanie et de sa demoiselle de compagnie, mademoiselle Colombe Le Hardy.

Orpheline d'un chef d'escadrons tué à Champaubert, n'ayant d'autre dot que sa fraîcheur de blonde grassouillette et deux yeux souriants d'un bleu angélique, qu'elle garda tels jusqu'en son visage de vieille, ma cousine Stéphanie, pensionnaire en 1832 de la maison royale de Saint-Denis, avait fait, à un bal donné par le grand chancelier, la conquête du général de division Ildefonse Dufayet, grand officier de la Légion d'honneur et comte de l'Empire. A la veille de passer dans le cadre de réserve, ce vieux brave, l'un des plus solides grognards de Napoléon, après avoir fait trembler l'Europe, connaissait à son tour la peur : celle de la goutte et de la solitude. Ma cousine Stéphanie, pupille de son camarade le maréchal duc de Dalmatie, se trouva sur son chemin à point nommé. Il demanda sa main, et, moins d'un mois après le bal du chancelier, — ces glorieux débris des grandes guerres menaient militairement toutes choses, — il unissait audacieusement ses soixante-quatre ans sonnés aux dix-huit printemps de l'orpheline. Le général comte Dufayet, qui

apportait en ménage une rente de cinquante mille francs sur le Mont-de-Milan, parlait même d'avoir des enfants. Il n'en eut pas : n'est-ce pas là une présomption, tout à l'honneur de ma cousine Stéphanie (elle n'enterra le vieux héros que six mois avant le coup d'État), que la comtesse Dufayet sut rester une épouse sans reproche?

Veuve à trente-six ans, elle ne songea point à se remarier. Peut-être, d'avoir trop mélancoliquement fleuri près de ce mari qui avait l'âge d'un grand-père, sa jeunesse s'était-elle étiolée et comme séchée sur tige. Peut-être aussi, surtout, lasse d'avoir entendu, pendant vingt années, sacrer sans relâche et jurer autour d'elle, — car Ildefonse Dufayet, marié et en retraite, resta, paraît-il, l'homme intraitable qu'il avait été dans le célibat et dans le service, — peut-être n'éprouvait-elle plus qu'un grand désir de silence et de paix.

Riche de la moitié réversible de la rente du Mont-de-Milan, elle se donna le double luxe d'une demoiselle de compagnie et d'une maison des champs, située en bon air, dans la ravissante vallée de Chevreuse. Et depuis ce moment jusqu'à son dernier jour, l'événement de l'année, le seul après l'hiver passé à Paris frileusement, presque sans sortir, fut d'aller, dès la fin de mai, s'installer à « la Minerve » : ainsi s'appelait l'habitation fleurie, du nom d'une Minerve en plâtre qui en décorait le vestibule, dallé en losanges.

Oh! le charme, dans ma mémoire d'enfant, de la vieille et blanche demeure, perdue sous les feuillages dans un creux de vallon!... la paix accueillante du grand jardin aux arbres séculaires, des allées sablées, bordées de menu buis, des charmilles trouées de soleil sous lesquelles flottaient, aux heures chaudes, les parfums lourds, presque immobiles dans l'air sans brise, des seringats ou des tilleuls!...

Ma mère, à peu près contemporaine de la générale Dufayet et, comme elle, restée veuve de bonne heure, était son intime amie. Chaque été, nous allions la rejoindre à la Minerve. C'est là que nous passions le temps de mes vacances de lycéen, dans la calme société — un peu monotone même pour l'enfant délicat, méditatif et presque trop tranquille que j'étais alors — de notre vieille cousine et de mademoiselle Colombe, sa demoiselle de compagnie.

Rien d'ailleurs de plus disparate que ces deux bonnes créatures, qui, une trentaine d'années durant, associèrent leurs grises destinées. La comtesse Dufayet était courte et grasse, toute ronde. On la voyait uniformément vêtue, du 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, d'une robe de lainage noir, taillée droit comme une soutane, et d'un mantelet en forme de pèlerine. De sorte que lorsqu'on l'apercevait devant sa maison, à la chute du jour, occupée à écheniller ses rosiers, — avec ses cheveux de neige, ses joues colorées, sa tournure un peu massive, elle semblait à distance un bon petit vieux chanoine retiré, se délassant avec innocence aux soins rustiques de son jardin.

Mais quand, vers la même heure, mademoiselle Le Hardy, déjà parée pour le dîner, débouchait à pas comptés, longue, plate et lente, du sentier ombragé où elle aimait à promener l'apparence de sa rêverie, on eût cru voir venir le héron même de la fable, en quête de son problématique souper. Et, non moins que la démarche, ce qui suggérait la comparaison, c'était la proéminente disgrâce d'un malheureux nez en bec d'oiseau-pêcheur, attristant, par son excessive saillie, un visage menu, aux yeux doux et puérils, et qui, sans cette infortune, n'eût peut-être pas été dépourvu d'agrément. Et certes, l'on aurait été tenté de le plaindre, ce pauvre nez risible, si la bouche, sa voisine, n'eût protesté, par un sourire avantageux, à demeure sur les lèvres minces, qui donnait à cette physionomie déshéritée un curieux air, et le plus inattendu, de morgue et de contentement de soi.

C'est qu'en effet mademoiselle Colombe Le Hardy, malgré sa condition dépendante, considérait qu'elle n'était pas la première venue, loin de là.

Elle était née en Normandie, dans un village proche Saint-Lô, d'un lieutenant des douanes retraité qui avait épousé sur le tard une demoiselle de La Corbière, — en trois mots, s'il vous plaît, — fille de l'huissier de la justice de paix. Comment celui-ci, descendant, s'il fallait en croire mademoiselle Colombe, des anciens seigneurs de Saint-Lô, avait-il glissé par le malheur des temps jusqu'à cet office cantonal? L'excellente demoiselle ne le disait point, mais elle aimait à faire sonner, à l'occasion, la particule maternelle. Et j'avais alors

le sentiment que, dans son for intérieur, elle nous tenait, ma mère, moi, et la comtesse Dufayet elle-même, — simple comtesse de l'Empire, — pour d'assez petites gens. La mort de l'ex-lieutenant des douanes, qui n'avait d'autre fortune que sa pension, laissa sans ressources sa fille déjà orpheline de mère : mademoiselle Colombe, seule dans la vie à vingt-cinq ans, point jolie (elle avait déjà son nez), peu instruite et médiocrement intelligente, dut accepter un emploi de sous-maîtresse à tout faire dans un pensionnat de Saint-Lô. C'est là qu'elle passa les jours de sa terne jeunesse, dans ces occupations ingrates : débarbouiller les petites et surveiller l'étude des moyennes, dont, plus encore que ses grands airs et ses naïvetés, ses prétentions physiques l'avaient vite rendue, sinon le souffre-douleur, du moins l'amusement. Car, en montant en graine, la pauvre fille avait gagné ce travers, qui est comme l'innocente revanche des vierges délaissées, de se croire irrésistible.

Vers sa trentième année, une aubaine lui tomba du ciel. Ayant lu dans un journal de Paris une annonce par laquelle une dame américaine, retournant aux États-Unis, demandait « une Française honorable et sérieuse » pour accompagner ses deux filles, elle eut l'idée de se présenter et, par chance, fut agréée.

C'est ainsi qu'elle inaugura sa carrière de demoiselle de compagnie. Et elle s'y montra tellement « honorable et sérieuse » en effet, qu'au moment où, après vingt ans de séjour à l'étranger, elle prit une sorte de retraite dans la maison tranquille de la cousine Stéphanie, elle n'avait fait, en tout et pour tout, que deux places : — aux États-Unis, chez la richissime mistress Ashton Field, de Baltimore, l'Américaine aux deux filles ; et en Angleterre, chez lady Carmingham, pairesse du Royaume britannique. Mais l'une et l'autre de ces places brillantes avaient eu de quoi contenter l'amour-propre de leur titulaire : elle le témoignait volontiers par d'abondants récits. Elle avait alors de petites mines dédaigneuses, des moues presque désobligeantes pour le présent, des sourires triomphants de personne ayant vu le beau monde, lesquels — plus encore que son nez en forme de bec et sa démarche de héron — eussent fait la joie d'un Daumier ou d'un Gavarni. Et c'est à ces vieux

maîtres que je songe, de préférence à d'autres plus actuels, parce que leur crayon, tout ensemble comique et « bon enfant », eût rendu, respecté, mieux que celui des impitoyables caricaturistes d'aujourd'hui, ce qu'il y avait aussi d'honnêteté à toute épreuve, de fidélité vénérable, dans la physionomie délicieusement naïve et suffisante de mademoiselle Colombe Le Hardy.

***

On peut, par ce qui précède, juger combien le ton avantageux, les manières guindées de la demoiselle de compagnie, toujours en représentation, choquaient, à tout moment, la simplicité native, devenue, avec l'âge, systématique, de la générale Dufayet. Bien qu'elles fussent solidement attachées et même, au fond, indispensables l'une à l'autre, — comme le deviennent de vieilles gens qui pendant de longues années ont marié leurs solitudes, — elles étaient à l'ordinaire en état de guerre sourde, ou pour le moins de paix armée. La cousine Stéphanie censurait volontiers, directement ou par voie d'allusion, les toilettes compliquées, les prétentions au « genre » et surtout les coquetteries attardées de mademoiselle Colombe. Car, à cinquante-huit ans sonnés, celle-ci n'abdiquait pas. Souvent elle avait des phrases qui, expressément, réservaient l'avenir :

— Moi, j'aimerais mieux entrer au couvent que d'épouser monsieur un tel...

Ou bien :

— Je dirais à mon mari... Si mon mari se permettait de décacheter mes lettres... Si mon fiancé faisait ceci... s'il faisait cela...

L'hiver, à Paris, jamais elle ne rentrait, ayant fait une course à pied, sans que des « messieurs » dépourvus de moralité, mais toujours « très bien », l'eussent impertinemment, obstinément suivie. Une fois, en omnibus, comme elle croyait avoir oublié son porte-monnaie, son voisin, un bel homme décoré, à tournure militaire, avait galamment insisté pour payer sa place. Et, dans le récit qu'elle aimait à faire de l'aventure, cette offre

obligeante de six sous prenait la valeur d'une audacieuse déclaration d'amour.

Il va sans dire qu'à Châteauay-le-Noble même — l'humble commune dont relevait la Minerve — tous les hommes étaient plus ou moins épris d'elle. Un certain Camuset, surtout, pharmacien, qu'on voyait fréquemment, l'après-midi, fumer des cigarettes sur le seuil de sa boutique, la regardait au passage avec des yeux plus que tendres; par bonheur, disait-elle, un certain air dont elle savait toiser les gens, et qu'elle tenait des La Corbière, avait jusqu'alors arrêté l'aveu, dédaigné d'avance, sur les lèvres de l'outrecuidant commerçant.

Toutes ces niaiseries agaçaient la comtesse Dufayet et son robuste bon sens. Aussi, le plus souvent, dès que mademoiselle Colombe entamait quelqu'une de ces histoires trop connues, la cousine Stéphanie affectait de diriger vers le plafond des yeux résolument inattentifs, et même, si le discours se prolongeait, n'hésitait pas à quitter la place, bientôt suivie par ma mère sous un prétexte poli.

Je restais alors tête à tête avec mademoiselle Colombe. Mais celle-ci ne semblait nullement s'émouvoir du départ de ces dames. Elle continuait pour moi, avec une imperturbable sérénité, le récit commencé. Et, comme mes yeux écarquillés, les questions dont je l'interrompais à tout bout de champ, aux mêmes endroits, témoignaient de mon intérêt toujours renouvelé, j'avais fini par devenir son interlocuteur préféré et, — je n'en étais pas médiocrement fier, — en dépit de mes treize ans et demi, son intime confident... C'est ainsi que tout son répertoire, je le possédai : depuis la généalogie parfois nébuleuse des La Corbière jusqu'aux élégances de l'intérieur des Field, de Baltimore, jusqu'aux chasses au renard des Carmingham, de Monmouth Castle, dans le pays de Galles. Je fus initié par le menu à l'existence tourbillonnante, aux mots, aux flirts même des deux jeunes misses Field, — de « cette chère Ellen » et de « cet amour de Dolly », comme elle les appelait. Bien plus, — le ciel me préserve aujourd'hui d'en sourire! — elle me favorisa un jour d'une narration entièrement nouvelle, et qui l'eût été même pour la comtesse Dufayet : celle de sa grande aventure à elle, d'une passion véritable, authentique, celle-là, qu'elle avait inspirée, par-

tagée, et la seule, précisément, — tant nos sentiments profonds gardent en nous de pudeur! — qu'elle eût l'invraisemblable modestie de ne pas proclamer.

Et, si plus tard, il m'arriva de songer qu'une telle confidence n'était peut-être pas très en rapport avec l'âge du confident; si j'eus la pensée — presque sacrilège à force d'être injuste — d'adresser à la mémoire de mademoiselle Colombe une sorte de vague reproche d'inconséquence, cette inconséquence s'expliqua bien vite, se para presque, dans mon souvenir, d'une grâce naïve et touchante. Car je connus par là quel besoin douloureux d'être admirées, elles aussi, tourmente obscurément de pauvres filles d'Ève par trop déshéritées du don de séduire et peut les inciter à vouloir faire figure conquérante ou tout au moins romanesque, — même, faute d'autre public, aux yeux facilement éblouis des tout petits...

*
* *

L'existence — pour ceux-là même qu'abusent et charment de perpétuels mirages — demeure soumise à cette loi, d'apporter plus de peines que de joies.

Un des récits qui revenaient le plus souvent aux lèvres de mademoiselle Colombe était celui d'une catastrophe, ou plutôt d'un événement qui semblait avoir pris dans son imagination trop sensible l'importance démesurée d'une catastrophe. Cet événement était un incendie, mais qui par bonheur n'avait causé aucun accident de personne, — à peine quelques dégâts matériels.

Pendant le séjour de mademoiselle Colombe en Angleterre, chez les Carmingham, une nuit, un violent feu de cheminée s'était déclaré dans la chambre qu'elle habitait au dernier étage de Monmouth Castle. Soit que les secours eussent été insuffisants ou tardifs, soit que les matériaux employés dans l'aménagement intérieur de cette partie du château fussent particulièrement combustibles, la flamme s'était propagée à l'étroit cabinet où étaient rangées les malles de mademoiselle Le Hardy. Les robes, les corsages, la lingerie de la demoiselle de compagnie, tout avait été brûlé; et, après tant d'années,

elle n'en avait pas encore pris son parti. La moindre allusion à l'événement — et, bien entendu, les allusions émanaient toujours d'elle-même — faisait briller des larmes dans ses yeux.

Elle recommençait alors, avec une complaisance qui semblait vouloir renouveler sa peine, la longue énumération des jupes de soie, des guimpes, des rubans, des bas à jours et autres accessoires d'une garde-robe féminine, — ceux du moins qu'une personne de la *respectability* de mademoiselle Colombe pouvait se permettre de nommer. Et l'on finissait par se demander si l'âpreté de ses regrets, aussi cuisants qu'au premier jour, était bien en rapport avec l'étendue de ce dommage réparable et d'ailleurs réparé. Car lord Carmingham l'avait royalement indemnisée : elle aimait à le dire et à le redire, et d'un ton fait pour donner à penser qu'elle n'était pas qu'à moitié glorieuse, sa mauvaise étoile ayant voulu qu'elle fût incendiée, de l'avoir été du moins chez l'un des pairs les plus riches du Royaume-Uni. Les robes de soie, les bas à jours, le linge fin, tout cela avait été remplacé, et l'on savait de reste, que le trousseau pendu actuellement dans les armoires de la vieille demoiselle ou plié dans ses coffres ne le cédait en rien à celui qu'avaient réduit en cendres les flammes de Monmouth Castle. Je ne m'expliquais donc pas — si fort que nous tiennent au cœur, par d'invisibles liens d'habitude ou de souvenir, les humbles choses longtemps mêlées à notre existence — que mademoiselle Colombe demeurât encore et à ce point inconsolée.

Un jour, quand j'eus quatorze ans, — elle me jugea sans doute alors digne de sa confiance complète, — elle se décida à me livrer la clef du mystère. Avec des hésitations, des réticences qui trahissaient son scrupule, et aussi son trouble au moment d'épancher le doux et lourd secret scellé dans son cœur, elle m'apprit que l'incendie de Monmouth Castle ne lui avait pas seulement coûté cette précieuse garde-robe dont elle semblait exclusivement déplorer la perte, mais encore et surtout ce qu'elle possédait alors de plus cher au monde : les lettres d'un homme, d'un jeune Anglais, à qui elle avait été fiancée.

Naturellement, l'histoire de ces fiançailles, elle me la conta par le menu, et si souvent qu'elle est restée dans ma mémoire, inséparable du souvenir de la bonne mademoiselle Le Hardy et de son honnête visage aux yeux puérils et au nez en bec de héron.

La voici dans sa simplicité, telle du moins qu'elle m'apparaît, une fois dégagée du discours abondant, et même, à l'occasion, singulièrement diffus de la narratrice.

***

Pendant la *season* de l'année 186.., la sixième du séjour à Baltimore, mademoiselle Colombe — elle avait, je pense, déjà dépassé son septième lustre — accompagna plusieurs fois au bal, ainsi que les années précédentes, les deux misses Field. Ces jolies petites Yankees, riches et très *fast*, — « la chère Ellen » avait vingt ans et « cet amour de Dolly » dix-huit, — allaient le plus souvent seules dans le monde, selon la mode américaine, escortées d'un escadron volant de flirts et sous la sauvegarde de bon ton de la Française « honorable et sérieuse » que mistress Field payait pour être leur chaperon.

J'ai dit la dévotion de mademoiselle Le Hardy et pour les choses d'Amérique et pour ses chères misses Field. Celles-ci, à l'entendre, avaient toutes les perfections. Elles étaient bien faites, bien élevées, enjouées et spirituelles à ravir, quoique sans l'ombre de méchanceté. Surtout, elles aimaient tant leur « chère miss Colombe » et « ses histoires françaises ». Celle des seigneurs de La Corbière, par exemple, ou celle de ce jeune professeur de Saint-Lô qui, chaque jour, à deux heures, pendant un an, passa devant le pensionnat des demoiselles Coulon, soi-disant pour aller faire sa classe, — il quitta la ville sans avoir osé se déclarer, — mais en réalité pour l'amour de qui l'on savait. Ces récits avantageux, bientôt célèbres dans la société des Field, et débités avec les mines que l'on peut imaginer, non seulement les deux misses prenaient un infatigable plaisir à les écouter dans le tête-à-tête, — et ce n'était pas sans doute ce dont la vieille fille, après tant d'années, demeurait le moins touchée, — mais encore elles se plaisaient

à les lui faire fréquemment redire devant leurs flirts ou leurs amies. A l'inverse de la bourgeoise comtesse Dufayet, tout ce petit monde élégant et jovial, — il y a dans tout vrai Yankee une jovialité à froid qui a de quoi faire frémir, pour peu qu'on ait lu Mark Twain, — toute cette jeunesse dorée de Baltimore semblait être en admiration devant la demoiselle de compagnie française. Et, partout où elle se montrait, c'étaient des :

— Mademoiselle Colombe, vous qui vous habillez si bien...

— Ma chère Le Hardy, vous qui êtes si jolie... vous que tous les messieurs suivent dans la rue...

— Miss Colombe, *my dear*, quand vous vous marierez...

Et lorsque je cherchais, déjà tourmenté par le démon de l'analyse, à découvrir les causes profondes de l'évidente partialité de mademoiselle Le Hardy, je me persuadais que sa gratitude pour tant de compliments reçus dans l'entourage des jeunes Field s'était ingénûment reportée sur elles et continuait à les orner de toutes les grâces et de tous les attraits.

Mais quand je connus, dans tous ses détails, ce que j'ai appelé la grande aventure de mademoiselle Colombe, je compris qu'elle les chérissait surtout, qu'elle les chérirait éternellement d'avoir été mêlées — plus encore qu'elle ne le supposait elle-même — au roman mystérieux, si lointain, de sa vie.

Leur souvenir, inséparable de celui de ses plus beaux jours, dominait tout le passé, restait lumineux dans sa mémoire brumeuse : ainsi, à l'heure mélancolique du crépuscule, quand la plaine est déjà presque submergée par l'ombre, une cime voisine du ciel garde longtemps encore le reflet de pourpre de l'astre disparu.

Ce soir-là donc, au second bal blanc de mistress Watts, femme du sénateur démocrate de Baltimore, miss Ellen Field, l'aînée des deux sœurs, — mademoiselle Colombe s'en souvenait comme si c'eût été la veille! — portait une provocante rose rouge piquée dans ses cheveux bruns. Après une contredanse, elle vint s'asseoir à côté de la demoiselle de compagnie, discrètement installée au rang des mères, mais satisfaite tout de même de son corsage bleu, tout neuf, pudiquement ouvert, et de sa haute coiffure à coques bouffantes. Et, de sa voix chantante, elle lui dit en français, avec ce bizarre et délicieux

accent des jeunes misses qui s'exercent à la langue de Voltaire sur les bords du Potomac ou du Meschacébé :

— Pour l'amour de moi. Le Hardy, mon cher cœur, regardez ce gentleman blond qui est là-bas sur votre droite, appuyé à la porte de la galerie!

Mademoiselle Colombe, docilement, leva les yeux et vit en effet, à quelques pas d'elle, un jeune homme gras, à lèvre rasée et à favoris soigneusement peignés, qui, sur le devant d'un groupe de personnages non dansants, se tenait à l'une des portes de la salle de bal. Accoudé contre le chambranle, il regardait distraitement les couples aller et venir, un peu dans tous les sens, mais surtout dans la direction du buffet. Et, en ce moment même, de sa forte main gantée de blanc il étouffait un large bâillement, — ce qui donnait à supposer que, parmi les heureux invités de mistress Watts, un au moins oubliait de s'amuser.

La « chère Ellen » se pencha un peu et, derrière son éventail déployé, elle murmura :

— C'est monsieur Aspinwall, un Anglais de passage à Baltimore... et le propre neveu de Sa Seigneurie le vice-roi des Indes. Pour l'amour de Dieu, — tout ce que demandait miss Ellen Field, elle le demandait pour l'amour de quelqu'un ou de quelque chose, — pour l'amour de Dieu, retenez ce nom.

Et, ayant ainsi parlé, elle s'envola comme un oiseau : car déjà l'orchestre des musiciens en habit rouge attaquait les premières mesures du *Beau Danube bleu*.

Mademoiselle Colombe, un peu interloquée, tourna derechef les yeux vers la porte en question. Mais M. Aspinwall avait disparu. Vainement elle le chercha dans une autre partie de la galerie : elle ne le trouva plus. Elle en conclut, non sans quelque raison, qu'il s'en était allé coucher.

Bien que la physionomie de M. Aspinwall lui eût paru intéressante et plutôt digne de sympathie, la disparition du jeune Anglais ne l'affecta pas autrement. Elle demeura cependant un peu songeuse, se demandant pourquoi Ellen l'avait invitée à « retenir ce nom ».

Un frou-frou de soie, sur sa gauche, la tira de sa rêverie. « Cet amour de Dolly », à son tour, échappée des bras de son valseur, venait de se blottir près d'elle, ses yeux d'émeraude

claire, pareils à ceux d'une jeune chatte, encore tout brillants du plaisir de la danse. Elle fit jouer bruyamment son éventail Louis XV, et, abritant elle aussi la musique de son français yankee derrière les bergers et les bergères :

— Vous avez vu monsieur Aspinwall? — demanda-t-elle avec un sourire, et à mi-voix.

Cette fois, mademoiselle Colombe ouvrit les yeux tout grands, et aussi les oreilles. Elle eut, disait-elle plus tard, le pressentiment d'une communication qui allait changer sa destinée.

Et elle ne se trompait pas : après un court préambule, Dolly se décidait à tout dire.

M. Aspinwall, — neveu de l'actuel vice-roi des Indes et en outre héritier par sa mère, une princesse hindoue, du richissime maharadjah de Seringapatam (mademoiselle Le Hardy dut prier la jeune fille de lui écrire ce nom sur son carnet), — monsieur Aspinwall, qui faisait un voyage d'agrément aux États-Unis, avait remarqué leur chère Colombe au précédent bal de mistress Watts, précisément celui où elle portait pour la première fois sa « neuve robe bleue ». (Même chez la comtesse Dufayet, la vieille demoiselle faisait encore volontiers, dans le langage courant, cette inversion qui avait dû être familière aux misses Field.) Aussitôt le jeune gentleman avait demandé qui était « cette délicieuse Française » ; puis il s'était mis en quête de renseignements détaillés sur une personne qui réalisait entièrement, disait-il, et jusqu'au miracle, l'idéal de femme rêvé par lui...

— C'est le coup de foudre, — avait-il déclaré dès le lendemain à un ami intime, son confident.

Les renseignements recueillis par M. Aspinwall ne l'avaient évidemment pas refroidi, bien au contraire : car il était revenu à ce second bal des Watts exprès pour revoir « l'amie si distinguée » des misses Field. Timide à l'excès, retenu sans doute par cette frayeur absurde et charmante qu'ont les amoureux sincères de n'être pas payés de retour, — tel jadis le jeune professeur de Saint-Lô, — il n'avait pas osé se faire présenter, bien qu'il en mourût d'envie : il avait passé toute la soirée dans son embrasure de porte, au premier rang des gardénias, ne la quittant pas des yeux...

Malgré son penchant à prendre pour argent comptant tout ce qui avait couleur de romanesque, mademoiselle Colombe dans sa candeur était pleine de bonne foi envers elle-même. Elle se demanda s'il n'y avait pas, tout de même, quelque exagération dans ce qu'on lui racontait. Car à aucun moment ses yeux n'avaient rencontré ceux de M. Aspinwall : en revanche, elle revoyait très bien une grosse main gantée de blanc qui s'efforçait, d'ailleurs assez gauchement, d'arrêter un malencontreux bâillement...

Mais cette importune pensée n'eut que la durée d'un éclair. Elle se perdit dans une émotion extrême, dans un saisissement presque. Dolly, pour le bouquet, lâchait enfin la grande nouvelle : M. Aspinwall, avant de se retirer, avait annoncé à son ami — et cet ami n'était autre que le propre danseur de miss Field junior — qu'il était absolument décidé à demander, et sans plus balancer, la main de mademoiselle Le Hardy.

De ce moment et d'un seul coup, le jeune gentleman à favoris, en qui elle n'avait d'abord vu qu'un Anglais gras, rougeaud et en somme assez insignifiant, s'éleva au rang d'un Prince Charmant paré de toutes les plus rares séductions.

Et le maigre et jaune visage de mademoiselle Colombe était encore illuminé d'une joie céleste lorsque, longtemps après minuit, escortant les deux sœurs joliment emmitouflées dans leurs manteaux ouatés, elle quitta le bal Watts qui, depuis des heures, vide de cet Aspinwall, lui paraissait désert...

*
* *

La journée du lendemain fut remplie par les félicitations directes des deux jeunes folles ou par leurs allusions chuchotées : car personne, l'imposante mistress Field elle-même, n'avait été jugé digne d'être mis dans la confidence.

Une nuit presque sans sommeil, que hantaient de petits Aspinwall gantés de blanc, ailés et joufflus comme des amours, avait achevé de troubler le pauvre cerveau de la demoiselle de compagnie. A chaque coup de timbre, elle tressautait, pâlissait, se demandant si ce n'était point le jeune Anglais, délicieusement, follement expéditif, qui venait demander sa main. Et,

à cette pensée, elle se sentait défaillir de la félicité mêlée d'épouvante qui fait battre le cœur des vierges pour qui va sonner l'heure attendue et redoutée... Mais la journée passa toute avant que M. Aspinwall eût paru. La semaine même s'écoula sans qu'il se fût présenté. Bien plus, il ne se montra ni au troisième et dernier bal de mistress Watts, ni à aucune des réunions quasi-quotidiennes qui marquèrent la fin de la saison, l'une des plus brillantes qu'eût connues Baltimore.

Ce peu d'empressement, succédant à une si grande hâte, indignait la sensible Ellen, qui se répandait en invectives piquantes contre la versatilité des hommes, — aujourd'hui elle eût dit la « mufferie », et avec quel inimitable et délicieux accent! Dolly elle-même, malgré son optimisme de jolie fille adulée, capricieuse, Dolly au victorieux sourire, aux yeux de changeante émeraude, commençait à s'inquiéter et ne le dissimulait qu'à peine. Quant à la délaissée, vers la fin de la seconde semaine, avec sa mine déconfite, lugubre, ses yeux que rougissaient des larmes essuyées à la dérobée, ses profonds et fréquents soupirs, elle semblait une Ariane déplorable ou la malheureuse nymphe Calypso. En vain, à certains moments, humiliée par la compassion trop peu dissimulée de ses confidentes, appelait-elle à la rescousse la fierté traditionnelle des La Corbière et essayait-elle de faire à mauvaise fortune bon visage : elle souffrait cruellement dans son amour-propre et aussi dans son cœur.

Mais la vie marâtre ne vaudrait pas la peine d'être vécue si, par une rouerie qui se propose sans doute de réconforter en nous la fallacieuse et nécessaire espérance, elle ne se plaisait à nous dispenser, de temps à autre, quelque brusque joie, précisément dans l'instant où il semble que tout soit fini pour nous.

Le matin du quinzième jour, mademoiselle Le Hardy reçut une lettre, d'une grande écriture étrangère, et timbrée de Boston où elle ne connaissait absolument personne. Elle l'ouvrit avec plus de surprise que d'émoi. Elle s'était attendue à ce que le Prince Charmant se manifestât en personne, par la présence réelle : l'idée ne lui venait pas qu'il pût le faire par correspondance. La lettre était de lui cependant. L'heureuse

Colombe crut mourir de joie lorsqu'elle lut au bas de la troisième page cette signature qui lui parut resplendir comme si elle avait été tracée par une plume trempée dans du soleil : *Cecil Aspinwall*.

Dès les premières lignes, elle goûta l'ivresse de constater qu'on ne l'avait pas trompée. Dans un style d'une correction toute britannique, mais où flambait la ferveur d'un sentiment presque désordonné, le jeune Anglais risquait enfin un explicite aveu. Il confirmait, avec une étonnante exactitude, mot pour mot pour ainsi dire, ce qu'avait raconté Dolly : le coup de foudre au bal des Watts, son ambition d'unir sa vie à celle « de la personne la plus accomplie »... Et, cette personne, il la suppliait d'agréer l'offre de son cœur et d'un nom qui, sans fausse modestie, pouvait s'honorer, on le savait, de remonter aux temps fabuleux du roi Arthur. Il n'ignorait d'ailleurs pas qu'elle était elle-même de race noble. Et sans doute, il se fût tenu pour trop honoré de l'épouser même si elle fût née dans la condition la plus humble; mais il ne lui cachait pas que ce projet d'une alliance avec une famille de vieille aristocratie française comme celle des La Corbière donnerait plus de satisfaction que tout autre à son oncle paternel, le vice-roi des Indes, et aussi au vieux maharadjah de Seringatapam, des millions duquel il devait hériter. Plein d'une anxieuse impatience, il attendait une réponse à Boston, où il s'était enfui dès le lendemain du second bal, — tant il appréhendait de ne pas plaire.

La lecture de cette lettre transporta jusqu'au septième ciel l'heureuse destinataire. Elle éprouva aussitôt le besoin de faire partager sa joie à ses chéries, — et, peut-être aussi, de rétablir à leurs yeux le prestige un peu compromis de ses charmes : — elle descendit en hâte au « parloir » particulier des misses Field.

Mais elle eut la petite déception de ne les y point trouver seules. Elles avaient une visite : un jeune gentleman glabre, à monocle, en qui mademoiselle Le Hardy reconnut un des danseurs les plus assidus de Dolly.

Celle-ci le présenta :

— Monsieur Graham.

Elle ajouta :

— Un intime de monsieur Aspinwall... de monsieur Aspinwall que vous connaissez, je crois?

Et aucun mot ne saurait rendre la malice de ce : « je crois? », non plus que la sympathie apitoyée du regard dont il fut accompagné. Mais mademoiselle Le Hardy, cette fois, entendit sans sourciller le nom prestigieux : et au salut profond de l'ami de M. Aspinwall elle répondit par un sourire qui témoignait d'une parfaite sérénité d'âme.

L'intérêt soudain qu'exprima le visage de M. Graham, la curiosité tenace de ses yeux au regard aigu lui donnèrent dès cet instant le pressentiment, confirmé le soir même par Dolly, que ce jeune homme glabre, à la mine de pince-sans-rire, n'était autre que le confident dont il avait été question.

M. Graham était sur la fin de sa visite. Aux quelques mots qu'il échangea encore avec les jeunes filles, mademoiselle Colombe, éperdument distraite et occupée à se redire avec délices les phrases de la lettre qu'elle avait en poche, comprit vaguement qu'il était venu faire ses adieux à ses belles danseuses. Il quittait Baltimore le soir même, pour un assez long voyage, une sorte de tour du monde, au cours duquel il se proposait de visiter le Japon, les Indes et les vieux continents.

Quand il prit congé, — et alors il dévisagea une dernière fois mademoiselle Colombe de son regard en vrille, plus curieusement que jamais, comme s'il eût voulu, disait-elle plus tard, « prendre sa mesure », — Dolly, avec laquelle il semblait en flirt déclaré, se leva pour lui faire la conduite.

Toutefois, la séparation ne fut pas aussi mélancolique qu'on aurait pu s'y attendre : à peine furent-ils passés dans la pièce voisine que mademoiselle Le Hardy entendit comme une envolée de rires fous, quoique étouffés, et plus sonores d'avoir été trop longtemps retenus.

— Cette Dolly est si enfant! — expliqua la chère Ellen, qui pensait apercevoir quelque effarement dans les yeux sincères de la demoiselle de compagnie.

Dolly rentra, les joues plus roses sans doute d'avoir tant ri. Mais, avant de refermer la porte, elle adressa au voyageur, à la cantonade, cette recommandation dernière :

— Surtout, écrivez exactement!

Et, du vestibule où le valet de pied lui passait son pardessus, M. Graham, la voix encore un peu hilare, répondit avec son intonation gutturale et modulante de pur Yankee :

— *All right, Dolly !*

Mais déjà celle-ci s'était rassise dans son petit fauteuil bas, au coin de la cheminée; elle se tourna vers la rayonnante Colombe et, tout en tisonnant le feu :

— Maintenant, vite, quoi de nouveau, chérie?

— Ceci, — dit l'autre, qui avait voulu attendre le retour de sa préférée.

Et elle exhiba la missive de l'amoureux Aspinwall.

— Enfin ! — s'écria Dolly dont le visage, si délicieusement mobile, fut cependant loin de refléter toute la surprise qu'aurait semblé devoir lui causer l'événement.

Elle abandonna néanmoins les pincettes à poignées dorées avec quoi elle attisait la flamme, et, d'une main prompte, elle se saisit du précieux écrit.

— Je vous le disais bien! — fit de son côté la chère Ellen, reniant en un instant, de la meilleure foi du monde, les pronostics sombres dont, la veille encore, elle navrait l'affligée.

Déjà, tout haut, Dolly, de sa voix musicale, lisait la déclaration de Cecil Aspinwall, avec des inflexions appropriées, et cet air de gravité recueillie, pour ainsi dire professionnelle, que prend d'elle-même une femme lisant une lettre d'amour.

Et quand elle eut fini, — car en toute citoyenne, même la plus folle, de la grande République, une puritaine à col plat sommeille, — la question se posa de savoir s'il était convenable qu'une « demoiselle distinguée », comme miss Colombe, répondît en personne et de sa main à une lettre de ce genre.

Toutes réserves faites sur le principe, les prudentes demoiselles Field opinèrent pour l'affirmative, en considération de la sincérité du soupirant et de ses fins honorables. Il fut pourtant décidé que, pour son début, la chère Le Hardy éviterait de déclarer ses propres sentiments et se bornerait à envoyer une note détaillée sur les La Corbière.

A la fin de la semaine, une sorte de notice, revue et augmentée par les zélées confidentes, fut mise à la poste à l'adresse de M. Aspinwall, bureau restant, à Boston.

Je ne puis que faire des conjectures sur le texte de cette

notice dont les termes, après tant d'années, s'étaient un peu embrouillés dans la mémoire de la bonne mademoiselle Le Hardy. Mais il est probable qu'elle n'avait pas été rédigée de manière à donner une idée peu avantageuse des ascendants de la future fiancée : car, presque par retour du courrier, le diligent M. Aspinwall répondait par une demande en mariage en règle, — se faisant fort d'obtenir et de rapporter le consentement du vice-roi, si féru que ce grand seigneur pût être d'aristocratie. Et, en post-scriptum, il annonçait son départ pour les Indes, demandant, suppliant qu'on lui écrivît à San-Francisco où il allait s'embarquer.

Cette fois, la tête de la sensible Colombe craqua tout à fait. Un impérieux, un généreux besoin de récompenser tant d'amour, d'épancher sa gratitude s'empara d'elle. Sans même s'en être ouverte à ses conseillères, — car une sorte d'intime pudeur la portait à vouloir que cette première faiblesse restât un secret à deux, fût seulement d'elle à lui, — elle rédigea d'inspiration et envoya à San-Francisco la plus belle lettre, la seule belle lettre sans doute qui soit jamais sortie de sa plume inhabile, — et qui méritait peut-être d'être admirée jusqu'à la fin des siècles à l'égal de celles de la « Religieuse portugaise » ou de Julie de Lespinasse, s'il est vrai que la sincérité parfaite d'un sentiment conduise sans effort même les moins experts à la perfection dans l'expression.

A partir de ce jour, ce fut une correspondance régulière entre la vierge mûre et ce fiancé à peine entrevu, à qui elle n'avait jamais parlé. M. Aspinwall, courant ou voguant sur le chemin des Indes, écrivait de chaque ville importante où il faisait séjour et indiquait avec précision celle où il prendrait la réponse. Pendant les trois mois que mit son adorateur à atteindre Calcutta, l'heureuse fiancée reçut une dizaine de lettres qui, sans cesser d'être respectueuses, étaient montées par degrés, s'il faut l'en croire, jusqu'au ton le plus vif, presque trop. Un jour, M. Aspinwall, — que la mer inspirait sans doute, — dans un dithyrambe daté du steamer *Océanien* et composé au large de la torride Java, osa écrire qu'entre le ciel et l'onde, il était à ce point hanté de l'image de l'absente, que, par moments, il croyait la voir surgir, « pareille à Vénus Anadyomène », du sein azuré des flots.

Mais sans doute, il sentit de lui-même l'excessive hardiesse de la figure, que les demoiselles Field elles-mêmes s'accordèrent à trouver choquante, car, dans l'épître suivante, il envoyait des vers dont le premier, le seul que la vieille demoiselle eût su retenir, était une invocation aussi éthérée que tendre :

Arise, fair sun, and kill the envious moon... [1]

Je dois même faire connaître, à ce sujet, qu'ayant réintégré mon lycée à la rentrée d'octobre, deux semaines à peine après la confidence de mademoiselle Le Hardy, dès la première classe d'anglais, par un hasard extraordinaire, j'eus à traduire, en guise de version, une tirade de « *Romeo and Juliet* » qui commençait par ce même vers, identiquement :

Arise, fair sun, and kill the envious moon...

C'est pourquoi il me vint la pensée diabolique, dont je me gardai bien de faire part à ma respectable amie, que M. Aspinwall, imitant en cela certains amants qui veulent se parer aux yeux de l'objet chéri des lauriers, même usurpés, du Pinde, avait froidement, audacieusement copié quelque recueil de « Poésies choisies » de la bibliothèque du bord.

Quoi qu'il en soit, le printemps de 186..., qui fut le temps de ces fiançailles épistolaires, s'écoula pour la promise dans une perpétuelle extase que les jeunes Field, comme bien on pense, ne se firent pas faute d'entretenir. Ces demoiselles commencèrent par décider que le mariage serait célébré en septembre à Saint-John, l'église catholique de Baltimore : car, par une heureuse coïncidence, M. Aspinwall, bien qu'anglais et fils d'une mère hindoue, était catholique comme sa fiancée. On régla la toilette de la mariée, la longueur de sa traîne, le dessin de son voile de point d'Alençon.

Un petit hôtel était à louer dans la sixième avenue, l'avenue élégante. Un jour que les trois inséparables passaient par là, elles entrèrent, s'enquirent du prix, visitèrent la maison de la cave au grenier.

— Ici sera votre *bed-room*, — dit en traversant une grande

1. Lève-toi, éclatant soleil, et éteins la lune envieuse...

pièce claire la chère Ellen à la rougissante Colombe. — Et là, (elle montrait une petite porte de communication), la chambre de monsieur Aspinwall.

Mais déjà, de l'étage supérieur, Dolly, riant aux larmes, criait :

— J'ai trouvé la *nursery* !

Et, pas plus tard que le lendemain, la jeune folle faisait à la demoiselle de compagnie, scandalisée mais ravie, la surprise audacieusement prématurée d'une mignonne paire de chaussons de laine blanche, pour petons de nouveau-né, tricotés de sa blanche main.

* * *

Un jour de la fin de juin, l'impatiente fiancée reçut deux lettres, portant enfin, l'une et l'autre, le timbre de Calcutta. Dans celle qu'elle ouvrit d'abord, M. Aspinwall l'informait de son arrivée heureuse dans la capitale des Indes Anglaises. Il s'était aussitôt rendu chez son oncle le vice-roi : et il avait la joie d'annoncer à l'élue que Sa Seigneurie, après avoir pris connaissance de la notice concernant les La Corbière, avait déclaré — et, de la part d'un si haut personnage, ces paroles prenaient la valeur d'un consentement formel. — « que cette alliance, à première vue, lui paraissait parfaitement convenable »... « Les La Corbière, avait-il dit en propres termes, peuvent être considérés comme valant les Aspinwall. »

C'est sur cette phrase d'un si favorable augure que le jeune Anglais, au comble de la félicité, avait dû fermer sa lettre pour se rendre en hâte au palais du gouvernement, où avait lieu un dîner d'apparat offert par le vice-roi en l'honneur de leur parent, le maharadjah de Seringapatam.

La seconde lettre, postérieure de quelques jours, apportait à sa destinataire sinon un souci véritable du moins une assez contrariante nouvelle. M. Aspinwall annonçait qu'il avait pris froid au sortir du banquet donné au maharadjah et que, par ordre du médecin, il devrait garder la chambre quelques jours. L'indisposition était d'ailleurs sans aucune gravité et il avait l'assurance d'être debout dans une semaine au plus.

Bien que ce court message ne contînt, à vrai dire, aucun sérieux motif d'alarme, la pauvre fiancée aussitôt fut assaillie

par les plus sombres pressentiments, que combattirent avec force mais vainement l'amitié charitable d'Ellen et l'optimisme systématique de Dolly. On peut juger de l'anxiété avec laquelle, dans cette disposition d'esprit, elle attendit le prochain courrier, par bonheur assez rapproché.

Elle eut, au jour dit, la lettre qu'elle espérait et redoutait tout ensemble : mais, cette fois, elle reconnut à peine sur l'enveloppe, tant les caractères étaient tremblés, la grande écriture nette de M. Aspinwall. Elle l'ouvrit et lut cette ligne unique, tracée par une main qu'on devinait défaillante : *Je vais mieux. A bientôt!...*

La malheureuse fondit en larmes, mal persuadée par l'héroïque mensonge, ayant au contraire l'intuition d'un dénouement fatal, et peut-être prochain... Et, la semaine écoulée, — semaine dont chaque jour vit le martyre de ce cœur ingénu, torturé par des alternatives de désolation et d'espoir, — un autre pli arriva, timbré aussi de Calcutta, mais celui-là d'une écriture inconnue et sinistre de l'être.

Ce jour-là, justement, Ellen et Dolly étaient absentes; elles étaient d'un grand déjeuner qu'offrait à ses amies, pour enterrer sa vie de garçon, une jeune miss fraîchement fiancée. La pauvre Le Hardy se trouvait à la maison, seule dans le parloir du rez-de-chaussée. Elle garda tout d'abord dans ses mains tremblantes, sans oser la rompre, l'enveloppe redoutable qu'elle sentait lourde, quoique si légère, du poids de toute sa destinée. Enfin, elle se décida : mais elle ne voulut l'ouvrir que chez elle, dans sa chambre, conseillée par une sorte d'instinct obscur d'être seule, de se dérober à la sotte et cruelle curiosité des domestiques, si elle se trouvait mal ou si elle venait à crier de douleur.

En quelques enjambées de ses maigres tibias, — que la générale Dufayet, plus tard, aux heures d'aigreur, devait comparer à ceux de dame Pluche, — elle monta ses trois étages, haletante, la tête perdue d'angoisse et déjà d'épouvante.

Une fois chez elle, elle arracha de son enveloppe le papier fatal et de ses yeux en feu, qui, à mesure, brûlaient leurs larmes, elle lut :

Le vice-roi des Indes et le maharadjah de Seringapatam ont la douleur de faire part à mademoiselle Colombe Le Hardy de la

mort de leur parent M. Cecil Aspinwall, décédé à Calcutta, à la suite d'une courte maladie.

Elle ne cria pas, comme elle en avait eu la crainte; mais elle battit l'air de ses bras et tomba sans connaissance sur le tapis.

La brusque abondance des larmes qui, lorsqu'elle reprit ses sens, s'échappèrent en torrents de ses yeux la sauva de la folie. La nature n'est indifférente à la douleur que des superbes : elle vient, dans les grandes crises, au secours des humbles d'esprit; et elle permet que le trop-plein de leur cœur s'écoule salutairement en pleurs, par les yeux.

Quand vers cinq heures, les demoiselles Field rentrèrent de leur petite fête, le coup était porté; elles trouvèrent la malheureuse encore très abattue, mais, en apparence du moins, déjà presque résignée. Elle leur communiqua la funèbre nouvelle en quelques phrases d'une simplicité, d'une concision stoïque, poignante. Ellle ne pleurait même plus, ayant vraiment épuisé ses larmes.

Les jeunes misses, telle qu'elles connaissaient leur Colombe, ne s'attendaient pas à un désespoir si discret, si fermé. Dans la prévision d'une catastrophe trop certaine, il est à croire qu'elles avaient préparé tout un assortiment de condoléances, de consolations variées. Je ne jurerais pas qu'elles n'aient éprouvé quelque déception de s'être ingéniées en pure perte, ni même, se méprenant sur ce calme inattendu, qu'elles ne s'en soient pas indignées comme d'une choquante insensibilité...

En réalité, la majesté des grands désastres, invisible à leurs yeux de petites Yankees frivoles, la poésie des irréparables douleurs, qui n'admettent même pas la possibilité d'être consolées, étaient déjà sur ce front étroit, avaient mis pour jamais quelque chose d'auguste, de presque grand, à l'insu du monde, dans ce cerveau débile et borné. A dater du jour funeste, la demoiselle de compagnie — désormais définitivement vieille fille — se considéra comme veuve dans le mystère de son cœur. Elle y éleva un indestructible autel à la mémoire de celui qui l'avait aimée; et pendant des années, jusqu'à son dernier jour, elle y brûla l'encens illusoire et fidèle de ses tendresses falotes et de ses ferveurs sans emploi.

Son éphémère bonheur, pareil à la rose du poète, n'avait

guère duré que l'espace d'un matin. Trois mois l'avaient vu naître et mourir. Elle était, par surcroît, déplorablement indigente en souvenirs, puisqu'elle n'avait vu qu'une fois celui qu'à l'heure de la mort, sans doute, elle nomma encore son fiancé : elle n'avait jamais entendu le son de sa voix; cette main qui s'était généreusement tendue vers elle n'avait jamais touché sa main. Elle n'avait que des lettres, — *ses* lettres, — et rien que cela. Elle rassembla les chères reliques et les enferma, nouées d'une faveur mauve, dans un coffret de marqueterie en triste bois d'ébène, — d'un goût détestable, j'en ai peur, — qu'elle acheta en cachette dans le magasin le plus cher de Baltimore.

Mais malgré les tentatives réitérées, parfois cruellement indiscrètes, d'Ellen et de Dolly, qui, dans les premiers temps, essayaient de la faire parler, de jeter la sonde dans ce silence obstiné, elle ne prononça pour ainsi dire plus le nom de M. Aspinwall. Elle garda sans défaillance, à l'égal d'une grande âme, la pudeur de sa douleur. Et, peu à peu, définitivement déçues dans leur curiosité de vierges futiles, adulées, — qui s'étaient peut-être proposé d'étudier les ravages de l'amour sur cette risible amoureuse, un peu à la façon d'un Néron contemplant ceux du poison sur quelque misérable esclave, — les deux jolies misses se fortifièrent dans l'opinion méprisante, un peu rancunière, que leur demoiselle de compagnie, la « vieille Française » au bec de héron, avait décidément plus de nez que de cœur.

— *This dear Le Hardy is only a nose, indeed*[1] ! — dit un jour cet « amour de Dolly », en manière de conclusion sans appel.

Et les deux jeunes sœurs — car, pour des filles aussi *fast*, à une époque où les romans attendrissants de mistress Beecher Stowe changeaient en fontaines tous les beaux yeux du Nouveau Monde, quoi de plus ingrat, de plus inélégant que la sécheresse de cœur? — les deux sœurs, sincèrement détachées de la pauvre Colombe, passèrent à d'autres distractions.

La demoiselle de compagnie, qu'on avait jusqu'alors traînée sans pitié dans les garden-parties, dans les five o'clock, dans

1. « Cette chère Le Hardy n'est vraiment qu'un nez !. »

les soirées dansantes, bénéficia de cette disgrâce, dont l'immense chagrin qui emplissait son âme la préserva de souffrir, peut-être même de s'apercevoir.

Délaissée par ses capricieuses maîtresses, tombée du rang de favorite à l'état d'une pauvre Cendrillon étrangère, isolée dans le somptueux intérieur des Field ; à peine plus considérée que la domesticité, avec laquelle elle dédaignait de frayer, elle vécut dans sa douleur comme dans une triste tour d'ivoire. Un moment, elle songea à porter le deuil de M. Aspinwall. Mais un délicat scrupule la retint : elle eut peur de paraître, aux yeux des gens de Baltimore, vouloir faire vanité de ses fiançailles avec un gentleman d'une condition supérieure à la sienne, d'afficher, pour ainsi dire, après sa mort le galant homme qui l'avait élue.

Elle rangea dans son armoire, ou plutôt elle ensevelit de ses mains pieuses le coffret qui contenait les lettres du mort parmi son plus beau linge, sous ses dentelles de famille, près des petits chaussons de tricot blanc donnés, au temps des rapides beaux jours, par l'oublieuse Dolly. Et, le soir, après la journée monotone, après le repas pris le plus souvent — en l'absence de ces dames dînant en ville — en tête à tête avec le silencieux M. Field, quand elle remontait chez elle, le cœur serré d'une détresse qu'aggravait la nuit, elle tirait de leur cachette les chères reliques. Assise sous sa lampe, son long nez comique chaussé de besicles, — car maintenant la coquetterie lui était passée de ne se point avouer presbyte, — elle relisait avidement, pieusement, les belles niaiseries sentimentales où elle revivait, ligne par ligne le prestigieux roman de sa vie. Et l'aube souvent la surprenait ainsi, le visage extasié et douloureux, tenant loin de ses yeux, à l'abri de ses larmes, le papier fragile sur quoi elle n'osait même pas poser ses lèvres, — tant elle avait peur d'effacer l'écriture, tant elle sentait ces neuf ou dix lettres indiciblement précieuses d'être ainsi tout ce qui restait, tout ce qui avait jamais été, en somme, de son bonheur anéanti.

L'hiver revenu, Ellen et Dolly, ces deux folles, rassasiées de bals et de flirts, firent la fin qui est pour les jeunes citoyennes de la libre Amérique le commencement de leur sagesse : elles se marièrent, l'une et l'autre, à quelques jours

de distance. Mademoiselle Le Hardy, déjà presque inutile dans la maison Field, n'y avait même plus son prétexte. Elle accepta la place qui, au même moment, lui était offerte en Angleterre, chez lady Carmingham, et quitta Baltimore, heureuse et désespérée tout ensemble d'abandonner cette ville qu'elle ne devait jamais revoir, et où elle avait vécu les heures les plus enivrantes et aussi les plus atroces de son existence. Elle emportait avec elle l'indestructible souvenir, et les chères lettres qui, pendant des années et des années, même lorsque l'âge eut épaissi les brumes de sa mémoire, et jusqu'au désastre de l'incendie de Monmouth Castle, firent les délices, l'orgueil de sa vie dépendante, et représentèrent à ses yeux l'éblouissante et secrète revanche de ses charmes méconnus...

***

Telle est dans sa vérité probable, restituée tant bien que mal par la synthèse d'innombrables récits, diffus et pleins de redites, l'histoire touchante et bouffonne des fiançailles imaginaires de mademoiselle Colombe Le Hardy, — ou plutôt celle d'une mystification cruelle, qui lui fut pourtant bienfaisante, puisqu'elle lui valut la joie, réelle en soi, de se croire fiancée.

Plus que tous autres, sans doute, la « chère Ellen » et cet « amour de Dollý » — elles doivent être aujourd'hui, pour leur punition, de vieilles dames à leur tour — pourraient, sur nombre de points, rectifier les détails, combler les lacunes du mince épisode sentimental, exhumé de l'oubli et déjà pour ainsi dire fossile, que j'ai tenté de rétablir dans sa version la plus vraisemblable, par un travail plus minutieux qu'utile, — comparable à celui d'un paléontologiste frivole qui aurait entrepris de reconstituer, d'après d'imperceptibles empreintes, la forme abolie d'un simple papillon des champs.

Le jovial M. Graham lui aussi, le pince-sans-rire à monocle, — ou ce qu'il en subsiste à l'heure actuelle, — pourrait donner, je le suppose, des renseignements intéressants, mais surtout en ce qui concerne le texte authentique des lettres adressées par le cousin du maharadjah de Seringapatam à sa chère Colombe. N'est-il pas remarquable en effet que

pendant son voyage aux Indes, dont l'époque coïncida avec celle du voyage de l'infortuné M. Aspinwall, ledit Graham ait fait escale dans tous les ports, séjourné successivement dans toutes les villes d'où furent expédiées les épîtres de l'amoureux Anglais?

Mais l'on peut affirmer que, par un jeu déconcertant de la destinée, celui des personnages de ce petit drame qui, avec mademoiselle Colombe, y tint le rôle principal fut précisément celui qui, sans nul doute, y demeura le plus complètement étranger. Je veux parler du quidam à favoris blonds qu'au bal de mistress Watts, des conjurés sans scrupules affublèrent audacieusement du nom d'Aspinwall et qui, à son insu, prêta son banal visage, à peine entrevu, au fiancé exclusivement chéri et toujours regretté, quoique inexistant, de la naïve demoiselle de compagnie.

Quant à celle-ci, jusqu'à son dernier soupir, Dieu la préserva de douter, même un seul jour, de la réalité du songe qui l'avait à jamais enchantée. De sorte que le seul événement digne de ce nom qui ait marqué dans son existence vaine et incolore de vieille fille fut un événement qui n'avait pas été. Par lui, une falotte créature, déshéritée, risible, que personne n'aima ni ne pouvait songer à aimer, quitta ce monde, ayant vécu, peut-être à l'égal d'une Juliette Capulet ou d'une Valentine de Milan, les plus pures joies, les plus nobles tristesses, les plus suaves mélancolies du terrestre amour...

Et c'est pourquoi je me demande s'il ne faudrait pas, pour leur bonheur, souhaiter aux tristes humains — du moins à ceux qui prétendent au titre fallacieux de sages — d'avoir plus souvent le difficile courage de s'éloigner des autels de la redoutable Aphrodite, capricieuse dispensatrice de réalités délicieuses mais tôt ou tard décevantes, pour suivre uniquement, à travers la forêt des songes, dans sa fuite chaste et jamais hostile, la déesse fantôme au corps impondérable, l'insaisissable Maya aux pieds agiles, en qui les poètes de l'Inde ont symbolisé la bienheureuse Illusion.

GEORGES RIVOLLET

AVEC M. DE SUFFREN

Je naquis au château de Blondefontaine, village de Franche-Comté, près de Jussey, le 8 mars 1760, et fus baptisé à Raincourt, diocèse de Besançon. J'eus pour parrain M. le chanoine de Champagne, frère de mon père, et pour marraine mademoiselle d'Argilly de Pontarlier, cousine germaine de mon grand-père de Bancenel. Je me trouvais être le quatrième enfant vivant, et ma mère n'avait encore que vingt-deux ans. Peu de temps après ma naissance, M. de Rondonan, seigneur de Blondefontaine, père de ma mère, mourut. Mon père lui survécut bien peu, étant mort au mois de septembre 1761. Enfin, pour nous rendre complètement orphelins, ma mère elle-même mourut six mois après, par suite d'une chute qu'elle fit à l'occasion de la mort de mon frère cadet, son cinquième enfant. Ma grand'mère de Rodonan ne voulant pas rester en un lieu où elle venait de perdre si subitement toute sa famille, alla s'établir à Pérey-Saint-Ouen, près Vrécourt, deux à trois lieues plus loin que La Marche en Varrois, et nous emmena tous quatre avec elle, mes trois sœurs et moi.

Dans les années 1763 et 1764, je fus mis, pour apprendre à lire, chez des sœurs à Vrécourt, en pension avec des petites filles de mon âge. Après y avoir demeuré un an, j'en fus retiré pour être envoyé en pension chez l'abbé Michaud, curé de

Noyers, village à une lieue de Montigni, sur la route de Bourmont à Langres et à environ cinq lieues de Pérey-Saint-Ouen. Cet abbé Michaud, ancien vicaire de Blondefontaine, avait succédé dans la cure de Noyers, par la protection de ma grand'-mère de Rodonan, à M. de Menebaux, notre grand-oncle, qui venait de mourir après avoir fait beaucoup de bien à sa famille. Je restai cinq ans chez ce curé, où je fus élevé toujours assez sévèrement et quelquefois même brutalement. Ces cinq années se passèrent sans qu'il m'arrivât rien de remarquable.

Au commencement de décembre 1770, un exprès vint m'annoncer la mort de ma grand'mère. Le chagrin d'avoir perdu sa sœur, qui demeurait dans la même maison qu'elle à Pérey-Saint-Ouen, la mit elle-même au tombeau huit jours après. On nous nomma alors pour tuteur M. de Widrange de Sérécourt, cousin des Rodonan, et pour curateur notre oncle Baucenel de Champagne, alors chanoine de Saint-Anatoile à Salins. M. de Vernerey de Montcourt, cousin germain de ma mère, fut chargé de la gestion de nos biens, laissés par la famille Rodonan à Blondefontaine, où il demeurait. Ces trois parents s'étant réunis à Pérey-Saint-Ouen pour l'inventaire et la vente chez la défunte notre grand'mère, ainsi que pour les arrangements de famille à prendre conjointement avec la justice civile, il fut décidé que mes deux sœurs, aînée et cadette, resteraient en pension en Lorraine, et que ma sœur puînée et moi resterions chez nos parents de Franche-Comté. Je fus donc emmené en Franche-Comté avec mon oncle le chanoine, lorsqu'il s'en retourna au commencement de l'année 1771.

Nous arrivâmes le 5 janvier à Salins, où je demeurai chez mon oncle, à Saint-Anatoile, et ma sœur fut donnée à ma grand'mère paternelle, qui, veuve depuis trente-huit ans, demeurait dans notre château à Champagne, avec M. de Déservillers, l'aîné restant des frères de mon père. Quant à moi, on m'envoya en classe chez l'abbé Granvoguet, familier de Saint-Anatoile, pour apprendre les premiers éléments du latin et le chiffre, ayant appris à lire et à écrire, mais sans principes et par conséquent fort mal. Au mois de septembre de cette même année, mon oncle me conduisit à Dole, aux Orphelins, où il m'avait obtenu une place comme étant noble, sans fortune et

effectivement orphelin, qualités requises pour être admis dans cette maison, dont M. l'abbé Grenot était alors directeur.

A la Toussaint de cette année 1771, temps de la rentrée des écoliers, je fus admis en quatrième au collège de Dole, sous M. Guillot régent et digne prêtre. Je fis assez médiocrement cette première classe, soit parce que mon esprit n'était pas encore assez ouvert pour les sciences, soit parce que j'avais très peu de mémoire, soit enfin parce que j'étais quelquefois malade. A la fin de l'année scholastique, au mois de septembre 1772, je montai cependant en troisième. Je vins alors passer le temps des vacances à Salins, chez mon oncle principalement, et quelques jours tant à Champagne qu'à Villers-Farlay chez M. de Bancenel de Myon, autre frère de mon père.

Je retournai à Dole pour la Toussaint, faire ma troisième sous le même M. Guillot. Je fus plus fort dans cette classe et surtout me distinguai par ma dévotion et mon avancement dans l'instruction chrétienne, si bien que je méritai et obtins la première place de tout le collège, qui était de trois ou quatre cents écoliers, pour la confrérie et les exercices de religion. Je fis cet hiver en courant une chute sur la glace, qui me fit rester étendu sans connaissance. Je m'en ressentis plus de deux mois; mais comme j'avais été bien soigné, je guéris. J'eus le fruit de mes bonnes études à la fin de cette classe, ayant été d'un jeu, aux exercices du mois d'août, et obtenu le prix de diligence, ainsi que le premier prix de poésie latine où j'avais assez bien réussi. Enfin, je montai un des premiers en seconde ou humanités, et m'en revins bien content passer encore mes vacances à Salins, qui s'écoulèrent à peu près de même que celles de l'année précédente. A la rentrée de la Toussaint, je retournai aux Orphelins pour mes humanités. Je fus cette année souvent malade, surtout de fièvres putrides, et même une ou deux fois en danger de mort. Les médecins, sans égard à la faiblesse de ma constitution, me firent beaucoup de saignées et de remèdes, qui ne me tuèrent pas à la vérité, mais qui ajoutèrent extrêmement à cette faiblesse de mon tempérament.

Une tante que j'avais aux Ursulines de Dole, la sœur Champagne, qui avait beaucoup de bontés pour moi, ainsi que mademoiselle de Bancenel, cousine germaine de mon père,

ayant été à même de voir et se convaincre que la demeure des Orphelins ne convenait pas à ma santé, soit à cause du local malsain de la maison, soit à cause de la mauvaise nourriture, se joignirent à moi qui en avais pris le séjour en horreur et déterminèrent mon curateur à m'en retirer. J'y achevai néanmoins, toujours sous M. Guillot, mon année de classe, que je finis encore mieux que la précédente, puisque j'y remportai trois prix et montai le second en rhétorique.

Je partis donc au mois de septembre 1774, disant aux Orphelins un éternel adieu de bon cœur, pour m'en revenir chez mon oncle le chanoine à Salins. Je fis chez lui ma rhétorique, sous le père Raginet, au collège des Oratoriens de cette ville. Vers Noël, en revenant de Champagne, je faillis m'assommer sur la glace ou me noyer, une chute m'ayant étourdi au bord de la rivière. M. de Courbaron, avec qui j'étais, se jeta entre la glace et moi pour me parer le coup, peut-être mortel.

Comme ce collège était moins fort que celui de Dole, je m'y trouvai grand grec et y fus toute l'année le plus fort, concurremment avec M. Dunaud, camarade que j'aimais beaucoup et avec qui je me liai intimement. J'eus à Pâques le grand plaisir d'être le principal acteur d'une pièce que l'on joua au collège, et j'eus au mois d'août celui de remporter conjointement avec ce même Dunaud tous les prix et de monter le premier en philosophie. J'eus cet été un événement miraculeux : m'amusant avec plusieurs écoliers, je tirai plus de quinze fois contre l'un d'eux avec un fusil que je ne croyais pas chargé et qui partit à la première que je tirai ensuite en l'air. Cette année, en juin, je fis un voyage en Lorraine avec mon oncle M. Bailli-Brie et ma sœur puînée ; nous allâmes faire rendre des comptes de tutelle et reconnaître notre émancipation. Mais ce n'était pas assez pour l'amour des sciences qui s'était emparé de moi et l'ambition de briller qui me dévorait que d'avoir été le premier sur un aussi petit théâtre que Salins. Je voulus avoir la gloire de l'être au collège de la capitale, à Besançon.

Je demandai à y être mis en pension pour aller redoubler ma rhétorique. Mes parents y consentirent, et je fus mis au pensionnat tenu en la maison du collège même à Besançon. J'y allai pour la rentrée de la Toussaint de 1779. Mon ambition

fut complètement satisfaite: je m'y trouvai pendant toute l'année sous le professeur Barbellenet, très savant et digne prêtre; je me trouvai, dis-je, constamment et sans aucune concurrence le plus fort de toute la classe, quoique extrêmement nombreuse.

Mais ce fut à la fin de l'année surtout que mon triomphe fut complet et que ma gloire scholastique parut dans le plus grand éclat, lors de la distribution publique et solennelle des prix, accompagnée de toute la musique militaire et en présence des principaux magistrats de la ville. Les ayant tous obtenus sans exception, je fus tellement chargé des livres pour chacun d'eux et des couronnes qui les accompagnaient tous, que j'eus besoin, ce qui ne s'était jamais vu, de me faire aider par quelqu'un pour enlever ces trophées du champ de ma gloire.

On peut juger, après cela, si je m'en revins bien content pour les vacances dans ma famille. Il me semblait que ma réputation devait me précéder partout, et j'avais l'orgueil de croire que partout on devait parler de moi et de ma grande science. Mais toute cette joie et ces plaisirs ne furent pas de longue durée. La petite vérole me survint dans le courant de septembre et fut d'autant plus fâcheuse que, s'étant mépris sur ma maladie, les médecins m'avaient d'abord traité d'une manière tout à fait opposée à celle que demandait la petite vérole. J'avais une si grande fièvre que je restai plusieurs jours sans connaissance et fus même dans un tel danger que, sur le dire des gens de l'art, mon oncle le chanoine, chez qui j'étais, croyant ma mort certaine, avait assuré une voiture pour porter en terre le lendemain mon cadavre à Champagne, voulant, disait-il, qu'il fût placé à côté de celui de mes pères.

Cependant la grande jeunesse me sauva, et, après avoir eu tout le corps comme une lèpre, surtout les yeux qui furent fermés pendant plus de huit jours, je parvins à me rétablir. Mais mes yeux restaient extrêmement faibles et les médecins me défendirent expressément, sous peine de m'exposer à perdre la vue, de me livrer à aucune espèce de travail des yeux, ni lecture, surtout à la lumière. Mais malheureusement la passion que j'avais pour l'étude et les livres me fit enfreindre ces ordres au point même de cacher des livres ou des cahiers d'écriture dans ma paillasse, pour les lire ensuite et les étudier, quand j'étais

seul et quelquefois même la nuit. Cette conduite imprudente et si opposée à celle qui m'était prescrite, empêcha le rétablissement de ma vue qui baissa considérablement et, en outre, resta toujours depuis dans un état extrême d'affaiblissement.

Cependant, la rentrée des classes approchait, et, voulant aller faire ma logique, où j'étais monté le premier, je pensai retourner à Besançon, nonobstant le sage conseil que l'on me donnait de ne plus me livrer à l'étude à cause de la situation de mes yeux. Je ne voulus point rentrer à la pension du collège, parce que j'étais jaloux et empressé de jouir de la liberté à laquelle l'âge et ma position d'orphelin semblaient m'appeler. Je me mis donc en chambre garnie et en pension bourgeoise pour la nourriture. J'entrai, à la Saint-Martin de cette année 1776, en logique sous M. Jendi, jeune prêtre et professeur fort doux, que j'avais déjà eu pour répétiteur aux Orphelins à Dole.

Quelque bonne envie que j'eusse de travailler aussi bien en philosophie que je l'avais fait dans mes autres classes, je m'aperçus bientôt que cela m'était devenu impossible par la faiblesse de mes yeux, et je me vis forcé de donner à la dissipation et aux divertissements les heures que j'aurais, dans le principe, bien mieux aimé donner à l'étude. Je m'accoutumai ensuite assez facilement à ce genre de vie, et bientôt, entraîné par l'habitude et le charme des plaisirs, je m'y livrai sans réserve, laissant alors l'étude de côté autant que je l'avais aimée. Je m'étais principalement lié d'amitié et de parties avec quatre de mes camarades de classe, MM. Guillemet, qui m'avait le plus approché dans ma classe de rhétorique, Pourcelot, Baratte et Petit-Colas. Nous étions toute la journée ensemble et souvent une partie des nuits, et même quelquefois toutes entières, livrés à toutes les parties et petites débauches d'écoliers de notre âge.

Après avoir ainsi passé une partie de l'année à Besançon et fait un voyage à Sérécourt et Blondefontaine pour voir mes sœurs et toucher quelque argent de mes revenus, je vins achever l'été et passer le temps de vacances encore à Salins, faisant toujours mes petites tournées chez mes parents à Villers-Farlay, Champagne, Pontarlier et By. Cependant, comme j'aimais beaucoup Besançon, je ne pouvais me déter-

miner à renoncer à un séjour si agréable pour moi. D'un autre côté, ayant quitté le collège, je n'avais plus de raison pour retourner en cette ville. J'imaginai donc un prétexte pour avoir occasion d'y aller : ce fut d'étudier en droit. Je partis au mois de novembre et allai prendre à Besançon ma première inscription pour être gradué. Je suivis les leçons de droit pendant quelques jours, et bientôt, obligé d'y renoncer à cause de mes yeux comme à celles de philosophie, je quittai pour tout de bon et tout à fait la plume, mais avec d'autant moins de regret, cette fois, que je ne me sentais aucune vocation pour cette étude. Je passai encore quelques mois en divertissements avec mes camarades Guillemet et compagnie, qui, comme moi, avaient quitté la philosophie et étaient devenus légistes, mais qui, mieux que moi, purent continuer l'étude du droit.

Enfin, après avoir passé une partie de l'hiver à Besançon, je le quittai tout à fait, quoique à regret, mais par raison, à cause de la trop forte dépense que j'y faisais sans but d'utilité, au-dessus de mes revenus que je ne voulais pas outre-passer. Je m'en revins à Salins, passai encore quelque temps à Saint-Anatoile, puis vins demeurer deux mois chez mes oncles, les commandeurs cy devant de l'ordre Saint-Antoine et alors réunis à celui de Malte.

Ils me produisirent dans la société de Salins et les connaissances qu'ils me procurèrent, jointes à celles que je me fis de mon côté, me firent passer très agréablement à Salins cette année 1778. Entre autres sociétés, celle de la respectable Madeleine de Montegot, où j'allais tous les jours, et deux fois plutôt qu'une, me fut la plus chère par le ton le plus honnête qui y régnait et l'entretien de ses aimables filles, Mesdames d'Udressier et de Villeneuve, chanoinesses d'Eneuville. Celle-ci surtout, par son esprit rare, sa littérature et son enjouement m'avait pour ainsi dire fait tourner la tête, au point que je ne voyais qu'elle, ne pensais qu'à elle et ne me trouvais bien qu'avec elle. Quelque bien que je fusse chez mes oncles, le goût de l'indépendance, que j'avais contracté à Besançon, me faisant regarder comme une gène la vie réglée qu'il me fallait mener chez eux, me donna envie de recouvrer mon entière liberté et je me mis pour cela en chambre garnie, chez la Thiébaut, me faisant donner à manger comme et quand bon me semblait.

Cependant les plaisirs de la société ne m'étourdissaient pas assez pour m'empêcher de m'apercevoir que j'étais sans état et d'en sentir le vide. Je ne me sentais point de vocation pour l'Église, où mon oncle chanoine aurait bien voulu me voir entrer; pas davantage pour la robe et le parlement, pour lesquels plusieurs parents cherchaient à m'inspirer du goût. Des trois états propres à un gentilhomme, il n'y avait donc que celui de l'épée qui me plaisait. Sans égard pour ma constitution morale et physique qui y était absolument contraire, je me laissai entièrement subjuguer par les illusions d'un état qui me semblait le plus agréable. Rien n'était si brillant à mes yeux qu'un uniforme, une épaulette, et surtout la considération que me paraissaient avoir les officiers dans le monde et la bonne compagnie. Le comble de ma joie et le plus beau jour de ma vie furent donc, en mars 1779, celui où M. le marquis de Germigny, mon parent, qui, à la sollicitation de mademoiselle de Myon particulièrement, s'était employé à me faire entrer au service, m'écrivit de Paris pour m'annoncer que le Roi venait de me nommer à une place de cadet gentilhomme au régiment d'Austrasie, dédoublement de Champagne. J'aurais été plus flatté d'entrer dans le corps savant de l'artillerie et j'avais été pour cela, l'année précédente, à Auxonne; mais l'étude des mathématiques, que j'avais commencée pour être admis, me fatiguant trop les yeux, j'avais été obligé de renoncer à l'artillerie pour me borner à l'infanterie.

Comme je devais me rendre pour le mois de mai au régiment auquel j'étais attaché, je m'occupai tout de suite de faire les apprêts de ma garde-robe et de mon départ; pour quoi je fis un emprunt d'un millier de livres pour suppléer à l'insuffisance de mes revenus. J'avais, pour ma première sortie, une assez longue route à faire, vu que mon corps était en garnison à Fécamp et Saint-Valery, dans le pays de Caux en Normandie. Mais ce qui m'en plaisait encore davantage, c'est que mon chemin serait de passer par Paris, et c'était pour moi un grand événement que de voir cette grande ville. Enfin, le temps de partir arriva et mes parents me confièrent, tant pour la route que pour mon entrée au régiment, à M. de Patornay, notre parent, officier au même corps. Nous partîmes ensemble de Salins le 1er de mai de cette année 1779 et arrivâmes à Paris

quatre jours après. Nous y restâmes deux jours, et, comme nous nous y rencontrions précisément pour la fameuse revue de la maison du Roi à la plaine des Sablons, nous ne manquâmes pas d'y aller tant pour le coup d'œil de cette brillante représentation que par curiosité et empressement d'y voir le roi Louis XVI, qui y parut effectivement. Mon mentor me conduisit aussi au spectacle, au Palais Royal, sur les boulevards, au Louvre, au Bois de Boulogne, au Café militaire, aux Tuileries et à quelques endroits des plus remarquables. Il n'oublia pas pour son compte les différents menus plaisirs de Paris, auxquels je ne voulus point participer, étant retenu par la crainte, que tout le monde m'avait inspirée en province, de la contagion et de tous les dangers auxquels on est exposé dans cette ville. J'y fus aussi très sage sur la dépense et n'en fis aucune de fantaisie.

Après ce petit séjour dans la capitale, nous en partîmes pour Rouen, d'où nous nous rendîmes à Fécamp, où se trouvaient l'état-major du régiment et le 1er bataillon que le corps des cadets gentilshommes suivait toujours. On me fit faire sur-le-champ un uniforme, et aussitôt que je fus habillé, on me présenta aux chefs de corps et ensuite chez tous les officiers. J'étais logé en ville, mangeais avec les autres cadets, suivais comme eux les différents exercices et études auxquels nous étions assujettis, et fréquentais aussi les sociétés de la ville. Le régiment ne resta pas longtemps en Normandie; dès le mois de juin, nous en partîmes pour nous rendre à Brest en Bretagne. Nous restâmes près d'un mois en route, passant par les villes du Havre, Honfleur, Pont-l'Évêque, Lisieux, Dol, Dinant, Saint-Brieuc et Morlaix. Ce voyage, quoique long, ne nous ennuya point, parce que dans toutes les villes nous trouvions d'autres régiments en garnison ou cantonnement, qui nous procuraient du plaisir et nous donnaient de grands galas ou repas de corps. Pendant notre séjour à Brest, nous eûmes le magnifique spectacle des deux escadres réunies, française et espagnole, ce qui rendait Brest on ne peut pas plus vivant et brillant et nous faisait boire le vin d'Espagne meilleur marché que celui de France.

Après avoir passé en cette ville le reste de l'été et une partie de l'automne, nous la quittâmes pour aller à Lorient où nous

devions être embarqués pour passer à l'Ile-de-France et aux Indes Orientales ou Grandes Indes, pour nous réunir au nabab Hyder-ali-Kan dans la guerre qu'il faisait aux Anglais, avec qui la France était aussi en guerre depuis deux ans pour soutenir l'indépendance de l'Amérique.

Cette nouvelle de l'embarquement me fit peine et me tint quelque temps dans l'incertitude du parti que je prendrais. D'un côté, ma santé et mes yeux me faisaient redouter les fatigues et le régime de la mer, ainsi que les grandes chaleurs de la zone torride qu'on allait habiter. De l'autre, l'honneur qui eût été compromis par ma retraite, la gloire de faire la guerre et la curiosité de voir tant de pays m'excitaient au départ. La diversité d'opinion des mes parents, que je consultai là-dessus, ne pouvait contribuer à ma décision. Elle fut conforme à mon goût, et l'honneur surtout l'emporta. Décidé à m'embarquer, je fis venir de l'argent qu'on m'emprunta encore et l'employai à faire mes provisions, ce qu'on appelle pacotille, de toutes espèces de choses pour le temps de la navigation et ensuite pour mon séjour aux colonies.

***

Le mercredi 16 février 1780, nous appareillâmes de l'île de Groix, près de Lorient, où nous étions mouillés depuis le lundi au soir précédent. Nous partîmes sur les neuf heures du matin, en flotte de dix-neuf voiles, sous les ordres de M. Duchillot. Un joli vent frais nous éloigna bientôt des côtes de France, que nous perdîmes de vue au bout de quatre ou cinq heures. Les deux ou trois premiers jours de notre navigation ne furent pas bien gais. L'on ne voyait de tous côtés que des mines tristes, des figures blêmes et des hommes malades et languissants. Chacun plus ou moins payait le tribut à la mer et principalement nos soldats, qui n'étaient point encore faits à cet élément. Quant à moi, je fus sans contredit le plus malade de tout l'équipage. Je passai quatre jours entiers sans rien prendre, n'ayant pas même la force de parler ni de me soutenir. Je me sentais accablé par tout le corps d'une maladie bien cruelle et qui ne peut s'exprimer. Ensuite je souffris

moins. Peu à peu je m'accoutumai à la mer : mais je ne laissai pas que de toujours bien souffrir pendant tous les gros temps de la traversée.

Le lundi 21, nous nous aperçûmes qu'il manquait un bâtiment dans le convoi : c'était la *Victoire*, vaisseau marchand à trois mâts, de seize canons, qui portait cent trente hommes et sept officiers de notre régiment, avec quelques soldats du régiment de l'Ile-de-France. La crainte que nous en avions nous fit d'abord juger qu'elle avait été prise, ce qui ne s'est que trop malheureusement vérifié dans la suite; dès cet instant, nous n'en eûmes plus de nouvelles qu'à l'Ile-de-France. Le mardi 22, nous rencontrâmes deux vaisseaux hollandais faisant route pour Amsterdam. Le commandant de notre flotte les fit venir à lui, les visita et ouvrit leurs paquets. Ils nous donnèrent avis d'une flotte considérable, qu'ils soupçonnaient être anglaise et qui devait nous croiser incessamment. M. Duchillot, voulant éviter une aussi mauvaise rencontre, nous fit aussitôt signal de changer de route, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Il croyait par là nous mettre à l'abri du danger; mais le malheur et le hasard voulurent que cette fausse route ne servît qu'à nous conduire plus sûrement entre les mains de l'ennemi.

Le lendemain, mercredi 23 février, nous étions à la hauteur des Açores, lorsque, sur les deux heures après-midi, la frégate *la Charmante*, de quarante canons, qui nous convoyait, s'étant portée en avant à la découverte, nous fit signal de plusieurs vaisseaux inconnus, après quoi elle continua d'aller encore en avant pour mieux découvrir ce que c'était. Un instant après, elle revint à toutes voiles sur nous, nous faisant signal de forces ennemies supérieures, qui nous chassaient, toutes voiles dehors, et nous approchaient considérablement. Le commandant aussitôt fit signal à toute la flotte de se préparer au branle-bas pour le combat et de virer de bord, ce qui se fit sur-le-champ.

Le Gange, gros vaisseau marchand de vingt-quatre canons, sur lequel j'étais embarqué avec deux cent cinquante hommes et douze officiers du régiment, étant assez mauvais marcheur et d'ailleurs trop chargé, se trouvait à la queue de tout le convoi et c'est ce qui nous sauva heureusement dans cette occasion : car, en virant de bord, nous nous trouvâmes à la tête

de tous et conséquemment les plus éloignés de l'ennemi. Nous fûmes obligés, pour alléger un peu le bâtiment et débarrasser nos batteries, de défoncer quarante barriques d'eau. Ce ne fut que par la suite que nous sentîmes la conséquence de cette perte. Dans ce moment-ci, nous n'étions occupés que de notre salut, et nous ne songions qu'au danger présent, qui devenait chaque minute de plus en plus pressant. Nous étions bien disposés à nous battre; mais cela eût été inutile; à la force, rien ne résiste. Du haut des mâts, nous découvrions dix-huit à dix-neuf gros vaisseaux ennemis, dont il n'en eût fallu que quatre pour nous tous prendre. Ils nous gagnaient à vue d'œil. Ils se déployaient en éventail en nous poursuivant, se répandaient sur la droite et sur la gauche, et se disposaient en nous entourant ainsi à ne laisser échapper aucun de nous. Notre position n'était pas belle : risque de démâter, nous mîmes toutes nos voiles. Il n'y avait plus guère qu'une heure de jour, ce qui nous laissait entrevoir une faible lueur d'espoir.

M. Duchillot ne pouvant garantir la flotte d'être prise, voulait au moins chercher à sauver le *Protée*, qu'il commandait, vaisseau de soixante-quatre canons, qui portait beaucoup d'argent et de provisions pour les troupes, avec la première compagnie de notre régiment, M. le vicomte de Sourches notre colonel en second et quelques officiers à la suite. Il était environ cinq heures un quart, lorsque le Commandant, s'étant décidé à abandonner le convoi, nous fit dire par sa corvette qu'il nous abandonnait à notre destinée, que sa route, au cas qu'il échappât, serait le sud-sud-ouest, qu'il nous engageait à manœuvrer le mieux possible pour tâcher de nous sauver et qu'il recommandait en cas de prise de jeter nos paquets à la mer. Dès lors, la consternation devint universelle à notre bord. Tous ayant perdu l'espérance d'échapper, nous ne songeâmes plus qu'à dérober à l'ennemi ce que nous avions de plus précieux en le mettant sur nous, et, résolus à subir notre sort, nous attendions dans cette triste position que le vainqueur vînt en décider et piller le reste de notre butin. M. Michel, notre capitaine, homme très expérimenté dans son métier, plein de courage et rempli de connaissances, seul dans ce désastre, ne se déconcerta point. Il se faisait nuit, et les Anglais n'étaient plus guère qu'à une lieue et demie de nous.

M. Michel fit changer de route pour se séparer du gros de la flotte, que l'escadre anglaise devait s'attacher à poursuivre plutôt qu'un vaisseau seul, et fit éteindre tous les feux à notre bord, afin de ne pouvoir pas être observé par l'ennemi. Tout notre équipage était debout, nos canons chargés et nos soldats sur les gaillards et sur la dunette, prêts à faire feu. Nous passâmes ainsi les premières heures de la nuit dans une cruelle inquiétude et dans une alternative de crainte et d'espoir. Vers les dix à onze heures du soir, nous aperçûmes du feu et entendîmes des coups de canon. Nous jugeâmes que c'étaient quelques-uns de nos vaisseaux qui, ayant été atteints, étaient aux prises avec l'ennemi, pour ne faire qu'une faible et inutile résistance. Nous attendions le même sort d'assez mauvaise grâce.

Environ minuit et demi et une heure, nous nous trouvâmes environnés de cinq à six vaisseaux, dont un passa si près de nous que nous fûmes sur le point, le soupçonnant ennemi à sa manœuvre, de lui lâcher notre bordée. Il avait aussi peur que nous ; cependant il se fit reconnaître pour français ; mais nous doutions fort des autres, qui étaient un peu plus éloignés. Malgré cela, voyant que tout en était dit, que c'était perte ou salut, nous ne nous dérangeâmes point de notre route. Le point du jour, que nous n'osions pas désirer, que cependant nous attendions pour terminer notre incertitude, arriva enfin. Nous n'aperçûmes alors plus que deux vaisseaux au vent à nous et assez éloignés : ils ne nous laissèrent pas longtemps dans l'inquiétude, car, nous reconnaissant pour français, ils nous firent les signaux de reconnaissance, ce qui nous tranquillisa fort et nous fit espérer que contre tout espoir nous avions eu le bonheur d'échapper à la poursuite de l'ennemi. Nous fîmes route pendant deux jours à vue de ces deux bâtiments de notre convoi. Nous les perdîmes la nuit du 25 au 26. Le 26 février au matin, nous nous trouvâmes donc seuls ; mais cela ne nous inquiétait pas beaucoup. Les plus grands dangers étaient passés pour quelque temps ; nous ne pouvions plus guère être rencontrés que par des corsaires ; mais, comme nous étions assez bien armés, que notre équipage était très nombreux et que notre bois était aussi fort que celui d'une frégate, nous ne les eussions pas craints. D'ailleurs nous payions de mine :

nous avions l'air d'un assez gros vaisseau de guerre, et à moins qu'ils n'eussent été plusieurs, ils n'auraient jamais osé venir nous attaquer.

Un bon vent nous porta en peu de jours à la hauteur des îles du Cap Vert. Ces îles, situées à l'occident de la Nigritie, se trouvent vis-à-vis de l'embouchure du Sénégal. Elles sont petites et ne produisent pas grand chose. Elles appartiennent aux Portugais, qui, les ayant découvertes dans le XVe siècle, s'en sont emparés. Notre capitaine s'était proposé d'y relâcher, si le temps l'avait permis, pour y faire de l'eau et s'approvisionner, pour pouvoir aller de là jusqu'à l'Ile-de-France, sans être obligé de s'arrêter au cap de Bonne-Espérance, où je crois qu'il n'avait pas envie de relâcher, malgré que ce fût le point donné de ralliement de la flotte et qu'il lui eût été ordonné de faire tous ses efforts pour s'y rendre. Mais un brouillard très épais nous empêcha de découvrir ces îles et nous força de mettre en panne quatre ou cinq nuits jusqu'à ce que nous eûmes été sûrs de les avoir dépassées. Nous trouvâmes dans ces parages les vents alisés ; ils sont ainsi nommés parce qu'ils dominent constamment de la même partie et soufflent toujours à peu près avec la même force. Il nous furent très favorables, en ce que, les ayant largués, nous pouvions avoir beaucoup de voilure, ce qui seul contribuait à nous faire marcher passablement et que la mer était belle et unie comme glace.

Le 17 mars au matin, nous découvrîmes au loin un vaisseau à trois mâts. L'ayant reconnu pour faire même route que nous, nous le jugeâmes être de notre flotte ; comme il était fort en avant de nous et marchait mieux, nous l'eûmes bientôt perdu du vue. Le 19, notre boucher mourut : une fièvre maligne l'avait emporté en quatre jours. Ce fut pour nous un spectacle aussi triste que nouveau de voir jeter un homme à la mer. Le 21 au matin, nous aperçûmes dans nos eaux un navire à deux mâts ; comme il nous gagnait considérablement et que ce pouvait être un corsaire, notre capitaine nous fit faire branle-bas. Lorsqu'il fut un peu plus près de nous, l'ayant jugé être de notre convoi, nous lui fîmes les signaux de reconnaissance, auxquels il ne répondit point parce qu'il ne les avait pas vus. Lorsqu'il fut à portée de nous entendre, nous le hélâmes pour savoir qui il était. Il nous répondit qu'il était l'*Isabelle*,

échappé comme nous à une flotte ennemie qu'il n'avait pas cherché à reconnaître, trop heureux de n'être pas tombé entre ses mains. Il nous demanda à faire route avec nous pour l'Ile-de-France, ce que nous lui accordâmes volontiers d'autant mieux qu'il est plus agréable de naviguer en compagnie que seul, attendu que cela diminue un peu le danger dans les accidents de mer.

Nous approchions de la ligne, et le soleil, qui dans ce temps là y était, dardant ses rayons perpendiculairement sur nos têtes, nous faisait ressentir des chaleurs d'autant plus insupportables que nous sortions de l'hiver d'un climat tempéré. Nous n'avions sur nous qu'un seul vêtement quelconque, le plus léger, et, quoique étant dans la plus grande inaction, nous sentions la sueur couler à grosses gouttes le long de notre corps. Nos soldats surtout et les matelots, qui n'avaient d'autre logement que l'entre-pont où l'air pénètre difficilement, y étouffaient de chaleur ou se faisaient griller par l'ardeur du soleil sur le pont, lorsqu'ils étaient obligés d'y monter pour prendre l'air ou faire quelques manœuvres. La chopine d'eau qu'ils avaient de ration par jour leur suffisait à peine pour s'humecter la bouche. C'est alors qu'ils surent apprécier l'eau qu'ils avaient vu perdre jusqu'à ce moment avec indifférence.

La nuit du 25 au 26, jour de Pâques, nous coupâmes la ligne. Notre capitaine avait interdit l'usage du baptême, qui se fait assez ordinairement à bord de presque tous les vaisseaux. Ce jour-là et les deux autres suivants, nous aperçûmes du haut des mâts plusieurs vaisseaux que nous jugeâmes être les débris réunis de notre flotte : comme nous en étions fort éloignés et qu'il n'y avait pas de vent pour gouverner, nous les perdîmes de vue sans avoir pu en approcher.

Le 1er avril, nous vîmes vers les dix heures du matin un vaisseau à trois mâts. Nous mîmes en panne pour l'attendre, après l'avoir reconnu pour être des nôtres par les signaux qu'il nous fit auxquels nous répondîmes : il nous joignit vers les deux heures de l'après-midi. C'était *la Fille unique*, de 18 canons, portant quelques troupes du régiment de l'Ile-de-France. Le capitaine nous dit avoir passé à portée de pistolet d'une frégate anglaise le jour de la chasse et avoir eu le bonheur d'échapper à la faveur de la nuit, en traversant toute la flotte ennemie sans

avoir été reconnu. Nous fîmes route ensemble, fort aises l'un et l'autre de nous être rencontrés, parce que cela nous faisait une petit convoi de trois vaisseaux, qui pouvait en imposer de loin à un fort bâtiment ennemi. Nous passâmes les parages de la ligne par un joli frais, sans avoir essuyé aucun de ces orages qui y sont assez fréquents. Mais à quelques degrés, nous eûmes pendant sept à huit jours des calmes d'autant plus insupportables que le défaut d'air nous faisait ressentir davantage l'ardeur excessive du soleil. Pendant ce temps, comme la mer était belle pour mettre les canots à la mer, nous nous faisions des visites, et nous nous donnions des dîners d'un vaisseau à l'autre. Nous nous amusions aussi à pêcher à la ligne ou au harpon le poisson qui se présentait fort abondant. Nous en prenions en assez grande quantité pour pouvoir en donner à tout l'équipage, et de plusieurs espèces différentes, entre autres du thon, qui est un poisson qui pèse de trente à cinquante livres, et dont la chair ressemble à celle du veau : il n'a pas grand goût, mais on en fait des soupes excellentes. Nous prenions aussi des bonites, qui ne sont pas à beaucoup près aussi grosses que les thons, mais qui ont plus de goût et sont plus tendres, et quelquefois des dorades, qui ont une longue queue marquée de plusieurs couleurs vives et apparentes. C'est le poisson de mer le plus beau et le plus délicat; mais il est un peu rare. Les requins se laissaient prendre à nos lignes fort aisément.

Le 6, nous eûmes le spectacle d'un combat de baleines et d'espadons. Ce sont les poissons de mer les plus monstrueux. Les grosses baleines ont près de cent pieds de long, sur cinquante ou soixante de circonférence. Rien n'approche plus d'un combat réel de vaisseaux que le leur, surtout la nuit par rapport aux feux qui paraissent sur leur champ de bataille. C'est dans leur queue que consiste leur plus grande force : c'est leur arme principale ; elles s'en donnent en se battant des coups secs que l'on prend pour des coups de canon et qui font autant de bruit, puisqu'on les entend à deux et trois lieues. J'ai vu depuis à l'Ile-de-France battre la générale, faire sortir des vaisseaux et l'alarme se répandre pendant la nuit pour un semblable combat d'une troupe de baleines qui se livrait près de la côte.

L'Isabelle, qui s'était portée en avant de nous, nous vint

annoncer un vaisseau à deux mâts inconnu qui avait le cap droit sur nous; quoiqu'il ne nous parût pas dangereux, nous fîmes branle-bas et allâmes à sa rencontre. Lorsqu'il fut plus près de nous, M. Michel le jugeant ennemi fit mettre pavillon anglais, assuré d'un coup de canon, pour le tromper et le faire venir à nous avec plus de confiance : il ne l'eût sûrement pas fait si ç'avait été un fort vaisseau, parce qu'il se mettait dans le cas, s'il avait été pris, d'être pendu pour avoir trompé le pavillon, ce qui est contre les lois de la guerre. Lorsqu'il fut par notre travers, M. Michel le héla pour lui ordonner de mettre son canot à la mer et d'apporter ses commissions et ses paquets. Son second vint à notre bord en tremblant lorsqu'il nous eut reconnus pour Français, et déclara dans son langage, qu'on eut peine à entendre, qu'il était danois, qu'il venait de la côte d'Afrique faire une traite de noirs et qu'il s'en retournait droit à Copenhague. Notre capitaine là-dessus, sans se mettre en devoir d'aller visiter son vaisseau et sans prendre d'autres informations, le laissa partir fort mal à propos, car immédiatement après on reconnut qu'il s'était coupé dans ses rapports, qu'il parlait plus anglais que danois et un de nos matelots assura même l'avoir connu en Angleterre. C'est ainsi que nous perdîmes nos parts d'une prise qui devait bien nous appartenir.

Le 10 au matin, nous nous aperçûmes que *la Fille unique* et *l'Isabelle* étaient restées pendant la nuit beaucoup en arrière de nous. Nous mîmes d'abord en panne pour les attendre; mais voyant qu'au lieu d'augmenter de voiles pour nous joindre, ils en avaient au contraire diminué, nous crûmes qu'ils s'étaient peut-être arrêtés pour mettre leurs canots à la mer et se secourir dans quelque besoin qui pouvait leur être survenu : M. Michel cependant, l'après-midi, ennuyé de ce long retard et ne sachant ce que cela voulait dire, leur fit signe d'avancer : mais au lieu d'obéir, ils changèrent de route. Jugeant dès lors qu'ils avaient envie de nous quitter pour faire route à part, nous continuâmes la nôtre. Nous les perdîmes insensiblement de vue : c'est ainsi que se fit notre séparation et nous nous trouvâmes seuls encore une fois. Notre capitaine, lui seul à ce que je crois, n'en était pas fâché, parce que n'ayant pas envie, sans vouloir le faire paraître, de s'arrêter au Cap, afin d'arriver

plus tôt à l'Ile-de-France pour y mieux vendre ses marchandises, il était fort aise de n'avoir pas de témoins de la conduite qu'il tiendrait pour éviter cette relâche.

La nuit suivante fut fort obscure : le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes on ne peut pas plus étonnés de trouver à côté de nous un gros vaisseau à trois mâts, mais si près que, s'il avait été ennemi, nous aurions pu tout de suite sauter à l'abordage. C'était un hollandais ; nous lui souhaitâmes le bonjour et le laissâmes passer. Nous eûmes pendant quatre ou cinq jours un vent favorable qui nous fit faire un peu de chemin.

*

Le 15, au soleil couchant, les gabiers que M. Michel avait fait monter sur les hunes pour veiller la terre annoncèrent qu'on la découvrait au loin. On ne pourrait exprimer avec quel plaisir et quels transports cette nouvelle fut reçue. Tout l'équipage sautant de joie faisait des acclamations et des cris réitérés de : *La terre ! la terre ! Vive le Roi !* Il faut avoir été quelques mois en mer et n'avoir vu autre chose que le ciel et l'eau pour éprouver la sensation qu'occasionne la vue de la terre. Nos soldats croyaient bonnement que c'était le cap de Bonne-Espérance, mais ils en étaient encore bien éloignés.

C'était la Trinité, une île de l'Amérique méridionale à deux cents lieues de ce continent, vis-à-vis les côtes du Brésil. Nous mîmes en panne la nuit, pour ne pas risquer d'aller donner sur les rochers qui l'environnent. Cette île alors n'était point habitée. Le lendemain 16, nous la rangeâmes de fort près en la laissant à tribord. Nous nous trouvions pour lors à sept ou huit cents lieues du Cap ; notre capitaine qui, dans plusieurs voyages qu'il avait déjà faits en ces parages-là, avait été toujours favorisé des vents, se flattait d'y arriver sous vingt ou vingt-quatre jours, parce qu'il n'avait jamais mis plus de temps à faire le même trajet ; mais il ne comptait pas sur les longs calmes que nous essuyâmes quelques jours après, et qui nous jetèrent dans la plus grande inquiétude pendant le temps infini qu'ils durèrent. Le scorbut commençait à se répandre sur le bâtiment. Nos volailles et nos moutons com-

mençaient à beaucoup diminuer; l'eau devenait tous les jours de plus en plus rare : pour comble de malheur, notre capitaine, ayant fait une recherche à la cale, avait découvert la perte de plusieurs barriques d'eau qui avaient coulé. La ration de l'équipage était déjà bien modique; encore parlait-on de la retrancher; enfin nous nous voyions menacés d'une disette et de grands maux, lorsqu'il nous survint un vent favorable qui nous fit faire beaucoup de chemin pendant dix ou douze jours. Nous espérions qu'il ne nous quitterait plus, et par là nous nous flattions de voir le passé.

Mais les maudits calmes sont revenus nous désoler et nous plonger dans de cruelles inquiétudes : c'est alors que nous avons éprouvé tous les maux dont nous n'avions encore eu que l'idée. On fut obligé de retrancher d'un tiers la ration de tout le monde. Notre table s'en ressentit; on nous mit au salé, afin de pouvoir ménager pour les malades le peu de vivres frais qui restait. Le scorbut nous avait fait jeter à la mer trois ou quatre hommes et nous en avait mis sur les cadres plus de cent de notre équipage. La consternation et le découragement étaient devenus généraux. Les esprits des soldats surtout, qui ne pensaient se faire aucune raison sur cet événement, s'étaient aigris au point qu'ils étaient tous portés à la révolte. Ils avaient la hardiesse d'invectiver hautement les officiers du vaisseau, et même de leur faire des menaces : on n'entendait partout que plaintes et murmures. M. de la Chassagne, commandant des troupes qui étaient à bord, homme très sensé et de beaucoup d'esprit, faisait punir très rigoureusement tous ceux qui paraissaient le plus échauffés, et les faisait veiller de fort près par des officiers. Le premier qui aurait paru avoir de mauvaises intentions était menacé d'être pendu, et on l'eût exécuté sur-le-champ. C'est ainsi qu'en contenant les mutins par l'appréhension d'un châtiment aussi sévère, on vint à bout d'étouffer la sédition.

Cependant le dieu Éole nous ayant rendu ses faveurs, le 22 mai un bon vent survint fort à propos pour nous tirer de la misère. M. Michel, d'après ce retard qui lui avait consommé beaucoup de provisions et la quantité de malades qu'il voyait à son bord, pressé d'ailleurs par les représentations et les instances que nous lui avons faites, se vit dans la nécessité d'aller

relâcher au Cap. S'y étant donc décidé, il y fit route en droiture : notre vaisseau s'étant un peu allégé, nous voyions avec plaisir qu'il marchait mieux. Nous filions jusqu'à dix nœuds, ce qui nous étonnait d'autant plus que nous n'en avions pas encore jusqu'alors filé plus de sept. Les frégates et les moutons du Cap, que nous voyions en grande quantité, nous annonçaient l'approche de terre. La frégate est noire; elle est de la grosseur d'une oie et a de très grandes ailes; elle passe quelquefois plusieurs jours de suite en mer sans aller se reposer à terre. Quand elle est lasse de voler, elle se pose sur l'eau et étend l'une de ses ailes qui lui sert de voile pour la conduire; ses pattes lui tiennent lieu de gouvernail pour se diriger où elle veut aller. Le mouton du Cap est un des plus gros oiseaux que l'on connaisse; il est plus communément blanc et deux fois plus gros qu'une dinde. Il porte douze à quinze pieds d'une extrémité à l'autre de ses ailes. Il est très fort du bec et en peut d'un seul coup fendre la jambe d'un homme. Son duvet est on ne peut plus beau. Cet oiseau se laisse prendre à la ligne aussi facilement que le poisson. Nous le faisions manger aux soldats, car, étant trop dur, il n'aurait pas trouvé d'amateurs à notre table. Dans ces parages, nous prenions aussi beaucoup de poissons, que la disette alors nous rendait très précieux.

Le 25 au soir, nous aperçûmes un gros vaisseau à trois mâts; il ne nous inquiéta pas beaucoup, parce que, le jour devant bientôt disparaître, nous espérions l'éviter : notre capitaine en conséquence fit éteindre les feux et diminuer de voiles pendant la nuit. Le lendemain matin, nous avons été surpris de le retrouver, mais il ne nous paraissait pas trop bien marcher, et d'ailleurs il était fort éloigné sous le vent à nous. Ce pouvait ne pas être un ennemi; mais dans l'incertitude, il eût été imprudent de chercher à le reconnaître, d'autant plus qu'il avait l'air d'un fort vaisseau de guerre et que nous n'en soupçonnions pas de français, seul, dans ces parages. Aussi nous avons serré le vent le plus que nous avons pu toute la journée pour qu'il ne nous joignît pas, et la nuit est survenue qui nous en a débarrassés pour le moment. Nous ne nous attendions plus à le revoir, lorsque le 28 au matin nous l'avons encore aperçu, mais beaucoup plus près, et gagnant un peu

sur nous malgré son assez lente marche. Voyant donc qu'il n'était plus possible de lui échapper, nous avons sur-le-champ pris notre parti gaiement : on a fait branle-bas partout et nous nous sommes préparés sérieusement au combat. Je n'ai jamais vu les soldats si contents que ce jour-là; ils étaient enchantés de se battre; ils en voyaient approcher le moment avec on ne peut pas plus de plaisir. Quant à M. Michel, il n'était pas fort tranquille, mais il voulait payer de mine et faire bonne contenance. Le vaisseau n'était plus guère qu'à deux portées de canon de nous, lorsque nous lui avons assuré notre pavillon auquel il a répondu par des signaux que nous n'avons pas connus. Dès lors, sans avoir l'air de le fuir, nous avons continué notre route; il en a fait autant de son côté; je ne sais pas ce qu'il a craint, mais il n'a pas osé venir sur nous et, après avoir ainsi marché à hauteur l'un de l'autre le reste de la journée, nous nous sommes séparés sans avoir jamais su ce qu'il pouvait être.

F.-X. DE BANCENEL

(*A suivre.*)

LETTRES

DE DANEMARK ET D'ALLEMAGNE[1]

VI

Berlin, lundi soir

Mon bien cher ami,

J'ai été fort heureux de recevoir de tes nouvelles en arrivant ici, où j'ai trouvé tes deux lettres : mon séjour à Copenhague s'étant prolongé plus que je ne croyais, je suis resté quelques jours sans nouvelles de ma famille et de toi, j'étais donc un peu inquiet, et c'est avec une grande joie que j'ai décacheté et lu ma correspondance, une heure après avoir débarqué à Berlin. Enfin, tout va bien, chez ceux que j'aime, et tu es parmi ceux-là, à la bonne place. Je puis donc continuer ma route sans préoccupation.

Copenhague et mes amis danois m'ont retenu, ainsi que Paul, quelques jours encore. Nous avons été accablés de bons procédés et de témoignages de sympathie : aucun peuple n'entend et n'exerce mieux l'hospitalité. Aussi nous nous sentions là comme chez nous, et le Kongens Nytow et la Norgesgade m'étaient aussi familiers que la rue Oudinot. — Une de nos dernières journées a été remplie par une excursion à Helsingœr, que Shakespeare a baptisé, en altérant le nom, Elseneur, et que la géographie appelle aujourd'hui comme Shakespeare.

1. Voir la *Revue* du 15 août.

D'instinct, sans avoir vu le lieu, sans y être jamais allé, sur un renseignement vague pris dans une vieille légende, l'immense poète anglais, par un phénomène de double vue, a choisi admirablement le décor de son Hamlet. Y a-t-il jamais eu là un château et une plate-forme? Hamlet lui-même a-t-il existé? Tout cela est douteux et, en tout cas, se perd dans la nuit du temps. Mais ce qui a toujours été à Elseneur, c'est le paysage que nous y avons vu, par un matin de tempête et de pluie. C'est cette mer furieuse, cette côte pleine d'échos qu'assourdit le fracas des lames, ces arbres tordus et travaillés par le vent du large, et cet horizon de ciel brumeux où court la chasse des grands nuages noirs.

Il paraît que, par le beau temps et dans le rapide été du Danemark, Elseneur est tout simplement une jolie ville au bord d'une mer bleue. Les rois danois y ont jadis fait construire le château de Kronborg, aujourd'hui transformé en caserne, mais qui a dû être une belle et royale résidence. Il faut même qu'Elseneur ne soit pas ordinairement si farouche, puisqu'il y a là un élégant bain de mer, avec casino et tout ce qui s'ensuit; mais je n'en veux rien savoir. Je garde mon impression, et je le verrai toujours, effrayant et fantastique, tel qu'il m'est apparu du haut de la tour de Kronborg, où je l'ai contemplé longtemps, à mes pieds, le visage fouetté par une petite pluie fine et glaciale, et forcé de me raidir pour ne pas être renversé par le vent. Je suis même persuadé que, si j'étais revenu, par une nuit de brouillard, sur cette même tour, mon imagination aurait évoqué, vaguement éclairé par une lune voilée, le fantôme bardé de fer, avec ses deux yeux rouges, brillant de la fièvre des âmes en peine, sous la visière du heaume couronné d'or.

Par exemple, j'ai eu tort de céder à une curiosité de touriste, en allant, après cette émotion que m'avait donnée la perspective d'Elseneur, à Marien-List, où l'on montre aux voyageurs un prétendu tombeau d'Hamlet. Chose monstrueuse, ce mausolée, — un ridicule tas de cailloux, accumulé là d'hier par un Alphand sans goût et sans dispositions pour la mise en scène, — est dans le jardin d'un hôtel, et on paye un franc pour le voir. Le prince de Danemark dormirait dans sa tombe aux bruits des polkas d'un casino et des assiettes

d'une table d'hôte? Heureusement, il n'y a pas de cercueil sous ces pierres, uniquement posées là pour être vendues aux jobards anglais; et personne ne sait la place où sont retournés à la terre les restes du pâle amant d'Ophélia.

Mais, à la fin, il fallait quitter Copenhague. D'ailleurs la mauvaise saison arrivait déjà dans ce climat humide. Nous avions renoncé, à cause de cela, à notre pointe sur Stockholm, et, samedi matin, voulant pourtant toucher le sol suédois, nous étions à onze heures sur le quai, nous serrions une dernière fois la main du charmant et excellent M. Meldal, qui était venu nous dire adieu, et nous montions sur l'*Horatio*, un des vapeurs qui font le service entre Copenhague et Malmœ, le port suédois le plus rapproché.

La traversée ne dure qu'une heure et demie : aussi, malgré un léger roulis, n'ai-je pas été malade, et ai-je pu admirer, une fois encore, cet admirable Sund, couvert de navires, et l'imposante entrée du port de Copenhague, avec des forts avancés dans la mer, dont les canons ont jadis fait reculer Nelson.

Les voyages ont de ces bons hasards qui vous font rencontrer des hommes nouveaux, et intéressants parfois. Nous avons fait connaissance, pour une heure, à bord de l'*Horatio*, avec un Norvégien, habitant Copenhague, qui, en quinze ans qu'il a passés en Chine, à Hong-Kong, a fait une immense fortune. Il m'a vivement intéressé, moins encore par les détails très curieux qu'il nous a donnés sur l'Extrême Orient, que par sa propre personne.

Vêtu avec le confortable opulent des Anglais, grand et fort, tout jeune sous des cheveux gris, de l'acier dans le regard, la voix calme et légèrement ironique, cet homme m'a offert le type de l'aventurier moderne. Il est de cette race d'audacieux qui, au moyen âge, auraient pris la croix à la tête de quelque bande de condottieri et auraient fondé un empire en Palestine ou sur la route. Aujourd'hui, il s'est contenté d'aller aux Indes et d'en revenir archi-millionnaire. Il parle sept langues, a fait le tour du monde, a observé et jugé les races et les civilisations, et les compare, sans préjugés, sans enthousiasme, avec un bon sens sceptique qui n'appartient qu'à ces gens-là, ne mettant pas l'Européen au-dessus du Chinois, et disant pourquoi, rabattant l'orgueil des soi-disant hommes civilisés qu'il

a vus aux prises avec le vieux monde asiatique: enfin, un homme très fort, plein d'idées, de souvenirs, et comme il est regrettable de n'en voir guère que parmi les gens d'affaires. Hélas! tous les chemins autres que celui qui mène aux dollars, tous les autres, et surtout celui de la politique, seront-ils donc toujours encombrés par les médiocres et les blagueurs? Mais ces réflexions nous entraîneraient trop loin, et je reviens à mon voyage.

Nous n'avons passé qu'une après-midi en Suède, mais nous l'avons assez bien remplie, puisque nous avons vu deux villes. Malmœ, sauf son hôtel de ville, — un très élégant édifice de pierres et de briques (XVIIe siècle), — étant une petite ville maritime assez insignifiante, nous sommes allés, par le chemin de fer, à quelques lieues de là, à Lund, ville d'université, propre, silencieuse et déserte, où l'on restaure, intelligemment, une fort belle cathédrale romane. Nous avons voulu acheter quelques menus objets, mais notre ignorance de la langue nous a fort embarrassés. Pourtant je ne m'en plains pas, car elle m'a permis de voir, dans le bref séjour que j'ai fait en Suède, que là, comme en Danemark, la qualité de Français attire aussitôt la sympathie. Décidément, ces peuples du Nord sont des gens bien hospitaliers et bien aimables, et j'emporte d'eux le meilleur souvenir.

Après avoir dîné à Malmœ, où nous étions revenus vers cinq heures, je suis allé me coucher à bord de l'*Oscar*, qui devait appareiller à deux heures de la nuit pour l'Allemagne. J'espérais passer en dormant les huit heures de traversée, et me réveiller, dispos et gaillard, en vue de Stralsund. Chimère! je ne suis décidément pas né marin. Vers cinq heures du matin, les mouvements de la Baltique m'ont tiré de mon sommeil, et il a fallu exécuter quelques hoquets. Mais ce n'était rien, en comparaison de ce que j'ai souffert sur le *Président*, et j'ai eu l'amère consolation de me dire que je n'étais pas seul dans ce triste état et d'écouter, dans les ténèbres de l'entrepont, les gémissements des autres passagers. Au point du jour, j'ai pris le dessus et me suis promené sur la dunette, où sont venus me joindre et se rafraîchir à l'air du matin quelques visages plombés et fatigués, entre autres une jolie Suédoise, que ses souffrances de la nuit rendaient encore plus

intéressante. Malheureusement, elle était accompagnée de deux beaux enfants, de plusieurs caméristes, et d'un gigantesque époux, fumant un énorme cigare.

L'*Oscar*, après avoir longé la côte de Prusse, une horrible côte pelée, nue, désolante à voir, est entré, vers dix heures, dans le port de Stralsund, qui, vu de la mer, avec ses maisons de briques, ses clochers de cuivre vert et ses mâts de navires, se présente d'une manière assez pittoresque. Nous avons aperçu sur le quai les guérites rayées de bandes blanches et noires avec leurs factionnaires casqués; des douaniers verts, avec la casquette à bande rouge, sont arrivés sur le pont : nous rentrions en Allemagne.

Tout le pays, de Stralsund à Berlin, — Poméranie et Brandebourg, — est horriblement laid. Des landes arides, des marais, de malheureux bois de petits sapins, droits et raides comme des soldats prussiens à la parade, voilà tout. Hélas! on comprend trop bien, en voyant ces déserts sans poésie et sans grandeur, l'appétit avec lequel la Prusse a mordu dans notre frontière. Plus on approche de Berlin, plus la vue est attristée : c'est sec, poudreux, et ce doit être, par conséquent, très pauvre. La ville, devinée par ses faubourgs et ses tuyaux d'usine, ne s'aperçoit pas de loin, le pays étant très plat et Berlin ne possédant pas de très hauts monuments. Aussi, après m'être penché à la portière du wagon, sans rien voir que de sales ruelles et des murs gris, ai-je été très surpris quand nous sommes tout à coup entrés en gare.

Mais mes impressions sur la capitale allemande sont trop nombreuses et trop diverses pour que je te les dise aujourd'hui; je veux un peu y penser auparavant, et j'écris, comme un vague Ponson du Terrail : *La suite au prochain numéro.*

Nous sommes arrivés ici samedi soir; mercredi matin, nous irons à Dresde; là, je compte me reposer, c'est-à-dire me remettre à mon poème : car j'ai été un peu trop distrait, ces derniers temps, pour y travailler. Je modifie mon adresse à Dresde, car nous descendrons d'abord chez une autre parente de Haag; il faudra donc écrire : *Chez madame Philippine Gonne, Struve-Strasse, à Dresde (Saxe).* Nous ne retournerons qu'un peu après à Wachwitz, chez les Baudissin.

Le bon souvenir qu'ont gardé de moi les Normands de Canisy,

de Caën, de Marigny et autres lieux, me touche vivement. Certes je compte aller les revoir, l'an prochain, avec toi, mon cher ami, et nous rirons encore ensemble. Mais c'est assez bavardé pour aujourd'hui ; je t'écrirai bientôt une longue lettre sur Berlin.

Au revoir, je t'embrasse et fais mes amitiés à tous les tiens. Rappelle-moi au souvenir des poètes, de France en particulier. Choses cordiales à Belliol, à Dewez, à Hippolyte, etc.

Ton ami,

FRANÇOIS COPPÉE

Ton vers sur Mérat contient un hiatus. Dis-moi aussi ce que c'est que ce poète branché :

> Las des filles de plâtre et des villes de marbre,
> Pour se pendre, Mérat a-t-il trouvé son arbre?

Je suis persuadé que non[1] !

VII

Dresde, 20 septembre 1873.

Mon bien cher ami,

Me voici à Dresde, où je vais enfin pouvoir me reposer ; j'en ai grand besoin, à dire vrai, et un rhume que j'ai gagné à Berlin est encore venu s'ajouter à la fatigue du voyage. Mais nous sommes installés, depuis mercredi soir, dans l'excellente famille de Paul : le calme et le repos me remettront vite, et dissiperont le léger nuage de tristesse qui passe aujourd'hui sur ma pensée.

Je me proposais de te parler longuement de Berlin ; mais, en recueillant mes souvenirs, je m'aperçois que c'est peut-être la ville qui m'a fait le moins d'impression. Un vague malaise m'y dominait. On a beau ne pas être plus chauvin qu'il ne faut et se dire que, parce qu'un homme parle allemand et fume son cigare sur les *Linden*, ce n'est pas une raison pour

1. On sait comment, bien des années après, Albert Mérat, hélas ! a pourtant accompli son destin.

le haïr; que le peuple et l'individu sont deux : que les Français ont fait jadis en Prusse ce que les Prussiens ont fait en France, il y a deux ans, il n'en est pas moins terrible de penser que cette foule d'hommes qui circule dans cette grande ville, allant à ses affaires ou à ses plaisirs, était naguère une innombrable armée qui entrait en France, avec des canons et de la haine. Cet effroyable sentiment, que viennent à chaque pas augmenter ici les souvenirs de nos défaites, éternisés par l'orgueil allemand en images de toutes sortes, vous rend partial et malveillant, malgré vous. On se sent disposé à trouver tout laid et tout mal, non seulement les individus, qui pourtant n'ont fait après tout que leur devoir en marchant sous leur drapeau, mais même les monuments, les rues, les choses les plus innocentes.

J'ai repoussé de mon mieux cette tendance à l'injustice, et, si Berlin m'a déplu, je crois que c'est parce que cette ville n'est vraiment pas sympathique. Du reste, le caractère général de l'Allemagne, est le manque de bon goût et de charme. On sent un grand ordre, une entente de la vie pratique, un certain confortable, mais rien qui vous attire et vous fixe, qui vous fasse dire enfin : « Je voudrais vivre là ». Voilà Berlin, par exemple. C'est assurément une grande capitale, avec son luxe, ses plaisirs, ses ressources. Certains quartiers, surtout ceux qui datent de Frédéric le Grand, ont même un caractère monumental et sont peuplés de palais et de statues dans le style rococo, que j'aime beaucoup. Eh bien, tout cela n'est pas imposant ni grandiose, et fait songer à de l'imitation, à de la pacotille. Sauf la statue équestre de Frédéric II sur les *Linden* (elle est moderne et d'un sculpteur allemand nommé Rauch), et la grande porte du Palais du Roi, dans le style italien du XVIIIe siècle, avec des victoires sculptées qui volent autour de deux grosses colonnes en soufflant dans des trompettes dorées, tous les autres monuments sont insignifiants. Ils sont tous en briques couvertes de plâtre, pour simuler la pierre, mais le temps et les intempéries des saisons les ont effrités : la brique reparaît par larges plaques rouges et les murailles semblent avoir la lèpre. La célèbre promenade *Unter den Linden*, le boulevard des Italiens de Berlin, est mal entretenue; de vieux tilleuls s'y meurent, poudreux et malades; le *Thiergarten*, une

espèce de Bois de Boulogne, est aussi d'une verdure sèche et noire.

A travers les larges rues, bordées par les façades des maisons allemandes, où les fenêtres se touchent presque, fourmille la foule affairée des grandes villes. — Les Berlinois n'ont nullement le type que nous prêtons aux Allemands : ils sont bruns et assez vifs; les femmes, brunes aussi, pour la plupart, ont souvent d'assez gentils visages chiffonnés. — Mais toute cette activité n'est pas gaie; ces visages n'ont rien d'aimable. Les toilettes sont communes; et puis, partout et toujours, les différents types de l'officier prussien, tous également désagréables, avec la casquette plate, au large galon jaune, blanc ou rouge, qui, sans le sabre, ferait prendre tous ces messieurs pour des domestiques d'hôtel. J'en ai vu de toutes les espèces : le grand et imberbe cadet de cavalerie, la casquette en arrière, le nez au vent, l'œil insolent et provocateur; le lourd major, barbu, ventru et plein de morgue, sans doute baron ou comte dans sa province; et surtout l'officier mathématique, long, voûté et étroitement boutonné dans son uniforme vert, avec un air de bureaucrate et des lunettes. Et comme on voit bien qu'ils sont les lions du moment, quand ils passent, raides et gourmés, devant ces vitrines où la gravure et la photographie reproduisent de cent façons leurs dernières victoires! Car, sans parler de la très laide colonne triomphale, surmontée d'une victoire en crinoline, qu'ils viennent d'inaugurer au delà de la porte de Brandebourg, les Prussiens affichent tant qu'ils peuvent leurs exploits et leurs héros. Que de gravures de batailles! Que de portraits militaires! Ici, c'est la vieille petite figure de Moltke, « plus ridé que la vaste mer », comme dit Banville; là s'arrondissent les moustaches et se relèvent les yeux à la tartare du grand chancelier Bismarck; ailleurs, c'est la longue barbe du Prince Royal, et partout enfin, les dominant tous, portrait dans un cadre couronné d'or ou buste sur un socle de velours, la tête casquée du vieil empereur, avec ses yeux éteints et son gros sourire dans ses favoris!

Nous nous sommes justement trouvés à Berlin au moment des grandes manœuvres d'automne, et nous avons vu revenir par les rues d'assez importants détachements, surtout d'artillerie et de cuirassiers blancs. Par la pluie et la boue qu'il faisait

ce jour-là, je ne puis pas dire que ces troupes avaient l'aspect terrible que je m'attendais à leur trouver. Mais, d'après tous les renseignements que j'ai recueillis dans mes conversations, je crois l'armée allemande plus formidable que jamais. Un seul détail, qui prouve la prévoyance de ceux qui la commandent : dès à présent, dans l'éventualité d'une guerre avec la Russie, les officiers apprennent la langue russe, — qui est, dit-on, le plus difficile des dialectes de l'Europe.

Nous avons passé la majeure partie d'une journée de dimanche au Jardin zoologique, où s'était rendue la foule berlinoise. Ces établissements, du moins ceux que j'ai déjà vus à Hambourg et à Berlin, ne ressemblent pas à notre classique Jardin des Plantes. Ils sont le résultat d'entreprises privées, qui se rémunèrent par le prix d'entrée et y établissent des concerts et des « restaurations ». L'intérêt scientifique y est sacrifié à la curiosité des badauds. Pas d'autres collections que celles d'animaux vivants; mais elles sont d'ailleurs bien plus complètes et bien mieux installées, comme confortable et comme élégance, que dans notre vieux Muséum. Tout Berlin passe là son dimanche, quand il fait beau : il paraît que la musique et la bière leur semblent bien meilleures devant un lion ou une girafe.

Une autre journée a été consacrée au Musée, qui est célèbre, même en Allemagne, — où se trouvent pourtant celui de Munich et le fameux musée de Dresde, que je verrai ces jours-ci. — Il mérite sa réputation. Le Titien qui représente la fille de ce grand peintre, Lavinia, élevant sur ses deux mains une corbeille de fruits, est un pur et admirable chef-d'œuvre. La jeune fille, blonde, grasse et un peu forte, passe dans sa robe de brocart d'or; le dos est vu de trois quarts, et la tête, qui se retourne avec une grâce exquise, apparaît, presque de face, entre les deux bras soulevés, soutenant sur des mains de déesse la corbeille chargée de fruits magnifiques. Le fond est fait de ces vagues architectures grises et de cet azur sombre, traversé de nuages, tout spécial aux maîtres italiens. Ce tableau vénérable, dont le temps a un peu éteint, en la rendant peut-être encore plus harmonieuse, la prestigieuse couleur, m'a causé une de mes profondes voluptés artistiques : et tous les objets qui ont passé devant mes yeux pendant mon voyage seront depuis

longtemps effacés de ma pensée que je me rappellerai toujours le geste hardi et triomphal de Lavinia, son voluptueux sourire et ce rayon de soleil vivant que le grand Vénitien a fixé sur les ondes frisées et rebelles de ses cheveux d'or! — La galerie de Berlin possède d'ailleurs bien d'autres chefs-d'œuvre, et surtout deux très fameuses petites compositions de notre immortel Watteau : la *Comédie française* et la *Comédie italienne*, qui sont deux merveilles d'esprit, de grâce et de légère mélancolie. Une très considérable et très complète collection des primitifs allemands m'a aussi vivement frappé par le génie fort et naïf de ces conceptions; et le musée des antiquités égyptiennes, plus nombreux et bien plus décorativement disposé que celui du Louvre, est également très recommandable. — Les Allemands sont très fiers des gigantesques peintures murales de Kaulbach qui décorent l'escalier de leur Muséum. Je les ai trouvées, pour mon compte, froides, pédantesques et quelconques. C'est à peine du Delaroche, plus confus et plus prétentieux.

J'ai entendu les *Noces de Figaro* à l'Opéra. La salle est fort belle, et tout le fond en est occupé, depuis le parquet jusqu'au cintre, par la loge du Roi, ce qui est d'un effet très magnifique. Par contre, l'interprétation de l'œuvre de Mozart était pitoyable : toutes les mauvaises habitudes italiennes, Figaro en moustaches, Almaviva avec toute sa barbe, les chanteuses s'interrompant pour saluer et remercier des applaudissements, et des voix très médiocres, et une mise en scène des plus vulgaires. Allons, la capitale de l'art n'est pas encore ici!

Nous avons même voulu voir les Prussiens dans leurs amusements plus bas, et nous avons visité un certain *Ball-Haus*, qui correspond à peu près à Mabille ou à notre Casino. Sauf un maître des cérémonies en habit noir, chapeau mécanique sous le bras, ganté et cravaté de neige, et qui nous a beaucoup amusé par son air officiel et son sourire de sous-préfet un jour de comices, le *Ball-Haus* offre une débauche encore plus lugubre que celle des établissements de Paris, ce qui n'est pas peu dire. Ces demoiselles sont laides et mal mises; à peine quatre ou cinq couples de danseurs s'efforcent-ils de justifier l'enseigne de la maison; puis, détail singulier et qui jette un

jour tout nouveau sur l'innocence des mœurs germaniques, des cabinets particuliers existent dans le bal même, à une galerie supérieure, et, de temps à autre, un couple gravit cyniquement l'escalier qui y mène, pour en descendre une demi-heure après, sans aucune rougeur. — L'impartialité me force d'ajouter qu'il n'y avait pas grand monde à ce bal.

Voilà, mon cher, au courant de la plume, mon impression sur Berlin. J'y ai été triste tout le temps : cette ville sent trop la victoire, et nous savons trop laquelle!

Comme je te l'ai dit, je suis arrivé un peu souffrant à Dresde ; un gros rhume me retient encore à la chambre, et je n'ai encore rien vu de la ville. Madame Gonne, l'excellente tante de Paul, a pour moi des soins maternels ; pour rendre moins longues et ennuyeuses mes heures de captivité, elle me donne des leçons d'allemand et j'espère bientôt pouvoir échanger quelques mots avec son mari, le Professeur Gonne, un des peintres de genre historique les plus distingués de l'Allemagne. Il ne sait pas un mot de français et nous ne nous sommes encore parlé que par pantomime.

Maintenant, mon cher Lemerre, tu serais bien aimable de m'envoyer 100 thalers (375 francs) : car je suis tout à fait à sec. Fais-les moi parvenir par le moyen d'un banquier, s'il est possible, pour éviter les frais de poste et de change.

Mes souvenirs au Parnasse ; mes meilleures amitiés à ta femme, et à tous les tiens.

Je t'embrasse cordialement.

FRANÇOIS COPPÉE

Chez M. le Professeur Gonne, 23, Struve-Strasse, à Dresde (Saxe).

VIII

Wachwitz, 13 octobre 1873.

Mon bien cher ami,

Comme je vais décidément bien et que, dans ce moment, j'essaye par quelques promenades les forces dont je vais tant avoir besoin pour le voyage du retour, j'ai recommencé à

glaner quelques impressions et tu vas reprendre ton rôle de confident. Suppose donc que nous sommes tous deux dans un péristyle de carton, drapés de rideaux de lit, devant un orchestre à moitié vide : que je suis un jeune prince voyageur, Thésée ou Télémaque, que tu es un vague Théramène...

Et prête à mes discours une oreille attentive!...

Et d'abord, la galerie de Dresde. Tout simplement merveilleuse. Hélas! je l'ai vue en convalescent, en visiteur qui craint de se fatiguer, c'est-à-dire très vite et très mal. Je n'ai pu donner qu'un regard au *Denier de César* du Titien, au *Saint Jérôme* de Gérard Dow, à la *Madeleine* du Corrège, aux *Trois Femmes* de Palma Vecchio, au *Cimetière* de Ruysdaël, aux *Deux Fils* de Rubens, aux *Enfants de Charles Ier* de Van Dyck, à tant d'autres toiles merveilleuses. Je me suis même arraché trop vite à l'admirable *Vierge* d'Holbein, où tout ce que la maternité a de bon, de tendre, de doux et de saint est exprimé avec une naïveté profonde et sublime[1]. Mais du moins je suis resté longtemps, écrasé par l'admiration, devant la *Madone* de Raphaël. Ah! mon ami, voilà une impression dont il faut jouir, mais qu'on doit bien se garder d'analyser. Tout ce qu'on en dirait serait froid, incolore, nul et non avenu. Je n'avais vu que le Raphaël du Louvre, c'est-à-dire que je ne le connaissais pas : la Vierge de Dresde m'a révélé le vrai Raphaël, celui que je soupçonnais seulement d'après les reproductions de ses œuvres d'Italie. C'est tout bonnement le premier peintre du monde[2]. Jamais on n'a rien fait de plus beau en peinture, ni en quelque art que ce soit. Je voudrais tenir là cette brute de Courbet, pour lui dire qu'il n'est qu'un goitreux. En un mot, ce que la divinité et la beauté peuvent faire naître de plus idéal dans la pensée humaine, je l'ai vu, de mes yeux vu, réalisé sur cette toile splendide, dans cette œuvre totale, absolue, éternelle!

Mais si jamais un trésor n'a pas eu de chance, et est tombé dans les mains de gens qui n'en apprécient pas la valeur, c'est

1. On conteste aujourd'hui l'authenticité de cette œuvre, qui n'en est pas moins de premier ordre.

2. François Coppée ne connaissait pas encore les Rembrandt de Hollande, pour lesquels, plus tard, il ne devait point cacher ses préférences.

bien cet infortuné tableau. Non pas dans le sens de la fable de La Fontaine, *le Coq et la Perle*; au contraire! On formerait une bibliothèque considérable avec les volumes que les Allemands ont écrits sur la *Madone*. Des critiques d'art, des esthéticiens, — le mot existe ici, — toutes les variétés de pédants qui pullulent en Allemagne, ont vécu et vivent encore, ont acquis et acquièrent tous les jours une réputation et un titre de *Doctor* ou de *Professor*, en bavardant et en écrivaillant sur le chef-d'œuvre. Mais ils l'ont tellement examiné, analysé, disséqué; le public allemand, très épris des ennuyeux, est tellement ahuri par leurs ouvrages, que personne, ni le public, ni la critique, ne comprend plus rien au tableau, et ne sait plus l'admirer simplement, naïvement, comme on doit admirer la vraie Beauté.

Ceci m'amène à te parler du ver rongeur qui détruira l'Allemagne et qui, aujourd'hui déjà, l'épuise et l'affaiblit dans toutes ses manifestations intellectuelles, dans sa littérature, dans son art. C'est son respect idiot pour les titres universitaires, sa manie exagérée d'examens et de concours, son ridicule besoin de hiérarchiser tout, même les gens de lettres et les artistes: en un mot, son mandarinisme inflexible et pédant. En France, pour mériter le nom d'écrivain ou de peintre, il faut faire un livre et qu'il soit bon, un tableau et qu'il soit beau. Vous avez beau être sorti premier de l'École Normale, avoir un titre de docteur ès lettres, écrire dans la *Revue des Deux Mondes*, — rien n'y fait : si vous n'avez pas, par-dessus le marché, quelque chose d'original dans l'esprit, vous restez toute votre vie dans une profonde obscurité, et le premier venu, venant on ne sait d'où, avec un bon roman, avec de beaux vers, prend du premier coup la place qu'il mérite. C'est bien, c'est juste, c'est de la vraie liberté. L'Allemagne, au contraire, est une vaste *Revue des Deux Mondes*, une immense École Normale, une pépinière de lauréats du prix de Rome et du grand concours. Tout est pour eux, titres, places, honneurs et argent. Rien ne réussirait en dehors de cela; rien ne se tente même. De là, le triomphe de la médiocrité sur toute la ligne.

Une fois son diplôme et sa sinécure conquis à coups de dictionnaire, le *Doctor* ou le *Professor*, qui, pour me servir du farouche argot parisien, « n'a rien dans le ventre » se

jette naturellement dans la critique et dans l'érudition, refuge des impuissants. Aussi l'Allemagne est-elle inondée de ce genre de livres, et tu n'imaginerais pas le degré où va cette rage. J'ai vu le *commencement* d'un ouvrage sur « la musique avant Bach » : cinq énormes volumes ont déjà paru, et l'auteur n'en est encore qu'au ve siècle ; — or le contre-point, origine de la science musicale, a été établi au xve siècle seulement, par Monteverde. — Autre exemple : le romancier Freitag, piqué de la même mouche, publie un ouvrage dont l'action commence chez les Germains de l'âge de la pierre taillée, — « passons au déluge ! » — et qui doit se continuer jusqu'à nos jours. Bref, c'est du délire, et le plus drôle, c'est que le bon public fait semblant d'admirer ces lourdes et indigestes niaiseries, faute, du reste, d'un plus sérieux objet d'admiration. Car l'Allemagne, qui fourmille de Taines et de Beulés, n'a pas même un vaudevilliste comme Labiche.

Je ne me crois pas un obscurantiste, mais cet état de l'Allemagne m'a donné à réfléchir sur un des rêves les plus chèrement caressés par la démocratie qui, elle aussi, est ivre d'instruction obligatoire et d'examens à jet continu. Le système est peut-être bon pour avoir des électeurs éclairés, des fonctionnaires et des officiers suffisants, — et pourtant je note, en passant, que leur homme de génie, Moltke, est un aventurier, un soldat de fortune, — mais il me paraît funeste pour la littérature et pour les arts. On peut voter l'instruction, non le talent obligatoire. Les écoles et les examens ne prouvent rien. Un homme vaut beaucoup moins par les connaissances qu'il acquiert que par les pensées qu'il enfante. Instruisons-nous, j'y consens ; mais méfions-nous de l'esprit universitaire, — qui ne se développe que trop en France, — et que Dieu nous préserve des pédants !

Ces cuistres d'Allemagne sont physiquement très drôles. On les reconnaît aisément, promenant partout, avec un air d'importance, leurs vêtements noirs, leurs cravates blanches, leurs fronts bombés et luisants, leurs cheveux plats et leurs lunettes. La France se meurt de trop d'avocats ; l'Allemagne périra par les critiques. On en a mis partout. Le directeur de théâtre lui-même est un *Doctor* : je préfère encore le système ordinaire français, où cette place est prise par un banquerou-

tier. La conclusion de tout ceci, c'est que la patrie de Holbein et d'Albert Dürer n'a pas un peintre ; celle de Gœthe et de Henri Heine, pas un poète ; celle de Beethoven, de Mozart et de Gluck, le seul Wagner, — qui m'a l'air, lui aussi, d'un grand talent tué par l'esprit de pédantisme et par le parti pris.

Mon sujet m'a tellement entraîné que je suis forcé d'écourter quelques autres notes... D'abord, je voulais rendre cette justice à la nation allemande : elle contient un parti nombreux qui a désapprouvé la capture de l'Alsace et de la Lorraine. Presque tout le monde est prussien, comprenant que sous le sceptre du vieux Guillaume est assurée l'union de l'Allemagne, et, par conséquent, sa force. Mais l'asservissement de ces deux provinces est une telle iniquité que beaucoup d'esprits généreux la déplorent et nourrissent l'espérance chimérique qu'un jour, même, elle pourra être réparée, et cela sans effusion de sang. Mais, je me hâte de l'ajouter, leur illusion est insensée. C'est le vieux parti allemand qui pense ainsi ; mais la jeune Allemagne, enivrée de ses victoires, hait les Français et rêverait plutôt de nouvelles conquêtes.

Cette haine de la France, que j'attribue surtout à l'envie, prend toutefois encore sa source dans un autre sentiment. On ignore cela en France, où l'indifférence religieuse est, au fond, très grande ; il n'en est pas de même chez certains peuples protestants : si étrange que cela paraisse, on nous haït ici surtout comme catholiques. On débite, sur l'influence des prêtres en France, des contes à dormir debout. On prétend que nous allons déclarer la guerre à l'Italie, que les jésuites veulent empoisonner M. Thiers, etc. En France, les ministres protestants exercent librement leur culte ; en Prusse, on persécute les curés. Moi, je réclame, avec Béranger, le droit

D'aller partout, même à la messe,

et mon scepticisme constate, avec une amère satisfaction, la même intolérance dans toutes les religions, comme dans tous les partis.

On s'occupe beaucoup ici de la politique française, et on feint d'être fort sympathique à la République. Venant d'ennemis et de monarchistes, cette sympathie est peu sincère. C'est sans doute parce que la République — pardon, mon ami ! —

nous a maintenus dans un état de désunion et de faiblesse que l'Allemagne désire que nous la conservions. Au fond, les Allemands ne craignent qu'une chose, une alliance de la France et de la Russie : — ils se préparent à cette guerre; les officiers apprennent déjà le Russe; — et, dame! j'imagine difficilement un traité entre Gambetta et le czar.

Le procès Bazaine a ici un grand retentissement; on prétend même que le prince Frédéric-Charles veut déposer en sa faveur. Ce serait suffisant, je pense, pour décider le conseil de guerre à fusiller le maréchal.

La place me manque. J'aurais eu pourtant encore bien des choses intéressantes à te dire : ma petite excursion à l'entrée de la Suisse saxonne, ma visite à Pilnitz, les souvenirs de Napoléon Ier à Dresde, des détails sur le vieux roi Jean de Saxe, les vendanges, etc. Enfin, je te raconterai cela à Paris, où j'arriverai dimanche ou lundi. Je pars jeudi, probablement, et, d'ailleurs, je t'écrirai peut-être encore une fois, soit d'ici, soit de Cologne, après avoir vu les bords du Rhin.

Mes grandes amitiés à madame Lemerre, à tous les tiens. Ne m'oublie pas auprès de Dewez, d'Hippolyte, de Royer, de Belliol, de France, de tous tes fidèles.

Je t'embrasse.

FRANÇOIS COPPÉE

J'ai un peu travaillé.

ANTONIO FOGAZZARO

C'est avec un douloureux étonnement, l'hiver dernier, que les amis de Fogazzaro apprirent sa maladie; c'est anxieusement qu'ils attendirent ensuite le résultat d'une opération nécessaire; c'est avec une profonde tristesse, enfin, qu'ils reçurent la nouvelle de sa mort.

Fogazzaro possédait dans les lettres contemporaines une place à part. Ses adversaires mêmes l'estimaient. Ils le savaient si probe, si sincère, si « supérieur »! Rien chez lui qui sentît le professionnel, rien qui trahît ce qu'on appelle d'un mot d'argot, barbare mais expressif : le « gendelettres ». Avant d'être un écrivain, Fogazzaro était un homme, un honnête homme : bon époux, bon père, bon citoyen. En outre, et comme par-dessus le marché, il était poète, philosophe, romancier. Et quel délicat poète, quel noble philosophe! quel admirable romancier!

En tranchant si brusquement le fil de ses jours, la destinée s'est montrée cruelle à son égard, mais il faut reconnaître qu'elle aurait pu lui être plus cruelle encore. Fogazzaro serait mort plus difficilement s'il était mort avant d'avoir publié *Leila* ou s'il avait assez duré pour voir condamner ce livre. Ses meilleurs amis s'accordent à penser, d'ailleurs, qu'il n'eût point survécu à une telle catastrophe. *Leila*, c'est son testament spirituel : le monde n'eût pas entièrement compris Fogazzaro si le temps lui avait manqué de mener ce livre à bonne fin.

1er Septembre 1911.

Le Saint, paru en 1905, avait fait, comme on se rappelle, grand bruit. En mettant ce livre à l'index, le Saint-Siège n'avait pas médiocrement contribué à son succès. On se demandait dès lors quelle attitude Fogazzaro allait prendre. Il s'était soumis quand fut publié le décret condamnant l'ouvrage : persisterait-il dans la soumission? expliquerait-il son obéissance?

L'apparition de *Leila*, en novembre 1910, répondit à ces questions aussi clairement que possible : Fogazzaro, après quelques détours encore, rentrait ou, du moins, croyait rentrer dans le giron de l'Eglise. Il prétendait, du reste, et même avec impétuosité, ne s'être départi jamais de l'orthodoxie la plus stricte. Mais cette thèse appelle, à vrai dire, des réserves que nous formulerons tantôt.

Le Saint valait surtout par les idées qui s'y manifestent; *Leila*, œuvre d'art, l'emporte, et de beaucoup, sur *Leila*, traité de théologie. Le dernier roman de Fogazzaro n'en a pas moins, comme document philosophique, une importance capitale. Alors que l'auteur de tant de beaux livres vient de terminer sa course, il convient d'exposer sa pensée dans sa complexité et dans son intégrité. Elle le mérite à tous les points de vue.

I

Antonio Fogazzaro était né à Vicence, le 25 mars 1842. La Vénétie, en ce temps-là, nul ne l'ignore, appartenait encore à l'Autriche.

Or la famille Fogazzaro comptait parmi les plus impatientes du joug étranger. Le futur romancier du *Petit monde d'autrefois* reçut une éducation ardemment nationale. C'est en vain que le gouvernement autrichien, s'essayant à la douceur après la violence, exerça tout son pouvoir de séduction sur Mariano Fogazzaro, le père du poète. Vienne en fut pour ses frais : les Fogazzaro demeurèrent irréductibles. Tellement irréductibles qu'au lendemain de la paix de Villafranca ils quittaient la Vénétie pour le Piémont. Et c'est à Turin qu'Antonio Fogazzaro étudia le droit, d'ailleurs sans enthousiasme.

Mariano Fogazzaro adorait la musique. Jeune encore, Antonio fut instruit à l'aimer aussi. Il y paraît dans ses vers et dans sa prose. Son goût musical se marque jusqu'en ses préférences littéraires. Ses auteurs favoris furent toujours les écrivains harmonieux, habiles à faire chanter le verbe : Chateaubriand, Henri Heine, Victor Hugo. Dickens compte aussi parmi ses auteurs de chevet et parmi ceux dont il subit le plus tôt l'influence. Témoin la meilleure, peut-être, de ses fictions : *Petit monde d'autrefois*.

Il y a de l'humour chez le narrateur vicentin comme chez le conteur anglais. L'humour, c'est là, dit-on souvent, une forme d'esprit essentiellement septentrionale. Et cette remarque est assez juste. Exceptionnel chez les Italiens, l'*humour* d'Antonio Fogazzaro n'en mérite que davantage d'être signalé. Aussi bien y a-t-il chez ce poète, si bon patriote, nombre de traits peu nationaux. Pour avoir honni l'Autriche pendant sa jeunesse, il n'en éprouvait pas moins pour tout ce qui est germanique une tendresse véritable. A Daniel Cortis, son héros, il aurait — d'après un de ses biographes[1] — donné quelques traits de Bismarck jeune, dont il était un grand admirateur. A parler franc, je ne vois pas trop par où l'idéaliste Daniel Cortis s'apparente au maître de la *Realpolitik*. Mais passons... Il y a des personnages d'un germanisme moins problématique dans ce médiocre et incohérent récit intitulé *Malombra*, par où Fogazzaro débuta comme romancier en 1881. Les Allemands de *Malombra* sont même les figures les plus vivantes — faut-il dire les seules vivantes? — du livre.

L'amitié allemande est visible encore dans le *Mystère du poète*, publié en 1888 au retour d'un voyage au pays du Rhin. Dans ce volume perce même une admiration très vive pour le romanesque germanique, pour les *Lieder* mélancoliques où l'âme de la Germanie s'exprime, pour les vierges blondes en quoi elle est si féconde, pour la petite fleur bleue qui poussait naguère parmi les ruines des vieux burgs. « Les sapins dispersés parmi les hêtres imprégnaient de tristesse du Nord la poésie de la verdure et des fleurs » : ainsi parle, en ce roman, Fogazzaro. Cette tristesse du Nord, combien l'auteur de

1. Pompeo Molmenti, *Antonio Fogazzaro, la sua vita e le sue opere* (Milan, 1900).

Malombra la goûte! Libre aux classiques de s'exalter en face des paysages toscans, de célébrer la nature méridionale, l'olivier et l'oranger : son romantisme, à lui, se plaît bien mieux, se plaît uniquement parmi les sites septentrionaux. De l'Italie, si riche en aspects variés, il ne connaît, du moins il ne décrit que la seule Italie alpestre et lacustre. Mais il a tracé, par exemple, de cette Italie septentrionale, maints tableaux du charme le plus pénétrant. Une correspondance étroite se découvre entre cette nature qu'il glorifie et son génie propre. Par toutes ses fibres, Fogazzaro est un Italien du Nord.

La patrie enfin libérée, les Fogazzaro rentrèrent à Vicence. S'étant trouvés à la peine, ils se trouvèrent à l'honneur. Le père du poète fut nommé député. Le poète lui-même, occupa, sur la fin de sa vie, un siège de sénateur. Il portait le plus actif intérêt au ménage municipal de Vicence. Charitable, laborieux, il était mis à réquisition par tout le monde. Comme je lui rendais visite, il y a quelques années, dans sa ville natale, il me quitta, une heure ou deux, dans l'après-midi, pour présider une séance du « comité de la Bibliothèque ». Fogazzaro, jusqu'à son dernier jour, présida beaucoup de comités : nul ne remplissait avec plus de scrupule le devoir civique.

Toute sa façon de vivre était en parfait accord avec les principes très élevés qu'il professait : Fogazzaro partageait son temps entre la cité, la famille et la littérature. Il a eu trois enfants. Hélas! il a perdu, en 1895, — et ce fut une heure tragique dans cette existence si calme, — un fils de vingt ans qui donnait de grandes espérances. J'ignore si le pathétique récit de la mort d'Ombrette, dans *Petit monde d'autrefois* (1896) fut conçu par l'auteur avant ou après la mort de son fils; mais j'incline à croire qu'il fut écrit après : il m'en paraît plus poignant. Cette imitation de la réalité eût d'ailleurs été assez conforme aux habitudes de Fogazzaro : il n'avait pas une imagination très ardente, mais il observait à merveille; ses livres abondent en excellents portraits. Tous les personnages, ou peu s'en faut, de son meilleur roman — Franco Maironi, la mère de Luisa Rigey, l'oncle Piero — ont vécu dans son entourage : il les a copiés d'après nature.

Fog

II

M. Gabriele d'Annunzio, le brillant rival de Fogazzaro, a pris pour devise : *Se renouveler ou mourir*. En vertu de quoi ce dilettante génial et effréné fait succéder les drames aux romans, la poésie à la prose, descend de l'antiquité au moyen âge, remonte de nos temps à la Renaissance, toujours ondoyant, toujours divers. Une telle trépidation était étrangère à Fogazzaro. Il composait lentement et produisait peu. Ses livres, comme toute œuvre humaine, sont plus ou moins parfaits, mais tous ils proclament la conscience de l'auteur. Fogazzaro n'a rien publié que de mûri et d'achevé; il répugnait de toute son âme à l'improvisation.

Il était, du reste, suivant l'époque, les lieux — et les sujets — plus ou moins bien inspiré. Si, par la qualité des idées, ses diverses fictions se ressemblent, leur exécution est d'une valeur très inégale. Son premier roman, publié en 1881, est aussi, à mon sens, le plus imparfait.

Il est follement romanesque : les épisodes les plus irréels s'y enchevêtrent; l'intrigue se développe de la façon la plus bizarre; les héros commettent les actes les plus extravagants. *Malombra* est le roman-feuilleton d'un feuilletoniste qui aurait du style. Toutes ces inventions ne sont d'ailleurs pas d'un goût très sûr. Marina, l'héroïne, manque autant d'équilibre que de vraisemblance. Cette femme fatale se fait confectionner pour un gala, — et « par une couturière de Paris », — la toilette que voici : robe de moire bleue; sur le côté droit, une comète en broderie d'argent; sur la poitrine un écusson de velours noir; un lis découpé dans ce pectoral de velours laisse voir la blanche peau de la femme qui s'avisa de cette *création* sensationnelle. Cette robe étonnante caractérise assez bien le récit où Marina joue un rôle si ambigu et, tout compte fait, si peu aimable, Déjà le somnambulisme et le spiritisme tiennent dans ce roman une large place. Déjà les « hors-d'œuvre de métaphysique azurée », comme dira le poète, empiètent fortement sur l'œuvre même. Il règne dans *Malombra* une confusion, un artifice, un paroxysme, à quoi l'on reconnaît un débutant et un écrivain fort jeune encore.

Daniel Cortis, qui parut quatre ans plus tard (1885), témoigne d'un progrès immense. Pour beaucoup de bons juges, c'est le chef-d'œuvre de Fogazzaro. Je préfère *Petit monde d'autrefois*, mais cela ne m'empêche point de priser fort *Daniel Cortis*. La mesure, la sobriété de forme et de fond, qui manquaient si fâcheusement à *Malombra*, triomphent dans *Daniel Cortis* et l'ouvrage est d'un rare mérite. La vertueuse Hélène a épousé un coquin, le sénateur baron de Santa Giulia qui, par ses frasques, la fait cruellement souffrir. Hélène, pour sa consolation, est aimée de son cousin, le chevaleresque Daniel Cortis, et comme elle lui rend son amour! Mais Hélène et Daniel sont des chrétiens authentiques : ils résistent à la passion qui les porte l'un vers l'autre. Lutte épique! Le seul reproche qu'on puisse adresser aux héros de ce roman, c'est d'être trop héroïques. Cortis est d'une abnégation qui ferait, par instants, douter de son amour, tant cette abnégation est au-dessus des forces humaines. Il en devient un peu froid dans sa vertu, un peu marmoréen dans sa sublimité. On pourrait dire de lui ce qu'on a dit des « premiers rôles » de Corneille, — qu'ils marchent sur des échasses. — Dans *Malombra*, Fogazzaro tâtonnait encore; dans *Daniel Cortis*, il a trouvé sa voie. Rarement d'un livre à l'autre, écrivain réalisa de tels progrès et, d'apprenti un peu gauche encore, se transforma de la sorte en maître.

Le *Mystère du poète* (1888) rappelle plutôt *Malombra* que *Daniel Cortis*. C'est une histoire, de nouveau, très romanesque, touffue, complexe, dépourvue de l'unité si belle qui prévaut dans *Daniel Cortis*. L'héroïne est ici comme celle de *Malombra*, fort peu séduisante. Ce n'est au fond qu'une insupportable coquette et son amant paraît un peu sot, dans sa constance. Si *Malombra* fut un quart de succès, le *Mystère du poète* fut un demi-succès : n'est-il pas étrange qu'entre ces deux livres *Daniel Cortis* ait été une pleine réussite?

Les quatre romans publiés ensuite forment une sorte de cycle. On retrouve dans les uns et les autres les mêmes figurants ou leurs descendants directs. Le lieu de l'action est identique (sauf pour *le Saint*, qui se déroule à Rome et aux environs). La beauté du cadre — l'Italie du Nord — ne contribue pas peu à la beauté de ces ouvrages. Par-dessus tous,

j'aime le premier de la série : *Petit monde d'autrefois* (1896). J'exposerai plus loin le conflit moral qui s'élève entre les deux personnages du premier plan et forme le thème du récit. Les personnages secondaires ne sont pas moins attachants : sous leurs accoutrements surannés, avec leurs rabâchages, leurs plaisanteries désuètes, ils sont délicieux. Comme toile de fond, le lac de Lugano, les montagnes et les glaciers qui le dominent et les torrents qui s'y jettent. Et quelle atmosphère alpestre, tonique et vivifiante on respire entre les pages du livre! L'idée de la guerre sainte contre l'Autriche y règne souverainement. Et Fogazzaro a noté lui-même « l'étrange contraste » entre le calme de cette nature grandiose et la dure nécessité de la lutte prochaine : « Les montagnes hautes et tristes semblaient penser à ce formidable avenir ». Il a rendu plus frappant ce contraste par la note humoristique qui alterne si heureusement avec la note patriotique et grave. Dans *Petit monde d'autrefois* Fogazzaro souvent égale Dickens. Que de grâce dans sa façon de railler doucement ces bonshommes dont le souvenir l'attendrit et qu'il adore!

Petit monde d'autrefois, c'était l'idéal; *Petit monde d'aujourd'hui* (1901), c'est la réalité. Le premier de ces romans, c'est la poésie: le second, c'est la prose. On connaît l'image de Forain : « Elle était si belle sous l'Empire! » Fogazzaro aurait pu donner cette légende pour épigraphe à son *Petit monde d'aujourd'hui*, sans qu'on pût cependant l'accuser d'avoir mis le moindre parti pris de pessimisme à peindre l'Italie nouvelle. *Petit monde d'autrefois* est un roman déjà historique: *Petit monde d'aujourd'hui*, un roman politique: *le Saint*, qui survint quatre ans plus tard (1905), un roman religieux.

Entre tous les écrits de Fogazzaro, celui-ci a fait du bruit. Nous reviendrons plus loin sur la doctrine qui s'en dégage. Au point de vue purement littéraire, *le Saint* est le moins bien venu des quatre romans du cycle inauguré par *Petit monde d'autrefois* et terminé par *Leila*. Fogazzaro a publié entre 1891 et 1898 toute une série d'essais philosophiques. Il est trop uniquement philosophe dans *le Saint*, trop uniquement « penseur ».

Le saint homme dont il s'agit dans cette fiction, Benedetto, n'est pas copié d'après nature, comme les inoubliables acteurs

de *Petit monde d'autrefois* : c'est un être idéal, le fils spirituel, le disciple aimé de Fogazzaro lui-même. Il tient d'admirables discours; mais, alors que le vertueux Cortis, pour idéalisé qu'il fût, donnait l'illusion d'un individu en chair et en os, Benedetto semble un être surnaturel. On prend intérêt à son enseignement parce qu'on y croit voir (jusqu'à quel point est-ce exact?) le reflet des pensées personnelles de Fogazzaro: mais c'est uniquement comme traité polémique, en vérité, que *le Saint* réussit. Par lui-même, Benedetto est trop un pur esprit et un esprit trop pur pour que ses tribulations transportent le lecteur.

On disait, quand parut cet ouvrage : « Le génie de l'auteur a péri dans les débats théologiques. La pratique des romans à thèse a éteint chez lui toute imagination et toute force d'invention. » *Leila* (novembre 1910) a victorieusement répondu à ces méchants propos. Sans doute, il reste là beaucoup de casuistique pieuse, mais l'analyse du cœur humain recommence à tenir la première place. Le seul personnage de Donna Fedele fait de ce livre un très admirable roman. Jamais Fogazzaro ne fut mieux inspiré qu'en façonnant cette figure de bonté et d'indulgence, d'innocence sans niaiserie, de piété sans ascétisme. Un conflit d'amour très dramatique, des paysages tantôt majestueux, tantôt d'un charme intime, des pages d'observation aiguë et de haute poésie, on trouve tout cela dans *Leila*, mêlé harmonieusement. Autre mérite : l'humour, si essentiel naguère au talent de Fogazzaro et dont nous regrettions l'absence dans *le Saint*, l'humour célèbre dans *Leila* une rentrée triomphale. Si bien que cette dernière œuvre, il faut le répéter bien haut, est une fort belle œuvre.

Dans *Leila*, comme dans tous les romans de Fogazzaro, on rencontre, à chaque instant, des dialogues en parler vénitien. On a discuté à perte de vue sur la valeur de cette littérature dialectale. Pour en juger sainement, il faut faire abstraction de nos idées françaises et garder en mémoire l'importance des divers dialectes italiens. Tous, ils ont de brillants états de service. En ménageant dans ses livres une large part au dialecte de sa province, Fogazzaro nous semble avoir obéi à une louable tradition. Le caractère intime et patriarcal de ses narrations en acquiert plus de relief. « S'il vous vient une

idée, — a dit le critique Luigi Settembrini[1], — et que vous ne sachiez comment l'exprimer, exprimez-la comme ferait votre mère, comme feraient les habitants de votre petit pays, exprimez-la comme fit Manzoni, — avec les mots et les modes de votre dialecte. — Quiconque n'aime pas sa mère, ni sa famille, ni son petit pays, je n'en veux pas pour ami, car il n'est pas galant homme. Quiconque méprise le dialecte de sa mère, de sa famille, de sa patrie ne sera jamais un écrivain galant homme. » Luigi Settembrini édictait cette règle à propos de Manzoni et de ses *Fiancés* : elle vaut pour Fogazzaro comme elle a valu pour Manzoni.

III

Cet Alessandro Manzoni, à qui l'on doit une des plus belles histoires d'amour de la littérature italienne, en était venu, sur la fin de sa vie, à condamner absolument le rôle que l'amour joue dans la poésie. Considérant les catastrophes qui résultent de cette passion, il crut devoir énoncer le précepte qu' « il n'en faut point écrire de manière à y faire consentir l'âme du lecteur ». Fogazzaro, dont nous savons la nature scrupuleuse, a été amené, comme Manzoni, à réfléchir sur ces descriptions amoureuses sans lesquelles le roman ne serait pas le roman. Par bonheur, Fogazzaro n'a point conclu dans le même sens que son célèbre devancier. Il a même pris contre lui avec énergie, avec une énergie convaincante, la défense de l'amour et des œuvres d'imagination qui en dissertent.

Et pourquoi pas? L'amour n'est pas de toute nécessité un dissolvant. Il est une force, mais une force qui peut être employée pour le bien comme pour le mal : l'écrivain honnête homme fera servir cette force au bien. De tous les sentiments que nourrit l'âme humaine, l'amour est sans doute le plus puissant : il convient de l'utiliser à cette « ascension de l'humanité » à laquelle Fogazzaro croyait de tout son idéalisme.

Il est, du reste, bien évident que l'amour ne joue pas, dans le roman, surtout moderne, ce rôle édifiant que lui assignait

1. Rapporté par M. Molmenti (ouvrage cité p. 105).

le moraliste de *Daniel Cortis*. Mais parce que d'autres en usèrent mal, il ne s'ensuit pas que tous doivent commettre la même faute. De fait, on chercherait en vain chez Fogazzaro la moindre peinture voluptueuse, le moindre mot capable de blesser la pudeur la plus vite alarmée. L'amour, chez lui, ne va pas sans délicatesse et décence. C'est la beauté morale de ses jeunes filles et de ses jeunes femmes, non moins que leur beauté physique, qui excite, dans ses romans, les grandes passions. De l'amour charnel, ses personnages s'élèvent à d'autres sentiments plus éthérés. Ils se fortifient dans la passion comme d'autres héros, chez d'autres romanciers, s'y amollissent. L'amour est pour eux une sorte d'épreuve du feu, où les médiocres deviennent bons et les bons meilleurs. Invoquant cette étrange Violet qui l'entraîna — pour mourir enfin tragiquement — parmi des aventures si bizarres, l'infortuné « poète » dont Fogazzaro nous raconte « le mystère » s'écrie : « Je dois dire quelle part de toi Dieu me concède encore après dix ans écoulés, combien tu es vivante pour moi et quel est le fruit de notre union depuis que tu t'es faite invisible. »

Fogazzaro appelle « idéalisation amoureuse de la femme » sa théorie sur le rôle de l'amour dans la littérature. Platon n'avait-il pas attribué à la passion une fonction analogue?

N'est-ce pas l'amour platonique, l'amour le plus authentiquement platonique, ce sentiment qui dirige l'un vers l'autre, avant de les élever jusqu'à Dieu, Hélène et Daniel, dans *Daniel Cortis*, Piero Maironi et Jeanne Dessalle, dans *Petit monde d'aujourd'hui* et dans *le Saint*? Avec une crudité de langage bien rare chez Fogazzaro, Jeanne Dessalle déclare péremptoirement : « La seule idée des suprêmes satisfactions sensuelles m'inspire une répugnance énorme. Je réussirais peut-être, en faisant un effort, à me sacrifier pour contenter la personne aimée, mais je suis sûre qu'ensuite je l'aimerais beaucoup moins. » Piero Maironi, si enflammé qu'il soit, admet ce régime un peu maigre : « Quel amour unique, songe-t-il, que celui-là, où le plus noble idéalisme s'allie aux désirs les plus délicats et les plus raffinés des sens! » Une seule fois, dans une auberge de montagne, pendant une nuit qu'il passe porte à porte avec l'aimée, il éprouve une défail-

lance, une velléité de défaillance. Mais un incident se produit qui écarte la tentation; de sorte qu'il aura côtoyé le péché sans y tomber. Oserai-je dire, au surplus, que de cette faiblesse passagère le lecteur ne lui sait point mauvais gré? Piero Maironi, par sa demi-chute, se rapproche des humbles mortels à qui les sommets où cheminent les amants selon le gré de Fogazzaro semblent tout de même un peu inaccessibles. Daniel Cortis, constamment héroïque. Daniel Cortis, fermé à toute convoitise est moins vivant, j'en ai déjà fait la remarque, parce que trop parfait.

Les obstacles, on l'a déjà observé, qui, chez Fogazzaro, séparent les amants, ne sont presque jamais le fait du monde ou de la vie : obstacles intérieurs, obstacles d'âme. C'est par respect pour la sainteté du lien conjugal que Daniel Cortis et Hélène de Santa Giulia font taire leur cœur et leurs sens. L'adultère est trop bas pour ces âmes trop hautes : « Tout sentiment, même l'amour, disparaissait toujours en Cortis devant la vision lucide et certaine d'un devoir. »

Cortis est aidé dans sa résistance au mal par une foi vigoureuse : « Il était aveuglément convaincu que Dieu lui disait : *Tu as l'âme d'Hélène; elle, tu l'auras dans l'autre vie...* » Ce puissant secours qui vient de la religion, il est refusé à Hélène : sa vertu n'en est-elle pas plus méritoire?

Fogazzaro est si profondément imprégné de christianisme qu'à tous les conflits d'amour il mêle toujours un conflit religieux. Ce conflit se présente même sous un aspect quelque peu monotone, qu'on n'a pas manqué de lui reprocher : *il* est croyant, *elle* est sceptique; parfois son scepticisme, à elle, se brise contre sa foi, à lui; parfois l'issue du conflit est indiquée moins nettement.

Le scepticisme d'Hélène, dans *Daniel Cortis*, est le fruit amer de sa précoce expérience. C'est un scepticisme fait de dégoût et de tristesse, de la tristesse qu'éprouve une femme d'élite au contact impur d'un baron de Santa Giulia. Hélène, d'ailleurs, n'est pas athée : « Elle avait seulement une foi triste et sévère en Dieu. » Au contact de Daniel, le vague déisme d'Hélène fait place à un sentiment plus précis et, l'amour aidant, elle apparaît, à la fin du livre, presque croyante. Je dis : « presque ». Et, en effet, si, au moment de quitter son

noble ami pour accompagner au delà des mers, par devoir conjugal, l'odieux Santa Giulia, elle promet de « prier », c'est moins, semble-t-il, pour se rapprocher de Dieu que pour se rapprocher, sous le patronage divin, de l'homme qu'elle aime. Aussi bien a-t-on critiqué la moralité de cette conclusion : il s'est trouvé des censeurs implacables pour accuser Fogazzaro d'avoir préconisé par là une sorte d' « adultère spirituel ». Ce grief est vraiment mal fondé. Daniel et Hélène, celui-là par foi chrétienne, celle-ci par « farouche loyauté », tous deux par fidélité au devoir, ont dompté l'instinct qui les attirait l'un vers l'autre et se sont gardés purs : voilà le fait. Combien ne faut-il pas avoir le goût du paradoxe pour trouver de l'immoralité à cette admirable victoire morale!

Le conflit religieux entre *elle* et *lui* tient dans *Petit monde d'autrefois* une place encore plus grande. Le malentendu pieux est l'âme même de ce livre, de cet admirable livre. Mais l'intention apologétique y est moins apparente que dans *Daniel Cortis* et les récits qui suivront. Il semble que Fogazzaro dans ce roman ait fait de l'art pour l'art, de la psychologie pour la psychologie. A telle enseigne que des critiques malveillants — les mêmes qui incriminaient la morale de *Daniel Cortis* — ont pu s'amuser à soutenir que Louise l'emportait infiniment en beauté d'âme sur son mari. La mollesse séraphique de Franco Maironi est un peu agaçante, j'en conviens, dans la première partie de l'ouvrage. Fogazzaro rapporte incidemment qu'à l'époque où il a situé son récit, en 1854, les hommes de son pays n'avaient pas cette hâte fiévreuse dont ils sont aujourd'hui dévorés : « Ils consacraient plusieurs heures par jour aux joies de la contemplation. » Toutefois on est en droit d'estimer que, pour un patriote impatient de voir éclater la guerre sainte, Franco sacrifie un peu trop à ces joies saines mais stériles de la contemplation. Louise n'a pas tout à fait tort quand elle lui dit : « Tu es la bonté même, mais ta foi et tes pratiques rendent presque inutiles tous ces trésors... Sans la foi et sans la prière, tu aurais voué le feu que tu as dans l'âme à ce qui est sûrement vrai, à ce qui est sûrement juste, ici-bas, sur la terre; tu aurais éprouvé ce besoin d'action que j'éprouve, moi. » La religion de Louise est toute

différente de celle de son mari. C'est un mélange assez louable encore de positivisme et d'altruisme : « Dès l'âge de quatorze ans, elle s'était accoutumée à ne pas regarder au delà de la vie présente et en même temps à ne pas penser à soi, à vivre pour les autres, pour leur bonheur terrestre, dans un sentiment énergique et fier de la justice. » Comme Hélène de Santa Giulia, Louise croit en Dieu, par un déisme élémentaire : « Dieu existe. Ce qu'il demande de nous, nous le comprenons par le cœur qu'il nous a fait. Il veut que nous nous occupions seulement de la terre, des choses que l'on peut comprendre, des choses que l'on peut sentir. »

Il est loisible d'ergoter sur le mérite respectif des thèses développées par le mari et par la femme : je vois sans surprise les esprits totalement dépourvus de toute sympathie pour le mysticisme préférer l'idéal de Louise à celui de Franco, — et la possibilité de cette opinion prouve en tout cas la profondeur autant que l'impartialité, la loyauté psychologique du romancier italien. — Mais poser en fait la supériorité de Louise, telle que celle-ci nous est montrée dans la dernière partie du livre, me paraît singulièrement téméraire. Franco et Louise s'enorgueillissaient d'une petite fille, d'une délicieuse enfant, Marie, surnommée Ombrette, qui périt dans le lac de Lugano, par un jour d'orage : le père et la mère éprouvent de cette catastrophe le même choc horrible; mais Franco, *parce que chrétien*, n'en est pas brisé, anéanti comme sa femme.

« Je n'ai jamais pu, — déclare Louise, expliquant sa croyance, — je n'ai jamais pu ressentir vraiment, malgré tous mes efforts, cet amour d'un Être invisible et incompréhensible. » Et encore : « La seule possibilité pour moi d'aimer Dieu, je la trouve en cette enfant, puisqu'en elle Dieu me devient visible, intelligible. » On conçoit, dès lors, combien Louise est frappée par la mort de sa fille : elle en renie Dieu avec une rage froide. D'autre part, comment se résigner à croire son enfant à jamais engloutie dans le néant? Pour rentrer en rapports avec Ombrette, Louise devient spirite. Et cette inconséquence, à mon avis, est d'une psychologie très fine et très sûre.

C'est Franco, le contemplatif, le faible Franco qui sera, dans cette crise, l'être vraiment fort. Comme sa femme songe au

suicide, comme elle fixe un regard désespéré sur l'eau attirante du lac, il s'écrie : « C'est donc là ta manière de combattre ? J'ai cru jadis que c'était toi la plus forte. Maintenant, je comprends que c'est moi. » Trempé par l'adversité, Franco reprend le fardeau de la vie avec un nouveau courage. Il revêt, dans les dernières scènes du livre, une grandeur singulière. La dignité calme avec laquelle il décroche son fusil et va s'enrôler contre l'Autriche est profondément émouvante. M. Fogazzaro ne fait voir qu'en ce moment décisif la supériorité de son héros. Il a presque attendu la fin du livre pour livrer sa conviction intime, à savoir qu'une foi chrétienne éclairée est une source inépuisable de force morale. Mais comme il rattrape, dans ces dernières pages de *Petit monde d'autrefois*, le temps perdu ! Et combien, après tout, son opinion favorable sur le christianisme semble raisonnable !...

Et c'est encore une femme incroyante que le romancier oppose à un homme croyant dans *Petit monde d'aujourd'hui*. Parmi toutes les figures de femmes amoureuses et sceptiques dessinées par Fogazzaro, Jeanne Dessalle est séduisante. Tout en ayant horreur de la chute, il s'en faut de peu qu'elle ne succombe. Inconséquence humaine, par trop humaine !

Au point de vue moral, Piero Maironi est d'abord inférieur à Jeanne, ensuite supérieur. Au point de vue littéraire, il lui est constamment inférieur. Jeanne est beaucoup plus intéressante, dans *Petit monde d'aujourd'hui*, que son ami. Et Jeanne demeure telle alors même que, sous le nom de Benedetto, Piero Maironi, dans *le Saint*, accomplit des miracles. Par amour pour lui, Jeanne Dessalle — bien que ne *croyant* pas — se résigne aux sacrifices qui doivent coûter le plus. Maironi a raison de louer pour sa beauté « cette âme malade de scepticisme qui, si elle plaçait en Dieu l'amour qu'elle a placé dans une créature, deviendrait sublime ». Telle quelle, si elle n'est pas sublime, elle ne mérite pas moins que Daniel Cortis et Hélène d'être saluée comme héroïque.

Au dénoûment du *Saint*, Benedetto mourant la mande à son chevet. D'un effort surhumain il tend vers elle un crucifix et Jeanne pose sur l'objet sacré une lèvre fervente. Fogazzaro a voulu que Benedetto, à son lit de mort, opérât un suprême miracle.

Nous avons dit ce que le romancier entend par « l'idéalisation amoureuse de la femme » et l'influence ennoblissante qu'il prête à ce procédé poétique. Il y a lieu d'observer qu'il fait servir au même but édifiant l'idéalisation amoureuse de l'homme : Daniel Cortis et Piero Maironi gagnent à Dieu par leur exemple les femmes auxquelles ils commencèrent par vouer un culte de chaste tendresse.

IV

M. Molmenti, dans son ouvrage biographique, rapporte que Fogazzaro subit pendant son adolescence une crise religieuse grave, d'où sa foi, d'ailleurs, sortit intacte et même plus solide. On ne perçoit, dans l'œuvre du romancier vénitien, aucune trace de cette crise. Dès ses premiers récits, — *Malombra*, *Daniel Cortis*, le *Mystère du poète*, il n'est pas seulement, comme il le proclame lui-même, « spiritualiste transcendantal », mais catholique, foncièrement catholique. Peut-être y a-t-il dans le sentiment religieux, tel qu'il s'exprime au cours de *Malombra*, quelque chose de tumultueusement romantique et, par conséquent, d'un peu maladif. Peut-être des accents panthéistes résonnent-ils dans le *Mystère du poète* qui feraient murmurer des chrétiens très rigoureux. « Il faut être, y est-il déclaré, un visionnaire inutile pour savoir quelle joie on éprouve à se sentir en état de grâce parmi les pierres, les eaux et les plantes... » Fogazzaro, certes, n'aurait plus écrit cela dans ses derniers romans. Mais la ferveur de sa foi, sinon la qualité parfaite de cette foi, dès ses débuts était éclatante.

Son catholicisme se marque davantage et se précise dans *Petit monde d'autrefois*. Vers 1888, c'est-à-dire à l'époque où fut publié le *Mystère du poète*, Fogazzaro, qui aima de tout temps les lectures sérieuses, même fortes, avait rencontré un ouvrage de J. Le Conte, professeur de l'université de Californie, intitulé *Evolution and its relation to religious thought*[1]. A cette lecture, un éblouissement s'était emparé du romancier italien. Il avait toujours cru ; mais il allait croire, désormais, plus fer-

1. *L'évolution et son rapport avec la pensée religieuse.*

mement et surtout plus raisonnablement : « Les idées contenues dans ce livre, a-t-il raconté, se déroulaient, se réalisaient avec rapidité dans mon esprit. Et voilà que, sur le déclin de la vie, une beauté perceptible de la vérité supérieure aux sens, de la vérité purement intellectuelle, montait et se déployait pour la première fois en mon âme. La voix intérieure, fidèle et constante, n'avait pas menti. Non seulement il n'y avait pas antagonisme entre évolution et création, mais l'image du créateur se rapprochait de moi, s'agrandissait prodigieusement dans ma pensée. J'en éprouvais un respect nouveau et, en même temps, une frayeur semblable à celle qui vous envahit quand vous approchez votre œil de la lentille d'un télescope et quand vous découvrez soudain dans le miroir, énorme et tout voisin, l'astre que l'instant d'avant vous considériez au ciel à l'œil nu. »

On sait que la théorie de l'évolution, salnée d'abord comme devant éclaircir tous les mystères, est aujourd'hui battue en brèche par de très grands savants. Quel que soit le sort réservé à cette doctrine, elle aura possédé en Fogazzaro son poète. Il faut lire les essais si forts de substance et délicats de forme que cet imaginatif d'intelligence robuste a consacrés au système de l'évolution, — où il aperçoit le plan selon lequel Dieu a créé le monde. — On a dénoncé l'immoralité du transformisme; Fogazzaro en démontre, au contraire, la haute moralité. Un personnage du *Saint*, théologien savant, ne s'avise-t-il pas de soutenir cette idée que la conscience humaine s'élabore progressivement chez les animaux supérieurs avant de s'épanouir chez « le roi de la création »? Pour les purs tout est pur, et les yeux d'un homme vraiment moral voient dans tout l'univers des spectacles de moralité. Aussi Fogazzaro ne sépare-t-il point l'éthique de la religion. La perfection morale est pour lui le but de l'humanité; la religion est l'agent le plus sûr de cette perfection. Pour lui comme pour son Corrado Silla, « la valeur des transformations religieuses et politiques, même des progrès scientifiques et matériels, se résolvait dans la somme, non de vérité ou de prospérité, mais de bien et de mal moral qui en dérive ».

Romancier de l'âme, Fogazzaro a naturellement mis en scène une quantité d'individus religieux. Il a reproduit la

« vie intérieure » de maints croyants et demi-croyants, déistes, agnostiques, bigots et cléricaux. Il a scruté avec un soin spécial l'âme ecclésiastique, de sorte qu'on ne sait s'il faut plus admirer ses bons ou ses méchants prêtres, tellement ils ont tous un air de vérité. Sous ce rapport — comme sous plusieurs autres — Fogazzaro rappelle Alessandro Manzoni. Les Don Abondio et les Padre Cristoforo ne sont pas plus typiques que les Don Innocenzo, les Don Giuseppe Flores, les Don Aurelio ou les Don Emanuele et les Don Tita.

Il advient qu'on ait quelque peine à se reconnaître dans toute cette littérature religieuse : on peut être tenté, sans y mettre aucune malice, d'attribuer à Fogazzaro des sentiments qui sont seulement ceux de ses personnages. Il a souffert de ces interprétations abusives et les a énergiquement réfutées. C'est ainsi qu'on l'a taxé — bien à tort, affirme-t-il — de modernisme : « On veut à toute force — a-t-il gémi dans une lettre à M. Molajoni [1] — que je sois un moderniste et pis qu'un moderniste. Ce que l'on gagne à me calomnier ainsi en péchant contre la vérité et la charité, vraiment, je ne le sais pas. » Nous l'ignorons de même. Nous inclinons, d'ailleurs, à supposer que ceux-là ne péchèrent pas sciemment qui, du vivant de Fogazzaro, commirent l'erreur dont il s'affligeait. Cette erreur, au surplus, si erreur il y a, ne fut-elle point partagée en très haut lieu?... Admettons pourtant qu'il y ait eu erreur. Et cherchons par un examen attentif des textes à saisir la véritable pensée du nouveau Manzoni.

Il s'insurgeait contre l'épithète de « moderniste », mais il ne lui déplaisait pas, croyons-nous, d'être appelé « catholique progressiste ». C'est une désignation qu'il employait souvent lui-même et il ne cachait pas sa sympathie pour ceux qui méritent ce titre. N'est-ce point parler en « catholique progressiste » que de définir ainsi Dieu? « Celui qui est mieux connu des générations humaines à mesure qu'elles progressent dans la civilisation et la science, Celui qui consent à se laisser honorer par chacune de ces générations selon le pouvoir de celle-ci et peu à peu transforme et élève l'idéal des peuples en se servant, au moment propice, pour gouverner la terre, des

1. V. Pio Molajoni, *Antonio Fogazzaro. — Il pensatore, l'artista, l'uomo,* — une brochure de trente et une pages. Rome (sans date).

idéals inférieurs et passagers. » La tendresse de Fogazzaro pour le catholicisme progressiste s'atteste encore à la manière dont il parle de Giovanni Selva. C'est, comme on se rappelle, un des personnages les plus marquants du *Saint*. Or si Piero Maironi, dit Benedetto, dit « le Saint » ne peut être réclamé par le groupe moderniste, il me paraît bien que Selva en fait ouvertement partie : Fogazzaro ne lui retire pas son estime pour cela. Il va jusqu'à dire de Giovanni Selva qu'« il serait populaire en Italie si les Italiens s'intéressaient davantage aux études religieuses », car Giovanni Selva est « le plus légitime représentant italien du catholicisme progressiste ». Ces mots — n'est-il pas vrai? — n'impliquent aucune hostilité à l'égard du catholicisme progressiste. Que dis-je? n'impliquent-ils pas tout le contraire?

Ce n'est, du reste, ni plus ni moins qu'une réforme radicale de l'Église romaine que se propose le catholicisme progressiste de Fogazzaro et de ses amis. Cette réforme, Giovanni Selva voudrait qu'elle s'accomplît « sans rébellion, par l'autorité de l'Église ». Et Fogazzaro approuve ce désir. Ses sympathies réformatrices se marquent non seulement à la faveur dont il entoure dans ses romans les novateurs religieux, mais encore aux couleurs fort sombres sous lesquelles il peint les ennemis du catholicisme progressiste. L'abbé Marinier, en qui l'auteur du *Saint* voulut incarner cette hostilité même, est un individu fort déplaisant.

Qu'est-ce donc que Fogazzaro entendait par cette réforme catholique, qu'il appelait de ses vœux? Je dis : « qu'il appelait de ses vœux », car je me refuse à imaginer qu'il eût écrit un roman pour la démontrer nécessaire, s'il l'eût désapprouvée. On est parfaitement autorisé à voir dans le réformateur du *Saint*, Piero Maironi, l'interprète de sa pensée.

Piero Maironi n'est pas franchement moderniste, c'est entendu. Parlant à Rome en public, il prend soin de le spécifier : « Dans le camp du catholicisme militant, déclare-t-il, on s'est enivré de l'idée du *moderne*. Le *moderne* est bon, mais l'*éternel* est meilleur. » Prenons acte de cette condamnation. L'orthodoxie de Piero Maironi en est-elle plus authentique? Je ne le crois pas. Un vague déiste, un de ces hommes d'aujourd'hui qui possèdent ce qu'on a si finement

appelé « la piété sans la foi », pourrait admirer, à cause de sa beauté morale, la doctrine de Benedetto : « A ses yeux, explique Fogazzaro, le christianisme est surtout action et vie selon l'esprit du Christ ressuscité qui vit toujours au milieu de nous... Sa religion n'a pas pour objet le *credo* de telle Église chrétienne, plutôt que de telle autre, etc. » Mais si ce point de vue est celui d'un protestant libéral, voire d'un catholique progressiste, qui donc oserait soutenir qu'il est d'un catholique orthodoxe?

Laïque très obscur, j'aurais scrupule à discuter ainsi la religion de Fogazzaro, si Fogazzaro n'avait été lui-même un théologien improvisé. Il n'est que les profanes pour avoir de telles audaces! Quelle ne fut pas la témérité du romancier morigénant le Saint-Siège par la bouche de son Benedetto! Piero Maironi, devenu un saint prophète, dénonce au pape les méfaits de quatre esprits malins : l'esprit de mensonge, l'esprit de domination, l'esprit d'avarice, l'esprit d'immobilité. Ce dernier est peut-être le plus malfaisant : « C'est l'esprit d'immobilité, prononce Benedetto, qui, voulant conserver les choses impossibles à conserver, attire sur nous les dérisions des incrédules. » Et Benedetto, avant de prendre congé du Saint-Père, présentant la défense de son ami, ajoute : « La condamnation de Selva porterait un coup aux énergies les plus actives et les plus vitales du catholicisme. L'Église tolère des milliers de livres ascétiques stupides qui rapetissent indignement l'idée de Dieu dans l'esprit humain. Ne condamnez pas ceux qui la grandissent... » Le conseil, à mon humble avis, n'était pas mauvais ; mais cette apologie de Selva dans la bouche de Benedetto ne fournit-elle pas un argument d'une certaine force aux critiques qui dénoncèrent en Benedetto un moderniste? « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es!... » Le proverbe peut mentir; mais l'erreur de ceux qui l'appliquèrent à Piero Maironi et à Fogazzaro est bien compréhensible. L'Encyclique *Pascendi* dénonce, dans le modernisme, non pas une hérésie spéciale, mais le rendez-vous de toutes les hérésies : à ce taux-là, il n'y aurait rien de surprenant à ce que le Souverain Pontife de Fogazzaro eût découvert en Benedetto un hérétique, un catholique américanisant, tout au moins. Et cette opinion serait d'autant plus plausible que Fogazzaro lui-

même a professé quelque temps une grande admiration pour l'audacieux catholicisme d'outre-mer. Cette admiration, il est vrai, n'était pas encore suspecte. Elle ne devint telle que le 22 janvier 1899, — soit le jour où Léon XIII condamna l' « américanisme » dans une Encyclique spéciale.

Donc, Fogazzaro se tenait pour catholique, d'un catholicisme rigoureusement orthodoxe : « J'accepte tous les dogmes, a-t-il déclaré, dans leur sens vrai et propre, depuis l'inspiration des livres sacrés jusqu'à l'infaillibilité pontificale. » On devine, après cela, quel chagrin s'empara de lui devant la mise à l'index du *Saint*. On imagine le désespoir qu'il eût éprouvé en voyant condamner *Leila*. *Le Saint* avait été publié le 5 novembre 1905 ; à la fin de décembre, l'auteur écrivait à un ami : « Il me semble que tout danger de condamnation est maintenant écarté et qu'on ne verra pas détruits dans une quantité d'âmes timorées les bons effets du livre. » Fogazzaro, hélas! se félicitait trop tôt. Le décret de la mise à l'index parut le 6 avril 1906. Quelle que fût sa douleur, le romancier de Vicence observa aussitôt l'attitude la plus déférente. A qui s'enquérait de ses intentions il répondait par le mot que le héros du volume condamné, dans une scène superbe, montre à Jeanne Dessalle, gravé sur le mur du cloître : *Silentium!*

Fogazzaro entendait même s'humilier au delà du silence. Je ne voudrais pas dire qu'il pensait, dans *Leila*, « se rétracter », bien qu'on ait écrit ce mot; mais le roman de *Leila* visait certainement, dans l'esprit de l'auteur, à dissiper l'impression qu'avaient produite les thèses audacieuses, les thèses « catholiques progressistes » du *Saint*. Dans *Leila*, Fogazzaro faisait résolument machine arrière. Puisqu'il affirmait n'être jamais sorti du catholicisme, je ne dirai pas qu'il y rentrait, mais je dirai qu'il s'y rapatriait, ou, si l'on préfère, qu'il s'y réenracinait.

Deux personnages de *Leila*, si je ne me trompe, énoncent les opinions personnelles, les opinions suprêmes de Fogazzaro sur la question religieuse : Massimo Alberti et Don Aurelio. Massimo Alberti se manifeste sous deux avatars : l'amoureux transi et le théologien flottant. Soupirant discret, il est digne de toute notre compassion ; théologien, il est plus malaisé à comprendre et à aimer. Non, vraiment, nous ne saurions

jurer que Fogazzaro ait résolu victorieusement la difficulté de montrer Massimo Alberti sous ce double aspect. Massimo Alberti est le plus brillant disciple du « Saint ». Il est croyant, mais professe sur plusieurs points des opinions particulières fort libres. Son audace déconcerte pareillement les deux groupes ennemis : les libres penseurs le blâment parce qu'il témoigne une fidélité toute militaire à l'Église : les chrétiens qui ne raisonnent pas leur christianisme le blâment aussi parce qu'il pense et parle « en homme de son temps ». Lorsqu'il plaça Massimo Alberti dans cette situation équivoque, Fogazzaro cherchait peut-être à rendre sa propre attitude, — attitude qui lui valut, comme il s'en plaignait, d'être renié à la fois par les « rouges » et par les « noirs » :

Ogni plebe m'insulta, e rossa e nera...

La sincérité de Massimo Alberti est d'ailleurs évidente. Mais que prêche-t-il, en somme, et qu'est-ce qu'il veut?... Chat échaudé, dit-on, craint l'eau froide : la peur de l'index (peur, hélas! trop justifiée) n'aurait-elle pas nui à la bonne conformation psychologique de Massimo Alberti? Il est hésitant et contradictoire. Il débite, à quelques pages de distance, des discours qui se concilient mal. Par exemple, il annonce, à tel moment, que le christianisme, « dégagé de toute sa dépouille morte, de tout ce qu'il implique de suranné et de dépassé », donnera tantôt naissance à une foi nouvelle et supérieure : « Comme le catholicisme a parachevé Moïse, une forme religieuse supérieure parachèvera peut-être le catholicisme... » Le catholicisme, songe le lecteur, a donc besoin d'être réformé ou complété? Oui certes, telle est bien l'opinion de Massimo Alberti, une de ses opinions. Tel était aussi l'avis de Fogazzaro en ses premiers romans : l'Église était comparée dans l'un d'eux à un édifice « vermoulu », tout simplement. Massimo, cependant, déclarera plus loin dans *Leila* qu'il n'y a rien de vermoulu dans l'Église : « Si je croyais, déclare-t-il, que l'Église où je me trouve est caduque, je n'attendrais pas le tremblement de terre, j'en sortirais dès maintenant : mais je vous assure que pas même un tremblement de terre ne m'en ferait sortir, si grande est ma confiance en ses fondations et dans la cohésion de ses pierres. »

Cette imprécision de pensée empêche qu'on éprouve pour Massimo Alberti la haute estime qui va d'emblée à un Daniel Cortis ou à un Piero Maironi.

Dans la dernière partie de *Leila*, le caractère disparate de Massimo s'accuse encore plus. On ne sait trop pourquoi (peut-être parce qu'il voit son amour méconnu) Massimo se prend à douter de Dieu. Du modernisme ou du demi-modernisme il glisse au scepticisme. A la page 421, on constate avec stupeur qu'il est devenu agnostique. Mais c'est ici, de la part de Fogazzaro, une ruse de guerre sainte. Massimo recule, si j'ose dire, pour mieux sauter, pour fournir au romancier qui rapporte ses tribulations l'occasion d'un chapitre final plus émouvant, plus décisif. La dernière scène du dernier chapitre peint les funérailles de Benedetto, duquel on a ramené le corps sur les rives du lac de Lugano. Elles sont imposantes, ces funérailles. Don Aurelio a reçu mission de prononcer l'oraison funèbre du « Saint ». Et, tout en le comblant de louanges, il trouve moyen de le désavouer : « Le vrai caractère de son action, dit Don Aurelio, ne fut pas de débattre des questions théologiques, *en quoi il put mettre le pied à faux* : ce fut le rappel des croyants de tout ordre et de tout état à l'esprit de l'Évangile. » Admirons l'habileté de Fogazzaro confiant à Don Aurelio le soin de dire que Benedetto a pu « mettre le pied à faux »!... Se tromper est humain ; persévérer est diabolique.

Fogazzaro est mort dans la conviction qu'il n'avait point persévéré. Son Massimo fait, à son exemple, un *meà culpà* des plus édifiants, sinon des plus logiques. De même qu'il était devenu sceptique on ne sait trop pourquoi, Massimo redevient croyant au lendemain des obsèques du « Saint » et à la veille de son propre mariage avec Leila, on ne sait trop, derechef, pour quelle raison majeure : « Je suis revenu au Christ et à l'Église, dit-il tout tremblant ; maintenant, j'y suis revenu. » Cette conversion *in articulo nuptiarum*, comme on l'a plaisamment appelée, est trop inopinée pour être vraiment édifiante. Dans ce roman de *Leila*, si fertile par ailleurs en grandes beautés, la médiocrité et l'incohérence psychologique du protagoniste forment une tache redoutable. Fogazzaro eût été mieux inspiré peut-être en s'expliquant sur son attitude religieuse dans une

brochure ou dans un écrit purement philosophique. En confiant ce soin délicat à un héros de roman, il n'a qu'imparfaitement atteint son but apologétique, — puisque l'ouvrage n'en a pas moins été mis à l'Index, — et il a mal à propos alourdi un livre du plus réel mérite.

V

Pour des raisons connues, archi-connues, la question religieuse et la question politique sont étroitement dépendantes l'une de l'autre en Italie. Fogazzaro, théologien militant, a été fatalement conduit à s'expliquer aussi sur le gouvernement de la chose publique : *Daniel Cortis* et *Petit monde d'autrefois* font à la politique une large place. Pour ces ouvrages, le romancier vicentin a été traité de « clérical » ; mais si l'on rend à ce mot son sens véritable, si l'on entend par cléricalisme l'erreur qui consiste à confondre le temporel et le spirituel, nul ne fut jamais moins clérical que Fogazzaro. Il demandait que les deux domaines restassent parfaitement distincts. Daniel Cortis, interrogé là-dessus dans une réunion électorale, exclut « au nom de la liberté » une Église catholique officiellement privilégiée. Paraphrasant Cavour, ce Cavour que Fogazzaro, dans une lettre qu'il m'écrivait en 1898, nommait « le plus grand homme d'État du XIXe siècle », Daniel Cortis aspire, lui aussi, à l' « Église libre dans l'État libre », mais il ne veut point signifier par là que l'Église et l'État doivent s'interdire tout rapport. Il serait bon, pense-t-il, que les autorités séculières « montrassent en toute occasion la très haute valeur qu'elles attribuent au sentiment religieux ». La formule est ambiguë, j'en conviens : elle n'est pas d'un libéral tout à fait pur : un gouvernement pourrait s'autoriser de ce principe pour établir des mesures cléricales. C'est d'ailleurs pour des formules de ce genre que les ennemis de Daniel Cortis — ne sont-ils point aussi ceux de Fogazzaro? — ont taxé d' « obscurantisme » le romancier et le personnage qu'il a fait vivre.

Mais ils ont tort, au fond, et toute la liberté d'esprit de Fogazzaro se révèle dans son opinion sur la perte du pouvoir temporel. Avec nombre de catholiques libéraux de tous pays,

— nommons, pour la France, M. Anatole Leroy-Beaulieu, — Fogazzaro est persuadé que « la perte du pouvoir temporel a été pour l'Église un bienfait immense ». Dans une lettre qu'il m'adressait, à ce propos, le 30 juin 1898, il s'exprimait ainsi : « Nul homme impartial ne peut nier que la papauté ait pris depuis 1870 dans le monde une place bien plus haute, ait revêtu une splendeur bien plus grande qu'auparavant. Le Saint Père n'a jamais gouverné si librement l'Église que depuis qu'il est censément prisonnier. » Fogazzaro, que je sache, n'a pas changé d'avis depuis 1898. Et c'est une des raisons péremptoires pourquoi je refuse de voir en lui un « clérical ».

Je l'appellerais plus volontiers un « chrétien social », un aristo-démocrate à tendances humanitaires, — comme les Ketteler et les Albert de Mun. — Avec les représentants typiques de cette école, Fogazzaro tenait l'individualisme libéral en fort petite estime. Daniel Cortis ironise d'ailleurs malencontreusement et montre une sévérité sans doute excessive en s'élevant « contre la superstition d'un certain individualisme libéral qui se croit à la tête du genre humain et ne s'aperçoit pas qu'il passe à la queue ». Il faut toute l'ingénuité d'un Daniel Cortis pour saluer dans le socialisme une doctrine plus en harmonie avec « le progrès ». Mais passons. Et cherchons ce que Fogazzaro entendait par ce socialisme chrétien qui lui paraissait le fin du fin de la politique sagesse. Ses héros s'enthousiasment pour « la justice ». Daniel Cortis réclame, dans son programme électoral, « une politique qui sans subordonner en rien l'État à l'Église nous donne une force suffisante pour étonner le monde par nos réformes sociales ». La révolution ne l'effraie pas. Bien mieux : il revendique pour l'Italie « l'honneur de diriger une révolution sociale ordonnée ». Mais pourquoi le réformateur social qui parle ainsi du haut de Daniel Cortis, ne s'est-il pas expliqué sur le moyen d'opérer une « révolution ordonnée »?... Le bon sens ne murmure-t-il pas de lire accouplés ces deux mots?

Il faut voir peut-être un prélude à cette « révolution ordonnée » dans les mesures édictées par Piero Maironi alors qu'il renonce au monde et à ses pompes. Piero Maironi, touché de la grâce, est devenu du même coup presque socialiste. Le fils de Louise, de la sceptique Louise de *Petit monde d'autrefois*,

en est arrivé à découvrir son devoir « dans un apostolat pour la justice sociale, sans haine contre le catholicisme, mais avec une absolue indépendance à l'égard de l'Église : — la tâche que sa mère avait dû rêver pour lui quand elle ne croyait qu'à l'idée de justice ». — Piero Maironi va jusqu'à proclamer « que la confiscation de la terre au profit de quelques-uns est réellement une iniquité ». En vertu de quoi, il lègue sa fortune à Don Giuseppe pour qu'il en crée « une société coopérative de production agricole ». Le socialisme était encore, il y a dix ans, (*Petit monde d'aujourd'hui* parut en 1901) une doctrine fort en vogue parmi les « intellectuels ». Peu d'années auparavant, le comte Tolstoï avait brisé une fière lance, lui aussi, dans *Anna Karenine*, pour le collectivisme agraire. Quand Fogazzaro fait dire à Daniel Cortis : « On pourra me trouver dans les rangs d'un parti conservateur, mais je suis une force motrice », il ne faut donc point attribuer au mot « conservateur » son sens ordinaire. Et par « force motrice » on doit comprendre force révolutionnaire. Il suffit de s'entendre.

J'observe, au demeurant, que toute utopie socialiste était absente du dernier roman de Fogazzaro. Pas plus que le modernisme, le collectivisme n'est en faveur aujourd'hui au Vatican. *Leila*, dans la pensée de son auteur, ne devait donner ombrage au Saint-Siège ni par sa doctrine sociale ni par sa doctrine religieuse.

Il va sans dire que la critique libre penseuse avait reproché aigrement à Fogazzaro toute cette obéissance. Bien à tort, selon moi. Tant d'humilité, tant de déférence ont leur beauté, même leur grandeur. En ce temps où les plus médiocres, dans la presse, dans les assemblées politiques, tranchent souverainement de toutes choses, en ce temps où l'incompétence est reine, c'est un élégant spectacle que donne un vrai penseur en admettant quelque chose et quelqu'un au-dessus de lui, en reconnaissant une sagesse supérieure à sa propre sagesse. Par le respect qu'il témoignait au chef suprême de son Église et à ses décrets, Fogazzaro faisait montre d'un esprit resté profondément catholique. Il eût courbé le front devant la sentence dont est frappée cette *Leila* où il avait mis toute son âme. Mais quelle n'eût pas été sa détresse devant ce désaveu !

Déjà sa soumission, quand fut condamné *le Saint*, avait été

un acte mûrement réfléchi, une victoire de l'esprit d'obéissance sur le sens propre, et non point, comme on l'a vilainement insinué, le fait d'une intelligence chancelante, d'une volonté ébranlée. Il faut que les ennemis du romancier en prennent leur parti : Fogazzaro a composé ses deux derniers livres en pleine possession de tous ses moyens poétiques. On a le droit, sûrement, de préférer chez lui le littérateur au penseur. Il suscitera, croyons-nous, chez la postérité, plus d'admirations comme écrivain qu'il n'encouragera de vocations comme philosophe; mais sa sincérité religieuse, de même que sa probité littéraire, fut incontestable. On n'a pas plus le droit de suspecter l'une que l'autre.

MAURICE MURET

L'ENNEMI DE LA MORT[1]

XX

Par une chaude après-midi d'août, le docteur Charbonnière arrivait au château de Saint-Michel : M. de Fersac, ayant eu un étourdissement passager, désirait le voir. Assis dans une vieille bergère en velours d'Utrecht, le comte lisait les *Pensées philosophiques* de Diderot lorsque le docteur entra dans sa chambre. Ensuite des politesses d'usage, Daniel prit le siège qui lui était offert, et la conversation s'engagea sur un thème d'hygiène générale. Puis M. de Fersac expliqua son cas personnel. Après l'avoir écouté attentivement et lui avoir posé quelques petites questions, le docteur lui dit en souriant :

— La chose n'est pas très grave en elle-même, mais c'est un avertissement. Il vous faut éviter les fatigues excessives, de quelque nature qu'elles soient, et observer un régime rafraîchissant...

— Soit! nous mettrons de l'eau dans notre vin, au propre et au figuré !

A quoi Daniel répliqua par quelques prescriptions complémentaires. Puis ils parlèrent d'autre chose, et, incidemment, M. de Fersac raconta que Mirka, étant allée à la dernière foire de Mussidan avec Madalit, y avait retrouvé sa tribu et l'avait suivie, le soir, à son décampement.

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

— Ces filles de Bohême ne peuvent s'accoutumer à la vie sédentaire. C'est comme des oiseaux de passage qui, aussitôt libres, s'envolent avec les autres!

Après une demi-heure d'entretien, le comte résuma la consultation médicale :

— Vin coupé, point de grande fatigue. Vous serez obéi, docteur... C'est que, voyez-vous, j'ai le tort d'oublier parfois que je n'ai plus vingt ans!

— Faites un nœud à votre mouchoir!

Sur ce mot de risée, ils se levèrent et descendirent. S'étant rafraîchi, Daniel prit congé de M. de Fersac et s'en retourna au Désert.

En passant près de l'étang des Oulmes, il rencontra dans une clairière le vieux chasseur de vipères, Claret, en quête de son gibier. Le bonhomme avait les jambes enveloppées de grossières guêtres en peaux non tannées qui retombaient sur ses sabots. Une sorte de sayon en rude toile de charpail lui tombait jusqu'aux genoux, serré à la taille par une lanière; sa tête aux longs cheveux gris et roides était coiffée d'un bonnet en peau de taisson par lui-même confectionné.

— Hé bien, père Claret, comment va cette main?

— Elle est tout à fait guérie, monsieur Daniel! — fit le vieux en étendant sa paume droite, où se voyait la cicatrice d'un phlegmon. — Tenez, justement, il y a là une vipère : vous allez voir comme je m'en sers, de cette main!

Et, marchant vers une touffe d'herbe, Claret y farfouilla légèrement avec une houssine. La bête, réveillée, se dressa furieuse et se lança vers l'homme, la gueule amplement ouverte. A ce moment, le chasseur lui présenta le poing gauche, muni d'un gant épais en peau de mouton. Pendant que la vipère embarrassait ses crochets dans la laine, Claret, laissant tomber son bâton, la saisit prestement à la nuque, entre le pouce et l'index de la main droite, puis la montra au docteur :

— C'est un beau mâle, — dit-il.

Daniel examina la bête qui se tortillait désespérément; puis Claret fourra sa capture dans une boîte en fer-blanc, de forme cylindrique, garnie de mousse, qu'il portait en bandoulière.

— Va retrouver l'autre! — dit-il avec un large sourire qui s'épanouissait dans sa barbe hérissée, rognée aux ciseaux.

— Vous en prenez beaucoup, père Claret?

— Assez. Je fournis, autour de la Double, tous les apothicaires de Ribérac, Neuvic, Mussidan, Montpaon et Laroche-Chalais.

— Et vous en tirez un bon prix?

— Oui... Cinq sous, six sous la pièce. Le métier n'est pas ingrat. Bien que l'hiver soit morte-saison, tant que les gens seront assez *nescis* pour croire que le fiel de cette bête vous aide à suer, que la poudre faite de son corps pilé dans un mortier guérit la picote, les mauvaises fièvres, et purge les venins, je ne crèverai pas de faim.

Daniel se mit à rire :

— Alors vous ne croyez pas à ces remèdes, Claret?

— En vous demandant pardon... je n'y crois guère.

— Oh! il n'est pas besoin de vous excuser, vous n'êtes pas le seul!

— A propos de serpents, — reprit Claret, — je voulais aller au Désert pour vous parler de quelque chose; mais, puisque vous êtes là, je vais vous le dire... Voici deux fois que je vois ce méchant Pirot, le maître valet de Légé, parler en cachette à votre berger, dans les landes de Bellesise; la dernière fois, c'était jeudi. Connaissant la malvoulance que vous portent ceux du château, j'ai pensé que ça n'était pour rien de bon. C'est pourquoi j'ai voulu vous le dire : un homme averti en vaut deux...

En s'en allant après avoir remercié le vieux chasseur de vipères, le docteur se demandait ce que signifiaient ces colloques secrets de Pirot avec Trigant. Afin de s'en éclaircir, il se détourna de son chemin et alla passer à l'endroit où il savait que le berger touchait les brebis.

Le troupeau paissait sur une lande rase, vers le Signal. Il était composé de belles bêtes qui avaient remplacé les chétifs moutons du pays, trouvés par Daniel à son retour au Désert. Le bélier, de l'espèce des mérinos d'Espagne, provenait du haras créé par le citoyen Jumilhac en l'an XI : c'était un magnifique animal. Il broutait, un peu à l'écart, sur une petite butte, et leva la tête en ayant approcher quelqu'un. Planté solide-

ment sur ses quatre pieds, prêt à choquer pour défendre ses brebis, avec son chanfrein busqué, ses cornes enroulées superbement, il se détachait sur les rougeurs de l'horizon comme un haut-relief antique, dans l'attitude noble et fière des mâles que l'homme n'a pas déshonorés par la mutilation.

Trigant s'étant avancé, après l'échange de quelques propos, le maître lui demanda s'il n'avait pas vu Pirot, ces jours-ci.

« Non, il ne l'avait pas vu. »

— Rappelle-toi bien!

— Je ne l'ai brin vu depuis plus d'un mois...

— Tu l'as vu et tu lui as parlé, jeudi dernier, dans les bruyères de Bellesise : que te voulait-il?

Le berger résista longtemps; mais enfin, convaincu de mensonge et fortement chapitré, il finit par avouer une partie de la vérité : Pirot lui avait dit que Gondet connaissait des herbes qui rendaient le « mouton de semence » plus vigoureux et faisaient produire aux brebis deux agneaux à la fois si on avait soin de leur en faire manger pareillement. Il n'avait point demandé de ces herbes à Gondet, mais celui-ci, passant par là une heure auparavant, lui en avait donné de la part de Pirot... Et, sommé de les montrer, il tira de son havre-sac une poignée d'herbes fraîchement coupées, que Daniel reconnut vite pour être des feuilles de belladone et de jusquiame, ces dangereuses plantes des sorcières d'autrefois.

— Ces herbes sont des poisons mortels, entends-tu! — dit sévèrement le docteur au berger, qui baissa la tête et protesta n'avoir jamais eu l'intention d'en faire usage.

Ce que Trigant ne confessa pas, c'est que Pirot lui avait donné une pièce de dix sols pour lui prouver l'efficacité de la recette de Gondet, dont il avait douté d'abord.

Daniel soupçonnait bien que Trigant lui cachait quelque chose et peut-être était moins innocent qu'il ne l'assurait. Mais, ignorant le degré de culpabilité du berger, le docteur s'en tint d'abord à la résolution de le surveiller étroitement.

Chemin faisant, Daniel réfléchissait à ces choses. Il semblait que Pirot et Gondet eussent voulu empoisonner son troupeau et tenté de faire de Trigant leur complice. Mais cela lui paraissait si monstrueux qu'il hésitait à le croire. Et puis, qui aurait

pu les pousser à cette mauvaise action? Le cousin Légé n'était pas homme à cela, ce n'était pas son genre : il n'opérait qu'avec les apparences de la légalité et n'estimait que les affaires fructueuses. Quant à M. de Bretout, quelle que fût sa haine, Daniel ne voulait pas le supposer coupable d'une action basse et criminelle pour la satisfaire.

Peut-être cette tentative n'était-elle due qu'au zèle d'un subalterne zélé, jaloux de se faire valoir auprès de son maître.

Il se pouvait aussi que Pirot eût obéi à d'autres incitations, et que son acte fût un épisode de la guerre sourde faite au docteur avec un ensemble et une continuité qui dénotaient un plan précis, une impulsion directrice. M. de Bretout haïssait ouvertement Daniel et agissait de même, mais beaucoup d'autres, moins francs et moins courageux, manœuvraient par des voies occultes ou obliques. En toute occasion, les gros bonnets du pays s'efforçaient de ridiculiser ses projets, de faire suspecter ses intentions, d'inspirer de la méfiance pour sa science médicale et du mépris pour sa personne. Sauf celui de Saint-Michel, les curés de la contrée tâchaient consciencieusement de noircir et de déconsidérer le promoteur de la régénération de la Double, qui avait le grand tort d'être un mécréant, et de race huguenote. La plupart, dans leurs prônes, faisaient, au besoin, des allusions assez claires à la situation irrégulière de Daniel, et insinuaient qu'une vie honteuse était la condition naturelle d'un hérétique, d'un parpaillot.

La gent officielle, le juge de paix, le greffier, les divers employés du fisc et presque tous les maires partageaient ces préjugés : ils se montraient malveillants, chacun dans la mesure de son pouvoir et la limite de ses fonctions. Cette attitude avec laquelle s'accordaient çà et là certains actes, les manœuvres visibles et souterraines des autorités religieuses, les diatribes des notables influents, tout cela peu à peu avait créé contre Daniel, chez les paysans, un état général d'hostilité latente, hostilité contenue encore par la prudence traditionnelle des faibles.

Il était possible, à la rigueur, que la vilenie de Pirot et de Gondet fût le résultat spontané des haines aveugles semées contre le docteur dans des âmes obscures; mais plus probablement elle était née de la conjonction d'une pensée ennemie

avec la pauvreté qui, selon un mot cruel, met le crime au rabais.

A ce sujet, Daniel était perplexe. Toutefois, dans son optimisme indulgent, il s'efforçait de croire à un excès de zèle et à la malfaisance de deux coquins isolés.

Peu après cette affaire, Fréjou vint demander au docteur une augmentation de l'indemnité que celui-ci lui payait pour le desséchement de son étang : « Le poisson avait beaucoup augmenté de prix et le fourrage ne valait guère... A trente francs, il y perdait... véritablement. »

— Ça tombe bien! — répondit Daniel; — je voulais justement vous prévenir que dorénavant je ne vous donnerai plus rien. Ce que j'en ai fait, ç'a été de ma volonté; mais, puisque vous êtes fatigué de ne plus avoir la fièvre, vous et les vôtres, eh bien! remplissez votre étang, mon ami!

L'homme s'en alla penaud, mais le docteur fut bien étonné, un mois plus tard, de recevoir un billet du greffier de la justice de paix le convoquant à la requête de Fréjou, qui prétendait l'obliger à lui continuer l'indemnité annuelle de trente francs.

Devant le juge, l'ancien recors Badil, qui avait attrapé quelques termes de procédure en accompagnant les huissiers et les sergents de jadis, exposa l'affaire de Fréjou à sa manière, et, après une sorte d'objurgation lardée de termes juridiques souvent hasardeux, il conclut à ce que « le sieur Charbonnière » fût contraint de tenir son engagement.

— Que mon adversaire montre cet engagement! — repartit le docteur.

Fréjou avouant n'avoir pas d'engagement écrit, le juge lui demanda :

— Avez-vous des témoins?

— Mon ami Fréjou, — dit Badil, — n'a pas de témoins : il s'est fié à la promesse de son contractant.

Et il enfila une série de lieux communs sur la bonne foi dans les conventions, disant que l'honnête homme n'a qu'une parole; qu'une promesse verbale vaut écrit pour les braves gens; que la vérité doit passer avant l'intérêt...

— Il est aussi édifiant qu'inattendu de voir le sieur Badil faire ici un cours d'honnêteté, — riposta le docteur. — Mais

laissons ces fadaises! Il m'a plu de donner bénévolement, durant trois ans, une indemnité à Fréjou, parce qu'il avait desséché son étang; il me plaît maintenant de cesser de lui payer cette indemnité : je cesse. Et, comme preuve que je ne me suis jamais engagé envers lui, ni pour toujours, ni pour un temps, voici la lettre d'un homme dont la parole vaut peut-être bien autant que celle des sieurs Badil et Fréjou réunis. Cette lettre est de monsieur le curé de Vauxains, ci-devant curé de La Jemaye, qui seul fut témoin de l'arrangement : veuillez en prendre connaissance, monsieur le juge.

M. des Garrigues, ayant lu la lettre, eut un mouvement d'humeur, puis dit à Fréjou, comme à regret :

— Si vous n'avez ni écrit ni preuves, que pouvez-vous demander?... Il ne vous reste qu'à déférer le serment au défendeur...

— Monsieur le juge, — dit Badil, — nous ne déférerons pas le serment parce que notre adversaire est de ces huguenots qui ne croient pas en Dieu!

— A la bonne heure! que ce ne soit pas, au moins, pour avoir été convaincu de faux témoignage! — fit tranquillement Daniel en riant.

L'ancien recors, n'ayant à cet égard ni la conscience ni le casier judiciaire bien nets, resta prudemment coi tandis que le docteur s'en allait...

Malgré sa répugnance à reconnaître le mal, cette affaire de Fréjou, venant après toutes les autres manifestations hostiles, ébranlait l'optimisme bénin de Daniel. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il reçut la visite de l'adjoint de la commune chargé de notifier à Sylvia un ordre du procureur du roi : il lui était enjoint de se rendre au domicile de sa mère en vertu des articles 371 et suivants du Code civil, sous peine d'y être conduite par les gendarmes. Alors Daniel acquit la conviction que les calomnies répandues contre lui, que les querelles et les difficultés à lui suscitées partout, que les actes hostiles dont il était l'objet procédaient d'un dessein suivi, étaient comme les mailles d'un filet dans lequel un ennemi caché s'appliquait à l'envelopper. Tout ce qui le touchait seul l'avait laissé calme et froid; mais lui enlever Sylvia, c'était le frapper au cœur. C'est

que maintenant il l'aimait profondément : sa beauté, son intelligence, ses sentiments généreux, l'amour passionné qu'elle lui portait, le superbe enfant qu'elle lui avait donné, tout cela finalement avait formé entre eux un lien désormais impossible à rompre.

Et puis, ayant vite senti qu'il serait pénible au « père », — comme elle l'appelait toujours depuis sa maternité, — d'avoir pour compagne une femme ignare, incapable de le comprendre en beaucoup de choses, elle s'était faite son écolière, et, les soirs, étudiait près de lui. L'ardent désir qu'elle avait de complaire à son ami la stimulait et lui faisait faire de rapides progrès. Depuis sa venue au Désert, elle avait appris à lire, écrire et chiffrer d'une façon satisfaisante. Mais Daniel ne s'était pas contenté de ces rudiments de savoir : il y avait ajouté des notions d'histoire, de géographie et même d'histoire naturelle : — une plante rapportée de ses courses, un insecte, un caillou, devenaient l'occasion de leçons élémentaires que l'élève docile s'assimilait avidement.

Et cette fille à qui il avait redonné la vie, qu'il avait faite sienne par l'amour, dont il avait cultivé l'intelligence et les facultés, qu'il avait pour ainsi dire recréée dans son corps et son esprit, c'est elle qu'il aurait fallu rendre à une mère imbécile et vivant avec deux individus méprisables! Ah non! à cette idée-là, Daniel sentait tout son être se révolter.

Aussitôt il devina que celui qui menait cette intrigue s'était servi de la Cadette pour mettre la justice en mouvement : dès le lendemain, il s'en fut à Ribérac dans le dessein d'éclairer le procureur sur la moralité de cette mère, et, par suite, sur les conséquences de son ordre.

Introduit près de ce magistrat, — un petit homme à lunettes, froid comme le carreau ciré de son cabinet, — le docteur, après diverses questions sur lui-même, dut écouter une fastidieuse harangue, farcie de maximes du bien-vivre officiel et bourgeois, qui se termina par une sévère condamnation de la situation illégale et immorale où il vivait avec une concubine mineure, — circonstance aggravante.

A cette mercuriale Daniel répondit fermement : « Telle quelle, la situation de cette fille auprès de lui était plus morale qu'auprès d'une mère concubinant avec deux vils

coquins; il vivait honnêtement selon la nature avec celle qu'il regardait comme sa femme : les obligations légales imposées à l'homme marié, il les remplissait de lui-même sans y être contraint; et donc, quoique dans une situation irrégulière, il n'était pas indigne de quelque intérêt... »

— Et le scandale, monsieur! — fit le procureur, qui partit de là pour adresser à Daniel un second discours où des considérations d'ordre purement social se mêlaient à des préoccupations religieuses.

De tout cela le docteur inféra bientôt qu'il n'obtiendrait pas le retrait de l'ordre donné.

— Monsieur, — dit-il, — je suis résolu à épouser la personne dont il s'agit. Je vous prie seulement de suspendre l'exécution de la mesure par vous décidée jusqu'à ce que des arrangements soient pris avec la mère.

— Quoi! vous feriez votre épouse de cette fille!

— Elle en est digne, monsieur.

Le magistrat réfléchit, un moment, puis finit par prononcer, avec une espèce d'ironie déçue :

— C'est une action fort courageuse et louable, assurément, que de retirer une pécheresse du désordre : je ne veux pas vous refuser ce que vous me demandez!... Allez, monsieur, je vous félicite!

Daniel serra les dents et les poings, mais la vision des gendarmes emmenant Sylvia le calma tout à coup : il se contint, remercia et prit congé.

XXI

L'hiver était venu, âpre et dur, et sévissait sur la Double, tantôt noyée sous les pluies, tantôt gelée sous les glaces ou ensevelie sous la neige. Dans la maison du Désert, les gens à l'abri se chauffaient, assis aux coins de la vaste cheminée... Parfois, lorsque le temps était moins mauvais, Mériol et Trigant allaient couper du bois, curer les rigoles des prés ou balayer la feuille des châtaigneraies pour faire la « paillade » aux bestiaux. La Sicarie filait sa quenouille de chanvre et Sylvia tricotait sa chausse, pendant que le petit Samuel, à

cheval sur un bâton, galopait autour de la grande table avec des cris joyeux. Pour Daniel, il travaillait dans sa chambre, ou lisait en se promenant. Quelquefois, le front contre une vitre de la fenêtre, il observait un rouge-gorge furetant sous le hangar, à la recherche d'une araignée tapie dans un trou du mur, ou une famille de troglodytes-mignons qui avaient établi leur domicile dans un nid d'hirondelles, sous le toit, et visitaient minutieusement la maison, de la cave au grenier, picorant les insectes et les barbotes engourdis par le froid. Puis il appelait Sylvia, dont la vue le réjouissait toujours, et lui donnait sa leçon journalière, lui révélant la raison d'une règle, lui exposant le pourquoi des choses, qu'elle était avide de savoir. Elle était heureuse, l'intelligente élève, lorsque, pour avoir bien saisi une explication ou montré quelque intuition particulière, elle était récompensée d'un sourire ou d'un baiser.

— O père! — disait-elle une fois, — tu m'as sauvé la vie, tu m'as faite femme, tu m'instruis : je te dois tout!

Au cours de ces journées paisibles, il arrivait qu'un pauvre diable grelottant sous sa limousine trouée vînt quérir le docteur pour quelqu'un des siens. Lui alors chaussait ses grosses bottes et s'en allait à pied avec l'homme, malgré les récriminations de la Sicarie, qui lui disait souvent :

— Tu as bien trop de bonté de te mettre en chemin par un temps pareil, et de te donner tant de peine pour des gens qui ne t'en auront aucune reconnaissance!

— Que veux-tu, ma Grande, je ne peux pas les laisser mourir sans soins!... Admettons qu'ils ne fassent pas leur devoir ensuite : il faut d'abord que je fasse le mien.

Lorsqu'elle entendait ces réponses faites d'une voix douce et tranquille, Sylvia sentait son cœur battre plus fort, et, en aidant Daniel à endosser sa peau de bique, parfois elle lui baisait furtivement la main.

En apprenant la résolution que le docteur avait déclarée au procureur, la généreuse fille s'était fort récriée : « Elle n'était pas une femme pour un homme tel que lui! Tant qu'il la voudrait garder, elle resterait sa servante dévouée; mais elle ne voulait pas lui porter tort en l'épousant!... »

Et Daniel souriait bénignement :

— Vois-tu, ma petite, — répliquait-il, — tu as toutes les qualités requises pour faire le bonheur d'un honnête homme : ainsi n'aie point de ces craintes. Il te faut bien, d'ailleurs, te décider à cela... Voudrais-tu que les gendarmes te vinssent prendre pour te mener chez ta mère, comme le dit le papier du procureur?

— J'aimerais mieux mourir que de ne plus être près de toi!

Et elle cachait son visage dans la poitrine de son ami, qui la baisait tendrement dans les cheveux...

Cependant la Cadette, sondée par M. Cherrier qui s'était chargé de la négociation, ne se hâtait pas de consentir au mariage. C'était, de quinzaine en quinzaine, des remises successives. Elle avait besoin d'y penser, disait-elle avec son parler lent et mou. Le notaire avait beau lui remontrer les avantages de ce mariage, non pour sa fille, — elle ne s'en souciait pas, — mais pour elle-même, l'« associée » de Moural, comme on l'appelait, bien enseignée par Badil, restait froide et indécise.

— Pourtant, — lui disait M. Cherrier, — avec un gendre comme le médecin du Désert, vous êtes sûre de ne point mourir de faim sur vos vieux jours!

— On ne sait jamais...

Pressée de questions, la Cadette finit par découvrir ce qui lui avait été suggéré par les deux coquins avec lesquels elle vivait : « Voilà... un homme tant riche qu'il fût, pouvait se ruiner et tout son bien s'en aller mangé... Alors elle voulait être sûre, avant... Qu'on lui donnât le moulin de Chantors... et elle verrait... »

— Enfin vous accouchez! — s'écria le notaire. — Eh bien, ma pauvre Cadette, c'est vrai qu'il y a d'étranges pays où les hommes achètent les filles à leurs parents : mais, par chez nous, ça n'est pas encore trop la mode : il faudra donc attendre...

Pendant les atermoiements de la Cadette, monsieur et madame de Bretout, après avoir passé l'hiver à Pau, étaient revenus à Légé avec les premières hirondelles. Minna n'était plus positivement malade, mais sa belle santé de jeune fille n'était plus qu'un souvenir. Sa fraîcheur avait disparu, ses chairs étaient devenues flasques, et, sur son visage fané, une

expression de fatigue ennuyée avait succédé à la grâce juvénile et mutine qui jadis lui seyait si bien.

Le vicomte de Bretout, lui, avait au contraire beaucoup gagné. Il était moins efflanqué, moins osseux ; il s'était remplumé, physiquement comme financièrement. Toute sa personne avait cet aspect satisfaisant de l'homme sain qui fait trois bons repas par jour et boit de vieux vin. Cependant on n'admirait pas sur sa figure haute en couleur cet air heureux de l'homme qui a réalisé un rêve matrimonial doré. C'est que son union avec mademoiselle de Légé comportait quelques épines secrètes. Depuis son laborieux accouchement. Minna s'était bien promis de ne plus s'exposer à des souffrances et à un péril dont l'idée seule la faisait encore frissonner. Comme elle n'aimait pas son mari et qu'elle était naturellement froide, elle s'était facilement tenu parole. Le vicomte était donc veuf dans le mariage, et cette condition bizarre et désagréable le gênait fort. Outre qu'il était d'un naturel assez exigeant, il se rendait très bien compte de tout ce que sa position d'époux d'une femme mariée sous le régime dotal et sans enfant avait de précaire et d'incertain. Il entrevoyait dans le lointain une éventualité possible que la santé de sa femme pouvait même rendre, un jour ou l'autre, probable. Que madame de Bretout vînt à mourir sans postérité, il retombait comme devant gentilhomme pauvre et besoigneux. Après toutes les peines que son oncle et lui s'étaient données pour conquérir cette héritière, c'était une triste perspective, qui, fréquemment définie par son imagination, lui donnait un air soucieux.

Minna remarquait les inquiétudes de son mari : elle en devinait la cause et en riait sous cape. Quelquefois, lorsque M. de Bretout s'efforçait de l'émouvoir par des protestations de tendresse chaleureuse, elle prenait plaisir, en feignant de le plaindre, à se moquer de lui par des propos à double sens :

— Pauvre ami! que deviendriez-vous si je mourais!

Lui sentait bien l'ironie méchante de cette équivoque et s'en irritait, — sans le témoigner toutefois, tant il comprenait la nécessité de ménager sa femme.

Dans l'état d'esprit inquiet et fâché où il se trouvait, le vicomte était enclin à rechercher à quelle suggestion obéissait sa chère épouse. Il la jugeait incapable d'avoir conçu toute

seule, elle si dévote, le projet de se soustraire au devoir conjugal, et il en déduisait qu'un tiers lui avait signalé le danger qu'une nouvelle maternité lui ferait courir. Mais qui pouvait l'avoir effrayée au point de lui faire prendre un aussi extrême parti? Les soupçons de ce mari encoléré ne s'arrêtèrent pas sur le docteur Gauriac, qui, après les couches de Minna, était pourtant venu souvent au château, mais allèrent droit à Daniel, qui, eu égard aux circonstances, ne pouvait cependant guère être suspecté. Cette inculpation toute gratuite flattait la passion du vicomte : il se satisfaisait de renforcer sa haine par des motifs nouveaux, reconnaissant, à part lui, tout ce que ses prétendus griefs avaient de futile et de ridicule. Il ne s'apercevait même pas, dans son aveugle animosité, qu'il s'en forgeait d'aussi absurdes que les premiers. A tout cela, d'ailleurs, à l'instinctive antipathie que M. de Bretout avait d'abord éprouvée pour Daniel se joignait une sorte de méfiance rétrospective : il se prenait à révoquer en doute l'innocence des relations de Minna avec son cousin; il avait des accès de rage froide, à songer que peut-être c'était l'ancien amant de sa femme qui l'avait fait mettre en interdit et se gaussait de lui maintenant. Aussi bien gardait-il une espèce de mécontentement jaloux que sa femme eût été assistée dans ses couches par celui-là même qu'il exécrait.

Un autre dépit agitait encore le gentilhomme. Il n'avait pu voir Sylvia, lors de son incartade au Désert, sans être frappé de sa beauté. La manière digne dont elle avait relevé son impolitesse l'avait moins froissé qu'étonné. Il enviait au docteur cette belle fille dévouée, fière, et la comparait secrètement à sa femme toujours maussade, agressive et flétrie en pleine jeunesse : il faisait à Daniel un nouveau grief de son bonheur. Il n'était pas jusqu'au petit Samuel qui n'excitât en lui une sourde colère : le malheureux se disait qu'un bel enfant comme celui-là eût flatté son orgueil paternel et surtout assuré son avenir.

Tous ces divers sentiments fermentaient en M. de Bretout et fomentaient sa haine contre Daniel, haine que Minna, dans sa légèreté imprudente, exaspérait par des réflexions caustiques et des sarcasmes blessants. Il était à présumer que cette haine, à la première occasion, se traduirait par des actes.

Elle éclata, en effet, à une foire de Ribérac où le docteur se

trouvait en compagnie de M. Cherrier. Pendant que le notaire débattait le prix d'une paire de vaches avec le ci-devant curé de La Jemaye, Daniel parlait au métayer, qu'il avait soigné peu auparavant et guéri d'un « méchant rhume tombé sur la poitrine », — ainsi que disait l'homme. — Pendant cet entretien, le docteur avisa tout à coup M. de Bretout, qui, l'ayant aperçu, laissait là des amis avec lesquels il venait de déjeuner et se dirigeait vers lui, la face enluminée.

Entre les prétendus griefs qu'avait le mari de Minna contre le docteur, un seul était avouable, encore qu'absurde : ce fut, naturellement, celui que le colérique gentilhomme prit comme entrée en matière :

— Eh bien, monsieur le médecin, — dit-il arrogamment à Daniel, sans le saluer, — êtes-vous enfin disposé à recevoir le salaire qui vous est dû ?

— Comme j'estime qu'il ne m'est rien dû, je n'ai rien à recevoir, — répondit tranquillement Daniel.

— Moi, je dis qu'il vous est dû, et j'entends vous payer sur l'heure ! — répliqua M. de Bretout.

— Je vous répète qu'il ne m'est rien dû et que, par conséquent, je ne recevrai rien.

— Ne faites donc pas le fier : vous n'en avez pas les moyens !

— Ce n'est pas à vous de me reprocher ma pauvreté : il y a deux ou trois ans, vous étiez encore plus gueux que moi ! — repartit Daniel.

— Aujourd'hui, toujours, j'ai de quoi vous payer, mauvais médicastre ! — s'écria le vicomte, en prenant trois ou quatre louis dans son gousset. — Attrapez ça, — ajouta-t-il en les présentant au docteur, — ou bien...

— Allons, allons, monsieur de Bretout ! — faisait le curé, conciliateur.

— Ou bien quoi ? — demanda froidement Daniel.

— Je vous les flanque à la figure !

Et, joignant l'action aux paroles, le vicomte jeta les louis au visage de Daniel.

Celui-ci riposta par un maître coup de poing, qui envoya son adversaire aveuglé à quatre pas en arrière, dans les bras de ses amis accourus qui l'emmenèrent saignant et hurlant de rage.

— Ma foi, monsieur le docteur, — dit le bon curé, — vous

avez eu de la patience : pourtant elle vous a échappé, à la fin, et vous avez cogné un peu fort!... Mais cela est arrivé à de grands saints, — ajouta-t-il avec indulgence, — témoin saint Pierre, qui coupa l'oreille du nommé Malchus!

— Avec tout ça, — dit M. Cherrier à Daniel, comme ils s'en retournaient, — mon pauvre garçon, te voici une affaire sur les bras! Car tu penses bien que le Bretout voudra te tirer du sang pour venger celui de son nez!

— Sans doute! Mais comment éviter cela lorsqu'on a maille à partir avec des forcenés de ce genre?

— Et t'es-tu battu déjà?

— Oui, j'ai fait cette bêtise à Montpellier.

— Et comment t'en es-tu tiré?

— Pas trop mal pour un débutant : j'ai cassé une patte à mon homme.

— Alors, je ne suis pas inquiet pour toi!

— L'essentiel, voyez-vous, monsieur Cherrier, c'est d'avoir du sang-froid... Ce qui est beaucoup plus ennuyeux que le combat lui-même, c'est les préliminaires, les négociations, les discussions des témoins, les références à leurs mandants, les pointillements sur un détail, et puis tous les dérangements que l'on est obligé de causer à ses amis, sans compter les siens propres...

— Moi, je suis à ta disposition, tu sais! — dit vivement M. Cherrier.

— Je vous remercie : j'accepte volontiers, et j'espère que M. de Fersac voudra bien aussi m'assister... Mais cela sera, en raison de l'éloignement respectif des témoins, cinq ou six jours peut-être d'allées et de venues, de pourparlers, de communications et de perte de temps avant d'en finir : on ne sait sur quel pied danser, en attendant!

— Tu prends les choses du bon côté.

— Du moins mauvais... Je vous assure pourtant que je sens bien tout ce qu'il y a d'absurde à risquer de se faire tuer par un fou pareil!... S'il ne s'agissait que de moi seul, je l'enverrais paître tout son saoul. Mais, avec les préjugés actuels, un homme qui refuse de se battre est déshonoré, ou tout au moins déconsidéré. Or, comme j'ai besoin de conserver ma réputation, mon crédit moral et le peu d'influence que

je puis avoir, pour consacrer le tout à la régénération de la Double, je n'hésite pas à me mesurer avec le sire Tancrède-Roland-Guyon de Bretout, mon noble cousin par alliance!

— C'est beau, la jeunesse! — fit M. Cherrier.

Au gué de la Risone, chacun prit son chemin pour rentrer chez soi.

Ainsi que l'avait prévu le docteur, il fallut une semaine aux témoins pour se joindre, discuter les conditions de la rencontre, et remplir toutes les formalités protocolaires. Pourtant Daniel avait dit à M. de Fersac et au notaire : « Les armes, le jour, le lieu, j'accepte tout ». Mais un des témoins du vicomte était un de ces gens épineux qui multiplient les difficultés à propos de toutes choses, et qui, lorsqu'on leur a concédé ce qu'ils demandent, n'en veulent plus, crainte de quelque piège caché.

Enfin, par une belle matinée de la fin de mai, les deux adversaires se rencontrèrent sur la lande du Drac. C'était un plateau environné de taillis de chênes, d'où s'enlevaient des brouées légères, vite fondues au soleil levant. Une faible rosée nocturne s'évaporait sur les bruyères et les brandes, d'où s'envolaient, portés par une petite brise de l'est, des fils de la Vierge argentés. Des geais criards se poursuivaient dans les arbres, et, au loin, faiblement, s'oyait la corne d'un chasseur huchant ses chiens. Contre l'ordinaire dans la Double, le ciel était sans nuages, et dans l'air frais flottaient de délicieux parfums sylvestres. C'était un de ces jours où l'on se sent plus allègre, où la joie de vivre fait briller les yeux et gonfle le cœur.

Pendant que les témoins mesuraient la distance et prenaient les dernières dispositions, les deux adversaires attendaient. Daniel avait cassé une ramille de brande et examinait curieusement une mignonne petite araignée verte qui montait et descendait, tout effarouchée. Le vicomte, lui, semblait soucieux. Non pas qu'il eût peur, car il était brave, de cette bravoure gasconne un peu avisée et avantageuse, mais une désagréable pensée le travaillait. Il lui semblait avoir lu dans les yeux de Minna une certaine indifférence égoïste sur le résultat de la rencontre; et il se disait : « Elle aurait vite porté mon deuil!... »

Les témoins achevaient de charger les pistolets, lorsque tout

à coup Sylvia sortit d'un taillis proche et s'avança vers le petit groupe.

— C'est ridicule! — s'écria M. de Bretout; — cette fille vient nous empêcher de nous battre!

— Tu te trompes, monsieur! — riposta Sylvia, les yeux brillants : — je viens pour aider à t'emporter!

Le vicomte, qui avait cru à une scène concertée, se tut, déferré subitement.

— Va-t'en ma fille, retourne à la maison! — dit Daniel à Sylvia, qui, faisant mine d'obéir, rentra dans le bois.

A vingt pas de distance, M. de Fersac avait planté son makila par la pique et la canne d'un témoin de l'adversaire. Les deux combattants mis en place, le pistolet haut, firent feu ensemble au commandement. Le chapeau du docteur vola derrière lui à dix pas et M. de Bretout tomba sur son séant, une balle dans la cuisse.

— Je regrette de vous avoir atteint, — fit Daniel en s'approchant du vicomte.

— Et moi, je regrette de ne vous avoir pas tué! — repartit M. de Bretout, furieux.

— Ce ne sera rien, — dit le docteur Gauriac, après avoir examiné la plaie à nu.

On alla quérir une bourrique aux environs, et le blessé fut ramené au château, assis en meunier sur la bastine. Voyant son gendre arriver en ce piteux équipage, M. de Légé leva les épaules et rentra dans son cabinet.

Quant à Minna, elle accueillit son mari avec d'aigres récriminations :

— Vous voilà bien arrangé!... Mais il faut convenir que vous ne l'avez pas volé!... Vous aviez trop bien déjeuné, l'autre jour, à Ribérac : cela vous apprendra!

Au Désert, Sylvia pleurait de joie dans les bras de Daniel en disant :

— O père! père!

XXII

« ... Par ces motifs, le tribunal déclare ledit Jean-Jacques Daniel Charbonnière coupable du délit de blessures volon-

taires sur la personne de Tancrède-Roland-Guyon, vicomte de Bretout, pour réparation de quoi le condamne en six mois de prison, deux cents francs d'amende et aux dépens liquidés à cent vingt-neuf francs soixante-onze centimes :

» Fixe au maximum la durée de la contrainte par corps. »

— Ces messieurs de la justice du roi ont la main vraiment lourde ! — dit au comte de Fersac M. Cherrier, qui, sorti pour prendre l'air, était rentré pendant le prononcé du jugement.

— C'est que, voyez-vous, ces justiciards sont incapables de distinguer le brave homme qui blesse loyalement son adversaire, en exposant sa vie, du lâche gredin qui troue la peau d'un ennemi sans risques ni péril ! — répondit le comte en haussant les épaules.

— C'est tellement vrai ce que vous dites, monsieur, qu'ils appliquent dans l'espèce des articles du Code pénal qui ne s'y ajustent nullement, sinon par une interprétation odieusement abusive !... Car enfin il n'y a pas de loi qui punisse le duel !...

En s'en retournant, le notaire, après avoir copieusement récriminé, détesté la justice et maudit les juges, interrogea le docteur :

— Que vas-tu faire ?

— Que voulez-vous que je fasse ! Plutôt que d'être enfermé six mois, je préférerais servir encore de cible au grand sire de Bretout ! Mais je n'ai pas le choix. Quant à en appeler à Périgueux, c'est bien inutile. L'abbé de Bretout, qui m'a si bien fait saler par son ami le président du tribunal, et ses confrères les pacanaristes ont le bras long et des affidés partout dans la magistrature. Soyez sûr que les gens de là-bas ne voudraient pas dédire leurs collègues d'ici. Ce n'est pas la peine de faire de nouveaux frais : il y en a déjà bien assez !

— Si ce n'est que ça qui t'empêche, tu sais que je suis là !

— Merci, mon excellent ami ! — fit Daniel en pressant la main du notaire. — Ce qui m'empêche, c'est la conviction de l'inutilité de l'appel...

Pendant la semaine qui suivit, le docteur mit tout en ordre chez lui, arrangea ses affaires et donna une procuration générale à M. Cherrier afin qu'il pût le remplacer pendant son absence. La veille du jour où expirait le délai d'appel, tous

ceux du Désert, moins le berger, suspect, étaient assemblés dans la chambre de Daniel, avec le notaire, pour lui faire leurs adieux. Comme il avait le pressentiment que ses ennemis chercheraient à l'atteindre en lui enlevant Sylvia, le docteur fit ses recommandations particulières à cet égard, et les termina en montrant une cachette ménagée dans l'épaisseur des murs, qui s'ouvrait par un secret au fond d'un placard à serrer le linge :

— C'est là que se réfugiaient les pasteurs ambulants traqués par les soldats du roi. Vous en userez si vous vous trouvez dans le cas de le faire.

Depuis sa condamnation, Daniel avait tant prêché son monde que tous étaient calmes, en dépit de leur tristesse, même la Grande, qui d'abord avait parlé de prendre une fourche de fer à l'intention des gendarmes, — même la pauvre Sylvia, qui, pâle et défaite, se maîtrisait à grand'peine.

Mais lorsque Daniel, après les avoir tous embrassés, la tint sur son cœur étroitement serrée, il sentit aux sanglots muets qui soulevaient la poitrine de la généreuse fille, aux frémissements convulsifs de tout son être, combien lui était cruelle et douloureuse cette longue séparation, avec la pensée des souffrances qui attendaient son ami prisonnier. Il la garda, un moment, ainsi pendue à son col, la consolant par de gentilles paroles et d'affectueuses caresses. Puis, la voyant un peu réconfortée, il lui donna un dernier baiser au front et sortit.

Dans la cour, Mériol avait chargé sur la bourrique un portemanteau renfermant du linge et des hardes. Tous deux s'en allèrent, accompagnés, un bout de chemin, par M. Cherrier.

— Mon ami, — disait le notaire, — tu es plus crâne que nous autres tous. C'est toi qui prends le plus doucement ce gros ennui !

— Dans toutes les choses qui ne dépendent pas de notre volonté, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, voyez-vous, monsieur Cherrier.

Ils atteignaient alors le grand chemin de Ribérac. Après une cordiale étreinte, les deux hommes se séparèrent, et M. Cherrier revint sur ses pas, la tête basse, fort mélancolique.

Daniel et Mériol cheminèrent silencieux jusqu'à l'arrivée. Le docteur s'entretenait avec ses pensées, et le vieux domestique

n'était pas plus bavard que d'habitude. Pourtant, lorsqu'ils furent devant la prison, devant cet ancien couvent aux murs noirs, aux rares baies grillées, Mériol laissa échapper cette piteuse exclamation :

— Oh!

Daniel, lui ayant serré la main, s'empara du porte-manteau et heurta résolument à la porte.

Le judas s'ouvrit, et, après un petit colloque, une voix rude lui apprit que pour le recevoir il fallait un ordre du parquet.

Au parquet, après une longue attente, le procureur du roi délivra cet ordre de mauvaise grâce. C'est que le docteur, en se constituant volontairement prisonnier, réduisait à néant la réquisition adressée aux gendarmes aux fins de l'arrêter, le lendemain, et de le conduire en prison, le cabriolet aux poings, à titre de salutaire exemple.

Muni du papier, Daniel vit s'ouvrir la lourde porte ferrée, fut écroué promptement et ensuite mené dans une vaste chambre où se trouvaient déjà cinq hommes.

L'un était un pauvre vieux en cheveux blancs, au nez roupieux, aux paupières enflammées par une blépharite chronique, emprisonné pour mendicité. A côté de lui était assis un paysan à la figure terreuse et dure, condamné à quatre mois pour vol, et entré de la veille. Le troisième, un vieux récidiviste hirsute et souriant, était incarcéré pour grivèlerie. Le quatrième était un mauvais sujet de garçon charpentier, puni de trois mois pour avoir traîtreusement blessé d'un coup de compas un sien compagnon, au hasard d'une rixe. Enfin le dernier, nommé Perducat, était un de ces dangereux vagabonds, écumeurs de grands chemins, qui pénètrent de gré ou de force dans les habitations, volent une poule ou un sac d'écus, selon l'occasion, assomment d'un coup de trique et, au besoin, jouent adroitement du couteau.

Ce gredin, destiné au bagne ou à l'échafaud, était, à l'ancienneté, le « prévôt de chambrée », et il exerçait despotiquement son autorité grâce à son audace et à sa supériorité dans le crime.

— Camarade, — dit-il à Daniel après quelques propos préliminaires, — il est d'usage, lorsqu'on arrive au clou, de payer sa bienvenue aux pégriots. Comme tu m'as l'air d'un bour-

geois argenteux, je te taxe à deux poulets rôtis et piqués et à trois bouteilles de vin... A six, il n'y a pas de quoi se rincer le bec, mais « le comte du Guichet » n'en veut pas donner plus d'une chopine par figure.

— Mon ami, — répondit posément Daniel, — je n'ai pas coutume d'être commandé ni taxé. Vous connaîtrez cela aisément, rien qu'à me regarder bien dans les yeux.

Et, lui-même attachant sur l'autre ce regard fixe et térébrant, qui dompte les bêtes féroces, au bout de quelques secondes, il lui fit détourner la tête.

— Je suis médecin, — ajouta-t-il ensuite, — je vais vous tâter le pouls.

Et, saisissant le poignet du « prévôt », il exerça une pression progressive et régulière comme l'action d'un étau, ce qui, au bout d'un instant, fit geindre le bandit :

— Aïe !

— Vous voilà convaincu, n'est-ce pas, qu'on ne me fait pas marcher? — reprit Daniel.

— Vous êtes fort! il n'y a pas à dire, — fit l'homme avec un sourire ambigu; — vous pouvez faire tout ce que vous voudrez!

— Je ne fais pas tout ce que je peux, mais seulement ce que je dois! — répliqua le docteur. — Et maintenant, retournez à vos cartes.

Débarrassé de Perducat, il s'assit sur un banc et regarda autour de lui. La chambre contenait une dizaine de lits de sangle ou à tréteaux de bois, garnis d'une paillasse et d'une couverture. Dans le milieu, une table graisseuse où était posée une cruche ébréchée. Les murs nus, jadis blanchis à la chaux, décrépis par endroits, étaient couverts d'inscriptions, de noms, de dates et de dessins grossièrement obscènes. Le plafond était fait de solives mal équarries et le plancher de carreaux en terre cuite rouges et poussiéreux. A une extrémité, une fenêtre à barreaux de fer entre-croisés, près de laquelle jouaient les prisonniers, éclairait mal la pièce. Dans un angle s'ouvrait un petit réduit où était placé le baquet aux nécessités, qui répandait une abominable odeur.

Autour des deux joueurs, qui se tenaient à cheval sur un lit, face à face, les autres prisonniers suivaient la partie. Seul,

accroupi dans un coin, le paysan demeurait sombre et ne soufflait mot, l'œil inquiet ainsi qu'une bête sauvage récemment capturée.

Une heure avant le coucher du soleil, quand le grillage serré ne laissa passer qu'un jour insuffisant, le jeu cessa et chacun s'allongea sur son lit en attendant la soupe.

Pour tuer le temps, le vieux récidiviste raconta comment il courait toute la France, vivant le mieux du monde, aux dépens des hôteliers, — jeté à la porte, le plus souvent, au moment de payer l'écot, — avec un coup de pied au derrière, par-ci par-là, mais rarement livré aux gendarmes comme ça venait de lui arriver. — Il calculait que, sept fois sur dix, il s'en tirait les braies nettes, et, à ce propos, faisait des remarques sur le caractère des aubergistes. Les gros et gras étaient plus faciles; les maigres et jaunes, plus hargneux. Les premiers riaient parfois du tour, les seconds en rageaient immanquablement. Ceux-ci avaient le coup de pied plus fréquent et seuls requéraient les hirondelles de potence.

A l'égard des victuailles, il avait étudié la cuisine des diverses provinces. Il se rappelait avec délices les foies de canard d'Auch en Gascogne, les lièvres à la royale du Périgord, les andouillettes de Troyes en Champagne, le veau de rivière de la vallée d'Auge, le gras-double à la Lyonnaise, la choucroute de Strasbourg, la volaille de Bourg-en-Bresse, la morue en brandade de Marseille, les canetons de Rouen et les gigots de pré-salé de Guérande.

De même avait-il fait pour les boissons. Comparant les divers liquides entre eux, sans dédaigner la bonne bière du Nord, ni faire fi de l'excellent cidre du Calvados, il concluait en faveur du vin rouge et blanc, — de Bourgogne ou de Bordeaux : il n'était pas exclusif.

Tout bien considéré, il avait adopté ce genre de vie joviale et facile et en démontrait l'excellence par des arguments en forme. « La fin de tout homme était de se repaître et le vol avait pour but de se cotonner le moule du gilet, mais c'était un moyen dangereux qui menait loin quelquefois. Au contraire, avec son système, on vivait bien et on ne risquait jamais que huit jours de geôle, quinze au plus... »

— Oui, — interrompait le prévôt. — mais ça manque de

largues!... Moi, quand j'ai estourbi un pante, j'ai de la braise et je fais la noce complète...

Et, en guise d'exemple, il conta comment, après avoir dévalisé près de Lormont un marchand de porcs, non sans l'avoir quelque peu assommé, il avait fait carousse, quinze jours durant, à Bordeaux, dans le quartier Mériadeck...

A ce point de son discours, il y eut un grand bruit de ferraille à la porte, et le geôlier entra, suivi de sa femme, qui portait la soupe dans une ample terrine vernissée.

« Et dire qu'il faut vivre six mois avec de pareils misérables! » pensait le docteur.

Tous les prisonniers s'assemblèrent autour de la table, sauf Daniel, qui resta sur son lit.

— Vous ne voulez pas manger? — lui demanda la femme.

— Ce soir, je n'ai pas faim.

— Il a encore les poulets dans le ventre! — dit à demi-voix le vieux à barbe grise.

Ayant ouï la réponse du docteur, le geôlier le tira à part dans le corridor :

— Je vois bien que vous n'avez point accoutumé de vivre avec de telles canailles, — murmura-t-il. — Si vous voulez, je puis vous mettre à la pistole, dans une petite chambre propre où vous serez seul... Ça ne vous coûterait pas bien cher : trente livres par mois... et puis nous nous arrangerions pour votre nourriture.

— Je vous remercie de la proposition. Mais j'ai le ferme dessein de faire ma peine dans le lieu où je dois être en conformité du jugement, sans chercher à en sortir, soit par argent, soit d'autre manière.

— Comme vous l'entendrez! — fit le geôlier, quelque peu surpris.

Et il rentra dans la pièce avec le prisonnier.

Cette nuit-là, Daniel ne dormit guère. Sa pensée s'envolait vers le Désert et se représentait la désolation de la famille privée de son chef. La violente opposition du milieu paisible et honnête de sa maison avec celui de la prison, ignoble et infect, le frappait vivement. Le contraste de cette société de coquins vicieux ou criminels avec celle de son cher petit Samuel, de sa bien-aimée Sylvia, de la bonne géante qui

l'avait élevé, du taciturne Mériol, si dévoué, lui rendait la situation présente plus pénible. A l'idée que cette cohabitation devait durer six mois, il soupirait. Toutefois il s'efforçait de prendre courage et de se résigner à l'inévitable.

« Pourquoi s'affliger? — se disait-il, — ne sais-je pas que la plupart des hommes sont égoïstes, méchants et injustes? Cela étant, ne devais-je pas être préparé à tout ce qui m'arrive? L'homme sage doit tout souffrir avec constance, recevoir également les plaisirs et les peines, les honneurs et l'ignominie. Je suis enfermé ici, mais ma pensée est libre et ma conscience en paix. Je ne changerais pas de condition avec ceux qui m'ont mis dans cette geôle. S'il leur reste néanmoins quelque sentiment de la justice, ils doivent avoir des remords ; s'il ne leur en reste pas l'ombre, ils sont encore plus à plaindre! »

Tant qu'il était seul en cause, malgré la privation de sa liberté, la révolte de ses délicatesses, les souffrances de son cœur, Daniel réussissait à se soumettre : il acceptait son état présent comme un de ces faits contingents auxquels l'homme est sujet depuis la naissance jusqu'à la mort. Mais ce stoïcisme lui était plus difficile pour les siens : l'idée que sa douce Sylvia souffrait en lui le peinait fort. Et puis il avait laissé un pauvre diable gravement malade : qui le soignerait et lui donnerait les remèdes nécessaires? Personne. Peut-être ce malheureux mourrait-il faute de soins! Cette idée tourmentait le docteur et le faisait s'agiter sur sa méchante paillasse.

« Ainsi s'enchaînent les choses humaines, — songeait-il. — Parce que ma cousine Minna est une folle tête; parce que son mari a de moi une aversion aussi violente qu'absurde; parce qu'il avait trop bien déjeuné, l'autre jour; parce que je l'ai blessé en tirant au hasard; parce que son oncle l'abbé a beaucoup de crédit à Ribérac; parce que les juges de l'endroit ont la conscience large, il faudra peut-être que ce pauvre Prateau meure de la pleurésie qui le tient couché sur un grabat dans sa cabane de charbonnier... »

Et Daniel soupira encore.

A ce moment, il ouït comme un souffle auprès de son lit : étendant vivement les mains, il saisit un des poignets et la tignasse crépue du prévôt de chambrée.

— Ah! c'est toi, bandit!

Et, pour un instant, oubliant sa philosophie, le bon docteur administra dans les ténèbres et sans bruit quelques solides taloches au gredin, après lui avoir arraché une cheville de fer dont il était armé.

— Va te coucher! et n'y reviens pas : je t'étranglerais!

Mais le chenapan n'eut pas le temps de renouveler sa tentative. Le lendemain matin, tandis que Daniel donnait une consultation au vieux mendiant qui lui demandait un remède pour ses yeux, le geôlier entra dans la chambre, et, s'adressant au prévôt, lui dit :

— Perducat, faites votre baluchon. Vous partez dans une heure.

— Et pour aller où?

— Il paraît que là-bas, à Bordeaux, ils ont quelques petites choses à vous demander.

Malgré sa grossière jactance, l'homme demeura interloqué. Mais, à peine le geôlier sorti, il dit aux camarades :

— Vous autres, ne parlez pas de ce que je vous racontai hier soir!

Le docteur ne fut pas fâché d'être débarrassé de ce dangereux personnage. Non pas qu'il en eût peur, mais l'obligation de se tenir sur ses gardes, jour et nuit, l'ennuyait. Dès lors toutes ses préoccupations se reportèrent sur Sylvia. Il craignait que la Cadette, incitée par d'autres, ne renouvelât son entreprise, maintenant qu'il n'était plus là pour défendre sa fille contre elle. Ceux qui avaient obtenu l'ordre de remettre Sylvia entre les mains de cette mauvaise mère allaient certainement revenir à la charge, tandis qu'il était bouclé dans cette prison : malgré la vaillance de son amie, Daniel n'était pas tranquille.

Ses inquiétudes n'étaient que trop raisonnables. Quelques jours après son incarcération, la Cadette vint au Désert, et, n'osant pas entrer à cause de la Grande, fit appeler sa fille dans l'allée de marronniers par le berger. Sylvia étant venue, l'associée de Moural la pressa vivement d'abandonner « le monsieur », qui était à moitié ruiné et avait contre lui tous les gros bonnets du pays.

— Avec lui, c'est la misère qui t'attend!

Cette mère pleine de sollicitude avait trouvé pour sa fille une bonne place, « une de ces places comme il n'y en a pas treize à la douzaine ». Et, sur la demande de Sylvia, elle lui apprit que cette place extraordinaire était au château de Légé, — « chez les rois de la Double! » — Après cela, elle en énuméra longuement tous les avantages, avec des détails fastidieux, comme si elle eût voulu faire consentir sa fille par lassitude.

— Tout ce que tu me peux dire et rien, c'est tout pareil! — répondit Sylvia lorsqu'elle eut terminé. — Fût-il le plus misérable de la contrée, eût-il contre lui tous les gens des alentours, riches et pauvres, je ne quitterai jamais un homme qui vaut plus que tous les autres ensemble!

— Regarde moi ça! — fit la Cadette, en exhibant un louis d'or. — C'est pour toi, comme étrenne d'entrée!...

— Faut-il que tu vailles peu! — s'écria Sylvia. — Tiens! j'ai honte d'être ta fille!

Et elle s'en alla...

Peu de jours après cet assaut, en revenant de porter le « merenda », ou collation, à Mériol, qui travaillait dans une pièce de terre à quelque distance de la maison, Sylvia rencontra M. de Bretout chassant, bien guéri de sa blessure.

— Ta mère t'a parlé, Sylvia, — dit-il en l'arrêtant sur une sente; — pourquoi ne lui veux-tu pas être docile?... Viens à Légé, chambrière : tu y seras heureuse comme une reine!... Ma femme n'est pas ma femme... comprends-tu? Viens : tu seras la véritable dame de Légé!

— Écoute, monsieur! Entre toi bien riche et le père de mon drôle bien pauvre, je ne balançerai pas une minute! J'aime trop mieux rester sa servante au Désert que d'être ta femme non pas en cachette, mais ta vraie femme épousée devant le curé, si ça se pouvait!

— Ça se pourrait, si tu voulais, un de ces jours!...

— Heureusement, il n'y a personne pour t'entendre! — fit Sylvia, tournant les talons. — Ne pense plus à ça, monsieur!

— Sylvia!...

Mais elle, secouant la tête, s'en fut.

XXIII

Les natures impulsives et brutales sont difficilement accessibles au raisonnement; au lieu de réfléchir devant l'obstacle, elles foncent dessus. Loin de suivre le sage conseil de Sylvia, M. de Bretout s'entêtait à la vouloir faire venir au château, en remplacement de Séverine qui s'allait marier : il espérait qu'une fois là elle s'apprivoiserait « à venir manger dans la main », comme tant d'autres qu'il avait vues! Sa passion, exaspérée depuis qu'elle lui était apparue superbe sur la lande du Drac, lui montrait la chose comme sûre. Non seulement il ne lui en voulait pas de sa résistance et de ses refus méprisants, mais il ne l'en trouvait que plus désirable. A cette convoitise exaltée se mêlait un ardent désir de se venger du docteur : ah! s'il pouvait lui enlever cette belle maîtresse!...

Une première perquisition des gendarmes resta sans résultat : Sylvia, prévenue à temps par la Sicarie, s'enferma dans la cachette et fut introuvable, au grand ébahissement de sa mère et des deux hommes, à qui Trigant venait d'affirmer sa présence au Désert.

Mais, peu de temps après, tous trois prirent leur revanche. Appelée traîtreusement au dehors par le berger, Sylvia trouva sa mère qui l'embrassa, l'amitonna fort, et renouvela ses sollicitations, protestant que c'était pour son bonheur qu'elle la voulait « loger » en ce château. Tout en discourant ainsi, la Cadette mena sa fille jusqu'au bout de l'allée. A ce moment, les gendarmes, embusqués dans un bois voisin, arrivèrent au galop, et, par une savante manœuvre, coupèrent la retraite à Sylvia, qui ne témoigna aucun étonnement. Interrogée si elle voulait suivre sa mère comme le portait l'ordre du procureur, elle prit une résolution soudaine et répondit que oui : « Puisque sa mère la voulait placer chez la dame de Légé, elle était prête à y aller sur le coup et à y rester si la dame l'engageait ».

Sur cette réponse, la Cadette, ravie de sa docilité, s'achemina vers le château avec elle, toutes deux suivies à dix pas par les gendarmes, qui les quittèrent après les avoir vues entrer dans la cour.

Avertie par Séverine, Minna reçut les deux femmes, et, après quelques brèves questions à Sylvia sur son âge, son savoir-faire, lui demanda :

— Où êtes-vous, présentement?

— Au Désert.

— Alors, c'est vous la servante-maîtresse du médecin Charbonnière?

— Oui, madame. Il est le père de mon enfant.

Sylvia espérait que cet aveu la ferait refuser catégoriquement par madame de Bretout. Mais il vint à celle-ci une idée diabolique : « Ah! le bon tour à jouer au cousin en lui enlevant sa maîtresse!... »

— A tout péché miséricorde! fit-elle avec indulgence. Et combien voulez-vous gagner?

— Cent écus l'an et une robe d'étrennes.

— Cent écus!... Séverine n'en gagne que trente!

— Oui. Mais, si j'entre ici, il me faudra, en plus de mon service, faire la volonté du monsieur!

— Que dites-vous là! — s'écria l'autre.

— La pure vérité, madame. C'est une affaire arrangée d'avance avec mon honnête femme de mère!

Très vexée d'être ainsi dupée par son mari, madame de Bretout dit sèchement à Sylvia :

— Vous pouvez vous en aller!... vous ne me convenez pas.

En sortant, comme la Cadette récriminait fort contre sa fille, celle-ci lui répondit :

— Ça n'est pas la peine de te troubler ni de faire encore déranger les gendarmes par le monsieur du château. Tu sais que dans deux mois, à la Notre-Dame de septembre, j'aurai mes vingt et un ans et que je serai maîtresse de mes faits et gestes : ainsi laisse-moi en paix!...

Le soir, en rentrant de la chasse, M. de Bretout fut très fraîchement reçu par madame.

— Vous savez, notre cher! si vous voulez cette fille, je m'en moque comme de ma première poupée; mais que ce ne soit pas chez moi!... Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, que ce serait un cas de séparation de corps... et de biens!

Elle appuya sur ces derniers mots, et, satisfaite de son petit

effet, se retira dignement, après un coup d'œil victorieux à M. de Bretout fort déconcerté.

Il avait bien eu l'envie de regimber contre cette humiliante vespérie : mais, plus sage qu'à l'ordinaire, il s'était dominé. C'est que derrière sa femme il voyait son beau-père : M. de Légé, qui ne l'aimait pas, eût fort mal pris cette velléité libertine. Avec son air sévère et ce diable de hochement de tête, le personnage lui imposait : il se révoltait en lui-même contre cet ascendant, mais il le subissait toujours.

L'abbé de Bretout, familier au château en sa double qualité d'oncle et de curé, s'efforçait bien de parer aux dispositions peu bienveillantes du père et de la fille envers le gendre et mari, et de mettre dans les rapports de l'un et de l'autre avec celui-ci un peu de bonne volonté, à défaut de cordialité. Mais, malgré son adresse insinuante et ses paroles onctueusement persuasives, il n'y parvenait pas. Le neveu, instamment averti d'adoucir les angles de son caractère, — dont la rudesse confinait à la brutalité, — promettait bien, mais ne tenait pas toujours, surtout après les repas. L'oncle n'avait guère de succès, non plus, auprès de sa nièce par alliance, qu'il exhortait paternellement à prendre une attitude conjugale moins sévère. Bien qu'elle fût pour le reste une ouaille soumise, elle se retranchait, à ce propos, derrière le danger à courir, et, sentant la solidité de cette défense, elle ne s'en départait pas.

Avec le châtelain, le curé se bornait le plus souvent à des généralités ; il exprimait des vœux pour le bonheur de tous, ouvrait doucereusement des avis et parfois plaidait obliquement la cause de son neveu. Il rejetait bénignement sur son oisiveté ses écarts de manières, et, partant de là, essayait d'amener tout bellement M. de Légé à quitter, en faveur de son gendre, ses fonctions de maire et même à partager avec lui, pour la lui transmettre plus tard, la gestion de ses biens et de ses affaires privées : cela le retirerait du désœuvrement et lui donnerait l'habitude du travail. Mais, un jour que cet oncle vigilant s'était expliqué un peu trop intelligiblement là-dessus, le beau-père accueillit plus que froidement ces ouvertures :

— Monsieur l'abbé, il n'est pas d'un homme sage de se dévêtir avant l'heure de se coucher !

Il n'avait garde, M. de Légé, de mettre son gendre au cou-

rant de ses fructueuses affaires; il suffisait, lui seul, à tout. Établi au cœur de la Double comme l'araignée au centre de sa toile, il ne voyait pas que la moindre occasion profitable lui pût échapper. Les notaires des environs signalaient à ce client d'excellent rapport les bonnes opérations à faire : placements avantageux, achats de créances au rabais et acquisitions de propriétés à vil prix. Malgré l'attention apportée à la solvabilité des emprunteurs il arrivait parfois que certains, maltraités par des circonstances imprévues, ne remboursaient pas aux échéances et qu'il fallait les faire exproprier. Mais, précisément, là encore, M. de Légé moissonnait à pleines mains. Afin de se couvrir, il acquérait à la barre du tribunal les biens expropriés, pour un morceau de pain, car nul dans le pays n'aurait eu la hardiesse d'enchérir contre un pareil amateur.

Toutes ces manigances n'allaient pas sans lui faire des ennemis. Mais c'était de pauvres hères jugulés par des conditions léonines, ruinés par l'hypothèque et les emprunts usuraires, qui n'avaient plus ni terre, ni argent, ni crédit. Que pouvaient ces gens-là contre un homme riche et puissant par lui-même, fortifié par des relations utiles et des amis influents? Aussi, dans ces âmes abruptes de paysans dépossédés et réduits à la misère, s'amassaient des germes de haine qui parfois se trahissaient en paroles menaçantes ou se manifestaient par des actes d'hostilité sournois et anonymes. Le principal moyen de vengeance qui tente les faibles, l'incendie des bois, avait été employé contre M. de Légé; mais, après deux terribles exemples d'incendiaires envoyés au bagne de Rochefort, ces alertes avaient provisoirement cessé. Pourtant il y avait toujours dans la Double des malheureux que le châtelain de Légé avait expulsés de leur chétive demeure, mis au bissac, qui l'abhorraient et lui voulaient mal de mort, chose dangereuse dans un pays sauvage, où chacun, si misérable qu'il fût, avait son fusil dans le coin de l'âtre...

Par une soirée pluvieuse de septembre, le vicomte de Bretout et madame attendaient pour souper M. de Légé, qui était allé à Mussidan traiter quelque affaire. Huit heures sonnèrent à la pendule de la salle à manger qu'il n'était pas encore revenu; ce que voyant, M. de Bretout, après s'être promené

de long en large pour tromper l'impatience de son estomac, parla de faire servir. Mais sa femme s'y s'opposa nettement :

— Il faut attendre !

Puis elle jeta une mante sur ses épaules, chaussa dans la cuisine des sabots par-dessus ses pantoufles et sortit dans la cour, suivie de mauvaise grâce par son mari. La nuit était plus que sombre, sans lune, sans étoiles, épaissie encore par la pluie qui tombait fine et serrée. Au bord de la terrasse, ils écoutèrent : nul bruit ne montait jusqu'à eux que le léger bruissement de l'eau sur les feuilles des taillis voisins. Pas un pas de cheval sur les chemins boueux, pas un meuglement de vache attardée au pacage, pas un aboi de chien épeuré, rien. Les bois solitaires se confondaient avec le ciel dans un noir de poix qui enveloppait la Double inondée. Au bout de quelques minutes, l'obscurité, le silence, l'air humide firent frissonner Minna inquiète et de tristes appréhensions lui vinrent à l'esprit. Tandis qu'elle écoutait anxieusement, espérant ouïr enfin les fers du cheval qui sonneraient sur les pavés de l'allée, un coup de fusil au loin se fit entendre sourdement, comme amorti par l'atmosphère pesante, puis tout rentra dans un silence lugubre.

— Il est arrivé malheur à mon père ! — s'écria-t-elle.

— Bah ! — répondit M. de Bretout, — c'est quelque braconnier à l'affût ! Votre père couchera, sans doute, à Mussidan : allons souper !

— Vous ne pensez qu'à manger !... Croyez-vous que j'aie faim, dans l'inquiétude où je suis !...

M. de Bretout se dit bien que, pour lui, il n'en perdrait pas un coup de dent, mais il ne répliqua pas.

Ils attendirent un quart d'heure encore, puis Minna perçut un galop qui se rapprochait, et, trois minutes après, le grand cheval normand de M. de Légé entra dans la cour, couvert de boue, les rênes de la bride rompues, ronflant d'épouvante.

A la lueur qui venait par la porte de la cuisine, on examina la bête : rien n'indiquait la nature de l'accident. Circonstances rassurantes, les pistolets étaient dans les fontes et un porte-manteau de cuir où l'on trouva deux sacs d'écus était encore attaché au troussequin de la selle.

— Le monsieur sera tombé avec le cheval, dans ces mauvais chemins ! — dit Pirot.

Madame de Bretout, adoptant alors cette opinion d'une simple chute, se rassura un peu et fit partir aussitôt tous les gens de la maison pourvus de falots, sous la direction de son mari. Celui-ci maugréait bien, secrètement, du souper retardé encore, mais il se résigna par nécessité.

A une petite demi-lieue sur le chemin de Mussidan, au fond d'une combe, entre des taillis épais, Mornac, le garde-bois du château, qui marchait en avant, avisa une forme noire étendue dans la boue. Tous s'approchèrent, pressés par son exclamation, et, à la lumière des falots, reconnurent M. de Légé, son manteau sous lui, son chapeau à quatre pas. M. de Bretout, se penchant sur le corps, vit à la tempe deux petits trous d'où coulait un filet de sang.

— On l'a assassiné! — dit-il froidement.

— Toujours, ça n'est pas pour le voler! — fit observer Pirot, en désignant les breloques de la chaîne de montre, qui pendaient du gousset de la culotte.

— En effet, voici sa bourse! — reprit M. de Bretout, après avoir fouillé les poches du mort.

Au moyen d'un « bayard » — ou civière, — et avec l'aide de quelques hommes pris au plus prochain village, le défunt fut rapporté au château. Quand Minna, qui épiait sur la terrasse avec les femmes, vit les falots avancer lentement, elle devina la vérité :

— Mon père est mort! — s'écria-t-elle, en larmes.

Et quand, au pas lourd des porteurs, le funèbre fardeau entra dans la cour, et qu'elle-même, soulevant le manteau mouillé, découvrit la figure de M. de Légé toute pâle, souillée de sang et de boue, elle s'évanouit.

Sur une table, dans le vestibule, on déposa le cadavre; puis un homme à cheval, expédié à Ribérac, fut prévenir les gens de la justice, qui vinrent le lendemain...

Comme il n'y avait pas vol, le crime fut attribué à la vengeance, et, par conséquent, les soupçons se dirigèrent sur des débiteurs malheureux de M. de Légé, qu'on supposait avoir de la rancune. Un pauvre diable, récemment exproprié à sa poursuite et qui dans la colère avait proféré des menaces, fut recherché vivement et promptement appréhendé au corps. Par chance, il avait un sûr alibi, étant le soir même de l'assas-

sinat aux portes de Bergerac, où il conduisait un charroi de merrain pour un marchand de bois. Après quelques jours de geôle étroite, il fut relâché, bien à regret, par le juge d'instruction qui semblait dire : « Celui-ci faisait tout juste mon affaire ! »

Si Daniel n'eût été sous clef en ce moment, nul doute qu'il n'eût été inculpé, la haine de ceux de Légé pour lui faisant imaginer quelque réciprocité de sa part. A son défaut, Méniol fut interrogé ; mais, à l'heure du crime, il était à Saint-Vincent où il avait mené des cochons vendus, et buvait le vinage dans le cabaret de la Netton.

D'autres encore, de ceux qualifiés mauvais sujets, ennemis de la religion, jacobins ou partisans de « l'Autre », furent soupçonnés par la justice, surveillés, enquêtés, mandés à Ribérac et sérieusement travaillés en de tortionnaires interrogatoires ; mais tout fut inutile : six mois après le superbe enterrement de M. de Légé en l'église de La Jemaye, l'affaire fut classée.

Le vicomte de Bretout supporta philosophiquement la perte du défunt. Quant à Minna, quoiqu'elle aimât autant qu'il était en elle ce père qui l'idolâtrait, sa nature légère et mobile ne tarda point à reprendre le dessus. Après la première explosion de douleur et quelques jours de tristesse, les visites, les lettres de condoléances et le soin de ses affaires atténuèrent peu à peu son chagrin. Bientôt le plus apparent signe de deuil au château de Légé fut le crêpe noir dont les ruches du verger étaient ceintes selon le vieil usage.

Au surplus, cette mort ne modifia pas la situation de M. de Bretout comme il l'avait espéré : Minna, bien renseignée par le notaire de la maison, se réserva jalousement la direction ostensible de ses affaires. Tout passait par les mains de M. Durier pour être définitivement décidé par elle. Un beau matin, que le vicomte voulait faire prévaloir son avis au sujet d'un remploi de fonds, elle lui répondit délibérément :

— Notre cher, vous êtes ici comme un coq en pâte, libre, et en état de faire bonne figure au dehors ainsi que de vous passer vos petites fantaisies ; mais l'administration de mes biens paraphernaux m'appartient, à moi seule.

— Paraphernaux !... Peste, ma chère, vous parlez comme

un vieux procureur! — fit M. de Bretout en s'en allant, vexé, tandis que Minna jubilait d'avoir placé ce mot de droit, appris du notaire.

Sentant bien qu'il ne pouvait rien gagner à heurter les résolutions de sa femme, le vicomte se cantonna dans le rôle effacé de mari de la reine. Son amour-propre masculin souffrait bien de cet arrangement; mais, comme il était bridé par la loi et consigné à la porte de la chambre conjugale, il n'avait aucun moyen de faire dominer son vouloir. Il eut d'ailleurs dans la succession de M. de Légé à la mairie de La Jemaye et au conseil d'arrondissement une petite compensation.

Libre de ses actes et n'étant plus retenu par la présence de son beau-père, M. de Bretout se dédommagea de sa dépendance conjugale en menant joyeuse vie. Depuis son « veuvage », comme il disait après boire, il avait repris clandestinement, avec quelques amis du voisinage, cette existence de gentilhomme viveur et dissipé qu'il avait menée avant son mariage. Après la mort de M. de Légé, il ne se gêna plus. C'était des parties de chasse, de jeu, de filles, chez l'un de ces messieurs, célibataire entêté. Le vicomte lui-même, sous le prétexte d'un rendez-vous de chasse, fit accommoder une vieille maison inhabitée, appelée la « Maison du Roy », parce qu'une légende y faisait souper le Béarnais après Coutras. Là, au milieu des bois, le mari de Minna et ses compagnons s'égayaient de petites orgies avec des gotons de village, des coureuses de foires ou des guenuches amenées de Ribérac par le complaisant Pirot.

Mais ces débauchées rustiques et grossières ne lui faisaient pas oublier la belle Sylvia. Il la revoyait toujours, sur la lande du Drac, fière et outrageuse, lui déclarant : « Je suis venue pour aider à t'emporter! » A la passion véhémente qu'il éprouvait pour elle se joignaient la volonté frénétique de vaincre enfin cette résistance obstinée, le furieux désir de triompher d'une ennemie et, en même temps, de se venger de Daniel.

Lorsqu'il la rencontrait par des hasards cherchés, M. de Bretout renouvelait ses tentatives, toujours reponssées avec mépris par Sylvia. Ces refus d'une créature, qu'il jugeait de condition vile et dont il estimait à néant la vertu, exaspéraient le vicomte.

— Tu t'en repentiras, Sylvia ! — faisait-il, rageur.

— Mais bien toi plutôt, si tu n'es sage ! — lui répondait-elle hardiment.

Cette assurance de la vaillante fille venait de ce qu'elle était armée et bien résolue à se défendre : dans une poche de sa robe, sous le tablier, elle portait toujours un couteau-poignard, appartenant à Daniel et dont la lame aiguë avait bien six pouces de long.

Le vicomte, lui, fier de sa noblesse, de sa personne, de sa position sociale, de ses fonctions officielles, de la déférence craintive qu'il inspirait, en était venu à se croire tout permis avec les petites gens. Aussi avait-il conçu le projet de prendre Sylvia de force puisqu'elle ne voulait pas céder de bon gré.

Un jour de foire à Montpaon, où elle était allée vendre des dindons, un acheteur, prétendu coquetier, la retarda fort en lanternant pour la conclusion du marché, puis sous le prétexte qu'il n'avait pas de monnaie pour la payer. De ce retard, il résulta que, revenant sur sa bourrique, à moitié chemin du Désert, elle se trouvait asseulée au milieu des bois au moment où la nuit tombait. Le temps était clair, les étoiles se montraient, et Sylvia pressait sa bête qui s'en allait d'un bon pas en suivant le bord du chemin, lorsque tout à coup, entre des gaulis épais, elle fut assaillie par quatre hommes masqués de peaux de lièvres. En un instant, elle fut bâillonnée avec un mouchoir, enveloppée d'une limousine qu'on avait jetée sur sa tête, et entraînée hors du chemin. Un des ravisseurs poussait la bourrique par derrière, à coups de bâton, tandis qu'un autre la tirait par le licol et que les deux derniers maintenaient la pauvre femme à califourchon sur la bastine, chacun par un bras.

Après avoir marché rapidement une demi-heure à travers pays, la troupe s'arrêta devant une porte cintrée et Sylvia fut transportée dans la maison et déposée sur un lit, dans une chambre où elle resta seule avec un de ceux qui l'avaient enlevée. Pendant que le quidam battait le briquet pour allumer une chandelle, la courageuse captive se défubla lestement, se glissa dans la ruelle, ouvrit son couteau et, l'ayant bien assuré dans sa main, attendit.

— Ah ! c'est toi, monsieur de Bretout ! — s'écria-t-elle en

voyant le vicomte s'avancer vers le lit après avoir posé la chandelle allumée sur la table.

— Je t'avais bien dit que je t'aurais, la belle! — fit-il en la saisissant par un poignet.

— Tu ne m'as pas encore! — répliqua-t-elle en lui plantant soudain son couteau dans le haut de la poitrine.

La douleur fit geindre l'homme qui s'affaissa sur le plancher : aussitôt Sylvia franchit son corps, s'échappa de la chambre, traversa une pièce vide et entra dans la cuisine, où les trois complices du vicomte trinquaient à sa santé autour d'une table.

— Place, bandits! — fit-elle en brandissant son couteau rouge de sang.

Et, passant devant les misérables épouvantés par son attitude énergique, elle alla vers la porte et s'enfuit dans les ténèbres.

A peu de distance, elle s'enfonça dans un taillis de chênes et poussa, au hasard, jusqu'à la rencontre d'une sente qui la mena dans une grande clairière où elle s'arrêta pour s'orienter. Le docteur lui avait appris à distinguer les principales constellations et lui avait fait observer que le Désert était situé juste au midi de l'étoile polaire. Après avoir reconnu cette étoile au bout de la queue de la Petite Ourse, droit devant elle, Sylvia marcha dans cette direction sans s'effrayer des bruits nocturnes. En avant, sur une cafourche déserte, un loup hurlait sinistrement à la lune levante; dans les halliers voisins, le glapissement aigu d'un renard, sur la voie d'un lièvre, accompagnait le cri mélancolique d'un oiseau de nuit appelant sa femelle. Plus loin, alors qu'elle cheminait sur la chaussée à demi ruinée d'un large étang, vers l'extrémité de la nappe sombre comme un miroir d'acier poli, une voix formidable et pareille au mugissement d'un taureau monta subitement et la surprit d'abord :

« C'est le bœuf d'eau! » se dit-elle, donnant son nom vulgaire au butor étoilé, et elle reprit sa marche.

Ensuite, rentrée sous bois et dans l'impossibilité de se guider par les astres, elle hésitait, lorsqu'un énorme animal vint se précipiter sur elle avec de petits gémissements de joie. Sa main armée du couteau retomba bien vite :

— C'est toi, mon César! — dit-elle en le caressant.

En redressant la tête, elle vit briller à travers les arbres une lueur qui dansait comme un feu follet, et bientôt Mériol, dirigé par les abois du chien, arriva, son fusil sur l'épaule, accompagné du nouveau berger, qui portait un falot.

— Bien tard! — fit-il.

— Oui, assez.

— La bourrique? — reprit-il, une minute après.

— Je te conterai ça, mon ami, à la maison.

Une demi-heure après, ils atteignaient le Désert où Sicarie guettait, fort anxieuse. A peine vit-elle Sylvia, la bonne géante la prit au col et l'embrassa bruyamment, plusieurs fois, puis lui demanda :

— Que t'est-il donc advenu? pauvre!

— Oh! pas grand'chose! — répondit-elle, les yeux brillants.

Cependant elle mettait son couteau dans sa poche, après avoir essuyé la lame à son tablier.

XXIV

Juste le jour de Noël, au matin, le docteur Charbonnière, ayant fait ses six mois de prison, revint au Désert. Le temps était froid et sec. Sous les rayons du soleil renaissant, le givre étincelait aux branchettes des arbres, et, sur la terre, la neige gelée faisait cligner des yeux le voyageur qui marchait allègrement, son porte-manteau en bandoulière et un bâton à la main, taillé dans une cépée. Le prisonnier libéré était encore à une demi-lieue de son logis quand, à travers une friche hérissée d'ajones poudrés à blanc, il vit une femme courant pour le joindre au passage.

— Sylvia! — fit-il, en se plantant sur le chemin.

Et, un instant après, la belle fille arrivait à lui et se jetait à son col, le sein soulevé, en murmurant :

— O père! enfin te voici!

— Oui, ma grande amie!

Et, l'étreignant sur son cœur, Daniel baisait tendrement le visage et les yeux mouillés de Sylvia.

Elle haussa la tête pour le regarder.

— Pauvre! comme tu es pâle! — dit-elle.

— C'est que, vois-tu, j'ai un peu pâti, à l'ombre, dans la prison. Mais avant peu il n'y paraîtra plus !

Ils se remirent en marche. Elle, attachée au bras du docteur, se serrait contre lui avec amour et lui racontait les choses survenues en son absence.

— O quelle vaillante fille tu es, ma Sylvia ! — dit-il en apprenant ce qui s'était passé à la Maison du Roy. — Et tu n'as pas été inquiétée ?

— Pas du tout. Ils n'ont point osé... A Légé, les gens disent que le monsieur poursuivant un sanglier, son couteau de chasse à la main, est tombé malheureusement et s'est blessé.

Au bout de l'allée, tous étaient là qui attendaient, même César. Quand le petit Samuel aperçut son père, il lâcha la main de Sicarie et se mit à courir vers lui de toute la vitesse de ses jambettes de quatre ans.

— Oh ! mon petit homme ! quelle joie de te revoir ! — disait Daniel, tenant son fils dans ses bras. — Comme tu as grandi !

C'était fête au Désert, ce jour-là. Un « piot », ou dindon, achevait de rôtir devant un gros feu de bois de brasse. Lorsque Daniel eut fait sa toilette et changé de linge et de vêtements, — laissant là ceux « qui sentaient la prison », comme disait Sylvia, — Sicarie trempa la soupe dans une profonde soupière d'étain et tous se mirent à table, y compris Justrac, le nouveau berger, qui avait remplacé Trigant, renvoyé par M. Cherrier à cause de ses connivences suspectes avec les gens du dehors.

Le docteur était heureux. Le contraste de son intérieur, honnête et propre, et de ceux qui l'avaient tant et qu'il affectionnait de même, avec le séjour infect de la prison et l'ignoble compagnie des malfaiteurs qui s'y succédaient, ce contraste soudain lui faisait sentir plus fortement la joie du retour.

Un moment, il resta pensif, se disant : « C'est une merveilleuse chose que le plaisir soit ainsi lié à la souffrance et que, plus grande est celle-ci, plus grand celui-là. Il m'est échu bien des fois de dîner ainsi avec les miens, mais jamais comme aujourd'hui je n'ai ressenti le bonheur de cette communion intime à la table de famille... »

Or voici que le petit Samuel quitte les genoux de sa mère

pour ceux de Daniel et interrompit ces réflexions par de naïves caresses enfantines.

— Tu es plus sage que moi, mon mignon! — pensa le père; — ce n'est pas l'heure de philosopher, mais de se réjouir...

Et lors, empoignant son gobelet que Mériol venait de remplir, comme tous les autres, de vin nouveau qui faisait une mousse rose, il le leva et trinqua de bon cœur avec ses commensaux :

— A vos santés, mes amis!

— A votre bon retour, notre monsieur! — répondit Mériol, qui se rassit tout étonné d'en avoir dit si long.

Mais on frappait à la porte, et ce fut Claret, le vieux chasseur de vipères, qui entra, au commandement du maître.

— Ah! monsieur Daniel! ils vous ont lâché pourtant! — s'écria-t-il en venant toucher de main avec le docteur.

— Oui, mon ami Claret, ils m'ont mis dehors, et je suis content de vous voir!... Seyez-vous auprès de Mériol; vous allez dîner avec nous.

— Je vous ai rapporté le licol de votre bourrique, — dit Claret après avoir mangé sa soupe. — Pour elle, les loups l'ont dévorée : il n'en reste plus que les os blanchis.

— Ah! la canaille qui est cause de ça! — exclama la Grande.

— Heureusement, sa jeune pouline peut commencer à porter, — remarqua Daniel.

Là-dessus, le chasseur de vipères apprit à son hôte que Gondet, le médecin des fièvres, était mort seul dans sa cabane, sans nul secours d'autrui.

— Pauvre homme! — fit le docteur, — si j'avais été là, je serais allé le voir...

— Tu as, pardi, bien raison de t'apitoyer sur lui! — grogna rudement la Grande. — Une telle canaille, qui s'est assis cent fois à cette table, depuis le temps de ton défunt père, et qui t'a si odieusement trahi!... Un scélérat que toi-même a pris sur le fait, venant de donner des poisons à Trigant pour nos moutons, et qui depuis en a empoisonné cinq!... Et tu le plains!

— S'il a mal agi, ne l'imitons pas! — répliqua fermement le docteur. — Nous n'en voudrions pas à un aveugle de nous heurter dans le chemin : pourquoi en vouloir à un homme dont la conscience est aveugle et sourde, parce qu'il nous a

nui?... Vois-tu, ma Grande, nous devons plaindre Gondet pour deux raisons : parce qu'il a été malheureux et parce qu'il a été méchant.

Sur ces mots écoutés religieusement par tous, et pendant que Sylvia émue embrassait passionnément son petit, le repas étant achevé, tout le monde se leva de table, cependant que le vieux Claret bredouillait à l'oreille de son voisin :

— Il est trop bon, le monsieur!

Plus tard dans l'après-midi, le docteur s'en fut au-devant de M. Cherrier, qui lui avait mandé sa venue pour le soir.

Et, chemin faisant, il pensait à cette mauvaise nature d'homme qu'était Gondet : fourbe, traître, ingrat, larron, méchant, dépourvu de tout bon sentiment. Il était mal né, sans doute, mais combien l'ignorance, la misère, l'absence de toute éducation morale avaient développé ses défauts et ses vices! Et Daniel se disait : « Que de pensées fâcheuses, que de tentations déplorables assiègent le pauvre à qui tout manque, la nourriture du corps et celle de l'esprit!... »

Tout près de la Tuilière, Daniel rencontra le notaire et aussitôt rebroussa chemin avec lui vers le Désert, en causant de façon amicale. Après avoir mis le docteur au courant de ses affaires, M. Cherrier lui conta les siennes propres.

Depuis six semaines il avait perdu sa femme, — et n'avait point acheté de chapeau neuf, comme font chez nous les veufs qui se veulent remarier et le signifient par là aux femmes de bonne volonté. Il ne portait pas, non plus, de crêpe à son vieux chapeau, n'ayant pas l'hypocrisie d'affecter un deuil qui n'était pas dans son cœur :

— Comment pourrais-je regretter une femme qui m'a rendu malheureux tant qu'elle a vécu!...

M. Cherrier soupa et coucha au Désert et, le matin, s'en retourna chez lui.

Pour Daniel, dès ce même jour, il reprit ses anciennes habitudes. Monté sur la Jasse, qu'un long repos avait engraissée, il se remit comme auparavant à parcourir la Double. Il s'arrêtait dans les villages, s'informait des malades, parlait aux gens rencontrés à travers pays, bûcherons dans les ventes, pastours sur les landes, charbonniers à leurs fourneaux. Quoique la plupart de ceux auxquels il s'adressait fissent de

prudents efforts pour cacher leurs sentiments, Daniel voyait bien qu'ils avaient pour lui une espèce d'antipathie. L'avisant de loin qui venait, parfois une femme quillée devant sa porte, la quenouille au flanc, rentrait dans sa bicoque et repoussait l'huis. Ce n'était pas nouvellement que le docteur observait ces dispositions peu bienveillantes des paysans, mais il lui semblait que depuis son emprisonnement elles s'étaient aggravées en quelque sorte et généralisées. Il attribuait ce rengrégement d'hostilité aux menées souterraines de ses ennemis, tout en s'avouant d'ailleurs que, dans l'esprit borné de ces gens grossiers, c'était un terrible préjugé contre lui que de l'avoir su naguère en prison. Le fait qui avait motivé la condamnation, les circonstances où il s'était produit, rien de tout cela n'existait pour une multitude ignorante, courbée depuis des siècles sous un respect superstitieux de la justice : « Il a été en prison ! » Cela disait tout pour des gens inintelligents qui gardaient et se transmettaient de père en fils le souvenir d'une peine infamante infligée autrefois à un individu, peine dont ils faisaient rejaillir le déshonneur sur sa famille jusqu'à la troisième ou quatrième génération.

La répulsion instinctive et l'aversion inspirée allaient chez quelques-uns jusqu'à dissimuler la présence d'un malade, de quelque fiévreux, dans la maison devant laquelle s'arrêtait le docteur... Parpaillot ! repris de justice ! c'en était trop pour ces âmes obscures, perpétuellement excitées à la haine par le concert des notables.

Examinant toutes ces choses d'un œil philosophique, le docteur ne se décourageait point, et, à cette froideur adverse opposait avec une sereine confiance toute son inépuisable bonté.

« Ils finiront, se disait-il, par reconnaître que je vaux mieux qu'on ne le raconte, et ne cherche que leur bien?... »

Un jour, à sa grande surprise, Daniel fut appelé au « château » de Mortefont, — comme on disait un peu ambitieusement dans le pays. — Cette construction de médiocre importance était située dans la partie la plus malsaine de la Double, au centre d'un plateau couvert de brandes, d'ajoncs et de flaques d'eau croupissante. Il avait plu à torrents, la nuit,

en sorte que la Jasse glissait parfois sur la sente glaiseuse qui serpentait en contournant les massifs d'ajones et aboutissait à Mortefont. Tout en approchant, le docteur considéra curieusement l'étrange petit manoir posé sur une berge de l'étang du même nom et bâti, comme un vieux logis urbain d'autrefois, en poutres et poutrelles assemblées et entre-croisées, dont les intervalles étaient maçonnés de pisé, de briques et même de pierres de grison à l'endroit des foyers. Tout autour, des tessons de bouteilles et de flacons : une tradition locale voulait que cette maison eût appartenu jadis à un gentilhomme verrier.

« Ce n'était peut-être qu'un gentilhomme ivrogne! » se disait Daniel.

Depuis qu'il n'était venu ici, le temps, les hivers, une longue inhabitation avaient fort dégradé les murs dont les crépis étaient tombés par endroits, laissant voir, entre les bois à moitié pourris et pleins de champignons parasites, des taches de couleur incertaine et des briques rougeâtres qui se présentaient aux yeux et à l'esprit du docteur comme des dartres et des plaques squammeuses. Au-dessous de la vieille gentilhommière, un suintement d'eau épaisse, ocreuse, semblait sortir d'une plaie malsaine et se répandait sur la nappe noire de l'étang avec des reflets huileux et métalliques.

« Le château de la défunte demoiselle de Garidel est malade ! » pensa Daniel, avec un demi-sourire.

L'aspect minable des bâtiments était complété par un toit d'ardoises moussues, noircies, à la cime duquel pendait piteusement une girouette immobile. Autour de ce corps de logis irrégulier, que flanquait un modeste pavillon carré, point d'arbres marmenteaux, point de jardin, de verger, de courtil : rien.

A la porte d'entrée, le docteur fut reçu par le propriétaire, un Espagnol connu sous le nom de don Esteban, qui s'y était installé, il y avait tantôt deux ans, venu on ne savait d'où.

Après avoir attaché sa jument dans l'écurie, qui occupait une partie du rez-de-chaussée, Daniel suivit l'homme, qui, en montant un escalier de planches délabré, lui expliqua, dans un baragouin mi-français et espagnol, que doña Maria, sa chère épouse, était malade.

En haut, sur le palier, après avoir frappé à une porte, don Esteban introduisit le docteur dans une pièce tendue d'une vieille indienne à ramages décolorés, que l'air venu de la porte agita faiblement. Au fond de la chambre, mal éclairée par une petite fenêtre aux vitres verdâtres, près d'une haute cheminée où brûlait un maigre feu de fagots, une très jeune femme était assise dans un antique fauteuil de tapisserie, vêtue d'une robe de laine blanche et les genoux recouverts d'une couverture de Catalogne. La tête de la malade, chargée d'une lourde chevelure brune, s'accotait au dossier, et sa figure pâle aux traits délicats n'avait de vivant que de grands yeux noirs qui se fixèrent sur son mari avec une expression d'horreur.

Doña Maria ne savait pas le français. Heureusement, au cours de ses classes, à Bordeaux, Daniel avait appris assez d'espagnol pour se faire entendre d'elle. Le cas, du reste, était bien simple : la « chère épouse » de don Esteban se mourait d'une fièvre pernicieuse, contractée depuis son arrivée dans cette contrée homicide. Après s'être un peu entretenu avec la malade, le docteur prit congé d'elle en prononçant quelques paroles rassurantes, qu'elle accueillit par un geste d'incrédulité navrant.

Au bas de l'escalier, Daniel dit brusquement au mari :

— Le climat de la Double tue votre femme; l'air natal la guérira : emmenez-la, il n'est que temps!

Don Esteban répondit que, pour des raisons politiques, il ne pouvait rentrer en Espagne.

— Alors, conduisez-la bien vite à Pau !

L'Espagnol répliqua aussitôt qu'étant obligé de se cacher, il ne pouvait habiter cette ville.

— Au moins, — repartit Daniel — ne la laissez pas dans ce pays de fièvres mortelles! Vous pouvez aussi bien vous cacher à trois ou quatre lieues d'ici, sur les coteaux salubres du Périgord...

— *No se puede* [1].

Le docteur le regarda.

Le visage rasé de l'Espagnol ne traduisait aucune émotion. Ses paupières abaissées ne permettaient d'apercevoir qu'un

1. « Cela ne se peut ».

petit coin de la sclérotique teintée de jaune, et ses lèvres minces se pinçaient comme pour mieux retenir un secret.

Daniel eut alors le sentiment qu'il était en présence d'un drame obscur, d'un de ces crimes domestiques que la loi n'atteint pas. Il tira son portefeuille, écrivit une ordonnance et la remit à don Esteban avec les explications nécessaires.

En s'en retournant, il songeait à cette jeune femme, presque une enfant, victime, selon toute apparence, d'une haine maritale. Elle était encore très belle, malgré les ravages de la maladie. Peut-être cette beauté avait-elle provoqué la jalousie de son époux?... Le docteur déplorait son inaptitude à la secourir efficacement; mais que pouvait-il? « La femme doit suivre son mari », et, puisqu'il avait plu à don Esteban de venir demeurer dans un pays malsain, dans un lieu meurtrier, doña Maria devait le suivre : légalement, il n'y avait rien à objecter!...

A défaut d'assistance plus effective, Daniel revint presque chaque jour voir la malade, qui s'affaiblissait rapidement. La quinine, elle refusait de la prendre.

— A quoi bon? — disait-elle mélancoliquement.

Trois semaines après sa première visite, un dimanche matin, le docteur, introduit par une vieille servante espagnole qui tremblait la fièvre, trouva doña Maria dans un grand lit à l'ange, bien faible. Quant à don Esteban, qui édifiait la paroisse par des démonstrations de piété fervente, familières aux dévots de son pays, il était à la messe.

— C'est pour aujourd'hui! — dit la jeune femme à Daniel.

Lui, prit sa main, — une délicieuse main de fillette, émaciée, où transparaissait un léger réseau de veines bleuâtres, — et, pendant qu'il comptait les pulsations presque imperceptibles, la servante étant sortie, doña Maria, poussée par le besoin de se confier à un être qu'elle sentait un être sympathique, tout à coup, sans préambule, conta brièvement sa vie.

Mariée à quinze ans à don Esteban qui en avait quarante, elle avait obéi à son père, la mort dans l'âme, et s'était efforcée d'étouffer un amour antérieur pour rester fidèle à son mari. Le hasard lui ayant fait rencontrer le cavalier qu'elle aimait, elle avait eu la faiblesse de céder à son amour. Après avoir intercepté une lettre, don Esteban avait résolu de la tuer et,

pour le faire impunément, l'avait amenée en France, dans cette maison mortelle. Tous les jours, il se tenait là, près de son fauteuil, épiant les progrès de la maladie qui la consumait, froid et impassible. Lorsqu'elle se plaignait, il tirait la lettre de sa poche et la lui montrait. Quelquefois, elle le suppliait de la tuer d'un coup de *navaja* : ce serait plus humain... Mais il lui répondait avec un sourire haineux :

— Vous n'avez pas suffisamment souffert!

Enfin elle s'était réduite à lui demander, pour toute grâce, de lui amener un prêtre, requête à laquelle il avait riposté avec un rire cruel :

— Ce n'est point assez pour ma vengeance que vous mouriez lentement : il faut encore que vous mouriez en état de péché mortel et qu'ainsi vous soyez damnée pendant toute l'éternité!

La pauvre enfant avait fait le sacrifice de sa vie; mais la damnation éternelle l'épouvantait, comme elle le dit naïvement à Daniel. Cette pensée des supplices sans fin qui l'attendaient la jetait dans un affreux désespoir que le docteur ému de pitié s'efforça de calmer.

— Pauvre créature, — dit-il, lorsqu'elle s'arrêta, épuisée, — on vous a enseigné à croire en un Dieu très bon, très juste et très miséricordieux. Mais ce Dieu ne serait ni bon, ni juste, ni miséricordieux, s'il vous torturait éternellement pour avoir obéi à une loi de nature que lui-même a mise dans votre cœur plutôt qu'à la loi barbare des hommes!... Quant aux presque impossibles conditions du salut que vous imaginez vous être imposées, si elles étaient les siennes, combien depuis des centaines de mille années, combien d'innombrables milliards d'êtres humains seraient voués à d'atroces et indéfinis supplices par ce Dieu très bon, très juste et très miséricordieux, pour des actions naturelles, licites ou indifférentes, que lui-même avait prévues en les créant!... Cela ne peut pas être! Ce Dieu n'est pas si féroce... Rassurez-vous donc, pauvre enfant! Tout cela n'existe que dans votre esprit. Même si vous êtes incapable de chasser pareilles chimères, dites-vous bien que vous expiez cruellement une infraction à la loi humaine par des souffrances qui vous mériteraient le pardon, fussiez-vous cent fois plus coupable encore. Ayez confiance! endor-

mez-vous en paix : votre conscience est purifiée par le repentir, la douleur et la mort !

A mesure que Daniel parlait lentement, en mauvais espagnol, penché sur le lit de la mourante, l'apaisement se faisait en elle, visible sur sa figure. Ses yeux tournés vers le docteur semblaient boire les paroles consolantes qui tombaient de ses lèvres. Lorsqu'il se tut, elle abaissa ses paupières, les releva, murmura un remerciement : « *Gracias!* » et, avec ce dernier mot, exhala son dernier souffle, paisible et rassérénée.

Après avoir fermé les yeux de la défunte, Daniel resta longtemps songeur et méditatif devant ce doux visage qu'illuminait déjà la beauté de la mort libératrice. Dans un cabinet voisin, la vieille servante grelottait la fièvre ; à travers la mince cloison de planches le docteur entendait claquer ses dents. Il attendit encore, puis la porte de la chambre s'ouvrit et don Esteban parut :

— Voilà votre œuvre, *señor!* — lui dit le docteur, la main tendue vers le lit funèbre.

Et il sortit sans voir le haineux regard que lui darda l'Espagnol.

XXV

Pendant son séjour à la geôle de Ribérac, le docteur Charbonnière avait beaucoup réfléchi et médité sur l'arrangement et la marche des choses humaines, et il en était venu à cette opinion que la perversité des individus provenait moins de leur nature propre que du milieu dans lequel ils avaient vécu. Parmi tous ceux qu'il avait vu passer à la prison et qu'il avait observés, il n'y en avait guère ou point d'absolument dépourvus d'un bon sentiment, ou au moins de quelques germes de bons sentiments qu'une saine éducation eût fait éclore. A peu près tous rejetaient sur la négligence de leurs parents, la misère, le malheur ou les mauvais exemples, l'abjection où ils étaient déchus. Ainsi le défaut de justice et d'équité dans les relations humaines et dans la répartition des avantages sociaux apparaissait à Daniel comme la cause génératrice du vice et du crime, bien plus que les dispositions perverses, innées, des individus.

Et pareillement il se persuadait que, dans les malheurs individuels qui atteignent des innocents, les lois de la société ont une plus grande part que celles de la nature.

Dans le même temps que mourait doña Maria, Sylvia était accouchée d'une petite fille qui fut nommée Noémi, en mémoire de sa grand'tante. Ce fut une fête pour tous au Désert, et cependant Daniel, encore attristé par la mort de la jeune Espagnole, ratiocinait sur le voisinage des deux événements.

Cette infortunée, elle aussi, sans doute, avait été accueillie avec joie dans la maison de son père. Le jour de sa naissance avait été fêté comme un jour heureux, et voilà que, dix-huit ans après, elle mourait victime de la férocité de celui que ses parents lui avaient, contre son gré, donné comme époux!

« Au lieu de se réjouir, à la venue d'un enfant, que de larmes souvent devraient couler si l'on pouvait pénétrer l'avenir! »

En songeant à cette barbare stupidité des parents qui imposent à leurs enfants des mariages absurdes et des époux abhorrés, pour des considérations de fortune, de vanité, d'ambition ou même de pur caprice, le docteur se louait de n'avoir obéi en prenant une compagne qu'à un amour partagé, de n'être liés tous deux que par leur seule volonté.

« La nature, se disait-il, ne se préoccupe point de fonder des familles puissantes et de créer des enfants riches; elle veut seulement des amants bien assortis et des enfants robustes : l'amour seul peut satisfaire à ce vœu. Les lois conjugales attachent les époux plutôt qu'elles ne les unissent: le devoir procrée trop souvent des enfants mal doués ou débiles. D'ailleurs n'est-il pas plus hautement vertueux de remplir volontairement les devoirs réciproques, dictés au couple humain par la loi de la nature? L'union libre de l'homme et de la femme, sans contrat, sans acte civil, sans sacrement, en dehors de toute question d'argent, d'intérêts mondains, de convenances sociales, c'est peut-être là, dans une humanité meilleure, le mariage de l'avenir... »

Et, en conséquence de tout cela, Daniel continua comme ci-devant à vivre honnêtement avec Sylvia, « dans le désordre », comme disait le procureur du roi.

Maintenant, depuis qu'elle était majeure, ce sévère magistrat ne parlait plus de la faire rendre à sa mère, et le docteur se félicitait d'être débarrassé de cet ennuyeux personnage lorsque celui-ci se rappela désagréablement à son souvenir.

Peu de temps après la mort de doña Maria, un bruit s'était répandu dans le pays : on disait vaguement qu'elle avait été empoisonnée. Par qui? comment? C'était des chuchotements douteux, sans origine connue, qui flottaient dans l'air, légers comme le bruit d'une eau qui coule. Puis, insensiblement, ces murmures devinrent plus nets, on s'enhardit aux commentaires et aux suppositions. Qui avait approché la malade? Son mari? Mais don Esteban, qui fréquentait au château de Légé; don Esteban, que l'abbé de Bretout citait en exemple à la paroisse pour sa ferveur, ne pouvait pas être sérieusement soupçonné. A l'égard du docteur, c'était une autre affaire! Un homme d'opinions subversives, un concubin scandaleux, un repris de justice et, par surcroît, un méchant parpaillot devait être fort capable de la chose... Cela se disait à l'oreille, entre bourgeois et personnes pieuses, et, à force de se répéter, avait fini par déborder parmi les paysans. Qui le premier avait formulé cette grave accusation? Il semblait que ce fût une collectivité, tant elle avait été simultanément distribuée dans toute la Double. Peu à peu, comme il arrive, à force de passer de bouche en bouche, tous ces bruits se précisèrent et s'aggravèrent : ce qui n'avait été hasardé d'abord qu'en forme d'hypothèse s'affirma comme une vérité indubitable.

Cependant, au bout de quelques mois, ces rumeurs calomnieuses, ces propos dénonciateurs avaient pris assez de consistance pour constituer ce qu'en style de réquisitoire on appelle « l'opinion publique ». En cet état, l'affaire fut signalée au parquet par un anonyme zélé, qui d'ailleurs envoyait comme une preuve décisive un petit paquet de poudre blanche présumée être le poison.

Appelé incontinent devant le procureur du roi, le docteur reconnut aisément avoir donné à la jeune femme de don Esteban des paquets semblables d'aspect, contenant de la quinine...

— Qu'est-ce que cette drogue? — interrompit le procureur.

— Tout simplement le principe fébrifuge du quinquina,

récemment extrait de cette écorce par les savants Pelletier et Caventou.

— Alors, vous reconnaissez avoir administré à l'épouse de don Esteban le même médicament que celui contenu dans ce paquet?

— Pardon! il me faut d'abord voir ce médicament.

Le procureur ayant ouvert le paquet, Daniel examina la poudre, en mit un peu sur sa langue, puis dit tranquillement :

— C'est de l'arsenic, et non de la quinine.

Au bout de deux longues heures, après avoir répondu à force questions insidieuses qui tendaient à l'incriminer, le docteur conclut :

— Avant de m'accuser d'empoisonnement sur une délation anonyme, il serait peut-être bon de savoir si réellement doña Maria a été empoisonnée.

— C'est ce que l'expertise dira sous peu. Mais, dans l'affirmative, qui aurait commis le crime?... Accuseriez-vous le mari de la morte?

— Nullement. Il n'avait pas besoin de se compromettre par un aussi dangereux moyen.

— Voulez-vous dire qu'il en a employé d'autres?

— Monsieur le procureur, tout ce que le médecin apprend au chevet du malade est un secret inviolable.

— C'est bien! — fit le procureur sèchement. — En attendant le résultat de la nécropsie, vous vous tiendrez à la disposition de la justice.

— J'y serai toujours.

Peu après, les gens du roi, accompagnés d'un médecin réquisitionné, regardaient dans le cimetière de La Jemaye la fosse de doña Maria qu'un homme déblayait péniblement. Il pleuvait. La terre grasse collait aux outils, et, de temps en temps, le fossoyeur essuyait de sa manche son front moite. Enfin la pelle racla le cercueil, lequel, au moyen de cordes, fut hissé hors du trou et porté dans l'écurie du presbytère, où il fut déposé sur une table improvisée, faite de planches et de troncs d'arbres. Puis, avec un ciseau à froid, l'homme fit sauter le couvercle et la morte apparut.

Une horrible odeur cadavérique monta comme une bouffée

au nez des assistants et les fit reculer. La figure suave de la belle Espagnole était méconnaissable : les yeux enfoncés n'étaient plus que deux trous hideux ; les lèvres rongées laissaient voir deux rangées de petites dents blanches qui ressortaient au milieu des chairs noirâtres, décomposées.

Le médecin coupa les vêtements et le corps se découvrit dans son horrible nudité, marbré comme de moisissure, en pleine putréfaction. En deux coups de bistouri le médecin, les manches relevées, un tablier au col, ouvrit ce corps, puis en retira successivement l'estomac, le cœur, le foie, les intestins à demi liquéfiés, et mit le tout dans de grands bocaux qui furent soigneusement scellés.

La mule de l'abbé de Bretout, tournant la tête, contemplait avec étonnement ces messieurs bien vêtus et semblait demander ce qu'ils faisaient là. Puis la mauvaise odeur la fit s'ébrouer et elle finit par braire à sa façon, comme d'ennui d'être ainsi troublée. Don Esteban n'était pas là. Depuis l'enterrement de sa femme, il avait disparu, — désespéré, affirmaient les bonnes âmes, — et l'on ne l'avait pas revu. Une légende naissante assurait qu'il s'était enfermé dans un couvent.

Daniel était présent, lui, et se prenait de pitié pour cette pauvre victime que la cruelle absurdité des hommes harcelait jusque dans sa tombe.

— Mon ami, — lui avait dit M. Cherrier, — il te faut être là et voir les choses de près. Avec des gens ingénieux comme ceux qui ont mis de la « mort aux rats » dans ton papier, il est bon de se méfier toujours...

Quelques mois s'écoulèrent, pendant lesquels il attendit paisiblement le résultat de l'examen des experts jurés. Puis, le procureur restant muet, il s'informa et sut par un de ses amis, médecin à Bordeaux, que ce résultat avait été parfaitement négatif. La ridicule accusation n'avait pas trouvé de bases ; mais, de cette affaire, il resta contre Daniel une suspicion soigneusement entretenue par ses ennemis. « Ce n'est pas sans raison qu'il avait été appelé devant le procureur du roi, n'est-ce pas?... »

Le vicomte de Bretout était à son ordinaire plus catégorique, surtout après déjeuner :

— Méfions-nous des drogues de ce médicastre Charbonnière!...

Maintenant il s'en tenait à ces boutades méchantes. La piteuse fin de ses deux affaires avec Daniel et avec Sylvia l'avait un peu refroidi à l'endroit des violences. Il enrageait encore de n'avoir pas pris la belle fille; mais il passait son dépit avec d'autres. Et puis sa femme lui avait fait sa leçon :

— Vous n'êtes pas heureux avec ceux du Désert, — lui avait-elle dit ironiquement, — laissez faire d'autres plus adroits!...

La mauvaise humeur que la magistrature avait témoignée contre Daniel existait aussi à l'état latent dans l'administration politique : elle eut l'occasion de se manifester lorsqu'il réclama son mémoire sur la Double, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis l'envoi. Après plusieurs lettres demeurées sans réponse, il fut pendant quelques mois trimbalé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe. Enfin, ayant atermoyé le plus longuement possible, épuisé les moyens dilatoires, l'administration finit par répondre de mauvaise grâce que le mémoire, confié à feu M. de Légé pour un rapport, n'avait pas été retrouvé dans ses papiers.

Voyant qu'il n'avait rien à espérer des fonctionnaires, tous indifférents au sort des paysans et hostiles à celui qui s'était fait leur avocat bénévole, Daniel abandonna la gent officielle et continua sans se décourager sa propagande personnelle. Dans son mémoire, il avait signalé la misère comme une des causes du triste état sanitaire de la Double, sans en rechercher l'origine. Mais, depuis, il avait poussé plus avant. Durant ses longues heures de prison, il avait médité sur la genèse de cette misère, et considéré en esprit cette malheureuse contrée répartie entre un petit nombre de riches propriétaires qui possédaient la terre, et un grand nombre de paysans qui n'en avaient point ou très peu : il avait conclu finalement que l'indigence calamiteuse du pays était causée par l'extrême inégalité des fortunes territoriales, les uns regorgeant de superflu, les autres n'ayant pas même le nécessaire.

Et alors il lui venait des idées que le procureur du roi eût déclaré tout de go subversives de l'ordre social. Le pire était que le docteur, à l'occasion, ne craignait pas de faire connaître ses opinions publiquement. Aussi, dans les foires, les marchés, les frairies de village, il lui arrivait parfois d'avoir des

discussions avec tel ou tel gros bourgeois propriétaire, qui goûtait peu ses théories.

Un jour, à la « vote », ou fête patronale, d'Échourgnac, Daniel, en se promenant parmi les groupes, remarqua, un peu à l'écart, deux amoureux qui se fiançaient à la mode angoumoisine... S'étant approché, à l'abri d'un arbre, il les épia curieusement. Le garçon disait à la fille :

— Crache-moi dans la goule et dis-moi que tu m'aimes!

Et il badait du bec largement.

Après avoir consciencieusement craché dans la bouche de son promis, la drole disait :

— Je t'aime!

Et, ayant répété ensuite la même adjuration que son galant, elle ouvrait sa bouche où il crachait à son tour :

— Je t'aime!

« Les anciens usages et emplois superstitieux de la salive sont nombreux, notamment en matière de serments! » — songeait le docteur.

Pendant qu'il était là, réfléchissant à l'origine et à la symbolique de cet échange qui, dans l'esprit des accordés, créait entre eux un lien indissoluble, Daniel fut accosté par M. Carol (de la Berterie), qui avait assisté à la scène et, sans autre précaution oratoire, l'interpella de la sorte :

— Eh bien! ils sont propres vos paysans!

— C'est qu'ils n'ont pas reçu, les pauvres, une bonne éducation comme vous! — répondit le docteur en souriant.

M. Carol, qui chez lui vivait dans le plus grand dérèglement, avec deux ou trois chambrières, et se colletait fréquemment avec ses domestiques à leur sujet, ne soupçonna pas l'ironie; néanmoins il repartit, agressif par tempérament :

— Mais vous les éduquerez, vous!

— Je le ferais si je le pouvais. Malheureusement, les gens qui ahanent toute la vie pour un morceau de pain n'ont pas un instant de ce loisir qui permet de relever la tête et de se cultiver moralement.

M. Carol éclata de rire :

— Vous me la baillez belle, avec votre culture morale!

— Cependant, voyez-en l'effet : mon grand-père et le vôtre aussi étaient des paysans...

— Où voulez-vous en venir? — interrompit M. Carol, rouge de dépit et de colère.

— A rien autre que ceci, c'est que ces paysans que vous méprisez si fort sont pourtant susceptibles de se civiliser...

— Que ne le font-ils!

— C'est qu'ils n'ont pas le temps de s'instruire et de penser...

— Qu'ils le prennent!

— Il faudrait pour cela que la propriété territoriale fût équitablement répartie, de manière que les uns n'aient pas tout, et les autres rien. Alors les riches bourgeois ne seraient pas toujours oisifs, et les pauvres paysans toujours écrasés de travail : les uns et les autres auraient des heures de relâche.

— Vous êtes un disciple de Babeuf!... et de ce coquin de Brissot qui a dit : « La Propriété, c'est le vol!... »

Là-dessus, la discussion se haussa encore d'un ton, faisant s'assembler autour des deux interlocuteurs les badauds qui trullaient sur le terrain vague où se tenait la fête. Puis, comme il arrive en ces conjonctures, bientôt une foule se serra autour du docteur qui parlait, fréquemment coupé par les interjections de M. Carol.

— Que vous le vouliez ou non, — disait-il, — ce sont des lois humaines, ou plutôt inhumaines, qui ont permis l'accaparement du sol entre les mains d'un petit nombre. Ces lois consacrent le droit du plus fort. C'est le droit de Clovis sur les Gaules, de Pépin sur l'Aquitaine, d'Adalbert sur le Périgord...

— Arrivez au déluge!

— Nul, voyez-vous, ne devrait posséder plus de terre qu'il n'en peut mettre en rapport directement, et tout homme a droit à la portion qui lui est nécessaire pour vivre, lui et les siens. C'est là des lois naturelles, imprescriptibles, en dépit des codes qui légalisent le droit du lion...

— Ha! ha! — ricana M. Carol.

— L'homme, individuellement, n'a qu'un droit de jouissance sur la terre. La propriété du globe terrestre appartient à l'humanité; le territoire français, à la nation. L'accaparement du sol est donc un crime contre les faibles. La terre n'est pas une marchandise, ni un objet de pur agrément, de

gloriole, ni un moyen d'influence pour les riches; c'est une demeure, un chantier de travail, un moyen de subsistance pour tous... Il y a un apôtre qui a dit assez de bêtises; mais je les lui pardonne parce qu'il a dit une belle vérité : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger! »

— C'était un sans-culotte.

— Possible, monsieur Carol!... Eh bien, parmi tous ces messieurs si dévots, qui se soucie de cette parole de l'apôtre? Personne. Les pauvres sont contraints par la faim de travailler pour les riches qui possèdent la terre. Et ceux qui devraient les défendre s'efforcent de les maintenir dans la sujétion, en leur promettant une bonne place dans le royaume des cieux qui est on ne sait où!

— Parpaillot, va!

— Parpaillot, soit, mais homme juste, qui voudrait voir commencer dès cette vie le règne de la justice sociale!... Je dis donc que nul ne devrait pouvoir se soustraire à la grande loi du travail. Ainsi, vous, monsieur Carol, si les choses étaient équitablement arrangées, vous devriez travailler votre réserve, et vos six métayers devraient garder tout le revenu provenant de leur travail : cela ferait sept familles dans l'aisance, au lieu que présentement il y en a une dans l'aisance et six dans la misère!

Ici M. Carol saisit Daniel au collet en criant :

— Méchant communiste! je t'apprendrai à te mêler de mes affaires!

Daniel repoussa l'irascible personnage : il y eut entre eux un saboulement assez violent et quelques bourrades, tandis que de cette foule paysanne, qui ne comprenait même pas le français, montait une rumeur menaçante. Badil, l'avocat de village, Pirot et autres compères s'acharnant à répéter :

— C'est une canaille, cet homme, ce *higounaou*[1]! Il veut détruire les étangs, ruiner le peuple et empoisonner les gens, comme il a fait de la dame de Mortefont!

A ce moment, il y eut une poussée, un coup de bâton asséné par Moural, l'associé de la Cadette, atteignit Daniel au crâne et fut aussitôt suivi de plusieurs autres, chacun tenant à donner son coup, en sorte que le docteur tomba plus qu'à demi assommé. Une fois qu'il fut par terre, les coups de pied

1. Huguenot.

accompagnèrent les coups de bâton. Trigand, l'ancien berger du Désert, tapait comme un sourd en hurlant :

— Étripons-le! étripons-le!

Voyant la tournure que prenait l'affaire, M. Carol s'était reculé : avec trois ou quatre amis attirés par le vacarme, il regardait faire tranquillement.

Daniel courait le risque d'être « étripé », oui, vraiment, par les lourds sabots qui le piétinaient et les bâtons qui le frappaient, lorsque tout à coup un homme survint, qui fonça sur ce ramassis de brutes, à coups de cravache, en criant :

— Arrière, canaille!

Surpris, cinglés rudement, tous ces misérables en train de commettre un crime s'écartèrent devant M. de Fersac, qui, une flamme dans les yeux, joignait à chacun de ses coups une apostrophe sanglante :

— Bandits!... Assassins!...

Alors arriva, traînant sa bedaine, M. Jamet de Garipuy, maire de la commune, chez lequel M. de Fersac avait dîné, au château de Biscaye.

Daniel, qu'on releva saignant, meurtri, évanoui, fut porté chez l'adjoint sourcier par quelques hommes que le maire commanda et qui s'empressèrent d'obéir afin d'écarter le soupçon de leur participation à cette mauvaise échauffourée.

En partant, M. de Fersac se tourna vers le petit groupe où se trouvait M. Carol.

— Quant à vous autres, — leur dit-il, — j'ai à vous signifier que vous êtes des lâches, tous tant que vous êtes!... Et si quelqu'un de vous s'en veut ressentir, il n'a qu'à parler!

A cette injure méritée, nul ne répondit, pas même le colérique antagoniste du docteur. C'est que M. de Fersac passait pour avoir la main malheureuse.

EUGÈNE LE ROY

(A suivre.)

JOURNAL

D'UN

GRENADIER DE LA GARDE[1]

II

A Grodno, je fus fait maréchal des logis aux grenadiers à cheval de la garde; nous restâmes dans cette position quatre à cinq jours, à attendre que toute l'armée eût effectué son passage, et puis nous marchâmes sur Vilna; le deuxième jour de marche, nous fûmes surpris par un orage, comme de ma vie je n'en n'avais vu; il y périt quinze mille chevaux de trait; tous les transports et l'artillerie de l'armée furent arrêtés; les chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre, sur une route sablonneuse et mouvante; ils ne pouvaient se tenir en tirant et s'abattaient et se noyaient, et tous les bagages restaient au milieu de la route, ainsi que l'artillerie. Cela ne nous empêcha pas, cavalerie et infanterie, de continuer notre marche; nous arrivâmes le cinquième jour devant Vilna; l'Empereur croyait, ainsi que toute l'armée, que les Russes nous en disputeraient l'entrée. Les Russes mirent le feu à tous leurs magasins et abandonnèrent la ville.

1. Cf. la *Revue* du 15 août. Notre homme sert en Espagne et en Autriche durant les années 1808-1810, à Paris de 1810 à 1812; en mai 1812, il est à la Grande-Armée en route pour la Russie.

Nous restâmes à Vilna une quinzaine de jours; la pluie omba continuellement; puis nous prîmes la route de Vitebsk, ville située sur une hauteur à soixante lieues du dit Vilna; nous ne rencontrâmes que de mauvaises baraques de paysans, distantes de plus de dix à douze lieues les unes des autres, et les forêts immenses de sapins; nous ne trouvions aucun habitant sur notre passage; il faut faire des cinquante lieues dans ce pays pour trouver un bourg de huit cents habitants, et des centaines de lieues pour trouver une ville grande comme Corbeil; nous fîmes beaucoup de marches et contre-marches, pour savoir quelle était la route de l'ennemi qui fuyait devant nous.

Nous arrivâmes devant Vitebsk dans les premiers jours de juin 1812; les Russes nous attendaient, en bataille, en avant de la ville; l'Empereur disposa toute l'armée dans la nuit. A la pointe du jour, l'Empereur commanda que l'on attaquât les Russes, qui se défendirent jusqu'à dix ou onze heures du matin; ils avaient fait filer tous leurs bagages et une grande partie de leur infanterie dans la nuit, et ne nous opposaient que leur cavalerie et leur artillerie; ils finirent par nous abandonner la position et la ville; ils y mirent le feu pour nous arrêter et continuer à battre en retraite. L'Empereur y établit son quartier général et fit abattre un grand nombre de maisons pour faire une place où faire défiler la parade devant son logement. Pour nous, nous allâmes prendre des cantonnements dans plusieurs hameaux à trois lieues de là, attendu qu'il n'y avait pas de fourrage en ville, et nous y restâmes une huitaine de jours; après cela, nous continuâmes notre marche sur Viazma, ville située à plus de quatre-vingts lieues de Vitebsk; nous marchions toujours dans des forêts et ne trouvions rien pour notre nourriture; nous vivions grâce aux transports de bestiaux que nous avions enlevés de la Prusse qui nous suivaient, car sans cela nous n'aurions pas mangé de viande de la campagne.

Enfin nous arrivâmes devant Viazma, où nous nous arrêtâmes pour attendre que toute l'armée soit réunie; nous bivouaquâmes, le long d'une petite rivière à deux portées de canon de la ville, pendant deux jours; le troisième, on attaqua les Russes qui firent mine de tenir; puis ils battirent en retraite

et mirent le feu aux quatre coins de la ville ; il ne resta que des cendres et quelques maisons; d'une ville qui contenait au moins dix mille habitants, nous ne vîmes personne en passant; les habitants, s'étaient tous sauvés, d'après un ordre de leur gouvernement. Nous avions fait déjà plus de trois cents lieues dans la Lithuanie et la Russie sans trouver ni voir aucun habitant, ni ville; nous n'avions jusque-là, conquis que des cendres et des forêts. Nous poursuivîmes l'ennemi sur la route de Smolensk, grande et forte ville où se trouvait un arsenal de l'empire russe.

A mesure que nous avancions, l'armée russe brûlait villes et villages et emmenait tous les habitants, et enlevait tous les bestiaux dans des forêts, qui peuvent, dans notre pays, passer pour des déserts; nous ne trouvions rien sur notre passage et fûmes obligés, toute la cavalerie, de couper les blés et avoines qui se trouvaient sur notre route pour la nourriture de nos chevaux; nous étions obligés de déterrer les pommes de terre encore toutes petites; à notre départ de Paris, on nous avait donné à chaque cavalier une faucille, et une faux pour dix hommes, ce qui nous fut très utile dans cette malheureuse campagne.

Nous arrivâmes devant Smolensk dans les premiers jours du mois d'août 1812, où nous prîmes position, toute la garde impériale sur des hauteurs boisées, à gauche de la ville que l'on voyait, les mûrs bâtis en briques de huit à dix pieds d'épaisseur où les Russes étaient retranchés au nombre de trente mille hommes. L'Empereur établit sa tente à notre bivouac, et tout son quartier général se mit à bivouaquer auprès de nous; nous restâmes dans cette position jusqu'à ce que tous les corps d'armée en arrière fussent arrivés; le maréchal Davout et son corps d'armée étant arrivés le 7 ou le 8 août au soleil couché, l'Empereur ordonna l'assaut pour le lendemain, qui fut exécuté à trois heures du matin. C'était un beau coup d'œil de voir cent mille hommes monter le mamelon où se trouve la ville; les Russes tinrent ferme et nous tuèrent beaucoup de monde dans la première charge à la baïonnette que notre infanterie leur présenta: notre premier régiment en tête fut presque détruit par un feu roulant, que les Russes firent étant retranchés et à couvert, ayant les murs de la ville

à dos; on ne leur voyait que la moitié de la tête, cependant de l'autre côté de la ville haute, les Français avaient forcé l'armée russe à se retirer en la ville basse, et s'étaient emparés du pont; les autres furent forcés d'abandonner leurs retranchements et s'enfuirent par des créneaux pratiqués dans les fortes murailles qu'ils avaient à dos. Les Russes, en nous cédant la ville, ne nous laissèrent qu'un monceau de cendres, ayant mis le feu à la ville basse, presque toute bâtie en bois.

Nous restâmes à Smolensk, où il faisait une chaleur insupportable; on nous délivra de la farine, pour faire du pain pour quatre jours et du riz que l'on avait trouvé dans les magasins de la ville haute. Nous partîmes de Smolensk sur la fin d'août, nous marchâmes pendant sept à huit jours, sans que l'ennemi cherchât à nous disputer notre marche. Un beau matin, le 1 septembre 1812, nous ne fîmes que trois lieues, et on vint nous dire que toute l'armée russe était dans une position retranchée et nous attendait de pied ferme dans un passage très difficile.

Nous prîmes position, toute la garde, et attendîmes que toute l'armée soit arrivée; la journée du 5 septembre se passa par des fusillades entre les deux armées, et le 6 du dit mois, on attaqua plusieurs redoutes qui furent enlevées, après bien des charges à la baïonnette, où nous perdîmes bien du monde. Le au matin, à cinq heures, nous montâmes à cheval, et on nous lut un ordre et une proclamation de l'Empereur qui nous rappelaient toutes nos célèbres batailles depuis Marengo, pour nous prévenir que nous en avions une devant nous à gagner pour l'honneur et le bonheur de la patrie, et qu'on allait décider du sort de nos quartiers d'hiver.

L'attaque commença à la pointe du jour: les Russes étaient retranchés dans des redoutes au nombre de deux cent cinquante mille hommes, et l'armée française, après une aussi longue route était réduite à quatre-vingt mille combattants. Le combat fut des plus acharnés de part et d'autre; l'artillerie faisait un carnage épouvantable; l'ennemi avait de grosses pièces qui moissonnaient notre cavalerie le sabre dans le fourreau, notre infanterie, et notre artillerie. Le maréchal Ney demanda plusieurs fois la garde impériale, pour soutenir l'armée affaiblie, aux trois quarts détruite, mais il ne put l'obtenir de l'Em-

pereur, qui accorda seulement la jeune garde au maréchal; le combat ne finit qu'à la nuit, et le champ de bataille était jonché de morts et de blessés, de casques et de chevaux; c'était effrayant de voir un carnage pareil; je peux dire avec assurance, qu'ayant assisté pour mon compte à plus de vingt à vingt-cinq batailles depuis l'an IV jusqu'au dit jour 7 septembre 1812, je n'en ai jamais vu une plus meurtrière pour les deux armées; notre armée fit des prodiges de valeur et eut bien de la peine d'enlever les redoutes; les Russes étaient tout ivres d'eau-de-vie; on trouva dans leurs redoutes des barriques encore pleines avec du biscuit trempé dedans. Notre armée était tout le contraire; nous n'avions même pas d'eau à boire, il n'y avait qu'une seule mare pour faire boire les chevaux, où nous allions prendre l'eau pour la soupe, et, quand elle était cuite, il y avait six pouces de vase au fond de la marmite.

Nous arrivâmes le 7 septembre 1812 dans la nuit à Moshaïsk, où nous trouvâmes toutes les maisons et couvents grecs pleins de blessés russes; nous bivouaquâmes auprès d'un lac où il y avait beaucoup de choux, et nous nommâmes la ville de Moshaïsk, la ville aux choux; nous restâmes tout le lendemain dans cet endroit, où je fus pris par des douleurs de rein, qu'il me fallait l'assistance de deux grenadiers pour monter à cheval; une fois à cheval, la douleur disparaissait. Nous nous remîmes en marche à la suite des Russes, qui se retiraient sur Moscou, qui n'était éloignée que d'une vingtaine de lieues; nous marchâmes jusqu'au 13 septembre 1812, où nous arrivâmes sur une hauteur boisée, et découvrîmes l'ancienne capitale moscovite d'une grandeur immense, à une distance de nous de deux lieues. Par ce beau temps, nous découvrîmes toutes les maisons et châteaux, couverts en tôle peinte, et une grande quantité d'églises avec leurs clochers surmontés de boules dorées.

Le 14 septembre, à deux ou trois heures du matin, nous aperçûmes que le feu était dans la ville. Comme nous étions bivouaqués dans un bois de chênes, nous eûmes ordre de monter à cheval; on commanda de suite des hommes par compagnie pour y aller, et nous restâmes à cheval toute la nuit en attendant de nouveaux ordres, qui n'arrivèrent qu'au jour, de rentrer dans nos bivouacs; la journée du 15 septembre,

le feu continua, et sur le soir, à la nuit fermée, il redoubla de plus belle. Le ciel était aussi rouge qu'une fournaise de forge; les flammèches des maisons qui s'écroulaient, montaient jusqu'aux nues et formaient des bouquets d'artifices; chaque maison qui s'écroulait faisait un bruit épouvantable, occasionné par la toiture en forte tôle. Toute la cavalerie de la garde resta dans cette position pendant huit jours. Malgré les deux lieues qui nous séparaient de la ville de Moscou, on aurait ramassé une épingle à la lueur des flammes, et nous-mêmes sentions par instant des bouffées de chaleur de cet incendie.

Nous entrâmes dans un des faubourgs de la ville le 21 septembre, où on nous logea dans des maisons par escouade, où l'incendie de la ville ne pouvait communiquer, et l'Empereur alla loger au Kremlin.

Nous trouvâmes dans les magasins russes, beaucoup de poissons salés, qui étaient de quinze à vingt pieds de longueur, dont on nous fit des distributions, pour faire de la soupe; mais à la première soupe, il nous fut impossible de la manger. Je vécus tout le temps de mon séjour à Moscou, de choux et de suif de chandelle, en place de graisse; nous étions un jour de service, et l'autre jour en fourrageurs; nous allions, sur les derniers temps, jusqu'à six et sept lieues de la ville, de manière que nous n'avions pas un jour tranquille; il y avait beaucoup de Cosaques en partisans aux environs de la ville, nous étions obligés de nous réunir cinq à six cents hommes pour aller en fourrageurs, et nous étions toutes les fois attaqués par les partisans, où nous perdions quelques hommes et chevaux. Nous continuâmes ce commerce tous les jours, ce qui ruina plus nos chevaux que la longue route que nous avions faite depuis Paris à Moscou.

Le 10 octobre 1812, on nous fit la distribution de farine pour faire du pain pour huit jours à chaque homme; on nous distribua aussi du cuir, à chaque grenadier, tout coupé, pour un remontage, et un ressemelage de bottes; on nous donna aussi à chaque homme deux bouteilles de vin et de l'eau-de-vie plus que nous ne pouvions en boire, en nous invitant à la conserver pour plus tard, attendu que nous allions bientôt nous mettre en route. Nous restâmes jusqu'au 16 octobre 1812, et le 17, nous traversâmes la ville, et nous allâmes dans un

village à trois lieues du côté opposé de celui où nous étions rentrés; nous passâmes de l'autre côté de la Moskova au gué, et nous y restâmes jusqu'au 18 octobre, que nous en repartîmes, et prîmes une route nouvelle. Tout ce que l'on disait c'est que nous marchions sur Kalouga; nous repassâmes près de Moscou et prîmes à gauche de la route par où nous étions venus.

*
* *

Nous marchâmes pendant huit jours, toujours la pluie sur le dos, sans rencontrer l'ennemi; nous arrivâmes dans une petite ville dont je ne sais pas le nom, à qui nous donnâmes le nom de la Ville aux oignons, attendu que toutes les maisons en était remplies. Nous commençâmes, à nous ressentir tous du froid dans cette ville; nos vivres commençaient à bien diminuer, car nous ne trouvions rien sur notre route pour nous et pour nos chevaux; ils ne vivaient que de blé ou d'avoine en gerbes, que nous étions obligés d'aller chercher, après avoir fait notre journée de marche, de manière que nos pauvres chevaux n'avaient pas un moment de repos; nous bivouaquions toujours dans les forêts, nous n'avions même pas le temps de faire de la soupe, quand nous avions de la viande.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine à Smolensk, au mois de novembre, où nous restâmes huit jours; l'Empereur organisa toute l'armée; nous reçûmes un peu de riz, et quelques rations d'eau-de-vie, et nous en repartîmes sur la fin du dit mois de novembre 1812; il faisait un froid, qui était insupportable et qui allait jusqu'à vingt degrés; il fallait cependant coucher au bivouac sur la neige gelée; nous continuâmes notre retraite sur la route de la Lithuanie et revînmes à Vitebsk, où nous ne fîmes que passer. Mais les Russes nous avaient devancés de plus de huit jours et nous harcelaient, tout le long de notre marche, et faisaient des captures sur nos derrières et en tête de la colonne, qui n'étaient plus armées pour la plupart; les doigts des soldats gelaient sur le canon

de leur fusil; aussi la plus grande partie les jetèrent, et il n'avaient plus que leur sac sur le dos pour leur tenir chaud.

L'armée perdait tous les jours au moins mille hommes de froid ou de faim; les chevaux, ne pouvant marcher sur la neige qui était gelée, tombaient et s'assommaient, et périssaient ainsi, et le mien, même, je fus obligé de l'abandonner à Orscha, première ville sur la frontière de la province de Lithuanie: or je l'abandonnai sur la route, à mon grand regret, après l'avoir trainé pendant huit jours par la tête, et fus sur le point d'être pris par les Cosaques, en persistant à ne vouloir point l'abandonner; je ne peux dépeindre les souffrances que j'ai éprouvées dans cette campagne. Nous arrivâmes à Orscha où on nous donna du pain pour deux jours, et nous nous remîmes en route sur la route de Vilna, avec beaucoup de peine étant obligés de marcher toute la journée sur de la glace, et de toujours coucher sur la neige, sans n'avoir rien à manger que du blé grillé dans un mauvais tesson de terre, et de temps en temps du cheval grillé au bout d'un morceau de bois.

A deux journées de la ville d'Orscha, on nous annonça que les Russes nous attendaient au passage de la rivière de la Bérézina, rivière qui ne gèle jamais, se trouvant dans des marais et des sources; les prairies qui l'avoisinent n'ont qu'une croûte superficielle et le dessous n'est que vase où on entre jusqu'aux genoux.

Nous arrivâmes sur les bords de cette rivière, si funeste à l'armée française, et on força le passage, après avoir fait un pont en mauvaises planches de sapin et de vieilles solives des maisons du dit village de Borisow; on ne pouvait passer que huit hommes de front, on fit passer tous les hommes qui étaient capables de se battre, ainsi que l'artillerie et la cavalerie, pour débusquer les Russes, et tout le reste de l'armée au nombre de plus de quarante mille hommes ne purent passer le premier jour; comme j'étais démonté, je fus de ce nombre, et nous dûmes rester sur l'autre rive. Le lendemain, nous nous mîmes en marche pour arriver à la tête du pont, mais il était rompu; nous restâmes une partie de la journée sur le bord, sans pouvoir nous en approcher, attendu que le chemin qui y aboutissait était encombré de voitures, de soldats et de

cantinières; il était impossible de passer à droite ou à gauche de la route parce qu'on enfonçait dans la vase, jusqu'aux genoux; plus de dix mille hommes et chevaux étaient dans ces marais qui luttaient contre la mort, et nous ne pouvions leur porter du secours, sans y périr aussi nous-mêmes.

A quatre heures du soir je n'avais pas pu encore passer, et les boulets des Russes nous chagrinaient en tombant au milieu de nous. Je pris une résolution : voyant les Russes qui repoussaient notre arrière-garde, je me lançai au milieu des malheureux qui étaient dans la vase jusqu'au ventre, le sabre à la main, en les menaçant de les tuer, s'ils me prenaient les jambes; ils me servirent de pont, ou, à bien dire, de chemin pour arriver au pont, où je ne pus approcher qu'en me jetant à l'eau jusqu'à la ceinture; un officier des pontonniers de la garde, me reçut et m'enleva de l'eau, avec une autre personne, qui lui aida à me tirer sur les planches du dit pont; cinq minutes après être sorti de la rivière, tous mes vêtements étaient raides de glace, et mon corps était cristallisé et transi de froid; mais je me trouvais hors de danger. Je trouvai un escadron du régiment qui était en bataille, à l'embranchement de plusieurs chemins, commandé par le général Lepic, reste du régiment monté, qui m'enseigna la route que j'avais à prendre. Je continuai ma route jusque dans la nuit bien avancée et arrivai enfin dans un village, où tous les hommes à pied du régiment qui avaient pu passer la rivière se réunissaient. Plusieurs des grenadiers la passèrent à la nage, mais arrivés à l'autre rive, ils succombaient ne pouvant en sortir, rapport aux berges hautes qui s'y trouvaient et la vase du fond dont ils ne pouvaient sortir; ils finissaient par y périr.

L'armée y perdit au moins dix mille hommes noyés, et au moins dix mille par le feu et le froid, ce qui fait vingt mille en tout, non compris les prisonniers que l'ennemi fit en grande quantité, et tous les bagages que l'on abandonna.

Le village où nous nous arrêtâmes, nous y mîmes le feu pour nous chauffer et faire sécher nos vêtements; les maisons étaient en bois de sapin et couvertes de chaume, elles furent bientôt consumées. Le lendemain, nous continuâmes notre marche par des marais, où les chemins étaient faits avec des arbres, que l'on mettait en travers; ce sont des sources qui ne

gèlent jamais, malgré le grand froid qu'il fait dans ce climat glacial. Nous couchions toujours sur la neige les uns contre les autres pour nous réchauffer, attendu qu'il y faisait vingt-deux degrés de froid; plus loin nous avons eu jusqu'à trente-deux degrés. Plus nous nous retirions sur Vilna, plus le froid devenait rigoureux : j'ai vu dans une seule journée tomber plus de deux mille hommes, raides, sur le chemin, et mourir sans proférer un mot; ils tombaient comme foudroyés d'une attaque d'apoplexie.

Nous arrivâmes enfin à Vilna, au mois de décembre 1812, non sans bien des peines. A la porte de la ville, on nous en refusa l'entrée; il y avait un bataillon de gardes à chaque porte, des troupes qui n'avaient pas fait la campagne. Les troupes qui arrivaient à chaque instant grossissaient, et, se voyant forcées de rester à la rigueur du froid, n'ayant rien à se mettre sous la dent, se mutinèrent et en vinrent aux mains avec la garde, et forcèrent l'entrée; ils se répandirent dans la ville et se logèrent dans le premier endroit venu; pour nous, on nous assigna des maisons où nous nous mîmes. Nous avions, dans la compagnie seulement, trente hommes qui avaient les oreilles et les doigts des mains gelés; je fus chargé de veiller à leurs besoins; ils étaient tous dans une maison, et dans une seule pièce pour avoir plus chaud.

On donna le pain pour un jour; comme je fus de semaine, étant le plus vigoureux des sous-officiers de la compagnie, je fus au magasin, et, chemin faisant, je trouvai un Juif qui me vendit un pain de douze livres, et une bouteille d'eau-de-vie, pour la somme de quarante francs; nous mangeâmes ce pain à quatre sous-officiers, car depuis plus de deux mois nous n'en avions pas goûté; dans la même nuit, je manquai d'étouffer, et fus bien malade; dans la seconde nuit que nous étions en ville, à minuit environ, on sonna à cheval, et les tambours battirent la générale; on nous donna ordre de sortir de la ville sur la route de Grodno, de suite, attendu que les Russes étaient aux portes de la ville. Je fus avertir les hommes malades et leur dire qu'il fallait décamper de suite, ou bien qu'ils allaient tous être prisonniers de guerre. Ils me répondirent qu'ils préféraient mourir à la chaleur que mourir dans la neige; et, après bien des exhortations, je les abandonnai et

ils furent tous égorgés par les Juifs et par les habitants; tous les malades ont eu le même sort et ne sont jamais reparus au régiment; ils furent au nombre de plus de quinze mille, qui y furent égorgés. Je me rendis à la porte de Grodno, où je rejoignis le détachement du régiment, qui était parti de la ville, à une heure du matin; tous, tant que nous étions, nous étions à pied et bien mal chaussés, ne pouvant trouver des chaussures assez grandes; nous nous mîmes en marche par un froid extraordinaire, trente-deux degrés au-dessous de glace; à tout moment les soldats tombaient, raides de froid sur la route.

A la pointe du jour, nous arrivâmes à la montagne de Vilna; nous avions mis près de huit heures pour faire deux bonnes lieues. Le chemin était, ainsi que les champs, comme une glace; à la moindre montée, on tombait, en marchant au très petit pas, et celui qui avait le malheur d'allonger le pas s'affalait et ne pouvait plus se relever, se trouvant abandonné par tous les autres, qui ne pensaient qu'à sauver leurs jours. Il n'y avait plus d'humanité pour personne, de quel grade fût-il; on ne regardait personne, et chacun marchait pour son compte, par troupeaux de deux à trois cents; il n'y avait plus de chefs à leur tête attendu qu'ils se sauvaient, comme ils pouvaient, n'ayant plus de soldats à commander.

Cette montagne de Vilna n'est autre qu'un coteau rapide et sablonneux où la neige par le passage des voitures et des hommes ne ressemblait qu'à un coteau de glace, où l'homme ne pouvait monter, et encore moins les chevaux, qui pouvaient à peine se tenir sur leurs pieds, n'ayant rien à dos, ni à tirer; toutes les voitures qui avaient échappé au passage de la Bérézina, y trouvèrent leur tombeau, et tous les équipages de l'armée y furent brûlés, jusqu'aux voitures de l'Empereur pillées par les soldats. Pour moi, je me jetai à droite de la route, où je trouvai un petit taillis, après quoi je me rattrapai, et, me saisissant des petites branches, je parvins au sommet de la côte, où on réunissait tous les hommes à pied, qui avaient le bonheur d'avoir pu grimper. Comme j'avais un pain de munition, et une bouteille de vin de Bordeaux dans mon porte-manteau que je portais au bout de mon sabre, je bus un coup en me cachant des autres, parce qu'ils m'en auraient

demandé et que, moi, je voulais la conserver pour me soutenir. Je n'avais éprouvé de ma vie autant de besoin d'une goutte de vin, pour reprendre mes forces qui commençaient à s'épuiser. Malgré la rigueur du froid, j'étais en nage. Nous nous mîmes en route pour Grodno, sur un chemin de glace, et nous fîmes quatorze lieues, ce même jour, par le plus grand froid; nous avions trois jours de marche pour arriver à la rivière du Memel, nous marchâmes très avant dans la nuit, et nous nous arrêtâmes dans un village où toutes les maisons étaient brûlées; nous fîmes halte sur la neige, une couple d'heures, auprès d'un bivonac; nous repartîmes à la pointe du jour, et arrivâmes à la nuit tombante à Grodno, fort heureusement avant que les ponts-levis soient levés. Je me logeai, dans la première maison que je trouvai, où je respirai un peu auprès d'un bon feu, et me trouvai mieux que dans le plus beau palais; il y avait des magasins en grande quantité d'eau-de-vie et de pain.

J'avais pris à l'artillerie prussienne un joli cheval ferré à neuf, à trois lieues de Grodno, qui me servit à porter mon bagage, qui n'était pas fort lourd et celui du grenadier qui avait soin de mon cheval quand j'en avais un.

Je restai un jour seulement dans la ville de Grodno, et repartis le lendemain à sept heures du matin; je passai la rivière du Memel sur la glace, où j'ai manqué de rester, par la difficulté de pouvoir grimper sur des glaçons amoncelés. En arrivant sur l'autre rive, il y avait une petite côte, fort difficile à monter, où je trouvai quantité de voitures et des caissons abandonnés, et de l'argent en quantité, répandu sur la route et sur la neige, ce à quoi je ne fis pas attention, attendu que messieurs les Russes, nous tiraient des coups de canon à mitraille de l'autre bord, et très heureux celui qui pouvait s'en échapper. Je continuai ma route d'après les indications qu'on nous avait données en ville, de marcher sur la route de Kœnigsberg. Au bout de deux jours de marche, nous arrivâmes enfin en Prusse, où nous commençâmes à trouver de l'eau-de-vie et du pain. Je me rendis à Gumbinnen, seule ville de Pologne sur notre route et arrivâmes à Kœnigsberg, le 29 décembre 1812, avec mon camarade, le grenadier, qui ne m'avait pas quitté de la campagne, et y restâmes jusqu'au

5 janvier 1813, tous les deux. Je me logeai à mon compte, moyennant six francs par tête, couché et nourri, que l'on nous prit, et bien heureux de trouver à se loger, attendu que la ville était remplie de troupes qui arrivaient de France, et de celles qui arrivaient de la retraite de Russie. Nos vêtements ne tenaient plus, étant en partie brûlés; je n'avais, pour mon compte, pas de souliers aux pieds, et un bonnet à poil tout rôti. N'ayant pas fait ma barbe depuis plus de trois mois, nous ressemblions plus à des pauvres qu'à des soldats de la garde impériale, qui, six ans avant, avaient conquis la Prusse et fait trembler la Russie.

Le 5 janvier 1813, notre bourgeois vint nous avertir qu'il était temps que nous partions, parce que les Cosaques n'étaient plus qu'à une lieue; il n'eut pas besoin de nous le dire deux fois. Nous prîmes notre bagage, et arrangeâmes notre traîneau où nous mîmes notre cheval, et sortîmes de la ville de Kœnigsberg; comme il faisait très froid, je m'embarquai sur le golfe Baltique, qui était gelé à plus de six lieues en avant de ses bords, et fîmes la même journée plus de vingt lieues, en longeant les côtes. Nous arrivâmes à Elbing, le 9 janvier 1813, où je trouvai les hommes à pied du régiment que l'on réunissait, car il n'y avait qu'un cheval par compagnie à notre rentrée en Prusse.

Nous restâmes dix jours à Elbing, pour attendre tous les hommes qui se trouvaient en arrière, nous nous mîmes en marche pour la ville de Bromberg, en passant par Marienbourg, où l'on me chargea de conduire tous les hommes du régiment, qui se trouvaient malades ou qui étaient incapables de monter à cheval, ayant les doigts ou les oreilles gelés. Me voyant pris pour ce service, je rassemblai toutes les voitures et fis placer les hommes dedans, et moi je marchai à pied avec trois autres sous-officiers commandés à cet effet; à mi-chemin, on fit halte, et, pour mon compte, ne voulant pas me faire bloquer dans la ville de Dantzig avec tous les hommes malades, je fus rejoindre le détachement du régiment à Marienbourg, petite ville située sur le bord de la Vistule. Nous continuâmes notre marche jusqu'à Bromberg; nous y restâmes une huitaine de jours, on nous donna quelque argent et des vivres, ce qui nous fit un bien infini; on y trouvait de tout; tous les habi-

tants, de quelque classe que ce soit, nous soulageaient, suivant leurs moyens, en vrais Polonais. Dans cette ville, nous reçûmes environ cent chevaux, qui venaient de Hanovre, et, quelques jours après, nous passâmes la revue du maréchal Bessières, qui fit choix de soixante hommes des plus disponibles pour former un escadron, pour aller rejoindre le prince Eugène de Beauharnais, qui avait pris le commandement du reste de l'armée de Russie, et était chargé de soutenir la retraite. Je devais faire partie du dit escadron, mais ayant un talon attaqué de la gelée je fus remplacé par un nommé Bouchette. Nous partîmes de Bromberg en Pologne, pour venir à Fürth en Franconie.

***

J'y passai agréablement le carnaval de 1813. Nous avions oublié totalement nos souffrances et nos privations de la Russie, lorsqu'un soir, étant à un bal que nous donnions aux bons habitants qui nous logeaient, on vint me dire qu'il fallait partir sans désemparer pour Paris en poste, pour chercher des chevaux de remonte pour le régiment; cette nouvelle me fit plaisir malgré qu'il fût deux heures du matin. Je fis mon porte-manteau et me rendis à la ville auprès du baron Pernet, chef d'escadron et commandant par intérim les hommes du régiment. Il nous donna ordre à quatre sous-officiers de partir de suite pour Paris, en nous faisant compter à chacun la somme de cent soixante-quinze francs de frais de poste. Nous partîmes le 1er mars 1813, et devions êtes rendus pour le 5 du dit mois à Paris. Nous n'avions pas un moment à perdre. Je me jetai ainsi que mes camarades dans une voiture de poste, et nous arrivâmes le même soir à Francfort sur la rivière du Mein où nous nous reposâmes une couple d'heures. Nous ne pûmes obtenir de voiture de suite, ni de chevaux; cette route était encombrée de voyageurs qui venaient de l'armée et se rendaient en France, cependant nous louâmes un carrosse et deux chevaux, pour nous conduire à Mayence, où nous comptions prendre la diligence pour nous rendre à Paris.

Mais toutes les places étaient prises huit jours d'avance; nous fûmes obligés de louer une carriole pour aller jusqu'à Metz, où nous arrivâmes le 3 mars. Nous marchions jour et nuit, n'ayant que cinq jours, pour faire cent quatre-vingts lieues. A Metz, même difficulté, nous louâmes des chevaux et une voiture jusqu'à Châlons-sur-Marne ce qui ne nous convenait pas beaucoup, attendu qu'il fallait payer le double que dans une diligence, malgré notre autorisation du ministre de la Guerre pour prendre des chevaux dans les postes sur notre passage. Nour arrivâmes à Châlons, le 5 mars au matin, où nous ne trouvâmes pas plus de voitures qu'à Metz; nous fûmes forcés de prendre la route de Reims, au lieu de passer par Épernay, où nous arrivâmes le même jour, et continuâmes notre voyage pour Soissons, Villers-Cotterets et Paris, où j'arrivai à neuf heures du soir.

Le lendemain, 7 mars 1813, je me rendis à l'École militaire, où était notre dépôt et les chevaux de remonte. En arrivant on me mit au manège pour les chevaux neufs et à l'instruction des hommes à pied pour le maniement des armes. Je restai comme cela consigné au quartier de l'Ecole militaire pendant un mois, sans pouvoir sortir un seul jour; nous ne pouvions nous échapper que la nuit après que l'appel était rendu, encore il ne fallait pas que l'officier de service s'en aperçût. Cependant, le 7 avril 1813, on équipa des chevaux pour envoyer aux hommes démontés qui se trouvaient à Francfort-sur-le-Mein; le chef d'escadron baron Rémy, me dit le matin : « Monsieur, vous choisirez un cheval pour vous, parce que vous allez partir sous peu de jours pour l'armée ». Je lui demandai une permission pour aller voir ma mère, qui demeurait faubourg Saint-Germain, place Saint-André-des-Arts, attendu que son âge et son infirmité me privaient de pouvoir la voir, étant toujours consigné à la caserne depuis mon arrivée, ce qu'il m'accorda.

Le 11 avril 1813, on nous donna l'ordre le soir de nous tenir prêts à partir le 12 avril, à quatre sous-officiers et cent hommes, et deux cents chevaux qui devaient former un détachement commandé par un lieutenant. Nous sortîmes de Paris, le 12 avril 1813, à midi. A Francfort-sur-le-Mein, nous trouvâmes tous les hommes démontés ou à pied; on organisa

un détachement pour rejoindre l'armée qui s'était portée en avant avec l'Empereur, dont je fis partie. Nous rejoignîmes l'armée de l'autre côté de Dresde, puis nous revînmes sur nos pas prendre des cantonnements aux environs de Dresde, où l'Empereur prit son quartier général ; nous y restâmes jusqu'au 10 août 1813, où nous passâmes la revue de l'Empereur, et où toute la garde fit sa fête, attendu que le congrès qui se tenait à Prague était fini, et que tous nos alliés nous avaient tourné le dos et se préparaient à nous faire la guerre. Après le repas et la revue, au moment où je m'en retournais dans le cantonnement, je rencontrai mon frère qui était arrivé tout nouvellement à la garde et faisait partie du 2e régiment des grenadiers à pied, venant du 51e régiment d'infanterie ; nous ne pouvions mieux tomber et fîmes la saint Napoléon en plein, et nous nous séparâmes bien gais.

Nous arrivâmes à Gorlitz, où nous trouvâmes l'Empereur le 17 août 1813, et le 20, toute l'armée, qui était sur ce point, se mit à marcher en avant pour attaquer l'ennemi, qui se mit aussitôt à battre en retraite à notre approche et passa la rivière de l'Elbe ; nous revînmes à marche forcée sur Dresde, attendu que les ennemis voulaient s'en emparer à toute force ; nous y arrivâmes à la nuit tombante, nous trouvâmes l'ennemi dans les faubourgs ; le lendemain, se donna la fameuse bataille de Dresde, où le traître Moreau fut tué par une batterie des canonniers de la garde ; toute cette journée, il tomba une pluie abondante et si forte que mes bottes étaient pleines d'eau ; nous restâmes à cheval depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et nous bivouaquâmes sur les bords de l'Elbe à une demi-lieue de la ville de Dresde. Nous repartîmes une seconde fois pour la Silésie où nous ne fûmes pas plutôt arrivés que nous fûmes obligés de revenir sur Dresde ; nous ne faisions que des marches et contre-marches, nos chevaux étaient bien fatigués ; nous fûmes obligés de nous retirer sur la ville de Leipzig, où l'ennemi voulait nous couper.

Le 15 octobre, la bataille de Leipzig commença avec un acharnement extraordinaire.

Toute la journée, les deux armées conservèrent leurs positions ; il y eut beaucoup de morts et de blessés, de part et d'autre ; nous restâmes dans notre position toute la journée du

16 octobre, et le 17 octobre, on recommença à se battre de plus belle sur les deux heures de l'après-midi; comme nous tenions avec les Saxons, qui étaient à notre gauche, l'extrême gauche de l'armée, et que nos canonniers, manquant de munitions, ramenaient leurs pièces à la prolonge, nous vîmes une masse d'infanterie charger l'ennemi : c'était tous les Saxons qui passaient dans les rangs de nos ennemis, et mirent de suite leurs pièces en batterie contre nous et nous tuèrent beaucoup de monde du régiment, qui se trouvait en bataille devant eux. Ils passèrent au moins dix mille hommes ensemble, leur général à leur tête.

Nous voilà restés seuls ayant toute l'Allemagne sur les bras. Dans la nuit du 17 au 18 octobre, on fit sauter une partie de nos caissons chargés de poudre, ce qui nous donna mauvaise opinion, et, effectivement, à minuit, nous reçûmes l'ordre de nous retirer de l'autre côté de la ville de Leipzig.

Comme faisant partie du 3e régiment des gardes d'honneur, M. le duc de Saluces me commanda d'aller voir dans notre ancien bivouac, pour dire à tous les gardes d'honneur de partir de suite, et de suivre le mouvement et de se rendre de l'autre côté de la ville. Nous parcourûmes plusieurs villages, où nous avions passé la nuit pendant la dite bataille de Leipzig; ils ne voulurent pas nous écouter, ni moi, ni le capitaine major du 3e des gardes d'honneur; à force de marcher, nos chevaux se trouvaient fatigués, n'ayant pas mangé de la journée. Nous nous arrêtâmes tous deux dans une ferme qui servait d'ambulance que nous trouvâmes remplie de morts et de blessés qui criaient miséricorde; les granges, les écuries, la maison et la cour en étaient remplies.

A la pointe du jour, nous entendîmes plusieurs coups de canon et une forte fusillade; nous bridâmes nos chevaux et n'eûmes que le temps de nous retirer; nos vedettes, qui se trouvaient à une bonne portée de canon de nous, battaient en retraite et étaient repoussées vivement par les tirailleurs de l'ennemi; les balles et les boulets nous passaient par-dessus la tête.

Nous continuâmes notre route jusque sous les murs de Leipzig, où nous trouvâmes plusieurs bataillons de Polonais qui en gardaient la porte et qui ne voulurent pas nous laisser

entrer; il nous fallut avoir recours au général qui commandait pour pouvoir passer et nous ne l'obtînmes pas sans peine. Nous continuâmes notre marche jusque de l'autre côté de la rivière de l'Elster, où nous trouvâmes le régiment bivouaqué; nous nous mîmes en marche deux heures après, et continuâmes notre retraite, sur le Rhin, en passant par Erfurth, Gotha, et Fulde, et de là sur la ville de Hanau, où l'armée de la Confédération du Rhin nous attendait et nous coupait le chemin de France, au nombre de soixante-dix mille hommes.

Nous fîmes halte, toute la garde à deux lieues de la dite ville de Hanau, où l'Empereur prit toutes ses dispositions. Il n'avait pas un moment à perdre, attendu que l'ennemi nous suivait à la piste par derrière et les autres nous barraient le chemin; l'armée française se serait trouvée prise entre deux feux. Nous couchâmes dans ce village, et, le lendemain, à la pointe du jour, nous entendîmes le canon ronfler en avant de nous; nous montâmes à cheval; au bout d'une heure, nous arrivâmes à l'entrée d'une forêt, où l'Empereur était à pied. Il nous dit en passant : « Roulez les manteaux, et retroussez les chaperons car il y a de l'ouvrage là bas ». Nous débouchâmes, toute la cavalerie de la garde au trot; on nous fit charger par escadron, les uns après les autres, en arrivant sur trois lignes de cavalerie d'une profondeur d'une bonne demi-lieue; nous enfonçâmes les deux premières, mais la troisième étant soutenue par de l'artillerie et l'infanterie, elle nous ramenait à notre point de départ de notre charge; nous revînmes nous mettre en bataille après quatre charges infructueuses à l'entrée du bois.

Lorsque notre artillerie de la garde arriva, elle se mit en batterie, dans les intervalles de nos escadrons. Nous prîmes la charge pour la cinquième fois; en même temps, trente de nos pièces faisaient feu à mitraille sur l'ennemi. Nous les enfonçâmes, et ils furent forcés de nous céder le passage; nous les poursuivîmes jusqu'à l'entrée de la nuit, et les refoulâmes dans la ville de Hanau. Notre infanterie fit un horrible carnage des Bavarois qu'elle poussait devant elle à la baïonnette, et ils se noyèrent, en grande partie, dans la rivière du Mein, qui passe au pied de la ville.

Je fus de grande garde, cette-nuit là, au milieu des morts et des blessés, qui nous demandaient du secours; il nous était

impossible de pouvoir leur en donner, n'ayant rien nous-mêmes à manger ni à boire.

Nous continuâmes notre retraite sur Francfort et passâmes outre, pour aller loger dans des villages, où nous passâmes la nuit assez tranquilles; nous partîmes pour Mayence, puis jusqu'à Kreuznach, où nous restâmes près de deux mois. Nous reçûmes l'ordre, dans le courant de novembre de 1813, de nous rendre à Trèves où nous restâmes une huitaine de jours, et de là nous nous rendîmes à Givet en passant par Dinant, et continuâmes notre marche jusqu'à Reims en Champagne et de là sur Langres, où nous arrivâmes le 10 ou le 11 janvier 1814. Nous ne restâmes que la nuit même où nous arrivâmes dans les villages, attendu que l'ennemi avait passé le Rhin à Bâle en Suisse et avait déjà envahi toute la province de la Comté; nous rétrogradâmes jusqu'à Chaumont.

L'ennemi ayant fait un mouvement en avant, nous montâmes à cheval et prîmes la route de Bar-sur-Aube, où nous reprîmes de nouvelles positions; nous étions commandés par le maréchal Mortier, duc de Trévise. Nous restâmes quelques jours tranquilles; l'ennemi nous suivait à la piste et nous attaqua le 26 janvier 1814 à six heures du matin; nous nous battîmes depuis le matin jusqu'à la nuit fermée, où le maréchal Mortier ordonna la retraite sur la ville de Vendeuvre; nous marchâmes toute la nuit par un froid et une neige qui nous coupaient la figure et battîmes en retraite jusqu'à Troyes en Champagne, où l'on nous mit en échelons, toute la cavalerie le long de la Seine, où nous restâmes une huitaine de jours à attendre l'Empereur, qui arrivait de Paris. Au lieu de passer à Troyes, il passa par Arcis-sur-Aube, à six lieues de nous et se dirigea sur Brienne où se donna la bataille.

Nous restâmes en position à Troyes, tout le temps de la bataille, et à cheval, n'ayant point d'ordre pour porter secours à nos frères d'armes qui étaient aux prises avec l'ennemi. Nous étions au nombre de trente mille hommes, et tous vieux soldats, attendu que toute la vieille garde, nous nous trouvions à Troyes réunis; nous entendions le canon et la fusillade. Ce qui nous faisait le plus de sensation, c'était de voir arriver nos frères d'armes blessés, et tous mutilés; de ce moment-là nous jugeâmes que l'Empereur était trompé par quelqu'un de ses généraux.

Nous restâmes dans cette position encore quelques jours, et nous reçûmes ordre de nous retirer sur Pont-sur-Seine, en passant par Arcis, où nous trouvâmes l'Empereur et toute l'armée qui battait en retraite; nous suivîmes l'Empereur et vînmes à Montmirail-en-Brie, où nous trouvâmes les Prussiens qui avaient passé la Marne à Château-Thierry et étaient venus nous couper la route de Paris. Nous couchâmes le même soir dans les avenues du château de La Rochefoucauld hors de la ville, sans feu, au mois de février, attendu que l'ennemi était à portée de canon de nous. Le lendemain, nous les attaquâmes à cinq heures du matin, et nous les battîmes toute la journée et les poussâmes jusque sur les bords de la Marne, qu'ils furent forcés de repasser à Château-Thierry. Nous leur prîmes soixante caissons et plusieurs pièces de canon; nous restâmes dans la prairie et près du pont de la dite ville de Château-Thierry, et, à minuit, nous reçûmes ordre de retourner à Montmirail, où nous retrouvâmes l'ennemi qui avait repris la ville. Nouveau combat à livrer; nous les attaquâmes à dix heures du matin, et nous les refoulâmes sur la route de Sézanne et fîmes quatre à cinq mille prisonniers. Le régiment dont je faisais partie, fit plusieurs charges, où nous perdîmes environ deux cents hommes; nous continuâmes à les poursuivre sur la route de la Champagne; sur le soir, comme nous étions à leur poursuite, n'ayant ni infanterie ni artillerie, nous fûmes arrêtés par dix à douze carrés d'infanterie prussienne commandée par le général Blücher.

Nous nous trouvions, les deux régiments de cavalerie de la garde, grenadiers et dragons, commandés par le général La Ferrière, à une bonne lieue engagés en avant de l'armée; nous nous mîmes à charger leur cavalerie, et, en les poursuivant, nous nous trouvâmes à portée de fusil de ces dits carrés. Il n'y avait pas à balançer; nous les chargeâmes sans résultat; nous n'étions que mille à douze cents hommes et l'ennemi était pour le moins de quinze mille hommes en carrés; nous ne pûmes les entamer, étant sur six rangs de profondeur. Ils nous firent un feu roulant, à bout portant, et leur artillerie nous chagrinait beaucoup; nous fûmes forcés de nous retirer hors de portée et d'attendre du renfort. Nous perdîmes à cette affaire près de trois cents hommes et chevaux par la mitraille.

La nuit nous prit, et l'ennemi s'étant retiré dans un bois, nous revînmes dans la nuit à Montmirail, où nous ne restâmes que deux heures. Nous prîmes des routes de traverse et vînmes coucher à Jouarre et le lendemain nous passâmes la Marne à la Ferté-sous-Jouarre et arrivâmes à Château-Thierry, où nous trouvâmes un régiment de hussards prussiens que nous chargeâmes. Se trouvant surpris, ils furent taillés en pièce. N'ayant eu que le temps de monter à cheval en bridant, nous y passâmes la nuit, et le lendemain, nous montâmes la côte, et prîmes la route de Reims, en passant par Fismes; nous fîmes halte dans ce bourg avec l'Empereur, et le soir on vint nous prévenir de nous tenir prêts à partir. En effet, à dix heures du soir, nous montâmes à cheval trois régiments, qui étaient les grenadiers, les dragons et les lanciers polonais de la garde, et nous nous mîmes en marche avec le plus grand silence qui nous fût possible : défense à nous de parler entre nous. A trois lieues de Reims, le baron La Ferrière, notre général, nous fit faire halte et rouler les manteaux, et retrousser les chaperons de nos pistolets en recommandant de charger les dites armes. Nous apercevions les bivouacs des avant-postes de l'ennemi à une bonne lieue de nous.

Nous arrivâmes sur les vedettes de l'ennemi qui n'eut le temps que de tirer sur nous quelques coups de carabine; nous prîmes le grand galop et nous poursuivîmes en avant jusque sur les postes à moitié endormis, et fîmes main basse sur tout ce que nous pûmes attraper à la faveur de leur bivouac, attendu qu'il n'y avait pas de lune et que le temps était couvert. Nous les poursuivîmes jusque dans la ville de Reims, où nous fîmes douze cents prisonniers à trois heures du matin. Les régiments nous suivaient par derrière, en cas que nous fussions repoussés; mais comme nous avions bien réussi, ils entrèrent dans la ville une demi-heure après nous, et on établit tout de suite des postes à toutes les portes. La ville fut illuminée en un instant, et les habitants bien surpris de nous voir de si bon matin, et l'ennemi de même qui nous croyait à quinze lieues de Reims.

Nous restâmes quelques jours dans la ville, et de là nous prîmes la route d'Épernay et marchâmes sur la ville de Vertus en Champagne, et continuâmes notre marche sur la petite ville de La Fère-Champenoise; nous continuâmes dans la Cham-

pagne notre marche en passant par Méry, petite ville sur le bord de l'Aube où nous arrivâmes avec l'Empereur. Le soir, on nous donna ordre d'aller dans un village passer la nuit, où nous restâmes jusqu'au lendemain matin, où notre escadron de grand'garde fut attaqué par au moins six cents Cosaques à la pointe du jour; nous montâmes de suite à cheval et fûmes bien étonnés de voir une nuée de cavalerie devant nous à portée de canon, qui poussait vivement notre escadron. Nous aperçûmes sur notre gauche, une autre colonne de cavalerie, qui était au grand trot, et qui nous dépassait pour nous couper la route de Méry; nous fûmes contraints de battre en retraite de suite par échelons et au grand et au petit galop. Heureusement pour nous qu'il se trouvait un grand fossé, tout le long de la route, qu'ils ne purent sauter, et qui nous sauva. Comme ils nous suivaient, et que leurs tirailleurs nous dépassaient, notre artillerie fit feu sur eux et sur nous, ce qui les arrêta tout court de nous poursuivre. Nous n'étions que six escadrons et l'ennemi soixante escadrons. Nous restâmes jusqu'à dix heures du soir dans cette position; l'ennemi s'étant retiré à la nuit, nous passâmes la rivière, et allâmes bivouaquer de l'autre côté, où nous passâmes la nuit sans feu et sans fourrage pour nos chevaux.

On ordonna la retraite et nous prîmes des routes de traverse, pour nous rendre, sur les bords de la Marne, que nous remontâmes jusqu'en face de Saint-Dizier, où l'ennemi nous attendait. Je me trouvais ce jour-là, comme sous-officier d'ordonnance près du général Lefebvre-Desnouettes, commandant toute la cavalerie de la garde, qui suivait l'Empereur. En arrivant sur les bords de la Marne, l'Empereur ordonna que l'on passe la rivière au gué, cavalerie, infanterie et artillerie, sous le feu de l'ennemi, ce qui fut exécuté dans un instant.

L'Empereur passa lui-même au gué et sous la mitraille de l'ennemi, qui nous attendait dans une plaine entre la ville de Saint-Dizier et la rivière de la Marne; on l'attaqua vivement, et dans moins de trois heures, ils furent forcés de battre en retraite moitié sur Saint-Mihiel, et l'autre partie sur Toul. Pour moi, étant avec le général Lefebvre-Desnouettes, nous prîmes la route de Vitry-le-François, avec plusieurs régiments de cavalerie, et arrivâmes à la nuit à une lieue de la dite ville, où

l'Empereur vint nous rejoindre. Le lendemain, nous revînmes à Saint-Dizier, où nous restâmes deux jours et ensuite prîmes la route de Bar-sur-Aube. Nous fûmes arrêtés entre Saint-Dizier et Bar-sur-Aube où l'Empereur nous passa en revue.

Nous nous dirigeâmes sur Troyes en Champagne par la ville de Vendeuvre, et arrivâmes à Troyes, le matin, après quinze lieues de marche forcée. Là on tira cinq cents chevaux par régiment, pour continuer la route à marche forcée sur Paris, en passant Pont-sur-Yonne et de là sur la ville de Moret, où nous fîmes halte, à onze heures du soir. On nous mit toute la cavalerie au bivouac, dans les fossés de la dite ville, en nous recommandant de ne point faire de feu; on nous distribua du vin et du pain, et des vivres pour les chevaux qui n'en pouvaient plus, et nous y restâmes jusqu'à trois heures du matin; on sonna, et nous montâmes à cheval après avoir rafraîchi, nous et nos chevaux, et prîmes la route de Fontainebleau.

A moitié chemin, il nous arriva un courrier qui nous annonça la capitulation de Paris, nouvelle qui nous causa bien de la peine : nous avions conquis toutes les capitales de l'Europe, et voir que la nôtre venait d'être livrée à l'ennemi! Nous continuâmes notre marche jusqu'à Fontainebleau, où nous restâmes avec l'Empereur jusqu'au jour de son abdication.

Après cela, je me trouvai d'ordonnance auprès du général de division de toute la cavalerie de la garde, qui était le général Lefebvre-Desnouettes, qui résidait à la ville de Nemours. Nous restâmes dans cette ville jusqu'au passage de Napoléon, qui se rendait à l'île d'Elbe, où les empereurs et les rois de l'Europe l'envoyaient en exil. Nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Blois, pour y tenir garnison.

*
* *

Dans cette ville de Blois, j'eus le jour le plus funeste de ma vie; étant de service pour la promenade des chevaux, le cheval que je montais, s'abattit sous moi, et me déhancha la hanche droite, et m'obligea de rester cinq mois dans un lit de

l'hôpital de la dite ville de Blois. Comme le régiment de grenadiers était passé corps royal de cuirassiers et avait reçu ordre de se rendre à Saint-Omer en Artois, je fus laissé dans cet hôpital, depuis le 2 novembre 1814 jusqu'au 31 mars 1815. Aussitôt que je fus en état de marcher avec des béquilles, je demandai mon billet de sortie, pour me rendre à Paris où le régiment était de retour d'Arras en Artois; le croyant, je me mis en route pour la capitale, dans une charrette, sur de la paille, accompagné d'un grenadier, qui sortait du dit hospice avec moi. Nous fîmes la première étape de Blois à Vendôme; bien malheureusement pour mon compte, au bout de quatre lieues et demie une roue cassa et force me fut de faire le reste du chemin à pied, avec mes béquilles; il me restait deux lieues et demie à faire, que je fis en quatre heures et demie, tout seul, attendu que le grenadier était allé faire préparer le logement et la soupe, dont j'avais le plus grand besoin.

En arrivant à Vendôme à la nuit, je ne demandais qu'à me remplir l'estomac et à me reposer étant bien fatigué. Nous fûmes logés chez un boulanger où il nous fallut monter dans une soupente, où était notre lit; on m'y monta et je me mis au lit et me reposai bien. Le lendemain, à cinq heures, une autre charrette vint pour me prendre; nous nous levâmes, et il fallut descendre de cette soupente, une de mes béquilles glissa, et me voilà à dégringoler les marches, sur le dos; mon chapeau sauta dans le pétrin du boulanger, et mes deux béquilles allèrent tomber à plus de six pas de moi. Je me crus pour l'instant plus de mal qu'il m'en arrivait; mais la fièvre me prit et ne me quitta que trois jours après; en arrivant à Chartres je n'y pensais plus.

De Chartres, je me mis en route, par la même charrette, pour Rambouillet et Versailles, où le commissaire des guerres me dirigea sur Saint-Denis, en me disant qu'il lui était défendu de me diriger sur la capitale. Le régiment dont je faisais partie devait incessamment arriver à Paris, comme faisant partie de l'ancienne vieille garde de l'Empereur. Je dis au voiturier de prendre à Sèvres la route de Paris, chose qui lui était indifférente: il me conduisit rue de Verneuil, chez l'intendant militaire et me planta là. Je m'adressai au secrétaire du dit intendant, et lui demandai si le corps des grena-

diers à cheval de la garde était arrivé à Paris; il me répondit que non; alors je lui demandai qu'il eût la bonté, de me mettre en subsistance dans les dragons de l'Impératrice pour que je puisse exister, n'ayant que très peu d'argent, et pour que je me trouve en règle à l'arrivée du régiment auquel j'appartenais comme sous-officier. Il me dit que ça ne le regardait pas, qu'il fallait que je me présentasse à l'État-major de la place Vendôme. Ne pouvant marcher qu'à l'aide de mes béquilles, je pris un fiacre et me fis conduire à l'État-major. Là, ils me dirent encore que çà ne les regardait pas, que je m'adresse, rue Lepelletier, à l'État-major de la garde nationale de Paris. Me voilà encore en route dans mon fiacre. Arrivé à l'État-major de la garde nationale, ils me dirent de même que çà ne les regardait pas et me firent trimbaler dans tout Paris. Je me fis conduire chez ma mère, rue Percée-Saint-André-des-Arts, faubourg Saint-Germain, où je restai jusqu'à l'arrivée du régiment de grenadiers à cheval, qui arriva cinq jours après venant de Saint-Omer. Je pris un cabriolet, me fis conduire à l'École militaire, où il était caserné.

La bataille de Waterloo étant perdue par le restant des braves, ainsi que par leurs chefs, toujours trahis, depuis la défaite de la campagne de Russie, tout le reste de cette armée revint pour couvrir la capitale. Me trouvant à l'École militaire, chargé de délivrer les armes aux grenadiers, je me trouvai fort embarrassé au départ de l'armée de Paris pour se rendre sur les bords de la Loire, et restant seul dans la dite École militaire. Comme tous les hommes blessés ainsi que tout le matériel évacuèrent, j'obtins la permission de rester à Paris, ne pouvant monter à cheval, ni aller en voiture. L'ennemi s'approchait de jour en jour, du côté de Meudon, et par Vaugirard. Me voyant abandonné, je me mis sur mes gardes; le 4 juillet 1815, à trois heures du matin, on vint m'avertir que l'ennemi était à Issy et à Vanves. Je pliai bagage et me préparai à décamper dans Paris; à trois heures de la dite journée, on amena trois cents prisonniers de hussards prussiens, qui avaient été pris par le général Exelmans dans Versailles ou dans les environs. Je les mis dans le manège couvert en attendant, et on leur distribua des vivres; mais le 5 au matin, l'ennemi était sous les murs de Paris. Heureusement pour

moi, j'avais retenu un cabriolet de louage, à la grille de l'avenue. Quand l'ennemi entra à l'École militaire par la grille du midi, je montai en cabriolet par la grille opposée, et, abandonnant tout à l'ennemi, linge, matelas, armes et poudre, je me rendis chez ma mère rue Percée-Saint-André-des-Arts où je restai jusqu'au moment du licenciement de l'armée de la Loire, où j'attendis ma retraite.

***

Au 15 octobre 1815, je reçus ce qui m'était redû de solde du régiment et ma cessation de paiement, ainsi que ma lettre de pension, montant à la somme de trois cents francs, après dix-neuf ans, trois mois et trois jours de service et vingt campagnes de guerre, à l'âge de trente-quatre ans et demi, avec une cuisse raccourcie de quatre pouces, ne pouvant mettre ni ôter ma chaussure et mon pantalon ; pour mieux dire un membre de moins, et ne pouvant encore marcher qu'à l'aide d'une béquille et d'un béquillon, sans moyens d'existence, ni fortune à venir, incapable d'entreprendre un état. Je ne savais à quel saint me recommander, ayant perdu toutes les personnes qui étaient à même de me procurer une petite place, ou un emploi. Il me fallut attendre jusqu'au 6 janvier 1816 pour toucher mon premier trimestre de pension.

Au commencement de ma vie civile, comme je sortais de la vieille garde impériale, c'était à cette époque une bien vilaine recommandation auprès de certains personnages à qui je m'adressai pour obtenir une place dans les bureaux de la poste. Le chef à qui on me présenta regarda tous mes états de service, ainsi que mes certificats de mœurs et de bonne conduite, après quoi il me dit : « Vous sortez de la garde de Bonaparte, et vous me demandez une place après vingt campagnes de brigandage, il n'y en a pas pour vous. Et vous, monsieur (en s'adressant à la personne qui m'avait présenté), ne me présentez jamais de personnes sortant de ces régiments-là ; cela pourrait bien vous faire perdre la vôtre. »

Je sortis le cœur plein de rage, concentrant tout mon ressentiment en moi-même. Je retournai à mon logis et me

mis à réfléchir sur ma position et mon avenir. Toutes les fatigues et les privations que j'avais éprouvées depuis vingt ans et mes souffrances, n'étaient rien auprès d'une mortification semblable; il me fut impossible de retenir quelques larmes qui m'échappèrent. Je pris la ferme résolution de ne jamais demander de place à quelque gouvernement que ce soit, chose que j'ai faite jusqu'à ce jour.

En 1816, me voyant seul et ayant besoin de quelqu'un pour m'habiller et me déshabiller, n'ayant que quatre cent vingt-cinq francs à dépenser par an, compris ma retraite et ma légion d'honneur, attendu que l'on nous retenait cent vingt-cinq francs, sur la légion d'honneur, pour les frais de la guerre, je me déterminai à prendre une épouse, et fus marié le 16 octobre de la dite année 1816. Me voilà donc engagé dans une autre carrière. Je fus un des heureux mortels, sous le rapport du mariage, en tombant sur une épouse, bonne, douce et pleine de bonté pour moi et remplie de bonnes qualités, bonne épouse et bonne mère. Elle ne m'apporta pour toute dot que cinq pièces de vingt francs, avec un trousseau se composant de quatre chemises, deux chapeaux, trois paires de bas, deux paires de bottes et un habillement complet seulement.

Me voilà donc en ménage, n'ayant que ma pension et ma légion pour toute fortune, cherchant tous les jours quelque occupation. A cette époque, il y avait à Paris, comme aujourd'hui, des bureaux de placement. Un monsieur de ma connaissance me proposa une place dans ce bureau, qui était tenu par l'épouse d'un employé du ministère de l'Intérieur, nommé M. Legendre, moyennant une somme de deux mille cinq cents francs, et que je serais associé de moitié dans les bénéfices, et que j'aurais la moitié à moi du dit bureau; que si cela ne me convenait pas, au bout de quelque temps je serais à même de revendre à qui je voudrais, avec le consentement du dit Legendre, que c'était une bonne affaire pour moi, attendu que le dit bureau rapportait dix francs par jour, par conséquent il m'en reviendrait cinq pour mon compte. Je tombai malheureusement pour moi dans le panneau; mon beau-frère m'ayant prêté deux mille francs et n'ayant pas pris d'assez amples informations, sur la moralité dudit sieur Legendre, je fus trompé; au bout de huit jours, je m'aperçus que son épouse

n'était qu'une intrigante, et lui un vrai fripon, car je fus obligé d'abandonner mon association un an après, n'ayant aucun moyen de vendre et le dit Legendre n'ayant aucun moyen de me rembourser. Mes deux mille cinq cents francs furent perdus, et je fus obligé de les rembourser petit à petit, non compris le coût de l'acte d'association, qui était à mes frais. Avec cela mon épouse était tout près d'accoucher.

Je ne me trouvais pas à mon aise, ni dans une position encourageante, au bout d'un an de mariage, près d'être père, et couvert d'une dette de deux mille cinq cents francs; je ne puis assurer que je regrettais le sort de mes camarades, qui avaient eu le bonheur d'être tués soit à la bataille de Milan, soit à la bataille de Castiglione, ou à Lonato, ou à Bellune, ou au passage des rivières, du Mincio, de l'Adda, du Tagliamento, ou du Pô, à Plaisance en Italie, et enfin à toutes les batailles où j'ai assisté jusqu'en 1815; j'éprouvais du chagrin d'exister encore, la vie me devenait à charge; mais mon épouse me revenait à la mémoire, ainsi que l'être qu'elle portait, et cela m'empêcha de me porter au désespoir que j'étais capable d'accomplir, en pensant que j'allais devenir père.

Enfin, au bout de quelque temps, je retrouvai une petite place, rue de Valois près le Palais-Royal, de cinquante francs par mois, où je restai à peu près un an; au bout de quelque temps, le maître fit faillite et me mit dedans, pour deux cent cinquante francs qu'il me redevait sur mes appointements. Dans cette année, mon épouse me rendit père d'un garçon, voilà encore une charge de plus; comme mon épouse était incapable de nourrir, il fallut envoyer le nouveau-né en nourrice à quinze francs par mois. Je fus fort heureusement nommé gardien de la maison où j'étais employé à deux francs par jour, tout le temps que durèrent les arrangements à prendre avant la vente, ce qui me valut quelque chose, et me tira d'embarras pour le moment.

Dans ce temps-là, il se présenta une autre place où je me présentai chez M. Harel, rue de l'Arbre-Sec, n° 50, pour régir une fabrique qu'il formait à Vaugirard; je lui convins et huit jours après, je me rendis au dit Vaugirard, où il m'installa comme régisseur, à raison de douze cents francs par an et le logement, pour moi et mon épouse. J'y restai depuis le

21 octobre 1821 jusqu'au 1er mai 1823. A cette époque, j'avais eu trois enfants, qui étaient morts, et le quatrième se trouvait en nourrice, que nous retirâmes à l'âge de vingt et un mois, qui est le seul que je possède à présent.

Nous commencions à nous remettre de nos malheurs lorsqu'il fallut que je décampe, M. Harel ayant marié sa fille au commis de sa maison de Paris. Il lui donna à régir sa fabrique de poterie et de fourneaux économiques, de moitié dans les bénéfices, et moi, on m'accorda de rester un an, avec le gendre, pour le mettre au fait de la manutention. Au bout de six mois, comme je gênais le gendre dans ce qu'il voulait faire à son profit, il demanda à son beau-père mon renvoi, en prétendant qu'il était bien au courant et que çà serait six cents francs de frais de moins. M. Harel y consentit, après bien des pourparlers, car il y avait quatre mille francs de déficit à mon départ. Il me donna trois mois de gratification et je décampai.

Me voilà encore une fois sans place, je me décidai d'aller à la campagne dans le pays de mon épouse à seize lieues de Paris, qui est en Brie, petite ville de Coulommiers, située sur le Grand-Morin, petite rivière sur qui tout le long, de distance en distance, sont bâtis de forts beaux moulins et des fabriques de papier et autres.

J'y restai 1824, 1825, 1826 et 1827 où je travaillais comme expéditionnaire chez un notaire, tout le dit temps que j'y restai, ayant postulé pour avoir un bureau de tabac, ou bien un débit, je fus admis, prêt à l'obtenir, lorsque M. Harel vint me chercher pour régir pour la seconde fois sa fabrique. C'était dans le courant de juin 1828.

Je ne me souciais pas de revenir à Paris : après vingt campagnes de guerre, et dix-neuf années, et quatre mois de service actif, j'aurais bien désiré rester tranquille à la campagne et y mourir paisiblement, mais le besoin de donner de l'éducation à mon fils, m'engagea à y revenir, pour travailler autant que ma position me le permettait. Je fis mes conventions avec M. Harel et le 5 juillet 1828, j'arrivai à Paris, et le 7 du dit mois, je fus de nouveau installé pour la seconde fois, dans sa fabrique à Vaugirard, où j'y restai jusqu'au 21 novembre 1834, où M. Harel, changea d'idée, et fit de sa fabrique une blanchisserie à vapeur. Il voulait bien me garder, mais son associé

lui fit envisager que cela les entraînerait à des frais inutiles, qu'il pouvait se passer de moi, et qu'il se chargeait de régir seul, qu'il y trouverait douze cents francs d'économie, et je fus encore une fois obligé de me retirer.

Me voilà donc encore une fois sans place, ne sachant où j'irais, soit à Paris, soit à la campagne; moi et mon épouse, nous nous décidâmes à retourner à Coulommiers; ayant quelques économies devant moi, nous prîmes la diligence, et nous nous y rendîmes, ayant fait louer un logement par nos parents, qui habitent la dite ville, nous voilà installés et en ménage, je mis mon fils en pension, comme externe, et moi je restai très longtemps sans occupation. Cependant je fus employé à la sous-préfecture quelques mois à trois cents francs, comme copiste. Comme il y a beaucoup de jeunes gens sans emploi, il s'en présenta un sortant de la pension, et ne demandant point d'appointements; il fit bien l'affaire de monsieur le sous-préfet, qui était un avare fini, et qui est mort, que Dieu ait pitié de son âme!

Depuis plus d'un an j'avais mal à un pied d'après la blessure que j'avais reçue depuis vingt ans, et de jour en jour cela empirait, et fus obligé de garder le lit, l'espace de plus de quatre mois; au bout de ce temps, comme je commençais à marcher, il se présenta une petite place à la mairie de Coulommiers; le premier secrétaire me l'offrit, et je m'empressai de la remplir comme second employé : j'y restai cinq mois à trois cents francs par an.

Comme le premier employé aimait à trinquer tous les jours, il ne se rendait jamais qu'à midi au bureau, le cerveau échauffé du nectar de Bourgogne ou de Champagne ou même de celui de Brie, et il me cherchait noise de ce que je ne voulais pas faire comme lui, ou bien, il voulait que je fasse sa besogne, ce qui ne me convenait pas, attendu qu'il avait douze cent francs : pour la faire, nous eûmes une petite dispute, et je me retirai de moi-même, ayant toujours mal au pied.

Je m'ennuyais dans ce maudit pays, voyant que rien ne pouvait me réussir, et je me déterminai à revenir dans la capitale, où il y a plus de ressources et plus de misère. Je m'embarquai une seconde fois dans la diligence, et vins débarquer rue Geoffroy-l'Angevin, au Marais, dans une maison ou je

restai pendant près d'une année. Dans cet espace de temps, j'obtins une place de contrôleur dans les théâtres de Paris, pour recevoir ce qui revenait aux hôpitaux de Paris, jusqu'au 17 février 1836, jour fatal pour moi, où je fus renversé par terre, par une dame, d'un coup de derrière. Me trouvant trop près de l'escalier du théâtre du Palais-Royal, je tombai au bas du dit escalier, sur les reins, et fus mis au lit, jusqu'au 6 juillet, où je fus admis à l'hôtel royal des Invalides.

On fut obligé de me transporter en voiture, ne pouvant marcher. En arrivant, je fus conduit à l'infirmerie, où je restai jusqu'au 31 octobre 1836, ainsi je fus près de neuf mois au lit sans bouger.

***

Me voilà donc encore une fois avec l'habit de troupier sur le dos, sans savoir quand je le quitterai. La vie de ce monde est bien bizarre : après avoir tant roulé ma carcasse, dans tous les royaumes du continent, et avoir assisté à plus de vingt-cinq grandes batailles, venir apporter mes os au Montparnasse! c'est bien le cas de dire : « Va où peux, et meurs où tu dois. »

Quel avenir après avoir servi pendant vingt ans sa patrie, et versé son sang sur plusieurs champs de bataille, sacrifié sa jeunesse, infirme, et âgé de cinquante-sept ans, être obligé pour soulager mon épouse et ma famille de remplir une place de gardien à la butte Montparnasse à trois cent soixante francs par an, portant depuis trente ans passés les signes de l'honneur militaire, avec le grade d'adjudant sous-officier! encore m'a-t-il fallu la protection d'un ancien brave capitaine, employé dans la dite administration des hospices de Paris, pour l'obtenir!

ADJUDANT LECOQ

HOMMAGE

A

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1911)

LE MAITRE

Il est pareil au dieu puissant qui tient la lyre,
Ou plus encor peut-être au Bacchus indien
Qui mêle sur ses pas, dans l'air arcadien,
Le parfum du laurier à l'odeur de la myrrhe.

Il marche vers le Trône où nous devons l'élire!
Celui qui le nomma « parfait magicien »
Est à son côté droit, et, de l'autre, se tient
Nerval, déjà frappé d'un riche et noir délire.

Tous trois d'un même amour honorent la Beauté :
L'un répand à ses pieds de sombres fleurs malades,
L'autre de frais roseaux dérobés aux dryades :

Mais Gautier, dédaignant « le marbre et la cité ».
Dans un vaste empyrée interdit au nuage,
Trace de la déesse une immortelle image!

1er Septembre 1911.

I

LE SOMMEIL DU CRITIQUE

« Le théâtre est un art si abject, si grossiér!... »
TH. G. (*Cité par les Goncourt dans la preface de* THÉOPHILE GAUTIER *par Emile Bergerat*).

Quoiqu'il n'ait point son nom dans le martyrologe
Le Saint du feuilleton, Gautier, non sans gémir,
Depuis plus de trente ans, toujours près d'en vomir,
Vient subir un tourment que nul décret n'abroge.

Mais l'ombre du balcon, enveloppant la loge,
Y forme un clair-obscur qui convie à dormir :
Laissant le roi régner et le traître trahir,
Le critique, l'œil clos, se résigne à l'éloge.

Calliope au front pur près d'Erato qui rit,
Protégeant un sommeil dont le songe est sans prix,
Cariatides d'or, veillent sur le poëte ;

Et, tandis que le pitre expose tout au long
Les vulgaires détours dont une intrigue est faite,
Les Muses à Gautier décrivent Apollon.

II

TROIS PORTRAITS DE MADEMOISELLE DE MAUPIN

I

THÉODORE

... Car en effet je n'étais plus Madelaine de Maupin, mais bien Théodore de Sérannes...
TH. G. (*Mademoiselle de Maupin.*)

Quand il a passé sous la porte
Une rose blanche y pendait,
Et maintenant son feutre emporte,
Parmi les plumes qu'il supporte,
Des pétales couleur de lait.

Dans le jardin qu'éclaire et dore
Le soleil bas de la saison,
Chaque arbre de fleurs se décore
Pour fêter le beau Théodore,
Qui s'approche de la maison.

C'est alors que paraît Rosette,
En deuil d'un très vague mari :
Le cheval fait une courbette.
Et, avant même qu'il s'arrête.
Le cavalier est favori.

A peine un instant il hésite
A baiser la main que lui tend
Rosette, qui se félicite
D'avoir une main si petite
Que l'on ne sent point qu'on la prend,

Et que, sournoise autant qu'agile,
Par les doigts frêles et pointus,
Comme un venin elle faufile
Jusques au fond d'un cœur tranquille
Le goût des plaisirs défendus.

II

ROSALINDE

... Théodore, qui avait pris le rôle de James le Mélancolique, s'est offert pour la remplacer...
TH. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Elle entre, et l'on ne sait s'il ne faut dire : « Il entre... »
Théodore, est-ce lui?
Mais non : c'est Rosalinde, et Madelaine aussi!
« C'est *comme il vous plaira!* » dit-elle, ou dit-il, entre
Rosette et son bel ami.

Sa robe toute d'or devient d'azur dans l'ombre,
Ses bas sont cramoisis.
Tous les rayons du jour, par ses yeux réfléchis,
Viennent frapper d'Albert dont la prudence sombre
Devant cet autre Adonis...

Adonis ou Vénus? D'Albert hésite et tremble :
Car, cruel mais exquis,
Le doute lui plaît mieux qu'un sentiment précis;
Et cependant son cœur peut-il goûter ensemble
Ces deux amours ennemis?

Allant vers elle, il prend la main qu'elle lui donne,
Mais, lorsqu'elle sourit,
Il hésite à sourire, ayant revu l'habit
Qu'hier portait encor cette étrange personne,
Et brusquement il rougit,

Observant que Rosette, autant que lui troublée,
Voit son amour détruit
Par ces grands cheveux noirs, par ce sein blanc qui luit,
Et qu'elle rêve aussi, près de ce beau Protée,
A quelque stérile nuit.

III

MADELAINE

... Théodore-Rosalinde, mademoiselle d'Aubigny, ou Madelaine de Maupin, pour l'appeler de son véritable nom...

TH. G. (*Mademoiselle de Maupin.*)

Quoiqu'il ne sache point comment elle se nomme,
Il la nomme pourtant lorsqu'il murmure : « Amour »;
L'ombre laisse tomber ses rideaux sur le jour;
« Pour vous j'ai cette nuit quitté mes habits d'homme... »

Il la nomme pourtant lorsqu'il murmure : « Amour »,
Et frémit en touchant la double et blanche pomme.
« Pour vous j'ai cette nuit quitté mes habits d'homme... »
La lune d'un trait doux dessine un pur contour.

Il frémit en touchant la double et blanche pomme.
Elle offre à ses baisers un chaleureux séjour;
La lune d'un trait doux dessine un pur contour;
Et l'asile du lit ne connaît pas leur somme.

Offrant à ses baisers un chaleureux séjour,
La belle oublie enfin qu'elle fut gentilhomme.
— Si l'asile du lit ne connut point leur somme,
Il connut leur plaisir et son fréquent retour.

III

LA MORTE AMOUREUSE

... Un masque noir brisé, un éventail, des déguisements de toute espèce traînaient sur des fauteuils et laissaient voir que la mort était arrivée dans cette somptueuse demeure à l'improviste et sans se faire annoncer.

TH. G. (*La Morte Amoureuse*).

Le lit est large et mol où Clarimonde morte
Repose dans les plis de son linceul léger;
L'ombre a de lourds parfums et l'on entend neiger
La rose unique au pied de l'urne qui la porte.

Sur le seuil Romuald paraît, avec l'escorte
Dont l'ange souterrain joue à l'accompagner;
Il veut fuir, redoutant les attraits du danger,
Mais le vent, d'un seul coup, frappe et ferme la porte.

Sur le tapis d'azur, où des oiseaux tissés
Semblent d'un libre oiseau, chacun, l'ombre captive,
Il marche, l'âme émue et déjà moins rétive;

Quand soudain, s'arrêtant, il voit sur lui fixés,
Près d'un domino blanc et d'un tambour de basque,
Deux regards infernaux qui brillent sous un masque.

IV

MUSIDORA, SA CHATTE ET SON BAIN

— Dites à Jack de m'apporter ma chatte anglaise, et faites-moi préparer un bain...

TH. G. (*Fortunio*).

Musidora, qui rêve à côté de sa chatte,
Tient dans sa main de lis son pied de corail blanc:
Elle ne bouge pas, tandis que, sous le banc,
La bête pour jouer pousse un fruit de la patte.

Musidora voit l'eau tomber dans le bassin ;
Une fine buée emprisonne les glaces :
La chatte pour dormir hésite entre deux places ;
Du soupir de son cœur la belle enfle son sein.

Musidora regarde un spectacle invisible
Qui l'oblige à froncer le front et le sourcil.
L'eau du bain monte avec un murmure gentil,
Auquel répond la chatte, engourdie et paisible.

Musidora voudrait pleurer, rien qu'un moment :
Elle ferme le poing et mord, au bord, sa èvre ;
Puis lance ses bijoux sur un plateau de Sèvre :
La chatte au bruit s'éveille, et crache en se sauvant.

Musidora s'applique à verser une larme,
Et, pour voir si ce pleur enfantin a coulé,
Elle vient au miroir, sous la vapeur voilé,
Y trace un petit rond dont la chatte s'alarme :

Musidora se penche au bord de ce halo,
Mais la joue a déjà fondu l'amère goutte,
Quand la chatte, soudain, levant le nez, écoute
Le bruit que fait ton noir cheval, Fortunio !

V

AU CAFÉ FLORIAN

... La Piazza est toute bordée de cafés, com
le Palais-Royal de Paris, avec lequel elle o
plus d'une ressemblance...

Th. G. *Voyage en Italie*).

Maître, je songe à vous : sur le mur, peint à fresque,
Un gros Turc me sourit et vous ressemble presque ;
Il touche un chapelet de santal, grain par grain :
Il est heureux. Jadis, — j'en suis, ce soir, certain, —
Devant ce guéridon et sur cette banquette,
Vous vous êtes assis. Vous laissiez la gazette,
Et, posant près de vous le livre et le papier,
Vous approchiez, d'une main lente, l'encrier.

Entre le frais parfum du sorbet et le tiède
Encens de votre cigarette, heureux aède,
Vous receviez, faisant de ce petit salon
Un temple, les Neuf Sœurs et leur maître, Apollon,
Qui chantait devant vous ses odes les plus fières.
Parfois, quelques instants, vous fermiez les paupières,
Immobile, pour mieux voir naître et se former
Le poëme nouveau que vous alliez rimer,
La couleur de l'image et le dessin des stances.
Vite vous surmontiez de vaines résistances,
Et, comme un papillon que blesse un dard d'acier,
Votre plume atteignait l'adjectif prisonnier.
Quelque voisin parfois, en dégustant sa glace,
Fredonnait le refrain de l'air que, sur la place,
La fanfare jouait bruyamment, mais fort mal :
Et cet air-là, c'était votre cher *Carnaval!*
Le passé vous offrait par lui ses chers mensonges,
Et vous preniez alors la gondole des songes
Pour parcourir l'Espace et remonter le Temps.
Pareils à des bouquets qui s'ouvrent au printemps,
La musique faisait fleurir sous les arcades,
Bruissants et légers, blancs comme des cascades,
Les dominos au fond desquels tremble et sourit
Un noir regard, perçant le loup couleur de nuit.
Pour étonner les solitaires astronomes,
Une molle fusée éclatait sur les dômes
Entre les boules d'or dont Saint-Marc s'enrichit.
Puis, sur les Esclavons, lorsque le vent fraîchit,
A l'heure où l'horizon pâlement se colore,
Vous regardiez venir, de l'Orient, le More,
Et rêviez au sommeil pur de Desdemona.
Le soprano lointain d'une prima donna
A l'air fragile et vain égrené sur le môle
Mêlait confusément la *Romance du Saule*;
Et, malgré vous, tout seul dans le petit café,
Ouvrant un cœur pour tous soigneusement scellé,
Vous regardiez — regret! « un ramier qu'on étouffe » —
Carlotta qui dansait sur la scène des *Bouffes*.

VI

À UNE DAME BLONDE EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE *LA TOISON D'OR*

> ... C'est tout uniment une simple ouvrière de la rue Kipdorp, près du rempart, à Anvers.
>
> TH. G. (*La Toison d'Or*).

Madame, en doutez-vous, vous êtes cette blonde,
A l'œil bleu pâle, au teint si blanc,
Pour laquelle Tiburce oublia tout au monde,
Épris de l'idéal flamand.

Dans une autre existence, où vous fûtes heureuse
Et posâtes devant Netscher,
Vous remplissiez de lait, patiente et soigneuse,
Des bols à dessins outremer.

La vieille Barbara balayait sur la porte,
Dans un grand carré de soleil :
Parfois vous achetiez, au Chinois qui l'apporte,
Un oiseau bavard et vermeil ;

Et tandis qu'il chantait dans une cage à houppe,
Au-dessus d'un beau pied d'œillet,
Vous rêviez vaguement à quelque Guadeloupe,
Renversant un col grassouillet,

Dont l'éclat pur, coupé par l'or de votre tresse,
Fit que Tiburce, enfin heureux,
Vous reconnut pour la divine pécheresse,
Au cœur pénitent et pieux...

Et c'est alors, trop amoureuse Madeleine,
Que vous suivîtes cet amant,
Et vîntes avec lui jusqu'aux bords de la Seine,
Pour y mourir, finalement.

VII

EN RUSSIE

> ... Après avoir déjeuné et changé en cendres un cigare, sensation délicieuse à Saint-Pétersbourg, où il est défendu de fumer dans les rues.
>
> TH. G. (*Voyage en Russie*).

Par Hambourg et Schleswig il a gagné la mer,
Puis Pétersbourg, où, sur la vaste Perspective
Il a rôdé, jaloux de la chaleur captive
Sous la pelisse épaisse impénétrable à l'air.

Il regrette d'abord les souffles de l'Auster
Et revoit le Midi par l'imaginative :
Mais il s'en veut bientôt de son humeur rétive,
Il s'efforce à goûter, à comprendre l'hiver.

Dans le ciel cristallin chaque dôme étincelle ;
Tout est pur, métallique, exact, diamanté,
La neige est un velours sous le givre, dentelle.

« Ces attraits, pense-t-il, valent ceux de l'été »,
Quand, le front au carreau qui du frimas le gare,
Il peut, étant rentré, savourer un cigare.

VIII

SUR LES PAS DE GAUTIER

> Dans le Généralife, il est un laurier-rose...
>
> TH. G. (*España*).

Pour l'Espagne un poëte part,
Et, s'il entreprend ce voyage,
C'est que, dans sa mauresque cage,
Il veut dire de notre part

Au laurier du Généralife
Que l'on parle encore de lui,
Laurier plus célèbre aujourd'hui
Que l'Émir ou que le Calife
Dont on peut déchiffrer le nom
Sur la faïence et sur le marbre.
Puis, pour honorer ce bel arbre
Qui doit à Gautier son renom,
Lorsque la nuit sera profonde,
La compagne du voyageur
Viendra, sur la plus rose fleur,
Poser sa bouche fraîche et ronde,
Tandis qu'imitant des jets d'eaux
Les plus chantantes mélopées,
Vous lirez *Émaux et Camées*,
Cher voyageur, sous les rameaux...

IX

LE FEUILLETON

... Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau chacun le pique pour lui arracher un cri, un gémissement, mais il reste immobile ; personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre.

TH. G. (*Lettre publiée par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*).

Jamais la fleur pour lui n'eut un parfum plus doux :
Sur le parquet doré, beaux comme des bijoux,
Les pétales d'un lis brillent et semblent vivre.
S'il faut laisser le rêve, ira-t-il prendre un livre?
Voici, tout près de lui, Joachim et Tristan,
Et, homonyme cher, buveur et capitan,
Ce Théophile qui, pour l'amour de la Muse,
Dans la coupe mêlait au vin l'eau d'Aréthuse.
Fuira-t-il sur leurs pas dans le sacré vallon?
Hélas! ce n'est point l'heure! et le dur feuilleton,
Devoir quotidien, ou presque, et tyrannique,
Comme une nesséenne et fatale tunique,
Couvre le sein charmant que montrait Erato...

Voici *Gemma*, ballet où danse Cerrito :
Lui-même en inventa la trame ingénieuse,
Qui lui plaît. Mais, malgré tout l'art de la danseuse,
Malgré l'adroit Mérante et malgré le décor,
Qui montre l'Italie au fond d'un boudoir d'or,
Le Maître déjà vieux, et triste, et sans courage,
Imagine, oubliant qu'elle aussi prend de l'âge,
Celle qui fut Giselle et qui fut la Péri
Dans ce rôle nouveau qu'elle eût si bien rempli.

Il soupire et reprend la plume : « Au Vaudeville,
La Vie en Rose... » Et il sourit, l'aspect tranquille,
Mais le cœur lourd de souvenirs et de regrets...

Ah! nous respecterons comme toi tes secrets!
Puisque tu sus toujours dissimuler ta peine
Ce n'est pas nous qui toucherons aux clous d'ébène
Qui tiennent au cercueil le couvercle attaché!
Soufflons sans la saisir la lampe de Psyché :
Nous voulions voir l'Amour? ce sera la statue
Que tu sculptas dans le Paros, splendide et nue;
Nous la regarderons à l'heure où le soleil
En fait un Dieu joyeux, triomphant et vermeil!
Tu sus toujours mentir, puisque tu fus poëte;
Conservons donc ici ta légende complète :
Nous voulions te montrer à ton labeur soumis,
Et travaillant pour les pourceaux et les brebis
Comme Apollon jadis travailla chez Admète;
Nous voulions essayer la peinture indiscrète
D'une existence lourde, amère et sans repos,
Dire comment tu fus doublement un héros,
Par tes livres d'abord, ensuite par ta vie :
Mais ta réserve, ici, par nous sera servie,
O Maître! et ce n'est point pris sous les feuilletons.
Comme un captif vaincu, que nous te décrirons,
Mais vêtu d'une blanche et large dalmatique,
Le front orné d'un noir feuillage allégorique,
Calme, heureux, souriant, et, sous les myrtes verts,
Passant toute ta vie à composer des vers!

*
* *

A JUDITH GAUTIER

Madame, de la voix la plus respectueuse,
La plus tremblante aussi, je dois encor chanter :
Car on ne peut du sien votre nom écarter,
Mnémosyne, déjà, l'a gravé sur l'yeuse.

Dans votre poésie étrange et précieuse,
Nous écoutons l'écho d'un grand luth persister,
Et, comme sait la barque un navire escorter,
Judith, votre œuvre suit une œuvre glorieuse.

Je veux donc, sur le flanc du marbre sépulcral
Où je viens d'apporter mon hommage féal,
Poser ce médaillon ciselé dans le jade :

On y voit votre beau visage régulier
Au front duquel le vent qui courut sur l'Hellade
Fera l'ombre passer du paternel laurier.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

SEDAN[1]

LES RESPONSABILITÉS

II

Dans la soirée du 30 août, à l'issue de la bataille de Beaumont, toute l'armée française se trouve sur la rive droite de la Meuse entre Mouzon, Carignan et Douzy, hormis une fraction du 7e corps qui, suivant la rive gauche, se dirige en hâte sur Sedan. Les troupes du général de Failly sont « dans un désordre indicible » et, si l'on est sans nouvelles de Douay, on admet qu'il a été engagé et très éprouvé[2]. Le maréchal comprend « qu'il est impossible, dans l'état où se trouve l'armée », de poursuivre l'accomplissement de la mission imposée par le ministre de la Guerre. Deux raisons s'y opposent encore : la certitude d'avoir ses « communications coupées avec Paris et l'intérieur de la France », s'il persiste dans son dessein; la conviction que « Bazaine, s'il avait quitté Metz, était encore à plusieurs journées de marche de Mouzon[3] ».

Jugeant clairement quelle est sa seule chance de salut, Mac-Mahon prend donc le parti de se « reporter, le plus tôt possible vers l'ouest », et, à huit heures du soir, il donne

1. Voir la *Revue* du 15 août.

2. Papiers du général Broye (Archives de la Guerre) : Journal de marche de l'état-major général (*Ibid.*).

3. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

« l'ordre à toute l'armée de se diriger pendant la nuit sur les hauteurs de Sedan[1] ». Il n'avait pas l'intention d'y combattre, comme on l'a dit parfois : il se proposait seulement d'y « rallier et de réorganiser les éléments de l'armée, de leur donner un peu de répit et de les approvisionner[2] ». Ensuite, il espérait gagner Mézières où il trouverait l'appui du 13e corps ; de là il effectuerait sa retraite sur Paris. En principe, la décision du maréchal était absolument justifiée. Malheureusement, son erreur consistait à croire que les Allemands lui laisseraient le délai de vingt-quatre heures sur lequel il comptait pour faire reposer et ravitailler ses troupes autour de Sedan. A la vérité, le ministre avait affirmé, dans son télégramme du 28 août, que le maréchal avait une avance d'au moins trente-six heures sur le prince royal de Prusse ; mais rien ne prouvait l'exactitude de cette assertion, et, eût-elle été vraie le 28, elle pouvait ne plus l'être le 30 au soir, surtout après les faibles étapes parcourues les jours précédents. De toutes façons, la situation était assez grave pour que Mac-Mahon dût s'abstenir de faire entrer cette prétendue avance dans ses calculs.

Le maréchal fut attiré à Sedan « par l'influence magnétique que le mot forteresse exerce sur tous ceux qui ont besoin de secours et de protection à la guerre[3] ». Il est permis de penser que les événements eussent pris une tournure toute différente si Sedan avait été une ville ouverte. Mac-Mahon n'aurait eu aucune raison d'accumuler toute l'armée autour d'elle et se serait efforcé, au contraire, malgré la lassitude des troupes, de pousser quelques unités au moins dans la direction de Mézières. Sans doute, l'armée était incapable, ce jour-là, « de faire une marche de guerre régulière[4] » ; mais certaines fractions, les moins fatiguées, auraient pu certainement gagner quelques kilomètres de plus vers l'ouest. Au lieu de diriger notamment tout le 7e corps sur Sedan, Mac-Mahon eût acheminé sur Donchery la division Liébert et la réserve d'artillerie

1. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

2. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 37. — Cf. le général Broye au général de Vaulgrenant, 6 novembre 1906 (Papiers du général Broye, Archives de la Guerre).

3. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 333.

4. *Mémoires du maréchal de Moltke, La guerre de 1870*, 109.

qui n'avaient pu franchir la Meuse à Remilly dans la soirée du 30[1]; il eût porté la division Dumont jusqu'à Vrigne-aux-Bois. Au lieu d'arrêter le 12e corps sur la Givonne, il eût poussé les divisions Lacretelle et Vassoigne, qui avaient à peine été engagées le 30, jusqu'à Saint-Menges et Vrigne-aux-Bois, de façon à tenir le défilé de Saint-Albert, où passe, entre la Meuse et le bois de la Falizette, le chemin de Mézières par la rive droite de la Meuse. Ces mesures eussent été heureusement complétées par l'envoi à Nouvion de la division Blanchard du 13e corps. S'il était urgent d'accorder aux troupes un repos rendu indispensable par la bataille du 30 et la marche de nuit consécutive, tout commandait aussi au maréchal de tenir en même temps les passages de la Meuse en aval de Sedan et de disposer les points de stationnement afin d'atteindre Mézières le plus tôt possible. Mais la pensée lui vint que « Sedan, avec ses ouvrages fortifiés et les inondations de la Meuse, couvrirait provisoirement l'armée et la préserverait d'un combat immédiat avec l'ennemi »; il ne vit que le parti à tirer de cette protection pour remettre ses troupes en ordre et les ravitailler : la forteresse l'attira « absolument comme Bazaine avait été fasciné pour son malheur par la place de Metz[2] ».

Toute l'armée vint donc s'agglomérer autour de Sedan à l'intérieur d'une sorte de triangle jalonné par Illy, Floing, Sedan, Bazeilles, Daigny, Givonne. C'était une masse sans articulation, sans avant-gardes vers Mézières et Carignan, sans avant-postes de combat, sans débouchés, sans retraite assurée vers l'intérieur du pays, sans autre issue que la ville même de Sedan. « Jamais armée n'avait été placée dans des conditions aussi défavorables, a dit plus tard Napoléon III. Généralement on suit un plan d'opérations bien défini, assurant une ligne de retraite sur laquelle sont les réserves, les ambulances, etc. Ici, au contraire, nos troupes risquaient d'être entourées de tous côtés, sans ligne de retraite, et si elles avaient le malheur de vouloir se réfugier dans la ville, elles ne pouvaient que se précipiter dans un défilé inextricable à travers des portes étroites et des rues encombrées de chariots et de

1. Ces fractions auraient eu à franchir, en plus de leur parcours réel, la distance de Torcy à Donchery, c'est-à dire cinq kilomètres seulement.

2. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 256.

bagages [1]. » Mais l'empereur, qui écrivait ces lignes après la guerre, était moins clairvoyant le 31 août 1870. La division Blanchard, du 13e corps, débarquée à Mézières, eût été en mesure d'assurer une ligne de retraite en se portant au-devant de l'armée, en empêchant l'ennemi de franchir la Meuse à Donchery et à Dom-le-Mesnil, en tenant les débouchés vers l'ouest du défilé de Saint-Albert, porte de sortie vers Mézières. L'empereur télégraphia au contraire au général Vinoy, dans la matinée du 31 août : « Les Prussiens s'avancent en forces : concentrez toutes vos troupes dans Mézières [2] ». On ne peut s'expliquer cette mesure d'excessive prudence que par une nouvelle incurie ou un aveuglement peut-être sans précédent.

Par surcroît, l'indécision du maréchal de Mac-Mahon reprend le dessus. Fermement résolu, le 30 août au soir, à renoncer à l'irréalisable projet de délivrer Bazaine et à battre en retraite vers Mézières, il reçoit le lendemain matin des télégrammes du ministre de la Guerre et de l'impératrice qui le plongent dans la plus grande perplexité : « Les nouvelles que je reçois de divers côtés, écrit la régente, me montrent d'une manière absolue qu'un vigoureux effort vers Metz pourrait nous donner le succès ». Dès lors, comme à Reims, comme au Chesne, le maréchal va rester hésitant entre deux alternatives : la sagesse qui lui commande de rétrograder vers l'ouest : la solidarité, qui le pousse vers l'est au secours de son collègue. Et ces tergiversations achèveront de produire le désastre final.

Dans l'après-midi du 31, Mac-Mahon songe d'abord à accorder aux troupes un second jour de repos le lendemain et, au besoin, à livrer bataille sur place, puis il abandonne ce dessein et revient à l'idée de reprendre son mouvement, sans qu'il puisse se déterminer sur la direction à suivre : Mézières ou Metz. A la nouvelle de la marche de colonnes ennemies sur Donchery, il penche pour Metz. De son propre aveu d'ailleurs, croyant n'avoir devant lui que l'armée de la Meuse, il n'est « point inquiet », et demeure convaincu que sa supériorité numérique lui permettra de passer « dans l'une quel-

1. *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan*, 21.

2. Archives de la Guerre.

conque des deux directions[1] ». Au lieutenant-colonel Broye, qui se montre beaucoup moins rassuré, le maréchal déclare que les troupes sont exténuées, qu'elles ont besoin de se refaire et qu'il « verrait, le lendemain[2] ». Le soir venu, Mac-Mahon ne s'est arrêté définitivement à aucun parti, même pas à l'envoi au défilé de Saint-Albert d'une division qui, occupant solidement le passage et les débouchés à l'ouest, servirait soit d'avant-garde dans le cas de la retraite sur Mézières, soit d'arrière-garde si l'armée reprenait sa marche vers Metz. Il espérait peut-être que les événements décideraient à sa place. Après la bataille de Beaumont et le combat de Bazeilles de l'après-midi, sa quiétude, dans la soirée du 31 août, est un sujet d'étonnement.

Les Allemands mettaient à profit notre déplorable inaction. Dès le 30, dans la nuit, Moltke avait lancé de Buzancy des ordres pour la continuation, dès l'aube, de « l'offensive concentrique ». Partout où l'on trouverait les Français à l'ouest de la Meuse, on devait attaquer vigoureusement de façon à « les acculer dans un espace aussi restreint que possible entre cette rivière et la frontière belge[3] ». Au prince de Saxe incombait la mission de nous interdire les routes de l'est, tandis que le prince royal de Prusse nous menacerait de front et déborderait notre flanc droit en franchissant la Meuse en aval de Sedan. Moltke s'abstient d'autres instructions, laissant aux subordonnés le choix des moyens d'exécution et comptant sur leur esprit d'initiative et de solidarité : son intervention se bornera désormais à un court entretien avec Podbielski et Blumenthal et à l'ordre donné à l'armée de la Meuse d'attaquer de bonne heure pour nous retenir sur nos positions et nous empêcher de battre en retraite sur Mézières, — manœuvre

1. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

« Le maréchal de Mac-Mahon... a raconté après la capitulation qu'il avait souvent été induit en erreur, parce que les Allemands étaient commandés par deux Kronprinz ; tantôt on lui signalait l'armée du Kronprinz à droite, tantôt c'était à gauche, de sorte qu'il n'y comprenait plus rien. » (Hohenlohe, *op. laud.*, II, 302.)

2. Le général Broye au général de Vaulgrenant, 6 novembre 1993. (Papiers du général Broye, Archives de la Guerre.)

3. *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1056; *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 238.

dont le grand quartier général allemand nous prête inexactement l'intention[1].

Dans les premières heures de la matinée du 1er septembre, sur un front de trente kilomètres environ, trois corps d'armée allemands se portent sur les hauteurs de la rive gauche de la Givonne pour attaquer les Français par l'est et les immobiliser; un corps fait face à Sedan au sud de la place; deux autres franchissent la Meuse à Donchery pour atteindre la route de Sedan à Mézières et assaillir le flanc de nos colonnes que les Allemands croient en marche vers l'ouest; enfin trois divisions d'infanterie et une nombreuse cavalerie demeurent encore disponibles.

En présence de ce formidable déploiement de forces et devant cette esquisse d'enveloppement, l'armée française passive, inerte, rivée à ses positions par l'indécision et le manque de clairvoyance de son chef, n'oppose nul obstacle aux mouvements de l'adversaire. Les heures s'écoulent dans l'irrésolution, presque dans l'apathie du maréchal. A qui, sinon à lui, incombe la responsabilité de notre inaction et de l'entière liberté de manœuvres laissée aux Allemands?

*
* *

Le 1er septembre, au point du jour, la bataille commence par l'attaque des Bavarois sur Bazeilles. Malgré de nombreux indices, le maréchal ne soupçonne, pas plus que la veille, la double manœuvre enveloppante qu'exécutent les Allemands en forces supérieures pour intercepter à la fois les routes vers Montmédy et notre ligne de retraite sur Mézières[2]. Il attend à son quartier général des renseignements de sa cavalerie. Les commandants de corps d'armée n'ont d'instructions ni pour un mouvement ni pour un combat. Moltke, il est vrai, n'a pas davantage donné d'ordres pour le 1er septembre, mais ses

1. « Le grand état-major croyait que le maréchal tenterait la retraite sur Mézières. Aussi l'armée de la Meuse reçut-elle l'ordre d'attaquer l'ennemi dans ses positions afin de l'y retenir... » (*Mémoires du maréchal de Moltke*, *op. laud.*, 109

2. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

directives du 30 août ont tout au moins spécifié ses intentions et assigné aux deux principaux subordonnés leur rôle dans la manœuvre d'ensemble[1].

L'armée française occupe donc, dans la matinée du 1er septembre, les positions où elle a installé ses bivouacs la veille : Lebrun à Bazeilles et au nord jusqu'à l'ouest de Daigny; Ducrot, à sa gauche, sur les hauteurs de la rive droite de la Givonne; Douay, sur le plateau au sud et au sud-est de Floing, appuyant sa droite au bois de la Garenne; Wimpffen, en réserve au Vieux-Camp. Cette concentration intensive et ce déploiement des Français, faisant face à toutes les directions, ont permis à un écrivain militaire allemand de comparer justement cette situation à celle d'un « carré de bataillon qui, assailli de toutes parts par de la cavalerie, fait feu sur toutes ses faces, en désespoir de cause, comptant être secouru à un moment donné par d'autres troupes, ou pouvoir sauver au moins son honneur, en résistant jusqu'à la dernière extrémité[2] ».

Est-ce à dire, ainsi que l'a déclaré Moltke, que l'armée française « pouvait simplement se battre là où elle était postée[3] »? L'appréciation est pessimiste. Sans la discuter, il est évident qu'après une nuit de repos, une division de Douay eût pu se porter, le 1er septembre au jour, de Floing à Saint-Menges, et occuper le défilé de Saint-Albert, les hauteurs de Bellevue et le mamelon du Hattoy. La nouvelle de la présence de l'ennemi à Donchery suffisait pour rendre cette précaution obligatoire. Si l'on se rappelle la belle résistance de la division Liébert sur le plateau de Floing[4], il est permis de penser que cette seule mesure eût retardé assez longtemps les colonnes de la IIIe armée pour empêcher les Allemands de réaliser l'enveloppement dans la journée. Suivant le prince de Hohenlohe, un général allemand se trouvant, pendant la guerre de 1870, à la place de Douay, à Floing, n'aurait pas hésité à occuper le défilé de Saint-Albert au plus tard le 1er septembre de grand matin, et cela sans attendre des ordres. Mais les généraux français, ajoute Hohen-

1. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 289.
2. *Id.*, *ibid.*, 284.
3. *Mémoires du maréchal de Moltke*, *op. laud.*, 109.
4. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1909.

lohe, « n'avaient pas été élevés dans ces idées d'initiative; ceux qui en faisaient preuve n'étaient pas encouragés [1] ». De même, faute d'instructions du commandant en chef, l'importante position du Calvaire d'Illy demeura inoccupée, et il fallut, au cours de la bataille, en improviser la défense, tant bien que mal. Ducrot, pourtant, eut l'heureuse idée de ne pas rester immobile sur les hauteurs à l'ouest de Givonne : dès le matin, il envoya, de son propre mouvement, sur la rive gauche de la Givonne, le général de Lartigue avec une brigade et l'artillerie divisionnaire. C'était peut-être une arrière-garde qu'il établissait en prévision de la retraite de l'armée sur Mézières. Malheureusement, l'effectif était insuffisant et l'exécution fut fautive : Lartigue se déploya derrière des bois dont il ne tenait pas la lisière opposée. Aussi fut-il assez promptement rejeté sur la rive droite.

Hormis cette opération de faible envergure, l'armée française attendit passivement, comme toujours dans cette guerre, l'attaque de l'adversaire. Elle avait l'avantage d'occuper une position centrale en face des Allemands scindés en deux fractions par leur manœuvre même. Mais, pour tirer parti de cette situation, l'offensive s'imposait. Sinon, l'ennemi pouvait achever paisiblement ses mouvements, relier ses deux groupes encore séparés, choisir son heure et son point d'attaque, fermer enfin, autour de notre armée, les deux branches de la tenaille qui, dès les premières heures de la matinée du 1er septembre, commençaient de pincer nos ailes.

En admettant que le maréchal de Mac-Mahon eût, à ce moment, compris la nécessité de l'offensive, de quel côté devait être porté son principal effort? Suivant l'opinion d'un critique averti, l'armée française aurait pu, avec trois corps d'armée, en s'avançant vers l'ouest « sur un large front », courir la chance d'attaquer les Ve et XIe corps avant leur entier déploiement : « telle aurait été, en tous cas, la meilleure solution à adopter... car elle lui aurait permis de battre en retraite, non seulement jusqu'à Mézières, mais, probablement aussi, encore plus loin [2] ». Bien que la marche « sur un large front » eût présenté les plus grandes difficultés en l'absence

1. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 308.
2. Général de Woyde, *op. laud.*, II, 387.

de routes suffisantes, on ne saurait nier la possibilité d'un succès partiel obtenu dans cet effort vers l'ouest, surtout s'il avait été entrepris dès l'aube à l'ouest du défilé et avec le concours des fractions du 13e corps venues de Mézières au-devant de l'armée. Mais les trois ou quatre divisions laissées en couverture sur la Givonne auraient eu difficilement le temps de traverser le défilé de Saint-Albert avant l'irruption sur leurs derrières de l'armée de la Meuse, et n'auraient eu probablement d'autre issue que de se jeter dans les bois de la Falizette en abandonnant tout leur matériel. On pouvait encore concevoir une autre manœuvre vers l'ouest : elle eût consisté à arrêter les Allemands au débouché du défilé et à les y rejeter par d'énergiques contre-attaques[1]. Mais, dans cette hypothèse, en supposant que l'armée fût demeurée intacte jusqu'au soir et eût évité l'enveloppement, la seule ressource eût consisté dans la tentative très difficile, il est vrai, de gagner Mézières à travers bois, le long de la frontière belge, ou dans la retraite sur le territoire neutre.

Un écrivain militaire allemand, von Scherff, a préconisé au contraire un mouvement offensif de l'armée française vers l'est, sous la protection du corps d'armée de Douay formant barrage au débouché oriental du défilé de Saint-Albert. Laissant en outre une division entre La Moncelle et Balan pour tenir tête aux Bavarois, le maréchal de Mac-Mahon se serait porté, au point du jour, avec neuf divisions d'infanterie, au delà de la Givonne vers Pourru-aux-Bois, Douzy. Une bataille de rencontre se serait vraisemblablement produite au nord de Douzy : aux 80 000 Français, les Allemands ne pouvaient guère opposer que cinq divisions ou 60 000 hommes, et, selon Scherff, le maréchal aurait eu pour lui de réelles chances de succès au moins momentanés[2]. Eût-ce été le salut? Il serait assurément téméraire de l'affirmer. Une partie de la IIIe année[3], après avoir écrasé le 7e corps, serait sans doute intervenue le lendemain sur les derrières de l'armée française, qui eût été retardée de front par deux corps de Frédéric-Charles

1. Cf. A. G., *op. laud.*, 115.

2. Von Scherff, *op. laud.*, V, 276-280.

3. Ve, VIe, XIe corps et un corps bavarois, sans compter les 2e et 4e divisions de cavalerie au moins.

accourus de Metz. Comment, d'ailleurs, le maréchal se serait-il ravitaillé en munitions après une journée de bataille? Aussi est-il plausible d'admettre qu'après un premier succès, le désastre final se serait produit le 2 ou le 3 septembre entre Carignan et Montmédy. Des deux solutions, offensive vers l'ouest ou vers l'est, il est donc permis de préférer la première : à condition de franchir le défilé de Saint-Albert assez tôt dans la matinée[1], le maréchal ne se heurtait qu'à deux corps d'armée et à la division würtembergeoise, assurait la jonction avec le 13e corps, se ménageait à bref délai l'appui de la place de Mézières et la possession d'une voie ferrée pour les ravitaillements de toute nature; il s'ouvrait enfin la retraite vers l'intérieur du pays.

*
* *

Lorsque, vers six heures du matin, le maréchal de Mac-Mahon, atteint par un éclat d'obus[2], désigna pour lui succéder le général Ducrot qu'il considérait avec raison comme le plus digne d'assumer la lourde charge de la direction des opérations, la situation n'était pas encore désespérée. Sans doute, il ne fallait plus songer à vaincre, mais seulement à éviter l'encerclement et la capitulation en rase campagne. On peut dire, à la louange de Ducrot, que, seul peut-être parmi les généraux de l'armée, il entrevit le péril qui naissait du mouvement d'enveloppement exécuté par les Allemands. En recevant, vers huit heures du matin, l'ordre de prendre le commandement en chef, ce ne fut pas pourtant à l'idée de la retraite immédiate sur Mézières qu'il s'arrêta, mais à celle de la *concentration préalable* de l'armée sur les hauteurs d'Illy-Fleigneux. Cette opération terminée, il verrait, suivant sa propre expression, ce qu'il y aurait à faire[3]. Il n'y a donc pas

1. En s'ébranlant à quatre heures du matin, le corps Douay, bivouaqué à Floing et au nord-est, pouvait avoir entièrement passé le défilé de Saint-Albert à sept heures.

2. Le prince de Hohenlohe suppose que le maréchal « a dû chercher à mourir sur le champ de bataille. » (*Op. laud.*, II, 325.) Dans ses Souvenirs inédits, le maréchal a vivement protesté contre cette hypothèse.

3. Conseil d'enquête sur les capitulations, Déposition du général Ducrot (Archives de la Guerre). — Cf. *Revue de Paris* du 1er septembre 1908.

lieu d'examiner, avec un certain nombre d'écrivains militaires, si la retraite sur Mézières, qu'ils ont supposée ordonnée à huit heures du matin, eût été exécutable ou non, puisque Ducrot n'a point donné d'instructions à cet effet : « Voyez, disait-il, au Conseil d'enquête sur les capitulations, quelle eût été la différence de situation si toute notre armée eût été massée sur cette magnifique position du Calvaire d'Illy à Fleigneux. Le mouvement aurait été commencé à sept heures trente[1]; il est bien certain qu'il eût été achevé à onze heures. Nous nous serions par conséquent trouvés, avec nos deux cents bouches à feu, toute notre infanterie, nos quatre divisions de cavalerie, vers midi, tout préparés. Nous avions à ce moment là des chances d'écraser la tête de colonne ennemie qui se présentait. »

Sans nul doute, l'armée française eût été en situation un peu meilleure; elle eût échappé momentanément à l'étreinte de l'ennemi; elle eût combattu autrement qu'elle ne le fit le 1er septembre en paraissant défendre le périmètre d'une place investie; son front de combat eût été orienté de l'est à l'ouest; enfin, en cas de défaite, Sedan n'aurait pas été son seul refuge. Mais les Allemands n'auraient pas manqué, tout en l'attaquant de front, de déborder ses deux ailes, d'une part par la vallée de la Givonne, d'autre part par les hauteurs du Champ-de-la-Grange. Des fractions sans matériel auraient réussi vraisemblablement à gagner Mézières au travers des bois de Saint-Menges et de Donchery et en écornant au besoin le territoire belge. Mais il semble indiscutable, en raison de la supériorité numérique des Allemands, que, dans la soirée, l'armée française eût été, en majeure partie, rejetée en Belgique.

A vrai dire, cette issue humiliante eût été préférable à la capitulation, et il faut regretter que Wimpffen, qui ignorait à peu près tout de la situation et de l'ennemi, ait fait valoir ses droits au commandement[2] et se soit opposé aux projets de

1. En réalité, à huit heures trente au plus tot.

2. Le prince de Hohenlohe fait observer avec raison que Mac-Mahon n'avait pas le droit de nommer son successeur, pas plus que le ministre de la Guerre n'avait celui de désigner Wimpffen comme commandant en chef éventuel. C'était un empiétement sur l'autorité de l'empereur. (*Op. laud.*, II, 325-326.)

Ducrot. On doit louer celui-ci d'avoir voulu substituer l'action à cette passivité qui équivalait à notre mort et d'avoir conçu un mouvement qui, à ce moment, était certes le plus rationnel, toutes réserves faites sur les procédés d'exécution prévus. La bravoure personnelle et l'énergie dont Wimpffen a fait preuve ne sauraient excuser sa témérité à revendiquer le commandement en chef d'une armée qu'il connaît depuis quarante-huit heures à peine, dans une situation stratégique qu'il ignore, enfin sans avoir combiné un plan préférable à celui dont il suspend l'exécution, au prix de contre-ordres qui vont jeter le désarroi et provoquer des mouvements en masse sous le feu.

Ainsi, jusqu'au bout, la bonne fortune favorisait les Allemands : dans ces circonstances critiques, au moment où une direction unique et ferme était plus que jamais nécessaire, trois généraux en chef s'étaient succédé en quelques heures à la tête de l'armée française, tous trois ayant des projets différents, et l'intervention du dernier consommait sa ruine.

En fait, après avoir songé d'abord à « jeter les Bavarois dans la Meuse », Wimpffen ne sut pas s'arrêter à l'idée d'une contre-offensive exécutée vers Bazeilles-La Moncelle et qui, de l'aveu de Scherff, se fût présentée, vers dix heures du matin, dans des conditions assez favorables[1]. Sa pensée oscilla entre divers projets jusqu'au moment où, l'enveloppement se trouvant réalisé et nos troupes écrasées sous une pluie de projectiles tombant en tous sens, l'armée reflua sur Sedan, à part quelques unités qui demeurèrent dans la main de leurs chefs et reculèrent pied à pied, telle la division Liébert, qui se montra digne de figurer aux côtés des vaillants escadrons qui, sur le plateau de Floing, forcèrent, dans des charges immortelles, l'admiration de nos ennemis.

Le Conseil d'enquête sur les capitulations a justement apprécié Wimpffen en ces termes : « En réclamant le commandement en chef de l'armée, par suite de la lettre du ministre de la Guerre, sans avoir de plan arrêté, ainsi qu'il le dit lui-même, ou dans l'espoir, après avoir jeté les Bavarois dans la Meuse, de venir battre l'aile droite des Allemands, ou enfin de s'ouvrir un passage sur Carignan et Montmédy, le général

1. Von Scherff, *op. laud.*, V, 226.

de Wimpffen a fait preuve de conceptions trop peu plausibles ou justifiées pour ne pas avoir une grande partie de la responsabilité des funestes événements qui amenèrent la capitulation[1] ».

A Sainte-Hélène, Napoléon s'est montré très sévère à l'égard des généraux qui avaient capitulé en rase campagne : « Il n'est qu'une manière honorable d'être fait prisonnier de guerre, c'est d'être pris isolément les armes à la main, lorsqu'on ne peut plus s'en servir. C'est ainsi que furent pris François Ier, le roi Jean et tant de braves de toutes les nations[2]... » «... Que doit donc faire un général cerné par des forces supérieures?... Dans une situation extraordinaire, il faut une résolution extraordinaire; plus la résistance sera opiniâtre, plus on aura de chances d'être secouru ou de percer. Que de choses, qui paraissent impossibles, ont été faites par des hommes résolus, n'ayant plus d'autres ressources que la mort!... Cette question ne nous paraît pas susceptible d'une autre solution, sans perdre l'esprit militaire d'une nation et s'exposer aux plus grands malheurs. La législation doit-elle autoriser un général cerné... par des forces très supérieures, et lorsqu'il a soutenu un combat opiniâtre, à disloquer son armée la nuit, en confiant à chaque individu son propre salut, en indiquant le point de ralliement plus ou moins éloigné? Cette question peut être douteuse; mais, toutefois, il n'est pas douteux qu'un général qui prendrait un tel parti dans une situation désespérée, sauverait les trois quarts de son monde, et, ce qui serait plus précieux, il se sauverait du déshonneur de remettre ses armes et ses drapeaux[3]... »

Un éminent historien a dit, avec raison que, par humanité, Napoléon III s'était refusé à tenter une trouée qui aurait coûté d'immenses sacrifices : « On a prétendu, disait l'empereur à Chislehurst, qu'en nous ensevelissant sous les ruines de Sedan, nous aurions mieux servi mon nom et ma dynastie.

1. Extrait du procès-verbal de la séance du 4 janvier 1872.

2. On a attribué à l'impératrice ce mot cornélien, prononcé au moment où elle apprit que l'empereur était prisonnier : « Vous mentez, Monsieur; il est mort! »

3. *Corresp. Œuvres de Sainte-Hélène*. Guerres de Frédéric II, XXXII, pp. 211-213, 213-214.

C'est possible. Mais tenir dans sa main la vie de milliers d'hommes et ne pas faire un signe pour les sauver, c'était chose au-dessus de mes forces. Mon cœur se refuse à ces sinistres grandeurs[1]. » Il ne faut pas oublier, toutefois, que, sollicité par le général de Wimpffen de se joindre au dernier effort entrepris vers Balan, pour essayer de se faire jour, Napoléon III refusa. En outre, en consentant la capitulation pour épargner 20 000 hommes peut-être, qui auraient été tués ou blessés dans une tentative suprême, analogue à celle que préconise Napoléon Ier, le souverain semble n'avoir pas mis en balance de ces pertes celles assurément plus considérables que devaient causer la misère, les maladies et les souffrances engendrées par la captivité.

Napoléon Ier, malgré la supériorité incontestable de son génie sur le talent de Moltke, n'a jamais remporté de triomphes plus éclatants que celui de Sedan. Est-ce à dire que les résultats de cette journée doivent être attribués sans réserves au stratège allemand, comme la gloire entière des manœuvres de Rivoli, de Marengo, d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland demeure inséparable du nom de Napoléon? La correspondance de l'Empereur nous révèle la rigueur et la profondeur de ses calculs, la sûreté de ses vues, ses soins minutieux, sa prodigieuse divination, en un mot toutes les éminentes qualités du grand capitaine dans la préparation de ces opérations décisives; elle nous montre Napoléon présent au milieu de ses troupes, partageant leurs fatigues, coordonnant les mouvements de ses maréchaux, modérant l'ardeur de l'un, stimulant le zèle de l'autre, veillant à tout, poussant même parfois jusqu'à l'excès son intervention dans l'exécution[2]. Le tableau est tout diffé-

1. Cité par Pierre de la Gorce, *Histoire du Second Empire*, VII, 368. — « J'aurais préféré la mort à être témoin d'une capitulation si désastreuse et cependant, dans les circonstances présentes, c'était le seul moyen d'éviter une boucherie de 60 000 personnes. » (L'empereur à l'impératrice, Sedan, 2 septembre.)

2. Voir notamment, pour les opérations qui ont précédé la capitulation de Mack à Ulm, la *Correspondance de Napoléon*, nos 9373, 9376, 9380, 9384 et la Correspondance du major général, fos 137 à 149 (Archives de la Guerre).

rent au grand quartier général allemand. Moltke, septuagénaire comme son souverain, et, comme lui, soucieux de confort, se tient assez loin en arrière du front; chef d'état-major plutôt que commandant en chef, il a su, mieux peut-être que l'Empereur, résoudre par une minutieuse organisation, par un labeur incessant du temps de paix, par l'établissement d'une doctrine commune et par la division du travail, le problème ardu de la guerre d'armées: son action se traduit par des directives d'ordre général, laissant une grande initiative à ses subordonnés immédiats, mais déduites, la plupart du temps, moins de la situation réelle de l'ennemi que des mouvements les plus logiques qu'on lui prête : c'est la manœuvre montée dans le silence du cabinet sur une hypothèse vraisemblable et non sur des faits constatés. Pour la bataille proprement dite, dont Napoléon conserve d'une main ferme la direction et dont il règle en maître les péripéties et l'aboutissement, Moltke se contente d'amener les armées à pied d'œuvre et abandonne ensuite l'exécution aux subordonnés : il semble qu'il veuille se confiner dans son rôle de stratège, se contenter d'indiquer le signal et le mode de l'engagement, et qu'il abdique ensuite entre les mains des sous-ordres. Tel on l'a vu à Saint-Privat, la première bataille de la campagne à laquelle il ait assisté, tel on le retrouve à Sedan[1].

Moltke considère que la directive du 30 août au soir suffit à orienter les commandants d'armée : il s'abstient dès lors de donner d'autres instructions écrites et se contente, le 31, d'un court entretien avec Blumenthal. Persuadé que Mac-Mahon a l'intention de se replier sur Mézières, il invite la IIIe armée à franchir la Meuse dans la nuit même, en aval de Sedan, vers Donchery, pour nous couper la retraite vers l'ouest[2]. C'est Blumenthal qui prévient l'armée de la Meuse de ce mouvement et la convie à attaquer les Français sur la Givonne et à leur couper les routes de l'est[3]. Au cours de l'action, l'intervention de Moltke est à peu près inexistante; il restera toute la journée, et presque en spectateur, aux côtés du roi, sur les

1. Colonel Foch, *La Manœuvre pour la bataille*, 81.

2. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 243.

3. Von Hahnke, *Opérations de la IIIe armée*, 212-214; *Tagebucher... Blumenthal*, 92.

hauteurs de la Marfée. On a beaucoup admiré cette abstention [1]. En fait, l'entente s'est produite et a été complète entre les commandants d'armée; mais, pour la réaliser, il fallait être sûr de la rectitude de leur jugement, de leurs sentiments du devoir, de leur parfaite solidarité. Il serait imprudent de compter toujours sur un pareil accord de vues : le commandant en chef a pour premier devoir de faire connaître à ses subordonnés ses intentions et le but à atteindre, et de fixer à chacun son rôle dans la manœuvre d'ensemble; il lui appartient également, au cours de la bataille, de veiller aux péripéties de l'action, de doser les forces à employer dans tel ou tel secteur et surtout de préciser le point et le moment où sera porté l'effort suprême.

L'écrivain militaire allemand von Scherff n'a pu s'expliquer cet excessif détachement de Moltke et le défaut d'instructions du grand quartier général qu'en admettant que le stratège allemand ne croyait pas à une bataille pour le 1er septembre [2]. L'hypothèse est aventurée. Si l'on suppose les Allemands bien renseignés, comme ils devaient l'être le 31 et comme ils le furent le 1er, à sept heures du matin, l'intervention du généralissime par des ordres précis leur eût évité bien des pertes, notamment celles des sanglants et inutiles combats de Bazeilles [3], et eût assuré à l'une de leurs masses séparées par un grand intervalle la supériorité numérique certaine sur l'armée française [4]. Un Napoléon nous eût peut-être purement et simplement investis et nous eût fait subir, presque sans combats, le sort de Mack à Ulm. Et s'adressant à ceux qui ont

1. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 289-290; général de Woyde, *op. laud.*, II, 369, 371, 449. — Woyde qualifie cette réserve de « chef-d'œuvre dans son genre ».

2. Von Scherff, *op. laud.*, V, 291.

3. Les pertes des Bavarois à Bazeilles se sont élevées à 207 officiers et 3816 hommes, c'est-à-dire à peu près de la moitié du chiffre total.

4. Scherff préconise la répartition suivante : l'armée de la Meuse, renforcée des deux corps bavarois, pour l'attaque « décisive » sur la Givonne; le Ve corps (moins une division), le XIe corps, la division würtembergeoise ainsi qu'une nombreuse cavalerie chargés de barrer le défilé de Saint-Albert; une division sur la rive gauche de la Meuse pour relier les deux masses (*op. laud.*, 292). On observera que, de cette façon, l'enveloppement n'eût pas été réalisé; l'armée française eût été vraisemblablement débordée par Illy, mais elle aurait pu, en majeure partie, se réfugier en Belgique par Pleigneux et Saint-Menges.

voulu malgré tout expliquer ou excuser cette sorte d'abdication du commandement suprême et l'ériger même en principe. Scherff déclare justement : « Peut-on réellement soutenir que le succès effectif de Sedan prouve surabondamment que, dans d'autres circonstances aussi, la connaissance de la pensée fondamentale d'une opération de guerre suffise à remplacer le plan et la direction de la bataille? » Puis, revenant à son hypothèse et cherchant lui aussi à justifier l'absence d'ordres : « Peut-on réellement faire croire que, mieux au courant de la situation vraie, Moltke eût négligé l'obligation d'établir un plan personnel d'engagement, uniquement parce qu'il l'eût jugé inutile après sa directive du 30 août au soir ? La bataille de Sedan nous fournit certes d'autres enseignements[1] ». D'après lui, l'idée directrice (*der leitende Grundsatz*) de la stratégie allemande aurait été : « Conduire les opérations de telle façon que le commandement suprême conservât son influence entière sur l'exécution tactique de l'action au moment de la rencontre avec la masse principale ennemie. Le grand enseignement de Sedan réside dans ce principe[2]. » Sans discuter cette prétendue idée directrice, on observe seulement que Forbach, Borny, Rezonville, Beaumont, Sedan prouvent qu'entre le principe et son application il y a un abîme. Il est indéniable qu'à Sedan, comme à Saint-Privat, Moltke s'en est tenu au principe.

L'exemple, venu de haut, est suivi par les commandants d'armée : le prince royal de Prusse s'immobilise sur les hauteurs de la Croix-Piot, beaucoup trop loin de ses troupes pour pouvoir les diriger utilement ; le prince royal de Saxe se tient à Mairy, à près de douze kilomètres du centre des opérations de l'armée de la Meuse. La nombreuse cavalerie dont ils disposent demeure à peu près inactive, faute d'une impulsion donnée par le commandement : il lui appartenait de flanquer l'aile septentrionale des deux masses allemandes et d'intercepter au plus tôt les chemins que pouvaient utiliser les Français pour fuir en Belgique[3]. L'encerclement que Moltke n'a pas prévu et que ni le prince royal ni le prince de Saxe n'ont combiné,

1. Von Scherff, *op. laud.*, V, 293.
2. *Ibid.*, 305.
3. Cardinal Von Widdern, *Verwendung und Fuhrung der Kavallerie*, VIII.

se réalise grâce à l'initiative de deux subordonnés, le commandant du Ve corps, à l'ouest, et le commandant de la Garde, à l'est. Tout le mérite leur en revient.

Ce qui caractérise la bataille de Sedan, c'est l'intervention « en grand et d'une manière décisive » de l'artillerie allemande en face de laquelle la nôtre est à peu près impuissante[1]. Si l'on excepte la surprise tentée sur Bazeilles à la faveur du brouillard des premières heures de la matinée, l'artillerie agit en masse dès le début de l'action, et l'infanterie diffère ses attaques jusqu'à ce que les feux convergents et parfois croisés des batteries aient produit tout leur effet. C'est le canon presque seul qui nous oblige à évacuer l'importante position du Calvaire d'Illy, que quelques compagnies allemandes suffisent à occuper ensuite presque sans coup férir. C'est encore le canon qui crible d'une grêle d'obus le bois de la Garenne, et prépare si efficacement l'attaque des bataillons de la Garde qu'ils ne rencontrent plus guère de résistance à la lisière et évitent ainsi les sanglantes hécatombes de Saint-Privat. C'est le canon enfin, dont les projectiles sillonnent presque en tous sens l'étroit champ de bataille où se presse notre armée, démoralisent les troupes avant qu'elles aient combattu, qu'elles aient même vu l'ennemi, et déterminent enfin la ruée finale vers un dernier abri illusoire : les fossés, les remparts et les rues de Sedan. La journée pour nous, c'est moins une lutte qu'un écrasement.

Pourtant, il serait faux d'attribuer à la supériorité de l'artillerie prussienne le désastre de Sedan. Les causes de la catastrophe sont d'un ordre beaucoup moins spécial; elles sont bien autrement générales et lointaines, et, après l'exposé qui en a été fait au cours de ce récit, il suffit de les rappeler sommairement pour préciser les responsabilités des principaux acteurs du drame.

Et d'abord, de l'aveu même de nos ennemis, le plan élaboré par le ministre de la Guerre « manquait en principe des conditions fondamentales du succès[2] », et l'on a pu dire avec raison que « ce sont des causes plus politiques que militaires qui, après la réorganisation encore incomplète de l'armée de

1. *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1235.
2. *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1228.

Châlons, ont déterminé le gouvernement de la Régence à prescrire l'expédition très dangereuse tentée par cette armée pour secourir le maréchal Bazaine[1] ». Mais le général de Palikao n'a pas commis que cette erreur initiale ; non moins condamnable est la sorte d'injonction qu'il envoya à Mac-Mahon et qu'il lui renouvela à coups de télégrammes dans la nuit du 27 au 28 août pour déterminer le maréchal à renoncer à son projet de retraite sur Mézières.

Le commandant en chef de l'armée française, de son côté, n'est guère sorti grandi des circonstances malheureuses qui étaient en partie son œuvre. Comment a-t-il pu faire bon marché de la liberté d'action qui lui était dévolue pour la conduite des opérations, en exécutant une manœuvre qu'il désapprouvait? Comment n'a-t-il pas résigné son commandement plutôt que d'être l'instrument de la ruine des siens? Comment ensuite s'est-il refusé obstinément à tout combat durant les journées qui suivirent? Pourquoi maintint-il toutes ses forces dans une immobilité déplorable la veille et le matin de Sedan?

Enfin, à l'heure de la crise suprême, Wimpffen vint, par la plus malencontreuse intervention, fermer lui-même à l'armée dont il revendiquait le commandement la seule issue qui lui restât, sinon pour ressaisir la victoire, du moins pour échapper à la honte de la capitulation.

Jamais peut-être une armée n'a vu s'accumuler sur elle plus de fatalités redoutables, mais jamais aussi elle ne fut victime de fautes plus lourdes, d'erreurs plus déplorables.

L'on pourrait être tenté de dire que nos adversaires ont pu devoir uniquement à cet ensemble funeste les succès immenses remportés au cours de cette brève campagne de dix jours. Une telle assertion serait contraire à la vérité, et ce n'est pas d'ailleurs relever le prestige de nos armées que de méconnaître les mérites d'ailleurs incontestables de celles qui leur furent opposées.

Mais on peut sans aucune forfanterie prétendre que la France n'aura plus à se débattre au milieu d'un tel concours

1. Conseil d'enquête sur les capitulations. — Le prince de Hohenlohe dit justement que la politique avait imposé à la stratégie des obligations que celle-ci était absolument incapable de remplir. *Op. laud.*, II, 352.)

de circonstances invariablement défavorables et obstinément liguées contre elle. On peut aussi être convaincu qu'il ne se rencontrera plus, chez nous et nos adversaires, une telle disproportion dans la valeur technique du haut commandement. Tout, au contraire, permet d'espérer que sous ce rapport nous n'aurons rien à envier à personne. Il ne saurait d'ailleurs être question d'incriminer la personnalité de nos chefs de 1870, mais bien plutôt les idées militaires de l'époque, résultat des campagnes de nature très spéciale auxquelles nos généraux avaient pris part, des succès relativement faciles remportés en Italie, d'une excessive centralisation et de la méconnaissance de la valeur morale et matérielle de l'offensive.

En dressant le bilan de nos revers, on se rend compte qu'ils sont imputables en grande partie à des conceptions fausses dont notre armée a fait définitivement justice. Un haut commandement et des états-majors imbus d'une saine doctrine de guerre, des chefs prêts à l'initiative et pénétrés du devoir de solidarité, un corps d'officiers aussi braves et aussi dévoués qu'il y a quarante ans, mais mieux instruits et revenus au culte de cette offensive qui fit jadis nos armes si glorieuses, des troupes bien entraînées et données de toutes les qualités que nécessite le combat moderne, un excellent matériel de guerre enfin, voilà, certes, de quoi permettre à la France de regarder l'avenir avec confiance et d'envisager sans crainte l'heure où elle aurait à défendre son sol et à assurer ses destinées.

LIEUTENANT-COLONEL ERNEST PICARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

SOUVENIRS

Un jour, à Tiflis, feuilletant un album de ma tante Rerberg, la photographie d'un militaire attira mon attention et je m'informai du nom de cet officier.

— C'est un jeune général de l'état-major, Serge Mikhaïlovitch Doukhovskoy, attaché à la personne du grand-duc Michel, un des plus brillants partis du Caucase! répondit ma tante, en ajoutant qu'il fallait à tout prix que j'en fisse la conquête.

Cette exhortation m'avait plutôt prévenue contre le général; à notre première rencontre, il me parut un peu sec, un peu fermé; son inflexible correction ne se démentait pas un instant. Il n'avait pas le sourire facile, ne faisait aucune attention à moi et ne m'honorait d'aucun compliment sur ma personne, ce à quoi je n'étais pas habituée. Néanmoins, une sympathie d'instinct s'établit bientôt entre nous. Il me plaisait entre tous parce qu'il ne ressemblait à personne, et, de jour en jour, mon cœur se laissa prendre davantage.

Vers la mi-juin, le général Doukhovskoy nous invita un soir à un petit souper servi *ins grüne* dans son jardin. Je remarquai pour la première fois, ce soir-là, que je ne lui étais pas entièrement indifférente; son flegme habituel avait disparu et il oublia les strictes règles de l'étiquette.

Ayant hâte de nous soustraire à la chaleur torride qui

régnait à Tiflis, nous allâmes installer nos pénates à Borjom, une petite ville d'eau située à trois heures de chemin de fer de Tiflis, avec une vingtaine de lieues encore à franchir en voiture. Ce délicieux endroit est entouré de forêt touffues, au pied desquelles coulent de rapides rivières.

Nous occupions une coquette villa toute enfouie dans la verdure. La saison battait son plein. Les communications avec Tiflis étant faciles, le général Doukhovskoy s'évadait de temps en temps pour nous rendre visite. Sa société me fut bientôt très chère ; à la fin des fins, il avait fait battre mon cœur, ayant obtenu ce miracle sans fracas ni déclamation. Je ne sais quelle force m'attirait vers lui ; je sentais que quelque chose de nouveau allait pénétrer dans ma vie et j'étais à me demander s'il n'était pas celui qui m'apporterait le bonheur.

Je fus bien chagrinée d'apprendre, un jour, que le général devait aller pour quelque temps en Russie. La veille de son départ, tentés par la nuit splendide, nous étions, lui et moi, assis sur le balcon à deviser tranquillement, heureux de ce que personne ne viendrait mettre le nez dans nos affaires. Remarquant mon air bouleversé, il m'en demanda la cause. L'instant était décisif : il fallait en profiter, et je fis déborder le trop plein de mon gros chagrin, causé par son départ, en un torrent de larmes. Nous échangeâmes un regard... mais quel regard! Nous n'avions pas besoin d'en dire plus long, nos cœurs se comprenaient! Il me sembla voir passer dans ses yeux une rapide émotion, après quoi, en m'enveloppant de paroles chaudes qui me grisaient, il me laissa entendre qu'il m'aimait.

Le lendemain, il vint nous dire adieu avec sa figure des mauvais jours. Il eut avec moi l'attitude la plus réservée : il avait repris son air compassé. Je ne comprenais rien à sa singulière attitude et me creusais la tête pour deviner ce qui avait bien pu arriver : nous fîmes nos adieux le plus placidement du monde. Le général parti, je restai pendant quelques jours en proie à un profond découragement ; où aller maintenant? comment tuer mon temps?

N'y pouvant plus tenir, je lui écrivis le priant de me donner de ses nouvelles. Et s'il allait ne pas me répondre? cela serait la lie de la coupe! J'étais ainsi à me morfondre, quand ma tante, en recevant son courrier du matin, me remit

une lettre du général. Son contenu, hélas, me désenchanta complètement. Le général m'écrivait qu'il était retenu en Russie jusqu'au mois d'octobre, pour des raisons majeures, et qu'il espérait avoir la possibilité d'être présenté à mon père. Voilà tout : quant à ses sentiments, sa lettre était muette. J'étais de nouveau froissée, déroutée; ma foi en lui était ébranlée : je me lançai, de plus belle, dans toutes sortes d'aventures et essayai de tuer le temps le plus agréablement possible. Ma tante me passait toutes mes fantaisies. Mes galopades au clair de la lune et ma conduite inqualifiable faisaient parler de moi.

Ne voulant pas rester plus longtemps en villégiature, nous retournâmes vers la mi-septembre à Tiflis: quelque temps après, maman vint nous rejoindre. J'appris bientôt que le général Doukhovskoy était de retour à Tiflis. Je m'étais promis de me tenir avec lui comme si de rien n'était: mais l'ayant rencontré un soir chez ma tante Berberg, j'eus une attitude empruntée, lui répondant à tort et à travers par monosyllabes en le regardant avec des yeux rageurs, mais tout de même je l'aimais toujours dans le fond de mon cœur. Le général, possédant un grand empire sur lui-même, fut à son ordinaire d'une correction exemplaire. Rentrée à la maison, je me sentis rongée de remords, et rassemblant tout mon courage, car il fallait réparer le mal pendant qu'il en était temps, j'écrivis au général en m'excusant de m'être comportée si mal et en disant que j'avais agi de cette façon exclusivement par dépit. Sa réponse fut un rendez-vous pour le lendemain, une promenade à cheval dans l'après-midi.

Je dormis mal cette nuit, et me réveillai dans un état d'énervement indescriptible. J'étais horriblement troublée à la pensée de le voir paraître; j'avais les mains froides comme de la glace et les joues me brûlaient. A son arrivée, je me précipitai dans ma chambre et m'enfermai à clef. J'aurais voulu être aux antipodes. Ce ne fut qu'après de longues hésitations que je me décidai à entrer au salon. Nous nous mettons en selle et, d'un léger coup de main, enlevons nos bêtes pour un temps de galop. Nous changeons bientôt d'allure et avançons au pas. Peu à peu notre gêne se dissipe, nos lèvres se joignent et Serge Mikhaïlovitch me demande de devenir sa

compagne. Mon émotion fut intense : il me sembla que tout vacillait autour de moi. Rentrés à la maison, nous annonçâmes à maman que nous étions fiancés. Le général écrivit à papa pour lui demander officiellement ma main; la réponse, comme de raison, fut favorable, et la date de notre mariage fut fixée au 11 avril.

La cérémonie nuptiale eut lieu à dix heures du soir. Après les félicitations d'usage, on se rendit au château, où mes parents avaient offert aux nombreux invités un souper on ne peut plus somptueux. Au moment où l'orchestre exécutait une fanfare et pendant qu'on nous portait un toast, j'aperçus une araignée qui grimpait sur ma robe de mariée. Cela me sembla d'un pronostic favorable. « *Araignée du soir, grand espoir!* » comme dit le vieil adage.

***

Mon mari m'annonça, un bien *vilain* jour, qu'il était forcé de retourner à Alexandropol dans le courant de novembre, à cause de l'attitude agressive que prenaient les Turcs. Je lui donnai à entendre, à mon tour, que rien au monde ne pourrait m'obliger à demeurer seule à Tiflis et que, coûte que coûte, je le suivrais même au fin fond du monde.

Notre horizon s'obscurcissait de plus en plus. Les Turcs commençaient à faire des démonstrations offensives et la population était très surexcitée. Il y eut quelques échauffourées en ville entre chrétiens et musulmans.

Un dimanche, après dîner, nous prenions, par petits groupes, le café dans le salon, quand mon mari reçut un télégramme l'informant que l'ambassadeur de Russie avait l'ordre de quitter Constantinople. Une heure après, on apporta une autre dépêche ainsi conçue : « Si la Turquie ne consent pas à signer les conditions que la Russie exige, la guerre sera déclarée dans deux jours!... »

Le 11 avril, premier anniversaire de notre mariage, nous avions quelques amis à dîner. Au moment de nous mettre à table, mon mari fut mandé au plus vite par Loris-Mélikoff. Il le trouva occupé à lire un télégramme chiffré : la décla-

ration officielle de la guerre. Après avoir décidé, d'un commun accord, de ne pas divulguer cette troublante nouvelle jusqu'au soir, Serge revint à la maison faisant tout son possible pour paraître calme. Je ne savais pas trop de quoi il s'agissait, mais tout ce mystère m'inquiétait et je commençais à flairer la vérité. Comme j'allais me coucher, j'entendis mon mari donner l'ordre que son cheval fût sellé à n'importe quelle heure de la nuit, et je compris tout de suite que l'heure de notre séparation avait sonné.

L'ordre avait été donné à notre cavalerie d'attaquer, à la nuit tombante, les vingt postes turcs situés près de la frontière. Deux postes se défendirent seulement; quant aux autres, on les surprit plongés dans le sommeil et on les fit prisonniers.

A l'aube, avant le départ des troupes, un service religieux fut célébré sur la place devant la cathédrale. Nos soldats, après avoir achevé leurs ferventes prières, mirent une poignée de terre natale dans leurs havre-sacs. Bien des yeux se mouillèrent à ce touchant spectacle.

... Les têtes des colonnes de l'armée turque touchaient presque Alexandropol et il fallait s'attendre, d'ici à très peu de jours, à de sérieux combats; aussi avait-on pris d'énergiques mesures de défense. Des bruits fantaisistes circulaient que le général en chef de l'armée turque, Moukhtar-pacha, avait fait prévenir Loris-Mélikoff qu'il viendrait dîner un de ces jours à Alexandropol. Nos dames jetèrent les hauts cris et l'une d'elles accourut tout essoufflée m'engager à quitter Alexandropol au plus vite. Ma vieille Hélène, qui perdait facilement la tête, se mit à me supplier de partir de suite pour Tiflis. Le même soir, la réception que notre avant-garde avait faite aux Turcs leur ayant semblé suffisamment chaude, ils se retirèrent d'une allure assez vive, et nos dames se tranquillisèrent quelque peu.

L'idée me vint de me faire sœur de charité pour avoir la possibilité de suivre nos troupes; le général Tolstoï, chef de la section de la Croix-Rouge, me désillusionna, disant qu'il fallait avant tout le consentement de mon mari et qu'au lieu de plaider ma cause, il ferait tout son possible pour la lui déconseiller, vu que j'étais trop jeune et pas du tout préparée pour cette besogne.

L'armée russe continuait résolument ses mouvements en avant. Les dépêches signalèrent un engagement assez vif entre la cavalerie cosaque et des piquets d'infanterie turque. Au mois de mai eut lieu l'assaut d'Ardagane. Mon mari y mena un détachement qui se trouvait dans l'avant-garde. Malgré la résistance énergique de l'ennemi, la citadelle d'Ardagane fut obligée de capituler. La bataille fut chaude et les Turcs éprouvèrent de grandes pertes. Pendant trois jours, on dut ramasser les morts dans les rues; heureusement qu'il gelait dehors, autrement on n'aurait pas pu respirer à cause de la puanteur.

Le 13 mai, jour néfaste, une bataille sanglante fut livrée près de Zévine. En même temps, les Turcs bloquaient Baïazid. Un petit nombre de nos soldats, enfermés dans la forteresse de cette ville, se défendirent en désespérés. Ces malheureux manquaient complètement d'eau, et, si la faim fait sortir le loup du bois, la soif aussi obligeait ces braves soldats à quitter leur abri pour aller puiser de l'eau au pied du rocher, pendant que les Turcs leur envoyaient une volée de boulets. Le général Tergoukassoff, qui avait pris le commandement de l'armée d'Érivan, parvint jusqu'à Baïazid, chassa les Turcs et délivra la garnison russe.

Le grand duc Michel s'était rendu sur le théâtre de la guerre et son épouse, la grande duchesse Olga, vint s'installer dans la forteresse d'Alexandropol. Sa demoiselle d'honneur, mademoiselle Ozeroff, me donna à entendre, un jour, que Son Altesse attendait ma visite. Je m'excusai de mon mieux me disant malade, mais mademoiselle Ozeroff revint une seconde fois m'inviter à une tasse de thé dans la matinée du lendemain. Arrivée à la citadelle, je fus toute déconcertée quand un laquais, à la livrée éclatante, m'annonça que l'ordre était donné de me conduire directement chez la grande duchesse. J'insistai qu'on me menât dans l'appartement de mademoiselle Ozeroff qui, ne me donnant pas le temps de lui dire bonjour, m'entraîna précipitamment dans le salon où se trouvait à ce moment la grande duchesse, et je n'avais pas encore repris mes esprits lorsque Son Altesse me faisait asseoir à côté d'elle sur un canapé et m'embrassait cordialement. Voyant mes yeux se remplir de larmes quand, dans

notre entretien, le nom de mon mari fut prononcé, elle m'exhorta à prendre courage, à ne pas me laisser abattre à ce point, et m'engagea à remuer un peu, disant que je ruinais complètement ma santé en ne prenant aucune distraction. Elle m'invita à venir la voir souvent et me promit de me mener sur les remparts d'où l'on entendait gronder le canon pendant les combats. Pensant m'être agréable en faisant des éloges de la bravoure de mon mari, Son Altesse me conta que pendant l'assaut d'Ardagane, il s'était conduit en héros (dans cette bataille, Serge gagna la croix de Saint-Georges) : s'étant offert lui-même de mener l'attaque, il emporta la place d'assaut et fit capituler la ville en risquant sa vie; son cheval fut tué sous lui. A ces mots, je blêmis, et, incapable de résister plus longtemps à mon émotion, je me mis à sangloter éperdûment. La grande duchesse, toute déconcertée, tâchait de me calmer disant qu'il se pouvait très bien que tous ces bruits fussent faux, qu'on avait, peut-être, forcé la note en lui racontant la chose. Mais en vain : je continuai à verser des larmes brûlantes, car je suis loin d'être une femme *spartiate*, je dois bien l'avouer ! Rentrée à la maison, je me murai encore davantage, me sentant moins tourmentée quand on me laissait en repos. Les visites de nos dames militaires étaient pour moi un sujet d'énervement. Nous n'étions d'accord sur rien; tout ce qu'elles me disaient me faisait horriblement mal, car elles possédaient le don particulier de troubler ma paix, voyant tout en noir et me redisant toutes les mauvaises nouvelles.

Il y avait en face de notre maisonnette une fontaine où les femmes venaient puiser l'eau dans des brocs de terre, comme au temps de Rébecca. Quand il ne faisait pas trop mauvais dehors, j'allais m'asseoir sur un banc rustique devant notre porte cochère, étant tout oreille pour écouter nos soldats qui prenaient aussi de l'eau à cette fontaine et discutaient entre eux sur les opérations de la guerre : j'espérais toujours entendre prononcer le nom de mon mari.

Dix mois s'écoulèrent et j'étais toujours à Alexandropol ! Cette malpropre petite ville devint un vrai foyer de maladies. Je me consolais de mon mieux à l'idée que c'était la localité la plus rapprochée de notre armée où une femme seule pût vivre.

C'est à croire que la position de mon mari était devenue

chancelante; ces dames commençaient à se tenir sur la réserve et me battaient froid. Je ne trouvais plus autour de moi cette sympathie à laquelle j'étais habituée. Mon caractère bouillant s'accommodait mal de cet état de choses, j'étais fort irritée d'abord, mais bientôt je pris mon parti et me promis que je leur revaudrais cela. La nouvelle de l'armistice fut reçue le jour même où les Turcs se préparaient, en grand nombre, à attaquer le petit détachement que commandait mon mari. Il venait d'être nommé président de la commission de démarcation et devait partir pour Erzeroum, la capitale de l'Anatolie. Je désirais absolument le voir avant son départ : dès que l'armistice fut signé en bonne et due forme, je me rendis sur le territoire turc, à Kars. J'étais dans un de ces états de surexcitation où les solutions les plus imprévues paraissent les meilleures et, me sentant capable des plus viriles énergies, je ne songeais même pas ce que cela pouvait me coûter de risques.

Il était cinq heures du matin quand je me mis en route. Toute la route était jonchée de cadavres de chevaux et de chameaux, — tristes réminiscences de la guerre! Nous fîmes en chemin la rencontre de quelques Turcs nomades, aux figures farouches, armés jusqu'aux dents. La nuit s'avançait quand nous arrivâmes à Kars, un peu ahuris de nous voir entourés, sur la place du marché, par une nombreuse foule d'indigènes aux regards hostiles. J'étais, je dois l'avouer, médiocrement rassurée; leur aspect n'avait rien de bien engageant. Un fonctionnaire russe, M. Danilevski, qui surgit à ce moment, m'annonça que Serge était déjà parti pour Erzeroum, mais qu'il avait, heureusement, gardé son logement. Nous arrivâmes devant une petite porte s'ouvrant sur un corridor sombre.

— Comment! c'est là? — fis-je interloquée... et je le fus plus encore quand on me fit entrer dans une petite pièce n'ayant pour tout meuble qu'une table boiteuse et quelques chaises dépaillées. Immédiatement, le propriétaire, un vieux Turc coiffé d'un immense turban blanc, vint me souhaiter la bienvenue, portant la main à son cœur et à son front. Il continuait à me prodiguer les signes les plus manifestes d'une obséquiosité plutôt gênante pendant que je mourais de sommeil et de fatigue. Quand il s'en alla, je dus me coucher par terre, car il n'y avait pas de lit.

Je passais trois semaines à Kars dans l'attente vaine de mon mari, me faisant une existence à peu près supportable. Mais mon désenchantement atteignit son maximum lorsqu'on m'apprit qu'une fois ses travaux de président de la commission de démarcation achevés, les Turcs ayant évacué la ville et la forteresse d'Erzeroum, Serge serait nommé au poste de gouverneur général de la province d'Erzeroum. Jusque-là ce poste avait été occupé par le général Schelkovnikoff, mort du typhus avant l'entrée des Russes.

Je me trouvais à Kars comme dans une prison, ne sachant ce qu'il adviendrait de moi, vivant de toutes sortes de régimes, sauf du bon, et trouvant, tant bien que mal, de quoi ne pas souffrir de la faim : une soupe et un gruau — voilà notre ordinaire. L'hiver était particulièrement froid : l'unique fenêtre de ma chambre était bouchée avec du papier à la place de vitres, et le poêle fumait atrocement; on ne pouvait faire du feu quand il y avait du vent dehors.

Le 4 mars, en face de ma fenêtre, sur un toit faisant terrasse, je vis un mouvement inusité. Il y avait une table et sur cette table différents objets que je ne parvenais pas à distinguer. Des cosaques, des officiers couraient çà et là : « Qu'est-ce? » On me répond que l'on prépare une vente, à l'encan, des objets ayant appartenu à un colonel de cosaques que nous connaissions fort bien et qui venait de mourir, ici même, de la fièvre typhoïde putride. On brûlait de l'autre côté du toit, sur un bûcher, les vêtements qu'il portait au moment de sa mort... Un accablement insupportable m'envahit. L'autodafé avait lieu juste en face de ma demeure et si près que la fumée pénétrait par la fenêtre. Un frisson courut sur mon épiderme : j'étais comme pétrifiée d'horreur; cet horrible spectacle me donna le courage d'aller à Erzeroum coûte que coûte, et puisque ma vie était en danger par ce temps d'épidémie, je préférais la risquer auprès de mon mari. J'écrivis à Serge, le priant de me faire venir, car je sentais que ma santé serait meilleure à Erzeroum qu'à Kars, et je pris la résolution de partir sans même attendre sa réponse, si l'occasion s'en présentait.

Le général Kousminski, chef des communications militaires, partait le lendemain en *tarantass* pour Erzeroum : il me propo-

sai de l'accompagner. C'était une chance inespérée. J'avais souvent entendu mon mari parler de ce général, mais je ne l'avais jamais vu.

Le lendemain, à sept heures, notre voiture nous attendait devant le perron. Nous échappâmes avec peine aux démonstrations de la foule qui entourait notre équipage et qui exprimait, par des gestes et par des cris, son étonnement de voir partir une femme pour Erzeroum. Enfin nous sortîmes de Kars.

Tout avait marché à souhait jusqu'au plus proche village, lorsqu'un de nos trois chevaux trébucha et tomba. Nous fîmes trois étapes presque sans encombre. La journée du lendemain passa sans autre incident, mais nous ne fîmes que cent verstes, les chemins exécrables étant hérissés d'obstacles. Toute la route était parsemée d'énormes pierres sur lesquelles notre voiture devait rouler. Nous couchâmes dans un hamac turc et, sur pied dès l'aube, nous reprîmes notre route. A la seconde station, nous dûmes abandonner notre équipage pour prendre un traîneau. La route devenait de plus en plus mauvaise, les descentes et les montées vraiment insensées. J'étais soutenue par la pensée que chaque lieue me rapprochait de mon mari. Il nous survint une mésaventure fort désagréable. A la descente d'une montagne les chevaux s'emportèrent et nous voilà dans une profonde ornière. Avant que j'eusse eu le temps de voir ce que c'était, nous étions par terre. Grâce à Dieu, nous n'avons eu aucun dégât.

Craignant d'être surpris dans les montagnes par les ténèbres, nous fîmes halte de bonne heure. Un officier de sapeurs, M. Illiaschenko, nous donna asile. Je dormis cette nuit-là comme une marmotte; mais en me réveillant j'eus une bien vilaine surprise : le général Kousminski vint m'annoncer qu'étant rappelé instantanément à Kars, il ne pouvait m'accompagner que jusqu'à la station suivante. Stupéfaite, je demeurai clouée sur place. Me voilà dans une position bien critique. Le beau de l'affaire, c'est que nous risquions de mourir de faim, ne nous étant pas munis de provisions.

Nous devions nous rendre à cheval à Karakilis. On nous amène nos montures, mais pas moyen de me tenir sur la selle qu'un soldat m'avait prêtée et qui fut transformée, en un tour de main, en selle de dame; l'arceau ne veut décidément pas

tenir en place et je glisse constamment à terre. Impossible de voyager de cette manière ! Pour comble de malheur, le général Konsminski, étant pressé de partir pour Kars, ne veut plus attendre et m'abandonne. Le désespoir s'emparait de moi quand des officiers sapeurs me proposèrent leur fourgon. N'ayant pas l'embarras du choix, j'en pris bravement mon parti et montai avec M. Illiaschenko dans l'énorme véhicule attelé de quatre chevaux. C'était une terrible chose que de m'aventurer en pareil équipage sur d'aussi horribles routes et d'avoir au lieu d'un cocher un soldat inexpérimenté. Des cosaques à cheval venaient clore notre cortège. On avançait péniblement. Nous descendîmes, tant bien que mal, un sentier escarpé, nous dirigeant vers le pont jeté sur l'Araxe. Dès que nous commençâmes à monter la pente de la rive opposée, nous aperçûmes une caravane de chameaux qui venaient à notre rencontre. Nos chevaux, effrayés, reculèrent vers l'abîme et, malgré tous les efforts de M. Illiaschenko pour me retenir, je sautai de la voiture et fis toute la montée à pied, barbottant dans une boue inimaginable. Voyant que de cette manière je n'arriverais jamais à Erzeroum, Illiaschenko me proposa de retourner chez lui pour attendre qu'on m'apportât de Kars une selle de dame. Je commençais à capituler et allais céder sans plus réfléchir, lorsque l'heureuse idée me vint d'essayer de grimper sur le cheval d'Illiaschenko, dont la selle cosaque me parut large et confortable. Avec l'aide de deux soldats qui me maintenaient de chaque côté, cela alla à merveille et peu à peu, je m'habituai à me tenir seule.

En prenant congé de moi, Illiaschenko me supplia d'emmener son cheval jusqu'à Erzeroum, vu qu'il pouvait m'être utile dans les endroits dangereux. Il me donna, en outre, un cosaque pour le tenir par la bride et un second pour m'escorter J'avoue franchement que toutes ces précautions ne me donnaient pas de pensées bien rassurantes.

Il y avait seize verstes à faire pour arriver à la station suivante : nous y mîmes sept heures : la route cessait d'être carrossable, et j'étais obligée de regrimper sur mon cheval qui s'enfonçait jusqu'au cou dans la neige. Le froid m'engourdissait les membres et le vent me faisait perdre l'équilibre. Sur tout ce parcours, nous rencontrions des troupes revenant

de Kars; le rythme de leurs pas résonnait dans l'air sonore. Les soldats paraissaient gais et chantaient à gorge déployée; ils étaient fort étonnés de voir une femme dans ces tristes parages.

La nuit était tombée quand nous arrivâmes, cahin-caha, à la station où nous devions coucher, dans un hangar sale, dégoûtant, en compagnie de mon courageux petit cheval qui partageait notre infortune. Je ne fis pas la difficile et pris mon parti en me couchant sur de la paille par terre. A l'aube, mon cheval, qui s'était dégagé de son licou, vint me souhaiter le bonjour en me léchant la joue.

Nous fûmes contraints de rester toute une journée à attendre que le chasse-neige, qui s'était élevé pendant la nuit, fût passé. On n'y voyait goutte à deux pas et il fallut se décider à passer encore une nuit dans ce maudit village.

Au petit jour, nous reprîmes notre voyage. La route était couverte de neige et le chemin à peine visible. Du reste, dans le sens européen que nous lui donnons, il n'existait pas; c'est par-dessus les pierres, les ornières, les pentes et les torrents que les cochers du pays se frayaient un passage de haute fantaisie. Nous partîmes tout droit, à la grâce de Dieu, nous fiant complètement à nos chevaux. Au sommet d'une montagne très escarpée, nous fûmes pris entre deux barrières : un régiment nous devançait, tandis qu'une batterie d'artillerie venait à notre rencontre. Ce fut au prix d'efforts inouïs que nous arrivâmes à l'étape. Nous couchâmes de nouveau dans une grange, pêle-mêle avec des bouviers, des vaches, des mulets et des moutons. Je n'étais pas là depuis trois minutes, que je me vis entourée par une foule de femmes indigènes dont le nez était orné d'un anneau en métal. Elles me prodiguaient leurs salamalecs pendant qu'on me préparait une couchette par terre.

Au lever du jour, nous constatâmes que le chasse-neige continuait toujours : quoiqu'on nous eût dit qu'il serait plus prudent d'attendre que cette violente bourrasque fût passée, n'ayant pas de temps à perdre et ne pouvant nous éterniser là, nous décidâmes de nous remettre en route sous la neige qui tombait à gros flocons. Mal nous en prit : en cheminant à l'aventure, nous manquâmes tomber dans une cabane par un trou pratiqué dans le toit qui donnait passage à la fumée.

Comparativement aux autres monceaux de neige, cette cabane n'était qu'une très petite éminence.

En passant par Kepri-Keui, l'endroit le plus éprouvé par le typhus, une odeur écœurante me prit à la gorge et je fus forcée de me boucher le nez avec mon mouchoir. De là à Erzeroum, je fis tout le chemin moitié à pied, moitié à cheval, aveuglée par la tempête, toute haletante et épuisée. Vers le soir, il fallut passer une rivière à gué, puis franchir un rapide torrent. Nous traversâmes la gorge de Dévé-Boynou par un temps vraiment féroce. Quel froid!... De ma vie je ne l'oublierai! Nous y fîmes la rencontre du général Avinoff. Terrifié de ce que je risquais ainsi ma vie, couverte à peine d'un léger manteau, il me força de chausser ses bottes doublées de fourrures, de véritables bottes de sept lieues qui me tombaient des pieds; mes soldats d'escorte durent les ajuster avec des ficelles.

Au milieu de la montée, nous remarquâmes tout à coup un gros nuage de poussière arrivant sur nous à toute vitesse : plusieurs individus armés jusqu'aux dents galopaient à notre rencontre en faisant de grands gestes; c'étaient des miliciens envoyés par mon mari au-devant de moi avec des châles et des fourrures. Et moi qui ménageais une si bonne surprise à Serge par mon arrivée! Un officier rencontré sur notre route avait annoncé ma venue par dépêche.

Il faisait presque nuit quand nous arrivâmes à Erzeroum. Notre cocher n'était point avare de son temps et nous marchions à peine. Croyant n'arriver jamais, je sautai hors de voiture et traversai presque toute la ville à pied. Parvenue à la maison que mon mari habitait, je grimpai l'escalier quatre à quatre, mon cœur battant à coups précipités...

La nouvelle de mon arrivée s'étant rapidement propagée, je dus recevoir quantité de visiteurs russes et turcs. L'un d'eux, Georges-effendi, un Grec, le plus riche et le plus influent de la ville, m'a dit qu'il pariait que dans tout Erzeroum il n'y avait pas un seul individu qui ignorât l'arrivée de la femme du gouverneur général russe. Chacun est d'accord pour trouver que j'ai fait montre d'un rare courage en faisant ce voyage en plein hiver, par des chemins impossibles. On dit que je suis une véritable héroïne, que j'ai mérité une

médaille. Les Turcs soupirent en disant : « Erzeroum est perdu, il restera aux Russes, car autrement pourquoi la femme du gouverneur viendrait-elle ici? »

17 mars.

Est-ce la curiosité de voir une femme européenne? Est-ce le désir de faire acte de dévouement à l'égard des Russes? Probablement les deux raisons réunies; toujours est-il, que je vois défiler devant moi toutes les notabilités de la capitale de l'Arménie. Les indigènes les plus respectables, des Grecs, des Arméniens s'empressent de venir féliciter mon mari de mon arrivée. Le défilé a commencé par les membres de la famille du Grec, Georges-effendi, tous habillés de velours et de brocart, coiffés de calottes à paillettes et glands d'or, et portant au cou des colliers de lourdes monnaies.

Il est venu aujourd'hui un médecin anglais, tenant à la main un stick et un petit bonnet écossais. Il est natif d'Australie et nous a beaucoup entretenu de ses parents, de riches éleveurs de moutons habitant Melbourne. Il avait un brassard en toile blanche portant un croissant rouge avec les lettres S. H. S., ce qui indiquait qu'il faisait partie de la *Stafford House Society*. On l'appelle à Constantinople et il est venu pour demander un laisser-passer. Ce chrétien, entrant au service turc pendant la guerre, m'a fait une impression pénible.

18 mars.

La journée d'aujourd'hui s'est passée en préparatifs pour le dîner que mon mari donne en l'honneur de plusieurs officiers de l'armée ottomane. Le repas a commencé à sept heures du soir. Les musiciens du régiment d'Iméréthie attendaient en bas, à l'entrée. Une retentissante fanfare nous annonça l'arrivée de nos convives turcs. Je pris place au milieu de la table, vis-à-vis de mon mari. Le festin était composé de douze plats; les toasts ont commencé après le septième. Nos invités n'étaient pas des fanatiques et faisaient amplement honneur aux vins, surtout au champagne. Il fut gai, le dîner; les plaisanteries et les rires ne tarissaient pas. Un brillant officier de l'état-major turc, Daniel-Bey, l'ex-aide de camp de Moukhtar-pacha, qui parle très bien le français et le russe, ayant habité

longtemps Paris et Saint-Pétersbourg, faisait chœurs avec l'orchestre quand celui-ci jouait des airs d'Offenbach. Ce jeune musulman paraissait fort empressé auprès de moi et ne cessait de me faire des compliments que j'écoutais avec un sang-froid imperturbable.

21 mars.

Dans la soirée, mon mari a eu la visite d'un major turc, Ibrahim-Bey, le fils d'un notable de la ville de Khnyss, qui venait faire à Serge des compliments de la part de son père. Il devait se rendre immédiatement à Erzindjane, où se trouve le quartier général d'Ismaïl-pacha. Cet officier a eu des attitudes serviles en prenant congé de Serge, il a baisé les pans de son habit et s'en est allé à reculons vers la porte. Comme preuve de la cruauté des Turcs, je rapporterai un récit qu'il nous fit et dont il se vantait. A Khnyss, des Kurdes ont déterré le corps d'un de nos dragons, mort du typhus, et lui ont enlevé ses habits et ses bottes. En apprenant ces détails, Ibrahim-Bey fit hacher menu les bottes volées et força les Kurdes de les manger.

25 mars.

Hier on m'a annoncé qu'un sergent-major, accompagné d'un soldat, demandait à me parler. J'étais surprise et en même temps curieuse de savoir ce que ces gens pouvaient bien me vouloir. Il s'est trouvé qu'un soldat, faisant partie de la secte de *malakany* et désireux d'embrasser la religion orthodoxe, venait me prier de lui servir de marraine. J'ai consenti, cela va sans dire, de fort bonne grâce. Voici la raison qui pousse ce sectaire à changer de religion : il avait fait vœu de se faire baptiser s'il n'était pas tué pendant la guerre, or, il a été de tous les combats sans avoir reçu la moindre blessure, et maintenant il juge le moment venu d'accomplir sa promesse.

J'ai vu encore bon nombre de médecins européens soignant les Turcs. Il y a des Norvégiens, des Danois, des Autrichiens, des Prussiens, des Anglais. Quelle est la nation qui n'a envoyé son contingent de docteurs pour servir la cause turque? Tout cela me révolte.

26 mars.

Hier, après la messe, nous sommes allés chez le métropolitain. Que son logis est pauvre en comparaison de la richesse de celui de l'archevêque arménien! On dirait une chaumière de paysan. D'ailleurs, le métropolitain lui-même ressemble plutôt à un moine opprimé qu'à un prélat de l'Église orthodoxe. Nous sommes rentrés ensuite à l'église où devait avoir lieu le baptême de mon protégé. Il y avait foule, et les galeries supérieures étaient pleines de femmes. Mon mari m'a présenté mon compère, M. Popoff, commandant d'une compagnie du bataillon des chasseurs, et la cérémonie a commencé. Le métropolitain officiait lui-même en langue grecque. Ne comprenant pas un mot, je ne savais ce que je devais faire et la plupart du temps, c'était à moi que s'adressait le prélat. Je crains d'avoir été très comique en répétant les paroles grecques que je devais dire à haute voix. On déshabilla le néophyte et on lui couvrit la moitié du corps avec un drap (je ne savais où fourrer les yeux), puis on entoura de draps blancs le baptistère, qui n'était autre que la grande chaudière à soupe de la compagnie, et la cérémonie du baptême fut achevée.

Avant de rentrer, nous sommes allés voir la fiancée de notre interprète Eguéschi, qui peint fort bien à l'huile. Les murs de son salon sont ornés de ses tableaux. Il y a, entre autres, un portrait de notre Empereur : à l'époque où l'on s'attendait à l'invasion des Russes à Erzeroum, on craignait de voir les soldats entrer de force dans les maisons pour y piller, selon la permission que l'on donnait, soi-disant, pendant trois heures aux soldats russes à la prise de toute ville : la jeune fille fit en en deux jours le portrait de Sa Majesté, espérant amollir par cette vue le cœur de nos soldats. Elle nous a raconté qu'après la signature du traité de paix, elle cachait ce portrait toutes les fois que des Turcs venaient dans leur maison. Pour le moment, il occupe la place d'honneur.

1er avril.

Remert, le médecin en chef du Caucase, envoyé à Erzeroum pour inspecter les hôpitaux, a manifesté son étonnement de voir la ville si propre, si bien ordonnée. Une quantité innombrable de canaux sont nettoyés, les abattoirs sont relégués hors

le la ville, les tas de glace et de neige, de plus de trois mètres le hauteur, qui encombraient les rues, sont complètement léblayés, il y a partout des conduites d'eau et des fontaines: on en compte jusqu'à cent quarante qui fournissent une eau excellente. Parmi les habitants qui voyaient les ouvriers russes travailler à l'assainissement de la ville, il y en avait qui disaient : « Sont-ils drôles, ces Russes, de dépenser tant d'argent pour une chose que trois mois plus tard la nature ferait pour *rien!* »

Le préfet de police d'Erzeroum, Kamsarakan, est un grand farceur; il a invité à dîner chez lui aujourd'hui toutes ses connaissances rencontrées dans les rues, en leur disant qu'il aurait un fameux pâté russe, coup d'essai d'un nouveau cuisinier. Tous les invités se réjouissaient d'avance à l'idée de manger de ce plat national dont on était privé depuis si longtemps. Quand ils commencèrent à arriver, le domestique de Kamsarakan leur répondit à tous : « Mon maître n'y est pas et il n'y pas de dîner! » Loin de la patrie, personne n'avait pensé au premier avril, jour des mystifications. Le seul préfet de police ne s'est pas laissé duper : il alla chez Eritzoff, accompagné d'un ami, et dit au domestique que son maitre avait ordonné qu'on les servît de suite et tous les deux; ils mangèrent tout le dîner de leur hôte, sans lui laisser un seul morceau. On s'imagine la stupéfaction d'Eritzoff, l'un des invités éconduits de Kamsarakan, lorsque en rentrant chez lui, espérant du moins y trouver quelque chose à se mettre sous la dent, il apprit que Kamsarakan avait avalé son dîner.

10 avril.

Ce matin, on est venu m'annoncer la visite de la femme du président du conseil municipal, cette même dame turque qui m'avait envoyé un dindon vivant, comme bienvenue.

Vers midi, un araba (chariot indigène), couvert de drap rouge et de coussins et traîné par une paire de bœufs splendides, s'arrêtait devant notre maison. Emmitouflées dans des voiles multicolores, des femmes étaient assises dans l'araba; un petit garçon, coiffé d'un fez, trottait à côté sur un poney, et deux serviteurs mâles se tenaient, à une distance respectueuse, des deux côtés de l'équipage. Le visage des femmes

était couvert de voiles noirs et épais comme des masques. Si l'on rencontrait une femme turque pendant la nuit, on croirait aisément voir un fantôme; même en plein jour, lorsqu'on n'a pas l'habitude, elles sont à faire peur. Tous ceux qui ont l'imagination vive peuvent se figurer des beautés sous l'épaisseur de tous ces voiles mystérieux.

J'avais à l'avance pris des mesures pour qu'il n'y eût aucune créature du sexe masculin dans l'antichambre. Les dames turques ont ôté leurs voiles-masques dans la salle à manger et sont entrées au salon. L'épouse du président est une jeune femme svelte, fort jolie, mais terriblement fardée; sa fille, âgée de quinze ans, est moins bien que sa mère; viennent ensuite, un amour de petite fille de cinq ans, un gamin d'une dizaine d'années qui m'a tout l'air d'un petit despote, une jeune servante turque et une négresse. Les musulmanes de bon ton ne vont jamais en visite sans se faire suivre de leurs servantes. La fille aînée avait les cheveux défaits et une espèce de diadème sur la tête. La négresse était habillée d'une étoffe écarlate à ramages noirs et rappelait ainsi la sorcière dans le *Trovatore*. Tout ce monde s'est assis sur le divan à la turque.

La conversation de ces recluses musulmanes est d'une uniformité désolante. Leur vie de harem seule a le don de les intéresser; elles sont incapables de rien voir au delà. La femme du président m'a raconté, avec l'aide d'une interprète, les sentiments qu'elle éprouvait à l'époque où son mari avait deux épouses, comme toutes les deux pleuraient à tour de rôle, lorsqu'il donnait la préférence à la rivale. Elle ajouta, avec satisfaction, que la première femme s'était rendue à Constantinople et y était morte en lui laissant une souveraineté sans partage. Elle me dit aussi qu'on l'avait surnommée la *Hanoum Bleue* à cause de la couleur de ses yeux. Elle m'a fait un tas de compliments et s'est fort étonnée que mon mari me permît de fréquenter la société des hommes. La négresse a été amenée de Stamboul où sa mère se trouve dans le harem du sultan; elle-même avait été achetée par un Turc qui l'avait épousée ensuite. Après la mort de son mari, elle avait été achetée par une dame musulmane qui, ayant perdu sa fortune, les avait revendus, elle et son fils, pour cinq cents roubles. Cette Vénus noire me proposa un petit négrillon, me disant que

cela ne me coûterait que deux cents roubles. Elle ajouta qu'il n'y en avait pas de beaux à Erzeroum et qu'il faudrait en faire venir de Diarbekir, ce qui ne présentait aucune difficulté. Elle m'a dit aussi qu'on pouvait y acheter de jeunes négresses qui parlent plusieurs langues européennes; mais elle me prévint charitablement que ces négresses étaient de mœurs fort légères et qu'il était périlleux d'en prendre une chez soi, parce que souvent elles font tout leur possible pour séduire le chef de la famille. Je répondis en riant que, dans ce cas-là, je préférais certainement acheter un négrillon. Elle eut peur alors que je n'eusse envie d'acquérir son fils et voulut me persuader qu'il n'était qu'un mulâtre et non pas un noir pur sang.

J'ai fait servir à ces dames du chocolat et du café. La négresse n'osait boire en présence de sa maîtresse qu'en se baissant très bas jusqu'à terre.

Mon mari, qui survint, fut fort étonné d'apprendre que l'accès de son salon lui était interdit. La durée de cette visite turque se prolongeant indéfiniment, Serge, son aide de camp et son interprète furent obligés de dîner sans moi dans ma chambre à coucher. La négresse entendit leur voix et demanda la permission de sortir pour fumer. Ce n'était qu'un prétexte : elle avait simplement envie de regarder, à travers la fente de la porte, les messieurs dont elle entendait la voix. On était encore à table quand mes dames musulmanes me quittèrent; la femme du président, qui avait sévèrement réprimandé sa négresse de son inconvenance, s'arrêtait à chaque pas pour tâcher de voir, par la porte entr'ouverte, les messieurs confinés dans ma chambre. Elle m'a invitée fort gracieusement à aller la voir, en me promettant de me montrer des bayadères.

12 avril.

Monseigneur nous a invités le jeudi saint à la cérémonie du lavement des pieds. Douze petits garçons des meilleures familles arméniennes-catholiques, tous vêtus de blanc, coiffés de couronnes et le pied droit déchaussé, étaient assis sur un banc recouvert d'un tapis. Monseigneur, habillé de ses plus beaux vêtements sacerdotaux, avec sa haute mitre, s'agenouilla et commença l'ablution du pied de chaque enfant; il l'essuya et le baisa ensuite après avoir donné à chaque gar-

çonnet un cierge allumé, entouré d'un ruban vert, et un petit sac rempli de bonbons. Toutes ces petites figures joufflues rayonnaient de plaisir, surtout à la vue des friandises. Il n'y a pas d'orgue à l'église catholique; Monseigneur nous a dit que la raison en était son désir de faire tout son possible, afin que les Arméniens, qui embrassent la religion catholique, ne s'aperçoivent point d'une différence trop marquée avec leur ancien rite.

A six heures et demie, on a commencé à lire les douze Évangiles à l'église grecque. Nous n'y sommes pas restés longtemps; le métropolitain lisait en grec: n'y comprenant rien, nous nous sommes rendus au logis du général Heimann qui se trouvait en ce moment à Kars, gravement malade. On y était au second Évangile. La vue d'un prêtre russe, d'une foule d'officiers et d'employés tenant des cierges à la main, le chant tant soit peu traînant de nos soldats, tout cela nous fit éprouver une douce sensation. J'aperçus tout à coup le prince Tchavtchavadzé qui tendait silencieusement un télégramme à mon mari. La dépêche passa de mains en mains et tous ceux qui la lirent avaient le visage atterré. Qu'est-ce donc?... C'était un télégramme de Kars qui annonçait le décès du général Heimann, emporté par le typhus quelques jours après son départ d'Erzeroum. A quoi tiennent parfois nos destinées!... Toute l'assistance était consternée. Encore une nouvelle victime! Est-ce que réellement les paroles d'un de nos amis, le général Labounski, se confirmeraient? — *Nous mourrons tous ici, personne ne reverra le pays natal, la seule chose que nous ignorons, c'est le tour de chacun de nous.* — Un requiem fut dit séance tenante.

17 avril.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de l'Empereur. Une messe et un *Te Deum* ont été célébrés à l'église russe; il y a eu ensuite une grande revue des troupes et la musique militaire a exécuté l'hymne national. La place de l'église était couverte de monde: nos soldats acclamaient le Souverain avec enthousiasme; des coups de canon furent tirés à la citadelle. Les Turcs, comme au jour de Pâques, se tenaient cois. En rentrant de la revue, l'aide de camp de mon

mari a entendu, par hasard, la conversation suivante entre des Turcs et des Arméniens groupés autour d'une petite boutique.

— Ils ont beau tirer leurs coups de canon russe, — disait un Turc en montrant la citadelle d'où partaient les salves, — on s'aperçoit bien tout de suite que ce ne sont pas des canons musulmans!

— Du tout, — reprenait un Arménien, — ce sont vos canons à vous, et c'est Maksoud-effendi qui fournit la poudre!

— C'est donc pour cela qu'on les entend tout de même, car si c'étaient des canons russes on ne les entendrait pas du tout! — conclut l'Osmanli, mis au pied du mur.

Vers une heure de l'après-midi, je suis allée à cheval chez Mehemed-Ali-bey. La femme du président est venue au-devant de nous jusqu'à l'antichambre et nous a emmenés dans un appartement réservé, meublé à la turque, avec des canapés tout le long des murs, sur lesquels étaient assises les danseuses qu'elle avait promis de nous faire voir. Les danses ont commencé après la collation, composée de confitures diverses, servies dans des vases d'argent. Les danseuses tenaient des castagnettes en mains; leurs ongles étaient peints en jaune; elles étaient habillées de rouge et toutes maquillées. Les musiciennes étaient assises par terre et jouaient du *daïra*. On a ouvert la porte de communication dans la chambre contiguë, afin que les hommes qui s'y trouvaient pussent jouir de ces danses dont les dames turques raffolent. J'avoue que, de ma vie, je n'ai rien vu de plus risqué. On a donné de l'eau-de-vie et du champagne aux danseuses pour les mettre encore plus en train et on nous a proposé de boire dans les mêmes verres, ce que nous nous sommes empressées de ne *pas* faire. Les danseuses ont tant bu que l'une d'elles est tombée à terre.

Le maître de la maison est venu plusieurs fois me demander si j'étais satisfaite. Sa femme était assise en face de la porte, et bien que son visage fût tant soit peu voilé, les hommes pouvaient néanmoins la voir. Le président s'en étant aperçu lui ordonna de s'asseoir à l'autre bout de la chambre; quelques minutes après, elle revint se placer auprès de la porte et son mari la chassa une seconde fois; j'avais toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Le fils de Méhemet-Ali, à peine âgé de onze ans, m'a tout

l'air d'être déjà pas mal vicieux; il assiste à toutes les contorsions de ces bayadères et entend à peine ce qu'on lui dit, tant il met d'ardeur à les regarder. C'est un spectacle très instructif aussi pour sa sœur. Le petit garçon est mal élevé au possible, il crie contre tout le monde et tyrannise le pauvre petit mulâtre, le fils de la négresse. Il a même osé en notre présence, appeler sa mère *kiopek*, c'est-à-dire *chienne*. Une des bayadères a bu dans son verre une gorgée de thé, ce qui l'a fait hurler si fort que j'en étais toute effrayée.

Pour le dîner, la table à été servie *à la franca*; mais il n'y avait des cuillères, des couteaux et des fourchettes que pour nous; les Turcs s'en passent et mangent en s'aidant de leurs doigts. Le maître de la maison dînait séparément dans une autre pièce. Le repas consistait en une quantité innombrable de plats de viande et d'entremets sucrés, servis alternativement. Il fallait, bon gré mal gré, faire semblant de manger; refuser de goûter à leurs mets serait faire une offense cruelle à nos amphitryons. Le petit garçon mangeait de manière à ôter tout appétit, et les bayadères, assises dans la même chambre, n'offraient pas non plus un spectacle très ragoûtant. L'une d'elles me faisait des signes pour m'expliquer qu'elle avait faim; on lui servit à dîner sur ma demande. Notre hôtesse goûtait à chaque plat avant de le faire servir, afin de prouver qu'il n'était pas empoisonné. On a apporté après le dîner une cuvette en cuivre pour nous laver les mains; après quoi les danses recommencèrent avec des allures plus libres encore. Ce qui était comique à voir, c'était la figure de ma vieille Hélène lorsque les danseuses s'approchaient d'elle en faisant toutes espèces de gestes indécents. La femme du président, voyant qu'Hélène les repoussait avec horreur, s'écria : « Pourquoi fait-elle cela? Est-ce contre sa religion? » Quand on ouvrit la porte de la chambre voisine, les danseuses devinrent de plus en plus indécentes, la présence des hommes les électrisait. Ce qu'elles se permettaient est inimaginable; elles grimacaient et gesticulaient au point que je ne savais plus où me mettre et n'osais presque plus lever les yeux. Une de ces femmes avait le visage voilé; on m'expliqua qu'elle avait été autrefois une femme de mauvaise vie, mais qu'elle s'était mariée ensuite et était obligée, par conséquent, de se

voiler le visage. « Nous autres, nous n'avons pas besoin de nous cacher la figure! » ajouta cyniquement une de ses compagnes.

En lisant ces pages, chacun croirait que j'étais tombée dans un mauvais lieu. On se tromperait fort, cette maison étant une des plus respectables à Erzeroum. Toute cette fange est une des nécessités de la vie de harem. Lorsqu'en partant, je voulus donner un bakschisch (pourboire) aux bayadères, la maîtresse de la maison s'y opposa formellement en disant que je les payerai quand je les inviterai chez moi. Les danseuses voulurent protester; mais Méhemet-Alli étant entré, elles se calmèrent aussitôt. Je leur ai promis de les faire venir un de ces jours. La femme du président me prévint qu'on n'engageait jamais de jolies danseuses, afin de ne pas tenter le maître de la maison, mais je lui dis, qu'au contraire, en les faisant venir chez moi, je donnerai l'ordre qu'on nous amène les plus jeunes et les plus jolies. Je ne pouvais m'imaginer que le fils de la maison, le petit despote perverti, pût être un cavalier aussi galant : à ma question s'il était content de la présence des Russes à Erzeroum, il répondit qu'il avait été mécontent au début, mais qu'à présent, après m'avoir vue, il m'aimait tant qu'il ne voulait décidément plus que les Russes s'en allassent.

9 mai.

Il y a longtemps que l'idée nous est venue de faire une excursion sur les bords de l'Euphrate. Aujourd'hui enfin nous avons mis ce projet à exécution. Après avoir parcouru à cheval à peu près cinq lieues, nous sommes arrivés à une digne pavée qui a l'air d'avoir été bâtie par des géants; les pierres en sont si énormes que l'on ne peut comprendre quelle est la force qui a pu les manier. Dieu seul sait par qui et quand ces constructions ont été faites, et pourtant des générations y passent depuis des siècles sans qu'on ait eu besoin de les réparer. L'Euphrate est fort large à cet endroit; il est en pleine crue, pour le moment, et encombré de joncs verdoyants. Le courant est à peine perceptible et ce n'est qu'aux endroits où il n'y a pas de jonc que l'on peut apercevoir le lit du fleuve; cela me rappelait les eaux dormantes des

ruisseaux de la petite Russie. Un batelier faisant avancer à l'aide d'une perche son esquif taillé dans un énorme tronc d'arbre, le coassement de milliers de grenouilles, tout me rappelait la mère patrie. Une profusion d'oies et de canards sauvages nageaient tout tranquillement en faisant force plongeons à une dizaine de pas de nous; leur calme est rarement troublé par des coups de feu.

Au retour, nous nous sommes arrêtés à Kian, petit village suburbain. Notre arrivée a causé un véritable désarroi. Toute la population s'est précipitée à notre rencontre, les rues, les toits étaient encombrés de monde. Les femmes, ayant probablement entendu parler de l'arrivée à Erzeroum de l'épouse du gouverneur général russe qui se montrait la figure découverte et ne montait pas à cheval à califourchon, me regardait avidement; je soupçonne fort qu'elles me considéraient comme un animal curieux. En s'approchant de moi, elles s'écriaient joyeusement : « Je l'ai touchée, je l'ai touchée, elle est *vivante!* » Elles croyaient, peut-être, voir une poupée en cire!

Nous nous sommes arrêtés quelques minutes devant la maison du syndic du village, un beau vieillard qui nous faisait de grands saluts et marmottait quelque chose que nous ne comprenions pas : il nous suppliait de passer la nuit chez lui. Quand il a appris, que c'était impossible, il nous a pressés de revenir une seconde fois et nous a proposé de nous envoyer une *araba* attelée de bœufs, qui viendrait nous prendre à domicile.

11 mai.

Une femme turque est entrée ce matin dans le cabinet de mon mari, tenant par la main un petit garçon habillé en pacha. Elle lui a raconté l'histoire et les exploits de ses aïeux et a terminé son long récit en demandant qu'on lui donnât les moyens de retourner à Constantinople où se trouvent ses parents. Serge avait beau lui expliquer que les services rendus par son père et son mari ne regardaient que le gouvernement turc, elle insistait énergiquement. Ayant reçu un petit secours, elle supplia de cacher aux Turcs la visite qu'elle avait faite au gouverneur russe. Au moment de partir, son bambin s'approcha de l'interprète et lui dit : « Et moi, il faut aussi me donner quelque chose! »

15 mai.

Nous ingéniant à trouver toute espèce de distractions, afin de relever le moral de notre colonie russe, abattue par les ravages du typhus, nous avons eu l'idée d'organiser des courses sur une piste de deux verstes. Quelques cosaques, un petit nombre de miliciens et deux ou trois habitants se sont offerts pour courir. Deux musiques, une foule d'officiers, plusieurs milliers de soldats turcs et d'Arméniens étaient déjà sur la place quand nous arrivâmes aux courses. Il y avait sept concurrents dont deux indigènes qui devaient faire trois fois le tour de la piste, c'est-à-dire sept lieues. Quand ils partirent, je les suivis attentivement des yeux avec une vague crainte de voir nos cosaques distancés par les Turcs. Un tout jeune cosaque arriva le premier au drapeau, au milieu des applaudissements de la foule. Il montait un cheval appartenant à un officier des cosaques que ce dernier avait acheté à Khiva pour *40 francs*. Le vainqueur entreprit, en compagnie de nouveaux concurrents, la seconde course et arriva de nouveau le premier, ayant remporté les deux prix de 300 et 100 francs. Le cheval merveilleux fut accompagné par les musiciens jusqu'en ville. Le jeune cosaque, toujours en selle, ne semblait nullement confus de toute cette pompe et regardait tranquillement la foule qui lui faisait cortège, comme habitué depuis longtemps à de pareilles ovations.

29 mai.

Nos militaires et employés logent ici par voie de réquisition, comme en temps de guerre. Le propriétaire de la maison où habite Eritzeff, un brave homme de Persan très affable, mais dont la vanité, la ladrerie et la poltronnerie dépassent toutes les bornes, s'est mis en tête d'avoir, coûte que coûte, une décoration russe. Que n'a-t-il déjà fait pour l'obtenir! Son locataire en pâtit, bien entendu, le premier. Ce Persan entre plusieurs fois par jour chez Eritzeff, s'assied en face de lui et reste parfois des heures à le regarder, en silence, dans le blanc des yeux Quand il lui est permis de parler, il ne tarit pas sur son ardent désir d'être utile au gouvernement russe. Tout cela a fini par ennuyer Eritzeff et il s'est promis de donner à son hôte une leçon dont il se souviendrait. Voilà

comme il s'y est pris. Rentrant un soir fort tard, il appela son propriétaire et lui annonça, confidentiellement, qu'à la fin des fins une occasion se présentait : on venait de lui confier une mission secrète fort grave, d'une importance extrême et pour laquelle il fallait se rendre à Bagdad; on l'autorisait d'emmener un interprète, poste qu'il lui offrait. Notre homme était dans l'enchantement. Eritzeff lui déclara, cependant, qu'il fallait s'équiper convenablement pour faire bonne figure. « Je ne regarderai pas à la dépense, j'achèterai tout ce qu'il faut! » répliqua le Persan au comble de l'enthousiasme. Dès le lendemain, il se livra à des prodigalités folles, s'acheta un cheval, une selle, un waterproof blanc et des bottes-fortes vernies. Malgré toute son avarice, il ne reculait pas devant le chiffre de ces dépenses. Ses parents et sa femme ne pouvaient comprendre où il allait et pourquoi il partait, mais se soumettant à la Providence, tout ce monde l'embrassait et pleurait en attendant son proche départ. Enfin le jour solennel arriva. Eritzeff et son propriétaire, accompagnés de quelques camarades, suivis de bagages et de colis se rendirent à Abdourahman-Kazi (monastère musulman) où l'on donna un dîner d'adieu, après lequel les voyageurs devaient se mettre en route.

Pendant le dîner, un cosaque devait arriver, bride abattue, et remettre à Eritzeff un pli contenant le contre-ordre de son départ. Malheureusement quelqu'un eut la maladresse de dévoiler le secret avant le dîner, ce qui n'a cependant pas empêché les convives de s'amuser immensément de toutes les péripéties de cette plaisante histoire. Le Persan était d'un comique achevé avec son grand manteau de voyage, ses bottes de sept lieues, armées d'éperons gigantesques, sa sacoche en bandouillère et des pistolets à la ceinture, un vrai Don Quichotte! Le pauvre homme, tâchant de faire bonne mine à mauvais jeu, régalait tout le monde d'oranges dont il avait rempli ses poches pour se désaltérer pendant le voyage. Se souvenant d'une chanson persane qui disait : « Je suis allé en trois jours à Bagdad! » il ajouta : « Quant à moi, j'ai fait le voyage plus vite que cela! »

12 juin.

Dans la soirée, un kavass arriva tout essoufflé chez M. Gilbert, au milieu d'une conversation sérieuse que le consul de

France avait avec son secrétaire, pour lui faire part d'un événement jusqu'à présent complètement inusité à Erzeroum. Il avait vu, en passant devant le casino, un officier de cosaques gravir *à cheval* l'escalier en bois très raide, faire ensuite tranquillement le tour des chambres, manger un morceau au buffet et ressortir par la galerie extérieure, n'ayant heurté personne sur son chemin. Cette escapade avait fortement impressionné les Turcs qui disaient avec terreur : « Voilà de quoi un officier russe est capable; il est clair qu'ils sont tous possédés par le *chaïtan* (diable)! »

6 juillet.

Malgré l'issue pacifique du congrès de Berlin, il y a eu hier une bataille à Erzeroum. Les marmots musulmans guettaient depuis longtemps déjà le peloton des petits Arméniens qui s'amusaient à faire des exercices militaires à la russe; s'étant assemblés en grand nombre, ils les ont attaqués. Les Arméniens ont opposé une résistance énergique, se sont défendus vaillamment; ayant reçu du renfort, ils sont tombés à leur tour sur les musulmans qui ont été battus complètement. Pendant la mêlée, les Arméniens criaient de tous leurs poumons : « Vive l'Empereur de Russie! » Les combattants étaient au nombre de plusieurs centaines et faisaient un vacarme indescriptible. La police a eu beaucoup de peine à disperser ces guerriers en herbe.

10 juillet.

L'influence qu'exercent les Russes sur la vie des Arméniens a pris de si grandes proportions que ces derniers ont eu l'idée d'organiser un théâtre, luxe inconnu à l'époque des Turcs. On a établi une scène dans un hangar spacieux en y construisant une vingtaine de loges et en garnissant le parterre de fauteuils et de chaises. La toile représente une figure allégorique de l'Arménie au milieu d'un amas de ruines. Une société d'amateurs s'est formée parmi la jeunesse arménienne; tous les rôles de femmes sont joués par des hommes.

Les travaux de construction du monument érigé au cimetière russe sont achevés : deux mille cinq cents soldats y sont enterrés. On n'a pas mis de croix sur cette gigantesque tombe, afin que, dans la suite, elle ne soit pas enlevée par les Turcs.

1er août.

D'après une légende turque, l'éclipse de la lune viendrait de ce qu'un dragon cherche à avaler cet astre. Pour empêcher le monstre de réaliser son sinistre projet, les femmes montent sur les toits et font avec différents ustensiles un tintamarre épouvantable, tandis que les hommes ouvrent contre le monstre une fusillade terrible. Il y a eu hier une éclipse de lune, mais défense avait été faite aux habitants de tirer le moindre coup de feu.

Un joueur d'orgue est arrivé à Erzeroum ; il vient de San-Stéfano où il aura probablement fini par ennuyer nos soldats. Il a joué toute la soirée devant nos fenêtres, entouré d'une foule nombreuse qui regardait son instrument avec curiosité.

28 août.

On vient de recevoir une dépêche annonçant l'occupation de Batoum ; l'ordre de la remise d'Erzeroum aux Turcs arrivera demain. Il est inutile de parler de ma joie !

Nous avons été réveillés ce matin de fort bonne heure par une conversation à haute voix sous nos fenêtres. Une vingtaine d'Arméniens, dont l'un était tout couvert de sang, venaient se plaindre du fait suivant : quelques Turcs s'étaient introduits pendant la nuit dans l'habitation d'un Arménien et, s'étant rués sur le maître de la maison, l'avaient solidement garrotté, voulant emmener sa femme, âgée de quinze ans. Ce fait a soulevé un tumulte général. La nouvelle du prochain départ des Russes terrifie les Arméniens ; ils disent que les Turcs commencent à mettre leurs menaces à exécution.

Une querelle a éclaté dans la journée, entre des musulmans et des chrétiens, et en dehors de l'enceinte de la ville, une bande de Kurdes a dévalisé un Arménien.

On a déjà arrêté deux des auteurs de l'attentat de cette nuit. Après avoir fait une enquête minutieuse, mon mari a annoncé que les coupables seraient sévèrement punis et qu'on augmenterait, dès aujourd'hui, le nombre des patrouilles. L'agitation règne dans toute la ville. Nous avons appris que tous les marchands ont fermé leurs boutiques. On sonne le tocsin pour rassembler le peuple : des milliers d'Arméniens se tiennent devant la maison de leur archevêque. Je cours au balcon et je

vois une foule tumultueuse qui se dirige de notre côté, avec l'archevêque entouré des membres du conseil municipal arménien. Ils ont tous perdu la tête et croient leur fin prochaine. La rue est encombrée de monde; le peuple afflue toujours; on dirait une mer houleuse. J'étais horriblement effrayée, surtout lorsque je vis au milieu de la foule un homme qui brandissait un énorme pistolet. Il se trouve que cet individu tendait son pistolet à l'archevêque, qui était entré avec les délégués chez mon mari : « Tue-moi tout de suite, je préfère mourir de ta main que de celle d'un Turc! » Des hommes criaient qu'ils s'en iraient avec nous et qu'ils voulaient l'autorisation d'émigrer en Russie : « Nous préférons mourir tout de suite que d'être massacrés par des musulmans! » vociféraient-ils.

Mon mari a causé longuement avec les représentants du peuple, qui se sont calmés en apprenant que les Russes quitteraient Erzeroum seulement lorsque les autorités turques y entreraient avec des troupes et prendraient les mesures nécessaires au maintien de l'ordre. Il a été plus difficile de calmer la foule, qui hurlait et gesticulait sous notre balcon. Le préfet de police, assisté de ses agents, est descendu dans la rue et a exhorté la foule à se disperser. A ce moment, les deux Turcs, arrêtés la nuit, traversaient la place; une quarantaine d'Arméniens s'élancèrent vers eux en rugissant et les soldats qui les escortaient ne les sauvèrent qu'avec peine. Mon mari s'est rendu sur la place principale de la ville, où les troupes destinées à renforcer la garnison se sont réunies et les patrouilles se sont mises à parcourir les rues. Dans la soirée, nous avons visité, à cheval, les bazars et les rues principales.

7 septembre.

La ville est en grand émoi depuis ce matin à l'occasion de l'arrivée de Moussa-pacha. Un escadron russe, musique en tête, est allé à sa rencontre avec le commandant de la citadelle. Nous nous sommes rendus, à dix heures, à l'école militaire turque et sommes montés sur le toit-terrasse d'où l'on voit la route de Trébizonde.

Un nuage de poussière se lève enfin au loin; on distingue bientôt des rangées de soldats. Les voilà qui passent sous la poterne; on entend les sons lointains de la musique. Nos dra-

gons ouvrent la marche amenant dans la ville un pacha turc tout couvert de poussière et entouré de sa suite. A peine Moussa-pacha aperçoit-il mon mari, qu'il agite ses deux bras en l'air et s'exclame en russe le plus pur : « Excellence, que je suis heureux de vous voir ! » Moussa-pacha est un aborigène du Caucase ; il a été élevé au corps des cadets à Saint-Pétersbourg et a servi longtemps en Russie ; ce n'est que général qu'il est retourné en Turquie.

Tout le cortège s'est arrêté. Moussa-pacha descend de cheval et vient dire bonjour à mon mari ; s'approchant ensuite de moi, en présence d'un millier de Turcs étonnés, il me baise galamment la main et, prenant place entre Serge et moi, donne l'ordre à ses troupes de continuer leur marche. Il se confond en amabilités à mon égard et m'exprime sa satisfaction que je ne sois pas partie avant son arrivée. Il nous raconte que le bruit de mon arrivée à Erzeroum est parvenu jusqu'à Constantinople : on me cite en exemple à suivre aux officiers et aux soldats turcs. L'infanterie une fois passée, Moussa-pacha prit congé de nous et continua son chemin. Les batteries turques défilèrent ensuite, suivies d'un régiment de souvaris en uniformes chamarrés de galons rouges et jaunes.

Chaque bataillon était précédé de sapeurs, portant une hache et rappelant les sapeurs français, moins la barbe et le tablier. Tous les soldats avaient bel air et marchaient en bon ordre ; en revanche, les officiers faisaient l'effet de vieillards au dos voûté. Des *arabas* fermées étaient occupées par les harems des officiers et des soldats ; ils défilaient, pêle-mêle, avec les chariots pleins de bagages. Une des femmes ayant eu la curiosité de regarder un peu au dehors, deux soldats la repoussèrent aussitôt brutalement. Une foule de cavaliers avançaient en portant les bannières du Prophète et en chantant des prières. Une fanfare bruyante et criarde marchait en tête, puis venaient les porteurs d'étendards et les élèves des écoles musulmanes, chantant également des prières. Un des élèves portait le Coran sur la tête ; une foule de bambins le suivaient, vociférant, à tue-tête, des paroles de bienvenue. Ils avaient été toujours vexés d'entendre les gamins arméniens crier le « hourra russe » et prenaient à présent leur revanche.

Il était convenu que nos sentinelles seraient immédiatement

remplacées par des soldats turcs. Ayant fortement envie d'assister à cette cérémonie, je suis montée sur le balcon de la maison habitée par le général Lazareff, juste en face du corps de garde. Nous avons attendu longtemps : enfin les patrouilles turques apparurent; c'étaient une dizaine d'hommes conduits par un sous-officier, brandissant une branche qu'il venait de casser à un arbre. Notre officier leur signifia qu'il n'allait pas remettre le corps de garde à d'aussi singuliers remplaçants. Un peu plus tard, arriva un grand détachement de Turcs avec un commandant de place. Nos soldats se mirent en rang et rendirent les honneurs militaires. Les deux détachements firent volte-face simultanément; les Russes cédèrent la place aux Turcs qui entrèrent dans la maison du corps de garde... et Erzeroum redevint une ville turque.

Pendant notre dernier dîner à Erzeroum, Houssein-pacha, gouverneur général turc, chargé de la reddition d'Erzeroum, vint, en grand uniforme, nous faire visite. Son préfet de police, qui l'accompagnait, n'est pas entré au salon : je l'ai vu par la porte entr'ouverte de la salle à manger se jeter goulûment sur un morreau de pain et avaler à la hâte un verre de vin, malgré le jeûne du Ramadan, profitant de ce que son pacha ne pouvait le voir. Notre dîner terminé, mon mari est allé rendre visite à Houssein-pacha. Lorsqu'il est rentré, on nous a amené nos chevaux de selle et nous avons quitté la ville.

Une joie indicible m'envahit lorsque je suis rentrée au camp. Notre pénible vie d'Erzeroum est enfin terminée. Après avoir rendu visite à notre commandant Kasbek, nous avons pris le thé dans notre tente dressée sur le versant de la montagne. A la nuit tombante, nous sommes remontés à cheval pour nous rendre au dîner donné à Erzeroum par Ali-effendi, auquel toutes les autorités russes et turques étaient invitées. Lorsque nous approchâmes de la maison éclairée à giorno, la musique turque exécuta une marche et Ali-effendi vint à notre rencontre jusqu'à l'antichambre. Tous les invités étaient déjà réunis au salon. Houssein-pacha m'offrit le bras pour me conduire dans la salle à manger et, s'étant assis à côté de moi, se confondit en amabilités.

Le dîner était composé d'une quantité innombrable de plats. La musique militaire turque ne cessa de se faire entendre

pendant toute la durée du repas. Je fus frappée d'abord par ses glapissements, mais je finis par m'y habituer. Un peloton de dragons turcs, montés sur de superbes chevaux gris, nous accompagna au camp avec des flambeaux.

8 septembre.

J'ai été éveillée ce matin par le son des trompettes et le bruit des tambours battant la générale, avec l'accompagnement de la pluie qui fouettait la toile de notre tente. Les soldats ayant brûlé les haillons inutiles, des centaines d'habitants s'abattirent comme des vautours sur l'endroit occupé par le camp et fouillèrent au milieu de la fumée épaisse dans tous ces détritus. Plusieurs prêtres, arrivés à huit heures du matin, célébrèrent les actions de grâces devant tout le régiment réuni et comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de la Grande Duchesse Olga Fedorovna, on a tiré, durant le *Te Deum*, vingt et un coups de canon. Tout le monde, moi dans le nombre, se mit en selle et on se dirigea vers la poterne de Kars, aux sons de la musique militaire. Nous entendîmes soudain les sons éloignées d'une musique turque : c'était un bataillon de soldats musulmans qui se rendait également à la poterne de Kars, afin d'accompagner les troupes russes. Ce peloton se rangea des deux côtés de la route et porta les armes jusqu'à ce que le dernier chariot russe eût passé. Schérémétieff et mon mari se tenaient des deux côtés de la poterne pendant que les troupes passaient devant eux. Il y avait tout autour beaucoup de Turcs; mais les Arméniens s'étaient abstenus de paraître, craignant qu'on ne le leur fît cher payer plus tard. Nous vîmes bientôt arriver Moussa-pacha, suivi d'une escorte nombreuse. Les autorités russes et turques ayant pris congé les unes des autres, chacun alla d'un côté opposé. Le clairon sonna et... en avant marche, pour Kars!

BARBE DOUKHOVSKOY

L'ENNEMI DE LA MORT[1]

XXVI

Trois mois après cette scène de sauvagerie, Daniel était guéri complètement. De ses blessures, il ne lui restait de trace apparente qu'une grosse cicatrice au front, attestant la vigueur du poignet auquel s'emmanchait le « billon » qui l'avait cogné. Quelques notables du pays, des plus échauffés, notamment M. de Bretout, auraient voulu qu'il fût poursuivi en justice pour ses discours publiquement révolutionnaires. Mais d'autres plus prudents, comme l'oncle curé, avaient fait observer qu'alors il serait nécessairement parlé des coups qu'il avait reçus, ce qui mettrait plusieurs honnêtes gens en mauvaise posture, tant instigateurs qu'exécuteurs. En résumé, le docteur ne portant pas plainte, et pour cause, le tout avait été compensé tacitement par les bonnes têtes dirigeantes.

Malgré les manœuvres et les calomnies de ses ennemis, Daniel conservait la sympathie de quelques personnes, que révoltaient les persécutions dont il était l'objet : M. de Fersac, l'abbé Médéric, M. du Guat et le capitaine en demi-solde Dimègre, de Saint-Barthélemy. Puis encore deux ou trois autres amis plus humbles, dont Claret, le chasseur de vipères.

Il y avait aussi, aux alentours, des gens qui se confiaient à

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er, 15 août et 1er septembre.

lui dans leurs maladies, mais ils étaient rares. Les populations voyaient bien que le docteur maintenait ceux du Désert indemnes des fièvres, mais cela ne les persuadait pas. Les paysans de la Double, formés par une éducation qui a duré de longs siècles, attribuaient cette immunité à quelque pacte diabolique. Entre une explication raisonnable, scientifique, et l'allégation d'une influence surnaturelle, ils croyaient sans nulle hésitation à celle-ci; et, puisqu'il s'agissait d'un huguenot, cette influence préservatrice ne pouvait être que celle du Diable.

Ce défant de malades se trouvait bien à propos en quelque manière, car le pauvre Mériol était mort paralysé, dernièrement, de sorte que le maître était obligé de s'occuper un peu plus qu'auparavant aux travaux de la terre.

Bientôt un autre deuil plus cruel vint attrister la maison du Désert. Le petit Samuel mourut d'une fièvre cérébrale, malgré les efforts de son père pour le sauver. Sylvia fut douloureusement frappée par la perte de son aîné, conçu dans les premières ivresses de l'amour; Daniel, quoique vivement touché de ce malheur, s'efforçait de porter sa peine en homme, et de consoler Sylvia dont parfois le chagrin s'épanchait en plaintes amères.

Heureusement, trois semaines après, naissait sous le vieux toit huguenot un petit garçon dont la venue calma quelque peu la mère désolée. Le docteur le nomma Nathan, du nom de son grand-père défunt.

La nécessité de s'adonner davantage au travail agricole ne déplaisait pas à Daniel. Son âme rustique revenait sans effort à la vie de ses ancêtres paysans. En raison de sa culture intellectuelle, il remarquait au cours de son labeur beaucoup de choses qui mêlaient une certaine poésie à ses vulgaires besognes.

Un soir, il remontait du fond de la combe où il avait mené le bétail à l'abreuvoir. Devant marchait une belle génisse limousine qui n'avait pas encore subi le joug. Les autres vaches suivaient; puis, c'étaient la vieille Jasse et son maître, la main accrochée à la crinière de la bonne bête. Derrière venait humblement une ânesse grise, fille de celle qu'avaient mangée les loups.

La nuit tombait paisible et sereine sur la Double aux paysages mélancoliques. La lune débordait lentement de l'horizon comme un gigantesque louis d'or, avec cette vague effigie où les paysans reconnaissent Caïn soutenant une fourchée d'épines. Lorsque, parvenue à la cime du coteau, la génisse qui était en tête aperçut l'astre brillant, elle s'arrêta surprise, la queue tendue, le mufle allongé, campée sur ses jambes, en poussant de sourds mugissements.

Et lors le docteur crut voir une de ces vaches autrefois consacrées à Diane Persienne, adorant la déesse.

Comme il était là contemplant l'attitude quasi religieuse de la génisse, le domestique de M. Cherrier sortit en courant de la basse-cour, et lui dit précipitamment :

— S'il vous plaît, venez vite! notre monsieur a eu un coup de sang!

— Comment êtes-vous venu? — lui demanda-t-il.

— Sur la mule.

— Je vais la prendre : ma vieille jument ne peut plus me porter.

Dès qu'il fut au chevet du malade, le docteur constata qu'il était perdu. Le pauvre homme était étendu sur son lit, les yeux fermés, les bras allongés contre le corps. Ils respirait péniblement, et, de temps à autre, sa poitrine se soulevait avec un râle bruyant. Il n'entendait plus rien, avait perdu la notion de ce qui se passait autour de lui, et la sensibilité était abolie entièrement. Le docteur pratiqua une saignée, appliqua des ventouses: mais tout fut inutile : deux heures après, M. Cherrier mourait sans avoir repris connaissance.

Cette mort eut de graves conséquences pour Daniel. Le défunt notaire, nonobstant ses manières un peu bizarres quelquefois, était un homme exact et très ordonné : en fouillant les papiers de son père, Zélie trouva un registre où il consignait toutes ses opérations de recette et de dépense, et s'empressa de l'examiner avec attention. Parmi d'autres affaires, elle releva un certain nombre de payements faits pour le compte de Daniel : le total de ces payements, qui montait à près de sept mille francs, fit ouvrir de grands yeux à l'avare fille: elle songea bien vite aux moyens d'assurer ces créances. D'autre part, entre les paperasses qui bourraient comme d'habitude

les poches du notaire, elle découvrit un paquet lié d'un ruban vert et soigneusement fermé de plusieurs cachets, sur lequel était écrit : « Ceci est mon testament. »

Ayant défait ce paquet, Zélie vit que son père donnait en pur don à Daniel toutes les sommes qu'il pourrait lui devoir au jour de son décès, et, en outre, dix-huit mille francs sur la quotité disponible.

Vingt-cinq mille francs à distraire de son patrimoine! Zélie en fut suffoquée. Pendant quelques jours, elle réfléchit à ce legs motivé par l'affection toute paternelle du testateur pour Daniel. Sur un point elle n'hésitait pas : elle était résolue à supprimer le testament. Mais ses préoccupations cupides ne lui faisaient pas oublier absolument le caractère de l'acte qu'elle allait commettre. Elle ne le redoutait pas comme crime justiciable des hommes, mais comme péché. La peur du Diable la tenait, la damnation éternelle l'épouvantait. En cette perplexité, l'idée d'un mariage lui vint. Cela arrangeait tout : plus d'acte coupable; les vingt-cinq mille francs resteraient dans la maison, et elle aurait un mari par-dessus le marché, un mari qui ne lui déplaisait point, et à qui elle avait parfois songé dans les rares instants ou son avarice laissait parler son cœur de pucelle endurcie.

A la suite de ses réflexions, elle manda un jour au docteur qu'elle avait quelque chose à lui dire.

Lui se doutait bien qu'il s'agissait des sommes payées pour lui par le défunt notaire. Il n'y avait jamais pensé beaucoup, son vieil ami lui ayant dit plusieurs fois de ne s'en pas inquiéter. Quatre jours avant sa mort, M. Cherrier lui avait même montré le testament qui était dans sa poche et lui en avait confié les dispositions :

— Vois-tu, mon ami, comme disaient nos anciens dans le préambule de leur testament, s'il n'est rien de plus certain que la mort, il n'y a rien de plus incertain que l'heure d'icelle : c'est pourquoi j'ai fait mon testament, que samedi prochain je déposerai ès mains du confrère Boutet.

Malheureusement, le vendredi, M. Cherrier était mort...

A Saint-Vincent, Daniel trouva Zélie un peu plus attifée que de coutume. Un bonnet de crêpe noir couvrait sa tête sèche d'oiseau rapace; un col de tulle entourait son long cou,

et une robe étriquée, en futaine noire, serrait sa poitrine plate et faisait ressortir ses hanches pointues.

Ensuite des civilités de circonstance, Zélie mena le docteur dans la chambre du défunt, et, après divers propos et des sentences préparatoires comme celles-ci : « Chacun a besoin du sien... Ce qui est juste est juste... Les bons comptes font les bons amis... », elle exhiba le registre et fit lire à Daniel les articles qui le concernaient : elle les avait marqués avec des aiguilles à tricoter placées entre les pages.

Le débiteur avoua sans barguigner la réalité des avances faites pour lui par M. Cherrier, en sorte que cette facilité même fit naître un terrible soupçon dans l'esprit de Zélie : « Si son père avait remis un double du testament à Daniel?... »

Après différentes questions insidieuses qui tendaient à éprouver la valeur de cette hypothèse, elle se rassura, et demanda au docteur, puisqu'il convenait des dettes, de lui faire une reconnaissance en règle de la somme totale, — « avec les intérêts », comme elle ajouta. — Sur l'acquiescement de l'autre, elle aveignit dans le tiroir de son père une feuille de papier timbré sur laquelle il écrivit cette reconnaissance qu'elle mit incontinent sous clef.

Cette précaution prise, la femme d'affaires fit place à la fille innocente. Zélie baissa les yeux, toussa légèrement, émit cette assertion qu'il y avait des choses difficiles à dire pour une personne dépourvue d'expérience, mais qu'étant seule désormais, sans parents ni amis pour la représenter, elle était bien forcée de parler elle-même.

Ayant achevé ce préambule, Zélie fit entendre à Daniel par des paroles entortillées et pleine d'une confusion apparente qu'elle serait fort satisfaite s'il la voulait pour femme... Avec le prix de l'étude, elle avait bien une centaine de mille francs...

Lui devina tout de suite que par cette proposition matrimoniale l'avare et dévote héritière voulait libérer sa conscience et se rédimer de l'enfer sans lâcher l'argent.

— Mais, ma pauvre demoiselle, — lui dit-il, — vous n'ignorez pas que j'ai déjà une femme?

— N'étant point marié, vous êtes bien libre de renvoyer votre servante lorsqu'il vous plaira... C'est l'affaire d'une centaine d'écus.

— Mais j'ai deux enfants d'elle !

— Voire !... Lorsqu'on n'est pas marié, les bâtards appartiennent à la mère.

— Mais je les ai reconnus !... Ma chère Zélie, — conclut-il avec un sourire, en se levant, — nous ferions un mauvais ménage : vous ne songez qu'à l'argent, et moi, je fais passer avant l'argent quelques autres petites choses...

Elle se leva aussi et dit sèchement :

— Comme vous voudrez !

Au moment du départ, sur le seuil, Daniel se retourna :

— Adieu, Zélie !... Je vous souhaite un bon sommeil !...

Ces mots la troublèrent : il lui sembla que Daniel connaissait le testament. Mais elle se remit bientôt : « S'il l'avait connu, il en eût parlé... » Et, tandis qu'il s'éloignait, elle faisait de petites capitulations de conscience : « Après tout, cet argent donné par son père, c'était le sien... Ce testament était un crime contre la famille... Et puis, à tout hasard, elle se confesserait de la chose... à l'article de la mort... D'ici là, elle avait le temps... »

Chemin faisant, Daniel lui, réfléchissait à sa situation. Il ne doutait point que Zélie, ayant supprimé le testament de son père, ne fût décidée à promptement recueillir le bénéfice de cet acte criminel. Et comment la payerait-il? D'argent comptant, il n'en possédait guère. Il y avait bien sur pied la coupe du bois des Goubaux, pour laquelle il était en pourparlers avec un marchand de bois. Mais le prix de cette coupe, il le destinait à l'amortissement partiel de l'obligation consentie au défunt M. de Légé, dont le remboursement arrivait bientôt à échéance. Ce prix d'ailleurs étant loin de couvrir la somme due, il était résolu à céder le fonds lui-même pour se délivrer d'une dette qui lui pesait.

Mais l'autre dette, celle envers Zélie, pressante aussi, comment l'éteindre? Le docteur était d'autant plus embarrassé qu'il ne pouvait ni ne voulait demander à ses créanciers ni sursis ni renouvellement, qui, du reste, il le sentait, lui eussent été refusés.

En arrivant au Désert, Daniel rencontra dans l'allée de marronniers Sylvia qui promenait son enfançon, avec la petite Noémi accrochée à sa jupe. Il en oublia, un moment, ses divers

soucis. Après les deux petits il embrassa la mère, si tendrement qu'elle le regarda en souriant de manière interrogative.

Et lui de répondre à cette question muette :

— C'est que, plus je vois de femmes, plus je t'aime!

— Oh, père!...

Et ils rentrèrent, d'un pas tranquille.

A la porte de la cuisine, la Jasse mangeait, dans un seau, de l'avoine et des carottes cuites; elle mangeait avec lenteur, comme les personnes âgées qui n'ont plus de dents.

— Pauvre vieille! — fit le docteur en la caressant.

Puis il alla mettre des vêtements de travail, attela une paire de vaches et s'en fut chercher de la luzerne avec la Grande...

Le soir, au moment du souper, Justrac revint avec les brebis. Un superbe bélier marchait en tête, conduisant le troupeau entier au tintement de sa clarine. César trottinait sur le flanc et Justrac venait derrière. Le berger n'était pas seul. Un individu d'assez vilaine mine l'accompagnait, que le docteur reconnut aussitôt pour un petit maquignon de méchantes bourriques et de chevaux fourbus appelé par sobriquet « Cardil », — ou chardonneret, — parce que son chef était serré, à la mode espagnole, dans un foulard rouge qui se voyait sous son chapeau.

En Périgord, un étranger n'entre pas dans une maison sans être convié à boire un verre de vin, ou à manger la soupe, selon l'heure. Sur l'invitation du maître, Cardil s'assit donc près du berger. Après avoir fait un bon « chabrol », le maquignon exposa le motif de sa visite : il achèterait la vieille jument si le monsieur la lui voulait vendre.

Sur l'observation de Daniel que sa Jasse ne pouvait plus être utile à personne en quoi que ce fût, Cardil riposta que des bêtes usées à fond, il y avait toujours moyen d'en tirer parti.

— Oui, je sais, — répliqua le docteur, — on les vend à Bordeaux pour les ménageries, au temps des foires, ou bien encore pour les marais à sangsues... Mais ma vieille jument est née à la maison, il y a dix-neuf ans de cela, elle y mourra de sa belle mort. Elle nous a portés, mon père et moi, par toute la Double, aussi longtemps qu'elle a pu : je ne l'enverrai pas crever de misère et de coups entre les mains de quelque brute,

ou bien sur les Quinconces pour être dévorée par les bêtes féroces, ou encore aux marais pour être mangée vivante par les sangsues!... Je l'affectionne, voyez-vous, comme un vieux serviteur, comme une vieille amie, et je me croirais un méchant homme si j'oubliais ce que je dois à un pauvre animal qui s'est usé au service de mon père et au mien.

— Excusez monsieur Charbonnière, — fit l'homme très étonné, — je pensais que vous pourriez vouloir vous défaire d'une bête qui n'a plus seulement la force de mâcher le foin; mais n'en parlons plus, puisque vous y tenez!

— Oui, je tiens à elle, mon pauvre Cardil, et, tant que j'aurai un pré, elle y broutera l'herbe tendre; tant que j'aurai une poignée d'avoine, elle la mangera cuite; et quand je n'aurai plus qu'un morceau de pain, je le partagerai avec elle!... A votre santé!

L'homme tendit son verre, trinqua, but, et, le repas fini, remercia et s'en alla.

« Il est un peu fou, le médecin du Désert, — se disait-il en route. — Je n'en voudrais pas pour mon chien!... »

Depuis que la Jasse était incapable de service, le docteur faisait ses courses à pied, ce qui désolait Sylvia.

— Oh, père! — lui disait-elle, un jour, en le voyant partir par un mauvais temps; — que je n'aie pas cent écus pour t'acheter une autre jument!...

— Va, ma petite, — lui répondit-il en l'embrassant, — il y a plus de gens allant à pied qu'à cheval!

Il était souvent dehors maintenant. Tourmenté de sa situation, il s'efforçait de trouver les ressources nécessaires pour se libérer. Il allait aux foires, aux marchés d'alentour, causait avec les notaires, avec les gens d'affaires, avec les propriétaires réputés pour avoir de l'argent. Partout l'accueil était froid, réservé. On savait le docteur Charbonnière hors d'état de payer ses dettes sans vendre la moitié de son bien, et, connaissant les créanciers impitoyables qu'il devait contenter, chacun attendait l'expropriation pour tâcher d'acquérir telle ou telle part à vil prix, à la barre du tribunal.

A Sainte-Aulaye, le marchand de bois qu'il était allé voir, n'ignorant pas qu'il était pressé, multiplia les difficultés, déprécia les coupes, et finalement, réduisit de six cents francs

ses offres primitives. En sortant de là, le docteur rencontra M. Durier, le notaire de madame de Bretout, qui lui rappela poliment la prochaine échéance de son obligation et la nécessité de la rembourser. Cette coïncidence fut désagréable au débiteur; toutefois il fit bonne contenance et répondit au notaire :

— Je tâcherai d'être prêt...

Il repartit vers le soir, et, son bâton à la main, il cheminait seul, écœuré des viles actions que l'intérêt fait commettre et des tristes compositions de conscience qu'inspire la cupidité. Comme il arrivait sur les hauteurs de Servanches, il fut distrait de ses pensées par le magnifique spectacle qui s'offrait à ses yeux.

A l'ouest, derrière les coteaux boisés, le soleil était près de tomber sous l'horizon. Dans un ciel d'or en fusion, des nuages de formes bizarres, — dromadaires géants, mammouths démesurés, béhémoths, léviathans, plésiosaures, monstres innommés, incendiés par les feux du couchant, glissaient lentement parmi la plus splendide apothéose, avec leurs bosses laineuses, leurs crinières enflammées, leurs ailes violacées, ou ramaient de leurs nageoires empourprées sur des flots d'un bleu intense.

Puis l'astre, ayant terminé sa carrière, descendit triomphalement derrière les hauteurs, et les bêtes fabuleuses commencèrent à se franger, à se déchiqueter, à se dissiper. L'or pâlit, la pourpre se décolora, les tons s'amortirent et les formes s'effacèrent. A travers les grands chênes des hauts coteaux s'étendit sur l'horizon une lueur de forge cyclopéenne, et le soleil disparu cribla de ses derniers rayons obliques les animaux étranges qui achevèrent de se dissoudre, et s'évanouirent dans le crépuscule du soir qui tombait sur la terre.

« Ainsi quelquefois périssent les monstres qu'enfante notre imagination! » se disait Daniel en continuant son chemin.

Et de là il vint à penser que sa situation n'était peut-être pas tout à fait désespérée. Ses bois des Goubaux, coupe et fonds, avec le moulin de Chantors, pouvaient payer ses dettes, si ses créanciers voulaient prendre le tout à sa valeur... Peut-être, à la fin, auraient-ils honte d'abuser de sa gêne...

Il était alors nuit noire, et Daniel approchait du Désert, lorsque soudain, vers l'est, il aperçut dans le ciel une lueur reflétée comme celle d'un immense incendie. C'était chose

commune en Double que les incendies allumés accidentellement ou par vengeance : aussi le docteur ne s'étonnait pas trop de ce feu, quand tout à coup l'idée lui vint que ses bois des Goubaux étaient de ce côté-là.

Soucieux il rentra chez lui, soupa petitement, et, après avoir raconté à la Grande et à Sylvia, qui l'avaient attendu, le résultat de ses démarches, il allait se coucher lorsqu'au portail de la basse-cour on ouït heurter avec force. Assailli d'un sinistre pressentiment, Daniel sortit, et, après qu'il eut enlevé les barres et ouvert la porte, le vieux Claret se précipita, tout essoufflé :

— Vos bois des Goubaux brûlent !

XXVII

Dans toutes les églises de la Double, les cloches sonnaient à force pour annoncer au peuple catholique la venue de la Mission. Trois Pères de la Foi ou Pacanaristes, appelés par l'abbé de Bretout leur ancien confrère, recevaient l'hospitalité au château de Légé, d'où ils rayonnaient sur le pays. Chaque soir, les chaires des paroisses retentissaient des anathèmes lancés contre l'impiété du siècle et l'esprit de la Révolution. Les paysans, racolés par des émissaires, pressés par les gens « comme il faut », venaient en foule entendre les Pères, dont ils ne comprenaient guère les sermons, — expliqués ultérieurement, il est vrai, et commentés par les curés, au prône du dimanche, — mais dont ils admiraient de confiance les gestes pathétiques et les grands éclats de voix. Le thème des prédicateurs était à peu près le même partout : urgence de se convertir et de revenir à la religion pour détourner de la France la verge du Seigneur prête à frapper de nouveau ; obligation d'affirmer sa foi en face de l'hérésie qui, par le malheur des temps, dressait sa tête contre notre mère l'Église ; nécessité de recevoir l'absolution de ses péchés au sacré tribunal de la pénitence et de s'approcher de la sainte table... Tout cela renforcé par quelques peintures affreuses de l'enfer, des divers supplices éternels, et entremêlé de rigoureuses diatribes contre les impies, les libertins et les parpaillots.

Et puis ces missionnaires distribuaient des chapelets bénits par notre Saint Père le pape, des images de piété, des médailles miraculeuses et autres amulettes qui amusaient les bonnes femmes et les enfants. Mais ce qui frappait surtout la masse du peuple, c'était les cérémonies solennelles, les processions en masse, et les érections de croix sur les places des bourgs.

Grâce à l'initiative toute-puissante de M. l'abbé de Bretout, il avait été décidé qu'une croix colossale serait plantée à la cime de la colline du Signal, d'où elle dominerait et protégerait toute la contrée de Double, étant comme le sceau et le couronnement de l'œuvre accomplie par les Pères.

Le jour où fut close la Mission, les curés d'une dizaine de paroisses doubleaudes se rassemblèrent à Échourgnac, amenant avec eux une partie de leurs ouailles. La cérémonie était précédée d'une messe qui fut longue à cause du grand nombre des communiants, mais enfin, après l'*ite missa est*, les curés, comme des sergents de bataille, rangèrent toute cette foule, dont la majeure partie avait suivi la messe du dehors, faute de place, et l'acheminèrent processionnellement vers les hauteurs du Signal.

Marchaient les premiers une douzaine d'hommes recrutés non sans peine parmi les plus robustes, ce qui d'ailleurs n'était pas beaucoup dire. Ces hommes, qui se relayaient souvent, portaient péniblement sur leurs épaules osseuses une énorme croix de bois équarri, ornée des instruments de la Passion façonnés tant bien que mal par le sabotier du lieu : marteau, tenailles, clous, lance, échelle, roseau, etc. Puis, entre les gendarmes de Ribérac, sabre au clair, envoyés pour leur faire honneur, venaient l'abbé de Bretout, les Pères de la Mission, et les curés des paroisses, qui chantaient des psaumes, aidés de leurs marguilliers.

Derrière le clergé, les notables du pays : M. de la Fayardie, conseiller général, M. le vicomte de Bretout, M. Servenière (de Fontblanche), MM. Jamet de Garipuy, accourn tout exprès de Bordeaux, Trécand, du château de Creyssac, Grantexier, de Servanches, des Garrigues, juge de paix, Carol (de la Berterie), les maires des environs escortés de leur conseil municipal, et quelques autres seigneurs de moindre importance.

Après tous ceux-là fourmillaient en masse les gens du menu peuple, groupés par paroisses derrière la bannière de leur saint patron. Les hommes, en culotte de grosse toile de charpail, en blouses décolorées, en vestes rapiécées, d'aucuns nu-pieds, d'autres chaussés de lourds sabots, avançaient lentement, leur bonnet ou chapeau à la main. Les femmes, en brassières de serge, en cotillon de droguet usé, coiffées de madras de coton ou de coiffes à barbes, égrenaient leur chapelet de verroterie et murmuraient en patois les paroles rituelles. Çà et là, comme les chiens de berger de ce troupeau humain, trois ou quatre gardes particuliers, leur plaque au bras, marchaient sur les flancs. Même, Mornac, le garde de Légé, portait par-dessus sa blouse neuve un briquet suspendu à un large baudrier de buffle. Les métayers et les domestiques des messieurs du pays étaient là aussi, et quelques-unes de leurs créatures affidées : Pirot, Guérinet, — le bouvier de M. Carol et son rival heureux auprès des chambrières de la Berterie, — Queyrol, — ancien lutteur de profession, grand chenapan au service de M. Trécand, sorte de factotum sans emploi déterminé, — Badil, Moural, et d'autres encore, de ces mauvais garnements qui rôdent autour des bonnes maisons, prêts à tout pour un os à ronger.

Tout ce monde allait difficilement par les chemins défoncés, bosselés, bordés de ronces où s'accrochaient les cotillons des femmes. De cette longue colonne serrée, de tous ces gens qui se talonnaient, s'élevait la rumeur confuse des prières et des conversations particulières, au-dessus de laquelle fusaient les voix des prêtres qui chantaient d'abord, derrière la croix. Parfois le cri d'un enfant, sur les orteils duquel un sabot avait lourdement pesé, jaillissait, douloureux; puis grinçaient les récriminations de la mère qui le menait par la main. D'autres fois, c'était la voix d'un camarade complaisant, qui jetait dans l'oreille d'un sourd une réponse ouïe par tous :

— Dieu merci, ça finit aujourd'hui!...

Après que la procession eut gravi la colline irrégulière du Signal, la foule se rassembla autour d'un massif de maçonnerie destiné à recevoir la croix. Celle-ci une fois solidement plantée, bien scellée, dûment aspergée d'eau bénite avec les prières obligatoires, un prêtre monta sur cette sorte de pié-

destal comme en chaire. Ce prêtre était un curé du voisinage, qui parlait bien le dialecte du pays et avait une voix de taureau mugissant. Avec beaucoup de sagacité, l'abbé de Bretout avait jugé que, pour le dernier jour, il était nécessaire de frapper l'esprit des paysans doubleaux, non seulement par une imposante cérémonie, mais encore par un sermon qu'ils pussent entendre et comprendre. Et c'est pourquoi il avait fait appel à ce curé, sorte de Bridaine campagnard, célèbre par sa faconde patoise et par sa voix.

Ce fut une agréable surprise pour tous les paysans que d'ouïr le prédicateur parler dans leur idiome local. Les missionnaires, avec leurs grands gestes et leurs discours pathétiques dont ils ne saisissaient pas le sens, les remuaient, à coup sûr, ils ne les convainquaient pas. Mais, quand le curé de Saint-Christophe commença de discourir en patois sur la Passion de Jésus-Christ, en montrant avec une baguette chacun des attributs attachés à l'énorme croix du supplice qu'il dépeignait, il y eut des murmures de satisfaction dans la multitude. Toutes ces têtes falotes, souffreteuses, de pauvres gens crédules et naïfs se tournèrent vers lui et le contemplèrent avidement, bouche bée. C'était un grand gaillard, une sorte de géant, comme le patron de la paroisse qu'il desservait. La force ou les seules apparences de la force imposent toujours aux paysans : aussi ce colosse à la tête presque prodigieuse, à la voix bramante, ne manquait pas de les émouvoir ; sur toutes ces figures maigres, terreuses, dans tous ces yeux mornes d'habitude, il semblait qu'une pensée revécût à l'évocation brutalement faite des souffrances du Christ.

Après avoir minutieusement décrit ces souffrances, l'orateur maudit et stigmatisa les bourreaux du Sauveur et montra comment la malédiction divine accablait toujours le peuple d'Israël, dispersé par toute la terre, en proie au mépris des nations. Ces objurgations ne touchaient guère les assistants, qui, n'ayant jamais vu de Juifs, ne pouvaient avoir pour eux qu'une horreur de principe, traditionnelle, entretenue par la légende d'Ahasvérus, l'homme aux cinq sous, dont ils remarquaient l'image grossière aux étalages des colporteurs forains. Mais, quand le prédicateur en vint à dire que présentement

certaines gens crucifiaient encore Jésus tous les jours et renouvelaient toutes les tortures qu'il avait endurées; que ces misérables n'étaient pas à Jérusalem, mais en Périgord; que chacun les rencontrait et les coudoyait dans les foires et les marchés de la contrée; que non loin de là, même, à Laroche-Chalais, ces méchants hérétiques avaient un prétendu temple et que c'était, au vrai, la maison du Diable, — oh! alors, toutes ces excitations fielleuses, ces exécrations virulentes, qui visaient, non plus des êtres impersonnels, mais des gens connus, des voisins, faisaient passer dans les ternes prunelles des paysans crédules toutes les lueurs de la haine.

Puis, se reprenant, le curé de Saint-Christophe dit qu'il n'était même pas nécessaire d'aller aussi loin pour trouver de ces misérables suppôts de Satan; que là, tout près, — et il tendait le bras dans la direction du Désert, — il y en avait qui par leurs paroles, leur actes, toute leur infâme vie, étaient le déshonneur du pays et attiraient sur lui la colère divine.

C'est à cette présence des huguenots qu'il attribuait tous les fléaux qui désolaient la malheureuse Double. Après avoir longuement discouru sur ce propos, il assura que la fièvre, la misère, la mortalité, ne disparaîtraient que lorsque la contrée serait entièrement purgée de la race abominable de Calvin. Il fallait donc prier, prier ardemment le Seigneur de dissiper ses ennemis et lui demander la grâce d'être les instruments dont il se servirait pour les détruire!

Et, sur cette charitable péroraison, levant ses grands bras vers le ciel, l'orateur, rouge d'une sainte fureur, entonna de sa voix puissante le psaume *Exsurge, Domine*, repris par les chantres et le clergé. — « Que le Seigneur se lève, et ses ennemis seront dispersés, et ceux qui le haïssent fuiront devant sa face... »

Toujours froid et impassible, l'abbé de Bretout suivait de ses yeux clairs l'effet des paroles violentes et passionnées du prédicateur, visible sur les figures hébétées des assistants, et il se réjouissait en songeant à la riche moisson que donneraient quelque jour ces semences déposées dans l'âme obscure des paysans.

Sur son ordre bref, la procession prit pour le retour un autre chemin, qui passait près du Désert.

Lorsqu'on défila au bout de l'allée, les chants redoublèrent d'énergie, tellement que Daniel fut appelé au dehors par les abois furieux de César. Du portail il contempla non sans étonnement ces paysans maladifs, ces femmes flétries avant l'âge, qui le dévisageaient avec horreur, tandis que les prêtres enflammés de zèle clamaient furieusement :

— « Mais Dieu brisera les têtes de ses ennemis, les têtes superbes de ceux qui marchent avec complaisance dans leurs péchés... »

— A qui diable en ont-ils? — disait le docteur à Sylvia, qui l'était venue rejoindre.

Tout à fait en queue de la procession marchait un cavalier qui avait mis pied à terre, plein de révérence, et menait son cheval par la bride. Arrivé à hauteur de l'allée, le quidam remonta sur sa bête, et, tournant court, se dirigea vers le portail du Désert. A trente pas, Daniel le reconnut pour l'huissier qui l'avait assigné devant le tribunal correctionnel lors de son affaire avec le vicomte de Bretout. Aussitôt il comprit de quoi il s'agissait. Devant le portail, l'huissier descendit de cheval et dit à Daniel :

— Monsieur Charbonnière, j'ai un acte à vous remettre.

— Remettez.

Là-dessus, l'autre tira un papier de sa poche, puis un galimart de corne et un tronçon de plume d'oie, mit le « parlant à », en s'appuyant contre la selle, et tendit l'acte au docteur, qui le reçut.

Pendant que l'huissier s'en retournait, Daniel lut l'assignation qui lui était donnée à la requête de demoiselle Ursule-Zélie Cherrier, aux fins de s'entendre condamner à payer à ladite demoiselle la somme de huit mille huit cents et des francs en capital et intérêts à elle dus.

Quoiqu'il pressentît depuis quelque temps cette mise en demeure, le docteur fut d'abord surpris. Tant que la chose était restée dans le vague, elle n'avait pour lui qu'une existence contingente et incertaine. Maintenant il en était bien autrement : cette éventualité s'était réalisée, la menace avait pris corps, le papier timbré était entre ses mains, qui l'assignait, à trois semaines de là, devant le tribunal de Ribérac. La vision nette de la vérité se dressait devant Daniel, inexorable :

faute de désintéresser Zélie, c'était l'expropriation et la vente de ses biens et héritages.

Et puis cette réclamation lui rappelait une autre dette, celle de Légé, plus importante encore, exigible dans quelques jours. Sans ce malheureux incendie de ses bois des Goubaux, imputable évidemment à la malveillance, le docteur se disait qu'il serait parvenu peut-être à désintéresser sa cousine par la cession de la coupe et du fonds. Maintenant la coupe était brûlée, et le fonds aux souches carbonisées ne trouverait d'acquéreur qu'à vil prix. Cet événement servait si bien la haine de ceux de Légé que parfois Daniel se demandait si ces mortels ennemis n'en avaient pas été les instigateurs. Cependant l'action eut été si atroce que sa bienveillance naturelle l'empêchait de s'arrêter à cette idée.

Quant à Zélie, il aurait pu la payer en lui cédant le moulin de Chantors et les prés en dépendant, mais elle n'estimait le tout qu'au tiers de sa valeur. Celle-là, quoiqu'elle fût très mal disposée pour Daniel, c'était surtout la cupidité qui la mouvait...

Sept ou huit jours après cette assignation, vint un autre huissier qui signifia au docteur la grosse en forme exécutoire de l'obligation consentie au défunt M. de Légé, avec sommation de rembourser la somme prêtée, faute de quoi il y serait contraint par toutes les voies de justice.

Cette fois, la catastrophe était là, imminente. Entre la haine de sa cousine et la cupidité de Zélie, Daniel se sentait happé comme entre les mors d'un étau, dont les avoués des deux hostiles femelles allaient manœuvrer la vis avec leur vigueur accoutumée. C'était la fin qui approchait. Tout le domaine du Désert, y compris le moulin et les bois, qui dans la vallée de l'Ille aurait valu cent mille francs, dans la Double insalubre n'en valait qu'une quarantaine, et, par l'avilissement qui résulterait d'une vente à la barre du tribunal, n'en produirait peut-être que vingt ou vingt-cinq. Le principal des dettes, les intérêts et les frais de justice, énormes, absorberaient l'entier prix d'adjudication et même au delà. Alors il faudrait quitter la vieille demeure des ancêtres, cette maison qui les avait abrités vivants et où ils étaient morts... Et pour aller où? Terrible point d'interrogation, qu'il semblait à Daniel voir

effectivement devant ses yeux fixement ouverts, accompagné de ces deux autres, encore plus angoissants : « Comment faire vivre les siens?... Comment les préserver de la misère?... »

En songeant à tout cela, le docteur se disait que, dans la situation où il était acculé, une seule chose restait possible : tirer un prix raisonnable de sa propriété par une vente à l'amiable qui lui épargnerait une expropriation ruineuse. Il lui resterait ainsi quelques bribes, ses dettes payées. Mais pour cela il fallait trouver aussitôt un acquéreur, ce qui était difficile. Alors il se rappela un ami de son père, M. Baraine, riche marchand de biens à Laroche-Chalais, et il lui vint à l'esprit que cet homme de « la bande noire », comme on les appelle au pays périgordin, pourrait lui aider à sauver quelque chose de la déconfiture.

M. Baraine était un vieillard en cheveux blancs, huguenot rigide, fort considéré dans la petite Église réformée du lieu, dont il était un des anciens. Il accueillit Daniel poliment, mais avec une froideur qui fit regretter à celui-ci sa démarche. Après avoir écouté sans mot dire l'exposé de la situation, le marchand de biens exprima ses regrets de ne pouvoir être utile au fils d'un de ses amis, mais il ne voyait pas la possibilité de vendre le Désert dans un délai aussi court.

— Mais, monsieur, — fit Daniel, — vous achetez souvent des propriétés pour les revendre à votre guise. Estimez la mienne selon votre conscience : je m'en rapporte à vous. Quand vous l'aurez revendue, vous me donnerez ce qui restera finalement, après avoir désintéressé mes créanciers et prélevé votre juste bénéfice.

— Vos créanciers n'attendraient pas que j'eusse trouvé un acquéreur : il me faudrait faire l'avance de ce qui leur est dû. Avec les frais d'actes, cela irait à une vingtaine de mille francs... Je ne puis pas faire cette affaire.

Et M. Baraine se leva.

— Alors, — repartit Daniel, — pardon de vous avoir dérangé. Je vous salue, monsieur.

En s'en allant, il réfléchissait à ce refus opposé par un vieil ami de son père, par un homme riche, qui avait fait beaucoup d'affaires dans des conditions moins avantageuses et moins sûres. Ce M. Baraine, qu'il avait vu autrefois au

Désert assis à la table de famille, chez lequel il avait été lui-même, jeune garçon, mené par sa tante Noémi, les jours de fête, il semblait avoir oublié tout cela. Son attitude avait été celle de l'indifférence presque malveillante : à quoi l'attribuer? Un mot de son interlocuteur mit Daniel sur la voie et lui montra clairement la vérité. Le protestantisme officiel de Laroche-Chalais ne considérait plus le docteur Charbonnière comme un des siens, lui en voulait sourdement d'avoir abandonné la Réforme et tout exercice de culte, lui, de vieille race huguenote. Sans aller jusqu'aux démonstrations d'hostilité, le pasteur et les anciens ne l'aimaient pas plus que les curés et les dévots. Pour ceux-ci, Daniel était un hérétique abhorré; pour les notables huguenots, il était une espèce de renégat....

— Eh bien, père? — lui demanda Sylvia lorsqu'il rentra, le soir, las de cette longue course.

Il secoua négativement la tête.

— Oh! — s'écria-t-elle affligée, en l'étreignant, — que c'est malheureux!... Moi, j'ai été habituée à la misère, mais toi!...

— Ne te chagrine pas, ma fille chère! — répondit-il en la baisant au front avec tendresse. — Il n'arrive rien à personne qu'il ne soit en état de porter!

XXVIII

Au jour fixé par l'assignation, le tribunal accorda en rechignant à l'avoué de Daniel la remise de l'affaire à un mois. Puis vinrent les vacances, et, après un jugement condamnant le débiteur, une nouvelle remise, réclamée, cette fois, par l'avoué de Zélie, qui mariait sa fille. Entre temps une saisie immobilière avait été pratiquée au Désert, à la diligence de l'avoué de madame de Bretout. Ensuite, les procédures ayant été jointes, le cahier des charges fut dressé et publié. Parmi tout cela, naturellement, significations d'actes inutiles, d'avoué à avoué, incidents provoqués par ces honorables chicanous, — jugements préparatoires, interlocutoires, oppositions, etc.

Ainsi traînait le double procès et peu à peu se retardait le dernier acte de ce petit drame judiciaire. Ce n'est pas que Zélie et madame de Bretout ne pressassent leurs avoués. Mais les

affaires rapidement menées ne sont pas de bonnes affaires pour les gens de loi : il faut, pour être bonnes, qu'elles aient été assaisonnées avec toutes les herbes de la Saint-Jean que tient en provision la chicane.

Enfin, le jour de l'adjudication venu, après deux enchères, les biens du docteur Charbonnière furent adjugés à l'avoué de madame de Bretout, au prix de vingt-deux-mille quatre cents francs.

Ce résultat était déplorable pour Daniel. Heureusement, un gentillâtre libournais, désireux d'acquérir une propriété en Double pour y venir chasser, fit dans le délai légal une surenchère du quart, laquelle donna lieu à une nouvelle adjudication, fixée au 15 juin, sur la mise à prix de vingt-huit mille francs.

Le 15 juin, après trois enchères successives, le surenchérisseur se retira par courtoisie devant madame de Bretout, à la sollicitation d'un ami commun des deux familles, déniché fort à propos par l'oncle curé de la Jemaye. La cousine de Daniel resta donc adjudicataire pour la somme de vingt-neuf mille cent cinquante francs.

Malgré le soin consciencieux avec lequel les hommes de loi en cause avaient fait foisonner les frais, il devait revenir à Daniel un reliquat de quatre ou cinq mille francs. Mais il fallait attendre l'ouverture — et la clôture — de l'ordre judiciaire, car les dispositions de madame de Bretout ne permettaient pas d'espérer un ordre amiable.

Une autre circonstance favorisa le docteur. L'huissier saisissant, au lieu de se transporter sur les lieux, s'était borné à rédiger son procès-verbal au vu de la matrice cadastrale de la commune où était situé le Désert, en sorte qu'il n'avait pas saisi un fonds situé dans une commune voisine.

L'immeuble échappé à la saisie n'avait qu'une faible valeur : c'était une lande sur laquelle était construite une bicoque, avec de mauvais taillis et un bois de châtaigniers, — le tout d'une contenance de dix journaux environ, soit quatre hectares. — Néanmoins, c'était pour l'exproprié une ressource appréciable. Par là il demeurait en contact avec la terre, et pourrait se réfugier et s'abriter tant bien que mal dans cette baraque abandonnée depuis longtemps par l'essarteur.

Dès le surlendemain de l'adjudication, Daniel se rendit « aux Essarts ». L'habitation n'était qu'une méchante maisonnette en bois, en torchis et en pisé, comme la plupart de celles de la Double. Elle était divisée en deux compartiments que séparait une mince cloison, l'un pour les personnes, l'autre pour les bêtes, — exactement comme celle des Huguettou défunts, où il avait débarqué lors de son retour au pays. — La toiture était à demi effondrée, les murs crevassés par endroits.

« Nous ne coucherons pas dehors, — se dit-il, — après que la tuilée sera réparée... »

Ayant tout bien considéré, le docteur prit le chemin de Saint-Michel afin de voir un ouvrier pour les réparations à faire et aussi pour visiter M. de Fersac, qui l'avait mandé.

Le pauvre gentilhomme était en fâcheuse posture pour le moment, retenu au logis par la goutte, et, de plus, travaillé par cette autre maladie que maître François baptise : « faulte de monnoie ». Dans cette passe désagréable, sa philosophie ne lui faisait pas défaut : c'est en plaisantant qu'il accueillit le docteur :

— Un dieu nous a fait ces loisirs !

— Et peut-être aussi une déesse ! — répondit Daniel.

— Cela se pourrait... Et vous, comment vont vos affaires ?

Quand le docteur eut tout raconté, M. de Fersac répliqua :

— *Homi homini lupus*... Moi, mon cher docteur, j'ai été obligé de vendre mon meilleur domaine, celui qui nourrissait la maison, pour rembourser à votre gente cousine une ancienne dette contractée envers le digne auteur de ses jours, dette doublée par des intérêts follement usuraires...

Disant cela, M. de Fersac se souleva un peu sur le vieux fauteuil Louis XV où il était assis, sa jambe droite reposant sur un oreiller que supportait un tabouret.

— Encore si je n'étais pas podagre !... — ajouta-t-il.

Après avoir examiné le pied malade, le docteur appela Madalit et lui expliqua la manière de faire des cataplasmes et la façon de les appliquer. Puis il dit au comte :

— Ce ne sera rien, l'accès n'est pas grave. Dans une quinzaine, vous remonterez à cheval : donc ayez un peu de patience. Mais, surtout, point de vin vieux, de café, de liqueurs ! Buvez de bonne eau claire... et privez-vous du reste !... Ce n'est pas le temps de faire des libations à Bacchus et à Vénus !

En sortant du château, Daniel alla chez un maçon nommé Coli, surnommé par un jeu de mots facile « Colimaçon », et l'emmena aux Essarts. Ainsi qu'il arrive au fond des campagnes, où le travail est rare, Coli devenait, à l'occasion, couvreur, plâtrier et même un peu charpentier. Ayant bien étudié les choses, il promit de faire la besogne pour la somme de quarante écus, à la condition que les matériaux lui fussent amenés à pied d'œuvre, et qu'on lui fournît un goujat manœuvre pour l'aider. Et, sur ce point, il proposa l'aîné de ses garçons, qui serait payé vingt sous par jour, et cela fut accepté...

Tout étant bien convenu, le lendemain, de grand matin, Daniel lia ses vaches, et, avec la Grande, s'en fut à la Tuilière, où il prit un chargement de tuiles et de briques qu'il mena aux Essarts. Coli se mit à l'œuvre incontinent avec son fils, et, comme il lui tardait de toucher son argent, contre l'ordinaire des ouvriers de campagne il fit diligence, et finit en quinze jours de réparer la maison. Après quoi, il se mit à construire une petite grange ou écurie destinée à remplacer l'ancienne, qu'il avait transformée en une vaste chambre.

Cependant le docteur avait vendu son troupeau de moutons, ses vaches d'élevage, fors une qui était bonne laitière, les cochons, et la plus grande partie de la volaille, portée au marché de Mussidan par la Sicarie. Il lui tardait fort de quitter le Désert depuis que ce domaine appartenait à madame de Bretout. Au reste, Pirot, dépêché par ses maîtres, était venu lui signifier d'avoir à déguerpir sans retard. Aussitôt donc qu'il le put, Daniel commença son déménagement, aidé d'un métayer de M. de Fersac qui fournissait sa charrette.

Après deux jours, ce déménagement fut interrompu par un orage épouvantable qui passa sur la Double et ravagea une douzaine de communes. Les blés, les seigles, les maïs, le millet, les haricots, tout fut haché par la grêle. Les noyers et les châtaigniers à fruit furent dévastés, fracassés ou déracinés par l'ouragan. Rien ne resta des espérances de la récolte : c'était la misère, la famine pour la contrée. Cette grêle venant après le gel des vignes, échu en avril, accablait les populations et les stupéfiait. De mémoire d'homme, on n'avait vu dans le pays un désastre aussi complet, aussi général. Que faire après

cela? Crever de faim tous, hommes, femmes et petits enfants, ou prendre le bissac sur l'échine et s'en aller de porte en porte quêter son pain dans le haut Périgord! Une sourde indignation, un soulèvement des consciences, exprimés par les blasphèmes de quelques-uns, protestaient contre ce malheur immérité. Quoi! c'était moins d'un an après la Mission réparatrice, après l'expiation publique et solennelle des péchés commis par eux, peuple de la Double, que Dieu les frappait si rudement!... Ainsi raisonnaient vaguement les cerveaux faibles et obtus de ces gens-là. Aussi, après les premières heures d'affaissement, de prostration, vinrent les pensées de révolte et les cris de colère : le bon Dieu n'était pas juste!... « Au diable la Vierge et les Saints! » disaient, deux jours plus tard, le dimanche, devant l'église d'Échourgnac, les paysans assemblés. La fermentation des esprits, qui s'excitaient mutuellement, éveillait dans cette foule irritée le besoin de se venger, de faire retomber sur quelqu'un, sur quelque chose, le poids de la colère universelle :

— N'entrons pas dans l'église!

— F...-nous de la messe!

Mais alors Badil, venu là comme par hasard avec son ami Moural et la Cadette, fit observer que la messe n'en pouvait pas davantage. La véritable cause des malheurs qui abondaient sur la Double, le curé de Saint-Christophe l'avait dite là-haut, en son prêche : c'était la présence dans la contrée des méchants huguenots.

— Oui! oui! c'est ça! — firent quelques-uns, prompts à prendre la voie.

— On devrait les chasser du pays, ces scélérats! — disaient d'autres.

— Si nous n'étions pas des couards, nous le ferions sur-le-champ! — déclara l'avocat de village.

La fureur de la foule trouvait là pour se traduire en actes un objet tangible. Toutefois, si exaspérée qu'elle fût collectivement, chacun pensait, en son for intérieur, qu'à Sainte-Aulaye, à Laroche-Chalais, où était ce temple dénoncé par le curé comme étant « la maison du Diable », les parpaillots étaient nombreux et ne se laisseraient pas faire tout bellement : il faudrait en découdre. Cette réflexion faisait hésiter même les plus

violents, qui s'agitaient beaucoup et braillaient, mais ne partaient pas, lorsque, ce misérable Badil ayant crié : « Au Désert! » toute cette multitude, courageuse maintenant contre un seul homme, répéta, forcenée : « Au Désert!... au Désert!... »

Et alors, armés de leurs lourds bâtons, de gros piquets arrachés aux clôtures, de fourches en fer ravies dans les étables, quelques-uns de serpes, tous de couteaux, hommes et femmes, vieux et jeunes, roulèrent en une foule désordonnée dans le chemin qui menait à la vieille demeure huguenote.

A quelque distance, ceux qui marchaient en tête rattrapèrent un vieux mendiant à cheveux blancs, pieds nus, qui les interrogea :

— Et où allez-vous si pressés, braves gens?

— Nous allons jeter hors de la Double des chiens de parpaillots qui nous ont fait écraser par la grêle! — répondit Badil.

— Voire!... Comment auraient-ils pu le faire?

— Ils sont tous sorciers! — répondirent quelques voix.

— Mais, braves gens, j'étais à Laroche-Chalais lorsqu'il grêla, je viens présentement de Sainte-Aulaye, et je vous puis affirmer que les blés des huguenots ont été grêlés comme ceux des bons christians....

— Ôte-toi de là, vieille bête! tu ne vaux pas mieux qu'eux! dirent plusieurs en le bousculant avec rudesse.

En chemin, toutefois, d'aucuns, y voyant un peu plus clair que les autres, se dérobèrent isolément, çà et là, dans un taillis, derrière une haie, traînèrent en arrière et prudemment revinrent chez eux. Ils étaient sept ou huit peut-être. Tout le reste continua, en braillant de basses injures à l'adresse du parpaillot. Bruyamment ces attrompés se remembraient entre eux leurs prétendus griefs contre lui. Le projet de suppression des étangs, chose étrange, irritait ces paysans dont la plupart ne possédaient pas un pouce de terre. Il y avait pourtant là quelques rares petits propriétaires, comme ce mauvais Fréjou qui véhémentement se plaignait d'avoir été exploité par ce sorcier de médecin *higounaou*. Dans cette cohue, il y avait aussi nombre de gens soignés gratuitement par le docteur, et auxquels il avait fourni des remèdes : nul ne s'en souvenait.

Ceux-là comme les autres s'animaient contre lui par des vociférations haineuses. C'était un brigand, un assassin, un empoisonneur, un de ces maudits parpaillots dont avait parlé le curé de Saint-Christophe, auxquels il fallait courir sus comme à des chiens enragés!

Et les meneurs de cette bande renchérissaient sur les injures, les calomnies, les accusations perfides, et attisaient encore la colère des paysans ameutés contre la maison du Désert.

Pendant que cette troupe fanatisée par des gredins allait vers sa maison, Daniel et Sylvia, avec les deux petits, étaient aux Essarts depuis le matin, occupés à placer et mettre en ordre les meubles et les objets déjà déménagés. La Grande, restée seule, fut surprise par cette horde qui se rua dans la basse-cour en proférant des cris de mort et des hurlements sauvages.

Elle était, à ce moment, décoiffée pour rattacher ses cheveux, et n'eut que le temps de saisir derrière la porte le « billon » de son défunt Mériol. En voyant cette géante qui fonçait sur eux, les yeux flambants, les cheveux au vent comme une crinière grise, les premiers assaillants s'arrêtèrent, puis s'écartèrent sous le choc du pesant gourdin qui cognait dur et faisait jaillir le sang de ces fronts de brutes frénétiques. Tant qu'elle n'eut devant elle qu'une trentaine d'hommes, la vaillante femme les tint en respect, non sans recevoir elle-même quelques horions. Mais la poussée des suivants envahit bientôt la cour et finit par l'envelopper. Parfois elle se retournait et chargeait, pour se dégager, ceux qui l'attaquaient de dos; puis, furieuse, la figure sanglante, elle revenait aux autres, crachant des insultes à tous :

— Tas de bandits! lâches canailles!... Deux cents contre une femme!...

Quoique meurtrie, haletante, seule contre les assassins qui l'entouraient, son seul bâton contre tous ceux levés sur elle, la géante se défendait encore, lorsque l'odieux Badil, venant traîtreusement par derrière avec une troupe qui avait fouillé en vain la maison pour y trouver Daniel, lui planta une fourche de fer dans les reins, en même temps que les coups de trique pleuvaient sur sa tête. Alors elle chut à la renverse et les coups redoublèrent, et la foule, en rut de crime, hommes

et femmes sautèrent sur elle, la piétinèrent, lui écrasèrent la face de leurs gros sabots ferrés. De cette masse grouillante qui recouvrait la malheureuse, chacun se pressant, se heurtant aux voisins pour la frapper, s'élevaient des clameurs de cannibales, des rugissements de bêtes féroces, parmi lesquels jaillit, en une seconde d'accalmie, un glapissement de femme :

— Il faut la faire brûler!

Cette idée atroce, née de la manie dévote qui porte parfois les foules en délire à anticiper sur le supplice de l'enfer, fut tumultueusement acclamée par tous, et aussitôt des fagots pris sous le hangar furent amoncelés au milieu de la cour. Puis, tirant ce pauvre corps, lequel avait encore des soubresauts de douleur, les uns par les cheveux, les autres par les bras, quatre ou cinq hommes le traînèrent jusqu'au bûcher improvisé.

Pendant ce temps-là l'infortunée, la bouche pleine de ses dents cassées, répétait inintelligiblement :

— Lâches! lâches!...

Mais bientôt, soulevée par vingt poignes, elle fut lancée sur les fagots où le feu fut bouté avec un brandon de paille.

Les cheveux grésillèrent d'abord, puis la flamme mordit la chair, et, tandis qu'hommes et femmes, dans l'ivresse du meurtre, dansaient autour du brasier en hurlant de joie, la martyre, parmi le feu et la fumée, s'agitait convulsivement et râlait :

— Tuez moi, lâches! tuez moi!

Cela dura un moment; puis les mouvements cessèrent, le râle se tut, et une horrible odeur de chair grillée se répandit dans la cour.

Alors une masse de fagots fut jetée sur le cadavre, qui acheva de se consumer.

Après le meurtre, ce fut le pillage, la destruction. Cette tourbe démente s'engouffra dans la maison déserte. En quelques minutes, tout ce qui était encore là fut saccagé, foulé aux pieds, volé. Les livres, les papiers, les menus objets jonchèrent la chambre de Daniel. Rien ne fut respecté que « Baltazar » : debout au milieu de son socle, les bras croisés sur sa poitrine de squelette, il avait tout l'air de contempler ces misérables avec un ricanement sinistre qui les arrêtait.

Le feu mis aux livres épars sur le plancher se communiqua rapidement aux habits, aux quelques meubles qui n'avaient pas été déménagés, aux paillasses éventrées dans les autres chambres, et un tourbillon de fumée jaillit des fenêtres ouvertes.

Là-dessus, arriva Mornac tout courant :

— Que faites-vous! — s'écria-t-il; — la maison est à la dame de Bretout!

Trop tard!... Les gens s'évadaient maintenant de ces murs qui flambaient en marchant sur la vaisselle et les bouteilles brisées, la plupart avec du linge caché sous la veste ou la blouse, les poches bourrées de menus objets, ou bien ils emportaient effrontément des ustensiles à la main. Badil s'était emparé d'un fusil ancien monté en argent; Moural avait choisi une romaine à peser; la Cadette, une soupière en étain de glace qu'elle tenait dans son tablier. Queyrol avait raflé les bijoux et les petits objets antiques, y compris la bague au serpent que jadis avait rendue Minna. Tous s'étaient pourvus qui d'une marmite, qui d'une pelle de cuisine, d'un bassin de laiton, d'un plat, d'une paire de souliers. Jusqu'à ce mauvais Fréjou qui s'était adjugé une curieuse fontaine en cuivre où était naïvement représentée la chute de nos premiers parents. On eût dit que chacun voulait garder de cette triste journée un souvenir compromettant. Un enfant mêlé à cette invasion avait trouvé dans la maie un chanteau d'une demi-tourte et mordait à même avec voracité. De vin, il n'y en avait plus au logis, sauf dans la cuisine quelques pintes, vitement bues par les premiers entrés.

Il commençait à pleuvoir, de manière que les gens chassés de là par le feu, et ne pouvant s'abriter dans la grange et sous le hangar incendiés comme l'habitation, prirent le parti de se retirer, pressés d'ailleurs de mettre en sûreté leur butin. Peu à peu la foule s'écoula, sauf quelques obstinés qui, tout comme sur un champ de bataille abandonné, cherchaient quelque épave dans les débris.

Puis ceux-là mêmes s'en allèrent enfin, et la maison du Désert finit de brûler, solitaire, sous la pluie qui ruisselait...

Vers le soir, Daniel qui venait avec la bourrique pour quérir encore certains objets, trouva dans la cour trois ou quatre poules échappées aux pillards, qui s'inquiétaient de leur

enjuchoir disparu. La vieille Jasse, revenue des prés, tête basse, attendait patiemment sous l'eau.

Surpris par ce désastre, le docteur demeura immobile un instant, puis, ne voyant pas la Grande, il eut un pressentiment sinistre. Ce tas de braise, d'où s'exhalait avec un mince filet de fumée une nauséabonde odeur de chair brûlée, lui fit deviner bientôt la vérité abominable.

— O pauvre chère créature!

Et, fouillant avec une perche les charbons qui s'éteignaient, il découvrit les restes carbonisés de la géante au cœur d'or qui lui avait servi de mère.

Accroupi sur une pierre, la tête dans ses mains, il pleura longuement, tandis que le crépuscule déjà l'enveloppait d'ombre.

Enfin il se releva et s'éloigna de l'habitation incendiée, emmenant la jument aux Essarts.

XXIX

C'était le soir. Devant sa nouvelle demeure, Daniel était assis sur un banc et regardait fixement une lourde fumée d'écobuage qui flottait au ras de la lande défrichée. Autour, les taillis de chênes s'évanouissaient peu à peu, et une âcre odeur de racines brûlées et de terre surchauffée se mélangeait aux senteurs humides des bois. Au loin, vers l'étang des Oulmes, un courlis jetait par intervalles son cri aigu, comme un appel plaintif. Assis à terre près de son maître, César, les oreilles dressées, écoutait sans bouger les bruits, perceptibles pour lui seul, des bêtes noires et rousses qui rôdaient par les fourrés, à l'heure venue de la glandée et du gagnage.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le terrible événement qui avait brusquement achevé de déraciner du Désert Daniel et les siens. L'image de l'infortunée Sicarie si affreusement martyrisée le hantait souvent, et il lui semblait alors avoir devant les yeux ce tronc informe et graisseux d'où sortaient des entrailles grillées, ces membres carbonisés dont les extrémités avaient disparu, et surtout cette lamentable tête réduite à un moignon fuligineux.

En se remémorant ces tristes choses, Daniel songeait avec un frisson à ce qui serait arrivé si les enfants et Sylvia eussent été au Désert lors de l'irruption des paysans.

Le travail pourtant amortissait un peu son noir chagrin. Il s'était donné courageusement à la besogne et avait organisé leur existence. Son premier ouvrage avait été de désherber un terrain derrière la maison et d'y tracer un jardinet. Ensuite il avait enclos l'habitation et la grangette dans une cour fermée de gros pieux. Puis il avait entrepris le défrichement de la lande. En attendant que le sol successivement mis en culture fournît des récoltes, la famille vivait avec les provisions apportées du Désert avant l'incendie : — seigle, blé d'Espagne, millet, haricots et quelques sacs de pommes de terre qui dataient de l'année précédente. — Le lait de la vache et celui d'une bonne chèvre étaient aussi une précieuse ressource pour tous, principalement pour les petits.

De pain, on n'en faisait point aux Essarts : il n'y avait pas de four. Mais parfois la ménagère, ayant vendu au marché de Mussidan quelques douzaines d'œufs ou une paire de poulets, prenait chez le fournier une tourte de pain bis pour la soupe. Le reste du temps, tous vivaient de miquet, de pommes de terre, et mangeaient des « millassons » de maïs en guise de pain.

En somme, l'adaptation de la famille à sa condition nouvelle se faisait assez bien. Les enfants étaient trop jeunes pour sentir le changement survenu dans leur vie, et Daniel acceptait les choses avec sa philosophie ordinaire. Sylvia, seule de la maison, avait des regrets, non pour elle, la vaillante femme, mais pour « le père » : le voir travailler tout le jour et vivre comme un paysan, voilà ce qui la poignait.

Deux autres commensaux s'accommodaient assez mal du changement. « César », — un fils de l'ancien, — obligé de se contenter d'une pâtée à peu près semblable à la « baquade » du cochon, n'avait plus le poil aussi luisant. Les os de poulet qu'au Désert il faisait craquer dans sa gueule puissante, il devait les regretter. De même, la vieille Jasse, réduite à la mauvaise herbe du pré ou à la palène des bois, dépérissait un peu. La bonne ration de carottes cuites avec de l'avoine, que tous les soirs elle trouvait à la porte de la cuisine, en revenant du pâturage au Désert, lui faisait défaut. Quelquefois Daniel, obser-

vant le flanc creux de la jument, en avait pitié et lui portait à l'écurie quelques jointées de farine de maïs :

— Tiens, pauvre bête! je ne puis faire mieux.

Quant à la bourrique, philosophe comme le maître, elle s'arrangeait de tout...

La nuit était venue, les bêtes étaient à l'étable, et Daniel songeait encore, assis là, sur le banc, lorsqu'une main se posa doucement à son épaule.

— Ne veux tu pas souper, père?

— Si, ma petite...

Le repas était frugal, ce soir-là, comme tous les jours, d'ailleurs. Même, ce qui était une privation, point de soupe comme à l'accoutumée : un miquet de millet en tenait lieu. Après cette bouillie, Sylvia posa sur la table un millasson de blé d'Espagne, qui, découpé par elle en tranches d'un beau jaune d'or, accompagna un plat de caillé.

— Ta soupe te manque, père! Mais après-demain je porterai du pain de Mussidan.

— N'y va pas exprès : je m'en puis bien passer!

Un pichet d'eau était là, venant de la fontaine proche: la seule recherche, c'est qu'elle avait été bouillie par mesure de précaution.

— Tout de même, — reprenait Sylvia, — quand je pense que tu as été élevé à vivre de bonne soupe, à manger de la viande trois ou quatre fois la semaine, et à boire du vin à ta soif, et qu'il te faut à présent manger du miquet et boire de l'eau, ça me fait peine!

— Ne te tourmente pas de cela, ma fille!... Il n'importe avec quoi on apaise la faim et la soif.

Après soupé, les enfants, ayant un peu chevauché les genoux de leur père, furent mis au lit. Restée seule avec Daniel, Sylvia continua de déplorer la pauvreté où était obligé de vivre le docteur.

— Un homme comme toi! — se récriait-elle.

— Un homme comme les autres, — faisait-il doucement.

— Non! non!

— Eh bien, soit! Puisque tu le veux, je reconnais que je diffère de la plupart en ceci que je ne fais nul cas de maintes choses qu'ils estiment fort. A l'encontre de la foule, pour qui

l'argent est un dieu, j'estime que la pauvreté contente est une bonne chose. Ne te tracasse donc pas pour moi.

Sylvia se tut, un moment, puis, retournant à son idée, elle expliqua au docteur qu'au moyen de ce qui devait lui revenir sur la vente du Désert il pouvait s'établir dans quelque endroit hors de la Double et se remettre à la médecine. Ce serait une vie plus convenable à sa personne et à sa suffisance que le métier de « pied-terreux ».

Et puis ils sortiraient tous de ce pays funeste, où elle craignait toujours pour lui et les enfants.

— Sylvia, — repartit Daniel, — il ne faut point médire de l'état de travailleur de terre : c'est le plus ancien, le plus nécessaire de tous, et, si l'on y regarde bien, le plus sain, celui qui déforme le moins l'homme en son esprit et en son corps. L'argent que tu dis, il vaudrait donc peut-être mieux l'employer à l'achat de ce pré et de ces terres qui sont à vendre par delà nos taillis. Mais nous n'en sommes pas là : si je ne me trompe, je ne suis pas près de toucher ce que me redoit ma chère cousine. Quand je l'aurai ensaché, nous verrons. Pour ce qui est de tes craintes, tranquillise-toi : elles sont vaines. L'arrestation des vingt-deux scélérats qui en prison attendent leur jugement a frappé le pays de terreur... Et ce sera bien autre chose après le châtiment!...

Deux jours plus tard, pendant que Sylvia était au marché de Mussidan, Daniel continuait un travail de défoncement commencé la veille. Dans la terre fraîchement remuée, les petits se roulaient avec délices, tandis que César, allongé sur le ventre, à quelques pas, semblait méditer. L'essarteur était en train d'arracher une souche de brande lorsque le chien se dressa en pattes et signala par ses abois l'approche d'un étranger. Levant lors la tête, Daniel vit venir à travers les bruyères ce même huissier qui avait instrumenté contre lui pour Zélie Cherrier.

Cette fois, l'affaire n'était point aussi grave. Il s'agissait d'une citation à comparaître devant la Cour d'assises pour témoigner dans l'affaire de Badil et autres meurtriers et incendiaires.

A l'aspect de cette chétive demeure et de Daniel lui-même vêtu comme un paysan, l'huissier, quoique peu tendre, eut quelques paroles de condoléance polie pour ce médecin qu'il

surprenait embesogné à un dur travail, lequel, selon ses préjugés mesquins de suppôt de la chicane, n'allait pas sans une déchéance.

— Je vous remercie, monsieur Vigenac, — répondit paisiblement Daniel : — mais, bien que pauvre, l'homme n'est point à plaindre lorsqu'il a la santé, l'indépendance et la paix de la conscience.

L'huissier eut un murmure d'assentiment peu convaincu, salua et s'en retourna prendre sa jument, attachée près de la maison, à un chêneau.

— Comme tu as travaillé aujourd'hui, père! — dit Sylvia, quand elle revint, vers le soir. — Tu dois être bien las! Mais demain tu auras de bonne soupe : j'ai porté un petit lopin de viande...

Et la bonne créature jeta ses bras au cou de Daniel et l'embrassa passionnément.

Tout en soupant avec des haricots dont le docteur, de temps en temps, quittant son travail, avait surveillé la cuisson, Sylvia raconta les petits incidents de sa journée. Elle avait rencontré la femme de Fréjou, qui faisait supplier Daniel de ne point charger son mari devant la Cour d'assises.

— Et que lui as-tu dit?

— Que son Fréjou était un mauvais gredin qui ne méritait nulle compassion ; mais que sur lui, gredin ou non, comme sur tous les autres, tu ne dirais que la vérité.

— C'est fort bien répondu! — fit le docteur, avec un léger sourire.

Le lendemain, après avoir déjeuné de la bonne soupe faite par Sylvia et d'un morceau de bouilli, Daniel s'en alla tout dispos à la recherche de Claret. Quoique la physionomie présente des gens de la Double ne lui inspirât aucune inquiétude, il voulait, pour la tranquilliser, commettre la mère et les enfants à la garde du vieux chasseur de vipères pendant qu'il serait à Périgueux.

Le pays qu'il traversait n'était guère habité : néanmoins le docteur croisait de loin en loin, sur les sentes des bois et les vieux chemins mal entretenus, des gens venant de la messe dominicale et rentrant chez eux. Tous le saluaient sans trop le regarder, avec une espèce de crainte sournoise. Dans le

nombre, quelques-uns, sans doute, étaient parmi les agresseurs du Désert, et, tremblant qu'on ne les recherchât, se faisaient tout petits. Pourtant les moindres voleureaux, qui avaient été laissés en liberté faute de place dans les prisons, avaient reçu l'ordre de comparaître devant la Cour d'assises. Cela rassurait bien quelque peu le menu fretin des coupables échappé aux filets de la justice : mais des accusés pouvaient parler, les tirer en cause pour s'innocenter... Tant que ce ne serait pas fini, on ne serait sûr de rien...

— Bonjour, braves gens ! — répondait Daniel à ces saluts timides.

Claret, fort heureusement trouvé dans sa hutte, fut très sensible à la marque de confiance que lui octroyait le docteur. Aussi, le jour du départ, était-il aux Essarts bien avant l'aube, armé de son fusil. Daniel, levé déjà, mangeait un coin de pain avec du fromage de chèvre.

— Si tu avais seulement un plein gobelet de vin ! — faisait Sylvia, désolée que son Daniel n'eût pas ce régal salutaire. — Bois une roquille en passant à Saint-Germain : ça te soutiendra !

Sur cette recommandation, le docteur se mit debout, alla embrasser les enfants endormis, serra tendrement Sylvia sur son cœur, donna une poignée de main à Claret, prit son bâton et partit.

Il avait gelé blanc, l'air était froid, le ciel clair, avec quelques brouées flottantes. Une faible lueur crépusculaire, à l'orient, faisait pâlir les dernières étoiles et laissait entrevoir, au bord des chemins raffermis, le brouillard saisi par le gel matinal, qui poudroyait sur les bruyères, les ajones et les genêts. Une agréable odeur de terre unie aux parfums des herbes sauvages montait de la glèbe et des taillis profonds, où les oiseaux réveillés secouaient leurs ailes humides.

Cependant, à mesure que Daniel avançait, la clarté douteuse se muait en une aurore presque lilas qui permettait d'apercevoir, dans le lointain, les frondaisons des hautes futaies aux cimes baignées de vapeurs laiteuses. Et bientôt, derrière les nuages qui barraient l'horizon de gris et de noir, le soleil éclaira toute la campagne d'une lumière terne et froide.

En gravissant un petit coteau pierreux, avant d'arriver à

Saint-Germain, le docteur huma la senteur du pain cuit, mêlée aux aromes des branches de pin, de genévrier, et des brandes qui avaient chauffé le four. Dans la cour d'une maison jouxtant le chemin, un homme à la figure couturée par la picote était occupé à défourner.

— Il fleure bon, votre pain! — lui dit le voyageur.

— A votre service, monsieur Daniel!

— Tiens! c'est vous, Oudet! — fit le docteur en reconnaissant le varioleux de l'étang de Petitone.

— Oui bien!... Entrez donc : le tourteau est tout chaud, vous ferez un trempil...

Le tourteau rompu, pendant qu'ils trempaient le pain fumant dans un petit vin au bouquet de framboise, Oudet narra comment il avait abandonné la mauvaise Double et pris cette métairie, où il vivait à peu près en travaillant. Ses deux enfants aînés pourrissaient sous terre dans le cimetière de La Jemaye, tués par les fièvres. Mais, depuis qu'il était là, il en avait deux autres qui étaient « bien fiers »... En somme, il ne se fût point estimé trop malheureux s'il n'avait eu sa femme qui était comme enragée...

— Avec les femmes, il faut de la patience! — fit le docteur.

— Ah! monsieur Daniel! n'y en eût-il pas plus que de graine de vimes!

Et il tendait son gobelet à son hôte, qui souriait.

Puis, après avoir brièvement répondu aux questions de ce brave homme sur le crime du Désert et avoir trinqué une dernière fois avec lui, le docteur se leva, lui serra la main en le remerciant et continua son chemin.

Réconforté par cette communion rustique du pain et du vin, il traversa Saint-Germain sans s'arrêter, malgré la recommandation de Sylvia. A Saint-Astier, il déjeuna modestement, puis passa l'Ile au bac et prit la grande route de Périgueux.

Trois grandes heures après, ayant franchi le pont de la Cité, il suivit la route de Bordeaux, sorte de faubourg naissant, laissa sur sa droite l'Hôtel Saint-Pierre, renommé pour sa bonne cuisine périgordine, et s'alla loger beaucoup plus humblement dans une petite auberge de la rue de la Bride.

La première journée, à la Cour d'assises, fut toute entière consacrée aux formalités préliminaires. L'audition des témoins

ne commença que le lendemain. Lorsque fut appelé Daniel Charbonnière, tout le monde remarqua cet homme de haute taille, barbu, aux cheveux noirs touffus, chaussé de gros souliers, habillé comme un paysan d'un pantalon à pont-levis, d'un gilet boutonné jusqu'au col, et d'un « sans-culotte » de cadis grisaillé à larges boutons de cuivre. L'étonnement parut vif lorsqu'on l'ouït répondre à la question du président sur sa profession :

— Docteur-médecin.

Il exposa d'abord tout ce qu'il avait vu au Désert, le soir du crime, la découverte du corps à moitié carbonisé, puis répondit aux questions du président; après quoi, celui-ci enjoignit à l'huissier de service de présenter au témoin les objets saisis chez les pillards, qui étaient réunis sur une table. Daniel reconnut, un à un, le vieux fusil à silex monté en argent, un huilier en faïence décorée, la romaine emportée par Moural, une soupière et de la vaisselle d'étain, une paire de pistolets d'arçon, le beau plat décoratif aux armes des Gastechamp, la curieuse fontaine de cuivre dont s'était emparé Fréjou et d'autres menus objets.

Cette reconnaissance faite, Daniel, interrogé s'il n'avait plus rien à dire, s'adressa aux jurés, qu'il supplia d'épargner la vie des principaux accusés :

— Laissez là, messieurs, — dit-il, — cette barbare loi du talion. Il n'y a aucune équivalence entre la vie d'une bonne et vaillante femme comme Sicarie Gamonet et celle de scélérats comme Badil et Queyrol. Un assassinat ne peut se réparer par un meurtre juridique. Un être collectif n'a pas plus le droit qu'un individu de donner la mort à un homme. La société n'a point à se venger : son droit s'arrête à sa défense, et l'exemple est inutile. Quoique l'affreuse mort de celle qui me servit de mère soit toujours douloureusement présente à ma pensée, je vous demande la vie de ses assassins. Légalement, vous pouvez les tuer; humainement, vous ne le devez pas!

Ayant dit, le docteur se retira, poursuivi par un murmure général d'improbation, auquel le président prêta une formule en déclarant que de pareilles doctrines sapaient les bases essentielles de la société.

Tous les témoins entendus, le procureur du roi prononça

un réquisitoire véhément, où, comme le président, il fit justice des théories dangereuses débitées par le témoin Charbonnière. Après avoir établi prolixement les faits et calculé scrupuleusement les charges, il réclama la peine de mort contre Badil et trois de ses co-accusés, les travaux forcés à perpétuité et à temps contre les autres criminels, et des peines de prison pour les simples pillards, graduées selon les cas.

Les avocats firent ingénieusement leur métier, chacun discutant les charges qui pesaient sur son client et s'efforçant de les rejeter sur ceux de ses confrères. Un seul osa faire remonter la responsabilité des crimes commis jusqu'aux instigateurs, mais il fut promptement arrêté par le président.

Enfin, le quatrième jour, après une longue délibération du jury, la Cour infligea aux accusés des peines allant des travaux forcés à perpétuité, avec exposition au carcan, jusqu'à un an de prison. Parmi les condamnés à vie étaient Queyrol, Moural, Frégant. Grâce à des protections, Pirot s'en put tirer avec vingt ans de bagne et Fréjon avec dix ans. La Cadette en fut quitte pour cinq ans d'emprisonnement, qu'elle ne fit même pas, — car elle mourut peu après. — Quant à Badil, accablé sous les déclarations unanimes de ses complices qui s'efforçaient de sauver leurs têtes, le jury lui ayant refusé les circonstances atténuantes, la Cour le condamna seul à la peine de mort et ordonna que l'exécution aurait lieu « sur le théâtre du crime ».

Daniel n'attendit point l'arrêt. Mais, avant de s'en retourner aux Essarts, il se rendit au greffe pour reprendre les objets à lui volés.

— Ho! ça ne peut pas se faire comme ça! — lui dit un commis. — Il faut d'abord que la Cour ordonne la restitution; puis, que les délais de pourvoi soient expirés; enfin, que l'arrêt soit expédié, enregistré, transcrit...

— C'est trop juste!

XXX

En pleine nuit, par les chemins aux fondrières profondes, à travers les landes mouillées, sur les sentiers des bois où

tombaient de la feuillée des gouttes d'eau, une foule de gens silencieux comme des ombres, allaient, à peine visibles dans la brume glacée. Des diverses contrées de la Double, hommes en blouses décolorées, en « sans-culottes » déchirés, femmes en capuces de laine, avec des « blaydes » ou cotillons de grosse toile de charpail, tous convergeaient vers un même point, se hâtant, comme pour ne pas manquer un spectacle annoncé. Arrivés, ils se groupaient entre les maisons éparses du petit bourg, où s'entrevoyaient de faibles lumières, et conversaient à voix basse. Des bruits de maillets se faisaient ouïr, qui semblaient cheviller une charpente. Au bout d'un terrain vague servant de champ de foire, une machine achevait de se monter, qui dressait dans le ciel gris deux bras jumeaux d'aspect sinistre.

Dans une méchante baraque où luisait faiblement un calel, un homme était assis sur un banc, la tête penchée, et, de temps à autre, il soupirait lugubrement. Auprès de lui, des gens de la justice et des gendarmes attendaient en silence. Dehors, d'autres gendarmes, — buffleteries jaunes croisées sur la poitrine, chapeau en bataille, — entouraient la maison, la bride de leurs chevaux au bras.

Selon l'antique usage, on offrit à celui qui allait mourir le repas obligé. Sur une table étaient, avec un poulet rôti, un choine, une bouteille, un gobelet.

Manger? le malheureux en était incapable. Son gosier serré ne laissait point passer la salive, et sa mâchoire inférieure pendait, comme paralysée. Mais un homme de police remplit de le vin gobelet :

— Tenez, Badil, buvez, ça vous soutiendra !

Et, relevant la tête du condamné, il le fit boire comme un petit enfant... Puis un monsieur tout de noir vêtu s'approcha de la fenêtre, et, voyant paraître le jour, tira sa montre et donna un ordre.

Bientôt parut un petit homme tout rond, de mine joviale, suivi de deux acolytes habillés comme lui d'un paletot sombre. Le premier s'approcha du banc et lia sur les reins les mains de Badil ramenées en arrière par ses aides. Ensuite, tirant de grands ciseaux de sa poche, il se mit en devoir de couper le collet de la veste, puis les cheveux du condamné. Lorsqu'il

sentit sur son cou le froid du fer, le malheureux fit un mouvement et laissa échapper une plainte.

— Ne craignez rien, mon ami, je ne veux pas vous faire de mal! — dit le bourreau, paterne.

La toilette finie, le monsieur à la montre s'avança :

— Voulez-vous entendre la messe, Badil?

Machinalement, il fit de la tête signe que oui : — cela retardait d'un quart d'heure le terrible moment...

Ténébreux était l'intérieur de l'étroite église. Au fond, des lueurs de cire éclairaient vaguement l'autel.

Dans le froid du matin, le prêtre qui avait confessé le condamné dit la messe à son intention, tandis que celui-ci, affaissé sur une chaise et tremblant, y assistait inconscient ou presque.

Mais quand, après l'*ite messa est*, remis à l'exécuteur sur le seuil de l'église, le misérable, ayant la rumeur de la multitude, haussa la tête et aperçut l'échafaud entouré de gendarmes, le sabre au clair, il eut un bref sursaut de révolte.

— Grâce!... grâce! — criait-il en patois tandis qu'il se rejetait en arrière. — Les autres en ont fait autant que moi...

— Courage, mon fils! — disait le prêtre. — Dans un instant, vous serez en paradis!

— N'ayez pas peur, mon ami, — faisait doucement le bourreau, tout en le poussant, — vous ne souffrirez pas.

Malgré ces encouragements, les jambes du patient fléchirent et tout son être devint inerte. Alors, le soutenant sous les bras, l'exécuteur et ses aides l'entraînèrent vers la guillotine, pendant qu'il gémissait d'une voix inintelligible, toujours en patois :

— Laissez-moi, messieurs!... innocent... innocent...

Monter l'escalier, cela lui était impossible. Il fallut le hisser sur la plate-forme, où, tandis qu'un aide lui bouclait les sangles, il murmurait, à moitié mort déjà :

— Grâce!... innocent...

Puis la bascule joua, la lunette se ferma, et un bruit sourd retentit, qui fit passer sur la foule des paysans accourus pour ouir de cette vue, un frisson de terreur... Selon la formule classique, « la justice des hommes était satisfaite ».

Et la foule s'écoula, échangeant ses commentaires, pendant que les aides lavaient soigneusement la machine devant quel-

ques entêtés curieux, et que le corps du misérable était jeté au fond d'un trou creusé dans un coin du cimetière...

Lorsque le vieux Claret, venu le jour même aux Essarts, eut raconté l'exécution de Badil avec toutes ses circonstances, le docteur resta silencieux et pensif. L'idée que là près, dans le pays qu'il habitait, un homme venait d'être mis à mort, de sang-froid, en cérémonie, lui causait un malaise moral, une sorte de pénible angoisse. Il lui semblait être, comme membre de cette société qui supprimait résolument un homme, responsable en quelque mesure de ce meurtre juridique.

Son attitude surprit le vieux chasseur de vipères :

— On dirait, monsieur Daniel, que ça vous fait peine qu'on ait coupé le cou à ce scélérat qui avait si vilainement tué votre pauvre Grande après lui avoir fait souffrir les martyres!

— Oui, mon ami Claret, je suis triste parce que je ne crois pas qu'on eût le droit de le faire, et aussi parce que cela ne répare rien et ne sert à rien.

— Toujours, ça empêche l'assassin de recommencer!

— On aurait pu l'empêcher en l'envoyant au bagne.

— Voire!... Ces gaillards-là se sauvent des galères et assassinent derechef, comme a fait, près de Sainte-Foy-la-Grande, ce Perducat que vous avez connu à la prison de Ribérac... Pour être bien sûr d'eux, il faudrait les enfermer si resserrés qu'au bout d'un an ou deux ils crèveraient... Donc ça serait encore les tuer, plus lentement si vous voulez, mais les tuer tout de même... Et puis, on a beau dire, ceux qui ont vu guillotiner, ça les retient. Je vous réponds que d'ici bien du temps il n'y aura point d'assassinat dans la Double!

— Je le désire, mais ne l'espère pas.

Le lendemain, Gavailles, qui avait perdu sa journée pour aller voir l'exécution, revint aider le docteur à ensemencer. Lui n'avait pris garde qu'au spectacle, à l'affaissement de Badil, à sa terreur de la mort, au sang jaillissant sous le couperet et entraîné ensuite par l'eau, arrosant les mauves, les orties et les carottes sauvages, où, dans l'après-midi, les chiens venaient flairer... De réflexions morales, il n'en faisait point : il ne ressentait qu'une satisfaction égoïste de n'avoir pas été au lieu et place du condamné.

En l'écoutant, Daniel se disait que peut-être cet horrible

exemple pouvait arrêter des individus hésitants et faibles comme Gavailles sur la pente du crime...

Les semailles faites, on fut plus tranquille aux Essarts. Le docteur envisageait sans trop d'appréhension la venue de l'hiver. Il n'y avait guère d'argent à la maison, mais assez de provisions pour aller jusqu'à la prochaine récolte. Ainsi, se confiant en l'avenir, la famille vivait en paix dans une solitude peu troublée. Le plus prochain village, séparé des Essarts par des bois épais, était à un gros quart de lieue et se composait de trois chétives maisons. Parfois un braconnier traversait la lande, au loin, ou bien quelque bûcheron se rendait à sa coupe. Plus rarement, c'était un muletier sur une sente, suivant une file d'ânes et de mulets qui portaient du charbon à la forge de Sourzac.

En ce temps-là mourut la vieille Jasse, que Daniel enterra profondément, dans la lande non encore essartée, pour ne point la livrer aux loups et aux chiens.

L'hiver débuta par des pluies d'abord espacées, puis continuelles. L'eau tombait jour et nuit, fine, serrée, sans relâche, et pénétrait la terre spongieuse de la Double qui, bientôt saturée, refusait d'en absorber davantage, et la contraignait de séjourner à la surface, dans les chemins creux changés en ruisseaux dans les sillons des terres labourées, dans les combes noyées copieusement. Les étangs gonflés refluaient dans les marécages où ils avaient pris naissance, et les ruisseaux débordés roulaient vers la Drone et l'Ile des flots d'une eau blanchâtre et sale. Dans le ciel bas, de lourdes nuées immobiles, chargées de pluie, laissaient filtrer à peine un jour gris et triste, et, sans cesse accumulées par le vent d'ouest, étaient l'inépuisable réservoir d'où l'eau tombait, tombait toujours.

Avec ce temps, nul travail extérieur possible. Tous les gaultiers besognant d'ordinaire dans les bois chômaient; les braconniers mêmes, blottis dans le coin de l'âtre, où le fusil était au sec, épiaient pour sortir une éclaircie qui ne venait pas.

Aux Essarts, tandis que Sylvia filait et que les enfants jouaient sur le pavé de briques, Daniel lisait et méditait. De tous ses livres, il ne lui restait que la vieille bible de famille, et un *Seneca* in-quarto recouvré par M. du Guat sur un de ses

métayers, pillard du Désert. En le rendant à son propriétaire, M. du Guat n'avait pas manqué de montrer dans ce larcin une nouvelle preuve de la mauvaise nature des paysans doubleaux.

— Que pouvait faire de ce livre un homme qui n'entend pas seulement le français? — disait-il; — rien!... C'est la manie du vol!

— C'est peut-être la tranche rouge qui lui aura semblé belle! — avait répondu le docteur en souriant.

En feuilletant le livre près de la petite fenêtre aux vitres verdâtres par où ne glissait qu'une lumière douteuse, le docteur se rappelait sa réplique, et, bien que faite en manière de boutade, elle lui paraissait contenir une portion de vérité.

« Les petits enfants, se disait-il, n'ont aucune notion du tien et du mien et s'emparent volontiers de ce qui attire leurs regards. Les insulaires visités par les anciens navigateurs saisissaient de même tous les objets, sans utilité pour eux, qui passaient à portée de leur main. Quoi d'étonnant si un de ces hommes d'esprit faible, un de ces demi-sauvages disséminés dans la Double a été séduit par le rouge de la tranche et la dorure des plats?... »

Ces lectures étaient entremêlées d'occupations domestiques. Il fallait soigner le bétail et, quelque temps qu'il fît, le mener à l'abreuvoir. Le reste de la journée appartenait à de petites opérations de ménage : fendre du bois, aller quérir de l'eau à la fontaine... L'exercice de la médecine n'occupait plus guère le docteur : avec le comte de Fersac et le vieux capitaine Dimègre, quelques rares paysans du voisinage recouraient seuls à lui. Quoique sa profession l'eût ruiné, ne lui eût valu que des déboires, Daniel s'affligait de l'abandon presque universel dont il était l'objet. C'est que, malgré tout, au fond de sa pensée, subsistait toujours l'espoir qu'il avait conçu d'arracher la Double à son triste sort. La minute de son mémoire avait péri dans l'incendie du Désert, mais il le possédait si bien dans sa tête qu'il l'eût récrit sans une rature : aussi déplorait-il que les menées de ses ennemis l'eussent empêché de conquérir l'influence nécessaire à l'accomplissement de ses desseins.

Quoique l'ingratitude des paysans lui fût pénible, quand d'aventure il était appelé chez un pauvre diable, le docteur, par pure humanité, se rendait près du malade. Mais, au lieu

que jadis il chevauchait la Jasse, maintenant, les jambes enveloppées dans les houseaux de peau de mouton du défunt Mériol, il allait à pied, par les mauvais temps, soigner ses mauvaises pratiques.

Le malsain début de l'hiver fit entrer la fièvre dans la maison. Le petit Nathan fut le premier atteint; puis, peu de jours après, Noémi. Comme, de longue date, le docteur était trop démuni d'argent pour acheter du quinquina, et encore moins de la quinine, il employait, pour suppléer à ce fébrifuge, l'écorce de hêtre séchée. Mais, ce piètre succédané n'ayant produit aucun effet appréciable sur l'état des deux malades, le père s'en fut à Mussidan. Lorsque le pharmacien, avec lequel autrefois il avait eu des rapports amicaux, le vit entrer sous un habillement de paysan mal en point, sa figure prit une expression de froideur rechignée que remarqua bien Daniel. Cependant le docteur surmonta sa répugnance, demanda de la quinine à crédit, promettant de la payer bientôt, et ajouta, en manière d'excuse :

— C'est pour mes enfants...

L'apothicaire, d'abord, resta sans répondre, un moment qui parut interminable au client. Puis, n'osant refuser, il consentit de mauvaise grâce à donner le remède.

— Je vous remercie. Avant peu vous serez payé, — réitéra le docteur.

Et, s'en retournant, il se remémora cette pensée, qu'il avait lue dans le gros *Seneca* : « Il n'y a rien de plus cher que ce qui coûte des prières... »

Ayant réussi, au bout de quinze jours, à couper la fièvre aux petits, Daniel s'en fut à Périgueux afin de retirer les objets qu'il avait au greffe et pour en faire de l'argent. Dès qu'il entra, le commis, qui le reconnut aussitôt, l'interpella cavalièrement :

— Vous venez pour votre bric-à-brac?... Ça tombe mal : monsieur le greffier est à sa campagne.

Et, comme Daniel se plaignait d'avoir ainsi à revenir, l'autre aussitôt repartit, avec un air d'intérêt :

— Si votre intention était de vous défaire de tout ça, je vous sais un bon acquéreur...

Alors il dit qu'un magistrat, naguère assesseur à la Cour d'assises, avait paru désireux d'acquérir les objets.

— Et où est-il?

— Il doit être à son cabinet... Je vais le chercher : il vous paiera mieux qu'un brocanteur.

Aidé du commis-greffier, ce vieux chat fourré, qui était un amateur retors, n'eut pas de peine à truffer le confiant docteur, qui, après avoir signé une décharge pour le greffe, emporta une somme de cent dix francs, à peu près le quart de la valeur des objets.

Au retour, impatient de se libérer d'une dette qui lui pesait, le docteur passa par Mussidan.

— Oh! cela ne pressait pas! — dit le pharmacien, lorsqu'il eut en main un louis pour se payer.

— Pardon! — répliqua doucement Daniel, — il me tardait de m'être acquitté...

Après les pluies glaciales, vinrent d'âpres gelées, des neiges et du verglas. Aux Essarts, la famille vivait close dans la maison, autour d'un bon feu, car le bois y était en abondance : c'était même la seule chose qu'il y eût largement... Le jour, Sylvia vaquait au ménage et tricotait des chausses pour tout son monde. Daniel apprenait à lire à la petite Noémi et s'occupait à des bagatelles utiles. Afin d'épargner l'éclairage, on se couchait de bonne heure, après souper. Les enfants dormaient comme des souches jusqu'au matin; mais le père et la mère, se réveillant au cours des longues nuits, écoutaient les bruits du dehors. C'était le coq qui chantait, marquant les heures, la vache qui tirait sur sa chaîne, la bourrique qui brayait dans l'étable ou la chèvre qui bêlait. Parfois un loup affamé, qui flairait la proie vivante, venait hurler autour de la maison, auquel répondaient les aboiements de César, tandis qu'au loin le vent passait en rafales sur les hautes futaies, avec un bruit de rivière débordée.

Cependant l'argent rapporté de Périgueux s'en allait peu à peu en pain, sel, sabots, chandelle de résine et autres menues dépenses, lorsque Daniel apprit par une lettre de son avoué que, sur le prix d'adjudication de son bien, il lui revenait un peu plus de quatre mille six cents francs. C'eût été la misère conjurée; malheureusement, l'homme de loi s'empressait d'ajouter que madame de Bretout se refusait à payer cette somme : elle entendait mettre son cousin en cause et le

rendre responsable de l'incendie survenu avant qu'il eût quitté la maison du Désert.

Au reçu de cette nouvelle, Daniel se rendit à Ribérac chez l'avoué, qui lui confirma la chose fort explicitement.

— Mais quoi! — disait le docteur, — madame de Bretont ne peut se refuser à payer, puisque le juge des ordres m'a attribué cette somme.

— En droit, sans doute!... En fait, elle y réussit par une demande reconventionnelle de la valeur de l'immeuble incendié : c'est un procès.

— Alors, puisque forcément il faut plaider, faites, je vous prie, le nécessaire.

— Je le veux bien, mais il faut me verser une provision.

— N'êtes-vous point assuré d'être payé sur ma créance?

— Écoutez, monsieur Charbonnière, il s'agit d'un procès dont vous n'êtes pas près de voir la fin. Votre adversaire soulèvera incident sur incident, usera de tous les moyens de procédure, épuisera toutes les juridictions, jusqu'à la Cour de cassation inclusivement... Je vous le dis en confidence, on veut vous ruiner en frais, d'avocat au moins... Eh bien, en supposant, ce qui n'est nullement certain, que vous ayez finalement gain de cause, cela durera des années et coûtera des sommes considérables, dont je ne puis faire l'avance....

— Alors, parce que je n'ai pas d'argent comptant, je ne puis toucher ce qui m'est dû?

L'avoué fit un geste qui signifiait : « Que voulez-vous! c'est ainsi!... » Et Daniel s'en alla.

En chemin, il fit d'amères réflexions sur cette forêt de Bondy qu'est la chicane, et se rappela ces paroles du livre intitulé *la Sapience de Jésus, fils de Sirach,* où la tante Noémi lui avait appris à lire :

« Comme les ânes sauvages sont la proie des lions dans le désert, ainsi les pauvres sont la proie des riches... »

XXXI

Un an après, les choses étaient encore dans le même état : le docteur Charbonnière n'était point payé. Madame de Bre-

tout feignait même d'avoir oublié qu'elle fût la débitrice de son cousin. Questionnée, un jour, à ce sujet, par son notaire, M. Dursier, qui n'eût pas été fâché de passer une quittance, elle lui avait aigrement répondu :

— Le cher cousin n'a pas voulu de notre argent lorsque nous lui en offrions : qu'il attende, à présent!... D'ailleurs, tout compte fait, je ne lui dois rien... S'il n'est pas content, qu'il m'attaque!

M. de Bretout disait de même. De plus, en toute occasion, il exprimait sa haine pour un ennemi auquel il ne pouvait pardonner l'avantage pris sur lui à la lande du Drac, et dont l'humiliait la supériorité morale.

Mais, en ce moment, le vicomte avait d'autres chiens à fouetter, comme on dit vulgairement. Les rêves ambitieux suggérés et entretenus par son oncle l'abbé l'occupaient fort : il en négligeait la chasse et les parties de débauche à la Maison du Roy. Lassé de guetter la succession au conseil général de M. de La Fayardie, qui semblait devenir plus vert et gaillard avec le progrès de l'âge, il se démenait et cabalait pour entrer au Palais-Bourbon. L'heure paraissait favorable. On était en 1830 : la Chambre venait d'être dissoute par Charles X, et l'ancien député ne se représentait pas. Néanmoins, malgré l'appui du gouvernement, ses visites aux électeurs, ses promesses, ses largesses et les intrigues brassées par l'abbé de Bretout, le vicomte, candidat royaliste ultra, fut outrageusement battu par son concurrent libéral. Puis vinrent les journées de Juillet et l'exode du vieux roi, qui emportait avec lui les espérances de M. de Bretout.

Ces événements affectèrent de différentes façons les châtelains de Légé et l'oncle curé. Le naufrage politique de son époux fut cruel à la vanité de la vicomtesse, qui, pour être femme de député, avait desserré les cordons de sa bourse, et, après l'insuccès, regrettait fort son argent. Son dépit s'exhalait en récriminations hargneuses contre le candidat malheureux, et en vains sarcasmes contre le nouvel élu et le roi-citoyen. L'abbé de Bretout, plus grièvement meurtri par l'effondrement des projets qu'il avait édifiés sur le succès de son neveu et par la chute de la monarchie chrétienne et légitime, cachait le fiel qui suintait en lui sous une mine souriante de pieux détache-

ment, et son regard, comme toujours d'une limpidité sereine, ne laissait rien deviner de sa pensée.

— Inclinons-nous devant les décrets de la divine Providence! — disait-il.

Le vicomte, lui, s'exaspérait de son échec et de ses ambitions décidément ruinées. Les colères de son orgueil blessé avivaient sa méchanceté native, dont les rogues manifestations contre les pauvres hères des alentours, en toute occurence, étaient comme les exutoires. Mais cela ne lui suffisait pas. Celui sur lequel il aurait voulu venger ses déboires et satisfaire ses rancunes, c'était le docteur Charbonnière, qui lui échappait. Ne pouvant atteindre en sa personne cet homme abhorré qui lui imposait malgré tout, il s'efforçait de blesser par quelque voie indirecte au moins ses sentiments, de l'offenser à travers les choses qui pouvaient lui tenir au cœur.

Quelques mois après les élections, cheminant près du Désert dont les ruines noircies avaient une figure lamentable, Daniel vit que les murs du petit cimetière particulier à sa famille avaient été démolis. Les pierres éparses et les gravats s'amoncelaient sur les fosses où dormaient les os de ses anciens et les restes calcinés de la pauvre Sicarie. Le linteau de la porte où se lisait l'inscription pieuse avait été brisé à coups de grelet, et des herbes sauvages sortaient vivaces entre les dalles verdies.

Le docteur fut révolté d'abord par cette espèce de profanation; mais, à la réflexion, il s'apaisa. La profanation n'existait que dans l'intention de M. de Bretout : il n'était pas en son pouvoir de molester ceux qui n'étaient plus. Le manteau vert jeté par la nature sur ces sépultures disparues, et qui allait s'épaissir avec les années, convenait bien à l'éternel oubli qui tôt ou tard est le destin des morts... Et Daniel eut un sourire de mépris pour cette basse méchanceté du vicomte...

En rentrant aux Essarts, le docteur songeait à tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était revenu au pays natal bouillonnant de généreux projets, plein de nobles illusions. Tout lui avait mal succédé. Peu à peu il avait vu décroître l'influence que ceux du Désert avaient eue dans la Double, et le bien familial s'en aller aux mains de ses créanciers. Treize ans après son retour, il était discrédité moralement, dépossédé, réduit à un misérable lambeau de l'héritage des ancêtres.

Il s'expliquait ce résultat par la charge des dettes paternelles, et par sa négligence, à lui, de ses intérêts. Ainsi appelait-il modestement la bonté qui l'avait porté à se dévouer sans réserve au soulagement des malheureux, la pitié héréditaire qui émouvait tout son être à la vue des souffrances d'autrui.

En ce qui le touchait particulièrement, quoiqu'il eût été payé d'ingratitude, il s'estimait heureux d'avoir fait le bien, pour le bien seul, sans la pensée d'aucun salaire. Il était résigné aux événements accomplis, portait le présent avec sérénité, envisageait avec fermeté dans l'avenir les choses fortuites. Adapté strictement, de corps et d'esprit, à sa nouvelle situation, il avait maintenant le travail agricole facile et familier. Nulle amertume ne lui venait à la comparaison de sa vie antérieure et de sa vie actuelle. Il avait la vertu des forts et ne considérait point comme un malheur d'être pauvre, ni pour ses enfants d'être élevés dans la pauvreté. « Après tout, — se disait-il virilement, — nous rentrons dans le peuple, d'où nous sommes sortis : qu'importe que, des descendants de l'arquebusier huguenot Charbonnière, pendu à Mussidan par les catholiques, les uns soient établis dans un château et les autres dans une cabane?... »

Chez lui, Daniel trouva deux hommes qui l'attendaient, assis sur le banc, contre la porte. L'un était de ces « Bohémiens » qui parcourent l'Europe; l'autre, Gavailles, le braconnier, son fusil entre ses genoux. Celui-ci raconta qu'il avait servi de guide à l'étranger, en quête d'un médecin pour un camarade. L'étranger ayant confirmé ce dire dans un baragouin mêlé d'espagnol, le docteur, après avoir averti Sylvia, le suivit, tandis que l'autre se remettait en chasse.

Sur l'antique voie ruinée qui, partant de l'abbaye de Vauclaire, se dirigeait vers Ribérac, la tribu était campée non loin du tumulus où, d'après la tradition, reposent les os de Waifer, dernier duc souverain d'Aquitaine, assassiné perfidement par les émissaires de Pépin, dit le Bref.

A quelques pas d'une kibitka, sorte de grand chariot russe recouvert de peaux de brebis tendues sur des demi-cercles, deux tentes en grossière étoffe tissée de poil de chèvre étaient dressées. Çà et là des ânes pelés, de maigres chevaux au piquet, mangeaient de l'herbe coupée dans les bois et du foin

volé, au passage, dans quelque métairie isolée. Aux roues du chariot deux ours bruns des Pyrénées étaient enchaînés, qui semblaient méditer tristement. Couchés à terre entre les bâts, les paniers et les harnais, des chiens de races diverses, — chien-loup de Poméranie, dogue d'Alicante, chien turc à crinière et chiens de rue, qui attestaient les pérégrinations de la tribu, — s'élancèrent vers Daniel en aboyant, bientôt calmés d'ailleurs par le personnage qui l'accompagnait. Un peu à l'écart, un homme au teint cuivré, aux yeux bridés, aux cheveux noirs huileux, un anneau d'argent aux oreilles, retapait un vieux cheval en lui limant les dents, lui insufflant les salières des yeux et lui teignant les poils blancs de la tête. Un autre, qui lui ressemblait comme un frère jumeau, dressait un jeune ourson, aux bruissements barbares d'un tambour de basque. En lisière du campement, un vieillard grisonnant rapiéçait, à une petite forge portative, un chaudron percé. Des camarades revenus de la maraude, paresseusement étendus sur le dos, fumaient des cigarettes roulées dans des feuilles de maïs, pour user le temps jusqu'au souper. Des femmes minces, bronzées, aux yeux luisants, nu-tête, avec d'énormes pendants d'oreilles, accroupies, attisaient le feu sous une ample chaudière suspendue au moyen de trois grands piquets assemblés par le haut. A côté, deux autres faisaient rôtir, avec une haste de fer posée sur des fourches de bois, deux oies larronnées dans le voisinage. Non loin, devant une des tentes, une vieille en cheveux blancs, coiffée d'un foulard rouge noué sous le menton, enseignait gravement une fillette à dire la bonne aventure, avec des tarots égyptiens horriblement crasseux.

Et, au milieu de tout cela, dans ce fouillis de bâts, de harnais, de tentes, de chevaux, d'ânes, de chiens, d'ours, d'hommes ceinturés de rouge, en vestes de velours, fumant, de femmes en oripeaux bariolés, pittoresques, piaillant, grouillaient comme des cloportes des enfants de tout âge, à foison, nus, demi-nus, en haillons, les cheveux noirs sur les yeux, tous frappés au même type asiatique, avec des prunelles noires brillantes. Il y en avait partout, — assis sur les bâts devant les tentes, sous le chariot, pelotonnés sur des loques, vautrés dans l'herbe, fraternellement couchés entre les pattes des chiens... Et trois ou quatre enfantelets étaient sus-

pendus, dans une sorte de sac, sur l'échine maigre de la mère, qui leur jetait sa mamelle de chèvre par-dessus l'épaule.

Sur le devant de la kibitka, les jambes croisées sous le torse, à l'orientale, les pieds chaussés d'espadrilles de corde, le patriarche de la tribu, vieillard à la barbe blanche, drapé dans une mauvaise couverture rayée, coiffé d'une sorte de guenille enroulée autour de sa tête, fumait majestueusement une grande pipe de porcelaine peinte en contemplant son peuple basané.

Au fond du chariot, sur un large sac bourré de varech, le malade était couché. Les peaux de brebis ayant été relevées à l'arrière, le docteur agenouillé l'examina et l'interrogea par l'entremise d'un jeune garçon de la bande qui entendait un peu le français. L'homme disait éprouver à la fois mal de tête, crampes d'estomac, douleurs par tout le corps. De fièvre, il n'en avait pas, mais en revanche il puait fort l'eau-de-vie.

— Ce ne sera rien, je pense, — fit le docteur en descendant du chariot; — comme vous n'avez sans doute pas de thé de Chine, vous lui ferez prendre du thé d'Europe, que l'on trouve aisément par ici.

Et, ayant longé un moment le chemin, Daniel cueillit à la lisière du bois un pied de véronique officinale.

— Vous mettrez quatre ou cinq feuilles de cette herbe dans un vase, — dit-il à l'interprète qui l'avait accompagné, — vous verserez dessus de l'eau bouillante, et vous lui ferez boire cela bien chaud.

Puis, après avoir causé avec le jeune garçon, l'avoir questionné sur les voyages de la tribu, les mœurs et les usages des bohémiens, au bout d'une heure, il s'en alla.

Il n'avait pas fait cent pas à travers les bruyères que son interlocuteur courut après lui :

— Le chef vous envoie ça pour le dérangement! — dit-il, en lui remettant une demi-piastre d'Espagne.

Et il souriait en montrant ses dents blanches.

— Merci, — répondit le docteur en prenant la pièce.

Et, continuant son chemin, il se disait que ces gens-là en somme avaient plus le sentiment de l'équité que les paysans de la Double, dont aucun jamais ne lui avait offert un sol en récompense de ses peines. Là-dessus, il enfilait mentalement

des considérations philosophiques sur l'honnêteté de ces nomades, — fort capables de lui voler son ânesse à l'occasion, mais qui payaient religieusement sa visite, — lorsque, tirant la pièce de son gousset pour la mieux voir, il s'aperçut qu'elle était fausse.

Cela le fit rire. « C'est dommage, pardieu!... Voici la seconde fois que je reçois des honoraires, et, sans les cinq louis du comte de Fersac, l'autre jour, ce serait la première!... »

Lorsqu'à la tombée de la nuit Daniel fut à deux portées de fusil des Essarts, il vit accourir vers lui Sylvia qui agitait désespérément les bras et poussait de grands cris :

— Le petit est perdu! — lui dit-elle en se précipitant sur sa poitrine, toute en larmes.

Il s'arrêta, figé de stupeur, et, par un récit entrecoupé de sanglots, apprit que les deux enfants, étant allés dans un petit bois voisin ramasser des champignons, s'étaient allongés, puis endormis, sur la palène, et que Noémi, au réveil, n'avait pas retrouvé près d'elle son petit frère...

— Il s'est réveillé avant elle et se sera égaré, — fit-il: — allons!

La fillette ayant dit l'endroit où tous deux s'étaient endormis, Daniel prit le falot et s'en fut avec César à la recherche de l'enfant. Jusqu'au plein jour, il battit les bois environnants avec le chien, appelant vainement le petit. Ensuite il revint à la maison, fatigué, très inquiet, et reparut devant la mère pâle, angoissée, qui ne s'était pas couchée de la nuit.

— Les loups l'auront mangé! — s'écria-t-elle, désespérée, en revoyant Daniel seul.

— Non. Il se sera égaré plutôt, et on l'aura recueilli dans quelque village, — dit le père. — Je vais m'enquérir aux alentours.

Au bout d'un instant, il repartit.

Durant toute une longue journée, il visita les maisons solitaires et les villages les plus proches, puis ceux plus éloignés, décrivant de grands cercles autour des Essarts. Le soir, il rentra, épuisé, recru de fatigue et de chagrin : nulle part on n'avait aperçu l'enfant.

Tombant assis sur un escabeau, il demeura immobile, un instant, les yeux fixes : il cherchait à deviner ce qu'était devenu

son petit Nathan. Ne pouvant se résoudre à l'inaction, il allait repartir encore, au hasard, lorsque Sylvia dit tout à coup :

— Ces bohémiens?...

Il y avait déjà pensé. Ce nomade accompagné de Gavailles, venu le quérir pour un malade qui n'était peut-être qu'un ivrogne, cela lui semblait suspect : aurait-on voulu l'écarter?

— Je vais y aller! — répondit-il.

— Pauvre ami! — fit-elle en pleurant — Il te faut prendre des forces... J'ai fait un peu de soupe...

Il avala cinq ou six cuillerées, à contre-cœur, prit dans le tiroir un des louis du comte de Fersac, et, après avoir étroitement embrassé Sylvia, son bâton à la main, il s'en alla dans la nuit.

— Enferme-toi bien, ma fille chère, et fais coucher César dans la maison, — avait-il dit sur le seuil. — Demain tu iras prier Claret de venir vous garder.

Arrivé au campement, Daniel le trouva désert : les bohémiens avaient disparu. Un chien qui trôlait par là, en quête de quelque os, s'enfuit à son approche. La nuit était obscure : impossible de savoir quelle direction la tribu avait prise. L'avant-veille, le docteur avait remarqué une hutte de charbonniers vide : il s'y réfugia et attendit le jour, les yeux ouverts.

A l'aube, il se leva et vit que les nomades étaient retournés sur leurs pas : venus de Montpaon, ils semblaient y revenir. Cette circonstance fortifia les soupçons du malheureux père : il suivit les traces de la troupe et la rejoignit, installée sur le champ de foire de Montpaon.

Le brigadier de gendarmerie, mis au courant, se piqua de procéder avec ses hommes à une exacte recherche dans tout le campement. Le chariot, les tentes, les paniers de bât, les couffins de sparterie, les paquets de guenilles, furent minutieusement, mais inutilement fouillés.

— Je vous plains! monsieur Charbonnière, — disait le brigadier en serrant la main du docteur; — j'aurais donné quelque chose pour retrouver votre enfant!... Mais peut-être sera-t-il retrouvé quand vous rentrerez chez vous.

Daniel exprima un doute, remercia le brigadier, puis s'en fut dans un cabaret. Tandis qu'il déjeunait en hâte, l'idée lui vint que, si les nomades avaient enlevé le petit, ils pouvaient

voir prévu cette recherche, et, dans cette prévision, fixé le endez-vous aux ravisseurs un peu plus loin, à une autre tape.

Donc, s'étant assuré, le lendemain, de la route prise par es bohémiens, le docteur, sous une pluie serrée, se rendit à Castillon par des chemins de traverse.

A la gendarmerie, le brigadier, voyant cet homme barbu, hevelu, mal vêtu, mouillé comme un pauvre chien, lui emanda tout d'abord avant de l'entendre :

— Votre passeport?

— Je n'en ai pas.

— Qui êtes-vous?

— Je suis le docteur Charbonnière. J'habite la Double, où e suis bien connu.

— Vous! un médecin! — fit l'autre en riant; — montrez-noi votre diplôme...

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Montrez-moi seulement votre trousse...

— Je ne l'ai pas non plus.

— Alors, au nom de la loi, je vous arrête!... Suivez-moi!

Et, malgré ses explications, ses supplications, ses protestaions, Daniel fut mené à la prison, qui était simplement une ncienne cave de la mairie, et, tout trempé, y fut enfermé oigneusement.

Le lendemain, lorsque les gendarmes voulurent conduire à Libourne le vagabond arrêté la veille, ils le trouvèrent couché ur la paille, malade, avec une grosse fièvre, délirant, incaable de marcher. Sur quoi, le maire, qui était médecin, ayant iagnostiqué une pleurésie, ordonna le transport à l'hospice du usdit vagabond.

EUGÈNE LE ROY

(La fin au prochain numéro.)

LE RÔLE DES CHEMINS DE FER

A LA GUERRE

Dès la création des chemins de fer, on s'est préoccupé de leur utilisation militaire. En 1855, parurent en France les premiers règlements sur les transports de troupes par rail; mais ils ne contenaient que des prescriptions relatives à l'embarquement dans les wagons et aux débarquements, et ne prévoyaient aucune préparation des grands mouvements. En 1869, le maréchal Niel voulut combler cette grave lacune : une commission, composée de militaires et de civils sous la présidence d'un général, étudia très complètement la question.

La guerre survint : le nouveau règlement n'avait pas paru, pourtant les transports à la frontière s'exécutèrent cependant mieux qu'on ne pouvait l'espérer, grâce à l'activité du directeur de la Compagnie de l'Est, M. Jacquemin, qui, ayant fait partie de la Commission de 1869, avait pris de lui-même certaines précautions. Le 26 juillet 1870, au bout de dix jours, la Compagnie de l'Est avait réussi à transporter par les trois grandes lignes Paris-Strasbourg (embranchement sur Metz), Paris-Mulhouse-Colmar (embranchement sur Strasbourg), Paris-Reims-Charleville (à voie unique à cette époque, avec embranchement sur Thionville), 190 000 hommes, 33 000 chevaux, 3 200 canons et voitures, 1 000 wagons de munitions et de vivres. Mais, par manque d'organisation, le désordre n'en fut pas moins extrême, aux points de débarquement

surtout : à Metz, où les trains venaient s'engouffrer, la gare fut bloquée; la circulation devint impossible. La situation ne fit qu'empirer au cours de la guerre : à l'armistice, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée avait sur ses voies plus de 7500 wagons immobilisés, chargés de matériel et d'approvisionnements inutilisés.

Du côté des Français, c'était l'improvisation hâtive; du côté des Allemands au contraire, la guerre avait été préparée de longue main par le maréchal de Moltke, comme une affaire industrielle. Dès 1861, l'armée prussienne avait un règlement sur le *Transport des grandes masses de troupes par chemin de fer*; à la suite de la guerre de Sécession en Amérique et de la campagne austro-prussienne de 1866, le Grand État-Major prussien élabora, dès 1867, un nouveau règlement qui, resté secret, fut appliqué dès que la guerre franco-allemande eut éclaté.

D'autre part, au lendemain même de Sadowa, Moltke avait repris des études poursuivies depuis plusieurs années, et finalement rédigé, pendant l'hiver de 1868-1869, son Projet définitif d'Opérations contre la France, projet qu'il n'eut plus qu'à mettre à exécution au mois de juillet 1870. Toutes les forces allemandes étaient réunies en trois armées dans le Palatinat bavarois : Moltke projetait d'en déboucher offensivement, avec le gros de ses forces, contre le principal rassemblement adverse qui, écrivait-il, « *doit* se faire aux environs de Metz, étant donné le réseau ferré français » : il admettait un autre rassemblement français en Alsace, rassemblement qu'il se proposait de masquer ou même d'attaquer, s'il se sentait assez fort.

Ainsi, en 1870, le choix de la zone de concentration ne dépendait pas seulement, comme au temps des guerres napoléoniennes, de raisons politiques, géographiques et militaires, mais dépendait aussi, pour une large part, des chemins de fer. Avant la guerre, les Allemands avaient eu soin de préparer neuf débouchés de voies ferrées dans la zone de réunion probable de leurs armées, le Palatinat bavarois. Aujourd'hui plus encore qu'à cette époque, il est de toute nécessité, pour une bonne zone de concentration, d'être desservie par des voies ferrées qui permettent dans le minimum de temps le débarquement des énormes armées modernes. Les zones de concentra-

tion probables sont écrites sur le terrain par les voies ferrées et l'emplacement des quais militaires ; la seule inconnue qui subsiste est la répartition des forces sur la zone de réunion.

L'ordre de mobilisation fut donné en Allemagne le 16 juillet 1870. Le 23 juillet 1870, les corps allemands étaient au complet et prêts à partir. Le 24 juillet, les transports commençaient ; ils étaient terminés le 4 août. A cette date, la concentration, c'est-à-dire l'opération par laquelle les troupes mobilisées sont transportées à la frontière dans la zone de réunion choisie, était achevée. Il n'avait fallu que douze jours pour amener à pied d'œuvre les armées allemandes, soit 500 000 hommes environ, dont certains corps — ceux de la frontière de Pologne — sont stationnés à 700 kilomètres du Rhin... En 1805, il avait fallu quarante-deux jours à la Grande Armée de Napoléon, qui comptait à peine 200 000 hommes de troupes de toutes armes, pour franchir par étapes les 700 kilomètres qui séparaient du Danube et de la région d'Ulm le camp de Boulogne, où se trouvaient les corps les plus éloignés.

Que serait-ce aujourd'hui où il s'agit de transporter à la frontière, dans le plus bref délai possible, plus d'un million d'hommes? Au reste, chaque fois que, dans le cours de la guerre de 1870, on voulut se servir en France des chemins de fer pour des transports importants, l'absence de préparation et de méthode conduisit à de graves mécomptes. Le transport par voie ferrée du 15e corps, de Bourges et Vierzon sur Besançon, pour venir en janvier 1871 faire partie de cette malheureuse armée de Bourbaki qui devait aller débloquer Belfort, est demeuré tristement célèbre. L'effectif à transporter était de 35 000 hommes, avec 20 batteries d'artillerie, de la cavalerie et des convois. Les embarquements, qui devaient commencer le 3 janvier à six heures du matin et être terminés le 4 au soir, durèrent douze jours. On avait prévu soixante trains : il en fallut une centaine. En cours de route, la destination fut changée et les trains furent dirigés sur Clerval, gare sur voie unique, dépourvue de quais de débarquement et de moyens de garage, et cela, malgré les avertissements et les protestations de la Compagnie de P-L-M. L'encombrement fut tel que les trains restèrent échelonnés

pendant plus de dix jours par un froid de — 12 degrés depuis Saincaise jusqu'à Clerval, sans pouvoir débarquer...

*
* *

La dure expérience de 1870 fut une leçon pour nous... Au lendemain de la guerre, une Commission militaire supérieure des chemins de fer fut instituée sous le ministère du général de Cissey, un bureau spécial créé à l'État-Major de l'Armée, et une partie de leur œuvre se résuma bientôt dans un règlement général sur les transports militaires. L'œuvre élaborée à cette époque a été poursuivie : des règlements de plus en plus étudiés et complets, tenant compte de tous les progrès survenus et de toutes les expériences acquises, se sont succédé ; une organisation à la fois souple et puissante des énormes transports a été prévue, et se perfectionne sans cesse.

Le développement continu du réseau ferré offre chaque jour de nouvelles ressources pour les besoins militaires. Mais cela ne suffit pas : pour les seuls besoins militaires, des voies ferrées sont établies dans certaines régions frontières. C'est qu'aujourd'hui un réseau ferré, permettant aux forces du pays d'être concentrées dans le minimum de temps, est une arme offensive de premier ordre en même temps que l'instrument de défense le plus efficace : le premier soin d'un État qui organise la défense de ses frontières doit être, non pas de s'envelopper d'une ceinture de fortifications, mais de couvrir son territoire d'un réseau de voies ferrées. Il y a quelque trente ans, le maréchal de Moltke disait déjà au Reichstag : « Notre Grand État-Major est tellement persuadé des avantages de l'initiative au début d'une guerre qu'il préfère construire des chemins de fer plutôt que des places fortes. Une ligne ferrée en plus, qui traverse le pays de part en part, procure une différence de deux jours dans le rassemblement de l'armée et permet par conséquent d'avancer d'autant les opérations ». Aujourd'hui où, suivant le mot du général von Bernhardi, on compte, pour la concentration des armées, « non plus par jour, mais par heure », qu'on pense à l'immense avantage que possèderait un pays qui pourrait avoir une avance de trois

jours sur son voisin. Si la France par exemple avait cette avance, elle aurait, dit le général von Bernhardi, « cerné Metz et Thionville, coupé Strasbourg de ses communications et fait franchir la Sarre à ses masses de cavalerie avant que l'Allemagne pût s'y opposer... »

Mais, pour arriver vite et dans un ordre parfait, il ne suffit pas d'avoir un puissant réseau ferré ; il faut organiser les transports : il faut, dès que le plan d'opérations a été conçu, dès que la composition des armées a été arrêtée et que les zones assignées pour leur concentration ont été fixées, préparer le plan de transports stratégiques. Cette mission incombe chez nous à l'État-Major de l'Armée, qui agit sous l'impulsion du ministre de la Guerre, chef de l'armée. C'est à lui que revient l'action absolue et entière sur tous les chemins de fer du territoire national pendant la période où s'opèrent la mobilisation et la concentration. Dès qu'il y a lieu d'exécuter le plan de transports, des organes spéciaux, dont la constitution est prévue dès le temps de paix dans nos règlements, se substituent aux directions ordinaires des Compagnies de chemins de fer dont ils s'attribuent tous les pouvoirs, et ces organes ont sous leurs ordres comme agents d'exécution tout le personnel des Compagnies.

Quels sont les différents transports par voies ferrées à exécuter au moment d'une déclaration de guerre?

Tout d'abord, les chemins de fer doivent nous permettre de jeter à la frontière une partie des troupes destinées à couvrir la mobilisation. La plus grande partie de ces troupes sont, en temps de paix, stationnées à proximité de la frontière, et, en raison de leurs effectifs renforcés, elles sont immédiatement disponibles; mais il peut y avoir lieu d'en faire venir par chemin de fer. En même temps, doivent s'exécuter certains autres transports : par exemple, le retour à la portion centrale de leurs corps de certaines fractions détachées, des expéditions de matériel, etc.

Puis, pendant la mobilisation, les chemins de fer doivent nous permettre de passer presque instantanément du pied de paix au pied de guerre. Il leur faut notamment transporter dans des délais très courts des centaines de milliers de réservistes de leurs résidences aux points portés sur leurs ordres de

mobilisation, amener à certains corps de troupe les chevaux de réquisition destinés à compléter leurs effectifs : c'est de la rapidité de ces transports que dépend pour une bonne part la date à laquelle les unités mobilisées seront prêtes à entrer en campagne.

Enfin, la concentration des armées exige l'emploi le plus intensif des chemins de fer. Il faut tout d'abord déterminer les routes ferrées qui pourront amener les divers éléments des armées dans la zone de concentration qui leur est assignée, puis examiner si ces routes ont l'outillage qui leur est nécessaire, et le faire compléter au besoin. Chacune de ces routes peut servir au transport d'un ou de deux corps d'armée. Toutes doivent être indépendantes les unes des autres, ne se couper ni ne se mélanger sur aucun point de leur parcours, afin d'éviter les erreurs de direction, de localiser tout incident, de simplifier le plus possible les procédés d'exploitation. D'autre part elles doivent être outillées. Venant de toutes les régions du territoire national et convergeant vers une même zone, elles sont constituées en fait par des sections de lignes empruntées tantôt aux artères principales du réseau commercial ou à leurs affluents, tantôt à des éléments de lignes transversales ; ces sections, mises bout à bout, doivent être reliées entre elles par des raccordements tels que les trains puissent y circuler sans avoir à effectuer de manœuvres : ainsi s'explique l'existence de certaines jonctions, de certains raccordements, que n'utilise pas le trafic ordinaire des voies ferrées. Toute voie n'est pas utilisable pour les transports de concentration : le profil doit en être peu accidenté, le poids des trains militaires étant souvent très considérable. Sur chaque ligne de transport ainsi constituée, il faut enfin aménager des gares d'embarquement, des « stations halte-repas » pour l'alimentation des hommes et des chevaux en cours de route, des points d'approvisionnement d'eau et de charbon, des gares de débarquement avec quais et chantiers militaires.

Lorsque les lignes de transport ont été déterminées et outillées de la sorte, il reste à préparer les transports. Pour chaque ligne, on établit des graphiques et des tableaux de marche, analogues à ceux dont se servent les Compagnies pour leur service commercial ; on fractionne les corps d'armée en

unités de transport, chacune répondant à l'effectif qu'un même train peut enlever et étant en même temps une unité tactique, bataillon, escadron ou batterie.

Dès la publication de l'ordre de mobilisation, les corps procéderont le plus rapidement possible à leur mobilisation et seront portés à l'effectif de guerre, de façon à être prêts à partir au jour fixé. Leur embarquement s'effectuera aux points prévus; mais, même embarquées, les unités ne connaîtront pas leur destination : le transport ne peut être en effet prévu d'une façon absolument ferme sur la ligne de transport que jusqu'à une gare choisie en amont, pour ainsi dire, de la zone probable de débarquement, car certaines circonstances de guerre ou certains cas de force majeure peuvent imposer en cours de route une modification dans les débarquements. En 1870, Moltke, craignant une rapide offensive française et n'étant pas paré contre elle, prescrivit, par un télégramme en date du 23 juillet, que les débarquements seraient effectués non pas dans le Palatinat bavarois, ainsi qu'il l'avait primitivement prévu, mais très en arrière, sur le Rhin : les lignes de transport furent ainsi raccourcies. La modification à apporter à l'itinéraire peut être au contraire un allongement ou une déviation de parcours dans leur partie finale. Ces modifications prescrites en temps utile par le commandement suprême peuvent avoir été étudiées à l'avance ou devront être improvisées.

Quelques chiffres préciseront utilement l'effort qu'auront à fournir les chemins de fer au moment de la concentration. Pour l'enlèvement d'un corps d'armée mobilisé, dont l'effectif s'élèverait à 46 000 hommes et 14 000 chevaux, il faudrait compter plus de 130 trains; pour l'enlèvement d'une armée de quatre corps, avec une division de cavalerie et tous les services d'une armée, il faudrait compter plus de 620 trains. On peut encore dire que l'effectif des armées de première ligne mises sur pied dans le cas d'une guerre entre la France et l'Allemagne s'élèverait de part et d'autre à plus de 1 300 000 hommes, et l'on admet généralement que les transports de concentration seront terminés moins de quinze jours après l'envoi de l'ordre de mobilisation, et qu'à ce moment sera peut-être engagée déjà la première grande bataille...

*
* *

Après la concentration, commencent les opérations. Quel que soit le sort des armes, quelles que soient aussi les destructions opérées par l'ennemi, le chemin de fer doit chaque jour apporter aux troupes les vivres, les munitions et le matériel pour reconstituer les réserves d'approvisionnements de toutes sortes qu'elles traînent derrière elles; chaque jour, il doit évacuer les malades et les blessés, pour éviter qu'ils n'encombrent et ne contaminent la zone voisine de l'armée : il doit enfin amener les détachements destinés à recompléter les effectifs, ou évacuer sur l'intérieur les prisonniers.

Pendant la mobilisation et la concentration, c'était au ministre de la Guerre que revenait l'entier contrôle sur tous les chemins de fer. Une fois la concentration terminée, sur chaque théâtre d'opérations le commandant en chef des armées doit pouvoir disposer librement des voies ferrées dans une certaine zone en arrière ou sur les flancs de ses armées. Le réseau ferré se trouve ainsi réparti en deux zones : le réseau dit de l'intérieur restant sous les ordres du ministre de la Guerre et sur lequel les transports sont dirigés et exécutés comme pendant la période de concentration, et le réseau dit des armées, comprenant les voies ferrées mises à la disposition du commandant en chef des armées et dans lequel les transports sont dirigés par un officier général portant le titre de directeur des chemins de fer. Ce réseau des armées peut à son tour se subdiviser en deux parties : dans la première, territoire national, l'exploitation reste confiée aux Compagnies nationales; dans la seconde, la plus voisine des armées, l'exploitation est, en pays ennemi, confiée à un personnel militaire.

Les relations et échanges entre les armées et le territoire national ont lieu par les lignes de communication, chaque armée disposant en principe d'une ligne de communication. Le long de chaque ligne de communication, les « gares de rassemblement » servent à la réunion des expéditions vers l'armée de la région territoriale; les « stations halte-repas » sont aménagées, comme pendant les transports de concen-

tration pour l'alimentation des hommes et des chevaux en cours de route; les « stations magasins » sont les entrepôts des approvisionnements de toute nature: dans la « gare régulatrice », fonctionne une commission militaire qui assure les transports sur la ligne et règle les envois de l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière; enfin les « gares de ravitaillement », sont les points de contact entre le service des chemins de fer et les équipages des armées. Une ligne de communication comporte, en plus, des « gares d'évacuation » choisies pour les grands embarquements de malades et de blessés, des « infirmeries de gare » destinées à assurer l'alimentation de ces malades et blessés en cours de route et à leur donner, en cas d'urgence, des soins médicaux; et des « gares de répartition », d'où les malades et blessés sont distribués entre les divers établissements hospitaliers du territoire.

Chaque ligne de communication ainsi outillée sert aux ravitaillements et évacuations quotidiens de l'armée, et aussi à des ravitaillements et évacuations éventuels. Le « ravitaillement quotidien » comprend le ravitaillement en vivres : chaque corps d'armée est assuré de trouver chaque jour à sa gare une ration de vivres spéciaux pour tout son effectif. Les « ravitaillements éventuels » résultent des demandes des différents services, en vivres autres que ceux apportés par les trains quotidiens, en munitions, surtout au lendemain d'une bataille, etc... De même, en dehors des « évacuations journalières », qui s'exécutent automatiquement, toute ligne de communication peut être utilisée pour des « évacuations éventuelles », comme les grandes évacuations de blessés, de prisonniers, de matériel enlevé à l'ennemi, etc...

Pour assurer l'exécution en temps voulu de ces ravitaillements et de ces évacuations, il faut prévoir sur chaque ligne de communication, un certain nombre de trains, les uns réguliers et fonctionnant chaque jour, les autres facultatifs et correspondant aux besoins qui résultent de la conduite des opérations. Sauf les cas exceptionnels, la circulation des trains sur les lignes de communication n'est pas très intense relativement à ce qu'elle est sur les lignes de transport pendant la concentration. D'autre part, le nombre des lignes de communication étant très inférieur

au nombre des lignes de transport, il en résulte que de nombreuses voies ferrées restent disponibles pendant la période des opérations pour un autre emploi que le ravitaillement. C'est là une des raisons qui permettent aujourd'hui d'envisager la possibilité d'utiliser les chemins de fer pour certains grands transports de troupes, au cours même des opérations.

*
* *

On raconte que le général Lamarque dit un jour au roi Louis-Philippe : « Il est possible que la vapeur amène dans l'avenir de l'art militaire une révolution aussi complète que l'invention de la poudre à canon. » Quelque grands que soient les progrès accomplis depuis soixante ans dans l'emploi des chemins de fer à la guerre tel qu'il a été précédemment exposé, la prédiction du général Lamarque n'apparaît pas encore comme réalisée. Il n'a été fait jusqu'à présent qu'un usage restreint des chemins de fer pour de grands mouvements de troupes en cours d'opérations.

L'histoire des guerres passées fournit certains exemples de transports par voies ferrées. En 1859, au cours de la campagne d'Italie, l'infanterie des trois divisions du III corps d'armée français fut transportée en chemin de fer les 28, 29 et 30 mai entre Ponte-Curone et Casale en vue d'une manœuvre débordante par Verceil contre l'armée autrichienne. Pendant la guerre de Sécession en Amérique, dans la campagne de 1866 et dans celle de 1870, des transports analogues furent effectués à diverses reprises. Mais il ne s'agit là que de transports peu considérables en somme, alors que, aujourd'hui, avec l'extension, la souplesse et la puissance des voies ferrées, on est en droit d'attendre et de prévoir bien davantage, ce qu'on ne manque d'ailleurs pas de faire dans les milieux militaires, en Allemagne aussi bien qu'en France.

« Rien ne saurait, écrit le général von der Goltz, donner à l'esprit inventif du généralissime un essor plus hardi que la liberté d'action qui lui est assurée par les chemins de fer, et l'art militaire de l'avenir nous montrera certainement des conceptions bien plus grandioses que ce que nous avons pu

voir jusqu'à ce jour dans l'histoire... Comme les détours sont à peu près sans importance en raison de la rapidité des transports, on devra toujours pouvoir compter sur la possibilité éventuelle de déplacer subitement de grandes masses de troupes par chemin de fer. » — « Des masses de réserves stratégiques, plus ou moins importantes et judicieusement réparties, écrit en France le colonel Ferry[1], pourront éventuellement être maintenues, au repos complet et à l'abri des émotions de la lutte, à grande distance en arrière, et être transportées sur l'ordre télégraphique du généralissime, au moment voulu, dans telle ou telle zone prévue : elles permettront donc soit de poursuivre l'idée directrice envisagée par le chef, soit de la rectifier ou de la modifier si les circonstances en font ressortir la nécessité... »

Dans la guerre de demain, les chemins de fer permettront ainsi d'amener, alors que la grande bataille sera engagée depuis plusieurs jours déjà sur un front de plus de 150 kilomètres, une partie de la masse de manœuvre, dont l'apparition sur l'immense champ de bataille aurait cet effet de surprise qui reste une des conditions essentielles du succès. L'instrument nécessaire existe : c'est le quadrillage serré des voies qui se trouvent en arrière du front de combat : de ces voies, la plupart, arrivant perpendiculairement ou obliquement au front de déploiement, viennent d'effectuer les transports de concentration et se trouvent par suite pourvues de tout le nécessaire pour un rendement considérable et continu; d'autres, parmi les transversales, ont pu recevoir également dès le temps de paix l'organisation et l'outillage nécessaires, sur les parties de leur parcours qui n'auraient pas été employées pour la concentration, mais seraient susceptibles de l'être en cours d'opérations.

Il suffit donc que l'emploi de ces voies ait été prévu dès le temps de paix et préparé en vue des diverses manœuvres susceptibles d'être envisagées et réalisées, ce qui est possible, puisqu'il s'agit ici de la grande bataille livrée au début de la

1. Colonel Ferry, *De Moukden à Nancy* (Librairie Chapelot). Dans une étude des plus intéressantes, l'auteur montre comment l'emploi des chemins de fer aurait pu, sur un autre terrain, aider à la manœuvre qui assura aux Japonais la victoire de Moukden.

guerre dans la région-frontière. L'embarquement des masses ainsi réservées en vue de la manœuvre pourrait se faire très rapidement, sur plusieurs points à la fois, dans de grands centres comme Cologne-Coblentz, pour ne se placer que du côté allemand. Les diverses hypothèses de manœuvre ayant été étudiées et les transports résultant de chacune d'elles ayant été préparés, l'exécution pourrait commencer sur l'ordre télégraphique du généralissime : leur durée, dépendant d'éléments très divers, — effectifs des troupes, nombre de lignes de transport, rendement de ces lignes, facilités d'embarquement et de débarquement, longueur du trajet, etc..., — se trouverait considérablement réduite du fait même des mesures de préparation et d'exécution prévues dans tous leurs détails.

Les chemins de fer pourront servir également pour les mouvements de troupes, d'un théâtre d'opérations à un autre, entre deux frontières par exemple, ou entre deux zones éloignées d'une même frontière. Le général von der Goltz, étudiant le cas où l'Allemagne aurait à combattre simultanément sur ses frontières de l'ouest et de l'est, écrit à ce sujet, dans son grand ouvrage sur *la Conduite de la guerre* : « Si sur l'une de ses frontières l'Allemagne réussissait à arrêter les opérations de l'ennemi, son réseau ferré lui permettrait de transporter très rapidement des masses de troupes considérables sur l'autre frontière, afin d'obtenir la suprématie sur ce point... Dans la guerre de Sept-Ans, Frédéric le Grand a usé d'un procédé semblable vis-à-vis de ses trois adversaires... » On peut dire que la France n'aurait pas moins de facilités pour exécuter des déplacements de forces soit entre ses frontières italienne et allemande, soit entre les différentes régions de cette dernière.

L'infériorité, que nous pouvons avoir par rapport à l'Allemagne, tient à notre faible natalité en face de la natalité beaucoup plus forte de nos voisins de l'Est : l'armée allemande, d'une façon absolue, pourra en raison même du chiffre élevé de la population en Allemagne, être numériquement supérieure à la nôtre. « Mais nous pouvons, si nous le voulons fermement, écrivait il y a quelque temps le général Langlois, compenser très largement cette infériorité numérique par une qualité

essentiellement française, la souplesse. Nous devons tout faire pour développer chez nous la mobilité, la vitesse, l'initiative, en un mot l'aptitude à la manœuvre; à la tactique brutale des Allemands, il nous faut répondre par une tactique de mouvement, tactique d'ailleurs si bien appropriée à notre tempérament. » Ce qui est vrai au point de vue tactique l'est aussi dans le cas présent au point de vue stratégique : les chemins de fer, utilisés à propos, nous permettront précisément de donner à la guerre de demain un caractère de décision et surtout de mobilité que l'énormité des effectifs engagés et les conditions dans lesquelles ces effectifs se trouvent en présence dès le début des opérations paraissaient devoir restreindre. Il semble que la France n'ait qu'à se louer de ces conditions nouvelles de la guerre moderne, en raison même des aptitudes de la race française : l'application des progrès industriels de toute nature aux besoins de la guerre donne à cette dernière un caractère plus scientifique, mais exige aussi des belligérants plus d'invention, plus de hardiesse dans le choix et l'emploi des procédés.

Une préparation poussée dès le temps de paix jusqu'à son extrême limite : telle est la première condition pour que les chemins de fer puissent assurer, avec l'ordre et la rapidité voulus, l'exécution des innombrables transports par voies ferrées à effectuer au début et dans le cours d'une guerre à tout moment possible. Mais il faudra encore, de la part du personnel militaire, chargé de diriger l'exécution de ces transports, comme de celle des fonctionnaires des grandes compagnies qui lui seront adjoints, une infatigable activité, un esprit toujours en éveil, afin de parer aux incidents de toute nature qui pourront se produire et dont la solution exigera une décision immédiate. Quant au personnel même d'exécution, composé des agents de tous grades des Compagnies, il faut que le pays puisse toujours compter d'une façon absolue sur son zèle et sur son dévouement. Là comme sur le champ de bataille, le succès final sera fait du concours de toutes les volontés, de la collaboration à une même œuvre d'une masse de dévouements obscurs.

JEAN DANY

LA CITÉ DE LA NUIT TRAGIQUE

Londres est tragique un jour de novembre. Le brouillard se fond avec le ciel, voile les lointains, étouffe les bruits; les objets les plus proches prennent l'aspect d'épaves enlisées sur une mystérieuse grève. Pourtant le sol tremble du grondement sourd de la ville, et de rougeâtres reflets en disent la fièvre; mais sitôt qu'on a laissé derrière soi les rues affairées, sur les quais déserts, c'est un silence funèbre, glacial. Le fleuve, que tourmente la marée, se gonfle et lèche ses rives noires; un appel de sirène perce la nuée, un jet de vapeur la raye; puis un bruit de chaînes, et le gémissement des lourdes gabares que le flot soulève. Sur les ponts, la masse humaine s'enfonce en colonne serrée. Dans les quartiers tranquilles de l'Ouest, les demeures plus hautes reposent, muettes. Bientôt les maisons fantômes ne se distinguent plus de la brume; les avenues, les places sont des sillons d'obscurité moins dense, séparant des îlots de ténèbres tangibles. La rumeur de la ville s'apaise. On sent croître la hantise d'une cité maudite et d'une éternelle nuit.

Le cauchemar n'est point d'aujourd'hui. Un poète, il y a quarante ans, a trouvé dans cette vision de Londres le décor terrible et grandiose que Dante avait cherché, pour les damnés, dans les cercles de son enfer.

*
* *

La vie de James Thomson fut lamentable. La destinée lui a largement offert les occasions de souffrir qu'appelait sans doute sa nature vouée à la douleur. Ignoré de son vivant, il n'est pas entré depuis dans la gloire; sa réputation auprès d'une élite sans cesse plus nombreuse ne s'élargira peut-être jamais en renommée populaire : sur le chemin qui conduit à son poème, les puissances du blasphème et du désespoir montent une garde redoutable, écartant les âmes tendres, timorées ou soumises aux dieux utiles. Le détail de sa vie nous est mal connu[1]. Du moins en savons-nous assez pour affirmer la noblesse d'un cœur devant qui les réalités souveraines furent l'amour et la mort, et aussi la sincérité d'une pensée conduite aux négations suprêmes par le sens des misères humaines autant que par les coups du sort; enfin la délicatesse d'une sensibilité que l'alcool et la honte d'un long esclavage n'ont pu dégrader.

Il fut de ceux qui cherchèrent les paradis artificiels, comme Musset, Poe et Verlaine. Mais il ne leur demanda point une ivresse inspiratrice, ou l'excitation d'une sensualité usée; il s'y réfugia pour y trouver l'oubli d'une rongeuse mélancolie. Tous les témoignages placent à l'origine de son mal une catastrophe morale : le deuil soudain d'une passion où ses dix-huit ans avaient mis leur infinie puissance d'aimer. La disparition de Matilda Weller couvrit sa vie d'une ombre de mort. Il put connaître dans la suite des moments de gaieté, de calme, consoler son imagination au charme des amours rêvées, dire l'allégresse des jeunes cœurs en des vers charmants; le bonheur lui avait été arraché avant qu'il l'eût goûté. Dès lors l'horizon resserra autour de lui son cercle de tristesses; d'un sûr pres-

1. Né en 1834, il mourut en 1882. Sa réputation a souffert de son homonymie avec l'auteur des *Saisons*, James Thomson (1700-1748). Son chef-d'œuvre, *The City of Dreadful Night*, écrit peu après 1870, fut imprimé pour la première fois en 1874; il passa d'abord inaperçu. — L'ami et l'éditeur de Thomson, M. B. Dobell, dont les soins pieux ont beaucoup fait pour sa mémoire, prépare une biographie complète du poète et un recueil de ses lettres.

sentiment, il se reconnut marqué pour le pessimisme. Les hommes ne prêtèrent à sa destinée que l'aide de leur indifférence : nul geste tragique de la méchanceté ou de l'égoïsme ne le frappa; mais l'existence ne lui épargna point ses duretés avilissantes. Maître d'école, il fut chassé de son emploi, sa nature indépendante ayant manqué à la règle; poète, écrivain, il connut tous les déboires, se vit fermer toutes les portes. Dans l'ostracisme où la société anglaise rejetait l'incroyant, il lia sa fortune littéraire à celle d'un libre penseur, donna ses vers à une feuille irréligieuse; il vécut pauvrement, incertain du lendemain. Des amitiés, quelques encouragements venus de nobles esprits, corrigèrent mal la solitude de son cœur et de sa pensée et laissèrent s'appesantir sur lui l'emprise d'une angoisse, dont les crises hallucinantes avaient une trop fatale issue. Entre les chutes dans l'ivresse, sa raison se ranimait, son imagination créait de sombres, parfois de riantes visions. Ses dernières années furent même un miracle de renouveau poétique, une fraiche éclosion de chefs-d'œuvre, jusqu'au jour où il s'étendit sur sa couche suprême, — un lit d'hôpital.

En l'œuvre de Thomson, l'idylle se rencontre, et l'allégorie apaisée; mais il est surtout le poète du pessimisme. Sa doctrine n'a pas l'originalité d'une création philosophique; il doit beaucoup à ses maîtres, Novalis, Léopardi. L'image admirable qui reste associée à son nom — la Ville des Tristesses — n'est pas sortie tout entière de son cerveau; la Bible, Dante et bien d'autres ont pu la lui fournir. Mais il restera le voyant dont le regard fit surgir du rêve la Cité de la Nuit Tragique.

* * *

Elle n'a point les contours tremblants des villes de mirage à l'horizon du désert; ses abords ne rappellent point la vague topographie des contrées fabuleuses. Elle se dresse, silhouette dure et ferme, sur un sol dont les yeux saisissent tous les accidents. Elle est bâtie au bord de la Tamise; les paysages violents qui l'environnent, l'exotisme de certains aspects ne peuvent dissimuler à l'esprit son identité profonde : Londres a projeté son image au ciel de la mélancolie; et la Cité pessi-

miste est ce reflet agrandi, déformé, par une imagination triste et forte.

Un fleuve entoure la cité à l'ouest et au sud, déversoir principal, au nord, d'une vaste lagune, où déborde le flux salé qui monte de l'embouchure; de stériles marais brillent et miroitent sous la lune des lieues entières; puis c'est la lande noire, puis des arêtes rocheuses; des jetées massives, des chaussées, maint pont majestueux unissent la ville à ses faubourgs semés en des îlots.

Sur une pente douce, elle s'étale et dépasse à peine la longue crête recourbée qui se soulève et court, deux lieues depuis le bord de la rivière. Au nord et à l'ouest, se déroule une solitude vierge, savanes, bois sauvages, montagnes énormes, plateaux glacés, gorges noires, sources torrentueuses; et, vers l'est, s'agite la fièvre de la mer sans vaisseaux.

La cité n'est point ruineuse; pourtant, les ruines grandioses d'un passé oublié, et d'autres, plus tristes, de quelques courtes années, se rencontrent dans son enceinte vaste. Les lampes, dans les rues, brûlent toujours; mais du toit à la base des maisons ou des palais, à peine une fenêtre qui jette aux ténèbres lueur ou rayon.

Si nette, en effet, que soit l'apparition de la Ville, elle n'est visible, comme les spectres, qu'enveloppée de nuit. Le soleil n'épanche jamais sur ses murs l'éclatante réalité des couleurs; elle se dessine toute en lignes d'ombres et en traits de feu. La gamme des noirs ne se nuance, à la douteuse lumière des lampes, que de gris sombres. La franche illumination du jour ne peut la toucher sans qu'elle s'évanouisse.

Réveillés du songe pessimiste, les yeux de l'homme la cherchent en vain; la joie, l'allégresse, l'heureux ruissellement du soleil ont dissipé le cauchemar. Illusion des sens abusés, de l'esprit troublé par la mélancolie? Peut-être; mais si, par delà cette joie retrouvée, de nouvelles tristesses voient surgir encore la ville maudite; si elle renaît, pareille à elle-même, comme après le sommeil renaissent les objets familiers, comment lui refuser l'existence véritable que notre instinct leur donne? Le monde réel n'est-il pas composé de rêves qui reviennent?

C'est la Cité de la Nuit; peut-être de la Mort, mais sûrement de la Nuit; car jamais n'y peut parvenir l'haleine parfumée du clair matin, après le souffle gris et froid de l'aube humide de rosée; la lune et

les étoiles y peuvent briller, avec mépris, avec pitié; mais le soleil n'a jamais visité cette cité, car elle se dissout dans la lumière radieuse du jour.

Elle se dissout, s'évanouit comme un rêve de la nuit, bien que présente tout le jour dans le malaise d'une pensée assombrie ou dans la mortelle fatigue du cœur. Mais si un rêve nous vient, nuit après nuit, toute une semaine, et si quelques-unes ou beaucoup de ces semaines se présentent chaque année, pendant plusieurs années, peut-on en rien distinguer ce rêve de la vie réelle?

Car la vie n'est qu'un rêve dont les visions reviennent, les unes souvent, d'autres rarement, les unes la nuit, d'autres le jour, et d'autres nuit et jour; alors que toutes changent et beaucoup disparaissent à jamais, nous apprenons à voir, dans leur retour accompagné de changements réguliers, un certain ordre apparent; aussi loin que s'étend cet ordre, nous appelons les choses réelles; telle est la force de la mémoire.

Ainsi la Cité de la Nuit existe dans nos cœurs; c'est la capitale funèbre des tristesses, le centre où convergent nos rêveries amères et découragées; et sur nos visions fugitives et persistantes, se construit l'universalité de son empire.

Comment, pour la première fois, la découvrons-nous? Nul ne le sait, dit Thomson; un mystère tragique entoure l'initiation funeste. Y parvenir, c'est traverser une agonie; la quitter, c'est le lent éveil d'une nouvelle vie, secoué de tortures fulgurantes; et la mémoire s'évanouit dans l'un et l'autre passage. Sitôt que l'on y entre, il paraît impossible d'en sortir; et l'on en sort pourtant, mais c'est toujours pour y retourner. En vain l'âme délivrée se sent-elle née une seconde fois et fuit-elle désespérément le sortilège vaincu; quiconque a foulé de ses pieds la Cité dolente, la foulera souvent, condamné sans miséricorde; et chaque fois l'horreur de sa destinée ira s'appesantissant. Épouse aimante, doux enfants, paix du foyer, toutes ces réalités familières et chéries, en vain il s'y attache; le jour vient où il doit encore, et encore, quitter, furtif, tous les bonheurs, et hanter la solitude bâtie, la ville faite de terreurs et de ténèbres... Jamais l'effroi des fatalités intérieures, l'accablante certitude des rechutes au vice, au désespoir, à la folie, n'ont été plus fortement exprimés.

*
* *

Pénétrons avec Thomson dans la cité maudite. Les lampes des rues luttent faiblement contre l'ombre; les maisons s'étendent en noires rangées; partout la solitude et le silence. Dans ce vide ténébreux, la sensibilité d'abord s'engourdit; tout lui manque. Mais bientôt, s'accoutumant, elle déchiffre les secrets de la nuit.

Bien que des lampes brûlent au long des rues silencieuses, même lorsque la lune argente les places vides, l'obscurité tient les ruelles innombrables, les recoins cachés; mais lorsque la nuit revêt son manteau sans astres, les espaces libres s'ouvrent comme la bouche d'ombre de l'abîme, les sombres demeures se dressent indistinctes, immenses et lugubres, les ruelles sont noires comme des retraites souterraines.

Et bientôt l'œil acquiert une étrange et nouvelle faculté de voir : la nuit reste pour lui aussi sombre, aussi épaisse; mais il distingue clairement dans ces ténèbres, comme il le faisait sans effort à la lumière du jour; il perçoit une nuance dans l'obscur, sans obscurité, poursuit une moire d'ombre sur l'ombre, sans hésiter, voit des spectres, enfin, dans la nuit opaque.

L'oreille, aussi, avec le silence vaste et profond se familiarise, sans se réconcilier, entend des souffles, comme ceux d'une secrète vie assoupie, et des palpitations étouffées, comme celles de farouches passions contenues, des murmures lointains, paroles de pitié ou dérision; mais tout cela plus douteux que les objets de la vision, de sorte qu'elle ne sait point quand elle est trompée.

Dans ce monde de bruits vagues, d'obscurs frissons, des êtres vivent, en effet; ils passent, à travers la nuit, avec des soupirs et des gémissements. Des hommes ou des fantômes? Les uns sont des hommes, mais leur raison s'est obscurcie, et leur délire mêle au trouble des sens la confusion de l'esprit. D'autres ne peuvent appartenir à la terre; car la franchise sinistre de leurs aveux glace d'effroi les cœurs qui n'ont point perdu toute pudeur humaine... Et, par les avenues de la cité, le cortège infernal des fantômes se glisse, mêlé inséparablement à la troupe des désespérés.

J'ai vu là des spectres qui étaient semblables à des hommes, et des hommes semblables à des spectres, errer et s'agiter; j'ai aperçu

des formes qui ne paraissaient pas vivantes à mes yeux; j'ai senti des haleines âpres comme l'écume de la Mer Morte; la cité demeure pour l'homme si mystérieuse, si angoissante, que son intrusion peut y paraître illégitime, et peut-être les fantômes y ont-ils leur propre séjour.

Cependant le royaume de l'ombre peu à peu se laisse pénétrer: les visions se précisent. Parfois, familières, elles rappellent la terrestre réalité. Sommes-nous à Londres, un gris matin de novembre, ou dans l'autre capitale de la nuit? Des roues pesantes retentissent et grincent sur le pavé; des sabots ferrés frappent le sol et sonnent. Quel attelage peut se montrer dans cette Venise de la Mer Noire? Qui a élu domicile en cette cité des étoiles, pour y acheter ou y vendre à la manière des habitants du jour? Le tonnerre des roues paraît emplir le ciel; les chevaux tirent et renâclent, les harnais tintent; c'est un chariot chargé qui passe, énorme; un homme sommeille, assis sur le timon, ou chemine, aux trois quarts assoupi, près de ses compagnons de misère; et l'apparition, cahotante, rentre dans la nuit. D'où vient-elle? Quelle marchandise emporte-t-elle, et à qui? Peut-être est-ce un char funèbre, que le destin conduit. Il entraîne, vers quelque tombe mystérieuse, vers les limbes de l'univers, tous les bonheurs avortés — espérance, paix et joie — qu'a tués la malédiction de la cité.

Mais quel est ce fleuve? La marée gonfle ses flots noirs; les lumières des ponts, telles des étoiles d'or, y jettent en traînées palpitantes de rouges reflets; le clapotis des vagues se froisse au mur qui les contient. Sur le quai, de grands ormes se dressent; et là, contre les troncs, dans la nuit plus épaisse, des voix murmurent un dialogue désespéré, et les paroles sombres vont se mêler au sombre courant. C'est la Tamise de la cité tragique; dans ses froides ondes s'est achevée mainte destinée meurtrie...

Le fleuve puissant, aux flots noirs et profonds, dont le flux et le reflux, venus des lointaines marées de la mer, vaguement bruissent dans l'insomnie assoupie de la cité, est appelé le fleuve des Suicidés; car chaque nuit quelque infortuné, solitaire, accablé, fuyant l'effroi de l'avenir plus désolé encore, s'y cache dans la sécurité glaciale de l'oubli.

L'un plonge du parapet d'un pont, comme emporté par une

brusque et aveugle démence; un autre y entre lentement d'une marche inflexible, jusqu'à ce que les eaux se referment sur sa tête; un autre sur une barque, d'un glissement de rêve, se laisse entraîner vers l'océan désert, pour disparaître, affamé ou englouti, d'un monde désert aussi.

Ils meurent ainsi à leurs souffrances, sans nul recours; car de ceux qui les voient, pas un n'essaie de les sauver; et chacun songe que bientôt, plein de la même convoitise, il cherchera peut-être un refuge sous les mêmes flots; à l'heure où, fatigué d'une endurance toujours vaine, il laissera l'impatience devancer la douce certitude du repos final et parfait que donne la tombe.

Parfois une étrangeté plus mystérieuse revêt les incidents de la nuit tragique. Parmi les passants qui errent, incertains, l'allure différente d'une ombre nous fascine; nous la suivons. Un dessein paraît la conduire. Longtemps, le bruit solitaire de nos pas trouble derrière elle les rues silencieuses. Enfin l'ombre s'arrête : confusément, la masse énorme d'une église monte et se perd dans le ciel lourd. A nos pieds se pressent des pierres tombales. Ici jadis mûrissait la moisson divine; mais quelle cathédrale, quel cimetière du vieux Londres n'éveille aujourd'hui en nos esprits désabusés les tristes images de la corruption? Et dans nos cœurs résonnent lugubrement les mots que notre guide prononce, d'une voix sourde : « Ici mourut la Foi, empoisonnée par l'air de ce charnier ». Il reprend son pèlerinage, et notre poursuite nous amène à la porte ouverte d'un jardin; vaguement, derrière le feuillage, transparaît la façade d'une villa moins sombre. Ici mourut l'Amour, frappé au cœur par les amants eux-mêmes. Une étape encore, et nous pénétrons dans une cour sordide: tous les stigmates de la misère s'y devinent, comme sous un autre ciel. Ici l'Espoir mourut, affamé dans sa dernière retraite...

A ces mots, je parlai... Si la Foi et l'Amour et l'Espoir en vérité sont morts, la vie peut-elle rester vivante? Quel en est le ressort?

Comme un être accablé d'une pensée intense et unique, il répondit froidement : Prends une montre, efface les signes et les chiffres du cercle des heures, détache les aiguilles, enlève le cadran : les rouages marcheront jusqu'au bout; sans but, sans raison, ils marcheront toujours.

Et, telle l'aiguille d'une montre sur le cadran, l'apparition

reprend sa marche symbolique. Comme une fraction périodique déroule ses chiffres toujours pareils, la Vie se résume dans le retour monotone de trois négations.

Et de toute la Cité, de ses ténèbres, des drames et des angoisses qui s'y cachent, se dégage, puissante et multiple, la même suggestion désespérée. L'atmosphère est chargée d'une influence subtile et maligne; si rares que soient les habitants, chacun ajoute à l'air empoisonné le venin de son propre mal; l'âme y respire la contagion d'une tristesse inexprimable, d'une insondable démence, d'un incurable désespoir.

D'où viennent-ils cependant, les hôtes vivants de cette obscurité fatale, ces hommes qui ont placé leur demeure dans les tombes et remplissent leur bouche d'une poussière de mort, ces hommes dont le regard a percé le voile de la vie, tissu de gais mensonges, et atteint, au delà, le vide de la terreur ancienne, où expirent les lampes de l'espérance et de la foi? Ce sont des sages, mais leur sagesse est vaine; ils ont le désir, mais aussi l'impuissance du bien. Leur force est grande, mais plus fort encore est leur destin; leur patience est vaincue par l'obstination du temps, leur courage est défait par les sortilèges de la vie.

Ils sont très raisonnables, et pourtant sans raison; au dehors de leur être, une démence ingouvernable; au centre de leur cerveau, une lucidité parfaite, qui demeure impuissante, pâle et glacée, voit sa folie et prévoit aussi clairement le désastre où elle court, et vainement s'efforce à se tromper elle-même, en fermant les yeux.

Certains sont grands par le rang, la fortune, la puissance; ceux-ci, fameux pour leur génie ou leur vertu; et ceux-là, humbles et pauvres, taciturnes et timides, craignent les regards, acceptent d'être privés dans leur corps, leur âme et leur cœur, laissant à d'autres toutes les joies de la vie; et pourtant tous sont frères, créatures les plus tristes et les plus lasses d'ici-bas.

C'est bien l'amère leçon de l'Ecclésiaste; la science et la douleur marquent les mêmes fronts; mais la fatigue infinie de la pensée moderne a rempli d'un sens nouveau la plainte du sage antique. Plus lucide chaque jour et plus impuissante, la raison détruit un à un les vêtements mensongers des choses, pour se sentir glacer, frissonnante, dans sa nudité dépouillée.

De tous les coins de la terre, de tous les âges, de tous les rangs, voyez-les se rassembler, les hôtes de la Cité Dolente. Danse macabre, leur cortège se déploie vers le porche gothique qui y donne accès. Chacun, en franchissant le seuil, prononce le mot de passe, la formule de son désespoir. Le roi, le prêtre, le philosophe, l'ascète, l'ivrogne, le peintre, l'avocat généreux des causes populaires, le visionnaire mystique, l'acteur applaudi, le libérateur de sa patrie esclave, ils se rencontrent tous devant la même désillusion finale. Comme les coups monotones d'un glas, tombe leur refrain répété : « Du jour, où je rêvais, je m'éveille en cette nuit réelle ». Et, derrière eux, la porte massive se referme.

*
* *

Dans la Cité de la Nuit, parmi les sombres demeures, une seule maison est tout inondée de lumière; ses fenêtres resplendissent, mais un silence de mort y règne. Par la porte ouverte, tombe à flots une clarté. Un vestibule majestueux s'offre aux regards, entièrement tendu de noires draperies. A droite et à gauche, de larges escaliers, aux balustrades pareillement drapées. Le funèbre décor nous accompagne aux salles supérieures. Dans chaque pièce, des cierges brûlent autour d'une image féminine, toujours la même — statue, buste ou peinture d'une femme très jeune et très belle... Enfin, un murmure de prières guide nos pas; dans un oratoire, où les tentures de deuil sont plus épaisses encore, sur une couche basse et blanche, repose celle dont les portraits étaient partout...

La Dame des Images; étendue, immobile comme la mort, fraîche comme la vie, elle gisait les mains jointes; agenouillé à ses côtés, comme devant une châsse sainte, un jeune homme pâle, épuisé, semblait prier; sur le large autel sans lumière, se détachait la blancheur vague et spectrale d'un crucifix.

Les chambres de la maison de mon cœur, dans chacune desquelles habite ton image, sont assombries d'un deuil éternel pour toi.

Le sanctuaire le plus intime de mon âme, où tu es toujours présente, vivante ou morte, est assombri d'un deuil éternel pour toi.

Je m'agenouille près de toi, et j'étreins la croix, les yeux pour jamais fixés sur cette face, si belle et si terrible dans sa paix.

Je m'agenouille ici, patient, comme tu reposes là; aussi patient qu'une statue, sculptée en pierre, de l'adoration et de l'éternel chagrin.

Tant que tu ne t'éveilles, je ne puis faire un mouvement; et quelque chose me dit que tu ne t'éveilleras jamais; et je me sens, vivant, changé en pierre.

Souverainement douce serait la Mort, qui finirait ma peine; souverainement cruelle elle serait, en m'ôtant ta vue, chère vision, plus précieuse que toute mort ou toute vie.

Mais j'abandonne tout choix de mourir ou de vivre, car ma vie ou ma mort seront toujours à ton côté; et ainsi, dans le bonheur ou l'angoisse, toujours contentes.

Il murmurait ainsi sa plainte monotone, les yeux fixés sur cette face incorrompue, ses lèvres seules tremblant dans son corps extasié. D'un pas furtif, je me glissai hors de la salle. Telle la fête qui emplissait de lumière ce palais dans la Cité de la Nuit.

Confession saisissante, effusion d'une âme qui se révèle sans profaner la pudeur de son secret. Mais la pensée est plus hardie, plus franche que le cœur. Écoutons-la parler, solennelle, inexorable, dans le temple obscur où se concentre la signification philosophique de la Ville, comme la maison aux lumières en résume le sens individuel.

Détachée du christianisme, l'imagination de Thomson reste hantée par ses formes grandioses. C'est à travers le cloître de quelque Westminster que la procession désespérée avait pénétré dans la Cité. C'est dans la nef immense d'une cathédrale que se célèbre la messe noire du pessimisme: là, se rassemblent les ouailles muettes, pour écouter le prêcheur athée.

Des ombres massives emplissent les voûtes puissantes; çà et là tombe obliquement un rayon de lune. Ni orgues, ni chants, ni murmures d'oraisons; en silence, contre les murs, autour des piliers, s'appuient des hommes et des fantômes; inclinés en des stalles retirées, d'autres paraissent suivre un songe intérieur. La troupe n'est point nombreuse: mais, dans cette cité aux rues solitaires, ne peut-on compter les faces qu'on rencontre? Ils attendent, muets... Alors une voix ardente et grave tombe de la chaire obscure, et tous les regards levés y voient briller deux yeux, comme jamais yeux ne brillèrent :

Deux yeux à l'éclat fixe, insoutenable, brûlant sous un front large et tourmenté; la tête était d'une grandeur énorme; et comme les noirs bosquets de sapins s'inclinent sous une vaste rafale, notre auditoire enraciné, enveloppé de ténèbres, fut secoué par cette grande voix triste d'une émotion profonde et pleine :

O Frères mélancoliques, sombres, sombres, sombres! Luttant, sans arche, contre de noirs déluges! O spectres qui errez dans une nuit maudite! Mon âme a saigné pour vous toutes ces années sans soleil, les gouttes d'un sang amer coulant comme des larmes. O sombres, sombres, sombres, ravis à la lumière et à la joie!

Mon cœur défaille d'émoi pour vos souffrances. Votre angoisse a été mon angoisse; oui, je tremble et je meurs de votre mort damnée. Et j'ai fouillé en tous sens l'étendue de notre univers, avec l'espoir désespéré d'y trouver un soulagement à votre fièvre.

Et voici qu'enfin j'apporte une parole véridique, dont sont témoins tous les vivants et tous les morts; la bonne nouvelle d'une grande joie pour vous, pour tous! Il n'est point de Dieu; nul Démon aux noms divins ne nous a créés pour nous torturer; si nous devons souffrir, ce n'est pour apaiser la cruauté d'aucun être...

Cette courte vie est tout ce que nous devons supporter; la paix sainte de la tombe est à jamais assurée, nous nous endormons et ne nous éveillons plus; rien n'est en nous sinon la chair périssable, dont les éléments se perdent et se fondent dans la terre, l'air, l'eau, les plantes, les autres hommes...

Je ne trouve nulle trace, dans tout l'Univers, du bien ou du mal, d'un destin béni ou maudit; je trouve la nécessité seule souveraine; et le Mystère infini, profond, obscur, que jamais la plus faible étincelle n'éclaire pour nous, ombres fugitives d'un rêve.

O Frères aux vies tristes! Elles sont si courtes... Quelques brèves années nous donneront à tous le repos; ne pouvons-nous supporter ces années toujours oppressées? Mais si vous préférez ne pas remplir cette pauvre vie, en vérité, vous êtes libres d'y mettre fin à votre gré, sans craindre de vous éveiller après la mort.

Les vibrations de sa voix, larges comme celles d'un orgue, frémirent sous les voûtes des nefs, puis expirèrent; l'émotion de ces accents qui nous invitaient à la joie était triste et tendre comme celle d'un chant funèbre; notre troupeau, dans l'ombre, demeura silencieux, comme s'il méditait ces mots : y mettre fin à votre gré...

Alors s'élève, perçante, de la foule, une plainte lamentable, le cri de la chair et de l'instinct malgré tout révolté. Quel apaisement trouver dans la certitude amère du néant? Après que l'espoir obstiné, le désir infini du bonheur, l'essence même de toute existence, ont été déçus, meurtris, la mort n'est-elle

pas plus affreuse encore si elle n'a point de lendemain? Cette sagesse n'est-elle pas un cruel mensonge? Ne vaudrait-il pas mieux désespérer et se taire? Et l'orateur répond, la tête humblement inclinée :

Mon Frère, mes Frères infortunés, c'est ainsi; cette vie elle-même ne nous promet aucune joie, mais elle finit vite et ne peut jamais plus être; et nous n'en connaissions rien avant notre naissance, et n'en connaîtrons rien quand nous serons rendus à la terre; je médite ces pensées et elles me donnent consolation.

L'humaine pitié qui attendrit cette doctrine austère est la note la plus moderne, la plus touchante de ce poème grandiosement monotone. Sans doute Thomson connaît les révoltes de la pensée, ses négations approchent souvent du blasphème. Pourquoi, demande-t-il dans le prélude même de l'œuvre, vouloir communiquer aux heureux le frisson du désespoir? Pourquoi prononcer au grand jour ces paroles de la nuit, et gémir les plaintes discordantes de la vie à des oreilles inattentives?

Parce qu'une froide frénésie nous saisit parfois, de montrer l'amère vérité, sa vieillesse ridée, nue, dépouillée de tous les voiles qui déçoivent, faux rêves, faux espoirs, faux masques, fausses apparences de la jeunesse; parce que notre impuissance trouve quelque sentiment de force passionnée à essayer d'exprimer notre malheur par des mots, fussent-ils rudes et grossiers.

Mais, aussitôt, la pitié attendrit cette fureur iconoclaste et une philosophique ironie rassure le poète. Nul secret ne peut être enseigné à qui ne l'a point déjà deviné; nul parmi les heureux de la terre, esclaves d'une illusion grossière ou puérile, ne pourra déchiffrer — l'essayât-il — les mots du pessimisme; nul, hormis les initiés, ne comprendra la langue du désespoir, même jetée par d'éclatantes voix aux quatre vents de l'esprit.

Ailleurs, la contemplation apaisée enveloppe de sérénité la tristesse. Dans le ciel vaste et sombre qui couvre toujours la Cité tragique, les astres souvent brillent, indifférents et superbes; et, des constellations, tombe l'immense paix mélancolique, mais résignée :

Comme la lune marche en triomphe à travers ces nuits intermi-

nables! Comme les étoiles palpitent et scintillent, leur cortège serré de célestes flammes traçant sa courbe sur la voûte bleue aussi dure que l'acier! Et les hommes regardent, pleins d'une religieuse et ardente espérance, la procession magnifique et l'embrasement doré, et croient que les cieux répondent à ce qu'ils sentent.

Les nacelles qui glissent comme les ombres noires d'un rêve sont transfigurées aux yeux éblouis, lorsqu'elles franchissent le pont tremblant du clair de lune sur le fleuve profond et sombre; les fenêtres glacées changent l'obscurité morte de leurs vitres en cristaux vibrants de lumière; corniche, dôme, colonnade émergent du chaos dans cette splendeur solennelle; les pelouses de gazon couvertes de rosée luisent comme de magiques étangs.

Si vivante est la lumière dont brillent ces yeux morts, ces yeux du ciel aveugle, que, les regardant, nous lisons dans leurs purs rayons une pitié frémissante, divine, ou un mépris majestueux et froid : insensés! Ils ne sont pas hautains, ne sont point tendres; il n'est ni cœur ni âme dans toute leur splendeur; ils sont emportés, jouets inertes, à travers leur labyrinthe enchanté.

Si, de l'essor que n'a pris aucune aile, nous pouvions approcher d'eux, nous trouverions en eux des mondes aussi tristes que celui-ci, ou des soleils qui tous se consument comme le nôtre, dans l'anneau de leurs planètes aussi déshéritées; ils croissent et décroissent, fondent et se confondent; les sphères éternelles sont une gigantesque illusion, l'empyrée est un abîme vide.

*
* *

L'orchestration symphonique de la tristesse appelle un final puissant, mais calme; l'instinct artistique de Thomson était trop juste pour ne pas le sentir. Le symbolisme multiple et riche de son poème se couronne d'un symbole sculptural et grave. Statue colossale, la Mélancolie, telle que Dürer l'a conçue, domine, sombre souveraine, le royaume de la Nuit.

Au nord de la Cité court une crête dénudée, comme au nord de Londres s'étend la colline de Hampstead. Sur les pentes douces, la ville largement s'éploie. Du sommet, l'œil embrasse toute l'enceinte, ses dômes et ses tours, et ce vaste sillon que le fleuve y creuse, de l'ouest à l'est. Là s'érige la Figure surhumaine sur un soubassement de granit. Assise, elle se penche, la tête soutenue par son bras robuste; ses yeux semblent

regarder, mais ils suivent l'intérieur défilé des pensées. Autour d'elle, les instruments de la science, les signes de la recherche et de l'ambition humaine. Comme l'esprit affronte sans faiblir les énigmes indéchiffrables de l'univers, la Mélancolie fait face sans trembler aux mystères victorieux du temps.

Dans l'insuccès, la défaite, elle travaille encore et toujours; épuisée, l'âme angoissée, elle travaille davantage, soutenue par son indomptable volonté : ses mains veulent façonner, son esprit interroger encore, et toutes ses souffrances seront transmuées en labeur, jusqu'à ce que la mort, bienfaisante ennemie, perçant de son épée ce cœur puissant entre les cœurs, termine une guerre acharnée.

Mais, comme si une nuit plus noire pouvait poindre sur la nuit, et dix fois assombrir des ténèbres sans étoiles et sans lune, une intuition plus tragique que la défaite et que la ruine, plus désespérée qu'une lutte sans espoir, plus fatale que le Jamais infranchissable qui circonscrit son effort passionné, point, sombre, dans son ténébreux regard :

L'intuition que toute lutte s'achève en défaite, parce que le Destin n'a point de prix pour couronner le succès; que tous les oracles sont muets ou trompeurs, parce qu'ils n'ont point de secret à révéler; que nul ne peut percer le vaste rideau sombre de l'incertitude, parce qu'il n'est point de lumière derrière le voile; que tout est vanité et néant.

Tandis que le stoïque effort de la pensée humaine se dresse en face de l'univers, le sentiment de son irrémédiable vanité surgit au plus profond d'elle-même. Et le pessimisme atteint ainsi les régions les plus intimes, les plus secrètes de l'âme, celles d'où rayonnent la vie et la connaissance et la volonté; il atteint à ses formules les plus générales, comme les plus fortes et les plus anciennes. — Mais un courage singulier relève, sous l'accablant fardeau des jours, l'esprit acharné malgré tout à ses tâches de science et de justice; et la doctrine de Thomson n'est point celle du néant moral, de la lâcheté; elle permet le suicide, sans l'enseigner; une sorte de croyance âpre et fière, l'orgueil de la dignité humaine, le sens de la commune souffrance et d'un commun destin, y sème un germe de foi agissante et de triste fraternité. Si les faibles ne retirent de la méditation pessimiste que des terreurs sans cesse nouvelles, les forts lisent sur le visage de la Mélancolie une leçon de patience silencieuse et indomptable.

Gigantesque, de son trône élevé, au nord, Patronne et Reine sombre de la Cité, sublime en sa fixité de bronze, ses yeux parcourent sa Capitale de deuil et de lamentation, le fleuve et ses îles et ses ponts, le marais et la lande, jusqu'aux menaçantes arêtes de rochers, qu'elle affronte d'un visage comme eux éternel.

La lune et les étoiles voyageuses, de l'est à l'ouest, décrivent leur cercle devant elle sur l'océan de l'air; des ombres et des reflets se jouent autour de son repos solennel. Ses sujets lèvent souvent les yeux vers elle : les forts, pour y boire une énergie nouvelle d'endurance invincible; les faibles, de nouvelles terreurs; tous, l'assurance renouvelée et la confirmation de l'antique désespoir.

L'art qui a construit, dans le monde imaginaire, la Cité de la Nuit, avec la logique de son architecture, la complexité symbolique de sa vie, est une puissance d'évocation. Il contient aussi en lui la source de consolation, d'oubli et de joie qu'offre à l'ouvrier le travail de ses mains. La destinée de Thomson n'a pas été si cruelle qu'il n'ait pu, dans le recueillement de son âme, assembler les matériaux de son chef-d'œuvre; a dû goûter parfois une étrange fascination à fixer ses regards sur le sombre décor qu'il avait fait surgir à l'horizon; car la Ville de la tristesse est si tragique et si émouvante que la beauté pose sur ses noires murailles un rayon de pure lumière.

LOUIS CAZAMIAN

LES QUIPROQUOS SÉRIEUX

A P.-A. Schayé.

I

L'EXAMEN BACTÉRIOLOGIQUE

Il y a six mois, M. Bré a perdu sa jeune femme : elle est morte, après de longues souffrances, vaincue par la tuberculose.

Depuis, à quatre reprises, M. Bré a mandé auprès de lui son médecin, le docteur Trousselot.

Invariablement, la même scène s'est déroulée, chaque fois, entre le praticien et le client.

— Bonjour, cher monsieur. Vous m'avez fait appeler : ça ne va pas?

— Non, docteur, non, ça ne va guère.

— Et où avons-nous mal?

— Je ne saurais répondre exactement à cette question, docteur. Nulle part et partout... Je ne me sens pourtant pas à mon aise... Docteur, vous seriez bien gentil si vous vouliez m'ausculter.

Chaque fois, le docteur, accédant au désir de M. Bré, l'a ausculté consciencieusement. Chaque fois, il a déclaré :

— Non, je ne trouve rien de suspect. Votre poumon gauche est intact ; votre poumon droit, de même. Vous respirez tout à fait normalement.

Pour la cinquième fois, voilà trois semaines, M. Bré, un matin, a envoyé chercher le docteur Trousselot...Après lui avoir

affirmé qu'il « ne se sentait pas à son aise », il l'a prié de l'ausculter.

Pour la cinquième fois, le docteur allait accéder au désir de M. Bré. Après avoir réclamé une serviette, il s'apprêtait à coller son oreille contre les omoplates de son client. Subitement, il a posé la serviette ; il s'est frappé le front :

— Ah çà... est-ce que... par hasard?... — a-t-il murmuré entre ses dents.

Un moment, songeur, il a arpenté la pièce en silence. D'un pas résolu, il s'est dirigé ensuite vers M. Bré. Il lui a pris les poignets.

— Regardez moi bien en face, mon cher monsieur, — a-t-il commandé d'une voix grondeuse. — Je vais vous révéler, moi, le mal dont vous souffrez!... Vous n'avez pas honte d'être aussi « froussard », à votre âge!... Allons, allons, ne niez pas, vous perdriez votre peine : je suis sûr de ce que j'avance, à présent... Je suis une vieille bête, d'ailleurs, de n'avoir pas tout deviné plus tôt... Vous vous croyez tuberculeux, vous!

M. Bré a esquissé un geste de dénégation :

— Oh! docteur, voyons, qu'allez-vous imaginer là? Je vous jure que...

Le docteur lui a coupé la parole. Avec véhémence, il lui a reproché de ne lui avoir jamais confié ses appréhensions. Il lui a expliqué ensuite que, pour prix de sa franchise, il l'aurait rassuré depuis longtemps, en lui conseillant tout bonnement de faire analyser ses crachats.

— C'est idiot, mon cher monsieur, — a-t-il conclu sur un ton irrité, — vous entendez, c'est tout à fait idiot d'avoir été vous fourrer une pareille idée dans la tête!... La tuberculose est une maladie terrible, c'est entendu. Elle pardonne rarement, c'est entendu. Mais, que diable, elle ne s'attaque pas à un gaillard de votre trempe!... Vous, tuberculeux! vous! tuberculeux!... Ah! non, laissez moi rire!...

*
* *

Au lendemain de cette dernière visite, M. Bré, qui, depuis six mois, offrait aux regards un visage sombre et mélancolique, avait semblé recouvrer sa gaieté.

Cet heureux changement de son humeur devait, hélas! être éphémère. Peu à peu, il était redevenu morose.

Hier, vers deux heures de l'après-midi, M. Bré a sonné son domestique.

— Pierre, — lui a-t-il dit d'une voix dolente, — vous allez faire une course.

Il s'est ravisé :

— Non, ce n'est pas la peine.

Il s'est ravisé une fois encore :

— Si, tout de même!

Il a quitté son fauteuil :

— Venez, Pierre, suivez-moi dans le cabinet de toilette.

Sur sa table de toilette, M. Bré a pris un bol. Au fond de ce bol s'étalaient trois ou quatre crachats. Il l'a soigneusement recouvert avec une feuille de papier blanc.

— Pierre, savez-vous ce que c'est qu'un examen bactériologique?

— Un examen bac...té...rio...

— Oui, un examen bactériologique... Vous ne savez pas? Ça n'a pas d'importance... Je vais vous inscrire ces deux mots.

M. Bré a pris une plume. Sur une carte de visite il a écrit :

Pour examen bactériologique.

Il a tendu la carte de visite et le bol à Pierre.

— Pierre, vous allez aller chez un pharmacien... Choisissez, de préférence, une pharmacie importante... Tenez, allez donc à la pharmacie qui est située à l'angle de la rue et du faubourg : elle s'appelle, je crois, la Pharmacie Gustin... Vous prierez le pharmacien de procéder à un examen bactériologique des crachats contenus dans ce bol, et de m'en faire connaître le résultat le plus tôt possible... Avez-vous compris?

— Monsieur peut être sans crainte, j'ai compris.

Pierre est un garçon plutôt débile. Depuis le début de l'hiver, il tousse. Il venait — deux minutes après avoir reçu cet ordre — de fermer derrière lui la porte de la cuisine et de s'engager dans l'escalier de service; il a été secoué par une quinte :

en portant une de ses mains à sa bouche, il a laissé tomber le bol, qui est allé se briser sur le palier d'en dessous.

— Nom d'une pipe de nom d'une pipe! — s'est-il écrié.

L'accident ne présentait pas, sans doute, une réelle gravité par lui-même : un bol et des crachats, ce n'est jamais qu'un bol et des crachats...

Hélas! Pierre n'était au service de M. Bré que depuis une quinzaine : or, en ce laps d'une quinzaine, il s'était déjà rendu coupable de deux maladresses! Chargé, huit jours auparavant, d'aller « recommander » une lettre, qui renfermait un mandat de cinquante francs, il l'avait égarée. Chargé, il y a trois jours, de porter à un ami de M. Bré une assez belle potiche japonaise, il l'avait brisée en la descendant de voiture.

Pierre s'est lamenté : « Monsieur n'est pas méchant, mais, cette fois, c'est couru : je vais me faire flanquer à la porte!... Quelle guigne!... Une si excellente place!... »

Après avoir tourné et retourné, à vingt reprises, entre ses mains, les débris du bol, il se disposait à remonter l'escalier pour confesser à son maître ce troisième accident. Il a été pris d'une nouvelle quinte.

Sa quinte terminée, il a craché.

Il avait craché machinalement. Tout à coup, il est devenu songeur. Après un long moment, durant lequel il a semblé soutenir un assez vif débat secret, il s'est décidé : « En somme, pourquoi me gênerais-je?... Personne n'en saura jamais rien, n'est-ce pas?... »

Deux minutes après, à l'office, il s'emparait furtivement d'un bol.

Dix minutes après, porteur de ce bol au fond duquel s'étalaient trois ou quatre crachats, il ouvrait la porte de la Pharmacie Gustin.

*
* *

Pierre éveille son maître, tous les matins, à huit heures.

Ce matin, comme tous les matins, il a frappé, à huit heures précises, à la porte de la chambre à coucher.

En vain, il a frappé une douzaine de fois, de plus en plus

fort. Il n'a pas entendu, par delà la cloison, retentir l'habituel : « Entrez! »

Finalement, il s'est enhardi à ouvrir la porte.

Sur son lit, M. Bré était étendu, inanimé : il avait la tempe droite trouée par une balle.

Une enveloppe gisait sur le tapis. Pierre l'a reconnue : elle avait été apportée la veille, après dîner, par un employé de la Pharmacie Gustin.

Non loin de l'enveloppe, se trouvait une feuille de papier. En tête de la feuille étaient écrits ces mots :

Examen bactériologique des crachats communiqués par M. Bré.

Avec angoisse, Pierre a lu les dernières lignes de ce document. Elles étaient rédigées en ces termes :

Donc, pour nous résumer, étant donnée la présence de nombreux bacilles de Koch, les crachats soumis à notre examen ont été expectorés par un tuberculeux; la couleur et l'aspect de ces crachats dénotent, d'ailleurs, une tuberculose aiguë, arrivée à sa troisième et dernière période.

II

UNE LETTRE CHARGÉE

François Mazart, journalier à Courteville (Loiret), s'est rendu, ce matin, à huit heures, à Étrechy.

Il est allé trouver Jean Salades, l'aubergiste.

— M'sieu Salades, — lui a-t-il déclaré, — j'irai point par quat'chemins: v'là l'pourquoi d'ma visite : j'viens vous demander la main d'vot'fille Blanche.

Le père Salades aurait pu répondre : « J'dis point oui, j'dis point non. Laisse-moi réfléchir... Viens m'reparler d'ça dans quéques semaines... » Il aurait pu répondre : « La Blanche, elle est encore ben jeunette... Espère un brin, ren n'presse : Viens m'reparler d'ça dans quéques mois... » Il n'a pas hésité

à se montrer beaucoup plus catégorique. Il a opposé à François Mazart un refus définitif :

— François Mazart, t'es un honnête gars et j'ai pour toi ben de l'estime, — lui a-t-il dit. — Demande-moi d'faire pour toi tout c'que tu voudras; si qu'je l'peux, je l'ferai. Mais tant qu'à épouser la Blanche, faut point y compter. ni à c'te heure ni jamais. J'donnerai la petite qu'à quéqu'un qu'aura du bien.

François Mazart aimait, depuis fort longtemps, Blanche Salades. Depuis fort longtemps, chaque fois qu'il avait pensé à l'avenir, il l'avait imaginé en compagnie de la belle fille. La volonté formelle, exprimée par le père Salades, de ne donner sa fille qu'à un garçon « qu'aura du bien », l'a plongé dans un profond désespoir.

Vers neuf heures, il s'en retournait à Courteville. Il marchait la tête basse. Il songeait : « Pisqu'il veut point d'moi comme gendre, c'père Salades d'malheur, quoi que j'vas devenir?... J'l'aime, moi, c'te p'tite Blanche, j'l'aime... Non, non, c'est point possible qu'elle soye à un autre qu'à moi! » Il songeait aussi : « Cré bon Dieu d'cré bon Dieu! dire qu'y en a tant qu'ont d'l'argent!... Pourquoi que j'suis point riche, moi aussi?... » Subitement, il a vu, à quelques mètres devant lui, le facteur rural qui se dirigeait, comme lui, vers Courteville.

Est-il un homme — cet homme serait-il le plus doux et le plus pacifique des hommes — qui, une fois dans sa vie, en un jour de désespoir, n'ait envisagé la possibilité de se procurer le bonheur au prix d'un forfait?... Le facteur tenait à la main une lettre. Les cinq cachets rouges appliqués au dos de l'enveloppe ont révélé à François Mazart que c'était une lettre chargée.

Une idée criminelle s'est présentée à son esprit :

« J'suis point riche, à c'te heure, c'est sûr et certain, — a-t-il pensé. — Mais... sans chercher ben loin,... y aurait-il point un moyen de l'devenir?... »

François Mazart, cependant, est un honnête garçon. La seule évocation des mots : « vol », « crime », « assassinat », a toujours suffi à lui faire horreur. Presque aussitôt il s'est gourmandé :

« Tu deviens-t-i' fou, mon pauv' François?... Tu deviens-t-i' fou?... Oui-da, sans chercher ben loin, y aurait un moyen d'devenir riche... mais c'moyen-là, c'est pas un moyen pour toi!... »

A dix heures, le garde champètre, aidé par deux cultivateurs, a mené François Mazart, les menottes aux mains, à la mairie de Courteville.

Il l'avait surpris dans le petit bois qui se trouve presque à l'entrée du village, au moment où, après avoir plongé son couteau dans le dos du facteur, il s'enfuyait de toute la vitesse de ses jambes.

Dans la salle de la mairie où on l'a enfermé, en attendant qu'il soit transféré à la prison de la sous-préfecture, François Mazart a pleuré, d'abord, abondamment. Il s'est, ensuite, étendu, de son long, sur le sol. Hébété, ahuri, abattu, il s'est endormi d'un sommeil pesant.

A son réveil, deux heures plus tard, en se relevant, il a senti quelque chose qui le gênait dans son soulier droit : il s'est rappelé que c'était là, son crime accompli, qu'il avait caché, avant de prendre son élan pour fuir, l'enveloppe aux cinq cachets de cire rouge dérobée au facteur. Il a éprouvé une curiosité, il s'est demandé ce qu'elle contenait.

Il l'a décachetée; il en a tiré des billets de banque et une lettre.

Il a compté les billets : ils étaient trente, — trente billets de cent francs. — Il a parcouru la lettre. Elle était rédigée en ces termes :

Sydney (Australie), 15 février.

Monsieur,

Alors que tout le monde, à Courteville, refusait de me prêter trois cents francs, votre père, voilà dix-huit ans, a consenti à me rendre ce service.

C'est grâce à lui que j'ai pu venir m'établir ici : c'est à lui, par suite, que je dois d'avoir amassé l'importante fortune que je possède à présent.

Je m'étais toujours promis de lui en témoigner, un jour, ma reconnaissance. M'étant renseigné, j'ai appris, hélas! récemment,

que j'avais trop tardé, et que le pauvre homme était décédé, voilà de longs mois déjà.

Je serais heureux, monsieur, très heureux, si, en souvenir de votre père, vous vouliez bien accepter la somme de trois mille francs que je vous envoie sous ce pli.

Je vous prie de me croire

votre bien dévoué

GUILLAUME LURET.

A qui cette lettre et les trois mille francs étaient-ils destinés? François Mazart a ramassé l'enveloppe qui avait chu sur le sol: il a donné un coup d'œil à la suscription.

Deux fois, trois fois, vingt fois, François Mazart a relu la suscription de cette enveloppe, de cette enveloppe dont le rapt allait, peut-être, lui coûter la vie. Il a pensé devenir fou! Elle était libellée ainsi :

Monsieur François Mazart,
Journalier,
à Courteville,
Loiret.

III

L'AFFAIRE LEMARTIN

La concierge de M. Choupot, ancien chapelier, domicilié 13, avenue de Clichy, aime à déclarer : « Quel dommage qu'il soit resté garçon, ce monsieur Choupot! En v'là un qu'aurait fait un bon mari!... » Le brave homme, en effet, mène la vie la plus rangée.

Il y a sept mois pourtant, le 30 novembre dernier, M. Choupot, dérogeant pour une fois à ses habitudes, s'était laissé entraîner par des amis à « faire la fête ».

Après deux heures passées au café-concert, il était allé souper dans un restaurant du boulevard de Strasbourg. Le souper terminé, au lieu de rentrer se coucher, il était encore allé absorber de la bière et des liqueurs, dans une brasserie, au quartier Latin.

En hiver comme en été, tous les matins, M. Choupot va faire une promenade au parc Monceau. Le lendemain, 1er décembre, au moment de sortir, en prenant sa canne dans le porte-parapluies, il avait constaté que la pomme en était fort bosselée.

— Tiens, tiens! je n'avais pas remarqué ça hier, moi...

Tout en descendant son escalier, il s'était efforcé de se remémorer comment, la veille, au cours de cette soirée si prolongée, il avait pu commettre ce dégât.

Faute de pouvoir aucunement préciser ses souvenirs, arrivé dans la rue, il venait de renoncer à éclaircir un tel mystère. Avec le sourire de l'homme habituellement sobre qui se glorifierait volontiers d'une exception nelle orgie, il venait de conclure : « Tant pis! ne cherchons plus... Mais faut-il que j'aie été saoul hier soir, faut-il que j'aie été saoul, tout de même, pour avoir la mémoire brouillée à ce point, aujourd'hui!... » Subitement, il lui avait semblé se rappeler une querelle qu'il aurait eue, — avenue Trudaine, à proximité d'un square, à proximité du square d'Anvers peut-être, — alors qu'il regagnait son logis, vers trois heures du matin, avec un passant qui l'aurait plaisanté sur sa zigzaguante façon d'avancer. Vaguement, il avait cru se revoir assénant, brusquement, un coup de canne à son railleur.

De nouveau, — plus minutieusement, cette fois, — il avait examiné la boule d'argent qui termine son « bâton de vieillesse », — comme il a coutume d'appeler ce jonc souple et résistant. — Elle était aplatie sur une de ses faces. Était-ce en frappant un être humain qu'il l'avait mise dans ce piteux état? Il se l'était demandé, pendant quelques minutes, avec une véritable anxiété.

« Mais non, mais non! — s'était-il bientôt répondu. — Je suis stupide d'aller ainsi chercher midi à quatorze heures, absolument stupide... J'aurai, tout bonnement, laissé tomber ma canne, sans m'en apercevoir. Et voilà!... Mais sapristi de sapristi! pour un homme qui ne prend jamais de cuites, quand j'en prends une, moi, je peux me vanter de la prendre carabinée!... »

***

Maintes fois, depuis trente ans qu'il jouit de ses droits civiques, M. Choupot avait formulé le vœu suivant :

« Ah! si jamais je pouvais être juré, quelle joie!... Ça doit être si amusant!... Mon nom ne se décidera donc jamais à sortir de l'urne!... »

La Providence a permis enfin qu'il reçût, il y a une dizaine de jours, le lundi 20 mai dernier, une lettre écrite sur papier à en-tête de la Préfecture de la Seine, qui l'invitait à venir siéger, en qualité de juré, au Palais de Justice, à la session des assises qui devait s'ouvrir le 1er juin.

Neuf jours plus tard, le mercredi 29 mai, il dînait chez de vieux amis à lui. Au nombre des convives figurait un certain M. Jules Benoît.

M. Jules Benoît, huissier depuis de longues années au Palais de Justice, est attaché au service de la cour d'assises. En homme avisé, qui sait tirer parti des circonstances, M. Choupot a voulu profiter de cet heureux hasard pour apprendre sur quelles émouvantes causes il allait avoir à se prononcer.

— Quelles sont, cher monsieur, — a répondu M. Benoît, — les causes sur lesquelles l'équipe de jurés dont vous faites partie et qui entrera en fonctions après-demain 1er juin, devra se prononcer? Ma foi, je ne saurais rien vous affirmer d'une façon absolument précise. Nous autres, vous le devinez, nous en avons tant vu, de ces histoires, que nous ne réussissons plus guère à nous y intéresser!... Depuis très longtemps, à la vérité, je néglige d'accorder le moindre coup d'œil au tableau accroché à la porte de la salle d'audience!... Néanmoins, si j'ai bonne mémoire, il me semble avoir entendu dire, l'autre matin, par un substitut, tandis que je l'aidais à enfiler sa robe, que les affaires présentement inscrites au rôle, et qui doivent maintenant être appelées d'un jour à l'autre, sont l'affaire Bouzu, l'affaire Tanoir, l'affaire Chelles et Levasseur et l'affaire Lemartin.

Cette nomenclature n'a renseigné M. Choupot qu'insuffisamment, à son gré.

— Et de quelle nature sont ces affaires? — a-t-il demandé aussitôt. — Crimes passionnels?... cambriolages à main armée?... infanticides?... agressions sur la voie publique?...

— De quelle nature?...

M. Benoît s'est recueilli, un bref instant.

— Ma foi, — a-t-il repris, — ma foi, c'est à croire que vous avez servi jadis dans l'artillerie, vous : vous êtes doué d'un flair étonnant!... Parmi les affaires que je viens de vous énumérer, il s'en trouve, précisément, une pour représenter chacune de ces catégories... L'affaire Bouzu? L'affaire Bouzu, c'est, si je ne fais pas de confusion, l'assassinat d'une jeune femme par son amant... L'affaire Tanoir?... L'affaire Tanoir, oui, c'est bien ça, l'affaire Tanoir, c'est le sac d'une bijouterie avec tentative de meurtre sur la personne du veilleur de nuit... L'affaire Chelles et Levasseur?... Dans l'affaire Chelles et Levasseur, vous ferez connaissance avec une autre classe de malfaiteurs : Chelles et le docteur Levasseur sont accusés d'avoir pratiqué sur une jeune femme des manœuvres abortives... Tout cela, en somme, vous le voyez, est banal, très banal, infiniment banal... Tenez, si, parmi les affaires que je vous énumérais tout à l'heure, il en est une qui puisse, à la rigueur, réserver un peu plus d'intérêt, c'est justement celle dont je ne vous ai encore rien dit : l'affaire Lemartin. Vu l'entêtement que met ce Lemartin à nier qu'il soit l'auteur du crime... on ne sait pas, mais peut-être, en fin de compte, ces débats pourront-ils offrir quelque intérêt...

M. Choupot s'occupait à peler une orange. Il a bien vite abandonné le fruit sur l'assiette.

— Ah! ah! — a-t-il murmuré, très attentif. — Et qu'est-ce que c'est donc que cette affaire Lemartin? De quel crime l'accuse-t-on, ce Lemartin?... Dites, dites, monsieur Benoît, de quel crime?

Ce zèle de néophyte a fait sourire M. Benoît malgré lui.

— De quel crime on l'accuse? Voilà, voilà... Une minute, monsieur Choupot : on va vous le dire... Ne vous attendez, d'ailleurs, à rien de bien sensationnel. Des crimes comme celui-là, nous en jugeons par douzaines, au Palais de Justice... Il y a quelques mois, donc, en décembre dernier, il me semble, au petit jour, à Montmartre... tenez, avenue Trudaine, je

erois... oui, quelque part près du square d'Anvers... des agents avaient ramassé le cadavre d'un homme qui avait dû être tué peu d'heures auparavant... De quelle manière le meurtrier avait-il procédé?... L'enquête n'a pu l'établir nettement. Tout ce qu'on sait, c'est que la victime, un homme d'une quarantaine d'années, un certain M. Lorpant, portait à la tête un trou, un trou profond, qui semblait avoir été fait au moyen d'une boule d'acier ou de fonte. Cette boule d'acier ou de fonte était-elle fixée à une lanière de cuir? Était-elle fixée à une tige de métal? Mystère... Et voilà! C'est tout... Vous voyez qu'en lui-même, le drame, qui dut d'ailleurs, être relaté alors, comme tant d'autres, dans les journaux, à la rubrique des faits divers, en trois lignes ou en dix, n'a rien de très palpitant, et que, si l'obstination de Lemartin à ne pas avouer sa culpabilité ne promettait de corser un peu l'intérêt des débats, l'affaire ne serait pas moins banale que les autres.

M. Choupot a pâli. D'une voix chevrotante, il a demandé :

— Et... et... et c'est au commencement de décembre dernier, dites-vous, que le cadavre de la victime a été découvert aux abords du square d'Anvers?

— Ma foi, oui, cher monsieur, — a répliqué M. Benoît, — ma foi, oui, il me semble... Ça doit être ça... fin novembre ou commencement de décembre.

*
* *

Dans les journaux, hier matin, à la rubrique des tribunaux, on a pu lire un entrefilet intitulé :

DRAMATIQUE INCIDENT AU
PALAIS DE JUSTICE

Il était rédigé à peu près en ces termes :

Au nombre des électeurs parisiens que le sort avait désignés pour constituer le jury de la Seine pendant la session qui s'est ouverte voilà huit jours, le 1er juin, figurait un certain M. Choupot, ancien

chapelier, domicilié 13, avenue de Clichy. Son nom étant sorti le premier de l'urne, il avait même dû, suivant l'usage, assumer les fonctions de chef du jury.

Il pouvait être cinq heures, hier. Les débats de l'affaire Lemartin, qui se poursuivaient depuis plusieurs jours déjà, allaient enfin se terminer. L'audience touchait à sa fin. Les jurés s'étant, à l'unanimité, prononcés pour la culpabilité, le président allait donner lecture à l'accusé des articles 211 et 12 du Code Pénal, qui, comme on le sait, punissent de la peine capitale les crimes qu'ils prévoient; M. Choupot, qui, depuis un instant, donnait les marques d'une vive exaltation, s'est brusquement levé.

Le système nerveux de l'excellent homme, peu habitué à de pareilles émotions, avait-il été trop violemment ébranlé pendant les huit après-midi qu'il venait de vivre au Palais de Justice? Le pauvre homme était il victime, après tant d'autres, de la chaleur vraiment tropicale que nous subissons depuis trois semaines? Subitement, il s'est mis à crier :

— Arrêtez, messieurs, arrêtez! Non, non, ce serait trop infâme de ma part de me taire plus longtemps. Je suis en train de laisser commettre une monstrueuse injustice! Si quelqu'un doit s'asseoir sur le banc des accusés, ce n'est pas Lemartin, c'est moi! Si quelqu'un doit monter sur l'échafaud, ce n'est pas Lemartin, c'est moi! Oui, oui, messieurs, sur ce que j'ai de plus sacré, je vous le jure : l'homme qui, le 1er décembre dernier, assassina monsieur Lorpant, ce n'est pas Lemartin, c'est moi!

Président, assesseurs et jurés, émus par cette pénible scène, ont vainement tenté de calmer M. Choupot. Pendant plusieurs minutes, avec une infatigable obstination, le malheureux chapelier a continué à répéter que c'était lui qui avait tué M. Lorpant et qu'il lui était même très facile d'en faire la preuve. On s'est vu finalement obligé de recourir à la force pour l'entraîner hors de la salle d'audience.

Dans la soirée, l'infortuné juré, qui jouissait, paraît il, d'une réelle popularité dans son quartier, où il est aimé et respecté de tous, a été conduit à l'asile d'aliénés de La Ville-Évrard, où il a été aussitôt admis, après un rapide examen, dans la « section des agités ».

Lemartin, qui a été condamné à mort, et qui, après les protestations récemment soulevées par certaines mesures de clémence, ne sera point gracié, sera vraisemblablement exécuté au début du mois prochain.

IV

LE COUSIN XAVIER

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lundi, 2 mai. . . . . .

. . . . . .

Mardi, 4 heures. — *Non, non, ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible que tout soit fini entre lui et moi... Non, je ne veux pas. Je suis trop malheureuse!*

Vingt-quatre heures, déjà, qu'il est parti... Comment, comment a-t-il eu l'énergie de partir?...

Mon Alfred, mon Alfred chéri, mon Alfred adoré, si tu savais combien je souffre!...

. . . . . .

Dire qu'avant-hier encore je formais des projets d'avenir!... Dire que je nous voyais, cet été, tous les deux, au bord de la mer!... Dire que je nous voyais, plus tard, beaucoup plus tard, dans trois ou quatre ans, mariés!...

. . . . . .

Je suis comme folle... Vingt fois par heure, je lis et je relis le billet qu'il a laissé, à mon adresse, hier, entre les mains de la femme de chambre, avant de s'en aller :

Ma chère Madeleine,

Au lieu de me sauver ainsi, en ton absence, comme un voleur, j'aurais voulu pouvoir te quitter franchement. Je n'en ai pas eu le courage. Je ne sais pas te voir pleurer. Je me suis défié de moi-même.

N'aie pas de chagrin, je t'en prie! Je serais navré, si tu avais du chagrin...

Plus tard, tu comprendras. Oui, tu comprendras... Il fallait que notre liaison finît. Il le fallait absolument. Peut-être ne t'en rendais-tu pas compte, mais ta jalousie de tous les instants me rendait l'existence intolérable.

Je te l'ai dit mille fois. Tu n'as pas voulu, quand il était encore temps, voir où était le danger : tant pis!...

Sois raisonnable, ne cherche pas à me revoir!

Nous revoir, ce serait nous faire inutilement de la peine.

Ma décision est irrévocable.

Intentionnellement, tu le remarqueras, je m'abstiens de te dire en quel endroit je compte habiter, en attendant de m'être reconstitué, un « chez moi ».

Plus tard, oui, plus tard, nous nous reverrons. Et nous serons alors, je l'espère, de bons amis.

Des dix-huit mois que nous venons de vivre ensemble je conserverai toujours un délicieux souvenir.

Je te garde toute mon affection.

ALFRED.

. . . . . .

Pourquoi, pourquoi est-il parti, mon Fred, mon grand Fred chéri?

Je ne sais plus... Je ne sais plus rien. Je ne comprends plus rien.

. . . . . .

C'est atroce, atroce, atroce, ce que je souffre...

. . . . . .

Je me suis avisée, tout à l'heure, qu'il y a quelqu'un qui doit forcément savoir où il est : son cousin Xavier, son inséparable cousin Xavier. Alfred et lui sont unis d'une amitié si étroite!

Je sors, à l'instant, de chez Xavier. J'espérais apprendre par lui la retraite de mon Alfred. Je n'ai rien appris.

Je ne peux pas lui en vouloir, cependant, à Xavier. C'est un garçon tellement honnête et si droit! Il ne m'a pas menti.

— Oui, Madeleine, je sais où il est, — m'a-t-il avoué. — Mais j'ai juré que je ne le dirais pas... Je ne le dirai pas.

. . . . . .

Mercredi. — *Jamais je n'aurais supposé que je l'aimais à ce point!...*

. . . . . .

Je demeure de longs moments à considérer le fauteuil dans lequel il avait coutume de s'asseoir pour lire ses journaux... et la glace devant laquelle il restait, dix minutes, chaque jour pendant qu'il faisait sa barbe... et son oreiller, — son oreiller!...

. . . . . .

Chaque fois que j'entends sonner, les jambes tremblantes, je me précipite vers l'antichambre... Si c'était lui!...

. . . . . .

Alfred, Alfred, je t'en supplie, mon Alfred, reviens!...

. . . . . .

Jeudi, 2 heures. — *J'ai eu, ce matin, une lueur d'espoir; elle devoit, hélas! vite s'éteindre...*

Après une nuit passée à sangloter, j'étais en train de songer :

« Ah! si seulement je savais où il est!... Ah! si seulement je pouvais aller le rejoindre!... Bien sûr, en me voyant, en voyant mon visage ravagé par la douleur, il aurait pitié... J'ai tellement changé, depuis trois jours qu'il m'a quittée!... » Jenny, la femme de chambre, est entrée tout à coup dans mon cabinet de toilette :

— Madame, madame, — s'est-elle écriée, — le chauffeur du second vient de me dire qu'il avait rencontré monsieur hier soir. Il l'a aperçu au moment où il rentrait, en compagnie de monsieur Xavier, à l'Hôtel Terminus...

. . . . . .

Moins de dix minutes après, j'étais à l'Hôtel Terminus.

Le renseignement apporté par Jenny était exact : c'est bien là qu'il a provisoirement élu domicile.

Je lui ai fait passer un mot, le suppliant de me recevoir. Il a répondu par un refus. J'ai insisté. Il m'a envoyé Xavier. Enfin, à force d'implorer Xavier, — brave Xavier! il en avait les larmes aux yeux, — j'ai réussi à le voir.

. . . . . .

Ah! cette entrevue!... Je crois que jamais je ne l'oublierai...

Quand j'ai franchi le seuil de la chambre, il disposait des fleurs dans un vase, avec cet art et cette grâce que lui seul possède.

Aussitôt je me suis précipitée à ses genoux. J'ai balbutié : « Mon adoré, reviens!... Tu es parti, dis-tu, parce que je t'ennuyais avec ma jalousie... Oui, tu as raison, je m'en rends compte, j'étais insupportable. Je te jure que je me surveillerai, que je ne t'ennuierai plus. Reviens! Et puis tu feras ce que tu voudras... Même si tu me trompes, je supporterai tout. Mais, au moins, j'aurai la joie de te voir encore...

Je lui ai dit tout, tout ce qu'on peut dire. Tour à tour, j'ai été humble, suppliante, passionnée, menacante.

Lui, tout le temps, il a été le même : froid et décidé. « Non, mon amie... Il m'appelait son amie!... Non, mon amie : le plus difficile est fait... Je suis parti... J'ai eu ce courage... C'est bien ainsi... Tu t'exagères, d'ailleurs, la difficulté que tu auras à m'oublier... »

J'ai pleuré, j'ai pleuré abondamment.

D'abord il a paru s'apitoyer.

Bientôt il a commencé à s'impatienter : sa voix s'est faite plus sèche et plus cassante.

Il m'a congédiée, ou peu s'en faut!

Il m'a formellement défendu de revenir. Il m'a déclaré que, si je revenais, il quitterait Paris pour se réfugier dans un endroit où je ne pourrais retrouver sa trace.

Je devrais le haïr et je l'adore. Je sens que je ne peux me séparer de lui. Je l'adore, je l'adore...

. . . . . .

Vendredi. — *J'ai la sensation nette que chaque jour qui s'écoule nous sépare davantage!...*

Mon Dieu!... mon Dieu... mon Dieu!...

. . . . . .

Samedi, midi. — *Je m'étais promis, avant-hier, d'avoir quelque dignité, de ne pas retourner au Terminus. En dépit du serment que je m'étais fait, trois fois, depuis ce matin, j'y suis retournée.*

Il a dû laisser une consigne formelle : les trois fois, on m'a répondu qu'il était sorti.

. . . . . .

Je viens de lui écrire une longue lettre, où j'essaye de lui dire toute ma douleur... S'il pouvait avoir pitié!... Mais, sûrement, il ne me répondra même pas... Ah! la brute, je l'exècre!...

Mon Alfred, mon Alfred adoré, si tu savais comme ta Leileine est malheureuse par ta faute!...

. . . . . .

Non, non, non, je ne peux plus vivre sans lui! Je ne peux plus!...

. . . . . .

Je rôde à travers les pièces de mon appartement. Je tourne, je déplace des objets sans savoir ce que je fais...

. . . . . .

Tout à l'heure, j'ai aperçu, dans un journal, ces mots : « Les Drames du vitriol ».

« Les Drames du vitriol »!... Les drames du vitriol?

Qui sait?... Si... si, comme tant d'autres femmes abandonnées, je?...

Il me reviendrait peut-être...

Oui, qui sait?... Peut-être...

. . . . . .

« Les Drames du vitriol »!...

Non, non, je déraisonne : ma douleur m'aveugle...

Jamais je n'aurais le courage, moi, moi, d'accomplir un acte pareil...

Celles qui font ça n'aiment évidemment pas autant que j'aime...

J'imagine l'effroyable existence de l'infortunée qui, désespérée comme je le suis de voir l'amant, infidèle ou lassé, partir, s'éloigner d'elle, lui a jeté, un jour, du vitriol à la face. Quelle torture ce doit être pour elle, par la suite, de se dire, à chaque

instant, sans répit, du matin au soir, en regardant le pauvre cher visage meurtri, abîmé : « C'est moi, moi, qui ai fait ça! moi!... » Oh! l'odieux supplice!...

Mon Alfred, mon Alfred adoré, que vais-je imaginer là?... Toi, si beau, toi, dont les traits ont une si rare pureté, toi que j'ai d'abord aimé pour ta figure, tout simplement... C'est atroce!...

. . . . . .

Et pourtant, pourtant, à vrai dire, en y réfléchissant bien, il me semble que, si quelque chose pouvait réussir à me ramener mon Alfred, mon Alfred adoré...

Oui, oui, il est évident qu'aux yeux des hommes il jouit d'un certain prestige, ce geste, ce geste abject, cruel, sauvage, puisque beaucoup, parmi celles qui l'ont fait, qui le font, voient revenir à elles l'amant qui était décidé à les abandonner...

Et non, et non, et non, cependant, je ne peux pas, je ne veux pas!... Je ne veux pas... à cause des conséquences... des inévitables, des effroyables, des abominables conséquences...

. . . . . .

. . . . . .

Ce mot : « vitriol », continue à me hanter. Je le chasse de mon esprit, j'essaye de penser à autre chose pour faire diversion : il revient!...

Ah! s'il y avait un moyen de le faire, ce geste, ce geste abject, cruel, sauvage, sans risquer d'avoir toujours, plus tard, devant les yeux, le pauvre cher visage de mon Alfred meurtri, abîmé... Ah! comme je n'hésiterais pas!...

Mais j'ai beau réfléchir, je ne vois pas de moyen... Il n'y a pas de moyen...

Il n'y en a pas...

Alors?...

*
* *

Voilà quelques mois, au printemps dernier, une après-midi, nous avions trouvé, dans un auto-taxi hélé rue du Havre, un petit calepin relié en cuir rouge.

Ce petit calepin ne portait, sur les pages de garde, ni nom ni adresse.

C'est dans ce petit calepin que nous avons copié les lignes, d'un style plutôt négligé, que l'on vient de lire.

A la même époque, — trois jours plus tard, — nous avions

lu dans le *Figaro*, à la rubrique des faits divers, l'articulet suivant :

LES DRAMES DU VITRIOL
TRAGIQUE MÉPRISE

Il y a dix huit mois environ, un an après le décès de M. C.... son mari, Mme Madeleine C.... une fort jolie jeune femme appartenant à la bonne société (elle est nièce d'un sénateur, ancien ministre, et son père, aujourd'hui décédé, fut administrateur d'un de nos grands établissements de crédit), avait noué des relations intimes avec M. Alfred d'A.... un de nos plus distingués clubmen.

L'amour ne saurait durer toujours. Après un an et demi de vie commune, M. d'A... quittait, il y a quelques jours, le domicile de Mme Madeleine C... et allait s'installer à l'Hôtel Terminus.

Ne pouvant se résigner à voir se terminer ainsi une liaison à laquelle elle tenait, Mme Madeleine C... décidait, hier matin, de faire, après tant d'autres, le geste absurde et méchant des désespérées, geste dont nous sommes, hélas! si souvent appelés à relater, à cette place, l'accomplissement!

Dissimulant sous son manteau un bol de vitriol, elle guettait, depuis cinq minutes, hier, vers deux heures de l'après midi, dans un des couloirs de l'Hôtel Terminus, le passage de son ex-amant, lorsqu'elle entendit M. Alfred d'A... sortir de son appartement. M. Alfred d'A... n'était pas seul : un de ses cousins, M. Xavier L.... l'accompagnait.

Comment expliquer la tragique méprise que commit Mme Madeleine C...? Faut-il l'attribuer à la parité de taille des deux hommes? Faut-il l'attribuer à l'émotion qu'éprouvait la jeune femme? Faut-il l'attribuer à la pénombre qui règne dans le coin de couloir où elle s'était immobilisée?... Ayant tiré de dessous son manteau le récipient rempli du terrible liquide, Mme Madeleine C.... au lieu de projeter le contenu à la figure de M. Alfred d'A.... l'a lancé à la figure du cousin de M. d'A.... à la figure de M. Xavier L...

En proie à des souffrances atroces, M. Xavier L... a été transporté à l'hôpital Beaujon.

Mme Madeleine C.... qui a été mise en état d'arrestation, ne cesse de se lamenter. Au milieu de ses sanglots, la malheureuse femme répète infatigablement :

— C'est affreux, affreux!... Je ne l'ai pas fait exprès... Non, non, ne croyez pas que je l'aie fait exprès!... Pourquoi, voyons, pourquoi l'aurais-je fait exprès?...

On se demanderait en vain, il est vrai, pourquoi la malheureuse femme aurait commis volontairement une pareille méprise.

On ne peut s'empêcher pourtant de constater combien le hasard

fut ironique en permettant que pas une goutte du liquide corrosif ne fût projetée sur M. Alfred d'A..., auquel il était destiné, et que M. Xavier L... reçût le bol entier en plein visage!

*
* *

C'est au printemps dernier, nous l'avons dit, que nous avions trouvé, une après-midi, le calepin de madame Madeleine C..., et c'est à la même époque, peu de jours après, que nous avions lu, dans le *Figaro*, le fait divers intitulé : « Tragique méprise ».

Nous avions tout à fait oublié ce drame aux mobiles duquel le hasard nous avait initiés. La présence, hier soir, au Théâtre des Nouveautés, — dans une baignoire voisine de celle que nous occupions, — d'un couple, et aussi d'un monsieur venu là en cavalier seul, nous l'a rappelé.

Le couple se composait d'une jeune femme blonde et d'un homme, jeune encore, aux traits d'une pureté parfaite, qui semblait fort amoureux de sa compagne. Plusieurs fois, pendant le spectacle, en s'adressant la parole d'une façon tendre, ils se sont appelés par leurs prénoms : — elle se prénommait Madeleine; lui se prénommait Alfred.

Le monsieur venu en cavalier seul pour applaudir *Ce sacré Planturel!* et qui était assis un peu en arrière du couple, dans la pénombre de la baignoire, semblait devoir être de la même taille que son ami.

Nous n'essaierons pas de vous tracer de lui un portrait fidèle : nous sentons que nous ne réussirions pas à traduire l'impression désagréable, pénible, douloureuse, que nous a causée la vue de ce visage tuméfié, rongé, dont un œil était fermé pour toujours.

Le malheureux n'avait guère pris part à la conversation. Son nom n'avait pas été prononcé au cours de la soirée. Nous sommes certains pourtant que c'était le cousin Xavier.

MAX ET ALEX FISCHER

LE VOL DU TRESOR

DE CHILDÉRIC Ier

Le 6 novembre 1831, la nouvelle se répandit dans Paris que, la nuit précédente, les collections du cabinet des Médailles et Antiques avaient été pillées. Ces collections étaient installées depuis un siècle à côté de la Bibliothèque royale, dans les salons somptueux qu'elles ont quittés en 1865, rue de Richelieu, au-dessus de l'arcade qui franchissait alors la rue Colbert. C'était l'ancien appartement de la marquise de Lambert, décoré au XVIIIe siècle de peintures de Vanloo, de Natoire et de Boucher, — cadre digne des meubles de Boulle, de Crescent, de Oeben, de Gaudreaux, où sont encore gardés les trésors de l'ancien cabinet du Roi, médailles, camées, intailles, bronzes, gemmes et bijoux. — Les voleurs avaient forcé ces meubles et fait main-basse sur quantité de médailles et de bijoux, qui par leur rareté étaient sans prix et dont la valeur matérielle était estimée à 270 000 francs.

Les malfaiteurs avaient laissé pendre une corde à une fenêtre. Deux passants, au petit jour, la virent et avisèrent le portier. Pour pénetrer dans le salon qu'ils avaient pillé, les voleurs avaient découpé un morceau d'une belle porte ancienne, que l'on garde encore au cabinet des Médailles. La tradition s'est conservée dans la maison que les voleurs s'étaient cachés la veille dans une des salles de la Bibliothèque.

Naturellement la vigilance de l'administration fut mise en doute : M. Raoul-Rochette, le conservateur, avait beaucoup d'ennemis, et son adjoint, Dumarsan, paraissait s'occuper surtout de composer des vaudevilles, alors fameux. Mais le gouvernement, présidé par Casimir Perier, reconnut que le conservateur du cabinet des Médailles n'avait pas mérité les attaques contre lesquelles, d'ailleurs, l'Académie des Inscriptions avait cru devoir le défendre.

Le jour qui suivit la découverte du vol, le 7 novembre, deux des criminels, dont la police avait reconnu les procédés, étaient rencontrés par un ancien sous-chef de la Sûreté, Coco-Lacour, le célèbre lieutenant de Vidocq. Il les fit arrêter. On trouva sur eux 8 000 francs en or et en billets de banque, mais pas un seul des objets volés ni rien qui mît sur la trace du trésor. L'un de ces deux hommes, Fossart, âgé de cinquante-deux ans, s'était sauvé du bagne de Brest; forçat depuis vingt-cinq ans, il s'était déjà évadé souvent, mais, chaque fois avait été repris par Vidocq. L'autre voleur, qui avait trente-cinq ans seulement, se nommait Drouillet; c'était un forçat gracié.

Ils refusèrent de rien révéler : en vain offrit-on à Fossart une somme de 150 000 francs et une commutation de peine s'il consentait à avouer où il avait caché les objets dérobés. Au bout d'un mois, le juge d'instruction dut rendre une ordonnance de non-lieu en leur faveur, mais la police continua de les surveiller. Fossart avait été ramené au bagne de Brest, et Drouillet s'en était aller loger chez un de ses amis, nommé Drouhin.

L'attention du Préfet de police, M. Gisquet, fut attirée sur les relations qui s'étaient établies entre Drouillet et une aventurière du grand monde, la vicomtesse de N... C'était une de ces femmes qui se vantent d'avoir accès chez les ministres et dans leurs bureaux et d'en gagner ce qu'elles veulent. Elle avait obtenu du ministère de la Justice des commutations de peine en faveur de quelques condamnés. C'était sa spécialité, et l'on sut qu'elle en trafiquait. Elle fit, au commencement de l'année 1832, des démarches en faveur de Fossart, et l'on vit Drouillet se promener avec elle. Au mois de juillet, elle partit pour Brest, accompagnée de la femme de Drouhin, l'hôte de

Drouillet. A Brest, elle fut arrêtée et ramenée à Paris; des perquisitions eurent lieu chez elle. On y trouva une correspondance qui prouvait qu'elle avait reçu 1 500 francs pour démarches faites en faveur de Fossart, mais sa complicité dans le vol du 6 novembre n'étant pas établie, elle bénéficia d'une ordonnance de non-lieu. Toutefois Drouhin et Drouillet furent maintenus en prison, et l'on arrêta aussi le frère et le neveu de Fossart, l'un horloger, l'autre bijoutier. Vidocq se chargea de les interroger; à Fossart frère, ancien soldat, il parle de ses campagnes, l'appelle « bon vieillard » et lui donne quelques tapes amicales. Le vieil horloger avoua que son frère et Drouillet étaient venus, dans la matinée du 6, lui demander de cacher les objets volés. Ayant appris l'arrestation des deux coupables, il s'affola et, avec son fils, alla jeter une partie des bijoux dans la Seine, près du pont de la Tournelle; puis, n'osant pas recommencer cette expédition qu'avait troublée la police, il s'était décidé, avec beaucoup de chagrin, à faire fondre les médailles. On retrouva, en effet, chez lui ou chez Drouhin, soixante-quinze lingots d'or ou d'argent, cachés dans les caves.

La Cour d'assises jugea l'affaire les 14 et 15 janvier 1833. Le public était disposé à s'amuser aux dépens de l'administration; on rit beaucoup quand M. Raoul-Rochette déclina son titre de *conservateur* des médailles; quand les gardiens du musée reconnurent les voleurs pour les avoir vus, disaient-ils, plusieurs fois se promener en visiteurs dans les salles; quand Drouillet déclara que la vicomtesse avait promis de lui faire obtenir une place dans les bureaux du ministère de la Guerre. Le grand succès fut pour cette dame, dont les défenseurs des accusés avaient réclamé la comparution. Très « minaudière » elle sut garder un aplomb imperturbable; elle avoua ses relations amicales et intéressées avec les forçats, tout en disant qu'elle avait surtout en vue une bonne action. — « Une donation », répliqua le Président, M. Duboys (d'Angers), feignant d'avoir mal entendu. Et comme il lui demandait si les forçats graciés allaient aux soirées qu'elle donnait, — « Non, dit-elle avec tranquillité, j'ai ma société. »

Fossart fut condamné à quarante ans de travaux forcés, Drouillet à vingt ans de la même peine et Fossart frère à dix

ans de réclusion. Le forçat accueillit cette sentence avec fureur : « Vous êtes des monstres, cria-t-il aux jurés; c'est une infamie!... J'aurais dû mettre le feu à la Bibliothèque, tout aurait été enseveli... Je ne veux dénoncer personne; c'est mon secret, il mourra avec moi... J'avais toutes les clés; les employés pouvaient tous être compromis; c'est pour cela qu'au lieu d'ouvrir les casiers, je les ai brisés... » Ramené à Brest, Fossart y mourut deux ans plus tard.

Le cabinet des Médailles put rentrer en possession de quelques-uns des objets précieux qui avaient été jetés dans la Seine : des scaphandriers eurent l'heureuse chance de retrouver dans le lit du fleuve, la patère de Rennes, le « bouclier d'Annibal », la coupe de Chosroès, le « sceau de Louis XII », et une partie du trésor de Childéric Ier, le souvenir le plus ancien qui soit conservé de l'histoire des Franks.

*
* *

Le trésor de Childéric avait déjà connu d'autres aventures et accompli de longs voyages depuis le jour de l'année 481 où il fut enterré à Tournai.

Pour nous, Childéric Ier est un personnage qui a joué dans notre histoire nationale un rôle insignifiant. Je ne pense pas que beaucoup d'écoliers d'aujourd'hui se soient donné la peine d'apprendre que ce roi fut chassé par les Franks, mécontents de sa vie dissolue; que s'étant réfugié en Thuringe, il en revint sept ans après (vers 463), ayant été avisé que ses anciens compagnons étaient las de leurs nouveaux chefs; que, quelque temps plus tard, il vit arriver Basine, reine de Thuringe, qui lui déclara : « J'ai reconnu ton mérite et je suis venue pour habiter avec toi; si j'avais connu quelqu'un de plus brave que toi, j'aurais été le chercher ». Les chroniqueurs ajoutent que Childéric, joyeux, la prit en mariage. Mais Basine était une voyante et comme la pureté est obligatoire pour ceux qui consultent les voyantes, elle obtint de son époux, le soir de leurs noces, qu'il la laissât, avant d'approcher d'elle, reconnaître l'avenir; elle put ainsi prédire quelle serait la gloire du fils qui naîtrait d'elle...

Ces légendes ont fait, autrefois, partie de notre tradition nationale, alors que l'histoire de France, c'était l'histoire de la monarchie française. L'unité de cette histoire pouvait paraître rompue par ce fait que trois dynasties s'étaient succédées ; mais, dès le temps de Louis XIII, les historiens avaient découvert une preuve de la légitimité de la troisième dynastie : les Capétiens descendaient des Carolingiens et même des Mérovingiens : une telle affirmation correspondait si bien à l'idée d'une dynastie nationale, ayant un rôle providentiel, une telle idée semblait si naturelle que les critiques des érudits sur l'incertitude des premiers temps de la monarchie française parurent suspectes. L'enseignement qu'on avait donné à Louis XIV tendait à lui faire considérer la plupart de ses prédécesseurs et ancêtres, comme des modèles de piété, de courage et de grandeur. On proposait à son admiration, non seulement les princes de la maison capétienne, mais Charlemagne, Clovis, « le premier roi chrétien » dont le nom fut si souvent rappelé au jeune souverain, et plus de « deux cents saints des trois dynasties ». L'histoire légendaire des premiers Mérovingiens, présente à l'esprit du roi, le confirmait dans l'idée qu'il appartenait à la race élue dont les droits remontaient à l'origine même de la monarchie[1]. Qu'il fût, ainsi, l'ayant droit des Mérovingiens, personne ne doutait.

L'histoire de Childéric, il est vrai, pouvait être d'un mauvais exemple : souverain, il avait été exilé par les grands du royaume : une mazarinade de 1650 avait tiré de ce précédent des conclusions dangereuses. Mais cette révolte même donnait une leçon de morale aux princes. Mézeray, dont l'histoire fut la seule que Louis XIV ait lue, ne manquait pas de le dire, avec son honnêteté un peu naïve. Childéric, plus ou moins corrigé de ses vices, n'avait-il pas, d'ailleurs, recouvré son légitime pouvoir, comme la royauté avait naguère triomphé de la Fronde ?

Aussi, pour le roi, qui connaissait bien la vie de ce lointain prédécesseur, ne fut-ce pas un fait insignifiant que la découverte du tombeau authentique de Childéric, le 27 mai 1653, près de Tournay, dans cette partie des Pays-Bas que la France, depuis si longtemps, enviait à l'Espagne.

1. Lacour-Gayet, *L'éducation politique de Louis XIV* (1898).

Ce jour-là, Adrien Quinquin, ouvrier maçon, employé à dégager les fondations de l'hospice de Tournay, sur l'emplacement d'un ancien cimetière, près de l'église Saint-Brice, sentit sa pioche heurter des corps durs; il regarda, et, voyant briller de l'or, se mit à pousser des cris indistincts, car il était sourd-muet. Les curieux s'amassèrent; les magistrats eurent grand'peine à prendre possession des objets, dont les assistants avaient rapidement enlevé une partie déjà. Un squelette d'homme était apparu, long de cinq pieds et demi, d'autres ossements, des bijoux, près de 300 pièces de monnaie d'argent et d'or, des armes, dont le fer était tombé en poussière aussitôt qu'on y avait touché, des étoffes dont la soie semblait avoir été de couleur pourpre et qui, à la lumière, s'étant pulvérisées, ne livrèrent que les fils métalliques qui les ornaient.

Un des premiers accourus était un jeune médecin, Jean Chifflet, fils de l'illustre érudit qui résidait alors à Bruxelles et qui avait la charge de médecin de l'archiduc Léopold, gouverneur-général du Pays-Bas. Jean Chifflet obtint des magistrats de Tournay l'autorisation de mouler en plâtre un anneau d'or sur lequel était gravée une tête représentant le buste d'un personnage chevelu tenant à la main une lance, et, en exergue, la légende : *Childerici regis...* C'était donc la tombe et les restes du roi Childéric, mort en 481. De cette découverte, Jean Chifflet prévint son père. Jean-Jacques Chifflet, puis l'archiduc vinrent à Tournay, et le Gouverneur sut se faire offrir la plus grande partie du trésor. Beaucoup de bijoux et la plupart des monnaies avaient malheureusement disparu, les ossements aussi, et même le squelette de Childéric. Chifflet, avec la permission de l'archiduc, garda plusieurs semaines dans sa maison, à Bruxelles, les objets recueillis, pour pouvoir les étudier et les décrire.

Outre le squelette du Roi, on avait trouvé d'autres ossements, dont un crâne humain, de petites dimensions; Chifflet risqua l'hypothèse que c'était le crâne d'un écuyer du Roi, enseveli avec son maître, suivant un usage connu : mais pourquoi le crâne de cet écuyer était-il plus petit que celui du Roi?

La présence d'un crâne et d'un fer de cheval n'étonna pas l'historien, persuadé que les guerriers, au temps des Mérovingiens, avaient l'habitude de faire enterrer avec eux leur cheval

de guerre : il attribua, d'ailleurs, au harnachement de ce cheval tous les objets dont il ne devinait pas facilement la nature et l'emploi. En étudiant les débris des armes, il reconstitua une lance, une hache et une épée : de celle-ci il restait le pommeau curieusement orné, la garde, deux anneaux qui avaient enserré le fourreau, et la bouterolle, le tout en or. Les boucles, les agrafes, les boutons, en or très artistiquement travaillé, abondaient. Restait aussi, de 200 bijoux singuliers qui avaient été vus lors des fouilles, une trentaine environ : c'étaient des abeilles d'or, aux ailes garnies d'un verre rouge monté en cloisonné. Le petit anneau métallique que quelques-unes avaient conservé indiquait qu'elles avaient dû être attachées à une étoffe : Chifflet déclara qu'elles avaient orné le manteau du roi. Il fut plus embarrassé pour expliquer la destination d'un petit globe en cristal (probablement suspendu à un collier), d'une aiguille d'or, et, surtout d'un objet bizarre, ayant la forme d'une tête de bœuf (en or), — peut-être une amulette. Outre l'anneau sigillaire qui avait permis d'identifier la tombe, il y avait un anneau d'or plus petit, tout uni.

L'ouvrage de Chifflet parut à Anvers, en 1655, sous le titre : *Anastasis Childerici I Francorum regis*... Une planche de l'ouvrage représente, sous des traits et des costumes fantaisistes, les rois de France depuis Pharamond, « premier roi de France ». Le livre fut très recherché en France par les curieux. Un archéologue, Tristan de Saint-Amant, engagea avec Chifflet une polémique au sujet de l'origine des fleurs de lys du blason de France, qui, d'après l'auteur de l'*Anastasis*, n'auraient été qu'une déformation des abeilles du manteau de Childéric.

Un ami de la France l'archevêque-électeur de Mayence, Jean-Philippe de Schönborn avait exprimé l'idée que la place des reliques du roi mérovingien devait être dans le cabinet du Roi, son successeur et descendant. Ce prélat se permit de le dire à l'archiduc Léopold qui, ayant quitté le gouvernement des Pays-Bas pour retourner à Vienne, avait emporté avec lui le trésor du Roi des Francs et, de passage à Mayence, le montrait aux curieux. L'archiduc répondit sèchement que l'Empereur avait aussi un Cabinet où ces vénérables antiquités seraient fort bien gardées.

L'Électeur était un de ces princes allemands qui, craignant le développement du pouvoir impérial, s'appuyaient sur le Roi de France, protecteur des « libertés germaniques ». Lorsque Louis XIV, en 1664, lui eut prêté le secours de ses armes pour réduire la ville d'Erfurt, le prélat reconnaissant revint à son idée de faire donner au Roi le Trésor de Childéric. Il fut sans doute encouragé dans ce projet par un de ses conseillers, un Français qui était entré à son service après avoir été, de 1656 à 1663, premier commis de M. de Brienne au Département des Affaires Étrangères, Léonard de Mousseaux du Fresne[1]. Ce fut du Fresne qui apporta le trésor de Mayence à Paris lorsque l'Électeur fut parvenu à ses fins.

Les objets trouvés dans le tombeau de Childéric étaient venus en la possession de l'Empereur après la mort de l'Archiduc, survenue le 19 novembre 1662. On devait croire impossible qu'il consentît à s'en défaire, surtout au profit du Roi de France. Jean-Philippe de Schönborn savait, heureusement, à quelle porte il fallait frapper. Léopold, destiné, avant la mort de son frère aîné, à entrer dans les ordres et élevé au noviciat des Jésuites, était resté docile aux conseils de ses anciens maîtres. L'Électeur promit aux Jésuites d'Erfurt son concours pour faire aboutir la construction d'une église au frais du Trésor de l'Empire; il assura ainsi l'appui de la compagnie aux démarches qu'il fit faire à Vienne et dont il chargea son confesseur, le Père Brenik, membre de la Société de Jésus, et qui avait été chargé déjà d'autres négociations délicates. Le jésuite sut profiter du moment où l'Empereur se devait à lui-même de témoigner quelque gratitude au Roi de France qui venait de lui rendre le service d'envoyer au secours de l'Allemagne envahie par les Turcs une armée commandée par le Comte de Coligny. Le don du trésor de Childéric paya les vainqueurs de la bataille du 1er août 1664[2].

Quand l'Électeur reprit le trésor, il chargea du Fresne

1. Cf. *Revue de Paris*, 15 juillet 1911, p. 376.

2. Récemment entrés aux Archives du ministère des Affaires Étrangères, et classés dans le fonds : *Mémoires et documents, France*. Les documents que j'ai utilisés se trouvent dans les volumes portant les nos 2 129 et 2 135 de ce fonds; et dans le volume 20 du fonds : *Correspondance politique, Vienne*, aux mêmes archives; et dans le volume 128 *bis* des *Mélanges Colbert*, à la Bibliothèque nationale.

d'aller le remettre à Louis XIV, avec la lettre suivante, que nous avons retrouvée dans les papiers de ce diplomate[1]; elle est datée du 20 mars 1665.

Sire,

Il me sera facile, pour cette fois, de m'empescher d'ennuyer vostre Majesté par la lecture d'une longue lettre sur le subjet de nos affaires d'Allemagne puisque le sieur du Fresne en qui j'ay entière confiance est porteur de celle cy a qui depuis six mois que je le garde aupres de moy, je n'ay rien déguisé de mes sentimens en ce qui les touche. Il ne pourra pas atteindre jusqu'où va mon zèle. Je l'ay chargé de présenter à vostre Majesté la despouille d'un illustre conquérant, Roy des françois que j'ay retirée du Cabinet de l'Empereur où feu M. l'archiduc Leopold l'avoit apportée des Pays bas; l'anneau d'or, avec le cachet, qui s'est rencontré parmi les autres pièces dans la sépulture où elles ont esté trouvées nous enseigne qu'elles sont du Roy Childéric, père du grand Clovis. Ce Roy en sa disgrâce se retira dans la Turinge, où l'un de ses descendans[1], aussy Roy des françois, a laissé à l'archevesché et à l'église de Mayence des monumens éternels de sa piété et de sa liberalité. Mais si nous jouissons aujourd'huy du fruit de ses bienfaits, nous le debvons, Sire, à vostre puissante assistance, dont la Providence divine a voulu se servir en un même temps à la réduction d'Erfort (*sic*) et à la deffaite de l'ennemy commun du nom chrestien qui attaquoit nos frontières, et à faire connoistre à l'Allemagne par des effects si esclatans que le sang de tant de Roys qui coulle dans vos veines, y entretient en sa faveur les inclinations de ses glorieux ancestres, qui apres y avoir fait recevoir et réverer l'Évangile y ont continuellement fait du bien et pour comble d'honneur l'ont rendue dépositaire du plus noble Empire du monde pour la deffense duquel vostre Majesté vient d'employer si glorieusement ses armes; je n'en voulois pas tant dire, mais je n'ay pu me retenir sur ce subjet, ayant autant de ressentiment de vos graces que j'en ay et estre avec autant de passion et de respect que je suis, etc.

Du Fresne quitta Mayence à la fin du mois de mai[2]. Lorsqu'il arriva à Paris, la cour était à Saint-Germain, où le trésor de Childéric fut présenté à son successeur, le 2 juillet 1665.

Après avoir admiré ce précieux don, Louis XIV le fit

1. Dagobert.

2. Dans une lettre du 23 avril 1665, il remercie Colbert, d'avoir prescrit aux autorités de la frontière de laisser passer, sans les ouvrir, les caisses contenant le trésor.

mettre dans son cabinet des Médailles qui était alors au Louvre, Le Père Lecointe, qui avait publié trois mois auparavant le tome Ier de ses *Annales ecclesiastici* et qui y avait décrit le trésor de Childéric d'après le texte de Chifflet, fut à la fois ravi de pouvoir examiner les originaux et désolé de n'avoir pu en parler *de visu* dans son ouvrage ; il fit part de ces sentiments au public lorsqu'il fit paraître le tome III de son œuvre et saisit cette occasion d'exprimer la joie qu'il avait éprouvée lorsque, le 7 juillet 1667, deux ans après être entré en possession des objets trouvés dans le tombeau de Tournay, le Roi avait conquis l'ancienne capitale de Childéric et l'avait unie, de nouveau, à la couronne de France.

Après Louis XIV, Childéric devait avoir un admirateur inattendu en Napoléon Ier, qui aimait à parler de ses plus lointains prédécesseurs. L'Empereur, qui voulut, le jour de la distribution des aigles à Boulogne, s'asseoir sur le trône de Dagobert, s'était intéressé aussi aux reliques de Childéric ; par ses ordres, les abeilles du tombeau de Tournay furent imitées pour remplacer sur le manteau du Sacre impérial, le semis de fleurs de lys qui avait décoré le manteau des rois Capétiens. Singulière fortune de cet ornement mérovingien qui, sous le second Empire, a pris, de nouveau, la valeur d'un emblème héraldique !

Napoléon III fit transporter, en 1852, au musée des Souverains, d'où il est revenu au cabinet des Médailles, le trésor que le vol de 1831 avait appauvri. Hormis deux, les monnaies d'or avaient disparu, ainsi que la plupart des bijoux, la tête de bœuf en or, le bracelet et les deux bagues. De la bague sigillaire, qui portait le nom du Roi, on a, heureusement, outre le dessin fait par Chifflet, deux empreintes : l'une, en cire, prise en 1692 par le Père du Molinet et que M. Dauban a retrouvée en 1857 dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale ; l'autre, en plâtre, avait été prise un peu avant le vol, par M. Muret. Un *fac-simile* en galvanoplastie figure au cabinet des Médailles. Ce que le hasard nous a conservé, ce sont, avec les deux pièces d'or et les deux abeilles, une agrafe en or, la boule de cristal, un fer de lance, une hache d'armes, enfin les débris de l'épée, c'est-à-dire la poignée, l'entrée du fourreau, et deux anneaux : œuvre magnifique, en or garni de

verres de couleur montés en cloisonné. L'originalité de la facture et la finesse de l'exécution paraissent caractériser un art nouveau, très différent de celui des Gallo-Romains.

Du livre de l'abbé Cochet[1], puis des recherches de M. Lindenschmidt[2], il paraît résulter que le tombeau contenait, avec le corps de Childéric, celui de la Reine Basine : seule, cette hypothèse explique pourquoi le crâne trouvé à côté de celui du Roi était plus petit ; et l'on comprendra aussi pourquoi il y avait dans le tombeau des bijoux qui semblent à l'usage d'une femme : le bracelet, trop étroit pour avoir jamais encerclé le poignet d'un homme, le deuxième anneau, plus petit aussi que l'anneau de Childéric ; l'aiguille (ou épingle), et, probablement, les abeilles d'or elles-mêmes : c'est aux vêtements de la reine que, sans le savoir, Napoléon les a empruntées pour en décorer son manteau du Sacre[3] !

L. DELAVAUD

1. *Le tombeau de Childéric Ier, roi de France, restitué à l'aide de l'archéologie et des découvertes récentes faites en France, en Belgique, en Allemagne et en Angleterre* (1859).

2. *Handbuch der deutschen altertumskunde*, Brunswick, 1re partie, 1880-1889.

3. Cf. Un résumé de M. Salomon-Reinach, dans *Revue archéologique*, 1899, t. I, pp. 383-386. M. Pilloy (*Études sur d'anciens lieux de sépulture de l'Aisne*, t. III, 1899) a proposé une restitution de l'épée et du couteau.

MARIE-THÉRÈSE LEVASSEUR

« VEUVE DE J.-J. ROUSSEAU »

Les érudits se sont toujours intéressés très vivement à la vie comme aux œuvres de J.-J. Rousseau. Cependant sur la femme qui fut sa compagne trente-quatre années durant nous ne possédons encore aucune étude d'ensemble[1]. On sait à peu près ce que fut Thérèse Levasseur jusqu'à la mort de Jean-Jacques, surtout par ce document assez spécial, il est vrai, qui se nomme les *Confessions*[2]. Son existence ultérieure nous était jusqu'ici moins connue. L'auteur de cette petite étude a eu la bonne fortune, grâce à des archives privées qui lui ont été fort aimablement ouvertes[3], de trouver les éléments qui lui permettent de la narrer avec de nouveaux détails.

Mais peut-être est-il bon de rappeler brièvement ce que Rousseau nous a dit de sa Thérèse et l'idée générale qu'on peut se faire de cette pauvre fille.

Elle naquit à Orléans, en 1721. Son père y était officier de la monnaie, sa mère commerçante; sa famille était d'une

1. M. Lenôtre a publié dans le *Temps* du 19 mai 1909 un très curieux et substantiel article sur « la fin de Thérèse Levasseur ». Mais il ne lui avait pas été possible de puiser aux sources privées dont l'accès m'a été permis.

2. *Les Confessions*, deuxième partie, à partir du livre VII, *passim*, — particulièrement livres VII et VIII.

3. Documents inédits communiqués par l'actuel marquis de Girardin, le baron Morand, M. Castellant et M. Baudon, notaire au Plessis-Belleville.

condition moyenne, mais bientôt périclita. Quand Rousseau fit sa connaissance à Paris, en 1744, elle était lingère à l'Hôtel Saint-Quentin où il était logé. *Les Confessions*[1] nous racontent par le menu leur union, leur ménage, les ennuis que valurent à leur auteur et la mère Levasseur et toute sa parenté.

Il convient que sa compagne était très ignorante, très bornée ; elle ne sut jamais lire. Elle ne sut pas davantage compter, pas même jusqu'à douze, comme le prouve ce passage des *Confessions*[2] où Jean-Jacques déclare qu'il ne put jamais lui apprendre à discerner l'heure sur le cadran de pendule. Il avoue franchement qu'elle était sans culture ni intelligence. Elle s'exprimait mal : « Le mot qui lui vient en parlant est souvent le contraire de celui qu'elle veut dire[3]. » Il prétend qu'elle savait écrire, mais il n'était vraiment pas difficile, car ce n'est pas sans peine qu'on arrive à déchiffrer ses vilains grimoires[4]. Quant à l'orthographe, il est notoire qu'au XVIIIe siècle peu de gens la pratiquaient de façon irréprochable, mais Thérèse, en vérité, s'écartait un peu trop de l'usage courant. Je citerai textuellement une phrase copiée dans une de ses lettres :

Vola des pante que mon cher mari apri oborden la mère anaquetere qui laquoles sur du carton geu vous pri deu vouloire bien les saceter[5].

Selon les *Confessions*[6] et la *Correspondance*[7], elle aurait compensé sa nullité intellectuelle par ses qualités morales, le néant de son esprit par les trésors de son cœur simple et sensible. Rousseau s'unit à elle parce qu'il lui trouve « la simplicité, la docilité de cœur que madame de Warens avait trouvées en lui[8] ». Ailleurs, dans une lettre à Duclos[9], il

1. Partie II, Livres VII, VIII et IX, *passim*.

2. Partie II, livre VII, — fin de ce qui est relatif à l'année 1744.

3. *Ibid.*

4. Cinq ou six lettres autographes de Thérèse m'ont été communiquées par le baron Morand.

5. « Voilà des plantes que mon cher mari a prises au bord de la mer, en Angleterre, qu'il a collées sur du carton : je vous prie de vouloir bien les acheter. » (Lettre autographe, communiquée par le baron Morand).

6. Partie II, livres VII et VIII.

7. Lettre à Duclos 1er août 1763 et *passim*.

8. *Confessions*, partie II, livre VII, année 1744.

9. *Correspondance*, 1er août 1763.

s'extasie : « Quelle âme que celle de cette bonne fille, quelle affection, quelle patience!... » Et ailleurs encore : « Le cœur de ma Thérèse était celui d'un ange... »

Ces éloges peuvent paraître les illusions d'un particulier optimisme ou les exagérations voulues d'une apologie systématique. Ils s'accordent mal avec ce que nous allons rappeler ici ou révéler sur Thérèse, veuve de Jean-Jacques. Ils peuvent, à la rigueur, s'expliquer par le caractère de Rousseau. Malade, timide, plein de contradictions et de folies, il avait besoin d'une compagne aussi simple et soumise que Thérèse Levasseur. Elle passait, dans son état premier, pour travailleuse; il semble, de plus, qu'en somme elle fut dévouée à son protecteur. Aussi bien ne sont-elles point rares dans les campagnes, les femmes de ce genre, capables d'une fidélité parfaite et d'un zèle méritoire pour celui qui s'est fait leur soutien, mais incapables, une fois livrées à elles-mêmes, d'observer un certain ordre et de garder une certaine tenue.

Rousseau dans les *Confessions*[1], nous rapporte qu'un jour, à Montmorency, il lui lut la *Nouvelle Héloïse*, à elle et à sa mère, et qu'elle sanglotait à cette lecture. Oui, pourquoi pas? Chez maints illettrés, comme chez les enfants, il y a une fraîcheur d'imagination qui leur permet de ressentir une impression très vive à la lecture des romans, ceux-ci fussent-ils bien au-dessus de leur intelligence. D'ailleurs les gens les plus grossiers perçoivent quelquefois les choses du sentiment avec une finesse qui nous étonne. Et sans doute, au moins ce jour-là, fut-ce le cas de Thérèse.

D'autres passages des *Confessions*[2] seront bien confirmés par cette étude. « Elle ne savait, dit Rousseau, ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose... » Elle se laissait piller par sa famille, comme elle se laissera plus tard circonvenir par un étranger. En revanche, elle aurait souhaité Rousseau plus accueillant aux cadeaux qu'on désirait lui faire et elle les recevait pour lui, très volontiers, en cachette.

Jean-Jacques, on s'en souvient, ne l'épousa jamais légalement. En 1768, il lui jura fidélité devant MM. de Rozières et

1. Partie I, livre IX (année 1757).

2. Partie II, livres VII et VIII, *passim*.

de Champagneux : « Cet honnête et saint engagement a été contracté dans toute sa simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite et d'honneur[1]. »

Comme, en ce temps-là, l'état civil n'était que faiblement organisé, surtout pour les non-catholiques, Thérèse porta pendant la vie et après la mort de Jean-Jacques le nom de « dame Rousseau », et fut traitée en mainte circonstance comme épouse légitime du philosophe, bien qu'elle n'eût aucun droit à ce titre.

I

Thérèse avait accompagné Rousseau à Ermenonville, le 20 mai 1778; elle l'avait plutôt poussé à accepter l'hospitalité que lui offrait René-Louis, marquis de Girardin. Apparemment, elle aimait peu la vie solitaire qu'elle menait à Paris; elle avait assez goûté le séjour à Montmorency, chez le maréchal de Luxembourg, et, encore plus que Jean-Jacques, elle se plaisait à l'hospitalité d'autrui[2].

On sait que Rousseau mourut à Ermenonville, le 2 juillet 1778, et quels débats s'élevèrent sur son genre de mort. Thérèse avait assisté seule à ses derniers moments et c'est par elle que nous les connaissons ou croyons les connaître[3].

Mais bornons-nous à ce qui la concerne. Elle garda le corps pendant trois jours; on ne voulut pas la laisser aller à l'enter-

1. Voir les lettres à madame Delessert publiées par M. Philippe Godet sous ce titre : *Lettres particulières de J.-J. Rousseau*, dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er septembre et 1er octobre 1908, et l'article de M. François Bonsard dans *le Temps* du 15 mars 1907.

2. Je pense montrer un jour que ce ne fut pas Thérèse pourtant qui retint Rousseau à Ermenonville et que, jusqu'à sa mort, il fut satisfait d'y demeurer. M. Lenôtre a peut-être admis avec trop de confiance les récits que Thérèse a faits plus tard à des contemporains uniquement pour contrarier le marquis de Girardin.

3. Les détails qui se trouvent dans les *Souvenirs d'un nonagénaire*, mémoires de F. V. Besnard, t. II, p. 8, d'après le récit qu'aurait fait à l'auteur Antoine Maurice, aubergiste d'Ermenonville, ne me paraissent pas très sûrs. Il est dit là, notamment, que Thérèse, à peine Rousseau mort, se précipita sur le secrétaire pour compter les écus. Mais ni dans les récits de cette sort faits par Thérèse, ni dans ceux des Girardin, on ne voit qu'Antoine Maurice eût assisté aux derniers moments de Rousseau.

rement nocturne dans l'île des Peupliers. Mais, par la suite, elle se rendait quotidiennement près du tombeau, paraît-il, au bord de l'étang; elle y portait son ouvrage et y passait une partie de la journée à pleurer le défunt et à prier pour son âme.

C'est ce que raconte l'architecte Paris[1], qui fit un petit voyage à Ermenonville dans le courant de l'année 1779. Il la rencontra chez l'aubergiste du village, Bimont, qu'elle lui présenta comme « l'ami de son mari ». Elle lui marqua sa douleur, son attachement à la mémoire de Jean-Jacques : « Si mon mari n'est pas saint, qui de nous le sera? »

Elle ajouta, qu'elle n'en n'avait pas peur, qu'elle l'avait gardé trois jours et trois nuits, sans le quitter, qu'elle avait beaucoup de désir de le rejoindre bientôt; il y avait vingt-cinq ans qu'ils étaient mariés[2]. Elle paraît en avoir cinquante-cinq.

Elle dit que la douceur de ses mœurs et son honnêteté le lui avaient rendu respectable, qu'il ne lui avait jamais rien caché que les charités qu'il faisait et qu'elle était bien éloignée de désapprouver. « Mais, ajouta-t-elle, sa main gauche ne savait pas ce que donnait sa main droite. »

Une seule fois, il lui avait dit :

« Ma femme ouvrez cette commode; voilà un malheureux qui n'a ni chemise, ni bas, il faut lui en donner. — Bien volontiers, mon ami. »

Tout ce bavardage est d'une irrécusable vraisemblance : l'architecte transcrit exactement les propos de la veuve.

Thérèse, plus tard, furieuse, comme nous le verrons, contre le marquis de Girardin, prétendra que Rousseau était fort malheureux à Ermenonville et qu'il mourut brouillé avec son hôte. Dans son entretien avec l'architecte Paris, la pauvre femme dément d'avance ses propres allégations. Rousseau déclare-t-elle, lui avait dit en mourant « qu'il la laissait sous la protection de M. de Girardin, qui était parfaitement honnête homme, et que c'était une grande consolation pour lui ».

1. Récit d'un voyage à Ermenonville par l'architecte Paris, publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1906).

2. De vrai, ils avaient vécu ensemble trente-quatre ans, dont quatorze depuis le pseudo-mariage : la mémoire de Thérèse faisait une moyenne.

N'était-ce pas lui conseiller de remettre au marquis le soin de ses affaires et, particulièrement, la charge de lui procurer des subsides?

Pendant la première année, d'ailleurs, qui suivit la mort de Rousseau, elle s'entendit fort bien avec son hôte. Elle dut lui confier elle-même tous les papiers du philosophe. D'une lettre écrite par Stanislas de Girardin [1], fils aîné du marquis René, il ressort que toute la famille des châtelains d'Ermenonville vénérait Thérèse en tant que veuve du grand homme. Comme beaucoup d'autres contemporains, amis de Rousseau, plutôt que d'être offensés par la grossièreté de sa compagne, ils s'attendrissaient sur cette bonne femme, si simple, si éminemment naturelle.

Rousseau habitait à Ermenonville, avec Thérèse, un pavillon situé en face du château. Elle y resta tout d'abord après la mort de son mari; mais, au printemps de 1779, elle le quitta pour s'installer dans une sorte de chalet suisse [2] que le marquis de Girardin avait fait construire pour Jean-Jacques, au milieu d'un verger tout pareil à celui de Julie tel qu'il est décrit dans *la Nouvelle Héloïse*. Thérèse apprécia-t-elle beaucoup la poésie de ce nouveau logis, de ce « Petit Clarens », dont une aquarelle du peintre Mayer nous a conservé l'aspect agreste? On peut en douter, mais elle dut s'y trouver plus confortablement et plus chez elle que dans le pavillon voisin du château.

Le marquis de Girardin s'occupa de tout ce qu'il y avait à faire pour les œuvres de Rousseau : publications à diriger, éditions apocryphes à dénoncer. Il fit tout cela au nom de Thérèse : les brouillons de sa correspondance avec Fréron, Panckoucke, Moultou, Dupeyrou, existent encore [3]; beaucoup de lettres sont rédigées pour être signées par Thérèse.

1. Archives du marquis de Girardin. — Cette lettre inédite prouve que la liaison de Thérèse avec John ne commença pas ou ne fut pas connue avant la fin de l'été 1779.

2. Notes mss. de Stanislas de Girardin (archives du marquis de Girardin). — Cette habitation était destinée à Rousseau. Dès qu'elle fut terminée, Thérèse s'y installa : elle n'y fut pas reléguée par le marquis à cause de son inconduite, comme l'a supposé M. Lenôtre.

3. Archives du marquis de Girardin; — documents inédits.

Il réunit les romances de Jean-Jacques pour en faire paraître le recueil, par souscription, sous le titre : *Consolations aux misères de ma vie* (1781). Le *Journal de Paris* l'avait annoncé plusieurs fois dès l'année 1779.

Il se donna en outre à une œuvre plus importante. Il se rendit à Genève, en cette même année 1779, pour faire éditer les *Confessions* et les *Rêveries* et organiser une édition des œuvres complètes. La Société typographique de Genève conclut un premier contrat[1] avec MM. Moultou, Dupeyrou, et de Girardin, amis de Rousseau et dépositaires de ses papiers, et avec la veuve : celle-ci autorisait la Société à publier tous les écrits de son prétendu mari, en retour de quoi elle recevrait un capital de 24 000 livres.

Voyons quelles furent les ressources de Thérèse après la mort de Rousseau.

Il laissait pour toute fortune une rente de 300 livres sur Marc-Michel Rey, libraire à Amsterdam, rente réversible sur la tête de Thérèse. Mais de plus milord Maréchal lui avait assuré une pension de 600 livres et s'était engagé à la continuer à sa gouvernante après sa mort[2].

On trouve, en outre, mentionnée en divers endroits[3] une pension du roi d'Angleterre. Elle aurait été offerte à Rousseau de son vivant, mais il passe pour l'avoir toujours refusée. Elle fut, sans doute, servie à Thérèse après la mort de son mari, puisqu'elle-même, en 1783, en parlait à l'abbé Brizard.

Rousseau estimait qu'avec la seule rente du libraire sa femme pourrait subsister, — sans luxe, évidemment; — les pensions de milord Maréchal et du roi d'Angleterre, si elles étaient payées régulièrement (ce qui, à vrai dire, n'était pas nécessairement le propre de ces gratifications), devaient lui donner l'aisance.

Mais il y eut des ressources plus certaines : ce que produisit d'abord le recueil de musique, puis l'édition genevoise des *Œuvres complètes*. Elle rapportait, comme nous l'avons

1. Une copie se trouve dans les archives du marquis de Girardin.

2. *Correspondance* de Rousseau. Lettre à milord Maréchal, en date du 31 mars 1764.

3. Abbé Brizard : *Pèlerinage à Ermenonville*. (Bibliothèque de l'Arsenal, mss. 6099.) — Brard : *Le Réveil de J.-J. Rousseau*, etc.

dit, un capital de 24 000 livres, ou plutôt une rente de 1 200 livres sur ce capital.

Le marquis de Girardin s'efforçait de constituer à Thérèse tout son avoir sous forme de rentes : vu son ignorance extrême et son peu d'ordre, c'était le meilleur parti. C'était aussi le plus conforme au désir de Jean-Jacques [1].

Soit avec le produit des *Consolations aux misères de ma vie*, soit par libéralité pure, le marquis de Girardin prit soin de constituer à Thérèse, en deux fois, une rente de 700 livres sur lui-même. Le 23 mars 1779, il reconnaissait avoir reçu d'elle une somme de 10 000 livres, moyennant laquelle il s'engageait à lui payer une rente de 500; le 22 avril, nouveau contrat : pour un capital de 4 000 livres, c'était une rente de 200, consentie par lui de même, avec garantie hypothécaire sur tous ses biens [2].

Récapitulons : 1 200 livres de rente sur la Société typographique de Genève, 700 sur le marquis de Girardin, 300 sur Michel Rey, cela faisait 2 200 livres de rente assurées. Avec les pensions du roi d'Angleterre et de milord Maréchal, Thérèse aurait environ 3 000 livres de rente, équivalant ou peu s'en faut à 7 000 francs d'aujourd'hui, c'est-à-dire, en somme, pour elle, une petite fortune.

Ainsi, grâce au marquis de Girardin surtout, elle obtenait ce que Rousseau avait toujours désiré lui-même et demandé vainement, voire beaucoup plus. En 1765, il n'avait pu céder la propriété de ses œuvres moyennant une rente de 1 600 livres, — « somme, disait-il, que je dépense annuellement, depuis que je vis dans mon ménage, c'est-à-dire depuis dix-sept ans ». — Et il avait fini par traiter à un prix très inférieur [3].

*
* *

Thérèse aurait pu jouir tranquillement de ses revenus dans sa retraite du « Petit Clarens », mais, à ce qu'il semble, vers le mois d'août 1779, tout commença de se brouiller.

1. Lettre à milord Maréchal, 31 mars 1764.

2. Contrats communiqués par le marquis de Girardin.

3. Vicomte d'Avenel : *Honoraires des Gens de Lettres* (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1908, p. 360 et suivantes).

Notons ce récit de l'abbé Brizard :

Elle a voulu mettre la zizanie dans la famille de Girardin. Elle se plaignait un jour de ce que mademoiselle de Girardin lui faisait les yeux noirs. M. de Girardin en fit le reproche à sa fille : « Mais, puisque je les ai tels, papa, répondit-elle, comment voulez-vous que je lui fasse les yeux bleus[1]*? »*

Puis Thérèse se lia intimement, beaucoup trop, avec un domestique anglais, d'abord palefrenier, ensuite valet de chambre du marquis. Cet homme, surnommé comme valet Nicolas Montretout, de son vrai nom John Bally, sut la circonvenir et même lui plaire, alors qu'elle avait cinquante-huit ans[2].

Les contemporains ne nous ont laissé aucun renseignement sur ce John Bally; nous ne savons pas s'il était bel homme, ou si ce furent les charmes de son esprit qui plurent à la veuve. Il semble au moins n'avoir pas été maladroit. Mais quoi! Thérèse était une femme du peuple et des plus vulgaires : combien d'autres voyons-nous s'accommoder mal du veuvage et n'avoir de cesse qu'elles n'y aient remédié par quelque nouvelle ou même quelque première et tardive liaison!

Quoiqu'il en fût, celle-là fit scandale. Les membres de la famille de Girardin, jusque-là si pleins de respect pour la veuve du grand homme, s'indignèrent qu'elle révérât si peu sa mémoire.

Comment éclata la guerre entre elle et le marquis, nous l'ignorons; mais il la pria de déguerpir. C'est ce que raconte Stanislas de Girardin dans ses *Souvenirs*. On trouve dans le même ouvrage un fac-similé de la lettre que Thérèse écrivit à son hôte en quittant Ermenonville. On peut juger par là de son écriture[3] et de son style, autant que de son orthographe :

1. Manuscrit de l'Arsenal.

2. Que l'inconduite de Thérèse ait commencé du vivant de Jean-Jacques, cette opinion énoncée par madame de Staël et à laquelle M. Lenôtre semble se rallier ne me paraît pas juste : j'en crois plutôt les notes que j'ai pu lire dans les archives du marquis de Girardin et la réponse même de madame de Vassy, née Girardin, à madame de Staël, réponse publiée à la suite de la lettre de celle-ci sur la mort de Rousseau. Enfin, du vivant de Rousseau et quelques mois encore après sa mort, Thérèse n'avait guère d'écus : ses attraits pouvaient-ils suffire à séduire John?

3. Parmi les lettres de Thérèse que possède le baron Morand, on distingue sûrement celles qui sont de sa main et celles qu'elle a simplement signées.

Ameu n on vileu.

Genores pa pances que monsieur deu girarden ores difame la fame deu gan gaque vous diteu que vous lemes cete onetomeu e moi geu vous di quesanes pa geu leu direstouteu ma vi que sanes pa.

Faitteu moi lamitiés deu meu randeu toules papier e la musique e les quon fesion ineu son ineu son pa a vous geu veu goire deu mes droi i lia lontan que vous san gouisez.

Geu quite votteu mes son geunaporteures rien a vous.

Gatan deu vous cette graceu deunonete tomeu.

Geusui averepe e touteu la reuquonesanceu posibleu monsieur fameu deu gan gaque[1].

En fait, le marquis de Girardin n'avait pas diffamé la « fameu deu gangaque » : il lui avait simplement reproché sa liaison trop intime avec son domestique, et il l'avait invité à s'éloigner. La malheureuse était désormais entièrement gagnée à son John, qui allait la gouverner à sa guise et l'exciter contre le marquis, « leur persécuteur ». Il avait jugé que Thérèse avait quelque fortune, et qu'il ne serait pas désagréable de l'aider à manger les revenus produits dorénavant par les œuvres de son devancier. Il l'avoua, selon Stanislas de Girardin, avec un certain cynisme. Quelques jours après leur départ d'Ermenonville, il écrivit une lettre à son ancien maître, où il exprimait ses regrets d'avoir quitté le château et ajoutait : « Madame Rousseau voulant bien partager sa fortune avec moi, je croirais manquer à moi-même si je m'y refusais. »

A cette époque, de nombreux visiteurs ou plutôt de nombreux pèlerins venaient de Paris répandre de philosophiques larmes sur la tombe de Rousseau. Par eux, sans doute, l'affaire

1. Texte vérifié sur le manuscrit original (archives du marquis de Girardins). — En voici le sens :

« Ermenonville.

» Je n'aurais pas pensé que monsieur de Girardin aurait diffamé la femme de Jean-Jacques. Vous dites que vous l'aimez, cet honnête homme ; et moi, je vous dis que ça n'est pas. Je le dirai toute ma vie, que ça n'est pas.

» Faites-moi l'amitié de me rendre tous les papiers et la musique et les *Confessions* : ils ne sont ils ne sont pas à vous. Je veux jouir de mes droits ; il y a longtemps que vous en jouissez.

» Je quitte votre maison ; je n'emporte rien à vous.

» J'attends de vous cette grâce d'un honnête homme.

» Je suis avec respect et toute la reconnaissance possible, monsieur,

» FEMME DE JEAN-JACQUES. »

s'ébruita. Les *Mémoires secrets* de Bachaumont, à la date du 29 novembre 1779, rapportent que « Thérèse Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau, ancienne fille d'auberge, retourne à son premier état, et qu'elle a épousé un palefrenier de M. de Girardin ». Le 17 décembre suivant, les mêmes *Mémoires* ajoutent que M. de Girardin est furieux et qu'il a expulsé Thérèse. Ces renseignements étaient exacts, sauf que le mariage n'avait pas été célébré.

La pauvre Thérèse pâtit aussitôt de son inconduite. Jusque-là elle avait possédé en fait, sinon en droit, la qualité de veuve de Rousseau. La Société de Genève avait, comme nous l'avons vu, passé un contrat où elle était partie principale. L'entrée en scène de John fit élever des doutes sur la valeur de ses autorisations : n'étant pas légalement la veuve de Rousseau, elle ne méritait plus de l'être. Aussi la Société typographique passa-t-elle un deuxième contrat[1], dès le 18 septembre 1779, avec les trois amis de Rousseau, Moulton, Dupeyrou et de Girardin, lesquels étaient simplement d'accord avec la prétendue veuve. La Société s'engageait à leur payer, à eux, la somme de 24 000 livres ; ils fourniraient la rente de 1 200 livres à Marie-Thérèse Levasseur.

Tous les amis de Rousseau, d'ailleurs, étaient fort irrités. Voici un extrait d'une lettre que Dupeyrou écrivit, de Neuchâtel, au marquis de Girardin, le 16 décembre 1779 :

Cette indigne créature dépose enfin son masque hypocrite et dévoile la bassesse de son âme, qui a causé bien des méprises cruelles à son malheureux époux et a occasionné tous ses malheurs. Je vous avoue, monsieur, que je me sens soulagé d'un poids énorme, celui de témoigner des égards à la plus odieuse et à la plus vile des femmes, que j'avais toujours regardée comme l'unique auteur des calamités qui ont accompagné la vie infortunée de l'homme le plus fait pour la paix et le bonheur. Je crois aussi, monsieur, devoir vous féliciter, vous et toute votre maison, de voir s'éloigner de vous cette furie, si propre à troubler l'union des familles que je n'ai pas cru devoir hésiter à vous la faire craindre et à vous mettre en garde contre elle, dans les entretiens que nous avons eus ensemble à son sujet. Pour peu qu'elle eût aujourd'hui l'audace de faire des démarches ou de tenir des

1. Dont le texte m'a été communiqué par le marquis de Girardin.

propos déplacés sur la nature des arrangements que nous avons pris pour son véritable bien, il sera aisé de la mettre à la raison, en suspendant le paiement des 1200 livres et en la menacant de le révoquer absolument. Elle s'est rendue indigne de l'héritage d'un homme dont elle a déshonoré le nom pendant sa vie et après sa mort, autant du moins qu'il a été en son pouvoir. Elle n'a d'autres droits que ceux que nous imposent le respect et l'attachement que nous portons à la mémoire qu'elle trahit. Faites lui donc savoir, monsieur, que ce n'est qu'un reste de pitié pour son égarement qui lui conserve notre bonne volonté et que ce faible sentiment ne tiendra pas longtemps contre des torts accumulés, ou une conduite scandaleuse et déshonorante pour le nom qu'elle porte[1].

On voit que les admirateurs de Rousseau n'étaient pas toujours commodes, et qu'ils n'avaient pas pour Thérèse une solide estime.

Mirabeau, renseigné plus tardivement, répondra, le 26 mars 1780, à Sophie de Monnier :

Ce que tu me dis du mariage de la veuve Rousseau m'indigne tout comme toi, et je ne puis concevoir qu'une créature aussi vile ait inspiré à ce grand homme l'envie de l'associer à son sort. Hélas! ton compatriote Crébillon n'avait pas tort de répondre à ceux qui lui demandaient pourquoi il était toujours entouré de chiens : « C'est depuis que je connais les hommes. » Je t'assure, mon amie, qu'on aurait tort d'avoir plus mauvaise opinion de ton sexe que du nôtre... Eh! mon amie, c'est nous qui faisons les femmes ce qu'elles sont, et voilà pourquoi elles ne valent rien.

Thérèse et John déménagèrent donc du « Petit Clarens », et allèrent s'installer au Plessis-Belleville, à une lieue et demie d'Ermenonville. Avant de partir, Thérèse vendit aux habitants une bonne partie des affaires de Rousseau[2]. C'est ainsi que les pèlerins de l'Ile des peupliers purent faire emplette de reliques; et ces reliques peut-être se multiplièrent, sans autre miracle assurément que la crédulité des visiteurs. Ainsi l'abbé Brizard et son ami le fameux Anacharsis Clootz achetèrent d'un aubergiste le bonnet en velours de Jean-Jacques.

1. Correspondance inédite de Dupeyrou et de René de Girardin. (Archives du marquis de Girardin.)

2. Mss. de l'abbé Brizard (Bibl. de l'Arsenal). — Brainne : *les Hommes illustres de l'Orléanais.*

Aujourd'hui, dans une vaste plaine fort plate, où la culture du blé alterne avec celle de la betterave, subsiste le petit village du Plessis-Belleville. Il n'a rien de curieux, son église est fort laide, les arbres manquent, et plus encore le pittoresque. Il y en avait un peu davantage au XVIIIe siècle : au milieu du village s'élevait un magnifique château, construit par la famille de Guénégaud, entouré d'un noble parc à la française. Le domaine appartenait, quand arriva Thérèse, au prince de Conti. Du château rien n'est plus visible à présent, ou presque rien : une partie des communs, quelques restes des fondations et des fossés; enfin, devant la mare du village, un Bacchus de pierre, tout mutilé, sans bras, sans nez, que les gamins renversent ou relèvent à tour de rôle et qui, après avoir décoré quelque riche bosquet, gît lamentablement près de la mare aux grenouilles et de la route mal pavée.

Nous ne savons ce qui attira Thérèse au Plessis : sans doute, fut-ce le plus proche village où elle rencontra une chaumière à vendre.

Cette petite maison se trouve aujourd'hui encore dans une ruelle, derrière l'église, mais elle est transformée. Au XVIIIe siècle, c'était une chaumière à un étage, avec un petit jardin. Le logis se composait de quatre pièces : cuisine et chambre au rez-de-chaussée, deux chambres au-dessus [1].

Installés au Plessis, Thérèse et John échappaient aux reproches de l'hôte parfois autoritaire qu'était le marquis de Girardin. Le seigneur du lieu était ce prince de Conti, brave homme qui n'avait pas inventé la poudre, ami des philosophes et particulièrement de Rousseau, à qui autrefois il avait donné, lui aussi, l'hospitalité. D'ailleurs il n'habitait pas son château, préférant d'autres propriétés; il n'y venait que pour la chasse.

Dans ces conditions favorables, des projets de mariage furent mis en train.

Thérèse était pieuse : Rousseau et elle naguère étaient dans les meilleurs termes avec le curé d'Ermenonville. Le curé du Plessis, de même, fit bon accueil, apparemment, à sa nouvelle paroissienne. Toutefois il s'avisa que sa vie avec John était

1. Mss. de l'abbé Brizard, Inventaire dressé après le décès de Thérèse Levasseur, communiqué par Me Baudon, notaire au Plessis-Belleville.

irrégulière : il estima qu'une union bénie par l'Église serait fort opportune. John, évidemment, approuva ce dessein : il était protestant, il se convertit au catholicisme, et le mariage allait se faire[1].

Mais le bon abbé Madin, curé du Plessis, ne se doutait pas qu'en prêchant pour la morale il commettait un crime de lèse-philosophie. Le marquis de Girardin, d'autres amis de Rousseau et le prince de Conti lui-même se fâchèrent de ce que la « veuve » de Rousseau voulût lui donner un successeur. Le prince de Conti trouva le meilleur argument pour l'en détourner : il lui expliqua tout bonnement que, si elle devenait madame Bally, le roi d'Angleterre supprimerait la pension de la veuve Rousseau. Cela rompit les projets matrimoniaux; après quoi, dit encore l'abbé Brizard, « le prince de Conti calma le zèle du pasteur, qui voulait à toute force les séparer, s'il ne pouvait les unir devant Dieu ». Thérèse enfin dit à son curé qu'il lui fallait un homme d'affaires.

Cet homme d'affaires était une sorte de conseil judiciaire, un peu égoïste : il ne permettait guère à Thérèse de faire des opérations à titre onéreux, des libéralités, en faveur d'autres que lui-même.

Dès le mois de décembre 1779, le marquis de Girardin avait engagé la compagne de Jean-Jacques à céder à l'hôpital des Enfants Trouvés le bénéfice des *Consolations aux Misères de ma vie*. Cette idée avait médiocrement plu à Thérèse. Elle fit répondre au marquis par un écrivain public :

J'accepte très volontiers le parti que vous me donnez à prendre, qui est de faire la cession de la gravure de musique de feu mon mari à monsieur Benoît sous les conditions que vous m'indiquez. Si cependant on peut se dispenser de donner le bénéfice pouvant résulter de ladite cession à l'hôpital des Enfants Trouvés, je suis d'avis qu'on le fasse, aimant mieux en profiter que tout autre; au reste je ferai tout ce que vous m'ordonnerez à ce sujet.

Le marquis avait répliqué en conseillant à la veuve d'écrire à ce graveur Benoît, pour l'exhorter à se charger d'un ouvrage difficile, « qu'il aurait fait plus volontiers pour monsieur

1. Tout cela est raconté par l'abbé Brizard.

Rousseau, ou pour une bonne œuvre qui remplît ses intentions[1] ».

Si cette correspondance aigre-douce entre Thérèse et son ancien protecteur la montre peu disposée à faire des largesses en faveur de qui que ce fût, voire des Enfants Trouvés, son cher John toutefois, par exception, savait en obtenir pour lui-même. En effet, le 8 juin 1780, cet homme d'affaires zélé se rend avec elle à Paris. Ils logent chez madame Beccari, rue Royale, près la place Louis XV, et Thérèse, par devant notaire, « cède et transporte, sans aucune garantie que de ses faits et promesses, la nue propriété du capital et des intérêts de la rente de 700 livres sur le marquis de Girardin à Jean-Henry Bally, moyennant que ledit Bally lui payera 10 000 livres comptant[2] ». Ainsi John s'assure en propre, pour le toucher à la mort de Thérèse, un capital de 14 000 livres, en échange de 10 000 livres qu'il doit payer maintenant — et qu'il aidera Thérèse à dépenser avec le revenu des 14 000. — C'était là une bonne opération.

Mais, après tout, « la veuve aux tardives ardeurs », suivant le mot d'un contemporain, acquérait, à défaut de second mari, un chevalier servant qui ne l'abandonnerait pas. Sans être un jouvenceau, il était plus jeune qu'elle : l'abbé Brizard, qui a passé en 1783 au Plessis-Belleville, lui donne cinquante-cinq ans[3]; Thérèse en avait alors soixante-deux.

Brizard l'a rencontrée, par une après-midi de juillet, sur la place du village, en casaquin bleu et en tablier rouge à carreaux, allant à la fontaine avec d'autres femmes. « Elle s'exprime incorrectement, dit-il, elle est très simple. » Elle lui raconta la mort de Rousseau, niant énergiquement, comme toujours, que ce fût un suicide. Elle s'offensa beaucoup de ce que Brizard lui demanda si son mari, dans la *Nouvelle Héloïse*, n'avait pas prêté ses propres aventures à Saint-Preux.

Thérèse avait, comme beaucoup de gens, des trous dans les

1. Correspondance du marquis de Girardin avec Thérèse; — documents inédits communiqués par l'actuel marquis de Girardin.

2. Acte communiqué par le marquis de Girardin.

3. Mss. précité. — L'acte de décès de Bally, lui donne soixante ans en 1805; mais l'état civil n'était pas toujours exact, et il s'agit d'un étranger. De vrai, on ne sait trop à quel texte ajouter foi.

mains par où l'argent fuyait. Sans doute Jean-Jacques n'était-il pas dénué d'un certain sens pratique, pour avoir tenu son ménage sans trop de difficultés, avec une femme aussi peu économe, aussi peu ordonnée. Les finances de Thérèse furent bientôt en mauvais état. John, probablement, ne devait pas les améliorer. Ils étaient tous deux des gens grossiers, habitués à la pauvreté, qu'avait grisés leur soudaine petite fortune. Malgré les 10 000 livres apportées par lui pour payer la nue propriété de la rente sur le marquis de Girardin, — mais les avait-il effectivement apportées? — elle eut bientôt des dettes. En 1787, elle s'engageait, par devant le notaire du Plessis, à payer au sieur Desportes, boulanger, 1 100 livres, « pour prêts qu'il lui avait faits en différentes fois depuis le mois de juillet 1781 [1] ». Puis, c'est le sieur Denis-Charles Duval, marchand mercier et épicier, qui fait opposition entre les mains du marquis de Girardin au paiement de la rente de 700 livres [2].

Ainsi les 2 ou 3 000 livres de rente dont jouissait Thérèse ne suffisaient pas à l'entretenir, elle et son John, dans une petite chaumière d'un village perdu, après que Rousseau, dans son ménage en avait dépensé 1 600, à Paris ou ailleurs. On peut se demander où l'argent passait.

Mais enfin, puisque ses revenus étaient mangés avant d'être touchés, il est trop évident qu'elle en arrivait à l'indigence.

C'est alors qu'elle vint à Paris fréquemment et se mit à implorer les admirateurs de Jean-Jacques.

II

Elle commença par mendier aux portes du Théâtre-Français [3]. Mais cela, probablement, lui rapporta peu.

Ce devait être pourtant un spectacle étrange et bien fait pour émouvoir les « âmes sensibles » que cette vieille femme gémissant au coin d'un pilier : « Ayez pitié de la veuve de Jean-Jacques Rousseau réduite à la misère! »

Et ce temps-là, dit-on, s'attendrissait plus facilement que le nôtre, et songez quel était alors le prestige de ce nom fameux!

1. Document communiqué par Me Baudon.
2. Document communiqué par le marquis de Girardin.
3. Comte d'Escherny, *Mélanges*, T. III, p. 167 (Paris, 1809, in-12°).

Mais un événement se produisit, fort avantageux pour Thérèse : la Révolution.

John avait sans doute compris tout ce qu'avait de malencontreux l'idée d'un mariage entre Thérèse et lui. La pauvre femme appréciait toute la gloire de celui qu'elle nommait feu son mari, depuis que cette gloire lui avait valu quelques rentes. Elle voyait constamment des admirateurs de Rousseau, qui lui en parlaient avec transport. Ses premiers revenus étant dévorés, de pareils suffrages ne pourraient-ils pas lui redonner de quoi vivre?

Aussi bien, le Plessis-Belleville n'étant pas très loin de Paris, John y dut avoir quelques nouvelles des choses politiques. Puisque à l'Assemblée nationale abondaient les sectateurs de Rousseau, puisque dans maintes séances ils le célébraient avec chaleur et s'occupaient d'appliquer ses principes, n'était-il pas naturel que cette assemblée souveraine secourût sa veuve dans le besoin? Une seule chose était nécessaire, à savoir que Marie-Thérèse Levasseur fût considérée comme la veuve authentique de Jean-Jacques. Mais cette qualité, on ferait tout pour la prouver, et ces nouveautés publiques arrivaient juste à point, puisque « la fortune » de Thérèse, selon le mot de John, était, à cette époque, — et vraisemblablement, grâce à lui, — presque épuisée.

La veuve du philosophe s'adressa tout d'abord à Mirabeau, qui lui répondit par la lettre suivante :

Le 12 mai 1790.

C'est avec un saint respect, madame, que j'ai vu au bas de votre lettre le nom du grand homme qui a le plus éclairé la France sur les saines notions de liberté dont elle s'honore aujourd'hui. La veuve de Jean-Jacques a des droits puissants à la reconnaissance de cette liberté. Je vois avec peine, madame, que votre position n'est pas heureuse. Je vénère trop la mémoire de l'homme dont vous portez le nom pour me charger de l'hommage que vous doit la Nation. Veuillez présenter un mémoire à l'Assemblée nationale. Les représentants du peuple français ont seuls le droit de traiter d'une manière convenable la veuve de l'homme immortel qu'ils regrettent sans cesse de ne pas voir parmi eux. J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments respectueux, etc...

LE COMTE DE MIRABEAU[1]

1. Lettre publiée par Musset-Pathay : *Histoire de la vie et des œuvres de J.-J. Rousseau* (Paris, 1821, in-8°, p. 284).

Le 27 août de la même année 1790, une députation des habitants de Montmorency et des électeurs parisiens de 1789, auxquels s'étaient joints plusieurs gens de lettres, vint solliciter de l'Assemblée nationale le transfert des cendres de Jean-Jacques au Panthéon. Cette manifestation encouragea Thérèse et quelques fanatiques de Rousseau qui s'intéressaient à elle. M. Chariot, commissaire-priseur, qui avait un culte pour l'auteur d'*Émile*, se dévoua réellement à sa veuve. Il s'entendit avec M. d'Eymar, député de Forcalquier, et avec Barère de Vieuzac, le futur conventionnel, pour lui obtenir une pension de l'Assemblée [1].

Mais, le 29 novembre 1790, M. d'Eymar demandait vainement la parole [2]. Il faisait alors imprimer son discours et le distribuait à tous les membres de l'Assemblée. Il y réclamait une statue pour Rousseau et une pension pour sa veuve. Il réfutait « toutes les calomnies » lancées contre celle-ci : « Je ne vois dans M.-T. Levasseur, disait-il, que la veuve de J.-J. Rousseau et qui est exposée à manquer de pain. »

Le 21 décembre, Barère put parler. Il présenta une adresse de Thérèse, qui requérait 600 livres de pension. Il invoquait pour sa cause un décret du mois d'août précédent déclarant que « les récompenses publiques pourraient devenir le partage des veuves des hommes ayant servi la Patrie ».

Puis Barère faisait un beau discours. Il répondait à ce que, dans sa ferveur, il traitait, à son tour, d' « infâmes calomnies ». « Les pensions que madame Rousseau recevait jusqu'ici ne s'appuyaient sur aucun titre », — assertion parfaitement inexacte, — « elles pouvaient s'évanouir : déjà un de ses bienfaiteurs était mort et ses enfants avaient dilapidé sa succession. » Lui, Barère, était allé voir Thérèse et elle lui avait dit « qu'elle ne voudrait pas changer le titre de veuve de J.-J. Rousseau pour une couronne ».

Enfin il présentait des pièces où les curés d'Ermenonville et du Plessis attestaient qu'elle ne s'était pas remariée. Le curé

1. Note de M. Chariot, inédite. (Archives du baron Morand.)

2. Pour tout ce qui se rapporte à la pension accordée par l'Assemblée Nationale à Thérèse, voir le *Recueil de pièces relatives à la motion faite à l'Ass. Nat. au sujet de J.-J. R. et de sa veuve* (Paris, 1791, in-8°), — opuscule très rare, dont un exemplaire est à la Bibliothèque nationale.

d'Ermenonville, à ce propos, déclarait que Rousseau n'avait pas péri par le suicide, et, après avoir rendu hommage à sa bienfaisance qu'il avait pu constater, il ajoutait :

Ladite dame Rousseau vivait en parfaite union et paix avec monsieur Rousseau, sa conduite dans ma paroisse ne m'a jamais donné lieu à aucun soupçon sur l'honnêteté, et elle ne fréquentait aucune société, ni personne particulière, du vivant de monsieur Rousseau, ni après sa mort. Elle est restée à Ermenonville environ un an, et depuis ce temps au Plessis-Belleville, sans se remarier. J'assure que pendant son séjour dans ma paroisse je n'ai rien reconnu dans le genre de vie de madame Rousseau et que je n'ai rien entendu dire qui puisse nuire à sa réputation. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat à Ermenonville le 16 juin 1789.

Il faut croire que monsieur le curé Gaucher était fort ami de Thérèse, et peut-être aussi qu'il voulut faire pièce au marquis de Girardin, seigneur philosophe, car il était un peu hardi d'affirmer « que la veuve Rousseau ne fréquentait aucune société, ni personne particulière », quand il était notoire à Ermenonville et ailleurs qu'elle fût partie pour le Plessis seule avec John Bally[1], et qu'il habitât depuis ce temps avec elle. Le curé du Plessis était plus réservé : il affirmait simplement que « Thérèse avait juré de ne jamais perdre le nom comme la qualité de veuve de Rousseau ».

Ces témoignages satisfirent pleinement les membres de l'Assemblée nationale. Aussi, comme Barère disait : « Vous penserez peut-être qu'il convient que la veuve d'un grand homme soit nourrie aux frais du trésor public; mais il ne m'est pas permis d'oublier qu'elle a mis elle-même un terme à votre bienfaisance, elle ne peut accepter que la somme de 600 livres », un très grand nombre de voix s'écrièrent : « Ce n'est pas assez! »

M. d'Eymar ajouta quelques paroles au discours de Barère, et, par acclamation unanime, l'Assemblée adopta le décret suivant :

Art. 1er. — Il sera élevé à l'auteur d'*Émile* et du *Contrat Social* une statue portant cette inscription : « La Nation Française libre à

1. D'après Girardin, Bachaumont, l'abbé Brizard et maints autres contemporains.

J.-J. Rousseau », et sur le piédestal sera gravée la devise : *Vitam impendere vero.*

Art. 2. — Marie-Thérèse Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau, sera nourrie aux dépens de l'Etat ; à cet effet, il lui sera payé annuellement, des fonds du trésor public, une somme de 1 200 livres.

Le 29 du même mois de décembre 1790, Louis XVI donnait sa sanction à ce décret. M. d'Eymar s'était empressé d'annoncer la bonne nouvelle à Thérèse. Il terminait ainsi :

Puissiez-vous jouir longtemps, madame, de la gloire d'être la veuve de J.-J. Rousseau, du bonheur d'avoir été le témoin de la justice qui lui est enfin rendue, et d'un bienfait honorable à la fois à vous, madame, à J.-J. Rousseau et à la Nation.

Un ami de Thérèse, probablement M. Chariot[1], composa pour elle une belle épître de remerciements à l'Assemblée. Dans la séance du 6 janvier 1791, le président Emmery en donnait lecture :

Monsieur,

Oserai-je vous prier de vouloir bien faire agréer à l'Assemblée Nationale l'hommage de ma vive et respectueuse reconnaissance? Mon âge, mes infirmités et surtout l'embarras de paraître devant une assemblée aussi importante m'empêchent d'aller moi-même faire mes remerciements aux augustes représentants de la Nation. Je consignerai dans cette lettre, monsieur le président, les sentiments dont mon cœur est pénétré à cette occasion.

J'ai heureusement assez vécu, messieurs, pour voir la mémoire de mon mari vengée et honorée par la Nation Française. Victime moi-même de la calomnie, elle n'a cessé de me poursuivre par la seule raison que mon sort avait été lié avec celui de Rousseau. Mais le décret que vous avez rendu et la sanction que Sa Majesté lui a accordée imposent aujourd'hui silence à mes ennemis. Je vois le peuple français, que mon mari aimait, heureux et triomphant de la révolution qui s'est opérée sous mes yeux dans son gouvernement.

Quels vœux me reste-t-il à former? Celui d'être, messieurs, encore quelques instants le témoin de la prospérité de cet empire, celui de vivre encore quelques années sur cette terre régénérée et libre, pour jouir de vos bienfaits sous la protection de vos lois et pour y bénir vous les jours de ma vie la plus généreuse des nations et le plus grand des monarques.

1. Du moins la copie de la lettre se trouve dans les papiers de M. Chariot communiqués par le baron Morand.

Un seul regret m'accompagnera jusqu'au tombeau ; celui de penser que mon mari n'est plus, qu'il a terminé sa douloureuse carrière avant d'être le témoin des honneurs que vous lui réserviez et qu'il n'a pu applaudir aux travaux immortels de ceux qui ont assuré la liberté de la Nation Française.

Signé : M.-T. LEVASSEUR, veuve de J.-J. Rousseau.

M. Chariot ne se contentait pas d'écrire pour Thérèse cette lettre pompeuse. Il se prodiguait véritablement pour la veuve du grand homme. Disons, à l'éloge de la pauvre femme, qu'elle semble avoir éprouvé pour lui toute la reconnaissance mérités par ce dévouement. Les lettres, si mal griffonnées[1], qu'elle lui adressa, en paraissent la preuve sincère.

Il s'était retourné de tous les côtés pour lui obtenir des subsides. Il avait d'abord sollicité vainement le comité de l'Opéra, le pressant de faire jouer *le Devin de Village* au profit de Thérèse. Il lui avait cependant fourni, comme à l'Assemblée Nationale, les certificats des curés. M. de la Caze, président du comité, avait répondu que les acteurs étaient trop chargés de répétitions, et qu'à son grand regret il ne pouvait leur imposer cette représentation extraordinaire[2].

Voici comment M. Chariot expliquait l'insuccès de sa démarche :

L'enthousiasme pour les excellents ouvrages et pour le nom de J.-J. Rousseau m'avait fait saisir sans trop de réflexion l'idée de demander une représentation au profit de sa veuve. Les allégations du comité, lorsque je m'y suis présenté, que cette femme était remariée, la critique qu'il fit des certificats de MM. les curés d'Ermenonville et du Plessis-Belleville, prouvant qu'elle ne l'était pas, ainsi que quelques propos à mi-voix, me donnèrent la certitude que je ne réussirais pas. Les démêlés de J.-J. Rousseau avec l'Opéra, ses sentiments sur la musique française et ses opinions particulières et publiques sur les acteurs de ce spectacle sont sans aucun doute les véritables causes du refus, par une basse et petite vengeance[3].

M. Chariot s'était alors adressé à la Comédie-Française, toujours avec les mêmes attestations. Il avait eu plus de succès. Le

1. Inédites. (Archives du baron Morand.)
2. Documents inédits, même source.
3. Lettre inédite. (Archives du baron Morand.)

sociétaires avaient tenu à faire preuve de civisme : ils avaient joué, le 9 octobre 1790, *Pygmalion* avec *le Cid*: Larive tenait un rôle dans les deux pièces. La somme de 6 048 livres 12 sols avait été remise à madame Rousseau, les comédiens n'ayant voulu retenir aucuns frais ; de plus, Saint-Prix avait remercié M. Chariot « d'avoir mis la Comédie à même de rendre à madame Rousseau le tribut de reconnaissance qu'elle devait à la mémoire de Jean-Jacques[1] ».

Le protecteur de Thérèse avait encore fait une troisième démarche, infructueuse comme la première : auprès du secrétaire de l'ambassade de Russie, M. Dombrowsky[2]. Le baron Morand, dont M. Chariot est le trisaïeul, a publié[3] le placet que M. Chariot fit signer à Thérèse pour être remis à Catherine II par son ambassadeur. L'impératrice y était comparée à Titus ; Thérèse y déclarait :

Rousseau fut toujours admirateur du vrai mérite. Il le fut du vôtre, Madame. Il paya le juste tribut dû à cette grandeur d'âme qui vous fait constamment travailler au bonheur de vos peuples, en vous attachant, comme fit autrefois Louis-le-Grand, par des honneurs et des largesses tous les savants dont les lumières pouvaient seconder Votre Majesté...

Puis M. Chariot avait emmené la compagne de Jean-Jacques chez M. Dombrowsky. Celui-ci les avait fort bien reçus, avait accepté la supplique en demandant seulement qu'on retranchât les mots : « comme fit autrefois Louis le Grand ».

Il avait tenu à Thérèse les propos encourageants que voici :

« Comment, madame, vous êtes dans la peine et demandez des secours! Vous ignorez donc qu'il existe une grande souveraine à laquelle, avec le nom respectable que vous portez, il suffira que vous vous adressiez?... Vous ignorez donc, madame, qu'il existe à Pétersbourg la Société de J.-J. Rousseau, que cette société s'occupe à rechercher à grands frais les manuscrits des grands hommes, qu'elle m'a chargé de lui procurer tous ceux de votre époux qu'on pourrait découvrir? J'ai été, madame, chez un libraire de Paris, que l'on m'a indiqué et chez lequel j'en ai trouvé un qui a servi à l'impression et qui est absolument perdu par la malpropreté des ouvriers. Si vous

1. Document inédit. (Archives du baron Morand.)
2. *Id.*, *ibid.*
3. Voir son article dans *le Gaulois du dimanche* (14 avril 1907).

en avez quelqu'un, j'en traiterai avec vous à un prix dont vous serez très contente.

Thérèse lui avait répondu qu'ayant été entièrement dépouillée à la mort de son mari elle n'en possédait aucun : M. Dombrowsky lui avait alors demandé un récit de la mort de Jean-Jacques pour la Société de Pétersbourg. Elle dicta ce récit à M. Chariot. Mais, malgré les assurances du secrétaire d'ambassade, la supplique demeura sans réponse. Apparemment Catherine II se souciait peu, à cette heure, que « Rousseau eût apprécié son mérite ».

Cependant, quelque bénéfice que Thérèse ait dû aux démarches de M. Chariot, elle avait toujours la pension de 1 200 livres décernée par l'Assemblée Nationale. Si elle eût été économe, si Bally ne l'eût grugée, avec les 3 000 livres de rentes qu'elle aurait conservées, le talent et la mémoire de Rousseau lui auraient rapporté environ 4 000 livres de rente.

Mais elle avait déjà passé à son cher homme d'affaires la nue propriété des 700 livres de rente sur le marquis de Girardin; ce cher homme d'affaires en avait repassé 400 à Denis-Charles Duval, marchand mercier et épicier. Bally, impatient de tenir le capital, persuada Thérèse d'exiger que le marquis remboursât toute la somme tant à lui qu'à Denis-Charles Duval[2]. Comme il est peu probable qu'il lui en ait servi régulièrement les intérêts, c'était 700 livres de rente que Thérèse perdait purement et simplement.

Elle se plaignit, plus tard, que le marquis lui eût restitué ce capital en assignats. Mais alors les assignats avaient cours, et, d'ailleurs, si ce mode de paiement n'eût pas été correct, c'était à Bally et à Duval de s'en plaindre.

La pauvre femme resta besoigneuse jusqu'à son dernier jour. Elle considéra sans cesse que la gloire de Rousseau ne lui rapportait pas suffisamment; elle aurait voulu monnayer les hommages que les contemporains lui rendaient en souvenir de son mari.

Sans doute fut-elle médiocrement touchée de la longue lettre[3] que lui écrivit madame veuve Laforgue, de Tonneins

1. Ce texte se trouve aussi dans l'article du baron Morand.

2. Actes communiqués par le marquis de Girardin.

3. Communiquée par le baron Morand; — document inédit.

(Lot-et-Garonne), pour lui dire toute la vénération qu'elle avait vouée à Jean-Jacques. Cette honorable dame lui demandait un petit souvenir, un rien, ayant appartenu à l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, ou tout au moins à sa femme. Thérèse lui envoya une mèche de ses propres cheveux : la bonne dame en fut très contente, quoiqu'elle eût espéré mieux encore. Elle remercia par une seconde missive[1], où elle exprimait à madame Rousseau tout son désir de lui être agréable, de l'aider à vivre, si elle pouvait (malheureusement elle n'était pas riche), enfin d'habiter près d'elle. A cette fin, elle s'enquérait si le Plessis était loin de Paris, si les aliments y étaient chers, et si les enfants y trouvaient de bons camarades des deux sexes... Thérèse répondit-elle à toutes ces questions? Je l'ignore.

Elle estima raisonnablement d'assez mauvais goût la lettre d'un éditeur qui venait d'imprimer quelques ouvrages de son mari et prenait soin de le lui annoncer en lui offrant comme droits d'auteur une pièce d'indienne. Quoique le procédé n'eût rien d'extraordinaire en ce temps-là, elle pria M. Chariot de lui répondre assez vertement[2].

Le 1er août 1791, elle écrivit à son protecteur pour lui demander si elle ne pourrait se dispenser de payer la contribution patriotique, et si l'on ne pourrait simplement la lui retenir sur les arrérages de pension qui lui étaient dus[3].

Elle ne cessa d'en vouloir au marquis de Girardin. Elle regrettait maintenant de lui avoir abandonné les manuscrits de Rousseau : elle-même, pensait-elle, en aurait tiré plus que les 24 000 livres fournies par les éditeurs genevois. Une de ses lettres à M. Chariot est de la plus grande violence contre le dernier hôte de Rousseau[4]. Grâce aux progrès de la Révolution, le marquis de Girardin commençait à passer pour suspect : beaucoup de révolutionnaires s'indignaient qu'il accaparât dans ses jardins les cendres de Jean-Jacques. Thérèse, qui après la mort de son époux n'y avait pas songé, s'empara de ce grief comme d'une arme nouvelle contre le seigneur d'Ermenonville. Elle s'unit à ceux qui réclamèrent le

1. Communiquée par le baron Morand; — document inédit.
2. Notes de M. Chariot, inédites. (Archives du baron Morand.)
3. Document inédit. (*Ibid.*)
4. *Id.*, *ibid.*

transport de ces illustres débris au Panthéon. Le 25 germinal an II, elle se rendit à la Convention avec les membres de la Société Républicaine de Franciade (ci-devant Saint-Denis). Elle entendit lire à la barre de l'assemblée la belle pétition suivante :

Dignes représentants d'un peuple libre!

Du haut de cette sainte montagne où vous travaillez sans relâche au bonheur de l'homme, vous avez annoncé à l'univers qui vous contemple que dans toutes vos séances les mœurs et les vertus sociales seraient à l'ordre du jour. Cette annonce terrible pour les méchants, et par conséquent pour tous les despotes et leurs satellites, les a frappés du coup mortel, et maintenant plus que jamais ils sont éblouis de l'éclat qui vous environne.

Nous, citoyens représentants, nous n'en avons point été étonnés. Nous admirions cependant la sublime énergie des sentiments qui vous unissent. Nous y applaudissions encore dans toute la sincérité de nos cœurs, quand parut au milieu de nous la veuve de l'ami des mœurs, du grand apôtre des vertus sociales, du célèbre défenseur de l'Égalité, de J.-J. Rousseau enfin.

Aussitôt nos âmes s'ouvrirent aux douces impressions de la sensibilité; nos yeux se mouillèrent des larmes du plaisir, et nos cœurs s'élancèrent avec rapidité vers le buste de cet homme immortel. Mais quel ne fut pas notre abattement, notre consternation, en réfléchissant que les restes précieux de ce grand homme n'étaient point encore dans le Panthéon Français! Aussitôt nous arrêtâmes d'une voix unanime que nous vous en présenterions la demande.

A cet effet, citoyens représentants, vous nous voyez à votre barre accompagnés de sa respectable veuve qui forme des vœux pour le succès de notre pétition.

Ils ne sont plus, les temps des privilèges et des droits injustes où Girardin parla de s'approprier les restes inappréciables de ce grand homme[1]... etc.

La veuve, comme le *Contrat Social*, était en vogue dans les milieux révolutionnaires. Il faut dire qu'elle n'avait rien pour la rendre suspecte et la faire traiter d'aristocrate.

Elle retourna deux fois à la Convention : premièrement, en fructidor, an II, elle demanda que sa pension fût augmentée de 300 livres, attendu qu'elle était ébréchée par 247 livres 16 sols de contributions[2] : cette augmentation lui

1. Archives Nationales C. 300. — 1058.

2. *Moniteur*, procès-verbal de la Convention, 23 Fructidor, an II.

fut accordée. Puis, le 5 vendémiaire an III[1], elle apporta un manuscrit de Rousseau.

Qu'était-ce que ce manuscrit? Elle n'avait donc pas tout confié au marquis de Girardin? « Mon époux, déclara-t-elle, me remit, une heure avant sa mort, un manuscrit avec une inscription annonçant que son intention est qu'il ne soit ouvert qu'en 1801. »

La Convention accepta le présent et s'empressa de le faire décacheter et examiner. C'était une copie des *Confessions* qui n'apportait point assez de changements au texte déjà publié pour nécessiter une réédition. Quant à l'inscription de la couverture, on reconnut qu'elle n'était pas de la main de Rousseau.

Les méchantes langues ne se taisaient pas sur la pauvre Thérèse, même à cette époque où le fanatisme entourait d'une admiration aveugle tout ce qui touchait à Rousseau. Le *Journal de Paris*, dans son numéro du 23 vendémiaire an III, dut faire un charitable accueil à la lettre que voici :

Je vous prie, citoyen, de vouloir bien insérer dans votre feuille que la veuve de J. J. Rousseau, citoyen de Genève, surprise et indignée des calomnies qui se répandent sur son compte dans le public, déclare qu'elle n'a jamais cessé de porter le nom de ce grand homme dont elle s'honorera toujours.

*
* *

Là finit, ou presque, la vie publique d'une femme si peu faite par elle-même pour sortir du commun et pour occuper l'attention. Fréquemment renouvelées, ses demandes de secours ne furent plus entendues.

Le 27 prairial an VI, elle fit savoir qu'elle existait toujours : le *Journal de Paris* publia une lettre qu'elle avait écrite à Corancez, l'ami de Rousseau. Elle y traitait encore de ces sujets familiers : la mort de son mari, la conduite abominable envers elle du marquis de Girardin. Celui-là justement qui s'était évertué à lui procurer des ressources, elle proclamait qu'il l'avait dépouillée de tout.

1. Voir aussi le *Moniteur*.

Il se crut obligé de se défendre. Il fit insérer dans le *Journal de Paris* du 2 messidor an VI la note suivante :

La veuve Rousseau, à la mort de son mari, restait avec une rente viagère de 300 livres sur Michel Rey, libraire à Amsterdam.

Je suis parvenu à lui faire avoir en outre : 1° au moyen d'une édition générale, 1 200 livres de rente sans retenue, constituée au capital de 24 000 livres sur la Société Typographique de Genève.

2° Environ 3 à 4 000 livres comptant, provenant de divers objets.

3° 700 livres de rente qu'elle a voulu elle-même constituer sur moi au capital de 14 000 livres et qu'elle m'a ensuite forcé par ses instances et le transport qu'elle en a fait aux citoyens Bally et Duval à leur rembourser définitivement par acte passé devant Me Gibert, notaire au Plessis-Belleville, le 6 août 1792.

Signé : RENÉ GIRARDIN père.

Thérèse vieillit au Plessis-Belleville, dans sa petite maison blottie derrière l'église. John Bally demeura constant jusqu'au bout : jusqu'à la mort de la veuve, il l'aida fidèlement à manger le peu qu'elle avait. Dans les dernières années de la Révolution, la pension nationale était irrégulièrement servie : les finances de la République avaient des charges plus pressantes.

On ne venait plus de Paris voir Thérèse : trop d'orages s'étaient succédé, coup sur coup; l'enthousiasme philosophique de 1792 était passé. D'autre part, moins de pèlerins visitaient l'île des Peupliers depuis que les cendres de Jean-Jacques étaient au Panthéon.

Cambry, dans sa *Description du département de l'Oise*, dit encore au sujet du Plessis-Belleville :

Nous y vîmes la femme de J.-J. Rousseau, vieille, cassée, parlant beaucoup; après trois heures de conversation, d'efforts et de questions, nous la renvoyâmes, étonnés qu'on pût joindre l'idéal de Julie à la grossière réalité que nous avons eue sous les yeux[1].

Cette visite avait dû précéder de fort peu la mort de Thérèse.

Les vagues souvenirs qui restent d'elle au Plessis-Belleville sont loin d'être élogieux : elle y laissa une réputation d'ivrognerie invétérée. Surtout la tradition la représente comme

1. 1803, in-8°, t. II, p. 169.

tout à fait bornée. Alors qu'elle venait chauffer ses vieilles mains dans la cuisine du château de Lagny-le-Sec, près du Plessis, on l'y accueillait avec indulgence comme une innocente.

— Ma mère l'a connue, — m'a conté une vieille dame qui habite encore le Plessis, — mais elle n'en faisait pas grand cas : « Elle était si bête, me disait-elle, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler!... »

Elle fut toutefois en assez bons termes avec ses voisins. Quelque temps avant sa mort, l'un deux la choisit pour marraine de son petit garçon; le parrain était un cultivateur de l'endroit[1].

Elle mourut le 23 messidor an IX, âgée de quatre-vingts ans. Voici son acte de décès enregistré à la mairie du Plessis-Belleville :

Acte de décès de Marie-Thérèse Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau, décédée aujourd'hui sur les quatre heures de relevée, âgée d'environ quatre-vingts ans, née en la commune d'Orléans le 21 septembre 1721, sur la déclaration à nous faite par le citoyen Jean Henry Bally, homme de confiance de ladite Marie-Thérèse Levasseur, domicilié en cette commune, assisté des citoyens Desportes, boulanger, et Me Pierre Gibert, notaire public, aussi domicilié en cette commune, lesquels ont signé le présent acte lesdits jour et an que dessus, constaté par nous Étienne Ambroise Lavaux, maire de cette dite commune du Plessis-Belleville, faisant les fonctions d'officier de l'état civil soussigné.

GIBERT, DESPORTES, BALLY. — LAVAUX, maire.

On enterra Thérèse très simplement, puisque les frais funéraires furent évalués à 15 livres 8 sols[2].

Elle laissait une succession obérée : de 1 800 à 2 000 livres de dettes environ. L'actif ne comprenait que les arrérages en retard de ses pensions, dont Bally ne put fixer le montant, et ses meubles.

Lesdits meubles, dont l'inventaire après décès donne l'énumération, paraissent fort piteux : on sent qu'après une cer-

1. Registres paroissiaux du Plessis.

2. Inventaire après décès, communiqué par Me Baudon.

taine aisance tout avait décliné de plus en plus. Aux enchères furent vendues un mantelet de taffetas noir, deux bonnets de dentelle, une unique paire de bas et trois mouchoirs de mousseline : voilà ce qu'il y avait de plus luxueux dans la chaumière, avec le lit à rideaux et à baldaquin. Le reste n'était que l'ameublement d'un misérable ménage campagnard[1].

John Bally se porta dans l'inventaire comme « homme de confiance »; il réclama un arriéré de gages : 250 livres[2].

La vente mobilière produisit 546 fr. 55 centimes. En somme, Thérèse mourait insolvable, tant John avait bien administré sa petite fortune!

On ne sait plus au juste où elle repose, dans le cimetière de Plessis. Les admirateurs de Rousseau qui récemment lui élevèrent une statue à Ermenonville voulurent la doter au moins d'un cénotaphe : M. Castellant, qui avait habité le Plessis dans sa jeunesse, indiqua l'endroit approximatif. On dédia un petit monument, à la pauvre femme, sans nul emblème religieux; il est permis de se demander pourtant si la paroissienne vantée par les curés d'Ermenonville et du Plessis aurait souhaité cette philosophique réserve.

L'épitaphe l'intitule simplement « compagne de Rousseau », — titre équitable et discret puisqu'il n'y eut jamais entre eux d'union légale. — Thérèse, au demeurant, fut la compagne dévouée de Jean-Jacques. Ne comprenant rien à son génie, elle ne pouvait concevoir, simple et grossière comme elle était, qu'elle dût à sa mémoire une éternelle fidélité. De son mari, elle n'apprécia vraisemblablement que deux choses : vivant, il l'avait tirée d'une condition misérable et s'était montré bon pour elle; mort, il lui rapporta quelques rentes.

ANDRÉ MARTIN-DECAEN

1. Inventaire après décès.
2. *Ibid.*

LA SOIE

RICHESSE NATIONALE

La soie, vieille de cinquante siècles, voit son règne menacé par les progrès de la chimie moderne. Une impératrice chinoise, Siling-Chi, aurait appris la première à dévider la soie, en 2697 avant Jésus-Christ, du *Bombyx mori*, ver à soie qui élabore la matière de ce précieux textile. Le *Bombyx mori* est un papillon massif, ventru, aux ailes ternes. Sa vie ne se prolonge pas au delà d'une dizaine de jours pendant lesquels il ne prend aucune nourriture. Il n'a d'autres fonctions que la reproduction. Ses œufs ou graines que protège une coque translucide et mince sont enduits d'une substance gommeuse; ils ont au plus 1 millimètre de diamètre et 1 gramme en contient de 1 200 à 2 000. Pour les papillons de nos pays, l'éclosion n'a généralement lieu que dix mois après la ponte qui s'effectue en juin ou juillet, car les œufs ne peuvent germer qu'après avoir subi l'action du froid hivernal. L'hiver passé, lorsque l'influence de la chaleur printanière commence à se faire sentir, le ver à soie se développe: aussitôt formé, il attaque la coque de l'œuf, la perce et l'abandonne.

Ce ver, cette chenille longue de 3 millimètres, ne pèse alors que la moitié d'un milligramme. Mais son appétit est insatiable. Il se nourrit des jeunes feuilles de mûrier blanc sur lequel s'écoule toute sa vie, laquelle ne dure que trente-huit

jours. Il mue quatre fois à des époques régulières pendant lesquelles il cesse de manger et reste immobile. Sa taille finit par atteindre 9 centimètres et son poids 5 grammes. Il a donc grossi dans la proportion de 1 à 10 000. Son appétit déclinant, il maigrit et recherche alors les parois verticales le long desquels il s'élève en rampant. Dès qu'il a trouvé un emplacement de son choix, il s'y fixe et commence à sécréter un fil qui, presque aussitôt, se solidifie : c'est la soie.

La soie existe à l'état visqueux dans deux glandes qui occupent la partie antérieure du corps du ver à soie. Au sortir de ces glandes, le liquide traverse deux tubes excréteurs, très fins, qui confluent dans la région buccale; il y durcit peu à peu, donnant, à la sortie de la trompe, un fil consistant, dont le diamètre n'est que d'un centième de millimètre d'épaisseur. Le centre est formé de fibroïne ou soie pure, qu'enveloppe une substance appelée grès. Le ver en remuant sa tête de gauche à droite s'enveloppe de ce fil de soie; au bout de trois à quatre jours, il est complètement emprisonné : le cocon est fait. Le ver y subit une première métamorphose qui le transforme en chrysalide, masse ovoïde annelée, d'apparence inerte. Ces chrysalides se métamorphosent à leur tour en papillons qui percent le cocon pour venir au jour.

C'est le cocon, qui, livré à l'industrie, servira à « conditionner » les écheveaux de fil de soie. Aussi a-t-on soin de tuer, en les maintenant quinze minutes dans un four à 75°, les chrysalides qui, en devenant papillons, endommageraient le cocon; on ne conserve que les chrysalides que l'on destine à la reproduction.

Dans le monde entier, des sériciculteurs se livrent à l'élevage du ver à soie et cultivent le mûrier indispensable à la nourriture de leurs pensionnaires. C'est une industrie pleine d'aléas demandant des soins de tous les instants, un moment d'inattention pouvant compromettre le gain de toute une année. Les élevages, suivant l'importance des établissements, portent sur une, deux ou plusieurs onces de graines, une once pesant 30 grammes et renfermant environ 36 000 œufs. Les éducateurs reçoivent les œufs pondus par le papillon femelle sur des toiles où ils adhèrent, grâce à leur enduit gommeux. Pendant la période de chaleur qui suit la ponte, l'œuf respire active-

ment; il absorbe de l'oxygène, rejette de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau. Il est donc indispensable de faciliter cette respiration par une large aération des chambres d'élevage; on évite ainsi le développement des moisissures.

L'hiver est pour les œufs une période de vie ralentie, exempte de tout accident. Aussi a-t-on créé, en vue de prolonger l'action protectrice du froid, des locaux d'hivernation avec machines frigorifiques, munies de régulateurs. L'éclosion au printemps est assez irrégulière et bien souvent, par suite des intempéries, les vers sont débilités. Il est en outre indispensable qu'ils trouvent à leur naissance de jeunes feuilles de mûrier pour satisfaire leur appétit. Il y a donc tout avantage à régulariser l'incubation afin que l'éclosion des graines coïncide avec la poussée des feuilles de mûrier.

C'est entre 20° et 25° que le développement des chenilles s'effectue dans les meilleures conditions; les années où ces conditions de température ne sont pas remplies sont désastreuses. En 1910, les pluies de mai et de juin ont réduit la production de 35 p. 100 dans le Piémont et de 40 p. 100 dans la région d'Andrinople. Mais c'est l'alimentation qui joue le rôle le plus important. Les feuilles de mûrier doivent être jeunes; elles contiennent alors de l'acide phosphorique, lequel est particulièrement favorable au développement des jeunes vers à soie. Chaque ver consomme dans sa vie environ 14 grammes de feuilles de mûrier, ce qui nécessite pour l'élevage d'une once de graines 700 kilogrammes de feuilles, réduits à 360 kilogrammes par suite des déchets. Une once de graines peut produire jusqu'à 70 kilogrammes de cocons; mais la moyenne en France pendant ces dix dernières années n'a été que de 42 kilogrammes. Comme les feuilles de mûrier pour une once de graines coûtent environ 45 francs et que 42 kilogrammes de cocons se vendent en moyenne 145 francs, il reste 100 francs de bénéfice par once.

Les résultats ne sont malheureusement pas toujours aussi satisfaisants. Les maladies déciment un élevage en quelques jours : la muscardine fait mourir le ver en pleine santé. Ce fléau est dû à la présence d'un champignon microscopique qui se développe dans les tissus des chenilles. La maladie est contagieuse par les spores que ce champignon vient semer à

la surface du corps de sa victime; on en évite la dissémination en brûlant dans les locaux du soufre qui a pour effet de tuer les spores sans incommoder les vers à soie. La fébrine est une autre maladie qui recouvre les vers de taches noirâtres. Le seul remède est de sélectionner les graines et de détruire impitoyablement toutes celles qui sont pondues par un papillon contaminé. La flacherie est encore plus désastreuse : c'est la peste du ver à soie. En un jour elle fait disparaître toute une éducation. Une bonne hygiène peut seule éviter cette entérite infectieuse, causée par la fermentation des feuilles de mûrier dans l'intestin des chenilles.

En somme, il est de toute nécessité pour l'agriculteur de n'élever que des graines provenant de papillons robustes. On a créé à l'étranger des établissements (tel l'Institut baccologique de Trieste) où l'on conserve les œufs dans des chambres frigorifiques. On livre en avril aux éleveurs des graines si bien sélectionnées qu'une once arrive à donner, dit-on, 70 à 75 kilogrammes de cocons de première qualité. Six cents élevages répartis dans le Trentin travaillent sous la direction de l'Institut. Après la ponte qui s'effectue dans des sacs de papier parcheminé où l'on a enfermé les papillons, cent cinquante ouvrières ne font pendant quatre mois qu'examiner au microscope les femelles afin de ne livrer que des graines indemnes de toute tare.

En France, l'élevage est en décadence. Est-ce à dire, puisque le climat est favorable, que la méthode qu'emploient nos agriculteurs soit défectueuse? Autrefois la sériciculture était une des richesses de notre Midi. Développée par Henri IV qui fit planter 15 000 mûriers dans son jardin des Tuileries, cette industrie donnait déjà à l'époque de Louis XIV 100 000 kilogrammes de cocons par an. Après avoir atteint en 1788 6 millions de kilogrammes, 10 millions de kilogrammes en 1830 et à 26 millions en 1853, on tombe à 7 500 000 en 1856 et 4 millions en 1865. La récolte de 1909 n'est encore que de 8 300 000 kilogrammes; la sériciculture française ne s'est donc pas relevée du désastre de 1853 qui a été dû à une épidémie.

La raison de cette décadence est d'ordre purement économique. La cherté de la main d'œuvre en France favorise les concurrents étrangers que nos tarifs douaniers et nos primes aux

sericiculteurs ne peuvent que difficilement évincer, la France important douze fois et demie plus de soie qu'elle n'en produit. Sa graine d'ailleurs est excellente; la race qu'elle fournit est très vigoureuse et les graineurs italiens reconnaissent les qualités des vers à soie français, puisque le nombre de ceux qui viennent s'établir en France grossit chaque année. Ce sont aussi nos graines qu'emploient les Turcs d'Asie et d'Andrinople chez qui la culture du mûrier augmente de 20 p. 100 par an.

Les cocons avant d'être vendus au manufacturier doivent subir de nombreuses opérations. Il faut d'abord dévider le fil dont l'enchevêtrement a formé le cocon. Les Chinois, à l'origine, se contentaient de tremper les cocons dans l'eau chaude; le fil s'y détachait et ils l'enroulaient sur un tour à main. Aujourd'hui nos manufacturiers veulent des fils de soie réguliers et d'un éclat égal. Les cocons sont jetés dans une bassine d'eau bouillante où ils surnagent. Une ouvrière les agite à l'aide d'un petit balai de bruyère. Les couches externes du cocon se détachent d'abord et donnent les frisons, déchets qui atteignent 30 p. 100 du poids total; puis le fil continu, *le brin*, apparaît : c'est lui que l'ouvrière va dévider sans interruption. A cet effet, elle isole plusieurs de ces fils et en réunit ensemble un certain nombre suivant la grosseur désirée, généralement six. Le fil de grège ou soie brute ainsi obtenu est engagé dans un anneau ou filière qui l'arrondit. Pour le débarrasser de toute humidité et coller ensemble les six brins qui le composent, on le croise en le tordant cent à deux cents fois avec un second fil de grège. Ensuite, enroulé sur un dévidoir, il donne un écheveau. Une bonne ouvrière arrive à livrer de 25 à 28 grammes de soie à l'heure.

La quantité de soie que produisent les cocons varie suivant les races. Les cocons des Cévennes, d'un jaune uni, et qui atteignent 38 millimètres dans leur plus grand diamètre, donnent une soie tout à fait supérieure : 10 kilogrammes de cocons produisent 1 kilogramme de soie. Avec les cocons des Abbruzes, jaune rosé, 9 kilogrammes suffisent.

Un cocon donne un brin de soie de 300 à 1 500 mètres de longueur, dont 1 mètre peut supporter une traction de 11 à

13 grammes. De plus la soie absorbe l'humidité jusqu'à 30 p. 100 de son poids sans que rien puisse déceler la chose, même le toucher. Aussi les commerçants en soieries n'achètent-ils leurs écheveaux qu'après s'être assurés de leurs diverses qualités en les faisant titrer dans des établissements spéciaux : les conditionnements.

Avant d'être tissée, la soie grège présente des irrégularités et une simple traction suffit à la briser. On la fait tremper vingt-quatre heures dans des cuves en marbre où on l'arrose d'eau savonneuse, ce qui lui donne de la souplesse. Le fil passe ensuite entre des mâchoires garnies de drap qui le dépouillent de ses aspérités : c'est le purgeage. On réunit alors deux, trois ou quatre fils de grège ensemble et on les tord à l'aide de « moulins » qui rendent la soie plus résistante. Ce procédé du moulinage donne deux sortes de fils : les *organsins* que l'on obtient par la torsion de plusieurs fils déjà tordus préalablement et qui constitueront la chaîne ou canevas des étoffes, et les *trames* qui ne sont que plusieurs fils de grège tordus ensemble et que la navette fera cheminer entre les organsins pour parfaire la pièce de soie.

Le commerce de la soie prend un développement de plus en plus considérable, puisque depuis trente-trois ans la production mondiale de la soie grège a augmenté de 150 p. 100. Elle est passée en 1909 des 8 854 000 kilogrammes (moyenne annuelle pendant la période quinquennale 1876-1880) au chiffre colossal de 25 341 000 kilogrammes se répartissant comme il suit entre les principaux pays d'origine :

Japon	8 200 000	kilogrammes.
Chine	7 285 000	—
Italie.	4 251 000	—
Levant et Asie centrale. . .	3 095 000	—
France.	674 000	—

Les filateurs français manutentionnent chaque année le tiers de la production mondiale de la soie, 8 218 000 kilogrammes. Sur ce chiffre 4 505 200 kilogrammes sont consommés en France. Le reste est exporté.

Au Japon, revient la première place comme producteur. Grâce à la sollicitude de son gouvernement, le Japon

augmente sa production chaque année de 15 p. 100, passant de 4 619 000 kilogrammes en 1905 à 8 200 000 kilogrammes en 1909. Ce pays sera bientôt, s'il ne l'est déjà, le vrai maître du marché de la soie. C'est pour lui une question vitale, car il retire annuellement de ce commerce 400 millions. Sa meilleure clientèle est aux États-Unis.

Les États-Unis, en dix ans, ont fait passer leur importation de soie de 3 700 000 à 10 038 000 kilogrammes. Malheureusement si l'Amérique comme acheteur joue un rôle important, ce rôle est excessivement dangereux pour le monde par suite de l'irrégularité de ses marchés : c'est ainsi qu'en 1908, lors de la crise américaine, le Japon vint inonder l'Europe de ses soies, avilissant les cours et enlevant tout leur profit aux éleveurs des autres pays.

La Chine reste stationnaire. Sa production de 1909 se montre même inférieure de 731 000 kilogrammes à celle de 1908. Ses « éducations » sont aussi primitives qu'autrefois et ses mauvais procédés diminuent les résultats de 50 à 60 p. 100. Les Chinois, avec des métiers d'une simplicité antique, fabriquent, surtout pour la consommation locale qui est du reste considérable, des crèpes, des soies brochées, des soies à fleurs qui seront toujours inimitables.

La France tient le premier rang pour l'exportation des soieries. Alors qu'elle n'en importe en 1909 que pour 47 928 000 francs dont 21 742 000 d'origine asiatique, elle en livre à l'étranger pour 284 264 000 francs. Les autres pays ne la suivent que de loin. En 1909 le Japon n'en exporta que pour 165 695 000 francs, la Suisse pour 98 500 000 francs, l'Allemagne pour 97 500 000 francs et l'Angleterre pour 87 085 150 francs.

* * *

La soie n'est pas seulement un objet de luxe : c'est une matière de première nécessité. La consommation augmentant d'année en année, il est naturel que les savants aient cherché des produits similaires moins coûteux pour la remplacer.

On utilisa d'abord tous les déchets de l'industrie de la soie cocons imparfaits, frisons, etc. Cette industrie dite de la *schappe* relativement toute récente, augmente tous les jours d'importance et les filateurs français ont mis en œuvre, en 1909 2 711 300 kilogrammes de ces matières soyeuses. Les déchets de soie sont d'abord débarrassés de leur grès par des solutions chaudes de savon; on les passe ensuite dans un bain d'huile et de savon afin de les rendre souples et de leur permettre de supporter le peignage, opération qui consiste à séparer les fils de soie qu'un enchevêtrement inextricable n'a pu permettre de dévider. Puis les fils peignés sont purgés de toute matière étrangère; ils servent ensuite à fabriquer des étoffes qu'on emploie dans l'ameublement, la tenture et particulièrement pour imiter les poils de loutre.

On s'adressa aussi aux chenilles qui filent des cocons analogues à ceux du *Bombyx mori* et on obtint des soies appelées « sauvages » qui possèdent à un degré moindre les qualités de la vraie soie. La plus importante, la soie tussah, est fournie par l'*Antheræa naglitta* dont les chenilles vivent aux Indes sur le ricin. Une autre soie très appréciée est donnée par l'*Antheræa yano mai* dont l'élevage se fait en grand au Japon. La soie du *Borocera* de Madagascar fournit des étoffes d'une grande solidité.

Des essais ont été tentés à Madagascar pour utiliser les fils secrétés en très grande quantité par une araignée; il semble qu'il y ait là pour notre colonie une source de revenus considérables si toutefois cette industrie arrive à s'organiser dans des conditions peu onéreuses.

Mais on passa bientôt à des moyens plus artificiels. Je ne parlerai pas du coton mercerisé qui doit son brillant à l'action produite par un bain de soude sur ses fils soyeux fortement tendus. Quant au verre filé, auquel on avait recouru tout d'abord, on l'obtient en accolant deux baguettes de verre, riches l'une en plomb, l'autre en potasse, et en chauffant l'une des extrémités de cet assemblage. On obtient un fil qui, étiré, est enroulé sur un tambour. On en tisse des broderies, des passementeries qui ont toute l'apparence de la soie, des étoffes que leurs propriétés isolantes font rechercher pour les goutteux et les rhumatisants; on est même arrivé en

Allemagne à tresser des mèches de lampes inusables et qui débitent le pétrole très régulièrement.

Avec l'emploi de la cellulose, devait naître une industrie nouvelle et complète qui fournit déjà une « soie artificielle » merveilleuse, souple et brillante, souvent plus éclatante que l'autre. L'inventeur en est M. de Chardonnet. La fabrication peut se résumer ainsi. Du coton est mis à macérer avec un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique; pressé, lavé, puis malaxé avec de l'alcool éther, il donne un collodion que l'on soumet à une pression de 50 atmosphères dans une filière munie de trous très fins. Il en sort des fils qui viennent se solidifier dans une cuve remplie d'eau. Séchés, ces filaments sont très inflammables ; mais on les rend incombustibles en les trempant dans une solution aqueuse de sulfure de calcium et de sulfate d'ammoniaque.

Un autre procédé consiste à dissoudre le coton dans une solution cupro-ammoniacale : on obtient une soie qui craint moins l'eau, d'un éclat plus terne, mais d'une fabrication moins dangereuse.

La soie à la viscose se prépare en disolvant la cellulose dans le sulfure de carbone après l'avoir traitée par la soude. Les brins qui sortent de la filière sont plongés dans le sulfate d'ammoniaque qui les débarrasse de l'excès de soufre et leur donne du brillant. C'est la soie artificielle la plus solide ; mais toutes ces soies sont délicates et ne peuvent être lavées qu'avec précaution. On en fait des passementeries, des broderies pour garnitures de vêtements et même des étoffes de fantaisie pour robes. Mais elles supportent mal l'action du fer à repasser et se fripent facilement.

Cette industrie se développe avec une rapidité étonnante. En 1909, elle a fourni 5 millions de kilogrammes, le cinquième de la production mondiale de la soie naturelle. Elle se perfectionne chaque jour. Tout dernièrement elle est parvenue à produire une soie artificielle appelée sténose, aussi résistante à l'eau qu'à l'air et presque aussi solide que la soie naturelle. On obtient la sténose en traitant les soies de cellulose par un bain de formol.

Tous ces produits sont encore actuellement accueillis avec défiance. On leur reproche leurs qualités inférieures. Certes

ils ont des défauts; mais il ne faut pas oublier que nous sommes à l'aurore d'une industrie nouvelle et que chaque jour apporte un perfectionnement. Et le prix de revient de ces soies artificielles est beaucoup moins élevé que celui de la soie naturelle. On peut donc prédire à la soie artificielle la victoire: elle surpassera les produits naturels en beauté et en solidité et un jour viendra, peut-être bientôt, où l'élevage du ver à soie sera abandonné. Les soies artificielles remplaceront la soie naturelle, comme les couleurs d'aniline ont remplacé les couleurs végétales.

Peut-être la révolution apportée sera-t-elle plus grande encore qu'on ne la prévoit aujourd'hui. On commence à fabriquer dans une usine de soie artificielle des gazes et des tulles d'un grand éclat à l'aide d'un procédé génial. D'un récipient coule sur un rouleau gravé de façon à imiter la trame d'un tissu une solution de cellulose que seules les rainures retiennent, une racle débarrassant la surface du cylindre de l'excès de matière. Puis une courroie, contre laquelle vient frotter le rouleau en tournant sur son axe, détache la gaze ainsi formée et l'entraîne dans un bain où les fils se solidifient. On peut ainsi obtenir, à l'exemple du papier continu, des mètres et des mètres d'étoffes de soie sans avoir recours au moindre tissage. L'invention de Jacquard n'aurait-elle vécu qu'un siècle?

MARCEL MAGNAN

AVEC M. DE SUFFREN[1]

II

Cependant nous approchions du Cap et notre capitaine, ayant fait sonder le 30 mai, nous avait assuré que nous ne pouvions pas en être à plus de soixante ou quatre-vingts lieues. En effet, le lendemain au soir, nous avons enfin aperçu cette terre si attendue. La joie ne pouvait être plus universelle; il y avait trois mois et demi que nous étions en mer: chacun se flattait de trouver dans cette relâche un soulagement à ses maux et de quoi se refaire des longues et cruelles fatigues de la traversée. Le ciel paraissait sans nuage: on avait mis toutes voiles dehors. L'heure du souper étant venu, nous étions tranquillement à table, tous occupés de l'agréable perspective d'aller à terre le lendemain, lorsque tout à coup il est survenu un grain qui a si fort donné sur les voiles, qu'on n'avait pas eu le temps de carguer, que le vaisseau a été couché sur le flanc et que le bout de beaupré, ainsi que quelques vergues et mâts de hune en ont été cassés. Le danger était pressant: le bâtiment ne se relevait point, l'eau entrait de tous côtés par les sabords; l'alarme s'était répandue sur tout le bord; on n'entendait que cris et gémissements capables de jeter l'effroi dans les cœurs les plus

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

intrépides : nous nous croyions tous perdus sans ressources lorsqu'une forte lame est heureusement venue rejeter le vaisseau de l'autre côté et le redresser sur sa quille. Le lendemain, dès la pointe du jour, tout le monde a été sur pied. Nous nous promettions trop de plaisir à contempler à notre aise les lieux d'alentour de ce fameux Cap de Bonne-Espérance pour ne pas nous le procurer, Nous en avons doublé la pointe appelée Table-baie par un assez bon frais vers les huit heures du matin.

Comme dans cette saison les vaisseaux ne peuvent pas tenir dans la rade du Cap, à cause des vents contraires, nous devions aller relâcher à False-baie et jeter l'ancre dans Simons-baie où le mouillage est le plus sûr; nous n'en étions plus qu'à cinq ou six lieues : déjà nous réglions les projets que nous devions exécuter pendant le séjour : nous nous proposions d'aller souper ce jour-là même chez les Hollandais et nous faisions toilette pour débarquer, sans nous apercevoir que le vent diminuait peu à peu; il n'était pas encore midi lorsque nous nous sommes trouvés en calme plat. Les courants nous entraînaient sur des rochers vis-à-vis desquels nous ne nous trouvions qu'à une lieue. Il y avait du péril : point d'apparence de vent. Notre capitaine ayant fait sonder n'avait pas reconnu le fond propre au mouillage; cependant le temps pressait, nous dérivions sensiblement, nous touchions presque aux récifs : il fallait se décider. On a vite jeté l'ancre.

Mais cela ne nous parait pas du danger. Nous étions mouillés sur corail et nous nous apercevions que le vaisseau chassait sur son ancre : d'ailleurs les rochers qui étaient au fond rongeaient notre câble. Nous allions être dans le cas d'être obligés de jeter toutes nos ancres les unes après les autres, pour attendre du vent, de les perdre et de finir par voir le vaisseau brisé. Si le calme durait encore deux heures, ceux qui savaient bien nager se seraient sauvés, parce que nous n'étions pas éloignés de terre; mais le bâtiment et toute la cargaison auraient été perdus, et plus de la moitié de l'équipage aurait péri. Quelle crise! quel affreux spectacle! un morne silence régnait sur tout le bord. On attendait l'événement dans des transes qu'il serait difficile d'exprimer. Cependant, contre toute apparence, sur les quatre heures, nous avons vu arriver le vent que nous n'osions

pas espérer : nous avons tout de suite coupé notre câble pour en profiter et mettre à la voile. Nous étions trop heureux de pouvoir nous tirer de là pour regretter la perte d'une ancre, quoiqu'elle fût fort essentielle à bord...

M. Michel n'était pas fâché de cette aventure, dont il devait se servir comme d'une excuse légitime, puisqu'elle le conduisait à son but qui était d'aller en droiture à l'Isle de France, pour épargner les frais d'une relâche et mieux vendre ses marchandises en ce pays en y arrivant un des premiers. Le coup de vent fini, nous pouvions encore retourner au Cap, nous n'en n'étions pas éloignés, et en deux jours le vent devenu favorable nous y eût portés ; mais notre capitaine ne voulut pas en entendre parler. Il espérait pouvoir arriver à sa destination en ménageant le peu de vivres qui restait. On diminua donc encore la ration de l'équipage ; on le réduisit à une demi-chopine d'eau et on lui retrancha la soupe. Deux ou trois jours après, le scorbut reprit plus dangereux que jamais. Nos malades, que l'espoir d'un soulagement prochain avait soutenus jusqu'alors, perdant courage et rongés d'inquiétude, s'abandonnaient au désespoir jusqu'à ne vouloir rien prendre pour leur subsistance, refuser tout secours et préférer une mort prompte qu'ils regardaient comme certaine. Nous en avons ainsi perdu cinq ou six dans quatre jours.

M. Michel alors, jugeant que sous quinze jours tout l'équipage allait être malade, se décida enfin à chercher une relâche dont il ne pouvait plus absolument se passer. Nous nous trouvions le 9 mai sur le banc des éguilles à quarante-cinq lieues des côtes d'Afrique. Ayant gouverné sur la terre que nous avions aperçue, le lendemain matin, nous résolûmes d'aller mouiller à l'anse de Saint-Sébastien. Il ventait joli frais : le 10 au soir, nous perdîmes un de nos matelots qui se laissa tomber à la mer du haut des hunes : il nageait supérieurement et nous l'avons vu suivre le vaisseau pendant un quart d'heure. Si on lui avait jeté quelque chose pour s'accrocher ou si l'on avait mis en panne et le canot à la mer, on l'eût vraisemblablement sauvé ; mais notre capitaine, craignant de perdre son temps et ses peines, nous laissa le triste spectacle de le voir périr sous nos yeux.

*
* *

Le 13, nous avons donné à l'entrée de la baie de Saint-Sébastien.

Le lendemain, M. Michel s'est embarqué dans la yole avec quelques officiers et sept ou huit soldats armés. Après avoir longé tout le rivage, n'ayant découvert aucun endroit propre à aborder avec la chaloupe, ils ont été obligés de mouiller au large et de sauter à l'eau pour atteindre les sables le long d'une chaîne de montagnes qui entouraient la baie de tous côtés. Ils ont été toute la matinée à la découverte et ont trouvé partout le pays sec et sablonneux, nulle apparence d'habitation, pas un vestige d'hommes, et beaucoup de pas et de crottes de tigres, de lions, de singes et de quantité d'autres animaux. Ils s'en revenaient fort tristes, lorsqu'ils ont aperçu dans un enfoncement de montagne une source d'eau douce.

Le 16, à la pointe du jour après un bon déjeuner, nous nous sommes transportés à terre, six officiers et onze soldats tous bien armés et munis de vivres pour la journée. Après avoir marché pendant l'espace de deux heures le long des sables qui bordaient la rive droite, nous avons aperçu de l'autre côté des hommes à cheval. Nous avons à l'instant tiré quelques coups en l'air pour leur faire signe de nous attendre, et en même temps nous avons mis en guise de pavillon des mouchoirs blancs au bout de nos fusils pour leur faire entendre que nous étions Français. Nous nous sommes ensuite avancés vers eux. Nous n'en n'étions plus séparés que de vingt-cinq à trente pas, lorsqu'ils nous ont parlé un langage allemand qui nous paraissait fort étranger à tous, excepté à un de nos messieurs qui nous a servi d'interprète. Il a compris que ces gens étaient des Hollandais qui demeuraient à quelques lieues de là, qu'étant à la chasse ils avaient aperçu notre vaisseau mouillé et que, jugeant bien que ce ne pouvait être que des besoins pressants qui nous avaient fait entrer dans cette baie, ils venaient nous offrir leurs services, des vivres et tous les secours qui pourraient nous être nécessaires. Nous ne pouvions pas apprendre de meilleures nouvelles. Nous leur en avons témoigné notre joie par des acclamations et une décharge

générale que nous avons faite en l'air. Cependant, tandis que nous étions tous occupés de ces étrangers, la marée montait et nous avons été on ne peut pas plus étonnés, en nous retournant, de trouver toute la vaste étendue de sables, que nous avions traversée à pied sec, couverte d'eau. Chacun sur-le-champ a pris son parti et s'est sauvé au plus vite pour gagner le rivage. Comme je n'avais pas d'aussi bonnes jambes que les autres, je me suis bientôt trouvé seul au milieu des eaux.

Ma situation était critique et ma perte presque certaine : je me voyais à un bon quart de lieue de terre : la marée augmentait toujours, j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture et quelques fois jusqu'au col. Je ne savais pas nager ; j'étais embarrassé de mes habits et de mes armes ; je n'osais pas marcher vite, crainte de tomber dans quelque gouffre et de m'engloutir ; désespérant de me tirer de là, je me croyais perdu sans ressources ; j'avançais cependant un peu ; un heureux hasard m'ayant fait suivre les bancs de sable les plus élevés et les moins inégaux, j'ai rejoint mes compagnons de voyage et nous nous sommes acheminés ensemble pour aller annoncer à bord notre heureuse découverte. Mais M. Michel avait aperçu du vaisseau avec sa longue vue les hommes à cheval et tout de suite s'était embarqué dans la yole avec quelqu'un de nos messieurs pour aller les joindre. Ils sont revenus le soir à la nuit, tout effrayés encore du danger qu'ils venaient de courir en franchissant à la marée basse une barre qu'ils avaient passée à la marée haute. Ils ont été jusqu'à quatre lieues dans les terres à l'habitation des Hollandais qui leur ont fait beaucoup d'accueil, et leur ont dit que la baie où nous étions mouillés et qu'ils connaissaient sous le nom de la Gueule du Lion, était fort dangereuse à cause des vents, qu'il n'y avait encore relâché que trois vaisseaux, qui avaient été jetés tous les trois à la côte et que l'on croyait notre perte si assurée dans cette rade foraine, que dès que le gouverneur de False-baie, auquel ils avaient dépêché un exprès, serait instruit, il devait envoyer des commis et des experts pour veiller aux débris du vaisseau et faire transporter des bateaux sur le rivage pour sauver les hommes du naufrage.

Les Hollandais se sont engagés à nous fournir abondamment

des bœufs, des moutons, de la volaille, des fruits, des légumes, en un mot tout ce que nous pourrions désirer. M. Michel, dès le lendemain, a commencé à faire tirer les provisions; le temps nous a favorisés pendant quatre ou cinq jours; on travaillait aussi à faire de l'eau avec activité : l'ouvrage s'avançait lorsque, le 21, il nous est survenu un vent du large qui a rendu la mer houleuse, la barre impénétrable, et le batelage impraticable. Pendant trois jours et demi, toutes les communications ont été coupées; une partie de notre monde est resté dans les habitations hollandaises; ceux qui étaient au travail de l'eau se sont trouvés, pendant tout ce temps, dans la plus grande disette, n'ayant pour toute nourriture que des moules qu'ils ramassaient sur les rochers, car la chasse ne leur était pas d'un grand rapport; les feux, que l'on entretenait jour et nuit autour des tentes pour éloigner les bêtes féroces, avaient aussi fait disparaître toute espèce de gibier.

Comme nous sentions à bord leur détresse, nous nous sommes avisés, le troisième jour, de jeter à la mer des tonneaux pleins d'eau-de-vie et de viande salée, dans l'espérance que les flots les entraîneraient vers le rivage; le hasard les y a effectivement conduits. Sur ces entrefaites, il nous est déserté sept hommes avec armes et bagage, dont trois, ayant été arrêtés au Cap, où ils s'étaient réfugiés, ont été renvoyés à l'Ile de France. Nous n'avons pas eu de nouvelles des quatre autres, apparemment qu'ils auront été dévorés par les bêtes féroces, ou qu'ils se seront établis dans les terres avec les Hollandais ou les Hottentots, qui sont les naturels de l'intérieur.

Cependant, le 25, le calme ayant succédé, notre capitaine a fait diligenter l'ouvrage et a résolu de faire enlever le lendemain tout ce qu'il pourrait d'eau et de provisions. Le 26 au matin, on a donc fait embarquer dans le canot tout ce qui restait de matelots et de soldats bien portants pour mettre la main à l'œuvre. La chaloupe était tellement surchargée qu'elle a manqué de couler en chemin et de faire périr 85 hommes qui étaient dedans. Elle tirait tant d'eau qu'elle n'a pu approcher du rivage sans toucher plusieurs fois sur les rochers qui lui faisaient des ouvertures par où l'eau entrait à gros bouil-

lon. Cependant par le moyen d'une corde que l'on est enfin venu à bout de transporter à terre, ils ont eu le bonheur d'y arriver tous. Un seul ayant lâché la corde a été brisé sur les rochers; encore ses blessures n'ont-elles pas été mortelles.

Le calme sur lequel nous comptions pour achever notre besogne n'a pas duré. Il n'était pas encore midi lorsque le vent s'éleva peu à peu, et la mer devint houleuse. Deux heures après, le batelage n'était déjà plus praticable. La nuit suivante, nous nous sommes aperçus avec effroi que le vaisseau chassait et que les courants l'entraînaient sur les récifs : on a tout de suite affourché. Mais le 28, nos câbles ayant été coupés par les rochers et les violentes secousses que le bâtiment avait essuyées, nous avons été obligés de jeter à l'eau notre plus gros câble et le seul qui nous restât : c'était notre dernière ressource. Cependant le mauvais temps continuait et le 29 nous nous sommes trouvés dans la plus triste situation. Nous n'étions à bord que trois officiers avec le capitaine en second, le chirurgien major, l'aumônier, quelques officiers mariniers et tous les malades. Le vent était du large et paraissait devenu plus fort : la houle augmentait; la mer était fort agitée; le ciel couvert de nuages et embrasé d'éclairs, le tonnerre grondant, tout nous annonçait l'approche d'un orage. Déjà notre gros câble était rongé; nous ne pouvions pas mettre à la voile; nous n'étions pas assez de monde à bord pour la manœuvre; nous voyions l'instant où nous allions être jetés au plein, sans qu'aucun de nous eût l'espoir de se sauver; pour moi, j'ai cru ma perte si assurée que j'ai préparé des pistolets pour me brûler la cervelle au moment où je verrais sombrer le vaisseau, préférant une mort prompte aux horreurs qui l'accompagnent ordinairement.

La tempête, ayant éclaté au large, n'est point venue jusqu'à nous; par un bonheur inconcevable, nous nous sommes encore tirés de là contre toute apparence. M. Michel a pu s'embarquer le 30 au matin dans la yole pour revenir à bord. Il avait été pendant tout le mauvais temps à terre où il sentait aussi bien que nous le danger du vaisseau. Sans faire part à qui que ce soit de son projet, il a saisi le premier instant favorable pour sauter dans la chaloupe avec son fils seulement, un autre de ses officiers et les huit meilleurs de ses matelots. Il

avait à passer la barre qui restait encore fort mauvaise ; il s'y est engagé tout de suite, sans avoir l'air d'y entrevoir le moindre péril. Mais aussitôt qu'il y eut pénétré, les lames l'inondaient de tous côtés ; les vagues le dressaient à pic, tantôt sur le cul et quelquefois sur le bec. Les matelots avaient perdu la tête et laissaient aller leurs rames. M. Michel a été obligé de leur mettre à tous le pistolet sur la gorge pour leur faire reprendre leurs avirons et exécuter les manœuvres qu'il commandait, par le moyen desquelles ils sont venus à bout de franchir cette maudite barre.

Le capitaine arrivé à bord a fait faire tout de suite un voyage d'eau aux chaloupes et les a ensuite renvoyées pour embarquer le monde qui était à terre, résolu de partir sur-le-champ. Sur les cinq heures du soir, nous avons mis à la voile. Trente-six hommes et deux officiers que l'on n'avait pu emmener parce que les bateaux étaient pleins, s'imaginant qu'on les abandonnait, s'étaient déjà acheminés pour aller au Cap par terre. Quoique nous ne nous attendissions guère à les revoir, nous avons hasardé de leur envoyer le canot en tirant des coups de canon pour le leur faire apercevoir. Ils se sont retournés dès qu'ils l'ont vu, s'y sont embarqués tout de suite et ont eu le temps de rejoindre le vaisseau.

Le lendemain, 1er juillet, nous avons perdu de vue les côtes d'Afrique.

Le 18, nous nous trouvions déjà par le travers de Madagascar. Deux jours après, nous sommes entrés dans les vents généraux : nous les avons atteints avec la plus grande satisfaction, parce que dès lors nous ne craignions plus les vents contraires et que nous pouvions assurer notre arrivée à l'Ile de France à un jour près. La nuit du 28 au 29, un de nos soldats ayant disparu, nous avons jugé qu'il s'était laissé tomber à la mer. C'est le seul homme que nous ayons perdu depuis notre relâche jusqu'à l'Ile de France. Cent cinquante malades que nous avions sur les cadres se sont heureusement rétablis à bord : l'abondance de l'eau, les viandes fraîches et les fruits surtout ont chassé tout le scorbut du vaisseau.

*
* *

Au bout de cinq mois et demi d'une navigation bien longue et non moins ennuyeuse, le 2 août, nous avons enfin aperçu la terre de l'Ile de France, cette terre promise après laquelle nous soupirions depuis si longtemps pour mettre fin à une traversée dont nous étions tous bien las, et pendant laquelle nous avions été plutôt continuellement contrariés que réellement malheureux.

Vers les sept heures du soir, le pilote est venu à notre bord. Il nous a dit qu'il n'était encore arrivé à l'Ile de France que deux vaisseaux de notre convoi, lesquels avaient annoncé que le *Protée* avait été pris le jour de la chasse, avec trois autres bâtiments; que la frégate la *Charmante* était retournée en France; que le *Bizarre*, parti de Lorient près de deux mois avant nous, n'était arrivé au Cap que le 1er juin et en très mauvais état, ayant tout son équipage mort ou sur les cadres; que M. Couvel, commandant l'*Ajax*, était en relâche à Falsebaie, avec la corvette l'*Éléphant*, et six vaisseaux marchands. Nous avons tout de suite jugé par les dates que le *Bizarre* était ce vaisseau qui nous avait tant inquiété à l'approche du Cap.

Nous avons aussi appris que depuis longtemps la colonie était dans une disette générale, qu'elle avait le plus grand besoin de tout ce que nous lui apportions, et que toute espèce de consommation y était excessivement chère : c'était pour M. Michel une nouvelle fort agréable.

Comme il faisait un beau clair de lune, le pilote nous a conduits au mouillage de la rade, ce soir-là. Le lendemain matin, un vent du large nous a fait entrer à la voile dans le port. On nous a fait la plus belle réception qu'il soit possible de voir. Le port était plein de monde lorsque nous avons mis pied à terre : tous les militaires et les bourgeois s'y étaient portés pour nous recevoir. Nous avions peine à percer la foule pour arriver à nos logements. Nous avons été pendant huit jours festoyés partout ; chacun voulait nous avoir. Nous étions étonnés de trouver tant d'honnêtes gens sous d'aussi tristes toits, et tant de générosité dans un pays où il faisait si cher vivre.

Mais peu de temps après nous avons reconnu que nous nous étions laissés séduire par les apparences, et qu'il n'existait réellement dans toute l'île, le militaire excepté, que de la mauvaise foi et le plus sordide intérêt, que la plupart des personnes qui nous avaient fait si bonne mine pour mieux nous attraper, n'était que de la canaille, un tas de gens sans aveu, de coquins échappés de la potence, de voleurs et de banqueroutiers attirés dans l'île dans l'espoir d'y trouver l'impunité de leurs crimes ou d'y faire leur fortune aux dépens du roi et des particuliers, de nous autres surtout. C'est là la première idée que nous nous sommes faite des habitants de la colonie et que l'expérience a confirmée. Un usage barbare nous a d'abord révoltés; les noirs et les nègresses esclaves par lesquels on se fait servir en ce pays sont traités beaucoup plus durement que des animaux domestiques en Europe : on les assomme de coups pour la plus petite faute, et on leur donne pour nourriture ce que nous ne donnerions pas à nos chiens. On les mène aux encans pour les y vendre comme des effets ou des bêtes quelconques; on les y expose tout nus, sans égard au sexe, afin de pouvoir être examinés des pieds jusqu'à la tête. Ce sont cependant des hommes comme nous, à la couleur près. Ce que je trouve de plus dénaturé, c'est de voir des hommes, en vendant leurs esclaves avec leurs petits, vendre quelquefois leurs propres femmes et leurs enfants, parce qu'il est assez usité que les négresses satisfassent les besoins et partagent les plaisirs de ceux qui n'ont pas la jouissance des femmes blanches dont le nombre est trop petit.

Comme les blancs ici ne veulent pas être employés pour domestiques, la nécessité nous a forcés d'adopter le service des noirs et une partie des usages qui y sont relatifs. J'en ai acheté moi-même un douze cents francs; c'est un jeune créole de Mozambique; il est bien fait de corps et joint à quelques talents une jolie figure; je compte l'emmener en France. Quant aux négresses, j'ai eu avec elles les premiers jours un commerce dont je me suis bientôt après lassé et que j'ai rompu pour toujours...

Le 25 août, jour de saint Louis, M. le vicomte de Souillac, gouverneur de l'Ile de France, a donné une fête superbe aux militaires et à toutes les femmes de la colonie. Nous y avons

trouvé les dames plus richement vêtues et mieux mises en tout point que ne le sont aux bals parés nos élégantes Françaises. Elles ont la taille généralement mieux faite, le teint plus clair, les couleurs plus vives et la peau plus blanche que la plupart des Européennes; mais leurs grands et larges pieds les déparent beaucoup. Du reste elles sont fort attrayantes pour les hommes qui jouissent de la vue de leurs charmantes gorges qu'elles ont l'usage de laisser à découvert. Elles ont l'abord plus facile, ne sont pas aussi cruelles et s'effarouchent moins que nos belles de France trop prudes et inhumaines.

On leur reproche d'être coquettes et fort inconstantes; il faut se méfier d'elles, car elles aiment à se jouer des hommes et cherchent à en séduire plusieurs tour à tour, pour avoir le plaisir de les tromper ensuite; elles n'ont cependant point d'esprit et sont même fort bornées. Aussi leur société est très ennuyeuse, et leur conversation fort insipide, lorsqu'on n'a avec elles aucune liaison particulière. Elles se font entre elles des visites on ne peut plus rares, et ne s'assemblent jamais les unes chez les autres. Il faut un bal pour voir plus de deux femmes réunies dans une maison.

Il y a ici quantité de bâtiments qui sont continuellement en route pour l'approvisionnement de l'île; ils ne font qu'aller et revenir, parce qu'on est obligé de tirer du dehors presque toutes les choses nécessaires à sa subsistance. C'est aussi pour tous les particuliers une branche de commerce soutenue et d'un grand rapport. On tire principalement : du vin, des farines et des salaisons du Cap; du blé, du tabac et du café, de Bourbon; des noirs, des bœufs et du riz, de Madagascar; toutes espèces d'étoffe en soie ou coton, de l'Inde; du sucre, des épices et des liqueurs, de Batavia; enfin toutes sortes de meubles et d'ustensiles de la Chine.

Un vaisseau marseillais a mis à la voile pour retourner en France le 21 décembre; j'ai donné par lui de mes nouvelles à ma famille, ainsi que par plusieurs autres bâtiments qui sont partis pour l'Europe à différentes époques dans le courant de ce mois et du précédent.

Le 23 décembre, il est arrivé ici un vaisseau expédié par un nabab indien, qui depuis quatre ans fait en notre faveur la guerre aux Anglais; il réclame, pour la soutenir, les secours

qui lui ont été promis par la cour de France et le gouvernement de cette île. Il nous apprend qu'il vient de remporter une victoire complète sur les Anglais, et qu'il les a forcés d'évacuer Pondichéri dont ils s'étaient emparés sur les premiers bruits de guerre il y a trois ans. Nous étions au mois de janvier 1781 : c'est en Europe la saison la plus froide; ici, la plus chaude. Le soleil dardant ses rayons perpendiculairement sur nos têtes nous fait ressentir des chaleurs insupportables. Il n'y a pas d'air, et l'on respire à peine : on est en nage pour faire deux pas à quelque heure que ce soit de la journée.

J'ai été étrenné le premier jour de l'an d'une fièvre lente que j'ai conservée pendant six semaines, au bout desquelles j'ai été passer ma convalescence et chercher la jouissance d'un meilleur air à Flacq, qui est un quartier de l'île à sept lieues du port. Comme je n'en étais pas encore sorti depuis mon débarquement et que jusqu'alors je n'avais vu que des montagnes sèches et des terres incultes, j'ai été fort étonné de trouver l'intérieur de l'île aussi bien entretenu qu'il l'est, d'y voir de vastes plaines bien cultivées, des campagnes riantes et quantités d'habitations qui m'ont paru réunir les mêmes avantages et presque autant d'agréments que la plupart de nos campagnes de France. J'ai passé dans des bois peuplés d'orangers et de citronniers qui présentent le plus beau coup d'œil de la nature et parfument l'air de l'odeur la plus agréable. J'ai habité ce quartier de Flacq jusqu'au 1er avril que je suis retourné au port.

Le 3 avril, l'escadre de M. d'Orges est arrivée : le manque de vivres et d'eau surtout, joint à la quantité prodigieuse de malades qu'elle avait, l'ont fait rentrer de l'Inde plutôt qu'on ne l'attendait et avant la fin de la mauvaise saison. On avait espéré que M. d'Orges eût fait quelque chose dans l'Inde; mais l'on s'était bien trompé. Il était allé à Pondichéri où il s'est arrêté douze à treize jours. Y ayant appris que Heyder-ali-khan, ce nabab indien qui faisait la guerre aux Anglais, investissait par terre Madras avec une armée de 800 000 hommes, et qu'il y avait dans le port de cette ville près de deux cents vaisseaux marchands, il a appareillé pour la côte Coromandel. Il se portait sur Madras dans le dessein de prendre, au moins de brûler ou de faire jeter à la côte les vaisseaux qui se trouve-

nient dans la rade, lorsqu'en approchant de cette place, il a encontré un navire anglais qui naviguait pour s'y rendre. Il a xigé de lui une rançon, que l'on croit très considérable, et l'a issé continuer sa route. Quelques jours après, notre escadre est présentée devant Madras; il ne restait plus aucun bâtiment dans la rade : ils s'étaient tous pressés d'en sortir à la ouvelle d'une flotte ennemie. Il n'a paru que le seul vaisseau ançonné qui a apporté à M. d'Orges la somme convenue. Ce hef d'escadre, après l'avoir reçue, a fait revirer son escadre t a fait voile pour l'Ile de France. Cette action l'a déshonoré ux yeux d'un chacun, et des marins surtout. Il n'y a qu'une oix contre lui; tout le monde indigné de ce qu'il a fait, le oupçonne, le condamne et fait des vœux pour le voir emplacé; malheureusement il n'y a guère de choix : on n'a mais vu ici de bons sujets en place. M. d'Orges n'a peut-re pas tous les torts qu'on lui prête : le public quelquefois st injuste; la suite pourra découvrir la vérité...

Le 20 août, il a paru ici un corsaire de cinquante canons; il ait armé par des dames de France et jouissait de tous les pri-lèges d'un vaisseau de choix. Il devait aller croiser dans les ers de l'Inde. Il n'a fait que mettre son canot à la mer pour mettre à M. de Souillac des paquets de la Cour et a déclaré u'il avait donné chasse pendant trois ou quatre heures à une égate anglaise, qui s'était repliée sur une escadre dont elle était vraisemblablement détachée pour aller à la découverte.

*
* *

Le 6 septembre 1781, une corvette de M. de Suffren, la *ortune*, est arrivée à l'Ile de France et y a donné des nouvelles autant plus satisfaisantes qu'on craignait de les apprendre es plus mauvaises. Elle nous a annoncé que l'escadre fran-ise étant arrivée au Cap de Bonne-Espérance, avant celle es Anglais, l'avait sauvé par ce moyen et y avait laissé des oupes pour le garder...

Depuis longtemps M. le vicomte de Souillac, d'après les dres qu'il avait reçus de la Cour de France, avait le projet une expédition dans l'Inde : il devait en conséquence y

envoyer un courrier avec des troupes de terre, de l'artillerie e des ingénieurs ; il n'attendait que la réunion des cinq vais seaux de M. de Suffren avec six que commandait M. d'Orge pour faire partir le convoi sous l'escorte de cette escadre. L 21 septembre, le *Diligent* a été expédié pour aller annoncer a nabab indien l'arrivée d'une flotte et les secours qu'on lui avai promis pour faire la guerre aux Anglais.

On commençait à être inquiet de ne pas voir arriver M. d Suffren et à craindre que ce retard ne fît manquer l'expédi tion, lorsque le 14 octobre, le *Vengeur* et l'*Artésien*, tous le deux de 64, ont mouillé dans ce port et nous ont annoncé que l reste de l'escadre devait paraître sous huit ou dix jours. Le 2 du mois, effectivement, elle a été signalée le matin, et le soi tous les vaisseaux ont été mouillés. Les mâts destinés pou l'*Annibal* avaient été préparés ; on a travaillé tout de suite à l remâter; on s'est occupé de l'approvisionnement et du gréemen de tous les vaisseaux de l'escadre, et on a commencé à charge les bâtiments de transport. M. d'Orges faisait presser l'ouvrage afin qu'il fût prêt à mettre à la voile avant la mauvaise saiso qui devait bientôt commencer.

Le 21 novembre, la frégate la *Bellone* de quarante canon est arrivée de France. Elle escortait une flotte marchande d dix-huit voiles, dont elle a été séparée devant le Cap par u vaisseau de guerre anglais qui lui avait donné chasse ainsi qu'à tout son convoi, qu'elle n'avait pas revu depuis et dont elle n'avait eu aucune nouvelle. Cette frégate était doublée e cuivre et marchait supérieurement. Comme elle a été chassée assez longtemps pour que les bâtiments de son convoi aient eu la facilité de se sauver, nous espérions qu'il y en aurait eu peu de pris.

Tout était en activité au port, et l'on travaillait à force pou achever l'approvisionnement et le chargement des vaisseaux qui entraient en rade à mesure qu'ils étaient prêts. Nous avions décampé et étions rentrés au port Louis sur la fin du mois précédent. Comme notre régiment était destiné pour l'expédition de l'Inde, nous étions tous occupés des préparatifs de notre départ prochain. Quant à moi, je m'étais alors abandonné à la malheureuse passion du jeu ; j'eus le bonheur de m'en tire assez bien. J'ai gagné quatre ou cinq mille francs, qui m'on

vi à payer quelques petites dettes que j'avais contractées, à équiper et à me laisser quelques fonds qui devaient m'être me grande utilité pour commencer la campagne que nous ions faire dans l'Inde.

Le 30 novembre, le régiment d'Austrasie a reçu ordre de mbarquer sur les six premiers vaisseaux de guerre. Notre née de terre formait un total de 2 350 hommes, ayant M. du nemin pour général. J'étais embarqué, avec la compagnie à quelle j'étais attaché, sur le *Vengeur*, de soixante-quatre, mmandé par M. le comte de Forbin : ce vaisseau était ublé en cuivre et passait pour le meilleur voilier de la tte, ce qui devait nous procurer l'agrément de chasser, and l'occasion s'en présenterait, parce que ce sont ordirement les meilleurs marcheurs que l'on choisit pour cela. J'ai suivi avec plaisir la destination du régiment; j'étais chanté d'aller dans l'Inde; j'aurais été au désespoir de tourner en France sans avoir fait la guerre.

Le jeudi 6 décembre 1781, l'escadre commandée par M. le mte d'Orges reçut vers les quatre heures de l'après-midi dre d'appareiller. Une heure après, il y eut signal d'annulent, parce que l'*Annibal* qui était encore dans le port avait nqué de vent pour en sortir et s'était laissé échouer. Tous s vaisseaux furent obligés d'envoyer tout de suite leurs chaupes pour aider ce bâtiment à se relever. L'opération fut ague et la flotte passa la nuit encore dans la rade. Le *Vengeur* ul resta sous voiles et courut des bordées jusqu'au lendemain atin que l'escadre tout entière mit à la voile et s'éloigna de le de France. Onze vaisseaux de ligne dont trois de 74, pt de 64 et un de 50, quatre frégates dont une de 40, deux 36 et une de 22, une corvette de 10, un brûlot, un hôpital, ie cantine, le vaisseau de Heyder-ali-khan et neuf flûtes de ansport formaient un total de vingt-huit voiles dont était mposée notre flotte. Nous marchions sur deux colonnes : . d'Orges était à la tête de la première, et M. de Suffren à a tête de la seconde.

Nous eûmes les quinze premiers jours un assez bon vent i nous éleva bientôt aux degrés voisins de l'équateur. Nous ssâmes le premier mois de notre navigation sans qu'il nous ivât rien de remarquable. Jusqu'alors nous étions persuadés

que nous allions à l'île de Ceylan dont nous n'étions pas fo éloignés. Depuis notre départ de Maurice, nous n'avions notre bord qu'un homme de mort et presque point de malade et nous nous flattions de voir déjà sous douze ou quinze jou la fin d'une traversée des plus heureuses. Mais M. d'Org avait d'autres projets, et nous nous aperçûmes bientôt par route qu'il nous fit faire que son intention était d'aller rend visite aux Anglais sur la côte de Coromandel.

Le 16 janvier, nos frégates eurent connaissance de l'Ile a Cochons qui est très voisine des côtes de Sumatra et qui e ainsi nommée parce qu'elle n'est effectivement peuplée q des cochons qui s'y sont considérablement multipliés depu que les Européens les y eurent déposés. Le 19 janvier, no découvrîmes un vaisseau à trois mâts. Le *Héros* et l'*Art sien* eurent ordre de le chasser et de le poursuivre jusqu'à nuit. L'escadre diminua de voiles et se dérangea un peu de route pour ne pas se séparer tout à fait des vaisseau chasseurs, afin d'être à portée de leur faire distinguer s fusées pour les aider à se rallier la nuit; ce qu'ils ont effect vement fait, et à dix heures du soir ils furent rendus à le poste après avoir sans succès donné chasse au vaisseau toute journée.

Le lendemain matin, nous fûmes fort étonnés d'apercevo très près de nous le même bâtiment qui avait été poursuivi veille. Aussitôt le *Vengeur*, qui était le vaisseau sur lequ j'étais embarqué, le *Héros* et l'*Artésien* eurent ordre de chasser. Nous reconnûmes bientôt, et nous le signalâmes la flotte, qu'il était vaisseau de guerre anglais. Notre arde alors redoubla et nous forçâmes de voiles. Nous lui donnio chasse en règle; l'*Artésien* lui coupait le vent, le *Héros* poursuivait dans ses eaux, et le *Vengeur* se tenait sous le ve à lui. L'escadre chassait aussi, mais de loin. Il paraissait bi difficile qu'il nous échappât; mais il marchait presque au bien que nous, et jusqu'à trois heures nous ne gagnâmes po sur lui. A trois heures un quart, le vent fraîchit un peu: no mîmes tout de suite toutes les voiles possibles, et alors no l'approchâmes à vue d'œil.

Cependant le soleil était couché, et nous étions encore à dix lieues. Ce qui pouvait nous arriver de plus heureux, c'ét

d'avoir un calme plat pour nous faire rester à la même place et empêcher l'ennemi de s'éloigner de nous. Ce calme si désiré dans cette circonstance survint effectivement et dura toute la nuit; de sorte que le lendemain 21, à la pointe du jour, nous eûmes le plaisir de revoir notre vaisseau chassé. Comme il n'était point à la même distance que nous l'avions laissé la veille à la nuit, nous jugeâmes qu'il s'était fait remorquer par ses chaloupes. Mais au lieu d'être éloigné de nous, le hasard ou les courants l'en avaient rapproché. Nous conçûmes alors les plus grandes espérances de le joindre. Nous n'avions presque pas de vent, et à dix heures nous en manquâmes tout à fait, tandis que l'anglais en avait encore assez pour marcher et s'éloigner de nous; mais à son tour il se trouva en calme plat vers les onze heures tandis que nous étions accueillis d'un grain qui nous portait sur lui avec rapidité. C'est ainsi qu'il eut la douleur de se voir poursuivi, sans avoir de jambes pour fuir, et de se voir atteint sans pouvoir s'en défendre. Désespérant alors de nous échapper, il commença à tirer du canon à midi, et après quelques bordées de part et d'autre, il amena son pavillon et se rendit. A midi et demi, il fut amariné. La prise d'un vaisseau de ligne est un des événements les plus remarquables et les plus intéressants de la guerre sur mer : j'en ai eu le spectacle avec bien du plaisir. Ce vaisseau était l'*Annibal*, anglais de cinquante canons. Il était d'une jolie structure, doublé en cuivre, et très bien armé.

Nous envoyâmes tout de suite nos embarcations à bord de l'*Annibal* pour en enlever les prisonniers et les disperser sur les vaisseaux. Nous eûmes à notre bord cinquante matelots ou soldats de marine et trois officiers anglais. Une aimable et jolie prisonnière, jeune dame anglaise, devint par droit de conquête l'apanage de M. de Suffren. Nous traitâmes on ne peut pas mieux les prisonniers que nous avions à bord : ils y jouissaient de la plus grande liberté; les officiers avaient la table du capitaine, et leurs matelots et soldats étaient aussi bien traités que les nôtres. Nous conduisîmes le soir même notre prise à la flotte, et le lendemain 22, M. d'Orges travailla à son armement. Il en donna le commandement à M. de Galles et y mit quelques officiers et quatre cents hommes d'équipage, pris également de chaque vaisseau de son escadre.

Cette chasse nous ayant détourné de notre route nous avait un peu retardés. Un bon vent nous porta en peu de jours à hauteur des îles Nicobar. Le 1er février, nous vîmes un petit vaisseau sous le vent. On le joignit et on le visita : il se trouva être un sampan des Maldives. Comme il quittait la côte pour s'en retourner, on ne l'arrêta point...

Le 4 au matin, on découvrit plusieurs petits bâtiments chargés de grains et de toutes sortes de provisions pour Madras. Il était intéressant de n'en laisser échapper aucun parce qu'ils approvisionnaient Madras et auraient pu y donner de nos nouvelles. Plus nous approchions de terre et plus nous trouvions la mer couverte de ces navires. La raison en est que les noirs qui les conduisent ne connaissent point la navigation, et ne s'écartent jamais plus de douze ou quinze lieues de la côte, crainte d'être jetés au large et de se perdre. Nous enlevâmes tout ce que ces petits bâtiments avaient de plus précieux, et nous les coulâmes ensuite : ils étaient d'une singulière structure : leur surface était très resserrée et leur corps fort large et tout à fait noyé. Leurs ancres étaient de bois, leurs cordes de cocos, et leurs ponts de bambous.

Le 6 à la pointe du jour, nous nous trouvâmes à vue de la terre de la côte de Coromandel. Les Indiens accouraient en foule pour venir nous voir. Nous prîmes ce jour là un *both* anglais chargé de cocos et de noix d'acajou. On fit à notre équipage la distribution de tous les cocos. Le coco est de la plus grande utilité pour les habitants du pays. Il leur donne à boire, à manger, leur fournit les ustensiles de toute espèce, de quoi se vêtir, faire des cordages pour la mer et des chaloupes qu'ils appellent des chelingues. Comme ce *both* ne pouvait que nous embarrasser, nous y mîmes le feu après l'avoir déchargé. Nous le vîmes brûler dix heures avant de couler.

M. le comte d'Orges mourut le 9 février au soir. Son vaisseau seulement en porta le deuil : les circonstances firent qu'on ne lui rendit aucun honneur. Sa mort et sa perte ne firent pas grande impression ; on s'attendait à le perdre et on le trouvait bien remplacé par M. de Suffren.

F.-X. DE BANCENEL

La fin prochainement.

L'INFANTERIE INDIGÈNE

EN ALGÉRIE

Dès le début de la conquête de l'Algérie, fut admis le principe de l'enrôlement des indigènes. Les premiers soldats recrutés dans la province d'Alger furent des Kabyles de la tribu des Zouaoua, qui ont donné leur nom au corps des zouaves. D'autres éléments contribuèrent, avec les anciens janissaires des Deys, à former à Alger, à Oran et à Constantine, des unités dites « compagnies turques », d'où est resté à nos tirailleurs algériens le nom populaire de « turcos ». D'abord très limité, leur nombre fut accru progressivement. Les compagnies turques devinrent en 1841 les « bataillons de tirailleurs indigènes » et en 1855 les « régiments de tirailleurs algériens », lorsqu'ils eurent fait preuve en Algérie, puis en Crimée, de sérieuses qualités guerrières.

L'infanterie indigène se compose actuellement de quatre régiments : trois en Algérie, comprenant chacun six bataillons de quatre compagnies, plus une compagnie de dépôt; un en Tunisie, comprenant huit bataillons de quatre compagnies, plus une compagnie de dépôt. L'effectif total des trois régiments algériens est de 15 500 hommes; celui du quatrième régiment de 5 750 hommes, soit un effectif global de 21 000 hommes, presque tous indigènes musulmans, l'élément

français étant réduit au chiffre strictement nécessaire pour les cadres et certains emplois.

Les trois premiers régiments sont levés en Algérie par engagements volontaires : le quatrième est formé d'indigènes tunisiens appelés pour trois ans, en vertu de la loi tunisienne sur le service obligatoire. Cette loi fixe le contingent annuel à 7 p. 100 du chiffre de la population masculine, et autorise les remplacements. En outre le quatrième régiment compte un certain nombre d'engagés et de rengagés [1].

Les trois premiers régiments, dont nous nous occuperons spécialement, n'ont pas un recrutement identique : le 1er et le 3e, stationnés dans les provinces d'Alger et de Constantine, se composent surtout de Berbères, dont les tribus habitent les montagnes de la Grande et de la Petite Kabylie et de l'Aurès. Le 2e, dans la province d'Oran, recrute plus spécialement des Arabes. On trouve, en outre, dans les trois régiments, un certain nombre de nègres [2], d'origine soudanaise, des Maures, des Kouloughlis. Toutes ces recrues sont admirablement aptes au métier de soldat. L'état de guerre et de discorde dans lequel ont vécu, depuis plus de vingt siècles, les tribus berbères et dont les populations marocaines nous donnent encore l'exemple ; l'absence, entre elles, de tout lien national ; l'existence de rivalités et de haines invétérées et sans cesse ravivées expliquent que ces tribus aient de tout temps fourni de bons contingents aux empires méditerranéens, et que, malgré la communauté de race, elles se soient armées les unes contre les autres, même pour servir la cause d'étrangers qu'elles haïssaient moins que leurs rivaux immédiats.

Le goût du métier militaire, le mépris des besognes du fellah et de l'ouvrier, surtout les avantages matériels que confère l'enrôlement, attirent les indigènes sous nos drapeaux. Pendant l'été, moissons et vendanges leur procurent des salaires qui suffisent à leur subsistance : ne se présentent guère alors, pour s'engager, que des miséreux, des malingres, des déclassés. Mais, l'hiver, après labours et semailles, lorsque les intempéries rendent plus sensible la pauvreté de la tente ou le

1. Effectif au 31 décembre 1908 : 5513 hommes, dont 3 820 appelés, 1 311 remplaçants, 382 engagés et rengagés.

2. En très petit nombre, 1 ou 2 p. 100 au maximum.

délabrement du gourbi, les besoigneux affluent[1]. Si l'homme qui demande à prendre du service remplit les conditions de vigueur requises; si les renseignements sur sa moralité, obligatoirement demandés aux autorités civiles ou militaires de sa résidence, sont favorables, il est admis à signer son acte d'engagement, après avoir juré, sur le Coran, de servir la France avec honneur et fidélité.

Les chefs de corps ont le choix des moyens les plus propres à faciliter les engagements et à maintenir les effectifs de leurs régiments. Il ne suffit pas d'attendre que les indigènes se présentent aux portes des quartiers; il faut provoquer l'enrôlement des meilleurs éléments, ceux des campagnes. Une sorte de raccolage est organisé, soit au moyen de gradés, envoyés sur les marchés avec les noubistes[2] des bataillons, soit au moyen de détachements, commandés par des officiers expérimentés, qui parcourent les régions riches en hommes, y stationnent, font connaître les conditions, les avantages de l'engagement. Si le détachement est soigneusement formé des meilleurs et plus anciens soldats, si la tenue est brillante, l'ordinaire abondant, agrémenté, au besoin, de rations supplémentaires de café ou de rôti, des vocations seront activées parmi les indigènes toujours friands de parade, de fantaisie et de bonne chère.

De l'expérience, de la vigilance, de la conscience des officiers recruteurs, dépend la valeur du contingent. Ils doivent souvent refuser 70 ou 80 p. 100 des candidats, et ne pas rechercher, pour se faire valoir aux yeux de leurs chefs, le grand nombre et la rapidité des engagements. La hâte dans le recrutement a toujours donné de mauvais résultats, tout de même que la lenteur dans l'accomplissement des formalités de l'engagement. « Il faut, écrivait en 1899, le général commandant la division d'Alger, vu la versatilité du caractère des Arabes et des Kabyles, se dépêcher le plus possible de remplir les formalités prescrites. Un jour, quelques heures de retard suffisent pour que l'indigène renonce à s'engager. »

Le nombre des recrues nécessaires au maintien de l'effectif

1. Progression mensuelle des engagements au 1er tirailleurs, du 1er décembre 1899 au 1er août 1900 : 71, 158, 254, 130, 45, 11, 11, 7.

2. Flûtistes et joueurs de tambourins et de caisses.

étant connu d'avance, il importe de procéder sans à coup au recrutement, pour ne pas renvoyer, au moment où le complet est atteint, d'excellents éléments. Une certaine élasticité dans les effectifs est nécessaire. L'envoi en permission, pour quinze ou vingt jours, de l'engagé dès qu'il a perçu la première portion de sa prime, est une des mesures les plus propres à multiplier les enrôlements. Parti de son douar sans un sou, couvert de loques, nu pieds, le jeune soldat y revient en brillante tenue, chaussé de bons souliers, enrichi des douros de sa prime : alors, qui ne l'envierait ?

L'indigène ignore, généralement, en s'engageant, s'il restera sous les drapeaux quatre ans ou davantage. La proportion de ceux qui contractent un rengagement est de 20 à 25 p. 100. Le nombre de ceux qui restent au service comme commissionnés au-delà de douze ans de service, est infime, à peine 2 p. 100, et ne comprend guère que des gradés. Avant que la loi du 11 juillet 1903 en eût réduit le taux, la perspective d'une forte pension de retraite, de 750 francs après vingt-cinq années de service, retenait dans les rangs les meilleurs sujets. Ceux que l'âge ou la fatigue n'amenait pas à se faire libérer après douze, seize, vingt ans, pouvaient vivre, après leur retraite, dans une véritable aisance. Avec les caïds, les gendarmes, les gardes forestiers et champêtres, ils constituaient dans les tribus une classe de privilégiés, ayant le plus grand intérêt au maintien de la tranquillité et de la domination française. En 1900, en petite Kabylie, à l'entrée du village de Kelaa, près de la tombe de Mokrani, je demandai au garde indigène qui m'accompagnait, quel souvenir on gardait, dans la région, du principal chef de l'insurrection de 1871. « Ne me parle pas de Mokrani, me répondit mon guide. Il était bach-agha de la Medjana, et il a perdu sa bonne place pour faire la guerre à la France. C'est comme si moi, qui suis « champêtre », je me révoltais contre le beylik. Il faudrait que je sois devenu fou. » L'espoir d'obtenir un jour, après avoir couru le monde et les aventures, une situation pareille à celle de ces retraités, déterminait chez les indigènes plus d'une vocation. De quel attrait peut être aujourd'hui pour eux la perspective d'un retour à la vie civile après douze ans de service, avec une maigre pension de 144 francs, insuffisante pour vivre, alors qu'ils auront perdu

l'habitude et le goût du travail? Aussi, beaucoup des meilleurs soldats s'en vont après quatre ou huit ans.

En Tunisie, les remplaçants tunisiens ne peuvent prétendre à la pension de retraite que s'ils sont naturalisés français. Cette mesure présente un double inconvénient : d'une part, il apparait aux indigènes non naturalisés et qui se retirent sans pension que leurs services ne sont pas suffisamment payés; d'autre part, les retraités naturalisés échappent aux autorités tunisiennes et les mécontentent, car ils constituent dans les tribus, la plupart du temps, des éléments turbulents et indisciplinés.

Il est très désirable que les dispositions de la loi de 1903 soient rapprochées de celles qui étaient en vigueur antérieurement. La fixation à seize ans, par exemple, de la durée du service, donnant droit pour les simples soldats à une pension proportionnelle de 365 francs, et entrainant une répartition nouvelle de la prime, constituerait une souhaitable amélioration. Naturellement il faudrait pouvoir parer aux erreurs possibles du recrutement, éliminer des régiments indigènes, avant le paiement de la deuxième portion de prime, à la fin de la deuxième année, les recrues défectueuses qui auraient pu s'y introduire.

Beau soldat, fier de l'uniforme qu'il porte avec coquetterie, d'une propreté méticuleuse, et qui contraste avec la saleté des indigènes; discipliné, tenant de ses traditions familiales et sociales le sentiment de la hiérarchie et le respect de l'autorité, le turco est le type accompli du soldat de métier. Sa gaucherie de paysan est assez vite dégrossie; mais son instruction, pour être complète, exige du temps et de la patience. Si au bout de quelques mois, il possède les connaissances suffisantes pour être apte à faire campagne, il n'est vraiment formé que vers la fin de son premier congé de quatre ans. On ne saurait appliquer à la troupe indigène, composée d'hommes dont l'âge varie de dix-sept à quarante ans et dont la durée des services va jusqu'à vingt-cinq ans, les procédés d'instruction qui conviennent à des recrues françaises.

Il faut entretenir leur endurance à la marche, les accoutumer au port du sac, développer la souplesse et l'adresse qui font

défaut à ces recrues un peu lourdes. Leurs vieux instincts de chasseurs, de suiveurs de pistes, de « djicheurs[1] », facilitent leur dressage au rôle de patrouilleurs, à la tactique moderne du combat. Vigoureux, peu nerveux, jouissant d'une vue excellente, l'indigène a tout ce qu'il faut pour faire un très bon tireur : il le devient toutes les fois qu'on se donne la peine de l'instruire.

Le tirailleur a foi dans ses officiers ; il se confie volontiers à eux, s'ils ont su s'imposer à lui et gagner son affection. Lorsque, dans sa touchante simplicité, il dit à l'un de nous : « Tu es mon père », il pense en même temps : « Tu es mon chef » et s'il accepte sans discuter notre autorité, c'est que cette autorité est forte, inflexible. Ce soldat qui, objet d'une punition méritée, salue et dit « merci », n'excuse pas chez ses chefs la faiblesse. Un capitaine me citait ce mot d'un indigène à un gradé qui lui reprochait de s'être absenté du camp pendant la nuit : « Je sais que je n'ai pas fait mon devoir; mais je sais que le capitaine fera le sien. »

Lorsque cet ascendant est acquis, il n'est pas alors de satisfaction que la troupe ne donne au chef. Ne le comprendront pas ceux qui n'ont vu les tirailleurs que sur les champs d'exercice, où leurs sections, un peu lourdes, n'ont jamais l'élégance d'une compagnie de chasseurs à pied. Mais ceux là le savent, qui les ont vus, dans les sables de l'Erg, franchir sous un soleil implacable des étapes sans eau; ceux qui les ont conduits dans les forêts et les marais de Madagascar, ou dans les plaines et les montagnes du Maroc.

Les tirailleurs possèdent, très développé, l'esprit de corps, qu'ils étendent à la compagnie, à la section, à l'escouade, dont ils ont fait leur tribu, leur famille, leur tente. On les mécontente en leur enlevant leurs officiers, leurs gradés, leurs camarades. Il arrive fréquemment que des hommes, ayant été changés d'unité, se font libérer, à l'expiration de leur congé, abandonnant parfois des galons laborieusement gagnés, pour aller se rengager dans leur ancienne compagnie. Aussi, rien n'est plus préjudiciable à la forte organisation des unités indigènes que les mutations fréquentes des cadres et des hommes.

1. Djich, bande organisée en vue d'un coup de main, d'une razzia.

Les formations improvisées sont à éviter autant que possible. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'on doit renoncer à l'emploi d'unités constituées, quelle que soit d'ailleurs la mission à remplir. Le principe des relèves individuelles, admis pour certains bataillons détachés dans les régions sahariennes, a donné de médiocres résultats. Les relèves, indispensables pour reposer hommes et cadres, doivent se faire par unités constituées et périodiquement.

Pour conserver à la troupe sa cohésion, il serait bon que le nombre des détachements fournis par chaque corps fût réduit; que l'effectif de ces détachements n'étant jamais inférieur à la compagnie, le commandement et l'instruction en fussent toujours régulièrement et méthodiquement assurés. Enfin, il serait excellent que le roulement des détachements permît de réunir, au moins un an sur deux, dans la même garnison, les quatre compagnies d'un même bataillon, pour donner aux chefs de bataillon la possibilité de bien connaître et d'instruire personnellement tous leurs officiers et leur troupe.

Nous ne pensons pas qu'il faille chercher des économies en diminuant le bien être de nos tirailleurs, ni qu'il convienne de les placer dans des conditions d'existence voisines de celles où ils se trouvaient avant leur entrée au service. L'indigène qui passe ses journées accroupi contre un mur, au soleil, ou étendu sur les nattes d'un café maure, ou qui somnole en gardant les troupeaux, peut se contenter d'une nourriture sommaire, d'un burnous ou d'une djellaba et de l'abri d'un gourbi ou d'une tente. Il n'en saurait être de même pour le tirailleur, que nous voulons robuste, vigoureux, entraîné, toujours prêt à se mettre en route. N'est-ce pas d'ailleurs l'excellence du régime auquel on le soumet, qui lui donne son endurance physique et qui attire au régiment les recrues?

Des améliorations et des économies sont possibles dans la tenue, qui doit être plus pratique, tout en conservant son aspect brillant qui a tant d'attrait pour l'indigène; dans le couchage, qui pourrait être réduit à un châlit et à une paillasse. Mais si, avec le rapporteur du budget de la Guerre pour 1907, nous pensons que «... les indigènes ne sauraient s'accommoder de notre manière de voir et qu'il est ridicule de leur appliquer à la lettre les récentes circulaires concer-

nant l'amélioration de la condition du soldat », nous sommes très éloignés de croire que le faire vivre « à l'arabe », comme on l'a proposé, serait salutaire.

Aux qualités qui font de ces hommes des soldats de premier ordre, correspondent d'assez nombreux défauts, les uns inhérents à la nature de l'indigène, les autres qu'ils tiennent de nous. En réalité, les qualités l'emportent sur les défauts.

On a fait aux tirailleurs le reproche d'être peu utilisables dans les campagnes coloniales. Leur conduite, dans toutes les expéditions auxquelles ils participèrent, a fait justice de ces propos. Mais chaque troupe a ses qualités spéciales. Les tirailleurs algériens, excellents soldats de route et de combat, sont peu aptes à l'occupation et à la mise en valeur des territoires conquis. Ils ne sont ni secrétaires, ni géomètres, ni contremaîtres pour les travaux, ni maîtres d'école. Une fois le coup de fusil tiré, il faut les compléter par des troupes européennes.

Les doutes qui ont pu être formulés sur leur loyalisme sont également injustifiés. Si, dans leur simplicité superstitieuse, ils sont portés à subir l'ascendant de certains personnages religieux qui seraient tentés d'abuser de leur crédulité, le respect de la foi jurée a toujours suffi pour contrebalancer ces influences. Après les insurrections qu'ils ont contribué à réprimer, en particulier celle de 1871, ils méritent qu'on leur fasse confiance.

***

Les cadres des régiments de tirailleurs sont en partie français, en partie indigènes. Les emplois de l'état-major et du petit état-major, ceux de capitaine, d'adjudant, de sergent-major, de sergent-fourrier sont exclusivement dévolus à des Français. La moitié des emplois de lieutenants et de sous-lieutenants sont affectés aux indigènes. Dans les compagnies, les deux tiers des sergents et des caporaux, les tambours et clairons sont indigènes. Un régiment comprend environ 500 hommes de troupe français (sous-officiers, caporaux et soldats).

Les conditions du service exigent des gradés français des qualités particulières. La vie parfois déprimante des postes, dans des milieux où la nouveauté et la particularité des usages

et des principes moraux peuvent être déconcertantes, réclame du caractère, de la maturité d'esprit, un moral bien trempé. La mobilité indispensable à cette troupe, que de fréquents changements de garnison permettent d'entretenir, exige une grande indépendance et devrait, dans la plupart des cas, imposer aux cadres le célibat. Enfin, il convient que l'indigène, libéré du service, emporte des Français qui le commandaient un souvenir flatteur. Il faut donc que ceux-ci puissent servir d'exemples en tous points.

Le goût de la vie active et aventureuse amène dans les régiments de tirailleurs les meilleurs élèves de nos écoles militaires, et, par voie de mutation, les officiers des troupes métropolitaines les plus avides de faire campagne. L'attachement qu'ils vouent à leurs hommes, l'attrait qu'exerce sur eux une vie plus indépendante, plus simple et plus large, déterminent beaucoup d'officiers à prolonger leur séjour dans le même corps, ou, quand ils l'ont quitté, à y solliciter leur réintégration. La permanence des cadres conserve les traditions qui assurent la cohésion de la troupe. Mais de nombreux inconvénients résultent des séjours trop prolongés dans des contrées où se perd aisément le goût du travail, de l'activité, de l'étude. Certains « vieux Africains » allieraient avantageusement un peu de science à beaucoup d'expérience et à un peu de routine. Il est salutaire de venir, de temps en temps, se retremper dans un milieu laborieux, ouvert aux nouveautés, ou simplement différent. C'est pourquoi nous estimons aussi « que, sous aucun prétexte, un officier ne doit passer en Afrique plus de six, huit, dix années consécutives, quel que soit son grade, ou les différents grades qu'il obtiendra pendant cette période... et... qu'il y aurait avantage d'une part à faire profiter les régiments de France des qualités particulières des officiers d'Afrique, d'autre part, à mettre ces officiers à même de s'assimiler les méthodes nouvelles d'instruction[1] ».

Mais les mutations fréquentes dans le personnel des officiers et des cadres sont si préjudiciables au bon fonctionnement du service et si nuisibles à la valeur des troupes indigènes qu'il est indispensable de faire ces mutations aussi rares

1. *Rapport sur le budget de la Guerre pour 1908.*

que possible. La loi devrait disposer que « sous aucun prétexte, un officier ne pourra être nommé dans un régiment de tirailleurs, pour une période moindre de quatre années consécutives, dont deux au moins dans son grade actuel ». Depuis que les affaires marocaines, en mettant en valeur les belles qualités des troupes algériennes, ont rendu manifestes les avantages que peut en présenter le commandement, les mutations d'officiers ont été extrêmement nombreuses. Le 2e tirailleurs a vu passer, en moins de quatre ans, plus de 150 officiers.

Le choix des cadres français de sous-officiers et de caporaux n'est pas moins important. Seuls, les Français sont aptes à aider, au besoin à suppléer les officiers dans les parties les plus délicates du service et de l'instruction; seuls, ils peuvent occuper les emplois de comptables, être chargés de petites reconnaissances, de missions exigeant certaines connaissances spéciales et comportant des rapports et des croquis. Les cadres actuels sont tout juste suffisants pour les besoins du service. Ils ne devraient être détachés de leurs unités sous aucun prétexte. Tous les sous-officiers français étant rengagés, les vacances d'emploi sont très rares. D'excellents caporaux, qui ont attendu parfois deux ans et plus des galons que leurs camarades des troupes métropolitaines obtiennent au bout de quatre ou six mois, atteignent la fin de leur cinquième année de service sans avoir été nommés sous-officiers et doivent renoncer à la carrière militaire. En conférant aux caporaux rengagés des avantages équivalents à ceux des sous-officiers non rengagés, en leur permettant de rester au service pendant quinze ans, on donnerait satisfaction à la fois aux intérêts des corps et à ceux des gradés. De même, les soldats français, servant au delà de la durée légale du service, devraient bénéficier d'un traitement favorisé, outre les avantages accordés à tous les rengagés.

Les gradés indigènes, recrutés avec le plus grand soin parmi les meilleurs soldats, constituent un intermédiaire nécessaire entre la troupe et le cadre français, pour tous les détails du service. De même race que les tirailleurs, ils les connaissent parfaitement; mais, comme tout indigène détenteur d'une parcelle d'autorité a le vif et soudain désir d'en abuser, il con-

ient de les maintenir dans les limites de leurs attributions. es gradés indigènes sont généralement illettrés. Toutefois, le ombre de ceux qui savent lire et écrire le français augmente haque année. A force de ténacité, ils arrivent à bien connaître es règlements que leurs camarades français leur lisent. Mais ls sont en général incapables de suppléer entièrement ces derniers. Très vigoureux, habitués à la vie de campagne, ils se nontrent, surtout en route et en expédition, d'excellents chefs e section et d'escouade, donnant l'exemple de l'endurance, le la bonne tenue et de l'entrain.

La loi des cadres prévoit deux officiers indigènes par ompagnie; mais pour des raisons d'ordre budgétaire, la noitié seulement de cet effectif existe dans les corps. Ces fficiers sont généralement peu capables de remplir les fonctions de leur grade, même quand ils ont reçu dans nos écoles uelque instruction. Choisis parmi les meilleurs sous-officiers, peu instruits, quand ils ne sont pas simplement illettrés, ils ne peuvent être employés qu'à des tâches secondaires, auxquelles les sous-officiers pourraient suffire.

La suppression des officiers indigènes n'est cependant pas désirable. Il est bon que les sous-officiers indigènes puissent prétendre à un grade qui leur apparaît comme la plus haute récompense de leurs services et les élève tellement au dessus le leur condition. Mais il ne saurait être question de l'assimilation complète, telle qu'elle est réalisée aujourd'hui. Il levrait exister, entre les sous-officiers et les officiers, une classe intermédiaire d'aspirants à laquelle auraient accès les sous-officiers indigènes remplissant les conditions exigées actuellement des candidats au grade de sous-lieutenant. Des avantages de solde, analogues à ceux dont bénéficient les officiers français, leur seraient conférés. L'accès au grade de lieutenant pourrait même leur être permis, dans les conditions où ils peuvent prétendre, aujourd'hui, au grade de capitaine. Mais la progression devrait être lente.

Au total, les modifications que nous semble réclamer l'organisation, le recrutement de nos régiments indigènes et les conditions du service sont : l'augmentation de la durée du service des tirailleurs jusqu'à seize ans, et l'élévation du taux de

la pension proportionnelle de retraite correspondante, qui serait alors de 365 francs; une répartition différente de la prime d'engagement pour retenir les hommes plus longtemps sous les drapeaux; la possibilité de résilier, dans certains cas, l'engagement après la deuxième année de service; l'augmentation des cadres et l'amélioration de la condition des caporaux et soldats français; une fixité plus grande de l'encadrement par la limitation, minima et maxima, du temps de service des cadres français dans les régiments indigènes; la création d'une classe spéciale de gradés indigènes.

* * *

Aujourd'hui, l'armée indigène d'Afrique doit être constamment prête à faire campagne en Afrique, aux colonies, en Europe.

Son organisation répond-elle à cette triple exigence? Grâce à leurs gros effectifs, les régiments de tirailleurs fournissent en tout temps aux colonnes dans le Nord de l'Afrique et à l'envoi de contingents aux colonies. Mais il est nécessaire de maintenir les effectifs des compagnies autour du chiffre de 210 hommes, de renforcer les cadres et de donner aux bataillons, constamment détachés, plus d'autonomie.

En vue d'une guerre européenne ou d'une campagne en Afrique contre un ennemi européen, non seulement nous devons être en mesure de transporter sur le théâtre des opérations la presque totalité des forces de l'Algérie-Tunisie, mais nous devons dès maintenant augmenter le nombre de leurs unités. Sur la manière de se procurer ces recrues nouvelles, deux théories sont en présence : la conscription et le recrutement des indigènes par voie d'appel; le développement du système actuel des engagements volontaires et des rengagements. Un rapport de M. de Castries sur le service militaire des indigènes, présenté au Congrès de l'Afrique du Nord, en 1908, résume exactement[1] les polémiques engagées.

Les partisans de la conscription affirment la possibilité de

1. *Résumé des rapports présentés au Congrès de l'Afrique du Nord en 1908*, 2e section, section politique et administrative.

l'appliquer en Algérie comme en Tunisie: ils produisent, à l'appui de leur thèse, les conclusions de la commission technique envoyée en Algérie: ils affirment que le système des appels peut seul fournir des réserves: qu'il a l'avantage d'être extensible et moins coûteux que celui des engagements. Ils ne doutent pas que les troupes indigènes appelées ne seront aussi fidèles que les régiments actuels de tirailleurs; ils nient que l'établissement de l'impôt du sang sur les Arabes entraine la concession à ces derniers de droits politiques.

Les partisans des engagements répondent que l'Algérie ne peut être assimilée à la Tunisie, où la conscription a été imposée par le Bey à ses sujets, avant l'occupation française: qu'on ne saurait accepter sans réserve les conclusions de la Commission technique, dont le rapport n'a d'ailleurs pas été publié; que l'utilisation d'une masse de réservistes indigènes est irréalisable; que l'élasticité même du système des appels est un danger, car elle amènera à étendre exagérément l'effectif des troupes indigènes. Ils nient que l'on puisse attendre des appelés à qui le service sera imposé la même fidélité que des engagés liés par un serment volontaire. Enfin, établir la conscription, c'est violer le statut personnel des indigènes par l'abus du droit du plus fort, surtout si des droits corrélatifs aux charges imposées ne sont pas concédés. L'économie indiscutable ne compenserait pas le danger que ferait courir à l'Algérie une expérience prématurée et hasardeuse.

Il semble que, de part et d'autre, les arguments décisifs soient encore à produire. Il ne faut pas oublier que les 7 000 hommes de troupes indigènes de Tunisie, comptent 30 p. 100 de rengagés, et qu'ils sont, dans la Régence, en présence de plus de 10 000 hommes de troupes françaises. La commission technique a recueilli des témoignagnes d'indigènes : sont-ils préférables à ceux des indigènes hostiles au projet, et dont on dit : « Nous avons peine à comprendre que l'opposition de ces personnalités ait pu prendre un caractère aussi catégorique [1] » ? Les opinions des colons et des militaires ne sont pas toutes à rejeter; on dit d'eux avec trop de désinvolture : « Les colons ne sont pas impartiaux... ; quant aux militaires, ils ne sont pas non plus sans préjugés ».

1. *Revue indigène*, 30 septembre 1908, p. 383.

Que vaudront, d'autre part, les 80 000 réservistes que l'on prétend obtenir? Comment seront-ils encadrés? Comment les rappellera-t-on à l'heure et aux points voulus, de toutes les parties d'un territoire grand comme la France et mal desservi par les voies ferrées? L'affirmation que cette masse, à qui le service militaire aura été imposé, sera fidèle, constitue une pétition de principe. Son loyalisme résistera-t-il à la propagande anti-française, islamique ou autre, qui sera exercée au moment critique, comme elle l'a toujours été aux heures troublées?

Ajoutez que les économies seront faibles et que subsistera la question des compensations à accorder aux indigènes sur qui pèsera l'impôt du sang. On ne peut songer à concéder aux Arabes et aux Kabyles les droits politiques si inconsidérément octroyés aux israélites indigènes. Tout au plus peut-on songer à supprimer ou à modifier en leur faveur la loi sur l'indigénat. Diminuer leurs charges fiscales serait déséquilibrer le budget : dans ce cas, où serait l'économie? Donner à la plupart des anciens soldats des emplois du gouvernement serait grossir hors des limites permises l'armée déjà trop considérable des salariés du budget. Des concessions de terres? Beaucoup de cités prospères sont nées de ces concessions faites par Rome à ses légionnaires. Bien appliqué, ce mode de compensation permettrait peut-être une transformation des mœurs d'une partie des indigènes algériens, par la fixation au sol de certaines populations nomades. Mais c'est surtout avec le système des engagements qu'un pareil mode de compensation serait applicable. Il pourrait être allié ou partiellement substitué à l'octroi des pensions de retraite. N'a-t-on pas trop escompté « l'évolution » des indigènes, ne s'est-on pas abusé sur la nature de leur « francisation », même si, comme on le dit, « les aspirations à un sort meilleur, les désirs de civilisation commencent à se manifester »?

Des signes certains de cette évolution autorisent-ils à tenter une expérience? L'établissement du service obligatoire dans certaines de nos colonies ne saurait être un argument décisif en faveur de l'Algérie. Ces expériences n'ont pas encore produit leurs résultats; leur échec, qui serait un accident en Indo-Chine, à Madagascar, au Soudan, serait, en Algérie, un

désastre. Il faut donc agir avec prudence, conserver, en le perfectionnant, l'excellent instrument de guerre que sont nos régiments de tirailleurs. Les partisans de la conscription admettent la conservation des régiments actuels à côté des unités recrutées par voie d'appels : n'est-il pas possible, tant que des doutes subsisteront sur l'opportunité de la mesure proposée, de demander à la France le léger sacrifice pécuniaire qui lui permettrait de renforcer son armée, en donnant satisfaction à ce vœu unanime des membres du Congrès de l'Afrique du Nord : « Le Congrès émet le vœu que le système des engagements volontaires, actuellement appliqué en Algérie, soit développé par tous les moyens possibles, de manière à donner à notre armée nationale le complément d'hommes qui lui est nécessaire » ?

La question serait alors d'augmenter l'effectif de l'infanterie indigène au moyen des engagements volontaires, cette mesure n'étant pas exclusive d'un essai de levée par voie d'appels.

L'emploi croissant de la main d'œuvre indigène est loin d'avoir épuisé les ressources, également croissantes du recrutement. Une utilisation plus complète de ces dernières serait assurée par une organisation des réserves que le mode actuel de recrutement permet de réaliser.

Les conditions d'emploi des troupes indigènes s'opposent à la réduction de leurs effectifs de paix. Ce que nous savons du caractère de ces troupes, des exigences de leur instruction et de l'importance de leur encadrement, qui exclut tout remaniement de leurs formations au moment de les utiliser, nous oblige à ne jamais affecter à leurs unités un chiffre de réservistes supérieur à un cinquième de l'effectif, soit de quarante-cinq à cinquante par compagnie, sous peine d'en compromettre la cohésion. Enfin, dans une contrée aussi vaste que l'Algérie, encore mal desservie par les voies ferrées, et où les conditions d'existence des indigènes peuvent rendre très aléatoire leur rapide réunion aux points de concentration, le chiffre des réserves doit être assez bas pour ne pas donner de mécomptes.

En 1900, M. le député Chautemps présenta au Parlement

un projet de loi sur l'organisation des réserves indigènes, au moyen d'anciens tirailleurs libérés, ayant servi quatre ou huit ans, ne jouissant pas d'une pension de retraite et admis à servir dans la réserve, et au moyen de volontaires astreints à une période annuelle d'exercices, pendant un laps de temps pouvant aller à vingt ans. Une prime annuelle de 40 francs aurait été payée aux réservistes. Avec les retraites, soldes, etc., la dépense annuelle aurait atteint 2 300 000 francs. Ce projet n'assurait qu'imparfaitement l'encadrement d'éléments hétérogènes, les uns incomplètement dressés, les autres ayant oublié leur premier dressage. Il ne fut pas pris en considération.

La loi du 11 juillet 1903 a voulu réaliser l'organisation des réserves, en maintenant pendant dix ans, à la disposition du ministre de la Guerre, les tirailleurs libérés avec jouissance d'une pension proportionnelle de retraite. Les effets de cette loi n'ont pas encore été constatés. On estime qu'elle peut dès maintenant doter chaque régiment de 1 000 réservistes, soit 3 000 pour les trois régiments algériens, chiffre à peine suffisant pour mettre les compagnies mobilisées sur le pied de guerre.

Nous voulons avoir en Algérie 10 000 réservistes[1]. Il s'agit de quadrupler, de quintupler, par l'organisation des réserves indigènes, la puissance de notre armée d'Afrique, en vue d'une guerre européenne[2]... Tout en conservant à notre service nos spahis et nos tirailleurs actuels, excellents soldats de métier, incorporons 15 000 à 20 000 indigènes provenant des appels. Nous pourrons, avec ce système, mettre sur pied, en cas de besoin, 120 000 soldats indigènes de moins de trente-trois ans, provenant tant d'Algérie que de Tunisie[3]...

On voit par ces chiffres les progrès qu'a faits, de 1907 à 1908, l'idée d'utiliser les ressources en hommes de l'Afrique du Nord. Si, l'on incorporait 20 000 appelés, tout en conservant les régiments actuels de tirailleurs, l'effectif de paix serait de 35 000 à 40 000 hommes. Ce serait donc une masse de plus de 80 000 réservistes qu'il s'agirait de constituer, pour obtenir l'effectif de guerre indiqué : 120 000 hommes.

1. *Rapport sur le budget pour 1907.*
2. *Rapport sur le budget pour 1908.*
3. *Id.*

Les dix-huit bataillons algériens et les huit bataillons tunisiens actuels nous donneraient le cinquième de cet effectif. Pour l'obtenir total, il faudrait, en tenant compte de la nécessité de ne pas dépasser dans les unités la proportion de un cinquième de réservistes pour quatre cinquièmes d'hommes de l'armée active, quintupler le nombre des unités du temps de paix. Les ressources du budget le permettent-elles?... Il convient plutôt de rechercher une utilisation intégrale des troupes de l'Afrique du Nord, préalablement augmentées et renforcées à la mobilisation par des éléments de réserve offrant les plus sérieuses garanties d'aptitude à faire campagne.

Obligés de maintenir en Afrique une partie de nos forces pour en assurer la sécurité en cas de guerre européenne, nous ne pourrions disposer pour une expédition que d'une partie des troupes indigènes, — de 18 à 20 000 hommes par exemple, pour les quatre régiments d'Algérie et de Tunisie. Si des troupes noires viennent à la mobilisation remplacer les unités mobilisées, ce chiffre pourra être porté à 26 000 hommes, soit dix-huit bataillons algériens et huit bataillons tunisiens.

La mise sur le pied de guerre de ces forces et le maintien de leurs effectifs en campagne, peuvent être réalisés par l'utilisation, comme réservistes, d'une partie des anciens soldats libérés avec ou sans pension. Les hommes qui seraient libérés après seize ans de service, à trente-cinq ou quarante ans d'âge, seraient astreints à servir quatre ans dans la réserve. On ne les convoquerait pas pour des périodes d'instruction ; ils ne seraient rappelés qu'en cas de guerre. Les hommes ayant servi quatre, huit, douze ans, demeureraient un certain nombre d'années à la disposition de l'autorité militaire. Ils accompliraient tous les deux ans une période d'instruction de deux mois. L'expérience permettrait de déterminer s'il serait préférable de rendre obligatoire le service dans la réserve ou d'y admettre, comme engagés, à titre intermittent, les anciens tirailleurs à qui seraient accordés certains avantages : une prime de convocation, la solde et la haute paie, correspondantes à celles qué percevait l'homme lors de sa libération. Les indigènes apprécieraient les avantages des convocations, surtout si elles étaient faites pendant la mauvaise saison, à l'époque du chômage et de la disette.

Chaque régiment libère chaque année environ 400 hommes utilisables comme réservistes. On pourrait donc obtenir, dans les conditions indiquées plus haut, 2 500 à 3 000 réservistes par régiment à six bataillons, 1 800 à 2 000 par régiment à quatre bataillons. A la mobilisation, les premiers arrivés aux points de concentration compléteraient les compagnies actives; les autres seraient conservés et exercés dans les dépôts jusqu'au moment où ils rejoindraient les unités à renforcer. Leur rassemblement et leur répartition seraient faits par les soins des dépôts dont le rôle en temps de guerre serait très important.

On a émis l'avis que les nouvelles unités, quel que soit le mode de recrutement, pourraient être stationnées dans les villes du midi de la France. Nous pensons qu'on s'illusionne en supposant qu'au contact de la population française, l'évolution des indigènes vers l'assimilation se ferait plus rapide et plus complète. Dépaysés, privés de leurs distractions favorites, les tirailleurs, attaqués par l'alcoolisme, acquéreraient bien vite les vices qui dégradent les indigènes, toutes les fois qu'ils se laissent attirer vers notre civilisation. La valeur des troupes algériennes y perdrait assurément beaucoup. C'est dans le nord de l'Afrique que toutes ces troupes, sans exception, doivent stationner.

***

Les mesures préconisées nous permettraient de mobiliser de 45 000 à 50 000 fantassins indigènes, effectif suffisant pour combler le déficit du contingent. Que coûterait au budget leur application? Et d'abord, que coûte un tirailleur indigène?

On a cité les chiffres les plus différents : 62 francs par an de plus qu'un soldat français de même ancienneté[1], deux fois plus cher qu'un soldat appelé[2]. « En réalité, son prix de revient est vingt fois plus élevé, puisque toutes ces dépenses d'entretien et d'instruction n'ont pas pour corollaire la for-

1. Capitaine V. Duruy, *L'Armée d'Afrique, réserve de l'Armée coloniale*, p. 30.

2. *Rapport sur le budget pour 1908.*

mation de troupes de complément[1] », 948 francs par an[2], « environ 1500 francs par an, retraite comprise. Le soldat appelé reviendrait tout au plus au même prix que le soldat français : 480 francs par an[3] »; enfin « 1100 francs[4]... »

Le chiffre de 480 francs, donné pour le soldat français appelé, ne se rapporte qu'à une partie des dépenses d'entretien, alimentation, habillement, couchage, chauffage et éclairage, solde. Dans les mêmes conditions, le tirailleur engagé ou rengagé coûte en moyenne 140 francs de plus, par an, qu'un appelé qui ne sert pas au-delà de la durée légale du service. La différence provient de la prime d'engagement ou de rengagement et de la solde. En réalité, les dépenses d'entretien d'un tirailleur engagé, comparables au chiffre de 480 francs pour un appelé, s'élèvent à 740 francs environ pour douze années de service, soit 620 francs par an jusqu'à quatre ans; 625 francs de quatre à huit ans; 612, de huit à douze ans[5].

Si maintenant on compare les prix de revient de soldats français servant au-delà de la durée légale, avec les prix de revient de tirailleurs engagés, on constate que dans certains cas les premiers présentent sur les seconds un excédent : les rengagés français, que le législateur a voulu retenir sous les drapeaux en leur octroyant des avantages très sérieux, coûtent, en moyenne, aussi cher que les tirailleurs indigènes rengagés. Et quels sont les résultats obtenus? « Les rengagements de simples soldats n'ont jusqu'à présent donné que des résultats fort médiocres. La loi prévoyait l'existence de 10 à 12 000 soldats rengagés; leur nombre, à la date du 1er mai, est de 1 200 environ[6]... »

Les rengagés indigènes peuvent remplacer avantageusement les rengagés français qui font défaut et sur lesquels il ne faut pas compter pour augmenter l'effectif de paix de l'armée métropolitaine : les Français, qui ont le goût du service, ne

1. *Rapport sur le budget pour 1908.*

2. *Rapport sur le budget pour 1907.*

3. *Rapport sur le budget pour 1908*, annexe XXI.

4. Rapport de M. de Castries, déjà cité.

5. Budget d'un régiment de tirailleurs de 125 officiers, 5 200 hommes : 3 millions environ. — Budget d'un régiment de zouaves de 104 officiers, 3 200 hommes : 1 400 000 francs environ.

6. *Rapport sur le budget pour 1908.*

restent pas dans les régiments métropolitains. Ils vont demander aux régiments coloniaux ou d'Afrique la satisfaction de leurs goûts aventureux.

Plus le tirailleur sert longtemps, meilleur il est, et moins il coûte, les taux des primes de rengagement étant en décroissance. « Il y a un intérêt évident à le retenir jusqu'à seize ans, puisque c'est à ce moment qu'il est en possession de tous ses moyens militaires. Le total des primes devrait naturellement être augmenté, et leur répartition modifiée[1] ». Actuellement, les tirailleurs peuvent commissionner de manière à accomplir jusqu'à vingt-cinq ans de service. Mais leur humeur versatile ne leur permet pas de persévérer dans une résolution révocable à leur gré. Aussi, le nombre des commissionnés est infime.

Il serait préférable d'inciter les tirailleurs à contracter un troisième rengagement et à servir jusqu'à seize ans, en affectant à ce troisième rengagement une partie de la prime de 1 000 francs payés pour toute la durée des services. Le taux de celle-ci n'aurait pas besoin d'être relevé. C'est en effet la somme immédiatement versée qui attire les indigènes, et il suffirait de payer, pour l'engagement et les trois rengagements successifs, des primes décroissantes de 400, 300, 200 et 100 francs.

Le budget (dépenses d'entretien) d'un régiment de tirailleurs à six bataillons est actuellement de trois millions environ, pour un effectif global de 125 officiers et 5 200 hommes. Une répartition différente des primes de rengagement aurait pour conséquence vraisemblable une proportion différente des hommes appartenant aux diverses catégories d'engagés et de rengagés après 4, 8, 12 ans. Il n'en résulterait pas de différences notables dans l'ensemble du budget des régiments; mais, sur celui des corps d'appelés de même effectif, il présenterait un excédent voisin de 600 000 francs par régiment, non compris les dépenses relatives aux pensions, et supposant que ces corps recrutés par voie d'appel ne renferment aucun rengagé. Pour un régiment à quatre bataillons, cet excédent serait de 400 000 francs.

Que coûterait annuellement l'entretien des réserves orga-

1. *Rapport sur le budget pour 1907.*

nisées d'après les principes posés plus haut? Les réservistes retraités avec pension n'étant pas convoqués, seuls percevraient les prime, solde et haute-paie de convocation, les hommes astreints à une période d'instruction de deux mois tous les deux ans. Si l'on fixe à 10 francs la prime mensuelle, ce serait une dépense annuelle de 120 francs par homme convoqué (20 francs de prime et 100 francs d'autres dépenses) soit, les convocations ne se faisant que tous les deux ans, 60 francs par an et par réserviste.

Ainsi la mobilisation en Algérie de 40 à 50 000 fantassins indigènes pourrait être assurée par la création de dix-huit bataillons nouveaux du type actuel, dont le nombre serait ainsi doublé. Une utilisation rationnelle des hommes retraités et libérés permettrait d'entretenir des réserves destinées à renforcer à la mobilisation les unités du temps de paix, à maintenir leurs effectifs au complet, pendant toute la durée de la guerre, et au besoin à organiser de nouvelles unités. Neuf régiments à quatre bataillons de quatre compagnies, plus une compagnie de dépôt, seraient constitués. Leur budget, analogue à celui des régiments actuels, s'élèverait à un total d'une vingtaine de millions, y compris l'entretien des réserves et non compris le paiement des pensions de retraite. Ces neuf régiments nous donneraient un effectif de paix de plus de 32 000 hommes, auxquels il serait possible d'adjoindre de 15 à 18 000 réservistes, dont 6 000 porteraient immédiatement à l'effectif de guerre les compagnies mobilisées. Les forces tunisiennes, pareillement organisées, porteraient le chiffre de nos fantassins indigènes à plus de 50 000 hommes au premier jour de la mobilisation.

Le budget de nos neuf régiments algériens à quatre bataillons serait d'une dizaine de millions supérieur au budget actuel de nos trois régiments à six bataillons. Où trouver les ressources nécessaires? Par suite des diminutions d'effectif qui se produisent en France, des économies doivent être réalisables, dans le budget de la Guerre. M. le lieutenant-colonel Mangin évalue à 24 000 hommes le déficit du contingent en 1920 et à 27 millions le chiffre des économies en résultant. Ce chiffre suffirait à l'entretien de nos régiments algériens.

Si, dès maintenant, il restait à trouver quelques millions,

l'Algérie ne pourrait-elle nous les donner? Si l'établissement du service militaire chez les Arabes présente des dangers et inquiète les Algériens, il est probable que l'imposition d'une taxe militaire serait facilement acceptée, d'autant mieux que la plus grande partie des sommes affectées au budget des régiments de tirailleurs retournerait aux indigènes, sous forme de primes d'engagement, de solde, de pensions, de primes de convocation des réservistes, et de concessions gratuites de terres. Cette taxe militaire couvrirait une partie des dépenses. Le budget spécial de l'Algérie fournirait le reste.

Ainsi, par le développement du système des engagements et des rengagements, nous pouvons obtenir un nombre double d'unités, constituées avec des soldats servant longtemps, bien encadrées, possédant une grande cohésion, utilisables à tout instant, et répondant à toutes les conditions d'emploi des troupes indigènes.

On ne saurait, bien entendu, procéder d'un seul coup à une organisation qui doublerait l'effectif de notre infanterie indigène. Il faudrait procéder avec méthode. Pour éviter la dépression momentanée dans la valeur des cadres qui résulterait d'un grand nombre de nominations simultanées, il serait avantageux de faire appel pour ces formations aux anciens gradés indigènes, retraités après douze ans et depuis moins de deux ans, et parfaitement notés; aux caporaux français libérés après cinq ans de service sans avoir pu être promus au grade de sous-officier, et qui seraient nommés sergents. Il y aurait aussi intérêt à attirer sous les drapeaux d'anciens tirailleurs libérés après quatre et huit ans de service ou retraités après douze ans. Il suffirait vraisemblablement de garantir à ces sous-officiers, caporaux et soldats libérés, tous les avantages de la nouvelle loi : primes de rengagement et pensions de retraite après seize ans.

La réalisation de ce programme pourrait se faire en un minimum de six années : première et deuxième années, dédoublement des trois régiments actuels pour former six régiments à trois bataillons, qui seraient portés en deux ans à quatre bataillons chacun; troisième et quatrième années, création de cinquièmes bataillons dans chacun de ces six régiments;

cinquième et sixième années, création de sixièmes bataillons dans les six régiments, et constitution de trois nouveaux régiments à quatre bataillons avec les cinquièmes et sixièmes bataillons.

L'organisation d'ensemble des divisions et brigades du XIXe corps d'armée ne serait pas modifiée par suite de ces formations nouvelles. Chaque brigade compterait simplement quatre régiments à quatre bataillons.

L'organisation de détail des régiments, bataillons et compagnies, des corps indigènes, réclame, par contre, quelques modifications. Le régiment serait constitué à quatre bataillons, le commandement, l'administration d'un régiment à six bataillons étant trop lourds et difficiles.

Les bataillons, presque constamment détachés loin de leur chef de corps, seraient rendus plus autonomes et dotés des éléments qui permettent d'assurer, en toutes circonstances, certains services ne fonctionnant que dans les détachements, ou dans les régiments concentrés, à la portion centrale pour l'ensemble du corps.

Les compagnies, dont les effectifs sont élevés et qui sont fréquemment détachées, devraient recevoir un troisième lieutenant français, de manière que chaque section ait en tout temps à sa tête un officier. Un cinquième caporal français remplirait les fonctions de caporal fourrier. Leur effectif de paix serait maintenu au chiffre de 5 officiers, 210 hommes, et porté sur pied de guerre à 250 hommes, au moyen des réservistes indigènes.

Un supplément de dépenses d'une dizaine de millions, fournis en partie par des prélèvements sur le budget spécial de l'Algérie et la taxe militaire établie sur les indigènes, en partie par les économies résultant de la diminution des effectifs métropolitains, nous permettrait donc de doubler le nombre et l'effectif de nos unités d'infanterie indigène en Algérie.

Le mode actuel d'engagements et de rengagements, qui a fait ses preuves, serait conservé; les modifications des primes et pensions de retraite, la possibilité de résilier les engagements après deux ans, en multiplieraient et amélioreraient le rendement. Nous disposerions en Algérie de neuf régiments

quatre bataillons de quatre compagnies, plus une compagnie de dépôt. L'effectif de paix serait de plus de 32 000 hommes. L'organisation des réserves indigènes l'augmenterait de 15 à 18 000 hommes à la mobilisation. Une organisation parallèle des forces tunisiennes mettrait à notre disposition, au premier jour de la guerre, plus de 50 000 fantassins indigènes, stationnés en Algérie-Tunisie.

Des solutions proposées à la question du renforcement de notre armée indigène, celle qui vient d'être indiquée, comportant le développement d'un système éprouvé, semble la plus sûre et la plus simple. Elle peut être obtenue immédiatement. Sur les dépenses à engager, elle supporte la comparaison avec les autres. Les exclut-elle? L'affirmer serait préjuger les résultats que l'on pourrait attendre d'expériences méthodiques, prudentes et limitées.

CAPITAINE F. GOUBEAU

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA HORDE

I

Quand Isidro Maltrana se remémorait le passé, son plus lointain souvenir était celui-ci : le *patio* d'une cité ouvrière. *patio* qui, en raison de sa propre petitesse, lui paraissait immense, et où une lumière triste et lasse, tombant d'en haut, se troublait pour avoir glissé sur des murs graisseux, entre les nippes malpropres, pendues aux balcons.

Il se revoyait marchant à quatre pattes dans une galerie interminable, devant une file de portes numérotées comme celles des casernes et des prisons. Maintes femmes, assises sur les seuils, cousaient, babillaient ou se chamaillaient ; et, quand elles élevaient la voix, les fenêtres se peuplaient de bustes penchés en avant par une curiosité malsaine, et des commères chevelées excitaient les belligérantes, qui ressemblaient à des bêtes furieuses.

A la tombée de la nuit, les hommes arrivaient, sombres, brutis de fatigue, fronçant un sourcil farouche, avares de paroles, soucieux seulement du dîner, maudissant sourdement l'entrepreneur, les camarades, tous les riches, et cette vie dure, ingrate, qui n'avait pour eux que des rudesses et des moues. Certains jours, ils revenaient plus tard ; et, tandis que leurs femmes comptaient la monnaie et la distribuaient en petits tas correspondant à des calculs antérieurs, ils chantaient,

riaient, s'appelaient de porte à porte, d'étage à étage, avec une allégresse d'oiseaux, ne songeant plus à leurs misères, tout à la joie de ce répit, dont ils oubliaient la fin trop prochaine, parlant de retourner au cabaret, où ils avaient déjà fait une longue station avant de rapporter leur paie au logis.

A midi, la mère d'Isidro le prenait sur un bras, et, passant à l'autre bras l'anse du panier, elle allait retrouver son mari, le couvreur. Ils mangeaient tantôt sur les trottoirs des rues étroites, pavées de cailloux aigus, tantôt en pleine Castellana[1], à l'ombre d'un arbre; et alors ils voyaient passer des luxueux équipages dont le vernis luisait sous les rayons du soleil, et des ombrelles rouges et bleues, gracieuses coupoles de soie sous lesquelles se promenaient de belles dames précédées de fillettes gantées, aux jupes bouffantes, que l'enfant de l'ouvrier contemplait avec stupeur. Ils s'asseyaient devant le plat creux, où la mère versait, soit le bouilli des jours d'abondance, soit le modeste ragoût de pommes de terre par où finissait la semaine. Les rafales de l'hiver criblaient les aliments de poussière et de feuilles sèches. En cas de soudaine averse, la famille se réfugiait sous un porche pour y dévorer le reste de sa pitance.

Le petit reconnaissait le dimanche au menu. Ce jour-là, on mangeait encore en plein air, mais on n'avait autour de soi ni échafaudages ni blouses blanches. On s'en allait en banlieue, on s'asseyait sur l'herbe rare d'un terrain vague, parsemé de boîtes à sardines, de tessons de bouteilles, de vieux souliers. Sur la hauteur voisine se détachait l'agreste silhouette d'une chèvre mélancolique ou d'une vache poitrinaire, tandis qu'une valse folle était martelée à toute vitesse par le piano de la guinguette où le père allait emplir de vin sa bouteille carrée. Ah! Maltrana se les rappelait bien, les omelettes au poisson salé desquelles on se régalait, les jours de fête, au milieu de la campagne inculte, souillée par les résidus de la ville! Il se la rappelait bien, la soupe à la couenne de lard, qu'on avalait près des clôtures d'édifices en construction! Sa mère mangeait à peine, ne s'occupait que de lui, allongeait une main vers le plat tout en retenant de l'autre son petit assis sur elle

1. Le *paseo de la Castellana* est une grande promenade ombragée qui se trouve au nord-est de Madrid.

Avec l'instinct maternel d'un oiseau qui distribue la becquée
ı ses oisillons, elle ne donnait rien à l'enfant qu'elle ne l'eût
l'abord touché de ses lèvres. Elle portait la cuiller à sa propre
bouche, soufflait dessus, l'effleurait de son haleine; et c'était
eulement après cette purification qu'elle se décidait à l'offrir
au marmot qui, renversant en arrière sa caboche duvetée de
soie, montrait ses gencives sans dents et son palais rosé, d'une
pâleur anémique. Le père, lui, mangeait en silence, avec
avidité, dévorant le meilleur du plat; et c'était seulement
après avoir bu les dernières gouttes de la bouteille qu'il faisait
attention au gosse et le prenait sur ses genoux. Il lui tendait
le petits morceaux de fromage sur la pointe de son couteau,
et il riait à observer les gestes maladroits de ce corps trop
endre et cette bouche mignonne qui mastiquait d'une façon
comique, comme celle d'un vieux.

En se remémorant son passé, Maltrana songeait à la manière
lont ses parents avaient vécu ensemble. Il les avait vus
extraordinairement gais, au retour des dîners du dimanche :
ui, le père, empoignant sa femme par la taille, dès que
'épaississait l'ombre du crépuscule, et elle se défendant, scan-
alisée, parce qu'on était au beau milieu du chemin. D'autres
ois, — et, après tant d'années, cette image émouvait encore
e jeune homme, — sa mémoire lui représentait son père
urieux, la voix rauque, la face congestionnée, puant le vin,
e précipitant, les poings hauts, sur sa pauvre femme qui,
olle de terreur, fuyait à travers le galetas, pour esquiver les
orions. Ces scènes effroyables se terminaient toujours par la
hute du couvreur qui s'affalait sur le grabat, quand il était
s de rosser sa femelle; et bientôt résonnaient ses ronflements
e brute, tandis que la mère, embrassant le petit, pleurait
ur lui, sans rien dire.

De cette période restée confuse dans la mémoire alors
mbryonnaire d'Isidro, le souvenir le plus net était la gentil-
lsse de « Capitan », petit chien hideux et sale, compagnon
e misère de la famille. Il ne quittait jamais ses maîtres, soit
ue l'on goûtât à la campagne, soit que l'on dînât sur le trot-
tir. Il tournait autour du couvreur, attendant les miettes de
pin, qui le plus souvent ne venaient pas sans coups de pied; et,
s que sa faim était satisfaite, il se couchait près du mioche,

le câlinait de ses pattes indiscrètes, lui frottait sur le visage son museau humide. Presque toutes les nuits, Isidro s'endormait en le tenant dans ses bras.

Un jour, Isidro avait vu sortir sa mère échevelée, vociférante, suivie d'autres femmes non moins bouleversées qu'elle. Puis une voisine l'avait emporté, sans répondre aux questions qu'il balbutiait. « Mon pauvre... enfant! Pauvre petit!... » C'était tout ce que cette femme pouvait dire : cela, il se le rappelait très bien. Et, tout à coup, il s'était trouvé dans une grande salle qui lui avait paru immense, toute blanche, décorée d'*azulejos*[1], avec une multitude de lits alignés, et, sur les oreillers des lits, beaucoup de têtes immobiles; et, sur l'un des oreillers, il y avait une face presque toute cachée sous l'entrecroisement des bandages, une face aux moustaches pleines de caillots de sang et aux yeux vitreux qui le regardaient, peut-être sans le reconnaître. Ensuite cette vision avait disparu, et il s'était de nouveau senti emporté. Mais maintenant c'était sa mère qui sanglotait, comme la voisine : « Mon pauvre enfant!... Pauvre petit! »

A ce douloureux tableau succédait une période d'obscurité, après laquelle Maltrana se revoyait vêtu d'une certaine blouse noire qui lui valait un grand prestige parmi la marmaille du voisinage. On le traitait mieux qu'auparavant, comme si le malheur lui eût donné une supériorité sur les autres. Son père était mort après une horrible agonie, meurtri, fracassé par la chute faite du haut d'un toit.

La mère passait les journées hors de la maison : elle multipliait les visites à sa famille pour solliciter des secours; ses parents étaient éparpillés aux points les plus opposés de Madrid. Les uns étaient des chiffonniers établis à *Tetuan*; les autres, plus riches, plus chanceux, s'étaient transportés depuis des années au *Rastro* et tenaient boutique dans les *Americas*[2]. Mais les secours diminuèrent à mesure que s'effaça

1. Carreaux de faïence colorée.

2. Donnons ici, une fois pour toutes, quelques renseignements sur certains lieux dont il sera souvent question dans cet ouvrage.

De la *Puerta del Sol*, place qui est à peu près au centre de Madrid, partent plusieurs grandes artères : — vers le nord, la rue de *Montera* qui, prolongée par la rue de *Fuencarral* et par celle de *Bravo Murillo*, conduit, après avoir

l'impression de la catastrophe, et la mère dut chercher du travail hors de chez elle, se louer comme femme de ménage, ne regagner son galetas qu'à la nuit, avec des reliefs de la table des maîtres qu'elle rapportait dans son panier, pour nourrir le marmot.

Une dame, chez qui elle travaillait, eut pitié de l'orphelin. Cette dame avait la manie de la propreté, si bien que, tous les deux jours, à la tête de ses servantes et avec le renfort de la femme de ménage, elle menait un effroyable branle-bas dans tout son appartement. Elle appréciait fort la veuve pour l'habileté avec laquelle celle-ci savait battre les tapis, frotter les meubles, secouer une poussière imaginaire qui semblait avoir fui pour toujours, épouvantée de ce terrible nettoyage. Par sympathie pour la mère, elle s'employa à faire entrer l'enfant à l'Hospice, en se disant qu'ainsi la femme de ménage pourrait se consacrer plus complètement à sa besogne. Le gamin, quoique laid, plaisait beaucoup par son précoce bavardage à cette dame sans progéniture : plus tard, elle verrait à faire quelque chose en sa faveur.

Alors commença pour Isidro la vie d'enfant hospitalisé : une existence de soumission et de discipline, rendue assez douce par l'étude et par les joies que lui donnaient les avantages remportés sur ses camarades. Les maîtres lui montraient une vive prédilection. Le directeur même, en dépit de sa grandeur qui le faisait considérer dans l'établissement comme un être presque divin, connaissait ce pupille dont il daignait se rappeler le nom. Les religieuses l'estimaient parce qu'il était bien poli, bien sage, et elles lui offraient des friandises. Lorsqu'un personnage visitait l'orphelinat, c'était Isidro qui

aissé à droite le réservoir de *Lozoya*, et à gauche le cimetière de la *Sacramentale de San Luis*, aux quartiers excentriques des *Cuatro Caminos*, de *Tetuan* et des *Carolinas* ; — vers l'est, les rues d'*Alcalá* et de *San Jerónimo*, qui mènent à des quartiers aristocratiques et au *Parque de Madrid* ; — ers l'ouest, la rue de *l'Arenal* et la *Calle Mayor*, qui aboutissent à la cathérale et au Palais Royal ; — vers le sud, la rue des Postes, qui gagne la *laza Mayor*, d'où la rue de *Toledo*, longeant d'abord le marché de la *ebada*, s'en va ensuite au misérable quartier des *Cambroneras*, situé sur bord du Mauzanarès et habité par les gitanos. Le *Rastro*, — le plus grand arché de bric-à-brac, dit-on, qu'il y ait en Europe, — commence à la *laza del Rastro*, occupe toute la *Ribera de Curtidores*, jusqu'à la *Ronda e Embajadores*, boulevard extérieur, et comprend en outre de vastes nplacements qu'on nomme les *Americas*.

sortait des rangs pour être présenté au visiteur comme le meilleur produit de l'institution.

Ainsi passèrent les années, et Isidro s'adapta si bien à sa nouvelle existence que, s'il se rappelait avoir une famille hors de l'Hospice, c'était seulement les jours de promenade.

Les jeudis et les dimanches, vers la fin de l'après-midi, on voyait stationner sur le trottoir de la Cour des Comptes, en face du porche rococo de l'Hospice, des groupes de pauvres femmes avec des enfants à la mamelle, de vieux ouvriers, et une nuée de galopins qui, trouvant le temps long, se plantaient au beau milieu de la chaussée pour « taurer » les tramways, les attendant de pied ferme jusqu'à la dernière seconde, fuyant tout juste à temps pour ne pas se faire écraser. C'étaient les familles des enfants de l'Hospice. Les mères venaient des quartiers les plus lointains de Madrid : — laveuses, chiffonnières, veuves d'ouvriers, mendiantes, toutes les créatures abandonnées et misérables qui procréent pour distraire leur faim. — Elles se traitaient en amies, parce qu'elles se voyaient là toutes les semaines. Cette rencontre hebdomadaire unissait dans une étroite solidarité des femmes qui habitaient aux points extrêmes de la capitale.

Elles guettaient le retour des enfants, qui, aux premières heures de l'après-midi, étaient allés en promenade dans la banlieue.

— Les voici! — criait tout à coup l'une d'elles, en montrant la rue de Fuencarral.

Et les groupes couraient vers le haut de la rue, bousculant les passants, sur les trottoirs, pour atteindre plus vite les files de gosses habillés de gris, qui s'avançaient lentement, fourbus de l'expédition. Mais bientôt maintes femmes s'arrêtaient incertaines : cette bande n'était pas celle à laquelle appartenait leur fils.

— Ils arrivent par en bas! — criait une autre.

Et l'avalanche rétrogradait, bousculant de nouveau les passants, pour se précipiter au-devant de la bande qui venait du côté opposé. Toutes avaient un ardent désir d'aborder leurs enfants le plus loin possible de l'Hospice, de gagner quelques minutes, de prolonger un peu la rapide entrevue à laquelle elles avaient rêvé durant des journées entières.

A la vue des enfants, la maternité passionnée et bruyante de ces femmes du peuple éclatait en fougueux transports. Les baisers ressemblaient à des morsures; les faces des moutards devenaient toutes rouges sous le frottement des lèvres, et quelques-uns se rejetaient en arrière, comme s'ils avaient peur des premières effusions. En un clin d'œil, les rangs des hospitalisés se rompaient: les uniformes gris s'engloutissaient dans le remous des jupes; et les mères pleuraient, cramponnées au cou de leurs petits, sans cesser de leur parler avec l'incohérence d'une émotion trop forte :

— Fils de ta mère!... mon mignon!... chéri!...

Les frères des enfants assistés frôlaient de leurs guenilles de voyous libres les uniformes qui les étonnaient, et, ne sachant quoi dire, montraient en silence à leurs frères des jouets grossiers, gardés comme des trésors : boutons luisants de soldat, cartes écornées, toupies, gravures de journal conservées en plis graisseux entre la chemise et la peau.

Quelque vieil ouvrier marchait seul à côté d'un hospitalisé. Le pauvret, n'ayant pas de mère, était encore plus malheureux que les autres. D'une main calleuse et rugueuse, le père flattait les joues de l'orphelin, tandis qu'il levait en l'air sa face barbue, se disant que les hommes ne doivent pas pleurer.

— Tiens! prends ce gros sou. Je le gardais pour un petit verre!... Applique-toi bien et sois sage. Comporte-toi comme il faut avec ces messieurs...

Les enfants assistés avançaient avec lenteur, parmi les baisers, les larmes et les recommandations; et beaucoup d'entre eux pleuraient aussi, mais sans cesser d'avancer avec une automatique passivité de soldats, comme si la sombre bouche du porche monumental les attirait à elle. C'était là que se manifestaient les derniers transports de tendresse; et, après que les enfants avaient disparu, les pauvres femmes demeuraient encore immobiles, considérant avec une fixité stupide, à travers leurs larmes, le roi qui, l'épée au poing, couronne l'œuvre architecturale de Churriguera.

Isidro était de ceux qui, en rentrant à l'Hospice, les jours de promenade, rencontraient leur mère dans la rue. La sienne courait avec les autres et l'embrassait en sanglotant.

Elle était renseignée sur les progrès de son fils :

— « Madame » est très contente : les maîtres lui parlent souvent de toi... Travaille bien, mon chéri! Qui sait à quoi tu es capable de parvenir? Tu seras peut-être l'honneur de la famille...

Pendant que la pauvre femme parlait, d'une voix entrecoupée par des soupirs, Capitan sautait autour de lui et s'efforçait de lui lécher la figure : alors Isidro prenait le chien dans ses bras et allait ainsi jusqu'à la porte de l'Hospice, écoutant sa mère et en même temps ému jusqu'aux larmes par les gentillesses et les grognements du vieux compagnon de misère.

Un dimanche, la mère ne fut plus seule à l'attendre. Elle était accompagnée d'un homme en blouse blanche, d'un maçon dans lequel Isidro reconnut José, jadis voisin et camarade de son père. Ce maçon était un homme paisible, qui fréquentait peu le cabaret. A ce qu'affirmaient les commères du quartier, il avait été abandonné par sa femme, — une bonne pièce qui, après avoir empoisonné l'existence de cet homme, courait maintenant par le monde. — Isidro fut content de le voir. « Le voisin », comme il l'appelait, lui avait toujours inspiré de la sympathie. Souvent, lorsqu'il n'était encore qu'un mioche, il entrait dans la chambre de l'ouvrier, s'asseyait sur ses genoux, touchait sa dure moustache et le questionnait sur les aventures de sa vie. C'était un Aragonais peu loquace, rude, sobre, habitué à l'obéissance : il avait été soldat aux pays d'outre-mer, puis gendarme dans la péninsule. De ses années de service militaire, il avait conservé un grand respect pour l'autorité et une résignation à toute épreuve.

Le nouveau venu resta devant l'enfant sans rien trouver à lui dire, mais il lui sourit avec des yeux d'une douceur bovine, malgré sa terrible moustache de vétéran, et il lui tapota la nuque de sa grosse main où le plâtre marquait par des filets entre-croisés les écailles de la peau.

— Continue d'être sage, — dit-il enfin d'une voix sourde et lente, qui semblait sortir du plus profond de ses entrailles. — Ne fais pas de peine à ta pauvre mère.

Et le petit s'accoutuma bientôt à voir José tous les dimanches, comme si le maçon était de la famille.

Une fois, José vint seul, et, avant que le petit rentrât à l'Hospice, il lui expliqua l'absence de sa mère. L'Isidra était malade. Cela n'avait rien d'inquiétant : mais elle serait obligée de garder la chambre une quinzaine... Et, un peu plus tard, quand elle put descendre de son faubourg, de ce lointain faubourg où s'entasse la misère ouvrière, Isidro la trouva plus maigre et plus jaune, portant sur le bras un paquet de langes d'où sortaient, avec un vagissement désespéré, deux petites mains crispées par la rage.

— Regarde-le, Isidro : c'est Pépin, c'est ton frère... Embrasse-le, mon enfant.

Isidro embrassa ce frère inattendu, surgi tout à coup au sein de sa famille, et, dans le paquet de langes mouillés et mal odorants, il distingua une tête énorme sur un cou mince, avec un petit corps débile qui promettait une laideur égale à la sienne. Et désormais il partagea ses caresses entre le nourrisson et le pauvre Capitan, lequel semblait jaloux de cet hôte qui accaparait une bonne partie des attentions de la famille.

La pauvre femme, dans sa solitude, s'était sentie attirée par le voisin malheureux, solitaire comme elle : et ces deux infortunes s'étaient jointes. D'ailleurs, elle avait besoin d'un appui : son propre travail ne lui fournissait pas toujours de quoi vivre, et cet ouvrier honnête, qui ne fréquentait pas le cabaret et qui accueillait le malheur silencieusement, sans battre sa compagne, valait mieux pour elle que le mari défunt. En conséquence, ils « se collèrent », comme on dit vulgairement : et leur situation fausse ne fit pas le moindre scandale dans ce grand immeuble où la misère favorisait des promiscuités beaucoup plus répugnantes.

José, toujours attaché aux usages établis, aurait voulu se marier, comme Dieu ordonne qu'on fasse. Il n'allait pas à la messe ; mais il avait tout de même beaucoup de respect pour la religion, comme pour toutes les autorités qui forcent les hommes à marcher droit. La pie-grièche qui lui avait rendu la vie si dure devait être morte : elle avait crevé, sans doute, à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu ou au coin d'une borne. Il n'y avait qu'à se procurer l'acte de décès : dès qu'on l'aurait, on s'épouserait tout de suite. Mais l'Isidra ne fut pas de cet avis.

Et son fils à elle? L'administration ne renverrait-elle pas de l'Hospice le petit Isidro, lorsqu'il aurait un père qui travaillerait pour le nourrir? Or elle voulait qu'il demeurât là-bas pour acquérir de l'instruction, puisque, d'après ses maîtres, il avait des aptitudes, et que d'ailleurs la dame se montrait de plus en plus disposée à faire de lui un « monsieur » et à lui faciliter l'entrée d'une carrière libérale. L'Isidra avait foi en l'avenir de son fils : il deviendrait riche, il serait un personnage. Et n'était-il pas possible qu'elle-même passât ses vieux jours dans un hôtel, avec un équipage et avec de grands chapeaux, tout comme les belles dames chez qui elle allait s'échiner pis qu'une bête de somme?

— Mon Isidro est né sous une bonne étoile : il ne manquera pas de protection, jusqu'à ce qu'il soit en état de poursuivre son chemin tout seul.

Aux grandes fêtes, le garçonnet avait congé; il sortait pour passer la journée chez sa protectrice. Isidra, réfugiée dans la cuisine avec les domestiques, tremblait d'émotion, à voir son fils dans la salle à manger, assis près de la dame et causant avec les amis de la maison, tous messieurs d'une gravité imposante. Ceux-ci questionnaient le jeune homme, afin de vérifier ses progrès, et ils s'étonnaient de la rapidité et de l'à-propos de ses réponses. Ah! on pouvait l'interroger, ce bambin-là! Isidra, cachée derrière une portière, appelait les servantes, pour leur faire admirer son petit. C'était tout à fait l'Enfant Jésus discutant avec les Docteurs, ainsi qu'elle l'avait vu sur des images.

La dame était satisfaite de son protégé. Les éloges des amis, hommes sérieux et avares d'éloges, flattaient son amour-propre : Isidro était son œuvre. Au surplus, elle l'aimait pour son caractère tranquille, pour la timidité qui le tenait des heures entières sur une chaise, sans mettre en danger la propreté du salon et le bel ordre des meubles.

Le voyant si raisonnable, elle voulut le pousser vers l'état ecclésiastique. Mais lui, malgré sa timidité, fit la grimace, quand elle lui offrit de le mettre au séminaire. « Il n'avait pas la vocation? » La bonne dame se fit scrupule de forcer la volonté de l'adolescent. Il étudierait comme il lui plai-

rait. En fin de compte, il était possible de servir Dieu dans toutes les professions et d'y défendre les saines doctrines, chères aux honnêtes gens.

Le jeune homme prépara son baccalauréat, sans quitter l'Hospice. Les succès qu'il obtint dans ses classes transportèrent d'enthousiasme la protectrice et la mère. Prix, mentions honorables, témoignages de satisfaction accordés par le Directeur, fier que l'établissement couvât un tel prodige, rien ne lui fit défaut.

— Il dévore les livres, — disait la mère. — Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu mettre au monde un pareil phénomène!

José ne le voyait plus que de loin en loin : — l'Isidra n'osait pas amener le brave homme avec elle chez la dame, de peur que celle-ci n'apprît leur situation irrégulière; Isidro ne se promenait plus avec les autres hospitalisés, — et, quand le maçon le rencontrait par hasard, il lui parlait avec respect, comme s'il pressentait en lui un futur représentant de cette autorité qui lui inspirait tant de pieuse vénération.

— Ça marche, ça marche, mon enfant... Continue de piocher les livres. Tu iras loin. C'est moi qui te le dis, moi qui ai vu de près les grands personnages...

Et il pensait à son propre fils, à son Pépin, qui maintenant avait sept ans, et qui avait déjà démoli plusieurs gamins du quartier. Cet enfant-là était doué d'une façon étonnante pour passer un croc-en-jambe et pour lancer une pierre droit au but; mais il appartenait à une autre race qu'Isidro : il avait dans les veines le sang de son père et il ne sortirait jamais de la classe où il était né...

Quand Isidro fut bachelier, la dame le prit chez elle. Il ne pouvait demeurer plus longtemps à l'Hospice, et les convenances s'opposaient à ce que ce futur savant vécût dans le galetas de sa mère. Il suivit, à l'Université, les cours de philosophie et de littérature. Il voulait être docteur, puis obtenir une chaire; et ensuite... Ensuite, on verrait bien jusqu'où il saurait s'élever.

La dame n'était pas moins charmée de sa bonne conduite que de son travail. Après le cours, Isidro accompagnait le professeur jusqu'à son domicile et prolongeait ainsi la leçon.

Ses maîtres, informés de son origine, le traitaient avec une bienveillance particulière.

De retour au logis, il s'enfermait dans sa chambre bondée de livres. Sa protectrice jugeait des progrès de son savoir par la quantité de volumes qui l'environnaient. La générosité de cette excellente femme était toujours prête à de nouvelles acquisitions, et Isidro, en pleine orgie d'étude, en usait largement. Un flot de bouquins envahissait sa chambre, et, après avoir encombré de leurs hautes piles tous les meubles, ils se répandaient jusque dans le corridor.

La dame, remplie d'admiration pour ce savant de dix-sept ans, qui n'avait pas encore une ombre de moustache, n'aurait point osé toucher un seul de ces volumes. Et pourtant, à voir Isidro plongé sans cesse dans la lecture, elle ne laissait pas de concevoir quelques inquiétudes. Que pouvaient bien dire ces livres-là? Sûrement, ils n'étaient pas tous en faveur de la religion et des bonnes mœurs. Dans la simplicité de son âme, elle acceptait la science comme une chose utile, puisque les hommes se réglaient sur elle et lui accordaient de grands honneurs; mais, au fond, elle la croyait dangereuse et elle ne pouvait pas se défendre d'une méfiance, d'une aversion instinctives. Ce brave garçon ne risquait-il pas de compromettre son salut? Hantée par cette appréhension, elle se coiffait de sa mantille, et, en robe noire, le chapelet au poignet, elle entrait dans la chambre de son protégé :

— Isidrin, mon enfant, tu vas te tuer de travail! Viens avec moi.

Et elle l'emmenait à la messe ou à la neuvaine, dans les paroisses où l'on annonçait des sermons de prédicateurs célèbres. Isidro fermait ses livres d'un air ennuyé; et il passait brusquement de la philosophie révolutionnaire, où il s'était jeté avec une ardeur de néophyte, à la dévotion étroite et fétichiste de cette pauvre vieille, qui ne refusait de croire à aucun miracle et qui nourrissait plus d'amour mystique pour les saints que pour Dieu. Du reste il acceptait cette sujétion sans effort et même avec un certain plaisir, afin de témoigner ainsi sa reconnaissance envers cette bonne âme qui l'avait tiré des bas-fonds de la société pour le transplanter dans un terrain plus salubre. Avec l'attitude grave et respectueuse d'un jeune

serviteur qui serait né dans la maison et qu'attacherait à sa maîtresse une affection déférente, il lui donnait le bras pour descendre ou pour monter les escaliers, l'escortait à l'église et lui procurait la meilleure place, celle d'où elle pouvait suivre l'office avec le plus de commodité.

Les parents de la vieille dame ne venaient plus la voir, froissés de la maternelle tendresse qu'elle accordait à l'étudiant. C'était un dépit d'héritiers qui se considéraient comme dépouillés par l'intrus, par « le fils de la femme de ménage », comme ils appelaient Isidro d'un ton méprisant. Lorsqu'il leur arrivait de se trouver nez à nez, dans la rue, au retour de l'église, avec la vieille et son protégé, celui-ci lisait la haine dans leurs regards. « Tu vas faire main basse sur le magot, voleur! » semblaient-ils lui dire des yeux. Ce qui ne les empêchait pas de lui sourire et de le féliciter doucereusement sur ses succès universitaires, comme s'ils avaient peur de se brouiller avec lui. D'ailleurs la parfaite santé de la dame paraissait narguer les soucis égoïstes de la famille.

— J'ai du temps devant moi, — répétait-elle gaiement à son protégé, quand elle lui parlait de son âge. — J'espère bien que je serai encore là pour te voir dans une belle situation et pour te faire épouser une demoiselle honnête et chrétienne, que je te chercherai moi-même. Et j'imagine que je tiendrai aussi tes enfants sur les fonts baptismaux.

— Puissiez-vous vivre de longues années! — répondait-il, les yeux mouillés par l'émotion.

Or, un soir, en revenant de l'Université, le jeune homme trouva la maison sens dessus dessous. La dame était au lit, les paupières closes, le front enveloppé de linges qui répandaient une odeur forte, la bouche livide, entr'ouverte par un râle douloureux. Elle était tombée tout à coup sur le parquet, frappée de congestion. Les médecins ahurissaient les domestiques, ordonnaient des remèdes désespérés; et les parents accouraient, avides, anxieux, effarés de la nouvelle.

Le lendemain, la dame mourut. La famille traita Maltrana, tout d'abord, avec une certaine courtoisie, et lui fit part des mesures prises pour l'enterrement. Tous ignoraient les dernières volontés de la défunte : ils avaient des égards pour

Maltrana, redoutant que celui-ci finalement ne restât le maître de tout. Quelques-uns même lui exprimèrent le désir de s'approprier certains meubles de la morte. Le jeune homme continua d'habiter la maison, assista aux inventaires qui se firent à la requête de la famille, surveilla les recherches, l'emploi des clefs, l'exploration des tiroirs qui n'avaient pas été ouverts depuis des années et qui répandaient leur contenu sur le parquet : — vieux linge, coupons d'étoffes fanées, objets desquels on ne se rappelait plus l'existence. — Les parents remuaient la maison de fond en comble et vidaient les meubles avec un tel désordre et une hâte si impatiente que l'on aurait cru avoir affaire à une bande de voleurs.

Deux semaines s'écoulèrent sans que l'on pût trouver le moindre papier qui manifestât les intentions de la défunte. La dame, confiante dans sa santé vigoureuse, n'avait point assuré le sort de son protégé : par crainte superstitieuse d'attirer la mort, si elle s'y préparait, elle avait différé d'un jour à l'autre le soin de faire son testament.

Alors l'attitude de la famille changea. On ne prit plus la peine d'appeler Maltrana, qui demeura dans sa chambre. Les parents inventorièrent pour leur propre compte, sans se soucier de lui. Quand ils l'apercevaient, leurs regards étaient durs et leurs paroles agressives, comme s'ils voulaient se venger en une seule fois des flatteries qu'ils lui avaient prodiguées et de la frayeur qu'il leur avait causée jusque-là.

Enfin l'ordre de quitter cette maison, qui n'était pas la sienne, lui fut signifié par un neveu de la dame, don Gaspar Jiménez, lequel avait été particulièrement odieux à celle-ci en raison de son égoïsme et de la médiocre loyauté qu'il avait prouvée dans certaines questions d'argent. C'était un sénateur, grand propriétaire de Castille, qui avait prononcé quelques discours pour la défense de la religion et pour la protection des blés, qui reprochait à tous les gouvernements d'être trop peu conservateurs, et déplorait que l'on n'envoyât pas au bagne quiconque osait soutenir le parti de l'impiété ou réclamer la libre introduction des céréales étrangères.

Maltrana écouta en silence la sonore déclaration de l'important personnage. « Le jeune homme n'avait plus rien à faire ici. La défunte ne s'était pas occupée de son avenir. Sans

donte, elle avait eu pour cela ses raisons; et, du reste, c'était déjà beaucoup de l'avoir tiré de sa condition misérable. Toutefois la famille, désireuse d'observer jusqu'au scrupule les intentions présumées de la défunte, avait résolu de lui fournir les moyens de terminer ses études. On lui donnerait donc, une fois pour toutes, trois mille *pesetas*[1]; après quoi, on cesserait toutes relations avec lui et on serait libre de tout engagement à son égard. Au surplus, il lui était loisible d'emporter ses livres; mais il devait vider les lieux au plus tôt... »

Et le personnage, après avoir tiré de son portefeuille trois billets de mille *pesetas* qu'il remit à « son jeune ami », non sans l'inviter à en signer un reçu, lui adressa une nouvelle harangue, toute farcie de bons conseils : « Maltrana devait attaquer la vie de front. La vie était une chose sérieuse; elle n'était pas un jeu. Jusqu'à présent, l'orphelin n'avait fait que jouer, que passer une douce existence aux côtés de cette dame qui était une sainte... » Et ici le sénateur fit un grand salut à la sainte, digne du plus profond respect pour avoir trépassé sans laisser de testament.

— Mais, à présent, il faut travailler, jeune homme! Trois mille *pesetas* sont un petit capital. D'autres, devenus millionnaires, ont commencé avec moins.

Après ces bons conseils, don Gaspar, premier marquis de Jimenez, — titre pontifical qu'un prélat lui avait fait obtenir grâce à quelques offrandes bien marchandées pour le denier de Saint-Pierre, — daigna serrer la main d'Isidro, en lui recommandant une fois encore de déguerpir au plus vite.

Maltrana s'en alla avec tous ses livres dans une *casa de huespedes*[2], voisine de l'Université, où logeaient quelques-uns de ses camarades. La vie d'étudiant fut pour lui une révélation des plaisirs de ce monde.

Quelquefois, l'après-midi, il se rendait à la *Sacramental de San Martin*, cimetière beau et paisible comme un verger, fermé depuis quelques années, mais où la défunte dame possédait une concession à côté de son époux. Il était le seul qui

1. La *peseta* vaut un franc.
2. Maison meublée.

visitât la tombe. Les parents, occupés à se partager l'héritage et se menaçant de procès les uns les autres, ne pensaient guère à remplacer par une plaque de marbre le morceau de toile cirée aux lettres de carton doré qui recouvrait la sépulture. Ce cimetière de roman, avec ses groupes de cyprès droits, avec ses colonnades orientales et ses massifs de roses, éveillait chez le jeune homme une tendre mélancolie et faisait revivre dans sa mémoire la figure de sa protectrice.

Mais, lorsque Maltrana rentrait, à la nuit, dans l'un des cafés, proches de l'Université, où se réunissaient les joyeuses bandes d'étudiants pour s'y faire bercer par des concerts de piano et de cornet à piston, cette humeur-là se dissipait aussitôt.

— La vie est gaie, — déclarait-il sentencieusement ; — il faut donner à la vie un sens hellénique !

Et l'hellénisme du pauvre garçon consistait à fumer, à boire de petits verres de marasquin, — unique liqueur que tolérât son palais de débauché grec, — à envoyer des poulets en vers classiques aux couturières ou aux filles galantes qui passaient la soirée au Café de Pelaez ou bien au Café de l'Université, et à disparaître une demi-heure en compagnie de quelque malheureuse qui faisait les cent pas sur le trottoir.

Ces joies helléniques n'empêchèrent point Maltrana de poursuivre ses études avec le même profit. Sa mère exigea qu'il continuât de vivre dans la *casa de huespedes* : car un savant comme lui ne pouvait habiter un taudis de la banlieue, pêle-mêle avec des gâcheurs de plâtre, avec des ouvriers de la ville et avec des vagabonds ; que diraient ses amis?... La pauvre mère qui, à la mort de la dame, avait vu tomber une partie de ses illusions, s'entêtait plus que jamais à vouloir faire de son fils un homme supérieur. Pourtant sa confiance n'était plus la même : elle commençait à concevoir des doutes sur l'avenir d'Isidro, en le voyant privé d'appui. Qui sait s'il ne s'arrêterait pas à mi-chemin, trop faible pour atteindre le but?

La vie était devenue de plus en plus dure pour elle. José demeurait des semaines entières sans travail. Pépin, âgé maintenant de quatorze ans, était un si mauvais garnement que les voisins l'avaient surnommé « Barabbas ». Chaque mois,

l essayait un nouveau métier; mais on le mettait toujours à la porte, parce qu'il était le plus insolent des apprentis.

La pauvre mère, pour gagner quelque argent, avait dû entrer au service d'une blanchisseuse. Par les froides matinées de décembre, elle descendait au bord de la rivière, défaillante de faim; et son misérable corps, qui n'avait plus que la peau sur la carcasse, tremblait au contact de l'eau glacée.

Un jour, Barabbas se présenta chez son frère et lui dit tranquillement que leur mère était à l'hôpital. Elle avait un refroidissement, ou une pneumonie, ou quelque autre chose de ce genre-là. Tout ce que le voyou sut dire, c'est qu'elle était fort malade et que, pour l'emmener, deux femmes du pavoir avaient dû la soutenir par les bras.

Maltrana courut voir la malade, qu'il trouva au lit, les pommettes en feu, les lèvres violacées, les mains brûlantes, avec le râle de la congestion pulmonaire dans la gorge. Le jeune homme, se rappelant l'argent qu'il avait encore chez lui, eut honte de laisser sa mère dans la salle commune, si triste, si nue : il la fit transporter dans une chambre particulière, se chargea de tous les frais. Et il passa les après-midi à côté d'elle, écoutant ses conseils et la confirmant dans ses espérances. La malheureuse suppliait son fils de ne pas abandonner José ni Pépin, quand il serait parvenu lui-même à une haute situation. Cet homme avait été bon pour elle, l'avait aidée vaillamment aux heures les plus pénibles : Isidro devait respecter comme un père celui-ci qui l'avait aimée plus que l'autre... que le légitime.

Elle mourut trois mois plus tard, après avoir ouvert une large brèche dans le modeste capital de Maltrana.

Non, décidément, la vie n'était pas gaie, la vie avait perdu son sens hellénique...

II

Sous l'influence de la tristesse, le jeune homme examina sa situation. Il y avait urgence pour lui à s'engager dans une voie nouvelle. A peine lui restait-il quelque argent pour continuer ses études. Il avait encore besoin d'une année pour

sa licence, de deux années pour son doctorat. Mais, quand il aurait obtenu le diplôme, que ferait-il? A quoi bon être docteur? Il avait déjà vu bien des choses et savait à quoi s'en tenir. Comme toutes les institutions sociales, l'Université n'était qu'un leurre. Il concourrait pour une chaire : ses camarades l'admireraient; quelque professeur bourru lui donnerait sa voix; mais, en fin de compte, il n'arriverait à rien. Les solitaires comme lui, ceux qui n'avaient pas de protecteurs, pas de soutiens, étaient désarmés dans la lutte quotidienne. Son destin, à lui, était de succomber.

Il aimait la science pour elle-même, pour les joies qu'elle assure, pour l'égoïste volupté de savoir : vive la science libre! Que lui importait ce certificat d'instruction, cet inutile parchemin dont la conquête lui coûterait deux années de misère? Pour être philosophe, pas n'était besoin de prendre des grades. Les grands hommes vénérés par lui n'avaient jamais été professeurs, n'avaient possédé aucun titre académique. Schopenhauer, son idole du moment, se gaussait de la philosophie qui pérore en chaire. Maltrana voulait être un penseur indépendant, voulait être un écrivain.

En conséquence, il résolut de se lancer dans le monde. Ce philosophe imberbe avait alors dix-neuf ans. Il était de taille médiocre; il avait le teint d'un brun olivâtre, et son front bombé semblait peser sur la partie inférieure de son visage; ses yeux fendus obliquement, sa moustache naissante, aux poils rares et pâles, prêtaient à sa physionomie un caractère asiatique; mais les pupilles brillantes révélaient une intelligence ouverte et atténuaient l'inquiétant exotisme de cette figure.

Il cessa de fréquenter les petits cafés d'étudiants, vécut au centre de la capitale, s'attacha successivement à telle ou telle de ces coteries qui forment la tumultueuse et ingouvernable république des lettres.

L'après-midi, à l'*Ateneo*[1], il lisait les revues étrangères, pour se tenir au courant des progrès que faisait la pensée universelle et pour clouer certains camarades ignares, lesquels, sous prétexte qu'ils avaient publié quelques vers dans les jour-

1. Cercle littéraire et scientifique.

aux, prétendaient éblouir le malheureux « inédit ». En outre, continuait d'acheter des livres. Malgré sa pauvreté, il ne ouvait se défaire de cette habitude prise au temps de son pulence. Il supprimait des repas, continuait à mettre des ottines usées, pour acquérir un livre nouvellement venu de aris. Néanmoins la bibliothèque qu'il s'était formée naguère, vec l'aide de sa protectrice, allait diminuant peu à peu, par es innombrables combinaisons du brocantage. Il vendait cerains volumes pour en acquérir d'autres. Tous les bouquinistes onnaissaient ce jeune homme qui faisait avec eux de perpéuels échanges et qui riait lui-même des résultats obtenus. inq philosophes célèbres, dont les feuillets étaient un peu éfraîchis, valaient un romancier moyen, duquel on venait de ouper les pages; trois poètes fameux équivalaient à un traité e sociologie, grossière compilation de banalités qui traînaient artout...

Maltrana passait les nuits au Café de Fornos [1], en companie de génies futurs, tous aussi inconnus que lui-même, et éanmoins persuadés que l'histoire aurait beaucoup à s'occuper 'eux. Quelques-uns, encore plus jeunes que lui, n'avaient ien écrit du tout; mais ils proclamaient leur ferme résolution e produire des œuvres immortelles. Extérieurement, ils se nodelaient tous sur un certain type convenu, portaient les heveux longs, se coiffaient de grands chapeaux, arboraient 'amples cravates qu'ils laissaient flottantes ou qu'ils enrouaient un nombre incalculable de fois sur un col de chemise nontant jusqu'aux oreilles.

Le prurit littéraire affectait chez eux des formes rageuses ui effarouchaient Maltrana. Ces jouvenceaux savaient tout, omme si, dès la mamelle, ils eussent commencé à feuilleter eur premier livre. Les jugements proférés par eux toniruaient, terribles, inexorables dans leur concision, capables e faire trembler d'épouvante les tables du café. Presque tous es écrivains espagnols étaient des « moules », des « huîtres », es « mollusques ». Puis, trique en main, on passait la fronière. Zola? Un portefaix, sans le moindre talent... Victor Iugo? Un monsieur fort éloquent, mais poète, non pas!...

1. L'un des grands cafés de Madrid, dans la rue d'Alcalá.

Lamartine? Un pleurnicheur qui, lui non plus, n'entendait rien à la poésie... Musset? Celui-là valait un peu mieux. Mais les vrais, les seuls poètes, c'étaient ceux que les « jeunes » avaient adoptés. Les yeux blancs, tout émus d'admiration, ils citaient une ribambelle d'écrivains dont l'obscurité et l'infécondité constituaient le principal mérite, les plaçaient au-dessus des auteurs célèbres, « de ces auteurs qui s'avilissent, disaient-ils, en cherchant à être compris de tout le monde, même de la misérable populace et de la répugnante bourgeoisie ».

Maltrana finit par se fatiguer de ce cénacle. D'ailleurs les génies le voyaient plutôt d'un mauvais œil, à cause de certaines mystifications que lui permettait sa culture. Il inventait parfois des livres et des auteurs, et, à la dernière minute, quand les génies avaient donné dans le traquenard, avaient amplement célébré les beautés et critiqué les défauts d'une œuvre qui n'existait pas, il leur avouait qu'il s'était moqué d'eux.

Un des habitués du lieu voulut lui rendre service :

— Ici — dit-il à Maltrana — ne viennent que des fruits secs. Je te présenterai dans un Olympe d'écrivains supérieurs, de vrais, de grands poètes, qui ont débuté avec un succès réel.

Maltrana fréquenta donc ce nouveau cénacle, qui se réunissait l'après-midi dans une brasserie. Le fils de l'Isidra se sentit fort intimidé, lorsqu'il se vit en relations avec des marquis poètes, avec des jeunes gens apparentés à de hauts personnages. Ils avaient tous une mise très recherchée, suivaient la mode dans ses pires exagérations. Leurs chevelures plates, luisantes de cosmétique, étaient la seule marque visible de leur passion pour la littérature.

— Corps de dandy et tête d'artiste, — expliqua l'un d'eux à Maltrana, dans une formule qui résumait les principes de leur toilette.

Le silence admiratif avec lequel le néophyte écoutait leurs discours éveilla d'abord une certaine sympathie en sa faveur. Une fois, celui-ci osa parler à son tour de la poésie grecque, fit la critique d'Aristophane et de ses comédies, avec autant d'aisance que s'il s'agissait d'un camarade. Les dandys manifestèrent leur enthousiasme : « Très curieux! très intéressant! » Et, pour la première fois, ils le regardèrent avec attention, remarquèrent ses yeux profonds et ses paupières lourdes.

L'un d'eux loua même sa laideur mâle, ses cheveux rebelles, et lui trouva quelque ressemblance avec Beethoven.

Maltrana ne tarda pas à comprendre le peu de valeur de ces dandys artistes. Un seul méritait d'être honoré, le plus vieux, le maître, auteur de grand talent, mais toujours mélancolique : on eût dit que les défaillances de sa vie pesaient sur son caractère et l'assombrissaient d'une incurable tristesse.

Ces messieurs passaient leurs soirées dans ce que l'on appelle « le grand monde », c'est-à-dire dans les salons que fréquentaient leurs familles ou dans les loges de l'aristocratie. Les femmes avaient confiance en eux, leur parlaient avec le sans-gêne que donne l'absence de tout péril. Quant à leurs réunions à la brasserie ce n'était qu'une prolongation des médisances féminines : ils se complaisaient à commenter entre eux, avec une hostile délectation, les défauts cachés des dames les plus célèbres, comme si les faiblesses et les misères d'un sexe ennemi leur eussent été un sujet de joie.

Tous étaient raffinés, subtils, dégoûtés de la vile matière, de l'existence odieusement prosaïque et des émotions violentes. Ils publiaient des volumes de vers où les pages blanches étaient plus nombreuses que les pages imprimées. Chaque strophe y était protégée par plusieurs feuillets vierges, comme une fleur de serre qui se flétrirait au vent de la rue.

Ils avaient en abomination l'impiété des masses et toutes les réalités de la vie vulgaire; ils se proclamaient à la fois catholiques, anarchistes et aristocrates, se vantaient d'être des « âmes initiées ».

A vrai dire, ils n'avaient pas beaucoup d'idées sur la religion; mais ils dissertaient avec une subtilité contrite sur le péché secret ou sur la volupté du repentir que suit la récidive. Ils trouvaient de la distinction à la vieille liturgie romaine, et ils intitulaient leurs microscopiques poésies *Psaumes*, *Litanies* ou *Novénaires*.

D'autres écrivaient des comédies satiriques sur les mœurs de la haute société, qui étaient les leurs, des pièces de théâtre auxquelles le couturier collaborait avec le dramaturge. « Il faut flageller! » criaient les auteurs sur un ton farouche. Et Maltrana pensait en souriant : « Très bien! Mais eux, qui les flagellera? »

Il se dégoûta vite de ces âmes trop « initiées » et il ne mit plus les pieds à la brasserie. Il était las de ces camaraderies stériles, et d'ailleurs il avait épuisé les derniers *douros*[1] qui lui venaient de sa protectrice. Bon gré, mal gré, il devait maintenant songer à la conquête de son pain.

Désormais ses amis ne le virent plus qu'à l'Ateneo, plongé dans la lecture des revues, ou à la Bibliothèque nationale, faisant des recherches pour un vieil érudit, membre de l'*Academia de la Historia,* qui le chargeait de cette besogne moyennant une minime rétribution. Mais la mort de l'érudit le priva de cette faible ressource, et, à la fin, après avoir roulé d'une *casa de huespedes* à une autre, après avoir vendu les derniers débris de sa petite bibliothèque, il se trouva réduit à gravir la côte des *Cuatro Caminos* et à se réfugier dans la rue des Artistes, chez son beau-père. Là il partagea l'unique et sordide mansarde que José habitait avec le petit Pépin, lequel était alors apprenti maçon.

Maltrana était donc revenu dans ce faubourg de misère, d'où l'avait tiré la charité de la vieille dame, et il y était revenu plus nécessiteux, plus désemparé que ne l'étaient les rudes manœuvres condamnés à la peine du travail corporel. Comme il n'y avait qu'un lit dans la mansarde, il devait attendre, pour se coucher, que son beau-père et son demi-frère s'en fussent allés au travail; et c'était seulement à l'aube qu'il pouvait s'étendre sur le matelas encore chaud, qui gardait les empreintes des deux autres corps. Il dormait la plus grande partie de la journée, et, le soir, il reprenait le chemin de Madrid, à l'heure où les ouvriers fatigués regagnaient leur gîte.

Il était vaguement attaché à la rédaction d'un journal socialiste qui n'avait guère d'abonnés et qui ne payait guère ses rédacteurs. Du reste, il n'était pas même rédacteur en titre, et sa situation, mal définie, aurait été plutôt celle d'un parasite, s'il y avait eu là fréquemment quelque chose à manger. Le propriétaire-directeur, don Cristobal, qui était un brave homme et qui lui trouvait de l'intelligence, l'aurait volontiers pris comme

1. Le *douro*, pièce d'argent, vaut cinq francs.

reporter, avec des appointements pareils à ceux que touche un gardien d'octroi. Mais, la première fois qu'on le chargea de raconter un fait divers, — l'incendie d'un hangar dans la banlieue, — le candidat journaliste passa la moitié de la nuit à barbouiller et à déchirer vingt feuilles de papier, et, finalement, il dut transmettre la besogne à un jeune voyou qui faisait les courses et qui ne pouvait écrire une ligne sans fautes d'orthographe. Quand on lui donnait des télégrammes à amplifier, il les rédigeait en moins de mots que n'en avait l'original. Un jour qu'en l'absence du directeur on lui avait confié l'article de fond, il emplit trois colonnes d'une prose raisonneuse et froide où, après avoir critiqué et discuté toutes les institutions politiques, il aboutissait à conclure ingénument que les idées défendues par le journal socialiste étaient aussi mauvaises que celles dont le régime conservateur était l'expression.

Suivant Don Cristobal, Maltrana était « un mancenillier du savoir » : il tuait tout ce qu'il couvrait de son ombre. On cessa donc de lui assigner une tâche définie, et on lui laissa la liberté d'écrire à sa guise. Il publia ainsi trois articles : l'un, sur Ruskin et le beau dans les arts; un autre, sur Nietzsche et l'impérialisme; le dernier, sur les harmonies et les discordances qui existent entre le socialisme et les doctrines de Darwin et de Hæckel. Plusieurs mois après, on riait encore, à la rédaction, de ces colonnes de prose épaisse et grise, que personne n'avait lues jusqu'à la fin. Don Cristobal affirmait avec une flegmatique gravité que le journal avait failli en mourir, et que les lecteurs se mettraient sûrement en grève, si on publiait encore un article de même acabit dans une feuille où l'indispensable condition pour plaire à la clientèle était d'appeler « mufle » le président du conseil et de calomnier les mères des messieurs assis au banc des ministres.

Maltrana, déclaré inutilisable, perdit ainsi tout espoir de conquérir les quinze douros mensuels qu'on lui avait fait entrevoir; mais il n'en continua pas moins de venir chaque soir au journal : où serait-il allé? Là, du moins, il trouvait un abri, du papier, des plumes, de l'encre, des auditeurs qui s'amusaient de ses paradoxes, et même, quelquefois, l'aubaine d'un souper imprévu.

Presque toujours, lorsqu'il arrivait au bureau, la salle de rédaction était encore déserte. Il profitait de cette solitude et de la lumière électrique pour travailler à quelque traduction que lui avait repassée un ami, chargé lui-même de ce labeur par l'écrivain qui devait signer l'œuvre. Mais, comme le futur signataire se réservait une moitié du prix que payerait l'éditeur, et comme l'ami se réservait encore la moitié de l'autre moitié, la rétribution, par le fait des intermédiaires, parvenait au traducteur véritable avec un tel déchet que le pauvre Maltrana, après avoir écrit huit heures, enviait les sept réaux[1] gagnés par son frère Pépin comme simple goujat. Et pourtant il s'estimait heureux quand il avait à faire une traduction.

Ce travail était son unique moyen d'existence un peu régulier. L'argent d'une longue séance de traduction représentait un repas qu'il prenait, à la nuit, dans une taverne fréquentée par les rédacteurs, jeunes journalistes à la maigre solde, mais à la luxuriante chevelure et à la flottante cravate, qui parlaient mal de tout le monde, et qui, par ces aigres propos, entretenaient l'impatiente espérance d'une heure de célébrité.

Lorsqu'il n'avait pas de traduction à faire, il se plongeait dans la lecture, avec le faible espoir d'une de ces surprises qui, de temps à autre, venaient heureusement mitiger son jeûne forcé. Quelquefois on voyait entrer au bureau du journal tel ou tel coreligionnaire des environs de Madrid, qui, afin de laisser aux rédacteurs un bon souvenir de sa visite, s'écriait d'un ton allègre :

— Allons! qu'on fasse venir pour ces jeunes gens le café... et tout ce qui leur plaira.

Et les jeunes gens dévoraient la rôtie chargée de beurre, épuisaient jusqu'à la dernière goutte le liquide noir de la cafetière, et le lait du petit pot, puis allumaient le cigare d'un demi-réal, dernier et suprême témoignage de la générosité du visiteur. Alors Maltrana, ivre de café et de beurre, voyait tout en beau, à travers la fumée bleue du tabac, et il se lançait dans d'interminables dissertations de philosophie transcendantale sur la littérature et sur l'esthétique, avec une véhémence dont le coreligionnaire demeurait ébaubi, devinant chez ce jeune

1. Le réal vaut 0 fr. 25.

orateur un futur grand homme et, qui sait? peut-être un de ceux qui prendraient en main le pouvoir, lorsque sonnerait l'heure du parti socialiste.

Les nuits où faisait défaut ce secours extraordinaire, Maltrana, la tête entre les paumes, avec une revue étrangère étalée devant lui, suivait du coin de l'œil, anxieusement, les allées et venues de don Cristobal, bonhomme tout rond et paternel, dont les seules préoccupations étaient son journal, la révolution trop lente à se faire et l'envie de voir les autres reconnaître les sacrifices qu'il renouvelait sans cesse pour « l'idée ».

— Homère, une cigarette?

« Homère », c'était Maltrana : — les jeunes gens de la rédaction, jaloux de sa culture, qui souvent les humiliait, l'avaient affublé de ce surnom, un soir que le jeune homme, sans songer au milieu dans lequel il se trouvait, leur avait récité en grec un long passage de l'*Iliade*. — « Homère » acceptait avec reconnaissance les cigarettes de don Cristobal, qui l'aidaient à patienter jusque vers minuit. C'était le moment où celui-ci se sentait parfois l'estomac creux, et il avait alors la charité de supposer que ses jeunes collaborateurs éprouvaient les mêmes tiraillements. Aussi faisait-il venir du restaurant voisin, tantôt un plantureux ragoût de mouton aux haricots, tantôt un énorme poêlon de morue aux pommes de terre ; et, aux yeux de Maltrana, ce poêlon avait la splendeur d'un astre, parmi les nuées de journaux qui encombraient la table et sous la froide clarté des ampoules électriques.

— Eh bien, — disait don Cristobal, — qui de vous me tient compagnie?... Qu'on apporte du pain et du vin pour tout le monde!... Toi aussi, mon petit « Homère », approche-toi et mets la patte au plat. A ton âge, on a bon appétit, et j'imagine que ton dîner est déjà loin.

Le petit « Homère » mettait la patte au plat, d'abord avec timidité ; mais les premières bouchées éveillaient le tigre endormi dans son estomac, et, pour en apaiser la voracité, il jetait au fauve, en toute hâte, le plus de nourriture qu'il pouvait, craignant d'être déchiré par le monstre, s'il tardait seulement une minute. Don Cristobal s'amusait de cette fringale dévorante. Ah! la jeunesse! Quel bonheur d'avoir un estomac

pareil! Rien que de voir quelqu'un manger ainsi, cela ouvrait l'appétit du « patron » : Maltrana était son apéritif.

Quand le poêlon était parfaitement nettoyé, Maltrana buvait deux grands verres de vin et commençait à parler politique, ce qui ne lui arrivait jamais en d'autres circonstances. La plénitude de l'estomac et l'heureuse digestion lui faisaient partager sans réserve les illusions et les espoirs de ceux qui l'entouraient. « Notre tour » viendrait, et alors, ou bien il n'y avait ni justice ni pudeur, ou bien Don Cristobal serait ministre dans le premier gouvernement qui se constituerait. A quoi don Cristobal répondait en repoussant cet honneur avec une modestie souriante. Mais Maltrana, pour l'encourager, se faisait à lui-même sa part dans le triomphe du parti. Lui aussi, que diable! il serait quelque chose! Il n'était pas exigeant : il se contenterait d'exercer la dictature sur l'Instruction publique et sur tout ce qui s'y rapportait.

Et « Homère » décrivait l'entrée qu'il ferait à la Bibliothèque nationale, le lendemain de la révolution. Devant le dictateur, assisté d'un bataillon de fédérés, tous les employés étaient amenés en masse. Les bibliothécaires, qui le connaissaient bien pour avoir eu avec lui maintes altercations, tremblaient dans leur peau : ils allaient payer enfin les mensonges commis par eux toutes les fois qu'on leur demandait un ouvrage moderne, mensonges qui, d'habitude, consistaient à répondre, soit que le livre n'existait pas sur les rayons, soit qu'il était aux mains d'une autre personne, — pour forcer les gens à ne lire que des œuvres rances, d'inutiles traités d'érudition, d'ennuyeux bouquins qui dégoûtaient le public, et lui ôtaient l'envie de s'instruire... Bref, on chargeait de chaînes tous ces suppôts de l'ignorantisme, on leur faisait descendre le perron à coups de crosse, et on les pendait sans miséricorde aux arbres de l'avenue des Récollets, avec un écriteau attaché sur la poitrine et qui portait en grosses lettres : « Traîtres à la culture et fauteurs de la barbarie politique. »

Ensuite, toujours escorté de son bataillon, « Homère » se rendait au Musée du Prado, mandait devant lui tout le personnel et prononçait un discours à faire dresser les cheveux sur la tête. Le moment était venu de mettre fin à l'éternelle farandole, à l'interminable travail de classification, aux amé-

nagements nouveaux qui condamnaient à un perpétuel vagabondage les œuvres d'art, désorientaient le public et obligeaient les visiteurs à errer d'une salle à une autre comme dans un labyrinthe. Au premier qui changerait de place un tableau ou une statue, une balle dans la cervelle!... Était-ce compris?

Autre mesure de salubrité révolutionnaire : on fermerait à tout jamais le Théâtre Royal. Vive la musique! à bas l'opéra! Les aristocrates pouvaient causer à l'aise dans leurs salons sans accompagnement d'orchestre, exhiber leurs bijoux sans prendre l'art pour montre de leur luxe. Quant aux ci-devant portefaix qui gagnent des millions parce qu'ils ont quelque oiseau rare dans la gorge, et aux demoiselles qui, habillées de robes blanches, la chevelure dénouée sur les épaules, font les folles parmi les roulades et les vocalises, on les prierait de retourner à leur ancien métier, au crochet ou à la machine à coudre; et, s'ils s'avisaient d'usurper encore le titre d'artistes, on leur appliquerait l'article du code qui punit le faux en matière d'état civil. Mais les musiciens sans ressources, les chanteurs modestes et fervents, seraient entretenus aux frais de l'État et donneraient, chaque soir, dans l'un des dix quartiers de la capitale, selon un ordre de roulement rigoureusement établi, des concerts gratuits auxquels la population serait tenue d'assister.

Outre ces réformes urgentes, mais d'ailleurs accessoires, « Homère » entreprendrait la grande, l'essentielle réforme, celle qui consisterait à soumettre à un examen général tous les maîtres d'école et à contrôler la « mentalité » de tous les professeurs, mais avec une sévérité implacable, comme devant le tribunal de l'inquisition. Des professeurs d'université seraient envoyés dans des écoles de hameaux; la plupart des instituteurs de campagne seraient mis à la réforme, avec un morceau de terre inculte qu'on leur donnerait à défricher, pour fournir à leurs véritables aptitudes l'occasion de se développer utilement. Par contre, nombre de malheureux pleins de talent, qui hésitaient devant les nombreuses avenues de la vie, ne sachant quel chemin prendre, entreraient dans l'enseignement public, lequel serait élevé en dignité et deviendrait la première fonction nationale. Le plus humble maître d'école serait mieux payé qu'un chanoine.

Tel était le programme qu' « Homère », parmi les éclats de rire de ses camarades, exposait pour le jour où « le parti » arriverait au pouvoir. D'ailleurs il était modeste, laissait aux grands hommes de « l'idée » le soin de résoudre d'autres problèmes tels que celui de l'estomac et celui de la conscience. A chacun son rôle! Sa tâche, à lui, c'était de polir l'intelligence nationale; et, une fois que la machine à déniaiser fonctionnerait bien, quiconque, à vingt ans, n'aurait pas profité des facilités offertes à tous pour acquérir la culture, serait impitoyablement expulsé du territoire de l'Espagne et déporté en Afrique, afin d'y peupler le désert.

Un peu avant l'aube, le terrible dictateur quittait le bureau de rédaction et retombait tout d'un coup dans la brutale réalité. Il endossait son macfarlane, d'un noir devenu rougeâtre, se coiffait de son vieux couvre-chef au ruban graisseux, et, les pieds chaussés de bottines aux talons élimés, aux semelles percées, aux empeignes déchirées, le cou serré dans un faux-col haut et dur, mais éraillé sur les bords et jauni par un trop long usage, avec une ample cravate, de couleur voyante, qui dissimulait imparfaitement la chemise sale, il descendait dans la rue.

Le froid du matin s'insinuait à travers ses vêtements trop minces et ravivait son appétit. Déjà les ròties au beurre ou la morue aux pommes de terre étaient loin; et, si Maltrana possédait quelques sous, il entrait dans une petite chocolaterie, pour y prendre une tasse de *soconusco*[1]. Il s'asseyait contre le mur lambrissé d'*azulejos*, devant les vitrages qu'on laissait ouverts comme pour faire crever de la pneumonie les voyous blottis autour des premières tables, trempait des échaudés dans le liquide fangeux qu'un garçon apportait devant lui, puis se mettait en route pour les Cuatro Caminos.

Madrid s'éveillait. Par la large rue de Bravo Murillo commençaient à descendre vers la ville les ouvriers les plus matineux. Les chariots de la *Sierra*, aux lourdes roues et à la bâche noire, tanguant comme de sombres barques, arrivaient

1. Excellent chocolat qui vient du Guatemala. Mais, en pratique, on donne ce nom à un chocolat quelconque, de même que, chez nous, dans les cabarets, on appelle « moka » le pire café.

de Fuencarral, d'Alcobendas ou de Colmenar, remplis de vivres frais pour l'approvisionnement des marchés : — légumes, paniers d'œufs, fromages blancs, grappes de poulets et de lapins domestiques.

Avec ces grandes voitures, il y en avait de plus petites, traînées par des ânes dont les maîtres dormaient tranquillement, sûrs qu'à cette heure ils n'auraient pas à se garer pour laisser le passage aux tramways. C'étaient des carrioles de chiffonniers qui venaient de Bellasvistas et de Tetuan, des faubourgs de l'Almenara, de Frajano et des Carolinas.

A mesure que Maltrana remontait vers les Cuatro Caminos, l'invasion des chiffonniers se faisait plus dense, et le jour croissant permettait de mieux distinguer les véhicules et ceux qui étaient censés les conduire. Les légères carrioles, en forme de caisses, étaient pour la plupart découvertes et peintes en bleu vif, avec un ovale rouge où était inscrit le nom du propriétaire. Quelques-unes aussi étaient noires comme des corbillards, avec des bâches faites de vieux manteaux en toile cirée ; mais, dans tous les cas, elles étaient sales, grinçantes, mal ajustées sur leurs essieux.

Les chiffonniers trop pauvres pour avoir une carriole marchaient à côté d'un bourriquet dont les pattes étaient cachées par les grands couffins de paille destinés à recevoir les ordures. Quant aux matrones du crochet, elles passaient droites sur leurs baudets qu'elles excitaient avec un bâton, les épaules couvertes d'un foulard rouge dont les pointes flottaient en arrière, la face barbouillée de crasse, les yeux chassieux et brûlés par l'alcool, les mains noires mais enrichies de bagues fausses qui reluisaient comme des parures africaines.

Les ânes, fidèles compagnons des chiffonniers, étaient des bêtes petites et malpropres, d'une malice presque humaine. Rarement ils cherchaient leur nourriture à la campagne : ils préféraient se garnir la panse avec les *garbanzos* [1] restant des pot-au-feu de Madrid, mâchaient dans leurs auges ce qui avait passé la veille par les cuisines de la ville ; et cette alimentation d'animaux civilisés semblait aviver leur intelligence. Jamais

1. Sorte de pois chiches, dont les Espagnols font une grande consommation.

ils n'avaient senti ni le froid contact des ciseaux ni le bienfaisant frottement de l'étrille. Leur peau n'était qu'une croûte; leur dos n'avait plus un poil; leurs pattes de devant étaient couvertes de longues laines qui leur donnaient l'air d'être vêtues de pantalons.

Ainsi passaient, passaient les chiffonniers, avec leurs carrioles et leurs bêtes, telle une horde préhistorique talonnée par la faim et poussée en avant par l'âpre désir de vivre. Les animaux trottaient, cherchant à se devancer les uns les autres, comme s'ils flairaient là-bas les restes de tout un jour de vie civilisée, les abondants rebuts dont se sustentaient les misérables peuplades campées autour de la grande ville.

En approchant des Cuatro Caminos, Maltrana ralentissait le pas. Pourquoi se presser? Il était de bonne heure; un jour violacé filtrait avec peine entre les brumes basses qui flottaient à la hauteur des toits : José et Pépin occupaient encore l'unique lit de la mansarde. Le jeune homme, arrivé près du bureau d'octroi, échangeait le bonjour avec quelques employés, qui le connaissaient pour le voir passer là, matin et soir; et, s'il n'y avait pas trop de besogne, le receveur faisait avec lui un bout de causette.

— Eh bien, ami Maltrana, comment va la politique? Est-il vrai que le ministère soit sur le point de tomber?

— Peut-être. On en parlait, au journal.

— Et qu'est-ce que les gros bonnets disent de la situation?

« Les gros bonnets », c'étaient les faméliques rédacteurs de la feuille socialiste, ceux qui fabriquaient l'article de fond et les informations politiques, pauvres diables en qui le receveur voyait les dépositaires du secret national, les prophètes de l'avenir.

— Les gros bonnets, — répondait le jeune homme avec un peu d'embarras, parce qu'il lui répugnait de mentir, — disent que ça va très bien pour nous et que le temps n'est pas loin où viendra notre tour.

— Moi aussi, le crois!

Quelquefois, tandis que Maltrana et le receveur conversaient de la sorte, un vieil homme se détournait de sa route et s'approchait du bureau. Cet homme portait sur l'épaule un sac vide, mais il marchait courbé, comme s'il avait pressenti

le poids de la charge future. Ses chaussures, trop grandes pour ses pieds, se relevaient au bout; son pantalon de panne était fixé à la taille par une corde de sparte ; sa chemise ouverte laissait voir une toison de poils blancs et une peau parcheminée qui recouvrait un cou aux tendons saillants ; un paletot à larges basques et un chapeau informe complétaient ce pitoyable accoutrement. La partie des joues caressée par le rasoir était le seul endroit de son visage qui ne fût pas crasseux. Toutefois, dans sa face rasée et dans ses petits yeux clignotants, abrités par des sourcils gris et touffus, étincelait une ruse qui avait quelque chose d'ecclésiastique. Le vieillard saluait le receveur et dévisageait Maltrana.

— N'es-tu pas Isidro, le petit-fils de *la Mariposa*[1] ? — demandait-il au jeune homme.

— Oui, mon brave Coleta. Tu me reconnais? Tu n'es pas encore dans les vignes du Seigneur?

Domingo Rivero, surnommé *Coleta*[2], était le plus pauvre de tous les chiffonniers. Il ne possédait ni carriole, ni âne, ni maison : il avait tout bu. Sa femme était morte, et, quand il parlait d'elle, ses yeux se mouillaient, sans doute au souvenir des taloches qu'il lui avait administrées libéralement. Il vivait maintenant avec « la Soûlarde », la plus sale et la plus paresseuse des chiffonnières qu'il y eût depuis Bellasvistas jusqu'à Fuencarral : — un dragon qui rendait au veuf avec usure les raclées dont celui-ci avait jadis régalé sa légitime. — Ils habitaient une espèce de poulailler, au fond d'une cour où s'entassaient les immondices.

— Et tu fais toujours le monsieur à Madrid? — reprenait Coleta. — Tu continues à écrire dans les journaux? Tu gagnes de l'argent gros comme toi?... Paies-tu un verre?

Mais le « monsieur », qui n'était pas en fonds, et qui d'ailleurs se souciait peu de se montrer au cabaret en compagnie du vieil et sordide ivrogne, invoquait n'importe quel prétexte pour se dispenser de la « politesse » et poursuivait son chemin vers la rue des Artistes.

D'autres fois, c'était le père Polo, surnommé Zarathustra

1. « La Papillonne. »
2. C'est le nom de la petite queue de cheveux à laquelle les *toreros* attachent la *moña*.

par Isidro, qui arrêtait sa carriole et qui interpellait le jeune homme :

— Je suis bien aise de te rencontrer. Ta grand'mère m'a donné une commission pour toi. « Si tu le vois, m'a-t-elle dit, recommande-lui de venir. Il y a bien longtemps qu'il n'est pas monté aux Carolinas. »

« Zarathustra », vieillard de quatre-vingt-douze ans, ressemblait au Père Éternel. Il avait une grande barbe d'argent qui mettait une auréole de flocons blancs autour de sa face rose et qui descendait jusque sur sa poitrine. Sa lèvre supérieure, soigneusement rasée, était ce qu'il y avait de plus propre dans son visage. Ses petits yeux, verdâtres au fond des orbites caves, étaient entourés de rides que l'on aurait pu prendre pour des raies de charbon, tant elles étaient noires de crasse. Le dos de ses mains était couvert de croûtes ressemblant à des écailles. Son vêtement n'était pas moins bizarre que sa décrépitude. Il était habillé d'une sorte de chasuble en peaux de lapin, qu'il s'était faite lui-même. Son pantalon était protégé jusqu'aux cuisses par des sortes de guêtres taillées dans de vieux tapis et ornées de franges semblables à celles de sa mule. Il avait sur la tête une casquette brunâtre, salie de toiles d'araignée. L'ensemble de sa parure donnait à sa personne quelque chose de sauvage et d'enfantin.

Il était philosophe à sa manière, et il méritait son sobriquet par les interminables discours dont il rebattait, à toute occasion, les oreilles de tout le monde. Il s'enorgueillissait de sa longue expérience, parlait volontiers des changements qui, depuis sa jeunesse, s'étaient accomplis à Madrid. Il avait vu amener à la Puerta del Sol les eaux du Lozoya; il avait vu les bureaux d'octroi repoussés de plus en plus loin par l'agrandissement de la ville; et lui-même, plusieurs fois, il avait été obligé de reporter son établissement en arrière, parce que de beaux quartiers se créaient aux endroits de la banlieue habités jusque-là par les chiffonniers.

— On dit que c'est le progrès. A merveille! Seulement, je voudrais que le progrès fût profitable à tout le monde. Or, dis-moi un peu ce que les pauvres y gagnent? On les éloigne à coups de pied, comme s'ils avaient la peste, et m'est avis que bientôt ils seront contraints d'émigrer par delà Fuencarral.

Pour les misérables, le vrai progrès serait d'obtenir une condition meilleure. Mais aujourd'hui, si ceux d'en haut sont plus farauds que de mon temps, ceux d'en bas ne sont pas moins affamés.

Il était très fier d'avoir encore, à son âge, une santé robuste; et il se vantait de posséder une science qui ne s'acquiert pas dans les bibliothèques.

— Je suis le doyen du métier, et il n'en reste guère de mon époque. Mais, moi, j'ai le corps sain, un estomac d'autruche. La seule partie qui cloche, ce sont ces maudites jambes, endolories par les rhumatismes. Je n'ai pu dormir de toute la nuit dernière; et le pire, c'est que cela durera sûrement jusqu'à la fin de la lune... Je me connais à ces choses-là. Ni gros livres, ni compas, ni cartes : tout ça, je le laisse aux savants. Mais j'ai passé ma vie à regarder le ciel, nuit et jour, et il n'a plus de secrets pour moi. Je sais que le soleil est la source de tout bien; mais, avant que sa lumière nous arrive, elle traverse quatre éléments, le bleu, le rouge, le jaune et le vert. L'arc-en-ciel nous en fournit la preuve. Or le temps varie selon la couleur qui prédomine... Et je sais en outre qu'il y a huit vents; mais le seul qui en possède le secret, c'est Dieu qui les gouverne. Cela n'est-il pas clair et certain?... Et pourtant les savants refusent de m'entendre. Je suis allé plusieurs fois à l'Observatoire, afin de leur donner de bons conseils; mais le concierge m'a barré le passage, sous prétexte qu'ils ont déjà leur chiffonnier[1]... Voilà comment tout va dans notre pays! Personne ne s'occupe des choses du ciel, quoique le ciel nous envoie notre pain. Sans pluie, pas d'agriculture, et l'agriculture est la plus noble des professions qui se pratiquent en Espagne.

Peu à peu, tandis qu'il parlait, son regard devenait vague, et Maltrana savait bien que cette sorte d'égarement rêveur présageait une imminente averse de divagations. Si le jeune homme avait consenti à écouter le vieillard, celui-ci aurait été capable d'oublier sa clientèle et de rester là toute la matinée à débiter des radotages. Aussi coupait-il court à cette faconde

1. A Madrid, chaque maison a son chiffonnier, qui vient tous les matins chercher dans les appartements les ordures ménagères.

sénile par un lyrique hommage rendu à la sagesse du doyen des chiffonniers :

— Ce n'est pas pour rien qu'on vous appelle Zarathustra! Vous êtes le mage de Bellasvistas, le voyant des Cuatro Caminos, l'oracle du crochet, le plus profond des ramasseurs d'ordures qui descendent le matin à Madrid... Mais excusez-moi : j'ai travaillé toute la nuit au journal et je vais me coucher.

— Bon! bon!... Souviens-toi de ce que je t'ai dit : ta grand'mère t'attend, et, si tu montes jusque chez elle, tu lui feras beaucoup de plaisir.

III

Depuis qu'Isidro habitait la rue des Artistes, il avait renoué des relations avec les parents de sa mère.

Celle-ci avait deux frères, anciens chiffonniers de Bellasvistas, qui avaient fini par ouvrir boutique au Rastro. L'un étalait à la *Ribera de Curtidores*[1], et il avait pour spécialité les armes et les vieux instruments de musique, qu'il réparait, avec une rare habileté : — c'est pourquoi, sans doute, on l'avait surnommé « l'Ingénieur ». — L'autre était le grand homme de la famille : on ne parlait de lui qu'avec respect, à cause de sa grosse fortune. Ses affaires avaient prospéré; c'était à peine s'il savait signer son nom, mais il se donnait des airs d'antiquaire. Son magasin était dans l'enceinte des *Americas viejas*[2].

L'un et l'autre connaissaient vaguement leur neveu Maltrana, pour avoir ouï parler de son grand savoir. En outre, sa qualité d'héritier présomptif de la dame riche leur inspirait beaucoup de considération pour lui. La première fois qu'il se présenta chez eux avec sa mère, ils lui firent le plus aimable accueil. Ensuite, quand il revint seul, ils le reçurent encore avec une certaine prévenance : ils le croyaient en possession de l'héritage, en voie de devenir bientôt un personnage dont la protection s'étendrait sur toute la famille.

1. « Quai des Tanneurs. »
2. « Vieilles Amériques. »

Mais comme, à chaque visite, il était de plus en plus minable, avec des bottines sinistres, avec des vêtements luisants d'usure aux coudes et aux genoux, ils finirent par lui parler avec froideur et par lui témoigner une défiance évidente.

« Ils ont peur que je ne pousse une botte à leur caisse! » pensa Isidro. Et, comme il habitait à l'autre bout de Madrid, il cessa d'aller voir ses parents du Rastro.

Il avait aussi, au faubourg des Carolinas, plus loin que Tetuan, quartier général des chevaliers du crochet, son aïeule maternelle, la señora Eusebia, surnommée « la Mariposa », l'une des plus anciennes chiffonnières. Il allait lui faire visite dans sa masure de briques, qui passait pour la meilleure construction du faubourg, quoiqu'il eût pût toucher avec les mains le toit de vieilles tuiles.

Dans la cour, devant l'habitation, grognaient trois cochons noirs et maigres, qui fouillaient du groin le fumier. Des poules picoraient dans une moitié de barrique pleine de *garbanzos* gâtés, de haricots avariés, de noyaux d'olive, le tout formant une pâtée répugnante. C'étaient des déchets de nourriture ramassés dans les maisons : les résidus des marmites qui nourrissaient Madrid.

La bonne femme accueillait son petit-fils avec affection et respect : car elle voyait en lui la gloire de la famille. Ses yeux, larmoyants et rouges, le regardaient avec une expression caressante; mais elle n'osait pas lui tendre les bras, ni poser sur lui ses mains noires et osseuses, aux doigts chargés de bagues en laiton. Son nez de sorcière et son menton saillaient en pointe au-dessous du foulard cramoisi qui lui serrait les tempes. Un lambeau de châle, assujetti à sa taille par une ficelle, lui servait de corset et de ceinture. Sa camisole était de soie noire, brûlée par le temps, et montrait de toutes parts, à travers l'étoffe qui n'avait plus que la chaîne, soit un coin de la chemise jaunâtre, soit la chair boucanée, qui semblait avoir une patine de vert-de-gris. Ses pantoufles étaient de longueur et de couleur différentes, l'une rose et l'autre bleuâtre, acquises au hasard du crochet. Sa jupe était bariolée de reprises et de pièces; mais çà et là, sous ces haillons superposés, on entrevoyait les ramages du velours primitif.

Maltrana considérait avec une amère commisération les

yeux chassieux de la vieille, sa bouche qui s'enfonçait dans un cercle de rides et qui, lorsqu'elle parlait, remuait comme celle d'une chèvre, ses joues enduites d'une crasse brillante comme un vernis et que l'eau, sans doute, aurait surpris douloureusement comme un coup d'escopette... Voilà donc l'être auquel il devait l'existence! Et cette chair-là, c'était sa chair!...

La vieille le recevait avec de grands gestes d'admiration : quel joli garçon! quel air de distinction aristocratique!... Tout le quartier connaissait l'enthousiasme d'Eusebia pour ce petit-fils qui était un savant et qui, disait-elle, jouissait de la plus haute estime à Madrid. Dès qu'il arrivait, elle cessait de trier les immondices et faisait asseoir Maltrana sur le meilleur siège du logis : une banquette provenant d'un vieux tramway qu'elle avait acheté en bloc, de compte à demi avec son confrère le señor Polo, dit Zarathustra, — une grosse affaire pour laquelle ils avaient associé leurs capitaux.

Eusebia ne pouvait voir Isidro sans geindre aussitôt sur le triste sort de sa fille. Oui, la malheureuse avait eu honte d'être chiffonnière: elle avait voulu devenir Madrilène, et c'était pour cela qu'elle avait mené une vie de damnée. Première faute : elle avait abandonné le quartier pour se mettre en service dans une grande maison. En service, alors que sa mère exerçait une profession honorable et possédait un morceau de pain! Tous les commerçants de Tetuan lui couraient après, et ce n'était pas de ces pelés qui entrent à Madrid le sac sur le bras et qui ramassent les ordures dans des maisons quelconques : c'étaient des négociants qui avaient carriole et bourricot, et qui se plantaient comme des messieurs devant les grilles des hôtels de la Castellana ou qui montaient aux meilleurs étages de la rue Serrano.

— Mère Mariposa, la petite me plait... Señora Eusebia, je veux être votre gendre...

Tout le commerce des Carolinas, de l'Almenara et de Bellasvistas présentait à la mère ses suppliques; et la gamine, elle, entêtée à faire fi de ce qu'il y avait de plus respectable dans la partie, elle s'amourachait d'un petit maçon qui travaillait près de chez ses maîtres. Finalement, elle en avait fait à sa tête et elle s'était mariée. La faim tous les jours, une

volée de bois vert toutes les semaines, un réduit obscur dans une de ces immenses casernes pareilles à des ruches et où l'on ne voit goutte, le froid à endurer au lavoir, pour gagner un mauvais pain d'une livre, et, comme conclusion, la mort à l'hôpital. « Oh! je t'adore, mon petit maçon!... » Et tout ça, la grande dinde, afin de se donner l'agrément d'être une dame et de regarder de haut en bas les pauvres chiffonnières!... Le négoce exercé par ses parents n'était donc pas aussi honorable qu'un autre?

— Nous payons des contributions, Isidrin, autant que tel ou tel boutiquier de la rue des Postes. Il faut voir ce que la municipalité nous prend pour la patente! Une forte somme, je t'assure! Quant à nos clients, c'est des marquis et des comtes aussi authentiques que ceux qui vont faire leurs emplettes chez Sobrino. Dans notre commerce, on a affaire à des gens de la haute. Vois-tu cette jupe? Eh bien, c'est une grande dame qui m'en a fait cadeau, une dame qui était reçue au Palais Royal et qui tutoyait presque nos souverains. Vois-tu ce corsage? Eh bien, il a appartenu à une actrice très jolie, dont les journaux ont beaucoup parlé; mais à présent elle est morte, la pauvre!

Et la vieille énumérait à son petit-fils les avantages du métier. Tout bénéfice! Isidro était un savant qui ne s'intéressait pas à ces choses-là; mais, en somme, il ne perdrait rien à les savoir. Étant seule, elle avait dû prendre à son service un garçon du quartier, fils d'une voisine défunte. Ce garçon soignait le baudet; il conduisait la carriole, quand, à l'aube, on partait pour Madrid; et c'était lui qui montait aux étages supérieurs, tandis qu'elle-même gardait la voiture dans la rue. Rentrés vers midi, ils s'occupaient d'abord à faire le tri des choses mangeables. Ils mettaient de côté, dans un barillet, les restes de certaines maisons dont les maîtres étaient propres, et ils n'oubliaient pas les malheureux, pour lesquels ils avaient soin de réserver la desserte de leur propre table. D'ailleurs elle connaissait bien ses clients, et elle les classait d'après leur état de santé. Elle savait par cœur la liste des familles bien portantes et celle des autres familles dont les membres, toujours courbés par la toux, avaient le teint jaunâtre ou présentaient des infirmités répugnantes.

— J'ai des mains de fée pour le ragoût. Tu entends, mon petit? Je fais réchauffer de la cuisine délicate et je prépare des fricots qui sont réputés dans tout le quartier. Si j'étais trop bonne, le père Polo ne sortirait pas de chez moi : il a un faible pour mon talent de cordon bleu... Quant à l'abondance des vivres, empiffre-toi tant que tu voudras : tous les jours, il y en a pour un régiment. Et quelles surprises! Tu crois manger des haricots, et voilà qu'un lopin de bifteck te tombe sous la dent! Des fois, parmi des morceaux de pommes de terre, nous avons trouvé de ces petites choses noires comme du charbon, qu'on appelle des truffes, et que les messieurs paient au poids de l'or... Aussi mon domestique est-il gras et enluminé comme un archiprêtre. Pas moyen de le pincer à l'endroit que tu sais, tant c'est ferme! Et, quand je l'ai pris avec moi, il était plus affamé qu'un loup... Ah! oui, j'ai de bons clients, Isidrin!

Puis elle s'indignait contre les autres maisons, contre celles des mauvais bourgeois dont les reliefs n'étaient que de la saloperie. Quelles cuisines, Seigneur! Les servantes, de vraies truies, et les maîtresses, des propres à rien. Dans les restes du pot-au-feu, il y avait des épluchures de pommes de terre, des feuilles de chou sèches, des noyaux de fruits, des bouchons de liège. Quelquefois, elle avait même trouvé dans le bouillon des aiguilles à coudre, du fil, des dés, des jouets d'enfant... Et dire que certains confrères du quartier n'avaient que des maisons de cette sorte, et qu'ils étaient obligés de se nourrir avec ces immondices, après les avoir nettoyées de leur mieux! Chez elle, on jetait ça aux cochons. Voilà pourquoi les charcutiers lui payaient ses cochons plus cher : elle les engraissait avec ce que laissaient les riches.

Elle s'enthousiasmait à décrire l'abondance où elle vivait. Du pain à n'en savoir que faire! Certains jours, elle emplissait de croûtons deux sacs, et les poules elles-mêmes, gavées, n'en voulaient plus! Le matin, au lever, le café était de premier choix. On lui en donnait le marc sortant du filtre; et elle l'étendait devant sa porte, sur un journal, pour le faire sécher au soleil. Elle en avait une grosse provision dans des cornets de papier.

La maison lui appartenait. Elle avait dans sa basse-cour

une meule, plus haute que le toit, de paille d'écurie, qui, lorsqu'elle était bien consommée, se vendait pour les fours à briques. Les bêtes s'élevaient sans dépense. Et, en plus de la nourriture, elle et son domestique avaient leur garde-robe assurée : tant que les gens de la ville n'iraient pas tout nus, les chiffonniers des faubourgs seraient sûrs d'avoir des nippes.

— La seule chose que j'achète, c'est le vin... Aux Carolinas, personne ne boit d'eau; les enfants se sèvrent avec le lait de la vigne... Mais, pour six sous, on me remplit une carafe qui me dure toute la journée. Hors de l'octroi, le vin est pour rien!

Après avoir largement fourni aux besoins de la vie matérielle, le métier avait encore ses profits extraordinaires : les trouvailles du crochet, les découvertes inespérées. Maltrana avait ouï parler d'objets précieux mis de côté par son aïeule, d'un trésor caché sur lequel on jasait avec mystère dans tout le quartier de Tetuan.

— Pour être riche, — disaient les chiffonniers entre eux, au cabaret, — il n'y a que la *tia*[1] Mariposa. En voilà une qui est chanceuse! Elle n'a que des maisons de marque. Que de bonnes aubaines elle a dû avoir, cette femme-là!

Le fameux Coleta, le chiffonnier alcoolique, lorsqu'il était arrivé au point où l'ivresse délie la langue, déclarait qu'il avait surpris la vieille en train de compter et recompter son trésor, dans un coin de la basse-cour... Et il fermait les yeux, comme pour mieux se rappeler les bijoux, les pièces d'argent et le tas de billon qui l'avaient ébloui.

Maltrana, dans ses conversations avec la vieille, finissait toujours par la même demande :

— Grand'mère, on dit que vous êtes riche. Allons! montrez-moi donc votre trésor.

Mais Eusebia protestait : « Riche, elle? Des menteries; des inventions de Coleta et autres ivrognes; des imaginations du père Polo, qui l'avait courtisée pour ce prétendu trésor dès les premiers mois de son veuvage, et qui, ayant déjà enterré quatre femmes, lui proposait d'être la cinquième... Non, non, elle était pauvre, n'avait ni sou ni maille... » Et, ce disant, elle

1. Littéralement, « tante »; — nom que l'on donne familièrement aux personnes âgées.

souriait d'un sourire énigmatique et ses yeux brillaient. Elle ne se défendait pas de donner à entendre que le trésor était une réalité; mais en même temps elle signifiait sa ferme résolution de ne jamais le montrer à personne.

Le dimanche était le seul jour de la semaine où Maltrana pût causer avec José et voir un peu son frère. Lorsqu'il remontait, dès le point du jour, aux Cuatro Caminos, il trouvait déjà Pépin au milieu de la rue, occupé à recruter des garnements pour faire à Amaniel quelque petite expédition qui ressemblerait beaucoup à une razzia et qui alarmerait terriblement les patrons de toutes les guinguettes.

Le jeune homme commençait par régler ses comptes avec son beau-père, contribuait pour ce qu'il pouvait à payer la location de la mansarde. Puis ils allaient ensemble, selon l'état de leur bourse, manger du veau et de l'agneau dans une rôtisserie économique des Cuatro Caminos, ou du poulet sauté dans les cabarets qui avoisinent Punta Brava.

Ils mangeaient en plein air, sur une petite table ronde peinte en rouge, assis sur des tabourets de bois. Les tramways arrivaient, bondés de Madrilènes. Blouses et fichus, chapeaux aux larges ailes et casquettes noires s'éparpillaient dans les gargotes et dans les buvettes suburbaines, où les consommations, n'ayant pas de droits à payer, étaient moins chères qu'en ville. Les pianos égrenaient leur musique entrecoupée par les sonneries de timbre; les couples faisaient quelques tours de valse, entre deux bouchées; les chevaux de bois tournaient sous les tentes; dans leur oscillation rythmique, les nacelles vertes des balançoires s'élevaient infatigablement, avec des femmes debout, qui s'accrochaient aux cordes et qui gloussaient comme des poules, les jupes serrées entre les cuisses; et, sur le fond bleu du ciel, la percaline rouge et jaune des drapeaux flottait dans une atmosphère d'huile frite et de suif fondu.

Maltrana écoutait José en silence. Celui-ci aimait à converser avec des hommes d'étude, capables de s'expliquer les choses. Bien que le journaliste fût le fils d'Isidra, son éducation faisait de lui, pour José, un être supérieur, presque un de ces êtres que l'ancien gendarme vénérait comme des pasteurs de peuples,

élus par un pouvoir mystérieux sur lequel le brave homme ne prenait pas la peine de réfléchir. Avec Maltrana, le maçon, d'une voix rauque et monotone, donnait libre cours à sa lente verbosité. Il ne pouvait s'entretenir avec ses compagnons de travail, qui, n'ayant pas les mêmes idées que lui, le traitaient de réactionnaire, de vieille bourrique, et lui reprochaient insolemment d'avoir appartenu à la gendarmerie.

— Tu es un savant, toi, Isidro, — disait José : — tu raisonnes et, par conséquent, tu peux me comprendre, me rendre justice mieux que ces animaux-là... Qu'ont-elles donc, mes opinions, pour qu'on me traite d'imbécile? Je soutiens qu'il y a toujours eu des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, et qu'il en sera toujours de même. Je soutiens qu'il y a toujours eu des gens qui roulaient sur l'or et des gens qui n'avaient pas le sou, et qu'il en sera toujours de même... Ces affaires de meetings et de syndicats ne servent qu'à emplir de fumée la tête du travailleur et à le faire descendre dans la rue, où on lui frotte les côtes... L'essentiel, pour l'ouvrier, c'est de rencontrer quelqu'un, ici ou là, qui lui paie son salaire, et d'être assez honnête pour que les bourgeois, en cas de besoin, consentent à l'aider de leurs aumônes... Et cela aussi me met en rage, de voir que, dans tous ces meetings, on déblatère contre les curés, quoiqu'il y ait beau temps, tu le sais bien, que je ne vais plus à la messe. Quel mal font-ils donc au prolétaire, ces bons messieurs en soutane? Eux, au moins, ils donnent quelque chose, distribuent des secours, ouvrent des asiles, s'occupent des miséreux et prêchent aux riches de lâcher leur argent. Mais les autres, ceux qui pérorent dans les réunions publiques, avec toutes les rengaines du socialisme et de l'anarchie, ils ne donnent pas un bouton. D'ailleurs, ça se comprend : ce sont des va-nu-pieds...

Cela n'empêchait pas José de reconnaître que tout, ici-bas, est mal réparti, et que les pauvres ont beaucoup à souffrir. Il avait eu lui-même de terribles saisons à passer, et, quand il deviendrait infirme, son lot serait de mendier ou de mourir à l'hôpital. Mais, malgré tout, en vieux soutien de l'ordre, façonné par la discipline, il n'éprouvait que de la colère à l'égard de tous ces rebelles qui prétendaient réorganiser la société. Pour lui, la société ne pouvait marcher droit qu'avec des

bagnes au grand complet, avec des fusillades à chaque tournant de rue, avec une gendarmerie qui ferait feu sur le moindre attroupement où l'on oserait crier un vivat et arborer un drapeau... Il l'affirmait d'un ton péremptoire, qui donnait la chair de poule; mais, une minute après, il s'attendrissait sur son fils, ce chenapan de Barabbas. Quand le petit bandit commettait une sottise, le vieux dur à cuire se contentait de froncer les sourcils et de brandir des poings énormes, en grognant d'une voix sourde : « Attends un peu! Si j'empoigne ma trique... » Et le voyou riait, sachant très bien que papa n'empoignait jamais sa trique.

En semaine, si la journée était belle et si Maltrana avait en poche quelques pièces blanches, il s'acheminait vers les Carolinas pour y déjeuner chez son ami le *Mosco*[1], chasseur de contrebande, dont la renommée s'étendait jusqu'à Colmenar[2]. Le célèbre exploiteur des domaines royaux méritait par ses hauts faits le respect des Nemrods de la Sierra eux-mêmes, quoique ceux-ci considérassent comme de lâches filous les confrères de la banlieue madrilène qui vivaient du braconnage pratiqué dans les bois du Pardo[3].

Le Mosco habitait non loin de la señora Eusebia, dans une masure de briques lézardée, sous un toit de vieilles tuiles ramassées parmi les démolitions. Au dehors, tout un mur était occupé par trois rangées de cages où des oiseaux, chardonnerets et linottes, chantaient perpétuellement : ces oiseaux lui servaient pour la chasse au filet. Avant d'arriver au seuil du logis, Maltrana devait s'ouvrir un chemin entre deux beaux lévriers d'une sveltesse élégante et plusieurs autres chiens à longs poils, bêtes malpropres, mangées de vermine, mais qui, par leur merveilleuse habileté, s'étaient fait une réputation presque égale à celle de leur maître.

Le Mosco vivait seul avec sa fille Feliciana, qui travaillait tout le jour dans une manufacture de casquettes. Maintes fois

1. « Le Moucheron. »

2. Colmenar Viejo, situé dans la Sierra de Guadarrama, du côté de l'Escurial, à une quarantaine de kilomètres de Madrid.

3. Palais et rendez-vous de chasse des rois d'Espagne, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Madrid.

Maltrana avait surpris le père en tenue de chasse : habit de panne taché de boue, *abarcas*[1] et guêtres mouillées, casquette où restaient accrochées des ronces et des épines. C'était un petit homme maigre et nerveux, au geste résolu, et dont le corps avait pour ainsi dire l'élasticité d'un ressort bien bandé, qui va se détendre. La vie en pleine nature, la piraterie exercée dans la forêt, lui donnaient, lorsqu'il gardait le silence, un aspect rude et sauvage; mais, dès qu'il ouvrait la bouche, on devinait en lui le citadin qui s'était évadé des grandes agglomérations urbaines pour venir vivre dans la solitude une vie de continuelle bataille, gagnant sa subsistance par la force ou par l'astuce, comme si quelque lointain et irrésistible atavisme le ramenait aux habitudes de l'homme primitif.

Toujours Maltrana l'abordait avec la même question :

— Comment la nuit s'est-elle passée?

Tantôt le Mosco souriait, tantôt il répondait par un grognement de mauvaise humeur. Il y avait des nuits magnifiques, où l'on abattait deux ou trois chevreuils qui, de grand matin, étaient déjà écorchés, dépecés, vendus en cachette aux habitants de Tetuan. D'autres fois, le chasseur nocturne ne prenait que des lapins, et, quand il rentrait, à la pointe du jour, il se jetait sur son lit sans se dévêtir, en maudissant sa malchance, et il s'endormait, harassé de fatigue, comme un homme qui a passé la nuit à ramper, l'oreille au guet, avec l'appréhension d'entendre, d'un moment à l'autre, une voix crier : « Halte-là! » et une balle siffler près de sa tête.

Les braconniers du quartier, des malheureux qui travaillaient, l'été, dans les tuileries, et qui ne chassaient que pendant l'hiver, contraints par la faim, admiraient beaucoup le Mosco. Eux, ils partaient sans avoir même à la ceinture un couteau pour se défendre, résignés d'avance à recevoir le coup de fusil ou la bastonnade, pour être conduits ensuite à la prison de l'Escurial, puis au bagne, sans opposer jamais la moindre résistance. Mais lui, il était aussi courageux que les chasseurs des forêts de Colmenar, gens farouches et amis de la poudre, qui poursuivaient les gardes d'arbre en arbre et qui les forçaient enfin à se claquemurer dans leurs cabanes.

1. Sandales faites d'un seul morceau de cuir, et qui s'attachent par des cordes à la cheville.

Les nuits où le Mosco sortait avec son escopette et laissait le furet à la maison, la foule des inoffensifs braconniers frémissait d'inquiétude et d'orgueil. Ah! c'était un homme, celui-là! Demain, il y aurait du chevreuil à Tetuan; et le garde qui prétendrait s'y opposer risquerait de se faire donner la chasse à lui-même, de se faire canarder du fond des fourrés, sans qu'on prît d'abord la précaution de lui crier : « Halte-là!... » Et, si le lendemain la venaison manquait, on pouvait être sûr que le Mosco était dans son lit, couvert de bandages, souillé de sang, avec une charge de plomb sous la peau.

Maltrana plus d'une fois avait ouvert de grands yeux, à considérer les cicatrices que son ami lui montrait avec le sans-gêne d'un brave. Deux chevrotines à la tête, incrustées dans les os du crâne; une balle à l'épaule et une autre à la jambe, — des projectiles ronds que lui avait extraits une rebouteuse du voisinage, par des procédés qui l'avaient beaucoup fait souffrir; — le reste du corps tout criblé de grains de plomb, auxquels il n'attachait guère d'importance : les grains de plomb, c'étaient des accidents ordinaires...

Les déjeuners que Maltrana faisait chez le Mosco étaient succulents. Le jeune homme payait le pain et le vin, qu'il apportait d'une auberge voisine, tandis que le braconnier mettait sur la table un civet de lapereaux ou un lièvre rôti, qu'il avait tué la nuit précédente.

— A la santé de la famille royale! — s'écriait Isidro, ironique. — Vive le souverain qui nourrit si bien ses sujets!

Les pièces de gibier que le Mosco réservait pour sa table étaient les seules que l'on pût trouver chez lui. Il s'attendait sans cesse à quelque perquisition de la police : les gardes des parcs royaux le tenaient à l'œil; les gendarmes lui avaient fait de nombreuses visites. Il n'y avait rien dans la maison qui dénotât les goûts du maître, si ce n'étaient les cages pendues au soleil, contre le mur extérieur, et les chiens qui dormaient, pelotonnés devant la porte.

— Je suis en règle, — disait-il aux gardes avec une gravité goguenarde, quand ils franchissaient le seuil. — Je chasse les oiseaux au filet, ou j'emmène mes chiens le long des murs du Pardo, pour le cas où quelque lapin s'évaderait du parc. Oui, je l'avoue, j'ai un faible pour la chasse; mais,

à part ça, tout ce qu'on débite sur mon compte n'est que menterie...

Le fusil était caché sous le toit; le furet avait pour cage le double fond d'une caisse couverte de guenilles, où il respirait par les trous percés dans le bois.

Cet homme était issu d'une famille de Tetuan; mais il était né à Madrid et il y avait exercé le métier d'ouvrier typographe. Il était même devenu directeur d'une imprimerie où l'on tirait des périodiques dépourvus de lecteurs; mais, tandis qu'il se promenait au milieu des casses, tout souillé d'encre et fleurant le papier humide, il avait la nostalgie des montagnes couvertes de pins, de chênes-lièges et de rouvres; il rêvait aux taillis s'ouvrant devant le mufle des daims qui bramaient; il était hanté par la vision des grands espaces de ciel bleu que bornent, dans le lointain, les cimes neigeuses du Guadarrama, tel un rempart dont les créneaux d'argent s'illumineraient sous le soleil.

C'était un insociable : il étouffait en ville; il détestait les rues encombrées de gens qui, sur le trottoir, se hâtent dans la même direction. Il finit par se marier avec la fille d'une chiffonnière, et il abandonna son métier pour adopter celui de sa femme. Mais on le voyait rarement conduire la carriole à Madrid : il n'était chiffonnier que pour la frime; sa vraie profession, c'était la chasse.

— Je suis né pour l'action violente, — déclarait-il à Maltrana, — pour vivre dans de continuelles aventures où je risque ma peau. Pourquoi serais-je demeuré dans une ville, à assembler des lettres de plomb sur le composteur et à m'épuiser par ce travail de femme? Je suis un lutteur, moi; j'aime à me mesurer tous les jours avec la mort, à esquiver ses cornes et à ramasser mon pain entre ses sabots. J'aurais été un fameux soldat, mon ami; mais il n'y a plus de guerres, de véritables guerres comme celles d'autrefois, où chaque homme tirait sa puissance de ses muscles ou de sa caboche. Ah! combien il y a au bagne de gens qui me ressemblent, de gens qui, à d'autres époques, auraient été des héros!...

Quelquefois, le Mosco invitait le jeune homme à dîner, en lui annonçant qu'un sien frère viendrait de Madrid. Ce frère était le señor Manolo, surnommé « le Fédéral », personnage considérable parmi ceux qui vendaient du papier imprimé.

Maltrana connaissait bien le Fédéral, célèbre dans les rédactions par son langage obscur non moins que pittoresque et par ses jugements péremptoires sur la politique. Manolo se présentait aux bureaux des journaux avec sa large face de curé toujours en sueur, avec ses yeux à fleur de tête et horrifiques, tantôt, « en tant qu'industriel », pour se plaindre du retard que mettait l'administration à distribuer « le papier », tantôt, « en tant que citoyen conscient », pour réclamer, au nom du comité du district, l'insertion de quelque manifeste contre les « unitaristes », secte aussi nuisible au pays que les monarchistes eux-mêmes.

Maltrana, bien qu'il ne fût pas inscrit sur la « liste du parti », avait gagné l'amitié du camelot, qui le trouvait sympathique, tout en regrettant que ce garçon-là ne fût qu'un « citoyen à peine conscient ».

— Quand il vous plaira de prendre avec moi une consommation, — disait-il au jeune homme, — vous savez où je tiens boutique : à la Puerta del Sol, depuis cinq heures jusqu'à huit heures du matin, sur le trottoir de la Phamarcie Borrel, quelque temps qu'il fasse, même s'il pleuvait des hallebardes ou s'il grêlait des capucins, la tête la première!

Ni les averses ni la neige ne réussissaient à le chasser de sa « boutique ». Dès le point du jour, il arrivait avec ses aides chargés de journaux en paquets. Il avait sa spécialité, qui était de fournir les revendeurs de la banlieue. Tous ces gens-là, gamins, hommes dégueuillés, vieilles femmes, l'entouraient en braillant, les mains tendues afin d'être servis les premiers. Il ne perdait pas la tête en présence de cette foule impatiente : sa longue « vie politique » l'avait familiarisé avec de bien autres tumultes.

— De l'ordre, citoyens, et un peu de tenue! Faites en sorte qu'on n'ait pas à dire du mal du quatrième état! Chacun aura son tour, selon son numéro d'inscription et conformément aux droits de son autonomie respective!

Après quoi, sans se départir d'un calme parfait, il distribuait les liasses de journaux et percevait le produit des ventes faites la veille, tenant de mémoire en partie double sa comptabilité compliquée, appréciant d'un coup d'œil l'exacte quantité du billon qu'on lui remettait, faisant sonner les pièces d'argent

sur l'asphalte avec tant de force qu'elles rebondissaient dans sa main comme des balles de caoutchouc.

Les déjeuners du dimanche, chez le Mosco, étaient tranquilles. Feliciana, la fille du chasseur, dressait la table ou demeurait immobile contre le mur, les regards fixés sur Maltrana : lorsque celui-ci parlait, elle semblait boire ses paroles, avec une expression admirative dans les yeux, comme subjuguée par la culture du jeune homme, culture qui semblait encore plus remarquable parmi ces grossiers compagnons.

Maltrana la regardait aussi, quelquefois. Charmante, la fille du Mosco! A chaque visite, il la trouvait embellie. Il devinait bien qu'elle l'admirait; mais ces yeux noirs, grands ouverts pour ne contempler que lui, inspiraient seulement au jeune homme une vague reconnaissance. Jamais il n'avait songé à la possibilité de gaspiller son temps avec une femme : ça, c'était bon pour les repus, pour les heureux.

Le señor Manolo mangeait à belles dents et ne tarissait pas d'éloges sur la venaison du Pardo, si tendre, si savoureuse, parfumée de thym et de romarin : toutes les bonnes odeurs du parc! Les dimanches, il se les réservait pour se reposer et pour s'isoler. Il ne vendait guère de gazettes, ces jours-là. C'était à peine si, de grand matin, il distribuait un peu de « papier » à la racaille loqueteuse qui le persécutait. Mais, malgré lui, les soucis du métier le hantaient au milieu de ses loisirs, et il interrompait son repas pour demander au Mosco et à Maltrana :

— Où peut bien être, à cette heure, la grande escouade?

Les autres haussaient les épaules avec indifférence. La « grande escouade », c'était un groupe de camelots à la voix claironnante, à l'imagination riche en boniments alléchants, l'aristocratie de la profession, qui se consacrait spécialement à lancer des journaux nouveaux et à offrir, avec un rabais énorme, des livres manquant d'acheteurs.

Après de longues réflexions, le señor Manolo indiquait à ses amis les parages où évoluait probablement la fameuse escouade.

— Elle doit courir la rue de Saragosse et y vendre la complainte faite sur le dernier crime : un crime qui intéresse beaucoup le quatrième état!

Depuis quelque temps, lorsque Maltrana se rendait chez le Mosco, il ne s'arrêtait plus chez son aïeule : celle-ci avait loué sa bicoque pour aller vivre avec le señor Polo, dit Zarathustra, dont la cabane occupait le sommet d'un mamelon d'où l'on découvrait tout Madrid. La vieille Eusebia s'était décidée à se marier, sans intervention ni de l'Église ni de l'État, avec cet associé qui la courtisait depuis son veuvage et qui, en attendant l'heure où elle cesserait de lui être cruelle, s'était consolé philosophiquement avec maintes commères des alentours.

Les chiffonniers avaient célébré par de grands éclats de rire le mariage libre des deux « négociants », — les plus anciens de la confrérie : — « Voyez-vous ce couple de vieux faisandés!... » Mais personne n'avait osé mettre à exécution les projets de charivari et autres mauvaises plaisanteries dont quelques-uns auraient voulu les régaler. Après tout, ils étaient dignes de respect, puisque leurs maisons étaient les plus grosses du quartier, et ils avaient très bien fait de les réunir sous une même raison sociale.

V. BLASCO-IBAÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(*A suivre.*)

LES MÉDECINS

DE

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

On chercherait vainement, semble-t-il, à acquérir sur les derniers jours, sur l'agonie et la mort de l'Empereur — au moins du côté médical — plus d'informations que n'en a recueillies M. Paul Frémeaux dont les explorations et les découvertes du côté anglais ont été extrêmement heureuses[1]. Du côté français, l'on est contraint d'écarter presque entièrement l'unique témoignage émanant d'un homme de l'art, le chirurgien Autommarchi ; les trois hommes qui ont assisté à l'agonie et à la mort de l'Empereur et dont on peut encore espérer des renseignements, Bertrand, Marchand, Saint-Denis, sont dénués de compétence et fourniraient seulement des détails imprécis, sentimentaux et pittoresques.

Autant qu'il est possible de la faire, la lumière est faite : en présence des ordonnances hasardées, des traitements charlatanesques, des erreurs de diagnostic, de l'ignorance formelle des médecins traitants, comment ne s'est-on pas demandé par suite de quelles circonstances Napoléon s'est trouvé privé des

1. *Napoléon prisonnier. Mémoires d'un médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène*, Paris, s. d., in-18. — *Sainte-Hélène, Les derniers moments de l'Empereur*, Paris, 1908, in-8. — *Dans la chambre où Napoléon mourait*. Paris, 1910, in-18.

soins d'un médecin français, ayant acquis une compétence, fait des études, subi des examens, suivi l'hôpital, exercé dans la société, d'un médecin ayant appartenu à sa maison, connaissant ses antécédents et son tempérament, capable de reconnaître, de suivre, de décrire une maladie et peut-être d'y porter remède?

De l'absence de ce médecin français, ont découlé la plupart des persécutions que l'Empereur dut subir de ses geôliers, et qui, à ses souffrances physiques, ajoutèrent des tortures morales de tous les instants. Par là il se trouva, durant près d'une année, privé de toute espèce de secours jusqu'au moment où il fut livré à une sorte d'anatomiste florentin qui n'avait jamais exercé la médecine et qu'on dirait avoir été envoyé tout exprès pour l'autopsie.

I

Durant les Cent-Jours, le Service de Santé de la maison et de la personne de l'Empereur s'était trouvé fortement modifié.

Le baron Corvisart, soit qu'il eût déjà subi une première attaque d'apoplexie, qu'il se sentît fatigué ou qu'il craignît de se compromettre, avait cessé d'exercer les fonctions de premier médecin. Pour le signifier, il s'était présenté au lever sous le costume de l'Institut et non sous celui de son emploi. Il avait été remplacé officiellement par le docteur Foureau de Beauregard.

Celui-ci était alors un homme de trente-six ans, de bon air, issu d'une honorable famille bourgeoise du Poitou, aimant assez à parler et parlant bien, qui avait fait de la façon la plus distinguée ses études de médecine sous la direction de Corvisart. Corvisart l'avait pris dans son service et l'avait bientôt fait nommer un des quatre médecins de la Maison et de l'Infirmerie impériale servant par quartier, aux appointements de 8 000 francs par an. Ces médecins, qui venaient immédiatement après le premier médecin et le médecin ordinaire, Hallé, n'étaient que deux en 1805 et ne servirent par quartier qu'en 1807; en 1808, leur nombre fut porté à quatre : Foureau fut nommé en 1810 pour remplacer Guillonneau. En cam-

pagne, l'Empereur était bien toujours accompagné d'Yvan, son chirurgien ; mais il n'avait pas de médecin attitré et c'était le médecin par quartier de l'Infirmerie qui, s'il était indisposé, lui donnait des soins. Foureau fit ainsi près de l'Empereur la campagne de 1814, ne le quittant ni jour ni nuit : il se trouva près de lui à Fontainebleau où il fut inscrit pour 30 000 francs sur la liste des gratifications, et il le suivit à l'île d'Elbe, où il entra naturellement assez dans sa confidence, ne fût-ce que par l'habitude de la consultation quotidienne et par l'absence d'interlocuteurs. Il l'accompagna en France, faisant les étapes comme un soldat et, comme les autres, risquant sa vie dans l'aventure. Il fut fort utile à l'Empereur auquel à Grenoble et à Lyon, il conseilla des prescriptions qui l'aidèrent à vaincre la fatigue. A l'arrivée à Paris, il lui donna encore les soins que son état nerveux rendait nécessaires. Ayant été premier — et même unique — médecin à l'île d'Elbe, il resta premier médecin durant les Cent-Jours et fit très régulièrement son service.

Foureau avait été élu à la Chambre des Représentants par l'arrondissement de Loudun. L'Empereur attachait à ce mandat une telle importance que, lorsqu'il quitta Malmaison pour Rochefort, il enjoignit à son médecin d'achever la session ; il serait heureux, ajouta-t-il, si Foureau pouvait le rejoindre après la cessation de ses fonctions législatives. « Quand ce moment fut arrivé, raconte Foureau, je partis de Paris avec le passeport que M. le Président donnait à chaque député pour retourner dans son département. L'Empereur était alors à Fontenay Vendée (?). Les débris de l'armée française étaient sur la rive gauche de la Loire, près de Tours ; l'armée prussienne était cantonnée sur la rive droite. Quand j'arrivai sur cette rive pour passer le pont qui conduit à Tours, je présentai mon passeport pour le faire viser à un commissaire prussien qui parlait français comme moi. Il me répondit que je ne pouvais pas passer la Loire, que, médecin de l'Usurpateur, je devrais être arrêté ici. Il consentit à se fier à moi à condition que je lui donnasse ma parole d'honneur de retourner à Paris dans le délai des journées d'étape... Je me rendis à Paris et pris la résolution d'en repartir pour aller passer la Loire à Moulins, où je me serais fait conduire par un homme du pays, à cheval

jour et nuit, jusqu'à Rochefort. Je ne pus trouver place dans la voiture de Moulins que pour partir le lundi 17, et, le dimanche 16, tout Paris apprit, par le télégraphe, que l'Empereur avait accepté l'offre du vaisseau anglais, le *Bellerophon*, pour le conduire à Sainte-Hélène. »

Ensuite, toutes sortes d'obstacles se dressèrent, qui empêchèrent Fourcau de rejoindre son maître; mais toujours il se tint à ses ordres, il attendit un signe et, lorsqu'il entrevit une occasion, il ne dépendit point de lui qu'il ne la saisît, car ce fut un serviteur fidèle, un patriote et un brave homme.

D'accord avec lui, on avait dû, au moment du départ de Malmaison, pourvoir à son remplacement. Trois jours avant, M. Corvisart avait donc amené un autre de ses élèves, nommé Louis-Pierre Maingault, fort jeune praticien, — car il venait d'avoir trente-deux ans, — qui, natif de Preuilly, près de Loches, avait récemment achevé ses études de médecine et, en possession de son diplôme de docteur, s'était établi à Paris, rue du Four-Saint-Germain, n° 42. « L'Empereur, écrit Maingault, lui proposa de le suivre aux États-Unis où il se proposait de se rendre. Il lui fit observation que ce n'était point en qualité de souverain qu'il désirait l'avoir près de lui, mais bien comme simple particulier, et qu'il serait toujours maître de le quitter. » Le traitement de 12 000 francs par an qui lui était alloué était pour tenter mieux qu'un débutant; Maingault d'ailleurs avait eu dessein d'aller aux États-Unis pour y recueillir la succession d'un oncle. Tout se trouvait donc réuni : curiosité, honneur et profit; Maingault n'hésita point. Il partit emmenant, comme petit domestique, un jeune Paillot, âgé de treize ans. Durant le voyage de Malmaison à Rochefort qu'il fit dans la même voiture que Marchand, le fidèle valet de chambre, il se montra fort expansif et très content de son sort. Il monta gaillardement sur le *Bellerophon*, mais « ayant appris à Plymouth que le voyage n'était pas pour les États-Unis, il fit connaître au Grand maréchal que son intention était d'être débarqué pour revenir en France et il l'annonça de même au Gouvernement anglais pour lui en faciliter les moyens ». Vainement le Grand maréchal lui représenta dans quel embarras il allait mettre l'Empereur « puisqu'il n'y avait près de Napoléon aucun autre officier d

nté ni pharmacien que lui, et que c'était la pharmacie de hôpital qui avait fourni tous les médicaments dont lui seul vait la disposition ». Vainement lui montra-t-il que, à pré-nt, l'Empereur ne pouvait plus faire appel à aucun médecin rançais; vainement l'amiral anglais même insista près de ce aingault et lui signifia l'opinion qu'on ne manquerait pas e prendre sur lui; il répondit à tous que « son engagement ec Napoléon n'était que verbal », et qu'il considérait qu'il ait libre.

On le fit donc passer du *Bellerophon* sur la frégate l'*Eurotas* ù il retrouva ceux qui, comme lui, ne devaient pas accom-igner l'Empereur; mais eux allaient et venaient de la frégate ı vaisseau, où ils étaient bien accueillis et où ils eurent la onsolation de faire leurs adieux à l'Empereur. Maingault n'y nt qu'une fois, « sans y voir Napoléon... A son départ Angleterre, il ne reçut ni de Napoléon, ni de qui que ce ıt aucun certificat. » Il paraît s'en étonner, et, en vérité, u'eût-on pu certifier? On l'embarqua avec treize domes-ques qui n'étaient pas admis à suivre l'Empereur, sur le rick de S. M. Britannique, le *Martial*, qui les débarqua le 8 août au Havre.

Ainsi, par l'absence de Foureau et le départ de Maingault, Empereur, à la veille de partir pour ce terrible voyage, se ouvait privé de tous secours médicaux. Dans cette prison sous Équateur, que lui ouvrait la générosité anglaise, il n'aurait ul homme de son pays, ayant au moins fait des études médi-ales, pour le conseiller et l'avertir sur l'hygiène à suivre, sur méthode de vie à adopter, pour observer, selon les règles ıxquelles l'avait accoutumé Corvisart, les apparences de sa nté, lui prescrire les remèdes qu'il connaissait, auxquels il ait habitué et qui, étant donnée sa répugnance à tout ce ui lui était nouveau, à tout ce qui avait un goût, ou une ıveur inconnus, pouvaient être acceptés par lui sans une osolue défiance.

C'est là la situation initiale et c'est d'elle que découleront plupart des difficultés qui rendront odieux le séjour à ainte-Hélène, empêcheront que l'Empereur reçoive en temps pportun les soins qui eussent pu au moins prolonger sa vie, à coup sûr adoucir ses souffrances.

II

BARRY-ÉDOUARD O'MEARA

Sur le *Bellerophon* était embarqué, comme chirurgien, avec deux aides sous ses ordres, un Irlandais, âgé de vingt-neuf ans, Barry-Edouard O'Meara. Il était intelligent et actif, paraissait au courant de son métier et parlait assez correctement la langue italienne comme beaucoup d'officiers britanniques qui s'étaient familiarisés avec elle par de longs séjours dans la Méditerranée, à Malte, en Sicile, en Égypte, en Sardaigne, en Corse. Il n'est guère probable qu'il eût des rapports de parenté avec les O'Meara[1] répandus, avant la Révolution, dans les régiments irlandais au service de France, et dont deux représentants furent promus généraux et employés sous l'Empire, grâce à la protection de Clarke, leur allié. Pourtant la veuve de l'un d'eux, par une lettre écrite le 16 décembre 1852, se réclame du « docteur O'Meara, son beau-frère, lequel a payé de sa fortune et de sa vie son dévouement à l'auguste martyr de Sainte-Hélène ». Cette exagération notoire met en garde contre la première allégation. Il n'y a point même entre ces O'Meara de France et Barry O'Meara similitude d'armoiries. Barry O'Meara appartenait à une lignée qui fournit des médecins distingués dont Vermot Meara fut le plus illustre. Son père, Jeremiah, se disait « membre de la profession légale » et le vague d'une telle appellation ne donne pas grande confiance à la place qu'il occupait dans la hiérarchie ; Barry a dit qu'il était « un ancien et respectable officier ayant servi son pays pendant de longues années avec Lord Harington, en Amérique », qu'il avait reçu du roi George III une pension pour avoir déployé sa bravoure et son loyalisme en arrêtant deux chefs d'une bande de rebelles

1. Ces O'Meara disaient tenir à l'ancienne noblesse d'Irlande et portaient *de gueules à trois léopards d'or passant l'un sur l'autre, accompagnés de neuf croissants du même, posés en orle.* Thomas, qui se disait comte de Baane, fut promu général de brigade le 30 juin 1793; son frère, de quatorze ans son cadet, fut général de brigade le 13 juillet 1813. Il était, du 14 avril 1810, baron de l'Empire avec 8000 francs de dotation; des trois autres frères, un fut colonel et retraité en 1809, deux, capitaines, se retirèrent avant la Révolution.

armés dans le nord de l'Irlande. Peut-être la pension avait-elle été agrémentée d'un petit emploi tenant au judiciaire.

Sa mère, née Murphy, était la sœur d'un Edmond Murphy, maître ès arts de Trinity-College à Dublin et recteur à Tarbaraghan, au comté d'Armagh.

O'Meara a raconté que, « après avoir étudié sa profession pendant quelques années, il avait suivi les cours qui se faisaient au Trinity-College et au Collège royal des Chirurgiens à Dublin ». Son nom ne se trouve point sur les registres de ces deux institutions ; il a dit ailleurs qu'il avait étudié à Londres ; on n'en a pas plus de garantie : on sait seulement que, à dix-huit ans, en 1804, il fut nommé aide-chirurgien au 62e régiment, qu'il suivit en Sicile, en Calabre et en Égypte, lors de l'expédition du général Frazer, l'année 1807. Se trouvant à Messine, après l'évacuation du fort de Scylla, il servit de témoin à un de ses anciens camarades d'école, devenu chirurgien d'un autre régiment et, bien qu'aucun des adversaires n'eût été blessé, le lieutenant-colonel, Sir John Stuart, décidé à en finir avec les duels, le fit renvoyer du service ainsi que son client.

De Messine, il fut donc expédié sur Malte où il fut tout de suite employé, comme aide-chirurgien, à bord du schooner l'*Aventure*, puis comme chirurgien, sur la chaloupe de guerre la *Sabine* : de là, il passa successivement sur le *Victorious*, l'*Espiègle*, le *Goliath* et le *Bellerophon*. Sur ces deux derniers navires, il fut aux ordres du capitaine Maitland, qui le prit en haute estime. Lorsque l'Empereur fut monté sur le *Bellerophon*, dans la traversée de Rochefort à Plymouth, Maingault, immobilisé par le mal de mer, se trouva incapable de donner ses secours au chef d'escadron Planat et au général Gourgaud sérieusement malades. O'Meara le suppléa, s'occupa des soins à donner, et, comme l'Empereur désirait fréquemment être informé de l'état de ses compagnons, il lui en rendit compte directement en italien. Abandonné par Maingault, désespérant de voir arriver Foureau, obligé de partir sous trois jours pour Sainte-Hélène, n'ayant aucun moyen d'engager un médecin en France ni en Angleterre, l'Empereur ne pouvait avoir recours qu'au chirurgien du *Bellerophon*, seul homme de l'art qui fût à sa portée. Il le

fit donc pressentir par le duc de Rovigo. O'Meara s'empressa d'informer de cette proposition son chef, le capitaine Maitland, qui l'engagea fortement à accepter et qui rendit à l'Empereur un témoignage circonstancié aussi bien sur la capacité médicale que sur les principes moraux d'O'Meara. Lord Keith, lui-même, amiral de la Rouge, prit un intérêt marqué à ce qu'O'Meara acceptât la proposition, « convaincu qu'il était que le Gouvernement désirait vivement que Napoléon fût accompagné d'un chirurgien de son propre choix ».

Avant d'accepter définitivement, O'Meara posa par écrit ses conditions à Lord Keith. Il exigeait d'abord l'exprès consentement de ses chefs; il pourrait à condition de prévenir à l'avance de ses intentions, quitter l'emploi s'il trouvait qu'il ne répondît pas à ses désirs; tout le temps qu'il servirait de cette manière lui compterait comme service actif dans la marine de Sa Majesté; sous aucun rapport, il ne serait considéré comme dépendant de Bonaparte ou *payé par lui*, mais comme *officier anglais*, employé par le gouvernement britannique.

C'était par écrit que O'Meara réclamait ces garanties : Lord Keith les lui donna de vive voix, il n'eut garde de rien écrire. Ainsi, le médecin de l'Empereur resta sans un titre même qu'il pût faire valoir devant des supérieurs malintentionnés qui contesteraient les termes de son engagement; donc, il se trouverait dès lors suspect doublement, sans aucune des garanties qu'il pensait s'assurer comme officier anglais.

On s'engageait dans des embarras inextricables : ce n'était pas un homme à lui, n'ayant à répondre que devant lui, qu'emmenait l'Empereur, mais un officier de la marine britannique, en activité de service, obligé par suite d'obéir à tout officier son supérieur, pour tout ce qui concernerait le service — et où s'arrêterait le service? O'Meara, étant officier anglais, ne pouvait être soumis aux règlements dont on avait déjà annoncé la rigueur aux Français; il n'en aurait guère plus de liberté et sans doute moins encore d'indépendance; mais serait-il même considéré comme un officier anglais, exerçant les droits que lui conférait son grade, puisqu'il n'avait ni brevet, ni lettre de service? A moins d'une extraordinaire habileté, il ne pourrait manquer de devenir à

bref délai suspect aux Français ou aux Anglais, et peut-être aux uns et aux autres.

Les difficultés ne commencèrent toutefois que le 15 avril 1816 où Sir Hudson Lowe arriva à Sainte-Hélène. Jusque-là, durant la traversée, du 9 août au 17 octobre 1815 et durant le séjour aux Bryars et le premier séjour à Longwood, du 17 octobre au 15 avril 1816, pas le moindre nuage. L'amiral Sir George Cockburn, qui faisait fonctions de gouverneur et réunissait tous les pouvoirs, apportait à l'exécution de ses instructions, en même temps qu'une observation stricte de sa consigne, le sens des responsabilités, la courtoisie d'un homme bien né, et cette distinction de manières qui, en tout pays, est fréquente chez les officiers de vaisseau. Il put à des jours déplaire à Napoléon, émouvoir ses colères, provoquer ses reproches; jamais il ne manqua à ce qu'il lui devait, jamais il ne tenta de se familiariser, jamais il ne joua double jeu. « Pour exprimer en deux mots, a écrit Las Cases, la nature de nos rapports, nous dirions que, comme geôlier, il a été doux, humain, généreux; nous lui devons de la reconnaissance; mais que, comme notre hôte, il a été généralement impoli, souvent pire encore, et nous avons lieu d'en être mécontents et de nous plaindre. » Rien que par cette opposition de termes, l'on peut juger s'il était possible qu'entre Napoléon et celui qui était préposé à sa garde, il y eût constamment de bons rapports; mais, avec de la bonne éducation, de la loyauté, point de mesquinerie, et le respect du malheur, le geôlier auquel son loyalisme interdisait d'être un hôte agréable pouvait ne point se rendre odieux et il n'avait guère mieux à espérer.

Dès l'arrivée de Hudson Lowe, tout changea : *il n'était pas un gentleman*, selon le mot terrible et décisif du duc de Wellington, et il employa contre son prisonnier des procédés qui n'étaient pas d'un gentleman. Il apporta à l'exécution stricte d'une consigne déjà singulièrement sévère, de règlements rendus à dessein offensants par le ministre des Colonies, une raideur qui devait paraître à l'Empereur barbare et tyrannique, et dont pourtant Lowe n'avait aucun moyen de se départir, car, au moindre relâchement, il recevait de Londres une réprimande d'un ton de maître à valet. En tout ce qui était la consigne et l'exécution stricte de cette consigne, Hudson Lowe exécutait

les ordres du ministre dont il dépendait. Il remplit donc son devoir.

L'excéda-t-il lorsque, par le médecin, il se procura des renseignements sur ce que pensait, disait et faisait son prisonnier? On pourrait le soutenir; mais ce ne fut pas lui, semble-t-il, qui provoqua ces rapports; il n'avait point, qu'on sache, contraint O'Meara, pas plus qu'il ne l'avait corrompu. O'Meara s'était volontairement présenté et Hudson Lowe, étant donnée sa responsabilité, devait-il négliger l'unique source d'informations à laquelle il pût se fier? Aussi bien, O'Meara n'en était point à un rappport près. Spontanément il avait ouvert et il entretenait sur ce que disait, faisait et pensait Napoléon, une correspondance active et détaillée avec un M. Finlaison, employé à l'Amirauté, lequel, de l'aveu d'O'Meara, remettait ses lettres à M. Crokter, secrétaire de l'Amirauté, pour les communiquer aux ministres. Tel fut au vrai le rôle que joua O'Meara. Dans quel but? Dès le 16 mars 1816, il déclare à Finlaison qu'il ne restera pas plus longtemps si l'on ne porte pas son traitement à 12 000 francs, ce que « Buonaparte lui a offert lui-même et ce qu'il lui a fait offrir par une lettre du général Montholon ». Il ne paraît point que O'Meara ait alors obtenu de l'Amirauté ce traitement de faveur, qu'il reçut peut-être plus tard; mais on ne saurait guère douter qu'il ne l'ait accepté de l'Empereur.

Le 6 mai 1816, l'Empereur l'a fait venir et, prenant Las Cases pour interprète, l'a interrogé sévèrement. « Il s'agissait de s'entendre, lui a-t-il dit : se considérait-il comme son médecin à lui personnellement, ou comme le médecin d'une prison et imposé par le gouvernement? Était-il son confesseur ou son surveillant? Faisait-il des rapports sur lui ou en ferait-il au besoin? » L'Empereur s'en rapportait à ses réponses; mais, selon les cas, il demanderait à O'Meara de continuer ou de discontinuer ses services. « Le docteur répondit bien positivement et avec affection. Il dit que, son ministère étant tout de profession et entièrement étranger à la politique, il se considérait comme le médecin de sa personne et demeurait étranger à toute autre considération; qu'il ne faisait aucun rapport, qu'on ne lui en avait pas encore demandé, qu'il n'imaginait de cas qui pût le porter à en faire que celui de maladie

grave où il aurait besoin d'appeler les secours d'autres gens de l'art, etc., etc. » Nulle raison de jeter le moindre doute sur le témoignage de Las Cases qui, lorsqu'il rédigea le *Mémorial*, était en termes de confiance et même d'amitié avec O'Meara.

Or, en même temps qu'il donnait ces assurances à l'Empereur, O'Meara continuait d'adresser, par chaque bateau, ses rapports à M. Finlaison qui les faisait passer sous les yeux des ministres; il continuait d'adresser à sir Thomas Read, député adjudant-général, pour être remis à Hudson Lowe, des rapports au moins hebdomadaires. En juillet, on en trouve datés des 8, 10, 12, 24, et, sans doute, en est-il d'autres.

O'Meara a prétendu qu'à partir d'octobre 1816, où de nouvelles restrictions avaient été signifiées à l'Empereur par Hudson Lowe, il avait cessé avec celui-ci toute communication qui n'eût pas un caractère officiel. Si le fait était exact, O'Meara n'en aurait pas moins joué ainsi un double rôle de mai à octobre; mais il n'interrompit pas en octobre ses rapports; il les rédigea dans les mêmes termes et il continua à entrer dans les mêmes détails; seulement, à ce mois d'octobre, Lowe et O'Meara entrèrent ouvertement en conflit.

Lowe n'avait point le chirurgien en gré. Il était arrivé à Sainte-Hélène accompagné du docteur Baxter ancien chirurgien des Corsican-Rangers, le régiment qu'il avait formé et commandé de 1803 à 1813. Et il comptait fermement l'imposer à l'Empereur. N'ayant pu le mettre à la place d'O'Meara, il entendait au moins que Baxter exercerait un contrôle sur l'Irlandais dont il se méfiait, d'abord parce qu'il suspectait tout le monde, et plus encore un Irlandais, ensuite parce que O'Meara paraissait lui échapper, prétendant, comme officier anglais en activité de service, à des droits qu'aucune pièce officielle n'établissait — puisque l'on avait eu soin de ne point répondre aux lettres par lesquelles il avait réclamé la définition de sa situation. Cela permettait à Lowe de prétendre qu'il avait le droit de le soumettre aux mêmes obligations que les Français.

Jusque-là, c'était sourdement que le gouverneur avait mené la guerre. A présent, il se croyait en droit de la mener ouvertement. O'Meara avait été formellement accusé par le ministère d'avoir adressé à un journal de Portsmouth des nouvelles

du général Buonaparte et Lowe était chargé d'une enquête à ce sujet. O'Meara nia avec une extrême vivacité qu'il eût la moindre accointance avec ce journal de province; mais il ne nia point sa correspondance avec Finlaison; il s'en vanta même et y prêta un caractère presque officiel. Rien ne pouvait davantage déplaire à Hudson Lowe, jaloux comme il était de ses droits et convaincu que, seul, il avait charge et mission de fournir, au seul ministre des Colonies, des informations sur son prisonnier; il enjoignit donc à O'Meara de cesser toute correspondance avec l'extérieur et de lui réserver, à lui gouverneur, tous les renseignements qu'il pourrait se procurer. Rien ne pouvait davantage mortifier O'Meara, fort ambitieux de jouer un rôle et aspirant, par Finlaison, à se créer des titres près des ministres. S'il devait y renoncer, qu'avait-il à attendre de l'exil et de la contrainte qu'il s'était condamné à subir — qu'avait-il à en attendre des Anglais? Les deux hommes se quittèrent en pleine défiance l'un de l'autre.

Pourtant, O'Meara, six mois durant, au moins, fit assez bonne figure et, de décembre 1816 à mai 1817, il ne manqua point une occasion d'adresser au gouverneur des communications où il rendait compte non seulement de la santé du prisonnier, mais de ses actes, de ses paroles, de ses colères, des paroles et des actes des gens de la maison. Il écrit à Hudson Lowe « qu'il a été invariablement animé par le désir d'être explicite et de donner une complète connaissance des faits, toutes les fois qu'il pouvait le faire d'accord avec la vérité et avec ses souvenirs ».

A la fin de mai 1817, nouvelle escarmouche. O'Meara s'est fait prêter des journaux par le maître de poste et les a communiqués à Napoléon, d'où reproches sanglants du gouverneur. En juin, O'Meara ne se gêne point pour adresser à Finlaison des plaintes caractéristiques contre Lowe; mais, entre Lowe et lui, la rupture n'est pas accomplie : ainsi, à la mi-juillet, sur la demande du gouverneur, le chirurgien lui expose quelles pourraient être les modifications à apporter aux restrictions imposées aux Français quant à leur correspondance et à leurs promenades. Entre autres propositions : qu'on leur permette de communiquer avec les habitants par lettres cachetées. Lowe se récrie; O'Meara répond que le gouverneur

pourrait toujours ouvrir les cachets. — « A quoi servirait, réplique Lowe, d'envoyer des lettres cachetées s'il doit les ouvrir? — Il ne serait pas nécessaire, réplique O'Meara, que les Français le sussent. » Lowe s'indigne du procédé qu'on lui propose, car il est soupçonneux, inquiet, insupportable, mais il ne s'abaisse pas à certains moyens.

Dès lors, et de plus en plus, Lowe surveille O'Meara, devenu tout à fait suspect; mais s'il s'évertue à le chercher en faute, il ne trouve aucun moyen de se passer de lui puisque, sauf quelques domestiques du service extérieur, O'Meara est le seul sujet britannique qui ait accès près de l'Empereur, qui cause habituellement avec lui et qui rapporte quelques éléments dont on puisse nourrir les dépêches. Tout devrait engager Lowe à le ménager, à conserver par lui le contact avec son prisonnier; mais il est trop méprisant et trop infatué pour admettre des tempéraments, trop cassant pour ne point se porter aux extrémités. D'ailleurs, on peut bien croire qu'O'Meara cherche la bataille et que, pour un motif ou l'autre, il est décidé à la livrer.

Au mois d'octobre, elle s'engage. L'Empereur est tombé malade — gravement, disent ses officiers. O'Meara fournit des bulletins au gouverneur qui les communique aux commissaires des Alliés résidant à Sainte-Hélène et ceux-ci les envoient à leurs cours. Des indiscrétions apprennent à l'Empereur l'existence de ces bulletins. Par Bertrand, il fait signifier à O'Meara l'interdiction de fournir au gouverneur des bulletins qui ne lui aient point été montrés et où il ne soit point qualifié « l'Empereur Napoléon ». Lui-même le répète à O'Meara; il invoque le secret professionnel que doit garder le médecin, lequel n'a point le droit, contre la volonté du patient, de raconter, ni de décrire sa maladie; il n'admet pas que, dans ces bulletins qui courront l'Europe, il soit dégradé de sa dignité; « il préférerait la mort ». Il demande à O'Meara sa parole d'honneur qu'il n'écrira plus de bulletins sans les lui soumettre. Si O'Meara n'y consentait pas, il ne le verrait plus et ne le consulterait plus comme médecin. O'Meara prétend qu'il fit des objections, essaya d'obtenir des concessions, mais qu'il se heurta à une volonté qui ne pouvait être forcée ni tournée : Napoléon considère que son honneur est en jeu

devant l'Europe, et il mourra sans secours plutôt que de céder.

Telle est la déclaration que non sans plaisir, semble-t-il, O'Meara vient rapporter à Hudson Lowe. Le gouverneur l'accueille d'autant plus mal qu'il comptait trouver, dans la maladie de l'Empereur, des facilités pour introduire Baxter, son homme de confiance. Baxter ne verra point l'Empereur, il ne l'approchera pas, il ne pourra avoir par O'Meara que des renseignements oraux des plus vagues, puisque, à partir du 13 octobre, l'Empereur se refuse à répondre à aucune des questions d'O'Meara : ce n'en est pas moins Baxter qui, d'intuition sans doute, rédige les bulletins communiqués aux commissaires étrangers et c'est lui qui certifie que l'Empereur est absolument guéri de « l'indisposition » dont il a été affecté du 25 septembre au 30 octobre.

Dès le 18 novembre, Hudson Lowe est fermement décidé à renvoyer O'Meara parce que celui-ci se refuse à lui répéter toutes les conversations qu'il peut avoir avec Napoléon ou avec ses compagnons de captivité. Il hésite pourtant, car il ne se dissimule point comme il est grave de priver l'Empereur du seul médecin qu'il consente à voir et qui, dans un cas tel que celui de la récente maladie, puisse lui donner des soins; mais c'est là de l'humanité, et l'humanité passe après la consigne. Une nouvelle scène, le 18 décembre, contribue à lever ses scrupules. O'Meara lui déclare que, depuis deux ans, il a pris vis-à-vis de l'Empereur, l'engagement de ne point rapporter les conversations qu'il aurait avec lui, hormis s'il y était question d'évasion. Or, depuis deux ans, il a raconté, certes, infiniment de conversations : il a donc, vis-à-vis de l'Empereur, manqué à sa parole, de même que, vis-à-vis de son souverain, il manque à son devoir, en refusant, sous prétexte de secret professionnel, de continuer ses rapports.

L'incohérence qu'O'Meara porte dans ses actes paraît ici nettement : il est un impulsif, comme tant d'hommes de son pays, et il a affaire à l'homme le plus réfléchi, qui, sauf lorsqu'il est emporté par une de ces colères brutales dont il est, si l'on peut dire, la victime, ne risque point une démarche sans en avoir pesé tous les inconvénients jusqu'à se rendre étrangement irrésolu. D'ailleurs, on peut se demander si O'Meara ne

oue point son jeu pour être renvoyé en Europe : on doit enser qu'à partir d'octobre 1817, il reçoit de l'argent de Empereur et c'est assurément lui qui se charge de faire passer n Angleterre, à l'un de ses correspondants qui en assure impression et qui en touche le prix, les divers écrits que Empereur prétend livrer à la publicité, ainsi les *Lettres du Cap de Bonne-Espérance*, les *Observations sur le discours de Lord Bathurst*, le *Manuscrit de l'Ile d'Elbe*, les *Lettres de Sainte-Hélène*.

Hudson Lowe ne sait rien alors des correspondances qu'entretient O'Meara par des voies mystérieuses : il a sans doute ouvert et supprimé des lettres adressées au docteur ; mais c'était e celles qui étaient acheminées par les voies normales, et il 'y a rien trouvé qui pût lui servir de motif ou de prétexte pour envoyer l'homme qui seul peut donner des soins à l'Empereur malade.

Mais si l'Empereur n'était point malade? Si sa maladie n'était u'une fable inventée par lui, certifiée et propagée par O'Meara dans le but d'éveiller chez les souverains alliés les crupules, la pitié ou simplement le sentiment de leur responabilité? Si cette affirmation que Napoléon est atteint d'une naladie de foie imputable au climat de Sainte-Hélène n'était u'un mensonge concerté en vue d'obtenir un autre lieu de élégation? Le gouverneur le soupçonne; mais voici un des ompagnons de l'Empereur qui l'affirme: qui délibérément econnaît que tout est comédie.

Au début de février 1818, le général Gourgaud a fait, ar O'Meara, savoir au gouverneur qu'il demandait à quitter ongwood, à être renvoyé en Europe. En attendant que Lowe t décidé s'il le ferait passer par le Cap ou s'il le renverrait roit en Angleterre, Gourgaud parle; il raconte ce qui s'est it et fait à Longwood; il dément formellement que l'Empeeur ait été malade; il annonce que l'Empereur s'évadera uand et comme il lui plaira; il se vante qu'on ait fait passer n Angleterre des Observations sur le discours de Lord athurst : tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a appris, il le livre. 'Meara en devient de plus en plus suspect, car il a annoncé certifié chaque jour une maladie inexistante.

Baxter l'assure dans ces bulletins qu'il rédige d'après les

conversations qu'il prend à O'Meara, qu'il ne montre point à celui-ci, et qu'il porte directement à Lowe. Napoléon apprend qu'il se répand de tels bulletins : on lui dit comme ils sont rédigés ; ce sont des faux, que Lowe a été conduit à inspirer et à authentiquer. Mais c'est O'Meara que Lowe rend responsable de la découverte ; à présent qu'il n'est plus inquiet de la santé de Napoléon et qu'il émet à son gré des bulletins attestant qu'elle est florissante, il est bien décidé à en finir avec le médecin.

Et voici l'occasion ! Le maître d'hôtel de l'Empereur, qu'on nomme à Sainte-Hélène Cipriani, est mort ; à défaut de prêtre catholique, il a été conduit au cimetière par deux pasteurs protestants. L'Empereur a chargé O'Meara de remettre à chacun de ces pasteurs une tabatière d'argent. Un des pasteurs accepte, puis renvoie le présent. Lowe l'apprend. Ainsi, un officier anglais s'est chargé de remettre à un citoyen anglais un présent de Napoléon ! Un autre verrait là une légèreté, peut-être contraire aux règlements, mais qui ne porte aucune conséquence. Lowe en fait une affaire. Exaspéré qu'il est de l'attitude adoptée par O'Meara vis-à-vis de Gourgaud devenu son protégé et son commensal, il n'entre dans aucune explication et, le 10 avril, il fait signifier à O'Meara, défense de sortir de Longwood sans une autorisation expresse.

O'Meara déclare alors qu'il cesse ses fonctions ; il donne sa démission et demande son rapatriement. Officier de la marine, il se plaint officiellement à l'amiral commandant la station, réclamant sa protection et prétendant qu'il n'a point à obéir au gouverneur ; mais cet amiral — Robert Pamplin, successeur de Sir Pulteney Malcolm, successeur lui-même de Sir George Cockburn — n'a garde d'entrer en lutte avec le gouverneur : il a amené à Sainte-Hélène une femme avec laquelle il vit et la complicité de Lowe lui est nécessaire.

Reste Longwood. Après une vive attaque, dans une entrevue avec un agent subalterne, le Grand maréchal Bertrand, écrit au gouverneur que jamais l'Empereur ne recevra le docteur Baxter qu'on travaille depuis deux ans à lui imposer ; que si le gouverneur ôte M. O'Meara sans le remplacer par un médecin français ou italien déjà connu, il obligera « ce Prince » à mourir privé de tout secours. « Il y est résolu, écrit Ber-

trand. Son agonie en sera plus douloureuse, mais les peines du corps sont passagères, tandis que l'opprobre qu'une conduite aussi féroce imprimera sur le caractère de votre nation sera éternel. » Devant cette protestation qu'accompagne une lettre adressée à Fosch, en date du 13, et réclamant l'envoi d'un médecin, devant l'état de santé de l'Empereur qui subit, le 18 et le 24 avril, des crises d'autant plus graves qu'il est dépourvu de tout secours; devant la terrible lettre du 27 avril où l'Empereur proteste près du Prince Régent et menace de l'opprobre de sa mort la Maison royale d'Angleterre, Lowe perd la tête; il craint et il cède. Le 9 mai, il lève les consignes, rend à O'Meara la liberté de sortir de Longwood; mais pour aller où? O'Meara n'avait qu'une distraction : visiter au camp de Deadwood, ses camarades officiers du 66e régiment, et dîner à leur mess où il avait été admis comme membre honoraire, Lowe l'en fait exclure, et, certains officiers ayant témoigné leur estime à O'Meara, il les contraint à se rétracter. Il trouve bientôt une vengeance meilleure.

Sur les confidences qu'a faites le général Gourgaud, tant à Sainte-Hélène, à Lowe et aux commissaires étrangers, qu'à Londres, à M. Goulburn, sous-secrétaire d'État aux Colonies, Lord Bathurst s'est convaincu « que la santé du général Bonaparte n'avait en aucune manière souffert de sa résidence à Sainte-Hélène; que l'enflure des jambes n'avait été ni plus fréquente ni plus étendue qu'elle ne l'était habituellement et que les rapports fournis par M. O'Meara étaient très mensongers ». Si Lord Bathurst a refusé jusque-là son consentement à la proposition faite et réitérée par le gouverneur d'éloigner M. O'Meara de Longwood, « l'information donnée par le général Gourgaud, écrit-il à Hudson Lowe le 18 mai, a changé la situation des choses et je ne vois plus aucune difficulté à vous permettre de lui retirer des fonctions auxquelles il s'est montré si impropre. Je ne crois pas que vous soyez autorisé à saisir ses papiers; mais vous pouvez, si vous le jugez convenable, envoyer chercher, lui annoncer le contenu de mes instructions et, cela fait, lui interdire de voir le général Bonaparte ou toute personne de sa suite, excepté en présence d'un officier anglais ».

Ces dépêches de Lord Bathurst, en date des 16 et 18 mai, arriviennent à Sainte-Hélène le 23 juillet. Malgré que Lowe,

sût, par les rapports d'O'Meara et de l'officier d'ordonnance de service à Longwood, que l'Empereur avait été très malade dans la nuit du 10; malgré qu'il n'en pût douter, puisque Napoléon consentait à voir un consultant et qu'il désignait M. Stokoë, chirurgien du *Conqueror*, Lowe, le 25, fait signifier à O'Meara « qu'il eût à se retirer de la place qu'il occupait près du général Bonaparte et à s'interdire toutes relations ultérieures avec les habitants de Longwood ».

Quand on prend de telles décisions, on doit en surveiller l'exécution : une interdiction verbale n'était pas pour arrêter O'Meara.

A peine eût-il reçu la lettre du gouverneur, qu'il se présenta à l'appartement de l'Empereur. Il fut aussitôt reçu : « Le crime se consommera plus vite, dit Napoléon, j'ai vécu trop longtemps pour eux. » Il donna à O'Meara ses ordres au sujet de la publication des lettres que, durant son règne, il avait reçues des différents souverains de l'Europe et que, lors de son départ, il avait confiées à son frère Joseph : « Vous les publierez, dit-il à O'Meara, pour couvrir de honte ces souverains et faire voir au monde l'hommage abject que ces vassaux me rendaient, lorsqu'ils me demandaient des faveurs ou qu'ils me suppliaient de leur laisser leurs trônes[1]. » Puis il dicta au général Bertrand et il signa une lettre par laquelle il invitai Joseph ou Eugène à remettre au docteur O'Meara la somme d 4 000 livres sterling (100 000 fr.). Il ordonna au docteu d'aller à Rome voir Madame et les membres de la Famille prè desquels il l'accrédita; de sa main, il écrivit un billet pou Marie-Louise, que le docteur cacha dans la semelle de so soulier; il lui fit présent d'une belle tabatière et d'une statuet de Galle le représentant en habit militaire, debout, les bra croisés, la tête couverte du chapeau traditionnel. Enfin, l'embrassa en lui disant : « Adieu O'Meara, nous ne no reverrons plus, soyez heureux! »

Montholon fut chargé d'écrire au gouverneur : « Le docte O'Meara a quitté hier Longwood, forcé de laisser son mala au milieu du traitement qu'il dirigeait. Ce matin, ce traiteme a cessé; ce matin, un grand crime a commencé d'avoir exéc

1. V. l'étude intitulée *les Lettres des Souverains* dans mon volume *Aut de Sainte-Hélène*, 2e série.

tion!... L'Empereur ne recevra jamais d'autre médecin que le sieur O'Meara, parce qu'il est le sien, ou celui qui lui serait envoyé d'Europe, conformément à la lettre du 13 avril. »

On avait pu se leurrer de l'idée que le gouverneur reculerait encore : dès lors qu'il se sentait couvert par Lord Bathurst, il n'avait garde. On lui eût, de Londres, ordonné de mettre à mort son prisonnier, qu'il eût exécuté l'ordre, au besoin lui-même. Enfreindre une consigne le rendait fou. O'Meara dont les bagages avaient été pillés, les papiers inspectés, le pécule et les bijoux volés sans qu'il pût obtenir même un semblant de justice, avait, sous bonne garde, été embarqué à bord du *Griffon* qui fit voile le 1er août.

A son arrivée à Londres, le 28 octobre, il adressa aux Lords de l'Amirauté un long mémoire où il reprenait en détail la conduite du gouverneur, ses actes de tyrannie et ses façons d'inquisiteur, et où, de tous les griefs qu'il énumérait, il concluait que « la vie de l'Empereur serait en danger par un plus long séjour dans un climat tel que celui de Sainte-Hélène, surtout si les inconvénients de ce séjour se trouvaient encore aggravés par une continuation des tracasseries et des irritations auxquelles il était jusqu'à présent exposé et que la nature de sa maladie lui rendait particulièrement sensibles ». Triple crime. Il osait dire que l'Empereur était malade, alors que l'Europe avait décidé qu'il ne l'était point ; il calomniait Sainte-Hélène dont le climat ne devait pas être soupçonné ; enfin il attaquait un supérieur et quel? le lieutenant général Sir Hudson Lowe. Sur quoi, sans avoir été entendu, il fut avisé qu'il était rayé de la liste des chirurgiens de la Marine.

Sa destitution fut un triomphe. Il fut honoré de deux vers par Lord Byron et de beaucoup d'argent par tout ce qui était bonaparte : outre les 4 000 livres sterling de l'Empereur, des remises importantes de Joseph, et une pension de 8 100 francs de Madame Mère. Il eut de plus les produits des manuscrits de l'Empereur, particulièrement celui de la *Campagne de 1815* dont il dut à la vérité ajourner la publication, Gourgaud ayant mis en vente la version qu'il avait emportée de Sainte-Hélène.

Deux brochures des plus vives qu'il publia dès 1819, eussent

pu exercer sur les destinées de l'Empereur une influence relative si, sur le témoignage de Gourgaud, tout crédit n'avait été retiré, aussi bien par le Gouvernement anglais que par les souverains alliés, aux affirmations du médecin qui seul avait donné ses soins à l'Empereur et pouvait connaître sa maladie.

Après qu'il eut rempli près des membres de la Famille, les missions dont il avait été chargé, qu'il eut vainement sollicité de Joseph la remise des lettres des souverains et qu'il eut échoué devant Parme, si même il parvint jusqu'à l'inaccessible duché de l'Inaccessible Archiduchesse-Impératrice, O'Meara rentra en Angleterre, où l'on assure qu'il se fit remarquer en 1820 comme un des partisans les plus dévoués de la reine Caroline.

Après la mort de l'Empereur, il publia en 1822 son principal ouvrage : *Napoléon en exil ou une voix de Sainte-Hélène* : C'est à coup sûr un des témoignages les plus intéressants et vraisemblablement des plus véridiques qu'on possède jusqu'ici sur l'époque de la captivité où O'Meara se trouva à Sainte-Hélène. Ce livre, qui eut un immense retentissement, lui valut les bonnes grâces d'une dame, Theodosia Boughton en son nom, veuve en premières noces de John Donellan, fâcheusement pendu en 1781 pour avoir empoisonné son beau-frère, Sir Theodosius Boughton, et, veuve en secondes noces, de Sir Egerton Leigh. Cette dame lui accorda sa main et une très grande fortune, le 10 février 1823. Elle mourut le 13 janvier 1830 et O'Meara, qui décidément rêvait un rôle politique, devint un membre actif du Reform-Club. Il s'engagea ensuite dans les partisans de David O'Connel, et ce fut à un meeting d'O'Connel qu'il contracta, dit-on, un érésypèle à la tête dont il mourut le 3 juin 1836.

Tout cela ne montre point un cerveau fort équilibré. On ne veut pas croire que l'intérêt seul ait déterminé le revirement qui sembla se produire dans les opinions d'O'Meara et par quoi d'agent du gouverneur, il devint l'agent de l'Empereur. Qu'il y ait eu la lutte engagée avec Hudson Lowe, lequel, dès le premier jour lui avait marqué une défiance offensante, avait tenté de lui substituer Baxter ou du moins de lui imposer son contrôle; qu'il y ait eu la traditionnelle antipathie de l'Irlandais contre l'Anglais; qu'il y ait eu le goût qu'ont la plupart de

hommes pour entrer dans la confidence d'un homme célèbre et surtout d'un souverain : qu'il y ait eu de l'attendrissement sur son infortune, de l'indignation contre les exigences du geôlier et l'action des plaintes quotidiennes de l'Empereur et de ses compagnons sur une nature impressionnable et inconstante, tout cela peut fort bien se concilier avec une question d'argent. Les mobiles qui déterminent les hommes ne sont pas simples et lorsque l'enthousiasme, la pitié, la haine et l'intérêt s'accordent à les faire agir, il est sans doute difficile qu'ils leur résistent.

Que Napoléon eût pour but d'acquérir O'Meara, cela est tout simple, mais il n'aurait pas en vérité eu besoin d'acquérir son médecin, si ce médecin avait été un Français ou un Italien, en tout cas un homme à son service, sans aucun rapport hiérarchique, aucune relation d'affaires avec le gouverneur ni aucun autre Anglais.

Sans doute alors le médecin n'aurait pu entrer en conversation avec les officiers du camp et rapporter leurs propos ; sans doute n'eût-il point servi de postillon entre Longwood et Plantation House, pour exciter bien plus que pour amortir les colères, afin de jouer un rôle dans tous les cas et de se rendre nécessaire ; sans doute, n'eût-il point, par les nouvelles et les cancans qu'il colportait, jeté quelque distraction dans cette vie que rongeaient d'abord l'ennui, la monotonie des heures, l'absence de nouvelles et par là, fut-ce lorsqu'il amenait des tempêtes, O'Meara était précieux. Mais aussi, étant Français et officier de la Maison, ce médecin n'aurait eu de devoirs qu'envers Napoléon, se fût conformé aux volontés de son maître, l'eût appelé du titre dont il entendait être appelé, n'eût point entretenu au dehors de correspondance secrète : il se fût tenu à sa place, se fût occupé de chercher des remèdes à son malade ou du moins de déterminer la cause de sa maladie — ce dont, il faut le dire, paraît avoir été radicalement incapable un chirurgien de marine qui, à dix-huit ans, avait terminé ses études médicales dans une école où l'on ne retrouve aucune trace qu'il ait passé. L'expérience qu'O'Meara avait acquise en quinze années de pratique lui permettait sans doute de résoudre les cas classiques, de panser une blessure, de faire une amputation, d'extraire un projectile, de droguer une

fièvre; mais elle le laissait désarmé devant une affection compliquée et difficile à déterminer. L'Empereur n'entrait point en campagne, il n'avait point à s'aller battre, et il ne se risquait pas dans des pays de malaria. Alors, le chirurgien devait fatalement se trouver désarmé devant une maladie qu'il n'avait eu aucune occasion de traiter, puisque son instruction était uniquement empirique et routinière. Pour incertaine que fût alors la médecine — l'était-elle plus qu'aujourd'hui? — au moins donnait-elle à ceux qui l'avaient étudiée, l'avantage de reconnaître les caractères d'une affection et de former un diagnostic. Il est difficile d'attribuer un tel mérite à O'Meara et malheureusement il n'était ni ne devait être le seul de son espèce en cette île misérable de Sainte-Hélène.

FRÉDÉRIC MASSON

(La fin prochainement.)

LE RÉSEAU DE L'ÉTAT

La crise des chemins de fer de l'État est beaucoup plus profonde que le public ne le soupçonne. On permettra à un homme, qui a été le promoteur du rachat de l'Ouest et, pendant plus de treize ans membre du conseil d'administration du réseau racheté, d'exposer les causes de cette crise. Il voudrait montrer que les modifications heureuses, récemment introduites dans l'administration de la compagnie et qui ne sont, au fond, que le retour à l'état de choses précédant le rachat, seront, à moins d'être complétées par d'autres réformes plus profondes, impuissantes à produire un régime régulier et satisfaisant.

***

Si on se reporte aux discussions de l'année 1878 où le rachat des réseaux des Charentes a permis de constituer le premier réseau d'État, on est frappé de la défiance du parlement à l'égard de l'action gouvernementale sur le réseau racheté. Amis et ennemis du gouvernement s'accordaient à repousser l'ingérence ministérielle et parlementaire en une matière principa-

lement commerciale; bien des votes n'ont été décidés que par la promesse que l'administration du réseau racheté serait aussi semblable que possible à celle qu'une expérience d'un demi-siècle avait consacrée dans les grandes Compagnies de chemins de fer en France et à l'étranger.

Dans le rapport au Président de la République, précédant les décrets du 25 mai 1878, sur l'organisation administrative et financière du réseau d'État, M. de Freycinet, ministre des Travaux publics, s'exprimait ainsi :

... Il fallait que ce service particulier formât une sorte d'annexe à nos administrations, qui pût fonctionner à côté d'elles, d'une manière indépendante et *sans autre lien que celui d'un contrôle exact et rigoureux*. Mais il fallait que l'autonomie du service particulier fût respectée.

Dès lors toute idée de personnel d'État appelé à l'exploitation des lignes devait être écartée, comme toute confusion entre les recettes et les dépenses de cette exploitation avec le budget général de l'État.

... En même temps, nous avons rencontré un autre avantage, qui est d'éviter les complications auxquelles ont souvent donné lieu les tentatives d'exploitation par l'État.

C'est avec raison, en effet, qu'on a fait ressortir la lenteur et la gêne excessive qui résultent de l'ingérence directe de l'État dans les mille détails d'une opération en grande partie commerciale. La création d'un conseil d'administration investi d'attributions analogues à celles des conseils d'administration de compagnies, permettra à l'État de se tenir, en quelque sorte, en dehors d'une sphère *qui ne paraît pas faite pour lui*. Il n'interviendra, ainsi qu'il le fait du reste vis-à-vis des chemins de fer concédés, que pour contrôler, approuver les marches des trains, homologuer les tarifs, assurer l'application des lois et règlements. Pour bien marquer cette dernière partie de son rôle, nous avons tenu à laisser subsister, dans toute son intégrité, l'organisation du service du contrôle tel qu'il fonctionne sur les autres réseaux. Le public trouvera donc, sur les lignes provisoirement exploitées par l'État, *les mêmes garanties et la même protection*, que si ces lignes n'avaient pas changé de mains. Il pourra, en toutes circonstances, recourir à la *même autorité et défendre ses droits*, dans la même forme et suivant les mêmes règles que sur l'universalité du réseau français...

La seule différence entre le réseau de l'Etat et ceux des Compagnies était que, dans le premier, le budget, établi par

le conseil d'administration, était soumis à l'approbation du Ministre ; encore n'était-ce là qu'une question de forme, pour ainsi dire, puisque les Compagnies sont également tenues de présenter leur budget annuel au Ministre, sans, il est vrai, que l'approbation de celui-ci soit exigée ; mais il est incontestable que l'obligation de la présentation entraîne pour le Ministre le droit d'examen et de critique. Il n'y avait donc, entre les deux modes d'administration que des différences du plus au moins. D'ailleurs, pour le régime des contrats, qui règle toutes les dépenses d'entretien, de réparation, d'acquisition du matériel, de construction ou d'exploitation ; pour la réglementation de l'exploitation et les tarifs, point de différence entre le réseau de l'État et les autres ; tous les chemins de fer du pays se trouvaient dans les mêmes conditions de surveillance et d'ingérence administrative.

Dans la pratique, le conseil d'administration du réseau de l'État s'est montré plus libéral en matière de tarifs, plus commercial, plus moderne que les conseils des Compagnies, et c'est ainsi que la région qu'il desservait a subi la ruine du vignoble par le phylloxéra avec moins de peine que les autres régions viticoles. La nécessité de justifier son existence sous les regards narquois des institutions rivales, l'obligeait à plus d'efforts et lui servait de stimulant. Les résultats remarquables obtenus par cette administration ont été consignés dans un rapport de M. Camille Pelletan, qui a fait quelque bruit.

Toute cette organisation, si heureuse dans ses résultats, fut bouleversée par le décret du 10 décembre 1895[1]. Pourquoi?

Les motifs sont, sans doute, multiples. Nous pouvons en saisir quelques-uns.

Les administrateurs touchaient un traitement de 6000 francs. Il n'est pas téméraire de penser que cet émolument fut convoité par des députés qui entrèrent en certain nombre dans le

1. Les dispositions principales de ce décret sont les suivantes :

Art. 1er. Le réseau des chemins de fer de l'État est administré par un directeur relevant du ministre des Travaux publics et nommé par décret. Le directeur a sous ses ordres le personnel des divers services. Tous les pouvoirs attribués au Conseil d'administration par les décrets et arrêtés antérieurs sont transférés au directeur sous les réserves et avec les modifications ci-après.

Art. 2. Le Conseil est appelé à donner son avis sur.... (suit l'énumération des matières).

conseil. Mais ces privilégiés furent jalousés par leurs collègues et, un jour, un député profita de la discussion du budget pour demander la suppression du traitement des députés administrateurs : il eut naturellement gain de cause devant la Chambre. A partir de ce moment-là, ces Messieurs ne firent plus que de rares apparitions au conseil dont le travail se ralentit et dont l'influence diminua. Sur ces entrefaites M. Matrot, le directeur des chemins de fer de l'État, démissionna, et le Ministre, M. Guyot-Dessaigne, en profita pour faire un petit coup d'État qui plut aux parlementaires parce qu'il permettait aux députés, surtout à ceux des régions traversées par le réseau, une ingérence quotidienne dans les affaires du chemin de fer.

Supprimer le conseil d'administration, c'était soumettre le budget du réseau d'État au Parlement. Il y eut à la commission du budget un rapporteur spécial pour les chemins de fer de l'État. J'ai connu beaucoup de ces rapporteurs. Pleins de zèle au début, ils venaient demander des renseignements à n'en plus finir. Metzger, directeur du réseau, qui était un politicien fort habile, les roulait dans de la farine; ils faisaient leur rapport dans les bureaux. Ce qu'ils ajoutaient de leur cru n'avait généralement que peu de portée. Quelques-uns, cependant, ayant eu plusieurs fois à faire le rapport, finissaient par acquérir quelque compétence; ils en abusaient en substituant leurs vues personnelles à celles des chefs responsables. Ces rapporteurs jouissaient naturellement de faveurs spéciales, telles que permis de circulation en nombre quasi-illimité pour leurs amis, et la nomination de quantité de leurs électeurs dans les rangs du personnel du réseau.

Les permis de circulation ne font pas grand mal, car la plupart de ceux qui les obtiennent s'abstiendraient de voyager s'il leur fallait payer leur place. Les nominations de personnel ou les avancements par faveur sont funestes, au contraire, car ce système produit une sélection au rebours. Et c'est ainsi que, dans le réseau de l'Ouest racheté, où il y a eu de grands mouvements de personnel aussitôt après le rachat, — le Ministre, M. Barthou, ayant fait des promesses d'augmentation de traitement qu'il n'était pas en mesure de tenir immédiatement —, on a vu se produire quantité de défaillances et se multiplier les accidents.

L'histoire a enregistré maints exemples d'armées admirables par la tenue et la discipline que des fautes du commandement ont conduites à la défaite; elles ont été réduites en un temps très court à l'état de cohue désordonnée : le mauvais commandement a produit les mêmes effets sur le personnel du réseau racheté par l'État.

Les désordres ont été aggravés par la suppression des grandes divisions ou services tels qu'ils sont institués dans les compagnies de chemins de fer du monde entier. Cette méthode absurde a fait dépendre chaque agent d'un grand nombre de chefs secondaires; ainsi ont disparu la cohésion et la marche d'ensemble, si nécessaire dans une industrie où tout aboutit à des déplacements incessants et à grande vitesse.

Les trains de voyageurs cessèrent d'arriver à l'heure; les marchandises séjournèrent sur les quais ou prirent des directions opposées à leur destination. Mais, par-dessus tout, le personnel cessa d'être tenu en main; il fut livré sans défense aux excitations du dehors; et puis, ce qui est triste à dire, il fut soutenu dans ses réclamations, au moins impatientes et inopportunes dans les circonstances difficiles que l'on traversait, par des députés en quête de popularité. Il a ainsi perdu, en peu de temps, les habitudes de discipline et de modération qui avaient de tout temps distingué ces corporations, d'ailleurs, privilégiées, où, sauf les débutants et certaines catégories peu nombreuses de travailleurs d'ordre inférieur, tous ont un salaire convenable, des secours en cas de maladies pour eux et leurs familles, des crèches, des orphelinats, toutes institutions qui les distinguent parmi les travailleurs manuels,

Qu'il soit possible et désirable d'améliorer encore, à mesure que se développeront les recettes, les traitements inférieurs, qui le nie? Mais n'oublions pas que les employés et ouvriers des chemins de fer ont le présent et l'avenir assurés, et gardons une grande partie de notre compassion pour les ouvriers libres, tous soumis, à intervalles plus ou moins rapprochés, aux périodes de chômage où il faut se serrer le ventre en attendant la reprise du travail qui manque souvent par suite des crises industrielles, commerciales ou même politiques.

Mais, voilà! ces ouvriers sont des isolés; ce sont souvent

des déracinés, qui, n'étant pas électeurs, n'intéressent pas les parlementaires.

J'ai été député et je sais quelle est la tentation de faire de la popularité en vue de la réélection ; et, s'il s'est formé un courant si énergique pour la réforme électorale, c'est que le pays sait bien qu'il ne faut pas trop compter sur l'héroïsme des élus, et qu'il est prudent de les soustraire à la tentation d'étayer leur fortune politique en sacrifiant l'intérêt général à leur intérêt privé.

C'est bien une question politique de premier ordre que celle de la réforme de l'administration des chemins de fer de l'État.

Les désordres seront atténués par le retour au régime éprouvé d'autrefois, mais ils ne cesseront complètement que lorsque les députés et sénateurs n'auront plus à s'ingérer dans l'administration du réseau.

Dans le régime actuel, le directeur ne dépendant pas du conseil peut être entraîné à des expériences fâcheuses sans que personne puisse le retenir sur la pente où il s'engage, et il ne reste au Ministre d'autres ressources que de le révoquer lorsque, par son imprévoyance, il a accumulé des désastres. Ces expériences peuvent, d'ailleurs, être inspirées par le Ministre ou par les bureaux : c'est alors l'anonymat qui gouverne et il n'y a plus de responsabilité nulle part. Un conseil d'administration, au contraire, est en contact permanent avec le directeur qui, avant de lui soumettre ses propositions, se donne nécessairement la peine de les mûrir.

S'il arrive qu'au Parlement surgisse quelque proposition peu pratique concernant les chemins de fer, le Ministre a toute facilité pour se retrancher derrière la compétence du conseil. Au contraire, dans l'état actuel, aucune barrière ne s'oppose à l'adoption de mesures détestables par un ministre soucieux de s'assurer une majorité. Et les députés sont bien excusables puisqu'ils sont admis à voter et, par conséquent, à discuter le budget du réseau de l'État, de s'imaginer que ce réseau est leur propriété, leur chose. Il faut qu'ils se persuadent, au contraire, que le réseau de l'État n'est pas la propriété du parlement ; mais que le rachat de l'Ouest nécessité par une mauvaise situation financière, comme l'avait été celui des réseaux des Charentes en 1878, met à la charge de l'État

un instrument économique qu'il doit gérer d'après les règles consacrées par la pratique.

Oh! si l'on est partisan du rachat général pour faire des chemins de fer un instrument de domination politique, si l'on veut la socialisation, en un mot, la question change de face, complètement.

Je me hâte de dire que je suis absolument hostile à cette solution. Il y a certains services qui peuvent être municipalisés, je le reconnais; et, encore, difficilement en France, où les esprits, dans toutes les classes de la société, et principalement dans le peuple, ignorent cette discipline volontaire qui fait la prospérité des nations du Nord, moins bien douées que la nôtre sous beaucoup d'autres rapports. Les industries d'État en France donnent des résultats déplorables, parce que personne, chez nous, ne se croit des devoirs envers l'État, et que beaucoup d'individus, honnêtes dans les relations privées, cessent complètement de l'être dans les relations avec l'État. Voler l'État, semble-t-il, ce n'est voler personne. Cette immoralité aboutit à un gaspillage dangereux des finances de l'État et des communes; tous les services publics coûtent beaucoup plus cher chez nous qu'ailleurs.

En effet nos cuirassés coûtent plus cher qu'en Allemagne ou en Angleterre (où cependant les salaires sont généralement plus élevés que chez nous); les délais de construction sont plus longs. Nous avons un service téléphonique déplorable, alors que ce service fonctionne bien dans le monde entier, même en Russie; il est presque impossible de téléphoner entre Paris et la province, sauf dans la région du Nord et après quelle attente! Dans cette industrie des téléphones, l'indiscipline du personnel, en grande partie fruit de l'ingérence parlementaire et de la faiblesse des pouvoirs publics, est la cause principale du mauvais fonctionnement. J'ai eu, comme tout abonné du téléphone, à me plaindre du service; mais j'ai fini par renoncer à mes doléances, le chef de bureau auquel je m'adressai m'ayant avoué qu'il ne pouvait transmettre de plainte sans s'exposer à être blâmé de ses chefs *qui ne veulent pas d'affaires*. Ce service ne fonctionnera que le jour où on mettra à sa tête un fonctionnaire énergique et pratiquement inamovible.

Parmi les industries d'État une des plus lamentables est celle des allumettes : nous payons très cher nos allumettes et elles sont détestables. Il faut pénétrer dans les manufactures de l'État pour se rendre compte du gaspillage auquel on arrive lorsque l'État consent à subir les exigences des députés des circonscriptions où se trouvent ces manufactures. A Aubervilliers, par exemple, pour diminuer le coût de fabrication, on avait fait venir des machines d'Amérique qui économisaient de la main-d'œuvre. On a donc donné congé à un certain nombre d'ouvriers, en les prévenant assez longtemps à l'avance. Les congédiés se sont plaints à leur député qui, craignant de perdre quelques électeurs, a exigé du Ministre qu'il les gardât. Le Ministre a obéi et l'on a conservé les ouvriers inutiles après avoir fait la dépense des machines.

Même chose dans les arsenaux. Je me rappelle qu'après avoir visité celui de Toulon, j'ai écrit à Clemenceau, alors Président du Conseil, pour le supplier de refuser toute autorisation de visite, principalement à des étrangers, pour qu'ils ne voient pas le scandale d'une industrie de l'État où les ouvriers sont inoccupés une partie de la journée, et où l'on évite d'introduire des machines pour ne pas renvoyer les ouvriers qu'elles rendraient inutiles.

Qu'un scandale pareil subsiste et s'étende il y a là de quoi faire de singulières réflexions, lorsqu'on est républicain dans l'âme comme l'auteur de ces lignes ; on s'indigne de la difficulté à empêcher un régime démocratique de verser dans la démagogie. Notre République tolère des vices que des monarchies ne supportent pas.

Il est douloureux de voir qu'une générale corruption, encouragée par la veulerie générale, gangrène cette population ouvrière, bonne dans son ensemble, et qu'ainsi s'affaiblissent et se perdent les qualités d'intelligence et de finesse de notre race.

On peut heureusement espérer que lorsque le scrutin d'arrondissement, dont M. Briand, alors qu'il était Président du Conseil, a dénoncé les *mares stagnantes*, aura été remplacé par un scrutin élargi, les scandales pourront être dénoncés à la tribune sans crainte des représailles électorales.

Pour en revenir aux chemins de fer, je conclus que le

rachat général serait dangereux. Cet aveu de la part d'un homme qui a été pour ainsi dire le promoteur du rachat est significatif. L'expérience du rachat de l'Ouest me suffit. J'ajouterai qu'elle a été faite dans de mauvaises conditions : il était relativement facile de la faire excellente quelques années plus tôt. Quoi qu'il en soit, il est encore possible d'empêcher qu'elle ne soit désastreuse. Qu'on revienne au système primitif d'un conseil d'administration autonome et qu'on mette à sa tête un homme compétent et courageux. On pourra espérer que, dans un petit nombre d'années, ce réseau vaudra ceux des Compagnies, et même, si on y fait des réformes prudentes, leur servira de modèle. C'est ce qu'avait commencé de faire l'ancien réseau de l'État, bien qu'il fût trop petit pour faire produire à une tarification rationnelle et commerciale tous les avantages qu'on est en droit d'en attendre.

E. WICKERSHEIMER

LA PHILOSOPHIE

DE

M. HENRI BERGSON

S'il y avait en mattere de philosophie, aux environs de 1880, une vérité qui parût établie, passée à l'état de lieu commun, c'était assurément que toute recherche métaphysique est impossible et vaine. Les doctrines qui se partageaient alors les esprits, le Criticisme de Kant, le Positivisme de Comte, l'Empirisme idéaliste de Taine, le Scepticisme de Renan, l'Agnosticisme de Spencer, d'inspirations et d'aspirations si différentes, s'accordaient néanmoins dans cette négation. Elle est au fond de la pensée de tous ceux de nos contemporains dont la formation intellectuel remonte à cette époque, de M. Anatole France, de M. Maurice Barrès, de M. Charles Maurras... Cependant les savants triomphaient sans modestie, et prétendaient nous faire voir dans la science la légataire universelle désignée de la philosophie morte et de la Religion mourante. Or voici qu'à la fin du XIXe siècle surgit, pour la première fois en France depuis quelque deux cent cinquante ans, un authentique métaphysicien, et son succès est quasi-immédiat et bientôt prodigieux. Vingt ans à peine se soni écoulés depuis l'apparition du premier ouvrage de M. Bergson : l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience*, et déjà toutes les principales manifestations de la pensée contemporaine portent la marque de ce puissant génie. Non seulement

en effet la philosophie proprement dite lui doit une position et des solutions entièrement nouvelles des problèmes classiques de la Liberté, de la relation de l'Ame au Corps, et de la Vie, et l'esprit humain en général un remaniement complet du système entier de la connaissance, notamment en ce qui touche aux rapports de l'intelligence et de l'intuition, de la science et de la métaphysique, entre elles et avec l'univers; mais la science elle-même dans certaines de ses branches, telles la Pathologie nerveuse et la Biologie, utilise déjà quelques-unes de ses vues les plus importantes; le néo-catholicisme avec M. Édouard le Roy se réclame de lui, et de même le néo-syndicalisme avec M. Georges Sorel; l'art commence à se ressentir de son influence; le « monde » enfin depuis quelques années s'est pris pour lui d'un engouement sans exemple. Au reste, une faveur si générale doit gêner bien souvent un homme qui n'a rien fait pour la conquérir, d'autant qu'elle s'accompagne rarement d'une intelligence véritable de sa doctrine. M. Bergson est à cet égard l'heureuse victime de son incomparable talent d'expression. Depuis Platon, nul philosophe assurément n'avait écrit cette langue si claire et si pure, où la vigueur de la raison s'orne de toutes les grâces de la poésie. Nul n'avait déployé une souplesse et une ingéniosité pareilles, d'aussi variées ressources verbales. Dans ces régions *subobscures* de l'âme où sa pensée a élu domicile, mais où la nôtre, accoutumée à d'autres cieux, se trouve étrangement dépaysée, M. Bergson nous introduit en se jouant, et comme par enchantement nous acclimate; il nous entraîne avec lui, et, tournant ou surmontant tous les obstacles avec une aisance qui fait songer parfois à je ne sais quelle *haute école* intellectuelle, il nous découvre à chaque pas des points de vue nouveaux. Surpris, charmés, notre confiance en un guide si sûr s'accroît jusqu'à devenir une sorte d'adhésion préalable; mais lui inlassablement tourne et retourne et fait chatoyer sous nos yeux sa pensée, et lorsque trop abstraite ou trop subtile elle risque de rebuter notre faiblesse, appelant la nature entière à son secours pour se faire entendre, il nous la rend sensible par la métaphore et familière par la comparaison[1]. Mais que cet art qui tient

1. De ses comparaisons surtout quelques-unes sont devenues aussitôt

du prestige ne nous égare pas sur la *qualité* de la doctrine qu'il décore. Dégageons-nous par un violent effort de l'espèce d'hypnose où nous plonge le Séducteur; essayons de nous mouvoir avec nos propres moyens dans ce monde où nous l'avons suivi, de voir par nos propres yeux, et non plus par les siens, ce qu'il nous y montre : les difficultés s'élèvent de toutes parts et bientôt nous arrêtent. Les philosophies du sentiment immédiat ou de l'intelligence claire, à la manière du XVIIIe siècle anglais et français, de Comte ou de Taine, nous livrent sur simple demande tous leurs trésors, où d'ailleurs bien du clinquant se mêle : c'est que la matière en est empruntée à l'expérience, à la perception commune. Mais les philosophies de l'intuition, de celle de Plotin à celle de M. Bergson, requièrent pour être pleinement comprises ce travail de soi sur soi, cet approfondissement et cette épuration de la perception intérieure qui définissent proprement le *don* philosophique. Par son abord riant et facile la philosophie bergsonienne a pu attirer les amateurs; mais le fond en est si étroitement fermé aux profanes, si ésotérique, que je ne dis pas des gens du monde, mais tels savants que je pourrais nommer, du reste parfaitement qualifiés et même éminents dans leur spécialité, s'étant ingérés de la critiquer, n'ont fait que manifester avec éclat leur complète inintelligence et de ses données et de sa méthode.

I

Le trait le plus saillant par où la doctrine de M. Bergson se distingue des doctrines classiques, c'est son anti-intellectualisme; mais, disons-le tout de suite, un anti-intellectualisme d'une nature toute spéciale, unique dans l'histoire de la philo-

célèbres, soit pour leur grâce poétique, soit pour leur force expressive : « Il s'en faut que toutes nos idées s'incorporent à la masse de nos états de conscience. *Beaucoup flottent à la surface, comme des feuilles mortes sur l'eau d'un étang.* » — « Nous devinerons (dans la vie) un processus simple, une action qui se fait à travers une action du même genre qui se défait, *quelque chose comme le chemin que se fraye la dernière fusée d'un feu d'artifice parmi les débris qui retombent des fusées éteintes.* » Cf. *Évolution créatrice*, chap. IV, la comparaison si curieusement filée du mécanisme de la pensée conceptuelle avec celui du cinématographe.

sophie, et qui notamment n'a rien de commun avec celui des Empiristes, et pas grand'chose avec celui des Pragmatistes. Si on veut l'étudier avec fruit, c'est par sa critique de l'intelligence comme faculté de connaître qu'il convient d'aborder le Bergsonisme.

Le type achevé de l'Intellectualisme classique nous est fourni par la doctrine platonicienne. On sait que Platon considérait comme impensable et presque comme inexistante la variété mouvante du monde sensible, et n'attribuait la plénitude de l'être qu'au monde des Idées, éternelles et immobiles, unique objet de la contemplation du philosophe. Cette séparation d'un monde sensible et d'un monde intelligible, ce privilège exclusif accordé à la Pensée pure comme moyen de connaître, ont dominé plus ou moins étroitement toute la spéculation ultérieure. Sans doute le développement des sciences positives, en même temps qu'il relevait l'importance et si je puis dire augmentait l'être du monde sensible, mettait en lumière le rôle capital de l'expérience dans l'acquisition du savoir et, par là même, limitait les prétentions de la Pensée pure ; mais la Pensée, fonctionnant avec ses seules ressources dans le monde intelligible et appuyée sur l'expérience dans le sensible, apparaissait toujours comme l'unique outil de la connaissance. Kant lui-même, qui borne l'usage légitime de la pensée au monde de l'expérience, d'abord maintient la distinction des deux mondes, ensuite assigne à la pensée, comme son domaine propre, le monde de l'expérience tout entier.

Or cette ligne qui pour toute la spéculation classique sépare le monde sensible du monde intelligible, le monde de l'expérience du monde de l'intuition ou de la construction intellectuelle, c'est à l'intérieur même du monde sensible, ou plus exactement du monde de l'expérience, que M. Bergson va la tracer, entre l'inorganique et l'organique, le matériel et le vivant. Restreignant en surface et accroissant en profondeur, par rapport à Kant, l'usage légitime de l'intelligence, il la limitera à la connaissance du matériel et de l'inorganique; mais cette connaissance atteindra l'absolu au lieu de rester comme chez Kant relative, et nous livrera le tout de son objet. Ainsi, dans son domaine qui est la matière, la Science, œuvre de l'intelligence, régnera désormais en souveraine, émancipée

qu'elle sera de la tutelle, parfois gênante, parfois compre mettante, toujours pour le moins inutile de la métaphysique En revanche, le monde de la vie, et de l'âme, prolongemen et suprême expression de la vie ne relèvera plus, en ce qu'il d'essentiel et de profond, de la connaissance scientifique, mai d'une connaissance spéciale, qui est proprement la connais sance philosophique ou métaphysique. Celle-ci, comme tout connaissance, recevra de l'intelligence sa forme, mais ce n'es plus à l'expérience, au sens scientifique du terme, qu'ell empruntera sa matière : c'est à l'intuition, qui est le pouvoi qu'a l'esprit d'appréhender immédiatement la vie ou de *sym pathiser* avec elle. Elle aussi, et plus directement même, plu complètement que la connaissance scientifique, elle atteindr l'absolu dans son ordre, de sorte que, grâce au développemen simultané et combiné de la science et de la philosophie, s trouvera réalisée cette parole de l'Apôtre qu'en Dieu, dan l'absolu, nous avons la vie, le mouvement et l'être. Kant après avoir fondé la science, avait cru devoir la ruiner a profit de la foi, qui n'est pas une connaissance. La solution d M. Bergson, infiniment moins onéreuse, limite simplement l sphère d'application de la science, lui juxtapose une autr espèce de connaissance, et du même coup leur confère l'abso luité à toutes deux. Insistons sur ces divers points.

L'intelligence est spontanément adaptée à la matière, et e quelque sorte accordée, moulée sur elle; telle est la proposi tion initiale de la théorie de la connaissance de M. Bergson.

C'est un fait qui a dès longtemps frappé les observateurs qu la réussite des mathématiques, ou, comme on dit, leur caractère objectif. Voilà une science qui n'emprunte à l'expérience que son point de départ, l'espace, et encore l'espace mathématique est-il plutôt une construction de l'esprit qu'une donnée de l'expérience; en tout cas, l'esprit seul intervient dans son développement, et cependant, à quelque moment de ce développement qu'on la prenne, elle se trouve infailliblement d'accord avec l'expérience. Pour expliquer cet accord, la philosophie classique n'a cru que trois hypothèses possibles : ou bien l'esprit se règle sur les choses (c'est l'hypothèse des empiristes) ou bien il y a entre l'esprit et les choses une harmonie prééta

blie (c'est l'hypothèse leibnizienne), ou bien les choses se règlent sur l'esprit (c'est l'hypothèse kantienne). Or de ces trois hypothèses, chacune triomphe dans la critique qu'elle fait des deux autres, mais succombe à son tour sous les objections que les deux autres dirigent contre elle. L'étude approfondie des données de fait de l'Évolutionisme a suggéré à M. Bergson une quatrième hypothèse, qui échappe aux difficultés où s'achoppent les précédentes : ni la matière ne détermine la forme de l'intelligence, ni l'intelligence n'impose sa forme à la matière, ni la matière et l'intelligence n'obéissent à une mystérieuse loi de concordance; mais, *progressivement l'intelligence et la matière se sont adaptées l'une à l'autre pour s'arrêter enfin à une forme commune*. Et voici comment M. Bergson justifie historiquement cette thèse hardie :

A quelle date faisons-nous remonter l'apparition de l'homme sur la terre? Au temps où se fabriquèrent les premières armes, les premiers outils. On n'a pas oublié la querelle mémorable qui s'éleva autour de la découverte de Boucher de Perthes dans la carrière de Moulin-Quignon. La question était de savoir si l'on avait affaire à des haches véritables ou à des fragments de silex brisés accidentellement. Mais que, si c'étaient des haches, on fût bien en présence d'une intelligence, et plus particulièrement de l'intelligence humaine, personne un seul instant n'en douta. Ouvrons d'autre part un recueil d'anecdotes sur l'intelligence des animaux. Nous verrons qu'à côté de beaucoup d'actes explicables par l'imitation, ou par l'association automatique des images, il en est que nous n'hésitons pas à déclarer intelligents : en première ligne ceux qui témoignent d'une pensée de *fabrication*, soit que l'animal arrive à façonner lui-même un instrument grossier, soit qu'il utilise à son profit un objet fabriqué par l'homme. Les animaux qu'on classe tout de suite après l'homme au point de vue de l'intelligence, les Singes et les Éléphants, sont ceux qui savent employer à l'occasion un instrument artificiel. Au-dessous d'eux, mais non pas très loin d'eux, on mettra ceux qui *reconnaissent* un objet fabriqué : par exemple le Renard, qui sait fort bien qu'un piège est un piège. Sans doute il y a intelligence partout où il y a inférence; mais l'inférence, qui consiste en un infléchissement de l'expérience passée dans le sens de l'expérience présente, est déjà un commencement d'invention. L'invention devient complète quand elle se matérialise en un instrument fabriqué. C'est là que tend l'intelligence des animaux comme à un idéal. Et si d'ordinaire elle n'arrive pas encore à façonner des objets artificiels et à s'en servir,

elle s'y prépare par les variations mêmes qu'elle exécute sur les instincts fournis par la nature. En ce qui concerne l'intelligence humaine, on n'a pas assez remarqué que l'invention mécanique a d'abord été sa démarche essentielle, qu'aujourd'hui encore notre vie sociale gravite autour de la fabrication et de l'utilisation d'instruments artificiels, que les inventions qui jalonnent la route du progrès en ont aussi tracé la direction. Nous avons de la peine à nous en apercevoir, parce que les modifications de l'humanité retardent d'ordinaire sur les tranformations de son outillage. Nos habitudes individuelles et même sociales survivent assez longtemps aux circonstances pour lesquelles elles étaient faites, de sorte que les effets profonds d'une invention se font remarquer lorsque nous en avons déjà perdu de vue la nouveauté. Un siècle a passé depuis l'invention de la machine à vapeur, et nous commençons seulement à ressentir la secousse profonde qu'elle nous a donnée. La révolution qu'elle a opérée dans l'industrie n'en a pas moins bouleversé les relations entre les hommes. Des idées nouvelles se lèvent, des sentiments nouveaux sont en voie d'éclore. Dans des milliers d'années, quand le recul du passé n'en laissera plus apercevoir que les grandes lignes, nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée; elle servira à définir un âge. Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber*. En définitive, *l'intelligence, envisagée dans ce qu'en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication.*

Partons donc de l'action, et posons en principe que l'intelligence vise d'abord à fabriquer. La fabrication s'exerce exclusivement sur la matière brute, en ce sens que, même si elle emploie des matériaux organisés, elle les traite en objets inertes. De la matière brute elle-même, elle ne retient guère que le solide : le reste se dérobe par sa fluidité même. Si donc l'intelligence tend à fabriquer, on peut prévoir que ce qu'il y a de fluide dans le réel lui échappera en partie, et que ce qu'il y a de proprement vital dans le vivant, étant la fluidité et la continuité mêmes, lui échappera tout à fait. De fait, si l'on

passait en revue les facultés intellectuelles, on verrait que l'intelligence ne se sent à son aise, n'est tout à fait chez elle que lorsqu'elle opère sur la matière brute, en particulier sur les solides. La matière brute est, au moins pour notre perception, divisée en objets distincts, *discontinus*, et aussi l'intelligence ne se représente-t-elle clairement que le discontinu. Notre action pour se déployer a besoin de points de repère et d'appui : ce qu'il y a de stable et d'immuable dans la matière brute les lui fournit, et aussi l'intelligence ne se représente-t-elle clairement que l'immobilité. Notre action, en particulier sous son aspect fabrication, exige que nous considérions toute forme actuelle des choses, même naturelles, comme artificielle et provisoire, que notre pensée efface de l'objet aperçu, fût-il organisé et vivant, les lignes qui en marquent au dehors la structure interne, enfin que nous tenions sa matière pour indifférente à sa forme ; et aussi l'intelligence est-elle caractérisée par la puissance indéfinie de décomposer selon n'importe quelle loi et de recomposer en n'importe quel système. Le langage même, qui lui a permis d'étendre son champ d'opérations, est fait pour désigner des *choses* et rien que des choses : c'est seulement parce que le mot est mobile, parce qu'il chemine d'une chose à une autre, que l'intelligence devait tôt ou tard le prendre *en chemin*, alors qu'il n'était posé sur rien, pour l'appliquer à un objet qui n'était pas une chose et qui, dissimulé dans l'ombre jusque-là, attendait le secours du mot pour passer à la lumière. Mais le mot, en couvrant cet objet, le convertit encore en *chose*. Ainsi l'intelligence, même quand elle n'opère plus sur la matière brute, suit les habitudes qu'elle a contractées dans cette opération : elle applique des formes qui sont celles mêmes de la matière inorganisée. Elle est faite pour ce genre de travail. Seul, il la satisfait pleinement, en lui donnant la *distinction* et la *clarté*.

Elle devra donc, pour se penser clairement et distinctement elle-même, s'apercevoir sous forme de discontinuité. Les concepts sont en effet extérieurs les uns aux autres, ainsi que des objets dans l'espace. Et ils ont la même stabilité que les objets, sur le modèle desquels ils ont été créés. Ils constituent, réunis, un « monde intelligible » qui ressemble par ses caractères essentiels au monde des solides, mais dont les éléments

sont plus légers, plus diaphanes, plus faciles à manier pour l'intelligence que l'image pure et simple des choses concrètes; ils ne sont plus en effet la perception même des choses, mais la représentation de l'acte par lequel l'intelligence se fixe sur elles. Ce ne sont donc plus des images, mais des symboles.

Notre logique est l'ensemble des règles qu'il faut suivre dans la manipulation des symboles. Comme ces symboles dérivent de la considération des solides, comme les règles de la composition de ces symboles entre eux ne font guère que traduire les rapports les plus généraux entre solides, notre logique triomphe dans la science qui prend la solidité des corps pour objet, c'est-à-dire dans la géométrie. Logique et géométrie s'engendrent réciproquement l'une l'autre. C'est de l'extension d'une certaine géométrie naturelle, suggérée par les propriétés générales et immédiatement aperçues des solides, que la logique naturelle est sortie. C'est de cette logique naturelle, à son tour, qu'est sortie la géométrie scientifique, qui étend indéfiniment la connaissance des propriétés extérieures des solides. Géométrie et logique sont rigoureusement applicables à la matière. Hors de ce domaine, elles sont impuissantes.

Cependant un penchant invincible porte l'intelligence à spéculer, c'est-à-dire à se donner une vision d'ensemble des choses. Mais si toute une partie de l'univers, et de beaucoup la plus importante, savoir le monde de la vie et de l'âme, présente précisément des caractères non seulement différents, mais contraires de ceux du monde de la matière brute, et si l'intelligence, comme il est vraisemblable, s'obstine à appliquer ses procédés, ses cadres naturels à cet objet nouveau pour lequel ils ne sont pas faits, ses plus magnifiques constructions se révéleront toujours à un moment donné ruineuses, et leur ampleur même ne fera qu'accuser en la multipliant l'erreur de vision initiale. Ce n'est pas un des moindres coups de génie de M. Bergson que d'avoir conçu, et su démontrer, que la plupart des problèmes qui encombrent l'histoire de la philosophie n'apparaissent insolubles, matière à controverses, à dialectiques infinies, que parce qu'ils ont été dès l'origine et sont encore mal posés, et que, s'ils sont mal posés, c'est que l'intelligence les pose avec les habitudes qu'elle a contractées dans sa

longue camaraderie avec la matière. Mais il ne s'en est pas tenu là, et sur cette thèse purement critique il a édifié une méthode positive d'investigation philosophique, que nous allons essayer d'abord de définir, ensuite de montrer à l'œuvre.

II

On n'a pas assez remarqué, note M. Bergson en manière d'introduction, combien la portée de la déduction est faible dans les sciences psychologiques et morales. D'une proposition vérifiée par les faits, on ne peut tirer ici des conséquences vérifiables que jusqu'à un certain point, dans une certaine mesure. Bien vite il faut en appeler au bon sens, c'est-à-dire à l'expérience continue du réel, pour infléchir les conséquences déduites et les recourber le long des sinuosités de la vie. On serait fort embarrassé pour citer une seule découverte biologique qui soit due au raisonnement pur. Or comment ne pas être frappé de ce qu'il y a d'étrange et même de paradoxal dans cette faiblesse de la déduction? Voici une opération de l'esprit, s'accomplissant par la seule force de l'esprit : il semble que si quelque part elle devrait se sentir chez elle, évoluer à son aise, c'est parmi les choses de l'esprit, dans le domaine de l'esprit. Point du tout, c'est là qu'elle est tout de suite au bout de son rouleau, — tandis que, nous y avons insisté déjà, elle se révèle toute-puissante en géométrie, en astronomie, en physique, dans tout ce qui est matière. D'une manière plus générale, ce n'est que par accident — chance ou convention — que la science obtient sur le vivant une prise analogue à celle qu'elle a sur la matière brute; ce n'est qu'indirectement et en quelque sorte de biais que la vie se prête à l'application des catégories naturelles de l'intelligence. Cette seule constatation suffirait à nous faire pressentir que le vital pourrait bien être quelque chose de radicalement différent de l'inorganique, et que par suite, pour le saisir adéquatement, nous aurions à créer des concepts nouveaux, et peut-être toute une nouvelle méthode de penser.

Mais que seront ces concepts, en quoi consistera cette méthode? Même, et d'abord, des concepts autres que les intel-

lectuels, une méthode autre que l'intellectuelle sont-ils possibles? L'objection classique surgit ici d'elle-même : toute connaissance n'est-elle pas œuvre d'intelligence? A quelle autre faculté l'intelligence irait-elle demander les moyens de se dépasser elle-même? Supposé que l'intelligence ne nous puisse donner de la vie qu'une représentation nécessairement artificielle et symbolique, ne devrons-nous pas en tout cas nous en tenir à cette représentation? A cette vieille objection, non dénuée de force apparente, M. Bergson oppose une réponse entièrement nouvelle, et à notre sens décisive. D'abord il est clair que notre moi se saisit lui-même d'une prise directe, à quoi on ne peut comparer que l'appréhension que nous donnent nos sens des objets extérieurs, et qu'il faut bien nommer intuition. Cette intuition que nous avons de nous-mêmes, notre intelligence s'emploie aussitôt à la penser, et ce faisant elle nous en voile, elle en altère profondément le caractère. Restaurer dans leur intégrité et dans leur pureté originelles les données immédiates de la conscience, telle sera la première tâche du philosophe. Maintenant, l'intuition peut-elle dépasser le domaine de la vie intérieure, se dilater jusqu'à embrasser la totalité de la vie? Elle ne le pourrait évidemment si en dehors d'elle-même et de l'intelligence proprement dite, l'univers et l'homme ne nous offraient le type d'aucune autre espèce de connaissance. Mais il n'en est point ainsi, et il suffit d'observer sans préjugé le fonctionnement de l'instinct chez les animaux pour comprendre que l'instinct implique une connaissance spéciale, radicalement différente de la connaissance intellectuelle, étant moulée sur la vie et non plus sur la matière. Cette connaissance, vécue, jouée plutôt que pensée chez l'animal, si elle était capable chez l'homme de devenir consciente et réfléchie, ne nous fournirait-elle pas la dilatation que nous cherchons de notre intuition psychologique?

Nous touchons au point capital de la méthode bergsonienne, et sans doute à sa suprême originalité. Le premier, M. Bergson s'est essayé, et dans une large mesure a réussi, à donner à la notion d'intuition un contenu positif et rigoureusement déterminé. La métaphysique classique a constamment fait appel à l'intuition pour fonder ses thèses

essentielles, la liberté, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu; mais elle n'a jamais su ni définir en elle-même cette faculté, ni la situer par rapport aux autres facultés de l'esprit. De là dans les usages où elle l'a employée un flottement, un arbitraire, des abus qui, s'accentuant encore avec les Epigones de l'Éclectisme, parurent la discréditer, compromettre jusqu'à son existence. « Intuition intellectuelle », disait-on; mais là était précisément le débat : l'intelligence telle que nous la voyons à l'œuvre dans la science ne tire de son propre fond que des rapports, une forme, et reçoit de l'expérience, et de l'expérience seule, ses objets, son contenu, sa matière. Si l'intuition est de l'ordre de l'intelligence, ses prétendus objets, n'étant donnés dans aucune expérience, ne sauraient être que de pures conceptions de l'esprit sans garantie objective. Et si elle n'est pas de l'ordre de l'intelligence, que peut-elle bien être? Le premier, M. Bergson a compris que si l'on veut trouver le type d'une autre sorte de connaissance que l'intellectuelle, connaissance par le dedans et non pas par le dehors, connaissance d'objets et non pas de rapports, c'est du côté de l'instinct qu'il faut la chercher; d'où il a tiré cette conclusion qui au premier abord déconcerte : si l'homme est capable de connaissance intuitive, c'est dans la mesure où, tout en devenant intelligent, il est demeuré instinctif.

Et d'abord, que l'instinct implique une connaissance, cela ressort de l'examen le plus superficiel de l'action instinctive. Quand l'œstre du cheval dépose ses œufs sur les jambes ou sur les épaules de l'animal, il agit comme s'il savait, et il faut bien qu'il sache de quelque façon, que sa larve doit se développer dans l'estomac du cheval, et que le cheval en se léchant transportera la larve naissante dans son tube digestif. Quand un hyménoptère paralyseur va frapper sa victime aux points précis où se trouvent des centres nerveux, de manière à l'immobiliser sans la tuer, il procède comme ferait un savant entomologiste, doublé d'un chirurgien habile. Mais que ne doit pas *savoir* le petit scarabée dont on a si souvent raconté l'histoire, le sitaris? Ce coléoptère dépose ses œufs à l'entrée des galeries souterraines que creuse une espèce d'abeille, l'anthophore. La larve de sitaris, après une longue attente,

guette l'anthophore mâle au sortir de la galerie, se cramponne à elle, y reste attachée jusqu'au « vol nuptial »; là elle saisit l'occasion de passer du mâle à la femelle, et attend tranquillement que celle-ci ponde ses œufs. Elle saute alors sur l'œuf qui va lui servir de support dans le miel, dévore l'œuf en quelques jours, et, installée sur la coquille, subit sa première métamorphose. Organisée maintenant pour flotter sur le miel, elle consomme cette provision de nourriture et devient nymphe, puis insecte parfait. Tout se passe comme si la larve du sitaris dès son éclosion savait que l'anthophore mâle sortira de la galerie d'abord, que le vol nuptial lui fournira le moyen de se transporter sur la femelle, que celle-ci la conduira dans un magasin de miel capable de l'alimenter quand elle sera transformée, que jusqu'à cette transformation elle aura dévoré peu à peu l'œuf de l'anthophore, de manière à se nourrir, à se soutenir sur la surface du miel, et aussi à supprimer le rival qui serait sorti de l'œuf. Et tout se passe également comme si le sitaris lui-même savait que sa larve saura toutes ces choses. La connaissance, si connaissance il y a, n'est qu'implicite, et s'extériorise en démarches précises au lieu de s'intérioriser en conscience : il n'en est pas moins vrai que la conduite de l'insecte dessine la représentation de choses déterminées, existant ou se produisant en des points précis de l'espace et du temps, que l'insecte connaît, et connaît sans les avoir apprises. Ainsi, tandis que l'intelligence n'a rien d'inné que des formes et des rapports, l'instinct nous offre le type d'une connaissance innée de certains objets. Tandis que l'intelligence ne connaît que ce qu'elle touche au moyen des sens, et ne connaît jamais que par le dehors, l'instinct connaît à distance et par le dedans. Une telle connaissance est bien évidemment hors des limites de l'intelligence; mais est-elle hors des limites de l'esprit? Pour n'être pas intelligente, est-elle inintelligible? Et notre curiosité devra-t-elle s'arrêter devant l'instinct comme devant un insondable mystère?

Une observation banale va nous mettre sur la voie de l'explication cherchée. Nous avons tous éprouvé de ces sympathies et de ces antipathies irréfléchies qui ne doivent rien ou qui ne doivent que bien peu de chose à l'expérience et au raisonnement. N'y aurait-il pas dans de tels phénomènes de

sentiment, — sous une forme bien plus vague, et trop pénétrée aussi d'intelligence, — quelque chose de ce qui se passe dans la conscience d'un insecte agissant par instinct? Supposons entre l'hyménoptère et sa victime une sympathie (au sens étymologique du mot) qui le renseigne du dedans, pour ainsi dire, sur la vulnérabilité de la chenille. Ce sentiment de vulnérabilité pourrait ne rien devoir à la perception extérieure, et résulter de la seule mise en présence des deux insectes, considérés non plus comme deux organismes, mais comme deux activités : il exprimerait sous une forme concrète le rapport de l'un à l'autre. Nous serons confirmés dans ce point de vue, qui, au premier abord, déroute toutes nos habitudes intellectuelles, si nous considérons que l'instinct ne fait que continuer le travail par lequel la vie organise la matière, à tel point que nous ne saurions dire, comme on l'a montré souvent, où l'organisation finit et où l'instinct commence. Quand le petit poulet brise sa coquille d'un coup de bec, il agit par instinct, et pourtant il se borne à suivre le mouvement qui l'a porté à travers la vie embryonnaire. Inversement, au cours de la vie embryonnaire elle-même, bien des démarches s'accomplissent qu'il faut rapporter à l'instinct. Et comment ne pas penser à autant d'instincts, quand on voit dans un corps vivant des milliers de cellules travailler ensemble à un but commun, se partager la tâche, vivre chacune pour soi, en même temps que pour les autres, se conserver, se nourrir, se reproduire, répondre aux menaces de danger par des réactions défensives appropriées? Réciproquement, quand on voit les abeilles d'une ruche former un système si étroitement organisé qu'aucun des individus ne peut vivre isolé au delà d'un certain temps, même si on lui fournit le logement et la nourriture, comment ne pas reconnaître que la ruche est réellement, et non pas métaphysiquement, un organisme unique, dont chaque abeille est une cellule unie aux autres par d'invisibles liens? L'instinct qui anime l'abeille se confond donc avec la force dont la cellule est animée, ou ne fait que la prolonger : dans des cas extrêmes comme celui-ci, il coïncide avec le travail d'organisation. Or, dans un cas comme dans l'autre, qu'il s'agisse des instincts de l'animal ou des propriétés de la cellule, la même science et la même ignorance se manifestent. Les

choses se passent comme si la cellule connaissait des autres cellules ce qui l'intéresse, l'animal des autres animaux ce qu'il pourra utiliser, tout le reste demeurant dans l'ombre. Il semble que la vie, dès qu'elle s'est contractée en une espèce déterminée, perde contact avec le reste d'elle-même, sauf cependant sur un ou deux points qui intéressent l'espèce qui vient de naître. La vie procède ici comme la conscience en général, comme la mémoire. Nous traînons derrière nous sans nous en apercevoir la totalité de notre passé; mais notre mémoire ne verse dans le présent que les deux ou trois souvenirs qui compléteront par quelque côté notre situation actuelle. La connaissance instinctive qu'une espèce possède d'un autre sur un certain point particulier a donc sa racine dans l'unité même de la vie qui est, pour employer l'expression d'un philosophe ancien, un tout sympathique à lui-même.

Ainsi l'instinct est moulé sur la forme même de la vie. Si la conscience qui sommeille en lui se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous savions l'interroger et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie. L'instinct aurait en lui de quoi résoudre les problèmes les plus importants pour la spéculation; mais ces problèmes, laissé à lui-même, il ne se les posera jamais. L'intelligence, elle, se les pose, mais elle n'a pas la matérialité voulue pour les résoudre. La véritable, l'unique méthode de la spéculation consisterait donc dans une étroite collaboration de l'instinct et de l'intelligence. Mais une telle collaboration est-elle possible et, si oui, quelle en serait la portée, quelles en seraient les limites?

Qu'un effort de ce genre n'est pas impossible, dit M. Bergson, c'est ce que démontre déjà l'existence chez l'homme d'une faculté esthétique à côté de la perception normale. Notre œil aperçoit les traits de l'être vivant, mais juxtaposés les uns aux autres et non pas organisés entre eux. L'intention de la vie, le mouvement simple qui court à travers les lignes, qui les lie les unes aux autres et leur donne une signification, lui échappe. C'est cette intention que l'artiste vise à ressaisir en se replaçant à l'intérieur de l'objet par une espèce de sympathie, en abaissant par un effort d'intuition la barrière que l'espace interpose entre lui et le modèle. Il est vrai que cette

intuition esthétique, comme d'ailleurs la perception extérieure, n'atteint que l'individuel. Mais on peut concevoir une recherche orientée dans le même sens que l'art et qui prendrait pour objet la vie en général, de même que la science physique, en suivant jusqu'au bout la direction marquée par la perception extérieure, prolonge en lois générales le fait individuel. Assurément, la philosophie n'obtiendra jamais de son objet une connaissance ni aussi exacte ni aussi complète que celle que la science a du sien. Chez l'homme, l'intuition est presque complètement sacrifiée à l'intelligence, comme si, à conquérir la matière, puis à se conquérir sur elle-même, en d'autres termes à se déterminer en intelligence, la conscience avait dû épuiser le meilleur de sa force. L'intelligence reste donc le noyau lumineux autour duquel l'instinct, même élargi et épuré en intuition, ne forme qu'une nébulosité vague. Mais à défaut de la connaissance proprement dite, réservée à la pure intelligence, l'intuition pourra nous faire saisir ce que les données de l'intelligence ont ici d'insuffisant, et nous laisser entrevoir le moyen de les compléter. D'un côté, en effet, elle utilisera le mécanisme même de l'intelligence à montrer comment les cadres intellectuels ne trouvent plus ici leur exacte application, et d'autre part, par son travail propre, elle nous suggérera tout au moins le sentiment vague de ce qu'il faut mettre à la place des cadres intellectuels. Puis, par la communication sympathique qu'elle établira entre nous et le reste des vivants, par la dilatation qu'elle obtiendra de notre conscience, elle nous introduira à l'intérieur même de la vie, et la vision où elle nous conduira pourra être incomplète, insuffisante, elle ne sera pas relative : nous contemplerons la réalité face à face, et entre elle et nous ne s'interposera plus aucun voile.

On comprend maintenant le sens de ce que nous avons appelé l'anti-intellectualisme bergsonien. M. Bergson, disions-nous d'abord, ne restreint la sphère d'application de l'intelligence que pour en accroître la portée. En effet, lorsque avec les philosophes classiques on voit dans l'intelligence une faculté destinée à la spéculation pure, on en est réduit à prendre les cadres généraux de l'entendement pour je ne sais quoi d'absolu, d'irréductible et d'inexplicable. L'entendement serait tombé du ciel avec sa

forme, comme nous naissons avec notre visage. Dès lors notre connaissance devient relative à certaines exigences de notre esprit qui auraient pu sans doute être autres qu'elles ne sont : pour une intelligence autrement conformée, autre eût été la connaissance. L'intelligence n'étant suspendue à rien, tout se suspend à elle. La connaissance devient relative, du moment que l'intelligence est une espèce d'absolu. Tel est le sens du relativisme kantien. Si l'on tient au contraire, avec M. Bergson, l'intelligence pour relative aux nécessités de l'action, l'action une fois posée, la forme même de l'intelligence s'en déduit; et, précisément parce que cette forme n'est pas indépendante, on ne peut plus dire que la connaissance dépend d'elle. S'étant modelée peu à peu sur les actions et réactions réciproques de certains corps et de leur entourage matériel, comment ne nous liverait-elle pas quelque chose de l'essence même dont les corps sont faits? L'action ne saurait se mouvoir dans l'irréel. Une intelligence tendue vers l'action qui s'accomplira et vers la réaction qui s'ensuivra, palpant son objet pour en recevoir à chaque instant l'impression mobile, est une intelligence qui touche quelque chose de l'absolu. Or qu'est-ce que la science, sinon le développement méthodique de l'intellection naturelle? Pourvu qu'on n'en considère que la forme générale, et non pas le détail, on peut donc dire que la science, dans son domaine, qui est la matière, atteint l'absolu. Et, de fait, on ne voit pas de quelles ressources disposerait la philosophie pour superposer à la science de la matière une métaphysique de la matière : science de la matière et métaphysique de la matière sont proches l'une de l'autre jusqu'à coïncider.

Maintenant, si du monde de la matière on passe au monde de la vie, l'application des cadres de l'entendement devient de moins en moins naturelle. Ce n'est pas à dire qu'elle ne soit plus légitime, au sens scientifique du mot : si la science doit étendre notre action sur les choses, et si nous ne pouvons agir qu'avec la matière inerte pour instrument, la science peut et doit continuer à traiter le vivant comme elle traitait l'inerte. Mais il faut qu'il soit bien entendu que, plus elle s'enfonce dans les profondeurs de la vie, plus la connaissance qu'elle nous donne devient symbolique, relative aux contingences de l'action. Or comment arriverait-on à symboliser une chose

sans la percevoir de quelque façon? Il y a donc une *intuition du vital* que l'intelligence transpose et traduit sans doute, mais qui n'en dépasse pas moins l'intelligence : l'*intuition intellectuelle* des philosophes classiques se trouve remplacée par une intuition *supra-intellectuelle* si l'on veut, en tout cas *extra-intellectuelle*. Cette intuition fournit à la philosophie le moyen de suivre la science sur le terrain de la vie pour superposer à la vérité scientifique une connaissance d'un autre genre, qu'on pourra appeler métaphysique. Ainsi l'intelligence, en collaboration avec l'expérience, engendre une physique tout à la fois et une métaphysique de la matière; et l'intelligence encore, en collaboration avec l'intuition, engendre une connaissance de la vie, à qui est réservé plus spécialement le nom de philosophie.

Cette conception de la philosophie est assurément d'une originalité singulière. Il ne faudrait cependant pas la croire aussi radicalement opposée qu'elle le paraît d'abord à celle des grands spéculatifs antérieurs. Si un certain nombre de doctrines, se dépassant elles-mêmes, ont mérité de se survivre dans quelques-unes au moins de leurs parties, ce n'est pas à une prétendue intuition intellectuelle qu'elles le doivent, c'est bien à l'intuition telle que l'entend M. Bergson, c'est à la force et à la profondeur des coups de sonde qu'elles ont su porter dans l'obscure intimité de l'être. Mais, égarés par le préjugé intellectualiste, leurs inventeurs se sont complètement mépris sur la nature et la valeur de cette source de connaissance, et n'ont pas craint de couler immédiatement dans les cadres rigides de l'entendement la matière infiniment souple et fluide qu'elle leur apportait; ils ont ainsi découpé artificiellement, immobilisé, rendu inerte ce qui est la continuité, la mobilité, la vie même. Ils ont *construit* des systèmes, oubliant que spéculer c'est *voir*, et qu'aucune construction ne saurait équivaloir à une vision directe. Ils ont jeté sur le réel, chacun à sa guise, ces vêtements de confection que sont nos concepts, sans s'apercevoir que, sous la poussée du réel, nos concepts craquent de toutes parts, ou, s'ils s'en apercevaient, en l'attribuant à l'infirmité de l'esprit humain et non à un vice de leur méthode. De là la multiplicité, de là l'éternel conflit des systèmes. Par un violent effort de génie, M. Bergson s'est arraché de l'ornière où de plus en plus profondément s'embourbait la philosophie; il

a refait en sens inverse la route qu'elle a parcourue depuis ses origines; il est remonté jusqu'au point de divergence des doctrines et, recherchant la raison de cette divergence, il l'a trouvée dans l'intellectualisme qui leur est commun à toutes. Reprenant un à un les principaux systèmes, il a fait pour chacun le départ de ce que l'intellectualisme y avait produit d'erreur, et de ce que le génie du philosophe y avait introduit, en dépit de ses principes, de connaissance exacte et positive. Puis il s'est mis en quête d'une méthode qui lui permît d'intégrer dans une vérité totale les vérités partielles ainsi dégagées, de trouver pour le réel un vêtement à sa mesure. Ayant discerné autour de l'habituelle clarté de l'intelligence d'étranges lueurs, vagues, discontinues, évanouissantes, il s'est gardé de fondre et de confondre, comme ses prédécesseurs, ces lueurs dans cette lumière, et s'est préoccupé d'abord de leur trouver des analogues dans le vaste domaine de la vie. Ces analogues, il les découvrait dans la connaissance instinctive, radicalement différente de la connaissance intellectuelle, connaissance par le dedans et non plus par le dehors, connaissance d'*objets* et non plus de *rapports*. L'instinct à son tour lui fournissait les moyens de soutenir, de renforcer, de raccorder entre elles les lueurs de l'intuition humaine. Fondée dès lors en raison, la notion d'intuition recevait en outre, comme nous disions, un contenu positif et rigoureusement déterminé. Du même coup la philosophie tout entière subissait une transformation profonde, et dans sa méthode, et, pour ainsi parler, dans son programme. Elle renonçait à ces ambitieuses constructions dont la magnificence ne pouvait dissimuler ni compenser le caractère irrémédiablement hypothétique : elle s'en tiendrait désormais au donné, — mais ce donné, elle prétendra, par des méthodes appropriées, le pénétrer de part en part, le connaître absolument. On pourrait appeler M. Bergson, par un accouplement de mots que Comte eût considéré comme absurde, mais qui est parfaitement raisonnable, le fondateur de la métaphysique positive. Avec lui en effet la philosophie, tout en conservant et même en accentuant son caractère proprement philosophique, devient expérimentale. Sans doute l'expérimentation philosophique demeurera toujours réservée à une élite, et à une élite plus restreinte encore que la scientifique, car l'esprit quand il fait la

science suit sa pente naturelle, tandis que, quand il philosophe, il est obligé, par un effort héroïque et contre nature, de la remonter. Il n'en est pas moins vrai qu'avec M. Bergson la philosophie cesse de pouvoir être l'œuvre du génie individuel et entre dans la période du laboratoire. Œuvre commune de penseurs et d'observateurs, nécessairement collective et progressive, elle consistera dans un échange d'impressions qui, se corrigeant les unes les autres et se superposant aussi les unes aux autres, finiront par dilater en nous l'humanité et par obtenir qu'elle se transcende elle-même. Voilà le programme que M. Bergson trace, voilà la méthode qu'il assigne à la philosophie nouvelle; voyons maintenant la contribution positive qu'il apporte à cette philosophie.

III

Si l'on nous a bien suivi dans l'exposé qui précède de la méthode, de la théorie de la connaissance de M. Bergson, on n'attend pas de lui un système au sens classique du terme, c'est-à-dire un rigoureux enchaînement de propositions à partir d'un ou de plusieurs principes posés comme évidents. La recherche philosophique telle qu'elle vient d'être définie est à la fois plus sûre, plus modeste et plus difficile. Si subtiles et si multiples sont les erreurs où nous entraîne, dans l'ordre de la spéculation, le fonctionnement naturel de notre intelligence, si bornée aussi est notre faculté d'intuition, eu égard à l'ampleur de son objet, que le philosophe doit se résoudre, à l'exemple du savant, à sérier les questions, et par suite à fournir pour chacune un effort spécial, une solution distincte. Cet effort, M. Bergson l'a donné jusqu'ici trois fois, touchant les problèmes de la liberté, de la relation de l'âme au corps, et de la vie. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que les solutions auxquelles il a abouti soient sans rapport entre elles. N'oublions pas que l'objet de la philosophie est, et est exclusivement la vie, et que si la vie est diversité et multiplicité, elle est aussi unité. Envisagée d'ensemble, l'histoire de la vie dans l'univers peut être considérée comme un unique devenir se développant dans la durée; et aussi bien l'intuition de cette forme propre

au devenir vital qu'est la durée domine-t-elle et dirige-t-el toutes les démarches de la pensée de M. Bergson, et const tue-t-elle l'unité de sa doctrine.

Le problème de la liberté apparaît au premier abord comm un problème privilégié, parce qu'ici objet et sujet ne for qu'un, et qu'il suffit, semble-t-il, de s'en rapporter au témoi gnage de la conscience impartialement consultée pour se senti et s'affirmer libre. Cependant la plupart des philosophes on cru devoir récuser le témoignage pourtant formel de la conscienc en faveur de la liberté, et conclure au déterminisme. Pourquoi Intellectualisme, — répond M. Bergson et le principal de so argumentation va consister à poursuivre et à dépister, sous le multiples déguisements qu'elle revêt, l'erreur intellectualiste dont le principe toujours le même réside dans l'application à la vie intérieure de formes, de concepts, de modes de représentation et de raisonnement empruntés aux sciences de l'univers matériel.

Le déterminisme psychologique, sous sa forme la plus simple, consiste à affirmer que tout état de conscience a son explication, sa cause, dans un ou plusieurs états de conscience antérieurs, est nécessairement déterminé par lui ou par eux. Soit, par exemple, une décision à prendre : nous commencerions pas délibérer, c'est-à-dire par évoquer les motifs qui militent en faveur de telle décision, puis les motifs qui militent en faveur de telle autre; ensuite nous confronterions ces deux séries de motifs; enfin, la série la plus forte l'emportant en quelque sorte automatiquement, notre décision s'ensuivrait avec une rigueur nécessaire. Or cette analyse de la genèse d'un acte volontaire qui, à première vue, paraît correspondre, au moins *grosso modo*, à la réalité, implique en fait : 1° une représentation radicalement inexacte de la vie psychologique; 2° un usage tout arbitraire du principe de causalité.

En effet, parler de conflit de motifs, c'est se représenter le moi comme un pur et simple assemblage d'états psychiques en eux-mêmes distincts les uns des autres. Et cette représentation nous vient spontanément à l'esprit dès que nous réfléchissons sur nous-mêmes, par la raison toute simple qu'accoutumés à vivre dans le monde extérieur, notre premier mouvement nous

porte à imaginer la multiplicité d'états que nous sentons en nous, aversions, désirs, espoirs, etc., sur le modèle des multiplicités d'objets que nous constatons hors de nous. Mais le monde extérieur s'étend dans l'espace, et la vie psychologique se déroule dans la durée : voilà qui change tout. Si je mets des pierres dans un vase, je sais qu'elles demeurent distinctes, et que l'unité que leur impose le vase qui les contient leur reste extérieure, leur étant surajoutée du dehors. Mais dans l'ordre de la vie intérieure il n'y a ni contenant, ni contenu, et le rapport de nos états de conscience à notre moi n'est pas celui d'une matière à une forme. Je respire l'odeur d'une rose, et aussitôt des souvenirs confus d'enfance me reviennent à la mémoire. Ce serait parler très inexactement — et d'ailleurs commodément — que de dire que les souvenirs sont évoqués par l'odeur de la rose; en réalité, je les respire dans l'odeur même : elle est tout cela pour moi, elle serait tout autre chose pour un autre.

— C'est toujours la même odeur, dira-t-on, mais associée à des idées différentes.

— Encore une fois, il est commode de s'exprimer ainsi, mais il ne faut pas oublier le *revers*, si je puis dire, de cette commodité. On a d'abord éliminé, des impressions diverses que la rose fait sur chacun de nous, ce qu'elles ont de personnel; on n'en a conservé que l'aspect objectif, ce qui, dans l'odeur de rose, appartient au domaine commun et, pour tout dire, à l'espace. A cette condition seulement, d'ailleurs, on a pu donner un nom à la rose et à son parfum. Il a bien fallu alors, pour distinguer nos impressions personnelles les unes des autres, ajouter à l'idée générale d'odeur de rose des caractères spécifiques. Et l'on dit maintenant que nos diverses impressions, nos impressions personnelles, résultent de ce que nous associons à l'odeur de rose des souvenirs différents. Mais l'association dont on parle est une explication qu'on se donne à soi-même, une reconstruction, un symbole, non une donnée psychologique. La donnée psychologique pure, authentique, c'est une multiplicité d'une espèce toute particulière, puisqu'elle implique une rigoureuse unité; c'est une unité toute particulière également puisqu'elle comporte une indéfinie multiplicité. Bref nous sommes conduits à distinguer deux espèces de multiplicité radicalement différentes :

la multiplicité de juxtaposition, caractéristique du monde extérieur, et la multiplicité de fusion ou de pénétration mutuelle, caractéristique de la vie intérieure. Tel sentiment, telle idée renferme une pluralité indéfinie de faits de conscience; mais cette pluralité n'apparaîtra comme telle que par une espèce de déroulement dans un milieu homogène, analogue à l'espace; et les termes, extérieurs les uns aux autres, que nous apercevrons alors, ne seront plus les faits de conscience eux-mêmes, mais leurs symboles ou, plus précisément, les mots qui les expriment. Dès qu'on cherche à se rendre compte d'un état de conscience, à l'analyser, cet état éminemment personnel se résout en éléments impersonnels, distincts les uns des autres, dont chacun évoque une idée générale et s'exprime par un mot. Mais parce que notre raison a ce pouvoir de dégager d'un tout des éléments multiples, il ne s'ensuit pas que les éléments soient proprement contenus dans le tout. Car au sein du tout ils n'occupaient point d'espace et ne se cherchaient point de symboles; ils se pénétraient, se fondaient les uns dans les autres. L'erreur initiale du déterminisme psychologique, génératrice de beaucoup d'autres, consiste donc à substituer sans cesse au phénomène concret qui se passe dans l'esprit la reconstitution artificielle qu'en donne une philosophie superficielle, à confondre l'explication du fait avec le fait lui-même. Or, du fait à l'explication du fait, il y a la différence de l'animal vivant à la préparation anatomique : les « éléments » subsistent, mais la vie n'y est plus. — La pensée vivante demeure incommensurable avec le langage.

C'est donc une psychologie grossière, dupe du langage, que celle qui nous montre l'âme déterminée par une aversion, une sympathie ou une haine comme par autant de forces qui pèsent sur elle. Ces sentiments, pourvu qu'ils aient atteint une profondeur suffisante, représentent chacun l'âme tout entière, en ce sens que tout le contenu de l'âme se reflète en chacun d'eux. Dire que l'âme se détermine sous l'influence de l'un quelconque de ces sentiments, c'est donc reconnaître que l'âme se détermine elle-même. Mais qu'appellerait-on un acte libre, si ce n'est un acte dont le moi est l'auteur, où le moi s'exprime tout entier? La thèse de la liberté se trouverait ainsi vérifiée, si l'on consentait à chercher cette liberté, non pas

dans un rapport entre la décision et quelque chose d'étranger à elle, mais dans un certain caractère de la décision elle-même, dans l'acte libre en un mot, défini comme l'acte qui porte la marque de notre personne, l'acte dont notre moi seul revendique la paternité.

Mais le déterministe, sentant que cette position lui échappe, transporte la question sur un autre terrain et énonce sa thèse sous la nouvelle forme suivante : « Que m'importe, dit-il, que certains actes expriment et que certains autres n'expriment pas mon moi tout entier, si les uns comme les autres sont rigoureusement déterminés par leurs antécédents? Sans doute, dans l'état actuel de la psychologie, nous ne saurions prévoir avec une absolue précision les déterminations futures d'un individu donné; peut-être même en cette matière, si complexe, l'intelligence humaine ne dépassera-t-elle jamais la probabilité, qu'au reste, dans une large mesure, dès maintenant elle atteint. Mais Dieu ne voit-il pas toutes choses dans un éternel présent? Et une intelligence surhumaine ne pourrait-elle prédire ma conduite à un moment donné avec la même certitude que l'astronome prédit une éclipse? » Ainsi l'incertitude de notre prévision ne serait pas essentielle, mais accidentelle; elle tiendrait, non à la nature du problème lui-même, mais à l'insuffisante connaissance que nous aurions de ses éléments; et la connaissance parfaite, complète, de tous les éléments sans exception aucune rendrait la prévision infailliblement vraie.

Quelle est la valeur de cette thèse, ou plutôt de cette hypothèse? Nous devons citer ici presque en entier la subtile et profonde analyse de M. Bergson :

Pour fixer les idées, imaginons un personnage appelé à prendre une décision apparemment libre dans des circonstances graves : nous l'appellerons Pierre. La question est de savoir si un philosophe Paul, vivant à la même époque que Pierre ou, si vous aimez mieux, plusieurs siècles auparavant, eût pu, connaissant toutes les conditions dans lesquelles Pierre agit, prévoir avec certitude le choix que Pierre a fait.

Il y a plusieurs manières de se représenter l'état d'une personne à un moment donné. Nous essayons de le faire quand nous lisons un roman par exemple; mais quelque soin que l'auteur ait mis à peindre les sentiments de son héros et même à en reconstituer

l'histoire, le dénouement, prévu ou imprévu, ajoutera quelque chose à l'idée que nous avions du personnage : donc nous ne connaissions le personnage qu'imparfaitement. A vrai dire, les états profonds de notre âme, ceux qui se traduisent par des actes libres, expriment et résument l'ensemble de notre histoire passée : si Paul connaît toutes les conditions où Pierre agit, c'est vraisemblablement qu'aucun détail de la vie de Pierre ne lui échappe, et que son imagination reconstruit et revit même cette histoire. Mais il y a ici une distinction capitale à faire. Quand je passe moi-même par un certain état psychologique, je connais avec précision l'intensité de cet état et son importance par rapport aux autres; non pas que je mesure ou que je compare, mais parce que l'intensité d'un sentiment profond, par exemple, n'est pas autre chose que ce sentiment lui-même. Au contraire, si je cherche à vous rendre compte de cet état psychologique, je ne pourrai vous en faire comprendre l'intensité que par un signe précis et de nature mathématique; il faudra que j'en mesure l'importance, que je le compare à ce qui précède et à ce qui suit, enfin que je détermine la part qui lui revient dans l'acte final. Et je le déclarerai plus ou moins intense, plus ou moins important selon que l'acte final s'expliquera par lui ou sans lui. Au contraire, pour ma conscience qui percevait cet état interne, point n'était besoin d'une comparaison de ce genre, l'intensité lui apparaissant comme un état inexprimable de l'état lui-même. Dès lors il faudra distinguer deux manières de s'assimiler les états de conscience d'autrui : l'une dynamique, qui consisterait à les éprouver soi-même, l'autre statique, par laquelle on substituerait à la conscience même de ces états leur image ou plutôt leur symbole intellectuel, leur idée. On les imaginerait alors, au lieu de les reproduire. Seulement, dans ce dernier cas, on devra joindre à l'image des états psychologiques l'indication de leur intensité, puisqu'ils n'agissent plus sur la personne chez qui ils se dessinent, et que celle-ci n'a plus l'occasion d'en éprouver la force en les ressentant. Mais cette indication elle-même prendra nécessairement un caractère quantitatif : on constatera, par exemple, qu'un certain sentiment a plus de force qu'un autre sentiment, qu'il faut en tenir plus de compte, qu'il a joué un plus grand rôle; et comment le saurait-on, si l'on ne connaissait par avance l'histoire ultérieure de la personne dont on s'occupe, et les actes auxquels cette multiplicité d'états ou d'inclinations a abouti? Dès lors, pour que Paul se représente adéquatement l'état de Pierre à un moment quelconque de son histoire, il faudra, de deux choses l'une : ou que, semblable à un romancier qui sait où il conduit ses personnages, Paul connaisse déjà l'acte final de Pierre, et puisse joindre ainsi, à l'image des états successifs par lesquels Pierre va passer, l'indication de leur valeur par rapport à l'ensemble

de son histoire; — ou qu'il se résigne à passer lui même par ces états divers, non plus en imagination, mais en réalité. La première de ces hypothèses doit être écartée, puisqu'il s'agit précisément de savoir si, les antécédents seuls étant donnés, Paul pourra prévoir l'acte final. Nous voici donc obligés de modifier profondément l'idée que nous nous taisions de Paul : ce n'est pas, comme nous l'avions pensé d'abord, un spectateur dont le regard plonge dans l'avenir, mais un acteur qui joue par avance le rôle de Pierre. Et remarquez que vous ne sauriez lui épargner aucun détail de ce rôle, car les plus médiocres événements ont leur importance dans une histoire et, à supposer qu'ils n'en eussent point, vous ne pourriez les juger insignifiants que par rapport à l'acte final, lequel par hypothèse n'est pas donné. Vous n'avez pas non plus le droit d'abréger — fût ce d'une seconde — les divers états de conscience par lesquels Paul va passer avant Pierre, car les effets du même sentiment, par exemple, s'ajoutent et se renforcent à tous les moments de la durée, et la somme de ces effets ne pourrait être éprouvée tout d'un coup que si l'on connaissait l'importance du sentiment, pris dans son ensemble, par rapport à l'acte final, lequel demeure précisément dans l'ombre. Mais si Pierre et Paul ont éprouvé dans le même ordre les mêmes sentiments, si leurs deux âmes ont la même histoire, comment distinguerez-vous l'une de l'autre?... Il faut maintenant que vous en preniez votre parti : Pierre et Paul sont une seule et même personne, que vous appelez Pierre quand elle agit et Paul quand vous récapitulez son histoire [1].

C'est donc une question vide de sens que celle-ci : l'acte pouvait-il ou ne pouvait-il pas être prévu étant donné l'ensemble de ses antécédents? Car de deux choses l'une : ou on s'assimile ces antécédents *dynamiquement* et alors on est amené par transition insensible à coïncider avec la personne dont on s'occupe, à passer par la même série d'états et à revenir ainsi au moment même où l'acte s'accomplit, de sorte qu'il ne saurait plus être question de le prévoir; ou on se les assimile statiquement, et alors on présuppose l'acte final par cela seul qu'on fait figurer, à côté de l'indication de ces états, l'appréciation quantitative de leur importance. Par suite, l'argumentation déterministe se réduit à cette vérité de La Palice : « L'acte une fois accompli l'est définitivement », et d'ailleurs les partisans du libre arbitre, s'ils se sont donné le tort de suivre leurs adver-

1 *Essai sur les Données immédiates*, pp. 141-144.

saires sur ce terrain, ne peuvent leur opposer que cette autre vérité du même ordre : « L'acte n'est pas encore accompli au moment où il va s'accomplir. » Bref, de cette discussion la question de la liberté sort intacte.

Du moins y avons-nous gagné de briser l'offensive du déterminisme; il s'agit maintenant de porter à notre tour l'offensive chez lui, en montrant que les raisons mêmes qui font que la prévision est possible dans l'ordre de la nature sont précisément les mêmes qui nous empêchent de déterminer à l'avance un fait émanant d'une activité libre, et même de concevoir comme possible cette détermination. Énonçons tout de suite le principe de notre démonstration : « Il y a, affirme M. Bergson (et c'est là sa thèse capitale), une différence radicale entre le Temps, milieu homogène et vide, de l'ordre de la quantité pure, où se déroulent les phénomènes matériels et qui demeure sans action aucune sur eux, et la Durée, substance même de notre vie intérieure, et par conséquent hétérogénéité pure et qualité pure comme elle. »

Pour faire toucher du doigt cette différence, supposons un instant qu'un malin génie ordonnât à tous les mouvements de l'univers matériel d'aller deux fois plus vite. Rien ne serait changé aux phénomènes astronomiques, ou du moins aux équations qui nous permettent de les prévoir, car dans ces équations le symbole t ne désigne pas une durée, mais un rapport entre deux durées, un certain nombre d'unités de temps, ou enfin, en dernière analyse, un certain nombre de simultanéités; ces simultanéités, ces coïncidences se produiraient encore en nombre égal; seuls, les intervalles qui les séparent auraient diminué, mais les intervalles n'entrent pour rien dans les calculs. Or ces intervalles sont précisément la durée vécue, celle que la conscience perçoit : aussi la conscience nous avertirait-elle bien vite d'une diminution de la journée si, entre le lever et le coucher du soleil, nous avions moins duré. Elle ne mesurerait pas cette diminution, sans doute, mais elle constaterait, sous une forme ou sous une autre, une baisse dans l'enrichissement ordinaire de l'être, une modification dans le progrès qu'il a coutume de réaliser entre le lever du soleil et son coucher.

Or, quand l'astronome prédit une éclipse de lune, par

exemple, il ne fait qu'exercer à sa manière la puissance que nous avons attribuée à notre malin génie. Il ordonne au temps d'aller dix fois, cent fois, mille fois plus vite, et il en a le droit, puisqu'il ne change ainsi que la nature des intervalles conscients et que ces intervalles, par hypothèse, n'entrent pas dans les calculs. C'est pourquoi, dans une durée psychologique de quelques secondes, il pourra faire tenir plusieurs années, plusieurs siècles même de temps astronomique : telle est l'opération à laquelle il se livre quand il dessine à l'avance la trajectoire d'un corps céleste ou qu'il la représente par une équation. Mais ces intervalles conscients, ces unités de temps, qui constituent la durée vécue, et dont l'astronome peut ne pas tenir compte, sont précisément ce qui intéresse le psychologue, car la psychologie porte sur les intervalles eux-mêmes et non plus sur leurs extrémités. La durée réelle est littéralement et absolument incompressible. Un sentiment qui durerait deux fois moins de jours, par exemple, ne serait plus le même sentiment : il lui manquerait une multitude d'impressions qui sont venues l'enrichir et en modifier la nature. Les états de conscience sont des progrès, non des choses, et si nous les désignons chacun par un seul mot, c'est pour la commodité du langage : mais ils vivent, et, vivant, ils changent sans cesse ; et donc on ne saurait en retrancher quelque moment sans les appauvrir et en modifier ainsi la qualité. Toute prévision est en réalité une vision, et cette vision s'opère quand on peut réduire de plus en plus un intervalle de temps futur, en conservant les rapports de ses parties entre elles, ainsi qu'il arrive pour les prédictions astronomiques. Mais qu'est-ce que réduire un intervalle de temps, sinon vider ou appauvrir les états de conscience qui s'y succèdent? Et la possibilité même de voir en raccourci une période astronomique n'implique-t-elle pas ainsi l'impossibilité de modifier de la même manière une série psychologique, puisque c'est seulement en prenant cette série psychologique comme base invariable qu'on pourra faire varier arbitrairement, quant à l'unité de durée, une période astronomique?

Lors donc qu'on demande si une action future pouvait être prévue, on identifie inconsciemment le temps scientifique, qui est quantité pure, avec la durée réelle, qui est pure qualité. Le

temps scientifique est compressible à l'infini ; mais il ne saurait être question d'abréger si peu que ce soit la durée à venir pour s'en représenter à l'avance les fragments ; on ne peut que vivre cette durée, au fur et à mesure qu'elle se déroule. Bref, dans l'ordre psychologique, l'avenir est proprement imprévisible, non pas seulement pour nous, mais en soi, non pas accidentellement, mais essentiellement, et cette imprévisibilité n'est qu'un autre nom de notre liberté.

Nous pouvons maintenant formuler avec précision la conception bergsonienne de la liberté. On appelle liberté le rapport du moi concret à l'acte qu'il accomplit. Ce rapport est indéfinissable, précisément parce que nous sommes libres. On analyse en effet une chose, mais non pas un progrès ; on décompose de l'étendue, mais non de la durée. Ou, si l'on s'obstine à analyser, on transforme inconsciemment le progrès en chose, et la durée en étendue. Par cela seul qu'on prétend décomposer le temps concret, on en déroule les moments dans l'espace ; à la place du fait s'accomplissant on met le fait accompli, et comme on a commencé par figer en quelque sorte l'activité du moi, on voit la spontanéité se résoudre en inertie et la liberté en nécessité. C'est pourquoi toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme. D'un mot, la liberté se sent et ne s'explique pas ; l'effort de la dialectique bergsonienne aboutit à corroborer, en le fondant en raison, le témoignage spontané du sens commun. Et du même coup elle remplit le programme qu'elle s'était assigné, et qui consistait à intégrer les éléments de vérité respectivement contenus dans les doctrines opposées des philosophes. Le déterminisme nie absolument la liberté, et le spiritualisme l'affirme absolument. La conscience, infaillible dans ses constatations immédiates, donne tort et raison aux deux doctrines : contre le déterminisme elle affirme que nous sommes libres ; mais contre le spiritualisme elle admet que notre liberté a des limites et comporte des degrés. Or la solution bergsonienne nous fournit les moyens de comprendre en quoi et comment les deux doctrines ont en effet à la fois tort ou raison l'une et l'autre. Un acte est libre, disions-nous, quand il exprime le moi tout entier : mais le cas est-il si fréquent? Il s'en faut, explique M. Bergson en une analyse célèbre, que tous les états

de conscience viennent se mêler à leurs congénères, comme des gouttes de pluie à l'eau d'un étang. Le moi, en tant qu'il touche au monde extérieur, présente une certaine surface, et sur cette surface pourront se former et flotter des végétations indépendantes. Ainsi une suggestion reçue dans l'état d'hypnose ne s'incorpore pas à la masse des faits de conscience; mais, douée d'une vitalité propre, elle se substituera à la personne même quand son heure aura sonné. Une colère violente soulevée par quelque circonstance accidentelle, un vice héréditaire émergeant tout à coup des profondeurs obscures de l'organisme à la surface de la conscience, agiront à peu près comme une suggestion hypnotique. A côté de ces termes indépendants, on trouverait des séries plus complexes, dont les éléments se pénètrent bien les uns les autres, mais qui n'arrivent jamais à se fondre parfaitement elles-mêmes dans la masse compacte du moi. Tel est cet ensemble de sentiments et d'idées qui nous viennent d'une éducation mal comprise, celle qui s'adresse à la mémoire plutôt qu'au jugement. Il se forme ici, au sein du moi fondamental, un moi parasite qui empiète continuellement sur l'autre. Beaucoup vivent ainsi et meurent sans avoir connu la vraie liberté. Mais la suggestion deviendrait persuasion, si le moi tout entier se l'assimilait; la passion même soudaine ne présenterait plus le même caractère fatal s'il s'y reflétait, ainsi que dans l'indignation d'Alceste, toute l'histoire de la personne; et l'éducation la plus autoritaire ne retrancherait rien de notre liberté, si elle nous communiquait seulement des idées et des sentiments capables d'imprégner l'âme entière. C'est de l'âme entière, en effet, que la décision libre émane; et l'acte sera d'autant plus libre que la série dynamique à laquelle il se rattache tendra davantage à l'identifier avec le moi fondamental.

Telle est la conception bergsonienne de la liberté. Plusieurs, aveuglés d'intellectualisme, l'ont méconnue au point de prétendre qu'elle rabaissait l'homme en faisant résider sa liberté dans le caractère original de sa sensation ou dans l'obéissance aux forces élémentaires qui forment l'infrastructure de son être. A notre sens, au contraire, il n'en est pas qui exalte plus haut la dignité humaine, puisque ce qu'elle propose à chacun de nous, c'est le programme même de la vie héroïque :

vivre chaque moment de notre vie avec toute notre âme. La seule objection forte qui nous semble pouvoir lui être adressée serait une objection de l'ordre religieux. L'affirmation religieuse essentielle est que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu, c'est-à-dire hors de nous, et non en nous, le point d'appui et le levier indispensable à notre perfectionnement intérieur, à notre « salut ». Or la conception bergsonienne de la liberté, sans exclure expressément Dieu, ne fait point de place à cette hypothèse. On nous parle constamment d'héroïsme, jamais de sainteté : le Bergsonisme demeure un Naturalisme. C'est pourquoi les utilisations religieuses de la pensée bergsonienne auxquelles nous avons fait allusion au début de cette étude nous laissent défiant et mal à l'aise.

RENÉ GILLOUIN

(La fin prochainement.)

L'ENNEMI DE LA MORT[1]

XXXII

Au bout d'un mois, le docteur Charbonnière, guéri, sortit de l'hospice de Castillon et reprit le chemin de la Double, faible encore et triste. La douleur aiguë que lui avait causée le rapt de son enfant s'était transformée, au cours de la maladie, en une sorte de chagrin sourd, de peine chronique : il souffrait toujours de son malheur, moins vivement, mais plus profondément.

La fatigue l'obligea de coucher à Montpaon : il n'arriva donc chez lui que le lendemain soir. Quand Sylvia le vit entrer, las, recru, pâle de tout le sang qu'on lui avait tiré, le cœur de la mère, torturé par le regret de l'enfant perdu, défaillit presque, et, tandis qu'elle murmurait : « O père! père! » ses deux bras, qu'elle lui avait jetés autour du col, se dénouèrent insensiblement. Il la soutint et s'efforça de la ranimer par de bonnes paroles, en baisant ses yeux clos. Lorsqu'elle fut un peu remise, elle l'interrogea du regard, n'osant parler de l'enfant. Lui, de même, secoua négativement la tête, puis saisit dans ses bras la petite Noémi, qui depuis la disparition de son jeune frère était toujours morne et silencieuse.

Ils soupèrent sans mot dire et s'allèrent tristement coucher.

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

Le jour suivant, le docteur s'en fut à Saint-Michel remercier M. de Fersac qui, instruit de sa maladie par son collègue le maire de Castillon, avait fait passer de ses nouvelles à Sylvia.

Le pauvre comte était lui-même en piteux état. Daniel le trouva dans sa chambre assis sur un vieux fauteuil, les jambes allongées sur des coussins, dans l'impossibilité de se tenir debout ni faire un pas, la goutte l'ayant pris aux genoux et aux pieds. Ses mains n'étaient pas en meilleure condition :

— Excusez-moi de ne vous donner ni la droite ni la gauche! dit-il au docteur en les lui montrant toutes deux, rouges, gonflées, avec des concrétions tophacées aux articulations des doigts.

Puis il s'enquit de la santé de Daniel, et ensuite, ayant déploré l'enlèvement du petit Nathan, il émit des conjectures sur les ravisseurs. Les bohémiens, quoique fort coutumiers du fait, n'en étaient peut-être pas coupables. Leur présence dans le pays pouvait n'être qu'une simple coïncidence... ou bien en avait-on profité pour égarer les soupçons?... Peut-être encore n'avaient-ils été que des stipendiés opérant pour d'autres...

Le docteur écoutait, pensif. Ces hypothèses, il les avait faites lui-même en apprenant, durant sa convalescence, que lors d'une recherche faite à Castillon pour un vol de poules aucun enfant étranger à la tribu n'avait été découvert dans le camp des nomades.

A son tour, Daniel s'informa poliment des affaires du comte. Elles allaient aussi mal que sa personne, — comme il le dit en plaisantant. — Depuis quelque temps, il avait vendu ses chiens et renvoyé le piqueur. Il venait encore, tout récemment, de congédier son domestique ainsi que la cuisinière. Mais, ce qui lui avait été le plus pénible, il avait été obligé de se défaire de « Manon », ne pouvant la soigner. Heureusement, il avait trouvé un ami sûr qui octroyait ses invalides à la vieille jument. Maintenant il ne lui restait plus que Madalit...

— La pauvre fille! elle s'est toujours dévouée à mon service et à mon plaisir, sans que je lui aie rien donné sinon quelques louis, çà et là, pour sa toilette! J'en ai du remords et de la honte! Aussi, pour réparer ma négligence, l'ai-je faite par mon testament ma légataire universelle en reconnaissance de « ses

bons et agréables services », selon l'ancienne formule. Je n'ai plus rien que la réserve; elle vaut de dix-huit à vingt mille francs, et peut-être plus avec le château : tout délabré qu'il est, il fera bien l'affaire de quelque bourgeois gentilhomme, un futur « Monsieur de Saint-Michel »!... Avec cela, Madalit aura de quoi vivre... Seulement, si je durais quelques années encore, il n'y aurait plus rien et je mourrais ingrat et insolvable... ce que je ne veux pas.... Qu'en dites-vous, docteur? Pensez-vous que j'en aie pour longtemps? Parlez-moi franchement, comme à un homme qui a vu la mort en face plus d'une fois!

— En conscience, mon cher comte, je ne puis vous rien dire de certain. Vous pouvez aller ainsi encore longtemps... Mais demain, dans un mois, dans un an, votre goutte peut se répercuter sur le cœur, le cerveau, les poumons... Et alors, c'est fini.

— Ma foi! je voudrais que ce fût demain!

Après quelques avis et divers propos sur ce sujet, le docteur prit congé de M. de Fersac en lui disant :

— Au revoir! je vous souhaite un bon sommeil pour cette nuit.

— Merci, et adieu, mon cher docteur! Si demain ma goutte remontait brusquement au cœur, comme on dit vulgairement, je veux que vous sachiez que vous êtes un des très rares humains pour lesquels j'ai eu de l'estime!

— Oh! mon cher comte, — fit Daniel en se rapprochant du fauteuil et en posant sa main sur le bras de M. de Fersac, — que je vous sais gré de cette parole!

En bas, Madalit attendait :

— Comment trouvez-vous monsieur le comte?

— A peu près comme toujours : il se maintient... On voit que vous le soignez bien, Maladit!

— Ah! monsieur! — dit-elle naïvement, — je suis au service de monsieur le comte depuis l'âge de quinze ans et demi; il a eu ma fleur et m'a toujours traitée avec beaucoup de bonté... Je serais la dernière des dernières si je l'abandonnais dans le malheur!

« Chez cette plantureuse fille, qu'on dirait toute en chair, il y a pourtant de généreux sentiments! » songeait en se retirant le docteur.

Le lendemain, Daniel avec Sylvia ramassait des châtaigne dans le bois de la Vignerie lorsqu'un homme le vint trouver

— La Madalit vous mande que le monsieur est mort!

Il laissa là sa récolte et suivit le messager.

Sur son lit, M. de Fersac était étendu tout habillé, la temp trouée d'une balle. Le long de son flanc, sa main déformé par les nodosités calcaires tenait encore la crosse du pistolet

Daniel passa le reste de la journée au château, et, la nuit veilla le mort avec Madalit. L'abbé Médéric, interdit pou avoir refusé de se prêter aux menées ourdies contre le docteur s'en était allé, on ne savait où. Son successeur fit de grande difficultés au sujet de l'inhumation du suicidé dans le tombea de famille, situé au milieu du cimetière, c'est-à-dire en terr bénite, comme l'expliquait le curé. Toutefois, grâce à la fer meté de l'aubergiste du lieu, adjoint du maire défunt, le cur céda, et même, sur l'assurance formelle dudit adjoint que l comte s'était détruit dans un accès de fièvre causé par d'horrible souffrances, il consentit à lui faire un beau service avec messe chantée.

— Voyez-vous, monsieur Charbonnière, — disait l'auber-giste, — ça n'est point que je croie à la bonté des orémus des calotins! Je suis né pendant la Révolution, et je n'ai pas été baptisé : ainsi... Mais, tout de même, un enterrement avec des curés, il y a des lumières, on chante, c'est plus gai!

— Qu'allez-vous faire, à présent? — demanda le docteur à Madalit après la cérémonie.

— Je vais chercher une place. J'en trouverai bien une, ça n'est pas ça qui m'inquiète. Mais je ne retrouverai jamais un maître comme celui-là! — répondit-elle en essuyant une larme.

La brave fille n'eut pas besoin de s'enquérir d'une place, grâce au testament de M. de Fersac. Même, lorsque sa qualité de légataire fut connue, elle reçut trois ou quatre demandes en mariage, qu'elle repoussa fièrement :

— Après M. le comte de Fersac, personne ne me sera de rien! — disait-elle.

Revenu aux Essarts, Daniel y fut accueilli par la douleur toujours visible de Sylvia, qui aviva la sienne, moins apparente.

La pauvre femme portait comme un fardeau écrasant la pensée de son cher petit, atrocement arraché, une seconde fois, lui semblait-il, de ses entrailles maternelles. Rien ne pouvait la distraire de ce chagrin profond ; ni les consolations du père, ni le souci de l'autre enfant, de Noémi, qui paraissait travaillée par un remords secret de n'avoir pas mieux gardé son frère. Quelquefois la malheureuse mère exprimait ses souffrances dans un long regard désolé auquel Daniel répondait par une étreinte affectueuse et tendre. D'autres fois, sa douleur longtemps contenue éclatait en une déchirante exclamation :

— Oh! que je voudrais le savoir mort!

Ou bien, dans de plaintifs murmures, elle trahissait toutes ses angoisses :

— Où est-il?... Peut-être qu'en ce moment on le bat!... Peut-être en fera-t-on un bandit, un scélérat!... Oh! mon petit! mon petit Nathan!

Et elle se jetait sur la poitrine de Daniel et sanglotait...

L'hiver se passa tristement ainsi, dans la maison étroite et sombre, où chacun d'eux supportait à la fois sa propre peine et celle de l'autre. Plus d'une fois, au cours de ces longs mois, le malheureux père sentit que, si le stoïcisme est relativement facile quand il s'agit de soi seul, il est infiniment difficile lorsque le malheur s'abat sur une tête aimée. Pour lui-même il était armé contre la pauvreté, la maladie, le désespoir et la mort. Mais la vue de Sylvia perpétuellement dolente, mais l'idée de cet enfant dressé peut-être au vice et au crime le faisait parfois fléchir.

Néanmoins, après avoir faibli, Daniel se relevait et s'efforçait de réconforter la mère affligée en lui suggérant des pensées moins affreuses. « Ils se tourmentaient pour de pures suppositions... Il était possible que le petit fût honnêtement élevé par des parents sans enfants... Et puis, les ravisseurs pouvaient être pris de remords et le rendre... »

Mais à tout cela Sylvia répondait, inconsolable :

— Que n'est-il mort!...

A la sortie de l'hiver, la nécessité de faire les travaux de la saison divertit un peu les parents. Si grand que fût leur chagrin, l'attention à donner à l'ouvrage éloignait pour un court espace de temps le souvenir du malheur qui les avait frappés.

Mais aux repas l'obsession recommençait. La place vide de l'enfant à côté de sa mère le leur rappelait cruellement : aussi mangeaient-ils en silence, chacun renfermant sa peine en soi. Parfois cependant le père, ému de pitié, cherchait par une parole, une réflexion, à écarter de Sylvia l'idée qui la hantait. Mais c'était en vain.

Un matin d'avril, comme ils achevaient sans souffler mot un maigre déjeuner de bouillie de blé d'Espagne, on heurta du poing à l'huis. A l'invitation du maître, un homme entra : c'était Gary, le domestique d'écurie de Légé. Il venait, par le commandement de madame de Bretout, prier le docteur Charbonnière de se rendre près d'elle sans perdre un instant.

Il pleuvait fort. Gary avait une limousine d'où l'eau dégouttait; Daniel prit sa vieille peau de bique pelée par places et suivit le messager.

Interrogé en route si M. de Bretout permettait cette visite, Gary répondit que le monsieur n'était pas au château présentement, mais que d'ailleurs c'était madame qui commandait.

Et, profitant de l'occasion, tout content de lui, le valet raconta qu'il y avait souvent du grabuge entre les maîtres parce que le monsieur, qui voyait la dame s'en aller petit à petit au cimetière, s'évertuait à lui faire écrire un testament en sa faveur. Le curé de la Jemaye, en qualité d'oncle et de prêtre, mettait souvent la paix entre les deux époux, et lui, pas bête, donnait toujours tort à son neveu; mais, tout doucement, avec ses manières chattemites, il arraisonnait la dame et faisait le possible pour l'amener à tout léguer à son mari. Elle avait l'air de l'écouter et lui laissait croire qu'elle ferait de la sorte...

— Mais, dites-moi, — interrompit Daniel, — comment pouvez-vous savoir toutes ces choses?

Gary eut un sourire fat :

— C'est la chambrière qui me raconte tout ça, la Bertine : madame lui dit tout... Eh bien, — continua-t-il, — la bonne preuve que la dame n'écoute pas l'oncle de monsieur, c'est qu'elle ne se confesse plus qu'au vieux curé de Vanxains, qu'elle m'envoie quérir de temps en temps...

Et, se rengorgeant, fier de posséder tant de secrets, Gary se complut, tout le long du chemin, à rapporter les bavardages

du château et à les commenter, tandis que Daniel, n'y prêtant plus attention, se demandait ce que pouvait lui vouloir sa cousine.

Madame de Bretout était dans sa chambre, étendue sur une bergère, lorsque Daniel entra. En voyant ses vêtements misérables, elle se mit à pleurer, se couvrit les yeux d'une main et lui tendit l'autre. Il prit cette main exsangue et attendit, silencieux, que le flot de larmes fût écoulé.

— Je suis bien coupable envers vous, Daniel, — dit-elle en essuyant ses yeux. — Pour un misérable dépit d'amour-propre, j'ai été injuste, méchante et vindicative à votre égard... Je vous ai fait beaucoup de mal!...

Elle s'arrêta, un moment, émue, pendant que le docteur balbutiait doucement :

— Oh! Minna! vous exagérez!...

— Non, non, Daniel! A l'approche de la mort, je vois clairement mes torts et je suis résolue à les réparer... du moins en ce qu'ils ont de réparable... Je vous ai mandé pour vous dire cela, et surtout pour vous prier de me pardonner!

Et elle joignit ses mains.

— Je le fais d'autant plus aisément, Minna, que je n'ai jamais eu de ressentiment contre vous!

— Quelle bonne et noble nature, vous êtes, Daniel! Est-il possible que je vous aie ainsi méconnu!

Il y eut un instant de silence, pendant lequel le docteur considéra sa cousine qui avait fermé les yeux. Dans cette femme flétrie, rongée depuis des années par un mal implacable et réduite à l'état de squelette, il avait peine à reconnaître la belle jeune fille qui galopait jadis si follement.

— Vous me pardonnez, Daniel, sans savoir peut-être tout ce dont je suis coupable envers vous! — dit-elle en rouvrant les yeux. — Mais, pour que votre pardon apaise un peu mes remords, il faut qu'il soit donné en pleine connaissance de cause... Sachez donc — ajouta-t-elle péniblement — que je suis principal auteur ou complice de tous vos malheurs...

— De tous!... — s'écria-t-il en se dressant.

— Excepté du dernier, que je n'ai su qu'après, sans en connaître les auteurs, hélas!

— Ah!

Et il se rassit, déçu dans son espoir d'avoir quelque lumière au sujet du rapt de son enfant.

— Me pardonnez-vous, à présent, Daniel?

Il se leva, sublime, la figure resplendissante de surhumaine bonté :

— De toute mon âme je vous pardonne, Minna!

— Merci, Daniel! Alors, donnez-moi le baiser de pardon, comme à une morte : car nous ne nous verrons plus!

Il se pencha vers elle et la baisa au front :

— Adieu, Minna, adieu! Que la paix soit dans votre cœur!

Et il s'en alla.

XXXIII

Deux jours après son entrevue avec madame de Bretout, Daniel fut invité par Me Durier à venir toucher ce qui lui revenait sur le prix d'adjudication du Désert. Lorsque le créancier fut à l'étude, le notaire établit le compte en principal et intérêts, fit signer une quittance à Daniel et lui remit les fonds, qu'il tira d'un petit sac pour les faire reconnaître :

— Il y a cinq rouleaux de cinquante louis d'or ou napoléons, comme l'a voulu madame de Bretout pour votre commodité. Le reste est en monnaie... Nous avons quinze centimes de passe de sac.

— Je vous remercie, — fit le docteur, en refourrant le tout dans la toile à carreaux noirs et blancs.

— Maintenant, — reprit le notaire, — si votre dessein était de mettre cet argent à l'intérêt, je vous sais un bon placement...

— J'y penserai... Bonjour, monsieur.

En passant devant l'hôtellerie des *Trois Chabots*, où était le relai, le docteur rencontra Gavailles qui en sortait, et qui, comme s'il craignait d'être interrogé, lui dit tout d'abord qu'il venait de vendre au maître de poste un chevreuil, tué, cette nuit même, à l'affût.

— Et tu l'as vendu cher?

— Non pas : sept francs!... Le cochon y gagnera bien un louis d'or en le faisant vendre à Bordeaux!

Puis Gavailles proposa au docteur de faire route ensemble, — s'il le trouvait bon. — Il y avait loin de Sainte-Aulaye aux Essarts, et beaucoup de bois, avec de mauvais passages : lorsqu'on portait de l'argent, un compagnon sûr et armé n'était pas de trop!

— Comment! tu sais que je porte de l'argent?

— On ne parle que de ça, ce matin, dans le bourg, et on dit même qu'il faut que la dame de Légé soit bien malade pour s'être décidée à vous payer les cinq mille francs qu'elle vous doit depuis plus de deux ans.

Ils cheminèrent ainsi une heure, le braconnier parlant, Daniel écoutant ses propos de paysan madré, lorsque, dans une cavée qui traversait de grands taillis fourrés, Gavailles dit avec un rire faux :

— Tout de même, il y aurait à faire un bon coup avec vous, monsieur Daniel!

— Oui, — répondit le docteur, — rien de plus facile. Par exemple, toi, tu me laisses passer devant, par honnêteté, comme tu fais à présent. Ainsi marchant, tu pourrais me lâcher un coup de fusil dans les reins, prendre le sac qui est dans la poche de dessous de ma veste et te sauver... Seulement, voilà! On nous a vus partir ensemble; tu n'as pas trop bonne réputation, et puis tu as été condamné pour vol : d'abord on te recherche. Les gendarmes trouvent le papier de la bourre et le confrontent avec les feuillets de ce vieux livre de psaumes pillé au Désert que tu as chez toi, je ne sais comment, et il appert que cette bourre vient du livre... mauvaise affaire!... Alors ils t'arrêtent, t'enchaînent solidement et se mettent en quête de l'argent. Toi qui es rusé, tu as prévu cela, et tu as bien caché le sac sous une pierre, dans un coin du foyer où il y a des cendres. Mais les gendarmes ne sont pas bêtes non plus, quoi qu'on dise : ils découvrent la cachette et l'argent... Après cela, ton compte est clair : on te mène à Ribérac, puis à Périgueux, tu passes aux assises et tu es condamné à mort... Le reste, tu sais comment ça se pratique : tu as vu guillotiner Badil...

Gavailles, qui était resté silencieux pendant cette rapide divination de la pensée qui lui avait traversé la tête, eut la chair de poule à cette évocation de l'échafaud dressé pour lui.

— Heureusement, — dit-il avec un peu d'embarras, — quoique ayant quelquefois volé, par la misère, je ne suis pas capable de ça .. Vous vous rappelez bien qu'une nuit, dans les bois de la Braille, je vous détournai d'un chemin dangereux...

— Oui, mais depuis tu as effacé cela en me volant six moutons avec ce mauvais Trigant, aujourd'hui aux galères... Et puis, tu étais un des trois coquins qui aidèrent M. de Bretout à enlever Sylvia...

— Comment pouvez-vous savoir ça?

— Prends garde que, quand tu es saoul, tu es languard et que tu te vantes de ces vilaines actions comme d'un bon tour... Maintenant, — ajouta brusquement Daniel en arrêtant Gavailles et en le regardant fixement au fond des yeux, — pourquoi me menas-tu ce bohémien aux Essarts?

— Il m'avait demandé de lui montrer le chemin, comme je vous le dis ce jour-là, — répondit le braconnier en baissant les yeux.

— Voyons, tu sais quelque chose de l'enlèvement de mon petit Nathan! — insista le docteur en prenant la main de Gavailles. — Dis moi la vérité! Ne te soigné-je pas depuis longtemps, toi, ta femme et tes enfants? Ai-je jamais plaint ma peine, de jour ou de nuit, lorsque vous étiez malades? Ne t'ai-je pas aidé souventes fois dans la misère, autant que j'ai pu? Pense à ce que nous souffrons du vol de cet enfant! Allons, parle, mon ami!

— Mais, monsieur Daniel, je ne sais rien du tout! Je vous le jure par mon âme! La corde au col, je ne dirais pas autrement!

— Pourtant, à ce moment-là, tu as ivrogné, toute une semaine, à Saint-Michel, dans l'auberge de Duvert, l'adjoint : d'où te venait l'argent?

— J'avais vendu assez de gibier...

Le docteur, n'ayant que de vagues soupçons sans nul indice positif, fit cette réflexion : « Peut-être dit-il vrai!... » Et il se tut.

Comme ils approchaient des Essarts, survint une « horée », — ou courte averse, — en sorte que Daniel invita Gavailles à entrer se mettre à l'abri.

Dans la maison ils trouvèrent Claret, sa boîte de fer-blanc en bandoulière.

— Avez-vous fait bonne prise, aujourd'hui? — demanda le docteur au vieux chasseur de vipères en lui serrant la main.

— Pas si bonne que vous, monsieur Daniel! — fit le bonhomme joyeusement.

Daniel eut un demi-sourire, tira le sac de sa poche, l'enferma dans un tiroir du mauvais buffet, puis mit la clef dans le gousset de son gilet.

Au bout d'une demi-heure, l'ondée ayant cessé, Gavailles et Claret souhaitèrent le bonsoir à tous et s'en furent chez eux...

A souper, il fut question de l'emploi de ces cinq mille francs. Sylvia était toujours d'avis que le docteur s'établît dans quelque villette des environs :

— Vois-tu, père, tu n'es pas fait pour travailler la terre!

— Et pourquoi? Les hommes ne naissent point avec une destination particulière de la nature. C'est le hasard de la naissance, ce sont les circonstances qui décident de leur état. Il nous vaut mieux acheter ce petit bien que tu sais, mettre tout en prairies, avoir cinq ou six bonnes brettes et faire des fromages qui se vendraient fort bien, comme ceux d'Auvergne.

— Tu es le maître, père, agis comme tu voudras. Ce que j'en dis, c'est pour toi. Il me fait mal au cœur de te voir peiner ainsi!

— Travailler n'est rien lorsqu'on a de la force et du courage... Dimanche qui vient, j'irai à Beauronne et je tâcherai de m'arranger avec l'homme à qui est ce petit bien...

Dans la semaine, Claret vint aux Essarts, et, comme ceux de la maison étaient à quelque distance dans les terres, il alla les trouver :

— Vous voyez que je suis de parole. Ces sabots que vous m'aviez donné commission d'acheter pour Noémi, je les ai portés... Et, en bien marchandant, je les ai payés six liards de moins que ce que vous m'aviez confié, l'autre jour : voici les six liards.

— Merci, mon ami Claret, — dit le docteur, — mais où sont les sabots?

— Comme la porte était close, je les ai posés sur le banc.

— Vous savez où nous mettons la clef : vous n'aviez qu'à ouvrir.

— Excusez-moi, ça aurait été un peu effronté! D'ailleurs, sur le banc, ils ne risquent rien... Il n'y a plus de voleurs dans la Double! — ajouta le vieux en plaisantant.

Et, après quelques propos, ayant dit son « adieu sois », il s'en retourna, en quête de son gibier.

— Quel brave homme! — fit Sylvia, tandis qu'il s'éloignait.

Le soir, lorsqu'ils revinrent à la maison, les sabots de Noémi ne se trouvèrent pas sur le banc, ni dessous, ni ailleurs.

— Quelqu'un passant par là les aura pris! — s'écria la mère.

— Et Claret prétend qu'il n'y a plus de voleurs dans la Double! — repartit Daniel.

Ce bizarre incident fut, pendant le souper, le sujet de divers propos que le docteur résuma par cette sentence :

— Heureusement, ce n'est que quatre sous et demi de perdus!...

Après plusieurs pourparlers, Daniel se mit d'accord avec l'homme de Beauronne et, afin d'en finir, lui donna rendez-vous, pour le prochain samedi, chez le notaire de Mussidan.

Ce jour-là, ayant déjeuné de bonne heure, le docteur voulut prendre l'argent dans le tiroir, mais il ne trouva rien.

— Tu as touché au sac, Sylvia? — demanda-t-il.

— Non point!

— Il n'y est plus!

— Oh!

Ils se regardèrent, un instant, muets, stupéfaits, puis Sylvia, pâle, articula lentement :

— On nous a volés!

Mais qui? Ils firent des suppositions. Le tiroir n'avait pas été forcé; personne n'était venu à la maison que le brave Claret en apportant les sabots : ils n'eurent pas une seconde l'idée de le suspecter. Gavailles avait bien paru aux environs, son fusil sur l'épaule, mais on ne l'avait pas vu s'approcher de la maison.

Peut-être était-ce le voleur des sabots? Mais comment aurait-il découvert la clef de la porte, dans le trou, sous une tuile, où on la cachait lorsque tous allaient aux champs? Gavailles

et Claret connaissaient seuls cette cachette, pour avoir travaillé aux Essarts en des heures de presse. Seuls aussi, ils avaient vu Daniel, après avoir serré l'argent, fourrer la clef du tiroir dans le gousset de son gilet, — toujours pendu au chevet du lit quand il était au travail... — Alors, quoi?

Sylvia, accablée, s'était laissée aller sur une escabelle et se lamentait.

— Que veux-tu, ma pauvre femme? — lui dit doucement Daniel; — nous avons vécu jusqu'ici sans cet argent, nous vivrons bien encore de même!

Après avoir derechef examiné les apparences et les probabilités, ayant mûrement réfléchi, Daniel conclut :

— Voilà. Si je porte plainte à la gendarmerie, Claret sera tracassé, peut-être arrêté, car c'est son cas, évidemment, qui prête le plus aux soupçons. Mais, comme je ne doute pas plus de lui que de moi-même, il vaut mieux ne rien dire, au moins pour le moment : attendons!...

Ce vol mettait le docteur en l'état d'un homme tombé dans une fosse à piéger les bêtes, qui essaie de s'en tirer et sent la terre s'ébouler sous ses pieds. Mais, s'il regrettait d'être obligé de renoncer à une petite amélioration de leur destinée, c'était pour les siens. Quant à lui, il acceptait avec sa philosophie ordinaire ce nouvel accident, vulgaire en somme, et se roidissait contre la succession de ces coups du sort, qui semblait devoir l'accabler.

« La commune nature n'a pas fait pour moi seul des choses intolérables! » se disait-il.

Et, sur cette réflexion, il empoigna sa pioche et s'en fut à la besogne.

Il y avait deux ou trois heures qu'il était là, buttant des pommes de terre, quand survint Claret :

— Votre cousine est morte, monsieur Daniel; on l'enterra hier.

— Je suis fâché de ne pas l'avoir su, mon ami Claret : je serais allé à son enterrement.

— Pourtant, elle a été bien mauvaise pour vous!

— Sans doute... mais nous devons rendre le bien pour le mal... Et puis elle s'était repentie, et je lui avais pardonné de bon cœur.

Le docteur considérait le vieux chasseur de vipères pendant ce bref colloque.

« Serait-il possible, se disait-il, que cette figure ouverte et franche fût celle d'un voleur, doublé d'un traître? Non, je ne le puis croire!... »

Peu de jours après, Daniel était devant sa petite grange, il chargeait du fumier dans les « bastes » de la bourrique, lorsque César aboya : du tas où il était monté, il aperçut à l'orée de la lande un homme à cheval qui se dirigeait grand'erre vers les Essarts.

« On dirait la jument rouge de Me Durier », pensa-t-il.

C'était bien le notaire, en effet. Arrivé à portée de la voix, il cria au docteur :

— Apprêtez-vous à recevoir une bonne nouvelle!

— Mon enfant est retrouvé?

— Pas que je sache, monsieur Charbonnière, — répondit le notaire, essoufflé, en arrêtant sa bête. — Mais votre cousine de Légé vous a institué son légataire universel!

Le docteur fit un geste d'indifférence, et se remit à charger la bourrique.

— Vous savez de combien il s'agit? — fit Me Durier, étonné.

— Il ne m'en chaut.

— Comment!... Les propriétés valent dans les trois cent cinquante mille francs! Et puis il y a, rien qu'à ma connaissance, cent quatre-vingt-six mille francs de créances hypothécaires!... sans parler des valeurs chirographaires et du mobilier...

— Peu m'importe, monsieur Durier.

— Mais, voyons, monsieur Charbonnière! — dit le notaire, scandalisé, en mettant pied à terre : — ce n'est pas, sans doute, sérieusement que vous dédaignez une belle fortune comme celle-là!... Il n'y a que vingt-quatre mille francs de legs particuliers.

— N'y en eût-il point du tout, et la fortune fût-elle dix fois plus belle, que ce serait de même.

Le notaire n'en pouvait croire ses oreilles.

— Alors, vous refusez le legs de madame de Bretout? — s'écria-t-il.

— C'est comme vous le dites, maître Durier. Il ne me convient pas de recueillir cette succession.

M. Durier commençait à s'impatienter de l'obstination de celui qu'il regardait comme un futur client.

— Il serait pourtant plus agréable d'être au château de Légé, le roi de la Double, que de remuer du fumier aux Essarts! — dit-il un peu sèchement.

Ici Daniel, qui pendant toute cette conversation avait continué son travail, se redressa sur son tas, la main à son trident de fer.

— Maître Durier, — dit-il gravement, — le fumier fait pousser le grain qui nous nourrit tous, tant que nous sommes : ne le méprisez pas. D'ailleurs, est-ce que vous n'en remuez pas, du fumier? Vous qui détenez les secrets des familles, ne savez-vous pas sur quelles bases honteuses sont édifiées trop de fortunes? Ne connaissez-vous pas les moyens illégaux ou ignobles par lesquels une cupidité effrénée amasse de l'or? friponneries secrètes, conventions illicites, donations clandestines, viles combinaisons matrimoniales, dissimulations de prix, vols domestiques, fidéicommis, captations d'héritages, legs obreptices, stellionats, prêts usuraires, spoliations de pupilles, crimes familiaux? Tous ces forfaits, toutes ces infamies, toutes ces abjections, que revêtent parfois les formes légales, est-ce que tout cela n'est pas un fumier moral infiniment plus infect et plus répugnant que celui-ci?

Pendant cette mercuriale, le notaire, abasourdi, contemplait debout sur son tas de fumier, comme sur un piédestal, ce récalcitrant légataire en pantalon d'étoupe et chemise de grosse toile, chaussé de lourds sabots, coiffé d'un mauvais chapeau de paille sous lequel débordaient des flots de cheveux noirs déjà grisonnants, et il se disait : « Cet homme est fou! »

— Je voulais — répliqua-t-il — causer avec vous de plusieurs choses qui vous intéressent ; mais, puisqu'il en est ainsi, je m'en vais. Tout de même, c'est la première fois que je vois refuser une fortune, petite ou grande!... Je vous souhaite le bonsoir!

Et M. Durier s'en fut, répétant à part lui : « Cet homme est fou! »

Comme il s'en allait, Sylvia, qui avait tout entendu, vint sur le seuil de la porte en essuyant de grosses larmes qui lui coulaient sur les joues.

— Regretterais-tu que je refuse une fortune acquise par des moyens iniques, bâtie sur la ruine des familles? — lui demanda en souriant Daniel, descendu de son fumier.

— Oh! non, père! non!... Je pleure de la joie d'être aimée par un homme comme toi!

Ils se regardèrent, un instant, émus, contents l'un de l'autre, puis le docteur, touchant la bourrique devant lui, s'en alla dans les terres.

XXXIV

Lorsque fut connu dans la Double le refus du docteur Charbonnière, tout le monde dit comme Me Durier : « Cet homme est fou! » Il ne pouvait entrer dans l'entendement des rustres ni des bourgeois qu'un homme pauvre, sain de la tête, pût négliger une grosse fortune qui lui tombait des nues, pour ainsi parler. Aussi à la vieille animadversion dont Daniel était l'objet s'ajouta le mépris, ce mépris latent ou avoué que les gens de sens étroit, d'esprit pratique, ressentent pour ceux dont les actions les déconcertent parce qu'ils sont incapables d'en comprendre les motifs.

« Cet homme est fou! » C'était la conclusion de tous, petits et grands, riches et pauvres. Néanmoins, quoique l'on taxât de folie ce refus, au dédain qu'éprouvait chacun se joignait, surtout chez les bourgeois, un sentiment de vive satisfaction que le parpaillot ne devînt pas « le roi de la Double », — selon l'expression de Me Durier.

Quelques rares personnes, plus intelligentes, concevaient bien que la conduite du « jacobin huguenot », — comme l'appelaient certains, — procédait d'une hauteur morale qui dominait les vils calculs des âmes vulgaires. Mais cette supériorité même de celui qu'elles exécraient déjà exaspérait encore leur irritation haineuse et les faisait s'écrier, avec le commun des autres : « Cet homme est fou! »

Daniel, lui, laissait dire, et, toujours calme et doux, se remémorait ces paroles d'un ancien :

« Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, ne refuse

point, sur les choses extérieures, de passer pour imbécile et pour insensé... »

Aussitôt qu'il eut connaissance du fait, le vieux Claret vint aux Essarts, et, saisissant la main du docteur entre les deux siennes, il lui dit avec un émoi contenu :

— Oh! monsieur Daniel! quel homme vous êtes!

Gavailles arriva peu après, tout enfariné. Il venait solliciter l'emploi de garde à Légé, en remplacement de Mornac, et fut ahuri en apprenant la résolution prise par le docteur.

— Mais, monsieur Daniel! vous n'y pensez point! — fit-il naïvement, — une fortune comme ça!

— Mon pauvre Gavailles, — répondit le docteur avec un bon sourire, — l'acquisition des richesses est souvent le changement et non la fin de la misère.

Sur cet apophtegme, le braconnier s'en retourna tout déconfit, ne comprenant rien à ce refus, et se disant comme les autres : « Il est fou!... »

Les bavardages, les divagations, les commentaires désobligeants pour le légataire de madame de Bretout durèrent quelque temps, puis à la longue s'amortirent. Le flux de paroles inutiles et vaines se ralentit, et un silence relatif se fit sur cet incident extraordinaire, quelquefois troublé seulement par l'oiseux retour d'un rabâcheur à court de sujets d'entretien.

Vers ce temps-là, comme le vieux chasseur de vipères n'avait point paru aux Essarts depuis une huitaine de jours, Daniel pensa qu'il pouvait être malade et se rendit chez lui. Claret habitait au fond des bois, entre de vieilles futaies, sur un terrain vague appelé « à Pierre-levée », — d'un antique dolmen contre lequel il avait bâti sa demeure. — Un des grands côtés de la masure était formé d'une muraille en pierres de grison brutes, maçonnées de terre gâchée avec de la mousse. Le devant était construit en troncs d'arbres superposés; le toit était fait de bardeaux débités à la hache.

Quand le docteur entra, Claret, assis sur une souche équarrie, se chauffait dans un coin de l'âtre établi grossièrement. Dans l'autre coin était une petite bancelle, où le docteur s'assit en face du vieux après lui avoir demandé le portage.

Il n'était pas précisément malade, le bonhomme, ne sentant, comme il l'expliquait, de mal en aucune place particulière,

mais simplement par tout le corps une faiblesse, et, ainsi qu'il disait, un grand empêchement de vivre. De ça il ne s'étonnait point, vu son âge, car il avait déjà vingt-cinq ans lorsque M. de Belleyme l'employait comme porte-mire pour la levée de la carte de la Guyenne, et tout près de cinquante ans lorsqu'on guillotina l'ancien roi...

— Mais — disait le docteur, — mon pauvre ami, vous ne devez pas ainsi rester seul, loin de tout secours, à quatre-vingt-neuf ans!... Venez chez nous : vous serez bien soigné, du moins autant que nous le pourrons!

— Non, merci! non, monsieur Daniel! — fit le vieux, avec une vivacité qui surprit le visiteur.

— Alors, allez demeurer avec votre petit-neveu qui vous veut prendre chez lui!

— Je ne pourrais pas m'y habituer, étant accoutumé à vivre seul ici... D'ailleurs, il me vient voir, les soirs, ou sa femme... Ils me portent un peu de soupe... Je n'ai besoin de rien plus.

Le docteur examinait cette singulière demeure pendant que l'autre parlait. Au fond, sous le dolmen, comme dans une sorte d'alcôve rustique, était un châlit fabriqué tant bien que mal par le vieil homme, garni d'une paillasse pleine de fougères et d'une mauvaise couette jaunie d'où fuyait la plume à travers maintes déchirures. Au milieu de la cabane, sur une table de même fabrication que le châlit, étaient une pile et un pilon à broyer le millet, et une marmite à cuire la bouillie. Dans un angle, un seau de bois avec une anse de vimes, et, sur une planche soutenue par de longues chevilles, deux assiettes en faïence brune et une chopine en terre de Beauronne. A côté de Claret, son long fusil à pierre était au sec dans le canton, près d'une grande cognée de bûcheron. A un poteau qui soutenait la toiture étaient accrochés un havresac de peaux et la boîte à herboriser donnée par M. de Belleyme, où le chasseur mettait les vipères capturées.

Et puis sous la table étaient amoncelés une foule d'objets hétéroclites, car le pauvre hère avait la manie de rapporter chez lui tout ce qu'il trouvait sur son chemin, même les choses les plus inutilisables. Dans ce fouillis sordide de débris informes et innommables, Daniel ne put distinguer qu'un tronçon de fer de mulet.

Pendant que, poursuivant son propos, il s'efforçait de montrer à Claret la nécessité de ne pas demeurer seul en ce lieu perdu, la porte s'ouvrit et parut l'arrière-neveu avec un petit seau de fer-blanc muni d'un couvercle, où clapotait la soupe destinée au grand-oncle.

Cet attentionné parent était un homme de quarante ans à peu près, chétif, maigre, aux yeux fiévreux, coiffé d'un bonnet en laine burelle qui faisait ressortir la pâleur terreuse de sa figure glabre. Le nouveau venu sembla inquiet en apercevant un étranger : mais, en reconnaissant le docteur au jour qui venait de la cheminée, il se rassura un peu.

Après quelques devis parmi lesquels le neveu renouvela sa proposition de recueillir son oncle chez lui, proposition qui fit secouer la tête à celui-ci, Daniel dit à Claret, en lui souhaitant le bonsoir :

— Demain je vous porterai quelque chose qui vous fera du bien.

Puis il sortit, suivi du neveu qui, dehors, lui demanda :

— Il est bien malade, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, il a une maladie qui ne pardonne à personne : la vieillesse... Il n'y a rien à faire que de le soigner du mieux que vous pourrez...

— C'est bien ce que nous faisons... malheureusement, nous ne sommes pas riches... Si encore il voulait nous donner de son argent pour acheter ce qu'il faut!... Mais il dit qu'il n'en a brin!..,

Puis, après avoir longuement tourné autour du pot, le neveu ajouta :

— Vous, monsieur, qui êtes un si brave homme, et qui le connaissez de longtemps, vous savez peut-être s'il a de l'argent?...

— Ma foi, mon brave, — répondit le docteur, désillusionné soudain, — je ne m'en suis jamais inquiété : je ne puis vous en rien dire!...

Le lendemain, Daniel apporta au vieux Claret une demi-bouteille de vin de quinquina qui lui restait depuis le temps où ses enfants avaient eu la fièvre, et il continua de le voir quotidiennement. Le neveu était toujours là, aux petits soins pour son oncle, et sa conduite eût édifié le docteur s'il n'en

avait pas discerné la cause. Au cours de ses visites, Daniel achevait de se persuader que la fin de ce vieillard brusquement tombé dans la décrépitude était proche : aussi se bornait-il à lui rendre de menus services, à l'entretenir de bonnes paroles, afin de lui donner la sensation consolante d'avoir à ses côtés, en cette passe, un ami fidèle et dévoué. Mais, chose singulière, Claret, auparavant si prodigue de démonstrations affectueuses envers le docteur, semblait recevoir avec déplaisir ses marques d'amitié, ce que celui-ci attribuait au déclin mental du malheureux, ou à quelque imprévu caprice sénile.

Un soir, par un temps pluvieux, Daniel trouva Claret sur son étroit grabat, les yeux fermés, la respiration faible, et près de lui, debout, le neveu à peine remis d'un accès de fièvre, et qui néanmoins était là, épiant avec intérêt les signes d'affaiblissement progressif. Le vieillard tenait obstinément une de ses mains engagée entre la couette et la paillasse de sa misérable couche; de temps à autre, il ouvrait les yeux, regardait au-dessus l'énorme table du dolmen qui lui faisait comme un ciel de lit, puis les refermait. Cela dura ainsi des heures; enfin les yeux restèrent clos, la respiration se ralentit encore par degrés, et, sans agonie, sans souffrances, le vieux chasseur de vipères exhala son dernier souffle, imperceptible, et cessa de vivre comme s'arrête une machine aux ressorts usés.

Un moment après, le docteur lui prit la main et, ne sentant plus de pouls, se pencha sur le cœur :

— Il est mort, — dit-il; — c'est un brave homme de moins!

Puis, ayant arrangé sur son méchant lit le vieux qui était couché tout vêtu, il alla s'asseoir dans le coin de l'âtre ou brûlait un feu odorant de pommes de pin. Le neveu le suivit, s'assit en face de lui, et tous deux, silencieux, regardèrent se consumer les pignes.

On entendait la pluie crépiter sur le toit de planches, et, par un trou, des gouttes d'eau lentement espacées, tel un battement d'horloge, tomber avec un bruit mat sur le sol de la hutte. Une chandelle de résine fichée sur une tige de fer coudée, elle-même implantée dans le manteau de cette cheminée primitive, projetait en fumant sa lueur vacillante sur l'enfoncement obscur où le vieillard s'était endormi pour

toujours, et laissait entrevoir son front jauni et sa barbe blanche inculte.

Le docteur songeait à la singulière existence de cet homme qui pendant plus de deux tiers de siècle avait vécu seul dans les bois, d'une vie réduite au plus strict nécessaire, étranger aux affections de la famille, et dont les relations avec le monde extérieur se bornaient quasiment aux apothicaires qui lui achetaient le produit de sa chasse.

Le neveu, lui, réfléchissait à ce geste du vieux fourrant son bras sous la couette, et il se disait que, la mort entre les dents, l'oncle cherchait encore peut-être à garder un magot serré dans sa paillasse...

La pensée qu'il pouvait y avoir là, sous le cadavre, un trésor caché dans la fougère le travaillait, et l'incertitude le tourmentait fort. Il lui venait à l'idée de vérifier la chose tout de suite, mais la présence du docteur le retenait. Il aurait bien voulu que Daniel s'en allât, et cependant de rester dans cette cabane isolée au milieu des bois, seul avec le mort, cela lui faisait dresser les cheveux sous le bonnet. Enfin, après avoir longtemps tourné et retourné la question dans son esprit inquiet, il essaya de ruser avec son compagnon de veille.

— Avec ça, monsieur, — commença-t-il d'un air benoît, — il va falloir de l'argent pour la caisse, et puis pour l'enterrement... Je n'en ai point et je ne sais comment faire...

— Sans doute, mon ami, le menuisier, le curé et le marguillier vous feront bien crédit quelque temps.

L'homme secoua la tête :

— Voyez, on ne fait point crédit aux pauvres, crainte de perdre!... Si je ne le paie pas coup sec, le curé ne fera pas les honneurs à mon pauvre oncle.

— Je regrette bien de n'avoir point d'argent : je vous en aurais prêté avec plaisir, — repartit Daniel.

— Alors, que voulez-vous que je vous dise! Je vais voir si j'en trouve... C'est pour lui : le pauvre oncle ne peut pas se fâcher de ça!

Et, allant vers le grabat de Claret, le neveu introduisit son bras sous la couette et fouilla dans la paillasse.

— Attendez au moins qu'il soit refroidi! — lui cria Daniel, indigné.

Mais l'autre ne l'entendit pas. Déjà sa main tâtonnait anxieusement parmi la fougère.

Au bout d'un moment, il poussa une exclamation sourde et dégagea de la paillasse une sorte de gibecière en peau de chèvre avec son poil, et puis revint vers la table. De cette gibecière il retira successivement un éperon, une cuiller d'argent, un pistolet de poche damasquiné, une de ces vieilles montres appelées vulgairement « oignons », un étui d'or, une tabatière d'écaille perdue jadis, croyait-on, par le docteur Nathan, et enfin une grande bourse d'autrefois faite avec la dépouille d'un bélier, dont il versa le contenu sur la table. Il y avait là quatre ou cinq poignées de monnaies d'argent, anciennes et modernes : pièces de douze, quinze, vingt-quatre sols, petits écus de trois livres, pièces de cinq francs de Napoléon et de Louis XVIII, et quelques louis d'or de vingt-quatre livres.

« Combien peut-il y avoir là? — pensait l'héritier, — peut-être cent écus?... même pas!... »

Et il semblait maussade, ayant espéré mieux.

Mais soudain il revint vers le lit mortuaire et replongea son bras dans la fougère, soulevant le corps de l'oncle pour atteindre les extrémités et le fond de la paillasse. Après une exploration assez longue, il ramena un petit sac de toile à carreaux noirs et blancs.

En voyant ce sac, Daniel pâlit. C'était celui dans lequel naguère était son argent, et que Me Durier lui avait compté pour trois sous. Une grande douleur morale le saisit, et il resta muet et immobile. Le neveu défit la ficelle et tira du sac les cinq rouleaux, sans mot dire, inquiet de leur contenu. Mais, lorsqu'il en eut défait un et qu'il vit de l'or, il jeta un « ha! » de sauvage cupidité.

— Cent pistoles! — fit-il après avoir compté les pièces.

Et, ayant ouvert les autres rouleaux, il s'écria :

— Cinq mille francs! cinq mille francs!... Quel brave homme c'était, mon oncle!

Et son visage blafard se colorait aux pommettes d'un rouge vif comme du fard. Il oubliait complètement le docteur qui l'observait : la vue de cet or l'avait grisé.

— Cinq mille francs! cinq mille francs!

Et il maniait sur la table l'or rutilant, l'éparpillait, le rassemblait, le caressait, lui parlait. Ses yeux, mornes auparavant, brillaient d'un éclat singulier. Puis, comme pris de folie en contemplant le trésor, il trépignait en cadence avec des gesticulations étranges et scandait :

— Cinq mille francs! cinq mille francs!...

— Où pensez-vous que votre oncle ait pu gagner tout cet argent? — lui demanda brusquement Daniel.

Cette question le dégrisa. Il demeura interloqué, un instant, puis finit par répondre :

— Qu'est-ce que ça me fait?... Ça ne me regarde pas!

— Et s'il l'avait volé?...

— Volé! mon oncle!... un si brave homme, comme vous le disiez tout à l'heure!... qui me faisait des sifflets quand j'étais tout petit, et me porta, une fois, un tortillon de la Latière, le jour de Saint-Eutrope!... ça n'est pas Dieu possible!

— Pourtant je reconnais le sac et je sais qui est le volé!

Oyant ces mots, l'héritier de Claret lança vivement le sac au milieu de la flamme :

— Qu'il vienne maintenant le reconnaître, celui-là!... C'est peut-être vous? — ajouta-t-il, affolé, dans une attitude défensive, en jetant un regard sur la cognée.

— Peut-être bien! — répondit Daniel, avec un sourire de pitié méprisante.

— Alors, — fit l'homme en achevant de remettre à grandes poignées l'or et la monnaie dans la gibecière, — si tout cet argent est vôtre, vous le viendrez quérir chez nous!

Et, saisissant dans le coin de l'âtre le fusil de l'oncle, il sortit de la cabane et se sauva dans la nuit.

Resté seul, le docteur songeait tristement à ce qui venait de se passer. La perte de cette somme, dont il avait déjà fait le sacrifice, il l'acceptait comme un de ces événements auxquels l'homme sage doit toujours être préparé. Mais ce vol odieux de Claret, mais la trahison criminelle de ce vieillard pour lequel il avait de l'estime et de l'amitié, qui tant de fois s'était assis à sa table, cela le navrait. Il en éprouvait une réelle souffrance. A qui se fier désormais? Pour quelques poignées d'or dont il n'avait fait aucun usage, pour quelques milliers de francs devenus la proie d'une brute cupide, ce

malheureux avait volé celui auquel il témoignait tant d'affection, l'avait privé d'un petit trésor qui l'eût un peu tiré de la misère, lui et sa famille!... Et ce misérable n'avait pas obéi à un affolement subit, car il l'avait combiné, ce vol, avec la scélératesse consommée d'un larron d'habitude...

Et Daniel tournait son regard vers le grabat où gisait le cadavre, et considérait douloureusement la tête chenue, la figure osseuse et figée du vieux chasseur de vipères qui en son vivant avait un air si sympathique de franchise et d'honnêteté!

Sur la table, le neveu avait abandonné les papiers des rouleaux où était empreint le sceau de M. Durier. Mais qu'importait au docteur? Eût-il eu le moyen certain de récupérer son bien propre en faisant la preuve du larcin commis par Claret, qu'il se fût refusé à déshonorer après sa mort celui qu'il avait honoré d'une longue et confiante amitié. Il ne se sentait pas autorisé par la trahison de Claret à dévoiler son infamie, et il respectait encore des sentiments qu'il n'avait plus.

La nuit s'acheva dans ces pensées amères, puis, au petit jour, Daniel vit arriver le neveu et sa femme. Celle-ci portait un petit piochon, et aussitôt se mit à creuser dans les coins de la cabane avec l'espoir de dénicher encore, ici ou là, quelque trésor enfoui par l'oncle.

Alors le docteur se leva, jeta un dernier coup d'œil sur le corps raidi étendu dans l'enfoncement du dolmen, et, après un pardon suprême au défunt, s'en retourna aux Essarts.

XXXV

Les années se passèrent sans événement notable pour Daniel et les siens. Ils vivaient oubliés de tous, pauvres et résignés, lorsque à l'occasion d'un accident vulgaire, fréquent alors dans ce pays, le malheur rentra sous leur toit.

La vache, qui le jour paissait en liberté, un soir ne revint pas à l'étable. Toutes les recherches de Daniel ayant été vaines, il en conclut finalement qu'elle avait été volée. Comme le surlendemain était jour de foire à Neuvic, il s'y rendit, présumant que le voleur tâcherait de la vendre là.

Noémi, qui avait voulu l'accompagner par curiosité, était alors une mignonne fillette de quatorze ans, grandette, svelte, avec une poitrine naissante, de longs cheveux et de beaux yeux noirs comme ceux de sa mère.

Lorsqu'ils furent à Neuvic, la foire était dans son plein. Il faisait une lourde température de juillet. Dans le foirail les bœufs et les vaches accouplés au joug, serrés flanc contre flanc, étouffaient, et, tourmentés par les mouches, parfois mugissaient sourdement d'impatience; difficilement les bouviers réprimaient leur humeur en leur appliquant un coup d'aiguillon sur le nez. Dans cette atmosphère surchauffée par le soleil brûlant et par la tiédeur moite émanant des bestiaux, dans une odeur d'étable au vague relent de vanille qui eût affadi l'estomac d'un citadin, les paysans discutaient bruyamment des prix, faisaient des marchés avec force jurements, reniements et tapes sèches qu'échangeaient leurs mains calleuses.

Entre les rangs pressés, Daniel et Noémi passaient lentement et cherchaient à reconnaître leur vache, en regardant d'un côté les têtes cornues, de l'autre les croupes fauves et les cuisses où se plaquait une épaisse couche de bouse desséchée.

Soudain, tandis que le père et la fille se trouvaient au milieu du foirail, quelque chose d'étrange, une espèce de terreur panique frappa, rapide comme l'éclair, l'immense troupeau. Comme si tous avaient été assaillis simultanément par des nuées d'œstres et de taons, les bœufs foncèrent en avant et se ruèrent affolés dans toutes les directions avec des meuglements furieux. Les cornes dressées, les croupes soulevées comme des vagues rousses, les queues roides fouettant l'air, les yeux farouches, un millier de bêtes en furie, dans une poussée irrésistible et tumultueuse, bousculaient et renversaient tout devant leur front armé. Les jurons des paysans accrochés aux cornes, frappant de l'aiguillon, les glapissements épouvantés des femmes et des enfants, les cris de douleur des gens atteints par un coup de corne ou foulés aux pieds, tout cela mêlé aux mugissements se brouillait au-dessus du champ de foire en un formidable bruit confus, en une prodigieuse clameur sinistre qui s'accordait puissamment avec l'horreur de la scène.

Puis, comme il arrive en ces désordres-là, les bœufs s'arrêtèrent subitement, les beuglements cessèrent, et l'on n'entendit plus que le brouhaha des gens échappés sains et saufs de la bagarre et les plaintes des blessés.

Parmi ceux-ci, d'aucuns avaient de fortes contusions; d'autres, des côtes enfoncées ou des membres cassés. Malheureusement, il y avait aussi des morts : un vieux paysan de Bénévent, dont les boyaux sortaient par le pont-levis déchiré de sa culotte en grosse étoupe, et la pauvre petite Noémi. En vain son père avait cherché à la préserver en la prenant dans ses bras : elle avait reçu dans le flanc un terrible coup de corne.

Et maintenant le père atterré tenait contre sa poitrine l'enfant immobile, dont les petits bras pendaient autour de son col.

Lentement il quitta le champ de foire et s'assit sur une banquette de pierre, sa fillette morte sur ses genoux. Il ne songeait point à des secours inutiles, car il avait senti contre lui le frémissement de la vie qui s'échappait de ce petit corps frêle, mais silencieusement il baisait la jolie tête pâlie qui reposait sur son cœur.

Bientôt il y eut autour de lui une affluence de curieux qui faisaient des remarques et discouraient sur ces paniques dont la cause est obscure. Les uns les attribuaient à un chien courant entre les jambes des animaux; d'autres, à des insectes très redoutés des bœufs et dont le seul bourdonnement les rendait fous. Enfin d'autres prétendaient que ces affolements subits étaient dus à une certaine poudre lancée furtivement par des filous, intéressés à créer du trouble, dans les naseaux d'un bœuf dont la terreur se communiquait comme une décharge électrique à tout le champ de foire.

Daniel entendait ces propos sans presque en saisir le sens, absorbé dans la contemplation muette de son malheur.

Puis, des gens de la ville intervinrent : on l'emmena à l'hospice où le petit corps fut déposé sur un lit. Ensuite, vers le soir, un vieux homme en lunettes, le magister du lieu, se présenta, qui demanda au père les renseignements indispensables pour rédiger l'acte de décès.

Et, à dix heures, Sylvia, informée par un voisin qui avait

vu l'accident, arriva. Elle se pencha sur sa fille, — son dernier enfant, — et, l'étreignant de toute sa force, elle sanglota d'un cœur désespéré. Enfin, lasse, n'ayant plus de larmes, elle vint s'asseoir près de Daniel et laissa tomber sa tête sur l'épaule de son ami :

— Père! — lui souffla-t-elle à l'oreille, — je suis lasse de la vie, bien lasse!

— Courage, ma Sylvia, courage! — fit-il en l'entourant de son bras.

Ils passèrent ainsi la nuit, à la lueur d'une veilleuse qui éclairait faiblement la « chambre des morts », comme on l'appelait.

De grand matin, après avoir été clouée par le menuisier dans un cercueil de bois blanc fait aux dépens de la mairie, la petite Noémi fut portée tout droit au cimetière, — dans un coin profane destiné aux suicidés, aux morts-nés, aux huguenots et, le cas échéant, aux suppliciés par justice. — Quand le cercueil fut descendu au fond de la fosse, tandis que la mère agenouillée pleurait, la figure entre ses mains, et que le fossoyeur rejetait la terre dans le trou, Daniel murmurait d'une voix basse et grave :

— Adieu, mon enfant chérie, fille de mon esprit et de ma chair. Dors en paix, au sein de la nuit éternelle et profonde. Tu es désormais à l'abri des passions fatales, de la misère et du malheur. Tu auras ignoré les joies de l'amour et de la maternité, mais aussi tu ne connaîtras pas la douleur de perdre l'un après l'autre tous tes enfants!... Adieu, ma fille!...

Sur le chemin des Essarts, le père et la mère allaient tristement, échangeant de loin en loin une brève réflexion, une parole, qui étaient la simple expansion de leur douleur. A moitié route, Sylvia s'accrocha de ses deux mains jointes au bras de Daniel :

— Aide-moi un peu à marcher! — dit-elle.

Lorsqu'ils furent seuls dans la maison noire, elle s'affaissa sur une escabelle, frissonnant malgré la chaleur. Lui fourragea dans les cendres du foyer avec une chènevotte soufrée et alluma une chandelle de résine. Puis, dans la demi-obscurité, ils se regardèrent, et, avec une indicible expression d'accablement, Sylvia répéta sa lamentation de la nuit :

— Père! je suis lasse.

— Prends courage, Sylvia!

Et, tout doucement, d'une voix basse et affectueuse, il s'efforça de soutenir la pauvre femme qui succombait sous le poids de sa peine. Certes il comprenait la grève douleur qu'elle éprouvait et il la partageait, mais cette douleur, si légitime qu'elle fût, devait être maîtrisée par la raison. Combien de mères étaient dans son cas! Elle avait eu le meilleur de sa fille, les innocentes caresses de l'enfance et les premières effusions de l'adolescence : que pouvait-elle espérer de plus précieux? Après avoir vécu pour les siens, la jeune fille allait bientôt vivre pour elle-même. A sa mère elle eût préféré un homme, un étranger qui l'aurait arrachée des bras maternels pour l'emmener au loin peut-être... Et savait-on si ce n'était pas pour Noémi elle-même un grand bonheur que d'être morte à l'âge des illusions juvéniles? Que de fois peut-être elle eût maudit le jour de sa naissance! Maintenant elle était à l'abri de toutes les adversités, de toutes les cruautés du sort, de toutes les douleurs physiques et morales qui harcèlent les humains. Elle était dans un séjour de paix où nulle hostilité ne pouvait plus l'atteindre, d'où nulle puissance ne la pouvait chasser!

Et Daniel faisait appel à l'énergie de cette mère désolée, la conjurait de se montrer forte contre elle-même et supérieure à toute l'injustice des événements. Si elle s'abandonnait sans mesure à son chagrin, non seulement elle se rendrait plus malheureuse, mais elle le rendrait plus malheureux aussi, lui qui aurait à porter, outre la tristesse causée par la mort de sa fille, l'affliction de son amie désespérée.

Pendant que le docteur parlait ainsi, à demi-voix, Sylvia tournait vers lui son visage de mère douloureuse sur lequel coulaient des larmes qu'elle s'efforçait en vain de réprimer. Comme il arrive d'habitude en ces occurrences, les considérations générales ne la touchaient guère. Mais lorsque, laissant cela, Daniel recourut à des arguments personnels, — invoquant leur mutuelle affection, les consolations qu'ils se devaient réciproquement, l'obscure douceur qu'ils avaient à subir ensemble la même infortune, — Sylvia sentit que, si sa sollicitude maternelle était désormais sans objet, il lui restait

l'obligation d'être pour celui qui l'aimait, et qu'elle aimait tant, une compagne attentive et dévouée.

Alors, au milieu de ses pleurs, le visage de la pauvre femme s'illumina pour cette réponse :

— Je serai courageuse, va, père, pourvu que tu me soutiennes, toi qui es fort!...

Et, en vérité, elle se montrait vaillante, la mère sans enfants. Mais depuis le rapt du petit Nathan elle était gravement atteinte, et la mort violente de sa Noémi avait encore meurtri son cœur malade. Afin de ne pas contrister Daniel, elle faisait appel à toute son énergie et dissimulait ses souffrances sous une mine tranquille. Longtemps elle alla ainsi, cachant son mal, lorsqu'un jour, comme elle marchait par la maison, le docteur la vit s'arrêter subitement et porter la main à son côté gauche. Il l'interrogea. Elle avait ressenti un élancement qui lui avait presque fait perdre haleine.

Alors il l'auscilta. Après un moment d'examen, le pauvre homme vit clairement qu'il n'avait pas achevé de parcourir le chemin douloureux où une sorte de fatalité l'avait engagé.

— C'est un peu de fatigue, — dit-il bientôt en remettant la brassière. — Il te faudra éviter toute chose pénible... Tu n'iras plus à la fontaine, ni au bois...

— Alors je vais devenir une paresseuse, une bonne à rien?

— Non, ma fille. Mais c'est assez que tu t'occupes aux petits soins du ménage : je ferai le reste... Tu m'entends bien? C'est le médecin et l'ami qui l'ordonnent, il faudra leur obéir! — acheva-t-il avec un demi-sourire, en l'embrassant.

— Oui, père! je leur obéirai... Je ne veux pas te laisser seul : qui aurait soin de toi? — fit-elle en souriant aussi.

Chacun d'eux cherchait à rassurer l'autre, mais c'était en vain : le docteur ne pouvait être trompé là-dessus, et, quant à Sylvia, elle ne doutait pas qu'elle ne fût profondément touchée.

Comme si elle eût voulu épuiser avant de mourir l'infinie tendresse qui était en elle, Sylvia maintenant avait souvent des épanchements qui remuaient le cœur affligé de Daniel. La pensée que bientôt, peut-être, elle ne serait plus là pour entourer son ami de son zèle affectueux, l'obsédait péniblement.

Un jour qu'elle s'agitait un peu trop au gré du docteur, pour préparer leur maigre souper, il l'obligea de s'asseoir :

— Laisse-moi faire, Sylvia !

— Je t'obéis, père ! Car je ne veux pas mourir !... Qui t'aimerait, si je n'y étais plus ?

Dans cette nature ardente et généreuse, l'esprit et la chair, le cœur et les sens étroitement unis avaient une même activité qui se témoignait naïvement :

— Il faut être sage, ma mie ! — lui disait parfois le docteur, sur un ton de plaisanterie légère ; — les émotions vives ne te valent rien !

— O mon doux ami, qu'importe ?... puisque je dois mourir, que ce soit dans tes bras !

Une autre fois, en essuyant une larme, elle murmurait :

— Maintenant que je n'ai plus que toi à aimer, il me semble être revenue au temps de ma jeunesse... Te rappelles-tu la première fois que je te vis après ton retour de Montpellier ? J'étais venue au Désert sur la bourrique du moulin, et, toute drolette que j'étais, lorsque tu me regardais il me semblait que j'étais tienne déjà... Et ce soir des fenaisons, plein d'étoiles, où, jeune pucelle amoureuse, je me donnai à toi au pied de la barge de foin embaumée !... Je voudrais bien savoir si le cerisier que je plantai en cet endroit même a prospéré ? — ajouta-t-elle au bout d'un instant.

— Oui, ma fille, il est beau et vigoureux ! Passant par là vers la Saint-Jean, je l'aperçus tout rouge de cerises.

Elle lui jeta ses bras autour du cou, prise d'une émotion subite :

— Je veux vivre encore pour t'aimer ! — fit-elle. — Pauvre ami ! tout seul, que deviendrais-tu ?

Et, dans une autre occasion, elle lui disait encore :

— Ce qui me rend fière, c'est que tu m'as aimée librement, sans maire ni curé, par ton seul vouloir ; et que moi, je t'ai aimé, non point par intérêt, mais pour toi-même, et davantage dans le malheur que dans le bonheur !

Ces effusions étaient en quelque sorte le testament moral de cette femme qui se sentait mourir.

Un jour, comme, debout devant la table, elle taillait la soupe pour le déjeuner, Daniel entra, venant du travail. Elle tourna la tête vers lui, et, au moment où il s'approchait pour l'embrasser, elle défaillit dans ses bras :

— Pauvre père!... — fit-elle en le regardant avec un profond soupir.

Elle n'en put dire plus, elle était morte.

Le malheureux docteur la porta sur le lit, et, s'asseyant auprès, il courba la tête sous ce nouveau coup, pourtant prévu. Puis il se redressa, regarda longtemps, fixement, le visage pâli de Sylvia, où se voyait encore l'angoisse désespérée qu'elle avait éprouvée en quittant son ami, et sortit de la maison.

Il faisait un clair soleil d'avril. Le temps était doux, l'herbe verte, les bois d'alentour feuillus, les ajoncs de la lande étoilés de fleurs jaunes. Dans les pommiers fleuris du jardin, voletaient des pinsons amoureux...

Fermant la porte à clef, Daniel s'en fut chez le maire de la commune.

— Nous n'avons pas d'endroit dans le cimetière pour les huguenots, — objecta celui-ci.

— De tous temps, nous enterrons nos morts chez nous, — répliqua le docteur. — Au Désert, nous avions notre cimetière particulier, vous le savez.

— Alors, faites à votre guise!

Revenu aux Essarts, Daniel se mit à creuser une fosse sous un pommier qui abritait un banc où Sylvia aimait à se tenir.

Le soir, la fosse n'était creusée qu'à la hauteur des genoux du travailleur; Daniel rentra au logis. La morte était toujours là, dormant paisiblement de l'éternel sommeil : l'esseulé baisa ce front déjà glacé, puis revint vers le foyer éteint. Une oulle pleine de pommes de terre à l'étouffée, que Sylvia avait fait cuire le matin, était demeurée dans les cendres : le docteur en prit une et la mangea lentement.

Durant cette longue nuit, il veilla, allant de l'âtre froid au lit mortuaire. Là il s'arrêtait, un moment, à méditer :

« Mourir est une fonction de la vie... La mort n'est ni un bien ni un mal : on ne peut être malheureux lorsqu'on n'est plus... »

Quand le soleil du matin, passant par le *fenestrou*, vint toucher la couche funèbre, Daniel resta longtemps immobile, silencieux. L'expression du désespoir qu'avait éprouvé Sylvia en laissant à jamais son ami s'était dissipée : son visage, d'une

pâleur mate, avait revêtu maintenant une beauté calme, sereine, idéale, presque immatérielle, — la beauté de la mort.

Enfin réveillé de cette contemplation, le docteur, revenant au sentiment de la réalité, ensevelit le corps dans un drap, et alla ensuite reprendre sa besogne de la veille. Et, tandis qu'il lançait les pelletées de terre hors du trou, il songeait au travail de décomposition qui allait s'accomplir là, marqué par des phénomènes aussi réguliers que ceux de la formation de l'enfant dans le sein de la mère...

A quatre pieds de profondeur, il trouva un filon isolé de cette pierre appelée « griset », qui lui donna de la peine, en sorte que, lorsqu'il eut suffisamment creusé la fosse, le jour baissait. Du fond de ce trou, comme d'un puits, il voyait quelques étoiles poindre faiblement.

Nul bruit aux environs. Les troupeaux étaient retournés à l'étable, et les oiseaux, enjuchés sous la feuillée, se taisaient. Daniel regagna la maison, prit le corps dans ses bras et le porta au bord de la fosse. Puis, descendu, il l'attira vers lui, le reprit et le déposa au fond, tout doucement. Après un dernier baiser au front de la morte, il rabattit le linceul, remonta, et rejeta la terre qui tombait sourdement sur la pauvre Sylvia...

Quand la fosse fut comblée, le fossoyeur d'occasion se redressa, appuyé sur sa bêche, et, le regard vers l'horizon noir, il songea aux innombrables milliards d'êtres humains qui depuis le commencement des temps dorment au sein de la terre maternelle.

XXXVI

Et, maintenant Daniel était seul. Comme un grand chêne battu par les orages, il restait debout, mais ébranché. Plus de famille, point d'amis, pas de connaissances, rien. Gavailles lui-même, déçu dans son espoir, l'avait entièrement abandonné. Les bêtes domestiques avaient disparu : le second César était mort de vieillesse comme son père, après une longue carrière de chien ; l'ânesse était morte aussi, ses dents usées ne pouvant plus broyer l'herbe, et la chèvre avait

été mangée par les loups; la petite grange était vide. Dans sa misérable demeure, le délaissé vivait d'une existence réduite à la simplicité primitive. Le soin de sa nourriture n'allait pas au delà du besoin absolu. De la bouillie de millet ou de blé d'Espagne, des pommes de terre cuites à l'eau, des châtaignes rôties sous la cendre de l'âtre étaient l'ordinaire de ses repas. La nécessité d'aller à Mussidan pour avoir du pain l'ennuyait : il y renonça. Ses vieux vêtements, souvent rapiécés par Sylvia, offraient un aspect minable, mais il ne s'en souciait. La seule chose sur laquelle il gardait quelque délicatesse était la propreté de son linge, qu'il lavait lui-même avec de la saponaire.

Pour ce qui est du travail de la terre, n'ayant plus d'animaux, il labourait à bras. Le soir, sa bêche luisante sur l'épaule, il rentrait dans la maison déserte et préparait son frugal repas.

Après avoir plié, un instant, sous les coups de la fortune adverse, il s'était relevé, armé de courage, avait recouvré son égalité d'âme, et, n'ayant plus à souffrir qu'en sa personne, se sentait désormais invincible, par sa force de volonté et son mépris des hasards.

Chose étrange, depuis qu'il n'était plus un médecin bourgeois, un praticien exerçant officiellement, certains paysans reprenaient pour lui quelque peu de considération craintive. Son air caractéristique de vieux terrien misérable, sa barbe grise, ses yeux scrutateurs, sa vie solitaire qui prêtait aux suppositions mystérieuses, tout cela concourait à le faire passer pour sorcier dans l'esprit de quelques voisins : un sorcier comme le défunt Gondet, — plus puissant toutefois, qu'ils redoutaient comme ayant « la méchante vue ».

Quant aux bourgeois de la Double, quoiqu'ils l'eussent un peu oublié, ils se souvenaient parfois de lui comme du parpaillot, de l'homme aux doctrines subversives, aux projets spoliateurs, de l'ennemi, en un mot, mais ennemi dédaigné pour son impuissance et sa prétendue folie.

Eux n'avaient guère changé non plus. Si d'aucuns étaient morts, les survivants étaient toujours les mêmes hommes, égoïstes, préoccupés d'intérêts matériels, la plupart de moralité faible et de conduite irrégulière. M. Carol de la Berterie vivait toujours dans un désordre confinant à la crapule. M. Trécand.

M. Grantexier et les autres étaient toujours injustes et cupides, durs et insolents avec les paysans, tutoyant les vieilles grand'-mères et faisant appeler « Monsieur » leur petit-fils en bourrelet. Le seul changement notable qu'on put remarquer en eux, c'est que de carlistes fervents ils étaient devenus philippistes convaincus. L'héritier de Minna, petit cousin du côté maternel, découvert par M Durier dans une métairie du Libournais, s'était rapidement mis à la hauteur de ces messieurs depuis son installation au château de Légé : il se montrait comme eux exigeant et rapace. M. des Garrigues, l'austère juge de paix acoquiné à sa gouvernante, avait passé lui-même du côté du manche, et, grâce à ses protestations hypocrites de dévouement à la monarchie de Juillet, avait conservé sa place.

Le clergé, lui aussi, après la première bourrasque, était remonté sur sa bête. Les curés, quoique regrettant le roi de droit divin, s'arrangeaient du roi citoyen. S'ils n'avaient plus tout à fait la même influence que jadis, ils gouvernaient encore l'esprit du paysan.

Sauf les cheveux gris, M. de Bretout, lui, était toujours pareil, royaliste enragé, brutal, viveur et débauché. Après avoir végété quelques années au presbytère de La Jemaye, près de son oncle, il avait eu « la chance », — pour parler comme les gens de la Double, — il avait eu la chance d'épouser une courtisane sur le retour, fille d'ordre qui, de ses économies, avait acquis dans le pays une ancienne abbaye de bernardins appelée Bellecombe, avec les bois, les étangs et les métairies en dépendant.

Le vicomte était logé, nourri, entretenu à l'abbaye, qui n'était pour l'ex-fille galante qu'une villégiature, et recevait une pension de mille écus, à la condition de laisser à madame une liberté entière, et de ne pas mettre les pieds à Paris où elle persistait à résider.

M. de Bretout palpait exactement cet argent de provenance impure, et faisait à Bellecombe, comme auparavant à la Maison du Roy, de petites parties de débauche avec des gaupes villageoises et de vieux camarades. Il ne paraissait pas comprendre son infamie et en plaisantait même parfois, au milieu d'une petite fête :

— A la santé de la vicomtesse, ma chère épouse, qui a fait fortune par gentille industrie!

Et les amis applaudissaient, jugeant cette saillie très Régence.

Au surplus, maints bourgeois, maints notables du pays, n'avaient pas plus de scrupules, et, tout comme les manants, admiraient le vicomte pour son bonheur :

« Ah! il n'était pas homme à refuser une bonne aubaine comme cet imbécile de docteur Charbonnière! »

Encouragé par l'approbation générale, M. de Bretout n'était pas d'humeur à s'interdire aucune frasque. Un jour qu'il revenait de Mussidan avec deux compagnons de plaisir, il aperçut Daniel assis sur le rebord d'un fossé, se reposant près d'un faix de bois qu'il rapportait chez lui. Lors, arrêtant son cheval :

— Tenez, mon brave homme! — fit-il en lui jetant un sou.

Et, poursuivant son chemin sans voir le regard méprisant du docteur, il gaussait en disant à ses acolytes :

— Jamais je ne donnai un sou avec plus de plaisir! parole de gentilhomme!...

Quelque temps après cette farce indécente, il arriva au vicomte un grave inconvénient, qui fut sa mort survenue rapidement par la suette miliaire, laquelle en ce moment ravageait le Périgord, — avec l'aide, il est vrai, du vieux docteur Mezurier, mandé bien vite près de lui. — Ne sachant comment traiter cette maladie alors peu connue, le brave médecin, au lieu de se borner à l'expectative, fit comme la plupart de ses confrères, surchargea son malade de couvre-pieds et d'édredons, après l'avoir saigné à blanc. Ainsi mourut pitoyablement l'illustre monsieur de Bretout, avec beaucoup de gens traités par le même procédé.

A l'occasion de cette épidémie, les paysans de son voisinage appelèrent Daniel, mais plutôt comme sorcier, leveur de sorts, qu'en sa qualité de médecin. Lui, tout d'abord, fut frappé de certaines analogies que présentait la suette avec la fièvre typhoïde, et, en conséquence, il la traita d'après le même principe qu'il avait suivi autrefois lors de la maladie de Sylvia, et encore depuis. Au lieu d'étouffer les malades sous des amas de couvertures, il les fit sortir, se promener au grand air,

manger et boire modérément. Les autres médecins d'autour de la Double jetaient les hauts cris contre ce confrère indiscipliné, le nommaient « charlatan! médicastre! vétérinaire! empirique! assassin!... » Lui les laissa dire, et fit bien : car il sauva tous ses malades, tandis que les autres tuèrent les trois quarts des leurs.

L'épidémie cessant, le docteur ne quitta plus les Essarts, où il reprit sa vie ordinaire dans une parfaite solitude ainsi qu'auparavant. Et nul de ceux qu'il avait soignés avec un dévouement exemplaire n'eut l'idée de lui témoigner sa gratitude en manière quelconque.

En songeant à cela, Daniel souriait : « Si j'ai fait un peu de bien, se disait-il, ce n'est pas pour en être payé par de la reconnaissance... »

Il y eut pourtant une exception. Un jour, tandis que le docteur cueillait des épis de maïs, il vit venir à lui une fillette d'environ quinze ans, aux cheveux blond de lin, aux yeux bleu de faïence, sa cape de grosse bure sur la tête, car il bruinait. Il soupira, songeant à Noémi.

— Monsieur Daniel, — dit la drolette, en patois, lorsqu'elle l'eut joint, — je vous apporte une paire de chausses. Ce n'est guère pour ce que vous méritez, mais je vous prie de la prendre tout de même.

Et, tirant les bas de sa poche, elle les tendit au docteur.

— Mais pourquoi me portes-tu ça?

— Parce que vous avez guéri mon père!

— Mieux vaut que tu les gardes pour lui, ma fille.

— Oh! monsieur Daniel! — dit la petite, dont les yeux se mouillèrent; — j'ai filé la laine, j'ai fait les chausses moi-même : prenez-les, je vous en prie!

— Donne, mon enfant! — répondit le docteur, touché de cette gentille requête.

— Elles vous iront bien, allez! — continua la visiteuse; — lorsque vous veniez chez nous, j'ai bien fait attention à la grandeur de votre pied.

Le docteur se pencha et baisa paternellement la fillette au front :

— Merci, ma petite! — répliqua-t-il, ému.

Et, pendant qu'elle s'en allait, son esprit que toujours cha-

grinait la noire trahison de Claret eut cette pensée réconfortante :

« Il y a encore du bon chez un peuple qui a des enfants spontanément reconnaissants. Avec l'âge, la misère et la souffrance, ces pauvres gens deviennent durs, égoïstes, ingrats et parfois malhonnêtes. S'ils étaient heureux, ils seraient meilleurs... »

Cette année-là, les récoltes de la Saint-Michel étaient à peine rentrées que les pluies d'automne survinrent, abondantes, et bientôt la Double inondée ne fut plus qu'un immense marais. Le plus souvent Daniel restait au logis, n'ayant que faire aux champs. Pourtant quelque instinct d'activité le poussait quelquefois dehors, malgré la pluie. Il endossait alors sa vieille peau de bique, réparée en plusieurs endroits par Sylvia, et s'en allait aux alentours d'un pas lent, la tête penchée, s'arrêtant de-ci, de-là, observant et réfléchissant.

« A quoi peut-il bien penser? » — se disaient ceux qui l'avisaient par hasard.

Revenu dans sa pauvre demeure, il s'occupait à peine au ménage. De plus en plus, par goût et par nécessité, il simplifiait sa nourriture. L'ennui d'aller fréquemment au loin faire moudre le maïs l'avait fait renoncer à l'employer en farine : il le mangeait grillé ou bouilli, — comme les Indiens d'Amérique. — L'obligation de se rendre à Echourgnac chez l'adjoint-sourcier pour avoir du sel lui était désagréable : il s'accoutuma finalement à s'en passer. D'ailleurs les petites ressources que se procurait Sylvia pour ces menues dépenses, en allant vendre au marché quelque douzaine d'œufs ou même, plus rarement, une paire de poulets, lui faisaient défaut. A la lettre, il n'y avait pas un liard chez lui. Pour cette raison, il supprima encore les chandelles de résine dont il s'éclairait, et prit l'habitude de se coucher à la nuit, comme de se lever au jour. Il conservait le feu sous la cendre, et, s'il arrivait qu'il s'éteignît, battait le briquet. A chaque renoncement, le solitaire se répétait : « Que de choses desquelles on peut se passer! »

Le temps était long à vivre ainsi, cloîtré depuis les premiers jours de l'automne humide et pluvieux jusqu'à la fin

de l'hiver souvent pluvieux de même, brumeux, gelé ou neigeux. Mais Daniel ne souffrait pas d'être comme retranché du monde extérieur : cette vie d'ermite que peu d'hommes auraient supportée, il la préférait à la vie agitée des autres hommes, et, calme, sans hâte comme sans crainte, il en attendait philosophiquement la fin.

Quelques années encore il vécut de la sorte, sans communication avec le dehors, toujours sauteux et robuste, grâce à la frugalité, à la sobriété de son régime. Ensuite, peu à peu il constata que ses forces diminuaient. Il ne s'en étonna point sachant bien que la bonne mère nature nous donne de ces petits avertissements pour nous préparer à la mort.

Quelquefois, le soir, au coin de l'âtre, pendant que le vent d'hiver secouait la chétive demeure, en tisonnant les braises d'où venait une lueur incertaine, il se remémorait, en se le appliquant, ces vers du vieil huguenot Agrippa d'Aubigné :

> Quand le baston qui sert pour attiser le feu
> Travaille à son mestier, il brusle peu à peu...

Bientôt la fatigue s'aggrava d'un malaise positif, d'une fièvre lente et perpétuelle. Une soif ardente tracassait Daniel ; il lui semblait que la vie se retirait sans cesse de son corps autrefois si vigoureux. Alors, toujours paisible et serein, il empoigna sa bêche, et, dans le jardin, tout près de l'endroit où dormait Sylvia, il commença de creuser sa fosse, à lui. Chaque jour, il ôtait quelques pelletées de terre, puis, las, il s'arrêtait, pour continuer sa tâche le lendemain.

« Épargnons, se disait-il, cette peine au fossoyeur... Aussi bien ne trouverait-on pas, après ma mort, dix sols pour le payer!... »

Un soir, la fosse étant profonde assez, Daniel en sortit avec effort et contempla longtemps le trou béant où il allait bientôt se reposer et se dissoudre. Et, pensif, il se disait :

« Tout ce qui est corporel se perd très vite dans la masse totale de la matière; tout ce qui agit comme cause particulière est repris très vite par le principe actif du monde et la mémoire du tout est très vite engloutie dans l'abîme du temps! »

Quelques semaines encore, malade, exténué, Daniel lan-

guit, « traîna ». Sa maigreur était invraisemblable : la chair, consumée par le mal, avait disparu : il ne restait plus que la peau trop large recouvrant les os. Ses jambes molles ne pouvaient plus le porter ; il n'avait plus la force d'aller au jardin, où il avait apprêté son gîte suprême. Dans la maison il se mouvait péniblement, se soutenait aux murs comme un petit enfançon. Puis, un jour, il eut une syncope et lors comprit que sa fin était proche. De même que les bêtes sauvages, sentant la mort venir, se cachent au plus profond des bois, Daniel, les contrevents clos, s'enferma dans la cassine, et, tout habillé, se coucha pour mourir...

De longs mois s'écoulèrent. Les bûcherons qui suivaient la sente à l'orée de la lande, les braconniers qui traversaient les bruyères, n'apercevaient plus au loin le parpaillot fouissant la terre, ou se reposant, les mains jointes sur le manche de sa bêche ; ils se demandaient ce qu'il pouvait bien faire. Leur curiosité s'excitant, quelques-uns passèrent plus près de la maison et, la voyant bien close, ils supposèrent une absence de l'habitant : « Peut-être était-il allé crever dans quelque hôpital?... » Enfin, comme la bicoque restait toujours obstinément fermée, un petit pâtre glissa un coup d'œil à travers une fente d'un contrevent, découvrit dans l'ombre une vague forme humaine étendue sur un lit, et se sauva épouvanté.

Le maire, averti, vint avec des hommes. Par une lucarne du grenier, l'un d'eux pénétra, et, tout étant ouvert, le cadavre du docteur apparut, desséché, parcheminé, comme momifié par le froid et le temps.

— On dirait une de ces carcasses recueillies dans le caveau de Saint-Michel ! — s'écria le maire qui jadis avait fait le voyage de Bordeaux.

Sur une petite table boiteuse, calée avec une brique, la vieille bible de famille était béante, à l'endroit où, sur des feuillets blancs, était inscrite la généalogie des Charbonnière.

Après son article à lui, qui la terminait, Daniel avait écrit, d'une grande écriture droite et ferme, ces lignes que le maire lut, ses besicles mises :

La mort est comme la naissance une opération de la nature, une nouvelle combinaison des mêmes éléments.

Sorti de la maison, le magistrat rural, en voyant le trou qui attendait un corps, s'écria gaillardement :

— C'était un fier original, ce parpaillot! Comme les chartreux de Vauclaire, il a creusé sa fosse lui-même!... Il n'y a qu'à l'y mettre, — ajouta-t-il.

Ainsi fut fait. Puis, lorsque la fosse fut comblée, le maire, en se rappelant toute la vie du défunt, dit par forme d'oraison funèbre :

— Cet homme était fou!

Après cela, les contrevents étant accrochés intérieurement au moyen des « renards » ou crochets, la porte fut refermée, et le maire emporta la clef dans sa poche, et la bible sous le bras pour rédiger l'acte de décès :

— Quand viendront les héritiers, on leur donnera tout ça.

D'héritiers il n'en vint pas, pour la bonne raison qu'il n'y en avait point. Cependant rien ne se perdit du pauvre héritage. Au bout de quelques jours, les voisins se dirent qu'il était trop bête de laisser pourrir et manger aux rats la « besogne » qui était dans la grangette. Et, en un rien de temps, les pommes de terre, le blé d'Espagne, le millet, tout disparut.

De la grange les mêmes braves gens, enhardis, passèrent à la maison. Les méchants meubles étaient de piètre valeur, tout étant usé, brisé, vermoulu, et le peu de linge écharpillé. Mais cela pouvait servir encore : pourquoi le laisser perdre dans cette bicoque abandonnée?

Et, chacun emportant, qui une bancelle, qui un pot de fonte, ou une table disloquée, ou une méchante couette, ou quelque autre objet mobilier à sa convenance, sans plus de délai le déménagement total fut opéré.

Puis, les héritiers ne se montrant toujours pas, un bonhomme qui se faisait construire une maisonnette dans un hameau d'alentour estima commode de choisir là ses matériaux.

Il pleuvait partout dans la cassine : pourquoi laisser tout moisir et s'abolir inutilement? Les tuiles, les briques, les bois de charpente furent successivement enlevés, ainsi que la porte, les fenestrous et les contrevents, et bientôt il ne resta plus que l'emplacement rasé de la chétive demeure des Essarts.

Alors les défrichements s'effacèrent; les ajoncs, les bruyères, les genêts envahirent le jardin, étouffèrent les plantes et les

arbres cultivés. Puis les ronces et les herbes sauvages foisonnèrent sur les décombres épars des bâtiments. Tout vestige humain avait disparu : la lande avait repris possession de son domaine.

*
* *

Depuis plus de soixante ans que le docteur Charbonnière est mort, ses idées ont germé. Ce qui de son temps avait été qualifié de spoliation s'est fait sans protestation aucune et des choses prétendues impossibles ont été accomplies sans difficulté. Maintenant les étangs insalubres de la Double sont détruits; les quelques autres qui subsistent sont encaissés, inoffensifs. Les nauves et les marécages sont desséchés, convertis en prairies et les ruisseaux redressés. Un réseau de routes agricoles couvre le pays comme d'une immense toile d'araignée, aide par ses fossés au drainage des eaux, et par ses larges percées au drainage des miasmes humides et malsains. L'usage du chaulage se répand partout. De grands espaces défrichés sont plantés de vignes. Des écoles ont été créées dans toutes les communes. Des habitations mieux bâties et plus saines ont remplacé les cabanes d'autrefois. Les bourgs ont un aspect riant. A Échourgnac, autrefois misérable hameau sordide et infect, il y a des maisons propres, une caserne de gendarmerie, un bureau des postes et télégraphes.

Beaucoup des grandes propriétés sont morcelées aux mains de plusieurs. La terre de Légé est dépecée et le château, détruit par un incendie, est remplacé par une importante ferme carrée où le travail libre est en honneur. Enfin la moralité s'élève, la superstition s'évanouit, la misère recule — et la fièvre est vaincue!

Entre tous les moyens d'amélioration préconisés par le docteur Charbonnière, un seul n'a pas été mis en pratique. Les communes de la Double appartiennent toujours aux quatre ou cinq cantons avoisinants; mais une association les a groupées entre elles, et leur a donné une sorte d'unité de fait dans un comice où se traitent toutes les questions qui intéressent la prospérité agricole du pays.

Comme dans toutes les sociétés de ce genre, on banquète à

l'issue de la réunion annuelle, et, comme dans tous les banquets, on discourt au dessert. Les convives expansifs se félicitent et fraternisent avec un enthousiasme communicatif. A cette heure-là, tous ont des lunettes roses, et quelques-uns prennent leurs ardents désirs pour des réalités : pas plus de loups que dans les bergeries de M. de Florian! plus de vipères, messieurs!

Puis des orateurs synthétisent les vues particulières, magnifient les réels progrès accomplis, et saluent l'ère de prospérité qui s'ouvre pour la contrée. Alors les approbations chaleureuses grisent quelques têtes généreusement optimistes.

L'un déclare que la Double deviendra « une petite Normandie » ; l'autre affirme qu'elle sera « la Charente du Périgord » ; — et cela veut dire, en langage ordinaire, qu'elle produira du beurre comme celui d'Isigny et des eaux-de-vie « fine Champagne », comme celles de Segonzac. — Un troisième ajoute qu'il y a en Double des futaies aussi majestueusement pittoresques et belles que la forêt de Fontainebleau... L'assemblée, enflammée de patriotisme local, applaudit bruyamment à ces imaginations, et quelques-uns croient fermement à ces prédictions hardies.

Il ne faut pas trop s'étonner de tout cela : les eaux de la Double s'en vont à l'Ille et à la Drone, qui portent leurs flots réunis à la Dordogne, laquelle se jette dans la Garonne... Ainsi la Double serait comme qui dirait une Gascogne approximative...

Mais parmi les convives, membres du comice, orateurs officiels, discoureurs, écouteurs, bourgeois campagnards, qui applaudissent aux progrès déjà certains ou prédits, et parmi la foule des paysans curieux accourus, nul ne se souvient du docteur Charbonnière, de l'homme au grand cœur, aux idées généreuses, qui le premier conçut le projet de régénérer la Double, — du pauvre parpaillot bafoué qui là-bas, quelque part, sous la lande grise, dort paisiblement de l'éternel sommeil.

EUGÈNE LE ROY

LES GAZ CACHÉS

DE

L'ATMOSPHÈRE

Il y a trente ans, aucun problème de chimie n'était, en apparence, aussi clairement élucidé que l'étude de l'atmosphère. Les expériences de Lavoisier avaient anéanti toutes les vaines hypothèses ; les analyses, faites dans les conditions les plus variées et par les plus habiles chimistes, avaient établi la constance presque rigoureuse de la composition de l'air : quatre cinquièmes en volume d'azote, avec un cinquième d'oxygène et, s'ajoutant au mélange, des quantités variables de vapeur d'eau et de gaz carbonique et des traces infinitésimales de presque tous les gaz connus, hydrogène, ammoniac, formène. Comme l'azote et l'oxygène sont des gaz de tout repos, connus à fond et étudiés, depuis que la chimie est une science, dans leurs moindres propriétés, il ne semblait pas qu'il restât la moindre place pour l'erreur ou l'omission... Or, cinq gaz inconnus se dissimulaient dans l'atmosphère, cinq éléments nouveaux qui forment aujourd'hui une des séries les plus homogènes de la classification chimique. L'histoire de cette découverte nous montre, une fois de plus, que les grands progrès scientifiques résultent de la collaboration du hasard et du « flair » merveilleux qui caractérise les savants de génie.

*
* *

En 1882, le grand physicien anglais Lord Rayleigh mettait en train un travail de haute précision et de longue haleine sur les densités de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote; il cherchait à déterminer par des moyens purement physiques les poids atomiques, rapportés à l'hydrogène, de quelques éléments et de voir si ces poids s'exprimaient par des nombres simples, 16 pour l'oxygène, 14 pour l'azote [1]. Pour plus de sûreté, Lord Rayleigh opéra sur de l'azote extrait successivement de l'atmosphère et de différents composés chimiques; ses méthodes étaient assez précises pour qu'il pût répondre du dix-millième dans la mesure des densités. Or, il se trouva que l' « azote atmosphérique » était régulièrement plus lourd d'un deux-centième que l' « azote chimique ». Le fait en lui-même paraissait d'un médiocre intérêt, et un chimiste ordinaire se fût contenté de le signaler en passant; mais Lord Rayleigh était sûr de ses nombres et il s'obstina à chercher le mot de l'énigme. Diverses hypothèses étaient vraisemblables, qui furent toutes, à l'user, reconnues fausses. En désespoir de cause, l'éminent physicien fit appel, par une lettre adressée au journal scientifique *Nature*, à tous les chimistes pour trouver la raison de cette troublante anomalie.

Cette lettre resta sans réponse jusqu'au moment où Ramsay demanda et obtint la permission de faire des recherches sur le même sujet. Ramsay apportait une idée neuve; il avait remarqué, quelques années auparavant, que le magnésium en poudre absorbait l'azote à chaud en formant un azoture; il utilisa cette observation en faisant passer de l'azote atmosphérique dans un tube contenant du magnésium chauffé au rouge; la première expérience, effectuée en mai 1894, lui montra que la densité de l'azote avait augmenté par cette opération; au lieu d'être quatorze fois plus lourd que l'hydrogène, il était devenu quinze fois plus pesant.

Encouragé par ce premier résultat, Ramsay prit une masse déterminée d'azote atmosphérique, l'enferma dans un appareil formé par deux réservoirs que séparait un tube à magnésium

1. On sait, en effet, que le poids atomique de ces gaz est égal à leur densité par rapport à l'hydrogène.

et le fit passer alternativement, pendant dix jours, d'un réservoir à l'autre. Au bout de ce temps, il ne restait plus qu'un quatre-vingtième du gaz primitif et ce résidu était 16,1 fois plus lourd que l'hydrogène ; de nouvelles rectifications amenèrent la densité à 19. Ramsay croyait, à ce moment-là, que le résidu isolé était une sorte d'ozone de l'azote, c'est-à-dire qu'il était formé par une condensation de trois atomes d'azote en une seule molécule, tandis que la molécule normale d'azote est formée de deux atomes. Mais l'analyse spectrale vint changer sa manière de voir : le gaz en question donnait, outre les raies et les bandes caractéristiques de l'azote, un certain nombre de lignes rouges et vertes qui n'appartenaient à aucun gaz connu.

Cependant, Lord Rayleigh continuait ses recherches, et il arrivait au même point en reprenant l'expérience classique de Cavendish, c'est-à-dire en combinant l'azote atmosphérique avec l'oxygène, en présence d'une solution de soude, sous l'action répétée des étincelles électriques. Il se forme, dans ces conditions, de l'azotate de soude, et l'azote est progressivement éliminé : mais on ne peut jamais absorber la totalité du gaz inerte et il reste un résidu gazeux, que Cavendish avait déjà obtenu cent ans auparavant ; ce résidu donne les raies étrangères à l'azote, observées par Ramsay. Les deux savants anglais, parvenus au même point, unirent alors leurs efforts et ils purent annoncer au meeting de l'Association Britannique, tenu à Oxford en août 1895, l'existence d'un gaz nouveau, une fois et demie aussi lourd que l'azote et qui forme un centième environ de notre atmosphère.

Comme l'humour britannique ne perd jamais ses droits, un assistant du meeting d'Oxford demanda si le nom du nouvel élément avait aussi été découvert ; on put répondre que les deux parrains du nouveau-né l'avaient appelé *argon*, du grec ἄργον, qui signifie paresseux. On savait déjà, en effet, que sa propriété caractéristique était l'absence de toute propriété chimique. On lui a présenté en vain, dans les conditions les plus engageantes, les corps les plus appétissants de la Chimie ; il a toujours dédaigné leurs avances ; et la Nature, cette habile faiseuse d'unions, n'a pas été plus heureuse, avec toute sa souplesse, que les chimistes avec leurs procédés brutaux ; on n'a trouvé aucune trace du nouveau gaz en analysant divers végé-

taux; de même, des souris, desséchées et soumises à l'analyse, contenaient 1 p. 100 de leur poids d'azote, mais pas d'argon. L'argon est donc un *résidu*, et on ne peut l'obtenir qu'en éliminant successivement tous les autres gaz.

Pour cette opération, les méthodes chimiques ne sont pas les meilleures: M. Georges Claude a montré récemment que l'air liquide était une mine d'argon bien plus facile à exploiter que l'atmosphère gazeuse. Si on abandonne un ballon plein de cet air liquéfié à l'évaporation spontanée, l'azote retourne le premier à l'atmosphère et laisse un résidu formé presque en totalité d'oxygène, mélangé à 3 ou 4 p. 100 d'argon; il est aisé d'extraire l'argon de ce mélange, en absorbant l'oxygène par un moyen quelconque, tandis que l'élimination de l'azote est une opération très pénible.

***

Le hasard heureux qui avait mis Ramsay et Lord Rayleigh sur la trace de l'argon devait se renouveler à propos de l'hélium. On sait que M. Janssen, en observant la chromosphère au spectroscope à l'occasion de l'éclipse totale de 1868, y découvrit une raie jaune, qui fut d'abord rapportée à l'hydrogène, mais que MM. Frankland et Lockyer attribuèrent ensuite à un élément, alors inconnu, qu'ils dénommèrent *hélium*; le spectre global de l'hélium contenait d'ailleurs, outre cette raie jaune, un assez grand nombre de radiations rouges, vertes et violettes. L'hélium conserva pourtant son caractère hypothétique jusqu'au jour où M. Hillebrand, minéralogiste du Bureau géologique de Washington, constata qu'un grand nombre de minéraux uranifères, chauffés au rouge ou traités par l'acide sulfurique, laissaient échapper un gaz qu'il prit pour de l'azote. En particulier, un minerai rapporté du Grœnland par Nordenskjœld, la clévéite, fournissait un rendement notable de ce gaz.

Ramsay cherchait à ce moment à réaliser des combinaisons de l'argon: aussi crut-il devoir reprendre les recherches d'Hillebrand, avec la pensée de mettre la main sur quelque composé naturel de ce corps, décomposable par la chaleur ou les acides. Mais les gaz dégagés ne donnèrent point le spectre de

l'argon ; on y trouvait, en revanche, la fameuse raie jaune et l'ensemble des radiations qui caractérisent l'hélium. C'est ainsi que le nouveau gaz fit, pour la première fois, son entrée dans les laboratoires. L'étude des corps radioactifs devait bientôt montrer sa grande diffusion et faire de lui le terme de toutes les désintégrations. On trouvait l'hélium dans certaines eaux thermales, comme celles de Bath, de Cauterets, de Bourbon-l'Archambault ; enfin sa présence était signalée dans l'atmosphère, à dose, il est vrai, très minime. On parvint à l'isoler et à étudier ses propriétés. Comme l'argon, l'hélium est un gaz parfaitement inerte au point de vue chimique, et s'il existe dans les roches radioactives, ce n'est qu'à l'état d'inclusion ou de dissolution. Presque aussi léger que l'hydrogène, il est, de tous les gaz, celui dont la liquéfaction est la plus difficile ; pourtant le savant hollandais Kamerlingh Onnes a pu, tout récemment, l'amener à l'état liquide ; en le faisant évaporer dans le vide, il a atteint la température de — 271°,5 ; c'est la plus basse qui ait été réalisée jusqu'ici, et elle n'est éloignée que d'un degré et demi du *zéro absolu* de température, fixé par les physiciens à 273 degrés au-dessous de zéro.

Après le double hasard qui lui a livré l'argon et l'hélium, Ramsay juge que c'est assez aller à l'aventure ; la table périodique de Mendeleef va lui servir de fil conducteur, et il sait au moins ce qu'il cherche, s'il ne sait pas où le trouver. Mendeleef a montré que, si on classe les corps simples suivant l'ordre croissant de leurs poids atomiques, on trouve, dans chaque colonne, des familles naturelles dont les éléments présentent d'étroites analogies. Écrivons, comme suit, les débuts de cette table périodique, en inscrivant, à côté de chaque élément, son poids atomique :

Hydrogène .	(1)	Hélium	(4)	Lithium. . .	(7)
Fluor	(19	?		Sodium . .	(23)
Chlore. . . .	(35,5)	Argon.	(40)	Potassium. .	(39)
Brome . . .	(80)	?		Rubidium. .	(85)
Iode.	(127)	?		Cæsium. . .	(133)

La colonne de gauche, qui s'étend de l'hydrogène à l'iode,

renferme le groupe naturel des *halogènes*, dont les éléments présentent un ensemble remarquable de traits communs et des propriétés qui varient progressivement avec les poids atomiques; la colonne de droite renferme les *métaux alcalins*, c'est-à-dire une des familles les plus unies de toute la chimie; nous devons donc nous attendre à rencontrer trois autres éléments dans la colonne où sont déjà inscrits l'hélium et l'argon. Ces éléments doivent avoir des poids atomiques voisins de 20, de 82 et de 130, c'est-à-dire intermédiaires entre ceux des corps situés avec eux sur une même ligne horizontale. Leurs densités à l'état gazeux, qui sont proportionnelles à ces poids atomiques, sont donc connues approximativement. Tous ces corps sont mono-atomiques, comme l'argon et l'hélium, autrement dit leur molécule ne comprend qu'un seul atome; enfin, puisqu'ils forment avec les deux gaz déjà isolés une même famille naturelle, on doit s'attendre à ce que ces divers corps aient des activités chimiques nulles, ou du moins très émoussées.

Telles sont les données sur lesquelles Ramsay allait s'engager à la poursuite de ces corps hypothétiques; il avait leur signalement approximatif; mais comme il ignorait leur refuge, l'Univers entier se présentait à ses investigations. Pour opérer rationnellement, il fit l'hypothèse, assez vraisemblable *a priori*, que les éléments inconnus devraient se trouver associés à l'hélium, puisque l'analogie de leurs propriétés devait leur avoir assuré des destinées analogues. Ramsay, aidé du minéralogiste Collie, chauffa successivement une centaine de minéraux, choisis parmi les plus typiques des collections du British Museum. Sur ce nombre, une vingtaine dégagèrent de l'hélium, un seul donna un mélange d'hélium et d'argon; c'étaient tous des minéraux radioactifs. Après ce premier insuccès, les météorites furent étudiés à leur tour; divers échantillons, soumis au même traitement que les minéraux, donnèrent de l'hydrogène et des carbures gazeux; une seule pierre du ciel fournit de l'hélium et de l'argon. Puis ce fut le tour des eaux minérales; on y trouva encore les deux gaz, mais aucun élément nouveau. Enfin, certaines observations ayant porté à croire que l'hélium était un mélange complexe, Ramsay essaya d'y séparer des éléments différents par diffusion à travers une cloison poreuse : on sait, en effet, que dans une semblable

opération, les gaz légers traversent la cloison plus rapidement que les gaz lourds, ce qui permet, par une méthode purement physique, d'obtenir la séparation approximative des éléments mélangés; les résultats furent encore négatifs.

Tant d'insuccès ne découragèrent pas l'illustre savant. Comme il le fait remarquer lui-même, il avait imité ces gens qui cherchent bien longtemps leurs lunettes, sans s'apercevoir qu'ils les portent sur le front; ce n'était pas, en effet, parmi les matériaux les plus rares de la Nature qu'il fallait aller chercher les éléments nouveaux : ils existaient dans son propre laboratoire et remplissaient, sans qu'il s'en doutât, toutes ses fioles et tous ses ballons; c'est dans l'atmosphère, où Ramsay avait déjà trouvé l'argon, qu'il allait les isoler à leur tour.

Par bonheur, à ce moment-là, Hampson en Angleterre et Linde en Allemagne étaient parvenus, presque simultanément, à liquéfier l'air d'une façon industrielle. Ramsay pouvait disposer d'un appareil Hampson qui fournissait, par heure, un litre et demi d'air liquide; il prit donc un litre de cet air et en laissa évaporer la plus grande partie; la dernière goutte lui donna un litre de gaz qui fut recueilli; ce résidu avait une densité supérieure à celle de l'argon, qui en formait pourtant la majeure partie; de plus, introduit dans un tube de Geissler et soumis à l'action de la décharge électrique, il donnait un spectre où deux raies, l'une verte, l'autre jaune, s'imposaient à l'attention par leur extraordinaire intensité. On se trouvait donc en présence d'un gaz nouveau; il reçut le nom de *krypton*, qui signifie « caché »; isolé peu après à l'état pur, il trouva tout naturellement sa place dans la table de Mendeleef, au-dessous de l'argon, entre le brome et le rubidium. Inerte et monoatomique comme ses deux compagnons déjà découverts, il avait une densité double de celle de l'argon, qui lui assignait un poids atomique égal à 81.

Sur ces entrefaites, M. Travers, collaborateur de Ramsay, avait extrait de l'atmosphère une grande quantité d'argon, soit quinze litres environ. Ce gaz fut liquéfié au moyen de l'air liquide, puis soumis à une distillation pendant laquelle on mit à part la tête et la queue. Les produits de tête, qui étaient naturellement les plus volatils, se trouvèrent avoir une densité un peu plus faible que celle de l'argon; on pouvait donc y

soupçonner la présence d'un gaz léger; de fait, en les introduisant dans un tube de Geissler, on eut la surprise de voir apparaître un magnifique spectre de raies, s'étendant sur le rouge et l'orangé, qui donnait une lumière intense couleur de feu. C'est ainsi que fut découvert le « nouveau » gaz, le *néon*; ses propriétés, étudiées plus tard à loisir, le placèrent, sans doute possible, entre l'hélium et l'argon, avec un poids atomique égal à 20.

Pour obtenir, à l'état pur, les gaz nouvellement découverts, Ramsay et Travers eurent recours à la distillation fractionnée : les mélanges impurs, liquéfiés à nouveau, étaient soumis à une lente évaporation, pendant laquelle on séparait les parties les plus volatiles des éléments plus fixes; mais la rectification complète du néon ne put s'effectuer qu'en refroidissant par l'hydrogène liquide, qui amena le néon sous la forme d'un solide blanc, en laissant un résidu gazeux d'hélium. C'est donc dans cette opération que l'hélium fut, pour la première fois, extrait directement de l'atmosphère.

La purification du krypton, poursuivie suivant les mêmes méthodes, donna pendant longtemps des résultats incertains et déconcertants. Le krypton, examiné au spectroscope, paraissait pur; pourtant sa densité était variable. Il fallut le solidifier pour obtenir la clef de l'énigme; on obtint un solide blanc, dont l'évaporation, conduite avec lenteur, donna d'abord du krypton, puis un résidu impur où l'analyse spectrale montra de nombreuses lignes nouvelles, spécialement dans le vert et le bleu : le gaz « étranger », le *xénon*, venait d'apparaître pour la première fois aux chimistes anglais. L'étude de ce nouveau gaz, faite ultérieurement, l'a encore placé dans la série des corps monoatomiques, au-dessous du krypton, avec un poids atomique, 128, intermédiaire entre ceux de l'iode et du cœsium.

La table de Mendeleef se trouve ainsi complétée, du moins en apparence, car rien n'empêche que les colonnes verticales qui la constituent ne se continuent par en bas, c'est-à-dire qu'il n'existe des éléments dont l'atome soit encore plus lourd que celui du xénon. Il est probable, dès à présent, que l'émanation du radium, désignée par Ramsay sous le nom de *niton*[1],

1. C'est-à-dire « le brillant »; on sait, en effet, que l'émanation du radium est lumineuse spontanément.

appartient à la même série de corps monoatomiques et chimiquement inactifs, avec un poids atomique égal à 222,4. Dans le même temps où ils découvraient les compagnons de l'argon, c'est-à-dire entre 1896 et 1898, Ramsay et Travers crurent bien avoir isolé un autre élément, le *métargon*, mais ils reconnurent dans la suite que ce corps n'était que de l'argon souillé par les vapeurs de certains composés de carbone. Enfin, l'étude spectroscopique de la couronne solaire révèle l'existence de raies, d'origine inconnue, qu'on a mises au compte d'un élément de la haute atmosphère solaire, désigné sous le nom de *coronium*. MM. Liveing et Dewar, en faisant passer de l'air dans un récipient refroidi par l'hydrogène liquide et en recueillant dans un tube de Geissler les parties non condensées, obtinrent un spectre dont les lignes appartenaient, pour la plupart, à l'hélium, mais où certaines raies semblaient identiques à celles du coronium. Toutefois, ce résultat ne paraît pas avoir été confirmé, et l'existence du coronium dans notre atmosphère reste encore hypothétique.

*
* *

La technique suivie par les chimistes anglais était longue et ne donnait les nouveaux gaz qu'en quantités très faibles : sir W. Ramsay, six ans après leur découverte, ne possédait que 20 centimètres cubes de néon, 10 de krypton, 4 de xénon. Grâce à l'ingéniosité de M. Georges Claude, cette situation s'est modifiée et les nouveaux éléments sont en train de devenir des produits courants, et même industriels, qu'on sait extraire de l'atmosphère, mine inépuisable, dans la mesure où ils sont nécessaires.

M. Claude a commencé par perfectionner les procédés de préparation de l'air liquide; il l'a fait si judicieusement qu'au lieu de soumettre l'air à une compression préalable de deux cents atmosphères, on peut se contenter de l'amener à quarante atmosphères. Mais ce n'était qu'un début, et M. Claude a très bien compris que la liquéfaction de l'air devait être un moyen et non pas un but : les applications immédiates de l'air liquide sont insignifiantes et incapables d'entretenir une usine, même modeste. Le problème intéressant est la séparation des

éléments de l'atmosphère par la distillation de cet air liquide; en effet, la préparation économique de l'oxygène est, pour l'industrie, une question vitale; ce gaz sert surtout, actuellement, au découpage et à la soudure autogène des métaux avec le chalumeau oxyacétylénique: mais, si son prix devient assez bas, on pourra envisager des applications très importantes à la métallurgie, à l'éclairage et aux industries chimiques. Une telle perspective avait de quoi tenter un inventeur.

Après avoir posé nettement le problème, il restait à le résoudre. Pour faire comprendre, au moins dans ses grandes lignes, la méthode employée par M. Claude, imaginons d'abord qu'on abandonne à elle-même une certaine quantité d'air liquide: l'azote plus volatil retournera le premier à l'atmosphère et le résidu liquide, de couleur bleue, est formé presque uniquement d'oxygène, qu'on pourra vaporiser à son tour: la séparation des deux gaz essentiels de l'air s'est faite ainsi par des moyens purement physiques; mais l'oxygène produit coûte très cher. Heureusement on peut faire beaucoup mieux : dans l'air liquide qui s'évapore, immergeons un faisceau de tubes dans lesquels on comprime de l'air atmosphérique: ce gaz étant vigoureusement refroidi, il suffit d'une très légère surpression pour l'amener à l'état liquide; ainsi, l'évaporation du liquide extérieur régénère, à l'intérieur des tubes, une quantité de liquide qui, en théorie, pourrait lui être rigoureusement égale: la pratique souffre évidemment un certain déchet; toutefois, les choses sont si bien réglées dans les appareils actuels que trente litres d'air liquide, après évaporation, en restituent plus de vingt-neuf à l'intérieur du système tubulaire.

Dès lors, l'économie du procédé se comprend aisément : puisque l'évaporation laisse échapper l'azote d'abord, l'oxygène ensuite, nous pouvons recueillir successivement et séparément ces deux gaz et, si l'azote est sans intérêt, mettre à part l'oxygène. Le froid produit par cette évaporation a régénéré une quantité presque égale d'air liquide. Nous pouvons admettre celui-ci à son tour dans le récipient extérieur et l'évaporer méthodiquement, en mettant à part l'oxygène; une nouvelle masse d'air liquide est condensée dans les tubes intérieurs et l'opération peut ainsi se continuer indéfiniment, à condition de combler le déchet d'air liquide grâce à un

appoint, obtenu par la détente d'une masse d'air supplémentaire. On conçoit donc que la séparation des deux constituants essentiels de l'air puisse être effectuée, par l'intermédiaire de l'état liquide, avec une réelle économie ; l'opération exige seulement une première dépense de froid qui sert ensuite, avec un léger appoint, à l'entretien permanent des basses températures dans l'appareil. De même, l'affineur qui sépare les métaux précieux de leurs divers alliages a besoin d'une première mise de fonds, après quoi la production d'or et d'argent fin couvrira la dépense qu'il est obligé de faire pour ses nouveaux achats.

Tel est le principe de la méthode, imaginée en 1892 par l'Anglais Parkinson et que M. Claude a portée à un haut degré de perfection. L'économie atteinte est telle que, en installant l'usine d'air liquide à proximité de hauts fourneaux, dont les gaz combustibles fournissent gratuitement la force motrice, on peut obtenir l'oxygène gazeux au prix de trois centimes le mètre cube, soit de vingt francs la tonne. C'est, comme le remarque M. Claude, le prix de vente du sable ou des cailloux! Et nous assisterons bientôt, dans les pays métallurgiques, à cet accouplement extraordinaire du chaud et du froid, du haut fourneau et de la machine à air liquide, la seconde ne servant qu'à extraire l'oxygène qu'elle insuffle ensuite dans les poumons du monstre pour réchauffer encore son ardeur et accélérer sa rage laborieuse.

Mais laissons de côté ces applications industrielles. M. Claude a pensé que les principes qui permettaient de séparer l'oxygène de l'azote pouvaient aussi bien s'appliquer à tous les gaz de l'air et en rendre la séparation méthodique et continue. L'appareil qu'il a combiné à cet effet et qu'il a présenté, en 1909, aux physiciens, réalise un progrès considérable dans l'isolement des gaz rares. Cet appareil traite, par heure, cinquante mètres cubes d'air qui traversent l'état liquide pour se vaporiser ensuite méthodiquement ; un jeu, d'ailleurs assez compliqué, de tubes et de vannes assure la circulation des gaz dans des enceintes dont la température est comprise entre — 184°, celle de l'oxygène liquide sous la pression atmosphérique, et celle, — 195°, de l'azote liquide ; on obtient finalement, après élimination des gaz fondamentaux, un mélange presque pur de néon, d'hydrogène et d'hélium

que l'appareil fournit, d'une façon continue, à raison d'un litre à l'heure. Pour achever la séparation de ces trois gaz, il faut avoir recours à l'hydrogène liquide, et c'est une opération qui se fait sans difficulté. Quant au krypton et au xénon, ils s'accumulent peu à peu dans un cul-de-sac, où on les retrouve en totalité, à raison d'un litre environ de krypton et de dix centimètres cubes de xénon par jour ; ils sont d'ailleurs mélangés à de l'oxygène et à des vapeurs de l'éther de pétrole employé pour le graissage de la machine, mais il n'est pas difficile de les isoler à l'état pur.

Nous sommes donc en possession d'une machine qui extrait automatiquement les gaz résiduels de l'atmosphère ; l'étude de ces corps en sera grandement facilitée. Un exemple donné par M. Claude permettra de se rendre compte de l'intérêt de ce résultat : nous avons vu que Sir William Ramsay avait pu rassembler, à grand'peine, quelques centimètres cubes de néon par l'ancien procédé de la distillation fractionnée ; à sa demande, M. Claude lui en envoya dix litres et il put, tout aussi aisément, en adresser deux cent cinquante au professeur Kamerlingh Onnes, qui se proposait de continuer avec ce gaz ses remarquables recherches sur les basses températures.

L'intérêt de ces recherches sur les gaz rares s'affirme de jour en jour. Le krypton, malgré son extrême dilution dans l'air, est le gaz des aurores boréales, c'est-à-dire que ses raies prédominent dans le spectre de l'aurore ; la science aura donc à expliquer pourquoi l'illumination électrique de la haute atmosphère est due presque exclusivement à un gaz lourd, qui n'entre dans sa constitution que pour un millionième. Quant au néon, la richesse de son spectre et la lumière dorée, qu'il émet sous l'action des décharges électriques, attirent en ce moment l'attention générale. La lampe au néon, que M. Claude étudie industriellement, a déjà figuré dans plusieurs expositions et sa destinée est peut-être de révolutionner les procédés modernes d'éclairage.

*
* *

Un mètre cube d'air (c'est-à-dire un million de centimètres cubes) renferme, en moyenne :

780 500	centimètres cubes	d'azote.
208 000	—	d'oxygène.
9 370	—	d'argon.
10	—	de néon.
1	centimètre cube	d'hélium.
1	—	de krypton.
0,05	—	de xénon.

Les nouveaux gaz sont donc, après tout, moins rares qu'on le croit communément : dans l'air d'un salon carré de cinq mètres de côté et quatre mètres de hauteur, il y a un mètre cube d'argon, un litre de néon, assez d'hélium et de krypton pour remplir deux verres à bordeaux, et du xénon plein un dé à coudre. Notre atmosphère renferme, bien entendu, d'autres éléments, acide carbonique, vapeur d'eau, ammoniaque, oxyde de carbone, carbures d'hydrogène, etc. Tout ce qui est volatil et même tout ce qui peut être réduit en poussière, tous les produits des décompositions et des fermentations, toutes les fumées des usines s'en vont pêle-mêle à l'atmosphère; mais il y a encore un élément dont la présence constante mérite d'être signalée, c'est l'hydrogène. Qu'il existe de l'hydrogène dans l'air, il n'y a pas lieu de s'en étonner : toutes les putréfactions en dégagent; les volcans en vomissent des torrents, produits sans doute par une réaction des eaux souterraines sur les granites surchauffés. Ce qui doit plutôt nous étonner, c'est qu'il y en ait si peu. Les analyses de M. Armand Gautier faites au large de Paimpol, sur de l'air venu de l'Atlantique avec les grands vents de l'équinoxe d'automne, donnent une moyenne de 130 centimètres cubes d'hydrogène par mètre cube.

Quand l'humanité sera devenue plus savante, elle pourra peut-être aborder l'histoire de cette atmosphère et expliquer les transformations qu'elle a subies depuis l'instant initial où la terre s'est isolée de la nébuleuse primitive; dès à présent, nous pouvons soupçonner le sens de certaines transformations. Il est clair que, parmi les éléments gazeux à la température ordinaire, plusieurs ont disparu sous forme de combinaisons chimiques : tout le chlore a été transformé en chlorures, une grande partie de l'oxygène s'est condensée dans l'eau des mers et dans les silicates de la croûte terrestre, l'hydrogène a formé de l'eau et, comme il y avait un excès d'oxygène, il est naturel

que tout l'hydrogène ait disparu. Les cinq gaz monoatomiques découverts par Ramsay ont dû, en raison de leur inertie chimique, conserver une teneur à peu près invariable; peut-être cependant, le xénon s'est-il dissous dans l'eau des océans où il existerait à l'état stable dans les grandes profondeurs. Quant à l'azote, il a dû subister presque intégralement à l'état gazeux, car ses affinités sont faibles et ses combinaisons, azotates et sels ammoniacaux, sont peu abondantes dans la nature. D'ailleurs, MM. Moureu et Lepape viennent de donner une preuve indirecte de cette invariabilité de l'azote atmosphérique; ils ont analysé des minerais, des gaz d'eaux thermales, qui contiennent simultanément de l'argon et de l'azote. Dans tous les cas, le rapport des deux gaz s'est trouvé à peu près constant et, comme il est présumable que ces inclusions gazeuses remontent à des époques géologiques fort lointaines, elles nous apportent des témoignages précieux par leur concordance.

Tout ceci laisse subsister le problème de l'hélium. Comment se fait-il que ce gaz, dont l'analyse spectrale nous montre la diffusion et l'abondance dans l'univers, n'existe dans notre atmosphère qu'à l'état de traces? La proportion devrait pourtant s'en accroître, puisque, depuis des millions d'années, la désintégration des roches radioactives en rejette constamment dans l'air; la seule source de Bourbon-l'Archambault en dégage dix mille litres par an. Le docteur Johnstone Stoney a proposé une solution de ce problème qui, si elle n'est pas exacte, est au moins fort ingénieuse. Elle repose sur ce qu'on appelait autrefois la théorie cinétique du gaz, qu'on peut bien appeler aujourd'hui la « vérité cinétique » depuis les expériences de M. Perrin. Les molécules du gaz sont des projectiles, animés de vitesses d'autant plus grandes qu'elles sont plus légères et que la température est plus élevée. A la température ordinaire, la vitesse des éléments de l'hydrogène atteint 1 800 mètres par seconde, celle de l'hélium 1 250 mètres, tandis que, dans les autres gaz, tous plus lourds, les déplacements moléculaires sont beaucoup moins rapides. Mais ce sont là des *vitesses moyennes*; dans les milliers de molécules qui s'entrechoquent, toutes les vitesses sont représentées et chaque molécule, bousculée par ces chocs, passe incessamment des unes aux autres.

Or, imaginez un boulet de canon, un bolide ou tout autre solide lancé verticalement à partir de la Terre : à mesure qu'il s'éloigne du centre attractif, sa pesanteur diminue et, s'il a été lancé avec une vitesse suffisante, un moment vient où il échappe à l'action de la Terre et est saisi par celle, plus puissante, du Soleil ; c'est un problème très voisin que Jules Verne avait jadis traité de façon humoristique dans son roman *De la Terre à la Lune*. Le calcul montre qu'une vitesse de onze kilomètres par seconde suffit pour réaliser ce passage de la Terre au Soleil. Il existe certainement des molécules d'hélium dont la vitesse est égale, ou même supérieure à cette valeur critique : elles seront donc captées par le Soleil, dont la force attractive est suffisante pour les fixer, puisque sa masse est trois cent mille fois plus grande que celle de la Terre.

Un raisonnement semblable s'applique, *a fortiori*, à l'hydrogène dont la vitesse moléculaire est supérieure à celle de l'hélium ; il suffit qu'il y ait des molécules dont la vitesse vaille six fois et demie la vitesse moyenne (et rien ne nous permet de douter qu'il en existe), pour que ces molécules s'échappent de notre atmosphère. Après leur départ, le jeu incessant des conflits moléculaires communiquera toujours dans la même proportion cette vitesse critique à de nouvelles molécules, qui sont entraînées à leur tour, et la totalité de l'hydrogène s'enfuira peu à peu. Ainsi, malgré les causes nombreuses qui déversent l'hydrogène dans notre atmosphère, ce gaz n'y peut, pas plus que l'hélium, subsister à l'état stable.

L'hypothèse de Johnstone Stoney s'applique à la Lune encore mieux qu'à la Terre. En admettant que notre satellite ait eu jadis une atmosphère, il est trop près de nous et sa masse est trop faible pour qu'il ait pu la conserver : les gaz les plus lourds eux-mêmes se sont détachés de lui pour venir se rassembler autour de notre globe. C'est là un des plus noirs méfaits de l'attraction universelle : en dérobant à la Lune son vêtement gazeux, nous l'avons abandonnée toute nue aux embrasements du Soleil et aux froids de l'Espace : nous l'avons condamnée, par avance, à ne point connaître la Vie.

L. HOULLEVIGUE

LA PUISSANCE DE LONDRES

I

LONDRES TENTACULAIRE

La cité, le faubourg, l'annexe, le village
Se font suite, alternés ou multiples chaînons,
Et la rue, et toujours les pareilles maisons,
Persistent, monochrome et tenace entourage.

Le fleuve est loin déjà, le fleuve et son rivage
Dont la berge houleuse ignore les gazons,
Et loin derrière aussi, propices compagnons,
Les grands parcs forestiers dont verdissait l'ombrage.

Tout le Londres notoire, officiel, classé,
Le « motorbus », depuis longtemps, l'a dépassé;
On roule on ne sait dans quelle horreur suburbaine...

Et pourtant la bâtisse, et Londres à venir,
Et la Rue, inquittable, et noire, et souveraine,
Infernal horizon, ne peuvent pas finir.

II

SUR LA TAMISE

Le fleuve, entre les docks, les gares, les fumées,
Clapote avec le flux qui monte vers la Tour;
Le rail, l'élévateur, l'entrepôt, le faubourg
Lui font un cadre noir de berges déformées.

Tout est puissant, pratique, en ordre. Amalgamées,
On sent la Force et la Laideur. Le plein du jour
Est sombre, tandis que, sur l'eau marine, accourt
Un rauque beuglement de sirènes rythmées.

En amont, disputant sa lueur au brouillard,
Le soleil, vers Saint-Paul, jette un pâle regard,
Comme un rayon nocturne au bord d'une clairière;

Et voici, dans la brume où son flanc s'oxyda,
Un grand vapeur qui porte à son tableau d'arrière
Un nom shakspearien de femme : *Cressida*.

III

LE CENTRE

O place impériale, où six fleuves de rue
Déversent, tel un flot bouillonnant, leur trop-plein,
Toi que vient rehausser, logis capitolin,
La Maison du lord-maire à ton angle apparue;

Forum qu'un défilé torrentiel obstrue,
Lieu fort que tout Anglais regarde en châtelain,
D'où la Bourse et la Banque au porche sibyllin
Gouvernent le vaisseau, la mine et la charrue!

Cœur de Londres, musclé, vital, négociant,
Tu bats, dans la Cité, comme un cœur de géant,
Dont la pulsation ne connaît pas d'entraves,

Et le sang nourricier, remous vertigineux,
Qui te remplit, pareil au liquide veineux,
Est un ruissellement d'or jaune, dans des caves.

IV

DE PART EN PART

Le Nord de Londres, vaste et plus rare chef-d'œuvre
De monstruosité que le Nord de Paris,
Le faubourg élastique au terne coloris
Projette au loin ses bras inégaux de pieuvre.

Le cab, depuis Epsom, roule à gauche et manœuvre :
Il retrouve, à présent, les quartiers appauvris,
Et toujours font escorte aux yeux endoloris
Des anneaux renaissants de routière couleuvre.

Londres, dont il faudrait des ailes pour sortir,
Londres immensurable et que pour investir
Trois nations devraient confondre leurs armées,

Toi que bornaient jadis Temple-Bar et la Tour,
Tu gonfles sans limite à l'ombre des fumées,
Londres, qu'on ne peut plus traverser en un jour !

V

LONDON BRIDGE

Les arches, d'une rive à l'autre, longuement,
Cheminent, portail gris, sur la jaune Tamise,
Où le jusant saumâtre et le flot, sans méprise,
Alternent un fidèle et double épanchement.

Entre les parapets, la foule, en mouvement :
On la voit, se croisant, d'une double hantise,
Lourde rivière humaine, et tout aussi précise,
Couler par-dessus l'autre, intarissablement.

Tableau moderne où passe et roule une cohue
Que dégorge, écumant, le pavé de la rue,
Tu sembles un réveil de fabuleux décor :

Tel peut-être jadis, dans Babylone ancienne,
Fourmillait, sur l'Euphrate et sur l'eau chaldéenne,
Le pont qu'avait bâti Nabuchodonosor.

VI

L'HÔTEL DU *TIMES*

Au bord de la fébrile et musculeuse artère
Qui charrie un sanguin défilé de passants,
La maison du journal, aux étages puissants,
Érige tout l'orgueil de la Vieille Angleterre.

Sculpté sur le fronton, le Temps, figure austère,
Qui plane sur les Docks, la Banque et les purs-sangs,
Tient en mains, bible ouverte et feuillets angoissants,
Le livre impérieux des destins de la Terre.

Des fils aériens miroitent; par le toit,
Pénètre le fluide, et, du trottoir, on voit,
Au dedans, trépider une usine profonde :

Car ici, mieux que par l'obus et le troupier,
Se réalise, avec de l'encre et du papier,
L'Opinion, maîtresse autocrate du monde.

VII

LES DOCKS

Des bassins, des wagons, le rail et le navire,
Un maelstrom de sacs, de tonnes, de ballots,
Voici, dédale immense où clapotent les flots,
Le centre palatin du Trafic de l'Empire.

Flâneur passionné, je circule : j'admire
Comment, d'Europe et de polynésiens îlots,
Aboutit, par la nef et par les matelots,
Le commerce du monde au pays de Shakspeare.

Un peuple d'ouvriers sue et grouille; les mâts
Semblent une forêt d'hiver; tous les climats
Se hument dans l'odeur prochaine de la brise,

Et le simple passant d'un jour peut concevoir,
Sous le ciel encrassé dont le bleu se fait noir,
Le sang de l'univers que pompe la Tamise.

VIII

VISION

Babylone jadis eut même immensité :
La propagation des bâtisses urbaines,
De la berge du fleuve aux cultures lointaines,
Étalait, monstrueux, le plan de la cité.

Le voyageur, venu de Grèce, épouvanté
Par la ville orgueilleuse et ses foules humaines,
Entre les bastions des barrières foraines,
Se croyait dans un lieu d'outre-monde emporté.

Tes jardins, Babylone, ô verdure idéale!
Tes banques suintaient l'or et ta garde royale
Offrait, éblouissante, un spectacle émouvant...

Et maintenant, au fond des plaines bédouines,
Boussole et pioche en main, le moderne savant
Conjecture le lieu précis de tes ruines.

GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS

AVEC M. DE SUFFREN[1]

III

Un joli frais nous conduisit bientôt à Madras. A trois heures de l'après-midi, la frégate la *Fine* signala le fort de Saint-Georges et onze vaisseaux. Un instant après, elle signala un autre bâtiment au vent qu'elle eut ordre de chasser et qu'elle prit. M. de Suffren aussitôt donna ordre aux vaisseaux de guerre de se former en ligne et de forcer de voiles, et fit signal à l'*Annibal* anglais et à la *Pourvoyeuse* d'escorter le convoi. En approchant, nous distinguâmes plusieurs vaisseaux de guerre et une quantité prodigieuse de bâtiments marchands, mouillés sous les forts. Nous nous rallîâmes à la nuit tombante et passâmes la nuit mouillés à deux lieues et demie de l'ennemi.

Le 15, à cinq heures et demie du matin, on leva l'ancre et l'on fit branle-bas partout. Nous nous formâmes en ligne et nous courûmes sur l'ennemi après avoir bien tout disposé pour le combat et l'abordage. L'ardeur et le contentement étaient généraux. Nous allions à l'ennemi avec toute la confiance possible, un empressement de le joindre inexprimable et le plus grand désir de l'attaquer. Chacun faisait paraître la meilleure envie de bien se battre. Une frégate anglaise appareilla et sortit pour nous reconnaître; la *Fine* lui donna chasse et l'approcha : les deux frégates se battirent; l'anglaise était plus faible et eût été prise; mais comme elle marchait bien, elle s'enfuit et

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

rentra. Nous comptâmes, en approchant, cent cinquante bâtiments dans la rade de Madras : c'était vraiment une forêt de mâts. Badeyi assiégeait en même temps la ville par terre; ses lignes n'étaient pas fort éloignées de la ville noire : tous les environs de la place étaient occupés par ses troupes. Les murs de Madras étaient partout couverts de monde : du côté de la terre, pour soutenir le siège; du côté de la mer, pour être spectateurs de notre combat naval.

Cependant les Anglais s'étaient embossés et nous attendaient en ligne. Neuf vaisseaux et deux frégates nous présentaient le travers et faisaient bonne contenance. Nous n'en n'étions plus qu'à une portée de canon et dans l'ordre de combat : les deux armées étaient ainsi en présence et attendaient chacune que l'autre tirât les premiers coups pour commencer l'action, lorsque, à dix heures et demie, M. de Suffren fit signal de mouiller et fit venir à son bord tous les capitaines de vaisseau.

La conférence fut longue; tout le monde était persuadé que cette assemblée n'avait été faite que pour se concerter sur la manœuvre qu'on avait à faire dans le combat et que le retour des capitaines à leur bord devait en être le signal. Point du tout : il avait été décidé dans ce conseil que l'on ne se battrait pas. A une heure effectivement, nous revirâmes de bord et nous nous éloignâmes des Anglais, faisant route pour Pondichéri. Tout le monde fut consterné de cette manœuvre; on ne voyait pas les raisons qui pouvaient avoir fait prendre ce parti. Les Anglais, eux-mêmes, durent être bien étonnés de nous voir ainsi leur tourner le dos, quoique beaucoup plus forts. Nous les vîmes, eux-mêmes, au soleil couchant appareiller sur nous et oser nous donner chasse. Lorsque la nuit fut arrivée, M. de Suffren fit passer le convoi sous le vent et ordonna aux vaisseaux de guerre de le tenir le plus près possible. Nous suivîmes le général et eûmes un bon frais pendant toute la nuit. Le 16, au matin, nous ne vîmes plus le convoi; à sept heures, nous découvrîmes beaucoup de voiles de l'avant, nous crûmes que c'était lui; on en fut persuadé jusqu'à midi que l'on reconnût parfaitement que c'était l'escadre anglaise. Nous lui donnâmes aussitôt la chasse toutes voiles dehors; mais c'était trop tard.

Elle poursuivait notre convoi et allait l'atteindre; à deux heures, nous entendîmes les coups de canon; nous fûmes

témoins du combat, et nous eûmes le triste spectacle de voir amariner sous nos yeux des bâtiments de notre flotte. Le désir de les reprendre et de nous en venger sur l'ennemi nous inspirait une nouvelle ardeur; nous forçâmes de voiles: les cinq vaisseaux doublés en cuivre joignirent les Anglais, mais ils ne pouvaient seuls les attaquer: ils furent forcés d'attendre le reste de l'escadre qui était encore beaucoup trop loin. L'ennemi de son côté, se voyant ainsi donner la chasse, fut obligé d'abandonner lui-même celle qu'il donnait à notre convoi dispersé, et de se rallier. Les deux armées étaient en présence et en ligne de bataille; mais, la nuit étant survenue, l'affaire fut remise au lendemain.

Les Anglais, pendant toute la nuit, cherchèrent à nous éviter; mais il ne leur fut pas possible : ils étaient sous le vent à nous, et nous les fîmes observer continuellement par nos frégates. Le 17, au matin, nous nous trouvâmes fort près d'eux. On s'était déjà remis dans l'ordre de bataille. Mais le vent nous manqua tout à coup, au moment que l'on allait être à portée de commencer le combat. Nous restâmes en calme toute la matinée : à une heure de l'après-midi, nous eûmes un grain qui nous poussait sur l'ennemi, mais il l'eut aussi et en profita pour fuir vent arrière et toutes voiles dehors, laissant de l'arrière ses vaisseaux mauvais marcheurs. Nous allions tomber dessus et les attaquer. Les Anglais, se voyant forcés de se battre, diminuèrent de voiles pour se rallier à la queue de leur escadre et se disposer au combat. M. de Suffren, impatient de le voir engagé, se mit en ligne à la tête de sa colonne, courut sur l'ennemi et tira les premiers coups de canon à trois heures trois quarts pour faire commencer le feu.

Les Anglais lui ripostèrent par toutes leurs bordées; le combat fut bientôt engagé partout et devint très vif. Les Anglais tiraient principalement à nous démâter; une grêle de boulets passait entre nos mâts et sifflait continuellement à nos voiles. Le *Vengeur*, à bord duquel j'étais, se trouvait le second de la colonne: il essuya le feu de toute la ligne anglaise et lui fit essuyer le sien qui fut, au rapport de tout le monde, un des mieux soutenus, et toujours également vif. Nous dégréâmes un vaisseau anglais et lui tuâmes tant de monde, que, se trouvant hors d'état de soutenir le combat, il amena à nous. Nous

allions l'amariner lorsque le général anglais s'en aperçut et vint le couvrir en nous présentant le travers. C'était un vaisseau de 74. Il nous chauffa bien pendant une heure; nous le chauffâmes de même. Nous eûmes un mât de hune coupé et quelques cordages endommagés. Au milieu du combat une de nos pièces de canon vint à crever à la première batterie où était mon poste. Deux hommes furent tués, et vingt blessés; je me trouvais derrière cette pièce au moment qu'elle éclata; je fus renversé et jeté à dix pas; j'eus la tête un peu brûlée, et je sentis par tout le corps la commotion la plus forte et la plus étrange.

Lorsque je fus revenu de mon étourdissement, j'appris le danger qu'avait couru tout l'équipage. La pièce en crevant avait jeté dans la soute aux poudres une partie de la gargousse enflammée: le feu avait déjà pris à des câbles qui se trouvaient dessus les poudres. Il y avait à parier vingt contre un que le vaisseau allait sauter. On ne perdit point la tête : on y jeta de l'eau tout de suite et l'on y porta promptement tous les secours possibles. Le feu heureusement s'éteignit. L'alarme ne s'était répandue qu'à la première batterie; à peine le sut-on dans les autres où le feu des pièces et l'ardeur des combattants n'avaient pas discontinué.

Il n'y eut que sept vaisseaux de notre escadre qui se battirent bien, mais il y en eut assez pour faire beaucoup de mal aux Anglais, qui furent presque tous dégréés. Nous n'eûmes sur toute l'escadre que cinquante hommes tués, et deux cent cinquante de blessés. Quelques mâts de hune et des cordages furent toute notre perte en gréements. Le combat avait duré trois heures et demie. Il y eut dix-sept cents coups de canons de tirés à notre bord seulement, à peu près autant à bord du *Héros*, de l'*Orient* et de l'*Annibal* anglais, et un peu moins à bord des autres. Le combat cependant ne fut pas bien meurtrier, attendu qu'il avait été engagé d'un peu loin.

La nuit le fit cesser. On se retira de part et d'autre. Les Anglais firent des signaux pour se rallier et profiter du grand vent qu'il y eut et de l'obscurité de la nuit pour fuir. Nous cherchâmes bien à les conserver; mais ils furent assez heureux pour tromper nos frégates d'observation et se dérober à nos poursuites.

Le lendemain 18, ne voyant pas vestige d'eux et ignorant absolument l'état de leur situation et la route qu'ils avaient prise, nous fîmes voile pour Pondichéri. Nous nous en trouvâmes à midi au vent, contre toute apparence, à douze lieues seulement. Vers trois heures de l'après-midi, nous aperçûmes un canot au loin en mer; nous jugeâmes à sa construction qu'il était français. Nous gouvernâmes dessus et l'atteignîmes. C'était celui de la *Subtile*, qu'il avait été forcé d'abandonner lors de la chasse des Anglais. Nous apprîmes que le convoi avait été entièrement dispersé et qu'il devait y en avoir très-peu de pris. Le 19, nous reprîmes *Pétronilla* le both anglais que nous avions pris et remorqué pendant quelque temps; mais les matelots français, que nous avions mis dessus pour le conduire, n'y étaient plus; ils s'étaient courageusement jetés à la côte plutôt que de se laisser faire prisonniers, lorsque les Anglais le jour de la chasse étaient venus amariner ce petit bâtiment.

A dix heures et demie du soir, nous mouillâmes devant Pondichéri, où nous apprîmes qu'on avait vu la veille passer les vaisseaux anglais traînant à la remorque quatre des leurs démâtés. Nous ne relâchâmes point à Pondichéri : j'en fus très fâché, parce que la ville me paraissait devoir être un séjour fort agréable. Le 20, nous fîmes voile pour Porto-Novo que l'on avait indiqué à M. de Suffren pour être l'endroit de la côte le plus favorable pour débarquer les troupes et l'artillerie, et faire faire de l'eau à son escadre.

Porto-Novo était autrefois un des comptoirs de l'Inde les plus commerçants; c'était celui de toutes les nations qui y avaient chacune un agent. Quelques beaux restes annonçaient son ancienne splendeur, quantité de grandes maisons avec des colonnades superbes, beaucoup de temples et de pagodes. Des jardins, plusieurs pièces d'eau, des places publiques, un bazar immense, des allées d'arbres et des promenades. Il n'y avait plus rien de cultivé. Porto-Novo avait été abandonné de toutes les nations. On n'y voyait plus que quelques Indiens mourants de faim et de misère. Nous nous emparâmes des plus belles maisons qui se trouvaient désertes pour en faire nos hôpitaux. Nous y fîmes tout de suite transporter nos malades, et dès le 22 on commença à faire de l'eau. Douze chelingres que la

Subtile avait amenées de Pondichéri furent d'une très grande utilité pour cet effet, parce que la barre, qui bordait partout le rivage, se trouvait fort souvent impraticable aux chaloupes, au lieu que les chelingres passent toujours; elles se soulèvent aisément sur les lames et en suivent le mouvement, n'étant autre chose qu'un assemblage de plusieurs écorces cousues avec du fil de coco. Le nabab indien nous avait envoyé quantité de bœufs et de moutons. M. de Suffren lui fit tenir quelques cadeaux et lui députa son ambassadeur pour traiter des secours que l'escadre en pourrait tirer.

***

Notre débarquement se fit à Porto-Novo, le 10 mars 1782. Les troupes descendirent d'abord et on débarqua ensuite l'artillerie. Nous fûmes assez mal logés : de mauvaises maisons de Malabares nous servirent de demeures. On distribua aux officiers et aux soldats des vivres qui devaient leur être fournis tous les jours, et l'on augmenta nos appointements; mais ils n'étaient pas encore assez forts en raison des dépenses que l'on est obligé de faire en ce pays pour soutenir la campagne. Le 11 du mois, un espion fut arrêté et pendu. Le 15, on cassa la tête à un soldat qui avait déserté. Cet homme, pour l'exemple, fut condamné en toute rigueur, car il n'était absent que depuis trois jours et n'avait été arrêté qu'à quatre lieues; mais à deux lieues de l'ennemi, il est vrai.

Le 16, M. de Lally se rendit à Porto-Novo avec le corps de troupes qu'il commandait et qui consistait en sept ou huit cents blancs. Cette petite armée est à la solde et aux ordres du nabab. C'est la fleur de ses troupes et sa principale force. Le 18, le général forma trois bataillons de sipayes qui devaient être portés à mille hommes, chacun, et commandés par des officiers blancs.

Tippou-Sahib, un des fils de Badeyi devait venir à Porto-Novo voir les troupes et l'escadre française. Le 20, il y était attendu : M. du Chemin nous fit prendre les armes pour le recevoir; les vaisseaux étaient pavoisés et tous les canons de la rade et de terre prêts à le saluer : il ne vint point. Cependant l'escadre était prête à mettre à la voile; elle avait

fait toute son eau, et s'était assez bien approvisionnée d'ailleurs : elle partit. Nous ignorions absolument ce que M. de Suffren devait entreprendre, mais nous comptions beaucoup sur lui.

Le 24 mars, nous apprîmes que le général Contre était sorti de Madras avec quinze mille hommes et marchait sur nous. M. du Chemin, en conséquence, acheva la formation des trois régiments de sipayes, établit notre dépôt et envoya l'artillerie à quatre lieues de Porto-Novo. Mais il nous fallait une place et des magasins pour l'armée de terre et pour notre escadre et nous n'en n'avions pas encore dans l'Inde. Le général français trouva que Gondelour pouvait convenir on ne peut mieux pour cet effet. Cette place n'était défendue que par quelques bastions et une médiocre garnison. Il fut donc décidé que l'on commencerait la campagne par en aller faire le siège, et l'on s'y prépara. Le 28, je reçus une lettre de ma famille; elle me fit d'autant plus de plaisir que je n'en avais pas encore eu de nouvelles depuis mon départ d'Europe. Cette lettre m'était arrivée par l'*Expédition*, corvette française, qui venait de mouiller à Trinquebar et qui eut le malheur d'y être prise et brûlée par les Anglais trois jours après.

Le 1er avril, lundi, à cinq heures du soir, nous partîmes pour aller faire le siège. Après avoir marché toute la nuit et passé quatre rivières à gué, nous campâmes le 2 à neuf heures du matin à une lieue et demie de Gondelour. Le lendemain nous décampâmes pour venir nous poster devant Gondelour et à portée du canon. Mais nous avions entre la place et nous un petit bois qui nous cachait et nous mettait à l'abri du boulet. Nos troupes avancées eurent une affaire avec les patrouilles de la place : les assiégés perdirent quelques hommes et rentrèrent dans la ville. Peu de temps après, les Anglais firent une sortie assez nombreuse, mais ils furent repoussés avec perte et obligés de rentrer dans les murs. Aussitôt après, nous fîmes reconnaître la place et placer nos grosses pièces de canon pour faire brèche tout de suite et préparer un assaut. On devait commencer dès le soir même; M. le vicomte d'Oudetot fut envoyé auparavant de la part du général français sommer la place de se rendre; sinon on allait ouvrir la tranchée et plus de capitulation. Le général français demandait la ville à discrétion, en laissant sortir la garnison avec les

honneurs de la guerre. Les Anglais voulaient cinq jours pour se décider avant d'accepter la capitulation; mais M. du Chemin ne leur accorda que douze heures.

Le lendemain 4 avril, à six heures du matin, les assiégés envoyèrent les clefs de la ville. La générale battit aussitôt, et, à sept heures, toute l'armée française se rendit à Gondelour. Nous nous mîmes en bataille le long des glacis, et la garnison défila, avec ses canons et les armes à la main, tambours battants, mèche allumée, drapeaux déployés. Il y avait quatre-vingt-dix blancs et huit cents sipayes, tous beaux hommes et très bien armés. Ils n'eurent pas plutôt mis bas leurs armes en qualité d'Anglais qu'ils se rengagèrent presque tous au service des Français.

Nos grenadiers et chasseurs avec un bataillon de sipayes furent commandés pour aller faire le service de la place et y maintenir le bon ordre. Il avait été expressément défendu de piller quoi que ce soit; malgré cela, il y eut un peu de désordre, ce qui arrive ordinairement et qu'il est bien difficile d'empêcher dans une place conquise. Le gouverneur anglais donna ce jour-là un superbe dîner à tous les principaux officiers de l'armée : pendant le repas, il y eut une légère révolte; l'alarme se répandit, on prit les armes; il y eut quelques coups de fusils tirés; deux sipayes perdirent la vie, et tout fut apaisé.

Cependant notre camp était très malsain. L'eau y était fort mauvaise, l'endroit était resserré, il n'y avait pas d'air et l'on y éprouvait des chaleurs excessives. Aussi y perdîmes-nous beaucoup de monde. Le tétanos, ou la crampe, était la maladie la plus commune et la plus dangereuse : les hommes qui en sont attaqués sont subitement saisis de frissons, tombent et meurent une demi-heure ou une heure après, sans qu'on puisse les secourir. L'ambulance et les hôpitaux étaient remplis. Il était essentiel, pour arrêter ce fléau et nous acclimater, de choisir un bon camp. M. du Chemin trouva que celui de Mangicoupan devait nous convenir. Cet endroit est à trois quarts de lieue de Gondelour et est celui de toute l'Inde où se trouve la meilleure eau, où l'on respire le meilleur air. On peut d'ailleurs s'y trouver partout à l'abri du soleil par la quantité d'arbres que l'on y rencontre. C'était autrefois le jardin de la Compagnie anglaise. Il y a encore beaucoup de jardins, de

vergers, d'allées d'arbres fruitiers de toute espèce, de promenades, de pièces d'eau, de bains et de jolies maisons de campagne avec un beau gouvernement. C'est dans ce camp de plaisance que le général fit transporter le camp français le 7 avril, après avoir laissé pour garnison à Gondelour les grenadiers et chasseurs avec les sipayes de l'artillerie. Le 13 et le 14, on établit l'hôpital à Mangicoupan et on y fit venir tous les malades que nous avions à Porto-Novo et à Gondelour. Quatre officiers français qui étaient retenus, sur leurs paroles, prisonniers à Madras se sauvèrent et nous rejoignirent le 15. Leur conduite fut désapprouvée, et M. du Chemin les échangea.

Le 1er mai, mercredi, nous partîmes de Mangicoupan pour aller camper à Villenour qui n'est qu'à une lieue et demie de Pondichéri. Là, M. du Chemin reçut plusieurs lettres du nabab qui l'engageait à venir se réunir à lui pour se concerter sur les opérations et marcher à l'ennemi de concert. Le général, au risque de déplaire au nabab, résista toujours à toutes ses sollicitations. Nous apprîmes, le 6 du même mois, que M. de Suffren avait complètement battu l'escadre anglaise, que les Anglais avaient perdu beaucoup de monde et souffert considérablement, qu'ils avaient été obligés de se retirer à Trinquemalay pour se réparer et déposer 600 blessés, que deux de leurs vaisseaux, dont le commandant, étaient hors d'état de reparaître en mer, enfin que cette nouvelle, jointe à la disette extrême qui régnait dans Madras et les maladies répandues dans l'armée de Contre, avait jeté les Anglais dans la plus grande consternation.

Le 8, j'allai le lendemain à Pondichéri : je fus très étonné de trouver la ville aussi belle qu'elle l'est encore, après avoir été tant de fois le théâtre de la guerre, si souvent pillée, prise et reprise, assiégée et bombardée. Quelques beaux restes annoncent son ancienne splendeur : on y voit de superbes édifices, quantité de belles maisons particulières, un grand et très beau gouvernement, une jolie intendance, de vastes casernes, les rues fort larges, bien alignées et garnies d'allées d'arbres de chaque côté, au milieu de la ville des promenades publiques et une place immense et très régulière. On y trouve un reste de société, qui ne laisse pas douter qu'elle n'y ait été autrefois fort agréable, et plusieurs honnêtes familles à qui

il ne reste que le regret de ce qu'elles ont perdu et la triste perspective de leur indigence actuelle.

Le jour que j'allai à Pondichéri, il devait y avoir une fête magnifique, et le général français pour seconder les vœux de toute son armée devait y faire arborer le pavillon français : tout était préparé pour cet effet, lorsque les habitants, instruits que M. du Chemin n'avait pas le projet de fortifier la place et d'y laisser garnison, s'y opposèrent dans la crainte que les Anglais ne vinssent ensuite piller et saccager la ville.

Cependant l'armée anglaise nous suivait toujours. Le 1er juin, samedi, nous vînmes en deux marches camper à Condom. Les Anglais s'étaient retirés après avoir jeté du secours dans Vandavachi. Le désordre s'était répandu parmi eux et ils allaient être en une déroute générale, mais, lorsqu'ils apprirent que les Français n'y étaient point, ils se rallièrent et engagèrent avec joie le combat qui dura depuis six heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le nabab poursuivit les ennemis et dépêcha courrier sur courrier à M. du Chemin pour l'engager à venir le joindre avec son armée. Mais elle n'était alors guère en état de marcher; dans ce moment, les soldats manquaient un peu de courage et de bonne volonté, car depuis sept ou huit jours il existait à notre camp la disette la plus affreuse. Toutes espèces de vivres manquèrent tout d'un coup; la troupe fut deux jours et demi sans manger quoi que ce soit. Pour comble de malheur, il n'y avait point d'argent; depuis quinze jours on n'avait point fait de prêt. Pendant cet intervalle, un soldat eut l'audace de demander au général lui-même de quoi manger, avec un ton menaçant et insolent. Je me trouvais alors de garde chez M. du Chemin; j'admirai sa douceur; il dit à cet homme de prendre patience. Un officier écrivit au général qu'il était sans secours, qu'il n'avait pas d'argent, et qu'il avait faim. Le général lui répondit qu'il pouvait venir dîner avec lui. Il y eut une légère révolte et beaucoup de désordre et de pillage au bazar. Pour peu que cette disette eût duré, il y avait tout à craindre. On ne put pas empêcher la troupe affamée de se jeter avec voracité sur les premiers vivres qui parurent et de les enlever avec violence.

Le général depuis quelques jours était malade; il se fit transporter le 9 à Pondichéri, et laissa à M. le comte d'Hoffelizer,

notre colonel, le commandement de l'armée. Le 10, nous apprîmes que M. de Suffren était à la côte avec toute son escadre et les flûtes de transport qui, après la dispersion du convoi, s'étaient réfugiées à l'île de Ceylan.

Le 12, pendant la nuit, nous eûmes un ordre subit de partir à deux heures du matin. On nous avait donné avis que les Anglais avançaient sur nous et n'en étaient plus qu'à trois lieues. La position que nous occupions n'était pas assez avantageuse pour oser les y attendre. On travailla tout de suite à enlever de Pondichéri pour transporter à Gondelour les malades et tout ce que nous avions dans les magasins. Il n'eût pas été prudent d'y laisser quelque chose, car on nous dit que les Anglais avaient le projet de venir piller et saccager Pondichéri.

Le 24, nous apprîmes que le nabab venait d'enlever aux Anglais un convoi de 6 000 hommes. Le même jour, l'escadre anglaise sortie de Trinquemalay parut à la côte. M. de Suffren aussitôt rappela le *Vengeur* et l'*Artésien* qu'il avait envoyés à Pondichéri charger une provision de biscuits. Il prit dans l'armée, pour mettre dessus ses vaisseaux, un détachement de 450 hommes dont notre régiment fournit 175 hommes et 5 officiers. Le 1er juillet, lundi, il donna ordre à l'escadre de se tenir prête à partir, et appareilla le 2 au soir. Le 3, il eut une affaire avec les Anglais, le 6 juillet, à Nagapatan, où il fut fort maltraité. Il eut un vaisseau, le *Brillant*, démâté de son grand mât, et quatre de leurs mâts de hune, tous fort endommagés dans leurs agrès, 800 hommes hors de combat, dix officiers tués, quinze de blessés, et un vaisseau, le *Sévère*, amené, mais repris. Il est vrai qu'il avait été bien mal secondé par quatre de ses capitaines de vaisseau qui n'avaient presque pas donné du tout; aussi en fit-il une justice bien exemplaire à son arrivée à Gondelour. MM. de Forbin, de Maureville, de Bouvet et de Syllart, les quatre capitaines de vaisseau qui s'étaient toujours mal conduits, mais surtout dans cette dernière affaire, ainsi que quelques jeunes officiers qui avaient fait la poule, furent démontés et renvoyés. Les Anglais, lorsqu'ils apprirent la nouvelle, ne purent s'empêcher de rendre justice à M. de Suffren.

Le nabab avec toute son armée était venu camper à une

lieue et demie de nous. Il avait envie de voir M. de Suffren, qu'il estimait beaucoup, et tous ses capitaines de vaisseaux. Comme il devait tenir conseil avec eux, ainsi qu'avec les principaux officiers de notre armée, il leur donna à tous rendez-vous à son *durbar*, où il y eut conférence pendant cinq jours. Le nabab, depuis quelque temps sollicité par ses généraux d'une part et les Anglais de l'autre, devait faire sa paix avec ceux-ci et repasser les montagnes pour s'en retourner dans son pays. Mais il n'avait pas voulu le faire sans nous en prévenir, et c'est dans cette intention qu'il avait mandé les généraux français. Nous avions une vilaine perspective. Si le nabab se retirait, nous restions à la merci des Anglais.

Sur ces entrefaites, un bougre expédié de l'île de Ceylan arriva à Gondelour et annonça que M. de Bussy venait d'être envoyé par la Cour de France dans l'Inde, pour y commander toutes les troupes de terre et de mer; qu'il amenait avec lui dix vaisseaux de guerre et un convoi très considérable, chargé de munitions de guerre de toute espèce, portant dix mille hommes de troupes d'infanterie, six cents dragons, et deux bataillons d'artillerie, avec des sommes d'argent très considérables pour payer cette armée et lever des troupes encore dans l'Inde. Ce petit bâtiment apportait aussi un ambassadeur de la Cour de France auprès du nabab, et des cadeaux pour lui, ce qui le flatta beaucoup. Ces nouvelles arrivèrent fort à propos pour faire changer les résolutions du prince indien. Dès lors, il parut s'affectionner à nous plus que jamais. Il donna de l'argent pour faire le payement de notre armée, rendit les vivres qu'il avait commencé à nous retirer et délibéra avec nos généraux sur les opérations de guerre qui devaient être exécutées de concert. Il combla M. de Suffren de marques d'amitié et le fit manger avec lui, ce qui est un honneur qu'il n'accorde pas même à son fils, ni à son premier ministre. Il lui fit aussi des présents très considérables, ainsi qu'à tous les capitaines des vaisseaux et aux principaux officiers de notre armée.

M. de Suffren, d'après les nouvelles qu'il venait de recevoir, fit presser l'ouvrage à Gondelour et le regréement de ses vaisseaux afin d'être prêt à appareiller au premier jour, pour aller au-devant du convoi qui lui était annoncé. Il embarqua sur ses vaisseaux 150 hommes de nos troupes, avec 100 hommes d'ar-

tillerie, 50 canons et notre ingénieur en chef; après quoi, il mit à la voile, le 1er août, jeudi, et fit route pour le Sud.

M. du Chemin depuis longtemps était malade et il ne croyait point sa maladie dangereuse. Mais les médecins connaissaient bien son état et tout le monde là-dessus, excepté le général lui-même, savait bien à quoi s'en tenir. Enfin, le 11 août, la gangrène se mit dans son corps, et le 12 il mourut. On lui rendit les honneurs funèbres et on l'enterra avec toute la pompe due à son grade. Il ne fut regretté de personne, car il s'était fait généralement détester depuis qu'il était général. Il ne s'était jamais inquiété de sa troupe et avait toujours été occupé de ses intérêts particuliers auxquels il avait tout sacrifié, jusqu'à l'honneur de la nation. Nous le vîmes tous avec plaisir remplacé par M. le comte d'Hoffelizer notre colonel, que nous estimions.

*
* *

Les Anglais à Madras, voulant profiter de l'éloignement du nabab, avaient formé le projet de venir nous assiéger à Gondelour par terre et par mer; au moyen des signaux convenus, leur escadre devait paraître devant la place au même instant que l'armée de terre y arriverait. Rien ne fut négligé pour cette opération, et l'on s'y employa avec toute l'activité possible. Le succès paraissait assuré. Touts les arrangements pris, et toutes les dispositions faites, l'escadre anglaise mit à la voile, et le 29 août, le général Contre sortit de Madras pour marcher sur nous avec 14 000 sipayes, 1 600 blancs, 3 000 hommes de cavalerie, 40 pièces de canon, des mortiers, des bombes, avec tout l'attirail d'un siège, et des vivres, mais pour quinze jours seulement, parce qu'ils devaient en recevoir de leur escadre.

Aussitôt l'on travailla avec toute l'activité possible aux fortifications de Gondelour et d'un ilôt qui en défend l'approche. On fit rentrer toute notre artillerie dans la place; on en garnit le fort et tous les bastions. Sous six jours, tout fut prêt. On établit des magasins, et le nabab pourvut à la subsistance des troupes en faisant passer pour un mois de vivres; la garnison augmentait de jour en jour et se trouva monter à 10 000 hommes dont 1 200 blancs, 300 Cafres, 2 200 sipayes

Français, 800 Hollandais, 2 000 piadas, 1 500 sipayes hollandais et 2 000 sipayes de Badeyi.

Mais un événement changea totalement la face des choses.

M. de Suffren venait de prendre aux Anglais le port de Trinquemalay, le 30 août. L'escadre anglaise s'était avancée pour secourir cette place, mais elle avait paru deux jours trop tard. M. de Suffren, aussitôt qu'il l'aperçut, mit à la voile, la poursuivit et la combattit le 2 septembre avec seulement deux de ses vaisseaux, mais avec tant d'avantage que les Anglais, après avoir été bien battus, furent obligés d'abandonner le combat et de se retirer à Madras sans être en état de rien entreprendre sur Gondelour et sans pouvoir même débarquer les munitions de guerre et de bouche qu'ils avaient pour leur armée de terre. Celle-ci se trouvait alors hors d'état de rien faire toute seule, d'ailleurs prête à manquer de vivres et à la veille d'être attaquée en même temps par le nabab et toute son armée d'un côté, et de l'autre par l'armée française et 18 000 hommes des troupes de Tippou-Sahib qui arrivaient du Sud pour se joindre à nous. Les Anglais, dans ces conjonctures, se virent obligés de quitter Pondichéry après en avoir enlevé tout ce qu'ils purent de vivres et de renoncer à leur entreprise sur Gondelour. Le 11 au soir, ils partirent précipitamment et firent route pour retourner à Madras. Le nabab envoya sa cavalerie pour les harceler.

Le 14, nous reçûmes des nouvelles de M. de Suffren et nous apprîmes que le *Héros* et l'*Illustre* avaient été démâtés dans le dernier combat et que le *Lorient* de 74 canons avait touché à l'entrée de Trinquemalay et était coulé. On sauva heureusement l'équipage et tous les canons, qui servirent au remplacement de ce qui manquait sur les autres vaisseaux. L'escadre anglaise avait eu trois vaisseaux démâtés et 8 ou 900 hommes tués ou blessés. Elle arriva à Madras au moment où la disette commençait à s'y faire sentir, et la rentrée de l'armée de terre, quelques jours après, ne contribua pas peu à l'augmenter considérablement.

Nous avions perdu à Gondelour le 7, M. de la Chassagne, capitaine au régiment d'Austrasie; il était mon capitaine; à peine avions-nous su qu'il était malade, et lui-même à peine s'en était-il aperçu. Voilà comment on meurt dans ce pays.

On a l'air de bien se porter ou de n'être incommodé que d'une légère indisposition, et il s'est formé dans quelque partie du corps un abcès qui ne se découvre que lorsqu'il n'y a plus de remède et qui donne à peine le temps aux médecins de déclarer que le malade n'a plus que quinze ou vingt heures à vivre.

Le 18, il nous arriva quinze soldats de notre armée qui, ayant été faits prisonniers, s'étaient engagés au service des Anglais pour avoir plus de facilités de s'échapper et de venir nous rejoindre. Cependant notre armée manquait d'argent; depuis longtemps la troupe n'était pas payée, et l'on devait encore tous les ouvrages qui venaient d'être faits à Gondelour. Le nabab nous avait déjà fourni plusieurs fois des sommes très considérables et ne se souciait plus de rien nous prêter, attendu que, depuis vingt-cinq ou trente ans, il avait avancé plusieurs millions dont il avait encore tous les bons que la Cour de France n'avait jamais voulu lui payer. M. de Boissieux, major de notre régiment, lui ayant été député pour cet objet, en obtint, mais avec beaucoup de peine, un sac de roupies, et c'est ainsi que s'est faite la campagne de 1782 dans l'Inde : nous avons toujours été à la solde du nabab directement, et à ses ordres indirectement. Voilà comme un mauvais général compromet l'honneur de sa nation. M. du Chemin est mort; mais il a vécu, malheureusement pour notre réputation dans l'Inde.

Le 28 septembre, je reçus une lettre de ma famille par un bougre expédié de M. de Suffren à Gondelour pour y annoncer son arrivée prochaine et faire préparer des rafraîchissements et des vivres pour l'escadre qui y arriva effectivement le vendredi suivant, 4 octobre.

Tout le monde fut on ne peut pas plus étonné d'apprendre le récit et les particularités du dernier combat de M. de Suffren. Le brave général soutint, lui seul, le combat, contre toute l'escadre anglaise, pendant une heure et demie, après avoir essuyé un feu continuel de tous les vaisseaux ennemis, étant démâté de tous ses mâts, entièrement dégréé et ayant le tiers de son équipage hors de combat. L'*Illustre* vint à son secours et fit tous ses efforts pour le dégager. M. de Suffren ordonna au capitaine de se retirer et lui dit au porte-voix que puisqu'il

était trahi et qu'on l'abandonnait ainsi, il valait mieux qu'il périt seul que de faire périr avec lui l'*Illustre*; mais celui-ci lui ayant répondu qu'il se ferait plutôt couler que de le quitter, ils continuèrent à se battre tous les deux et, au dépit des Jean foutres et des traîtres, ils furent assez heureux pour faire tant de mal aux Anglais et les endommager si fort qu'ils furent obligés d'abandonner le combat et de fuir à toutes voiles. On rapporte que, sur la fin du combat, un officier étant venu sur le gaillard rendre compte à M. de Suffren qu'il n'y avait plus de boulets, celui-ci lui dit hautement que cela n'était pas vrai, et en même temps descendit aux batteries pour ordonner que l'on tirât à poudre. Le lendemain du combat, M. de Tromelin, le second de l'escadre, vint voir le général et lui témoigna le chagrin qu'il avait eu de ce que sa manœuvre ne lui avait pas réussi : « Je le sais, monsieur, répondit M. de Suffren : il est vrai, votre manœuvre ne vous a point réussi, car je ne suis ni pris, ni tué, ni coulé. » Cette réponse fit voir que M. de Suffren était instruit de la cabale tramée contre lui, ainsi que de la basse trahison qui venait d'éclater; il déconcerta tellement les capitaines de vaisseaux que quelques-uns, dans la crainte d'être traités comme l'avaient été tout récemment ceux qui n'avaient pas fait leur devoir dans le combat du 6 juillet, demandèrent un congé pour aller à l'Ile de France. Il semblait que l'on conspirât de toute manière contre la gloire de M. de Suffren. Les capitaines, non seulement évitaient de se battre, mais encore laissaient périr leurs vaisseaux : c'est ainsi que l'on venait de perdre tout récemment le *Lorient* de 74 canons. Le jour que l'escadre française arriva à Gondelour, le *Bisarre* de 54, s'échoua également et fut coulé. Heureusement que ses mâts purent servir, car on en avait grand besoin. Les uns attribuèrent les pertes de ces deux vaisseaux à la négligence des officiers de quart; quelques autres, peut-être trop mal intentionnés, à un fait exprès.

M. de Suffren, quoique plus faible de deux vaisseaux, ne changea point ses résolutions. Il débarqua tous les détachements de nos troupes de terre, qu'il avait à ses différents bords, et mit à la voile le 15 octobre, pour retourner chercher l'ennemi, de la vue duquel il ne pouvait se passer plus d'un mois sans mélancolie.

Si nous eûmes des malheurs, les Anglais de leur côté n'en furent pas à l'abri : le 15 de ce mois, ils essuyèrent un coup de vent des plus violents. De trois cents voiles qui se trouvaient le 14 dans la rade de Madras, il en était resté à peine cinquante. Ils perdirent dans ce funeste événement un prodigieux convoi de vivres, que l'on avait pas encore eu le temps de décharger. Une perte de six mois de vivres pour Madras et l'armée anglaise était d'autant plus malheureuse qu'elle arrivait dans un moment de crise où une disette générale commençait à se faire sentir depuis quelque temps. 1500 hommes de troupes réglées, dont 1000 Hanovriens, et plusieurs bâtiments de transport, arrivés d'Europe quelques jours après, contribuèrent un peu à relever le découragement et l'abattement des Anglais : mais cela ne les empêcha pas de faire sortir de Madras toutes les bouches inutiles ainsi que tous les habitants qui n'avaient pas leurs provisions faites pour sept à huit mois, non plus que d'en enlever tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour le transporter dans le Bengale et le soustraire aux Français qu'ils croyaient déjà voir les maîtres de la ville.

Cependant le nabab depuis quelque temps était malade. Il avait appelé auprès de lui tous les médecins et chirurgiens indiens et étrangers. Mais tout cela fut inutile ; son arrêt était prononcé. Le 8 décembre il mourut.

C'est ici un événement des plus remarquables : qu'on lise l'histoire de l'Inde, on n'y verra jamais l'héritier d'une couronne, même le plus légitime, succéder sans troubles et sans guerres. Ici nous voyons Tippou-Sahib succéder à son père, à un usurpateur, aussi tranquillement que Louis XVI avait succédé à Louis XV, et cela dans un temps où le défunt, qui était l'homme de sa nation qui avait le plus de tête et qui était le mieux entendu dans les affaires politiques, avait toutes les peines de se faire suivre de son armée et d'y entretenir la discipline.

Les Anglais étaient partis de Madras pour joindre l'armée ennemie avant que nous y eussions été réunis ; ils auraient trouvé presque tout le *durbar* disposé en leur faveur, ou au moins plusieurs chefs qui se seraient joints à eux avec leurs troupes. Ainsi, après avoir fait leur paix avec les Indiens ou au moins les avoir désunis, ils seraient venus nous attaquer avec

toutes leurs forces, et nous y eussions vraisemblablement succombé. Mais tout a été bien différent. Les Anglais n'ont pas remué, et aussitôt que le nabab a été mort, deux principaux chefs, tous dévoués à Tippou ont fait proclamer le successeur absent et arrêter ceux des généraux qui étaient soupçonnés d'entretenir des liaisons avec les Anglais. On a continué tout à l'armée sur le même pied, et l'on a donné avis du tout à Tippou-Sahib, qui après avoir laissé le commandement de ses troupes, est parti sur-le-champ avec une légère escorte et s'est avancé à grands pas pour s'emparer de la succession de son père.

Le 1er janvier 1783, M. de Cocigni, lieutenant-colonel du régiment de l'Isle de France fut envoyé en ambassade pour assister à la réception de ce prince, lui offrir nos services et lui demander la continuation de l'alliance et des traités faits avec son père. Sur la nouvelle que les Anglais étaient sortis de Madras et marchaient sur nous, nous fîmes la jonction de toutes les forces de nos alliés avec les nôtres et marchâmes droit à l'ennemi. Le 9, nous n'en étions qu'à cinq lieues, et l'on se disposait à aller le lendemain l'attaquer. Mais lord Stuart, général de l'armée anglaise, ne se sentant pas en état de se mesurer avec nous, s'était replié sur Pondamalay d'où il partit trois jours après pour rentrer à Madras avec ses convois. Alors nous résolûmes de faire le siège de Vandavachi; mais M. d'Hoffelizer ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût reçu de l'argent du nabab pour payer à ses troupes tout ce qui leur était dû de l'année précédente. Il l'obtint, mais ce ne fut pas sans peine.

Le 13 au matin nous marchâmes sur les Anglais. Nous devions passer entre deux montagnes pour attaquer l'ennemi. Nous débouchions dans ce passage, lorsque des batteries que les Anglais y avaient placées, se démasquèrent. Aussitôt nous arrêtâmes notre marche et nous nous portâmes en arrière pour prendre une position. Sur le champ nous nous mîmes en ligne, et nous lui présentâmes la bataille.

Les Anglais avaient pour le moins autant d'Européens que nous; du reste leur armée était beaucoup moins considérable que la nôtre, puisqu'ils n'avaient guère en tout que 13 ou 14 000 hommes; mais aussi leurs troupes noires valaient infiniment mieux que les nôtres.

Le lendemain 14, à la pointe du jour, les Anglais se mirent en marche; nous crûmes que c'était pour nous attaquer, et nous nous disposâmes au combat. Le nabab, après avoir parcouru deux fois tout le front de son armée, s'arrêta sur une petite éminence d'où il put voir les mouvements de l'ennemi et la disposition de ses troupes. Là, ce qui est assez rare aux princes indiens, il se laissa approcher de fort près, nous salua tous l'un après l'autre et nous admit en sa conversation. Pieds et mi-jambes nus comme les autres, on ne le distinguait que par le violet de sa toque et un superbe diamant qu'il avait au col. Nous admirions surtout en lui le ton simple et affable avec lequel il parlait à tout le monde, l'air aisé et plein d'assurance avec lequel il pourvoyait aux événements et répondait aux nouvelles, enfin la précision et la promptitude avec lesquelles il donnait ses ordres.

Nous fûmes on ne peut pas plus étonnés lorsqu'à huit heures du matin nous apprîmes que les Anglais avaient pris la fuite. Ils avaient su mettre entre eux et nous des marais impraticables et des chemins inacessibles à l'artillerie, de sorte que nous ne pûmes attaquer que leur arrière-garde. On ne leur détruisit que fort peu de monde : on leur prit une pièce de canon, quelques équipages et 25 prisonniers.

Quelque temps après, le prince indien déclara au général français que sa présence était absolument nécessaire dans son pays et qu'il était décidé à y passer; en conséquence il évacua promptement et fit sauter une partie de ses places, laissa à M. d'Hoffelizer 13000 hommes pour lui défendre celles qu'il avait gardées, et partit le mercredi 5 mars faire rentrer ses sujets dans le devoir. Il se flattait d'en venir aisément à bout, et en partant il jura au comte d'Hoffelizer que dans trois mois il serait de retour à la côte de Coromandel.

Depuis six mois, M. de Bussi était attendu à la côte. Depuis six mois on voyait avec regret s'échapper les circonstances les plus favorables pour faire la loi aux Anglais, peut-être pour les chasser du pays. Depuis le départ de l'escadre anglaise, M. de Suffren était possesseur de la mer; le plus petit bâtiment français pouvait naviguer en sûreté. Par terre, les Anglais manquaient de vivres et d'argent; leurs communications étaient coupées, leurs places étaient assiégées ou investies, le nabab

était maître de la campagne et couvrait le pays de ses nombreuses troupes. En faisant aux Anglais la guerre pour lui, il la faisait aussi pour nous, et s'il avait été secondé de 3 ou 4000 blancs, il aurait tout entrepris et eût vraisemblablement réussi en tout. C'était alors que M. de Bussi devait arriver. Mais point du tout. Ce fut après que le nabab eut repassé dans son pays avec presque toutes ses troupes, ce fut après que les Anglais eurent ravitaillé leurs places, lorsqu'ils étaient à la vieille de recevoir une escadre de dix-sept vaisseaux de ligne et un renfort de troupes, lorsqu'il n'y avait plus rien à faire, le 14 mars, que M. de Bussi parut enfin.

Le 24, M. d'Hoffelizer reçut ordre de se rendre à Gondelour, et de faire rapprocher son armée de la côte. J'allai à Pondichéri rétablir ma santé. Depuis deux mois, j'étais malade, et je fus six semaines à me guérir.

Le vendredi, 9 mai, les dix-huit vaisseaux de ligne anglais avec leur frégate passèrent à vue et rangèrent la terre de très près. Quelqu'uns même mouillèrent le soir vis-à-vis Gondelour. Ils se trouvèrent on ne peut plus à propos pour être témoins d'une salve de 21 coups de canon, que l'on tira ce soir là même en réjouissance de la prise de Nangar, le boulevard du pays, par le nabab et les troupes françaises.

Cependant les Anglais s'avançaient toujours et faisaient tous les préparatifs nécessaires pour venir nous attaquer. Nous avions une excellente position, retranchés sur des dunes à un quart de lieue de chemins impraticables, en deçà d'une rivière qu'ils eussent été obligés de passer pour venir nous attaquer. Les ennemis, voyant qu'il leur était impossible de nous combattre avec un aussi grand désavantage, essayèrent de nous tourner; mais, aussitôt, nous fîmes un mouvement par notre gauche pour changer de direction et prolonger notre ligne le long des dunes, toujours parallèlement et faisant face au passage de la rivière qui faisait un cercle dans cet endroit-là. Aussitôt que nous fûmes campés, l'on travailla à faire un abatis pour servir de retranchement.

Comme les deux armées étaient on ne peut pas plus près l'une de l'autre, il y eut de temps en temps quelques fusillades et de légères escarmouches qui étaient presque toujours à notre avantage. On travaillait à force de part et d'autre, on se

retranchait et l'on construisait des batteries. Nous nous attendions tous les jours à être attaqués et nous étions surpris que les Anglais tardassent tant à le faire, mais ils attendaient pour cela du renfort de leur escadre, et ils en reçurent effectivement 1500 hommes le 12 au soir.

L'ennemi alors commença à faire jouer les batteries. Nous étions foudroyés par un feu vif et soutenu. Nous perdions considérablement de monde, les pièces de campagne que nous avions avec nous étaient presque toutes démontées, plusieurs caissons de sautés, la plus grande partie des canonniers tués. Malgré tout cela on ne se découragea point. Les officiers et les soldats montrèrent la plus grande bravoure. On remonta les pièces, on en amena d'autres, les soldats remplacèrent les canonniers, et l'on tira à mitraille avec tant d'activité et de justesse qu'au bout de trois heures et demie de canonnade, nous fîmes taire la plupart des feux de l'ennemi. Les Anglais firent alors leurs dispositions pour attaquer notre camp. Nous fûmes donc obligés d'abandonner nos pièces, n'ayant plus de bœufs pour les traîner. A dix heures un quart, l'ennemi déboucha sur quatre colonnes. Nous le chargeâmes alors, le sabre à la main et la bayonnette au bout du fusil; nous en fîmes le plus horrible carnage, et nous en poursuivîmes les restes jusqu'aux batteries dont nous nous emparâmes. Le soldat animé et ne pouvant retenir son courage ou plutôt sa rage s'avançait toujours, égorgeant tout ce qu'il rencontrait, sans regarder derrière lui. Mais M. de Boissieux, voyant que nous étions exténués de chaleur et de fatigue, que nous étions considérablement affaiblis par la grande quantité de tués, de blessés et de gens occupés à conduire les blessés et les prisonniers, fit battre la retraite et nous reconduisit victorieux, à nos retranchements, par-dessus les tas de morts et de mourants dont la plaine était jonchée.

On fit venir de l'arach et du biscuit pour les soldats qui mangèrent sur le champ de bataille, du pain et du vin pour les officiers. Jamais je n'avais mangé de si bon appétit. Une blessure que j'avais eue à la jambe, pendant la charge, les boulets et les balles, qui sifflaient continuellement à nos oreilles et qui tuaient sans cesse du monde à nos côtés, ne me distrayaient pas un instant de mon repas, tout frugal qu'il

fût, et ne m'empêchèrent pas ensuite de dormir bien profondément jusqu'à six heures.

Je ne dois pas omettre ici une belle anecdote bien flatteuse pour le nommé Mayer, sergent d'artillerie. Tous ses officiers étant tués ou hors de combat, il se trouvait commandant d'une batterie dont les Anglais s'emparèrent. Tant qu'il lui resta quatre hommes, il ne discontinua pas de tirer. Il ne restait plus que lui, et les ennemis mettaient déjà la main sur la bouche d'une pièce qui venait d'être chargée : il eut le courage et la présence d'esprit d'y mettre encore le feu et de jeter ensuite avant de se retirer le boute-feu au visage de l'officier anglais qui entrait à la tête de sa troupe dans le retranchement.

Tel fut le fruit de cette malheureuse journée. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Nous avions repoussé les Anglais partout, nous leur avions tué quatre fois plus de monde que nous en avions perdu. A bien dire, les troupes françaises furent victorieuses, et leur général fut vaincu.

Après la bataille, M. de Bussi jugea à propos de nous faire rentrer dans Gondelour. En conséquence, on y fit filer pendant la nuit nos obusiers, nos grosses pièces d'artillerie et toutes celles de campagne que l'on put aller reprendre sur le champ de bataille, et nous rentrâmes ensuite nous-mêmes dans la place le lendemain à six heures du matin.

Nous jetions, en rentrant à Gondelour, nos regards vers la mer. Nous cherchions si nous ne découvririons point notre escadre. C'était M. de Suffren qu'il nous fallait : c'était un sauveur que nous attendions. Il l'avait déjà été et devait l'être encore. Il parut effectivement le 15 au soir, ce digne général, et mouilla devant Gondelour le 17. Nous lui fournîmes 950 hommes de l'armée et, aussitôt après avoir reçu ce renfort, il remit à la voile et partit pour aller chercher l'ennemi qu'il trouva le 18. Les deux armées furent en présence deux jours, et le 20 elles se battirent. M. de Suffren n'avait que 15 vaisseaux ; les Anglais en avaient 18 : malgré cet avantage, ils furent complètement battus et obligés de se retirer à Madras, après avoir perdu considérablement de monde, avec la plupart de leurs vaisseaux entièrement dégréés, M. de Suffren étant rentré à Gondelour le 23 vint au gou-

vernement. On le salua de 21 coups de canon : l'empressement et la joie avec lesquels on venait le voir et le complimenter, la grande affluence du monde qu'il trouvait sur son passage, les acclamations continuelles des soldats et du peuple furent pour lui des marques bien sensibles et des témoignages bien authentiques de la gloire dont il venait de se couvrir, et du service important qu'il venait de nous rendre. Je serais au désespoir d'être Français et j'en abhorrerais jusqu'au nom, si l'on devait en France ne pas rendre justice au mérite de M. de Suffren et ne pas reconnaître les services qu'il a rendus à la nation aux Indes.

Cependant l'armée anglaise faisait ses dispositions pour le siège de Gondelour. Elle travaillait, nuit et jour, à établir ses batteries et à placer ses mortiers pour ouvrir la tranchée et nous accabler de bombes. De notre côté, on n'était point dans l'inaction. On tirait sans cesse sur leurs travailleurs et sur tout ce qui paraissait. Nos ingénieurs et tous les ouvriers que l'on pouvait trouver étaient occupés à rétablir les fortifications de la place et à en faire de nouvelles. Il se faisait aussi quelques sorties de temps en temps. Je fus de deux en qualité de postiche aux grenadiers, place à laquelle je fus nommé le lendemain de la bataille.

Cependant les Anglais, quoique dépourvus du secours de leur escadre, avaient ouvert la tranchée et commençaient à pousser vivement le siège, lorsque le 30, au soir, la *Médée*, frégate anglaise, vint à Gondelour sous pavillon parlementaire nous annonçer la paix. Cette heureuse nouvelle répandit dans les deux armées une joie universelle : de part et d'autre, on était également harassé de fatigues et las de faire la guerre. Mais, pour moi surtout, quelle nouvelle! Ah! grands dieux, quelle joie! quelle mémorable époque! ah! que le souvenir m'en sera agréable toute la vie! Depuis trois ans et demi que j'étais expatrié, j'avais eu continuellement à combattre le climat et l'ennui, la fatigue et la faiblesse de mes yeux et de mon tempérament. Pendant ce long espace, sans avoir jamais joui un seul instant d'un vrai plaisir ou d'une vraie satisfaction, j'avais été alternativement en butte à quelque nouvelle maladie ou quelque nouveau chagrin, et je me voyais alors au moment de retourner en ma patrie et d'échanger par

là des jours malheureux contre une vie tranquille et agréable, que je me flattais d'y retrouver.

Le jeudi, 3 juillet, M. de Bussi envoya en ambassade à Madras M. de Launay, pour convenir sur l'échange des prisonniers, sur la manière dont on devait se conduire vis-à-vis du nabab et pour prendre tous les arrangements convenables par rapport à la paix.

Les généraux des deux armées convinrent d'abord d'une suspension d'armes. En conséquence, les hostilités cessèrent de part et d'autre, et même les deux partis eurent la liberté de communiquer du camp à la ville, d'avoir des entrevues, de se faire des visites réciproques et d'acheter l'un auprès de l'autre ce dont on avait besoin.

Nous fîmes passer à l'armée anglaise des vivres, dont elle avait grand besoin, et nous lui vendîmes presque tous nos équipages de campagne. Le 14, le général Stuart vint avec une douzaine d'officiers anglais dîner au gouvernement de Gondelour où il fut très fêté. On lui rendit les honneurs militaires. Les grenadiers et chasseurs d'Austrasie prirent les armes et se rangèrent en haie sur son passage. Il fut salué de la terre et de la mer; après le dîner, il alla voir M. de Suffren à son bord et s'embarqua ensuite pour Madras.

Ce fut alors que las de vivre dans l'Inde et ne pouvant plus m'y sentir, vu que j'y étais continuellement malade, que j'y avais tout à combattre, et que j'y dépérissais tous les jours, je me hasardai à demander un congé pour aller rétablir ma santé à l'Ile de France, bien décidé si je ne l'obtenais pas à donner ma démission. Je fus plus heureux que je m'y étais attendu, et le 7 octobre, mardi, j'obtins le congé que j'avais demandé. Dès le lendemain, je me rendis à Pondichéri où je devais m'embarquer.

Telle fut la fin de ma campagne de l'Inde, et en même temps la fin des peines et des désagréments que j'y avais eus, des dangers et des maladies de toutes sortes que j'y avais eus à combattre, mais heureusement, m'en voilà dehors, et je dis sincèrement que j'aimerais mieux être le dernier paysan de mon village que de vivre roi dans cette partie du monde.

* * *

Le lundi, 13 octobre, nous appareillâmes à une heure du matin. Nous eûmes jusqu'à l'Ile de France une superbe traversée : aucun calme, point de contrariétés, toujours forte et bonne brise.

Le 5 décembre, à onze heures du matin, nous découvrîmes l'Ile de France. La nuit, au clair de la lune, nous passâmes entre les îlots qui l'entourent, et le lendemain, à huit heures du matin, nous vînmes mouiller dans la rade aux pavillons. Notre traversée avait été superbe, et d'autant plus agréable que nous avions eu pour compagnes de voyage deux jeunes demoiselles avec lesquelles nous nous sommes fort divertis, et qui ont dû nous trouver grands maîtres à l'école des femmes, car nous nous sommes étudiés à ne leur rien laisser ignorer et à les amener par degrés au plus haut point de perfection dans l'art de s'instruire. Il faut bien, disions-nous, donner un peu d'éducation à ces petits enfants...

J'appris en arrivant que M. de Suffren était parti de ce port depuis quinze jours, après avoir été fêté partout et à l'envi. On accourait en foule pour le voir, sa présence excitait partout les plus vives allégresses et des cris de joie. L'amour et l'estime que ressentaient pour lui les poètes de la colonie et de celle de Bourbon excitèrent aussi leur verve. On vit paraître beaucoup de pièces de vers à sa louange : il n'y avait aucun repas qui ne fût terminé par une chanson à son honneur et par une santé générale qu'on lui portait. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui ne voulurent lui faire voir leurs sentiments. Elles s'empressaient à le bien accueillir, et elles lui donnèrent un bal où elles furent toutes habillées avec des ajustements à la Suffren.

J'avais une envie démesurée de repasser en France. Je voulus d'abord m'assurer, pour être en règle auprès de mon corps, d'un certificat des médecins par lequel ceux-ci déclaraient qu'il m'était absolument nécessaire d'aller en France pour rétablir ma santé ; après quoi, le vendredi 2 janvier 1784, je demandai un congé et ensuite un ordre d'embarquement à bord du *Flamand*, vaisseau de ligne, commandé par M. le

marquis de Saint-Félix. Ayant obtenu l'un et l'autre, je me disposai à partir.

Le 10 janvier, après midi, M. le marquis de Saint-Félix, notre capitaine, vint à bord, avec sa femme et sa mère qu'il emmenait en France. Nous nous flattions que ces dames contribueraient à nous rendre la traversée plus agréable. Madame de Saint-Félix était jeune et jolie, et d'ailleurs d'un excellent caractère. Mais nous la plaignions d'avance, et nous nous attendions à la voir bien souffrir, parce qu'elle n'avait jamais été embarquée et que, d'ailleurs, elle était grosse de deux mois. Elle souffrit effectivement beaucoup les quinze premiers jours, tant de la maladie de mer que de sa grossesse. Mais à la fin elle alla mieux et devint la mieux portante et la plus gaie.

Les vents nous favorisèrent et en peu de jours nous doublâmes l'île de Madagascar et traversâmes le fameux canal de Mosambique, si redouté des marins à cause des orages fréquents que l'on y essuie, et des grosses mers que l'on y trouve. Nous le passâmes heureusement jusqu'au 30 du mois que nous reçûmes un coup de vent qui nous fatigua beaucoup ainsi que notre mâture qui était chancelante.

Le dimanche 1er février nous découvrîmes la terre du continent de l'Afrique.

Un bon coup de vent du sud-est, que les marins appellent brise carabinée, nous porta à 3 lieues de la rade du Cap de Bonne-Espérance. Nous nous flattions de pouvoir y dîner ce jour-là même, mais le vent tout à coup nous manqua et nous restâmes en calme toute la journée sans pouvoir avancer ni gagner au large, bien heureux de n'être pas tombés sur les rochers et les récifs vers lesquels nous étions attirés par le courant, et nous ne pûmes nous en garantir qu'en mettant les canots à la mer qui, à force de rames, vinrent à bout d'éviter le vaisseau.

Las de lutter contre les aquilons déchaînés et désespérant de pouvoir jamais retourner au Cap, dégréés comme nous l'étions, nous fîmes route sur le soir pour Sainte-Hélène. Cette île, qui est à 550 lieues du Cap et à 160 lieues de la côte d'Afrique, appartient aux Anglais. Comme nous étions en paix avec eux, nous espérions en y relâchant d'y trouver les secours dont nous avions besoin. Nous fûmes très bien servis

par les vents de sud-est qui ne nous quittèrent point. En outre du vent, les courants nous conduisirent à Sainte-Hélène un jour et demi plus tôt que nous comptions y arriver. L'aspect de cette île est affreux : elle n'offre que des montagnes arides et des terres brûlées.

Le lundi matin 1er février, j'allai à terre avec le capitaine et deux officiers du vaisseau. Nous fûmes rendre visite à lord Corneille (petit neveu du fameux auteur), gouverneur de cette île, à M. Grinn, commandant des troupes, aux chefs du Conseil, et au ministre, qui est en grande considération chez les Anglais, et qui, par parenthèse, avait une très jolie femme. Nous fûmes fort étonnés de voir la plupart de ces messieurs parler français, ce qui nous mit fort à notre aise, parce qu'aucun de nous ne savait parler anglais. Nous fûmes on ne peut pas mieux reçus, et on nous accorda tout ce que nous demandâmes et qu'il fut possible de nous donner. Nous dinâmes ce jour-là chez le gouverneur. Nous y fûmes servis avec somptuosité, magnificence, et la propreté la plus recherchée. Le repas fut très gai, et surtout on nous fit beaucoup boire, mais les plus excellents vins de toutes sortes. Ce qui nous gênait un peu, c'est qu'il fallait porter la santé chaque fois que l'on buvait, et souvent boire tous de ce qui était dans la même tasse, à la ronde, les uns après les autres, à la façon des Anglais.

Nos dames qui étaient restées à bord descendirent le lendemain matin, et vinrent se joindre à nous pour participer à l'accueil que l'on nous fit. Dès lors, ce ne fut que fête partout. On accourait des habitations pour nous voir. Nous nous rendions continuellement des visites de part et d'autre. C'était à qui pourrait nous donner à dîner ou à souper. Ce n'était point des repas ordinaires que l'on nous donnait, c'étaient des festins les plus magnifiques qui se terminaient ordinairement par un essor de gaîté vive et assez libre, par les plus grands témoignages de cordialité, par des chants et des danses. Nous crûmes ne pouvoir mieux répondre aux honnêtetés dont nous avions été comblés partout qu'en donnant nous-mêmes à notre tour une fête à toute la colonie. Notre capitaine ayant refusé, pour je ne sais quel motif, de s'en faire honneur, cinq officiers du vaisseau et moi l'entreprîmes à nos frais.

Nous la donnâmes le lundi 8. Toutes les femmes de la ville et des habitations y furent invitées avec tous les officiers du roi et de la Compagnie. L'ouverture du bal se fit à cinq heures, aux bougies, par un menuet à quatre, composé de lady Corneille avec M. le marquis de Saint-Félix, et de madame de Saint-Félix avec lord Corneille. Les contredanses à l'anglaise, de quarante personnes à la fois, hommes et femmes, vinrent ensuite et durèrent sans interruption jusqu'à dix heures que l'on servit un festin somptueux, où régna la plus grande gaîté, accompagnée de musique et de chansons badines que les dames tour à tour et les cavaliers chantèrent. Nous en avions composé une, à l'occasion de cette fête, qui reçut un applaudissement général. On retourna à une heure après minuit dans la salle du bal où l'on exécuta un charmant concert; après quoi, nous nous amusâmes quelque temps avec les demoiselles anglaises, qui sont ordinairement très libres et que nos vins étrangers et nos liqueurs avaient rendues on ne peut pas plus gaies et agréables. A deux heures et demie, la danse reprit et continua jusqu'à cinq que l'on se retira après un léger déjeuner. Nous reconduisîmes les femmes chez elles et nous nous réunîmes après, pour jouer des aubades sous leurs fenêtres jusqu'à six heures et demie que nous rentrâmes chez nous pour faire quelques poulets en adieu que nous envoyâmes chacun à notre déesse. Nous nous embarquâmes à neuf heures pour retourner à bord.

Lorsque tout fut disposé pour le départ, notre capitaine s'embarqua à onze heures, avec ses dames. Nous saluâmes, en appareillant, le pavillon anglais, et à trois heures et demie nous fûmes sous voile.

Nous fîmes route pour aller à l'île de l'Ascension faire une pêche de tortues. C'était alors qu'elles faisaient leurs pontes, et ce temps est le plus favorable pour en prendre abondamment. Vers la nuit nous envoyâmes trois canots dans les trois différentes anses de l'île pour attendre que les tortues montent au lever de la lune, qui est le moment qu'elles choisissent ordinairement pour venir faire sur le sable la ponte de leurs œufs. Elles les déposent assez loin de la mer pour que le flux ne les emporte pas, dans une étroite enceinte qu'elles ont un peu creusé avec leurs nageoires, et laissent au soleil le soin de

les faire éclore par ses rayons ardents. Aussitôt qu'on aperçoit les tortues sortir de l'eau, on les suit quelques pas, on s'approche d'elles par derrière, mais avec précaution pour ne pas s'exposer à être jeté par terre ou estropié d'un de leurs coups de pattes, on les renverse sur le dos avec un grand morceau de bois, et alors on est absolument maître d'elles parce qu'elles ne peuvent plus se retourner. On les laisse ainsi chavirées jusqu'au jour qu'on les embarque sur les chaloupes pour les emmener à bord où elles se conservent en vie quinze jours, un mois et quelquefois six semaines, moyennant seulement que l'on ait soin de les rafraîchir tous les jours avec de l'eau de mer qu'on leur jette par-dessus le corps sans avoir besoin de leur donner aucune espèce de nourriture. Il y en a qui pèsent jusqu'à cinq cents. On en fait d'excellents bouillons qui sont les meilleurs anti-scorbutiques que l'on connaisse. Leur chair, quand elle est cuite, ressemble assez à celle de bœuf et en a un peu le goût. La graisse en est verte. Leurs tripes et leur foie sont un manger assez délicat. La chair de leurs œufs est assez épaisse pour se couper au couteau.

Comme la lune était déjà un peu avancée, nous ne fîmes pas une pêche bien abondante de ces tortues. Nous n'en prîmes que dix-neuf pendant les trois jours que nous restâmes à l'Ascension.

Notre capitaine se décida à partir le 18 au soir. Nous appareillâmes vers les huit heures. On virait au cabestan pour lever l'ancre, lorsqu'un de nos noirs domestiques, s'étant malheureusement trouvé engagé entre les barres de ce cabestan, fut écrasé et ne survécut que de quelques heures à la perte de ses boyaux qui étaient sortis de son ventre. Pour nous dédommager du vent qui était beaucoup diminué, les courants nous furent très favorables et nous portèrent assez rapidement à la Ligne que nous coupâmes le 25 à quatre heures du matin par les vingt et un degrés et demi de longitude occidentale. Bientôt les courants et le vent nous manquèrent tout à fait, et nous restâmes en calme plat pendant trois jours, ce qui nous fit éprouver des chaleurs insupportables. Nous tâchions de nous dissiper par la pêche des requins qui sont toujours très communs dans ces parages, surtout lorsqu'il n'y a point de vent.

Le 16, nous passâmes le tropique du Cancer. Le 18, nous

fûmes par le travers des îles Canaries à 200 lieues à l'ouest. Dans ces parages, la mer est couverte de quantités de goémons qui sont des espèces de grappes de raisins portant des petits grains blancs.

Le 20, nous rangeâmes à tribord l'île de Madère. Nous prîmes alors les vents de sud-ouest, auxquels succédèrent bientôt des vents de nord-est, qui nous firent éprouver de grands froids auxquels nous étions d'autant plus sensibles que nous venions de quitter les plus grandes chaleurs. Moi, particulièrement, je les sentais plus que tout autre parce que j'étais malade et plus maigre. Je mettais deux ou trois chemises, autant de paires de bas, autant de vestes et d'habits, et je n'avais pas encore trop chaud. Mais surtout mon visage que je ne trouvais pas moyen de garantir m'était fort à charge. L'on n'a pas, sur les vaisseaux, la ressource des cheminées et des fourneaux, et l'on a même que très imparfaitement celle des fenêtres et des portes.

Le 30, nous eûmes un bon vent, mais qui ne fut pas longtemps favorable. Il devint petit à petit très gros, et se changea ensuite en un furieux coup de vent qui nous était tout à fait contraire et qui nous inquiéta beaucoup. La mer était très grosse, et les lames d'eau qui venaient à grande force se briser contre le vaisseau le fatiguaient considérablement. Il était si vieux et en si mauvais état qu'il faisait de l'eau par tout plein de petits trous qui se multipliaient encore tous les jours. Chaque vague qui venait frapper un peu violemment notre navire nous faisait craindre de le voir s'entr'ouvrir.

Pour comble de malheur, une voie d'eau considérable vint à se déclarer dans un endroit où il n'était pas possible de remédier. Alors nous ne pouvions plus dormir tranquillement; il fallait pomper nuit et jour et faire jouer deux pompes, ce qui exténuait de fatigue tout le monde de notre équipage et en mettait sur les cadres à chaque instant. La consternation était générale, tout le monde était glacé d'effroi. Nous nous voyions à la veille de périr après avoir jusque-là échappé à tant de dangers, et cela, pour ainsi dire, à la porte de la France. C'était fait de nous si le coup de vent durait encore deux jours. Nous n'étions donc plus soutenus que par l'espérance, qu'à peine osions-nous envisager, de le voir cesser tout à coup.

Il cessa enfin le 4 mai (samedi) l'après-midi. Aussitôt la tristesse s'évanouit, une joie inexprimable devint universelle et augmenta encore lorsque le lendemain nous fûmes accueillis d'un jolis frais qui nous portait droit aux côtes de France. Quantité de vaisseaux que l'on rencontre ordinairement dans ces parages, nous en annonçaient l'approche. A chaque instant l'on en découvrait les uns partant et d'autres arrivant.

Le 7, au matin nous parlâmes à un vaisseau anglais sorti de Londres. Nous lui demandâmes sa longitude pour rectifier notre point qui ne s'accordait guère avec le sien et qui nous mettait environ cent lieues plus près de Belle-Isle que nous n'en étions effectivement.

Le 9 et le 10, nous restâmes en calme, le contretemps nous impatientait fort parce que nos vivres diminuaient beaucoup et que les maladies augmentaient à bord. Cependant le 11 au matin nous fûmes accueillis d'un bon vent. Durant toute la journée, nous vîmes la mer couverte de vaisseaux, l'air rempli de nuées d'oiseaux de terre; beaucoup de houle et l'eau prodigieusement changée.

Tous ces indices nous annonçaient que nous étions infailliblement sur le fond. On le trouva effectivement à la sonde vers les cinq heures du soir, et un instant après, un cri général retentissant par tout le bord nous annonça la vue de la terre. Il me serait impossible d'exprimer la joie que l'on ressent en pareille occasion. Non, quelque événement qui puisse arriver dans la vie, la sensation ne doit pas être à beaucoup près aussi forte que celle que l'on éprouve lorsque après plusieurs années de maladies, de peines, de fatigues, d'inquiétudes et d'ennui dans un exil lointain, écoulées à travers des dangers les plus éminents, avec une mort prochaine et presque inévitable toujours sous les yeux, on se voit enfin rendu à sa patrie et à sa famille, au terme de tous ses maux et à l'aurore d'une nouvelle vie, douce et tranquille, que l'on envisage ne devoir plus s'écouler qu'au sein de la joie, de tous les plaisirs et des plus grands agréments.

F.-X. DE BANCENEL

LES CHEMINS DE FER

DE

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

Notre Afrique Occidentale développe sur l'Atlantique une côte de plus de trois mille kilomètres, qui, fréquentée par les marins dieppois, anglais et portugais, dès la fin du XVe siècle, eut un trafic grandissant d'or, d'épices et surtout d'esclaves. Les plus anciennes stations de la France furent l'île Saint-Louis occupée en 1658, l'île de Gorée qui ferme l'anse de Dakar et les comptoirs sénégalais de Rufisque, Portudal et Joal, enlevés aux Hollandais en 1677. La position favorable de l'île Saint-Louis, à l'embouchure du grand fleuve Sénégal, en fit un dépôt de marchandises et un centre d'importantes opérations commerciales. De là, certains agents aventureux et habiles, André Bruë, Compagnon, Jajolet de la Courbe, en quête de profits et de mines d'or, visitèrent le haut Sénégal, jusqu'à ses premières chutes du Félou, et les rivières voisines, notamment la Casamance où s'installèrent des comptoirs à esclaves : Carabane, Sedhiou, etc. Telle fut l'origine de notre première colonie africaine, le Sénégal. Partant de Gorée, et longeant la côte vers le Sud-Est, les navigateurs rencontraient ensuite les établissements anglais et portugais de Gambie et de Guinée, puis les rivières du Sud, cours d'eau côtiers sans

importance, mais aux larges estuaires, situés de part et d'autre de notre actuel Konakry. Ce littoral était particulièrement favorable à la traite, grâce aux guerres continuelles de l'arrière-pays. Un grand nombre d'ergastules anglais et français s'élevèrent au bord des estuaires nombreux et facilement accessibles du Rio Nunez, du Rio Pongo, de la Mellacorée et autres cours d'eau. Mais au début du XIXe siècle, nous prîmes une avance décisive, grâce à la proximité du Sénégal où nous étions solidement implantés. De ce nouveau groupe, l'expansion territoriale devait faire plus tard la Guinée.

Au delà de ses côtes, vers l'Est, s'étendaient celles de Sierra-Leone et du Liberia d'aujourd'hui, qui confine à notre actuelle Côte d'Ivoire. Depuis 1687, le pays ne cessa pas d'être fréquenté par les négriers français. Puis, de 1830 à 1850, Bouet-Villaumez y fit de nombreuses croisières et conclut, avec les chefs, des traités qui mettaient toute la côte, depuis le fleuve Bandama jusqu'à Assinie, sous notre protectorat. En 1852, le capitaine Faidherbe construisit sur la rive nord de la lagune de Grand-Bassam, le fort de Dabou. Par traités, de 1893 à 1896, M. Binger étendit ces possessions jusqu'à la République noire du Libéria et ce troisième groupe fut l'embryon de notre Côte d'Ivoire. Enfin, à huit cents kilomètres de celle-ci, dans l'Est, un quatrième groupe s'était formé autour de Ouidah, où nous avions des établissements commerciaux depuis le XVIIe siècle, et de Porto-Novo, localités d'où M. Ballot et le colonel Dodds partirent pour conquérir et créer le Dahomey.

Ces quatre groupes d'établissements relevèrent d'abord du gouverneur du Sénégal. Mais la lenteur des relations fit bientôt apparaître la nécessité de fractionner ces possessions en colonies autonomes. Constituée de fait par M. Bayol en 1885, la Guinée devenait indépendante du Sénégal en 1891, avec M. Ballay son premier chef. M. Binger fut peu après gouverneur de la Côte d'Ivoire en 1893 et M. Ballot, du Dahomey en 1894. Chacune de ces colonies nouvelles chercha immédiatement le développement de ses ressources dans l'accroissement de son hinterland par traités ou conquête. Ainsi sur la vaste courbe que décrit la côte occidentale de l'Afrique, en quatre points du littoral très distants les uns des autres, quatre organes politiques distincts : le Sénégal, la Guinée, la Côte

d'Ivoire et le Dahomey allaient travailler chacun pour son compte. Mais à mesure que leur domaine s'arrondissait, les communications devenaient plus malaisées entre ses parties extrêmes. Survint un moment de leur vie économique et politique, où le même problème se posa pour toutes ces colonies : comment transporter loin de la côte ballots d'étoffe ou canons? Des fleuves qui menaient vers l'intérieur, aucun n'était praticable. Barrés de roches et de rapides, ils offrent tous à la navigation des obstacles considérables. Seul, le Sénégal est utilisable de juillet à février sur les mille kilomètres de son cours inférieur, entre Saint-Louis et Kayes, où, d'août à octobre, les navires de Bordeaux viennent mouiller à quai par onze mètres de fond, devant le cercle militaire, en plein cœur de la ville. Malheureusement, pendant les cinq autres mois de l'année, il est tout juste praticable aux pirogues. La seule ressource fournie par le pays était les bêtes de somme, rares d'ailleurs : chameaux, bœufs, ânes, des hommes surtout. Cette dernière espèce a sur les autres cet avantage que, plus nombreuse, elle se rencontre et vit partout, sur les sables et dans la forêt. Mais l'homme a des défauts : à peine, en un jour, porte-t-il de vingt-cinq à quarante kilogrammes sur un parcours de vingt kilomètres. Pour ce piètre travail, il demande un salaire : enfin et surtout, il raisonne quand on ne l'en prie pas et, s'il répugne à l'effort qu'on exige de lui, il plante là sa charge et fait le vide. Sous la commande des besoins croissants, on s'avisa donc que nous avions mieux à tirer de nos « associés » africains qu'un travail improductif, sans noblesse, auquel ils ne suffisaient plus. Il fallait trouver autre chose.

Chaque colonie envisagea donc pour son compte la création d'un chemin de fer et se mit à y travailler, en sorte qu'il y eut pour les voies ferrées que nous construisons en Afrique occidentale une période initiale, où elles furent de simple intérêt local.

Une première tentative d'ordre plus général avait bien été examinée. Pinet-Laprade avait, le premier, en 1856, parlé de doubler le fleuve Sénégal, insuffisant, par un chemin de fer. Après lui, en 1863, Faidherbe, qui voyait grand, concevait le Sénégal comme la voie d'accès au Niger inconnu, vers lequel il dépêchait Mage, chargé de reconnaître une route qu'une voie

ferrée eût suivie jusqu'à Bammako. Vinrent les deuils de l'année terrible. Mais en 1876, Brière de l'Isle reprenait la marche vers l'Est et, en 1878, M. Duponchel, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, ramenait l'attention publique sur les questions africaines en imaginant d'un coup le transsaharien et le transsoudanien. Un autre ingénieur, M. de Freycinet, ministre des Travaux Publics, prit l'affaire à cœur. Son rapport au Président de la République, du mois de juillet 1879, provoqua la réunion d'une grande commission qui scinda la question. L'essai malheureux d'une route entreprise entre Médine et Bafoulabé, nos deux postes sénégalais extrêmes de l'époque, fit détacher du projet Duponchel le transsoudanien par le ministre de la Marine, l'amiral Jauréguiberry qui, le 5 février 1880, déposait un projet de loi prévoyant :

1° Une ligne de 260 kilomètres, de Dakar à Saint-Louis, du coût de 16 234 400 francs.

2° Soudé à celle-ci, un embranchement vers Médine, long de 580 kilomètres et du prix de 41 644 000 francs, — ces deux lignes devant être concédées.

3° La construction par l'État d'une ligne de Médine au Niger, longue de 520 kilomètres et du prix de 45 890 000 francs.

4° Des travaux d'amélioration du Sénégal pour 16 231 600 fr.

Le lourd total demandé, 120 millions, effraya le Parlement, qui supprima d'abord le rail Saint-Louis-Médine, estimant le fleuve Sénégal suffisant. Il adopta le premier projet et ordonna un complément d'études pour le troisième. Ce fractionnement du projet initial nous ramenait à cette solution prudente, mais peu favorable à nos intérêts : Le Sénégal, colonie existante, construisait sa ligne locale; le Soudan, colonie à créer, construirait, lui ou l'État, sa ligne, locale aussi, quand et comme il pourrait. Ainsi, la voie de fer qu'on avait projetée ininterrompue se réduisait à des tronçons. Entre les deux réseaux futurs le Sénégal demeurait, cinq mois par an, inutilisable. A cette solution bâtarde, il faut imputer les difficultés sans nombre qui, s'ajoutant à celles de la conquête, compliquèrent les efforts des premiers Soudanais. Elle a coûté, à nous, vingt ans de peines, à l'humanité noire, nôtre aujourd'hui, ce million d'hommes qui nous manque et qu'y prélevèrent, en ces vingt années, Samory et ses émules. Au lieu d'une aide, le chemin

de fer à construire devenait un obstacle, et les plus courageux s'en désaffectionnaient. A-t-on ri jadis, le soir, dans les bivouacs soudanais, de ce chemin de fer aux roues duquel les passagers devaient parfois s'atteler!

*
* *

Ainsi, de cette vaste conception primitive, ne subsistaient plus que deux voies, elles aussi d'intérêt local. Le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis fut adjugé, le 30 octobre 1880, à la société des Batignolles, aux conditions suivantes qu'approuva la loi du 29 juin 1882 : l'État fournissait les trois quarts du capital et la Société, qui devait se substituer au premier concessionnaire, constituerait un capital actions d'au moins cinq millions, garanti par un revenu net de 1 154 francs par kilomètre : ce qui fut fait le 4 juin 1883. Malgré une terrible épidémie de fièvre jaune, la ligne, entreprise à la fois par Dakar et Saint-Louis, était inaugurée en totalité le 6 juillet 1885 et reçue définitivement le 18 janvier 1886.

Sur 264 km. 202 elle ne comportait qu'un seul ouvrage d'art important, à 258 kilomètres de Dakar, le pont de Leybar, de 120 mètres d'ouverture. La rampe maxima est de 13 millimètres par mètre, les courbes minima ont 300 mètres de rayon. Le rail est à patin et en acier, — le plus léger de ceux usités en Afrique Occidentale, — du poids de 20 kilogrammes au mètre courant, posé sur dix traverses espacées de 0 m. 80 d'axe en axe.

A la vitesse commerciale de 25 kilomètres, un train quotidien parcourt la ligne, dans chaque sens, en dix heures vingt-trois minutes de trajet, coupé de cent quinze minutes d'arrêt, dont quarante à l'excellent buffet de Kelle. Entre le 15 novembre et le 15 mai, des trains de section circulent entre Dakar et Tivaouane, et les jours de courrier d'Europe, montants et descendants, des express font la route en huit heures. Enfin et surtout, des trains facultatifs, prévus au nombre de quatorze par jour et dans chaque sens, circulent selon les besoins du service. Au moment de la traite de l'arachide, leur moyenne journalière est de dix environ. C'est en ces

derniers trains qu'est l'actuel intérêt du chemin de fer. Sans autre terminus que Saint-Louis, qui cinq mois par an est un cul-de-sac, le Dakar-Saint-Louis a fait ses preuves. A peine le rail stratégique fut-il posé dans le désert, champ clos des luttes entre les teignes (rois) du Baol et les damels (rois) du Cayor, qu'à l'étonnement général, on vit naître un trafic important de voyageurs indigènes. En 1885, pour 239 kilomètres exploités et 100 877 passagers, les noirs fournissent 93 113 voyageurs. En 1910 pour 264 kilomètres, il y en a eu 634 871 représentant 28 405 370 voyageurs kilométriques.

Ce mouvement des voyageurs alimenta les recettes du chemin de fer pour une part au moins égale au trafic des marchandises jusqu'en l'année 1899, où les bénéfices de ces allées et venues de population apparurent stables. La facilité d'exporter ses produits, grâce au chemin de fer, avait en effet attiré et retenu dans le Cayor toute une population de paysans noirs en quête de fortune. Grâce à eux le mil et surtout l'arachide ont couvert la nudité d'un sol resté jusqu'alors infécond. L'arachide dont pour la première fois, en 1840, 722 kilogrammes étaient exportés, a enrichi le Bas-Sénégal. Elle a fourni environ 250 000 tonnes en 1910, dont 160 038 ont été amenées au port d'embarquement par la ligne de Dakar à Saint-Louis sur un total de 242 427 tonnes qu'elle a transportées. A côté de ce produit rémunérateur, le mil, le maïs, le bétail multiplient chaque année leurs affaires. Les recettes kilométriques, de 2 819 fr. 56 qu'elles étaient en 1885, ont donné 18 503 fr. 02 en 1910, laissant un bénéfice net au kilomètre de 9 297 fr. 34, ce qui, pour une dépense de premier établissement de 22 200 487 fr. 59, représente un revenu de 11,05 p. 100.

Et ceci n'est qu'un début : derrière le Cayor, demain, il y aura le Soudan.

* * *

Ces résultats heureux restèrent longtemps uniques. A grand peine, du naufrage des projets Freycinet et Jauréguiberry, l'amiral Cloué, ministre de la Marine, avait sauvé un

tronçon de ligne de Médine à Bafoulabé, long de 136 kilomètres et doté par le Parlement de 8 552 751 francs, le 24 février 1881. Elle joua de malheur. Malgré l'énergie de l'ingénieur Arnaudeau et de son personnel civil, la fièvre jaune, la fièvre tout court, le défaut de main-d'œuvre, s'unirent comme à plaisir pour entraver les travaux.

En 1885, 54 kilomètres seulement de rail avaient été posés pour 23 897 000 francs successivement votés. De 1885 à 1890, le Parlement, découragé, n'accorda que des crédits d'entretien. Toutefois, le colonel Galliéni, mettant en œuvre le matériel tardivement arrivé, poussa comme il put le rail jusqu'à Bafoulabé en 1888. L'artillerie de marine prolongea la voie d'un mètre jusqu'à Kalé, puis Dioubéba, par une autre de 0 m. 50 à traction animale, remplacée ensuite par une voie de 0 m. 60 à traction mécanique. Mais la disproportion éclatait chaque jour plus fâcheuse entre ce pauvre outil de conquête et l'essor prodigieux de cette conquête même. Nos postes extrêmes étaient maintenant Ségou, Siguiri et Nioro; Djenné et par conséquent Tombouctou étaient virtuellement prises; c'était des milliers de kilomètres que déroulait la route, et la ligne en comptait 159!

En 1892 et 1893, les commandants Marmier et Joffre, du Génie, reprirent l'étude du chemin de fer jusqu'au Niger. En même temps le commandant Rougier, également du Génie, nommé directeur de l'exploitation, l'améliorait et, sur ses crédits d'entretien, construisait les quatorze piles du pont de Mahina, long de 400 mètres. M. Delcassé, sous-secrétaire d'État aux Colonies, fit voter les crédits nécessaires à l'achat du tablier en 1895 et le Bafing, obstacle devant lequel pendant huit ans s'était arrêté le chemin de fer, était franchi officiellement lors de l'inauguration de mai 1896. La subvention de 1897 fut portée à 768 000 francs et le budget du chemin de fer gagna son autonomie, fondée sur l'abandon pendant quatre ans par le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur, des recettes douanières de la colonie. En 1898, on était au kilomètre 168 avec la voie d'un mètre partout établie. L'élan était donné. Diverses combinaisons financières, intervenues en 1898 et 1902 entre l'État et la colonie, procurèrent les ressources nécessaires et le 10 décembre 1904, la ligne entière, longue de

53 kilomètres, était mise en exploitation de Kayes à Koulikoro ur le Niger. A ce chiffre, il faut ajouter l'embranchement de kilomètres qui, parti du kilomètre 10, joint Médine à Kayes. La dépense globale avait été de 49 570 177 francs; la dépense ilométrique, très variable par suite des tâtonnements au début, avait atteint 111 000 francs pour les 126 premiers kilomètres : elle ressort à 86 500 francs pour l'ensemble.

La ligne ne comprend pas moins de 550 ponts ou ponceaux l'une ouverture totale de 3 300 mètres. Certains sont considérables : ceux de Mahina (km. 116) long de 400 mètres, de Toukoto (km. 237), long de 350 mètres. Des tranchées mesurent, comme celle de Néré, jusqu'à 10 mètres de profondeur sur 700 mètres de longueur. La rampe extrême est de 25 millimètres, le rail à patin, en acier dur, pèse 20 kilogrammes au mètre courant : les traverses sont en acier. Deux rains hebdomadaires font le trajet aller et retour de Kayes Koulikoro, en trois journées, avec haltes nocturnes aux gares, ourvues d'hôtels, de Toukoto et Bammako. En outre, quatre rains journaliers desservent dans les deux sens l'embranchement maintenant un peu déchu de Médine.

Tout de suite la ligne soudanaise, comme le Dakar-Saint-ouis, favorisa les cultures autour d'elle : arachide, mil, maïs. 'avais parcouru cette région pour la dernière fois en 1901. n décembre 1910, je l'ai revue. L'intensité du mouvement gricole a modifié du tout au tout les aspects d'autrefois. Plus villes fermées, de « tata[1] », où l'habitant se murait pour se efendre. En revanche, la campagne, jadis inculte, s'est peuplée et, le long de la ligne, d'innombrables groupes de cases, meaux et fermes, s'élèvent parmi des champs immenses; es centres commerciaux naissent : Mopti, future métropole u riz nigérien, Bammako, Kayes, Toukoto. Bammako est e future capitale; à Kayes le confortable hôtel qui m'abrit t, eût fait honte, avec ses chambres nettes et propres et sa mière électrique, à bon nombre d'hôtels de nos provinces. Tukoto que j'ai vue brousse, est maintenant une ville, où j rrivai cette fois par train express roulant sur un pont de fer ng de 350 mètres... Dans la nuit claire, appuyé au balcon du

1. « Tata », enceinte défensive.

buffet-hôtel, j'évoquais. croyant rêver, le temps, pas bien lointain pourtant, où je passais à cheval le gué de Toukoto, derrière mes porteurs à la file : « Sans doute, pensais-je, c'était ailleurs... » Mais un lion magnifique qui revenait lentement de boire au fleuve, s'arrêta sous ma fenêtre et se mit à rugir... J'étais bien en Afrique.

*
* *

J'arrive au plus favorisé des chemins de fer de l'Afrique Occidentale, celui de Guinée, qui relie le bon port de Konakry au Niger même. L'idée de cette jonction, proposée par René Caillé en 1827, reprise en 1880 par M. de Sanderval, puis MM. Gaboriaud et Ansaldy, n'avait chance d'aboutir que lorsqu'elle serait adoptée par la colonie, devenue unité administrative. La Guinée eut la bonne fortune d'être menée à ses débuts par un homme de haute valeur, M. Ballay, lequel trouva sous sa main l'ingénieur qu'il lui fallait, M. le gouverneur Salesses, alors simple capitaine du Génie. Des études qu'il poursuivit de 1896 à 1899 sortirent un projet et un tracé adoptant, comme dans nos autres colonies, la rampe maxima de 25 millimètres. Les courbes minima avaient 120 mètres de rayon. L'entreprise, adjugée à MM. Mairesse et Christmant, échoua pour diverses causes, dont la principale fut le défaut de travailleurs indigènes. Une résiliation s'ensuivit, le 4 janvier 1902. Le capitaine Salesses, directeur des travaux, les reprit pour le compte de la colonie et grâce à l'organisation nouvelle qu'il donna à la main-d'œuvre, put la faire affluer.

Les 153 premiers kilomètres ont été mis en exploitation le 1er janvier 1905. La totalité de ses 589 kilomètres a été ouverte le 1er janvier 1911. M. Ponty avait inauguré la ligne avec éclat le 20 décembre précédent. M. le gouverneur Salesses peut être fier de son œuvre. La ligne est en effet des plus accidentées. Malgré la modicité de ses ressources financières, son auteur surmonta avec une tranquille sûreté des difficultés devant lesquelles beaucoup d'autres ingénieurs se fussent rebutés. Quant aux résultats commerciaux, ils sont remarquables. En 1908, la ligne, exploitée sur une longueur

moyenne de 250 kilomètres, donnait 1 023 fr. 89 de bénéfice au kilomètre, malgré une crise très grave et générale qui a pesé sur le marché du caoutchouc, matière dont la valeur règle, pour une forte part, la capacité de dépense de l'indigène guinéen.

En 1910, la recette kilométrique nette est passée à 2 753 francs. C'est presque du 3,5 p. 100 sur le capital engagé. L'arrivée du chemin de fer au Niger aura sur l'exercice 1911 une répercussion dont on ne peut prévoir encore l'amplitude. Certaines questions, celles-là intéressant la grande majorité des consommateurs, vont se poser. Le Niger, c'est les richesses agricoles mises à portée de la Basse-Guinée qui en manque : ne fait-elle pas venir en partie son riz d'Indo-Chine?

Les extraordinaires débuts du Konakry-Niger ont fait jeter les yeux plus loin que Kouroussa, vers Kankan, ville sur le Milo, affluent navigable du Niger. C'est l'aboutissant des routes de la forêt tropicale; elle en centralise les apports qu'elle expédie par sa rivière. Ce village de jadis est aujourd'hui une localité peuplée de 15 000 habitants qui remuent annuellement 10 000 tonnes de marchandises, dont on a songé à faciliter le transit au moyen d'une voie Kouroussa-Kankan. Actuellement en construction, elle comportera 73 km. 800 de rail et, rapide, monopolisera les transports de certains produits.

La richesse de la colonie dépend de son chemin de fer et la richesse du chemin de fer c'est non seulement le Niger mais aussi la Haute-Guinée forestière, banlieue de la région soudanaise Kouroussa-Kankan, qui n'a de guinéen que l'appellation administrative. La vraie Guinée, comprise entre le Soudan et la mer est, hormis son littoral, une terre tourmentée, épuisée par des pluies diluviennes qui dévalent sans obstacle le long de montagnes pittoresques, mais dont les pentes sont impraticables à la culture. C'est d'ailleurs un pays où l'homme est rare, parce que la traite y a exercé ses ravages séculaires, afin de ravitailler les innombrables ergastules de la Côte. Ce honteux commerce a arraché à notre Afrique peut-être le double de sa population actuelle, et pour la plus grande part aux régions les plus voisines de la mer. Nous payons aujourd'hui ces erreurs et, près de la ligne du

Konakry-Niger, manquera longtemps l'élément humain qui eût développé autour d'elle la richesse. Cette ligne restera la plus courte route entre la mer et le haut Niger. C'en est assez pour justifier à son endroit de brillantes espérances.

*
* *

La Côte d'Ivoire, créée sans intervention militaire et sur le modèle anglais par M. Binger, son premier gouverneur, est demeurée jusqu'en 1908 une colonie d'un type spécial. Elle doit son unité administrative au décret du 10 mars 1893, et son unité effective à MM. Binger et Clozel. Elle est formée par la réunion des quatre bassins côtiers du Cavally, du Sassandra, du Bandama et du Comoë. En 1893, le capitaine Marchand, qui l'avait explorée en partie, proposait de relier la rivière Bagoë, branche droite du Niger, au Bandama supposé navigable, projet extrêmement séduisant sur la carte. Malheureusement le Bandama est barré de rapides à 45 kilomètres de son embouchure, ce qui rendait le projet Marchand impraticable. En 1898, on envisagea l'idée d'un chemin de fer, devenu indispensable à l'essor de la colonie. Les études, menées par le commandant du Génie Houdaille, aboutirent à un projet comportant un port à créer à Petit-Bassam où l'existence d'une vallée sous-marine atténue beaucoup la violence de la barre qui défend, on le sait, les rivages ouest-africains. Cette vallée, passant sous les sables d'un mince cordon littoral, resserré entre la mer et l'immense lagune de Dabou, aboutit au centre de celle-ci, à l'anse d'Abidjan, qui se trouvait ainsi être le terminus désigné du chemin de fer. Sa longueur initiale devait comporter seulement 79 kilomètres. On voit éclater ici le souci particulariste qui a présidé à l'établissement de ces premières voies ferrées. Éventuellement on l'eût poussé jusqu'à la rivière N'Zi, affluent de gauche du Bandama, qui eût été atteint au kilomètre 181. En face d'Abidjan, une coupure de huit cents mètres pratiquée dans le cordon littoral eût donné accès aux navires jusqu'aux quais de la gare.

Les premiers travaux furent entrepris par le capitaine du génie Thomasset, leur actif directeur actuel, en novembre 1903.

Le projet de port échoua complètement. En revanche, le chemin de fer ouvrait sa première section de 79 kilomètres à une exploitation provisoire en juillet 1905. Il franchissait le N'Zi sur un pont de 250 mètres de portée pour atteindre son terminus actuel, Dimbokro, ouvert le 1er juin 1909.

Les travaux sont actuellement parvenus au kilomètre 250 pour les terrassements, au kilomètre 226 pour le rail qui atteindra Bouaké, on l'espère, vers le 1er mai 1912, à 315 kilomètres d'Abidjan. Bouaké, c'est la région soudanaise, les terres à riz et à produits agricoles qui s'échangeront contre les produits forestiers, maritimes et européens de la côte. La voie ferrée n'aura toute sa valeur qu'en y touchant, car là elle recoupera la route commerciale Tombouctou, Djenné, Bobo-Dioulasso, Kong, Lahou, fréquentée depuis des siècles.

Malgré les complications politiques survenues depuis 1909, malgré l'échec, au moins passager, du port de Petit-Bassam, le chemin de fer de la Côte d'Ivoire, qui doit créer son trafic à travers la forêt, donne déjà des excédents dans sa partie exploitée : 40 444 francs en 1910. Mais, il lui faut un aboutissant sur la mer. Pour l'instant, il tombe vraiment dans l'eau de la lagune qui est un cul-de-sac : il n'atteint pas la mer libre. Un remède, coûteux sans doute, — 25 à 30 millions —, mais certain à ce prix, serait l'établissement à Petit-Bassam d'un port en eau profonde relié à Abidjan par un viadue qui traverserait la lagune. Construit en régie directe, comme le chemin de fer de Guinée, celui de la Côte d'Ivoire n'a pas connu de difficultés financières. Sur ses emprunts de 1903 et 1907, l'Afrique Occidentale lui a consacré 32 millions qui permettront d'atteindre Bouaké.

Le Dahomey, la plus extrême des colonies du groupe, en est aussi la perle. Peuplé de races industrieuses, intelligentes et laborieuses, ses administrateurs l'ont couvert d'un remarquable réseau routier que les indigènes, très commerçants, fréquentent assidûment. Le pays offre l'aspect riant d'un immense jardin, de mieux en mieux cultivé à mesure qu'on s'approche de la côte. Toute la moitié méridionale du pays est une riche forêt de palmiers, objet de soins minutieux, qui sert de voûte protectrice à de magnifiques cultures vivrières.

Hommes, produits, main d'œuvre, tout s'y trouve. Aussi, malgré son exiguïté, peut-on y multiplier côte à côte des voies ferrées sans qu'elles se nuisent les unes aux autres. Il y en a deux pour le moment.

La première, concédée le 26 juin 1900, à M. Georges Borelli, est exploitée par une compagnie qui fournit seulement le matériel roulant. La colonie construit la voie ou en a racheté à la compagnie les parties déjà construites, suivant une convention passée entre le Gouverneur général et la compagnie, puis ratifiée par décret du 24 août 1904 et valable jusqu'en 1952. L'exploitation a lieu suivant une formule forfaitaire, dont un terme représente un supplément kilométrique temporaire, décroissant avec les années et qui devait primitivement disparaître le 31 août 1909. Ce supplément, avantageux pour la compagnie, lui assura de prime abord, alors que le trafic était faible, un revenu kilométrique élevé : 5 050 francs en 1905. Il a permis à l'entreprise de traverser la période des débuts toujours difficile, d'abaisser ses tarifs d'abord trop élevés et d'arriver en 1910 à une recette kilométrique nette de 1 600 francs, malgré une forte diminution de la garantie d'intérêt.

Cette voie ferrée dont le prix de revient a été très peu élevé — 75 000 francs le kilomètre — a été commencée en juin 1900. Elle est exploitée juqu'à Savé (km. 261), terminus provisoire. Elle comporte en outre un embranchement de 32 kilomètres entre Pahou à Segboroué, localité située sur le lac Ahèmé. Telle qu'est la ligne, butée à Savé, son trafic reste purement local; elle ne dessert que la zone palmifère au centre du Dahomey. En traversant malaisément, le 26 août 1910, la rivière Pandjari, frontière du Dahomey et du Soudan, j'eus tout le loisir d'examiner l'instable tronc d'arbre, à peine creusé d'une rigole en manière de pirogue, qui me portait d'une rive à l'autre. Il lui fallut plus de dix heures, — de cinq heures du soir à trois heures et demie de la nuit, — pour transborder les quarante-quatre personnes et les quatorze charges dont se composait mon convoi. Cet esquif et un autre tout semblable, à Konkobiri, presque inutilisés neuf mois sur douze, représentent pourtant la totalité des moyens de transport qui suffisent largement au transit entre les deux

colonies. Ils sont le prolongement vraiment trop embryonnaire de la voie ferrée dahoméenne vers le Soudan qui ne sait que faire de ses richesses sans débouchés. On ne saurait s'en tenir là. Le chemin de fer du Dahomey doit d'une part, atteindre Fada N'Gourma ou Ouagadougou et le Mossi qui regorge d'hommes et de produits agricoles et qui, faute d'argent, monnaie avec prodigalité et à bas prix ses bœufs pour le plus grand bien de la Côte d'Or anglaise et du Togo voisins et d'autre part, arriver au Niger. Pendant son court passage au gouvernement du Dahomey, M. Malan eut, en effet, une conversation instructive avec Sir Walter Eggerton, gouverneur de la South-Nigeria. Le haut fonctionnaire anglais semblait attacher du prix à connaître les intentions de son interlocuteur, relatives à la voie ferrée. Serait-elle prolongée ou non? M. Malan, mis en éveil, s'aperçut peu après des motifs qui inspiraient l'inquiète curiosité de son collègue britannique. Un de ses premiers soins fut, alors, de faire étudier le mouvement important des caravanes qui traversent le haut Dahomey, et il en fut dressé un graphique saisissant. Toutes viennent de l'Est, surtout de Kano et du Sokoto; elles traversent le Niger à Karimama pour atteindre le gros marché de Djougou d'où elles gagnent le Togo allemand et le Gold-Coast anglais; elles s'y chargent au retour de produits d'importation et forestiers, notamment de kolas, dont elles transportent des stocks considérables. La colonie anglaise du Lagos détourne à son profit une partie de ce trafic en envoyant ses kolas par mer jusqu'au chemin de fer Lagos-Ibadan qui atteint à Jebba le Niger. La voie française, lorsqu'elle touchera le grand fleuve à Karimama, au-dessus de Jebba, arrêtera fatalement et monopolisera tout le trafic caravanier de l'Est à son profit. Dès lors le prolongement Jebba-Boussa de la voie ferrée anglaise serait complètement inutile : les wagons rouleraient à vide; on comprend l'intérêt que Sir Walter Eggerton avait à être renseigné.

A côté de cette ligne principale, la colonie a construit et exploite elle-même le tramway de Porto-Novo à Sakété, qui, voisin du Lagos, en draine en partie les produits, outre ceux de la magnifique palmeraie qu'il traverse sur 46 kilomètres. Malgré son exiguïté, il fait d'excellentes affaires :

23 420 francs de bénéfice net à la colonie en 1910. Aussi cette voie, d'intérêt purement local, sera-t-elle continuée sur Kétou (80 km.); et il y aurait également avantage à la mener sur Kotonou à travers la lagune de Porto-Novo. Enfin une autre voie, symétrique par rapport à la grande ligne centrale, desservirait profitablement la riche région du Mono, à l'Ouest de la colonie. Les projets en ont été étudiés et une route pouvant servir de plate-forme fut commencée en 1910. Cette nouvelle voie d'intérêt local ne devrait pas dépasser Parakou, localité derrière laquelle le pays est peu peuplé.

*
* *

Tels sont l'historique et les particularités des voies ferrées qu'ont construites nos colonies ouest-africaines.

Or, dans le temps que chacune d'elles travaillait à sa ligne particulière ou la projetait, la pénétration africaine, rêvée par Faidherbe, reprise par Brière de l'Isle, poursuivie avec ténacité par les colonels Borgnis-Desbordes, Galliéni et Archinard était un fait accompli : une cinquième colonie, le Soudan français, était devenue autonome par décret du 27 août 1892, après que d'admirables campagnes l'eurent arrachée aux dévastations sanguinaires d'Ahmadou Sheikou et de Samory. Sur une carte de l'Afrique Occidentale, l'importance capitale de cette nouvelle conquête saute au yeux : tout ce pays n'est qu'une vallée située de part et d'autre d'un axe long de 3 000 kilomètres, la ligne bleue du Niger, terre sillonnée, pénétrée et inondée par ses affluents.

Sur sa rive gauche au sortir des brusques ressauts montagneux du Fouta, c'est dès Bammako la plaine qui s'arrête au désert, vaste champ que le fleuve féconde chaque année. Limitant sa vallée, sur l'autre rive, s'étagent très loin dans l'Est les larges gradins du massif central soudanais, au pied duquel la Volta Noire a tracé son sillon, puis s'étalent les immenses terres à peine déclives vers le fleuve et infiniment monotones, du Macina, du Yatenga et du Mossi.

Par le volume de ses eaux, que la crue annuelle étale en certaines places sur plus de 100 kilomètres, par ses tributaires

innombrables tels le Bani-Bagoë, aussi puissant que lui quand ils se joignent à Mopti, le Niger épand partout la fertilité. Terres à riz et à mil, terres à coton : tout sol produit qu'il a touché. Il est un autre Nil, lui aussi, il est « père de peuples », car sur ses bords ont passé les Mandingues[1], les Sonraÿs, les Marocains, les Toucouleurs et les Berbères dont nous nous efforçons de déchiffrer aujourd'hui le passé! Un quart de l'Afrique Occidentale, soit une superficie supérieure à celle de la France, tel est son domaine, qui se trouve être le cœur du nôtre, car, du pourtour des collines qui limitent son bassin, s'éploie l'éventail des fleuves côtiers : Sénégal, Sassandra, Bandama, Comoë, Ouémé, chemins qui conduisent vers ses eaux mystérieuses.

En remontant leurs cours inconnus, nous avions ainsi, tribu à tribu, province à province, constitué sans plan d'ensemble, au jour le jour, nos quatre colonies côtières, véritables portes du Soudan, c'est-à-dire du bassin nigérien. Une fois qu'elles eurent été soudées à ce tronc commun, on s'aperçut qu'était réalisée l'unité territoriale de l'Afrique Occidentale Française, par abréviation l'A. O. F., créée par décret du 16 juin 1895. Mais c'était un empire par surprise, auquel personne ne crut tout d'abord. Il fallut la volonté intelligente de M. E. Roume, homme d'État que l'Angleterre eût fait pair et doté, pour faire passer dans les faits l'existence théorique de cet empire, sept années après qu'elle eût été consacrée officiellement. Par les décrets du 1er octobre 1902 et du 18 octobre 1904, dus à son initiative, le gouvernement général acquérait, avec son budget autonome, l'indépendance politique et financière.

Entre les cinq colonies ainsi groupées, nombre d'intérêts allaient naître ou devenir communs et les mêmes problèmes qui s'étaient posés à chacune d'elles devaient se représenter à leur fédération. Chacune des colonies avait vécu sa première jeunesse sans souci des voisines et travaillé pour son propre

1. *Mandingues*, l'une des plus anciennes races soudanaises dont le premier habitat fixe paraît avoir été le massif montagneux compris entre le haut Sénégal et le haut Niger. — *Sonraÿs*, population d'origine peut-être sémitique ou égyptienne qui fonda un empire dont Gao, sur le Niger, à l'est de Tombouctou, fut la capitale. — *Toucouleurs*, métis de Mandingues et de Peulhs, ou Foulbés, race blanche dont l'origine, aussi obscure qu'antique, est peut-être égyptienne ou sémitique.

compte. La chose eût pu être de conséquence fâcheuse, si toutes n'avaient subi l'invincible attraction du grand fleuve soudanais. Ainsi, des chemins de fer particuliers qu'elles avaient construits ou qu'elles construisaient naissait la possibilité d'un réseau futur, dont ils étaient les premiers tronçons ; il n'y avait rien ou presque à modifier dans leurs tracés.

Au moment où M. Roume prenait la direction des affaires, des cinq lignes locales, celle du Sénégal était depuis longtemps en pleine exploitation prospère et celle du Soudan allait l'être ; deux autres étaient en construction, celle de Guinée et la grande ligne du Dahomey ; à la Côte d'Ivoire, on négociait seulement les moyens financiers de réalisation. Le budget du gouvernement général arrivait juste à temps pour y pourvoir et donner aussi l'impulsion au Konakry-Niger, à l'aide d'emprunts successifs de 65 et de 100 millions. En échange, il prenait la haute main sur les voies ferrées construites en régie, et adoptait le principe d'un matériel interchangeable d'une colonie à l'autre ; sous ce régime, les chemins de fer l'A. O. F. entraient dans la deuxième période de leur évolution, celle qu'on pourrait appeler leur « âge impérial », il dure encore et durera jusqu'à la formation complète du réseau que M. Roume traça plus tard sur la carte des possessions françaises en Afrique Occidentale.

Des faits concluants, observés sur les voies construites, poussaient aux réalisations rapides.

1° Les lignes exploitées, créant un trafic rémunérateur au fur et à mesure de leur construction, prouvaient leur droit à vivre.

2° Elles provoquaient d'importants déplacements humains qui, après avoir dissous les vieilles tribus indigènes, les unissaient politiquement, et qui aussi multipliaient les échanges.

3° En examinant le trafic par gares, qu'il m'est impossible de détailler ici, on constatait à l'extrémité de chaque ligne une station maîtresse, qui se déplaçait avec l'avancement de la voie. Ainsi, ces terminus provisoires et de hasard démontraient à l'évidence une attraction vers l'intérieur, vers un pôle, autour duquel groupés, les chemins de fer locaux formeraient le réseau impérial. Ce point qu'il fallait atteindre, c'était la boucle nigérienne, les magnifiques plateaux, riches

d'hommes et de cultures, qui culminent à Bobo-Dioulasso et dont la Volta Noire délimite le contour extérieur.

Dès 1904, M. Roume, en même temps qu'il hâtait l'achèvement des chemins de fer locaux, prévit et prépara leur jonction dans une gare centrale. Le commandant Digue, actuellement directeur du Kayes-Niger, fut chargé d'étudier le « Transsoudanien », qui de Bammako, passant à Sikasso et Bobo-Dioulasso, doit aboutir à Niamé, sur le Niger. L'avant-projet avec profil général et plans succincts fut déposé au département pour études. Il prévoit une ligne de 1 450 kilomètres, — une fois et demie la distance de Dunkerque à Perpignan. En outre, par arrêté du 21 août 1907, M. Roume ordonna l'étude d'une autre voie ferrée qui, de Kankan, terminus prévu du chemin de fer de Guinée, rejoindrait la ligne étudiée par le commandant Digue. La mission de M. l'officier d'administration du Génie Naudé en établit le projet de Kankan à Maon sur 1 290 kilomètres. Maon est le centre des courbes littorale et fluviale, à 1 680 kilomètres de Dakar, 1 150 de Konakry, 800 d'Abidjan, qui pourrait bien quelque jour en être le port.

Enfin, en 1909, M. le gouverneur Salesses a émis l'idée de raccorder à Maon les voies ferrées du Soudan et de la Côte d'Ivoire et celle-ci à Kankan avec la ligne de Guinée, par Touba et Beyla.

Tout récemment, la section africaine de l'Union coloniale, — groupement dont on connaît l'importance financière et la compétence, — a adressé à M. Ponty un vœu concernant ce dernier projet. Toutes ces lignes sont à faire et se feront. Une restriction toutefois : je ne pense pas que la plus urgente soit celle préconisée par l'Union coloniale. J'ai acquis cette conviction en parcourant récemment le tracé qu'on propose. Il desservirait des intérêts moins généraux qu'immédiats. Une crise du caoutchouc, inévitable d'ici à peu d'années, les modifiera quelque jour.

Tel est, dans son ensemble, le réseau ouest africain que l'on projette. Dakar et Kayes seront bientôt reliés et la ligne sera continuée. Sur les instances de M. Ponty, alors gouverneur du Soudan, M. Roume ressuscita la deuxième ligne du projet Jauréguiberry, celle de Saint-Louis à Médine; les études, menées

sous les auspices du général Rougier aboutirent à la construction d'une ligne de 673 kilomètres qui, branchée sur le Dakar-Saint-Louis à Thiès, rejoint le Kayes-Niger à Kayes. Entreprise par ses deux extrémités à la fois, elle rapproche ses deux tronçons, l'un de Kayes à Ambidédi, long de 43 kilomètres, l'autre de Thiès à N'Guinguinéo, à 133 kilomètres de Thiès, et bientôt à Malem, kilomètre 212. Elle comporte en outre un embranchement de 20 kilomètres sur Kaolak.

Si cette ligne est la moins coûteuse de toutes, — 70 000 francs l'un pour les 140 premiers kilomètres, 66 000 pour les suivants, — son rendement n'en est pas moins déjà excellent. Elle a donné en 1910 339 639 francs de bénéfices nets pour une moyenne d'environ 120 kilomètres exploités, soit plus de 2 820 francs.

***

M. Auguste Terrier, le secrétaire général du Comité de l'Afrique Française, qui rentre d'un long voyage d'études en A. O. F., écrivait dans *le Temps* du 16 mai : « Nos chemins de fer sont de merveilleux instruments dont tous nos compatriotes vantent la construction et l'exploitation tout en sollicitant des abaissements de tarifs... Aussi de toutes parts sollicite-t-on leur prolongement. Au cours du grand voyage d'inspection que M. Ponty vient de faire le long de la vallée du Niger, au Dahomey et à la Côte d'Ivoire, les desiderata des colons ont été nombreux... Mais le cri général a été pour demander de nouveaux chemins de fer et de nouveaux travaux d'utilité publique. »

Afin de satisfaire les Français d'Afrique, le gouverneur général a présenté au Conseil de gouvernement, en juin 1911, un projet d'emprunt destiné à l'achèvement en cinq années du Thiès-Kayes, et des voies de Kankan-Beyla, de Bouaké à Bobo-Dioulasso, du Dahomey au Niger et du Mosso. Le plan se poursuit donc au fur et à mesure que les chemins de fer paient leurs frais de construction, grâce à l'accroissement du mouvement commercial qu'ils provoquent. De 131 millions qu'il chiffrait en 1901, il était de 228 en 1909 pour

dépasser 274 millions en 1910. Devant une telle progression des chiffres, il n'y a pas de discussion possible : la méthode vaut, et M. Ponty table sur des réalités solides, dont la connaissance unique qu'il a des choses africaines lui permet d'apprécier très exactement le rendement.

Or, par delà les résultats d'aujourd'hui qu'on eût, il y a dix ans, traités de rêveries, se découvrent déjà d'autres possibilités. Un troisième âge, « l'âge mondial » des chemins de fer ouest-africains se devine. L'A. O. F. n'est qu'une portion de nos domaines africains, insérée entre l'Afrique Blanche algérienne et l'Afrique Noire équatoriale. Au nord du lac méditerranéen enclos dans nos terres, 40 millions de Français ; au sud, sur ces deux domaines, 27 millions d'apprentis français travaillent à développer un coin du monde, grand comme l'Europe, et dont les richesses se complètent les unes les autres.

Petit à petit les intérêts généraux s'imposeront : ne venons-nous pas d'en voir un premier exemple dans la création de ces Troupes Noires qui font participer l'Afrique à la défense nationale? N'est-ce point ici la mise en œuvre sous forme stratégique de forces impériales qui ne contribueront pas peu à la liaison, profitable à tous égards, de nos deux Afriques septentrionale et occidentale? A celles-ci, la télégraphie sans fil va réunir sous peu l'Afrique Équatoriale française. La construction du réseau ouest-africain a de même, comme conclusion fatale aux yeux des esprits clairvoyants, sa jonction avec le réseau algérien. Question de moment seulement. A cette même place[1], M. Victor Bérard écrivait récemment : « 3 000 kilomètres à peine séparent Pernambouc de l'Afrique, le tiers de la distance marine qui sépare les Anglo-Saxons de New-York des Anglo-Saxons de Liverpool. Débarquant en terre française, à Konakry, nos cousins d'Amérique prendront le wagon français jusqu'à Tombouctou et, sur la rive méridionale du Sahara, auront besoin d'autres wagons français pour traverser au plus vite le Grand Désert, les Plateaux, et venir s'embarquer à Alger sur la mer latine, centre de toutes nos races et berceau de nos civilisations. »

1. *Revue de Paris*, 1er mars 1911. Victor Bérard, *France d'Afrique. Vers le Sahara.*

Je crois qu'ils ne seront pas les seuls. La voie Algérie-golfe de Guinée sera quelque jour le plus court chemin de l'Europe du Nord à l'Afrique australe et centrale. Elle transportera les marchandises et les voyageurs pressés. Ce n'est pas tout : l'A. O. F. est et restera longtemps agricole avant tout; aussi verrons-nous le Congo, enfoui sous sa forêt sans culture, demander au riverain du Niger son riz, son bétail et ses grains.

Pourquoi l'homme de Djenné n'irait-il pas comme celui de Dakar, vers son frère de Libreville, si les moyens lui en sont donnés? Ils nous ont bien menés, nous, de Paris au centre africain.

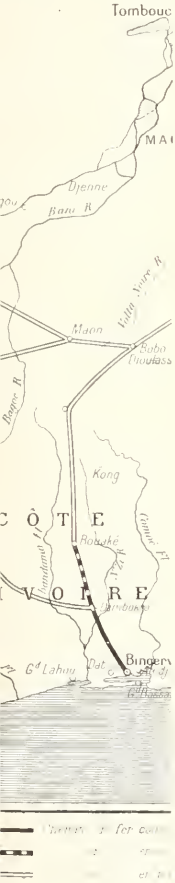
... Je me rappelle, par un retour de quatorze ans dans le passé, le temps où nous cheminions sur les terres neuves d'Afrique par les sentes lentement parcourues où s'égrenaient les voitures Lefèvre et les convois de porteurs que conduisaient les conquérants que nous étions.

Je revois les peuplades farouches de la Volta et les nobles Foulbés drapés de blanc sur leurs fins chevaux agiles, parmi leurs troupeaux innombrables. A la pensée de descendre de wagon dans cinq ans à la gare de Bobo-Dioulasso tel que je l'ai connu, je ressens une peur, un vertige. — quelque chose d'analogue à ce qu'eût éprouvé Louis XIV si on l'avait subitement ramené en chemin de fer à Versailles...

ALFRED GUIGNARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

AFRIQUE (


Tombouc
MA
Djenne
Bani R
Maon
Bobo
Dioulass
Kong
C Ô T E
Rouaké
Bingerv
Gd Lahou
Dat

chausser des souliers, et, plus leste, je courais et sautais dans la rue. ma grand'mère m'appela, et, me prenant par la main, me dit : « Veux-tu venir avec moi faire une course? » Je voulus bien. Nous descendîmes la rue et nous tournâmes le coin de gauche. Après une centaine de pas, ma grand'mère s'arrêta devant une maison que je connaissais bien, mais où je n'étais jamais entré; sa main serra la mienne qu'elle sentait vouloir s'échapper : « Nous allons crier bonjour en passant, me dit-elle, à mademoiselle Adèle. » Je fis un effort pour me dégager; la main de ma grand'mère serra davantage et m'entraîna jusqu'au seuil, car je m'étais mis à la résistance. La porte fut ouverte; mademoiselle Adèle, la fille de la maison, une vieille fille, leva les bras en l'air et cria joyeusement : « Te voilà! Te voilà! » Et mes larmes qui étaient en chemin, s'arrêtèrent; c'était la première fois que je voyais de près mademoiselle Adèle, qui était borgne; son œil mort m'intéressa. Profitant de cette diversion, elle me prit par la main, ouvrit une porte et me poussa légèrement de l'autre côté. J'étais dans l'école.

Mon premier souvenir d'écolier est donc celui d'un tour que me joua ma grand'mère pour me mener à cet endroit qu'on m'avait appris à redouter; car, suivant l'usage des parents français, les miens, quand je n'étais pas sage, me menaçaient de l'école. Puis, la salle regardait le nord, elle était sombre, et je quittais la rue égayée par le soleil du printemps; il me semble que cette entrée à l'école fut un passage de la lumière à l'ombre.

*
* *

De la porte placée dans un angle, je vis en face de moi une grande cheminée où montait le tuyau d'un poêle; le long des trois autres côtés, les écoliers, assis sur des bancs sans dossiers, sans tables, tenaient une planche sur les genoux, leur planche à écrire, percée en haut d'un petit trou où passait une ficelle qui la suspendait au mur, la classe finie. Les fenêtres étaient placées au côté nord de la salle; il y en avait trois à petites vitres. C'était joli, les petites vitres bien lavées comme

étaient celles de mademoiselle Adèle. Le dessin de ces carrés animait la fenêtre et la faisait plus familière et plus intime. Les grandes vitres d'aujourd'hui laissent trop entrer le dehors.

Les murs étaient de torchis, lavé à la chaux ; le sol, de terre battue, ondulait légèrement.

Le maître vint au-devant de moi ; il me prit par la main ; tout le monde me prenait par la main, ce jour-là. Il me conduisit au bout de la classe, près de la place qu'il occupait : il siégeait à droite de la cheminée sur l'unique chaise et devant la table unique de l'école.

Pendant cette première classe, il ne me demanda rien et je regardai travailler les autres. Ils étaient une vingtaine, que je connaissais tous, bien entendu. Ensemble, nous jouions sous la halle à tous les jeux où l'on se bat et où l'on crie. Ensemble, à la nuit tombante, nous allions tirer la sonnette des sœurs, sur un haut perron, que nous montions à pas étouffés, et que nous dégringolions à fracas de sabots ; car nous craignions de voir apparaître la cornette blanche et le long voile noir d'une de nos « tantes », comme on appelait chez nous les religieuses. Mais les religieuses reconnaissaient le furieux coup de sonnette de leurs neveux, suivi de l'échappée tapageuse, et elles ne se dérangeaient pas. Une farce bien amusante était d'aller, le soir, jeter sur le pas d'une porte des morceaux de vitres brisées ; on voyait alors une chandelle aller de fenêtre en fenêtre, s'éclipser un moment et monter jusqu'à la lucarne du grenier à la recherche du carreau cassé. — Enfin, au temps de la cueillette des pommes, nous escaladions les barrières des pâtures pour aller à « l'croustille » comme on appelait la maraude. Moi qui n'ai jamais su grimper à un arbre, je faisais le guet vilainement.

Mes camarades, assis et silencieux, me semblaient devenus d'autres personnes, et moi-même, je me sentais changé. Je perçus pour la première fois le sentiment de la discipline. Il naissait de la crainte assurément ; on nous avait tant fait peur de l'école ! D'ailleurs, sur la table du maître, s'allongeait une baguette dont nous connaissions l'usage. Pourtant un de mes camarades m'adressa, de la table d'en face, une grimace qui peut-être voulait dire : « Te voilà pris, toi aussi ! »

A quatre heures nous sortîmes, et la rue s'emplit de gestes

désordonnés et de cris sans raison, de tout ce vacarme d'écoliers échappés, qui est une revanche de la nature sur l'école, produit de la civilisation.

J'avais l'habitude d'aller goûter chez ma grand'mère, dont la maison touchait à la nôtre. Mais, ce jour-là, mon amour-propre offensé me portait à la bouderie, et je serais rentré tout droit chez nous, si ma grand'mère, qui se méfiait, ne m'avait attendu sur le pas de sa porte, tenant à la main une tartine qu'elle me montra; j'allai vers ma tartine. Je suppose que la bonne vieille me fit voir que le pain était beurré jusque dans les trous. Elle disait souvent : « On ne sait quoi faire à c' heure pour gâter les enfants; on ne mettait pas de beurre dans les trous, le temps passé. » Elle ne me parla pas de l'école; je ne lui en parlai pas non plus; je voyais bien qu'elle avait un air de malice, mais je ne fis semblant de rien. Quand j'arrivai chez mes parents, mordant le talon de ma tartine, ils m'accueillirent en souriant : « Te voilà grand garçon, me dit ma mère; tu as été à l'école! » Le compliment et la tartine adoucirent ma rancune, légère d'ailleurs. Les enfants savent de bonne heure que « faut ce que faut », comme disent les paysans.

*
* *

Le maître, le père Matton, avait appris à lire à mon père et à ma grand'mère; tout le pays l'appelait « nô maître ». Il était l'un des chantres qui s'asseyaient dans le chœur, l'un en face de l'autre, derrière les lutrins dont l'aigle portait sur ses ailes d'or éployées un très gros livre. Le moment venu de chanter le *Credo*, ils se levaient, coiffaient leur bonnet et s'en allaient vers l'autel qu'ils saluaient profondément; puis ils faisaient un demi-tour, se saluaient l'un l'autre, se recoiffaient, et, après un second demi-tour, marchaient, chacun d'un côté du chœur, en chantant alternativement les affirmations du *Credo*. Je crois bien que des chasubles revêtaient leurs épaules; mais je suis sûr qu'ils tenaient en main un bâton au haut duquel se détachait une statuette de saint. Le mouvement du bâton scandait leur marche lente. Arrivés à la grille,

ils recommençaient le demi-tour et le salut, le demi-tour et la marche, cette fois vers l'autel; devant l'autel, mêmes cérémonies, et reprise de la marche, qui durait jusqu'à l'*Et vitam venturi sæculi. Amen.* Le spectacle me semblait beau, et les hommes qui en étaient les acteurs m'inspiraient une sorte de respect. Quand je voyais le maître à l'école, je me rappelais le bonnet, le bâton, les salutations et le chant grave en langue inconnue.

*
* *

Chez le père Matton, nous lisions et nous entendions lire; nous faisions de petits calculs et nous apprenions la table de multiplication, si difficile, surtout quand intervenait le chiffre 9 : 6 fois 9 me donnait des tourments, que renouvelait 9 fois 6.

La grande affaire, c'était l'écriture. Le moment venu d'écrire ma page, je portais sur la table de « nô maître » ma planche qui avait servi avant moi à mon père et à ma grand'mère. Je regrette bien de ne pas savoir ce qu'elle est devenue; sur elle, j'écrirais aujourd'hui mes souvenirs.

Le maître, prenant sa règle et son crayon, dessinait une ligne horizontale qui divisait la page en deux; la partie du haut était pour écrire en gros; l'autre, pour écrire en fin. Dans le haut, les lignes s'accouplaient deux par deux, l'intervalle devant être rempli par de grandes lettres. Mais le maître ne traçait pas toutes les lignes de bout en bout; il les interrompait inégalement, de façon à nous forcer d'écrire sans appui. Lorsque je le voyais multiplier les lignes courtes, je m'inquiétais des prochaines difficultés de ma page.

Dans quels livres lisions-nous? Je me rappelle la « croisette », qui était l'alphabet, suivi de syllabes et de mots qui se groupaient en phrases à la fin, et puis « la Bible ». Les plus grands lisaient dans la Bible; on disait d'eux : « I lit dans l'Bibe », et c'était une dignité, dont je sentais l'importance.

La discipline de l'école était sévère; pour les petites fautes, on était puni par l'agenouillement simple; pour les grandes, par l'agenouillement avec une main levée portant une brique,

ou bien par des coups de baguette, la peine la plus grave : placé près du maître, je voyais la grimace du supplicié, qui tendait une main et cachait l'autre derrière son dos, afin d'être tranquille au moins pour celle-là.

Je me vante de n'avoir subi ni les coups de baguette, ni l'agenouillement, même simple. J'étais né écolier sage.

Pourtant « nô maître » me montrait le doigt de temps en temps. Je commettais la faute de regarder trop souvent, par les vitres sans rideaux, son fils Delphin, qui travaillait dans le petit jardin découpé en « parcs » ; parmi les légumes, se dressaient des soleils, grosses plantes à fleurs d'un gros jaune et à grandes feuilles bêtes, et les collerettes empesées des dahlias prétentieux, mais aussi, soutenues par des étais, les tiges où se posaient, pareilles à des papillons mauves, les fleurs parfumées des pois de senteur. Delphin, grand, maigre, très brun, les joues rentrées, se coiffait d'une casquette qui descendait jusqu'à l'attache de ses oreilles. Je pensai à lui plus tard, lorsque je lus dans *Madame Bovary* cette fin de phrase : « les profondeurs muettes qu'on ne voit qu'au visage des imbéciles ». Delphin passait sa vie dans la cuisine et au jardin. Je ne l'entendis jamais parler : on disait qu'il était muet. Peut-être ne parlait-il pas parce qu'il n'avait rien à dire. Si c'était sa vraie raison de se taire, j'adresse à sa mémoire, après expérience de la vie, l'expression de ma particulière estime.

Nous avions, de temps en temps, des moments de demi-liberté en classe : les matins où se célébrait un mariage ou bien un enterrement, et les samedis après-midi — en ce temps-là, le samedi on chantait vêpres — « nô maître » allait à l'église ; en son absence, mademoiselle Adèle venait s'asseoir au milieu de nous : elle tricotait ou bien épluchait une salade. Pour nous faire tenir tranquilles, elle promettait aux plus sages des « tourons », comme on appelle chez nous les tiges de salade. Je crois bien qu'Adèle Matton avait un faible pour moi ; elle me donnait souvent des tourons, qui furent mes premières récompenses scolaires.

Cette petite école, — il me semble aujourd'hui, — était comme une annexe de l'Église. Le curé doyen y choisissait les enfants de chœur, dont le chef était mon camarade Théophile Bourgeois, qui me dit un jour : « Théophile, ça veut

dire ami de Dieu », et, comme je m'étonnais, il me ferma la bouche : « C'est monsieur le doyen qui me l'a dit. »

Quand venait Monseigneur, en tournée de confirmation, le curé doyen le conduisait chez « nô maître ». Je vois encore, comme si c'était il y a un quart d'heure, entrer par la porte, si basse pourtant et si étroite, la robe violette, la grande croix d'or, l'anneau pastoral, les cheveux blancs bouclés soigneusement, le nez aquilin et tout le bel air de Monseigeur de Garsignies. La pauvre petite école s'agenouilla devant ce grand seigneur. Quand il eut achevé le geste de la bénédiction, l'évêque aida le vieux maître à se relever.

Un jour, en 1849, le père Matton cessa de chanter à l'église ; sa voix ne se déclenchait plus que par un aboiement : Ouah! Ouah! Ouah! Un paquet de chairs grises délabrées tressaillait sous son menton. A l'école, il cessa de régler nos pages ; sa main ne pouvait plus maintenir la règle ni conduire le crayon. L'école fut fermée ; chacun de nous emporta sa planche. Pas longtemps après, l'office des morts fut célébré autour du cercueil de « nô maître », qui, depuis plus d'un demi-siècle, avait chanté tant de *De profundis* aux défunts de la paroisse.

***

Une autre petite école s'ouvrit alors, dont le maître s'appelait M. Museux. Je ne sais plus du tout ce que j'ai appris dans cette nouvelle maison. Je me souviens seulement que M. Museux, un homme bienveillant et gai, prenait de temps en temps, pour nous faire tenir tranquilles, un air sévère, et qu'il nous menaçait : « Je te marquerai un gros point rouge » : ou bien : « On te mettra de l'eau dans ta soupe » : que les petits comme moi allaient lire à haute voix auprès de madame Museux pendant qu'elle épluchait sa salade ; qu'un jour je lus « animal » au lieu d' « amiral » : qu'un grand possédait une collection de pains à cacheter de toutes les couleurs : que je le priai un jour de m'en donner quelques-uns et qu'il m'en donna un bleu à condition que j'en mangeasse un rouge, et un rouge à condi-

tion que j'en mangeasse un bleu ; qu'on jouait à la toupie dans la cour : une toupie était couchée au centre d'une circonférence ; les joueurs tenaient en main la leur où s'enroulait une ficelle serrée : la meilleure ficelle était de fil d'Anvers — nous prononcions Anversse —. Nous nous partagions en deux partis, dont l'un devait « délivrer » la prisonnière, et l'autre en empêcher la délivrance. Il s'agissait de la déplacer dans un sens ou dans l'autre en l'atteignant par le clou de sa toupie lancée vigoureusement. Je n'étais pas adroit à ce jeu-là ; jamais une toupie ne fut, de mon fait, délivrée ni retenue captive.

*
* *

Des jours plus sérieux allaient venir. Mon père, qui avait de l'ambition pour moi, décida que j'apprendrais le latin. Deux autres pères de famille prirent la même résolution pour leurs garçons. On se concerta, on se mit en quête d'un bachelier, et l'on trouva un certain M. Colard, qui s'installa juste en face de notre maison. Il eut quelques élèves et même des pensionnaires venus des environs. C'était un tout petit homme souriant et très jeune. De son enseignement, je me rappelle qu'il me compta une faute dans une dictée de prose parce que j'avais écrit *encore*, alors qu'il aurait fallu, disait-il, écrire *encor*.

M. Colard s'adjoignit un maître, dont j'ai oublié le nom, mais point la crasse qui lustrait ses habits, ni l'odeur qui empestait la classe. Or, il arriva bientôt qu'un de nous se gratta, puis deux, puis trois, puis quatre. De petits boutons apparaissaient entre des doigts ; un ancien soldat, qui avait eu la gale jadis en Espagne, la reconnut, et l'émoi fut grand dans le pays. L'école fut interdite aux galeux, et une visite médicale ordonnée.

Le médecin était M. Rivière, officier de santé, un fort gaillard, qui tenait haut la tête et parlait haut, d'un ton bourru. Il pratiquait le *purgare* et le *saignare*, surtout le *saignare*. Inexpert aux cas difficiles, il refusait de croire aux maladies, tant qu'elles n'étaient pas déclarées : « Tu te plains toujours, disait-il ; tu n'as rien du tout. » Ou bien il refusait son diagnostic : « Si tu avais quelque chose au nez ou bien à la

joue, je te dirais : V'là ce que tu as. Mais c'est dans l'intérieur : le diable n'y voit goutte. » M. Rivière nous examina un à un, nous renvoyant après l'examen avec une tape sur la joue.

Mais voilà qu'un bruit se répand : M. Colard n'est pas bachelier : il s'est seulement présenté au baccalauréat. La chose a été découverte par M. Bernard, qui cherchait un endroit pour fonder une pension. Vite M. Colard se procure un bachelier, M. Étienne. Celui-ci fut vraiment mon premier maître : avec lui, je déclinai *Rosa, la Rose,* qui me plut et m'amusa, par le changement des désinences, comme un jeu, le seul où je ne fusse pas maladroit. Dès le premier jour, en même temps qu'il nous apprenait les déclinaisons, il nous faisait expliquer du latin ; l'*Epitome historiæ sacræ* me fut un merveilleux livre, dont tous les chapitres racontaient des miracles. Je fis alors indirectement connaissance avec le *Selectæ e profanis.* Un camarade, qui avait déjà commencé des études latines, en expliquait le texte à demi-voix, debout sur les marches de la chaire au pied de laquelle j'étais assis ; j'entendais et ma mémoire garda texte et traduction. Deux ans après, élève de septième au collège de Laon, j'avais devant moi en étude un élève de sixième, gentil garçon que j'admirais beaucoup parce qu'il avait un veston bleu et parce qu'il signait son nom, Brunel, en l'entourant d'un ovale parfait noué au-dessous par une petite cédille. Brunel était paresseux et le *Selectæ e profanis* l'importunait : plusieurs fois, il me demanda de faire sa version, en échange de sa part de haricots au souper, et j'acceptai. Les haricots sont bons dans le diocèse de Soissons et Laon.

La pension Colard-Étienne semblait prospère ; nous étions une quarantaine. La pension Bernard n'avait que trois élèves. Pour l'humilier, nous défilions devant elle, le jeudi, accrus de quelques bambins que nous étions invités à racoler : nous recevions un « bon point » par recrue ainsi amenée, un joli bon point bleu de ciel. En passant devant chez « les Bernard », nous tournions de leur côté une tête narquoise : être « un Bernard » nous semblait le ridicule même. Mais la prospérité de notre pension n'était qu'apparente : mes parents le savaient : de temps en temps, M. Colard venait chez nous emprunter cinq francs pour faire marcher sa maison. M. Étienne nous

quitta; peu de temps après disparut M. Colard, et, l'un après l'autre, point sans quelque honte, nous allâmes nous asseoir sur les bancs de M. Bernard.

*
* *

M. Bernard, un grand sec, avait le visage rasé, la peau d'un gris triste, le front large et terne; ses yeux pâles, derrière des lunettes, regardaient toujours au-dessus de nous, quelque part, tristement. Il était pieux et il mit la pension sous l'invocation de Saint-Louis de Gonzague.

Ce fut un étrange composé d'études : le latin, le français, la mythologie, l'histoire, l'instruction religieuse, la tenue des livres, la comptabilité, le dessin linéaire, le dessin « de tête », le solfège et le cornet à piston...

Je ne me souviens guère des livres qu'on me mit entre les mains. Et pourtant je vois, comme si je les avais devant les yeux, ma boîte de compas, des feuilles où je dessinais des circonférences et des rosaces, des modèles de bouches et de nez, une tête d'Épaminondas que je copiai et qui fut exposée à la distribution des prix, en pendant avec une page d'écriture, dont j'avais écrit le titre en grosses rondes : *Tout l'or du Pérou*; le dessin et la page attestèrent d'ailleurs mon égale maladresse à écrire et à dessiner. Je me rappelle aussi les morceaux de colle à bouche que nous sucions, parce qu'ils étaient sucrés, et les couleurs où les mots *Ocre* et *Terre de Sienne* m'étonnaient, et les bâtons d'encre de Chine, marqués de caractères dorés, lesquels m'émerveillaient parce que je savais qu'ils venaient de très loin. Mais les livres, exception faite pour l'*Epitome historiæ græcæ*, que j'expliquai alors, et pour les fables de La Fontaine, je les ai tous oubliés. Il faut bien que ce soit de leur faute, et qu'il n'eussent pas été faits pour moi. Il n'y a pas longtemps qu'on écrit des livres pour les petits, — un genre très difficile d'ailleurs.

Naturellement, je tirai des leçons de mes premiers maîtres et des livres que je lus des notions qui se logèrent dans mon esprit; mais je ne puis dire au juste lesquelles, parce

que je les reçus presque toutes, comme les reçoivent d'ordinaire les enfants, avec indifférence. Au contraire, j'ai gardé le souvenir des émotions morales que je dois aux écoles de ma petite enfance.

*
* *

C'est à la pension Colard, que je fis la connaissance de La Fontaine. Le petit volume était illustré d'images. Il commençait par la fable du Chêne et du Roseau; je la lus, je l'appris par cœur et je la récitai. Des mots me furent inintelligibles :

Cependant que mon front au Caucase pareil...

Mais je les devinai solennels; l'image m'avait prédisposé à l'admiration.

Il faut vous dire qu'à quelques minutes de chez moi commence une vaste et haute forêt. Nous ne la connaissions guère; nos maîtres l'ignoraient; ils ignoraient tant de choses, les maîtres! Ils apprenaient dans des livres des matières prescrites par des programmes; ils les enseignaient comme ils les avaient apprises; ils les enseignaient de la même façon dans les villes et dans les campagnes, dans les montagnes et au bord des mers, à l'est ou à l'ouest, au nord ou au midi. Le programme était fait pour n'importe qui, vivant n'importe où. Hélas! les choses n'ont guère changé depuis; l'uniformité de notre enseignement est une grande sottise de notre pédagogie. Elle est cause que l'école semble triste au petit être à qui elle ne dit rien de ce qu'il voit et de ce qu'il aime vaguement peut-être. Quel dommage que ce dédain de l'école pour la vie! J'ai toujours regretté que personne n'ait fait connaître à mon enfance les grands bois, la vie de tant d'arbres divers et les mœurs des bêtes qui vivent dans les périls de la liberté, toutes les leçons d'histoire de la nature que donne la forêt.

L'image me montrait un chêne, sa robustesse, le tronc et les grands bras immobiles pendant que les moindres branches étaient secouées et que les feuilles s'efforçaient désespérément de s'envoler, comme font les oiseaux pris au piège; tout au bas, l'humble roseau ployait. Alors je sentis le vent souffler en fureur, et j'entendis la chute lourde du géant déraciné; je

me figurai un petit rire du roseau. De retour à la maison, je montrai l'image à mon père. Je lui demandai si cette histoire s'était passée dans la forêt de chez nous. Mon père, qui savait causer avec les enfants, me répondit qu'il n'en avait jamais entendu parler, mais que c'était bien possible. Le dimanche d'après, il me mena voir des chênes; inutilement je cherchai des roseaux à leurs pieds; mais j'en avais vu sur le bord d'un ruisseau; je les transportai en idée aux pieds des géants; en idée, j'entendis la fureur du vent et la chute des chênes. Telle fut la puissance de la première image qu'il me souvienne d'avoir regardée avec attention.

L'histoire sainte me donna de grandes émotions.

Je connaissais Dieu le Père pour l'avoir vu dans un tableau à l'Église : la tête blanche à chevelure bouclée, coupée par une raie bien faite, s'inclinait, et les bras vêtus de bleu se tendaient vers la Vierge montant au ciel sur les ailes des anges. Je fus charmé de le retrouver dans l'Ancien Testament. Une ou deux fois par semaine, un des grands lisait tout haut des passages indiqués par « nô maître ». Les conversations de Dieu avec les hommes ne m'étonnaient pas et me plaisaient : « Et l'Éternel Dieu appela Adam, et lui dit : « Où es-tu? » Et il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin »... L'Éternel devint pour moi une personne réelle, presque familière.

Lorsque j'entendis lire l'histoire du sacrifice d'Abraham, je m'étonnai fort que Dieu ordonnât de tuer un enfant, et je m'apitoyai parce que je me mis à la place du petit Isaac qui, pensai-je, avait mon âge; le consentement d'Abraham me révolta; certainement mon père ne m'aurait pas ainsi sacrifié; aussi fus-je ravi que l'affaire se fût arrangée à la satisfaction de tout le monde.

Je me souviens aussi de l'appel à Moïse de Dieu caché dans le buisson ardent, mais surtout de la montée de Moïse vers Dieu quand « l'Éternel l'appela de la montagne », et des tonnerres et des éclairs, et de l'épaisse nuit qui couvrait le Sinaï, et du bruit de cette trompette qui sonnait de plus en plus fort. Moïse m'apparut colossalement grand lorsqu'il descendit, tenant en ses mains les tables de la loi, qui se brisèrent à l'aspect du veau d'or.

Je ne savais rien de ces pays de miracles : aucune image ne m'aidait à me les représenter. Aussi je voulus que des scènes de la Bible se fussent passées dans des endroits connus de moi : le sacrifice d'Abraham, sur une toute petite côte de montée assez raide pour qu'on l'appelle « Monte-à-peine », et la scène du buisson ardent, dans la saillie d'une haie vive sur le chemin qui traverse le hameau de « Mon idée ». Mais nulle part je ne plaçai le Paradis perdu, ni le Sinaï. C'étaient probablement de trop grandes choses pour mes petits cadres.

Telles sont les impressions laissées dans ma mémoire par les écoles de mon enfance. Pourquoi se sont-elles présentées les premières à mon esprit? Est-ce parce qu'une grande partie de ma vie a été préoccupée d'école et d'éducation? ou bien pour d'autres raisons, comme, par exemple, une instinctive répugnance à dresser une biographie de ma personne en commençant par : « Je naquis à..., le... »? Je ne sais; mais j'ai résolu de suivre l'ordre des tableaux qui m'ont été successivement offerts dans ma méditation tranquille.

II

LE VOYAGE D'ERLOY

Le Nouvion-en-Thiérache est un bourg de Picardie situé dans un joli vallon vert, étroit et court. Deux mille habitants environ le peuplent; quelques centaines d'âmes sont réparties entre des hameaux. Le Nouvion fut jadis une ville de commune enceinte de murailles, et les maisons ont gardé de ce temps-là l'habitude fâcheuse d'être serrées les unes contre les autres : la plupart d'entre elles ne possèdent que de médiocres jardinets. Le Nouvion a donc l'aspect d'une petite ville.

Le principal travail du pays est l'élève du bétail bovin et la culture des pommiers : le beurre, le fromage, la viande et les pommes l'enrichissent. Le vallon est une prairie découpée en « pâtures » closes de haies vives.

Or, la culture de l'herbe est silencieuse et lente.

C'est surtout dans les hameaux que règnent le silence et la lenteur. Les fermes sont isolées; elles n'aiment pas le bord de

la route et s'en tiennent volontiers à distance. Si elles en sont proches, elles ne la regardent pas en face; elles lui opposent leur pignon ou même lui tournent le dos. Vous pouvez traverser un hameau sans apercevoir âme qui vive. La femme est occupée à faire son beurre ou son fromage dans la cave; l'homme, à charrier ou « répardre » le fumier, à tailler un arbre, à « botter » une haie, à pousser les bêtes d'une pâture dans une autre; il ne s'entend pas marcher; l'herbe étouffe le bruit de son pas. Personne ne sort de la ferme, si ce n'est le dimanche pour aller à la messe ou les jours de marché pour aller au Nouvion. De mon temps, les carrioles, même à baudets, étaient rares; la plupart des paysannes venaient au marché « de pied », portant le lourd panier sur la hanche qu'il échancrait; le bras gauche ramait dans l'air pour aider à la marche.

L'hiver est la saison de l'intimité avec les bêtes, qui demeurent à l'écurie. De mon temps, l'écurie, l'essentiel de la maison, communiquait de plain-pied avec la salle à tout faire où se tenait la famille. Les bêtes étaient de la famille en effet; deux paysans ou deux paysannes qui se rencontraient se demandaient : « Ça va bien à l'maison, les bêtes et les gens? » Et pourquoi pas, après tout, et, sans les bonnes bêtes, que deviendraient les gens de ce pays-ci? Et n'y a-t-il rien d'humain chez les bêtes, rien de bestial chez les hommes? Ma vieille amie Archange Bonnemaison, fermière, me disait : « Les bêtes, c'est comme les gens, sauf le respect dû au saint baptême. »

J'allais quelquefois au hameau manger ce composé délicieux de farine, d'œufs et de crème que sont les gaufres de chez nous. On restait à table deux heures, à manger en buvant du cidre. On parlait lentement avec des intervalles de silence; on parlait de rien. Puis, on servait le café, l'eau-de-vie, encore un peu d'eau-de-vie; on s'échauffait en parlant de rien, toujours. Je crevais d'ennui et j'aspirais au retour vers Le Nouvion.

Le Nouvion ne faisait guère plus de bruit. Le calme de la forêt et des pâtures le pénétrait. Je n'ai jamais vu personne marcher un peu vite dans nos rues; l'épithète « Long j'y va », donnée aux plus lents, convient à tout le monde. Le Nouvionnais ne se promène à peu près pas. Quand j'étais enfant, plusieurs, le dimanche, allaient boire une chope en regardant

jouer aux quilles, dans une auberge située au chemin de Guise et qu'on appelait « le sale pot », je ne sais pas pourquoi. C'était à peine à trois cents mètres après l'entrée du bois. Les visiteurs de la forêt intime étaient extrêmement rares ; on les appelait des « originaux » J'ai connu deux de ces originaux qui étaient des capitaines retraités, le capitaine Renaud et le capitaine Thomas.

Le Nouvionnais ne voyageait pas. Rien ne l'y invitait, d'ailleurs. Le chemin de fer était très loin, et Paris semblait au bout du monde. J'admirais comme l'attestation d'une chose extraordinaire l'enseigne : « Grévin, tailleur arrivant de Paris. » Wattignies, messager de Paris, qui faisait le voyage en huit jours, me paraissait un personnage aventureux. Je cherchais à me représenter la rue où je savais qu'il descendait et dont le nom m'intriguait : rue de « La Fidélité ». Je me demandais si toutes les rues de Paris portaient des noms de vertus.

La montagne provoque à l'escalade ou à la descente, et la plaine à la marche vers l'horizon lointain. Chez nous, c'est exagérer que d'appeler collines les rebords du vallon ; ils suffisent pourtant à borner l'horizon à quelques cents mètres, là où il est le plus éloigné. Partout ailleurs, il est tout proche : les haies vives et les têtes des pommiers interdisent les longs regards. Tout vous renvoie à vous-mêmes.

Une rivière, cela vient de quelque part, pour aller ailleurs ; cela marche, cela court. Au Nouvion, nous ne manquons point d'eaux dormantes ; chaque pâture a sa fosse entourée de saules qui se regardent au miroir de l'eau ; mais c'est un tout petit ruisseau qui coule au fond du petit vallon ; encore faut-il faire grande attention pour voir de quel côté il coule ; il n'a pas la force d'entraîner les vieilles savates, les tessons de bouteilles ni les casseroles éventrées qu'y jettent les voisins. Oh non ! Il n'invite pas à suivre son cours, ce ruisseau-là !

J'étais donc un petit sédentaire, un enfermé, ne connaissant à peu près rien de la nature, un petit bourgeois de petite ville.

Et toute la petite ville avait l'air bourgeois. Quelques riches maisons, les panonceaux dorés de deux notaires, le prétoire du juge de paix, les bureaux d'un percepteur et d'un receveur,

le drapeau de la gendarmerie, la bonne tenue des moindres logis, l'air de propreté partout répandu, commandaient des habitudes citadines. « Tu ne vas pas sortir comme ça dans le Nouvion », me disait ma mère, et il fallait refaire le nœud de ma cravate et reboutonner mon gilet. Les dames « pour sortir dans le Nouvion », mettaient des gants ou, tout au moins, des mitaines. Même, on voyait passer des messieurs gantés pour la promenade du « sale pot », ou pour des visites.

*
* *

Or, un jour, je fis un voyage de trois lieues.

Des cousins à nous, les Baron, habitaient un village appelé Erloy. J'avais souvent entendu parler de réunions de famille qui se tenaient là chaque année et qui étaient joyeuses; mais on ne m'y avait pas encore mené, mes jambes étant trop petites. En 1851, j'avais neuf ans, et j'étais de force à faire le voyage à pied. Mon cousin Gustave Baron, un garçon de mon âge, étant venu habiter Le Nouvion chez sa grand'mère maternelle, pour y être élève de la pension Bernard; on décida que lorsque son grand-père, mon cousin Gravet, le reconduirait à Erloy au temps des vacances, il m'emmènerait.

Mon cousin Gravet, ancien greffier de justice de paix, avait gardé une tenue sérieuse et l'habitude de la cravate blanche; mais le diable n'y perdait rien. Le cousin faisait chaque matin une tournée jalonnée d'arrêts à chacun desquels il avalait un petit verre. D'une exactitude ponctuelle, il arrivait tous les matins au même endroit à la même heure. Il est vrai qu'il tirait souvent de son gousset sa large montre à boîte d'or, et qui sonnait les heures, seule de sa sorte dans le pays; il la réglait sur l'horloge de l'église. Il était exact à tel point que les gens, en le voyant, savaient l'heure qu'il était. Un jour, il entendit une femme crier : « V'là monsieur Gravet qui passe! Il est temps d'tremper l'soupe. »

Le cousin aimait à chanter; il chantait à table, mais aussi à l'église où il prenait place dans un banc qui touchait la grille du chœur, presque à hauteur de l'autel. Il fréquentait le presbytère; il fut l'ami d'un curé doyen, nommé Bourgeois, qui

arriva au Nouvion un peu plus tard que le moment où je suis dans le récit de mes souvenirs. Ce curé, un savant homme et un brave homme, et qui parlait bien, en s'y préparant, avait une physionomie funèbre. Très grand, légèrement voûté, brun au point d'être noir, les lèvres relevées en sourire sardonique, les yeux enfoncés sous une broussaille énorme de sourcils qui montait et descendait, il ressemblait, je crois, à Méphistophélès. Maigre, il avait pourtant un gros ventre, qui lui donnait l'air d'un hydropique. Au demeurant, la plus joyeuse humeur du monde. A table, il racontait des histoires de séminaire, qu'il commençait d'un ton grave; puis, à l'endroit comique, un grand rire le secouait, et le gros ventre tressaillait, et les sourcils montaient, montaient, montaient. Mon cousin et lui s'associaient pour acheter de temps en temps une feuillette de vin, que l'on déposait dans la cave du presbytère, où elle attendait la mise en bouteilles. Une année, un accident survint. Le doyen s'en alla chez mon cousin raconter l'affaire : « Monsieur Gravet, dit-il d'un air navré, la feuillette a fui; une moitié du vin a coulé » : puis, après une pause : « C'était justement la vôtre! » Et le ventre dansa, et les sourcils s'envolèrent.

On disait que le doyen Bourgeois rêvait l'épiscopat, qu'il méritait d'ailleurs. Un après-dîner, il se promenait dans son jardin, tenant d'une main son bréviaire et, de l'autre, un long bâton, et le bâton se levait et se posait d'un mouvement de crosse. Le cousin survint, et je crois qu'il vexa légèrement le bon doyen en lui disant : « Est-ce que vous apprenez à être évêque? »

Mais j'ai perdu le fil de mon sujet; je voulais seulement dire que mon cousin Gravet allait être un agréable compagnon de route.

* * *

Nous partîmes de bon matin à la fraîche. Ce fut d'abord une marche d'environ une lieue par un petit sentier dans les grands bois, le silence, l'odeur humide des herbes et des arbres, les jeux du soleil dans les hautes branches, le chant

mélancolique et taquin du coucou, — ce joueur à cache-cache, dont jamais on ne trouve la cachette — toutes choses que je goûtais pour la première fois. Nous arrivâmes à une clairière habitée par un hameau de sabotiers, et nous entrâmes dans un cabaret, où le petit verre fut apporté au cousin par une femme dont un bras soutenait le poids lourd d'un gros bébé : « C'est plus facile à faire qu'à porter », dit le cousin. « Pour sûr eq' ui », répondit la jeune femme qui éclata de rire. La marche reprit, tantôt à découvert et tantôt sous bois. Le château de la Plénoye, aperçu dans un endroit solitaire, manoir à tourelles devenu bâtiment agricole, m'impressionna. J'avais vu des châteaux sur des images de contes de fées, et je me souvins de la Belle qui dormait au bois. Enfin nous grimpâmes une côte ardue; arrivé au sommet, je découvris au loin une ligne de collines, et, entre moi et ces collines, le plus grand espace que j'eusse encore mesuré du regard, puis, au fond de la vallée, la rivière d'Oise.

Nous descendîmes la grimpette à droite et à gauche de laquelle, irrégulièrement, les toits de chaume se succédaient; au bas, ce fut la principale rue du village où se trouve au milieu, à gauche, la principale maison, celle des Baron. Le pignon regarde la rue par une seule fenêtre: un rez-de-chaussée s'allonge, percé de petites fenêtres et de petites portes, très bas; il semble n'être là que pour supporter le grand toit. C'est l'unique façade de la maison; elle est tournée vers la cour; du côté opposé, vers une pâture, le toit descend jusqu'à un mètre du sol. Voilà le vrai toit qui convient à nos pays, le toit qui couvre, enveloppe, et protège contre les injures de l'air.

La maison porte un écusson de pierre blanche où sont gravés les mots :

JESUS MARIA

FAICT EN L'ANNE DE LA PAIX

1660

VIVE LE ROY

Les derniers mots ont été presque effacés par des coups de couteau au temps de la Révolution.

Je ne remarquai pas cette inscription à mon premier voyage.

Je ne sus que plus tard, quand je devins fort en histoire, que cette paix marquée sur l'écusson fut celle que le cardinal Mazarin conclut en 1659 dans l'île des Faisans, entre les eaux de la Bidassoa. La guerre durait depuis un quart de siècle, terrible aux gens de la vallée de l'Oise, qui était la route suivie dans la marche vers Paris par les bandes des Impériaux — les *Kinserliks* — et des Espagnols. Erloy est situé entre La Capelle et Guise, deux places fortes de jadis, qui souvent furent prises et reprises; les troupes du Roi, succédant à celles de l'ennemi, n'étaient pas moins cruelles aux paysans. Puis la guerre civile s'était ajoutée à la guerre étrangère; Turenne avait combattu dans ce pays-là contre le grand Condé, infidèle au Roi, et ce furent des années atroces; les preuves que nous avons gardées des souffrances endurées sont invraisemblables. Longtemps le souvenir s'en est gardé dans la mémoire des gens du pays; des vieux que j'ai connus savaient ce refrain d'une chanson oubliée :

Et lon, lon, là,
Laissez-les passer,
C'est les gens de La Capelle,
Et lon, lon, là,
Laissez-les passer;
Ils ont eu du mal assez.

Des noms de bandes étrangères servant dans les troupes impériales enrichirent le vocabulaire des injures. Une fois, sur la place d'un village près d'Erloy, où l'on dansait parce que c'était la fête, un garçon, furieux de me voir donner le bras à « s'maîtresse », — j'étais alors un monsieur de quinze ans —, me traita de Paulac. Je dis le nom comme il le prononça. Il ne se doutait pas — ni moi non plus — qu'il évoquait le souvenir des Polonais, — appelés Pollaques au XVIIe siècle, — qui avaient guerroyé dans le pays au service de l'Empereur.

Quand je regarde aujourd'hui cette date, 1660, l'année de la paix, je me figure un brave homme, qui, à la nouvelle de la paix — enfin! — se frotta les mains, et dit joyeusement : « C'est le moment de bâtir. »

*
* *

Ce brave homme était un Baron déjà, et, depuis ce milieu du XVIIe siècle, des Baron s'y sont succédé, de père en fils : ils ont eu le rare mérite de l'avoir gardée à peu près en l'état où elle fut bâtie.

A droite d'un tout petit vestibule, c'est la cuisine très vaste, salle à manger du personnel de la ferme ; autrefois, sans doute, les maîtres siégeaient au haut bout de la longue table et disaient le *Benedicite* et les Grâces. A gauche, une grande salle, chambre à coucher des maîtres, salle à manger aussi, et, si l'on veut, salon — mais il vaut mieux ne pas vouloir — ; puis deux chambres, l'une pour les enfants, et l'autre pour les hôtes. Une des parois de la salle, à droite de l'entrée, est occupée par la cheminée vaste et par une large armoire encastrée dans le mur. La tablette de la cheminée, le panneau qui la surmonte et l'armoire sont de chêne que deux siècles et demi ont patiné d'une riche couleur indéfinissable. Le chêne aussi a fourni trois poutres maîtresses et les poutrelles perpendiculaires aux poutres ; mais les poutres ont été badigeonnées de blanc et les poutrelles recouvertes d'un plafond de plâtre, et c'est dommage ; le badigeon et le plafonnage ont commis au siècle dernier beaucoup de méfaits de ce genre ; ils ont détruit l'harmonie grave des logis d'autrefois.

Dans le haut de l'armoire, au point où se joignent les deux battants, des ailes encadrent deux têtes d'anges enfantines et joufflues. Le style Louis XIII en décore les panneaux de ses lignes simples et nobles, creusées dans le bois. L'âtre a gardé suspendus à leurs clous les ustensiles d'autrefois : la pincette vigoureuse à manier les longues bûches, la pelle très large, le tube de fer qui servait à souffler, le crochet qui tirait les braises pour les séparer ou les réunir, la fourche qui retournait la viande dans la marmite ou présentait au feu le pain à rôtir, et enfin les chenets surmontés d'une croix de Lorraine ; car Erloy relevait du duché de Guise dont fut gratifié par François Ier le duc Charles de Lorraine.

Lentement la poutre médiane s'affaisse ; le linteau d'une porte cligne ; le grand toit pèse lourd sur les murs en torchis.

*
* *

Lors de mon premier voyage à Erloy, le maître de la maison, — le vieux cousin, comme on l'appelait pour le distinguer de ses fils, — souffrait d'une de ses habituelles crises de rhumatismes. C'était un silencieux. Il demeurait d'ordinaire assis près de la cheminée, sa casquette sur la tête et les mains sur les genoux. L'après-dîner, il allait choisir dans le poulailler l'œuf qui, avec deux ou trois pommes de terre, une salade et un morceau de fromage composait son souper. Il faisait lui-même cuire sous la cendre l'œuf et les pommes de terre. Il ne sortait guère que pour aller à l'église, dans son banc de maire, à droite de l'autel. Au temps de la moisson, il montait vers les champs pour indiquer aux moissonneurs le bornage. Moisson faite, il regardait travailler les batteurs en grange et les ensacqueurs du grain. C'était, je crois bien, toute sa part de labeur dans la maison. La vieille cousine, au contraire, avait l'œil à tout, active du matin jusqu'au soir, très occupée des domestiques, maintenant l'ordre dans la cuisine, où le berger turbulent parlait trop haut et taquinait tout le monde. Un soir que j'étais dans cette cuisine, où je me plaisais beaucoup, il chanta; au premier couplet, la maîtresse l'arrêta : « Taisez-vous berger, vous chantez des bêtises ». « Oui nô dame », dit-il, et il m'adressa un clin d'œil. Je crois bien que la chanson était polissonne.

Le vrai maître de la maison, le fils aîné, s'appelait Baron tout court, suivant l'usage qui s'est perdu depuis de réserver à l'aîné le nom de famille, les puînés se contentant de prénoms. Je n'ai pas connu de meilleur vivant. Sa voix haute et claire claironnait et son rire éclatait. Quand il jouait aux boules, on entendait ses cris depuis la rivière jusqu'au haut du village. Il fallait le voir à table, les jours de fêtes, à la Trinité et à la Sainte-Eugénie, quand la famille était réunie. Il servait un vin rouge de Champagne, alors très estimé, qu'il était allé lui-même acheter chez des vignerons d'Ermonville et qu'il avait ramené. Ces voyages lui coûtaient quatre ou cinq jours, mais qu'il estimait bien employés; c'était pour lui chose importante dans la vie que de pouvoir offrir aux parents et

amis et s'offrir à soi-même un bon verre de vin. Au rôti, apparaissaient, couchées dans des paniers de paille finement tressée, les bouteilles d'un vin de Chambertin acheté d'une maison sûre de Bourgogne. L'entrée en était saluée par un sourire gourmand des convives masculins. Les têtes peu à peu s'échauffaient; tout le monde parlait, mais la voix du cousin dominait le tumulte. Après deux ou trois heures, plutôt trois que deux, on apportait le dessert, et l'on servait dans les flûtes le vin de Champagne mousseux.

Les chansons commençaient alors. Le cousin Gravet mettait ses lunettes et prenait son Béranger. Il chantait des chansons grivoises :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Ou bien :

Les gueux, les gueux sont des gens heureux;
Ils s'aiment entre eux!
Vivent les gueux...

La table reprenait les refrains avec allégresse. Mais voici que le même cousin commençait d'un autre ton la chanson mélancolique où la vieille Champenoise raconte à ses petits-enfants qu'un jour, pendant la campagne de France, l'Empereur est entré dans sa maison et qu'il s'est « assis là », disant : « Oh! quelle guerre! » Dans un profond silence, les têtes se penchaient; même des larmes brillaient dans des yeux au moment du refrain :

Il s'est assis là, grand'mère!
Grand'mère, il s'est assis là!

Mais un autre convive, le cousin Baron d'Autreppes entonnait une chanson à boire :

(*Parlé*) Valentin? — Monsieur!
Verse, verse-moi du vin!
Verse-moi du vin tout plein!

Les yeux se régayaient et une rasade était versée à toute la table. Mais voici que la même voix célébrait les charmes d'une belle comtesse :

Ce n'est pas ta dot, ma belle comtesse,
Ce n'est pas ta dot, ta dot que je veux
Mais je veux pour dot plus que la richesse,
Oui je veux, oui je veux tes yeux.

Le chanteur regardait amoureusement sa femme amoureuse de lui et qui était belle, et la table réattendrie applaudissait doucement en souriant à la belle comtesse. Ensuite une voix de femme disait la romantique romance de « Castibelza l'homme à la carabine » : des regards rêvaient à la fin des premiers couplets :

Le vent qui souffle à travers la montagne
Me rendra fou.

et s'émouvaient aux deux derniers vers :

Le vent qui souffle à travers la montagne
M'a rendu fou.

Le moment était venu de « la dernière tournée ». Un des convives chantait ces mauvais vers :

Chers amis de la bouteille
Voici l'étendard de Bacchus,
Ça, ça, ça, c'est ça, qui nous réveille,
Armons-nous de son divin jus!

Puis, désignant un convive :

Nous chanterons victoire
Pendant que Monsieur... va boire.

L'interpellé buvait lentement afin de prolonger la joie de la table, qui criait :

Victoire, victoire, victoire!...

Quand le verre était vide, le chœur chantait

Il a bien bu, car il a vaincu,
A son voisin en donnera-t-il,
Puisqu'il en demande?
Chantons la demande (*bis*).
Chantons-la, traderidera.

Et l'on reprenait : « Chers amis de la bouteille »...

Pendant cette ronde, le cousin exultait; tantôt il frappait, de la paume de sa main droite, le revers de sa main gauche; tantôt ses deux bras levés, étendus, semblaient marquer la mesure à un orchestre endiablé. Lui-même le vieux cousin s'émouvait; de la lumière éclairait son visage et il fredonnait les refrains tout bas. Arrivait le café, qui prolongeait la séance d'une bonne heure; mais les enfants n'attendaient pas la fin; ils allaient dans les granges jouer à cache-cache et monter sur les tas de foin pour se laisser couler du haut en bas. Les dames se levaient de table et s'assemblaient par petits groupes dans la cour, parlant très haut, un peu rouges. Elles portaient dans un cadre ovale doré ou d'or un camée ou le daguerréotype de leur mari. Les hommes, solides au poste, versaient dans leur café de l'eau-de-vie de La Rochelle, du rhum et du kirsch : c'était ce qu'on appelait le gloria tricolore. Ils racontaient de bonnes histoires qui n'avaient pu se dire devant les enfants et devant les dames. Ils se levaient enfin, les faces rubicondes, assuraient en écartant leurs jambes leur aplomb incertain légèrement, portaient les deux mains aux reins, comme pour s'assurer qu'ils étaient toujours à leurs places, et ils allaient rejoindre les dames.

Le soleil était descendu à l'horizon. On appelait les enfants; les mamans les brossaient de la main pour faire tomber la poussière et les bribes de foin; de la main, elles les peignaient et lissaient leur chevelure, profitant de l'occasion pour les embrasser. Puis un cortège se formait et montait par la pente raide jusqu'à la place du village, à mi-côte. Devant la porte de M. Hallier, propriétaire et cabaretier, des tables nous attendaient. On y apportait des verres, puis de grands saladiers remplis d'un vin sucré où trempaient des feuilles de groseiller. Une louche d'étain mesurait la part de chacun. A d'autres tables, s'asseyaient des villageois, vêtus de la redingote qui ne sortait de l'armoire que les jours de fête ou les jours d'enterrement, rigide et qui semblait avoir été taillée par un charpentier. Ils étaient coiffés d'un chapeau haut de forme à poils longs, dont le luisant s'était depuis longtemps changé en une teinte roussâtre. Sur la place, les garçons et les filles dansaient devant le chariot prêté par M. le maire aux ménétriers. Les filles s'en-

gonçaient dans des robes rigides, sous des bonnets où brillait le clinquant de fleurs artificielles. Cela n'empêche pas que Ferdinande était une fille charmante; ses marques de rousseur, légères et clairsemées dans le duvet de sa joue, semblaient des taches de soleil sur l'herbe tendre; ses yeux petits et ses lèvres humides souriaient. Sa sœur Aurélie encadrait de bandeaux bruns l'ovale parfait d'un visage auquel la beauté régulière communiquait sa naturelle dignité.

Au village d'Erloy, mon cousin Baron — le jeune — semblait le seigneur. Il avait le prestige du nom, — le plus vieux nom du pays, — de sa fortune et aussi de sa personne. Un peu gros, il était de belle prestance, et il s'habillait non pas à La Capelle ni à Marly, les chefs-lieux des cantons voisins, mais à Vervins, la sous-préfecture. Très bon aux pauvres d'Erloy, il les secourait. Toutes les nouvelles du village l'intéressaient; il les savait par Célestine, la barbière, qui, trois fois la semaine, apportait chez lui son plat à barbe en faïence à fleurs rouges et bleues. S'il apprenait quelque mauvaise action, il la reprochait amicalement, à qui l'avait commise : « Comment, c'est toi qui as fait cela? Et tu n'es pas honteux? » Il apaisait les querelles et s'employait à empêcher les procès. Il n'aimait pas le papier ni l'écriture, et je crois que ses autographes furent très rares; mais le papier à timbre et l'écriture des gens de loi lui inspiraient de l'horreur. « Qu'est-ce que j'entends dire? Tu vas plaider? Tu as donc trop d'argent que tu veux en porter aux gens de Vervins, qui se moqueront de toi? » Il allait d'un adversaire à l'autre, et souvent il parvenait à leur faire entendre raison.

*
* *

Dès le premier jour, je sentis, pour la vieille demeure et les gens qui l'habitaient, une affection que le temps n'a pas affaiblie. Mais tout Erloy me charma, toute cette vie si nouvelle au petit bourgeois que j'étais.

A Erloy, il y avait des pâtures particulières, comme au Nouvion; mais, sur la rive gauche de l'Oise, s'étendait la

grande pâture communale, « la prairie ». Le matin, la corne du vacher de la commune retentissait; il descendait du haut du village; devant chaque porte, les bêtes prenaient place dans le nonchalant troupeau. Son chien, un chien noir, courait tout le long, à droite et à gauche, aboyant aux jarrets des vaches, si elles s'écartaient pour brouter l'herbe sur les bas côtés de la rue villageoise. Le troupeau passait la rivière à gué; arrivé dans la prairie, tout entier il baissait la tête, et les langues lampaient l'herbe, et les naseaux semblaient humer la terre nourricière. Le vacher demeurait là tout le jour; les églises de trois villages tout voisins lui disaient l'heure; par un accord conclu entre les clochers d'Erloy, d'Autreppes et de Saint-Algis, Erloy sonnait l'*Angelus* à onze heures, Autreppes à onze et demie, et Saint-Algis à midi. Au soleil couchant, le vacher et son chien rassemblaient leurs bêtes; le troupeau, ramené à la rivière, la repassait; il remontait le village; à chaque porte, les vaches de la maison se détachaient, sans que le berger leur dît rien, ni le chien non plus, et elles regagnaient leurs étables pour y dormir jusqu'à l'aube du lendemain.

Mais Erloy avait aussi ses champs de blé, de seigle et d'avoine, sa vie agricole, le bruit des charrues et des herses et des « roules » qui s'en allaient aux champs, les faux reluisant par delà l'épaule des moissonneurs, les chariots qui passaient vides et revenaient pliant sous les gerbes entassées, le tablier gonflé des glaneuses, le hâle des joues mordues par le soleil, le cousin Baron à cheval trottant vers les champs où travaillaient les laboureurs, — tout un mouvement dans le plein air chaud.

Quelle différence avec mon Nouvion, ses pâtures closes, ses bêtes sédentaires et son silence!

Je voulus n'être plus un petit bourgeois. Je désirai une blouse; on m'en donna une, trop longue pour moi, et qui me fit ressembler à un marchand de vaches, car les marchands de vaches portent la longue blouse. J'essayai de faire cuire mon œuf sous la cendre, mais je ne savais pas frapper sur l'écaille le léger coup qu'il faut pour donner un peu d'air à l'œuf et l'empêcher d'éclater. Les leçons que je reçus du vieux cousin ne corrigèrent point ma naturelle maladresse.

J'aimai la vivante cour de la ferme, le fumier que les poules animaient des saccades de leur mouvement perpétuel, la

grange et l'étable des vaches, qui faisaient face à la maison, et les bâtiments du fond de la cour, l'écurie des chevaux, l'étable des moutons. Ah! les moutons! Quelle joie de les voir rentrer, trottinant, bêlant, se bousculant, et cette ruée aux portes de l'étable! Je n'avais pas vu de moutons avant le voyage d'Erloy.

Dans un coin de la cour, entre l'étable des vaches et celle des moutons, des planches jointes recouvraient la fontaine à laquelle sainte Eugénie, la patronne du village, donnait la vertu de guérir les sourds. De temps en temps, quelqu'un traversait la cour et s'approchait de la fontaine. La cour était frappée de la servitude d'un passage vers le miracle espéré.

J'aimai la rivière coulante, travailleuse, car elle rongeait l'un de ses bords et portait sur l'autre la terre qu'elle avait grapillée, volant un propriétaire pour enrichir celui d'en face, si claire que l'on voyait jusqu'au fond les herbes échevelées et les virvoustes des petits poissons. Et le tic tac du moulin donc, et la vanne, et le bruit de l'eau qui se précipite, la fureur de l'écume blanche!...

Puis voir, voir devant soi, voir très loin, étendre son regard dans l'espace; voir, sur la rive gauche, l'église d'Autreppes et son clocher, l'église de Saint-Algis et sa tour, et, sur la rive droite, la tour d'Englancourt et, là-bas, le clocher de Chigny! Penser que cette rivière s'en va bien loin porter ses eaux dans la Seine, qui les conduira jusqu'à la mer! Au Nouvion, on pouvait se croire seul au monde. Le vent du nord y apportait le son de la cloche de Barzy, annonce de beau temps, et le vent du sud-ouest, le son de la cloche d'Esquehéries, annonce de pluie: mais un clocher n'apparaissait point pour dire : « Gens du Nouvion, je suis Esquehéries »; ou bien : « Je suis Barzy! »

Pour que l'émotion qu'éveilla en moi la découverte d'Erloy ait été si profonde, il faut bien que quelque chose de préalable en moi l'ait attendue, quelque chose venu je ne sais d'où. L'émotion dure encore. Je ne puis dire combien de fois, à propos de combien de choses diverses, par quels mouvements d'âme, je fus et suis ramené vers Erloy. J'ai revu Erloy dans les *Géorgiques* et les *Bucoliques*, dans les scènes pastorales de la Bible, dans les récits de la Guerre de Trente Ans, dans

la *Petite Fadette* et *François le Champi*, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, partout et toujours.

*
* *

Je viens de faire à Erloy mon pèlerinage de chaque année. Le clocher d'Autreppes, la tour de Saint-Algis et la tour d'Englancourt sont toujours là; mais Chigny dresse à l'horizon un clocher neuf trop pointu. L'Oise ravage toujours ses rives et le courant y étire la chevelure des longues herbes; mais elle porte, au lieu d'une passerelle de bois, un pont de pierre. C'était si joli, le passage à gué, le bruit de l'eau fendue par les jambes des chevaux, la petite peur qu'on avait : « Maman, maman, j'ai peur! » mais une voix chantait le refrain des grognards impériaux au passage de je ne sais quelle rivière : « Les canards l'ont bien passée tire lire et lire, les canards l'ont bien passée! » et nous nous rassurions. J'a revu le vieux moulin, mais sa dernière heure approche; un industriel de Fourmies, qui l'acheta cette année, transforme en villa la maison du meunier, avec bow-window, bien entendu. Le tic tac s'est tu pour toujours. Autreppes, Saint-Algis, Erloy sonnent encore l'Angelus chacun à son heure dite, mais il n'y a plus de vacher pour l'entendre: la commune a vendu sa prairie, et des piquets noirs mal équarris, porteurs de fils de fer déteints morcellent l'étendue verte que mon regard autrefois embrassait. Au pied de Saint-Algis, un petit chemin de fer trace une raie noire. Les champs ont été remplacés par des pâtures, et la rouille mange des socs de charrue dans des coins morts de hangars.

La vieille maison a maintenant deux maîtres, deux frères entre qui elle est partagée, et qui ne l'habitent plus que des semaines d'été, car ils sont gens de la ville; une haie mièvre indique le partage de la cour. La grange, les écuries et les étables sont vides. Personne ne vient plus soulever la planche qui recouvre la fontaine Sainte-Eugénie: la source a un écoulement vers la rue, où se dresse à présent un laid petit monument en briques. Dans le coin de la cour, un hangar s'effondre; le torchis s'émiette entre les traverses de bois qui l'encadraient,

et le toit gondolant laisse ses ardoises glisser une à une. Les vieux murs et les vieux toits n'ont plus de plaisir à vivre quand on ne les regarde plus.

A table, chez mon cousin Gustave, nous ne sommes assis que quatre ou cinq le jour de Sainte-Eugénie. Nous y restons longtemps ; nous parlons de ce voyage que nous fîmes sous la conduite du cousin Gravet, voilà soixante ans. Nous pensons aux chers morts ; leurs ombres remplissent les places vides autour de la table trop longue ; leurs voix, que nous entendîmes rire et chanter dans cette salle trop vaste, notre mémoire les évoque de l'éternel silence. Et puis, nous buvons une bouteille d'un Chambertin, que le cousin Baron acheta en 1865. Il y a quelques années, nous en buvions deux ; mais, voyant le tas baisser, nous avons décidé que, pour garder du Chambertin jusqu'à la fin de nos jours, nous nous contenterions d'une par an. Après la Sainte-Eugénie de cette année, il n'en reste qu'une.

ERNEST LAVISSE

(A suivre.)

LA HORDE[1]

IV

Le second jour du carnaval, dans l'après-midi, en sortant de la rue des Artistes, Maltrana, indécis, s'arrêta aux Cuatro Caminos : descendrait-il dans Madrid, ou monterait-il vers Bellasvistas et les Carolinas?

Il avait horreur du carnaval madrilène, grossier et monotone, qui n'offre pas d'autre plaisir que celui d'avoir les côtes enfoncées à coups de coude ou les pieds écrasés par la foule. Il résolut donc d'aller à la recherche de son ami le Mosco, et, par la même occasion, de rendre visite à sa grand'mère, dans le nouveau logement qu'elle habitait, c'est-à-dire chez Zarathustra. La pauvre vieille désirait beaucoup parler à son petit-fils, d'après ce que lui avait dit le vieillard, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés. En somme, cela ne coûtait rien à Isidro, de contenter sa grand'mère. Aux Carolinas, on continuait à jaser du trésor de la bonne femme. Qui sait? Peut-être songeait-elle à coucher Isidro sur son testament!

Le jeune homme sourit de la cupidité qui s'éveillait en lui. Il se sentait de bonne humeur, quoiqu'il n'eût pas gagné un sou depuis quelque temps. Il venait d'emprunter à son beau-père un peu de petite monnaie : — comme il avait scrupuleusement remboursé tout l'arriéré de sa part de loyer, il inspirait confiance au maçon.

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

Cette après-midi-là, il caressait l'espoir de faire collation chez le Mosco, espoir d'autant plus ardent qu'il avait la certitude de ne pas dîner, lorsqu'il rentrerait à Madrid. Dans sa misère, il conservait cette belle assurance de la jeunesse qui toujours compte sur l'imprévu, qui toujours s'imagine que l'univers entier s'occupe d'elle et que le cours des événements ne saurait manquer de se modifier, à seule fin de la tirer d'un mauvais pas. Dans son optimisme, il avait la certitude d'arriver plus tard à une grande fortune. Aussi faisait-il bon visage à toutes les rigueurs du sort. Un jour ou l'autre, le sort finirait par capituler, vaincu.

L'avant-veille, rue d'Alcalà, près du Ministère des Finances, il avait rencontré don Gaspar Jimenez, premier marquis de Jimenez, — ce sénateur parent de la dame qui l'avait assisté, au bon temps. — Plusieurs fois déjà il s'était trouvé nez à nez avec lui, sans attirer l'attention de ce solennel personnage. Le sénateur le reconnaissait bien, mais il passait en feignant de ne pas le voir : il était sans doute informé de sa vie errante, de sa volonté de ne pas devenir un homme sérieux, de l'existence de bohème où Maltrana s'embourbait, au beau milieu de sa carrière universitaire. Or don Gaspar était inflexible sur les principes. « La vie n'est pas un jeu », comme il l'avait déclaré au jeune homme en le mettant à la porte de chez sa protectrice.

Pour toutes ces raisons, le jeune homme éprouva une grande surprise à constater que le personnage, sanglé dans une longue redingote, coiffé d'un chapeau à haute forme, affectant le maintien grave et solennel qui sied à un gouvernant, au lieu de détourner les yeux, lorsqu'ils se croisèrent, lui adressait un aimable sourire. Bien plus, le sénateur quitta deux messieurs, non moins majestueux que lui-même, avec lesquels il causait, et, s'approchant de Maltrana, il lui mit sur l'épaule une main protectrice.

— Comment allez-vous, mon jeune ami? Et comment vont vos affaires?

Le terrible Maltrana qui, dans les réunions de « jeunes », était d'une intransigeance implacable, qui ne pardonnait rien ni aux individus ni aux institutions, qui crachait sa bile sur toutes les choses existantes, qui décrivait son pays comme

une immonde écurie d'Augias où l'on n'aurait pas déniché la moitié d'un homme propre, ne laissait pas de s'adoucir à la moindre marque de considération que lui donnait quelqu'un des puissants du jour. La tape amicale du sénateur et ce bienveillant sourire le troublèrent au point de le faire bégayer. Il s'avisa qu'il était très utile d'être depuis longtemps en relation avec les gens pour les bien connaître. Jusqu'ici, ce monsieur lui avait paru n'être qu'un bourgeois méprisable et ridicule, un pédant à tête vide. Voilà l'inconvénient de juger les personnes sans les avoir suffisamment fréquentées! Maintenant qu'il le revoyait, après plusieurs années, il s'apercevait subitement que c'était un homme sympathique, il lui trouvait même un certain air de penseur, d'économiste éminent, de grand financier qui tient les clefs du coffre-fort national. Il faut se garder de toute exagération : lorsqu'un homme s'élève, ce n'est pas sans motif; et, puisque celui-ci était monté si haut, cela prouvait qu'il avait quelque chose dans le ventre.

— Vous n'avez pas terminé vos études? — continua le sénateur. — Vous avez bien fait, si vos goûts vous portent d'un autre côté!... Vous êtes un artiste; vous êtes destiné à devenir un écrivain...

Au vif étonnement de Maltrana, le sénateur parla au jeune homme des articles publiés par celui-ci dans les journaux. Il ne les avait pas lus, c'est vrai : car le temps lui manquait pour beaucoup de choses; mais on les lui avait signalés avec de grands éloges. C'était de la littérature « profonde », la seule qui plût au marquis. Il aimait les études sérieuses, consciencieuses. Ah! travailler sérieusement, consciencieusement!...

Maltrana, transfiguré, ne se tenait pas de joie à entendre quelqu'un louer ses articles; — et ce quelqu'un était un homme qui, le jour où l'on s'y attendrait le moins, allait être nommé ministre!

— Venez me voir quand vous le pourrez, avec une entière confiance. Vous savez que nous sommes de vieux amis : je vous considère comme de la famille... Et j'ai idée qu'il y a intérêt pour vous à venir : l'entrevue peut vous être profitable...

Maltrana, dont ce discours exaltait les espérances, s'offrit à faire visite au sénateur dès le lendemain. Mais celui-ci devait passer le carnaval dans sa propriété de Medina del Campo, loin des bruits de la ville, ainsi qu'il convenait à un homme sérieux. Après les fêtes, il attendrait la visite du jeune homme : il était toujours chez lui dans la matinée. Cela dit, il serra cordialement la main d'Isidro et il s'éloigna, suivi de ses majestueux acolytes. Maltrana le suivit du regard avec une vraie sympathie. Sûrement il allait recueillir un grand profit de cette amitié inespérée. Pendant tout le carnaval, le souvenir du marquis l'accompagna comme une promesse de bonheur.

En arrivant à Bellasvistas, Maltrana crut avoir sous les yeux une peinture de Goya traduite en tableau vivant. Une troupe de jeunes filles appartenant à des familles de chiffonniers, les cheveux en désordre, faisaient sauter dans une couverture un mannequin fabriqué avec un vieil habit qu'elles avaient bourré de paille et dont le corps, déformé par d'énormes boursouflures, était surmonté d'une tête de carton, tandis que les pieds étaient chaussés de bottines déchirées. Une troupe de gamins s'efforçait de leur enlever ce mannequin, pour l'emmener prisonnier à la taverne voisine. Mais les filles défendaient leur fantoche à coups de balais, et, dans le tumulte de la lutte, toute la bande galopait sur les ondulations des terrains vagues. Quelques-unes des combattantes roulaient si brusquement par terre qu'elles laissaient voir la saleté de leurs dessous.

Maltrana, avec son macfarlane râpé et son chapeau de bourgeois pauvre, vint distraire de la bataille cette rude jeunesse. Les filles marchaient derrière lui en se donnant le bras, et elles chantaient avec la plus impertinente insistance :

Le voilà, le voilà !
Regardez ce manteau-là !

Les gamins riaient de la plaisanterie et semblaient prêts à la soutenir en saluant d'une bordée de cailloux le monsieur, s'il avait le mauvais goût de se fâcher.

Maltrana laissa derrière lui cette allégresse hostile et s'en-

gagea dans la campagne. Avant de pousser jusqu'aux Carolinas, il se proposait de faire sa visite à la cahute de Zarathustra.

Cette cahute était au sommet d'une petite éminence, d'où la vue s'étendait sur tout Madrid. De loin, cela ressemblait à un tas de décombres et d'immondices. Il y avait trois bâtiments distincts, mais si bas, si bien tapis dans une dépression du sol, que les toits dépassaient à peine le profil du coteau. La carriole de Zarathustra paraissait plus grande que la maison, et, reposant sur l'arrière-train, les brancards en l'air, avec la sous-ventrière de la mule qui les reliait, elle se détachait sur le ciel à la façon d'une fourche patibulaire.

Le jeune homme devina la proximité de la cahute en apercevant cinq chiens qui s'élançaient contre lui. C'étaient les fidèles compagnons de Zarathustra. Il y en avait de diverses races et de diverses tailles ; mais tous étaient immondes, avec des yeux jaunes de bile, avec une bave d'enragés à la gueule : des bêtes quasi-sauvages, qui ne voyaient que de loin en loin venir à la maison quelque pauvre hère, et qui, à l'aspect d'Isidro, éprouvaient une stupeur féroce et s'irritaient de son aspect de citadin. Ils s'approchèrent du jeune homme sans aboyer, en découvrant leurs crocs, bien décidés à mordre, le cou tendu vers les mollets.

Le visiteur ramassa une pierre et cria de toute sa force pour avertir Zarathustra et la señora Eusebia. De derrière la cahute un coup de sifflet répondit, et la petite voix du maître rappela les chiens. Alors Isidro put s'avancer, ayant sur les talons la meute farouche, qui l'escortait en flairant ses vêtements. Il se faufila entre la carriole et un petit mur, pénétra dans une cour qui donnait sur la campagne, avec Madrid dans le fond, et, à droite, les sombres hauteurs de la Casa de Campo. Trois côtés de cette cour étaient clos par les bâtisses dont l'ensemble formait la demeure du grand Zarathustra et ses dépendances.

Ce dernier était assis sur un seau renversé, fort occupé à coudre avec de la ficelle quelques pièces de vieux tapis, qui devaient servir de couverture pour sa mule.

— Excuse-moi si je ne me lève pas, — dit-il de sa voix d'enfant ; — tu es de la maison... Ah ! ces maudites jambes !...

Il avait remplacé sa chasuble ordinaire en peau de lapin par une autre, celle des grandes solennités, celle qui, garnie de

petits miroirs et de vieux rubans de couleurs, lui donnait l'aspect d'un sauvage de théâtre. Ce vêtement était une relique de sa vie joyeuse d'autrefois, un souvenir des années où il descendait pour le carnaval au centre de Madrid, paré de ses oripeaux les plus magnifiques, acceptant l'ébahissement et les moqueries du public comme autant de témoignages d'admiration. Il avait conservé l'habitude de se travestir ainsi, les jours de fête; mais, maintenant que ses jambes étaient ankylosées par les rhumatismes, il ne sortait plus de chez lui.

Maltrana considéra curieusement le logis de Zarathustra, qui s'était augmenté de constructions nouvelles depuis la dernière fois qu'il y était venu. L'activité du bonhomme, son ingéniosité à tirer parti de tout, lui faisaient un besoin de transformer perpétuellement son habitation. Le vieux sourit de la surprise du jeune homme.

— Eh bien, que t'en semble? L'édifice s'est beaucoup agrandi, n'est-ce pas? C'est le Palais Royal de Tetuan : il vient des messieurs de Madrid exprès pour le voir, surtout des peintres!... Ce corps de bâtiment, c'est le magasin. (Et il montrait la cabane à la porte de laquelle il était assis.) Cet autre, en face, c'est la cuisine et l'écurie, qui communiquent avec le corps central, avec la plus ancienne construction, avec la maison que nous habitons, ta grand'mère et moi.

Isidro avait envie de rire, à entendre Zarathustra parler de son immeuble sur ce ton grave et en expliquer ainsi les diverses parties. Le chiffonnier l'avait édifié lui-même avec la seule aide de son domestique, et il lui avait donné la solidité d'un château fort.

Les trois bâtisses ressemblaient à trois monticules où une famille de taupes aurait ouvert des trous, qui seraient les portes, et creusé des galeries tortueuses, qui seraient les appartements. Toutes les dépouilles de la ville avaient été utilisées pour la composition de ce logis. C'était à peine si l'on remarquait, de place en place, quelques briques et quelques pierres provenant de maisons démolies; tout le reste était fait avec les matériaux les plus hétérogènes. Dans le mortier étaient incrustés, en guise de moellons, des bidons de pétrole, des boîtes de conserves, des cafetières, des vases de nuit, des formes de cordonnier; et, près de ce vulgaire butin, il y avait des tessons de

potiches en porcelaine, des colonnettes d'albâtre, des fragments de statues, le tout placé au petit bonheur, selon le hasard des trouvailles faites journellement à Madrid.

Maltrana vit une longue pointe oxydée qui jaillissait du mur, au-dessus de la tête de Zarathustra, et, en la regardant mieux, il reconnut que c'était une antique seringue. Plus loin brillaient deux *azulejos* aux reflets dorés, entre lesquels s'allongeait un bras de femme couleur de bronze, bras qui, probablement, avait soutenu quelque lampe à gaz dans un café. Plusieurs seaux de zinc, défoncés et encastrés horizontalement dans la maçonnerie, étaient comme autant de hublots. Le plafond, fait de paille, de branchages, de vieilles toiles cirées, constituait une couverture épaisse que ne pouvaient traverser les pluies les plus persistantes. Les lézardes en étaient calfatées avec du papier et avec des chiffons. La toiture de la cuisine avait pour couronnement une cruche cassée, qui servait de tuyau de cheminée.

Le « magasin » exhalait une puanteur de poussière, d'os en putréfaction, de hardes moisies, à laquelle s'ajoutait l'indéfinissable relent des vieilles masures longtemps closes. Des mouches tenaces bourdonnaient dans l'obscure profondeur de ce bouge, mouches aux reflets métalliques, à l'aspect lugubre, venimeuses, horriblement gonflées, comme si elles venaient de sucer la terre grasse d'un cimetière.

Maltrana demanda des nouvelles de son aïeule.

— Je suis seul à la maison, — répondit Zarathustra. — J'ai envoyé le *Bobo*[1] à Madrid pour y voir les masques, et la vieille est à la « Doctrine chrétienne », dans ce grand préau de Bellas-vistas où ces dames réunissent les chiffonnières, afin de leur faire chanter des cantiques.

Zarathustra, qui se piquait de connaître tout Madrid, avait ouï parler de quelques-unes de ces dames si dévotes, au temps où elles étaient jeunes, et il ne pouvait penser à elles, sans rire et cligner de l'œil... Le diable qui se fait hermite!... Elles donnaient aux chiffonnières un drap de lit, chaque année, leur distribuaient du riz et des châtaignes à la Noël; mais, en retour, elles les obligeaient à venir chaque semaine

1. « Le Niais. »

écouter deux conférences religieuses. Au carnaval, il y avait une réunion solennelle, pour demander au Seigneur de pardonner les folies du monde, et ensuite commençait la fatigante période du carême. Toute chiffonnière qui manquait à ces pieuses assemblées perdait son droit au drap.

— Je t'assure, Isidro, que les pauvres femmes gagnent bien ce qu'on leur donne ; et, quand elles reçoivent le drap des dévotes, elles ont des calus aux genoux comme les éléphants. Mais que veux-tu? Lorsqu'on est gueux et pressé par le besoin, on se résigne à bien des choses... Il faut voir celles de notre quartier, quand elles sortent de la Doctrine : de vraies mines de Sainte-Nitouche, tant que ces dames peuvent les apercevoir. Mais ensuite... Le moins qu'elles disent des dévotes, c'est que ce sont des pimbèches... Bref, il n'est personne qui n'aime à recevoir des cadeaux. Par exemple, vois ta grand'mère : toute l'année, elle pense au fameux drap. Pourquoi diable y tient-elle si fort, elle qui, comme chacun sait, est riche?... Ah! mon cher Isidro, les femmes sont une bizarre engeance! Ta grand'mère m'a vu plus d'une fois dans la gêne. J'ai eu à payer le fermage des terres que je cultive là-bas : car tu n'ignores pas que je suis agriculteur avant d'être chiffonnier. Je n'avais pas le sou, et elle m'a laissé dans le plus grave embarras, sans vouloir me dire où elle cache son trésor... Pourtant la trique a fait son office : avec les femelles, tu sais, il faut avoir le pain dans une main et le gourdin dans l'autre. Ah! tu peux croire que je les connais, puisque j'en ai eu cinq! Jeunes, ce sont des perruches éprises de fêtes, qui ne songent qu'à se donner de l'agrément et à vous faire des traits; vieilles, ce sont des ivrognesses et des ladres, qui ne lâcheraient pas un liard, quand bien même leur homme devrait aller tout nu.

Et Zarathustra garda le silence, les yeux fixés sur Madrid qui obstruait l'horizon avec sa grande masse de toits et de tours. Le ciel bleu, où ne flottait pas le moindre nuage, — un ciel de Castille, sec et ardent, d'une étrange limpidité, — faisait ressortir les contours des objets et semblait rapprocher la cité lointaine.

Le chiffonnier croyait pénétrer du regard de ses petits yeux chassieux toute la portion d'humanité qui, logée sous l'énorme abri de tuiles, se démenait à cette heure ou vociférait dans les

cellules et dans les galeries de la vaste fourmilière. Et sa voix prenait un ton solennel, comme toutes les fois qu'il s'imaginait émettre des pensées transcendantes.

— La femme, Isidro, est inférieure à l'homme et indigne de lui. Fais bien attention à ce que je te dis là, et rappelle-toi toujours cette vérité. Il te servira d'avoir eu pour ami un sage qui a beaucoup vu et connaît la vie... Oui, la femme est un animal qui possède peu de cervelle : elle est infatuée d'elle-même comme un paon, bête comme une pie perchée sur un caillou. Donnez-lui de beaux atours, des bottines ajustées et tout ce que la coquetterie exige : elle se tient pour satisfaite. Mais, si vous ne lui donnez pas un train de châtelaine et le luxe qu'elle convoite, elle livre son corps au diable. L'homme est plus digne et plus noble ; il se préoccupe d'autre chose que de chiffons. Aussi est-ce lui qui doit commander et, à l'occasion jouer de la trique, pour obtenir qu'on le respecte. En blouse et en espadrilles, on se sent souvent supérieur à un monsieur qui porte gibus et pardessus. Moi, tu sais, j'ai de belles frusques, et je pourrais m'habiller tous les jours comme me voici ; mais je n'en ai aucun désir. Par contre, dans le monde des chiffonnières, il n'y a pas une femelle qui, trouvant dans un lot de guenilles une bonne jupe, ne se la mette aussitôt sur la carcasse pour faire enrager ses voisines. Quand une femme est mal nippée, fût-elle vieille et laide, ce n'est pas que l'envie lui manque d'être coquette, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement...

Ainsi parlait Zarathustra.

Maltrana, que gênaient les mauvaises odeurs du magasin et les essaims de mouches, finit par quitter son siège, — trois morceaux de liège cloués en forme de banc. — Puisque la grand'mère n'était pas là, il se disposait à partir.

Mais le chiffonnier arrêta Isidro. Ce n'était pas qu'il lui conseillât d'attendre la vieille : car, si ces dames voulaient prier pour obtenir le pardon de tous les péchés joyeux qui se commettraient à Madrid dans l'après-midi, elles avaient de quoi prier jusqu'à la nuit close. Seulement il désirait lui montrer sa maison en détail, surtout la pièce qu'il avait arrangée à l'occasion de son mariage. Les femmes se plaisent aux superfluités du confort, et il n'avait pas voulu que la

señora Eusebia renonçât bonnement à sa maison des Carolinas pour venir habiter une hutte d'Indiens.

— On a un brin d'aristocratie, tu vas voir! — dit le vieux en se levant avec effort, après avoir piqué son aiguille dans les morceaux de tapis qu'il plia sur son siège.

Il marchait courbé à la taille, les jambes écartées et raides. Il précéda Maltrana dans un couloir sombre, bas de plafond, si étroit que les coudes frôlaient les étranges objets cimentés dans les murs. La faible clarté qui tombait du toit par une boîte de conserves, mise là-haut en guise de lucarne, répandait à l'extrémité du couloir une lueur jaunâtre, tandis qu'un essaim de mouches dansait dans ce pâle rayon.

D'un côté s'ouvrait un espace demi-circulaire, qui servait d'écurie. Les cloisons étaient de bois vermoulu, provenant de démolitions, et les interstices en étaient calfeutrés avec de la paille et des journaux déchirés. Au plafond, d'immenses toiles d'araignées flottaient comme des drapeaux noircis par la poudre, ou recouvraient les murs comme des hardes étalées dans une boutique de fripier. Les oreilles de la mule touchaient presque le toit. Cette bête paraissait d'une grandeur qui faisait contraste avec l'étroitesse du réduit. Maltrana songea aux miracles qu'engendre l'habitude et à l'agilité que devait déployer cet animal pour se glisser tous les jours par cet obscur passage où il y avait à peine de la place pour un homme.

Zarathustra, en sortant de l'écurie, souleva une portière de percale à ramages; mais Maltrana ne vit d'abord que d'épaisses ténèbres.

— Frotte une allumette! — dit le chiffonnier.

Lorsqu'un bout de bougie, planté dans le col d'une bouteille, brûla sur une commode, Isidro put distinguer enfin, parmi des ombres vacillantes, une sorte de caverne plus exiguë que l'écurie, recouverte d'un toit de paille, avec des murs où étaient fichés des clous pour soutenir les nombreux haillons dont se composait la garde-robe des vieux : jupes de satin endommagées, vastes redingotes chargées de pièces, chapeaux de soie aux poils hirsutes, aplatis comme des accordéons.

— Avoue que cela ne manque pas d'élégance! — proclama le chiffonnier. — Regarde-moi cette commode; examine ce lit, qui fut peut-être celui d'un duc. Ne trouves-tu pas que tout

cela sent la demeure princière?... Des meubles qui m'ont coûté de bonnes pièces de cent sous, au Rastro!... Je les ai achetés aux parents de la Mariposa, des gens sans cœur qui, devenus riches, ne connaissent plus la famille. Nous sommes encore en procès pour quelques pesetas que je ne veux pas leur donner... Mais admire donc, mon gaillard : la chose en vaut la peine.

Et Maltrana dut admirer, à la lueur de la bougie, le grand lit de forme ancienne, jadis doré, mais si usé qu'en maints endroits le métal nu semblait mat et qu'en d'autres endroits des taches de vert-de-gris révélaient un long séjour dans des greniers, sous des crevasses par où la pluie filtrait.

Ensuite Zarathustra, non sans orgueil d'artiste, fit voir, aux endroits où la paroi ne disparaissait pas sous les haillons, les décors des panneaux : des images de saints, des chromos de femmes nues ou de danseuses roses, le tout ramassé à l'aventure et rapporté pour être mis aussitôt en belle place contre la muraille, dans la chambre à coucher, au moyen de petits clous ou de mie de pain. Enfin il montra ce qu'il y avait de meilleur dans son ménage : quelques planches qui, fixées entre le lit et la muraille, portaient des piles de lourdes assiettes, des douzaines de ces tasses en épaisse faïence habituelles chez les marchands de vin, des piles de verres emboîtés les uns dans les autres.

— Si je voulais, — dit-il, — je pourrais inviter à dîner toutes les Carolinas, sans être obligé de rien emprunter à personne... Réfléchis un peu, mon garçon! Ta grand'mère a-t-elle jamais joui d'une pareille abondance? On se croirait dans un café de la Puerta del Sol.

Aux lueurs incertaines de la bougie, Maltrana voyait les assiettes rayées de lignes noires, les tasses fendues ou privées d'anses, les verres ébréchés. C'était le rebut des établissements dont Zarathustra enlevait les ordures, et ce rebut, il l'emmagasinait depuis des années, sans savoir à quoi cela pourrait lui servir.

La chambre à coucher n'avait pas d'autre ouverture que la porte. Le toit en était si bas qu'entre le plafond et le lit restait à peine l'espace nécessaire pour s'étendre. Il fallait s'y introduire en rampant, comme dans un terrier de garenne. Isidro fit remarquer au vieillard l'absence de fenêtre.

— C'est précisément ce qu'il y a de mieux compris dans ma chambre à coucher! Quand il fait froid, quand il gèle, on y dort si bien, avec la chaleur de la mule et du fumier, que c'est un vrai paradis. Grâce à la manière dont la pièce est close, nous y avons des mouches même en plein hiver. Tu peux m'en croire : par un jour de neige, on est moins mal ici que sur la place d'Orient.

Le chiffonnier haussa la lumière vers le plafond, en touchant avec précaution, comme si c'étaient des objets précieux autant que fragiles, les toiles poussiéreuses qui se balançaient sous la paille du toit.

— Des toiles d'araignées, tu vois! Il y en a partout. Nous n'avons ni fenêtres ni vitres, ni aucune de ces choses superflues qui nuisent à la santé; mais, quant aux toiles d'araignées, je parierais bien que pas un richard n'en possède de plus belles!

Maltrana était déconcerté par le ton sérieux de Zarathustra.

— Là où tu vois des toiles d'araignées, sois sûr que tu verras toujours la santé fleurir, — continua le vieux. — C'est ce qu'ignorent nos médicastres de Madrid. Parce qu'ils ont lu des livres imprimés, ils se moquent des savants qui, comme moi, ont pour livre la terre et le ciel... Dans les maisons des villes, il n'y a pas de toiles d'araignées : aussi tous ceux qui les habitent sont-ils anémiques, blêmes, et meurent-ils jeunes. La toile d'araignée est un présent du bon Dieu, qui veut nous conserver en santé. Elle tamise l'air, lui enlève les malfaisantes petites bêtes qui donnent les maladies, attrape les microbes et autres insectes...

Ainsi parlait Zarathustra, en promenant sa bougie près du plafond: et de l'ombre émergeaient les toiles énormes, séculaires, œuvre de nombreuses générations, à travers lesquelles transparaissait avec un éclat rosé la flamme de la bougie. Elles descendaient jusqu'à toucher le lit: le vieillard, en dormant, les agitait de son haleine ronflante, et il lui arrivait, au réveil, d'en trouver quelqu'une tombée près de sa bouche.

— Voilà ce qui allonge la vie! Cela ne s'achète pas avec de l'argent. Si ta grand'mère veut que le bâton entre en danse, elle n'a qu'à m'en décrocher une!...

Quand Maltrana revint à la petite cour, il ferma les pau-

pières, ébloui par le soleil. Après avoir séjourné dans cet antre saturé de poussière et de fumier, il aspirait avec satisfaction l'air pur. En revoyant Madrid avec la masse prodigieuse de ses bâtiments, avec ses tours où sonnaient les cloches, avec ses hautes cheminées noires, il ne fut que plus étonné de cette vie rude et sauvage qui persistait à côté d'un vaste foyer de civilisation, de cette barbarie, à peine sortie de l'animalité primitive, qui campait aux portes d'une grande ville.

Zarathustra s'efforçait de retenir le jeune homme : il était fâché d'abréger un entretien qui lui permettait de faire briller sa science.

— Tu vois ce beau soleil? Eh bien! nous aurons de la pluie avant la fin de la semaine. « L'enterrement de la sardine » sera mouillé. Toutes les nuits, la face de la lune est inquiétante. Ou je ne sais pas un mot des choses du ciel, où cette lune-là nous annonce de grandes révolutions, des famines, des pestes, du sang répandu...

— Adieu, grand Zarathustra! — dit le jeune homme.

Le vieillard pouvait continuer de philosopher, avec ses chiens autour de lui, tout en contemplant la ville ingrate qui ne rendait pas justice à son savoir. Quant à Maltrana, il se rendait de ce pas chez son ami le Mosco : il reviendrait un autre jour voir sa grand'mère.

En arrivant aux Carolinas, Maltrana fut ébahi et déconcerté par l'aspect qu'offrait ce quartier livré aux réjouissances du carnaval. Dans cette population, perpétuellement affublée des dépouilles de la ville, on ne discernait pas sans peine ceux qui étaient travestis et ceux qui ne l'étaient pas. Ce gamin qui passait, un pied chaussé d'une botte vernie et l'autre d'un soulier rouge, les jambes empêtrées dans les plis d'un pantalon d'homme, la tête couverte d'un chapeau « Paméla » en paille dégommée, où se voyaient encore des vestiges de fleurs, ce n'était pas un masque. Il cheminait avec la gravité de l'enfant pauvre qui fait les commissions de ses parents, et il tenait serrée contre sa poitrine une grande bouteille qu'il allait faire emplir à la buvette voisine. Ce n'étaient pas non plus des masques, ces femmes crasseuses qu'on apercevait là-bas, avec des jupes multicolores ; ce n'étaient pas des masques, ces hommes

en vestes de soldats ou en redingotes verdâtres dont les pans battaient sur des culottes rapiécées et dont les revers de soie bâillaient, laissant voir des poitrines velues. Un faux nez de carton ou un chiffon percé de trous à l'endroit des yeux marquaient seuls les gens travestis, dans ce faubourg où tout le monde semblait pratiquer un éternel travestissement.

Dans les ruelles, près des portes et à l'intérieur des cours, on voyait par monceaux des rondelles de papier de couleur mêlées à des ordures. C'étaient les balayures du premier jour de carnaval, les *confettis* et les serpentins ramassés dans la matinée, sur les promenades de Madrid. Des galopins brandissaient de petits drapeaux, des guirlandes de fleurs artificielles et d'autres décorations tombées des voitures qui, la veille, roulaient dans la Castellana.

Isidro parcourut plusieurs rues que bordaient en majeure partie des clôtures de basses-cours. Au-dessus de ces clôtures s'élevaient de hautes meules de vieille paille destinée aux fours des tuileries. Le bruit des pas éveillait de féroces mâtins qui, avec des aboiements sourds, montraient leurs grosses têtes sur les chaperons de torchis.

Une odeur de bouse humide imprégnait l'air. Par les portes entrebâillées, on apercevait, fouillant du groin dans des tas de vieilles chaussures et de haillons, les pourceaux destinés aux traiteurs de la banlieue, après qu'on les aurait engraissés avec les immondices de la ville. Maltrana considérait avec répugnance ces animaux sordides, d'une terrible voracité. Il se rappelait les confidences du Mosco, indigné contre certains chiffonniers qui, trouvant à Madrid un chien crevé, l'emportaient sur leur carriole et le jetaient dans leur basse-cour, où, en quelques instants, il ne restait plus de cette charogne qu'un squelette dépouillé de toute chair.

Enfin Maltrana déboucha sur une large esplanade, et la vue de la Sierra dissipa ses nausées. Le Guadarrama fermait l'horizon de sa masse rose, que semblaient couronner des pyramides de sel. La neige couvrait les sommets, brillante, ensoleillée, détachant sur l'azur profond sa virginale blancheur, puis s'abaissant en lignes sinueuses, en ravins et en précipices. Le panorama grandiose faisait oublier cette misérable taupinière des Carolinas, où des êtres humains cherchaient leur

subsistance dans les déchets abandonnés par leurs semblables.

En descendant la dernière rue du faubourg, celle au bout de laquelle est la Fontaine du *Caño Dorado*[1], sur le *Cerro de los Pinos*[2], coin de verdure, planté par les entrepreneurs du canal de Lozoya et que les années ont transformé en un véritable bosquet, le jeune homme vit venir à lui une troupe de jeunes drôles. A leur tête marchait un vieux masque qui, costumé avec des toiles d'emballage et des rubans de papier, la figure barbouillée de suie, brandissait un long balai.

— Non, tu ne me reconnais pas! non, tu ne me reconnais pas!...

Et, en manière de salut, le masque lui envoya un coup de balai dans la tête, puis se sauva d'un pas titubant, suivi par la troupe des voyous qui hurlaient à ses trousses.

Ah! maudit pochard! Était-il donc si difficile de le reconnaître? C'était Coleta, le chiffonnier alcoolique, qui divertissait le quartier par ses extravagances de pochard.

Arrivé à la maison du Mosco, Isidro dut appeler plusieurs fois. Enfin une femme accourut, les mains croisées sur le ventre. C'était « la Soularde », la femme de Coleta, une loqueteuse qui avait sur le front un bandeau d'où pendait un morceau de linge, pour lui protéger un œil. Dans ce quartier infect, elle était célèbre pour le peu de soin qu'elle prenait de sa personne. Elle avait des croûtes sur ses mains jamais lavées, de peur sans doute que l'eau n'en ternît les bagues de laiton. Une pustule trouait le cartilage de son nez. La malpropreté et l'eau-de-vie lui rongeaient la chair, comme disait Coleta, lorsqu'il l'agonisait d'injures.

— Il n'y a personne! — répondit-elle avec une douceur hypocrite. — Le Mosco est parti ce matin avec monsieur Manolo. Ils ont emporté les cages et le filet. Ils sont à la chasse.... Quant à Feliciana, elle s'est déguisée. Depuis un bon moment, elle est avec ses compagnes à la Fontaine, là-bas. Vous pouvez l'apercevoir d'ici.

Et elle indiqua à Isidro un groupe bariolé qui se démenait entre les arbres du Cerro de los Pinos.

1. « Le tuyau doré. »
2. « La colline des pins. »

Le jeune homme finit de descendre la rue. Au delà des dernières maisons commençait le bosquet du *Caño Dorado*, contrastant avec l'ignoble misère de ce faubourg. L'humidité bienfaisante avait fait croître dans le fond du vallon une grande masse d'arbres qu'un peuple d'oiselets animaient de leur gazouillis. Un parterre anciennement cultivé, avec de hautes bordures de buis taillées aux cisailles, s'étendait autour de cette fontaine où les filles des Carolinas venaient emplir leurs cruches. C'était un coin paisible et silencieux, qui, au printemps, s'égayait de fleurettes et de chansons, et que ne connaissaient pas les habitants de Madrid : un paradis secret, un morceau de poésie réservé à la horde haillonneuse qui campait sur les hauteurs environnantes.

Maltrana aimait la tranquillité du Caño Dorado. Cet ancien parterre lui rappelait ceux de la Moncloa[1], mais avec plus de solitude et plus de rusticité. Il n'y rencontrait dans les allées que les fillettes du voisinage, la cruche à l'épaule. Et il aimait aussi le chant continu de l'eau qui tombait du tuyau dans un bassin à quadruple vasque.

A peine eut-il pénétré sous les arbres, il vit accourir à lui les masques indiqués par la Soûlarde.

— C'est Isidro! C'est le savant! C'est celui qui écrit dans les gazettes!

La bande le cerna. Il n'y avait que des femmes. Lasses de se promener dans les rues du faubourg, elles s'étaient retirées dans ce petit bois, où elles avaient à se défendre contre les garçons qui les harcelaient. Pour respirer à l'aise, elles avaient ôté leurs masques et s'étaient mises à jouer comme des fillettes. Mais, à l'apparition de Maltrana, elles se remasquèrent vivement, s'élancèrent à sa rencontre, sautèrent autour de lui, le bousculèrent, le saisirent par les revers de sa jaquette en criant avec des gloussements de poules :

— Tu ne me reconnais pas! tu ne me reconnais pas!

Plusieurs étaient costumées en bébés, avec des étoffes de couleurs vives; leur chevelure, quelque peu huileuse, était répandue sur leurs épaules, et leurs jupons courts laissaient voir la rondeur de leurs mollets et les rayures criardes de

1. Maison de campagne des rois d'Espagne, aux environs de Madrid.

leurs bas. Presque toutes portaient des gants, et cette parure, cachant leurs mains rudes et assez malpropres, satisfaisait leur vanité, mais paralysait les mouvements de leurs doigts. D'autres, costumées en *golfos*[1], étaient empaquetées dans des culottes d'homme que faisait éclater l'ampleur de leurs chairs rondelettes. Un petit mouchoir rouge couvrait le collet de leurs blouses, et par-dessous leur casquette s'allongeaient des accroche-cœur, à la mode ruffiane.

A force de s'agiter autour d'Isidro, elles l'enveloppèrent d'un nuage de musc, parfum à bon marché dont s'étaient imprégnées ces vierges du crochet, pour donner plus de charme à la fête.

— Tu ne me reconnais pas! — lui criaient ces garnements aux formes rebondies, en tirant sa moustache et en le giflant de si bon cœur que ses joues en rougissaient.

— Tu ne me reconnais pas! — criait avec insistance un bébé rose, que Maltrana considérait avec attention.

— Ah! tu crois que je ne te reconnais pas, ma petite? — répondit-il enfin. — Tu es Feliciana. Il n'y pas dans tout le quartier d'autres mains faites comme les tiennes. C'est pour cela que, toi, tu n'as pas mis de gants, coquette!

Juste à ce moment, une troupe de garçons parut, et les filles, qui voulaient se faire lutiner, coururent à leur rencontre. Il en résulta que Maltrana demeura en tête à tête avec le bébé rose.

— Oui, tu es Feliciana, — reprit le jeune homme en lui serrant les mains. — Quand ton père rentrera-t-il à la maison?

— Mais non, je ne suis pas Feliciana; — protesta le bébé d'une voix tremblante, où semblait vibrer la colère. — Feliciana a les mains plus laides que les miennes. La preuve en est que tu les a vues cent fois et que tu n'en as pas dit un mot d'éloge à la pauvre fille.

— Allons, ma petite, assez de sottises! Est-ce que tu as bu, cette après-midi?

— Tu es un orgueilleux, Isidro! — répliqua le bébé en parlant très vite, comme s'il craignait de manquer de souffle avant d'avoir tout dit. — Tu es un nigaud qui, infatué de ta propre importance, ne fais attention à personne. Tu es si fier

1. Le *golfo* madrilène correspond à peu près au « voyou » parisien.

d'être appelé savant que tu ne vois rien de ce qui t'entoure et que tu n'as pas le moindre flair pour deviner les sentiments des personnes avec lesquelles tu te trouves en relation.

Maltrana l'écoutait avec stupeur.

— Quelles bêtises dis-tu là, ma fille? Es-tu en ribote?

A travers les trous du masque, elle fixait ses yeux noirs et profonds sur ceux d'Isidro.

— Je te répète que je ne suis pas Feliciana; mais je suis sa meilleure amie : elle est pour moi plus qu'une sœur, elle est une autre moi-même! Eh bien, sais-tu ce que pense Feliciana? Elle pense que tu es pétri d'orgueil. Elle a beau te faire les doux yeux, jamais tu ne la regardes, sans doute parce qu'elle vit aux Carolinas et qu'elle travaille dans une fabrique de casquettes. C'est clair : monsieur habite Madrid, écrit dans les journaux, s'habille comme un seigneur! Probablement, il ne manque pas d'actrices qui se le disputent, de grandes dames qui font l'amour avec lui!

Maltrana riait de l'ingénuité de cette fille. La pauvre enfant! Elle se figurait l'existence du journaliste comme une carrière d'opulence et de triomphes! Cela faisait au jeune homme l'effet d'une ironie cruelle.

— Feliciana, tu es pompette!

— Laisse-moi donc tranquille avec ta Feliciana! Je t'ai déjà dit que je ne suis pas elle. Si je l'étais, je te dirais quatre mots bien sentis, et tu ne l'aurais pas volé, grand faiseur d'embarras, vilain poseur, méchant qui n'aimes que toi-même!... Mais ne te fâche pas. Si je te dis tout cela, c'est parce que j'ai un masque et qu'on nous a fait boire un peu, là-haut... Pauvre Feliciana! Pauvres femmes! Vous autres hommes, vous avez arrangé les choses de telle façon qu'il ne nous reste qu'à nous taire et à mourir de chagrin, si vous ne devinez pas ce que nous avons dans le cœur. Et toi, vaurien prétentieux, avec toute ta science, tu es si incapable de deviner quoi que ce soit, tu es si aveugle que tu ne sais pas même faire une différence entre Feliciana et les gibelottes de lapin auxquelles son père te convie?...

Maltrana, troublé maintenant, ne savait quoi répondre. Il était intimidé par l'audace avec laquelle s'exprimait le bébé rose. Il lui avait repris les mains, qu'il serrait très fort, et il répétait :

— Tu es Feliciana ! tu es Feliciana !...

— Au lieu de répéter toujours le nom de Feliciana, tu ferais mieux de la regarder, quand tu es en sa présence ! Jamais tu n'as observé ses yeux, jamais tu n'as vu en elle rien d'extraordinaire. Tu te réserves, sans doute, pour quelque chose de meilleur. Ta mère, paraît-il, voulait te marier à une dame, et ta grand'mère affirme qu'un de ces jours tu viendras lui faire visite en carrosse avec une demoiselle de haut lignage. Laisse donc Feliciana tranquille ; laisse la pauvre fille pleurer et se consumer de chagrin. Mais sache bien ceci, bandit, canaille, fripouille ! Feliciana, malheureusement pour elle, s'est toquée de toi ; elle t'aime ; mais elle est femme, et elle se tait, et elle se mange le sang, à voir que toi, bourrique, tu ne la comprends pas ou que tu t'amuses à faire semblant de ne pas la comprendre...

Derrière le masque s'exhala un soupir ; le bébé rose porta les mains à son cœur, et, par les trous du carton, Isidro vit ses yeux se mouiller de larmes.

Ému par ces paroles, il ne prononça plus un mot ; mais, instinctivement, il saisit le masque et l'arracha. Ce fut le visage de Feliciana qui apparut, congestionné, ruisselant de pleurs. Découverte, elle eut d'abord un mouvement pour fuir ; mais vite elle sourit.

— Tu sais, Isidro : ce n'était qu'une plaisanterie... Avoue que j'ai bien réussi à t'intriguer, et oublie les sottises que je t'ai dites.

— Feliciana, — répondit le jeune homme gravement, — il ne faut pas que tu pleures. Plaisanterie ou réalité, je te bénis pour le courage que tu as eu de me dire tout cela... Oui, oui, tu as raison, je ne suis qu'un sot : mais ne crois pas que je sois un orgueilleux. A présent l'aveugle voit, le distrait remarque.

Et, sans qu'il y prît garde, une de ses mains lâcha celles de la jeune fille et se glissa autour de la taille mince. Feliciana fixa sur lui des prunelles mouillées, noires comme deux gouttes d'encre, où se reflétait le feu lointain du soleil. La pression de ce bras autour de sa taille semblait la briser, la terrasser. Ils se contemplèrent en silence, étonnés l'un et l'autre de cet audacieux et brusque rapprochement.

Mais les cris des autres masques retentirent soudain à peu de distance. La bande joyeuse revenait du bosquet, poursuivie par les garçons. Alors Feliciana sentit toute sa hardiesse l'abandonner. Elle eut un geste d'effroi, comme si elle s'éveillait nue en présence des hommes. Elle s'arracha du bras de Maltrana, courut vers un arbre, y appuya ses coudes et cacha sa face dans ses paumes. Elle ne voulait pas être vue par Isidro, et elle avait peur de le regarder. Maintenant elle pleurait tout de bon, et elle soupirait :

— Quelle honte, mon Dieu ! quelle honte !...

V

— Asseyez-vous, jeune homme. Vous êtes ici chez vous : je vous considère, vous le savez, comme un membre de la famille.

Et le sénateur don Gaspar, marquis de Jimenez, caressait Maltrana en lui donnant sur l'épaule ces petits coups protecteurs dont le journaliste était fier.

Ils étaient dans le cabinet du personnage, pièce meublée avec une sévérité qui seyait à un homme de cette importance sociale et de cette supériorité intellectuelle. Chaises de cuir, tentures sombres. Sur les rayons d'une bibliothèque s'alignaient les tomes des *Sessions du Sénat*, renforcés de mercuriales, de statistiques, de tarifs : tous volumes d'un format imposant, imprimés au frais du budget. Contre les murs, dans des cadres mirifiques, brillaient des diplômes de membre honoraire décernés au marquis par des sociétés diverses, mais qui tous attestaient ses mérites, ainsi qu'une large pancarte, prodige de calligraphie, où les propriétaires syndiqués de Castille félicitaient « leur digne sénateur » pour les remarquables discours qu'il avait prononcés sur la protection des céréales. Un portrait à l'huile, de grandeur naturelle, occupait tout un panneau. Le marquis, peint en pied, vêtu du frac, décoré de tous ses ordres, appuyait le coude sur le marbre de la cheminée et soutenait de la main droite un front sourcilleux, lourd de méditations. Un chef-d'œuvre ! Cet homme à la poitrine constellée faisait penser involontairement à certains prestidigitateurs célèbres.

Le grave sénateur, qui parlait toujours aux gens sur un ton autoritaire, paraissait gêné aujourd'hui en présence de Maltrana. Il s'adressait au jeune homme d'un air distrait, comme s'il avait eu l'esprit occupé d'autre chose, l'interrogeait avec une affabilité contrainte, s'informait de sa manière de vivre, de ses luttes, de ses aspirations; et tandis que, d'un regard vague, il semblait chercher une occasion pour amener l'entretien au point voulu, un pli se creusait entre ses yeux. Enfin il aborda la question pour laquelle il avait demandé à Isidro de venir le voir.

— Oui, mon jeune ami, — prononça-t-il avec la solennelle emphase qu'il affectait, quand il causait avec des collègues dans les couloirs de la Chambre haute. — J'ai pris la liberté de vous inviter à me rendre visite, parce que j'ai à vous faire une proposition que j'estime fort avantageuse pour vous... Je suis d'avis qu'il faut protéger la jeunesse; j'aime les jeunes gens, et je suis jeune encore, bien que beaucoup de personnes se refusent à le croire, en me voyant occupé de sévères études et de problèmes ardus qui, d'ordinaire, sont plutôt le partage de la vieillesse... Mais la vie n'est pas un jeu, comme je vous l'ai déjà dit en d'autres circonstances. Non, la vie n'est pas un jeu, et il faut la prendre avec tout ce qu'elle a d'austère... Au surplus, ce qui vous sera peut-être avantageux me sera indubitablement utile à moi-même, et, si vous acceptez ma proposition, vous aurez des droits à ma reconnaissance...

D'abord Maltrana, qui écoutait attentivement cette phraséologie oratoire, n'y comprit goutte. Il pria donc monsieur le marquis de vouloir bien expliquer son désir, en protestant qu'il serait heureux de lui rendre service, s'il le pouvait.

Sur quoi, monsieur le marquis se remit à parler avec une infinité de détours et de périphrases, comme s'il avait peur de découvrir d'un seul coup le fond de sa pensée. Il était fort occupé; il était l'homme qui, de tout Madrid, avait le moins de loisir pour satisfaire ses goûts personnels. D'une part, la sacro-sainte défense des blés, d'autre part, les sociétés de propagande catholique et ouvrière, absorbaient tout son temps. Il était vice-président de plusieurs ligues, secrétaire de plusieurs autres, et il considérait ces fonctions comme un devoir de conscience. En outre, son parti se montrait d'une intrai-

table rigueur sur la discipline, exigeait qu'il assistât à toutes les réunions; et, de plus, il avait à diriger l'éducation de ses deux fils, garçons irréprochables qui professaient les saines opinions de leur famille et qui méritaient les éloges des bons Pères, leurs anciens maîtres...

Maltrana, riant sous cape, acquiesçait par de grands signes de tête. Il connaissait de vue les fils du marquis, les avait maintes fois rencontrés, la nuit, à Roméa et en d'autres lieux où chantent et dansent les étoiles de dernier ordre. L'un d'eux avait même signé en blanc des billets à tous les usuriers de Madrid, pour entretenir une divette venue de Toulouse.

— Dans ces conditions, — continua le sénateur, toujours sur un ton oratoire, — il m'est impossible de consacrer mon activité à des travaux littéraires, de donner à mes conceptions personnelles la forme parfaite que je rêve... Sachez, en effet, mon cher Maltrana, que je suis aussi écrivain. C'est la raison pour laquelle j'aime tant les jeunes gens qui, comme vous, s'adonnent aux belles lettres. Mes amis prétendent que je parle avec assez d'éloquence; mais, vous pouvez m'en croire, je suis encore mieux doué comme écrivain que comme orateur. Jusqu'à présent, j'ai publié peu de chose; mais c'est pure modestie de ma part. Ah! si vous voyiez les tas de papier que j'ai noircis!...

Et, comme Maltrana esquissait un geste de curiosité, le marquis se hâta de reprendre :

— Non, non... Je ne puis vous montrer aucune de mes ébauches. Comme je n'ai jamais le temps de les achever, mes scrupules m'obligent à les détruire... J'aurais besoin d'être aidé, stimulé par quelqu'un. J'ai des idées, un grand nombre d'idées; mais ce qui me manque, c'est la collaboration d'un jeune homme instruit, qui disposerait de tout son temps pour les coucher sur le papier. Vous, par exemple...

Maltrana comprit que le personnage était arrivé à son but : car il constata dans la physionomie de don Gaspar une détente, le soulagement d'avoir enfin lâché la proposition honteuse qu'il était si pénible de formuler. Cette proposition, il l'accepta en quelques paroles brèves. Quelle était la nature du travail? Il se mettrait à la besogne aussitôt. Et il remerciait beaucoup le sénateur d'avoir pensé à lui.

Hélas! le pauvre garçon n'était que trop sincère, quand il se déclarait flatté par l'offre du personnage!...

L'intention de don Gaspar était de composer un livre, mais un livre remarquable, qui consoliderait son prestige d'économiste et de penseur. Il n'avait pas de secrets pour Maltrana, et il confessait au jeune homme que cet ouvrage serait le dernier échelon qui lui permettrait d'obtenir un portefeuille de ministre, le jour où son parti reviendrait au pouvoir. Le président du groupe lui avait promis d'écrire la préface de l'ouvrage.

— Vous voyez, mon cher, quel honneur ce sera pour nous!

Ce « nous » laissa froid le jeune homme : il renonçait d'avance à tout ce qui n'était pas la rétribution pécuniaire allouée par le marquis.

— Vous écrirez, — continua le personnage, — et je vous fournirai les idées. De cette façon, il me semble que votre travail sera de « coudre en chantant[1] », comme dit le proverbe. Vous avez l'esprit ouvert, vous comprenez vite les choses. Mais vous aurez soin de ne pas vous écarter du thème que je vous donnerai, de n'y mêler aucune de ces rêveries modernes et diaboliques qui séduisent les jeunes gens de notre époque. Le livre sera dédié à Sa Majesté : pas n'est besoin de vous en dire davantage... Une dédicace très simple, mais éloquente, et que vous aurez la bonté d'écrire... Voici le sujet qu'il s'agirait d'y développer. De même que le Roi est le premier soldat de la nation, le premier agriculteur, le premier chasseur, le premier en toutes choses, soit qu'il s'agisse de diriger la politique ou bien qu'il dirige une automobile, de même, pour moi et pour tous les honnêtes gens qui ont quelque chose à perdre, il est le premier sociologue... Ne croyez-vous pas qu'une dédicace ainsi conçue ferait bon effet?

Isodro approuva d'un geste.

— Car mon ouvrage, ne l'oubliez pas, doit s'inspirer des principes socialistes. Mais n'ayez peur : ce sera le bon socialisme, le pratique, celui qui est réalisable, celui qu'admettent et défendent les esprits sains, et qui concilie les exigences de

1. Locution qui s'emploie pour signifier qu'un travail n'offre aucune difficulté.

notre époque avec les traditions religieuses et avec les intérêts positifs.

Maltrana demanda le résumé de ces idées qui devraient lui servir de guide, la forte trame sur laquelle il n'aurait qu'à broder une exposition verbale, à « coudre en chantant », comme disait le marquis.

— Mon livre, — reprit celui-ci, — pourra s'intituler *le Vrai Socialisme*. Mais, si vous trouvez un titre meilleur, libre à vous de le prendre. Je n'en fais pas une question d'amour-propre. Vous avez carte blanche, vous êtes le maître. Plus vous aurez d'initiative, mieux cela vaudra.

Et, gravement, le sourcil froncé, comme si chaque idée lui coûtait une douleur à extraire, il esquissa son plan. Le livre devrait être un hymne à la charité. Que les riches donnent aux pauvres ; que les pauvres respectent les riches ; que les uns et les autres se confient à la direction de l'Église catholique, apostolique et romaine, laquelle, en ces questions, est depuis des siècles la souveraine doctoresse, et à Sa Sainteté, qui est le premier et le plus sage socialiste du monde.

— Il me semble qu'avec cela vous avez tout ce qu'il faut pour faire le livre. Convenez que ces idées ne sont pas banales ; convenez qu'elles offrent des points de vue entièrement nouveaux. Les énoncer de vive voix est bientôt fait ; mais je sais, moi, le temps que j'ai mis à les ruminer, à les préciser, à les élaborer de telle sorte que vous n'ayez plus qu'à les écrire. D'ailleurs ne craignez pas de vous étendre. J'ai aussi mes vues sur les dimensions de l'ouvrage, et je tiens à ce que le volume soit gros, très gros. On dépensera pour les frais d'impression tout ce qui sera nécessaire. Je veux que les chapitres soient précédés de sommaires imprimés en caractères plus petits : j'ai toujours aimé cette disposition, qui donne à une œuvre un air de méthode et de gravité. Et puis, je désire que toutes les pages aient des notes, beaucoup de notes, et que ces notes prennent autant de place que le texte : j'ai observé que tous les livres de valeur se présentent ainsi. Dans les notes, il importe de citer un grand nombre de noms, surtout des noms étrangers. Vous en trouverez sans peine : il suffit pour cela de consulter des catalogues, de passer quelques matinées à la bibliothèque. Ah! si j'avais le temps!...

Maltrana souriait en écoutant les conseils de son protecteur.

— En somme, la besogne est aisée, — poursuivit le marquis. — Ne croyez pas que j'ignore les sources. Pour tout ce qui concerne le socialisme sain et non scandaleux, nous sommes en Europe plusieurs penseurs qui nous accordons à soutenir les mêmes principes. Selon ce que m'a dit le chef de mon parti, il y a un professeur italien ou suisse, je ne sais plus au juste, qui a écrit une remarquable étude sur le socialisme catholique. Mais on n'a pas le temps de tout lire... Cherchez-la, cette étude, et vous ajouterez ainsi une source nouvelle à toutes celles que j'ai consultées moi-même.

Le sénateur parla longtemps encore pour démontrer que, grâce aux données qu'il venait de fournir à Maltrana, celui-ci n'aurait aucune difficulté à rédiger le livre.

— Ce que j'en dis, mon jeune ami, n'a aucunement pour objet de réduire vos honoraires. Je suis d'avis qu'un travail de cette sorte doit être bien payé. Je vous donnerai donc trois mille réaux[1]; mais, comme je vous en ai averti, je veux que le volume soit gros et surtout qu'il y ait beaucoup de notes... Peut-être même, si vous travaillez à mon goût et si vous exécutez fidèlement l'œuvre telle que je l'ai conçue, irai-je jusqu'à quatre mille réaux. Pour le moment, voici cent pesetas que je vous avance.

Maltrana prit le billet, non sans un battement de cœur, et souscrivit étourdiment à toutes les exigences du personnage.

— Donc, au travail, mon jeune ami! La vie n'est pas un jeu. Il faut travailler, il faut être pratique. A un homme sérieux comme vous l'êtes, je crois inutile de recommander la discrétion. Tout cela doit rester entre nous... Ce n'est pas, d'ailleurs, que j'attache à cette affaire plus d'importance qu'il ne convient. Le temps me manque, voilà tout. Je vous donne le livre tout fait: vous n'avez qu'à l'écrire... Ah! si j'avais un peu plus de temps libre!... Dès que vous aurez terminé le premier chapitre, apportez-le moi, et faites de même pour les suivants. Je les recopierai au fur et à mesure, afin de les envoyer à l'imprimerie. En dépit de mes occupations, j'espère que je trouverai du temps pour cette petite besogne. De cette

1. Soit 750 francs.

manière, je serai plus sûr d'avoir un texte correct et qui réponde exactement à mes idées.

Lorsque Maltrana fut dans la rue, il lui sembla que la fortune volait devant lui avec ses ailes d'or déployées, pour lui montrer le chemin du bonheur. Il n'éprouvait pas le plus léger remords d'avoir accepté cette tâche de mercenaire. Il se moquait du socialisme catholique et des « idées » de son protecteur : — quatre niaiseries que cet imbécile jugeait suffisantes pour charpenter un livre ! — Quel idiot que ce marquis de Jimenez ! Mais Maltrana respectait en lui l'homme providentiel dont l'intervention allait changer le cours de sa propre existence, l'instrument du hasard favorable qui l'aiderait enfin à sortir du bourbier où sa volonté s'enlizait. Le billet de cent pesetas, bien plié dans une poche de son gilet, était pour lui comme un lest qui donnait à sa personne un nouvel aplomb. Et, après ce billet-là, il en viendrait d'autres dont le chiffre serait encore plus important, à la seule condition de remplir quelques centaines de pages avec des coupures de livres étrangers, avec des sottises que, pour son propre compte, il n'admettait nullement, mais que le grave sénateur signerait sans hésitation et abriterait sous le prestige de sa paternité fictive. Le solennel marquis pouvait dormir tranquille : il aurait son livre plus tôt qu'il ne l'espérait ; et il l'aurait volumineux, riche de notes, de sommaires, d'appendices ; et au bas des pages défileraient pêle-mêle tous les auteurs connus et inconnus, sans compter quelques autres que Maltrana se chargerait d'inventer... Était-il possible que, dans ces conditions-là, l'illustre personnage ne se montrât pas satisfait ? Or, quand il aurait pris le goût d'être auteur à si peu de frais, il ferait au jeune homme une autre commande, lui donnerait de nouvelles idées pour de nouveaux ouvrages. Oui, décidément il y avait là un filon à exploiter. Cela valait un titre de rente !

Il était près de midi, et Maltrana se dirigea vers ce cabaret des génies qu'il ne fréquentait qu'aux jours de prospérité. Quelle bombance de sybarite il allait s'offrir ! Il chercha sur la carte les plats les meilleurs, ceux dont il se contentait de lire les noms avec mélancolie, lorsqu'il venait dans l'établissement sans autre capital qu'une peseta. Vive le pays de Cocagne ! Ce

jour-là, il se fit servir selon son caprice, commanda les mets les plus chers, prit de véritable café, envoya même le garçon chercher au bureau de tabac un havane de prix. Il fallait fêter l'heureux événement.

Tout en savourant son petit verre de cognac dans un nuage de fumée odorante, il sentait renaître en lui, grâce au calme d'une bonne digestion, cette confiance dans le destin qui ne lui avait jamais manqué, pour peu qu'il eût quelque chose à se mettre dans l'estomac. Il songeait à l'avenir. Son protecteur avait raison : la vie n'est pas un jeu. Il était urgent pour lui de changer au plus tôt de méthode. Le travail exige de l'ordre. Il renoncerait donc à ses habitudes de noctambule, cesserait d'aller au bureau du journal. Dorénavant il ne pouvait plus habiter le bouge de la rue des Artistes, où il était obligé d'attendre que son beau-père et son frère eussent quitté le lit pour dormir à son tour. Il renoncerait à la vie de bohème et à ses misères. Il était en droit d'avoir un « chez soi », comme tout le monde. Et pourquoi pas aussi une femme qui l'accompagnerait dans son ascension vers la fortune? L'image de Feliciana, de la tendre Feli, comme il l'appelait, se dessina devant ses yeux, parmi les nuages bleuâtres de la fumée.

Il gardait encore l'impression de surprise et d'orgueil qu'avaient produite en lui, quatre jours auparavant, les propos de la jeune fille. Lui, si laid et si besogneux, qui n'inspirait aux femmes que des railleries ou de l'indifférence, il se savait aimé maintenant; et, chose plus extraordinaire, c'était la femme qui était venue à sa rencontre, qui s'était offerte dans un transport de passion hardie. Sans doute il ne laissait pas de reconnaître que, dans cet amour, la méprise entrait pour une certaine part : Feliciana l'adorait comme un être supérieur; il était le seul homme qui eût fait entrevoir à cette pauvre fille la possibilité de vivre autrement que dans le milieu sauvage, malpropre et brutal où elle avait grandi.

« Pour Feli, — pensait-il, — je suis la poésie, je suis un peu de ciel descendu ici-bas. Elle m'aime et elle m'admire en même temps. Pourvu qu'elle ne perde pas ses illusions, quand elle me connaîtra mieux ! »

Si le sort l'avait persécuté pendant des années, c'était pour

lui accorder enfin tous les biens à la fois : l'argent et l'amour. Depuis que Feliciana lui avait fait son aveu, il ne pouvait plus dormir sans avoir le sommeil interrompu par des visions où la fille du Mosco le caressait d'un sourire et lui ouvrait les bras. Au réveil, cette image, ennoblie et embellie par le rêve, demeurait longtemps fixée dans sa mémoire et s'ajoutait à tant d'autres chimères qu'il portait dans le bagage de ses espérances.

Quand il se demandait s'il aimait vraiment la jeune fille, il restait indécis, ne savait quoi se répondre à lui-même. Il ne connaissait que l'amour théâtral et romantique, et il s'avouait sincèrement que le sien n'était pas de cette espèce. Habitué par sa culture à chercher les raisons des choses et à disséquer les passions, il finissait, à force d'analyse, par convertir en squelettes ses sentiments les plus vrais. Non, certes, il n'aimait pas Feli avec une ivresse folle : mais il était doucement attiré vers elle par la sympathie : et, dans cette sympathie, il y avait un peu de reconnaissance, un peu d'amour-propre, et même un peu d'égoïsme : car il voyait en elle la femme désirable qui donnerait du charme à son existence.

Souvent, au grand dommage de sa dignité de philosophe, il rêvait les yeux ouverts, quand il songeait à l'avenir. Lorsque son imagination prenait l'essor, il se voyait acclamé par les peuples, reconnu dans le monde entier comme le plus beau génie du siècle, appelé à présider, au nom de la science, les États-Unis européens qui devraient leur bonheur au grand Maltrana, au Napoléon du progrès moderne, au héros dont les conquêtes n'auraient eu pour objet que le seul bien de l'Humanité... Mais, quelquefois aussi, ses ambitions romanesques volaient moins haut. Non, pas de suprématie, pas d'États-Unis européens, pas d'entraves d'aucune sorte : il se contenterait d'être un homme dont serait assurée la subsistance et qui vivrait paisiblement dans l'abondance et dans l'étude. Avec ce que lui rapporteraient ses publications et ses traductions, il aurait bientôt un appartement où il réunirait beaucoup de livres et quelques objets d'art. Et, quand il serait fatigué par le travail, des bras de femme, blancs et nus, viendraient le surprendre par derrière, une bouche câline effleurerait ses oreilles et lui murmurerait des paroles d'amour.

Ce dernier rêve n'avait rien d'impossible, et l'heure était même venue de le transformer en réalité. La bonne fée des légendes avait pris Maltrana par la main, et, avec sa baguette d'or, lui faisait naître des rosiers sur le bord de la route.

Il sortit du cabaret, son gros cigare aux lèvres, poussant la fumée devant lui, comme si ses illusions s'échappaient par sa bouche et le précédaient dans sa marche.

Le soleil tiède de l'après-midi et l'azur transparent du ciel pénétraient pour ainsi dire au fond de son âme. Quelques masques, derniers vestiges de la fête passée, vagabondaient encore dans les rues. Il leur souriait, les trouvait intéressants. N'y avait-il pas aussi dans son esprit des fantômes qui erraient affublés de trompeurs oripeaux? Il s'achemina pédestrement vers les Cuatro Caminos. Il avait l'intention de s'arrêter rue Bravo Murillo, en face de la fabrique de casquettes où travaillait Feli, et d'attendre la sortie de la jeune fille pour lui raconter la fortune inattendue qui améliorait son existence.

Comme il se promenait sur un trottoir de cette large rue, il vit venir à lui une ancienne connaissance.

— Bonjour, don Vicente.

C'était un homme vêtu d'habits brossés avec soin, mais dont l'ampleur excessive attestait qu'ils n'avaient pas été faits sur mesure. Le chapeau trop grand avait un cuir intérieur gonflé par des bourrelets de papier. Sous ce chapeau apparaissait une figure rougeaude, creusée de rides au fond desquelles la peau était blême et luisante. Les yeux clignotaient, enflammés, dépourvus de cils, avec la cornée imbibée de sang. Les oreilles écartées se détachaient presque du crâne, comme si elles allaient prendre leur vol. Les pointes de la moustache et de la barbiche, d'un blanc jaunâtre, trahissaient la maladresse de ciseaux maniés à l'aveuglette. Don Vicente semblait avoir une robuste complexion de paysan, faite pour résister aux plus rudes épreuves; mais les privations avaient amaigri son corps et donné à son allure une certaine irrégularité. Ses jambes n'avançaient qu'au prix de secousses nerveuses. Il gesticulait et parlait seul, sans prendre garde à la surprise des passants. Quelquefois il s'arrêtait, appuyait son coude sur une de ses

mains, portait l'autre main à son front divisé par une ride verticale.

Lorsque ce bizarre personnage entendit le salut du jeune homme, il hésita une seconde, comme si ses yeux enflammés ne lui permettaient pas de reconnaître aussitôt celui qui lui adressait la parole.

— Ah! c'est vous, monsieur de Maltrana? — répondit-il enfin d'une voix douce. — Que la Vierge vous garde! Vous avez toujours beaucoup de travail?

Maltrana avait connu don Vicente grâce à ses propres habitudes de noctambulisme : comme il se couchait après le chant du coq et que don Vicente se levait bien avant l'aube, ils s'étaient rencontrés souvent dans les rues de Madrid, aux alentours des marchés, quand le jour commençait à poindre.

Le bohème éprouvait pour cette manière d'apôtre une admiration mêlée d'ironie. Tout comme Maltrana, qui se croyait venu trop tard dans un monde trop vieux pour le comprendre, don Vicente aurait dû naître trois ou quatre siècles plus tôt. Alors la multitude l'aurait vénéré, les rois l'auraient visité dans sa chaumière, les fidèles, à l'heure de sa mort, se seraient précipités sur son cadavre pour arracher des mèches de ses cheveux et des lambeaux de son froc, dont ils auraient fait de saintes reliques : et peut-être figurerait-il aujourd'hui sur les autels, après avoir troqué ses hardes minables contre des manteaux d'or.

Le bonhomme avait toujours les poches pleines de petites feuilles où étaient imprimées des oraisons, de petites images pieuses et de journaux outrageusement dévots, que les associations catholiques le chargeaient de distribuer. Maltrana l'avait rencontré, un matin, près de la place de la Cebada, se chamaillant avec un charretier, parce que celui-ci excitait ses bêtes par d'effroyables jurons. Don Vicente s'était agenouillé, les bras en croix, devant ce pécheur, qu'il suppliait de le frapper lui-même à coups de fouet et de satisfaire ainsi sa mauvaise humeur, mais de laisser en paix le nom de Dieu : car il aimait mieux mourir que d'entendre ce saint nom insulté. Dès lors, le journaliste s'était pris d'intérêt pour ce fou qui déambulait à travers Madrid comme un revenant, au grand ébahissement des uns et à la gouailleuse jubilation des autres.

Quelquefois don Vincente arrêtait les servantes qui s'en allaient au marché, et il les entretenait de la Vierge, sans s'apercevoir qu'elles se détournaient pour rire de ses mines de curé : car, dans le fond, elles avaient de la pitié pour la toquade de ce bon monsieur, qui d'ailleurs était un homme très poli. D'autres fois, il venait s'asseoir dans l'échoppe d'un savetier, frôlant de la tête les vieilles caricatures antiéléricales du *Motin* [1], collées contre le mur ; et il parlait à ce savetier de Dieu et des saints, sans s'inquiéter ni des fredons ironiques ni des coups de marteau frappés sur le cuir. D'autres fois encore, il entrait dans les cabarets, indifférent aux moqueries des farceurs qui l'invitaient à prendre un verre. « Merci bien ! Il ne buvait pas. Le vin lui faisait mal aux yeux... » Pourtant, à condition qu'ils voulussent bien l'écouter, il finissait par avaler une gorgée de liqueur, en manière de mortification, mais avec les mêmes gestes d'horreur que si ce breuvage eût été un poison atroce : puis il leur expliquait ses dévotions naïves, sa piété d'homme ingénu. Il lui arrivait aussi de se mettre en colère, d'être saisi d'une de ces rages qui, de temps à autre, s'emparent des fous tranquilles. Les mauvais plaisants accueillaient son arrivée par des blasphèmes adroitement choisis pour exciter sa fureur. D'abord il écoutait en fermant les yeux, en baissant la tête, comme un martyr dans les premières angoisses de la torture ; puis il perdait patience devant les abominables outrages qui s'attaquaient à toute la cour céleste ; le rustre, l'homme rude et violent ressuscitait en lui : ses poings se fermaient et menaçaient.

— Sainte Vierge Marie ! Divin Seigneur ! — rugissait-il sur un ton pareil à celui des impies qui abusaient du nom de Dieu.

Mais il suffisait que les gaillards, attendris par cette indignation, cessassent leur jeu, pour que soudain cet exalté se calmât, redevînt doux, recommençât de les appeler « ses chers frères ».

— Mes affaires vont assez bien, don Vicente, — dit Maltrana, répondant à la question du vieillard. — Et les vôtres ? Où allez-vous de ce pas ? Vous faites toujours de la propagande ?

1. *L'Émeute.*

L'apôtre sourit en clignant avec malice ses yeux chassieux.

— Ce n'est pas le moment de se reposer, monsieur de Maltrana. Les jours de carnaval ont mis à une dure épreuve la clémence du Seigneur. Que de fois ne l'a-t-on pas offensé durant ces mascarades! Mais l'heure favorable au repentir est venue : celle de la fatigue et du désenchantement.

Et il jetait un coup d'œil vers les Cuatro Caminos, comme si ces misérables quartiers d'ouvriers devaient nécessairement héberger une population crapuleuse, qui avait passé les fêtes en sales orgies. Maltrana lui fit observer que, s'il voulait convertir de grands pécheurs, il ferait mieux de retourner au centre de Madrid : car, dans la banlieue, il n'y avait que de pauvres diables qui, manquant de pain, ne pouvaient guère penser à de criminelles bombances.

— Il y a partout des pécheurs qui ont besoin de bons conseils, — repartit don Vicente, — et chacun choisit son champ d'action suivant ses forces. Les théologiens, les prêtres instruits, les aigles de l'Église se chargent de la haute classe; moi, je ne suis qu'un pauvre oisillon du Seigneur, un oisillon qui chante comme il peut, et je vais aux humbles, aux seuls qui puissent me comprendre... Et néanmoins, si vous voyiez ce qu'il m'en coûte pour conquérir certaines âmes! J'ai employé quatorze ans à remettre dans le bon chemin un savetier, un homme terrible qui a été cantonal[1] à Grenade, pendant la Révolution, et qui a renversé de son autel la Très Sainte Vierge. (Ici don Vicente ôta son chapeau et inclina la tête.) Eh bien! j'ai fait de lui un agneau du bon Dieu. Depuis un mois, il est inscrit à la confrérie de sa paroisse. C'est la principale des conversions que j'ai obtenues. Avec celui-là, je n'ai pas perdu ma salive.

— Et vos yeux, comment vont-ils?

— Comment voulez-vous qu'ils aillent? Mal, très mal! Je me fais trop de bile. Les pécheurs me donnent trop de souci!

Maltrana lui conseilla la tranquillité.

— Croyez-vous donc que je puisse rester tranquille? — s'écria don Vicente, en s'exaltant. — Mon sang bout, lorsque, en ma présence, quelque sauvage injurie Dieu. C'est comme

1. A peu près l'équivalent de notre expression : « communard ».

si on me tirait un coup de fusil en pleine poitrine... Oui, oui, j'aimerais mieux recevoir un coup de fusil en pleine poitrine que d'entendre tous ces blasphèmes!

Et, ce disant, il se frappait la poitrine, ou il écartait les bras, comme pour offrir sa vie à son interlocuteur, en suppliant celui-ci de le tuer. Quelques passants ralentissaient leur marche et regardaient ce bonhomme qui gesticulait de tous ses membres et qui semblait défier d'invisibles ennemis.

— Du calme, don Vicente! Soignez-vous : conservez votre vie pour servir votre Dieu.

— Ah! si tout le monde était comme vous, monsieur de Maltrana!... Vous êtes un vert[1], c'est vrai. Je n'ignore pas quelles sont vos opinions. Vous vivez dans l'oubli de Dieu et de la Sainte Vierge. Mais vous avez de l'éducation, vous ne vous moquez pas des choses saintes, vous ne blasphémez pas. Bref, vous êtes un honnête homme, et un jour viendra où Dieu vous touchera le cœur... C'est pour cela que je ne vous donne pas de conseils, à vous. Que pourais-je dire, moi pauvre oiselet du Seigneur, à un savant, à un philosophe? Tout ce que je puis, c'est prier Dieu pour le salut de votre âme : et ne doutez pas que je récite plus d'une dizaine de chapelet à votre intention... Si vous négligez le Seigneur, c'est parce que vos affaires vont mal : mais, un de ces jours, vous éprouverez les effets de sa miséricorde. Alors vous vous repentirez, et vous vous souviendrez de ce que vous dit aujourd'hui frère Vicente.

Maltrana, pour rendre l'attente moins ennuyeuse, cherchait à retenir cet original, qui aurait voulu poursuivre sa route vers les Cuatro Caminos.

— Vous avez été soldat, n'est-ce pas? — lui demanda-t-il, afin de prolonger la conversation.

— Oui, monsieur, j'ai été militaire. D'autres, qui sont des saints, l'ont été comme moi.

Au souvenir du temps où il avait servi sous les drapeaux, la parole du bonhomme s'animait d'une sorte d'orgueil, de ce même orgueil que laisse paraître l'Église quand elle rappelle que nombre de ses saints ont été des hommes d'épée.

— Ne vous ai-je pas déjà raconté que j'ai pris part à la

1. Comme on dirait, ou comme on disait, chez nous : « un rouge ».

fameuse échauffourée d'Alcolea, mais du côté des méchants? Vous savez ce que c'est que la discipline. J'étais caporal à Cadix; on commanda : « Feu! » et je dus obéir à mes chefs, canarder le parti de la religion, de la reine, de tout ce qu'il y a d'ancien et de respectable. C'est le plus grand péché que j'aie commis dans ma vie; mais Dieu me pardonnera, parce que j'ai agi par contrainte et n'ai pas eu l'intention de l'offenser. Plus tard, après avoir quitté le service, je me suis consacré à la dévotion.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris l'habit religieux?

— Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué! Un marquis très pieux, mon ancien colonel, a même fait des démarches pour que je fusse admis dans un couvent; mais on n'y a pas voulu de moi. Je n'ai point assez de capacité pour porter le froc.

Il disait cela en courbant la tête et se faisant tout petit, par modestie. Le jeune homme songea que les moines avaient craint, sans doute, l'exaltation de don Vincente : avec cette sainte folie, un tantinet vagabonde, il n'était guère possible que ce saint homme s'accommodât de la vie de couvent.

— Mais je vis comme si j'appartenais à un ordre, — continua le vieillard. — J'ai ma règle... Un prêtre m'a écrit sur un papier ce que je dois faire à chaque heure de la journée, et j'observe exactement ces instructions, afin de ne pas déplaire au Seigneur... Ma règle m'ordonne de me promener, de me promener beaucoup, de faire chaque jour plusieurs heures d'exercice sans penser aux choses de la religion... Et puis, un autre prêtre a réformé les premières instructions, m'a prescrit des promenades encore plus longues, m'a imposé de passer toutes les après-midi à la campagne. Il paraît que, si je ne faisais pas cela, ma tête risquerait se troubler et que le démon me martyriserait de tentations perverses... J'observe ma règle. Toutes les après-midi, je vais à la campagne, et je change d'endroit chaque jour. J'ai fait plus de vingt fois le tour de Madrid. Il n'y a aux environs ni un enfant ni une femme qui ne connaisse frère Vicente : je leur distribue tant d'images!... Si je me promène ainsi, c'est par obéissance. Je parle aux oiseaux, aux chiens, à toutes les bêtes du bon Dieu que je rencontre sur ma route... Mais, quant à cesser de penser aux choses de la religion, je ne

peux pas, non, je ne peux pas! C'est plus fort que moi. Sur ce point, je pèche par désobéissance.

Don Vicente s'affligeait de ne pouvoir oublier, fût-ce une minute, les affaires de l'âme et les grandeurs du ciel.

— On dit que je pense trop, et peut-être dit-on vrai. Il y a des nuits où il me semble que ma tête bout et où je n'arrive pas à fermer l'œil. Messieurs les prêtres affirment que je me nourris insuffisamment, que je devrais ménager davantage ma santé. Mais non : il y a eu des saints fameux qui ne mangeaient pas autant qu'un moineau, tandis que moi, monsieur, certains jours, je m'abstiens de jeûner et je dépense un réal ou même davantage pour ma nourriture... Les bonnes dames qui me protègent me donnent de l'argent et quantité de vieux habits, me recommandent d'avoir bien soin de ma personne. Je réponds « oui » à tout ce qu'elles me disent: mais moi, je distribue le meilleur de leurs aumônes aux pauvres qui vivent dans le péché, pour voir si, par là, je réussirai à les amadouer et à obtenir d'eux qu'il se repentent. Comme séculier, je tâche de me présenter convenablement, d'avoir une tenue décente; et il me semble qu'en effet je ne suis pas trop mal habillé.

Ce disant, il se regardait des pieds à la tête, assez content de sa chemise en grosse toile, de la redingote qui lui flottait sur les membres, de la cravate noire qui lui faisait plusieurs fois le tour du cou. Mais, brusquement, un souvenir lui traversa l'esprit :

— Je suis attendu à Bellasvistas. J'ai trois réaux dans ma bourse et un paquet de petits imprimés, pour une veuve : la pauvre femme est malade et elle a une ribambelle d'enfants... Vous savez où je demeure, et j'espère qu'un de ces jours vous viendrez jusque chez moi et m'honorerez de votre visite. Vous n'avez qu'à demander « monsieur Vicente », ou « don Vicente », ou « frère Vicente », à votre choix : car on m'appelle de toutes ces façons. Je souhaite que vos affaires marchent bien, et, comme j'ai de l'affection pour vous, je vous recommande particulièrement une chose : ayez beaucoup de foi en Notre Seigneur Jésus-Christ, en sa Sainte Mère, en notre puissant patron Saint-Joseph ; et, avec leur aide, soyez sûr que tout ira bien pour vous, sinon sur la terre, au moins dans le ciel! Bonsoir, monsieur de Maltrana.

Et il porta la main à son chapeau, découvrit, un instant, son crâne étroit, pelé, pointu, aux oreilles saillantes, et s'éloigna en gesticulant.

Des femmes commençaient à sortir de la fabrique de casquettes. Maltrana vit Feli s'arrêter sous le porche et le guigner du coin de l'œil, comme si déjà elle l'avait aperçu par les fenêtres de l'atelier. Mais elle eut soin de dérober ce regard aux compagnes qui sortaient avec elle et de les quitter pour choisir un autre chemin. Maltrana la rejoignit à quelque distance. Lorsqu'il la salua, d'un air timide, elle rougit au souvenir de la scène qui avait eu lieu le second jour du carnaval.

Il se mit à lui parler avec émotion. Depuis qu'elle lui avait confessé son amour, il ne pouvait plus la considérer avec la même froideur qu'au temps où elle était pour lui, tout simplement, la fille du Mosco, et où il mangeait les délicieuses gibelottes sans faire attention aux tendres œillades de Feliciana. Mais, songeant à son heureuse aubaine et à l'ouvrage dont le marquis de Jimenez lui avait fait la commande, il retrouva bientôt son aplomb d'homme supérieur.

— Feli, je suis venu t'attendre parce j'ai quelque chose d'important à te dire. Il faut que nous puissions causer à notre aise.

Ils suivirent la rue jusqu'au bout, sans remarquer la direction qu'ils avaient prise, et ils se trouvèrent bientôt en pleins champs, non loin de la *Patriarcal*[1] *de San Martin* qui dressait devant eux la masse de ses cyprès. Alors la jeune fille voulut s'arrêter; où allaient-ils? Mais Isidro la força doucement de continuer encore. Ils s'engagèrent dans un chemin qui, entre des terres labourées, était tout noirci par la cendre et par les escarbilles d'une fabrique voisine.

— Feli, — déclara le jeune homme, — depuis ce que tu m'as dit, l'autre jour, j'avais besoin de m'entretenir avec toi. La présence de tes amies ne m'a pas permis de le faire alors. D'ailleurs, tu pleurais comme une Madeleine.

— Allons donc! Je n'ai rien dit du tout! — s'écria Feli, les

1. Cimetière aujourd'hui désaffecté.

joues écarlates. — Ou, si j'ai dit quelque chose, je ne m'en souviens plus. Je parlais sans savoir : j'étais grise.

Isidro se rapprocha d'elle, se serra contre son flanc, perçut la fermeté souple et la tiédeur palpitante de la chair, à travers le petit châle et la jupe mince.

— Écoute, Feli. Pas de sottises! A quoi bon dissimuler et faire des coquetteries, comme si nous nous voyions pour la première fois? Je t'aime et tu m'aimes, c'est bien simple... Est-ce que je me serais trompé?

La jeune fille resta muette, baissa les yeux; mais son front s'inclina imperceptiblement, pour signifier que c'était vrai. Alors Maltrana glissa un bras sous le petit châle et enlaça la taille fine. Cette étreinte silencieuse, cet enlacement invisible en disaient plus que toutes les paroles.

Ils marchèrent avec lenteur, sans se regarder, comme si toute leur vie s'était concentrée à l'endroit où leurs corps se touchaient et confondaient les battements de leurs artères. Maltrana croyait cheminer au milieu d'une brume qui lui cachait les objets, qui rendait le sol élastique et donnait à ses pas une légèreté surnaturelle. Un parfum étrange, d'une suavité capiteuse, lui flattait les narines. Il lui semblait impossible qu'une jeune fille élevée aux Carolinas, parmi les ordures de la ville, eût une si bonne odeur. Ce parfum émanait de la chevelure noire, peignée à la diable, avec une négligence qui n'était pas sans grâce, du corps svelte et des jupes agitées par la marche. C'était une essence miraculeuse, qui certainement ne pouvait s'acheter dans aucune parfumerie, qui peut-être était purement une illusion née de la fantaisie du jeune homme, mais qui lui montait à la tête comme le vin le plus capiteux. Jamais une femme passant près de Maltrana n'avait senti si bon. Il commençait à se rendre compte de ce qu'étaient l'amour et ses divines ivresses.

Ils virent s'avancer vers eux un homme de mine farouche, qui tenait un crochet à la main. C'était un employé de l'octroi. Instinctivement, ils se séparèrent. Cet incident les tira de leur suave somnolence. Maltrana, chez qui les impressions étaient moins durables, revint, comme il disait, à la réalité. La nouvelle si importante dont il voulait faire part à Feli, c'était tout bonnement cette besogne qu'il allait entreprendre, cet argent

qui lui tombait inopinément dans la poche. Il en était fou de joie, comme si la possession de cette modeste somme eût assuré son bien-être pour tout le reste de son existence.

— Tu me portes bonheur, Feli, — conclut-il. — Je vais être riche. Par conséquent, nous le serons tous les deux.

Et, comme la jeune fille insistait pour savoir quelle serait cette richesse, il s'expliqua, non sans un peu d'hésitation.

— Riches, ce qui s'appelle riches, nous ne le serons pas tout d'abord. Je ne recevrai en tout que trois mille jolis réaux. Mais c'est déjà quelque chose, et, après ceux-ci, d'autres viendront. L'essentiel, c'était de trouver sa voie, et j'ai trouvé la mienne... Sais-tu pourquoi je ne faisais pas attention à ta charmante personne? C'est parce que, jusqu'à ce jour, j'étais sans feu ni lieu. Comment aurais-je pu songer à une femme? Je n'avais à lui offrir que de partager ma misère.

Et il entreprit la description de l'indigence où il avait vécu jusqu'alors; mais elle l'arrêta. Il était pauvre? Elle le savait de reste. Maintes fois elle avait remarqué avec quel appétit, révélateur de jeûnes forcés, il mangeait à la table du Mosco. Mais qu'importe? Il était honnête, il était savant, et, pour elle, il était le plus bel homme du monde.

— Méchante! — protesta le jeune homme en coulant de nouveau son bras sous le petit châle. — Tu veux donc te moquer de moi?

— Je le dis comme je le pense, — répondit la jeune fille avec sincérité. — Vous êtes le plus bel homme de Madrid. Mais n'en soyez pas plus fier pour ça, mon joli monsieur!...

Elle était devenue amoureuse sans savoir comment. Son père lui parlait avec admiration des grands hommes méconnus qu'il avait fréquentés, au temps où il était imprimeur, si bien que, le jour où Maltrana s'était présenté à la maison, elle s'était mis dans la tête qu'il était un de ces êtres supérieurs qui, vus de la cabane du braconnier, prenaient une apparence de demi-dieux. Le Mosco saluait en ce jeune homme un talent qui l'élevait presque à la hauteur de ses idoles d'autrefois. M. Manolo, « le Fédéral », gémissait de ce qu'un écrivain d'un tel mérite ne se fît pas inscrire sur la liste du parti. Quant à la Mariposa, elle parlait de son petit-fils à tout le monde, en prédisant que bientôt on le compterait parmi les plus célèbres

personnages de la capitale. Et Feli, échauffée par tous ces éloges, contemplait Maltrana dans une sorte d'extase, l'écoutait pendant des heures entières sans comprendre un mot de ce qu'il disait, mais ravie tout de même comme par les accords d'une musique céleste. Au surplus, de loin en loin, il se faisait dans l'obscurité de ces paroles incompréhensibles une brèche, il s'ouvrait une large fenêtre par laquelle Feli découvrait un ciel nouveau, un autre soleil, un monde surnaturel habité uniquement par des êtres semblables à Maltrana. Lorsque celui-ci, à la fin du déjeuner, récitait des vers ou pérorait sur ces illustres écrivains étrangers que l'on honore à l'égal des princes, la pauvre Feli sentait son cœur palpiter, ses jambes trembler, les larmes monter à ses yeux, comme si elle était en présence d'une religion nouvelle. Mais ensuite des doutes la tourmentaient. Isidro n'était-il pas trop haut pour descendre jusqu'à l'humble fille d'un braconnier?

Chaque fois que le jeune homme arrivait, blême comme un meurt-de-faim, elle éprouvait une joie singulière. Elle s'appliquait à soigner la cuisine, mettait toute son intelligence à réussir le salmis de chevreuil. Elle bénissait les privations qu'impose la vie de bohème, puisqu'elles la rapprochaient en quelque sorte providentiellement de l'homme aimé, puisqu'elles lui permettaient d'espérer encore. Mais il y avait de longs intervalles pendant lesquels on ne voyait pas Isidro. Il restait à Madrid. Madrid! Ce nom inspirait à Feli une véritable colère. Elle était sûre que, là-bas, il possédait des femmes plus belles qu'elle-même, et qu'il vivait dans l'intimité des actrices, comme tous ceux qui écrivent dans les journaux. Ah! que de nuits blanches elle avait passées à se désoler et à gémir, croyant perdus tous ses rêves de bonheur!...

Tandis que Feli contait ainsi l'histoire de son amour, ils avaient pris le vieux chemin qui mène à la Patriarcal. Le bruit de leurs pas, qui faisaient grincer le sable, était agrandi par le silence. De temps à autre, un oiseau pépiait et le feuillage palpitait d'invisibles mouvements d'ailes.

Feli, qui n'avait jamais vu que de loin ce cimetière, éprouvait une inquiétude. A travers le feuillage, elle apercevait la blancheur des monuments funéraires. Le bras de la jeune fille serra plus fort celui de son amant.

— Folle! — dit-il. — Ce n'est qu'un jardin. La dernière personne qu'on y a enterrée, c'est ma protectrice, et, depuis des années, on n'y avait pas inhumé un seul cadavre. L'endroit est joli, et il fait songer à l'amour beaucoup plus qu'à la mort.

Du parterre qui s'étend devant la Patriarcal, Feli contemplait la façade de la nécropole : deux pavillons roses, unis par une colonnade de la même couleur gaie. L'un des pavillons était la chapelle, close depuis longtemps, avec sa toiture surmontée d'une flèche de fer où étaient suspendues deux cloches couvertes de rouille. L'autre servait d'habitation au gardien, et des pots de fleurs s'y alignaient sur le rebord d'une fenêtre romane, à l'abri d'un store dont la brise faisait onduler les nuances riantes. Une grille fermait la colonnade, mais laissait voir entre les barreaux tout le cimetière semblable à un bosquet verdoyant. Les cyprès, sveltes et gracieux, se dressaient en files, le long des avenues. Dans les intervalles des troncs se groupaient de hauts rosiers, d'une majestueuse vieillesse. Des plantes grimpantes enroulaient leurs spirales aux piliers des cloîtres et montaient jusqu'aux arcades en fer à cheval. Dans les plates-bandes où débordait une riche végétation, les mausolées, les figures gisantes, les anges de marbre avaient l'air d'être les statues d'un parc.

Chaque fois que Maltrana considérait du dehors ce cimetière détachant sur le ciel les toitures arrondies de ses pavillons, les profils clairs de ses colonnades et les sveltes aiguilles de ses cyprès, il pensait à ces nécropoles classiques qui étaient tout ensemble des forteresses, des sanctuaires et des promenades. La douce tranquillité de ce lieu, troublée seulement par le murmure du feuillage et par le chant perpétuel des oiseaux, dissipa l'inquiétude de Feli.

— Entrons, — dit Maltrana. — C'est un cimetière de roman. Pas un jardin de Madrid n'est si beau.

Le couple amoureux était attiré par le poétique silence de ce coin désert. Ils aperçurent, sous la colonnade, une vieille occupée à tricoter un bas, et, près d'elle, un gros homme qui fixa sur eux un regard scrutateur :

— Vous venez ici pour quelqu'un de votre famille?

Maltrana répondit avec l'assurance de celui qui dit la vérité :

— Oui. Nous venons pour celle qui m'a servi de mère.

Le gardien, médiocrement satisfait de cette réponse peu précise, grogna quelques paroles inintelligibles, et les jeunes gens entrèrent dans la Patriarcal, non sans sourire des soupçons de ce brave homme.

Maltrana voulut d'abord mener Feli à la tombe de sa protectrice, et ils quittèrent l'allée principale pour descendre à une cour voisine, par un petit escalier en forme de tunnel.

Cette cour était beaucoup plus basse que le reste du cimetière, et ils n'y virent ni arbres ni fleurs. Tout le terrain y était occupé par la mort, et les tombes envahissaient même les galeries du cloître. L'abandon avait répandu là un charme mystérieux. Les grandes pierres sépulcrales, mises de guingois par le temps et par la pluie, avaient leurs inscriptions à demi effacées ; les plantes parasites croissaient entre les dalles et les descellaient par la vigoureuse poussée de leurs racines. Les couronnes accrochées aux vieilles croix de fer avaient perdu leurs immortelles d'or et n'étaient plus que des cerceaux de paille noire et pourrie, où pullulait la vermine.

Maltrana fit halte devant une niche. Là était son bon ange, celle qu'il appelait « la Dame ». Il se souvenait avec émotion des paroles de cette bonne vieille promettant de lui chercher une femme qui le rendrait heureux. Eh bien, la femme qui le rendrait heureux, elle était ici présente, et elle venait saluer la Dame, pour lui témoigner aussi de la gratitude. Elle n'était pas riche, sans doute ; peut-être même n'était-elle pas très bonne chrétienne, comme la dame l'eût souhaité. Mais pourtant elle embellirait l'existence du jeune homme, lui donnerait le courage de marcher dans la carrière où ne pouvait plus le soutenir la main charitable que la mort avait paralysée.

Quand ils sortirent de cette cour funèbre, l'allée principale leur en parut plus admirable. Ce jardin, avec sa beauté mélancolique, écartait toute idée lugubre. Il n'était pas bourré de cadavres comme les cours voisines. Les tombes disséminées y avaient l'air de monuments décoratifs, placés là sans autre dessein que d'égayer la monotonie de la verdure. C'étaient des tombeaux de riches, de privilégiés qui, même après la mort, paraissaient garder l'aisance confortable des heureux. Des noms d'anciens ministres, de généraux, de duchesses illustres

brillaient en lettres d'or sur la façade de ces énormes joujoux de marbre.

Les premiers papillons battaient des ailes sur les rosiers qui, dénudés par l'hiver, commençaient à gonfler de sève leurs tendres bourgeons. Des insectes bourdonnaient dans l'air lumineux du soir; la terre se fendillait pour livrer passage à une végétation luxuriante, à un fouillis de verdure. De cyprès en cyprès voletaient des oiseaux noirs, dont les sifflements déchiraient le silence : c'étaient les pies et les merles cachés dans les fourrés épais du cimetière, unique refuge de feuillage au milieu de collines arides.

Trois enfants en blouses blanches, joufflus et roses comme des angelots, trois marmots appartenant à la famille du gardien ou venant de quelque maisonnette voisine, jouaient accroupis sur l'herbe, démolissaient les fourmilières ou jetaient des pierres aux moineaux. Feli les regarda tendrement : elle avait envie de les prendre dans ses bras, de manger de baisers leurs petites frimousses roses et sales, comme si, dans ce coin perdu, ils symbolisaient le triomphe de la vie.

Les amoureux se reprirent par le bras et Maltrana conduisit la jeune fille à une muraille percée de niches, dans l'endroit le plus bas du cimetière.

— Je veux, — lui dit-il, — je veux te montrer comment finissent les hommes d'un talent supérieur, comment reposent ceux qui, durant leur vie, ont eu des adulateurs et des fanatiques. Regarde!

Et il lui montra une niche, la plus misérable de toutes. L'orifice en était à peine protégé par une toile cirée qui se détachait aux angles, haillon noir sur lequel il y avait des lettres jaunes à demi effacées. Feli lut avec difficulté :

Aparisi y Guijarro.

— C'est un personnage qui fut célèbre de son vivant, — continua le jeune homme. — Il prononçait aux Cortès des discours qui duraient plusieurs séances. Les curés de toute l'Espagne, les dévots, les femmes attendaient avec impatience les gazettes, pour y savourer son éloquence. Et maintenant, tu vois : le premier cabaretier venu est mieux logé après sa mort. C'était un poète, un rêveur; et, je ne sais pourquoi, les poètes

sont malchanceux en politique. Je ne partage pas ses idées; mais j'ai pitié de lui, et je le défends par esprit de corps. Un tel oubli nous console, nous autres qui travaillons sans espérance, dans la boutique d'en face, dans celle des pauvres, dans celle de la plèbe. Mais n'est-il pas honteux que le roi laisse cette tombe dans un si indécent abandon? Les représentants de la tradition ne devraient-ils pas se souvenir un peu du grand artiste qui les encourageait par ses hymnes oratoires? Et n'est-ce pas une dérision infâme, de citer son nom à toute heure comme la gloire du parti, tandis que ses restes demeurent à l'abandon dans ce coin où personne ne songe à leur rendre le moindre hommage?

Feli épelait les *graffiti* crayonnés sur le plâtre, autour de la niche. C'étaient des vers, ingénus ou absurdes, en l'honneur du « Cicéron espagnol », du « paladin de la foi et des traditions »; c'étaient les témoignages d'enthousiasme de quelques prêtres illettrés qui, de passage à Madrid, avaient voulu, avant de rentrer dans leurs villages, faire une visite à la tombe de leur grand homme. Isidro examina les signatures :

— Elles sont toutes du menu peuple, curés pauvres, *guerilleros* abusés, petites gens de cette basse classe qui a encore du cœur. Et il avait du cœur, lui aussi, ce rêveur chimérique, cet artiste égaré. Il était pauvre, et il a défendu les riches; il était plébéien, et il a demandé la résurrection du passé avec tous les privilèges de race; il avait le caractère indépendant, et il a soutenu la thèse de l'absolutisme. Ceux qu'il défendait ne se souviennent plus de lui, et peut-être, en cela, ne font-ils qu'obéir à un instinct infaillible. Si cet homme a vécu pour eux, il n'était pourtant pas de leur espèce...

Les deux jeunes gens revinrent à l'allée principale. Cette allée aboutissait à un édifice ouvert, sorte d'abside qui dressait à l'extrémité du cimetière ses murs en demi-cercle et sa demi-coupole. Dans les parois étaient ménagées des cavités renfermant de belles urnes funéraires. Les compartiments de la voûte étaient ornés de peintures qui représentaient la résurrection de Jésus. La grande baie du fond, close par une grille rouillée, laissait voir à travers son vitrage la colline d'en face, ainsi qu'un bouquet de peupliers placé entre deux maisonnettes rouges, dans une dépression du terrain. Au-

dessus de cette baie s'ouvrait une fenêtre en plein cintre, avec des vitraux de couleur par où filtrait le soleil du soir, prêtant aux murs, aux tombes, au dallage les teintes polychromes de l'arc-en-ciel. Les reflets de cette illumination fantastique faisaient vivre et palpiter les figures de la voûte, qu'elles animaient d'une splendeur d'apothéose.

— Comme c'est beau! — murmura la jeune fille.

Cela réjouissait les yeux, faisait oublier la destination de cet édifice. L'hémicycle ressemblait à une salle de bal éclairée par des flambeaux de toutes les couleurs et où les défunts, en vêtements somptueux, souriants et inoffensifs, se seraient disposés à prendre part à la fête. Les oiseaux piaillaient dans les arbustes voisins ou sautillaient sous les arcades, comme attirés par ce merveilleux éclat.

Les personnes enterrées dans cette partie du cimetière ne suggéraient, en raison de leur haute condition, que des idées de luxe et de plaisir. Il y avait là des princesses fameuses par leur beauté, des dames du palais mortes à la fleur de l'âge et qui, en leur temps, avaient été des objets d'adoration. Leurs noms, se détachant en or sur la blancheur lactée des marbres, faisaient rêver à des divertissements élégants, à d'amoureuses entrevues, à de fastueux boudoirs embaumés de suaves essences et parés de fleurs coûteuses.

Maltrana, comme si ces souvenirs d'amour et de volupté eussent éveillé en lui le désir, fixa les yeux sur Feli absorbée dans la contemplation des tombes, lui enlaça de nouveau la taille, l'attira et la baisa où il put, au hasard de la rencontre, entre le lobe rosé d'une oreille et le cou brun dont la peau frissonna sous le contact de ses lèvres. Mais la jeune fille se dégagea d'un geste brusque.

— Oh! Isidro! — s'écria-t-elle, rougissante.

Et elle baissa tristement la tête, comme si l'audace de son amoureux lui eût fait mal. Puis, sans adresser au jeune homme le moindre reproche, elle s'accusa elle-même d'imprudence. C'était sa faute, à elle, s'il n'était pas plus sage : elle aurait dû éviter cette solitude, refuser d'entrer dans le cimetière avec Isidro, qui sûrement avait pris l'habitude des plus blâmables hardiesses avec ses amies de Madrid. Tout en parlant, elle jetait autour d'elle un regard craintif, comme si

les tombes allaient s'ouvrir et les morts se lever du sépulcre, indignés d'une telle profanation.

Elle l'entraîna, prise d'une terreur enfantine, et Maltrana se laissa conduire. Mais, en passant sous l'arcade qui donnait accès à l'abside, le jeune homme l'arrêta par une exclamation de surprise. La lumière, coulant du vitrail sur Feli, la baignait des pieds à la tête dans un flot mouvant de rayons et faisait resplendir tout son corps des teintes de l'arc-en-ciel.

— Comme tu es belle ! — s'écria-t-il, ravi. — Ah ! si tu pouvais te voir !... Ta jupe est verte et ton corsage bleu. Tu as la bouche orangée ; une de tes joues est violette et l'autre couleur d'ambre. On dirait que tu portes des œillets sur le front...

Elle demeurait immobile, souriant avec complaisance, heureuse qu'il la trouvât belle. Elle se plaisait à la caresse des rayons magiques, fermait à demi les yeux, aveuglée par l'onde des couleurs qui palpitaient sur sa robe et sur sa chair. Sa coquetterie flattée dissipait sa crainte, avec cette facilité d'oubli qui est habituelle aux femmes, lorsqu'elles sont chatouillées dans leur vanité.

Au contact ardent de la lumière s'ajouta bientôt pour la jeune fille une autre sensation : son amant recommençait à la saisir, l'étreignait avec plus de passion que tout à l'heure, et elle était sans force pour lui résister.

— Laisse-moi baiser ce jaune d'or, — disait-il. — Et ce brun... Et ce bleu... Et le rose de ton front... Et l'héliotrope de tes lèvres... Et les violettes de tes paupières...

Les baisers drus tombaient sur elle en pluie sonore, dans le silence de la nécropole. Elle se débattait avec mollesse, faisait d'inutiles efforts pour se dégager. A chacun de ses mouvements, les couleurs changeaient de place, glissaient de-ci, de-là, sur son corps adorable. Toutes les splendeurs du couchant passaient sur sa bouche. Maltrana n'en oublia pas une, voulut les savourer toutes, sans exception. Les yeux mi-clos, toute frémissante sous cet assaut du désir viril, elle se sentait près de défaillir ; ses jambes fléchissaient sous elle, et elle balbutiait entre deux soupirs :

— Assez, assez !... Laisse-moi !... Tu me tues, tu me tues !... Je crie, si tu ne veux pas me lâcher !... Tu m'assassines !...

Quand elle eût réussi à se délivrer, elle rajusta son châle, lissa ses cheveux en désordre; et, ce faisant, elle fixait sur Maltrana un regard où il y avait des reproches et de la gratitude. Puis elle lui dit :

— Je me sauve. Tu voudrais m'empoigner encore une fois. Quel enfantillage, de s'amuser ainsi avec des couleurs! Partons. Nous finirions par nous quereller.

Et elle s'enfuit vers la sortie, comme pour éviter les explications d'Isidro. Il courut après elle. En arrivant près de la grille, ils ralentirent le pas et marchèrent au flanc l'un de l'autre, d'un air grave, comme s'ils étaient attristés par la visite qu'ils venaient de faire aux sépultures. Ils passèrent sans desserrer les lèvres devant le gardien qui les avait accueillis avec tant de défiance, et ils sourirent en se disant qu'après tout cet homme n'avait pas eu tout à fait tort. Un peu plus loin, le souvenir des caresses les rapprocha; leurs bras se réenlacèrent; ils cheminèrent serrés l'un contre l'autre, échangeant des regards où brûlait encore le feu des récents baisers.

Feli oubliait sa fâcherie. A se voir dans la campagne découverte, où elle n'avait plus à craindre les brusques entreprises de son amant, elle s'abandonnait, s'appuyait sur lui, presque pâmée, le frôlait de son haleine, le considérait de si près qu'il croyait sentir la chaleur de ses yeux enfiévrés.

Le soir tombait : le soleil se cachait; dans le ciel aux douces teintes mauves, la lune voguait comme un petit nuage pâle, encore offusquée par la lumière du jour. Leurs pieds faisaient craquer la poussière de charbon répandue sur le chemin. Près d'eux passaient, se dirigeant vers Madrid, des femmes sordides qui portaient sur les bras des enfants endormis, des vieilles ridées et noires comme des sorcières, qui s'en allaient avec des gamelles destinées à recevoir la soupe de San Bernardino. Ces malheureuses, en croisant le jeune couple, devinaient des amoureux et demandaient la charité. Isidro leur distribua les sous avec largesse, en y ajoutant des conseils joyeux qui faisaient rire Feli. Il ne s'agissait pas d'acheter du pain avec ces sous-là! S'il leur donnait l'aumône, c'était pour qu'elles pussent acheter du vin et prendre la grande cuite. Son âme débordait d'un tel bonheur qu'il aurait voulu que tout le monde se réjouît et dansât, dans une orgie délirante.

Un homme venait avec un panier d'oranges. Isidro surprit chez son amie un regard avide et arrêta cet homme : vite, il leur fallait tout ce qu'il y avait de meilleur dans le panier. Feli aimait ces fruits-là, et elle n'en avait pas encore mangé cette année. Il aurait voulu répandre aux pieds de la jeune fille, comme un tapis d'or, toute la récolte des plaines de Valence.

Elle n'accepta qu'une seule orange, — la plus belle — et ils poursuivirent leur route. Elle jouait comme une fillette avec la petite sphère d'or, qu'elle faisait sauter dans ses mains. Finalement elle y perça un trou, et, pressant l'orange entre ses doigts, elle se mit à sucer le jus. Un filet d'ambre coula jusqu'à son menton par la commissure des lèvres, emmiella sa peau délicate. Le jeune homme voulut boire ce jus, sa bouche effleura celle de Feli.

— Encore! — s'écria la jeune fille, qui se rejeta en arrière, moitié souriante, moitié fâchée. — Mauvais sujet, tu ne vois donc pas que les passants nous regardent?

Et elle rit de la mine dépitée d'Isidro, qui baissait la tête comme un enfant boudeur. Puis, avec une grâce mignarde, elle lui posa l'orange sur la bouche.

— Tiens! Ne pleure pas! C'est ici que j'ai mordu : suce... mais ne t'avise pas de retourner aux bécots! Sinon, je te traite comme un poupon à la mamelle. Gare au fouet, gare au fouet, si bébé n'est pas sage!

Et, de sa main fine et blanche, de cette main de demoiselle qui étonnait si fort les gens des Carolinas, elle lui donna sur la joue de petites tapes amicales.

A la nuit, ils entrèrent dans une guinguette du vallon d'Amaniel. La jeune fille objecta bien, sans d'ailleurs y mettre trop d'insistance, qu'elle était obligée de rentrer bien vite à la maison; mais il protesta. Le père de Feli ne s'inquiéterait pas pour si peu : il supposerait qu'elle était restée, comme d'autres fois, chez une amie de Bellasvitas... Au surplus, peut-être qu'à cette heure il était déjà sur le chemin du Pardo.

Des lanternes vénitiennes répandaient dans la guinguette une clarté diffuse. Là, de même qu'au faubourg des Carolinas, on avait utilisé de vieux tramways pour l'ameublement. Les

bancs à dossiers mobiles venaient d'une *jardinera*[1] : les cabinets étaient séparés les uns des autres par des persiennes de portières. Près du plafond, en manière de frise, s'alignait un solde de photographies jaunâtres, où les vues de la Havane, des boulevards de Paris et des avenues de Vienne se mêlaient à des reproductions de la Fontaine de la Teja et du Viadue. Des têtes d'anges peinturlurées et dorées, rebuts des rayons de quelque prétentieuse boutique, avaient l'air de soutenir les solives du plafond.

Isidro, qui voyait tout couleur de rose, admirait la décoration de la guinguette. Très joli! très original! Ça, c'était vraiment de l'art moderne! Et le patron, flatté des éloges de ce jeune monsieur qui semblait intelligent, répondait avec modestie :

— J'ai un peu de goût, voilà tout. Ça m'a coûté gros... Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

Isidro voulait pour Feliciana une collation complète. Mais elle ne se sentait pas grand appétit, ne voulait rien prendre. Finalement, pour ne pas le contrarier, elle commanda une bouteille de bière. Il y avait, dans les recoins, d'autres couples qui se taisaient, mais qui se tenaient les mains sous les tables et qui se dévoraient des yeux.

Tout à coup, derrière un bouquet de verdure, le son criard d'un piano mécanique éclata comme une fusée. Un éphèbe en béret, qui avait au cou un petit mouchoir et qui portait de larges culottes d'odalisque, en tournait la manivelle. Maltrana écoutait avec ravissement. Quel talent il avait, ce garçon-là! Et quelle musique puissante! Jamais l'amoureux n'avait ressenti une si forte impression, pas même aux concerts de musique classique. Cette valse qu'on était d'abord tenté de croire composée pour un bal de servantes, c'était en réalité un morceau sublime, peut-être l'œuvre d'un génie inconnu. Non, non, il n'hésitait pas à le déclarer : c'était aussi magnifique que la *Neuvième Symphonie!*

— Lève-toi, Feli. Nous allons nous offrir quelques tours... Il s'agit de voir comment se trémousse ton joli corps de gitane.

Ni l'un ni l'autre n'étaient habiles à danser. Maltrana, au

1. Voitures ouvertes de tous côtés, — ce qu'en France on appelle communément des « baladeuses ».

temps où il était étudiant, avait bien demandé quelques leçons à ses amies des cafés voisins de l'Université; Feliciana avait bien dansé quelquefois avec ses compagnes; mais, en somme, ils ne savaient guère. Ce fut elle qui, avec son instinct de femme, suivit le mieux le rythme et dirigea son cavalier. Du reste, que leur importait de danser bien ou mal, de faire rire ou de ne pas faire rire les clients de la guinguette? Ce qu'ils voulaient, c'était d'être dans les bras l'un de l'autre, collés l'un contre l'autre de la poitrine aux genoux, se transfusant leur âme avec la chaleur de leurs corps et mêlant leurs haleines. Ils éprouvaient une folle allégresse, comme si la gorgée de bière qu'ils avaient bue contenait toutes les ivresses de la terre.

Au sortir de la guinguette, ils se promenèrent d'un pas incertain, dans la solitude de la campagne. Ils étaient devenus taciturnes. Près du *Canalillo*, ils firent halte. La lune reflétait sa figure béate dans le cristal bleu de l'eau. Cette clarté les gêna : ils s'éloignèrent, cherchèrent un endroit obscur. Ils voulaient se reposer, se sentaient à bout de force, ne pouvaient se promener davantage. Ils se réfugièrent près d'un talus, se dissimulèrent dans l'ombre que projetait l'amas de terre. Et bientôt un murmure de baisers, de voix étouffées, de languissantes protestations s'éleva de leur cachette.

— Jure-moi que tu ne m'abandonneras jamais!... Jure-moi que tu m'aimeras toujours... Jure-moi que tu ne me méprises pas, parce que je suis faible avec toi... parce que je t'aime...

Il jurait tout cela sans paroles : il le jurait avec ses mains hardies, avec ses lèvres caressantes, avec l'impétuosité virile qui lui soumettait, vaincue et asservie, cette fille simple et primitive, altérée d'idéal.

V. BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LES CORRESPONDANTES

DE MAUPERTUIS

DIX LETTRES INÉDITES

DE

MADAME DU DEFFAND

Parmi les acquisitions faites, ces dernières années, par le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, figure un vieux cahier [1] sans apparence, dont l'histoire est inconnue, le contenu singulièrement précieux. Quelles vicissitudes a traversées ce vieux cahier, depuis le jour où, de Maupertuis leur destinataire, les lettres qu'il renferme passèrent à d'autres mains, pour venir enfin dormir dans le silencieux dépôt de la rue de Richelieu, nul le sait; mais il nous a gardé un trésor. Trésor dont les lettrés, les gens de goût, doivent souhaiter la prochaine et complète publication : elle ira au cœur des fervents du XVIIIe siècle.

C'est toute une phase, en effet, de ce siècle charmant que le vieux cahier remet sous nos yeux, la plus brillante, peut-être la plus typique, celle que résument et dominent quelques noms souverains : le XVIIIe siècle de Voltaire et de la Pompa-

1. Nouvelles Acquisitions du Département des Manuscrits, 1903-1904, n° 10398. (*Correspondance de P.-L. Moreau de Maupertuis*: 168 feuilles, in-4°, demi-reliure.

dour, de Frédéric et de Montesquieu, évoqué devant nous avec la palpitation de la vie.

Ouvrez ce cahier habillé de papier *tourniqué* aux couleurs pâlies, parcourez ces soixante-six lettres et billets de femmes, comme imprégnés encore d'un parfum qui se devine : que de séduction, que de grâce, et quelles conversations pleines de feu! Là se sont donné rendez-vous duchesses et beaux esprits, reines de salon et femmes en vue, remarquables toutes à quelque titre, par l'intelligence, la beauté, le rang, le charme, la passion, la tendresse, le sérieux ou le piquant de leurs entretiens. Elles sont venues causer avec Maupertuis, lui raconter la Cour et la ville. Nous les voyons, oserons-nous dire, attelées à son char, servant avec zèle, dévotement, sa gloire et ses intérêts. Désireuses à l'envi de lui plaire, de lui plaire jusque dans la fâcherie, elles le renseignent, le conseillent, le raisonnent, le prêchent, le taquinent, et l'admirent, et le flattent. Qu'à telle ou telle au moins il ait inspiré un attachement très sincère, aucun doute; et voilà bien, si l'on ne s'abuse, le premier intérêt et la surprise que cette guirlande épistolaire nous réservait.

Le personnage fantasque et déconcertant que fut Maupertuis, âme inquiète, éternelle victime de son amour-propre [1], caractère original, d'une originalité naturelle à la fois et voulue, savant véritable, esprit profond, et beaucoup plus profond, à coup sûr (on le reconnaît mieux tous les jours), que Voltaire et ses tenants ne l'avaient laissé croire, était sorti de leurs attaques en assez mauvaise attitude devant la postérité. Elle lui doit de reviser, dans la mesure où il convient, des jugements sans justice. On assurait notamment qu'entre les moyens de parvenir dont l'emploi lui fut familier, le « natif de Saint-Malo » n'avait pas négligé celui qui ouvre ou entr'ouvre le plus de portes, celui dont on peut répéter après l'Ecclésiaste : « La femme est semblable au filet des chasseurs ». N'est-ce pas en le voyant, un jour, dans le jardin des Tuileries, entouré, adulé par une cour de jolies femmes, qu'Helvétius s'était juré d'arriver à la gloire littéraire? Aussi n'a-t-on point manqué d'accuser Maupertuis de s'être fait des femmes un marche-

1. Lettre du marquis d'Argens à d'Alembert, Potsdam, 20 novembre 1758.

pied; et, dans une oraison funèbre empoisonnée, le *Journal de Collé*[1] n'a pas craint de le traiter d'orgueilleux, d'audacieux intrigant, « se louant lui-même, se faisant louer par un tas de grimauds subalternes, par un nombre prodigieux de sots, par des femmes de qualité auxquelles il persuada d'apprendre la géométrie, mode qui a duré pendant deux ou trois ans, et à la tête de laquelle se mit madame d'Aiguillon ». Mais le portrait, noirci par la haine, semblera plus que suspect. Sans doute vaut-il mieux voir aujourd'hui, sous ces couleurs dénaturées, l'homme à succès que la réclame n'effarouchait pas; le savant habile à se faire valoir, qu'une expédition dont on parla, son voyage au cercle polaire pour déterminer la figure de la terre, avait rendu célèbre; « le géomètre distingué, aussi considéré par son savoir que recherché par ses talents agréables », a dit La Lande[2], qui l'avait connu, et pouvait l'apprécier; celui que les femmes, engouées de ses mérites, souvent sans trop savoir pourquoi, servirent beaucoup plus qu'il ne s'en est servi, et qui ne fut point, au demeurant, sans les aimer pour elle-mêmes, depuis la fameuse et prétendue Laponne, Christine Plaiscom, de qui l'on fit tant de gorges chaudes, jusqu'à Éléonor de Borck, l'épouse légitime, si profondément attachée et dévouée à son mari. Que furent, aussi bien, les relations féminines de Maupertuis? Un simple commerce d'amitié presque toujours, tout désintéressé, nous paraît-il, et sans arrière-pensée.

Les lettres de la Nationale apportent, en faveur de cette opinion, un témoignage éclatant : elles écarteront décidément la supposition malveillante qui faisait de Maupertuis un exploiteur et un roué.

Ces lettres offrent un autre intérêt, celui d'être, de par leur origine même, en quelque sorte une nouveauté. Les correspondants de Maupertuis que l'on connaissait étaient à peu près tous des hommes; et quand, il y a une quinzaine d'années, M. l'abbé Le Sueur, curé d'Erondelle, publia, d'après les archives du château d'Estouilly, son livre, *Mauper-*

1. Août 1759.

2. Lettre aux rédacteurs du *Journal de Paris*, numéro du dimanche 29 juin 1806, p. 1341.

tais et ses Correspondants [1], les lettres inédites qu'il put y réunir avaient pour signataires Frédéric, le prince Henri de Prusse, La Beaumelle, le président Hénault, Tressan, Euler, Haller, Condillac, etc., sans qu'aucune femme figurât dans la liste. A tant de correspondants masculins l'autre sexe n'a eu à opposer jusqu'ici qu'une illustre exception : la marquise du Châtelet; mais la « docte Uranie », qui eut tout,

> L'esprit de Pallas la savante
> Et les grâces du tendre Amour;

qui aima

> Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
> Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
> L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
> L'opéra, les procès, le bal, et la physique,

Émilie, femme à ses heures, et assez même pour en mourir, doit si peu néanmoins être comptée comme telle, que l'exception avec elle faisait plus que confirmer la règle.

***

Nous sommes aujourd'hui très amplement dédommagés, et, entre les sexes, l'équilibre, grâce à notre cahier, est bien près d'être rétabli.

Voici d'abord, avec six lettres, Marie-Thérèse Colbert de Croissy, duchesse de Saint-Pierre [2], celle dont le président Hénault écrivait : « Tout est noble en elle, sa contenance, ses goûts, le son de sa voix, le style de ses lettres, ses discours, ses politesses. Elle a un discernement admirable sur le choix de ses amis, et son amitié est courageuse et inattaquable : mais comme les vertus tiennent assez ordinairement aux défauts, la sensibilité de son cœur l'empêche quelquefois de voir les

1. Paris, Alph. Picard, 1897, in-8°.

2. Thérèse Colbert de Croissy avait épousé d'abord Louis de Clermont d'Amboise, marquis de Reynel. Elle épousa en secondes noces François-Marie Spinola, duc de Saint-Pierre, et mourut en 1760.

objets tels qu'il sont[1]... » Il ne paraît pas qu'à l'égard de Maupertuis son discernement ait été en défaut. La « tendre amitié » dont elle l'assure, et que, lui dit-elle, « vous avez bien raison de reconnaître à son caractère de vérité, qui ne peut échapper à un géomètre », ne l'empêche pas de le voir sous son jour. Elle y puise le droit de lui adresser, par exemple, cette petite homélie, à la fois ironique et affectueuse :

A Paris, ce 18 août[2].

... Votre tentation de tomber dans le ton de l'élégie me fait peur pour vous ; c'est un ton qui ne vous est point naturel, ne le prenez jamais. Il est bien honteux pour les Fanchons et les Manons picardes de n'avoir pas autant de pouvoir que les Christines et les Inguebordes laponnes pour dissiper votre ennui. Puisque vous m'en demandez raison, je n'y sais point de meilleur remède que celui de revenir à Paris le plus tôt qu'il vous sera possible, et d'abandonner toutes ces folles idées de voyage...

Ces trente lettres d'une longue écriture en pattes de faucheux, ténue, incoordonnée, trop souvent illisible, elles sont d'Anne-Charlotte de Crussol-Florensac, duchesse d'Aiguillon[3]. A en croire madame du Deffand, la duchesse d'Aiguillon avait, quoique belle, « la bouche enfoncée, le nez de travers, le regard fol et hardi[4] »; avec cela une imagination déréglée, un esprit, pour ainsi dire, aussi mal dessiné que son visage et aussi éclatant, abondant, actif et impétueux, mais sans goût, sans grâce et sans justesse. Maupertuis est très avant dans son

1. Portrait de madame la duchesse de Saint-Pierre, par le président Hénault (*Correspondance complète de la marquise du Deffand*, édition de Lescure, t. II, p. 754).

2. Cette lettre, adressée « à M. de Maupertuis, de l'Académie des Sciences, à Amiens », a certainement été écrite en 1739, pendant que Maupertuis mesurait la partie de l'arc de méridien comprise entre Notre-Dame de Paris et Notre-Dame d'Amiens. Il se proposait de vérifier, avec le secteur même dont il s'était servi au pôle, la mesure astronomique de l'abbé Picard, et de terminer la dispute avec Cassini sur la figure de la terre.

3. Mademoiselle de Crussol-Florensac, née en 1700, épousa en 1718 Armand-Louis de Vignerod du Plessis-Richelieu, duc d'Aiguillon. Liée avec Voltaire et Rousseau, elle eut un salon célèbre, qui compta parmi ses habitués Montesquieu, d'Alembert, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé de Prades, etc.

4. Portrait de madame la duchesse d'Aiguillon (*Correspondance complète*, éd. de Lescure, t. II, p. 741).

amitié, et elle la lui témoigne en toutes circonstances. « Donnez-moi de vos nouvelles, je vous écrirai volontiers. Moi qui déteste les lettres, je surmonte l'aversion et trouve du temps pour vous », lui déclare-t-elle un jour. Apprenant son prochain mariage, elle lui adresse ces lignes, datées de Paris, le 7 octobre 1745 :

Vous savez sans que je vous le dise que je prends beaucoup de part à votre bonheur. Le mariage que vous faites doit l'assurer. Vous trouvez tout ce qui peut satisfaire : vous devez connaître le caractère, ayant vécu avec celle qui vous est donnée d'une main qui relève encore le prix du présent qui vous est fait. Je vous remercie d'avoir pensé à moi dans ce moment où il vous est difficile de vous défendre de l'ivresse. Socrate n'y aurait pas résisté, et vous n'êtes pas aussi philosophe, quoique vous soyez plus savant que lui.

Madame de Rochefort, dont il existe trois lettres dans notre recueil, était d'ancienne date en relations avec Maupertuis. Revenant de Laponie, il l'avait connue chez les Brancas, aux réunions du château de Meudon[1], où se rencontraient également Hénault, les Forcalquier, les Maurepas, les Mirepoix, etc. La charmante femme lui écrit à Berlin, à la nouvelle aussi de son mariage :

... N'allez pas vous croire quitte avec moi par la lettre que vous m'avez écrite, mais au contraire regardez-la comme un engagement que vous avez pris de me rendre compte de ce qui vous intéresse, et croyez, Monsieur, que j'ai besoin que vous me rappeliez l'idée de votre bonheur afin de vous moins regretter.

Nul contraste plus complet qu'entre l'aimable, douce et sensée comtesse de Rochefort, qui « respecte la raison », disait le duc de Nivernois dans son portrait en vers, et l'intelligente et extravagante toquée qui fut la duchesse de Chaulnes. Les hasards du portefeuille et une commune amitié pour le président de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin les ont ici réunies. Anne-Josèphe Bonnier de la Mosson avait épousé en 1734 Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Pecquigny, puis duc de Chaulnes. Madame du Deffand, à qui madame de Chaulnes déplaisait au possible

1. Voir Louis de Loménie, *la Comtesse de Rochefort et ses amis* (Paris, 1870, in-8°, p. 16).

et qui la trouvait insupportable [1], n'a pu s'empêcher de lui reconnaître un esprit profond, encore que nullement gracieux. Elle l'a poinçonnée à sa façon, par deux phrases d'une vigueur incomparable, d'une crudité de touche sans égale : « L'esprit de madame la duchesse de Chaulnes est si singulier, qu'il est impossible de le définir : il ne peut être comparé qu'à l'espace; il en a pour ainsi dire toutes les dimensions, la profondeur, l'étendue et le néant... Madame la duchesse de Chaulnes est un être qui n'a rien de commun avec les autres êtres que la forme extérieure : elle a l'usage et l'apparence de tout, et elle n'a la propriété ni la réalité de rien [2]. » Et Sénac de Meilhan, qui avait beaucoup connu la duchesse [3], déclare que dans cette tête en effervescence il y avait à un degré supérieur le don de la pensée, la plus vive conception, la plus pénétrante sagacité, et l'imagination la plus brillante. « Son esprit seul constituait son âme, son cœur, son caractère et ses sens... Elle faisait de la langue un usage qui donnait à tout ce qu'elle disait un caractère expressif et pittoresque. Elle écrivait mal, et c'était un effet du caractère de son esprit, dont la vivacité se refroidissait par la plus légère attention. »

Les treize lettres de la duchesse de Chaulnes à Maupertuis ne contredisent point à ces jugements des contemporains. Nous en citerons deux comme spécimens de sa manière.

Ce jeudi matin.

Il n'est encore que jeudi, et je ne puis m'empêcher de vous écrire : jugez ce que je ferai samedi. Je ne pourrai cependant vous

1. Lettre à Hénault du 2 juillet 1742. Et encore, le 10 juillet de la même année : « C'est une folle, mais c'est au pied de la lettre. »

2. Portrait de madame la duchesse de Chaulnes (*Correspondance complète*, éd. de Lescure, t. II, pp. 745-746). — Les traits principaux de ce portrait se trouvent déjà dans la lettre à Hénault du 9 juillet 1742 : « La P... n'est d'aucune ressource, et son esprit est comme l'espace : il y a étendue, profondeur, et peut-être toutes les autres dimensions que je ne saurais dire, parce que je ne les sais pas; mais cela n'est que du vide pour l'usage... Enfin, voulez-vous que je vous le dise? Elle est on ne peut pas moins aimable : elle a sans doute de l'esprit; mais tout cela est mal digéré, et je ne crois pas qu'elle vaille jamais davantage. » (*Corresp.*, t. I, p. 371). A quoi Hénault répond, le 14 juillet : « Le portrait que vous faites de la P... est inimitable. »

3. Il l'a dépeinte sous le nom de Lasthénie (*Œuvres choisies*, éd. de Lescure, 1862, p. 319).

aimer mieux, je vous le jure. Plus je vois de gens que j'aime, plus je sens que je vous aime plus qu'eux. Quel chien de pays! Foule, cohue, sots insensés et surtout méchants, et méchants malhonnêtes, qui pis est. Voilà tout ce que j'ai vu, et je ne verrai que cela. Je ne me porte pas bien, je suis triste, j'ai froid, je n'ai pas faim, on me frise, j'ai un habit neuf, j'aime toujours D... Quelle vie, bon Dieu, et pourquoi vivre! Si cette comète voulait[1]! Qu'un poil de sa barbe nous ferait de bien, fût-ce brûler, fût-ce noyer, qu'importe! C'est avec ce désir, sans préjudice de celui de vous voir, que je vous embrasse, en vérité, de tout mon cœur.

Ce samedi.

Quoiqu'il soit samedi, et que je vous aie promis de vous écrire, je vous écris pourtant malgré cela, quoique vous ne m'ayez pas encore répondu. Je vous écris donc pour vous dire tout ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre. Vous qui ne sentez que trop la valeur de huit heures, songez quelquefois qu'à minuit je suis déjà dans une manière d'enfer qu'on appelle un salon, dans lequel se rendent en même temps que moi cent cinquante diables fixes, sans compter les polissons. Il y a dans tout cela un roi, une reine, des princes, et pas un géomètre, pas seulement un physicien. Pour des sots, nous n'en manquons pas, mais pas un qui ait lu Épictète, ni Antonin, pas même Nicole. Nos savants savent quelques épigrammes par cœur, encore ne sont-ce pas celles de Rousseau. Tout joue à Cavagnol, et moi je m'ennuie, mais de cet ennui qui mènerait à la mort, si l'on mourait encore...

Parmi nos épistolières, voici encore madame de Graffigny, la princesse de Talmont[2], et madame C. de Bentinck, née d'Oldenburg, Allemande sensible et correcte, aux formules

1. Il s'agit de la comète découverte, le 2 mars 1742, à l'Observatoire de Paris, par Grante, qui l'aperçut au pied d'Antinoüs. Maupertuis publia à ce sujet (26 mars) sa *Lettre sur la Comète* (*Œuvres*, éd. de 1756, t. III, pp. 209-256). La lettre de la duchesse de Chaulnes, adressée à « M. de Maupertuis, de l'Académie française et royale des Sciences, rue Sainte-Anne, près les Nouvelles Catholiques », doit être de 1743.

2. Marie-Louise Jablonowska, mariée le 29 octobre 1730 à Anne-Ch.-Fréd. de la Trémouille, comte de Taillebourg, fils du prince de Talmont, était la maîtresse du prétendant Charles-Édouard. Madame du Deffand a fait son portrait (*Corresp.*, éd. de Lescure, t. II, pp. 737-738), et, pour son portrait peint, Voltaire a écrit ces vers :

Les dieux, en lui donnant naissance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompense
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'esprit de tous les pays.

protocolaires, à la grande écriture majestueuse. L'inexactitude fantaisiste de Maupertuis la désole, et, toute correcte qu'elle soit, elle sait le lui marquer, non sans quelque pesanteur :

Buckbury, le 16 février 1741.

... Je vous demande seulement un seul mot, pour me dire que si vous n'étiez pas né Français vous n'auriez pas oublié si tôt une pauvre Allemande que vous aviez bercée de l'espoir d'une liaison d'amitié qu'elle avait crue sincère, et par conséquent durable; en un mot, qu'elle s'était représentée telle que nous l'entendons ici, c'est-à-dire dans toute la force du terme, sans additions et diminutions de votre pays...

*
* *

Mais la perle de cet écrin, d'où il eût été certes dommage de ne pas l'extraire, est la correspondance de madame du Deffand [1].

Plus peut-être que toutes les précédentes, ces lettres sont inattendues, ayant pour destinataire Maupertuis. On ignorait que madame du Deffand eût jamais compté ce dernier au nombre de ses intimes. Il n'était point de ceux que madame de Tencin appelait irrévérencieusement « ses bêtes », et que l'on voit groupés autour d'elle de 1739 à 1747 [2]. Lorsque ensuite la marquise, recueillant l'héritage de la duchesse du Maine, ouvre le salon célèbre du couvent de Saint-Joseph, Maupertuis n'est pas non plus de ses habitués [3]. Du moins ne paraît-il qu'en passant à ses mercredis; M. de Lescure l'y a cité comme figure épiso-

1. Fol. 79-95 et 98-99.

2. La correspondance échangée entre madame du Deffand et le président Hénault, en juillet 1742, pendant le séjour de la marquise à Forges, contient de nombreux détails sur cette première société, antérieure au salon de Saint-Joseph. Hénault nomme deux fois Maupertuis, mais incidemment (*Corresp.*, éd. de Lescure, t. I, p. 50 et p. 57).

3. Dans la *Vie de Maupertuis* (p. 123), Angliviel de La Beaumelle cite parmi « ses principaux amis à Paris » en 1758, le comte d'Argenson, Montesquieu, le président Hénault, La Condamine, les duchesses d'Aiguillon et de Chaulnes, la princesse de Talmont, etc., c'est-à-dire la société même de madame du Deffand, mais, chose curieuse, cette dernière n'est pas mentionnée.

dique[1], à côté de madame Harenc, du général de Bulkeley, du médecin Vernage, des abbés de Canaye, du Gué et de Chauvelin, etc. « L'aimable inconstance[2] » assez justement imputable à notre homme, n'avait pas semblé mériter davantage. Mais, dans le fait, c'était le calomnier. L'excuse de son inconstance est que Maupertuis, depuis 1744, a quitté Paris pour résider à Berlin et Potsdam, auprès du roi de Prusse. De cette date à sa mort, survenue en 1759, en quinze ans, par conséquent, il ne revient en France que cinq fois, pour des séjours plus ou moins longs, mais toutefois passagers. Ses relations avec Notre-Dame de Saint-Joseph, que les lettres publiées ci-après nous apprennent avoir été fort étroites, sont donc forcément des relations intermittentes, réduites presque à un commerce épistolaire, qui — du côté de madame du Deffand tout au moins — se poursuit, plusieurs années durant, assez régulier et suivi.

Échelonnées de 1742 à 1749[3], ces lettres offrent ceci de particulier que madame du Deffand ne s'y montre qu'en partie telle que sa correspondance imprimée l'a depuis longtemps fait connaître, qu'en même temps elle s'y révèle une autre femme, et très différente. Sans doute, nous retrouvons ici les qualités de son talent, qui n'était que son esprit se donnant libre cours avec une spontanéité, une simplicité, un naturel inimitables, et cette finesse de dire que nulle faute de goût ne dépare. Sans doute encore, le trait distinctif de son esprit, sa sûreté de jugement, le don « de saisir la vérité, la réalité des choses et des personnes sans illusion d'aucun genre », se marque bien en cette correspondance ; mais c'est à peine si l'on y aperçoit, dans l'ordre de l'observation morale, la pénétration suraiguë et presque douloureuse, qui, sous les déguisements et les attitudes par quoi les gens pensent se duper eux-mêmes ou donner le change aux autres, atteint du premier coup au

1. *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, Introduction, p. CXIII.

2. Lettre du comte des Alleurs, ambassadeur à Constantinople, du 17 avril 1749 (*Ibid.*, t. I, p. 123).

3. Suivant son habitude constante, madame du Deffand n'indique en tête de ses lettres que le jour de la semaine et le quantième du mois ; mais le texte même a permis de reconstituer la date en son entier.

tréfonds de l'âme, et d'un mot, d'une phrase, prouve que le plus obscur a été sondé, le plus secret deviné. Il est presque permis de prétendre que, dans les lettres à Maupertuis, l'analyse intérieure est absente, absents aussi, ou à peu près, le brillant, la saillie, la verve caustique, et, pour tout dire, l'esprit. Ce qui les caractérise, c'est la philosophie pratique : et voilà précisément le côté peu souligné, voire à peine soupçonné jusqu'ici, de la personnalité de madame du Deffand. Déjà, elle est la femme désabusée qui a fait le tour de la vie, et qui, ayant pesé ce qu'elle vaut, a reconnu ce qu'on en peut attendre ; mais ses réflexions sur l'existence aboutissent cette fois à de très sages et utiles avis donnés à son correspondant. Celle que l'on taxe d'habitude, et non sans raison, d'égoïsme, de sécheresse de cœur (la passion Walpole exceptée) : celle qui décoche à Hénault ce trait, exquis d'ailleurs : « Vous avez l'absence délicieuse[1] », et qui lui dit encore : « Je n'ai ni tempérament ni roman[2] » ; celle qui avoue à Maupertuis avoir « cette singularité d'être un peu personnelle », celle-là se montre dans ces pages aussi peu personnelle que possible. Beaucoup plus préoccupée de Maupertuis que d'elle-même, elle lui prodigue à toute occasion les expressions et les témoignages d'une amitié tendre, dévouée, diligente et bonne conseillère.

On eût aimé à savoir ce qu'elle pensait de lui. S'il est vrai, comme l'a écrit Sainte-Beuve, et nous pouvons l'en croire, que « les mots les plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes célèbres de son temps, c'est elle qui les a dits », combien curieux et piquant ne serait pas le jugement de cette impitoyable critique sur l'un des plus singuliers parmi ses contemporains, sur celui peut-être qui a été le plus diversement jugé, et le plus mal ! L'attente du lecteur ne sera pas déçue, elle ne sera pas non plus pleinement satisfaite. Ce jugement que nous demandions, on ne fait que l'entrevoir, mais il ressort de tout l'ensemble, il se devine au ton même de la correspondance : ton, remarquions-nous, de l'affection vraie, prouvant qu'aux yeux difficiles à tromper autant qu'à satisfaire

1. Lettre du 9 juillet 1742.
2. Lettre du 14 juillet 1742.

qui l'observaient, Maupertuis — et c'est à son honneur — sortit victorieux de l'épreuve.

On n'eût pas été moins heureux d'apprendre de quel style, à son tour, il écrivait à la marquise. « Votre lettre était charmante », lui dit-elle quelque part. Nous n'en saurons jamais davantage; car, par une dernière singularité, cet homme bizarre et original, en léguant par testament à La Condamine une grande partie de sa correspondance avec les principaux personnages de l'Europe, lui enjoignit de brûler ses propres lettres, lui en faisant une obligation de conscience[1]. Mathématicien, Maupertuis, qui aimait les problèmes, et même les questions saugrenues, témoin ses *Lettres sur les sciences*, a voulu laisser une énigme à la postérité : il lui a fait connaître les fleurs qui s'offraient à lui, mais en lui donnant à chercher comment il savait les cueillir.

Dr GEORGES HERVÉ

1. A. Le Sueur, *Maupertuis et ses correspondants*, Préface, p. 6.

LETTRES A MAUPERTUIS

I

M. de Maupertuis, à Orly.

Ce lundi, 18 juin 1742.

Si M. de Maupertuis a envie d'avoir un chat, et d'Angora, voici les conditions qu'on lui propose : qu'il envoie un bel exemplaire du livre de ses voyages[1] à madame du Deffand; madame du Deffand se transportera chez madame de Boufflers[2], à qui elle présentera le livre de la part de M. de Mau-

1. *La Figure de la Terre, déterminée par les observations faites par ordre du Roy au cercle polaire*, par M. de Maupertuis (Paris, de l'Imprimerie Royale, 1738, in-8°).

2. Madame de Boufflers, dont il est question ici, est la *duchesse* de Boufflers (Madeleine-Angélique de Neufville-Villeroy, 1707-1787), devenue par son second mariage, en 1750, la maréchale de Luxembourg, et qui eut le talent de rester jusqu'à la fin l'amie de madame du Deffand.

La date même de la lettre prouve qu'il ne peut s'agir ni de la *marquise*, ni de la *comtesse* de Boufflers. La première (Marie-Françoise-Catherine de Beauvau-Craon, 1711-1787) ne vint à Paris pour la première fois qu'en 1743. (Voir Gaston Maugras, *la Cour de Lunéville au XVIIIe siècle*, pp. 124 ss.). Elle fut la maîtresse de Stanislas Leczinski et de Saint-Lambert, et la mère du chevalier de Boufflers. La seconde (Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet de Saujon, 1725-1800?) n'épousa le comte de Boufflers-Rouverel qu'en 1746. Maîtresse du prince de Conti, elle tint le salon du Temple, et fut la rivale d'esprit et d'influence de madame du Deffand, qui la désigne dans sa correspondance sous le nom d'« Idole du Temple » ou de « divine Comtesse ». (Voir G. Capon et R. Yves-Plessis, *Vie privée du prince de Conti*, Paris, 1907, in-8°).

pertuis, et, en échange, on lui donnera un petit chat qui (s'il ressemble à ses frères et sœurs) sera un prodige d'esprit, de grâce, de folie et de douceur; ce sont les conditions que madame de Boufflers a imposées à madame du Deffand, dans la demande que celle-ci lui fit, il y a quelques jours, d'un chat. Sans le livre point de chat; il faudra que M. de Maupertuis le vienne ou l'envoie chercher, dans le courant de cette semaine ou au commencement de l'autre, parce que madame du Deffand part pour Forges[1] de jeudi en huit, 28 de ce mois.

II

De Paris, ce lundi, 18 avril [1746].

J'ai été presque aussi étonnée de recevoir aujourd'hui de vos nouvelles, Monsieur, que je l'étais de ne point entendre parler de vous. Votre oubli était injuste et même insensé, puisque personne ne vous aime plus sincèrement que moi. Si votre retour est de bonne foi, et que vous soyez dans la résolution de réparer vos torts, je vous les pardonne tous, et je me ferai un vrai plaisir, et même un amusement très agréable, d'entretenir correspondance avec vous. Je vous manderai volontiers tout ce qu'il sera possible d'écrire avec un confident aussi indiscret que la poste. Mais j'aurais voulu que vous m'eussiez donné l'exemple en prévenant mes questions; je voudrais savoir les circonstances et les détails de votre bonheur, je voudrais que vous me parlassiez de votre établissement, de madame votre femme[2], des reines et du roi, toutes ces choses sont curieuses, mais elles sont intéressantes par l'amitié que j'ai pour vous. Je vous promets de ne faire d'usage de vos lettres que celui que vous me prescrirez, et de tenir même notre commerce secret, si vous le désirez.

1. Sur le fameux voyage à Forges avec la duchesse de Pecquigny, voir les lettres de madame du Deffand et du président Hénault, dans la *Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis, précédée d'une histoire de sa vie, de son salon, de ses amis*, par M. de Lescure (Paris, Plon, 1865, 2 vol. in-8; t. I, pp. 11-77).

2. Ce mariage d'inclination avait été négocié avec la famille de Borck par les soins du roi de Prusse et de la reine-mère. Celle-ci, qui chérissait Éléonor de Borck, sa fille d'honneur, donna en son palais la fête nuptiale (2 novembre 1745).

Ma santé est toujours mauvaise, ce qui jette beaucoup d'indifférence dans ma vie : j'en inspire à bien des gens, mais je leur rends à mon tour.

Je vois toujours à peu près les mêmes gens. Je ferai vos compliments au président Hénault; il se porte à merveille. Pour M. d'Arg..., je suis pour lui *une visionnaire*, car c'est aimer Alexandre ou César : on ne le voit pas davantage ni on n'en entend pas parler, mais, malgré cela, je l'aime et je vois avec plaisir qu'il vérifie l'opinion que nous avions de lui. Si je l'aperçois avant son départ (qui sera incessamment), je lui dirai ce que vous m'écrivez de lui.

J'ai Formont[1] à Paris, mais pour peu de temps encore. D'Alembert vient presque tous les jours me voir, je l'aime de tout mon cœur, c'est le plus honnête homme, le meilleur enfant, et l'on ne peut pas avoir plus d'esprit; nous parlons souvent de vous ensemble, il vous est très attaché, et si vous pouvez lui rendre service, j'espère que vous vous y porterez avec plaisir. Sa fortune est détestable, et vous savez que le mérite n'est pas le chemin et le moyen le plus sûr pour obtenir la bienveillance et les bienfaits.

Voltaire va être enfin de l'Académie[2]; il a fait ses visites, et personne (comme de raison) n'ose se porter pour son concurrent. Je le vois rarement. Il est fort occupé de l'histoire des campagnes du roi; on dit que le commencement, qui est l'exposition de l'état de l'Europe à la mort de Charles VI, est admirable. On dit que le reste, qui est des détails de sièges, de batailles, etc., n'est pas à beaucoup près si bien. La bonne intelligence subsiste toujours dans le *ménage*, quoique le public veuille de temps en temps qu'il soit brouillé.

Madame de Chaulnes est partie aujourd'hui pour Chaulnes; il a été un peu question d'elle ces temps passés, mais cela n'est pas fait pour être écrit[3].

1. J.-B. Nicolas de Formont, conseiller au Parlement de Normandie, mort en 1758. « Cet homme délicieux », « la bonté incarnée », fut pendant trente ans l'ami par excellence de madame du Deffand, le lien entre elle et Voltaire.

2. Il fut reçu à l'Académie française le 8 mai 1746.

3. Dans une lettre au président Hénault, datée de Chaulnes (7 mai 1746), la duchesse raconte cette histoire, en exhalant son indignation contre ce qui paraît avoir été une noirceur de prétendus amis. Voir Lescure, *op. cit.*, t. I, p. 79.

M. de Forcalquier, madame de Rochefort partent pour les eaux de Cottret (*sic*), les premiers jours de mai; ils amènent avec eux Duclos et Médallon.

Duclos était un des prétendants à l'Académie, et celui qui aurait été le plus porté par la faveur. Il est vrai que Voltaire a eu quelques démêlés avec le M***[1], mais cela n'a pas eu de suites fâcheuses : vous savez que si les orages n'accablent pas sur-le-champ, jamais ils ne se dissipent, et qu'ils nuisent tôt ou tard.

Vous avez pris un très bon parti. Le regret de vous perdre ne nous le faisait pas paraître tel, mais, toutes réflexions faites, la patrie c'est où l'on est bien; nos amis sont ceux qui nous connaissent, et qui nous rendent justice. Mais ne viendrez-vous pas ici faire quelques tours? Je le désire fort. Vos chats sont ou morts, ou malades; je vous envoie les miens, qui résisteront au froid et au chaud; ils sont gravés par Cochin[2]. Ma chambre y est représentée au naturel; l'estampe est jolie; les vers ne sont pas trop bons; je les ai faits pour madame de Boufflers.

Adieu, Monsieur, vous voyez comme je suis bavarde et le plaisir que j'ai de causer avec vous.

III

M. de Maupertuis, président de toutes les Académies, à Berlin.

De Paris, ce lundi, 6 juin [1746].

Vous annoncez à d'Alembert que vous m'écrirez, mais vous êtes capable de n'en rien faire, et de l'oublier : je prends donc le parti de répondre à votre intention, sans en attendre l'effet.

1. Maurepas?

2. Cette gravure se trouve au Cabinet des Estampes, dans l'œuvre de Ch.-Nicolas Cochin (t. II, Ee. 15 a). Voici les vers :

S'ils ont griffes et dents, ils en font bon usage,
On leur impute à tort et ruse et trahison;
Ils sont gays, caressans : la grâce est leur partage;
Qui les craint s'en repent, qui s'y fie a raison.

Je suis enchantée de la lettre que vous lui avez écrite et de la bonne nouvelle que vous lui apprenez, qu'il aura le prix[1] : mais je le suis encore bien davantage de vous trouver capable d'amitié et plein de sentiments nobles et généreux : cela répond au jugement que j'ai toujours porté de vous.

Je vois avec un grand plaisir que votre faveur devient de jour en jour plus solide et que tout s'y trouve, honneur et profit. Et ce qui n'est pas encore à dédaigner, c'est le chagrin que cela cause à certains personnages de ce pays-ci. Vous avez plus d'autorité qu'eux, dans les académies, et vous leur ferez connaître que vous êtes plus fait qu'eux pour en avoir. Je donnerais toutes choses au monde pour que, tandis que d'Alembert serait obligé de rester ici pour obtenir cent écus de gratification, vous lui en fissiez donner mille : le M...[2] en enragerait, Voltaire en mourrait, et Mairan, Réaumur[3] et leurs consorts en auraient au moins la jaunisse. Ce serait une vengeance noble et sûre, et qui ne serait forte ou faible que suivant le degré de perversité de leurs caractères. J'avoue, cela me charmerait.

Vous avez dû recevoir une lettre de M. D....[4] Je lui

1. « D'Alembert, en 1746, obtint le prix proposé par l'Académie de Berlin à l'auteur du meilleur ouvrage sur la cause des vents. Ce concours eut sur la vie de d'Alembert une grande influence en le mettant en relation avec Frédéric, dont, pendant quarante ans, il resta l'ami : c'est le seul mot qui convienne. » (Joseph Bertrand, *D'Alembert*, p. 41.)

2. Maurepas.

3. Sur les démêlés de Maupertuis avec Réaumur et Mairan, voir la *Vie de Maupertuis*, par Angliviel de La Beaumelle, publiée en 1856 par Maurice Angliviel, p. 64.

4. D'Argenson. — Marie-Pierre, comte d'Argenson (1696-1764), ministre en 1742, secrétaire d'État au ministère de la Guerre, où, par ses mesures administratives et militaires, il releva les forces de la France, fut le protecteur des lettres, l'ami de Voltaire, le meilleur ami du président Hénault. Il fit partie, de 1730 à 1750, de la société intime de madame du Deffand. C'est à lui que Maupertuis, qui en quittant la France avait perdu toutes ses pensions, dut d'en recevoir une de 4 000 livres (24 août 1746) en récompense des services qu'il avait rendus à l'État, notamment par ses travaux sur la navigation. Ce fut également d'Argenson, devenu ministre des Académies, qui le rétablit (mai 1756) sur le tableau de l'Académie des Sciences de Paris, d'où il avait été rayé comme vétéran. En répondant, le 9 février 1747, au discours de réception du marquis de Paulmy d'Argenson, fils du comte, à l'Académie Royale des Sciences de Berlin, Maupertuis exprimait en ces termes sa reconnaissance : « Comment pourrais-je oublier ce que je lui dois ? J'eus le bonheur d'être connu de lui dès mon entrée

mandai ce que vous m'aviez écrit sur lui, cela le réveilla, et il m'a dit qu'il avait répondu à vos lettres. On ne peut aimer et estimer quelqu'un plus qu'il vous aime et estime; il sait le cas que vous avez toujours fait de lui; je lui ai encore bien dit que vous l'aviez toujours bien jugé, que vous aviez souhaité et prévu sa position présente. Enfin vous voilà tous les deux où vous étiez faits pour être; vous êtes encore faits pour non seulement vous y maintenir, mais pour monter plus haut; je le désire, je l'espère, je le prévois.

Je suis, en mon particulier, on ne peut pas plus contente de M. D... Il a surmonté sa paresse; il m'a écrit souvent cette campagne, il me promet de me beaucoup voir, il me paraît le désirer; j'en suis fort aise, car je l'aime, et je le regarde comme le seul homme de ce pays-ci. Ses ennemis sont comme ceux du *Dixit*, il en fait l'escabeau de ses pieds, et en effet ils ne sont propres qu'à cela.

Adieu, Monsieur, personne ne vous aime plus sincèrement. Quelque regret que j'aie de ne vous point voir, je vous trouve bien où vous êtes, et je vous pardonnerais de tout oublier en faveur d'un roi, d'un maître, d'un ami, tel que vous l'avez trouvé.

IV

Ce mercredi, 22 mars [1747].

Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, Monsieur, n'en accusez ni mon amitié ni ma paresse; le désir de réussir à la négociation dont vous m'avez chargée en a été la seule cause. Je voulais voir M. d'Argenson, et c'est à quoi je n'ai pu encore parvenir; je n'ai pas été en état d'aller à Versailles, et il est impossible de le voir dans les courses qu'il fait à Paris. Je lui ai écrit ce que vous désirez, mais malgré l'envie qu'il a de répondre à votre amitié en vous envoyant son portrait, il est

dans une Académie à laquelle il présidait : depuis ce moment, il ne s'est guère passé de jour où je n'aie reçu quelque marque de ses bontés. Amour de la patrie, traits gravés si profondément dans nos cœurs, avec quelle force ne vous faites-vous pas sentir, lorsque vous nous rappelez de tels amis!... » (*Œuvres de Maupertuis*, éd. de 1756, t. III, pp. 325-326.)

arrêté par le scrupule de se produire en pays étranger; s'il n'était pas ministre, il n'en ferait pas la plus petite difficulté, c'est du moins ce que j'ai jugé par sa réponse; cependant il ne m'a pas fait un refus positif, et il me marquait simplement quelques répugnances en me disant que nous en reparlerions ensemble. Je voulais donc le voir avant d'avoir l'honneur de vous écrire, mais cela traîne si fort en longueur, que l'impatience m'a prise, et que j'aime mieux que vous receviez deux de mes lettres tout de suite (car je vous écrirai ce qu'il m'aura dit) que de vous laisser soupçonner que je vous aie oublié.

Oui, Monsieur, le président de Montesquieu sait que je vous aime, mais non seulement lui, *je l'ai dit au ciel, à la terre, à Gusman même*. A propos de Gusman, comment trouvez-vous la dernière épître de Voltaire à votre roi, n'est-elle pas charmante!

Nous avons été accablés ici de bals, ballets, etc., mais j'en ai été quitte pour les récits; je n'ai rien vu de tout cela. Je voudrais bien que nous habitassions la même ville, et causer avec vous au coin du feu. Je suis outrée quand je pense que vous nous avez quittés sans retour; changer de pays à un certain âge, me paraît un projet si hardi qu'il me semble que c'est vouloir faire l'apprentissage de l'autre monde; encore, dans ce dernier, on n'y trouve rien, ou bien on y rencontre les amis qu'on a perdus, mais on risque, en s'expatriant, à des inconvénients pires que le néant. Je souhaite cependant de tout mon cœur que vous ne soyez pas dans le cas que je dis, et j'aime mieux que vous ne nous regrettiez point; je désire votre bonheur à Berlin, j'aurais été bien aise que vous l'eussiez trouvé à Paris. Comment va votre santé? donnez-m'en des nouvelles; la mienne est toujours chancelante. Adieu, aimez-moi un peu, et comptez sur la plus tendre et la plus sincère amitié que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour vous.

D'Alembert est d'une tristesse mortelle, il se trouve malheureux, et le démon qui fait haïr *la patrie* commence à le posséder; je le plains, sans chercher à le faire changer de sentiment; je n'ai eu malheureusement en vous que trop de preuves que je n'ai pas le don de persuader.

V

De Sceaux, ce jeudi, 22 juin [1747].

Il est certain que je vous aime beaucoup, et saint Augustin a dit : *Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira.* Je ne vous ai point écrit, et je ne peux trouver une bonne excuse; mais, suivant saint Augustin, je n'ai ni ne peux avoir tort. Vous me ferez cependant plaisir de me pardonner, et je crois devoir recourir à votre miséricorde. Votre lettre était charmante, et me donna un désir extrême d'y répondre sur-le-champ; mais comme je voulais encore solliciter M. d'Argenson, je différai. Le peu de succès de ma négociation me fâcha; je voulais revenir à la charge; et d'encore en encore me voilà au 22 de juin. Venez à Paris et vous obtiendrez tout ce que vous demanderez, mais quand on a une certaine modestie, on ne peut pas se résoudre à se faire peindre de sang-froid, pour envoyer son portrait à trois cents lieues.

Je vous félicite de votre nouvelle dignité : *chevalier du Mérite*[1], cela me paraît bien beau. Quelles preuves faut-il faire? Ce titre en exige de bien sévères, à ce qu'il me semble, mais je n'en suis pas en peine pour vous. Je voudrais que vous eussiez toutes les distinctions et tous les agréments imaginables. Je voudrais que vous ne regrettassiez rien de ce pays-ci. Je voudrais enfin que vous fussiez parfaitement heureux. Il y a bien de la véritable amitié dans cette façon de penser, et vous n'en seriez pas digne si vous n'en sentiez pas toute la délicatesse; je vous regrette tous les jours de ma vie, je chante vos chansons continuellement, je trouve que j'ai beaucoup perdu en me séparant de vous. Je ne saurais trouver que vous ayez bien fait de nous quitter, mais, malgré cela, je désire de tout mon cœur que vous ne vous en repentiez point, ou, du moins, que ce ne soit que dans le cas qu'il vous fût possible de revenir vous fixer à jamais avec nous.

1. Par une lettre du 10 avril 1747, Frédéric annonçait à Maupertuis l'envoi du cordon de l'ordre du Mérite, qu'il avait institué lors de son avènement.

Le diable berce d'Alembert très souvent, et quand je le vois dans ces ennuis, dans ces dégoûts, je dis : voilà la maladie de M. de Maupertuis ! Cependant je le trouve plus gai depuis quelque temps.

Pour moi, je mène une vie plate et commune, dont je m'accommode fort bien. Depuis les premiers jours de mai, je suis à Sceaux. Je ne suis point logée dans le château, mais dans une maison qui est dans le parc ; j'y suis seule tant que je veux, et je n'y vois que les gens qui me conviennent. Je vais à huit heures au château : je joue, je soupe avec madame du Maine et madame de Staal ; après quoi, je rejoue, et puis je viens me coucher. Je vais de temps en temps à Paris. Je suis occupée actuellement de déménagement : je quitte la Sainte-Chapelle, et je vais à Saint-Joseph[1], où je serai assez bien logée ; je serai peut-être en état, si vous venez ici, de vous y offrir un logement.

Le président de Montesquieu est en Lorraine, avec madame de Mirepoix ; c'est l'homme du monde le plus aimable, et qui vous aime le mieux. L'autre président[2] ne vous aime pas moins ; il a été très flatté de votre souvenir.

M. de Forcalquier vit toujours[3] ; madame de Luxembourg, qui n'est malade de la poitrine que depuis deux mois, mourra avant lui. Madame d'Ancezune a des rechutes continuelles. Moi, je ne suis point encore guérie, mais je me porte beaucoup mieux.

On ne peut pas dire que notre marine soit à *vau-l'eau*, car elle n'existe plus. Vous l'aurez appris, au moins par les gazettes. Adieu, Monsieur, donnez-moi de vos nouvelles, et soyez persuadé que je vous aime de tout mon cœur.

1. Le couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique. Madame du Deffand logeait dans la partie gauche du bâtiment, voisine de l'hôtel de Brienne, actuellement l'hôtel du ministre de la Guerre.

2. Hénault.

3. Il ne mourut qu'en 1753. Louis Bufile de Braucas, comte de Forcalquier, fils aîné du maréchal de Braucas, et frère de la comtesse de Rochefort, souffrait depuis plusieurs années d'une maladie de poitrine.

VI

Monsieur de Maupertuis,
Président de toutes les Académies de Prusse, à Berlin.

De Paris, ce dimanche, 13 août [1747].

Il fallait donc que vous fussiez en Prusse, pour cesser d'être incrédule, et pour rendre justice à vos amis. Une lettre vous persuade plus aujourd'hui que tous ces témoignages d'amitié que je n'ai pas cessé de vous donner depuis le premier moment que je vous ai connu; je pourrais vous les rappeler, parce que c'est à toutes les occasions que j'ai trouvées ou de vous servir, ou de vous marquer le désir que j'en avais. Vous n'avez pas eu plus de zèle à soutenir votre cause sur l'examen de la figure de la Terre, que j'en eus alors. Vous pouvez vous rappeler que je fis un très mauvais écrit, qui ne faisait pas honneur, il est vrai, à mon esprit, mais qui en devait faire à mes sentiments, auprès de vous. Votre place à l'Académie [1] me passionna si fort, que tout ce qui serait à désirer serait qu'on eût pour la paix autant de désir, de volonté et de vivacité que j'en marquai. Vous pouvez vous souvenir des services que le président Hénault vous rendit. Vous n'avez pas éprouvé une injustice, qu'elle ne m'ait irritée. J'ai condamné, il est vrai, quelques-unes de vos fantaisies, et, plus que toutes, celle qui vous a entraîné à nous quitter. J'ai pu me méprendre dans le jugement que j'en portais, mais le sentiment vous devait persuader mon amitié : enfin vous êtes un espèce d'ingrat. Cependant vous êtes disposé à cesser de l'être, et cela me désarme.

Je serai ravie de vous voir, mais j'espérais que ce serait cet hiver. Si vous ne venez qu'au mois de mai, je vous offrirai le petit logement de Formont, qui le quitte dans ce temps pour retourner à Rouen. Vous y serez mal, car je suis logée à Saint-Joseph très petitement, mais vous aurez un bon lit, et bon visage d'hôte.

1. Maupertuis avait été élu membre de l'Académie française en 1743.

D'Alembert est assez tranquille présentement.

J'ai mandé à M. d'Argenson l'obligation que vous croyez et que vous êtes ravi de lui avoir.

Vous êtes tout raccommodé avec le président Hénault. Les tracasseries que je sais ne sont jamais que des préliminaires d'une plus grande union. Il vous estime, vous honore et vous aime, et vous lui devez (ne fût-ce que par reconnaissance) beaucoup d'amitié.

Pour moi, je n'exige rien ; mais si vous ne m'aimez pas, je serai bien fâchée, et je croirai que le goût et l'amitié ne sont pas suffisants pour se faire aimer. Adieu, Monsieur, il est ridicule que vous ne soyez pas à Paris : c'était votre centre. Vous avez un roi qui vous aime, mais vous en auriez ici la monnaie, et c'est ce qui est utile pour la dépense journalière.

VII

Ce mardi, 21 novembre [1747].

Je sais ce tour-là, Monsieur, de se plaindre des gens avec qui on a tort, mais je n'en fais point usage avec les gens que j'aime. Vous prétendez que je n'ai pas répondu à votre dernière lettre, et cela est le plus faux du monde : elles me font trop de plaisir, et elles sont trop rares pour que moi (qui d'ailleurs ne suis point paresseuse) puisse jamais tomber dans cette faute avec vous. Cherchez donc une autre raison à votre silence, ou (ce qui sera bien mieux) corrigez-vous de votre paresse. Je vous pardonnerai le passé volontiers.

Je comptais que vous viendriez bien plus tôt à Paris ; vous remettez à l'automne prochain, mais qui est-ce qui sera en vie alors? Je suis pressée de jouir de tout ce que je désire : il me semble qu'il ne me reste pas assez de temps pour pouvoir attendre. Je suis parvenue (à mon grand étonnement) à quitter la Sainte-Chapelle, et à loger à Saint-Joseph. J'ai été quatre mois à faire ajuster mon appartement : je croyais n'en jamais voir la fin ; enfin j'y suis, et je suis parfaitement bien logée et meublée. J'ai une petite cellule pour Formont qu'il n'occupe point depuis le mois d'avril jusqu'au mois de

novembre, et c'est dans ce temps-là que je voudrais que vous vinssiez à Paris, parce que je vous offrirais ce petit logement.

M. d'Argenson est le plus grand ministre du monde, mais c'est un homme invisible; j'espère cependant que le voisinage des Invalides me vaudra quelques-unes de ses visites. Je lui montrerai votre lettre, elle plaidera mieux que moi.

Savez-vous ce qui fait que mon appartement n'est pas le plus beau du monde? C'est que madame d'Aiguillon me masque mes fenêtres par le derrière de sa maison qui est fort étendu et fort noir. Comment êtes-vous avec elle? C'est un voisinage dont je ne ferai nul usage.

Je vois toujours d'Alembert, et fort souvent votre ami Vernik; il a beaucoup d'esprit, et quelque chose de fort et d'immobile qui le rend extraordinaire; il est plus triste que froid; je trouve aussi que l'on n'a pas achevé pour lui le souffle qui donne la vie : elle n'est en lui qu'ébauchée. Ce que je vous dis ne vous paraîtra pas avoir le sens commun, mais c'est que je ne saurais me rendre bien nettement ce que je pense de lui. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il l'a fort juste, qu'il est fort honnête homme, et qu'il vous aime beaucoup.

Je dirai toutes vos douceurs au président; ceux que je brouille s'en aiment davantage. Adieu, je vous aimerais mieux au coin de mon feu que dans les cabinets des rois, parce que, je l'avoue, j'ai cette singularité d'être un peu personnelle.

Voltaire et madame du Châtelet sont établis à Sceaux, jouant des opéras, des comédies, et expliquant votre livre de l'attraction à madame la duchesse du Maine. Elle ne vous trouve plus aussi fol, et je crois qu'elle pourra bien vous estimer autant que l'abbé de Bragelogne [1].

1. Christophe-Bernard de Bragelongne (1688-1744), chanoine du chapitre de Brionne et prieur de Lusignan, géomètre, helléniste, hébraïsant et historien, que ses qualités et son esprit faisaient rechercher dans le grand monde. Fouchy a écrit son *Éloge* (*Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1744, p. 165).

VIII

M. de Maupertuis, président de l'Académie de Prusse, à Berlin.

Ce samedi, 29 février [1748]

D'où vient vous plaignez-vous de moi, Monsieur? Je vous ai toujours répondu exactement, et je vous ai très souvent prévenu. Vous êtes plus content de madame d'Aiguillon que de moi, elle vous envoie des chats[1]. Vraiment, je le crois bien, elle en a un sérail; et moi, du sérail, je n'en ai que les eunuques. *Monsieur* et *Janot* n'ont point de postérité.

M. d'Argenson ne vous fait point de réponse, il a très grand tort; si c'était le justifier que de vous dire que j'ai plus de sujet que personne de m'en plaindre, je vous confierais que je n'en entends non plus parler que des mandarins de la Chine. Je vous conseille d'user de ma recette, qui est d'oublier ceux dont vous êtes mécontent. Je pratique ce que les dévots prêchent : j'use de ce monde comme n'en usant point: quand, à la fin de la journée, je trouve que je n'ai pas eu de plus grand malheur que l'ennui courant, je la mets au rang des bonnes. Je crois que quand on a attrapé un certain âge, on doit se tenir pour dit que le monde vous compte pour rien; il faut y souscrire, s'en retirer, et ne plus rien attendre de personne. Cela est triste, mais beaucoup moins que d'être toujours à prétendre et à attendre des autres et à y être toujours trompé. On s'accoutume à tout, on finit par se suffire à soi-même et à se contenter de la très petite place qu'on tient dans l'univers; pourvu que la santé soit bonne, et qu'on ait de quoi vivre, on n'est point malheureux. Je voudrais vous dire tout cela et non pas vous l'écrire. Quand reviendrez-vous? Si c'était cet été, j'aurais une

1. Cf. la lettre que Frédéric écrivait de Potsdam à Maupertuis, le 15 novembre 1748, et où nous lisons : « Je sais qu'à Paris comme à Berlin vous faites les délices de la bonne compagnie. Et cela peut-il être, autrement? Vous rendriez bonne la plus mauvaise. Je crains seulement que madame la duchesse d'Aiguillon ne vous gâte. Elle aime les perroquets et les chats, ce qui est un prodigieux mérite à vos yeux; pour vous enchanter elle n'a que faire de cet esprit supérieur, de ce discernement juste et fin, de tant de qualités et d'agréments que tout le monde admire en elle. »

petite cellule à vous offrir, que le départ de M. de Formont laissera vacante. Je vous aime de tout mon cœur, et personne ne vous regrette si sincèrement et si souvent que moi. Donnez-moi de vos nouvelles.

IX

Ce samedi, 29 avril [1769].

Je ne me flatte pas de vous apprendre la très grande nouvelle, mais je ne me refuserai pas de vous la dire, dussé-je vous la faire entendre pour la millième fois. M. le comte de Maurepas reçut, jeudi 27 de ce mois, à huit heures du matin, la visite de M. d'Argenson, qui lui remit une lettre du Roi à peu près dans ces termes :

« Je vous tiens la parole que je vous ai donnée de vous avertir quand vos services ne me seraient plus agréables. Ils cessent de me l'être. M. de Saint-Florentin ira prendre votre démission; vous irez à Bourges, Pontchartrain est trop près de moi, et vous ne verrez que vos plus proches parents; vous ne me répondrez pas... »

Cette nouvelle eut tout l'agrément de la surprise. Il était de la veille à Paris, et avait demandé pour le lendemain un opéra qu'on ne devait pas jouer naturellement. Peu de personnes furent instruites dans la matinée, et on l'attendit jusqu'à six heures à l'opéra, que l'on n'osait commencer sans lui.

Ce qui a le plus abasourdi, c'est l'exil. Cependant on dit que sa contenance est assez bonne, mais pour madame la comtesse, elle est dans un désespoir affreux; il partit hier, et elle doit partir mardi.

M. d'Argenson a eu sur-le-champ les haras et le département de Paris (je ne sais pas si les académies en sont, je ne fermerai cette lettre que quand je le saurai). M. de Saint-Florentin a la maison du Roi, et M. Rouillé fut déclaré hier secrétaire d'État de la marine. Voilà un événement qui est surprenant, mais qui, dans le fond, ne l'est que parce qu'il n'est pas arrivé plus tôt.

Je reçois dans l'instant la réponse à une lettre où je demandais qu'on me fît savoir si M. d'Argenson avait les académies, le

Jardin du Roi, la Bibliothèque, et que je priais qu'en cas que cela fût, on recommandât d'Alembert. Pour toute réponse à cet article, on... *La fin de la lettre manque.*)

X

Ce mardi, 26 decembre (1749).

Je croyais que vous m'aviez oubliée, Monsieur, et je m'en plaignais à tous vos amis. Vous avez fait un présent au président sans le prier de m'en faire part, et il a fallu qu'il soit devenu public pour que j'en aie eu connaissance : trouvez bon que je vous en fasse des reproches, et que je vous prie de me traiter mieux à l'avenir. Je vous exhorte à écrire tout ce qui vous passera par la tête : vous y trouverez de l'amusement, et vous vous rendrez utile et agréable à ceux à qui vous communiquerez vos ouvrages. Mais, croyez-moi, abandonnez le projet de chercher le bonheur. Il faut se persuader qu'il est en nous et dans tout ce qui nous environne ; si nous n'avons pas d'assez bons yeux pour l'apercevoir, nous ne le verrions pas mieux en changeant de lieux, d'état et de *système* ; la réflexion apprend qu'il ne faut pas beaucoup réfléchir, et que pour vivre en paix il faut beaucoup s'occuper, et quand on n'est pas assez heureux pour le pouvoir faire, il faut se distraire, se dissiper, et surtout ne pas s'examiner de trop près. Je ne me console point que vous ayez quitté ce pays-ci ; voilà ce que nous a valu votre fantaisie d'être heureux ; j'en suis affligée et en colère. Le philosophe d'Alembert ne fait pas tant de chemin, et il est bien plus près du but.

Madame Tencin (*sic*) vient de mourir, comme elle a vécu : elle ne laisse rien à ceux à qui l'honneur, l'amitié et l'humanité exigeaient qu'elle fît du bien, et elle donne tout ce qu'elle avait à Astruc [1].

Le président Hénault est presque toujours à Versailles.

1. Jean Astruc (1684-1766), d'abord professeur aux Écoles de Toulouse et de Montpellier, puis conseiller et médecin de Louis XV, professeur au Collège de France, agrégé en 1743 à l'École de Médecine de Paris, une des gloires de la profession médicale.

M. d'Argenson a été fort incommodé de la goutte ces jours-ci : il commence à se mieux porter.

Je vais vous faire une question en grand secret. D'où vient est-ce que votre roi, qui écrit à tout le monde, n'a pas répondu au président ?

J'ai fait voir votre lettre au président de Montesquieu : il prétend vous avoir écrit ces jours-ci. M. du Pin fait imprimer une réponse à l'*Esprit des lois*[1] ; ce sera, je crois, un bel ouvrage.

Vous savez que Voltaire va donner une *Électre* et un *Catilina*[2]. J'ai entendu ce dernier qui m'a fait plaisir ; Cicéron, César, Catilina sont de très beaux rôles ; le sujet n'est pas susceptible d'intérêt. On dit qu'*Électre* est très intéressante ; on la jouera la première.

Voilà toutes les nouvelles du jour. Vous devriez me donner plus souvent des vôtres ; vous savez qu'il y a longtemps que je vous aime, et que mes sentiments sont à l'épreuve du temps, de l'absence, et même de votre oubli.

MARQUISE DU DEFFAND

1. *Observations sur l'Esprit des lois*, 3 vol. in-8°, par le fermier général Cl. Dupin (1700-1769).

2. *Électre*, composée en 1747, fut représentée sous le nom d'*Oreste*, pour la première fois, le 12 janvier 1750.

La première représentation de *Rome sauvée*, ou *Catilina*, n'eut lieu que le 24 février 1752 ; mais cette tragédie avait été jouée d'abord chez Voltaire, rue Traversière-Saint-Honoré, le 8 juin 1750, puis à Sceaux, chez la duchesse du Maine. Voltaire tenait le rôle de Cicéron, « tandis qu'à ses côtés s'essayait le petit Lekain, qu'il venait de découvrir ». (G. Lanson, *Voltaire*, p. 78.)

Peu auparavant, Voltaire avait vu mourir madame du Châtelet. La duchesse d'Aiguillon écrit à ce propos à Maupertuis : « Voltaire, s'il a été affligé, est déjà consolé. Il s'occupe de son *Catilina*, et poursuit une prétendue édition de quelques-unes de ses pièces de théâtre, où l'on a joint quelques lambeaux de son histoire du roy, qu'il prétend qu'on lui a dérobée. Il a été à la Comédie tous les jours, mais c'est comme un chanoine qui assiste au chœur. » (Lettre du 21 novembre 1749.)

LES MÉDECINS

DE

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE[1]

III

LE DOCTEUR STOKOË

Le 25 juillet 1818, le jour même où O'Meara devait être « éloigné » de Longwood, Hudson Lowe donnait l'ordre à M. Verling, aide-chirurgien de l'Artillerie royale « de s'y installer pour y rendre les services de sa profession à Napoléon et aux autres habitants ». L'on ne trouve nulle part ni qu'il ait demandé l'agrément de l'Empereur, ni qu'il ait pris même la peine d'annoncer par une lettre l'envoi de ce chirurgien. A peine arrivé, Verling, se conformant aux ordres du gouverneur, était venu trouver O'Meara et lui avait demandé communication de son journal médical, « le seul document, écrivait-il à Hudson Lowe, d'après lequel on pût se faire une idée juste et exacte de la constitution de Buonaparte, de la nature de la maladie et de la bonté du mode de traitement adopté jusqu'alors ». O'Meara avait refusé positivement de communiquer le journal ou d'en donner une copie et avait mis fin à tout débat en déclarant que le journal

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

n'était plus entre ses mains et qu'en tout cas il n'eût permis qu'on en prît connaissance que sur l'autorisation formelle de l'Empereur.

Médecin particulier de Napoléon, O'Meara était ici dans son droit et dans son devoir ; officier de la Marine, et obligé comme tel d'obéir, il manquait assurément aux règlements de service. Mais que penser de Lowe qui estimait tout simple de remplacer un médecin par un médecin, de donner à Verling le tour de garde d'O'Meara, envoyé aux arrêts?

Peut-être l'échange lui paraît-il aussi simple. Peut-être affecte-t-il de le voir tel, afin de mettre sa responsabilité à couvert, et, ayant posté Verling à Longwood, se croit-il en droit de déclarer que si l'Empereur ne veut pas l'employer et qu'il veuille mourir, il en est libre, mais que lui, Lowe, a mis à sa portée l'homme de l'art. D'ailleurs, ajoute-t-il, l'Empereur *connaît* Verling personnellement « car il est venu avec lui à Sainte-Hélène sur le *Northumberland* ». Si donc il veut des secours médicaux, il l'appellera.

A la réflexion, Lowe pense qu'il a peut-être été trop loin et qu'il n'aura pas raison de l'obstination de son prisonnier. Napoléon ne vient-il pas de lui faire écrire par Montholon : « J'ai l'honneur de vous donner l'assurance malheureusement trop positive que, même au râle de la mort, il ne recevra d'aide, ne prendra de remèdes que de son propre médecin, le docteur O'Meara, et si on l'en prive, il n'en recevra de personne et se tiendra assassiné par vous. » Cela est grave. Lowe fait tâter Montholon par Verling lui-même et par l'officier d'ordonnance, mais il se heurte à une fin de non-recevoir. Certains entretiens avec les commissaires russes et français le rendent hésitant. Il sait bien — car c'est de bonne source — d'où vient le mal. Tout cela est la faute de Bertrand : à tout venant, Russe, Français ou Anglais, Montholon dénonce le Grand maréchal comme affermissant l'Empereur dans sa résistance. De là, les lettres où Lowe suggère à son ministre qu'en écartant Bertrand, on aura, grâce à Montholon, bien plus facilement raison de l'Empereur. Le 4 septembre, pour se couvrir de tout reproche, il écrit au ministre que, si Bonaparte n'a pas encore consenti à recevoir Verling, il a de fortes raisons « de supposer que cela ne vient d'aucune objection à consulter un

autre médecin qu'O'Meara; mais il n'a sans doute besoin pour le moment d'aucune assistance médicale ». Aucune objection! Alors qu'il a en mains la terrible lettre que Napoléon lui a fait écrire le 26 juillet.

Néanmoins, il n'est point aussi rassuré qu'il s'en donne l'air; l'Empereur ne sort point de la maison, ne prend pas l'air, vit dans une température étouffante, ne se laisse pas même apercevoir par l'officier d'ordonnance, continue à refuser Verling : c'est donc un suicide qu'il prépare, et Lowe se dit que, malgré le médecin qu'il a aposté, c'est lui-même qui sera responsable. Il propose alors de revenir sur les restrictions qu'il avait imposées de son chef en vue de rendre plus aisée la garde du prisonnier en resserrant les limites où il pouvait se promener; mais il compte bien qu'en échange « le général Bonaparte n'hésiterait pas à consulter le médecin de service s'il en avait besoin ».

Dans la nuit du 16 janvier 1819[1], l'Empereur, sans aucun avertissement préalable, est pris de vertige et s'évanouit. Conformément aux ordres exprès donnés par lui, Montholon, qui seul habite Longwood, ne recourt point au médecin Verling; il requiert l'officier d'ordonnance, le capitaine Nicholls, de faire passer une lettre d'appel au chirurgien du *Conqueror* : M. Stokoë.

M. Stokoë était alors un homme de trente-quatre ans qui, depuis l'âge de dix-neuf, naviguait en qualité d'aide-chirurgien d'abord, puis de chirurgien de la Marine. Il avait parcouru la mer Baltique, la Manche, la mer du Nord, la Méditerranée, même quelque peu l'océan Atlantique et l'océan Indien; il avait vu le bombardement de Copenhague et la bataille de Trafalgar, le siège de Gaëte, le forcement des Dardanelles, le blocus de l'Ile-de-France et les fêtes triomphales de Cronstadt, alors entre Anglais et Russes. En 1817, il avait embarqué sur le *Conqueror* avec l'amiral Plampin et, depuis le mois de juin, il était en station devant Sainte-Hélène. Lié avec O'Meara, il l'avait reçu à bord du *Conqueror* et lui avait

1. Cette intervention de Stokoë a été mise à clair, grâce à la communication qu'il a reçue de ses papiers et de ses mémoires, par M. Frémeaux, dans le volume intitulé : *Napoléon prisonnier. Mémoires d'un médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène.*

rendu plusieurs visites à Longwood; que le désir de voir l'Empereur y fût pour beaucoup, il ne le nia point : à sa seconde visite, — le 17 octobre, — il s'était trouvé avec O'Meara dans les jardins, lorsque Napoléon qu'accompagnaient monsieur et madame Montholon était sorti de la salle de billard. L'Empereur l'avait aperçu, il avait envoyé Montholon demander qui il était, se l'était fait amener, lui avait dit quelques mots en anglais, puis, apprenant qu'il parlait assez proprement l'italien, lui avait posé en cette langue un certain nombre de questions brèves et banales, comme il lui arrivait d'en faire à ses visiteurs, — comme jadis il en faisait dans un bal ou un cercle. Le lendemain, Stokoë, considérant qu'il devait compte de sa visite à son supérieur, l'amiral Plampin, s'était rendu aux Briars où Plampin était installé avec sa maîtresse et lui avait rapporté ce qui s'était passé. Il avait été vivement réprimandé pour avoir violé la consigne et comme il avait objecté qu'il eût manqué au général Bonaparte en ne se rendant pas à son invitation, l'amiral lui avait répondu « qu'on n'y avait pas à s'inquiéter d'être poli avec lui », qu'il avait déjà assez d'ennuis avec le gouverneur pour ne pas vouloir s'en créer d'autres. De là, ordre général interdisant aux officiers de la Marine de se laisser présenter au général Buonaparte sans une permission spéciale, et tout ne finit point là : Stokoë ayant eu encore à subir les reproches d'Hudson Lowe pour n'être point venu tout aussitôt lui rendre compte et lui avoir préféré son chef hiérarchique. Dès ce moment, il fut noté par Lowe comme suspect.

Près d'une année passa depuis cette visite sans que le nom de Stokoë fut mis en relief. Lowe, on l'a vu, avait acquis la conviction, sinon la certitude, qu'O'Meara le trahissait au profit de l'Empereur; que l'Empereur n'était point malade et que sa prétendue maladie, ainsi que l'avait prouvé le général Gourgaud, était feinte pour attendrir les souverains, à moins que ce ne fût pour préparer une évasion. Néanmoins il n'avait pas encore reçu de Lord Bathurst l'autorisation de renvoyer O'Meara. Celui-ci, en vue de combattre l'hépatite dont il considérait que Napoléon était attaqué, lui administrait, depuis le début de juin 1818 des préparations mercurielles dont il attendait un soulagement pour le patient. Au commencement

de juillet, une complication interrompit ce traitement, l'Empereur se trouvant soudainement atteint d'un catarrhe très violent, qu'O'Meara avait attribué « à l'humidité de son appartement dont le plancher se trouvait au niveau de la terre », à même le sol. O'Meara, dans la lutte qu'il avait soutenue contre le gouverneur, avait appris à être circonspect et il prétendit mettre, par une consultation, sa responsabilité à couvert. Il y avait dans l'île quatre chirurgiens : Baxter, qui avait le titre d'inspecteur des hôpitaux et qui était le médecin particulier de Lowe, Stokoë, chirurgien du *Conqueror*, Kay Livinstone et Verling, aides-chirurgiens; O'Meara proposa à l'Empereur d'appeler en consultation l'un des deux plus anciens Baxter ou Stokoë. Napoléon ne pouvait admettre Baxter que le gouverneur avait prétendu lui imposer : Baxter avait rédigé les faux bulletins « et il est encore, disait Napoléon, bien d'autres motifs pour que sa présence me déplaise ». Restait Stokoë qu'il agréa. Aussitôt O'Meara s'adressa à l'officier d'ordonnance pour qu'on envoyât d'urgence chercher Stokoë. « Il vint vers trois heures, non pour entrer en consultation ou pour voir Napoléon, s'excusant de le faire, en disant qu'il trouvait la responsabilité trop grande et qu'il ne voulait pas se mettre dans l'embarras. » Il avait, en effet, pris connaissance du journal de la maladie tenu par O'Meara; il avait conclu, comme O'Meara, que la maladie était une hépatite; mais comme il n'ignorait pas que le ministère britannique et les Hautes Puissances Alliées avaient interdit que Napoléon eût cette maladie, ou tout le moins qu'on le reconnût, il préférait s'abstenir de donner un avis : c'était d'un homme prudent. Lowe qui cherchait toutes les armes contre O'Meara tira cette conclusion que Stokoë « refusait d'entrer en consultation avec O'Meara dans cette circonstance », et s'empressa d'écrire à Montholon et de lui « recommander fortement Baxter pour son habileté, pour la fermeté et la décision de son jugement dans les cas douteux et difficiles ». Stokoë, interrogé par Lowe sur les motifs de son abstention, répondit que, dans un cas d'importance, tel que celui qui se présentait, il convenait que la consultation eût lieu entre trois médecins; Lowe essaya alors de lui faire signer un papier où il eût déclaré qu'O'Meara devait être exclu de la consultation.

Stokoë refusa et s'en tint aux termes de la lettre qu'il avait préparée pour l'amiral Plampin où il disait que, « voir seul le général Buonaparte le placerait dans une situation extrêmement délicate et lui ferait encourir un degré de responsabilité dont il ne se sentait pas disposé à se charger, mais qu'il serait heureux de la partager avec tout autre médecin auquel on permettrait de le visiter ».

La crise de catarrhe ayant été passagère, il ne fut plus question de consultation. Le traitement mercuriel fut continué ; mais, le 25 juillet, Lowe ayant enfin reçu l'autorisation si attendue de renvoyer O'Meara, remplit aussitôt ses ordres, et installa Verling à Longwood.

En septembre, une étrange imprudence soumit de nouveau Stokoë aux soupçons de Lowe. Il s'agissait de livres et de plis, envoyés par un nommé Holmes, de Londres, sous double enveloppe, l'une à l'adresse d'un nommé Forbes, inconnu dans l'île, l'autre à l'adresse de Stokoë. Un autre paquet était directement adressé à Stokoë : lettres, plis, paquets étaient destinés à O'Meara que compromettaient fortement diverses lettres et notes établissant qu'il servait à la correspondance de l'Empereur avec l'Angleterre. Stokoë eut beau prouver qu'il ne connaissait nullement Holmes ; il eut beau donner, en ouvrant devant l'amiral le paquet à son adresse, une preuve irréfutable de sa bonne foi, il n'en demeura pas moins inquiétant. Sans doute n'avait-il pu être convaincu de correspondance clandestine et par là échappait-il à la proscription, mais il était convaincu d'être l'ami d'O'Meara et ce crime suffisait.

Pourtant il passa encore trois mois à peu près tranquilles, mais lorsque, le 17 janvier 1819, au matin, il reçut cette lettre que Bertrand lui avait expédiée la veille au soir pour réclamer ses bons offices près de l'Empereur et lorsqu'il se détermina à remplir à tout risque son devoir de médecin et à venir à Longwood, il dut penser qu'il faisait son sacrifice. La lettre de Bertrand, partie à une heure du matin, avait suivi la voie hiérarchique, en sorte que Stokoë, malgré toute la diligence qu'il fit ne put arriver avant sept heures. Les douleurs avaient cédé à un bain chaud. Stokoë ne vit donc pas l'Empereur ; il déjeuna chez le Grand maréchal, où Montholon vint le trouver et lui proposer, de la part de Napoléon,

de rester à Longwood comme son médecin. Stokoë refusa d'abord; mais Montholon revint à la charge, porteur cette fois d'une sorte de règlement en huit articles. Le discuta-t-il avec Stokoë, cela est croyable, certaines tournures de phrases étant uniquement anglaises. D'après ce règlement, Stokoë eût été considéré comme le chirurgien de Napoléon; il n'eût pu être enlevé de sa place sans le consentement de Napoléon, ni sur un simple ordre du gouverneur; il n'eût été astreint à aucune discipline militaire; il n'eût eu à rendre compte à qui que ce fût de la santé de Napoléon, mais il eût rédigé, selon les besoins, un bulletin dont un exemplaire eût été remis à un des officiers de Longwood, l'autre au gouverneur; il n'eût été soumis à aucune restriction dans ses rapports avec les Français; il n'eût rendu compte de rien qu'il n'eût vu ou entendu, sauf les cas où son devoir envers sa patrie et son souverain se fût trouvé compromis; enfin il eût conservé tous ses droits de citoyen et d'officier anglais, eût reçu de l'amirauté le même traitement que son prédécesseur et n'eût été en rien assimilé aux prisonniers français.

Ce traité ne présentait, semble-t-il, point de difficulté : on avait eu le soin de ne point introduire d'expression que les autorités anglaises ne pussent accepter, et les exigences de l'Empereur semblaient avoir été ci-devant concédées par Lowe lorsqu'il s'agissait d'O'Meara.

Stokoë déclare donc à Bertrand qu'il acceptera la place de médecin pourvu que l'amiral et le gouverneur l'y autorisent. Il quitte Longwood à deux heures, passe aux Briars, soumet l'acte à l'amiral qui ajourne sa décision après conversation avec le gouverneur. Lowe, averti directement par Bertrand que Stokoë acceptera d'être et de demeurer à Longwood, se plaint vivement, par une lettre à l'amiral, que Stokoë ne lui ait rendu aucun compte de cette négociation. A dix heures, par la nuit noire et sous une pluie battante, Montholon vient à Plantation-House pour demander à Lowe sa décision. L'Empereur est malade; on redoute des complications pour la nuit. Il y a nécessité qu'un médecin soit présent. Lowe répond que Stokoë ne dépend pas de lui, mais de l'amiral; que rien ne presse; qu'il sera temps d'y penser quand il fera jour. A minuit, Bertrand envoie un dragon à Plantation pour

demander à tout prix Stokoë. Lowe ne donne cours à cette lettre que le 18 à midi; mais, dès six heures, Stokoë s'est rendu à Longwood. Le bulletin qu'il rédige est formel : « Les symptômes les plus alarmants sont ceux qui se sont montrés l'avant-dernière nuit. Leur retour peut être fatal si les secours tardent. »

De Longwood, Stokoë se rend aux Briars. L'amiral lui fait subir un sévère interrogatoire, en présence de son secrétaire : il lui interdit d'aller sans une passe à Longwood. D'autre part, Lowe fait écrire à l'officier d'ordonnance que Stokoë ne devra paraître devant l'Empereur qu'accompagné de Verling.

Le 19, dans l'après-midi, Bertrand réclame Stokoë, qui se présente chez l'amiral pour demander une passe, Plampin l'interroge comme un juge d'instruction sur la maladie du « général Buonaparte », la date où elle a débuté, les phases et les accidents divers qu'elle a présentés, la qualification « *le malade* » qu'il a donnée à Napoléon pour éviter de l'appeler : « *Le général Buonaparte* » ; depuis les révélations de Gourgaud, personne ne croit à la maladie et Lowe ni Plampin n'entendent être pris pour dupes. A la fin pourtant, Stokoë obtient son laissez-passer. Il arrive à Longwood vers six heures du soir, ne sachant rien de la nouvelle exigence de Lowe au sujet de Verling. L'officier d'ordonnance insiste pour que Verling assiste à la consultation ; Bertrand, disant que l'Empereur n'a jamais voulu le voir, refuse de le laisser pénétrer; Stokoë veut partir; mais, retenu par le devoir professionnel, il entre chez l'Empereur, le trouve très souffrant, passe la nuit et vers cinq heures du matin, fait une saignée.

Le 20, à midi, il reçoit l'ordre de se rendre aux Briars; après avoir subi un interrogatoire sévère, il rentre à son bord d'où il écrit à l'amiral qu'il désire cesser toute relation avec Longwood. A ce moment même, de Longwood, on le réclame. Il revient aux Briars, remet lui-même à l'amiral la lettre qu'il a préparée; il reçoit de lui l'ordre d'aller où on l'appelle, mais d'être de retour le lendemain, 21, à dix heures et demie précises.

Par suite de divers empêchements, il n'arrive, ce 21, qu'à midi. Il est tombé de cheval, a eu des aventures, surtout a été retenu par l'Empereur. L'amiral lui cherche querelle à propos de ce retard; Stokoë lui déclare qu'il ne retournera plus à

Longwood et il le prie d'en aviser Bertrand, puisque c'est sur son ordre qu'il s'y est rendu la veille. Mais Plampin nie qu'il ait jamais donné cet ordre et s'obstine à ce mensonge.

Lowe adresse à l'amiral un réquisitoire contre Stokoë. Averti par le commandant du *Conqueror* que l'amiral veut le faire passer en conseil de guerre, Stokoë prend les devants, demande, pour raison de santé, à retourner en Angleterre; il en obtient permission et s'embarque le 30 janvier sur le vaisseau le *Tricomalee*.

Par le même navire, l'amiral a envoyé son rapport. Stokoë arrive à Portsmouth le 4 avril. Il doit subir une visite médicale à Londres; il n'est pas visité; il reçoit l'ordre de s'embarquer immédiatement sur l'*Abondance*, en partance pour Sainte-Hélène. Il rejoint Portsmouth le 8; part le 19 avril, arrive à Sainte-Hélène le 21 août, et, dès qu'il est à bord du *Conqueror*, il apprend qu'il est traduit devant un conseil de guerre, pour s'être entretenu, avec le général Buonaparte et les personnes de sa suite, de sujets étrangers à la médecine; pour avoir reçu de personnes de la suite du Général des communications écrites et verbales sans avoir consulté d'abord le commandant en chef; pour avoir remis au général un papier qu'il a signé et qui fut censé être un bulletin de sa santé; pour avoir, dans ce bulletin, consigné des faits qu'il n'avait pas observés lui-même; pour avoir donné un second bulletin alarmant; pour avoir communiqué au Général des informations relatives à des livres, des lettres et des papiers envoyés pour lui d'Europe et interceptés par le gouverneur de Sainte-Hélène; pour avoir rapporté une infâme calomnie imaginée contre Sir Hudson Lowe par Barry O'Meara concernant la vie du Général; pour avoir été en retard d'une heure et demie le 21 janvier; pour avoir, dans ses bulletins, désigné le général Buonaparte par le mot : « le malade »; enfin, pour « s'être montré dans l'ensemble de ses actes disposé à contrecarrer les intentions et les prescriptions du gouverneur et de l'amiral et à favoriser les vues des prisonniers français en leur fournissant de spécieux prétextes de plaintes ». La déposition de l'amiral Plampin fut un réquisitoire — et un réquisitoire appuyé sur des allégations mensongères. Malheureusement, Stokoë avait laissé en Angleterre certaines pièces essentielles qui eussent confondu

Plampin. Il ne trouva point d'avocat et dut se défendre lui-même; les généraux Bertrand et Montholon, cités comme témoins à décharge, ne parurent point. Dans le fait, il ne semblait guère possible de prononcer une condamnation sur le seul témoignage du chef hiérarchique de l'accusé. Pourtant on la prononça. Stokoë fut condamné à être rayé des cadres de la Marine.

Assurément était-ce là, de la part du conseil de guerre, le plus avéré des dénis de justice. Nul ne savait que le 21 janvier, au moment où il quittait Longwood, Stokoë avait reçu de l'Empereur ce billet autographe adressé au roi Joseph[1] :

« Je vous prie de faire solder au docteur Stokoë mille livres sterling que je lui dois. En vous envoyant ce billet, il vous donnera tous les détails que vous pouvez désirer sur moi.

« Longwood, le 21 janvier 1819.

« *Signé* : NAPOLÉON. »

Peut-être n'étaient-ce là que des honoraires fort bien acquis. Mais en les recevant ainsi, Stokoë savait qu'il violait tous les règlements et qu'il s'exposait, s'il était découvert, à toutes les sévérités de la loi.

Revenu en Angleterre, il obtint une pension de retraite de cent livres sterling, et, en novembre 1820, il s'efforça de faire reviser son procès en introduisant une plainte en faux qui fut déclarée non recevable.

Madame Mère, le cardinal Fesch et le roi Louis lui avaient envoyé des témoignages effectifs de leur gratitude « pour les services qu'il avait rendus à l'Empereur ». A la fin de 1821, il fut chargé, par la reine Julie, d'accompagner en Amérique la princesse Charlotte qui se rendait auprès de son père le roi Joseph. Il resta près de lui jusqu'en 1823, où il eut mission de venir chercher en Europe la princesse Zénaïde : après l'avoir conduite à son père, il ramena la princesse Charlotte, fiancée à son cousin le fils aîné du roi Louis. Puis, il revint définitivement en Europe, se maria et, après quantité de vaines tenta-

1. Inédit.

tives pour obtenir qu'on revisât son procès, il mourut le 18 septembre 1852.

Peut-être, dans les trois visites qu'il avait faites à l'Empereur, était-il parvenu à le soulager momentanément; au moins lui avait-il inspiré confiance, mais, comme O'Meara, il n'avait fait que des études médiocres et, s'il était un bon chirurgien, il était un pauvre médecin. Il avait pourtant, tout comme O'Meara, diagnostiqué que l'affection dont souffrait l'Empereur était une hépatite grave. Cela était interdit par le ministère anglais : l'Empereur n'avait pas le droit d'être malade du foie : et d'ailleurs il ne l'était point. Gourgaud l'avait attesté. Il avait le droit peut-être d'avoir d'autres maladies, mais à condition qu'il appelât Verling pour les constater. Quant à Stokoë, qui, comme O'Meara, avait constaté l'hépatite, la perte de son emploi n'était point une punition à hauteur de son crime, et on le lui avait bien fait voir.

IV

ANTOMMARCHI

Du 21 janvier où Stokoë quitta Longwood, au 20 septembre de cette même année 1819, l'Empereur resta sans médecin, sans conseils médicaux d'aucune sorte. Ce fut alors qu'il prit l'habitude de ces bains chauds, prolongés durant des heures, où il croyait trouver un soulagement et dont il sortait épuisé, incapable de prendre un exercice quelconque, plus sensible encore aux variations de la température. Les indispositions se succédaient sans que nul, dans l'entourage de l'Empereur, eût la moindre notion des symptômes qu'elles révélaient ni du traitement qu'elles pouvaient exiger. Ses compagnons, d'ailleurs, n'attendaient qu'une occasion pour l'abandonner et Bertrand et Montholon, celui-ci sous le coup de la déconfiture totale qui avait déterminé son départ, celui-là sous le coup de la condamnation à mort que lui avaient appliquée les conseils de guerre de Louis XVIII, ne rêvaient qu'aux délices qui les attendaient en Europe et aux accueils qu'ils y recevraient. Cependant, ils ne pouvaient penser à

laisser Napoléon mourir sans les secours que trouve à son chevet d'agonie le plus humble des paysans. A la vérité, lorsqu'ils parlaient à Sainte-Hélène de la maladie de l'Empereur, ils y trouvaient tout le monde incrédule, peut-être par conviction, assurément par ordre. Ne venaient-ils pas d'être informés par le ministère que le général Gourgaud ayant, par une lettre publique, donné sur la santé du général Bonaparte des détails en contradiction avec ceux qu'il avait donnés ci-devant, avait été enlevé de Londres et transporté à Hambourg? *Persona gratissima* tant qu'il affirmait que Napoléon n'avait jamais été malade, il devenait bon à pendre dès qu'il se déjugeait. Néanmoins, c'eût été pour Hudson Lowe un soulagement en même temps qu'une garantie, si l'Empereur avait consenti à recevoir un médecin qui pût au moins attester chaque jour sa présence ainsi que l'exigeaient les règlements, sans qu'on eût recours, pour la constater, à des actes de violence ou à l'espionnage hasardeux de l'officier d'ordonnance.

A la fin de mars 1819, Montholon se crut autorisé à faire, de la part de l'Empereur, des ouvertures au docteur Verling : Napoléon, lui dit-il, ne voulait pas avoir auprès de lui un médecin qui fût « l'homme du gouverneur », il voulait « un homme à lui » ; il lui donnerait douze mille francs par an ; il lui assurerait pour le cas où il perdrait son état, une somme en traites sur la maison Baring, dont l'intérêt serait égal à la paie qu'il recevait annuellement du Gouvernement britannique. Montholon ajouta que Napoléon ne demanderait rien à Verling qui pût le compromettre devant son gouvernement ; qu'il le laisserait entièrement libre, mais que, dans ses bulletins, son rapport devrait incliner plutôt à une augmentation qu'à une diminution de la maladie. « Il tirerait la ligne plutôt au-dessous qu'au-dessus. »

Montholon, en faisant directement cette proposition au docteur Verling, montrait assez les défaillances de son jugement et son absence de sens moral : Verling répondit « qu'il trouvait tout à fait incompatible avec son devoir d'entrer en arrangements particuliers avec Napoléon Buonaparte », et adressa immédiatement un rapport au gouverneur, lequel était en même temps saisi de propositions signées par M. de Montholon, analogues à celles qui avaient été formulées au sujet

de Stokoë, mais où, par le premier article, l'Empereur se réservait de « choisir parmi tous les officiers de santé actuellement présents dans l'île ».

Pour effacer l'impression qu'avait éprouvée Verling, Montholon lui dit, quelques jours plus tard, que les idées qu'il lui avait communiquées au sujet de « l'exagération à donner à la maladie », lui appartenaient exclusivement et n'émanaient point de l'Empereur. Néanmoins, le gouverneur prit texte du rapport de Verling pour resserrer encore les règles qu'il comptait imposer et qui rendaient impossible à tout sujet anglais de donner ses soins à Napoléon et à Napoléon d'accepter dans l'intimité de sa vie aucun médecin anglais.

L'Empereur continua donc à souffrir, à prendre ces bains qui l'épuisaient, et à espérer un soulagement du médecin français ou italien dont il attendait la venue.

Il l'attendait depuis douze mois.

Le 22 mars 1818, à la suite de la mort du maître d'hôtel Cipriani qu'on avait dû enterrer dans le cimetière protestant avec le concours des ministres de cette église, le Grand maréchal avait réclamé du cardinal Fesch un prêtre de la religion catholique. « Vous êtes notre évêque, lui avait-il écrit, nous désirerions que vous nous en envoyiez un, Français ou Italien. Veuillez dans ce cas faire choix d'un homme instruit, ayant moins de quarante ans, et surtout d'un caractère doux et qui ne soit pas entêté de principes antigallicans. » Lui parlant de la santé de l'Empereur, il lui disait : « Tenez comme règle et comme chose vraie que, depuis vingt-deux mois, l'Empereur n'est pas sorti de son appartement si ce n'est quelquefois et rarement pour venir voir ma femme » ; il ne lui demandait point aussi formellement l'envoi d'un médecin, que d'un prêtre. Il était convaincu que, malgré l'hostilité qu'il témoignait à O'Meara, Lowe reculerait devant cet acte de barbarie : enlever son médecin à un malade. C'est qu'il ignorait, comme tout ce qui était Français à Longwood, la portée qu'avaient prise les discours de Gourgaud. On n'eût point enlevé son médecin à un malade, mais l'Empereur n'était point malade, l'Empereur se portait à merveille et ce qui eût été tout à l'heure une cruauté injustifiable devenait une bonne plaisanterie. En faisant disparaître un des acteurs indispensables à la comédie,

celle-ci prendrait fin et Napoléon, désormais résigné à son sort, ne serait plus pour son geôlier un continuel objet d'inquiétude.

Le Gouvernement britannique comprenait toutefois qu'à laisser Napoléon sans médecin, il risquait d'ameuter contre lui l'opinion libérale. Elle comptait peu, car il disposait dans le Parlement d'une majorité qui le dispensait d'inquiétude et le rejet de l'interpellation Holland à la Chambre des Lords l'avait prouvé, mais, en Europe, et même en Angleterre, il y avait des gens à sensibilité et à scrupules. Fesch avait présenté une supplique au Pape en vue d'obtenir qu'un prêtre catholique fût envoyé à Sainte-Hélène. Cette supplique avait été accueillie avec une charité évangélique; Sa Sainteté avait fait écrire en Angleterre, par son secrétaire d'État au reçu de la Lettre du Grand maréchal; « le Prince régent avait signifié son consentement à ce que le cardinal Fesch choisît un prêtre conformément aux désirs du général Buonaparte et que ce prêtre eût la permission de résider à Longwood ». Lord Bathurst ayant, depuis le mois de mai, ordonné qu'on renvoyât O'Meara en Angleterre et sachant que, depuis le mois de juillet, cet ordre devait être exécuté, ajouta que, « instruit par ses récentes dépêches que le général Buonaparte avait exprimé le désir d'avoir un médecin français, d'une réputation faite, attaché à l'établissement de Longwood », il en avait aussi laissé le choix au cardinal Fesch.

Cette nouvelle parvint à Fesch en septembre 1818; au début d'octobre seulement Las Cases, qu'on savait investi de la confiance de l'Empereur et qui avait assumé le caractère de son chargé d'affaires, en fut averti à Mannheim. Il pensa immédiatement au docteur Fourreau de Beauregard, lequel paraissait, en effet, présenter toutes les qualités désirables; il était connu de l'Empereur et il avait même part à sa confiance; il avait été son premier médecin à l'Ile d'Elbe et durant les Cent Jours; il était Français et patriote; il était un praticien distingué et ses études l'attestaient; enfin, depuis qu'il avait vainement tenté de rejoindre l'Empereur à Rochefort après la session de la Chambre des représentants, il attendait impatiemment, aux environs de Vienne, près du Roi Jérôme auquel il s'était attaché, l'occasion d'aller retrouver son maître. Si les souffrances qu'éprouvait Napoléon pouvaient

être atténuées, ce n'était que par un médecin au fait de son tempérament et de sa santé antérieure, éclairé par l'étude du journal que tenaient les médecins de service et par les confidences et les avis de Corvisart; qui porterait à l'étude de la maladie, en dehors du devoir professionnel, cette sorte de dévouement qu'on ne saurait attendre d'un serviteur banal, engagé par hasard et n'ayant aucune habitude avec son malade. Aussitôt que Las Cases reçut la nouvelle, il ne douta point que Foureau ne fût désigné par le cardinal. Avait-il même à l'être? N'avait-il pas été convenu que dès que son départ serait possible, il rejoindrait l'Empereur? Las Cases, ne sachant où prendre Foureau, écrivit à Planat, l'ancien officier d'ordonnance de l'Empereur, qu'il savait très lié avec le docteur et qui se trouvait aussi dans les environs de Vienne. « Je vous le communique aussitôt, lui disait-il, afin que vous en donniez connaissance au brave et digne docteur Foureau pour qu'il en écrive sans délai au cardinal, si son cœur le porte à un aussi noble et si touchant dévouement. » Le 29 octobre, Planat répondit de Vienne : « Je viens d'envoyer votre lettre à notre ami commun le bon Foureau; j'espère qu'il prendra le parti que je m'estimerais heureux, mille fois heureux de prendre. » Et Las Cases répliqua le 13 novembre : « Je pense que le brave docteur devrait se mettre en route *sans délai* par Francfort ou Bruxelles, avant que les nobles soins auxquels il se dévoue si généreusement n'attirassent l'attention. » Convaincu que nul ne pouvait lui disputer la place de premier médecin, à laquelle l'Empereur lui-même l'avait nommé, Foureau agissait en tout comme s'il eût été désigné par le cardinal; il faisait ses préparatifs et prenait ses informations; aussitôt qu'il avait eu connaissance de l'arrivée d'O'Meara en Europe, il lui avait écrit de Vienne, le 19 novembre, en le priant de lui adresser, sur la santé de l'Empereur, un mémoire à consulter. « Il vous sera facile, lui disait-il, de le rédiger avec le journal que vous avez tenu sans doute pendant votre séjour près de lui : il ne s'agira que d'y joindre un résumé présentant l'état dans lequel était sa santé quand vous l'avez quitté. Je désire, avec ce mémoire, consulter le Nestor de la médecine, le vénérable J.-P. Franck, qui m'honore de sa bienveillance et qui est disposé à nous faire part d'une expérience de plus de cinquante

ans. M. le conseiller d'État Franck connaît personnellement l'Empereur, lui a donné ses soins autrefois et est le médecin du prince son fils. » Foureau priait O'Meara de lui envoyer au plus tôt ce mémoire « parce qu'il pouvait recevoir d'un moment à l'autre, de Rome, ses instructions pour partir ».

Ainsi qu'il l'annonçait à O'Meara, Foureau lisait et traduisait l'anglais; c'était là un argument de plus pour qu'on le choisit, mais d'ailleurs était-il besoin d'arguments? S'il n'était point encore en route, n'était-ce pas par un scrupule que ses amis désapprouvaient? « Notre docteur n'est pas encore en mesure de partir, écrivait Planat à Las Cases le 27 novembre, car il croit devoir attendre du cardinal Fesch les directions qu'il lui a demandées; mais cela ne doit pas tarder et le retard qui en résultera ne peut pas aller à plus de quinze jours. »

On en était là, lorsque, le 5 décembre, Fesch écrivit à Las Cases : « Dans l'incertitude de trouver un chirurgien français, nous avons décidé à se rendre à Sainte-Hélène un chirurgien Corse qui a été le premier élève du célèbre Mascagni, professeur à Florence et il est occupé dans ce moment à faire imprimer les ouvrages posthumes de son maître. Il était aussi employé en second dans l'académie chirurgienne de Florence où il professait l'anatomie et où il exerçait en ville la chirurgie. Ce jeune homme a sacrifié pour l'honneur de l'Empereur les intérêts de sa famille et, malgré qu'il eût contracté des obligations envers les souscripteurs des susdits ouvrages, nous pouvons compter sur son zèle et sur son inviolable attachement. »

Ainsi, sans qu'il eût consulté qui que ce fût de la Famille, Fesch avait rebuté Foureau de Beauregard. Il n'avait fait aucune réponse aux lettres que Las Cases lui avait écrites et, s'il répondait à présent, c'est que son choix était fait. Il alléguait qu'il attendait depuis le mois de septembre une réponse de Corvisart, comme s'il avait ignoré que Corvisart, ayant subi en 1815 une première attaque d'apoplexie, était à présent hors d'état de formuler une idée. Il annonçait que si « M. Foureau lui avait écrit pour demander la préférence », si « la reine de Westphalie avait aussi écrit pour lui », il avait, d'accord avec sa sœur, « pensé qu'il était de leur devoir de chercher un chirurgien habile parce que, écrivait-il, c'est un chirurgien qu'on demande à Sainte-Hélène, un jeune homme

plein de talents qui se perfectionnera même dans la médecine ». Et puis il allégnait que Foureau aurait demandé à emmener sa femme qui était « sa bonne » à l'île d'Elbe, un domestique et une femme de chambre ; et, pour parer aux reproches qu'il sentait bien qu'on pourrait lui adresser, il ajoutait : « L'incertitude si tout ce monde pourrait convenir, nous a fait penser que M. Foureau ne devait pas être préféré par nous. Toutefois, je lui écris que, si son zèle le portait à se rendre près de son ancien maître, nous applaudirions à sa résolution, et que, malgré qu'il y eût un chirurgien, son zèle pourrait être utile à l'Empereur. »

Fesch savait à merveille que Foureau ne serait point admis par les Anglais à doubler le chirurgien corse et qu'il n'avait pas les moyens même d'entreprendre un tel voyage, mais il fallait qu'il pût avoir l'air de mettre Foureau dans son tort, de même que pour l'écarter il avait faussement allégué que l'Empereur demandait un chirurgien. « Un médecin français d'une réputation faite », avait dit Lord Bathurst.

Après cinq mois qu'il avait reçu l'autorisation de Lord Bathurst, le cardinal Fesch se voyait donc *obligé* d'envoyer à son auguste neveu, un prêtre, un médecin, un maître d'hôtel et un cuisinier : il ne s'était point mêlé de ces deux derniers dont il avait laissé le choix à la princesse Pauline ; mais, pour le médecin et le prêtre — les prêtres même, car ayant désigné un nommé Buonavita, vieillard septuagénaire et paralysé, il l'avait doublé d'un jeune homme, d'ailleurs stupide, nommé Vignali, — il se les était réservés. Comme de juste, il les avait pris Corses.

La qualité d'être Corses lui semblait essentielle et, bien qu'il ne les connût point ci-devant, que, du chirurgien, il n'eût jamais ouï parler, c'était assez qu'ils fussent Corses pour qu'ils méritassent sa confiance entière, surtout pour que ces profits de l'indemnité de voyage et du traitement leur fussent attribués. Donner son argent — celui de sa sœur ou de son neveu — à des continentaux, le cardinal n'avait garde, à moins d'un de ces cas de nécessité qui ouvrent les bourses les plus rebelles et ici quelle nécessité ?

On envoyait ces gens à Sainte-Hélène, n'était-ce pas oiseux puisque l'Empereur était en Europe ou n'allait point tarder d'y

arriver? Le 30 octobre 1818, Madame a annoncé à sa bru, la reine Catherine, que Napoléon est en route : la reine répond le 22 novembre : « Nous n'avons point entendu parler de la nouvelle que vous nous donnez de la translation de l'Empereur à Malte. » La nouvelle ne se confirme point, en effet, mais Fesch n'est pas démonté pour si peu : « Je ne sais pas, écrit-il le 5 décembre, quels moyens Dieu emploiera pour délivrer l'Empereur de sa captivité, mais je ne suis pas moins intimement convaincu que cela ne peut pas durer. J'attends tout de lui et ma confiance est pleine. » Puisque l'événement ne s'est pas produit après cinq mois, il a bien fallu qu'Autommarchi et ses compagnons se missent en route; mais Fesch écrit à Las Cases le 27 février 1819 : « La petite caravane pour Sainte-Hélène est partie au moment où nous-même croyons qu'ils n'arriveront pas à Sainte-Hélène; parce qu'il y a quelqu'un qui nous assure que, trois ou quatre jours avant le 19 janvier, l'Empereur a reçu la permission de sortir de Sainte-Hélène et qu'en effet les Anglais le portent ailleurs. Que vous dirai-je? Tout est miraculeux dans sa vie et je suis porté à croire encore ce miracle. D'ailleurs son existence est un prodige et Dieu peut continuer à faire de lui ce qu'il lui plaît. » Enfin, le 27 juillet, devant l'incrédulité de Las Cases, il lâche son secret : « D'après toutes nos lettres, lui écrit-il, vous avez dû comprendre l'assurance que nous avons de la délivrance et des époques de la manifestation. Quoique les gazettes et les Anglais veulent toujours insinuer qu'il est toujours à Sainte-Hélène, nous avons lieu de croire qu'il n'y est plus; bien que nous ne sachions ni le lieu où il se trouve, ni le temps où il se rendra visible, nous avons des preuves suffisantes pour persister dans nos croyances et pour espérer même que, dans peu de temps, nous l'apprendrons d'une manière humainement certaine. Il n'y a pas de doute que le geôlier de Sainte-Hélène oblige le comte Bertrand à vous écrire comme si Napoléon était encore dans les fers, mais nous avons des certitudes supérieures. »

Que répondre à cela? *des certitudes supérieures!* Les frères et les sœurs de Napoléon, ceux qui sont restés ses fidèles comme Las Cases, Planat, Fourcau, se trouvent désarmés puisque, par bonne intention — l'Empereur lui-même les reconnaîtra —

le ministère anglais s'est rapporté au cardinal Fesch du choix d'un médecin et d'un prêtre. Mais, le cardinal et sa sœur sont devenus la proie d'une visionnaire allemande qui leur a fait croire que la Vierge lui apparaissait toutes les nuits pour lui donner des nouvelles de l'Empereur. Celui-ci a été enlevé de Sainte-Hélène par les anges et il se porte à miracle, mais on ne sait pas où il est. Cela s'est passé, comme de juste, tout de suite après le départ d'O'Meara, car O'Meara, témoin oculaire, serait difficile à récuser, surtout étant venu là à Rome, mais les autres, tous les autres, quels menteurs!

Et cela explique à merveille pourquoi Fesch, en dépit de tous, a choisi pour l'expédier à Sainte-Hélène ce chirurgien corse[1].

Cet homme, François Antommarchi, né en 1789 à Morsiglia — et non à Morosaglia, comme on l'a dit, — était de cette race du Cap Corse, la plus industrieuse et la plus travailleuse de l'île entière. Son père, a-t-il dit, était notaire dans ce village de 673 habitants. — Pourtant il n'y avait point, et il n'y a point de notaire à Morsiglia[2]. Le jeune Antommarchi quitta, dit-il, la Corse à l'âge de quinze ans. Où avait-il fait des études préparatoires? Était-ce à Bastia qui n'était qu'à huit lieues? il n'en dit rien. Il ne semble point avoir appris à parler français : avec l'Empereur, c'est lui-même qui le raconte, il ne parlait qu'italien; il avait certainement de la difficulté à s'exprimer en français et quelques lettres originales qu'on a de lui démontrent qu'il ne saurait avoir rédigé les mémoires publiés sous son nom. Il a dit avoir commencé ses études à Livourne, d'où il aurait été les continuer à Pise et à Florence. Il aurait été reçu docteur en philosophie et en

1. Je me suis expliqué sur Antommarchi dans : *Le cas Antommarchi*, publié dans : *Autour de Sainte-Hélène*, 1re série, mais de nouveaux documents me permettent d'apporter quelques précisions complémentaires.

2. Peut-être parmi ses parents avait-il un nommé Antomarchi, lieutenant d'infanterie et gradué en médecine dans l'Université de Pise, lequel en nivôse II (décembre 1794) demandait a être employé comme médecin à l'Armée d'Italie ou dans l'expédition contre la Corse. Cet Antomarchi avait ci-devant, paraît-il, pratiqué dans son pays natal et y avait laissé une bonne réputation. Mais nulle part il n'est dit que Francois Antommarchi ait un rapport avec cet Antomarchi qui, en 1794, se recommandait à Desgenettes; et François n'eût point manqué de se parer de cette parenté près de l'Empereur.

médecine à l'Université de Pise en 1808, avant l'annexion du royaume d'Étrurie, au temps où le paiement des droits de passage suffisait pour acquérir le bonnet doctoral; de Pise, à l'en croire, il vint à Florence où il se serait livré à des recherches physiologiques, et aurait été attaché à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve. En 1812, il aurait obtenu de l'Université impériale le diplôme de docteur en chirurgie et le grand maître l'aurait nommé professeur d'anatomie attaché à l'académie de Pise, avec résidence à Florence. Il est fâcheux que cette nomination n'ait été enregistrée nulle part et que M. Antommarchi ne figure à ce titre dans aucun almanach.

Les héritiers de son maître Mascagni certifièrent d'ailleurs, par une lettre imprimée à Pise en 1823, « qu'il ne fut jamais professeur à Pise comme il le prétend ». Les démêlés qu'il eut avec ces héritiers Mascagni et qui aboutirent, après 1822, à un procès des moins honorables pour sa délicatesse avaient commencé dès 1819. Mascagni qui, à vingt-deux ans, en 1777, avait été appelé à la chaire d'anatomie à Sienne, avait, en 1800, transporté son enseignement à Pise, et, en 1801, à Florence à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve; il y était resté jusqu'en 1815, époque de sa mort. Il avait laissé plusieurs ouvrages posthumes : *Anatomia per uso degli studiosi di scultura e pittura* qui fut publié aux frais et par les soins de son frère et de son neveu, et surtout *Prodromo della Grande Anatomia* où se trouvaient « représentés avec un soin, une exactitude et un fini admirables, dans vingt planches jointes à l'ouvrage, tous les éléments qui forment le corps humain ». Pour établir ces planches, il avait, paraît-il « dépensé plus de trente mille dollars ». Une société d'amis des arts et de l'humanité, dont faisaient partie plusieurs Anglais, avait entrepris, au profit de la famille de Mascagni, la publication de ce grand ouvrage et Antommarchi avait été désigné pour surveiller l'impression et pour corriger les épreuves. Lorsqu'il partit de Florence, « il emporta plusieurs parties de l'ouvrage, notamment six exemplaires du *Prodromo* déjà publié, la dédicace au Prince Régent et le frontispice et encore quelques manuscrits de Mascagni que la société se proposait d'éditer ». On craignit à Florence que, profitant de l'inscription de son nom « comme celui de l'éditeur, alors que sa besogne, d'ailleurs rémunérée, était

limitée à la surveillance de la publication et à la correction des épreuves », il n'obtint de présenter l'ouvrage au Prince Régent et ne « s'appropriât la libéralité que voudrait sans doute faire Son Altesse Royale ». C'est pourquoi Sir John Webb écrivit, de Livourne, à Lord Burghersh, ministre d'Angleterre à Florence et lui transmit les doléances de la société. « Toutes ces circonstances, ajoutait-il, m'ont amené à me renseigner sur la personne de M. Antommarchi et je tiens de source sûre qu'il possède plus de talent pour l'intrigue que de connaissances médicales, ces dernières se bornant à la seule anatomie qu'il a étudiée sous la direction de M. Mascagni. On me dit aussi que M. Antommarchi a beaucoup d'audace et que, pour cette raison, il donne généralement l'impression d'être plus capable qu'il ne l'est. »

Ainsi sa probité était suspecte, son ignorance constatée, ses titres nuls. Car on ne saurait admettre que, sans diplôme, il ait été, comme il dit, *nommé* directement, par le grand maître de l'Université impériale, docteur en chirurgie, en violation de la loi du 14 frimaire an III, revue et complétée en l'an XI; comment le Corse avait-il échappé au service militaire? Sans doute en se réfugiant au milieu de ses cadavres. A cet épisode essentiel au temps où il vivait, il ne fait dans ses prétendus mémoires aucune allusion et, près d'historiettes sans intérêt, il n'a garde de placer des anecdotes qui le concerneraient. Là se serait embarrassé le rédacteur.

Ce que le 18 décembre 1819, écrivait, de Florence, Planat au roi Louis, après enquête faite sur les lieux, était la vérité : « C'est un homme qui n'a aucune connaissance et qui est tout simplement préparateur des dissections à l'amphithéâtre de Florence. »

Mais Antommarchi était en relations avec un certain Simon Colonna di Leca, se faisant appeler le chevalier Colonna, qui avait été intendant à Aquila sous Murat et qui, depuis 1814, était attaché à la personne de Madame Mère. C'était lui que, de l'île d'Elbe, l'Empereur avait envoyé à Murat pour lui annoncer son prochain départ et l'inviter à se tenir tranquille jusqu'à de nouveaux ordres. Ce Colonna, dit Antommarchi, lui proposa de passer à Sainte-Hélène. Ce ne fut donc pas même de lui que vint l'initiative; il n'a point eu la pensée

que qui que ce fût pût l'élire et, quelle que fût son infatuation, il ne s'était point présenté; on l'est venu chercher. Il est vrai qu'on l'obtenait au rabais : où Foureau de Beauregard eût demandé son traitement de jadis (15 000 francs) ou, tout le moins, le traitement offert à O'Meara (12 000), Antommarchi accepta avec joie 9 000 francs tout secs, sans aucun contrat; Foureau demandait qu'au moins son valet de chambre l'accompagnât et vraisemblablement eût-il pris un homme habitué à préparer des remèdes et ayant une teinture de pharmacie; Antommarchi part seul, sans domestique, pour aller au bout du monde. Cela est admirable et l'on comprend à merveille que, le 19 décembre, le cardinal ait conclu avec ce chirurgien au rabais, docteur en philosophie et médecine de l'Université de Pise, à l'âge de dix-huit ans!

Parti de Florence le 5 janvier 1819, Antommarchi arriva à Rome le 7, accompagnant un prêtre l'abbé Parigi — aussi du choix de Fesch. Sur des renseignements donnés au cardinal Consalvi par l'archevêque de Florence, la Cour de Rome, à cause de « l'immoralité de cet ecclésiastique » l'écarta. Il fallut en trouver un autre cacochyme et paralytique l'abbé Buonavita, auquel on adjoignit un autre petit Corse nommé Vignali; et cela prit tout un mois. Le cardinal paraissait toujours attendre quelque chose, — on sait quoi à présent, — et retardait. A la fin on reçut d'O'Meara un rapport, sur la santé de l'Empereur, en date de Longwood le 9 juillet 1818. On convoqua, sous la présidence du médecin de Son Altesse Éminentissime, le docteur Paul-Baptiste Mucchielli, quatre professeurs à l'Université qui rédigèrent une consultation motivée, posèrent des principes et formulèrent un traitement. Cela était prodigieux de sottise, mais plus encore de présomption : nul de ces gens n'éprouva le moindre doute, la moindre incertitude sur les cas à résoudre, pas plus qu'Antommarchi, lequel, plein de son génie, partait pour assister à Sainte-Hélène l'Empereur dans son agonie comme il fût parti pour opérer d'un furoncle un ouvrier de San Miniato. Avant le départ de la caravane, Fesch donna un grand dîner. — On ne dit point si les médecins dansèrent un ballet.

On partit le 25 février et, de Rome à Londres, il fallut deux mois; on arriva le 19 avril. On allongeait le voyage comme à

dessein, peut-être sur les ordres de Fesch. A Londres, Antommarchi vit O'Meara et reçut communication des rapports de Stokoë des 17 et 21 janvier; surtout, il profita de l'occasion, du prestige que lui donnait son titre de médecin de Napoléon, pour s'introduire près des médecins anglais en réputation, établir avec eux des rapports et obtenir des souscriptions aux ouvrages posthumes de Mascagni qu'il se disait chargé de publier. A la fin, après deux mois et demi de séjour, il s'embarqua, le 10 juillet, à Gravesend sur un brick de commerce, le *Suipe* et il arriva, le 18 septembre, à Jamestown.

Plus de douze mois s'étaient écoulés depuis que le cardinal avait reçu du gouvernement anglais l'autorisation d'envoyer un médecin, depuis que Foureau de Beauregard s'était offert; quatorze depuis qu'O'Meara avait quitté Longwood; sauf Stokoë, deux fois, l'Empereur, depuis quatorze mois, n'avait vu aucun médecin, n'avait suivi aucun régime et sa maladie, quelle qu'elle fût, était devenue sans doute inguérissable. Mais, au moins, eût-il pu être soulagé s'il avait eu affaire à un praticien instruit, observateur, scrupuleux, uniquement occupé de son devoir : avec Antommarchi il était loin de compte. L'Empereur, — qui se méfiait non sans raison de l'université de Pise, qui, par les journaux, avait appris quelle carrière avait suivie l'homme qui se présentait pour être son médecin, qui savait qu'arrivé la veille, il s'était empressé d'accepter à dîner chez le gouverneur sans songer qu'avant tout il devait venir se présenter à Longwood, qui trouvait étrange qu'on ne se fût pas adressé à la France pour y prendre un médecin de ses armées, qui voyait venir Antommarchi sans même un mot d'introduction de la part des siens, — refusa de le voir le jour où il vint à Longwood, mais il lui fit subir, de la part du Grand maréchal, une suite d'interrogatoires sévères, où l'homme dut expliquer à quels mobiles il avait obéi, quels membres de la famille il connaissait, quelles études il avait faites, fournir sur lui-même et sur les siens des renseignements détaillés. Ensuite, l'Empereur lui-même le reçut: il le questionna sur sa famille, son pays, ses études et parut assez satisfait de ses réponses, quoiqu'il le trouvât un peu jeune et présomptueux. Le 22, il le fit informer, par un billet du comte Bertrand, qu'il l'agréait comme son chirurgien avec appointements de neuf

mille francs par an, un Chinois pour le servir, place à table avec les deux aumôniers et le logement qu'avait occupé le docteur O'Meara.

L'Empereur eût mieux fait de ne point le recevoir, car, comme praticien, Antommarchi ne pouvait lui être d'aucun secours et, comme homme, il excita chaque jour par sa mauvaise éducation, son inexactitude, sa forfanterie, des colères ou tout au moins des mauvaises humeurs légitimes.

Antommarchi ne croyait point à la maladie qu'il tenait pour un simple jeu politique. N'avait-il pas dit au gouverneur que l'Empereur ne souffrait que du manque d'exercice? Alors même que la maladie, dans les derniers mois de 1820, eut pris un caractère qui ne pouvait laisser de doute à un praticien quelque peu compétent, il s'obstina dans son ignorance et encouragea à des idées de départ la comtesse Bertrand, « l'entretenant dans la pensée que le Grand maréchal pouvait la conduire en Europe et revenir à Sainte-Hélène où il retrouverait l'Empereur ». Convaincu que l'Empereur jouait une comédie, il n'était jamais à Longwood lorsqu'on avait besoin de lui. Peu après son arrivée, « il avait fait une assez grave maladie dont il s'était rétabli assez promptement. L'Empereur l'avait engagé à faire quelques courses à cheval dans l'île pour se distraire et des courses à pied en allant au camp visiter les malades et y connaître les affections qui s'y développaient. » Ses prétendues études lui servirent de prétexte pour être constamment à Jamestown où sa conduite faisait scandale. Il ne tenait compte d'aucun règlement, se plaignait parce qu'il était accompagné, parce qu'on l'avait arrêté sur une route à la nuit tombée; il récriminait sur tout et à propos de tout; sa vanité, exaltée au point d'être délirante, le rendait la risée de tous les Anglais. Il avait invité à dîner les médecins qui se trouvaient dans l'île et, comme ils refusèrent, il se plaignit au gouverneur. Ses fautes de tact et d'éducation égalaient ses fautes professionnelles : il se présentait en toilette du matin, en pantalon et bottes, pour la visite chez l'Empereur. Devant l'Empereur il disait : « Bertrand et Montholon » sans titre ni grade. Sa tenue était négligée, sa conversation aurait voulu sembler familière et, s'il convient de ne point ajouter foi à la véridicité de ses prétendus mémoires, au moins doit-on admettre que le ton qu'il s'y fait

donner pour parler à l'Empereur et lui répondre, eût été celui qu'il aurait voulu prendre et l'on peut juger si Napoléon l'eût toléré.

L'on peut croire — et ceci à son actif — qu'Antommarchi ne fut point entièrement étranger à l'idée qu'eut l'Empereur, vers la mi-novembre 1819, de cultiver son jardin, d'y terrasser, d'y transplanter des arbres, d'y semer des légumes. Il y avait là un exercice qui lui plaisait et qui convenait à son tempérament. Il s'en trouva bien durant quelque temps et l'on put croire à une rémittence, Antommarchi triompha. Dans une lettre qu'il dit avoir adressée le 18 juillet 1820 au chevalier Colonna, il écrit : « Il y a déjà dix mois que je suis arrivé dans cette île et je puis vous assurer que je n'ai pas passé un jour, une nuit sans prodiguer à mon illustre malade tous les secours que mon zèle et mes connaissances médicales pouvaient me suggérer. Je l'ai trouvé atteint d'une hépatite chronique du caractère le plus grave; les soins que je lui ai donnés paraissaient couronnés de succès... » Bien entendu il ne croit pas davantage à la maladie, mais il veut bien s'associer à la comédie que l'on joue pourvu qu'on sache que c'est lui qui, par son zèle, ses connaissances et son application, a soulagé, sinon guéri l'Empereur qu'il voit à peine cinq minutes le matin et pas tous les jours!

Au mois de juillet, après cette accalmie qui a pu faire naître des espérances, les douleurs recommencent et vont en s'accroissant. Il y a encore quelques promenades en calèche, quelques sorties à pied, même deux courses à cheval; mais, en novembre, la maladie — quelle qu'elle soit — est entrée dans sa dernière phase, et l'on touche au dénouement. Antommarchi est las d'être dévoué; il s'ennuie, il n'a personne à voir à Longwood; les Français le tiennent à distance et les Anglais l'ignorent. A Jamestown les distractions sont des plus médiocres. Il en a assez et l'on voit croître le dégoût qu'il éprouve.

Deux querelles qu'il s'attire de la part de l'Empereur achèvent de le dégoûter. « L'Empereur ne travaillait plus, écrit Marchand, ses forces diminuaient, l'air même lui faisait du mal. Le docteur jugea nécessaire de placer des vésicatoires aux deux bras. L'Empereur s'y refusa tout d'abord. « Pensez-vous,

lui dit-il, que M. Lowe ne me martyrise pas assez sans que vous vouliez en avoir votre part?... » Il fallut que le comte de Montholon et le Grand maréchal l'entretinssent de l'excellent effet qui pouvait résulter de la proposition du docteur Antommarchi pour qu'il y consentît. Un matin donc, — le 5 octobre selon les *Souvenirs d'Antommarchi*, — il livra ses deux bras. Sa répugnance était visible. Le docteur plaça un vésicatoire à chacun d'eux; ces vésicatoires n'avaient point de forme, c'est-à-dire qu'au lieu d'être ronds ou ovales, ils étaient simplement carrés. L'Empereur en témoigna son étonnement lorsqu'on les lui appliqua, comme aussi de ce que la place n'avait pas été rasée. Resté au lit, il s'en trouva gêné dans la journée; ce qui le mit de mauvaise humeur; il dit au comte de Montholon d'aller faire un tour au camp et à Marchand de lui faire une lecture. Difficilement, il put se servir de ses bras pour dîner; son humeur s'en accrut. Il avait fait demander le docteur à plusieurs reprises; chaque fois, il lui avait été répondu qu'il n'était pas revenu de la ville. Le Grand maréchal vint : l'Empereur se plaignit d'être mal soigné et d'avoir les deux bras entrepris de manière à ne pouvoir les bouger. Le docteur, de retour à Longwood, fut annoncé à l'Empereur et lui demanda comment il se trouvait de l'application de ses vésicatoires. — « Je ne sais pas, lui dit brusquement l'Empereur. Laissez-moi tranquille! Vous me posez des vésicatoires qui n'ont pas de formes; vous ne rasez pas la place avant de les appliquer; on ne le ferait pas pour un malheureux dans un hôpital. Il me semble que vous auriez bien pu me laisser un bras de libre sans me les entreprendre tous les deux. Ce n'est point ainsi qu'on arrange un pauvre homme. » Le docteur voulut répliquer : — « Allons, lui dit-il, vous êtes un ignorant et moi un plus grand encore de m'être laissé faire. » Lorsqu'on leva ces vésicatoires, ils avaient produit de l'effet et ramenèrent l'appétit; après quelques semaines de pansement ils se séchèrent d'eux-mêmes.

Au bout d'un mois, l'effet qu'ils avaient produit avait entièrement disparu. « L'Empereur était en proie à une atonie qui augmentait chaque jour; l'air lui faisait mal; il n'avait aucun appétit : il ne prenait qu'une sorte de jus de viande qui l'échauffait extrêmement. Il recevait le docteur sans lui rien

dire de ce qu'il éprouvait. Ce dernier ne se dissimulait pas pourtant la gravité de l'état de l'Empereur; il en fit part au comte de Montholon et au Grand maréchal, en les assurant que, si l'Empereur persistait, il n'avait pas trois mois à vivre, qu'il fallait au plus tôt poser un cautère. Ces messieurs insistèrent avec tant de persévérance qu'ils déterminèrent Sa Majesté à s'en laisser poser un au bras gauche, — le 18 novembre, selon Antommarchi. Ce cautère sembla répondre d'abord à l'effet qu'en attendait le docteur : au bout de quelques jours, l'appétit revint un peu; les soupirs spasmodiques qui étaient fréquents le devinrent moins. Se sentant un jour mal pansé, il fit appeler le docteur dans l'après-midi ; Saint-Denis vint lui dire qu'il était en ville. « Il pourrait bien, me dit l'Empereur, prévenir quand il y va, sans me laisser seul dans l'état de santé où je suis. » Sa Majesté attendit encore une heure, puis, irrité par le mal qu'il éprouvait, il dit qu'il voulait se panser lui-même. Sur quoi Marchand qui avait assisté tous les jours au pansement et qui en avait observé les détails, y procéda à l'aide de M. de Montholon. L'Empereur fut très content de l'expérience qui venait d'être faite et d'avoir pu se passer du docteur. « A l'avenir, dit-il à Marchand, tu me panseras; je ne veux plus qu'il y touche », et Marchand continua à le panser tous les jours jusqu'aux derniers de son existence où le cautère se sécha tout à fait.

Ces manquements professionnels ayant attiré des reproches à Antommarchi, il vint, à la fin de janvier 1821, trouver Sir Thomas Read, le sous-gouverneur, et lui annonça son désir de retourner en Europe. Avait-il préalablement demandé l'agrément de l'Empereur? C'est très douteux, car, lorsque Hudson Lowe vint trouver Montholon et lui annonça qu'Antommarchi avait formulé sa demande par écrit, l'Empereur dicta une note où, parlant de lui-même à la troisième personne, il disait : « Le sieur Antommarchi, son chirurgien, est insuffisant pour le secourir dans son état actuel de maladie. Il désire un médecin de son ancienne Maison de santé de Paris ou de ceux qui ont servi à l'armée comme médecins en chef de corps d'armée et âgé de plus de quarante-cinq ans. Les sieurs Desgenettes, Percy, Larrey spécialement, pourraient désigner celui de ces médecins qu'ils jugeraient digne d'obtenir

la confiance du malade. » Plus loin il disait : « Le parti qu'a pris Lord Bathurst de s'adresser au cardinal Fesch à Rome et qui paraissait sage, s'est trouvé en défaut par l'effet de la surveillance exercée sur tous les membres de sa famille et de l'impossibilité où ils sont de correspondre avec la France. Tout ce qu'il est nécessaire de faire ne peut l'être que par l'intermédiaire des Gouvernements anglais et français. »

Le lendemain matin, Antommarchi écrivit au comte de Montholon pour demander son congé. L'Empereur le lui accorda ; il exprima le désir qu'il s'embarquât sur le même navire qu'un des prêtres envoyés par Fesch, que sa santé forçait à retourner en Europe ; et Montholon termina ainsi la lettre de congé qu'il remit au chirurgien : « Depuis quinze mois que vous êtes dans ce pays, vous n'avez donné à Sa Majesté aucune confiance dans votre caractère moral ; vous ne pouvez lui être d'aucune utilité dans sa maladie et votre séjour ici quelques mois de plus serait sans objet. »

Par Montholon, l'Empereur avait plus amplement fait traiter la question des remplaçants d'Antommarchi et de celui des prêtres qui restait : il désirait particulièrement que sa famille n'intervînt en aucune façon dans les nouveaux choix. Il abandonnait donc complètement cette désignation au roi de France et à ses ministres ; personne, à son avis, ne pouvait mieux choisir que le gouvernement français, le ministère étant composé de personnes qui l'avaient presque toutes servi dans les mêmes fonctions et qui connaissaient parfaitement son caractère et ses habitudes.

Cette demande, transmise par Lowe, devait suivre la voie hiérarchique et il fallait bien six mois avant que, de Lowe à Bathurst, de celui-ci à son collègue des Affaires Étrangères, du marquis de Londonderry au ministre des Affaires Étrangères de France, le baron Pasquier, la demande ait abouti ; dix pour le moins avant que le médecin désigné abordât à Sainte-Hélène. D'ici là, quelque peu de confiance qu'on eût à Antommarchi, il faisait figure de médecin. Lui-même sentit combien sa conduite était odieuse, demanda pardon, obtint de rester et de reprendre son service (6 février).

Le 17 mars, le jour même où l'abbé Buonavita s'embarquait pour l'Europe, l'Empereur subit une suite de crises qui annon-

çaient le dénouement. Au moment où l'accès était le plus fort, il envoya chercher le docteur, qui n'était pas encore revenu de la ville où il était allé conduire l'abbé Buonavita. Le 19, l'Empereur est repris par la fièvre; on cherche le docteur. « Le hasard veut encore cette fois qu'il ne soit pas chez lui. » Le 21, le docteur veut donner de l'émétique; le Grand maréchal et M. de Montholon insistent, et le 22 l'Empereur consent. Il consent encore le 23, « mais son estomac se trouve tellement convulsionné qu'il ne veut plus en prendre ». Il ordonne à Marchand de ne lui donner à boire que d'une petite bouteille où il a fait mettre de l'eau et du réglisse anisé. Le 24, il montre sa petite bouteille à Montholon, en présence d'Antommarchi, lequel sourit aux paroles de l'Empereur, mais déclare que l'estomac a besoin d'émétique et qu'il doit le conseiller à Sa Majesté. « Vous pouvez aller vous promener, lui dit l'Empereur, et vous l'administrer à vous-même. » Mais Antommarchi tient si fort à son remède que, le 26, après avoir témoigné à Marchand son inquiétude et lui avoir dit que, de jour en jour, la maladie faisait de grands progrès par les refus qu'opposait l'Empereur aux secours qu'il pouvait lui offrir, il lui déclare « qu'il ne voit plus qu'un moyen, celui d'émétiser la boisson qu'il a adoptée et celles qui pourront lui être présentées, sans le lui faire connaître. « Cette proposition, écrit Marchand, m'était faite à haute voix, dans la chambre de l'Empereur qui dormait en ce moment. Je lui répondis de la même manière que je me refusais à toutes boissons émétisées chez l'Empereur, que j'avais ses ordres à cet égard et que l'Empereur trouverait très mauvais qu'on eût agi ainsi. Au surplus, lui dis-je, consultez le général Montholon et le Grand maréchal, mais, pour moi, je me refuse à toute participation. »

Or, le 27, lorsque le Grand maréchal auquel Antommarchi avait parlé de son projet, comme s'il l'avait réalisé, vint, comme à son ordinaire, chez l'Empereur, il le trouva « devant un guéridon chargé de plusieurs carafes remplies de boissons rafraîchissantes, mais qu'il n'avait pas touchées de la journée. En apercevant le comte Bertrand, il lui dit : « Eh bien! monsieur le Grand maréchal, comment vous portez-vous? — Parfaitement bien, sire, je voudrais qu'il en fût de même de Votre Majesté. Comment se trouve-t-elle de ses boissons émétisées,

en éprouve-t-elle du bien? » L'Empereur, continue Marchand, qui ne savait rien de la proposition qui m'avait été faite et qui avait ce qu'il appelait de la pâleur dans le ventre, m'appela aussitôt. J'étais dans la pièce voisine. Une colère subite s'était peinte sur son visage et contrastait avec le calme que j'apportais devant lui. » Ce fut une terrible scène qu'il fit au pauvre Marchand lequel se justifia de son mieux, raconta ce qui s'était passé entre le docteur et lui et affirma que nulle des boissons n'avait été émétisée. « Faites appeler Antommarchi, dit l'Empereur... Heureusement, reprend Marchand, il n'était pas chez lui. J'avais reçu le premier coup de boutade, dans la soirée, il reçut son galop. Il voulut s'excuser en disant à l'Empereur que se refuser plus longtemps aux secours qu'il offrait, c'était mettre ses jours en danger. « Eh bien, monsieur, vous dois-je des comptes? Croyez-vous que la mort ne soit pas pour moi un bienfait du ciel; je ne la crains pas; je ne ferai rien pour en hâter le moment, mais je ne tirerais pas la paille pour vivre. » Il le congédia sèchement et fut deux jours sans le voir. Il avait fait jeter par la fenêtre toutes les boissons qui étaient sur la table et avait dit avec humeur à Marchand : « J'espère bien qu'on ne s'est pas permis de rien ajouter à mon réglisse. » Cette eau de réglisse était pour lui la panacée. « La meilleure médecine, la voici, » dira-t-il tout à l'heure en montrant sa petite bouteille.

Cependant, comme il ne sortait point, ne se montrait point à l'officier d'ordonnance, le gouverneur allait exiger que chaque jour on pénétrât dans sa chambre; Bertrand et Montholon gagnèrent du temps, travaillèrent l'Empereur pour qu'il permît qu'un médecin anglais fût adjoint à Antommarchi et suppléât à son insuffisance. Le 1er avril, l'Empereur consentit à recevoir le docteur Arnott, chirurgien du 20e régiment. « Votre médecin anglais, dit-il à Bertrand, ira rendre compte à ce bourreau de l'état où je me trouve; c'est vraiment lui faire trop de plaisir que de lui faire connaître mon agonie. Ensuite, que ne me fera-t-il pas dire si je consens à le voir? Enfin, c'est plus pour la satisfaction des personnes qui m'entourent que pour la mienne propre qui n'attend rien de ses lumières. » Il ordonna qu'on rendît compte de sa maladie à Arnott lequel, naturellement, demanda à le

voir. Arnott fut donc introduit à neuf heures du soir, dans la chambre à coucher à peine éclairée par le flambeau couvert dans la pièce voisine. Il tâta le pouls, palpa le ventre, dit qu'il allait prendre une plus ample connaissance de la maladie avec le docteur Antommarchi et demanda la permission de revenir le lendemain matin à neuf heures.

Il revint en effet le 9 avril, à neuf heures, accompagné du comte Bertrand. L'Empereur avait permis que le docteur Antommarchi fût introduit. Il « reçut gracieusement le docteur Arnott et lui dit que c'était sur l'estime dont il jouissait dans son régiment qu'il avait consenti à le voir et sur sa promesse de ne point rendre compte au gouverneur de son état. Puis, il causa, signala le cancer au pylore dont était mort son père. Arnott parla d'une inflammation de l'estomac, attribua les douleurs dans les intestins à l'air qui s'y était introduit, prescrivit des cataplasmes et des potions d'heure en heure. Arnott n'avait point déplu à l'Empereur; il lui avait trouvé « l'air d'un brave homme ». En le congédiant il lui dit : « Docteur... désormais je vous attends à quatre heures avec le Grand maréchal; cette heure deviendra celle de mon dîner, dit-il au Grand maréchal. » Ces visites, ajoute Marchand, devinrent dans la suite une distraction et firent diversion à ses souffrances. Il gardait ses deux médecins une demi-heure ou trois quarts d'heure, les congédiait et retenait le Grand maréchal jusqu'à six ou sept heures [1]. »

A la date du 6 avril, ni Arnott, ni Antommarchi n'avaient la moindre notion de la maladie. L'ignorance des deux méde-

1. Le docteur Arnott a-t-il tenu à l'Empereur sa « promesse de ne point rendre compte au gouverneur de son état » au point de faire à Hudson Lowe ou à son représentant de faux rapports, on serait tenté de le penser. Marchand écrit que, le 3 avril, « le docteur Arnott, en sortant de chez Sa Majesté, examina les vomissements à matières noirâtres qui, par leur nature, lui firent dire qu'il y avait ulcération dans l'estomac. Il en prévint le Grand maréchal et le comte de Montholon ». Or, à la date du 6, après une conversation avec le docteur Arnott, Sir Thomas Read écrit : « Il (Arnott) semble être d'opinion que la maladie du général (l'Empereur) n'est pas sérieuse, est plutôt morale que physique, aussi a-t-il cru pouvoir assurer le comte Bertrand de l'absence de tout danger. Il a conseillé au général de se lever et de se raser. » Et c'est seulement à la date du 27 avril qu'il note les vomissements à matières noirâtres. Qui se trompe? Marchand ou Arnott? Quel intérêt aurait Marchand? Il donne des dates, mais Arnott aussi, et les rapports d'Arnott sont à date certaine.

cins était égale; mais Arnott faisait régulièrement, militairement, ses visites et, s'il ne découvrait pas les causes, au moins s'efforce-t-il de constater les effets. A la vérité, il a une étrange façon de procéder, car il prend pour acquis tout ce que lui raconte Antommarchi, et personnellement il semble réduire ses investigations au strict minimum. Croit-il qu'il n'y a point de maladie ou est-il certain que le malade est désespéré? Mais il doit des visites; il paie.

Antommarchi, lui, alors que la maladie empire chaque jour et qu'il ne peut vraiment point l'ignorer, s'absente pour son plaisir; le 8, il monte à cheval, va à Jamestown, ne rentre que pour dîner. Montholon est chargé de lui signifier que l'Empereur ne veut plus le voir. Antommarchi, lui-même, avise le docteur Arnott qu'il refuse de continuer son service; puis, il se rend à Plantation-House pour voir le gouverneur. Ne l'y ayant pas trouvé, il le poursuit à Jamestown. Il lui dit qu'il estime sa présence à Longwood désormais sans objet, qu'il lui tarde de retourner en Europe, d'y reprendre ses études médicales et littéraires et d'y compléter l'ouvrage qu'il était en train de faire paraître lors de son départ. Il revient toutefois à Longwood, où l'Empereur consent à le revoir le 11 à la visite du soir. Arnott qui a noté son absence le 9 et le 10, est précis à ce sujet.

Mais le 17, son attitude donne lieu à de nouvelles observations. « A quatre heures, écrit Marchand, on annonce le Grand maréchal et les médecins. L'Empereur sortit de son lit, et, s'appuyant sur le bras du comte Bertrand, fut jusqu'à son fauteuil. Il prit très peu de choses de ce qu'on lui servit. Il parla du camp au docteur Arnott, demanda si le régiment avait une belle bibliothèque; il passa en revue les généraux qui avaient commandé les armées anglaises et fit l'éloge de Marlborough... Il demanda au docteur Arnott si la bibliothèque du régiment avait les campagnes de ce général; le docteur lui ayant répondu qu'il n'en était pas assuré. « Eh bien! je veux en faire cadeau à votre régiment. » C'était un très bel exemplaire avec planches et relié avec luxe. « Tenez, docteur, lui dit-il en le prenant de mes mains, j'aime les braves de toutes les nations. » Dans ce moment le docteur Antommarchi se mit à rire; l'Empereur lui jeta un regard désappro-

bateur qui lui fit sentir l'inconvenance de son hilarité et reprit : « Mettez-le dans la bibliothèque de votre régiment. Si j'ai consenti à vous voir, docteur, c'est pour la satisfaction des personnes qui m'entourent, et que vous avez l'estime des officiers de votre régiment. »

Le lendemain, lorsque le docteur Antommarchi est annoncé à l'Empereur, « celui-ci lui adresse de vifs reproches sur la légèreté de son caractère et sur son inconvenance de la veille. Le docteur cherche à s'excuser sur le souvenir qu'avait fait naître en lui une chanson avec laquelle il a été bercé. »

Ces sottises et ces manques de tenue déterminent l'Empereur, le 17, à exiger qu'Antommarchi signe un engagement formel de ne rien révéler de ce qu'il verra ou entendra. D'ailleurs, Antommarchi commence à comprendre la gravité de la situation, car lui qui jusque-là était obstinément resté dans son logement et n'avait pris aucune part aux soins qu'on donnait la nuit à l'Empereur, « fit transporter son lit de son logement particulier à l'appartement ». De ce jour jusqu'au dernier il s'acquitta de son devoir sans donner lieu, sauf une fois, à des reproches graves.

L'Empereur ne se faisait aucune illusion sur l'issue prochaine : « Vous ne connaîtrez bien, ma maladie, disait-il à Arnott, que lorsque vous m'aurez ouvert. » Il avait pris toutes ses mesures, réglé les détails de ses obsèques, du retour en Europe de ses serviteurs. Le médecin anglais continuait pourtant à ne point croire à la maladie. « Si la nouvelle arrivait demain, disait-il le 22 avril, qu'un vaisseau de 74 vient le chercher pour le reconduire en France, la santé morale et l'énergie physique lui reviendraient à l'instant. » Plus brièvement le major Harrison disait : « Toute cette histoire de sa maladie est une pure farce » ; Hudson Lowe redoublait de précautions pour que Napoléon ne s'évadât point et Montchenu, commissaire de France et d'Autriche, écrivait à ses deux maîtres, Metternich et Damas : « Comme c'est une vieille finesse qu'il a si longtemps employée quand il voulait se rendre intéressant ou préparait quelque entreprise, nous ne croyons pas à cette maladie. » Ce fut seulement à partir du 27 avril où l'Empereur vomit « une matière fluide noirâtre semblable à du marc de café », qu'Arnott et Antommarchi

admirent l'imminence du danger, mais sans que de tels symptômes, si caractéristiques, les eussent éclairés sur la nature de la maladie.

Jusqu'au dernier soupir de l'Empereur, Antommarchi fit preuve de cette absence de tact et d'éducation qui le rendait insupportable. Le 21, l'Empereur avait fait venir l'abbé Vignali et lui donnait ses ordres pour l'établissement d'une chapelle ardente. Il lui dit : « Je suis né dans la religion catholique ; je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre. » Il allait continuer, lorsque, tournant la tête vers le docteur placé aux pieds du lit, il crut apercevoir des traces d'hilarité sur sa figure. Offensé de ce qu'il appela un manque de cœur, il lui dit : « Vos sottises me fatiguent, monsieur, je puis bien pardonner votre légèreté et votre manque de savoir vivre, mais un manque de cœur, jamais! Retirez-vous! » Et lorsqu'il eut achevé de causer avec Vignali et qu'il l'eut congédié, il fit son éloge à Marchand, et il ajouta : « Quant à cet autre imbécile, il ne mérite vraiment pas que je m'en occupe. Quelqu'un a-t-il été plus mal soigné que moi par lui? » Il refusa donc de le recevoir le 22 et Arnott vint seul. Après sa visite, le Grand maréchal, resté seul avec l'Empereur, lui dit le regret du docteur Antommarchi que l'Empereur eût cru découvrir sur sa physionomie un sentiment aussi coupable que celui qui lui était prêté, qu'il pensait que l'état de santé de l'Empereur n'était pas tel qu'il eût à s'occuper de semblables recommandations. « Que voulez-vous, dit l'Empereur, si ce n'est pas un mauvais cœur, c'est au moins un imbécile. » Sans doute dans la nuit, le comte de Montholon et le Grand maréchal plaidèrent en faveur d'Antommarchi puisqu'il reçut l'ordre de reparaître à la visite du lendemain avec le docteur Arnott.

Mais l'Empereur ne parut lui pardonner que le 26 où, à la visite de quatre heures, après avoir fait tâter son pouls au docteur Arnott, il présenta son bras au docteur Antommarchi, ce qu'il n'avait pas fait depuis plusieurs jours. Le 27 « il fit demander le docteur Antommarchi, et, dit Marchand, fut affectueux pour lui. Il connaissait son repentir et avait eu occasion de le voir dans les visites précédentes sur son visage. Il lui demanda si le docteur Arnott serait content d'une somme de

12 000 francs qu'il lui laissait pour les soins qu'il avait reçus de lui; si lui, Antommarchi serait satisfait d'entrer au service de l'Impératrice, qu'il lui en écrirait pour le lui recommander. Vous serez content de ce que je ferai pour vous, lui dit-il... Un moment après, il lui dit : « Je vous laisserai 100 000 francs et je vous recommanderai à l'Impératrice. Le docteur avant de se retirer témoigna les plus vifs remerciements à l'Empereur. »

C'eût été dans cet état d'esprit qu'il eût dicté, le 29, un huitième codicile dont l'article 2 eût été ainsi conçu : « Je prie Marie-Louise de prendre à son service Antommarchi et de lui payer une pension de 6 000 francs que je lui lègue. »

On a démontré ailleurs[1] que ce codicile dont on connait cinq versions différentes (celle-ci étant la cinquième), ne saurait être pris au sérieux; on ne peut expliquer que par une complaisance singulière qu'on en ait fait un titre en faveur d'Antommarchi. On est obligé de mettre également en doute la parole relative au don de 100 000 francs; Marchand ayant pris une part aux attestations se trouvait obligé sans doute de consigner dans ses souvenirs le fait qu'on avait supposé. Il n'importe : on reste sur ce mot, le seul vrai : « Quant à cet autre imbécile, il ne mérite même pas que je m'en occupe. »

A l'autopsie, Antommarchi fit montre encore d'une ignorance complète et refusa obstinément de se mettre d'accord avec ses collègues anglais. Il est vrai que peut-être à l'ignorance s'ajoutait le parti pris[2].

La politique encore intervenait devant ce cadavre. Pour Antommarchi, il fallait que Napoléon fût mort d'une hépatite chronique, car alors Sainte-Hélène avait tort; O'Meara et Stokoë avaient raison. Pour Arnott et les médecins anglais, il fallait que Napoléon fût mort d'une autre maladie, et plutôt d'une maladie de l'estomac, car alors le gouvernement anglais se trouvait innocenté et le coupable était le tempérament ata-

1. *Autour de Sainte-Hélène*, 1re série.

2. Antommarchi eût été en droit de ne point signer le procès-verbal anglais si, dans ce procès-verbal, les médecins anglais avaient employé, pour désigner l'Empereur, une expression que Napoléon n'eût point admise, mais il ne semble pas en avoir été ainsi, et ce n'est point là la raison qu'il allègue : « Qu'avais-je à faire d'anglais, dit-il, de rédaction anglaise? J'étais médecin de Napoléon; j'avais fait l'autopsie, c'était à moi à la constater. »

vique de Napoléon. En fait, sur l'hépatite, s'était greffé le greffé le cancer; l'Empereur avait succombé au mal héréditaire en même temps qu'au mal climatérique.

Le docteur Arnott qui avait fait preuve de cette robuste ignorance fut payé largement de ses trente-cinq visites : il reçut des exécuteurs testamentaires, selon les instructions données par l'Empereur, une somme de 13 900 francs, soit 500 guinées et une tabatière en or.

« Cette boîte écrit Marchand, était ornée d'un écusson; l'Empereur, en m'ordonnant d'y faire graver une N, en fit une avec la pointe de ses ciseaux. « Sire, lui dis-je, celle-ci, lorsque son origine sera connue est plus précieuse que celle qu'on pourrait y faire graver. » Les descendants du docteur Arnott, qui habitent Cork, en savent tout le prix et ces traits malhabiles, au milieu d'un cartouche de grappes de raisin finement ciselées, leur semblent, à bon droit, le titre de noblesse du grand-oncle.

Antommarchi, dès le 8 mai, avait reçu une gratification de 6 000 francs; il reçut une année de ses appointements, soit 9 000, plus une pareille somme de 9 000 pour retourner en Toscane : mais il ne cessa de réclamer près des exécuteurs testamentaires, de l'impératrice Marie-Louise, plus tard de Madame Mère, une pension annuelle de 6 000 francs et une somme de 100 000 francs : celle-ci que l'Empereur aurait dit qu'on lui donnât, celle-là que l'Empereur lui aurait accordée par un codicile non signé, sur les termes duquel les exécuteurs testamentaires ne parvinrent jamais à se mettre d'accord. A la suite d'intrigues qu'on racontera quelque jour, Antommarchi reçut, sur la réserve héréditaire du fils de l'Empereur, une pension de 3 000 francs à laquelle il n'avait aucun droit et que lui attribuèrent les arbitres désignés par les exécuteurs testamentaires et par les légataires pour le règlement des litiges qui pouvaient s'élever entre eux.

***

Durant que les chirurgiens, Antommarchi et Arnott niaient à l'envi la maladie de Napoléon, douze jours à peine avant

qu'il mourût, le gouvernement de Louis XVIII, saisi par le gouvernement anglais des désirs qu'avait manifestés l'Empereur, s'était activement employé à chercher le médecin qu'on pût envoyer à Sainte-Hélène pour remplacer Antommarchi. Le ministre des Affaires Étrangères avait, conformément à la demande de l'Empereur, chargé le baron Desgenettes, premier médecin des armées, de le choisir et Desgenettes écrivait à ce sujet, le 7 juin 1821, à madame de Montholon, devenue en quelque sorte la chargée d'affaires de l'Empereur à Paris : « Dans la négociation qui a eu lieu, M. l'ambassadeur d'Angleterre m'a conseillé de vous adresser M. Pelletan fils, médecin désigné, et qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre afin qu'il pût recevoir de vous quelques renseignements sur Longwood. »

Pierre Pelletan, fils de l'illustre chirurgien de l'Hôtel-Dieu, était alors un homme de trente-neuf ans qui, après avoir passé par l'École polytechnique (2 pluviôse III — 22 fructidor V) était devenu le préparateur de Charles, le physicien, et avait ouvert ensuite un cours de chimie générale. Étudiant en même temps la chirurgie, il fut nommé aide-major en l'an VI et fit la campagne d'Helvétie. En l'an XI, il prit part au concours des hôpitaux, fut nommé premier interne et entra dans le service de son père. Presque tout de suite, il se dégoûta, retourna à ses études de chimie, alla fonder à Rouen une fabrique de soude artificielle. Cela dura peu; il revint à Paris, se fit recevoir docteur, au début de 1813, avec une thèse des plus remarquables : *De l'influence des lois physiques et chimiques sur les phénomènes de la vie*. Il fut nommé en 1814 médecin du Val-de-Grâce, organisa l'ambulance de l'Hôtel Montaign, échappa par miracle au typhus et, pour sa belle conduite, fut décoré de la Légion d'honneur par Louis XVIII qui, en 1816, le nomma son médecin par quartier et le chargea d'organiser le service de Santé dans la Maison royale.

En désignant son propre médecin, le roi avait fait un geste dont on ne saurait discuter la noblesse. En acceptant la mission, Pelletan montrait assez quelle connaissance il avait de son devoir. Il n'était point d'opinions napoléonistes, mais il savait que l'Empereur souffrait et c'était assez.

Au moment où madame de Montholon allait se mettre en

route avec Pelletan et le prêtre qui devait remplacer Buonavita, elle apprit le 6 juillet la mort de l'Empereur.

Un concours de circonstances singulières avait ainsi réduit Napoléon à recevoir les soins d'individus sans études, sans pratique, à peine diplômés et dont le savoir médical ne dépassait point celui d'un officier de santé dans un village de France. Le pire pourtant avait été celui que Fesch avait choisi et que la famille avait envoyé, l'anatomiste au rabais, désigné non pas certes sur le témoignage des maîtres, mais sur le certificat donné par le chevalier Colonna.

Il y a là une ironie des choses, sur quoi l'on pourrait disserter. Et quel parallèle on établirait et comme on pourrait dire des paroles sur les vicissitudes de la fortune et le néant des grandeurs ! — Mais cela se suffit.

FRÉDÉRIC MASSON

PRINCE

LIBÉRÉ DE 2E SECTION

En 1892, je fus envoyé en Nouvelle-Calédonie, comme lieutenant au bataillon d'infanterie de marine détaché dans cette île.

Peu de temps avant mon départ, ma mère reçut, une après-midi, la visite d'une vieille paysanne, qui habitait, aux environs de Beaune, un petit village assez proche du nôtre. Elle voulait me recommander son fils, condamné aux travaux forcés à perpétuité, et transporté, croyait-elle, là-bas.

Ma mère commença par répondre que je ne pourrais sans doute pas être bien utile à ce malheureux fils. Mais elle écouta avec beaucoup de pitié et quelque horreur l'histoire que lui raconta la pauvre femme, histoire dont au reste le souvenir était demeuré assez vivace dans le pays.

Prince avait été condamné en 1879, par la cour d'assises de Dijon pour parricide. Ce paysan d'une trentaine d'années avait tué son père avec une hache, puis lui avait tranché la tête sur le billot servant à couper le bois du foyer. Le soir venu, après une collation faite dans une auberge du chef-lieu de canton, il alla tranquillement se dénoncer lui-même et se livrer à la gendarmerie, vers l'heure où sa mère, rentrant du lavoir en compagnie de deux autres femmes, découvrait le crime.

L'avocat du meurtrier plaida l'idiotie et l'irresponsabilité. Mais il ne put épargner à Prince que la peine capitale. Plusieurs assassinats avaient affolé nos campagnes. Une reconstitution — fort inutile — du parricide avait eu lieu devant des paysans accourus de tous les hameaux circonvoisins. La stupidité de Prince fut proclamée cynisme. Huées et cris de mort :

— Hou! hou! A l'échafaud!

L'instruction fut rapide, et les débats courts. Le verdict que j'ai rapporté satisfit à peu près l'indignation publique.

La vieille n'entreprit pas d'innocenter son fils auprès de ma mère. Elle disait seulement n'avoir jamais vu clair en tout cela, même à l'époque de l'événement. Le père était, avec son fils, brutal et maladroit. Et il buvait. N'avait-il pas commis l'imprudence de faire boire Georges, qu'un peu d'alcool rendait comme fou? Et puis Georges, quoiqu'on n'eût pas voulu en tenir compte, était faible d'esprit.

Mais il ne s'agissait plus du passé. Deux ans plus tôt, le bruit avait couru dans la contrée, et même « des personnes conséquentes » avaient certifié à la vieille que Prince était sorti du bagne. La nouvelle émanait du parquet de Dijon, où le dossier du condamné avait été consulté par ordre de la chancellerie : au 14 juillet, le président Carnot avait signé la chose et Prince était « libéré ».

L'émotion avait été très vive dans toute la région et, semblait-il, aussi la peur. Depuis 1879, à dix lieues à la ronde, les mamans ne menaçaient plus du loup-garou, mais de Prince, les enfants qui n'étaient pas sages. On appelait l'année 1879 « l'année de Prince », et la masure de sa mère « la maison du crime ».

Ç'avait été un murmure général contre la clémence déraisonnable du président Carnot, et un *tolle* contre le régime pénal... Qu'est-ce que cela voulait dire? Prétendait-on abandonner une honnête et paisible population aux représailles d'un forçat?... Si jamais il reparaissait, on l'abattrait à coups de fusil, à coups de fourche!... Une pétition fut adressée au président Carnot, pour lui demander qu'au moins Prince ne fût pas autorisé à revenir en France.

Prince n'avait pas reparu. Sa mère ignorait, d'ailleurs, ce qu'il était advenu de la pétition, de même qu'elle ignorait par

qui ou comment le Président avait été amené à s'intéresser à « son pauvre garçon ». Elle n'osait interroger personne. On ne parlait plus guère de Prince autour d'elle. Mais, après deux ans écoulés, elle tremblait encore souvent à la pensée d'entendre quelque nuit le forçat son fils heurter à sa porte.

Elle ne tremblait pas pour elle-même, mais pour lui.

— Georges ne me ferait pas de mal, — disait-elle à ma mère. — Je ne crois pas... Ou c'est qu'il aurait bien changé... Mais ils le tueront!... Que votre garçon, madame, ait la bonté de l'avertir de ne pas se remontrer par ici... On raconte que c'est chez des sauvages qu'il vit. Mais quand même ces sauvages-là sauraient ce qu'il a fait, ils ne sont peut-être pas aussi mauvais que les gens de chez nous... Votre garçon s'en va là-bas commander des soldats : il pourrait le protéger, si Georges se tenait dans un endroit pas trop loin de lui... Hélas! Georges est-il encore vivant, seulement?

Ma mère promit, en mon nom, que je ferais, comme on dit, de mon mieux.

*
* *

Ma mission fut simple et brève.

Le jour même de mon arrivée à Nouméa, je me rendis aux bureaux de l'Administration pénitentiaire. J'y appris que Prince (Georges-Louis), n° 3025, né à Quarré-les-Pots (Côte-d'Or), le 15 janvier 1850, condamné aux travaux forcés à perpétuité, avait obtenu en 1890 une « remise de peine », — mesure de grâce, mais non grâce entière, comme on le croyait en Bourgogne, — et était passé dans le cadre des « libérés de 2e section ».

— Mais il peut retourner en France?

— Pas du tout!

On m'expliqua très obligeamment le jeu de la législation pénale. La peine de huit ans de travaux forcés et au-dessous est suivie d'une période égale de temps qu'on appelle vulgairement « doublage », pendant laquelle l'ancien condamné est astreint à demeurer dans la colonie en qualité de « libéré » : — en fait, ce « doublage » équivaut le plus souvent à la résidence

perpétuelle. — Au delà de huit ans de peine principale, c'est la résidence à vie, à moins que n'intervienne la « grâce » proprement dite, ou la « réhabilitation », — qu'on appelle couramment, là-bas, le « rétamage ». Je connus ainsi la différence qu'il y a entre les libérés de 2e et de 1re section. Rien d'exceptionnel dans le cas de Prince. Tous les ans, à l'occasion de la fête nationale, le chef de l'État exonère de leur peine ou d'une partie de leur peine des condamnés dont la conduite au bagne a donné toute satisfaction, et dont la liste est dressée par l'Administration pénitentiaire. Prince avait été inscrit sur cette liste, quand son jour était arrivé. Il était devenu « libéré de 2e section ». Il ne pouvait quitter la colonie.

Au reste, mon client semblait jouir d'une certaine notoriété, car le scribe qui me fournissait ces renseignements ajouta, parlant à un de ses collègues :

— Prince... ou « La Babinette »... l'ancien bouvier du Camp Brun, tu sais!...

— Parfaitement! — répondit le collègue.

— Prince est installé à Tomo, mon lieutenant... Il est content, paraît-il. Il vit avec une Canaque... Et ils ont, si je ne me trompe, une petite fille.

Je savais tout ce qu'il m'importait de savoir. Je constatais avec plaisir que Prince n'avait aucun besoin de ma protection. Il était là, il était satisfait de son sort, et il ne pouvait pas bouger : aussitôt j'envoyai en Bourgogne ces détails, également rassurants pour sa vieille maman et pour ses anciens voisins.

*
* *

Le surlendemain matin, je pris à Nouméa la diligence, pour me rendre à Canala, par terre, à travers la brousse. La diligence me mènerait jusqu'à La Foa, où je coucherais : de La Foa je gagnerais Canala, par la forêt de la chaîne centrale, sur un cheval que me fournirait la gendarmerie.

On m'avait prédit une journée assommante... Non banale, au moins! Traversé en diligence, pendant des heures et des heures, un immense Puvis de Chavannes. Silence, blancheur,

chaleur, torpeur. Oh! sous ce soleil, dans ces plaines et parmi ces mamelons aux herbes rares, pâles et exténuées, ces myriades de niaoulis, arbres blafards et poitrinaires, et leur parfum d'antiseptiques!...

La route déserte, muette, morte, dont l'inutile ruban serpente dans ce spleenétique « Bois sacré », est entretenue, de place en place, par des êtres solitaires et mornes, qui brouettent ou cassent des cailloux : ce sont des forçats cantonniers. Dans un paysage de rêve, notre guimbarde glisse sur un bac à travers une rivière : les passeurs, aux visages glabres et bleus, et dont la bouche ne s'ouvre pas, sont des forçats. Qui surveille, en ces solitudes, ces bandits domestiqués? Personne. Ces postes de confiance sont assignés à « des bagnards » de toute sûreté.

J'avais pour compagnons de voyage un gendarme et un surveillant militaire de l'Administration pénitentiaire. — autrement dit, un « garde-chiourme ». — Ce sont, en Nouvelle-Calédonie, gens des plus huppés. Le gendarme rejoignait sa brigade à Païta, et le surveillant militaire son poste au Camp Brun, à quelques kilomètres en deçà de La Foa.

La conversation de ces braves gens, un peu gênés par ma présence, se traîna le plus souvent sur des incidents de leur carrière. Je ne fus, en les écoutant, ni indiscret, ni importun; mais je ne me mêlai pas à leur conversation. Lorsque, parmi leurs propos, quelque détail exotique me faisait dresser l'oreille, je craignais, si je les avais interrogés, qu'ils ne gâtassent la saveur de ces particularités par la prolixité des préliminaires indispensables.

En descendant de la diligence à Païta, le gendarme invita le surveillant militaire à boire un apéritif à l'Hôtel Franco-Belge. Je dus moi-même décliner une invitation.

Pendant que son gendarme distribuait quelques poignées de main à la porte du bureau de poste, le garde-chiourme m'initia à une certaine délicatesse des mœurs calédoniennes qu'il sied de révéler aux nouveaux venus. Païta possédait deux auberges, dont l'aspect méritait au premier regard même considération. L'une, dénommée Hôtel des Voyageurs, était tenue par un ci-devant bagnard, dès lors réhabilité ou « rétamé ».

— Sa boîte — me dit mon guide — est fréquentée exclu-

sivement par des libérés. Les gens libres vont à l'Hôtel Franco-Belge.

L'Hôtel Franco-Belge — je m'informai — était au nom d'une femme libre. Il est vrai qu'elle venait de se marier à un sous-officier condamné à la déportation perpétuelle pour trahison.

Mes compagnons se rendirent donc à l'Hôtel Franco-Belge, et je demeurai dans ma patache, à respirer le parfum des niaoulis, et à méditer sur les nuances des convenances néo-calédoniennes.

*
* *

Aussitôt que le garde-chiourme eut repris sa place dans la diligence, nous repartîmes.

Il avait chaud, parce qu'il avait dû se presser, notre cocher le hélant avec quelque impatience. C'était un robuste gaillard, mais un peu alourdi par l'obésité. Lorsqu'il eut allumé un cigare, il crut devoir malgré l'ardeur du soleil, alléger du poids du casque colonial sa tête cramoisie. Son crâne, entre les cheveux courts et drus, portait une très apparente balafre. Voyant que j'avais l'œil sur ce point, il y passa la paume de sa main droite, comme pour s'éponger, et jugea l'occasion propice à prendre langue avec moi.

— Un de Ménilmontant, mon lieutenant, qui m'a fait ma raie. Elle ne se défera pas, non!... Le bougre est aveugle aujourd'hui; mais, dans ce temps-là, il n'était que borgne.

Je compris que le bonhomme avait une démangeaison de causer. J'allais, sur l'interminable route, rester en proie à l'obsession des niaoulis. Pourquoi essayer d'échapper à des histoires, vraisemblablement instructives, que la chaleur des apéritifs de Païta le mettait en humeur de me conter?

— Un forçat, ce coiffeur de Ménilmontant? — ripostai-je, faisant honneur à sa plaisanterie.

— Et de première marque, mon lieutenant! — répliqua-t-il avec jovialité.

La conversation était engagée. Mais ce ne fut pas l'histoire de l'apache parisien qu'il me narra tout d'abord : ce fut celle du parricide bourguignon.

En effet, soucieux de se présenter à moi dans les règles, il me dit :

— Je suis Corse, moi, mon lieutenant, comme les deux tiers de mes collègues. Je me nomme Filippi... Tout à l'heure je suis allé boire un verre avec les gendarmes de Païta, parce que ma femme est fille du maréchal des logis commandant la brigade à La Foa. Mon beau-père, ma belle-mère et ma femme sont Bourguignons, eux, de la Côte-d'Or, du pays de notre Président, pardi!

Je pensai à Prince. Je déclarai que j'étais, moi aussi, Bourguignon, et je m'enquis si mon interlocuteur connaissait ce forçat.

— La Babinette? — s'écria-t-il. — Pour sûr! Et je vous le ferai voir aujourd'hui même, si vous en êtes curieux.

A vrai dire, je n'en étais encore, à ce moment-là, que médiocrement curieux, et je tenais ma mission pour achevée. Je me bornai à expliquer, tout simplement, que j'avais été prié de m'intéresser à ce pauvre diable par des personnes charitables, et que j'avais reçu à Nouméa des assurances pleinement satisfaisantes.

— Il y a donc en Bourgogne des personnes charitables? — reprit un peu railleusement mon compagnon de route. — A la bonne heure!... Mais, en moyenne, la! la! féroces, les Bourguignons!... Par le même courrier qui nous a apporté ici la remise de peine accordée à Prince, ma femme a reçu une lettre de parents à elle : c'était à mourir de rire!...

Je le laissai me raconter le crime et la condamnation de celui qu'il appelait « La Babinette », puis la fureur et la terreur des compatriotes, à la nouvelle que la cage du monstre était ouverte. Sur tout cela je n'entendis rien de bien neuf.

Mais le narrateur avait de la naïveté et de la verve, et mon attention l'encourageait : il continua.

***

— Ah! oui, avec leurs fourches, leurs faux, leurs fusils!.. De rudes lapins!... Pour que la conscience publique, comme on dit, hurle autour d'un brigand, il faut que le brigand soit

solidement menotté, entre deux gendarmes. Alors, oui... Ha! ha! c'est moi qui vous le dis, mon lieutenant, tous ces lascars-là auraient f... le camp à toutes jambes, s'ils avaient vu apparaître à l'entrée de la grande rue de leur village la silhouette du gaillard que nous avons relâché au Camp Brun... Je vais vous le montrer à Tomo, en passant... Six pieds de haut, velu, fort comme un bœuf. Des mains! il n'y en avait, dans tout le bagne, que deux ou trois paires de ce genre-là!... Des yeux!... De lui parler, j'ai vu des personnes qui en étaient malades : positivement, à des messieurs de passage, et qui n'étaient pas prévenus, ça donnait le vertige, de causer seulement deux minutes avec lui...

» Les Calédoniens, eux, au moins, à propos de ce Camp Brun, — d'où votre Prince est sorti, comme vous vous en rendrez compte, en parfait état de conservation, — les Calédoniens chantent une autre antienne... Oh! pas devant nous, naturellement : leurs boutiquiers, hôteliers et trafiquants de toute espèce reçoivent fort civilement notre argent... Mais, si vous les écoutez, c'est pour nous, non pas pour les forçats, que la guillotine devrait être montée en permanence : nous sommes des bourreaux, des tortionnaires. Le Camp Brun a une légende, dont il est immanquable que vous entendiez parler, mon lieutenant. Le sol y est bossué des tombes de nos victimes. Après le déjeuner, en nous levant de table, nous « tirons » le forçat. Les passants, la nuit, sur la route qui longe les barrières, frissonnent des cris de détresse et d'angoisse qui s'élèvent de nos casemates. C'est un enfer! Si seulement les Calédoniens croyaient à Dieu ou à diable, ils se signeraient... Ce qui au reste ne les empêche pas le moins du monde de crier, eux aussi, comme des possédés, si nous laissons filer quelque bête de notre ménagerie. Et alors ils organisent des battues, tout comme on ferait en Bourgogne. Ils ont de bons tireurs qui, à deux cents mètres, vous descendent fort proprement, d'une balle, un forban... ou le plus inoffensif des pauvres bougres et même le plus digne de pitié.

» Chien de métier, que le nôtre! soit dit sans prétention à philosopher. Il y est malaisé de contenter tout le monde... et parfois soi-même!...

» Au Camp Brun en particulier, on est raide, cela est sûr, très raide.

» Il faut que vous sachiez, mon lieutenant, que nous employons là aux travaux de la route n° 1 des incorrigibles, des « double-chaîne ». On veut qu'ils travaillent, d'un travail productif : soit! Ne pas compter pourtant sur leur bonne volonté, n'est-ce pas? Rien que de les tenir en respect, ce n'est pas toujours une petite affaire.

» Vous ne connaissez pas le commandant Pommaille?... Non... Il a pris sa retraite, il y a deux mois, et il a quitté la colonie. Il a été l'homme du Camp Brun. Un colosse, au fond pas plus méchant qu'un autre, terrible par nécessité, et jovial par tempérament. Dame! il a maté ses pensionnaires. A leurs pires audaces il répondait flegmatiquement par des blagues qui n'étaient pas dans une musette. A sœur Dorothée, de l'infirmerie, il a souvent donné des haut-le-corps.

» Un seul exemple, mon lieutenant, pour que vous compreniez que le commandant Pommaille, lui du moins, ne péchait point par sensiblerie. Nous avons eu, pendant un moment, au Camp une épidémie de suicides : *ils* aimaient mieux se tuer que de travailler... Après cela, Sainturier, le gars de Ménilmontant qui m'a fait ma raie avec un couteau, imagina de l'inédit!... Sainturier a collectionné quelque chose comme cent cinquante ans de travaux forcés, et même, pour tentative d'assassinat sur un de mes collègues qui l'échappa belle, une condamnation à mort; mais c'était sous le règne de monsieur Grévy, « le père Gratias », et Sainturier n'a pas été raccourci... Nous sommes blasés sur bien des choses. Cependant ce type-là avait des idées dont on sursautait... Il avait perdu un œil par accident. Pour couper aux corvées, ne s'est-il pas avisé, une nuit, de se faire arracher par un camarade l'œil bon qu'il avait encore?... Le matin, au réveil, quand le surveillant Giacomoni a voulu le forcer à se lever, il lui a lui-même collé son œil dans la main.

» Oh! le commandant Pommaille ne s'est pas laissé monter le coup! Dès six heures du matin, dans une des cours de Camp, un manège était installé, avec des pieux et une corde tendue : une piste circulaire où Sainturier est allé tourner en rond, avec un sac de sable sur le dos... Il y a tourné des jours

et des jours, du matin au soir... Pas de danger de se perdre!... Eh bien, le croiriez-vous? Nous avons eu jusqu'à cinq aveugles, à la fois, au manège!... Et puis cette épidémie a cessé.

* * *

» Mais ce n'est pas notre profession de tuer, même des brutes, par plaisir. Et c'eût été grand dommage de causer le moindre mal à La Babinette, — votre Prince, — pour être agréable aux gens de son pays.

» Un type aussi, celui-là! Mais pas un double-chaîne. Oh! non... Au contraire, on a toujours été très content de lui au bagne... Oui, le Prince que je vous ai décrit... Partout où il a été envoyé, on l'a occupé à des besognes de confiance : au Camp Brun, il a été charretier, boulanger, jardinier...

» La Babinette — n'est-ce pas là, mon lieutenant, une maladie que des savants ont étudiée, et qui a un nom? — estropie tous les mots qu'il prononce : il dit « mèmèterres » pour pommes de terre, « gabion » pour manioc, « canailles » pour Canaques, et même « balibans » pour colimaçons ou limaces!... Son sobriquet de « La Babinette » lui vient d'un mot ainsi massacré : — « popinée », ou femme indigène.

» Il tutoie tout le monde. Il disait « mon vieux » aussi bien à madame Pommaille qu'à son mari. Avec cela, une insupportable manie de rabâcher, toutes les deux phrases :

» — Parce que... tu sais... il y a une chose...

» Une chose qui ne vient jamais!... Mais le plus dur travail est encore de distinguer, dans son bafouillage, s'il parle d'autres personnes ou de lui-même. A une minute d'intervalle, il se désigne par *je*, *il*, *ils* : « *Il* a coupé le cou à son père... *Je* vas te dire une chose... *Ils* feront le pain tantôt... »

» Nul d'entre nous, les surveillants, ni d'entre ses camarades n'est en mesure de préciser quand et comment Prince a cessé de parler comme tout le monde : cela lui sera venu lentement et insensiblement. Mon collègue Piétri était de service sur le transport *Magellan*, qui l'a chargé à l'île de Ré, pour l'emmener en Nouvelle-Calédonie. A l'île de Ré, quand on l'a embarqué, Prince était déjà excellemment noté, comme

il l'a toujours été depuis, et il avait déjà aussi cet air stupide. Mais il disait encore régulièrement : « je ». Piétri s'en souvient.

» Bien traité au bagne, ainsi qu'il le méritait, il n'y était pas vraiment malheureux. Pourtant — et malgré sa « perpète », il rêvait innocemment de rentrer en France, depuis qu'un député de la Côte-d'Or était devenu président de la République. Il était convaincu que « monsieur du Garnot » lui accorderait sa grâce. Sans doute il avait entendu en Bourgogne célébrer la bonté et la charité de la future présidente, car il nous priait d'écrire en son nom à « madame du Garnot », — « parce que, tu sais, mon vieux, il y a une chose... » On n'écrivait pas pour Prince à madame Carnot, vous pensez! Ce n'est pas notre affaire.

» Il n'avait pas, d'ailleurs le mal du pays à en mourir. Il prenait assez doucement le temps comme il venait. Combien d'après-midi de dimanche il est resté étendu sur le dos, à se faire tatouer... en bon bagnard! Du haut en bas du bras gauche, *ils* lui ont inscrit en grosses lettres : « La Babinette ou l'Enfant du malheur ». Ils lui rasèrent la poitrine, pour lui dessiner sur le thorax une tête de mort, avec deux tibias croisés, et, au-dessous, cette inscription : « Vengeance! ou la Mort! » Ça lui ressemblait bien, à notre Prince à nous, qui n'aurait pas écrasé une mouche!... Mais il s'en amusait comme d'une farce énorme.

» Au reste, aussi souvent au moins qu'il parlait de la Bourgogne, et quelquefois dans la même conversation, il causait, comme d'une affaire déjà décidée, de son futur mariage avec une popinée. Même, ce fut la fréquence du retour de cette « babinette » dans ses entretiens qui valut à son surnom de « La Babinette » d'en évincer plusieurs autres dont il était affublé.

» Moi, justement, j'étais mieux renseigné que personne sur cette affaire de cœur. Dans la première année de son séjour au Camp Brun, mon lieutenant, Prince fut charretier. Un soir, je revenais du quai de La Foa, surveillant mon convoi de trois chars qui transportaient au Camp vivres et provisions de toute sorte expédiés du chef-lieu, chaque semaine, par mer. Nous rencontrâmes des gens d'une tribu canaque, qui se ren-

daient chez une tribu voisine. Ils suivirent, quelque temps, la route, dans le même sens que nous : nos hommes bavardaient avec les Canaques.

» Pendant plus d'un quart d'heure, Prince, qui marchait à quelques pas devant moi, accabla d'un flot ininterrompu de paroles une popinée, qui portait sur son dos, dans une pièce de cotonnade formant sacoche, un nourrisson de cinq ou six mois couleur de chocolat. La popinée regardait et écoutait Prince; il l'arrêta, un instant, pour faire des risettes au contenu de la sacoche, et il entr'ouvrit avec ses gros doigts une des petites mains chocolat. Le langage de Prince était-il intelligible pour cette Canaque? Je ne saurais vous le dire. Mais Prince, lui, n'en doutait pas, car, à peine arrivé au Camp, il déclara triomphalement au double-chaîne Michel, — un sinistre drôle, ce Michel, mais un Bourguignon, un « pays » :

» — Tu sais, mon vieux... parce qu'il y a une chose... quand monsieur du Garnot aura écrit, *ils* se marieront avec une babinette.

*
* *

» Quelle drôle de paroisse, que ce bas monde, mon lieutenant!... Cet assassin, ce parricide, sœur Dorothée, notre infirmière, n'a pas été trop scandalisée, quand, devant moi, le commandant Pommaille l'a comparé, ma foi! oui, à un saint... d'un livre que la sœur lui avait prêté...

» C'était le matin où arriva au Camp Brun la lettre de monsieur « du Garnot », si longtemps attendue par Prince. La sœur me pansait : j'avais eu le doigt mordu, — j'en conserve la marque, — par un forcené, que je n'avais pu empêcher de manger le nez à un camarade... Je dis bien manger, et non arracher : il l'a gobé comme un œuf frais!...

» Le commandant visitait l'infirmerie, tous les matins, à cette heure-là.

» — Sœur Dorothée, — qu'il dit d'un air rigolo, — savez-vous ce que j'ai trouvé dans votre livre... dans la vie de saint Machin?... (C'est moi, mon lieutenant, qui l'appelle

« Machin » : j'ai oublié le nom...) Dans la vie de saint Machin, que j'ai achevé de lire hier soir... pour m'endormir?...

» — Quelle monstruosité allez-vous dire, mon commandant? — que demanda la sœur.

» Le saint en question était le porcher — sauf votre respect, mon lieutenant! — d'un monastère italien. De la manière que le commandant a expliqué la chose, bien évidemment, saint Machin n'aurait pas été de force à entrer à l'École Polytechnique avec un des premiers numéros. Mais il était si confit en toute espèce de vertus qu'il embaumait la sainteté, et qu'il opérait des miracles. Ses cochons lui parlaient, à ce qu'on rapporte. Il leur donnait à dévorer les diables qui, après avoir tourmenté les moines toute la nuit, se cachaient, le matin venu, dans sa porcherie : les porcs engraissaient, que c'était une bénédiction!

» — Eh bien! — fit le commandant, — La Babinette, c'est votre saint Machin tout craché.

» Visiblement, ça embêtait un peu la sœur... pour le saint : c'est assez naturel!... Elle devint rouge comme une tomate... Tout de même, mon lieutenant, après avoir un brin hésité, lentement, mais très bravement, elle dit... Ah! elle dit... Mais je ne vais pas être capable, moi, de vous répéter cette musique-là : une voix et des mots de bonne sœur, pensez!... Ce fut quelque chose comme ceci :

» Mon Dieu, oui, c'était vrai. Cette espèce de grand taureau triste était plus doux qu'un bœuf de travail. Pauvre Babinette! Il ne voyait pas très clair en lui-même, et cependant il sentait qu'il expiait. Toujours soumis, humble, complaisant. Une voix de femme lui parlant lui amenait des larmes aux yeux. La grâce du bon Dieu a de ces effets... que l'homme ne comprend pas : était-ce elle qui était accordée à Prince et refusée à Sainturier?... mystère!

» Et puis, dans le cas de Prince, ceci encore était singulier, merveilleux. On chargeait ce simple d'esprit des travaux les plus variés : presque aussitôt il possédait, comme sans apprentissage, toutes les finesses du métier. Ainsi qu'il est écrit dans certaines légendes de saints, le travail lui fleurissait dans les mains... A quoi ne l'avait-on pas employé, ici ou là, au bagne?

On le désignait pour être cantonnier : il n'abattait pas seulement cinq fois plus de besogne qu'un terrassier ordinaire ; mais une chaussée que La Babinette établissait, un caniveau qu'il traçait et creusait étaient admirés des spécialistes. S'il était boulanger, il pétrissait un pain qui vous fondait dans la bouche. Il avait été bouvier : du fond du paddock, à son appel, ses bœufs venaient se placer sous le joug. Enfin le commandant l'avait chargé du potager, et lui avait ordonné de faire pousser — dans les mauvaises terres du Camp Brun ! — des petits pois, des laitues, des pastèques, des melons..., quoi encore? Et le miracle, souhaité par la gourmandise du commandant, s'était opéré : on avait, au Camp Brun, mangé des petits pois et des melons!... Et c'est de même, assurément, que le bon Dieu avait autrefois béni, d'une manière visible et tangible, le travail des mains de son humble serviteur... saint Machin...

» Sœur Dorothée n'exagérait pas. J'ai vu Prince à la tâche, vêtu seulement d'un pantalon, sous le soleil de midi. Son dos rouge luisait de sueur. Il ruisselait des cheveux, du front, du nez : il était effrayant... Quand vous arriviez près de lui, il levait le nez, et il vous souriait... du sourire d'un enfant dont le maître d'école examine la page d'écriture. Parole d'honneur! Sa besogne était aussi nette, propre, parée, qu'un lavis de géomètre sur du papier. C'est ça qui était curieux!

» — Eh bien! ma sœur, — que dit le commandant, qui avait ri au moment des petits pois, — il faut dire adieu aux petits pois et aux melons. Monsieur Grévy nous donna La Babinette, monsieur Carnot nous l'enlève : que les noms des présidents de la République soient sanctifiés!

» — Prince a sa grâce?

» — Une remise de peine... Libéré...

» — Il espérait autre chose... qui n'était guère possible... Enfin il sera peut-être content de ce qui lui est donné... Mais qu'est-ce qu'il va devenir?

» Prince, que le commandant avait envoyé chercher, frappa en ce moment à la porte de l'infirmerie. Il avança la tête par l'ouverture, pinçant le bois de la porte entre ses doigts énormes. Puis, sur un signe du commandant, il entra.

» — Ça y est, ma vieille Babinette! — fit le commandant

bien cordialement. — Tu peux lire... Le président y a mis son paraphe. Tu es libéré de deuxième section.

» La Babinette, en tremblant, approcha le bout de son index du papier que le commandant Pommaille lui montrait sur la table de l'infirmerie.

» — *Il* sait pas lire, mon vieux, tu sais! — que répondit La Babinette en regardant, tour à tour, le commandant, la sœur et moi, avec un sourire qui fendait le cœur.

» Il reprit avec un effort :

» — Est-ce qu'il va retourner en France?

» Question oiseuse : libéré de deuxième section, Prince était bien le seul bagnard qui pût demander cela.

» Le commandant eut un signe de tête négatif.

» Prince aurait, sans doute, été consolé de cette déception, s'il avait pu lire la lettre reçue par ma femme de cette Bourgogne où l'on aignisait les faux à son intention... Consolation un peu amère, il est vrai : aussi je ne soufflai mot.

» Sa pauvre triste figure fit une grimace horrible. La bonne sœur, bien qu'il eut le bras très poilu, lui toucha le poignet, du bout des doigts, par une caresse de compassion. Il s'essuya les yeux d'un revers de main.

» Il bégaya, pitoyablement :

» — C'est monsieur du Carnot?...

» — Oui, c'est le président Carnot, le député de ton pays, qui a signé cela : c'est nous, pour te faire plaisir, qui l'y avons invité... C'était ton tour, et c'est la prime réglementaire que tu touches... Un joli cadeau que tu nous dois, mon pauvre Babinette! Tu m'en reparleras!

» Dame! qu'est-ce que vous voulez, mon lieutenant? Prince était absolument digne de la faveur qui lui était accordée. Peut-être n'était-il pas indigne d'une faveur plus grande encore; il en avait été jugé autrement en haut lieu. On ne pouvait pas le priver, même dans son intérêt, d'une récompense à laquelle il avait droit.

» Mais enfin la libération, qu'est-ce que c'était pour lui? Et, même, qu'est-ce que c'est pour beaucoup de loques humaines que le bagne abandonne après quinze ou vingt ans? Ce n'est pas le pavé, puisqu'il n'y a pas de pavé en Nouvelle-Calédonie; mais c'est la grand'route.

» Vous en avez vu aujourd'hui, de ces chemineaux : nous en avons, depuis ce matin, dépassé ou croisé cinq ou six. Ces gens se rencontrent, ils s'abordent, ils se disent : « J'ai été quinze jours ici... J'ai été deux mois là... Je m'en vais dans le Nord... Je m'en vais dans le Sud... » En se quittant, ils remontent d'un coup d'épaule le « barda » qui contient leurs effets. Le livret du libéré qui leur a été remis, et qu'ils montrent de brigade en brigade pour visa, est un permis de vagabondage. Ils ne veulent demeurer nulle part, par besoin maladif de se prouver qu'ils ne sont plus à l'attache, et ils vont n'importe où : ils ne sont chez eux que sur la route. De la crapule à la voirie, voilà, mon lieutenant, la libération...

» Nous avions beaucoup mieux, il est vrai, à offrir à Prince. Les propriétaires calédoniens se disputent, pour leur confier des emplois, tous les sujets du bagne utilisables : on prévoyait que La Babinette ne tarderait pas à être libéré, et il nous était demandé de divers côtés. Le commandant, la sœur et moi-même, nous avions chacun plus d'un poste à lui proposer.

» Mais il ne balança pas. Il secoua résolument la tête à nos offres :

» — *Il* peut pas, — répondit-il, — parce que, tu sais, mon vieux, il y a une chose...

» — Oui, ta babinette... — commença en souriant le commandant.

» Mais le commandant, avec raison, jugea inutile d'insister; Prince, — son compatriote Michel avait fait des risées publiques de sa confidence, — une fois réuni à sa popinée, louerait n'importe où un coin de brousse, et vivrait, là, chez lui, en cultivant son jardin.

» Le paraphe de monsieur Carnot arrivait près de trois ans après que Prince avait causé avec une Canaque sur la route de La Foa; mais, pour Prince, le temps n'existait pas : il aurait pu affirmer, au hasard, si on l'eût pressé, que c'était le mois précédent qu'une popinée et lui s'étaient engagé leur foi... Ou son pays, ou la « babinette », si tant est qu'il ne souhaitât pas les deux bonheurs ensemble!...

» Alors, mon lieutenant, Prince quitta le Camp Brun, le lendemain de sa libération. Il avait dans sa poche son livret de

libéré de deuxième section, et un peu d'argent de sa « masse », qui n'était pas encore liquidée.

» A la porte du Camp, il eut une minute d'hésitation. La popinée lui avait-elle naguère fourni des indications trop sommaires sur la résidence de sa tribu? Ou les souvenirs de Prince avaient-ils perdu leur précision première?... Enfin il choisit la direction de Bouloupari.

***

» Un type, je vous dis, ce Prince, mon lieutenant!... Écoutez... A la passerelle de la Oua Taom, que nous allons rencontrer tantôt, près du relais de la diligence, il s'arrêta à causer avec une bande de Canaques. Ils revenaient du « bord de mer », où ils avaient pêché, et regagnaient leur village de la montagne. Ils étaient assis devant la case de Marius, le palefrenier.

» Prince s'informa s'ils ne possédaient pas dans leur tribu la popinée qui lui avait promis de se marier avec lui. Vraisemblablement, il fut obscur en ses propos. En tout cas, l'histoire qu'il leur raconta et la femme qu'il leur décrivit leur étaient inconnus.

» Prince dut avoir, à ce moment, la contraction nerveuse par laquelle les gros chagrins tordaient sa bouche. Toutefois il se gratta la tête : « Chez ses interlocuteurs, ou dans les tribus de leur voisinage, n'était-il aucune babinette à vendre? Il paierait un bon prix... » Les Canaques alors examinèrent la question avec la plus grande complaisance; mais finalement leur réponse fut négative.

» Prince en fut à ce point décontenancé qu'il exprima l'idée de retourner au Camp Brun, et que même il fit quelques pas sur la route vers le Camp. Puis il changea encore une fois de résolution, brusquement, et reprit vers Bouloupari sa marche désormais sans but.

» A Bouloupari, à la gendarmerie même, tandis qu'on visait son livret, il fut embauché par un propriétaire de mine, qui l'envoya sur une mine de nickel, dans la montagne, au-dessus de Tomo... Il n'est pas resté chez le mineur; mais il n'a plus quitté la région de Tomo...

» J'étais dans les meilleurs termes avec le brigadier de Tomo, Garnot, grand ami de mon beau-père : passant par Tomo, je lui recommandai chaleureusement La Babinette. Garnot est un bon garçon : il s'intéressa à mon protégé. Assez drôlement et fâcheusement, il est vrai, pour commencer! Prince, travailleur exceptionnel, gagnait cinq francs par jour chez son employeur. Le brigadier estima qu'il pouvait prétendre à une paie plus forte. C'était peut-être juste. Mais, en présentant sa demande d'augmentation, Prince traita de voleur son patron... qui, naturellement, le flanqua à la porte... Cinq francs, c'était pourtant joli!

» Son ami le brigadier lui procura une autre place ailleurs : trois francs par jour. Mais les chiffres n'avaient pas pour Prince une signification très précise, ou du moins étaient sans importance aucune.

» La Babinette, au hasard d'une conversation, apprit que son bienfaiteur se nommait Garnot. Aussitôt il s'enquit s'il était parent du président de la République. Le gendarme Turpin — un loustic — lui assura sans sourciller que le brigadier Garnot était le propre cousin du Président.

» — Ah ben! mon vieux, il va te dire..., — bafouilla d'attendrissement le pauvre diable, — parce qu'il y a une chose... Il fera le jardin de monsieur du Garnot.

» La plaisanterie de Turpin n'était peut-être pas très convenable. Pas bien méchante, non plus. La farce a duré, et on n'a jamais détrompé La Babinette.

» Dès lors il n'eut pas de cesse que le cousin du Président consentît à le prendre, en quelque sorte, dans son ombre. Au brigadier de lui ménager dans la brousse, le plus près possible de la gendarmerie, quelque abri petit mais sûr : à ses moments de loisir, il serait à la disposition de « monsieur du Garnot » pour charrier de l'eau, casser du bois, soigner le jardin... Le jardin, surtout!

» — Parce que, tu sais, mon vieux, au Camp Brun, les melons!... A Tomo, il y aura des cantaloups!

» Garnot n'aurait pas dû le laisser croire qu'il était cousin du Président; mais il a été très gentil et très serviable pour La Babinette.

» Il faut vous dire que les gendarmes, étant très puissants dans

la brousse, y sont aussi très respectés. La crainte du gendarme est presque la seule vertu chrétienne que pratiquent les gens de ce pays, grands mécréants. Garnot a casé Prince comme gardien de bétail chez un éleveur qui n'avait rien à refuser à la brigade de Tomo.

» Vous avez remarqué, mon lieutenant, tout le long de la route, ces kilomètres de barrières en niaouli, qui divisent les pâturages calédoniens. Surveiller l'état de ces clôtures en visitant, soit à pied, soit à cheval, le bétail, tenir accessibles aux animaux les « trous d'eau » qui existent, ou, par les temps de sécheresse, en creuser dans le lit de gravier des *creeks*, voilà la besogne. Au protégé de la gendarmerie l'éleveur de Tomo confia la surveillance d'un de ses *runs* — ils ont la manie de fourrer de l'anglais partout! — d'une des sections de sa propriété. Bien que le brigadier Garnot ne soit plus à Tomo depuis plusieurs mois, Prince, lui, n'a plus bougé. Il touche quinze francs de salaire mensuel; il est nourri, et il est logé dans une case en écorce de niaouli, sur le « bord de mer », tout près de la caserne de gendarmerie. L'éleveur n'a pas eu, d'ailleurs, à regretter sa complaisance : Prince s'acquitte consciencieusement de son service... Trop consciencieusement, même, vous le verrez tout à l'heure!...

» La Babinette va tous les matins à sa « tournée de bétail »: il est le maître de son après-midi. Il jardine pour son compte, il a une basse-cour passablement montée; trois ou quatre fois par semaine, il va jardiner pour la gendarmerie, qui le paye vingt sous par séance. Les melons ne poussent plus au Camp Brun, mais poussent maintenant à Tomo.

» La gendarmerie a gâté son jardinier, l'a peu à peu gratifié de menues tolérances. La Babinette a une tendresse de poule pour ses couvées, et il se désolait de ne pas pouvoir détruire les émouchets, buses et aigles de mer qui ravageaient son poulailler : les libérés n'ont pas le droit d'avoir des armes. Garnot encouragea l'éleveur à remettre un fusil à son gardien de bétail, afin qu'il purgeât les pâturages des chiens errants qui affolent les animaux. La Babinette ne tua pas de chiens; mais il pleura de joie, lorsqu'il tua son premier émouchet. De ses tournées, il rapportait, chaque semaine, au brigadier Garnot quatre ou cinq pigeons, colliers blancs ou notous. Un

collier blanc pèse quatre cents grammes, un notou entre six et huit cents... Et la chair est fine.

» Les gendarmes de Tomo, à cette époque-là, n'avaient pas encore de flotte. C'est le brigadier Bouteiller qui a créé celle qu'ils possèdent maintenant. Au reste, Garnot n'aimait pas la mer : c'était un terrien. Prince aussi. Les gendarmes décidèrent pourtant La Babinette à acheter une barque : il pêcha la crevette, qui est très abondante dans la baie... et délicieuse. C'était encore une tolérance, car il n'a pas de « permis de mer ». La brigade eut ainsi de la crevette, un peu de poisson, et une barque pour se promener. Prince amarra son bachot devant la caserne, et la clef de son cadenas a toujours été déposée à la caserne.

» Il pêche, il chasse. Mais, de cœur, il n'est ni pêcheur ni chasseur; il est jardinier. Il soigne le jardin de la gendarmerie avec un peu moins de zèle depuis le départ de Garnot. Le sien, il le soigne avec amour, il n'y a pas d'autre mot, non! Il profite des nuits de lune, pour aller, dans ses semis, faire la chasse aux « balibans ». La lune et les balibans, bah! ce n'est rien. Mais moi, personnellement, j'aimerais mieux entreprendre de cultiver une plate-bande de laitues dans le macadam de la place de la Concorde qu'au bord de la baie de Tomo, dans une mauvaise terre à niaoulis, avec le hâle du vent de mer, sous le soleil de braise qui nous rôtit à cette heure. Contre le vent, contre le soleil, il défend ses semis avec des paillassons de roseau attachés à des piquets. Au cours de ses tournées de bétail, il recueille de l'engrais dans un sac. L'eau, il va la puiser dans une mare, à près de cinq cents mètres. Il apporte à son potager même de la terre... C'est fou!... Dans son petit enclos il n'y a pas, en général, moins d'une trentaine de plates-bandes, grandes comme des mouchoirs de poche, formant un vrai casse-tête chinois ou japonais.

*
* *

» Mais surtout, mon lieutenant, ce qui fait le bonheur de notre homme, c'est qu'il a sa babinette.

» Pas celle de la route de La Foa, bien entendu, mais une

popinée de Tomo. Les Canaques du chef Gouéré se rendent à la pêche, au « bord de mer », à travers les pâturages dont Prince a la garde. Dès la première fois qu'ils y vinrent après son installation, il alla longuement causer avec eux, tandis qu'ils pêchaient au clair de lune; un Canaque finit par comprendre ce qu'il désirait, et l'adressa à une popinée qui fumait des poissons, à l'écart, sur la grève. C'était une veuve, mais apparemment consolable : car, lorsque la bande au matin se reforma, la veuve Nani manquait à l'appel.

» Sur les indications du Canaque qui l'avait signalée à Prince, on la découvrit dans la case du libéré, où, dirigée par celui-ci, elle vaquait déjà aux soins du ménage. Gouéré aussitôt réclama sa sujette. Prince, naïvement, se prévalut de la convention qu'il avait conclue avec la popinée. Nani restait muette dans ce conflit, qu'il ne lui appartenait pas de trancher. Les contestants se transportèrent, d'un commun accord, à la gendarmerie. Nos gendarmes de la brousse ont souvent à régler des différends de cet ordre : ils s'inspirent ordinairement... de Salomon. C'est le système « débrouille », fort en honneur dans la colonie. Il n'est pas exempt d'inconvénients.

» La seule difficulté réelle — Garnot le soupçonna bien vite — provenait de ce que le chef Canaque regardait le libéré comme incapable d'indemniser la tribu du préjudice qu'il lui causait.

» — Combien donnerais-tu à Gouéré de sa popinée? — interrogea-t-il délibérément.

» — *Il* donnera cinq cents francs.

» Il se produisit, paraît-il, dans la tribu entière un mouvement qui témoigna que, très certainement, Prince aurait pu obtenir deux babinettes pour la même somme. Mais il n'en voulait qu'une.

» Prince était en possession de l'argent de sa « masse » : il régla son acquisition, rubis sur l'ongle.

» Nani — dont il fit Eugénie — était bien laide, mon lieutenant. Et, comme tant de femmes canaques, elle était rongée par mille et une maladies de peau. Pourtant il a eu d'elle une petite guenon de fillette, dont la frimousse n'est pas déplaisante.

» Un jour que, dans son potager, je m'extasiais sur tout ce

qu'il proposait à mon admiration, lui, il riait aux anges. Je lui demandai... pour voir... s'il fallait toujours écrire à madame « du Garnot », à seule fin qu'il lui fût permis de retourner en Bourgogne. Il s'appuya des deux mains sur sa bêche, et il me désigna de l'œil la popinée accroupie devant une plate-bande qu'elle sarclait. Dans l'allée très étroite, étendue toute nue sur une natte, une petite moricaude — Marie Prince — agitait au soleil ses petons aux plantes rosées.

» — *Ils* peuvent pas, — me répondit-il enfin, — parce que, tu sais, il y a une chose... Maintenant la babinette, elle soigne les poules, elle fait la soupe, mon vieux...

» Après une courte pause, il ajouta, avec plus d'élan que de bonheur dans l'expression :

» — Tu sais... elle est bonne de garde!

*
* *

» Cependant, sous le brigadier Bouteiller, mon lieutenant, les choses se sont un peu gâtées pour Prince. Même je ne suis pas aujourd'hui sans inquiétude sur son compte...

» Fameux métier, celui de gendarme! Avec tous ses revenants-bons, le poste de Tomo ne vaut pas loin de six mille francs au brigadier. Mais Tomo n'est pas précisément folichon, pour y habiter, et les gendarmes s'embêtent dans leur baraque, à quinze francs l'heure. Alors ils chassent, ils pêchent.

» Le cerf, qui a été introduit dans le Sud de la colonie, gagne chaque année peu à peu vers le Nord. Déjà les environs de Tomo pullulent de cerfs. Le brigadier Bouteiller raffole de la chasse au cerf.

» Les éleveurs n'aiment pas beaucoup ce divertissement de la gendarmerie. D'après eux, les galopades des cavaliers, les coups de feu, les cris des chasseurs, les aboiements des chiens, tout cela trouble fort la tranquillité du bétail. Pendant que la gendarmerie inscrit cinq ou six bêtes au tableau, les clôtures défoncées, les vaches avortées, les génisses embourbées, les veaux mordus seraient la part de l'éleveur dans la fête... Sans vouloir rien exagérer, tout n'est pas à rejeter dans ces récriminations.

» Tant que Garnot commanda la brigade de Tomo, il n'y eut pas de conflit entre la population civile et la population militaire, c'est-à-dire, mon lieutenant, entre les quatre éleveurs de la région et les quatre gendarmes du poste : Garnot recommandait la modération à ses hommes.

» Mais le brigadier Bouteiller a récemment mis le feu aux poudres, en invitant la brigade de Bouloupari, qui manque encore de cerfs, à une partie formidable, qui dura de cinq heures du matin à six heures du soir. Quelle journée! Quinze cerfs au tableau!

» La lutte entre éleveurs et gendarmes est forcément inégale; on peut même dire que les fusils ne sont chargés que dans un camp : pour tracasser quelques civils perdus parmi les niaoulis, la gendarmerie dispose de tout l'arsenal des contraventions de la métropole. Oui, mon lieutenant, un charretier qui circule dans la brousse, au clair de lune, sans lanterne... procès-verbal!...

» Malgré tout, les éleveurs de Tomo déclarèrent la guerre à la brigade. A toutes les barrières, à tous les poteaux, à plusieurs douzaines d'arbres furent attachés des écriteaux : « Chasse gardée... Chasse interdite... Les contrevenants seront rigoureusement poursuivis... Les chiens errants seront abattus. »

» Ah! le beau hourvari! A l'heure qu'il est, de Nouméa jusqu'à Bourail, on ne s'entretient dans toutes les brigades que de la « coalition de Tomo ». Mon beau-père, maréchal des logis à La Foa, où il n'y a pas de cerfs encore, est enragé contre les « coalisés de Tomo », et il imagine sans répit de nouvelles matières à verbaliser contre eux.

» C'est trop violent pour durer. La guerre se terminera par des accommodements. Mais Prince est pris entre deux feux, et, quand je lui ai dit bonjour, tout dernièrement, à Tomo, il avait de graves ennuis.

» Comme tous les employés des stations d'élevage, il a reçu de son patron et sérieusement, cette fois, l'ordre de tuer tous les chiens errants. Est-il esclave résigné de la consigne aveugle? Ou bien est-il lui-même aveugle, réellement, et ne démêle-t-il rien à la situation politique et militaire de Tomo? Les deux suppositions sont également admissibles. Toujours est-il qu'il

a résolument lâché dans les côtes du meilleur chien de la gendarmerie une décharge de gros plomb. La pauvre bête eut la force de se traîner jusqu'au seuil de sa niche pour y mourir.

» Grande agitation à la caserne. Bouteiller ne joue pas avec Prince au cousin du Président. Et puis il a du goût pour la manière forte. Ses hommes, eux, connaissent davantage Prince et auraient volontiers quelques égards pour lui; mais, tout comme leur brigadier, ils sont exaspérés contre « la coalition ».

» Donc un gendarme fut envoyé, dare-dare, dresser à La Babinette un procès-verbal pour détention illicite d'un fusil. L'arme fut confisquée.

» — C'est le premier avertissement, — que dit le gendarme.

» Le premier avertissement!... Parler à demi-mot et par énigmes à Prince!... Que ne lui mettait-on les points sur les i en le pressant de se déclarer *pour* ou *contre* la gendarmerie? Tout au contraire, c'est un piège qu'on lui tendit sur-le-champ, afin de s'assurer s'il était pour ou contre « la coalition ».

» Une fois par semaine, depuis quelques mois, Prince prêtait sa barque à un libéré d'une station d'élevage, employé du chef des « coalisés ». C'était une irrégularité de plus : le libéré en question la reconnaissait en offrant une friture à la brigade. Le jour du chien fusillé se trouva être le jour de pêche du camarade de Prince. On décida de soumettre le loyalisme de La Babinette à une épreuve décisive.

» Donc un des gendarmes éprouva tout à coup la fantaisie d'une petite balade en mer. La brigade possède maintenant plusieurs barques; mais seule celle de Prince était à la convenance du gendarme, ce jour-là, et il réclama sur elle le privilège de la gendarmerie.

» Le camarade de Prince, têtu et irrité, en référa au propriétaire. La Babinette, sans hésitation, maintint son droit de disposer de son bien, et même, sans aucun ménagement, il traita en face les gendarmes de farceurs.

» Le libéré pêcha toute la journée. Mais, le soir, quand il amarra le bateau de Prince à sa racine de palétuvier, un gendarme se porta au-devant de lui sur la grève et l'invita à produire son permis de mer. Il n'en avait pas. Procès-verbal au délinquant, et confiscation de l'instrument du délit.

» Prince ne tenait pas beaucoup à sa barque. Mais, lorsqu'il

en fut dépossédé de cette façon, il se mit à rire au nez des gendarmes... de ce rire que je lui ai vu parfois, et qui, je l'avoue, n'est pas rassurant. Et, très calme, il a grogné :

» — Parce que... il y a une chose... Est-ce qu'il ne va pas leur casser la gueule?...

» Les gendarmes, avec quelque vraisemblance, estimèrent que c'était de lui-même et d'eux qu'il parlait.

» Tout cela, mon lieutenant, il y a trois jours. J'ai prêché aux hommes de Bouteiller la prudence et aussi l'indulgence. Je les ai laissés néanmoins très excités...

» Mais nous voici à Tomo, mon lieutenant. Devant nous, la caserne... Oui, c'est aussi le bureau de poste : c'est la femme de Bouteiller qui est receveuse des postes... Là, vous voyez la case de Prince... Nous allons déposer le courrier, et la diligence changera de chevaux... Dix minutes d'arrêt!...

*
* *

A cet endroit de son récit, qui d'ailleurs était au moins provisoirement épuisé, mon garde-chiourme sauta à bas de la patache et, à vive allure, se dirigea vers les bâtiments de la gendarmerie.

Une assez grande baraque badigeonnée à la chaux, perchée sur pilotis goudronnés, au ras du flot... Nacrées, immobiles et silencieuses, les eaux de la baie, que des îles ferment et transforment en lac. A droite et à gauche, quelques buissons rabougris. Une lagune, aux derniers palétuviers de laquelle est amarrée la flottille de la brigade. Paix profonde, et beaucoup de moustiques... Malgré ces moustiques, aujourd'hui, quand je rêve de déserts propices à la vie contemplative, je n'imagine pas de paix plus profonde que celle des plaines et des grèves de Tomo. La gendarmerie, ordre nullement contemplatif, « s'y embête à quinze francs l'heure ».

Ayant dix minutes à moi, je poussai jusqu'à l'ermitage de mon parricide bourguignon : — je désirais lui dire quelques mots de sa mère et de sa patrie.

L'ermitage était vide et manifestement abandonné. La petite porte à claire-voie de l'enclos était entr'ouverte. Un potager,

qui était un vrai damier de plates-bandes d'une parfaite régularité et entretenues en un état de propreté méticuleuse. Mais, sous le torride soleil, toutes les tendres plantations, négligées depuis quelque vingt-quatre ou quarante-huit heures, étaient flétries, mornes, expirantes. La case était grande ouverte. J'y jetai un coup d'œil : nulle trace de vie.

Qu'est-ce qui était arrivé de funeste, mon Dieu ! à ce pauvre Prince ?

Je retournai à la diligence, et je repris ma place. Mon compagnon de voyage vint bientôt me rejoindre. Il était extrêmement agité ; il s'assit devant moi en silence, attendant, pour parler, que notre cocher eût fouetté ses chevaux.

***

— Rien, mon lieutenant, — commença-t-il aussitôt avec véhémence, — rien, j'en suis sûr, n'eût été plus facile que de ramener Prince à la raison. Il suffisait de lui expliquer les choses. Mais ce Bouteiller est vaniteux comme un paon... Et il se jugeait offensé... par un inconscient !

» Vous ne savez pas ce qu'ils ont inventé, mon lieutenant ? Avant-hier matin, au petit jour, la brigade au complet, équipée comme pour une grave et dangereuse opération de police, a frappé à la case de Prince. Prince, hélé par le brigadier, a ouvert la porte. Il a aperçu les quatre gendarmes caressant machinalement les étuis des revolvers. Sans dire un mot, il s'est effacé, pour laisser entrer ses visiteurs.

» Malgré la force de son escorte, Bouteiller — à ce qu'on vient de me raconter — n'a pas osé crâner ni plastronner, et je crois bien qu'il a été sage. Il a affecté, au contraire, de remplir à regret une mission pénible. Mais le chef canaque Gouéré — l'idée lui a été suggérée, j'en mettrais ma tête au feu ! — revendiquait la popinée Nani, qui lui avait été soustraite. Les règlements sont formels : un Canaque ne peut pas quitter une tribu sans l'assentiment du chef, et sans l'autorisation expresse de l'administration française. Or Garnot n'était pas qualifié pour autoriser le marché qui s'était conclu devant lui.

» — Naturellement, Prince, — a ajouté Bouteiller avec

bienveillance, — tu pourras toujours présenter, s'il y a lieu, tes objections à qui de droit. Mais Eugénie va faire son baluchon et nous suivre, pour être remise à Gouéré.

» Eugénie n'a même pas consulté du regard son maître et époux : quand le gendarme commande, il doit être obéi. Comme elle ne possédait rien en propre, quand elle a eu roulé deux robes de popinée pour les enfermer dans un cabas tressé, elle a signifié que sa malle était achevée.

» Je tiens tous ces détails, mon lieutenant, d'un des hommes de la brigade, qui n'a pas approuvé en tout le successeur du brigadier Garnot.

» Prince restait muet, immobile, les yeux égarés. Seulement, sa respiration était pénible et sifflante, et on entendait ce souffle, parce que Nani, nu-pieds sur la terre battue, remuait sans troubler ce silence.

» La petite Marie Prince, en se mettant à crier, a causé un grand embarras. On l'avait oubliée. Faisait-elle partie du baluchon qu'Eugénie était invitée à emporter avec elle? La gendarmerie elle-même n'osait pas se prononcer. C'est Prince qui a décidé de la question.

» — Tu sais, mon vieux, il n'en veut pas... parce que... il y a une chose... Il s'en va.

» Une minute avant de tuer son père à coups de hache, il dut avoir la figure décomposée comme à ce moment-là. Terrible, mon lieutenant, les épaules ramassées, il s'est dirigé vers la porte. Aucun des quatre gendarmes présents n'a réfléchi que le libéré de deuxième section Prince commettait un nouveau délit, en quittant Tomo sans que son livret eût été signé à la gendarmerie : ils se sont écartés devant le monstre.

» A quatre, ils auraient eu raison de lui, je n'en doute pas. Mais sans le tuer? Je n'en suis pas sûr.

» Prince est parti, et on ne l'a pas vu se retourner. Parvenu à la grand'route, il a filé dans la direction de La Foa. Les gendarmes supposent qu'il est retourné au Camp Brun. C'est aussi mon opinion. Il n'y a plus de place pour lui au Camp Brun; mais qu'est-ce que La Babinette débrouille dans tout cela?...

» Un point, c'est tout, mon lieutenant... De pauvres bricoles calédoniennes, qui ne valent pas la peine d'être contées.

Mais, en patache, n'est-il pas vrai? à moins qu'on ne dorme, on tue le temps comme on peut !

* * *

Le récit de mon garde-chiourme était fini, mais non l'histoire de Prince, — dont je devais connaître le dénouement, le soir même, à la porte du Camp Brun.

A moins d'un kilomètre de Tomo, au portail de la station d'élevage d'Ouinané, un *stockman* — ou homme de bétail — monta dans la diligence. Les mœurs pastorales de la colonie alimentèrent suffisamment jusqu'à Bouloupari une conversation générale. Après Bouloupari, le *stockman* et le surveillant militaire s'endormirent. Nous traversâmes ainsi pendant plusieurs heures le blanc maquis des niaoulis.

Mais le surveillant Filippi n'oubliait pas son libéré... Relais, vers deux heures et demie, à Bouloupari, centre constitué par un bureau de poste, une gendarmerie et deux auberges. Dans une des deux auberges, le gendre du maréchal des logis de La Foa trinqua avec les collègues de son beau-père ; quand ceux-ci le reconduisirent à la diligence, tout le monde causait de La Babinette : le libéré n'avait pas été aperçu à Bouloupari.

Au contraire, au relais de la Oua-Taom, les traces de Prince furent retrouvées : il s'était arrêté chez le libéré Marius, et, effectivement, il regagnait le Camp Brun.

A la Oua-Taom, le *stockman* prit congé de nous, et nous fûmes de nouveau seuls, le garde-chiourme et moi.

Il regretta qu'en cette saison la nuit vînt si tôt. Elle allait nous surprendre tout à l'heure : quand je traverserais les chantiers des double-chaîne, leur corvée serait finie, et je ne parviendrais pas à les distinguer dans l'obscurité, ramenés au Camp par les surveillants et les auxiliaires canaques, ceux-ci armés de la sagaie et du casse-tête.

Sacrée vie, tout de même, cette vie du Camp Brun !... aussi bien pour les uns que pour les autres. En même temps que le commandant Pommaille, un certain nombre de surveillants avaient été changés. Les « double-chaîne », qui voulaient tâter

ces nouveaux venus, ne laissaient à personne une minute de répit, ni de nuit ni de jour. Souvent des agents étaient blessés. Les forçats s'entretuaient aussi, pour un oui ou pour un non. Pas de semaine où on ne relevât deux ou trois cadavres sur des tas de cailloux de la grande tranchée de la route...

Nuit de poix, lorsque nous stoppâmes devant la barrière du Camp Brun. Notre lanterne éclairait faiblement une demi-douzaine de surveillants, accourus jusqu'à la barrière, au passage du courrier.

Mon compagnon de voyage, après m'avoir très correctement salué, s'enfourna dans les ténèbres, où son premier mot fut :

— Vous n'avez pas vu La Babinette?

Plusieurs voix lui répondirent ensemble :

— Si! pardi!... Il a été tué hier, par Michel.

Sans s'émouvoir, notre cocher distribuait méthodiquement des paquets qu'il sortait de son coffre, puis, priant un assistant de l'éclairer avec la lanterne, entreprenait de rafistoler un harnais qui menaçait de se rompre.

Entretien bruyant et tumultueux des gardes-chiourmes. Après quelques instants, je reconnus la voix de Filippi qui prononçait mon nom. Puis :

— Raconte ça au lieutenant... Il est au courant... Le lieutenant est un compatriote de La Babinette.

Filippi et un de ses collègues s'approchèrent tout contre la roue de la voiture, et ce collègue, pressé par mon cocher qui était enfin remonté sur son siège, me jeta hâtivement ce qui suit :

— Puisque vous êtes au courant, mon lieutenant, voici...

» Il n'a jamais pu entrer dans la tête de Prince qu'il a été condamné par la cour d'assises de Dijon. Il était de l'arrondissement de Beaune; c'est à Beaune qu'il avait été écroué : il voulait avoir été condamné par la cour d'asisses de Beaune, qui n'existe pas. C'est des centaines de fois qu'il a disputé là-dessus avec des camarades, pendant des heures et des heures...

» Il est donc arrivé hier matin au Camp. Monsieur le commandant, sur l'intervention de sœur Dorothée, l'a autorisé à y demeurer deux ou trois jours

» Hier après-midi, il m'a demandé où travaillait le double-chaîne Michel, un vieux copain à lui, qui était aussi de la Côte-d'Or. On lui avait remis au magasin une masse à casser les cailloux, et il voulait aller travailler avec Michel. Celui-ci étant sur mon chantier, j'ai emmené Prince avec moi.

» Voilà plusieurs jours que Michel était particulièrement mauvais. Mais il n'avait rien contre Prince. Pouvais-je penser?...

» Au bout de cinq minutes, ils se chamaillaient tous les deux au sujet de la cour d'assises de Beaune et de celle de Dijon.

» Cela durait depuis un quart d'heure environ, quand Prince, pour la dixième fois peut-être, répétait :

» — Écoute, mon vieux, il va te dire, parce que, tu sais, il y a une chose...

» Mon lieutenant, celle-là a été la dernière des choses que La Babinette croyait toujours qu'il allait dire, et qu'il ne disait jamais...

» Prince et Michel étaient tous deux agenouillés devant leur tas de cailloux. Michel se redressa sur un genou, subitement. Je n'eus pas le moindre doute qu'il allait se produire un malheur. Mais, du talus d'où j'observais la scène, je ne pouvais, étant trop loin, sauter sur Michel.

» Le chenapan éleva en l'air sa masse et, de toute sa force, la rabattit... Une seconde... D'un coup de feu, je le f.... lui-même en bas. Mais Prince était étendu, la face sur les cailloux, le crâne défoncé, la cervelle en bouillie.

MARC LE GOUPILS

LA PHILOSOPHIE

DE

M. HENRI BERGSON[1]

Ayant résolu comme nous l'avons exposé le problème de la liberté, M. Bergson se trouvait naturellement amené à se poser et à s'efforcer de résoudre le problème de la relation de l'âme au corps. Que vaudrait en effet le témoignage de la conscience en faveur de la liberté, s'il pouvait être établi que la conscience est purement et simplement fonction du cerveau? Car la liberté ne saurait, semble-t-il, être transportée au cerveau lui-même. Or telle était bien la doctrine dominante parmi les penseurs de la fin du siècle dernier, soit qu'ils vissent dans la concience une sorte de phosphorescence ou, comme ils disaient, un épiphénomène de l'activité cérébrale, soit que, plus fidèles à la tradition classique, ils conçussent l'activité cérébrale et la vie consciente comme se développant sur deux lignes rigoureusement parallèles. Nous n'essaierons pas de donner ici une idée même lointaine du double travail de recherche scientifique et d'analyse métaphysique par lequel M. Bergson est arrivé à ruiner de fond en comble ces deux

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

conceptions et à édifier sur leurs ruines une conception entièrement nouvelle. De cette conception bornons-nous à esquisser les grandes lignes.

La solidarité de la conscience et de l'organisme est un fait; mais comment faut-il entendre ce fait? Les théories épiphénoméniste et paralléliste peuvent être, dans certains cas, pour le savant, une manière commode de s'exprimer, mais elles ne sont pas autre chose. En réalité, un être vivant est un centre d'action. Il représente une certaine somme de contingence s'introduisant dans le monde, c'est-à-dire une certaine quantité d'action possible, — quantité variable avec les individus et surtout avec les espèces. Le système nerveux d'un animal dessine les lignes flexibles sur lesquelles son action courra; ses centres nerveux indiquent, par leur développement et leur configuration, le choix plus ou moins étendu qu'il aura entre des actions plus ou moins nombreuses et compliquées. Le corps, le cerveau est donc un instrument d'action et d'action seulement: à aucun degré, en aucun sens, sous aucun aspect, il ne sert à préparer, encore moins à expliquer un état de conscience.

Mais, d'autre part, il est certain que l'éveil ou le réveil de la conscience, chez un être vivant, est d'autant plus complet qu'une plus grande latitude de choix lui est laissée et qu'une somme plus considérable d'action lui est départie : conscient est synonyme d'agissant; par suite, le développement de la conscience paraîtra se régler sur celui des centres nerveux; et comme d'ailleurs tout état de conscience est, par un certain côté, une question posée à l'activité motrice et même un commencement de réponse, il n'y a pas de fait psychologique qui n'implique l'entrée en jeu des mécanismes cérébraux. Tout paraîtra donc se passer comme si la conscience jaillissait du cerveau et comme si le détail de l'activité consciente se modelait sur celui de l'activité cérébrale. En réalité, la conscience ne jaillit pas du cerveau : cerveau et conscience se correspondent parce qu'ils mesurent également, l'un par la complexité de sa structure et l'autre par l'intensité de son réveil, la quantité de *choix* dont l'être vivant dispose. Mais cette correspondance n'a rien d'une équivalence ni d'un « parallélisme ». Précisément parce qu'un état cérébral exprime simplement ce qu'il y a d'ac-

tion naissante dans l'état psychologique correspondant, l'état psychologique déborde infiniment l'état cérébral. M. Bergson abonde en comparaisons ingénieuses et frappantes pour signifier cette solidarité *sui generis* de la conscience et de l'organisme. Parce qu'un certain écrou, dit-il, est nécessaire à une certaine machine, parce que la machine fonctionne quand on laisse l'écrou et s'arrête quand on l'enlève, on ne prétendra pas que l'écrou soit l'équivalent de la machine. Or la relation de la conscience au cerveau paraît bien être celle de l'écrou à la machine. La conscience d'un être vivant, dit-il encore, est solidaire de son cerveau dans le sens où un couteau pointu est solidaire de sa pointe : le cerveau est la pointe acérée par où la conscience pénètre dans le tissu compact des événements, mais il n'est pas plus coextensif à la conscience que la pointe ne l'est au couteau. Bref, l'interdépendance parfaitement réelle de la conscience et du cerveau sauvegarde la liberté, et, bien plus, lui permet de se réaliser. Loin donc que la nécessité qui gouverne l'univers matériel entraîne le déterminisme de l'action humaine, nous comprenons comment notre liberté prend sur la nécessité son point d'appui et s'organise intimement avec elle. « L'esprit emprunte à la matière les perceptions d'où il tire sa nourriture, et les lui rend sous forme de mouvement, où il a imprimé sa liberté[1]. »

*
* *

Mais cette solution, si satisfaisante qu'elle apparaisse au premier abord, ne saurait être considérée encore que comme provisoire. Le déterminisme en effet, délogé du terrain psychologique, reprend vigoureusement l'offensive sur le biologique, et renouvelant, — mais cette fois avec plus de vraisemblance, car s'il n'y a pas de psychologie scientifique, il y a en un certain sens une biologie scientifique, — l'argumentation qu'il dirigeait contre la liberté humaine, il soutient que la spontanéité et l'imprévisibilité que nous attribuions à l'activité de l'être vivant ne tiennent qu'à notre ignorance, et que les phénomènes

1. *Matière et Mémoire* p. 279.

vitaux se réduisent à des processus physico-chimiques, c'est-à-dire au fond mécaniques, si bien qu'une intelligence surhumaine pourrait calculer en fonction du présent l'avenir et le passé du monde organique comme de l'inorganique. Laplace formulait déjà cette hypothèse avec une parfaite précision : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. » Et Huxley exprimait sous une forme plus concrète la même idée : « Si la proposition fondamentale de l'évolution est vraie, à savoir que le monde entier, animé et inanimé, est le résultat de l'interaction mutuelle, selon des lois définies, des forces possédées par les molécules dont la nébulosité primitive de l'univers était composée, alors il n'est pas moins certain que le monde actuel reposait potentiellement dans la vapeur cosmique, et qu'une intelligence suffisante aurait pu, connaissant les propriétés des molécules de cette vapeur, prédire par exemple l'état de la faune de la Grande-Bretagne en 1868, avec autant de certitude que lorsqu'on dit ce qui arrivera à la vapeur de la respiration pendant une froide journée d'hiver. »

Que l'on ne se méprenne pas sur la portée de cette affirmation : elle exclut rigoureusement toute liberté même psychologique, car elle implique que le moindre de nos actes a sa place marquée de toute éternité dans le tissu sans fissure des phénomènes. La liberté psychologique, sous peine d'être comme si elle n'était pas, doit avoir ses racines dans notre physiologie. De là l'importance capitale, si souvent méconnue, du problème de la vie en général; il marque, pourrait-on dire, la ligne de partage des esprits. Si en effet, assimilant *a priori* l'organique à l'inorganique, on opte pour le mécanisme, le mécanisme de proche en proche envahit tout : on ne fait pas au mécanisme sa part; que si au contraire, séparant nettement dès le principe l'organique de l'inorganique, on voit dans l'organisation un premier pas vers la liberté, on s'expose sans

doute aux difficultés réelles, quoique peut-être point insurmontables, d'un dualisme au moins provisoire, mais on se donne le moyen de comprendre et de fonder en raison la liberté et la dignité humaines. En faveur de la première hypothèse milite l'impérieux besoin d'unité inhérent à notre intelligence; la seconde a pour elle le témoignage du sens commun et celui de la conscience. Entre ces exigences sans commune mesure la science seule peut servir d'arbitre. Ce que nous avons donc à nous demander maintenant, c'est si la science, mais la science impartialement consultée, sans préoccupation métaphysique d'aucune sorte, nous incline à considérer la vie comme étant en son essence de l'ordre de la matière ou de l'ordre de l'esprit.

Nous y avons insisté déjà : toute notre croyance aux objets matériels repose sur l'idée que le temps ne mord pas sur eux. Un objet matériel ou bien ne change pas, ou bien, s'il change sous l'influence d'une force extérieure, nous nous représentons ce changement comme un déplacement de parties qui, elles, ne changent pas. Mais quand une partie a quitté sa position, rien ne l'empêche de la reprendre. Un groupe d'éléments qui a passé par un état peut donc toujours y revenir : c'est dire qu'il ne vieillit pas. Bref, un objet matériel n'a pas d'histoire. La vie psychologique au contraire a une histoire, et même son être se confond avec son histoire, puisqu'il se définit par sa durée. Elle change perpétuellement tout en demeurant identique à elle-même ; son passé se prolonge dans son présent, et son présent est gros de son avenir; mais en même temps son présent innove sur son passé et son avenir innovera sur son présent.

Or il suffit de jeter sur un corps vivant pris au hasard un regard non prévenu pour constater qu'il présente des analogies beaucoup plus profondes avec la vie psychologique qu'avec un objet matériel. Et d'abord il a une histoire, il vieillit, il *dure*. Une poussée unique, une ininterrompue continuité de développement mène l'embryon à la naissance, à la maturité, à la mort. La vie n'est que le prolongement d'une évolution prénatale. La preuve en est qu'il est souvent impossible de dire si on a affaire à un organisme qui vieillit ou à un embryon qui continue d'évoluer : tel est le cas des larves d'insectes et de crustacés, par exemple. D'autre part, dans un organisme tel que le nôtre, des crises comme la puberté, qui entraînent la

transformation complète de l'individu, sont tout à fait comparables aux changements qui s'accomplissent au cours de la vie embryonnaire : pourtant elles font partie intégrante de notre vieillissement. Si elles se produisent à un âge déterminé, et en un temps qui peut être assez court, personne ne soutiendra qu'elles surviennent alors *ex abrupto*, du dehors, simplement parce qu'on a atteint un certain âge, comme l'appel sous les drapeaux arrive à celui qui a vingt ans révolus. Il est évident qu'un changement comme celui de la puberté se prépare à tout instant depuis la naissance et même avant la naissance, et que le vieillissement de l'être vivant jusqu'à cette crise consiste, en partie au moins, dans cette préparation graduelle. Bref ce qu'il y a de proprement vital dans le vieillissement est la continuation insensible, infiniment divisée, du changement de forme. L'évolution de l'être vivant, comme celle de l'embryon, implique un enregistrement continuel de la durée, une persistance du passé dans le présent, une apparence au moins de mémoire organique.

Ainsi, continuité de changement, conservation du passé dans le présent, durée vraie, l'être vivant paraît bien partager ces attributs avec la conscience. Peut-on aller plus loin et dire que la vie est invention comme l'activité consciente, création incessante comme elle? Il le semble bien, si surtout de la considération du développement individuel on passe à celle du développement de la vie dans l'univers, tel que le décrit le transformisme. Le transformisme en effet nous montre un courant de vie bien visible prenant naissance à un certain moment, en certains points de l'espace, traversant les corps qu'il organise tour à tour, passant de génération en génération, se divisant entre les espèces et s'éparpillant entre les individus sans rien perdre de sa force, s'intensifiant plutôt à mesure qu'il avance. Envisagée de ce point de vue, la vie en général apparaît donc, non plus comme une abstraction ou une simple rubrique sous laquelle on inscrit tous les êtres vivants, mais comme un courant bien réel, unique et continu, qui va d'un germe à un germe par l'intermédiaire d'un organisme développé. Tout se passe comme si l'organisme lui-même n'était qu'une excroissance, un bourgeon que fait saillir le germe ancien travaillant à se continuer en un germe nouveau.

L'essentiel est la continuité du progrès qui se poursuit indéfiniment, progrès invisible sur lequel chaque organisme visible chevauche pendant le court intervalle de temps qu'il lui est donné de vivre. Or, plus on fixe son attention sur cette continuité de la vie, plus on voit l'évolution organique se rapprocher de celle d'une conscience, où le passé presse contre le présent et en fait jaillir une forme nouvelle, incommensurable avec ses antécédents. Que l'apparition d'une espèce végétale ou animale soit due à des causes précises, nul ne le conteste. Mais il faut entendre par là que, si l'on connaissait, après coup, le détail de ces causes, on arriverait à expliquer par elles la forme qui s'est produite : de la prévoir il ne saurait être question. Dira-t-on qu'on pourrait la prévoir si on connaissait dans tous leurs détails les conditions où elle se produira? Mais ces conditions font corps avec elle et ne font même qu'un avec elle, étant caractéristiques du moment où la vie se trouve alors de son histoire : comment supposer connue par avance une situation qui est unique en son genre, qui ne s'est pas encore produite et qui ne se reproduira jamais? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle s'explique une fois produite par les éléments qu'on y découvre, mais elle n'en demeure pas moins incommensurable avec eux. Ce qui est vrai de la production d'une nouvelle espèce l'est aussi de celle d'un nouvel individu et plus généralement de n'importe quel moment de n'importe quelle forme vivante; de sorte qu'on peut dire de la vie, comme de la conscience, qu'à chaque instant elle *crée* quelque chose. Bref la vie est bien de l'ordre de l'esprit.

De l'ordre de l'esprit, remarquons-le, et non de l'ordre de l'intelligence, qui n'est que la partie de l'esprit appropriée à la matière et moulée sur elle. Distinction fondamentale dans la philosophie bergsonienne et qui, appliquée à la vie, va permettre à M. Bergson de dépasser à la fois les deux théories de la vie entre lesquelles jusqu'à lui se partageaient les philosophes, le mécanisme et le finalisme. Mécanisme et finalisme en effet sont les hypothèses que conçoit spontanément notre intelligence si elle essaie de comprendre les phénomènes vitaux; mais cette spontanéité même doit susciter notre défiance. Telle que l'évolution de la vie l'a modelée, notre intelligence a pour fonction essentielle d'éclairer notre con-

duite, de préparer notre action sur les choses, de prévoir, pour une situation donnée, les événements favorables ou défavorables qui pourront s'ensuivre. Elle isole donc instinctivement, dans une situation, ce qui ressemble au déjà connu; elle cherche le même, afin de pouvoir appliquer son principe que « le même produit le même ». En cela consiste la prévision de l'avenir par le sens commun. La science porte cette opération au plus haut degré possible d'exactitude et de précision, mais elle n'en altère pas le caractère essentiel : la rigoureuse application du principe de causalité est à cette condition. Ainsi nous n'avons qu'à suivre la pente naturelle de notre esprit pour devenir mécanistes. Mais d'autre part notre habitude d'enchaîner les mêmes causes aux mêmes effets a pour objet ordinaire de guider des actions inspirées par des intentions ou, ce qui revient au même, de diriger des mouvements combinés en vue de l'exécution d'un modèle : nous naissons artisans comme nous naissons géomètres, et même nous ne sommes géomètres que parce que nous sommes artisans. Ainsi l'intelligence humaine, en tant que façonnée aux exigences de l'action humaine, est une intelligence qui procède à la fois par intention et par calcul, par la coordination de moyens à une fin et par la représentation de mécanismes à formes géométriques. Qu'on se figure donc, avec les mécanistes, la nature comme une immense machine régie par des lois mathématiques ou qu'on y voie, avec les finalistes, la réalisation d'un plan, on ne fait, dans les deux cas, que suivre jusqu'au bout deux tendances de l'esprit qui sont complémentaires l'une de l'autre, et qui ont leur origine dans les mêmes nécessités vitales.

C'est pourquoi le finalisme est tout près du mécanisme sur la plupart des points. L'une et l'autre doctrine répugnent notamment à voir dans le développement de la vie une imprévisible création de forme. Le mécanisme n'envisage de la réalité que l'aspect similitude ou répétition. Il est donc dominé par cette loi qu'il n'y a dans la nature que du même reproduisant du même. En tant que nous sommes géomètres, nous repoussons donc l'imprévisible. Nous le repoussons également en tant que nous sommes artisans. Car toute fabrication travaille sur des modèles qu'elle se propose de reproduire, ou

quand elle invente, elle procède ou s'imagine procéder par un arrangement nouveau d'éléments connus. Son principe est qu' « il faut le même pour obtenir le même ». Bref, l'application rigoureuse du principe de finalité, comme celle du principe de causalité, conduit à la conclusion que « tout est donné », et le finalisme radical comme le mécanisme radical, posant la totalité du réel en bloc dans l'éternité, fait de la durée une pure apparence, ou, comme dit Leibniz, une perception confuse, relative au point de vue humain et qui s'évanouirait comme un brouillard qui tombe, pour un esprit placé au centre des choses.

Mais, et ce n'est pas là une des moindres nouveautés de la méthode bergsonienne, la psychologie qui vient d'être esquissée de ces doctrines porte avec elle leur critique. Connaissant maintenant l'origine de ce postulat commun au mécanisme et au finalisme que le temps n'agit pas, donc *n'est* pas, nous voyons aussitôt pourquoi le philosophe ne saurait l'accepter. Si nous nous dégageons du cadre étroit où nous enferment nos habitudes intellectuelles pour interroger librement notre conscience, nous percevons la durée comme le fond même de notre être et la substance des choses avec lesquelles nous sommes en communication. Et cette durée n'est pas un cadre vide et inerte, étranger aux choses qu'il contient : la durée réelle mord sur les choses et y laisse l'empreinte de sa dent. Plus exactement, elle leur est consubstantielle. Concentrée sur ce qui se répète, uniquement préoccupée de souder le même au même, notre intelligence se détourne de la durée ; elle répugne au fluent et solidifie tout ce qu'elle touche. Nous ne *pensons* pas le temps réel. Mais nous le vivons, parce que la vie déborde l'intelligence ; et tant que nous ne nous efforçons pas de le penser, il n'y a pas pour nous de réalité plus immédiate et plus certaine. En vain donc on fait briller à nos yeux la perspective d'une mathématique universelle : nous ne pouvons sacrifier aux exigences d'un système ce qu'il y a de plus indiscutable dans notre expérience, le sentiment de notre évolution et de l'évolution de toutes choses dans la pure durée. C'est pourquoi le savant peut utiliser pour ses explications le mécanisme ou le finalisme suivant les cas ; mais le philosophe est obligé de les récuser l'un et l'autre.

Toutefois le finalisme n'est pas, comme le mécanisme, une doctrine aux lignes arrêtées. Il comporte autant d'infléchissements qu'on voudra lui en imprimer. Son principe, d'essence psychologique, est si souple, si extensible, et par là même si large, qu'on en accepte quelque chose dès qu'on repousse le mécanisme. La philosophie bergsonienne de la vie prétend dépasser le finalisme comme le mécanisme, mais elle participe du finalisme plus que du mécanisme. Je cite intégralement le passage de l'*Évolution créatrice* où M. Bergson précise par où sa doctrine ressemble au finalisme et par où elle en diffère : je n'en vois guère dans toute son œuvre qui manifeste avec plus d'éclat ce magnifique privilège du génie, qui est de forcer en quelque sorte le langage à l'expression de pensées pour lesquelles le langage n'est point fait :

Comme le finalisme radical, quoique sous une forme plus vague, elle nous représentera le monde organisé comme un ensemble harmonieux. Mais cette harmonie est loin d'être aussi parfaite qu'on l'a dit. Elle admet bien des discordances, parce que chaque espèce, chaque individu même ne retient de l'impulsion globale de la vie qu'un certain élan, et tend à utiliser cette énergie dans son intérêt propre : en cela consiste l'*adaptation*. L'espèce et l'individu ne pensent qu'à eux, — d'où un conflit possible avec les autres formes de la vie. L'harmonie n'existe donc pas en fait ; elle existe plutôt en droit : je veux dire que l'élan original est un élan commun et que, plus on remonte haut, plus les tendances diverses apparaissent comme complémentaires les unes des autres. Tel le vent qui s'engouffre dans un carrefour se divise en courants d'air divergents, qui ne sont tous qu'un seul et même souffle. L'harmonie ou plutôt la « complémentarité » ne se révèle qu'en gros, dans les tendances plutôt que dans les états. Surtout (et c'est le point sur lequel le finalisme s'est le plus gravement trompé) l'harmonie se trouverait plutôt en arrière qu'en avant. Elle tient à une identité d'impulsion et non pas à une aspiration commune. C'est en vain qu'on voudrait assigner à la vie un but, au sens humain du mot. Parler d'un but, c'est penser à un modèle préexistant qui n'a plus qu'à se réaliser, c'est donc supposer, au fond, que tout est donné, que l'avenir pourrait se lire dans le présent. C'est croire que la vie, dans son mouvement et dans son intégralité, procède comme notre intelligence, qui n'est qu'une vue immobile et fragmentaire prise sur elle, et qui se place toujours naturellement en dehors du temps. La vie, elle, progresse et dure. Sans doute on pourra toujours, en jetant un coup d'œil sur le chemin une fois parcouru, en marquer la direction, la noter en

termes psychologiques et parler comme s'il y avait eu poursuite d'un but. C'est ainsi que nous parlerons nous mêmes. Mais du chemin qui allait être parcouru l'esprit humain n'a rien à dire, car le chemin a été créé au fur et à mesure de l'acte qui le parcourait, n'étant que la direction de cet acte lui-même. L'évolution doit donc comporter à tout moment une interprétation psychologique qui en est, de notre point de vue, la meilleure explication, mais cette explication n'a de valeur que dans le sens rétroactif. Jamais l'interprétation finaliste, telle que nous la proposerons, ne devra être prise pour une anticipation sur l'avenir. C'est une certaine vision du passé à la lumière du présent. Bref la conception classique de la finalité postule à la fois trop et trop peu. Elle est trop large et trop étroite. En expliquant la vie par l'intelligence elle rétrécit à l'excès la signification de la vie; l'intelligence, telle du moins que nous la trouvons en nous, a été façonnée par l'évolution au cours du trajet; elle est découpée dans quelque chose de plus vaste, ou plutôt elle n'est que la projection nécessairement plane d'une réalité qui a relief et profondeur. C'est cette réalité plus compréhensive que le finalisme vrai devrait reconstituer, ou plutôt embrasser, si possible, dans une vision simple. Mais, d'autre part, justement parce qu'elle déborde l'intelligence, faculté de lier le même au même, d'apercevoir et aussi de produire des répétitions, cette réalité est sans doute créatrice, c'est-à-dire productrice d'effets où elle se dilate et se dépasse elle-même : ces effets n'étaient donc pas donnés en elle par avance, et par conséquent elle ne pouvait pas les prendre pour fins, encore qu'une fois produits ils comportent une interprétation rationnelle, comme celle de l'objet fabriqué qui a réalisé un modèle. Bref, la théorie des causes finales ne va pas assez loin quand elle se borne à mettre de l'intelligence dans la nature, et elle va trop loin quand elle suppose une préexistence de l'avenir dans le présent sous forme d'idée. La seconde thèse, qui pèche par excès, est d'ailleurs la conséquence de la première qui pèche par défaut. Il faut substituer à l'intelligence proprement dite la réalité plus compréhensive dont l'intelligence n'est que le rétrécissement. L'avenir apparaît alors comme dilatant le présent. Il n'était donc pas contenu dans le présent sous forme de fin représentée. Et néanmoins, une fois réalisé, il expliquera le présent autant que le présent l'expliquait, et même davantage; il devra être envisagé comme une fin autant et plus que comme un résultat. Notre intelligence a le droit de le considérer abstraitement de son point de vue habituel, étant elle-même une abstraction opérée sur la cause d'où il émane[1].

Si l'on a bien saisi cette lumineuse et profonde critique du

1. *Évolution créatrice*, pp. 54-57.

finalisme leibnizien, on pressentira sans peine l'attitude qui est celle de M. Bergson à l'égard de l'Évolutionnisme vulgaire, nous voulons dire l'Évolutionnisme spencérien. Toute la doctrine de Spencer repose sur un grossier paralogisme. Spencer en effet commence par montrer dans l'intelligence, conformément aux données de fait de l'histoire de la vie, une annexe de la faculté d'agir, une adaptation de plus en plus complexe et souple de la conscience des êtres vivants aux conditions d'existence qui leur sont faites. De là devrait résulter, en bonne logique, que l'intelligence, au sens étroit du terme, ne saurait se représenter la vraie nature de la vie, la signification profonde du mouvement évolutif. Créée par la vie dans des circonstances déterminées, pour agir sur des choses déterminées, comment embrasserait-elle la vie, dont elle n'est qu'une émanation et qu'un aspect? Autant vaudrait prétendre que la partie égale le tout ou que l'effet peut résorber en lui sa cause. Or telle est précisément la prétention de Spencer, lorsque, transformant subrepticement l'intelligence, lanterne manœuvrée au fond d'un souterrain, en soleil qui illuminerait le monde, il procède avec les seules forces de la pensée conceptuelle à la reconstruction idéale de toutes choses, même de la vie. La loi de la vie, nous dit-on, c'est le passage de l'homogène à l'hétérogène. Que nous voilà bien avancés! Ainsi on se place en un des points d'aboutissement de l'évolution, le principal sans doute, mais non pas le seul; en ce point même, on ne prend pas tout ce qui s'y trouve, puisqu'on ne retient de l'intelligence qu'un ou deux des concepts où elle s'exprime; et c'est cette partie d'une partie qu'on nous déclare représentative du tout, de quelque chose même qui déborde le tout consolidé, à savoir du mouvement évolutif dont ce « tout » n'est que la phase actuelle!

Se représenter l'ensemble de la vie ne peut consister à combiner entre elles des idées simples, déposées en nous par la vie elle-même au cours de son évolution. La vérité est que ce ne serait pas trop pour cela, ce ne serait pas assez de prendre l'intelligence entière. Si, comme le montre la biologie moderne, en évoluant dans la direction des vertébrés en général, de l'homme et de l'intelligence en particulier, la Vie a dû abandonner en route bien des éléments incompatibles avec

ce mode particulier d'organisation et les confier à d'autres lignes de développement, c'est la totalité de ces éléments que nous devons rechercher et fondre avec l'intelligence proprement dite pour ressaisir la vraie nature de l'activité vitale, ou du moins pour la pressentir, car nous n'aurons encore affaire qu'à l'évolué, qui est un résultat, et non pas à l'évolution même qui est l'acte par lequel ce résultat s'obtient. Que si enfin nous voulons atteindre cet acte lui-même, nous insérer dans le mouvement évolutif pour le revivre, de nouveau l'illusion intellectualiste nous guette : Spencer encore y est tombé, lorsqu'il a cru pouvoir recomposer l'évolution avec des fragments de l'évolué. Si l'évolution n'est pas un vain mot, elle ne peut consister dans un déroulement tel quel de quelque chose qui était simplement enroulé, mais dans l'actualisation progressive de quelque chose qui était virtuel. Le fait de recomposer une image avec les morceaux de cette image préalablement découpée n'a aucun rapport avec l'acte de dessiner et de peindre. Une véritable philosophie de la vie ne saurait être assimilée à un « puzzle », même infiniment compliqué. Elle doit procéder par le dedans et non par le dehors ; elle doit, faisant coïncider dans le plus intime des contacts la conscience humaine avec le principe vivant d'où elle émane, la dilater progressivement jusqu'à lui faire embrasser dans toute son ampleur, par un violent effort de sympathie, le multiforme épanouissement de l'Activité créatrice. Elle ne prétend à rien de plus, à rien de moins qu'à se donner l'intuition du devenir universel ; à rien de plus, car elle ne songe pas à assigner des *lois* à ce devenir, qui est en son essence la liberté même ; à rien de moins, car toutes choses étant analogues à l'esprit, il n'est pas de domaine qui soit irrémédiablement fermé à l'esprit. Ainsi on pourrait définir la position de M. Bergson à l'égard de l'évolutionnisme vulgaire en disant qu'après avoir dissocié, par un admirable effort de critique, des données de fait de l'histoire de la vie l'idéologie mécaniste et fataliste que le XIXe siècle leur avait superposée et qui paraissait faire corps avec elles, il a, en continuité avec la science expérimentale, jeté les bases et esquissé les grandes lignes d'une métaphysique nouvelle qui reprend, en les limitant et en les précisant à la fois, les grandes ambitions de la métaphysique traditionnelle ; et cet étroit mélange de

science, mais authentique cette fois, et de spéculation, mais, si l'on peut dire, positive, fait du livre de l'*Évolution créatrice* le digne pendant du *De Natura Rerum*. Marquons brièvement les principaux moments de la « genèse » selon M. Bergson.

Et d'abord, puisque nous avons parlé de courant ou d'élan vital, unique en son essence et continu, la question se pose de savoir pourquoi ce courant, cet élan, au lieu d'animer un corps unique qui eût évolué indéfiniment s'est divisé en espèces et en individus. Il semble que cette fragmentation de la Vie tienne à deux séries de causes : la résistance de la matière brute d'une part, et d'autre part le caractère psychologique de la Vie.

La résistance de la matière brute est l'obstacle qu'il fallut tourner d'abord. La vie paraît y avoir réussi à force d'humilité, en se faisant très petite et très insinuante, biaisant avec les forces physiques et chimiques, consentant même à faire avec elles une partie du chemin, telle, dit M. Bergson, l'aiguille de la voie ferrée quand elle adopte pendant quelques instants la direction du rail dont elle veut se détacher. Il fallait que la vie entrât ainsi dans les habitudes de la matière pour entraîner peu à peu sur une autre voie cette matière magnétisée. Les formes animées qui parurent d'abord, cherchèrent d'ailleurs vraisemblablement à grandir le plus possible ; mais la matière organisée a une limite d'expansion bien vite atteinte. Elle se dédouble plutôt que de croître au delà d'un certain point. Il fallut sans doute des siècles d'efforts et des prodiges de subtilité pour que la Vie tournât ce nouvel obstacle, obtînt d'un nombre croissant d'éléments prêts à se dédoubler qu'ils restassent unis, liés indissolublement par la division du travail, créât enfin cette merveille qu'est un organisme.

Mais les causes vraies et profondes de division étaient celles que la vie portait en elle. Car la vie est tendance, et l'essence d'une tendance est de se développer en forme de gerbe, créant, par le seul fait de sa croissance, des directions divergentes entre lesquelles se partagera son élan. C'est ce que nous observons sur nous-mêmes dans l'évolution de cette tendance spéciale que nous appelons notre caractère. Chacun de nous, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur son histoire, consta-

tera que sa personnalité d'enfant, quoique indivisible, réunissait en elle des personnes diverses qui pouvaient rester fondues ensemble parce qu'elles étaient à l'état naissant. Mais les personnalités qui s'entre-pénètrent deviennent incompatibles en grandissant, et comme chacun de nous ne vit qu'une vie, force lui est de faire un choix. Nous choisissons sans cesse, et sans cesse aussi nous abandonnons beaucoup. Mais la nature, qui dispose d'un nombre incalculable de vies, n'est pas astreinte à de pareils sacrifices. Elle conserve les diverses tendances qui ont bifurqué en grandissant. Elle crée avec elles des séries divergentes d'espèces qui évolueront séparément. Ces séries pourront d'ailleurs être d'inégale importance. Les bifurcations ont été nombreuses; mais il y a eu beaucoup d'impasses à côté de deux ou trois grandes routes; et de ces routes elles-mêmes, une seule, celle qui monte le long des vertébrés jusqu'à l'homme, a été assez large pour laisser passer librement le grand souffle de la vie. L'étude du mouvement évolutif consistera donc à démêler un certain nombre de directions divergentes, à apprécier l'importance de ce qui s'est passé sur chacune d'elles, en un mot à déterminer la nature des tendances dissociées et à en faire le dosage, sans perdre jamais de vue qu'il s'agit surtout pour nous de déterminer le rapport de l'homme à l'ensemble du règne animal, et la place du règne animal lui-même dans l'ensemble du monde organique.

Pour commencer par le second point, disons qu'aucun caractère précis ne distingue la plante de l'animal. Il n'est pas une seule propriété de la vie végétale qui ne se soit retrouvée à quelque degré chez certains animaux, et réciproquement. Est-ce une raison pour considérer, avec certains biologistes, la distinction entre les deux règnes comme artificielle? C'en serait une, si la définition devait se faire ici comme dans les sciences mathématiques ou physiques par certains attributs que l'objet défini possède et que les autres ne possèdent pas. Bien différent est le genre de définition qui convient aux sciences de la vie. Il n'y a guère de manifestation de la vie qui ne contienne, à l'état latent ou virtuel, les caractères essentiels de la plupart des autres manifestations. La différence est dans les proportions, dans l'*accent* mis sur tel ou tel groupe de caractères. De ce point de vue, végétaux et animaux peuvent

se définir et se distinguer d'une manière précise, comme correspondant à deux développements divergents de la vie.

En premier lieu, les végétaux se distinguent des animaux par le pouvoir de créer de la matière organique aux dépens d'éléments minéraux qu'ils tirent directement de l'atmosphère, de la terre et de l'océan, tandis que l'animal ne peut s'emparer de ces mêmes éléments que s'ils ont déjà été fixés pour lui dans des substances organiques par les plantes, ou par des animaux qui, directement ou indirectement, les doivent à ces plantes. Mais à cette différence s'en rattache immédiatement une autre déjà plus profonde. L'animal, ne pouvant fixer directement le carbone ou l'azote, doit chercher pour se nourrir les végétaux qui ont fixé ces éléments, ou les animaux qui les ont empruntés eux-mêmes au règne végétal : l'animal est donc nécessairement mobile. Au contraire la plante, n'ayant pas besoin de se déranger pour trouver sa nourriture, s'immobilise. Mais fixité et mobilité à leur tour ne sont que les signes superficiels de tendances plus profondes encore. Entre la mobilité et la conscience il y a un rapport évident. L'organisme le plus humble est conscient dans la mesure où il se meut librement. Par rapport au mouvement, la conscience est à la fois cause et effet : cause, puisque son rôle est de diriger la locomotion; effet, car c'est l'activité motrice qui l'entretient, tellement que, dès que cette activité disparaît, la conscience s'atrophie ou plutôt s'endort. Dès lors, comment la plante, qui s'est fixée à la terre et qui trouve sa nourriture sur place, se serait-elle développée dans le sens de l'activité consciente? Ainsi s'explique que l'animal soit caractérisé par la sensibilité et la conscience éveillée, la plante par la conscience endormie et l'insensibilité.

Maintenant, telles étant les différences qui à première vue séparent le règne animal du règne végétal, si, comme tout le fait supposer, la cellule animale et la cellule végétale dérivent d'une souche commune, quelle a pu être la raison de ces développements divergents?

Supposons qu'il y ait au fond de la vie un effort pour greffer sur la nécessité des forces physiques la plus grande somme possible d'indétermination. Cet effort n'aura qu'un moyen de parvenir à ses fins : ce sera d'obtenir de la matière une telle accumulation d'énergie potentielle qu'il puisse, à

un moment donné, en faisant jouer un déclic (car par lui-même il ne possède que ce pouvoir de déclancher), obtenir le travail dont il a besoin pour agir. Or, en fait, la source principale de l'énergie utilisable sur la terre est le soleil. Le problème était donc celui-ci : obtenir du soleil que çà et là à la surface de la terre il suspendît partiellement et provisoirement sa dépense incessante d'énergie utilisable, qu'il en emmagasinât une certaine quantité, sous forme d'énergie non encore utilisée, dans des réservoirs appropriés d'où elle pourrait ensuite s'écouler au moment voulu, à l'endroit voulu, dans la direction voulue.

Les substances dont s'alimente l'animal sont précisément des réservoirs de ce genre. Formées de molécules très complexes qui renferment, à l'état potentiel, une somme considérable d'énergie chimique, elles constituent des espèces d'explosifs, qui n'attendent qu'une étincelle pour mettre en liberté la force emmagasinée. Maintenant, il est probable que la vie tendait d'abord à obtenir du même coup et la fabrication de l'explosif et l'explosion qui l'utilise. Dans ce cas, le même organisme qui aurait emmagasiné directement l'énergie de la radiation solaire l'aurait dépensée en mouvements libres dans l'espace. Le développement divergent des deux règnes tient-il à ce qu'on pourrait appeler métaphoriquement l'oubli, par chaque espèce, d'une des deux moitiés du programme? Ou bien, ce qui est plus vraisemblable, la nature même de la matière que la vie trouvait devant elle s'opposait-elle à ce que les deux tendances puissent évoluer bien loin ensemble dans un même organisme? Ce qui est certain, c'est que le végétal a appuyé surtout dans le premier sens et l'animal dans le second. Mais si dès le début la fabrication de l'explosif avait pour objet l'explosion, c'est l'évolution de l'animal bien plus que celle du végétal qui indique, en somme, la direction fondamentale de la vie.

Ce qui constitue l'animalité, disions-nous, c'est la faculté d'utiliser un mécanisme à déclanchement pour convertir en actions « explosives » une somme aussi grande que possible d'énergie potentielle accumulée. Au début, l'explosion se fait au hasard, sans pouvoir choisir sa direction : c'est ainsi que l'amibe lance dans tous les sens à la fois ses prolongements

pseudopodiques. Mais à mesure qu'on s'élève dans la série animale, on voit la forme même du corps dessiner un certain nombre de directions bien déterminées, le long desquelles cheminera l'énergie. Ces directions sont marquées par autant de chaînes d'éléments nerveux mis bout à bout. De la plus humble monère jusqu'aux formes les plus hautes de l'animalité, le progrès a été surtout un progrès du système nerveux, dans le sens à la fois d'une adaptation plus précise des mouvements et d'une plus grande latitude laissée à l'être vivant pour choisir entre eux. Le système nerveux, si l'on y joint les appareils sensoriels d'un côté, moteurs de l'autre, entre lesquels il sert d'intermédiaire, est donc la pièce maîtresse de l'organisme, et on peut dire qu'un organisme supérieur est essentiellement constitué par un système sensori-moteur installé sur des appareils de digestion, de respiration, de circulation, de sécrétion, etc., qui ont pour rôle de le réparer, de le nettoyer, de le protéger, de lui créer un milieu intérieur constant, et surtout de lui fournir de l'énergie potentielle à convertir à volonté en mouvements de locomotion. Que l'essentiel de la poussée vitale ait passé à la création d'appareils de ce genre, c'est ce que montre un simple coup d'œil jeté sur l'ensemble du monde organique. Mais sur cette poussée même de la vie quelques éclaircissements sont indispensables.

Il est évident que la force qui évolue à travers le monde organisé est une force limitée, qui toujours cherche à se dépasser elle-même, et toujours reste inadéquate à l'œuvre qu'elle tend à produire. A l'inverse de ce qui se passe dans les œuvres du génie humain, où le résultat obtenu peut être minime, mais où il y a du moins adéquation parfaite entre l'objet fabriqué et le travail de fabrication, dans l'évolution de la vie la disproportion est frappante entre le travail et le résultat.

Du bas en haut du monde organisé c'est toujours un seul grand effort ; mais le plus souvent cet effort tourne court, tantôt paralysé par des forces contraires, tantôt distrait de ce qu'il doit faire par ce qu'il a fait, absorbé par la forme qu'il est occupé à prendre, hypnotisé sur elle comme sur un miroir. Jusque dans ses œuvres les plus parfaites, alors qu'il paraît avoir triomphé des résistances extérieures et aussi de la sienne propre, il est à la merci de la matérialité qu'il a dû se donner. C'est ce que

chacun de nous peut expérimenter en lui-même. Notre liberté, dans les mouvements mêmes par où elle s'affirme, crée les habitudes naissantes qui l'étoufferont si elle ne se renouvelle par un effort constant : l'automatisme la guette. D'une manière générale, la vie est la mobilité même; les manifestations particulières de la vie n'acceptent cette mobilité qu'à regret et retardent constamment sur elle. L'évolution en général tendrait à la ligne droite; chaque évolution spéciale est un processus circulaire. Et pour rendre sensible cette idée, M. Bergson trouve l'admirable comparaison suivante : « Comme des tourbillons de poussière soulevés par le vent qui passe, les vivants tournent sur eux-mêmes, suspendus au grand souffle de la vie. » Ainsi l'acte par lequel la vie s'achemine à la création d'une forme nouvelle, et l'acte par lequel cette forme se dessine sont deux mouvements différents et souvent antagonistes. C'est pourquoi nos jugements sur la vie diffèrent jusqu'à s'opposer suivant que nous nous plaçons au premier point de vue ou au second. Les formes vivantes étant par définition même des formes viables, chaque espèce, si on la compare aux conditions où elle a dû et su s'adapter, représente un succès remporté par la vie. Mais si on la compare au mouvement qui l'a déposée sur son chemin, l'insuccès apparaît comme la règle, le succès comme exceptionnel et toujours imparfait. En fait, des quatre grandes directions où s'est engagée la vie animale, deux ont conduit à des impasses, et, sur les deux autres, l'effort a été généralement disproportionné au résultat.

Il est probable que le premier effort du règne animal aboutit à créer des organismes encore simples, mais doués d'une certaine mobilité, et surtout assez indécis de formes pour se prêter à toutes les déterminations futures. Ces animaux pouvaient ressembler à certains de nos vers, avec cette différence que les vers aujourd'hui vivants avec lesquels on les comparera sont les exemplaires vidés et figés des formes infiniment plastiques, grosses d'un avenir indéfini, qui furent la souche commune des échinodermes, des mollusques, des arthropodes et des vertébrés. Un danger les guettait, un obstacle qui faillit sans doute arrêter l'essor de la vie animale. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur la faune des temps primaires, il y a une particularité dont on ne peut pas ne pas être frappé : c'est l'emprisonne-

ment de l'animal dans une enveloppe plus ou moins dure. L'explication de ce fait général se trouve vraisemblablement dans une tendance des organismes mous à se défendre les uns contre les autres en se rendant autant que possible indévorables, la nécessité de ce mode de défense devenant plus urgente à mesure que les espèces devenaient plus mobiles. Mais cette cuirasse, qui protégeait l'animal, le gênait dans ses mouvements et parfois l'immobilisait. Or, si le végétal a renoncé à la conscience en s'enveloppant d'une membrane de cellulose, l'animal qui s'est enfermé dans une citadelle ou dans une armure se condamne à un demi-sommeil. C'est dans cette torpeur que vivent aujourd'hui encore les échinodermes et même les mollusques. Arthropodes et vertébrés en furent sans doute menacés également. Ils y échappèrent, et à cette heureuse circonstance tient l'épanouissement actuel des formes les plus hautes de la vie.

Dans deux directions en effet nous voyons la poussée de la vie au mouvement reprendre le dessus. Les poissons échangent leur cuirasse ganoïde pour des écailles. Longtemps auparavant les insectes avaient paru, débarrassés eux aussi de la cuirasse qui avait protégé leurs ancêtres. A l'insuffisance de leur enveloppe protectrice ils suppléent les uns et les autres par un accroissement d'agilité. Ainsi dans l'évolution de l'armement humain on voit le lourd hoplite supplanté par le légionnaire, le chevalier bardé de fer par le fantassin libre de ses mouvements. Dans l'histoire de la vie en général comme dans celle de l'homme, les plus grands succès ont été pour ceux qui ont accepté les plus gros risques. Donc, sur les deux voies où évoluèrent séparément les vertébrés et les arthropodes, le développement a consisté surtout dans un progrès du système nerveux sensori-moteur, assurant une souplesse et une variété croissantes des mouvements. Mais cette recherche elle-même s'est faite dans des directions divergentes. Chez les arthropodes, le corps est formé d'une série plus ou moins longue d'anneaux juxtaposés : l'activité motrice se répartit alors entre un nombre variable, parfois considérable, d'appendices dont chacun a sa spécialité. Chez les vertébrés, l'activité se concentre sur deux paires de membres seulement, et ces organes accomplissent des fonctions qui dépendent beaucoup

moins étroitement de leur forme. L'indépendance devient complète chez l'homme, dont la main peut exécuter n'importe quel travail.

Voilà du moins ce qu'on voit. Derrière ce qu'on voit, il y a maintenant ce qu'on devine : deux puissances immanentes à la vie et d'abord confondues, qui ont dû se dissocier en grandissant. Ces deux puissances, si l'on remarque que l'évolution des arthropodes atteint son point culminant avec l'insecte comme celle des vertébrés avec l'Homme, et que l'insecte est caractérisé par le merveilleux développement de l'activité instinctive, comme l'homme par celui de l'activité intelligente, ces puissances, dis-je, on les nommera aussitôt : ce sont l'Instinct, d'une part, et l'Intelligence, de l'autre.

L'instinct, faculté d'utiliser et même de construire des instruments organisés, et l'intelligence, faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés, représentent les deux manières, l'une immédiate, l'autre médiate, entre lesquelles la vie avait le choix pour agir sur la matière brute. Les avantages et les inconvénients de l'une et de l'autre sautent aux yeux. L'instinct trouve à sa portée l'instrument approprié; cet instrument qui se fabrique et se répare lui-même, fait tout de suite, au moment voulu, sans difficulté, avec une perfection souvent admirable, ce qu'il est appelé à faire. En revanche, il est à peu près invariable dans sa structure et étroitement spécialisé dans sa fonction.

Au contraire, l'instrument fabriqué intelligemment est un instrument imparfait; il ne s'obtient qu'au prix d'un effort; il est presque toujours d'un maniement pénible. Mais, fait d'une matière inorganisée, il peut prendre une forme quelconque, servir à n'importe quel usage, conférer à l'être qui l'utilise un nombre illimité de pouvoirs. Surtout il réagit sur la nature de l'être qui l'a fabriqué; organisme artificiel qui prolonge l'organisme naturel, il lui donne pour ainsi dire une organisation plus riche; pour chaque besoin qu'il satisfait il crée un besoin nouveau et ainsi, au lieu de fermer comme l'instinct le cercle d'action où l'animal va se mouvoir automatiquement, il ouvre à l'activité un champ indéfini où il la pousse de plus en plus loin et la fait de plus en plus libre.

Une fois encore, le plus grand succès a été remporté du côté où était le plus gros risque.

Nous touchons là à ce qui fait la supériorité décisive de l'homme sur la nature. Mais avant de développer ce dernier point, soulignons brièvement le caractère original de cette histoire de la vie telle que nous venons, d'après M. Bergson, de l'esquisser. Grâce à un prodigieux effort de dilatation intérieure, disons plus simplement de sympathie, M. Bergson a réalisé ce tour de force d'interpréter constamment l'histoire de la vie en termes psychologiques, en termes d'esprit, sans succomber un instant à la tentation de la traduire, sous prétexte de distinction ou de clarté, en termes d'intelligence pure. Or les difficultés, les principaux obstacles où, depuis Aristote jusqu'à Spencer, s'aheurte la philosophie naturelle, viennent précisément de n'avoir pas su se soustraire à cette tentation. Une observation de plus en plus précise et de plus en plus étendue avait beau accuser de plus en plus clairement l'irréductibilité des grandes formes de la vie entre elles, le préjugé intellectualiste était plus fort que tout, et les philosophes s'obstinaient à faire entrer coûte que coûte tous les vivants dans la même série unilinéaire, à voir dans la vie végétative, la vie instinctive et la vie raisonnable, trois degrés successifs du développement d'une même tendance. C'était confondre intelligibilité et intellectualité. Philosophant non plus avec sa seule intelligence, non pas même avec toute son âme, mais si l'on peut dire avec l'âme universelle, M. Bergson a montré dans ces trois formes de la vie trois directions divergentes d'une activité qui s'est scindée en grandissant. Il se donnait ainsi les moyens de comprendre et d'expliquer comment, issues d'une origine commune, et de cette communauté gardant encore les traces, elles n'en sont pas moins aujourd'hui séparées par une différence non pas seulement de degré, mais de nature; et, par suite, il sauvegardait et conciliait heureusement l'intelligibilité requise par la philosophie et le respect du fait requis par la science.

Arrivons enfin à la question qui nous intéresse entre toutes, celle de la place de l'homme dans la nature. La plupart des philosophes évolutionnistes, appliquant sans discernement le

principe de continuité, des ressemblances en effet frappantes entre l'homme et certaines espèces de singes, ont cru pouvoir ou devoir conclure que l'homme n'était qu'un singe supérieur, qu'il n'y avait entre l'homme et les animaux qu'une différence de degré, non de nature, et ceux qui se sont dérobés à cette conclusion ont paru le faire en dépit de leurs principes. Cependant le spiritualisme invoquait avec persistance, contre la vérité de l'évolutionnisme en général, le témoignage formel de la conscience en faveur de l'homme. Ici encore, le point de vue de M. Bergson lui a permis de donner satisfaction aux légitimes protestations de la conscience tout en restant fidèle aux données de l'observation.

Et d'abord, quand bien même le cerveau de l'homme et celui du singe se ressembleraient extrêmement, il ne s'ensuivrait pas nécessairement que les consciences correspondantes fussent comparables ou commensurables entre elles. Nous l'avons vu en effet, la conscience n'est nullement coextensive au cerveau, le cerveau n'étant que la pointe par où la conscience pénètre dans le tissu des phénomènes. Mais les cerveaux de l'homme et du singe se ressemblent peut-être moins qu'un examen superficiel ne le fait supposer. Comment n'être pas frappé du fait que l'homme est capable d'apprendre n'importe quel exercice, de fabriquer n'importe quel objet, enfin d'acquérir n'importe quelle habitude motrice, alors que la faculté de combiner des mouvements nouveaux est strictement limitée chez l'animal le mieux doué, même chez le singe? La caractéristique cérébrale de l'homme est là. Le cerveau humain est fait, comme tout cerveau, pour monter des mécanismes moteurs et pour nous laisser choisir parmi eux, à un instant quelconque, celui que nous mettrons en mouvement par un jeu de déclic. Mais il diffère des autres cerveaux en ce que le nombre des mécanismes qu'il peut monter et par conséquent le nombre des déclics entre lesquels il donne le choix est indéfini. Or du limité à l'illimité il y a toute la distance du fermé à l'ouvert. Ce n'est pas une différence de degré, mais de nature. On nous saura gré de citer encore intégralement le passage, — un des plus beaux de l'*Évolution créatrice*, — où M. Bergson oppose en un saisissant parallèle la conscience humaine et la conscience animale :

Radicale aussi, par conséquent, est la différence entre la conscience de l'animal, même le plus intelligent, et la conscience humaine. Car la conscience correspond exactement à la puissance de choix dont l'être vivant dispose; elle est coextensive à la frange d'action possible qui entoure l'action réelle : conscience est synonyme d'invention et de liberté. Or, chez l'animal, l'invention n'est jamais qu'une variation sur le thème de la routine. Enfermé dans les habitudes de l'espèce, il arrive sans doute à les élargir par son initiative individuelle; mais il n'échappe à l'automatisme que pour un instant, juste le temps de créer un automatisme nouveau : les portes de sa prison se referment aussitôt ouvertes; en tirant sur sa chaîne il ne réussit qu'à l'allonger. Avec l'homme, la conscience brise la chaîne. Chez l'homme, et chez l'homme seulement, elle se libère. Toute l'histoire de la vie, jusque-là, avait été celle d'un effort de la conscience pour soulever la matière, et d'un écrasement plus ou moins complet de la conscience par la matière qui retombait sur elle. L'entreprise était paradoxale, — si toutefois on peut parler ici, autrement que par métaphore, d'entreprise et d'effort. Il s'agissait de créer avec la matière, qui est la nécessité même, un instrument de liberté, de fabriquer une mécanique qui triomphât du mécanisme, et d'employer le déterminisme de la nature à passer à travers les mailles du filet qu'il avait tendu. Mais, partout ailleurs que chez l'homme, la conscience s'est laissée prendre au filet dont elle voulait traverser les mailles. Elle est restée captive des mécanismes qu'elle avait montés. L'automatisme, qu'elle prétendait tirer dans le sens de la liberté, s'enroule autour d'elle et l'entraîne. Elle n'a pas la force de s'y soustraire, parce que l'énergie dont elle avait fait provision pour des actes s'emploie presque tout entière à maintenir l'équilibre infiniment subtil, essentiellement instable, où elle a amené la matière. Mais l'homme n'entretient pas seulement sa machine; il arrive à s'en servir comme il lui plaît. Il le doit sans doute à la supériorité de son cerveau, qui lui permet de construire un nombre illimité de mécanismes moteurs, d'opposer sans cesse de nouvelles habitudes aux anciennes, et, en divisant l'automatisme contre lui-même, de le dominer. Il le doit à son langage, qui fournit à la conscience un corps immatériel où s'incarner et la dispense ainsi de se poser exclusivement sur les corps matériels dont le flux l'entraînerait d'abord, l'engloutirait bientôt. Il le doit à la vie sociale qui emmagasine et conserve les efforts comme le langage emmagasine la pensée, fixe par là un niveau moyen où les individus devront se hausser d'emblée, et, par cette excitation initiale, empêche les médiocres de s'endormir, pousse les meilleurs à monter plus haut. Mais notre cerveau, notre société et notre langage ne sont que les signes extérieurs et divers d'une seule et même supériorité interne. Ils disent, chacun à sa manière, le succès unique, excep-

tionnel, que la vie a remporté à un moment donné de son évolution. Ils traduisent la différence de nature, et non pas seulement de degré, qui sépare l'homme du reste de l'animalité. Ils nous laissent deviner que si, au bout du large tremplin sur lequel la vie avait pris son élan, tous les autres sont descendus, trouvant la corde tendue trop haute, l'homme seul a sauté l'obstacle[1].

Ainsi M. Bergson peut reprendre à son compte, dans un sens un peu différent, il est vrai, l'antique formule spiritualiste que l'homme est le but de la création. Assurément l'histoire de la vie, courant lancé à travers la matière et qui en tire ce qu'il peut, ne nous offre pas trace de projet ni de plan. Assurément encore le reste de la nature n'a pas été rapporté à l'homme : nous luttons comme les autres espèces, nous avons lutté contre les autres espèces. Et enfin il est bien certain que l'humanité n'était pas préformée dans le mouvement évolutif, et que si le courant de la vie avait rencontré d'autres obstacles et par là s'était divisé autrement, nous aurions été au physique et au moral assez différents de ce que nous sommes. Mais il n'est pas moins certain que la forme humaine, telle qu'elle est, enregistre la liberté conquise par l'immense et persévérant effort de la vie. Partout ailleurs que chez l'homme la conscience a abouti à une impasse : avec l'homme seul, elle a poursuivi son chemin. L'homme continue donc indéfiniment le mouvement vital, quoiqu'il n'entraîne pas avec lui tout ce que la vie portait en elle. Sur d'autres lignes d'évolution ont cheminé d'autres tendances que la vie impliquait, dont l'homme a sans doute conservé quelque chose, puisque tout se compénètre, mais dont il n'a conservé que peu de chose. Tout se passe comme si un être indécis et flou, qu'on pourra appeler, comme on voudra, homme ou surhomme, avait cherché à se réaliser et n'y était parvenu qu'en abandonnant en route une partie de lui-même. Ces déchets sont représentés par le reste de l'animalité, et même par le monde végétal, du moins dans ce que ceux-ci ont de positif et de supérieur aux accidents de l'évolution.

L'*Évolution créatrice*, philosophie de la vie, n'est pas une morale et ne prétend pas à en être une. Cependant, si l'on

1. *Évolution créatrice*, pp. 286-287.

divise les philosophies en optimistes et en pessimistes, ou plus exactement en toniques et en déprimantes, il est clair que la philosophie de M. Bergson est de celles qui nous peuvent donner plus de force pour vivre et pour agir. Car avec elle nous ne nous sentons plus isolés dans l'humanité ; l'humanité ne nous semble pas non plus isolée dans la nature qu'elle domine. Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique et en elle-même indivisible. « Tous les vivants se tiennent et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante, capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort[1]. »

Et voilà, n'est-il pas vrai, un accent bien nouveau dans la philosophie française? La philosophie française, passionément intellectualiste, s'est toujours trouvée embarrassée devant la vie, et d'ailleurs, ne pouvant l'interpréter en termes d'intelligence pure, s'est généralement résolue à la rejeter dans la pure matière : on se souvient de la thèse des animaux-machines soutenue par Descartes et Malebranche. M. Bergson, en montrant dans l'intelligence elle-même une émanation de la vie, relève le monde vivant du discrédit où le tenaient ses prédécesseurs ; et par là il retrouve, et les données de la biologie moderne lui permettent de fonder en raison, ce sentiment de l'unité et de la fraternité de tout ce qui vit, que le seul Schopenhauer parmi les philosophes européens a connu à un degré analogue mais qui anime, comme on sait, toute la philosophie indoue. La différence, c'est que M. Bergson, comme il avait su se garder de l'excès d'orgueil de la pensée européenne, se garde aussi de l'excès d'humilité de la pensée

1. *Évolution créatrice*, p. 294.

indone, et tout en rétablissant les liens de parenté brisés entre l'homme et le règne animal, maintient à l'humanité sa prééminence et son droit de faire servir l'animalité, sous certaines conditions, à ses propres fins. Ainsi la philosophie de M. Bergson, synthèse des principales doctrines occidentales, rejoint encore et sait intégrer en ce qu'elle a de meilleur la pensée de l'Orient.

* * *

Au terme de cette longue étude, — bien incomplète encore, puisque nous avons délibérément laissé de côté les parties ardues de l'œuvre de M. Bergson — nous essaierons-nous à porter sur la philosophie bergsonienne un jugement d'ensemble? Ce serait téméraire, et non pas seulement de notre part, mais de la part de quiconque; car M. Bergson est vivant et bien vivant; son œuvre n'est point achevée, et nous savons notamment qu'il travaille actuellement à une « Esthétique » et à une « Morale ». Or l'article essentiel de sa méthode étant que chaque problème spécial requiert un effort spécial, c'est aller contre l'esprit de toute sa philosophie que de prétendre, avec certains de ses disciples ou de ses critiques, déduire de sa psychologie ou de sa doctrine de la vie une esthétique, une morale, une théologie, une sociologie, que sais-je encore?

Toutefois, un usage judicieux de l'analogie peut nous faire pressentir dans leurs grandes lignes, avec une probabilité suffisante, les développements futurs de sa pensée. Et par exemple si l'on observe avec quelle intime complaisance sa psychologie s'applique à mettre en lumière ce qu'il y a de sub-obscur, d'indistinct, d'inanalysable, d'inexprimable dans la vie de l'âme, sans peine on préjugera que son esthétique sera parente de l'esthétique symboliste.

De cela même des théoriciens ingénieux et passionnés lui ont fait par avance un reproche. Pour nous, au contraire, nous l'en louerions volontiers; car, à notre avis, le symbolisme est la seule tentative d'art intéressante et vraiment neuve depuis l'époque classique : à la différence, en effet, du romantisme, qui ne se distingue du classicisme que par

l'abandon de certains principes, et qu'on pourrait définir un classicisme déséquilibré, le symbolisme apportait un principe nouveau et qui pouvait être fécond. Que les hommes aient manqué au principe, comme dans le Romantisme les principes ont manqué aux hommes, c'est évident : la rencontre des hommes et des principes, telles que la montre notre XVIIe siècle, est une réussite extrêmement rare. Que même le principe du symbolisme ne soit jamais arrivé à la pleine conscience de lui-même, j'y consens : mais précisément il peut être d'une conséquence infinie qu'un esprit de la valeur de celui de M. Bergson s'emploie à le dégager et à l'élaborer.

Maintenant si l'on songe que de la vie M. Bergson envisage de préférence l'aspect création, invention perpétuelle, on présumera avec vraisemblance que sa morale sera une morale de la production, et, selon l'expression platonicienne, de la production dans la beauté. Peut-être ici notre adhésion n'irait-elle pas sans réserves. La doctrine théologique du péché originel est chargée pour nous de sens psychologique, et nous ne ferons jamais confiance absolument à une morale qui ne veut prendre en considération que les éléments positifs de la nature humaine. En outre, la morale s'adresse avant tout à ce qu'il y a d'identique et de permanent dans l'homme ; et par suite on peut se demander si cette intuition du devenir qui porte la psychologie, la théorie de la connaissance, la théorie de la vie de M. Bergson, est capable de porter encore une morale. Mais pourquoi M. Bergson, forcé jusqu'ici pour différencier sa doctrine des doctrines *statiques* où incline spontanément l'esprit humain, de mettre l'accent sur ce qu'il y a de changeant et de fluent dans les choses, n'insisterait-il pas maintenant sur ce qu'elles ont malgré tout de permanent et de stable? Sa conception de la vie comme un complexus de tendances qui s'analysent en se développant, lui fournit les moyens de conserver, tout en l'élargissant et en l'assouplissant, la notion de la *nature* humaine, une dans sa variété, diverse dans son unité ; et nul assurément n'est plus capable que lui de discerner et de définir les principales variétés de cette *nature*, les grands types où elle tend, de constituer en un mot cette éthologie ou science des caractères que Stuart Mill réclamait à si juste titre comme la base indispensable de toute morale positive.

Quoi qu'il en soit et quand bien même, ce qu'aux Dieux ne plaise! l'œuvre de M. Bergson devrait rester ce qu'elle est aujourd'hui, elle suffirait à assurer à son auteur une place parmi les très grands philosophes de tous les pays et de tous les temps. M. Bergson a ouvert à la métaphysique des voies nouvelles, en lui assignant pour objet la Vie, et non plus l'Esprit et la Matière, et pour fin, non plus de *construire* son objet, mais de *s'insérer* en lui. Bien plus, il a créé quasi de toutes pièces l'ensemble des méthodes et des concepts appropriés à l'accomplissement de cette tâche. Dès maintenant, les grands problèmes philosophiques ne peuvent être posés, leur solution ne peut être poursuivie que sur le terrain et avec les moyens d'investigation qu'il a préparés; et la philosophie bergsonienne apparaît, selon la juste et forte expression d'un de ses critiques, comme « la matrice de toute philosophie future ».

RENÉ GILLOUIN

LES DÉBUTS DE LISZT

A Romain Rolland.

La Hongrie célèbre avec fierté, ce mois-ci, le centenaire de Liszt. Le Paris de nos jours se rappelle au moins l'avoir vu et même entendu encore, il y a vingt-cinq ans, octogénaire, à peine affaissé par le poids de l'âge, des souvenirs et de la gloire, mufle allongé de vieux lion autrefois sublime, encadré d'une pendante crinière blanche, face humaine aux longs traits, aux rides profondes, comme taillée à coups de hache dans un bloc de chêne ancien et dur.

Ce vieillard avait assisté, en témoin actif, à tout le siècle. Ses doigts agiles charmèrent les plus gracieuses femmes de la Restauration. Son esprit se forma au commerce des plus beaux génies de la France : Balzac, George Sand, Lamennais furent ses amis. Ce fut lui, entre tous, qui tendit sa main généreuse à Wagner proscrit et méconnu. Et, durant toute sa carrière, il s'employa sans cesse pour ceux qui souffraient, qui luttaient, qui cherchaient des voies neuves.

Il y a des génies dont toute la valeur est dans leurs œuvres, et l'on ne saurait sans les diminuer les considérer d'un peu près. Ici, au contraire, l'homme et l'œuvre sont dignes l'un de l'autre. Il fut si grand et si humain qu'il faudrait le peindre

comme les saints du moyen âge : — une tête au-dessus de la foule.

Cette figure saisissante n'a pas encore trouvé son historien. Peut-être est-ce le moment de remémorer à quelques-uns et d'apprendre à d'autres, sans vaine littérature, avec de simples documents, comment ce personnage extraordinaire est né, comment il a grandi.

I

Doborján[1] est un petit village dans l'ouest de la Hongrie, à une journée au sud de Presbourg. Parmi ses chaumières couvertes de jonc se voit un vaste bâtiment carré, aux murs bas, blanchi à la chaux et coiffé d'un toit pointu : le cintre de la porte cochère est surmonté d'une statue de la Vierge.

Un prince Eszterházy, au commencement du XVIIIe siècle, avait orné de pareilles effigies toutes les constructions de ses domaines. A ce pieux ornement, les gens du pays pouvaient reconnaître, dès le premier coup d'œil, que la maison de Doborján appartenait à cette illustre famille. L'employé qui l'habitait au commencement du XIXe siècle, Adam Liszt, était de souche noble : — petite noblesse dépourvue de bien[2]. — Son grand-père avait quitté l'armée pour se mettre aux gages des Eszterházy. Son père, Georges-Adam, suivant l'usage de ce monde patriarcal, passa toute sa vie au service des mêmes maîtres : il se maria trois fois et eut vingt-six enfants. L'un d'eux, celui-ci, Adam, obtint d'abord une modeste situation dans l'administration des domaines princiers, à Kismárton[3]. C'était une sorte de comptable, chargé en même temps de surveiller certains travaux d'agriculture, comme cela se pratique aujourd'hui encore dans ce pays.

Les Eszterházy tenaient le premier rang dans la noblesse de Hongrie : leur château de Kismárton valait bien des rési-

1. En allemand, Raiding.

2. On trouve la généalogie de la famille Liszt dans l'excellent ouvrage de M. Julius Kapp : *Franz Liszt*. (Berlin, 1909.)

3. En allemand, Eisenstadt.

dences royales. Au goût de la magnificence ils joignaient la passion de la musique, et, durant le XVIIIe siècle, tous les représentants de cette race furent mélomanes. Aussi entretenaient-ils un grand nombre de musiciens, et cherchaient-ils à engager des serviteurs qui jouassent d'un instrument, afin de renforcer leur orchestre. Ces musiciens étaient tenus de porter une livrée bleue, des bas blancs, les cheveux en tresse et soigneusement poudrés.

Lorsqu'on exécuta pour la première fois, une symphonie de Haydn à Kismárton, le prince Antoine, frappé de la beauté de cette musique, engagea sur-le-champ le compositeur, et aussitôt lui ordonna de s'habiller « en maître de chapelle[1] ». Haydn aux termes de son contrat devait se trouver, matin et soir dans l'antichambre du prince, pour attendre ses ordres. Il mangeait à la table des « officiers », c'est-à-dire des employés du prince.

Nicolas Eszterházy, le maître d'Adam Liszt, surpassait encore ses aïeux dans la faveur qu'il témoignait aux musiciens. Il engagea Hummel, rappela de Londres Haydn et le mit à la tête d'une chapelle de quatre-vingts membres. Adam Liszt vivait dans la familiarité de ces artistes. Il n'y avait pas une grande différence entre leur condition et la sienne : la bonhomie de ces braves gens et les dispositions musicales du comptable faisaient le reste. Il raffolait de musique et jouait de plusieurs instruments, si bien que Haydn l'honora de son amitié particulière ; il se promenait fréquemment avec lui aux alentours de la ville. Quant à Hummel, il alla jusqu'à admettre le jeune dilettante dans le quatuor qu'il avait organisé avec quelques amis.

Aussi ne fut-ce pas sans regret qu'Adam Liszt quitta ce château, en 1810 : il était désigné pour remplir les fonctions de *ovium rationista*, — littéralement : « comptable des moutons », — surveillant de la bergerie que le prince entretenait dans sa terre de Doborján. A cette époque, en Hongrie, les propriétaires tiraient leur revenu le plus considérable du produit de la laine. Ils possédaient des troupeaux innombrables. Le prince Nicolas Eszterházy paria, un jour, avec un lord,

1. V. Stendhal, *Vies de Haydn, de Mozart, de Métastase*, p. 45 (Paris, 1854) ; Reismann, *Joseph Haydn*, p. 68 (Berlin, 1880).

qu'il avait plus de chiens de berger que celui-ci n'avait de moutons. Et le prince gagna son pari.

La nouvelle situation d'Adam Liszt était donc un poste de confiance. Son modeste traitement lui permettait de fonder un foyer. A peine établi à Doborján, il épousa Anna Lager, fille d'un artisan des environs de Vienne. C'était une Autrichienne brune, gaie et pieuse. La nuit du 23 octobre 1811, elle lui donna un fils[1] : il reçut le prénom de Franz. Les contemporains rapportent, que cette nuit-là, une comète avait traversé le ciel.

*
* *

L'enfant grandit dans ce village perdu. Son père y était un personnage. Il gouvernait en maître absolu une centaine de serfs et cinquante mille moutons, et conservait, même dans sa famille, un ton autoritaire. Mais madame Liszt était bonne, et Doborján ne manquait pas de belles choses, propres à émouvoir la sensibilité de Franz.

De ce fond de vallée, on ne voyait que le ciel ; mais un ruisseau bordé de peupliers coulait au milieu du hameau, et, si l'on montait vers l'église, située tout au bout, on découvrait, d'une part, des collines couvertes de chênes, de l'autre, les crêtes bleues des montagnes de la Styrie.

L'humble et vieille église n'avait pas de prêtre : le curé du bourg voisin, Loók, la desservait. En 1720, on l'avait ornée d'un autel dans le goût du temps et d'un orgue sur lequel resplendissaient deux angelots dorés. L'instituteur, un vieillard nommé Rohringer, faisait marcher l'instrument. Toutefois ce n'est pas à lui seul que le petit Franz dut ses premières impressions musicales ; Adam Liszt jouait de la guitare ; sa femme chantait avec agrément.

1. Voici l'extrait de baptême de Liszt, que je dois à l'obligeance de M. Trikoszevich, curé de Loók :

Annus etc. : 1811 octobris 23. — Nomen : Franciscus. — Nomen etc. parentum : List Adamus ovium Rationista Principis Eszterházy et Lager Maria Anna. Domicilium : Raiding. — Nomen etc. patrinorum : Zambathy Franciscus et Szalay Julianna. — Baptizantis nomen etc. : Mersists Georgius Capellanus Lookensis.

Un jour, le surveillant de la bergerie, accompagné de son fils, se rendit à la bourgade de Lakompak, pour vendre ses laines. Un notable juif de cet endroit, nommé Ruben Hirschler, les achetait régulièrement. Tandis que les hommes discutaient des prix, on entendait venir du second étage les sons d'un clavecin : c'étaient les enfants du commerçant qui prenaient leur leçon de musique. Franz prêta l'oreille. Bientôt il n'y tint plus : il s'échappa de la chambre, et, plus tard, Adam Liszt et son hôte le retrouvèrent près de l'instrument, qui écoutait, en extase. A cette vue, Ruben Hirschler offrit de faire donner quelques leçons de piano à Franz par le précepteur de ses fils : la proposition fut acceptée de grand cœur. On prétend même que le digne homme poussa la générosité jusqu'à faire présent du clavecin aux Liszt, et qu'un char traîné par quatre bœufs le transporta à la bergerie[1].

Néanmoins il est plus probable qu'Adam Liszt acheta de ses propres deniers l'instrument devant lequel, en 1819, quelque peintre ambulant, de passage à Doborján, l'a représenté[2]. Dans ce portrait, la bouche dure indique un caractère impérieux, mais le regard est clair, et les mains semblent glisser, fines et agiles, sur les touches. L'artiste, assure-t-on, avait eu soin de mettre sur sa toile tout ce que le surveillant de la bergerie possédait de plus précieux : dans un coin du tableau, on peut remarquer une montre avec sa chaîne, — sans doute un cadeau du prince.

Dans la solitude où vivait cette famille, la musique était son unique distraction : il fallait faire plusieurs lieues pour rencontrer des visages amis ; les Liszt préféraient rester chez eux.

La maison formait un carré ouvert sur un côté : la plus grande partie des bâtiments était occupée par les étables : trois pièces, à l'extrémité de l'aile droite, composaient l'habitation du régisseur. On entrait par la cuisine, qui servait aussi de salle à manger et dont un poêle en faïence verte était le seul ornement. L'appartement, très bas de plafond, était entière-

1. M. Guillaume de Blascheck, un fervent admirateur de Liszt, *föszolgabiró* — chef de district — de Sopron, a eu l'amabilité de me communiquer ces détails, que se plaisent encore à narrer quelques vieillards du pays.

2. Ce tableau se trouve au Musée national de Budapest.

ment blanchi à la chaux. Chaque chambre avait une fenêtre grillée, grande comme un guichet de prison, qui donnait sur le jardin, et plus loin, au fond, on apercevait le clocher de l'église. Il paraît que le clavecin était dans la pièce de droite, celle qui sert aujourd'hui de musée. Une étagère, au-dessus de la porte, soutenait une double rangée de cruches et d'assiettes en étain. Au mur, une gravure noircie, représentant la Vierge, dédiée à Donna Ippolita d'Avalos ; à côté d'elle, les portraits de Beethoven et de Mozart. Quand on demandait à l'enfant : « Que deviendras-tu, Franz? » il répondait, en désignant les portraits : « Quelque chose de pareil. »

Son oreille acquit de bonne heure une surprenante finesse. Une fois que son père jouait un concerto de Ries, il l'avait écouté, adossé au clavecin : le soir, il revint du jardin en chantonnant le thème. Lorsqu'il eut six ans, Adam Liszt commença de lui enseigner lui-même le piano : l'enfant se livra dès lors à cette étude avec enchantement, presque avec frénésie. Cependant sa santé était fort délicate. Des fièvres, des crises nerveuses faillirent plusieurs fois l'emporter. Ces accès, après l'avoir affaibli, le laissaient dans un état d'extrême sensibilité.

Les habitants de Doborján étaient d'une race paisible et laborieuse. Presque tous travaillaient aux champs, mais il y avait parmi eux quelques maçons et charpentiers qui ne craignaient pas les voyages : de leurs visites en Autriche, ils rapportaient des cruches de faïence richement décorées ; de leurs tournées en Hongrie, des chansons. Au crépuscule, Franz entendait les mélodies lointaines des gens qui rentraient du travail. Le dimanche, les jours de fête, le violon des *cigany* animait le silence du hameau : ces bohémiens, établis au bout des villages, — maréchaux-ferrants, hommes de peine, voleurs de bétail, — se réunissaient, ces jours-là, pour flâner par la contrée, en jouant des airs anciens, qui se transmettaient de père en fils. L'arrivée d'une de ces bandes mettait le gamin en émoi. Leur type pittoresque n'avait pas moins de prise sur son imagination que le son de leurs violons mêmes : il s'endormait poursuivi dans ses rêves par ces visages cuivrés, la tête toute bourdonnante de leurs étranges mélodies.

***

De temps à autre, Adam Liszt se rendait pour ses affaires dans les villes voisines, à Sopron ou à Kismárton; il emmenait avec lui son fils. Chez les amis du régisseur, dans des pièces blanches où la lumière filtrait à travers les fleurs qui garnissaient les fenêtres, Franz se mettait au piano. Les hommes, dignes et graves, posaient leurs longues pipes; les femmes croisaient leurs mains sur leur robe de taffetas; et, après les derniers accords, elles poussaient des cris d'admiration, tandis que ces messieurs entouraient Adam Liszt et le félicitaient.

Ce fut à Sopron que le petit prodige se fit entendre pour la première fois en public, dans un concert donné au bénéfice d'un musicien aveugle. Il joua un concerto de Ries, avec accompagnement d'orchestre, et montra le plus imperturbable aplomb.

Sur ces entrefaites, le prince Eszterházy exprima le désir de l'entendre : son père le conduisit à Kismárton. Ce fut un véritable triomphe. Le prince fit cadeau à l'enfant d'un beau costume hongrois. Et c'est alors, sans doute, qu'un parent du châtelain, le comte Michel Eszterházy, autorisa Adam Liszt à organiser un concert dans son hôtel de Presbourg.

Presbourg était alors la ville la plus cultivée du royaume. Maintes familles de la noblesse hongroise y demeuraient, sinon des plus riches, au moins des plus lettrées et des plus éprises de musique. Dans ses rues silencieuses, parmi tant de jolis hôtels, qui datent presque tous du temps de Marie-Thérèse, aujourd'hui encore on sent combien cette ville fut aimable. Franz l'admirait avec toute la candeur d'un villageois de neuf ans, tandis qu'il s'acheminait vers le palais Eszterházy, le 26 novembre 1820, à midi. Le public de femmes avenantes et d'amateurs avisés qu'il rencontra chez le prince eut comme l'intuition de son génie. Après le concert, plusieurs gentilshommes, les comtes Amadé, Apponyi, Eszterházy, Szapáry et Viczay se cotisèrent pour lui fournir les moyens d'achever son éducation musicale : ils lui assurèrent une rente de six cents florins pour six années.

Adam Liszt abandonna sa bergerie : il réalisa son avoir, et partit avec son fils pour Vienne. Les parents, les amis blâmaient hautement sa résolution. Mais les bonnes femmes du village prédisaient qu'un jour le petit Franz reviendrait en carrosse vitré.

II

Quand Liszt s'établit à Vienne, c'était la grande époque musicale de cette ville. Haydn venait à peine de disparaître. Beethoven composait la Neuvième symphonie. Il n'avait pas encore atteint une renommée mondiale, même il en était encore loin ; mais une élite l'entourait de son admiration respectueuse. Franz avait été élevé dans le culte de Beethoven ; bientôt il allait le voir face à face.

Adam Liszt choisit à son fils d'excellents maîtres : Czerny pour le piano, le vieux Salieri pour la composition. Sous leur direction, l'enfant fit de rapides progrès. Au mois de décembre 1822, il parut en public, et obtint un succès considérable. Cet accueil décida son père à préparer une deuxième audition pour le printemps.

La veille de ce jour, le digne Schindler présenta les deux Liszt à Beethoven. Celui-ci les reçut assez mal. D'ailleurs, il exécrait les enfants prodiges. Schindler s'efforça de l'adoucir. Voici les propos qu'il lui tenait, le 12 avril 1823 :

— Le petit vous prie de lui donner un sujet sur lequel il pourrait faire des variations, demain, à son concert (*orat humillime dominationem vestram, sic placeat scribere unum thema*) ; il le voudrait sous cachet, pour ne l'ouvrir que là-bas... Le gamin est un excellent pianiste. Charles Czerny est son maître... Il a onze ans.

» N'est-ce pas, vous allez réparer votre accueil un peu morose de l'autre jour en vous rendant demain au concert du petit Liszt? Cela animera le petit. Promettez-moi d'y aller [1].

Cette audition eut lieu le 23 avril 1823 ; Beethoven y assista. Il n'allait jamais à de pareils concerts, moins à cause de sa

1. On sait que la surdité incurable de Beethoven obligeait ses amis de s'entretenir avec lui par le moyen d'un carnet. C'est dans un de ces *Konversationshefte* que se trouve le passage cité.

surdité que par mépris des virtuoses : sa présence fit sensation[1]. Il se plaça tout près de l'exécutant sur l'estrade. Quelques années plus tard, Joseph d'Ortigue écrivait :

La présence de l'illustre compositeur, loin d'intimider l'enfant, exalta son imagination. Beethoven lui donna des encouragements, toutefois avec ce ton réservé qu'il eut toujours dans les dernières années de sa vie, et qu'on doit attribuer soit à ses chagrins personnels, soit aux noires mélancolies dans lesquelles le jetaient ses infirmités[2].

Enfin le jeune musicien avait eu le bonheur de voir réellement, et proche du sien, le visage contemplé tant de fois en effigie sous l'humble toit de Doborján : quelques paroles bienveillantes tombées de cette bouche firent sur lui une impression plus profonde que tous les éloges et toutes les caresses dont il était déjà comblé.

Les marques de la faveur publique ne lui firent pas défaut non plus au concert qu'il donna, peu après, dans la salle de l'auberge *Aux Sept Électeurs*, à Pest. On lisait sur les affiches qui annonçaient la soirée :

Haute et clémente noblesse! Estimables militaires impériaux et royaux! Très honoré public! Je suis Hongrois et je ne connais pas de plus grand bonheur que de présenter avec respect les premiers fruits de mes études à ma chère patrie, avant de partir pour la France et pour l'Angleterre. Si la maturité leur manque, une application constante pourra leur donner plus de perfection et peut-être me mettre un jour dans l'heureux état de devenir, moi aussi, un rameau des ornements de la chère patrie[3].

Et le journal en vogue de Pest témoignait après l'audition :

Ce bel enfant blond a fait preuve de tant d'adresse, de légèreté, d'exactitude, de sentiment, de vigueur agréable et de virtuosité, que toute la noble assemblée fut transportée de plaisir et d'admiration[4].

1. Schindler, *Beethoven in Paris*, p. 72.

2. J. d'Ortigue, *Liszt*. (*Gazette Musicale*, 1835, p. 98.) — Joseph d'Ortigue était un des amis les plus intimes de Liszt : c'est de lui-même qu'il devait tenir ces détails. — D'autres biographes racontent que Beethoven, à la fin de ce concert, baisa Franz sur le front.

3. Kapp. *Franz Liszt*, p. 19.

4. *Hazai és Kulföldi Tudósitások* (1823, n° 36).

Mais le père du petit prodige estimait que l'enseignement du Conservatoire de Paris était indispensable pour terminer l'éducation musicale de son fils : tous les deux se mirent en route, donnant des concerts aux étapes. Le 11 décembre 1823, la diligence les déposait à Paris. Ils descendirent, rue du Mail, à l'*Hôtel d'Angleterre*.

III

Quelques jours plus tard, Franz et son père se présentaient chez M. Cherubini, directeur du Conservatoire.

M. Cherubini jouissait d'une haute autorité dans le monde musical. Passant à Vienne, il avait eu la bonne fortune d'approcher Beethoven et d'entendre ses dernières symphonies; mais il déclarait sans détour que cette musique-là le faisait éternuer. Son aménité d'ailleurs valait son jugement, et, un jour qu'un jeune candidat de physique peu avantageux se présentait pour le cours de chant, M. Cherubini de s'écrier, avec son accent fortement italien :

— *Ché*, nous ne prenons pas de *zinges*! Allez au Jardin des Plantes...

Si le jeune Hongrois ne subit pas un traitement analogue, c'est qu'il était muni d'une lettre du prince Metternich. Mais il s'en fallut de peu.

Voici comment Liszt a narré l'entrevue :

A peine eus-je franchi le portail (il serait plus exact de dire l'abominable porte cochère) de la rue du Faubourg-Poissonnière, que je me sentis pénétré d'un respect profond. « Ce lieu est redoutable, pensai-je; c'est ici, dans ce glorieux sanctuaire, que siège le tribunal suprême qui condamne ou absout pour jamais : » et je me sentais prêt à m'agenouiller devant tous ces hommes, que je tenais tous pour illustres, et que je m'étonnais de voir passer et repasser comme de simples mortels. — Lorsque enfin, après un bien mauvais quart d'heure d'attente, le garçon de bureau eut entr'ouvert la porte du cabinet de M. le directeur et nous eut fait signe d'entrer, me sentant déjà plus mort que vif, j'allai précipitamment, mû par je ne sais quel ressort inconnu, baiser la main de M. Cherubini. Puis, tout à coup, pour la première fois, l'idée me vint que ce n'était peut-être pas l'usage en France, et mes yeux se remplirent de larmes. Confus,

humilié, n'osant plus me hasarder à jeter un regard sur le grand compositeur qui résista à Napoléon, je tâchai seulement de ne pas laisser échapper une seule de ses paroles, un seul des souffles qui sortaient de ses lèvres.

Par bonheur, mon supplice dura peu. On nous avait déjà prévenus que mon admission au Conservatoire souffrirait quelque difficulté; mais, jusqu'alors, le *règlement* qui s'oppose d'une manière absolue à ce que des étrangers participent aux leçons des élèves nous était inconnu. M. Cherubini nous en instruisit tout d'abord. Quel coup de foudre! Tous mes membres en frissonnèrent. Toutefois mon père insista, supplia; sa voix ranima mon courage : j'essayai aussi d'articuler quelques mots. Comme la Chananéenne, j'implorai humblement la permission « de ramasser la part des petits chiens, de me nourrir au moins des miettes qui tombent de la table des enfants ». Mais le règlement fut inexorable, et moi tout à fait inconsolable. Mon père et ma famille adoptive tentèrent vainement de me consoler[1].

La « famille adoptive » dont parle Liszt était celle de Sébastien Érard. Cet Alsacien, fils d'un fabricant de meubles de Strasbourg, s'était établi à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et adonné au perfectionnement des instruments de musique. Bientôt sa réputation parvint jusqu'à Marie-Antoinette, et la reine l'honora de ses commandes. Pendant la Révolution, il chercha un refuge à Londres, où il fonda une fabrique d'instruments. Dans le portrait que fit de lui un peintre anglais, — probablement Lely, — vrai chef-d'œuvre de vérité et de vie[2], on lit toute la persévérance et la calme hardiesse de cet homme extraordinaire: et l'on est tenté de croire son ami Fétis racontant qu'à l'âge de treize ans il grimpa tout en haut du clocher de la cathédrale de Strasbourg, et s'assit au sommet de la croix.

A l'époque où Liszt vint à Paris, Sébastien Érard se reposait des fatigues de sa laborieuse carrière dans sa jolie maison de La Muette, à Passy. Il dormait peu : son lit était couvert de papiers, sur lesquels il traçait les plans des inventions qu'il méditait. Son neveu, Pierre Érard, qui allait lui succéder,

1. Liszt. *De la Situation des Artistes et de leur Condition dans la Société.* (*Gazette Musicale*, 1835, p. 286.)

2. Ce portrait appartient aujourd'hui à M. le comte de Franqueville.

possédait toutes ses qualités, sauf sa belle pondération : ses traits portent déjà l'empreinte de l'inquiétude romantique.

Sébastien Érard et les siens accueillirent Liszt à bras ouverts. Sa candeur les touchait, son talent les remplissait d'admiration. Ils l'introduisirent dans les cercles musicaux. C'est sur leur conseil que Liszt prit des leçons de composition chez Paër, et qu'il étudia plus tard le contrepoint avec Reicha.

En outre, plusieurs gentilshommes autrichiens et hongrois établis à Paris s'intéressaient au sort du jeune musicien. Grâce à ses succès de Vienne et à leur protection, l'enfant prodige eut ses entrées dans les salons du « Faubourg ». Le bruit de son talent courut par la ville ; on parlait de lui comme d'un nouveau Mozart. La duchesse de Berry, le duc d'Orléans, désirèrent l'entendre. Il revint plusieurs fois au Palais-Royal, et, au cours d'une de ces soirées, Louis-Philippe, enchanté de son jeu, lui dit de demander ce qu'il voudrait. Le virtuose ne se le fit pas répéter : il désigna un polichinelle que le prince de Joinville tenait dans ses mains [1].

*
* *

Ces belles dames qui l'entouraient dans les salons le traitaient, lui aussi, comme un jouet rare et précieux. De nombreux portraits nous ont conservé les traits de cet enfant gâté des Parisiennes. Une lithographie de Leprince, qui date de 1824, le représente en habit, assis devant son clavecin, avec cette légende : *Liszt, membre correspondant de la Société académique des Enfants d'Apollon.* Une autre lithographie de ce temps porte ce quatrain :

Lorsque oubliant les plaisirs de son âge
A d'heureux chants il s'est abandonné,
Le Dieu du génie étonné
En l'écoutant contemple son ouvrage.

L'apogée de Franz fut le concert qu'il donna le 7 mars 1824, à l'Opéra Italien, — mis à sa disposition par ordre de la

1. Duverger, *Notice biographique sur Franz Liszt*, p. 21. (Paris, Amyot, 1843.)

duchesse de Berry. — Peu après, Adam Liszt écrivait à un de ses amis :

Les applaudissements commencèrent dès qu'il parut, et il fut rappelé deux ou trois fois après chaque morceau. Ces messieurs de l'orchestre tapaient sans pitié sur le dos de leur basse, de leur violoncelle et de leur violon ; messieurs les pistons usaient de leur voix, et tout le monde exprimait un enchantement sans bornes[1].

Quatorze journaux parisiens consacrèrent des articles à cet événement. On se disputait cet enfant dans le monde. Et, malgré cette gloire éphémère, il ne semble pas heureux : sur ses portraits, son expression est morose, son regard fixe, comme voilé d'une mélancolie précoce.

Voici, d'ailleurs, comment son ami Joseph d'Ortigue, un des critiques les plus distingués de la Restauration, raconte cette période de sa vie :

Une année entière s'écoula pendant laquelle le jeune Liszt fut comme la poupée de toutes les jeunes femmes de Paris. Partout il était recherché, flatté, caressé, gâté ; ses saillies, ses impertinences, ses boutades, ses caprices, tout était répété, consigné, colporté ; tout était trouvé adorable. A douze ans, il avait fait des passions, excité des rivalités, allumé des haines, toutes les têtes en tournaient ; on en raffolait. Un soir du Théâtre Italien, tandis qu'on se l'arrachait à toutes les loges, il se sentit étouffé dans une chaude étreinte, il se dégagea avec effort pour voir la personne qui l'embrassait ainsi : c'était Talma. Nous pensons que ces adulations ont eu quelque influence sur certaines habitudes de son talent et le tour de son esprit. Mais leur effet immédiat fut de lui faire oublier les chastes et naïfs pensers de son enfance, de lui faire prendre en pitié ses innocents exercices, ses suaves et pieuses extases. Ne se croyant déjà plus enfant, il rougissait presque au souvenir de son enfance, et, comme il devançait son âge par ses facultés et son talent, il voulait le devancer aussi par ses manières tranchantes et décisives, par un scepticisme plein de morgue et d'affectation. Son père sentit la nécessité de le soumettre à une sorte de régime de travail obstiné. Il l'obligeait, après ses repas, de jouer douze fugues de Bach[2].

1. *Die Musik*, avril 1905.

2. J. d'Ortigue, *Liszt*. (*Gazette Musicale de Paris*, 1835, p. 199.)

*
* *

Ce digne homme de père avait beau lui faire exécuter des fugues de Bach, il ne lui manquait pas moins les qualités nécessaires pour former cet adolescent trop sensible. C'était un homme doué de beaucoup de bon sens, très musicien, mais d'une grande simplicité d'esprit. Il aimait, il admirait son fils : dans ses lettres abondent les traits de sa fierté paternelle. Néanmoins, ces sentiments ne contribuaient nullement à rendre son autorité plus légère.

Aussi bien, depuis que son père avait abandonné la bergerie Eszterházy, Franz était le soutien de la famille : il s'agissait de tirer parti de son talent. Et, à cet égard, Adam Liszt se laissait guider uniquement par des considérations de bon administrateur.

Au printemps de 1824, madame Liszt, qui avait rejoint les siens à Paris, les quittait pour s'établir à Grätz. Franz partit avec son père pour une tournée en province, à laquelle succédèrent des voyages en Suisse et en Angleterre. C'est alors que commence pour lui une vie de petite bête à musique, une période de surmenage constant, aggravé par le malaise de sa sensibilité suraiguë, par le bouillonnement de toutes ses forces intérieures sans frein et sans direction. Tout cela finit par le jeter dans un sombre mysticisme. Écoutons le récit d'un ami :

Il faisait son unique lecture des Pères du Désert. Il se confessait souvent. Il crut se sentir appelé à l'état de prêtrise. Il avait pris la musique en dégoût et ne s'y livrait que par obéissance à la volonté inflexible de son père. D'un côté, la crainte de manquer sa vocation, et, de l'autre, la crainte de tromper les espérances de son père, lui donnaient des angoisses insupportables, et faisaient naître une foule de scrupules dans son esprit ; cette âme débordait sans cesse comme un vase qui s'épanche, non parce qu'il est trop plein, mais parce qu'un feu sacré en trouble l'eau intérieurement.

Il ne lisait exclusivement que des livres de piété. Il fatiguait son père à force de lui demander l'autorisation d'aller à confesse. Adam Liszt, qui craignait de le voir se jeter dans l'excès en ce genre, ne la lui accordait pas toujours, et, pour ne pas affliger son père qu'il aimait beaucoup, il n'insistait pas. Sa piété était néanmoins intelligente, elle admettait une certaine liberté d'idées et d'opinions.

Elle n'était pas, comme celle d'une foule de dévots, rigide, étroite, routinière et abrutie... Les litanies étaient sa prière de prédilection. Cette formule toujours répétée : « Ayez pitié de nous! Ayez pitié de nous! » lui paraissait sublime. Il voyait dans ces quatre mots le cri de toutes les douleurs, le repentir de toutes les fautes, et aussi une sorte de refrain lugubre pour toutes les catégories des maux et des crimes de l'humanité. Il résumait dans cette exclamation et la misère infinie de l'homme et l'infinie miséricorde de Dieu, et il disait que si, dans ses moments d'oubli, il eût pu prier, il aurait récité les litanies.

Un événement tragique l'arracha soudain à cette existence toute spirituelle : le 28 août 1827, son père mourait subitement, à Boulogne-sur-Mer.

C'est ici que finit la première phase de la carrière de Liszt. Pour la résumer, fions-nous encore à Joseph d'Ortigue :

Période de soumission, pendant laquelle, comme exécutant, il avait obtenu de grands succès. Sa manière de jouer était pleine d'impétuosité, et, à travers ces torrents d'une fougue un peu nuageuse, on voyait briller de temps en temps des éclairs de génie et quelques-unes de ces divines étincelles qu'il prodigue aujourd'hui avec tant de profusion qu'on dirait des étoiles d'or sortant perpétuellement d'un vaste incendie. Mais soumis tantôt aux exigences de ses maîtres, tantôt aux caprices du public, tantôt à l'autorité de son père, son imagination ne pouvait que furtivement se livrer à ses fantaisies; il péchait et par trop d'écarts et par trop de timidité; il n'était pas lui encore : il ne se faisait que pressentir.

Et si quelque lecteur paraît s'intéresser à ces choses de jadis, nous en rapporterons bientôt la suite.

ANDRÉ DE HEVESY

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
A. CLAVEAU	Le Quatre Septembre	1
GEORGES RIVOLLET	Le France de Mademoiselle Colombe	18
F. X. DE BANCENEL	Avec M. de Suffren. I	44
FRANÇOIS COPPÉE	Lettres de Danemark et d'Allemagne (1873). II.	65
MAURICE MURET	Antonio Fogazzaro et son Œuvre	81
EUGÈNE LE ROY	L'Ennemi de la Mort (suite)	107
ADJUDANT LECOQ	Journal d'un Grenadier de la Garde (suite)	162
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Hommage à Théophile Gautier	193
L'-Cl E. PICARD	Sedan. Les Responsabilités. — II.	205

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

BARBE DOUKHOVSKOY	Souvenirs	225
EUGÈNE LE ROY	L'Ennemi de la Mort (suite)	257
JEAN DANY	Le Rôle des Chemins de fer à la Guerre	308
LOUIS CAZAMIAN	La Cité de la Nuit tragique	321
MAX ET ALEX FISCHER	Les Quiproquos sérieux	337
L. DELAVAUD	Le Vol du Trésor de Childéric Ier	357
A. MARTIN-DECAEN	Thérèse Levasseur. « Veuve de J.-J. Rousseau »	368
MARCEL MAGNAN	La Soie. Richesse nationale	397
F. X. DE BANCENEL	Avec M. de Suffren. — II.	407
CAPITAINE F. GOUBEAU	L'infanterie indigène en Algérie	425

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
V. BLASCO-IBANEZ	La Horde (1re partie)	149
FRÉDÉRIC MASSON	Les Medecins de Napoleon a Sainte-Hélène. — I	497
É. WICKERSHEIMER	Le Reseau de l'Etat	519
RENÉ GILLOUIN	La Philosophie de M. Henri Bergson — I	528
EUGÈNE LE ROY	L'Ennemi de la Mort (fin)	556
L. HOULLEVIGUE	Les Gaz cachés de l'Atmosphère	601
G. LEFEVRE-PONTALIS	La Puissance de Londres	616
F. X. DE BANCENEL	Avec M. de Suffren (fin)	621
ALFRED GUIGNARD	Les Chemins de fer de l'Afrique occidentale	652

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

ERNEST LAVISSE	Souvenirs. — I	673
V. BLASCO-IBANEZ	La Horde (2e partie)	702
Dr GEORGES HERVÉ	Les Correspondantes de Maupertuis	751
MARQUISE DU DEFFAND	Lettres à Maupertuis	763
FRÉDÉRIC MASSON	Les Medecins de Napoleon a Sainte-Hélène (fin)	779
MARC LE GOUPILS	Prince. Libère de 2e Section	817
RENÉ GILLOUIN	La Philosophie de M. Henri Bergson (fin)	847
ANDRÉ DE HEVESY	Les Débuts de Liszt	876

AP
20
R47
1911
sept.-oct.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY